



Université de Pau et des Pays de l'Adour

Ecole doctorale 481

Sciences Sociales et Humanités

DOCTORAT HISTOIRE, HISTOIRE DE L'ART, ARCHEOLOGIE

SPECIALITE : HISTOIRE DE L'ART

Thèse présentée et soutenue publiquement par :

Mademoiselle Viviane DELPECH

le 6 décembre 2012



**Le château d'Abbadia à Hendaye :
le monument idéal d'Antoine d'Abbadie**

Volume I

Directeur de thèse : M. le professeur Dominique DUSSOL

Membres du jury :

-
- M. le professeur Esteban CASTAÑER MUÑOZ, Université de Perpignan-Via Domitia (rapporteur)
M. le professeur (émérite) Bruno FOUCART, Université Paris IV-Sorbonne
M. le professeur Jean NAYROLLES, Université Toulouse II-Le Mirail (rapporteur)
M. Bernard TOULIER, Conservateur général du patrimoine, ministère de la Culture
M. le professeur Dominique DUSSOL, Université de Pau et des Pays de l'Adour (directeur)
-

*A ma grand-mère,
souletine comme Antoine d'Abbadie
A ma marraine*

Table des matières

Remerciements.....	5
Abréviations.....	7
Avant-propos.....	9
Introduction.....	17
I. L'âme d'Abbadia, une histoire au cœur de l'histoire d'Antoine et de Virginie d'Abbadie	23
A. Antoine d'Abbadie ou la vie peu ordinaire d'un savant basque explorateur	23
1. Des origines familiales multiculturelles et cléricalistes	24
2. La jeunesse d'un érudit.....	33
3. "L'autre monde" de d'Abbadie: caput nili quaerere.....	46
4. La vie établie de d'Abbadie: modernité ou conservatisme?.....	79
B. Virginie d'Abbadie, vertueuse épouse du XIXe siècle.....	133
1. L'épopée matrimoniale de d'Abbadie	133
2. "The Lyon Lady", portrait d'une femme de caractère et de tradition.....	143
3. La vie sociale de Virginie d'Abbadie ou le "ministère intérieur".....	161
C. De Bordaberri à Abbadia: histoire d'une domaine et d'une maison.....	174
1. La commande extraordinaire d'une demeure de caractère.....	174
2. Historique et composition du domaine d'Antoine d'Abbadie en Suberinoa.....	181
3. La lente genèse du château d'Abbadia (1852-1884).....	192
4. Entre interventionnisme et maîtrise d'œuvre: l'implication des d'Abbadie.....	213
5. Le choix d'un devenir: la donation d'Abbadie à l'Académie des Sciences.....	221
II. Un modèle de chantier privé du second XIXe siècle.....	229
A. Eugène Bühler et le parc agricole et paysager d'Abbadia : du simple « jardinier » au conseiller spécial d'Antoine d'Abbadie	230
B. La collaboration de Viollet-le-Duc et Duthoit : l'invention d'une modernité fondée sur l'archéologie nationale et la découverte du monde	251
1. Un projet architectural de Viollet-le-Duc, Duthoit et d'Abbadie : la rencontre du rationalisme gothique français et du gothique pittoresque anglais.....	253
2. La décoration et le mobilier : des théories viollet-le-ducienues au syncrétisme artistique de Duthoit	306

C. Les contributeurs du chantier : Abbadia, un microcosme du marché de la construction et de la décoration au XIXe siècle	342
1. La main d'œuvre et l'artisanat : une volonté de régionalisme pour un moteur d'économie locale	342
2. Le réseau de Viollet-le-Duc et des chantiers diocésains : pour un renouvellement des arts décoratifs orientaux et médiévaux	351
3. L'art des élites	363
4. La grande production industrielle et le nouveau commerce	375
5. Les collaborateurs indirects ou l'impact du réseau scientifique et missionnaire de d'Abbadie	384
 III. Une symbiose artistique pour l'éternité : le monument idéal d'Antoine d'Abbadie.....	395
A. La « folie » raisonnée : à la charnière du romantisme et du réalisme	396
1. L'héritage du cabinet de curiosités ou l'imaginaire scientifique transcendé par l'art et l'infini	396
2. Le romantisme tempéré par la raison.....	423
B. Le dictat de la société, entre conformisme et affirmation politique	444
1. Le gothique nationaliste ou l'idéal légitimiste du « Seigneur de Subernoia »	444
2. Du bon goût.....	454
3. Du prestige de la villégiature et de la « folie » balnéaire	465
C. De la proclamation identitaire à l'ambition d'universalité	476
1. L'autoportrait architectural ou l'expression identitaire normative d'un érudit.....	476
2. De l'art total à l'île d' <i>Utopia</i> : histoire d'une œuvre et d'une société qui n'existaient pas	485
3. Le <i>monumentum</i> antique : une construction mémorielle contrôlée.....	498
 Conclusion.....	508
Bibliographie.....	515

Remerciements

Cette thèse n'aurait pu aboutir sans l'aide et la bienveillance de nombreux interlocuteurs. Qu'ils reçoivent mes plus sincères remerciements :

- M. le professeur Dominique Dussol, mon directeur de thèse, pour ses conseils inestimables, son soutien inconditionnel et sa disponibilité.
- L'Académie des Sciences : particulièrement M. le professeur Jean Dercourt, secrétaire perpétuel honoraire, pour m'avoir permis d'effectuer toutes ces recherches, depuis sept ans, à Abbadia, au palais de l'Institut et à la Bibliothèque de l'Institut ; Jean-Paul Poirier, membre de l'Institut ; Michel Hurel, ancien directeur des budgets et fondations ; et Florence Greffe, conservateur des archives de l'Académie des Sciences.
- Frédéric Soulu, ancien administrateur délégué du château d'Abbadia, pour m'avoir initiée à Abbadia, et pour sa disponibilité après tant d'années et malgré son éloignement.
- Céline Davadan, chargée de mission patrimoine et culture au château d'Abbadia, pour m'avoir toujours rendu accessibles les archives.
- Conservatoire du Littoral et des Rivages Lacustres à Hendaye : Ganix Grabières pour avoir mis à ma disposition les études sur le domaine d'Abbadia et pour notre entretien, même si cela commence à dater.
- Fondation Napoléon, pour m'avoir fait l'honneur de m'accorder une bourse « Second Empire » qui m'a grandement aidée durant ma dernière année de thèse.
- Université de Pau et des Pays de l'Adour, notamment Marie-Antoinette Deville, pour avoir soutenu ma démarche et mon parcours depuis de très nombreuses années.
- Eusko Ikaskuntza/Société d'Etudes Basques, spécialement Marie-Claude Berger, responsable de la commission arts et architecture, qui m'a accueillie avec enthousiasme, et qui effectua d'intéressantes recherches sur Abbadia il y a une vingtaine d'années.
- Une pensée particulière pour Bruno Foucart, qui a soutenu mes travaux par bien des manières et que j'ai eu l'honneur de côtoyer lors de plusieurs colloques, notamment celui, exceptionnel, de la Fondation des Treilles en 2011.
- Hortensia Gauthier (†), Conservateur des Antiquités et Objets d'Art, qui m'apporta son aide au début de ma thèse.
- Musée de Picardie à Amiens, pour m'avoir autorisé l'accès au fonds Duthoit bien qu'il ne soit pas inventorié : Sabine Cazenave, conservateur en chef des musées d'Amiens ; Laure Dalon, ex-conservateur en charge des Beaux-Arts ; Françoise Lernout, conservateur en charge des arts médiévaux qui a été ma première interlocutrice. Sans oublier le personnel du musée, plus particulièrement Catherine Renaux, en charge de la documentation des Beaux-Arts, et Gauthier Gillmann, responsable de la photothèque, pour leur serviabilité.
- Françoise Phiquepal, architecte-paysagiste, et Joëlle Deyres, correspondante jardins de la DRAC, pour nos entretiens sur le parc.
- Médiathèque du musée Basque et d'Histoire de Bayonne : Marie-Hélène qui m'a aidé à trouver de nombreuses références bibliographiques locales sur Antoine d'Abbadie.
- Sylvie Fourrel de Frettes, antiquaire et auteur des premières recherches sur Abbadia, qui m'a promptement fait parvenir le mémoire de Barry Bergdoll.
- Anne Goulet, conservateur des Archives départementales des Pyrénées Atlantiques, ainsi que le personnel toujours aimable du Pôle Archives Côte Basque à Bayonne.
- Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine : Jean-Daniel Pariset, directeur de la médiathèque, pour m'avoir autorisé l'accès au fonds Viollet-le-Duc ; Véronique Derbier, en charge de la correspondance de ce fonds ; Jean-Charles Forgeret, chargé d'études documentaires responsable du fonds graphique, qui m'a aimablement accueilli ;
- Jörg Meiner, château de Brandenburg (Potsdam), pour nos échanges sur la firme Renaissance.
- Les musées de la ville de Rochefort, en particulier Bénédicte Lafarge, chargée de la documentation des collections, pour son aide et sa sympathie ; le personnel de la maison Pierre Loti pour la qualité de son accueil et sa visite passionnante.

- Médiathèque de Rochefort : Isabelle Luneaud, pour m'avoir accueillie lors de mes consultations du journal intime de Pierre Loti.
- Jean-Pierre Petiot, retraité dynamique lyonnais, qui, avec un dévouement rare et désintéressé, m'a fournie les clichés du fonds graphique de la Flachère, conservé aux Archives départementales du Rhône.
- Isabelle Dion, Archives Nationales d'Outre-Mer, pour son aide au sujet du fonds Savorgnan de Brazza.
- Archivo storico de la Propaganda Fide : Mgr Luis Cuna Manuel Ramos, archiviste, et le personnel du centre d'archives, qui m'ont offert un accueil exceptionnel.
- Archives secrètes du Vatican : Marco Grilli, secrétaire de la préfecture, pour ses prospections et la préparation de ma venue.
- Bibliothèque nationale de France : départements des Manuscrits.
- Claire Bosc-Tiessé, chercheur spécialiste de l'Ethiopie au CNRS.
- Service du Prêt entre bibliothèques de la B.U. Côte Basque (Université de Pau et des Pays de l'Adour) : Jacqueline Raux qui s'est démenée pour me fournir une multitude d'ouvrages.
- Le personnel de la médiathèque de Bayonne.
- Château de Roquetaillade : Sébastien, Ariane et Rosalind de Baritault du Carpia, qui m'ont chaleureusement ouvert leurs portes à plusieurs reprises.
- Château de Pupetières : Aymar de Virieu pour son aimable accueil et la mise à disposition de ses archives et de sa demeure.
- Catherine Parvillée et Charles Parvillée, pour leur aide bienveillante.
- Château d'Haïtze : Carlos de Laborde-Noguès pour son aimable accueil.
- Wolbert Smidt, professeur associé en Ethnohistoire à l'Université de Mekelle (Tigray/Ethiopie), pour ses traductions éthiopiennes.
- Mon oncle, Jean-Philippe « Jon » Gonzalez, pour ses traductions basques.
- Le laboratoire ITEM et le département d'Histoire de l'art de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour : en particulier Philippe Chareyre, professeur en Histoire contemporaine ; Abel Kouvouama, professeur en Anthropologie ; Hélène Le Meaux, maître de conférences en Histoire de l'art antique, et Laurence Cabrero-Ravel, maître de conférences en Histoire de l'art médiéval, pour leurs précieux conseils et leurs encouragements ; et Martine Vignau, secrétaire toujours serviable du département.
- Ceux que j'ai rencontrés durant mes quelques colloques. Leur expérience m'a beaucoup apporté et motivée : Maurice Culot, Bernard Toulhier, Arnaud Timbert, Jean-Baptiste Minnaert, Claude Laroche, Claude Prudhomme, Pierre-Antoine Fabre, Guy Le Thiec, William Pesson, François Goven, Claire Lebel, Brigitte Derlon, Sabine Ducrest, Richard Etlin.
- La Fondation des Treilles et l'Ecole française de Rome pour les séjours fort instructifs que j'y ai passés.
- Mes compagnons de thèse : surtout celui qui est devenu un véritable ami, Benoit Manauté ; sans oublier les fidèles Estelle Delahaye et Isabelle Varillon.
- Géraldine Fougnyes, pour ses consultations en paysagisme et la pertinence, la disponibilité – et l'amitié - dont elle a fait preuve au pied levé lors de la relecture.
- Mon informaticien, Sébastien Vénutier, pour sa réactivité dans les cas d'urgence.
- Les Anciens du château d'Abbadia : Mayi et Dominique Anorga, Kattin et Martin Tellechea
- Mes anciens collègues du château d'Abbadia : Carole Orgeret, Serge Lonca, Amandine, Sabrina Etcheberrigaray, Juliette Loguiot-Tellechea, Pauline Biscay.

Enfin :

- Mes amis pour leurs encouragements inextinguibles : Valérie Giraudeau, Marie Colo, Hélène Rousseau, Stéphane Mallet (et Géraldine Fougnyes), Clélia Chailloux, Emilie et Ludovic Slater, Julia et Nicolas Bérenguer, Achille Imari, Julie Litardi et Clément Léotard, Delphine Colin et Didier Chantaloux, Jean-Paul Errazquin et Marie-Lise Campesatto.
- Mes grands-parents, Aroma et Henri Delpech, et ma tante Marie-Dominique Etten, qui ont été formidables. Sans oublier le reste de la famille, mes quatre frères et sœurs, mes oncles et tantes, mes parents, les cousins, ceux qui nous manquent..., et ma belle belle-famille.
- Et surtout, un merci spécial à mon compagnon, Jacky Compain, qui a été un exemple de patience et de soutien pendant toutes ces années...

Abréviations

ANOM : Archives Nationales d’Outre-Mer.

Arch. Abbadia : Archives du château d’Abbadia, Académie des Sciences.

Arch. Mun. Toulouse : Archives municipales de Toulouse.

Arch. Pupetières : Archives du château de Pupetières.

Arch. Roquetaillade : Archives du Roquetaillade.

Archives départementales des Pyrénées Atlantiques : AD64.

BIF : Bibliothèque de l’Institut de France.

BnF : Bibliothèque nationale de France.

Cahier ABA : Cahier Audaux Bordaberri Aragorri

Cat. Bibl. Audaux : Catalogue de la Bibliothèque d’Audaux.

CCC : Carton Construction du Château, Archives du château d’Abbadia, Académie des Sciences.

CCCIO : Carton Correspondance Construction Premier Observatoire Sanatorium, Archives du château d’Abbadia, Académie des Sciences.

CFC : Cahier de Frais de Construction et Devises, Archives du château d’Abbadia, Académie des Sciences.

CIAA : URKIZU P. (dir.), *Antoine d’Abbadie (1897-1997)*, Congrès International, Hendaye/Sare, 1997, Editions Eusko Ikaskuntza, Donostia-San Sebastián, 1998.

Eth. Abb. : Ethiopien d’Abbadie. (cote de la collection des manuscrits éthiopiens d’Antoine d’Abbadie).

Fonds VB : Carton de correspondance Vincent de Saint-Bonnet (Acquisition d’Auxilhon en 2007), archives du château d’Abbadia, Académie des Sciences.

LETTRE + CHIFFRE : référence des copies de lettres conservées dans les Archives du château d’Abbadia, Académie des Sciences. La lettre correspond au volume et le chiffre à la pagination.

MGAA : ABBADIE d’ARRAST G. (d’), *Monographie de la famille d’Abbadie d’Arrast*, s.n.s.l., 1992.

Journ. Int. Loti : Journal intime de Pierre Loti.

MP : Musée de Picardie.

Méd. Arch. Pat. : Médiathèque de l’Architecture et du Patrimoine.

Méd. Roch. : Médiathèque de Rochefort.

Avant-propos

C'est un peu par hasard que la demeure d'Antoine d'Abbadie croisa notre route – il y a déjà sept ans - quoique, aussi loin qu'il nous en souvienne, nous avons toujours été fascinée par les châteaux. Etant alors en quête d'un stage sur le patrimoine naturel, nous fûmes chaleureusement accueillie à Abbadia, où l'on nous confia le soin d'étudier l'histoire de son parc en vue d'une éventuelle restauration¹. Cette première enquête nous permit d'étudier la composition arboricole et horticole du site ainsi que les grandes orientations de l'aménagement paysager d'Eugène Bühler ; en outre, elle nous permit de découvrir tout un réseau complexe de personnalités liées à la genèse du domaine et à son château. Cette expérience de quelques mois passés à Abbadia suffit à éveiller notre curiosité et marqua une étape décisive dans notre parcours de recherche, car nous entrevîmes d'emblée les perspectives que nous offrait ce lieu résidentiel, et de pratiques sociales, d'exception. Aussi, après une seconde année de master mise en pratique au musée Romain Oïasso d'Irun (Guipuzcoa), nous avons choisi d'étudier la question du souvenir de voyage et de l'orientalisme sous la direction de M. le professeur Dominique Dussol². Ces deux sujets d'étude nous avaient été inspirés par M. Frédéric Soulu, alors administrateur délégué du château, qui avait su déceler notre goût pour la nature et le voyage.

Pour ces travaux, nous nous sommes appuyée sur le mémoire de maîtrise d'Histoire de l'art de Sylvie Fourrel de Frettes, soutenu à l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3 sous la direction du professeur Marc Saboya en 1994³, étude pionnière consacrée au château d'Abbadia qui fut suivie d'une publication inédite⁴. Bien que relevant d'une démarche nécessairement généraliste, nous avons souvent consulté cette synthèse fondatrice tout au long de nos recherches. Excepté ce mémoire, Abbadia a fait l'objet de peu de travaux scientifiques en dépit de son incontestable intérêt, sans doute en raison du caractère privé que lui donna, durant le XXe siècle, l'Académie des Sciences, légataire du patrimoine de d'Abbadie. Rares furent les chercheurs qui se penchèrent sur le sujet. On recense parmi eux le professeur Bruno Foucart⁵, Mme Hortensia Gauthier⁶ et Mme Hélène Guéné⁷ qui publièrent trois articles de synthèse entre 1986 et 2001. Par ailleurs, sur l'impulsion du professeur Jean Dercourt, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie des Sciences, d'Alain Rieu,

¹ DELPECH V., *Château d'Abbadia : les enjeux culturels et touristiques de la restauration du parc*, mémoire de Master 1 ingénierie touristique, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2006.

² DELPECH V., *Orientalisme rêvé et souvenirs de voyage au château d'Abbadia*, mémoire de master 2 Histoire de l'art, Université de Pau et des Pays de l'Adour.

³ FOURREL DE FRETTES S., *Le château d'Abbadia (1857-1879)*, mémoire de maîtrise d'Histoire de l'art contemporain, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, 1994.

⁴ Abbadia, un rébus géant, *Abbadia un rébus géant*, Fondation Antoine d'Abbadie, Académie des Sciences, Cap-Sciences Production, Bordeaux, 1997.

⁵ FOUCAULT B., « Viollet-le-Duc et Duthoit en Abbadia », in *Connaissance des Arts*, 1996, p.85-92.

⁶ GAUTHIER H., « Les mille et une vies d'Antoine d'Abbadie » in *Le Festin*, n°51, septembre 2004, p. 72-79.

⁷ GUENE H., « Abbadia, Viollet-le-Duc et la polychromie » in *Monuments Historiques*, n°147, 1986, p.39-44.

Conservateur régional des Monuments Historiques, et à l'appui des travaux de Mme Fourrel de Frettes, le château d'Abbadia ouvrit ses portes au public en 1996. Puis, il fit l'objet d'une importante campagne de restauration entre 1997 et 2004, sous la maîtrise d'ouvrage de la Direction Régionale des Affaires Culturelles (DRAC) d'Aquitaine et la maîtrise d'œuvre de Bernard Voinchet, architecte en chef des Monuments Historiques. Ces travaux, qui rendirent sa splendeur à Abbadia, furent l'occasion de recherches ciblées sur la composition des décors et de la structure architecturale, dont les résultats se trouvent dans les études préalables et les rapports de restauration⁸. Suivit, en 2001, un inventaire du mobilier conduit pour le service de l'Inventaire⁹ par Hortensia Gauthier (†), Conservateur des Antiquités et Objets d'Arts pour le secteur de la Côte basque ; laquelle nous a apporté son aide au début de nos travaux et dont nous regrettons sincèrement qu'elle ne puisse prendre connaissance de nos conclusions. De plus, parallèlement à notre recherche sur le parc, Mme Renate Matthys s'intéressa particulièrement aux singulières peintures éthiopiennes du vestibule dans le cadre d'un mémoire de master 2 d'Histoire de l'art dirigé, en 2006, par le professeur Dominique Jarrassé à l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3¹⁰.

D'autre part, l'intérêt pour Antoine d'Abbadie perdura toujours dans les milieux scientifiques et basques. Aussi la Société d'Etudes Basques (Eusko Ikaskuntza) et l'Académie basque (Euskaltzaindia) lui consacrèrent-elles, en 1997, un congrès dont les volumineux actes constituent un ouvrage fondamental sur l'engagement régionaliste de d'Abbadie¹¹. Concernant son activité scientifique, Jean-Paul Poirier, géophysicien et membre de l'Institut, lui consacra deux publications, dont la première résultait d'une collaboration avec Anthony Turner¹². De plus, en 2004, l'instrumentation scientifique fut inventoriée par Mme Françoise Leguet-Tully et M. Jean Davoigneau, astronomes, dans le cadre de l'inventaire du patrimoine astronomique commandé par le ministère de la Culture¹³. Quant au domaine de la recherche éthiopisante, les matériaux ethnographiques réunis par d'Abbadie constituent des éléments essentiels d'étude, ce qui donna lieu à des publications pionnières, comme celles de Joseph Tubiana¹⁴ ou de Berhanou Abebe¹⁵, dès les années 1950.

⁸ Entre autres : VOINCHET B., *Château d'Abbadia. Etude préalable à la restauration des décors intérieurs*, 1999 ; BEDAT I., *Château d'Abbadia. Chambre de Virginie. Inventaire et étude des textiles*, 1999 ; BEGUE M., MARTEL T., *Etude de conservation des décors peints du château d'Abbadia*, 1999 ; CASSIOPEE, *Château d'Abbadia. Restauration du clos et du couvert*, 2001 ; Les Ateliers de la chapelle, *Château d'Abbadia. Restauration du mobilier. Rapport de restauration*, 2007 ; *Restauration et mise en valeur des décors intérieurs*, 2010.

⁹ Inventaire DRAC Région Aquitaine/6664, 2001.

¹⁰ MATTHYS AENGENEYNDT R., *Souvenir d'une Arcadie, les peintures du vestibule du Château d'Abbadia*, mémoire de Master 2 d'Histoire de l'Art, Université Michel de Montaigne-III, 2006.

¹¹ URKIZU P. (dir.), *Antoine d'Abbadie (1897-1997), Congrès International*, Hendaye/Sare, 1997, Editions Eusko Ikaskuntza, Donostia-San Sebastián, 1998.

¹² POIRIER J.-P., TURNER A., *Antoine d'Abbadie*, coll. Mémoires de la Science, Académie des Sciences, 2002 ; POIRIER J.-P., *Antoine d'Abbadie, voyageur et physicien du globe au XIXe siècle*, Hermann, Paris, 2009.

¹³ Inventaire du patrimoine astronomique, ADAGP/Ministère de la culture, 2004.

¹⁴ *Fragments du Journal de voyage d'Antoine d'Abbadie*, présentés et annotés par TUBIANA J., Extrait du Cahier de l'Afrique et l'Asie, n°5. Mer Rouge – Afrique Orientale, Peyronnet et Cie, Paris, 1959.

¹⁵ BERHANOU ABEBE, « Hamina distiques amhariques d'après une transcription d'Antoine d'Abbadie », *Annales d'Ethiopie*, année 1970, vol. 8, n°1, p.89-101 ; « Une chronique rimée, d'après un texte recueilli par Antoine

Le château d'Abbadia et la personnalité de son commanditaire n'étaient donc pas inconnus des historiens de l'art, historiens, astronomes, géophysiciens, basquaisants ou éthiopiisants. Pour autant, dès nos recherches sur le parc, nous prîmes la mesure de l'ampleur assez considérable des archives réunies par d'Abbadie et des perspectives qu'elles pouvaient ouvrir. Nos travaux sur l'orientalisme ne firent que confirmer cette intuition. C'est pourquoi, à l'issue de nos études de second cycle, M. Dussol, ayant décelé le potentiel de ce fonds, nous encouragea vivement à poursuivre nos investigations en thèse. Toutefois, la méthodologie et les ambitions ne pouvaient plus être celles, plus restreintes, d'un master. Par exemple, le fonds conservé au château d'Abbadia est notamment constitué de dix-neuf volumes de copies de lettres dont l'auteur, Antoine d'Abbadie, avait constitué de précieux index alphabétiques et chronologiques. Tout chercheur procédait donc nécessairement à l'examen de cette correspondance de manière ciblée. Cependant, cette modalité, au demeurant fort utile, limitait l'émergence des correspondants extérieurs au réseau déjà connu de d'Abbadie, et par conséquent, elle restreignait l'apport d'informations inédites. Ce constat nous était apparu durant nos premiers travaux, lorsque le hasard nous avait amené à découvrir des documents significatifs. Nous prîmes donc le parti de dépouiller systématiquement l'intégralité des volumes de copies de correspondance, tâche inédite qui concerne environ vingt mille documents. Plongée dans l'intimité d'Abbadia, la besogne fut passionnante, fastidieuse parfois, mais surtout très productive. Elle révéla non seulement l'existence de nouveaux acteurs impliqués dans le chantier, mais aussi des éléments biographiques inédits au sujet de d'Abbadie et de son épouse.

Par la suite, nous avons exhumé la totalité du reste des archives conservées au château et composées de cahiers de notes, de livres de compte, de cartons de factures et reçus, ainsi que d'un carton contenant la correspondance des architectes que nous connaissions déjà partiellement. En ce qui concerne les fonds iconographiques, nous avons consulté les quelques plans et projets d'architectes qui étaient restés au château, ainsi que le fonds photographique conservé aux archives de l'Académie des Sciences au palais de l'Institut. Acquis en 2007, auprès de la famille d'Auxilhon, descendante indirecte de Virginie d'Abbadie, ce fonds datant de la fin du XIXe siècle contient quelques clichés du chantier, du mobilier en sortie d'atelier, des intérieurs et extérieurs du château et plus de deux-cents portraits de personnages parmi lesquels les commanditaires d'Abbadia. Ces photographies venaient s'ajouter à la collection privée de la famille Dornaletche, numérisée par M. Soulu quelques années auparavant, que nous avons étudiée lors de nos précédents travaux. D'autre part, dans la mesure où Abbadia est une propriété de l'Académie des sciences, une partie de ses archives se trouvent à la Bibliothèque de l'Institut. Elles sont constituées, pour

d'Abbadie », in *Annales d'Ethiopie*, année 1985, vol.13, n°1, p.45-54 ; « Distiques du Zamana Masafent », *Annales d'Ethiopie*, Année 1987, vol. 14, n°1, p.15-38.

l'essentiel, d'une partie de la correspondance passive du savant basque, qui, malgré la richesse des archives d'Abbadia, vient combler des lacunes. Ayant une bonne connaissance des interlocuteurs de d'Abbadie grâce à l'abondante masse documentaire conservée à Abbadia, nous avons pris le parti de consulter le fonds de l'Institut, non plus de manière exhaustive, mais en ciblant les destinataires. Nous y avons trouvé quelques lettres de Bühler qui, à défaut de renseigner sur la création du parc, témoignent de la longévité de sa relation amicale avec d'Abbadie. C'est également dans ce fonds que se trouve une correspondance très éloquente avec Montalembert ou avec les prêtres qui conseillèrent d'Abbadie pour l'obtention des privilèges de sa chapelle auprès du pape Léon XIII. Nous avons complété plus tard l'étude de ces échanges épistolaires avec les ecclésiastiques par la consultation de la correspondance de d'Abbadie aux Archives Historiques de la Propagande de la Foi, à Rome, et aux Archives Secrètes du Vatican. Ces deux fonds nous révélèrent de précieuses informations sur l'engagement de d'Abbadie en faveur des missions catholiques en Ethiopie ; renseignements qui contribuèrent, en outre, à broser le portrait du savant basque et à mieux appréhender l'analyse du domaine. En revanche, en dépit de nos requêtes insistantes et du bon-vouloir de nos interlocuteurs, particulièrement de Mgr Luis Manuel Cuña Ramos, archiviste de la Propagande de la Foi, il s'avéra impossible de mettre la main sur le tableau original illustrant la visite de d'Abbadie et de ses trois accompagnateurs Ethiopiens au pape Grégoire XVI, en 1839.

La deuxième partie de la correspondance passive de d'Abbadie a été acquise par les Archives départementales des Pyrénées Atlantiques au début des années 2000. Provenant du grenier de son appartement, rue du Bac à Paris, elle compte quatre-mille cinq-cents lettres. Pour les mêmes raisons qu'à l'Institut, nous avons procédé à leur dépouillement de manière ciblée, ce qui nous amena cependant à explorer la majeure partie de ce fonds. C'est de ces investigations qu'émergèrent des personnalités comme Amédée de Laborde-Nogues, Charles Naudin, le père Edmond ou encore de l'abbé Souberbielle, qui jouèrent parfois un rôle prépondérant dans la vie de d'Abbadie ou dans le déroulement de son chantier. C'est également aux Archives départementales que nous avons pris connaissance du fonds d'Abbadie d'Arrast qui rassemble une masse considérable de papiers de famille depuis le XVe siècle. Nous ne nous sommes toutefois pas apesantie sur cette documentation fleuve, composée de treize cartons renfermant des liasses d'actes juridiques, de minutes notariales et autres procès-verbaux. Cette profusion de papiers, patiemment retrouvés et amassés par d'Abbadie, en dit long sur sa démarche généalogiste. Enfin, la Bibliothèque nationale de France conserve au département des Manuscrits orientaux, les journaux de voyage et la précieuse collection de manuscrits éthiopiens de d'Abbadie. Le département des Manuscrits occidentaux réunit, quant à lui, une quinzaine de reliures archivant une partie de la correspondance familiale jusque dans les années 1850 et d'autres documents de voyage.

Ces deux fonds nous apportèrent quelques informations au sujet de la vie personnelle de d'Abbadie, notamment sur ses échanges avec Montalembert durant leur jeunesse, des renseignements sur ses parents ainsi que des indications nous permettant de compléter nos interprétations sur les peintures éthiopiennes.

Concernant plus particulièrement le cadre bâti d'Abbadia, nous nous sommes orientée vers le musée de Picardie à Amiens, qui détient le fonds Edmond Duthoit, ainsi qu'à la médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, qui conserve le fonds Viollet-le-Duc acquis par l'Etat en 2007. Dans le fonds Duthoit, nous avons consulté le dossier graphique d'Abbadia, qui contient des projets de mobilier, des dessins d'orfèvrerie ainsi que des photographies du chantier et de meubles en sortie d'atelier. Les albums d'Aimé et Louis Duthoit conservent, notamment, la planche de vignettes projetant le bestiaire sculpté du porche d'Abbadia¹⁶. Quant aux carnets de chantier de l'architecte amiénois, ils révélèrent nombre d'informations, par exemple, sur la construction de l'observatoire, les peintures éthiopiennes ou encore de l'armorial d'Abbadia. La consultation du dossier de Roquetaillade, pour lequel Edmond Duthoit fut en charge du chantier, s'avéra également essentielle. En revanche, il nous fut impossible de rencontrer les descendants de l'architecte, alors préoccupés par des affaires personnelles. Ces derniers possèdent encore quelques archives, dont une aquarelle de scène éthiopienne heureusement numérisée par le musée de Picardie. A la médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, peu de documents intéressent la demeure de d'Abbadie si ce n'est une lettre ô combien capitale d'Edmond Duthoit à Viollet-le-Duc, en 1864, concernant la genèse du chantier et la collaboration effective des deux architectes. En revanche, les projets de retable et de garnitures d'autel, proposés par Duthoit et inventoriés dans le fonds Poussielgue-Rusand, restèrent malheureusement introuvables malgré les efforts de M. Jean-Charles Forgeret, chargé du fonds graphique Viollet-le-Duc. Ce dernier nous facilita toutefois l'accès aux plans et dessins des projets civils de l'architecte de Pierrefonds, en l'occurrence ceux de La Flachère (Rhône), Montdardier (Gard), Chamousset (Rhône) et Pupetières (Isère), qui se révélèrent fort utiles pour établir des parallèles avec Abbadia.

Nécessitant d'indispensables points de comparaison, nos recherches nous ont conduit en effet vers les édifices civils restaurés par Viollet-le-Duc et Duthoit. Le château de Roquetaillade s'avéra, bien entendu, une référence essentielle qui nous a permis de confirmer et d'affiner bien des similitudes esthétiques entre les deux résidences. Poursuivant cette démarche comparative, et afin de mieux évaluer l'impact concret de Duthoit, il nous a semblé pertinent de nous intéresser au château de Pupetières (Isère) pour lequel Viollet-le-Duc intervint avec l'assistance d'un autre architecte, Denis Darcy, dont le rôle fut nettement moins original que celui de Duthoit à Abbadia et à Roquetaillade. Toutefois, même en

¹⁶ Bruno Foucart l'avait publiée dans son article de 1996.

l'absence de Duthoit, Pupetières appelle, lui aussi, des analogies décoratives et architecturales avec les deux châteaux aquitains. Par ailleurs, d'autres chantiers conduits par Viollet-le-Duc ne pouvaient être passés sous silence. Il était essentiel d'étudier le château de Pierrefonds, considéré comme la référence fondamentale d'Abbadia et de Roquetaillade, ainsi que les chapelles de Notre-Dame de Paris, véritable laboratoire décoratif de Viollet-le-Duc. Si les similitudes avec le premier sont essentielles, mais attendues, les analogies avec les secondes se révèlent plus inédites. Nos recherches impliquaient, en outre, de se documenter sur le corpus de l'illustre architecte, sur ses œuvres civiles comme Montdardier (Gard), La Flachère (Rhône) ou Chamousset (Rhône) et quelques restaurations diocésaines, parmi lesquelles la cathédrale Saint-Michel de Carcassonne. Notre approche de l'œuvre viollet-le-ducienne fut, bien sûr, étayée par de nombreuses lectures, complétées par le catalogue de l'exposition de 1980 et les actes du colloque publiés en 1982¹⁷, ainsi que par les publications des colloques internationaux de Pierrefonds en 2007 et celui de 2010, auquel nous avons eu l'honneur de participer¹⁸.

Nos travaux ne se bornèrent pas à des édifices impliquant les mêmes architectes, car d'Abbadie évoluait dans un monde qui voyait fleurir les folies architecturales et les « nouveaux » châteaux, particulièrement dans ses terres natales anglo-saxonnes. Dans cette perspective, nous nous sommes penchée sur les recherches de M. Bernard Toulhier et M. Guy Massin-Le Goff¹⁹ ainsi que sur le passionnant colloque *Modernes Arcadies* organisé par MM. Maurice Culot et Bruno Foucart à la Fondation des Treilles début 2011²⁰, qui fut pour nous extrêmement enrichissant car s'intégrant pleinement à nos projets. Il en est de même pour l'ouvrage fondamental de M. Bernard Toulhier paru en 2011, *Villégiatures de bord de mer. XVIIIe-XIXe siècle*, qui nous permit d'élargir notre champ d'analyse²¹. La nécessité de cette contextualisation nous conduisit également à la maison de Pierre Loti à Rochefort pour d'évidentes questions comparatives et parce qu'il était un proche du couple d'Abbadie.

En outre, il nous apparut primordial d'étudier l'implication d'autres acteurs qui sont intervenus à Abbadia, comme Eugène Bühler ou Léon Parvillée. Mais le paysagiste et le céramiste n'ont fait l'objet que de peu de publications et les archives les concernant sont assez lacunaires. Dans le cas de Bühler, nous nous sommes appuyée presque essentiellement sur les travaux

¹⁷ *Viollet-le-Duc*, catalogue d'exposition, Galeries Nationales du Grand Palais 19 février – 5 mai 1980, Editions de la Réunion des Musées Nationaux, Paris, 1980 ; *Viollet-le-Duc 1980*, actes du colloque international, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1982.

¹⁸ *Viollet-le-Duc à Pierrefonds et dans l'Oise*, 1er colloque international de Pierrefonds, Centre des Monuments Nationaux/Editions du Patrimoine, 2008 ; *Matériaux et techniques de construction chez E.-E. Viollet-le-Duc*, 11ème colloque international de Pierrefonds, Centre des Monuments Nationaux/Editions du Patrimoine, à paraître.

¹⁹ TOULIER B., *Châteaux en Sologne*, coll. Les Cahiers de l'Inventaire, Imp. Nat., Paris, 1991 ; MASSIN-LE GOFF G., *Les châteaux néogothiques en Anjou*, Nicolas Chaudun, Paris, 2007.

²⁰ CULOT M., FOUCART B., *Modernes Arcadies : les Treilles au cœur de l'utopie*, colloque de la Fondation des Treilles, 12-16 mars 2011, Tourtour (83).

²¹ TOULIER B., *Villégiatures de bord de mer XVIIIe-XIXe siècle*, Centre des Monuments Nationaux/Editions du Patrimoine, Paris, 2011.

de M. le professeur Louis-Michel Nourry, spécialiste de l'art des jardins à l'Université Rennes 2²², et nous nous sommes entretenue avec Françoise Phiquepal, architecte-paysagiste accréditée, en Gironde, par les Monuments Historiques. Concernant Parvillée, les mémoires de Mme Caroline Gronier en 1996²³ et de Mme Elsa Schneider-Manuch en 2001²⁴ nous ont été, dans un premier temps, d'une grande aide. Puis, après bien des efforts, nous avons retrouvé les traces des descendants du céramiste qui mirent aimablement à notre disposition toute la documentation qu'ils possédaient, c'est-à-dire quelques articles récents et une liasse de presse constituée par leur ancêtre. En l'absence de document graphique, les matériaux liés à Bühler et Parvillée nous suffirent à connaître leurs œuvres respectives et, en croisant ces données avec les archives d'Abbadia, à appréhender leurs implications dans le chantier.

D'autre part, il nous apparut important de lever le voile sur la personnalité et la biographie de Virginie d'Abbadie, dont on ne connaissait jusqu'alors que l'origine lyonnaise, son âge et quelques rumeurs assez peu flatteuses. En ce sens, les écrits de d'Abbadie apportèrent une importante masse d'informations. En outre, notre visite à Rochefort fut l'occasion de nous plonger dans la dizaine d'années du journal intime de Pierre Loti qui coïncide avec ses relations avec les d'Abbadie. Dès lors, quelques informations nouvelles vinrent compléter le portrait de Virginie et nous apportèrent des précisions sur le mode de vie du couple, à travers, toutefois, le prisme fantasmatique de l'écrivain-navigateur. Quoi qu'il en soit, il nous sembla opportun de consulter des sources où les d'Abbadie n'intervenaient pas directement. C'est en raison de notre intérêt pour Virginie qu'ayant découvert son rapport avec l'explorateur du Congo, Brazza, nous nous sommes intéressée au fonds Pierre Savorgnan de Brazza conservé aux Archives nationales d'Outre-mer. S'il ne concerne pas directement le chantier, son contenu précise encore le tempérament de la commanditaire d'Abbadia.

De l'ensemble de ces archives, résultèrent de nombreuses informations inédites. Tout d'abord, elles permirent de déterminer avec précision la paternité d'Abbadia, qui demeurerait confuse, et confirma l'intuition d'une indéfectible complémentarité entre Viollet-le-Duc et Duthoit. Ensuite, elles nous permirent d'attribuer certaines réalisations à des artistes de renom dont la présence à Abbadia était jusque là inconnue. C'est le cas du peintre Adrien Guignet, du sculpteur Dantan jeune, de l'émailleur sur verre Philippe-Joseph Brocard, du maître-verrier Charles-Laurent Maréchal, de l'ébéniste Raulin, du céramiste Schoch-Läderach. Par ailleurs, les archives nous précisèrent le rôle du réseau viollet-le-ducien, avec

²² NOURRY L.-M., *Les jardins publics en province, espace et politique au XIXe siècle*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 1997.

²³ GRONIER C., *Léon Parvillée, céramiste, architecte-décorateur (1830-1885)*, mémoire de DEA d'Histoire de l'Art Contemporain, Université Paris-Sorbonne, 1996.

²⁴ SCHNEIDER-MANUCH E., *Léon Parvillée, la carrière d'un céramiste architecte décorateur et restaurateur (1830-1885), essai de biographie*, Mémoire de DEA d'Histoire de l'Art contemporain, Université Blaise Pascal-Clermont II, 2001.

des informations concernant les orfèvres Placide Poussielgue-Rusand et Alexandre Chertier, et les sculpteurs Gustave Chertier et son associé Capelle. L'influence des manufactures de luxe nationales ou internationales et de l'industrie moderne émergea également de ces investigations, depuis l'atelier Renaissance de Berlin aux faïenceries de Gien, des producteurs anglais d'orfèvrerie et de céramique d'art, Simpson et Hart, aux *Grands magasins du Louvre* et au *Bon Marché*. Ces documents permirent, en outre, de dresser une géographie humaine du chantier en révélant les critères de choix des exécutants, leurs conditions de travail ainsi que les enjeux et les stratégies mis en œuvre par les commanditaires. Enfin, les fonds archivistiques livrèrent une multitude d'informations inédites concernant les portraits et les biographies d'Antoine et de Virginie d'Abbadie, notamment leur ascendance, leur rencontre, leur relation avec le monde scientifique ou leurs pratiques sociales.

Abbadia doit être appréhendé comme un tout dont les composantes, artistiques, sociologiques et culturelles, sont interdépendantes. Parce que son métissage esthétique correspond à une vision du monde qu'on ne peut fragmenter sans l'altérer et sans la déconstruire, ce qui est irrévocablement dû à la forte personnalité de son bâtisseur. C'est pourquoi, au terme de ses longs travaux, il nous a semblé que cette thèse ne pouvait porter qu'un titre révélateur de la force d'évocation d'Abbadia, dépassant l'analyse formelle, car les acteurs du chantier mirent leurs talents au service d'un commanditaire peu commun pour concrétiser son rêve. Le terme de « monument » nous semble définir fidèlement Abbadia dans la mesure où, étymologiquement, il transcende la notion architecturale et suggère l'idée de mémoire, fondamentale dans l'acte de création de d'Abbadie. Quant au vocable « idéal », il se veut, dans le cas présent, équivoque. Il rappelle la démarche utopiste du commanditaire tout en se référant à l'approche théorique de Viollet-le-Duc avec sa « cathédrale idéale » ou sa « maison idéale ».

Comme Abbadia constitua un évènement considérable dans la vie de d'Abbadie, il représente une période essentielle dans celle de tout individu qui s'y implique durablement. Nous ne connaissons pas une personne ayant travaillé « au château » qui ne garde un souvenir prégnant de son atmosphère, de son histoire, de son expérience. Sa puissance évocatrice perdure et grandit à mesure que l'on apprend à le connaître, honorant les promesses du projet mémoriel de d'Abbadie. Après tant d'années d'investigation dans l'intimité de l'édifice, un chercheur éprouve le sentiment que, quelque part, son objet d'étude lui appartient. Mais, s'il est un enseignement moral essentiel d'Abbadia, c'est l'humilité. Aussi nous concluons en reprenant les propos que nous confia un jour Martin Tellechea, dernier astronome du château : « Abbadia ne nous appartient pas. Désormais c'est nous qui lui appartenons ».

Introduction

On raconte sur les rivages basques qu'un château énigmatique du XIXe siècle serait percé de part en part afin de permettre l'observation du ciel. Il aurait été cédé à l'Etat à la condition d'en préserver l'environnement naturel. C'est, en substance, ce qu'a semblé retenir le filtre sélectif de la mémoire collective locale au sujet du domaine d'Abbadia. L'évocation se révèle toujours plus imprécise à mesure que l'on s'éloigne géographiquement du site d'Hendaye. Pourtant, dès lors qu'il en franchit le seuil, l'hôte d'Abbadia prend conscience du caractère extraordinaire de son architecture et de son décor, de son histoire et de la destinée hors normes de ses bâtisseurs. Observer Abbadia se dresser face à l'océan, tel une sentinelle de pierre surgie des eaux, avec sa puissante silhouette crénelée, son bestiaire étrange et ses décors orientaux, fascine d'autant plus lorsque l'on prononce le nom de son architecte, du moins celui dont l'histoire locale se souvient le mieux, Viollet-le-Duc.

Au demeurant, le restaurateur de Pierrefonds et de Vézelay²⁵ marqua fortement l'histoire de l'architecture et de la décoration du XIXe siècle de par sa volonté de rupture avec le classicisme et les codes de l'Ecole des Beaux-Arts. Suivant une tendance observée en Angleterre dès le milieu du XVIIIe siècle, il s'imposa comme le chantre du nationalisme architectural en impulsant les principes rationalistes gothiques. Cette posture ne fit qu'attiser la « querelle des styles »²⁶ qui installa le XIXe siècle dans une phase de recherches et d'expérimentations artistiques, une période fondamentale de transition entre un modèle d'art établi et une nécessité de renouveau et d'affranchissement du carcan académique.

Ces débats mouvementés ne sont pas surprenants pour une société qui connut des mutations structurelles, influençant inévitablement les modes d'expression. Certes, on assistera toujours à ces « querelles des Anciens et des Modernes », à ces conflits entre les tenants de la tradition et les partisans de l'innovation, somatisant à la fois le rapport au temps et la quête identitaire de la communauté. Parce qu'il s'inscrit dans le prolongement de la Révolution de 1789, le XIXe siècle français se caractérise par son instabilité politique. Il se trouve plongé dans la quête effrénée d'un système de valeurs morales, qui serait en adéquation avec son identité et fondé sur les acquis philanthropiques révolutionnaires. Cela se traduit en architecture par un regard permanent de la société sur elle-même, et par un regard rétrospectif sur son passé, qu'il soit national ou universel. Aussi une multitude de styles, néogothique, néoroman, néorenaissant, cohabitent et se développent parallèlement, dépendants de différents codes conjoncturels ou simplement tributaires du dictat de la mode.

²⁵ Au sujet de l'intervention de Viollet-le-Duc à Vézelay, voir les travaux d'Arnauld Timbert, notamment : TIMBERT A., *Le chevet de la Madeleine de Vézelay et le début de l'architecture gothique en Bourgogne*, Thèse de doctorat d'Histoire de l'art, sous la direction de Mme VERGNOLLE E., Université de Franche-Comté, Besançon, 2001.

²⁶ MIGNOT C., *L'architecture du XIXe siècle*, Edition du Moniteur, Fribourg, Suisse, 1983.

La société du XIXe siècle devait désormais compter avec le progrès scientifique et technologique qui entraîna une considérable évolution du mode de vie et une croissance exponentielle de la connaissance, alors en plein essor de la pensée positiviste. Avec le développement des explorations en *terra incognita*, le rapport à l'altérité se concrétisa et se précisa au cœur des intérêts de la maîtrise des territoires. Ces problématiques relatives au pouvoir de domination contribuaient, d'une certaine façon, à la réflexion de l'Occident sur lui-même. Dès lors, de nouvelles sources d'inspiration extraeuropéennes vinrent enrichir la production artistique, engendrant au sein de la civilisation occidentale la vogue de l'éclectisme qui connut son apogée sous le Second Empire et la Troisième République.

C'est donc au cœur de ce siècle de révolutions permanentes qu'Abbadia est né. Une histoire parallèle du château a été oralement transmise dans la mémoire locale, puis partiellement mise au jour au début des années 1990²⁷. Au moment de sa construction, son commanditaire, Antoine d'Abbadie, venait d'épouser Virginie Vincent de Saint-Bonnet, jeune femme de dix-huit ans sa cadette, d'origine lyonnaise. Il était revenu d'un long séjour de onze ans en Ethiopie où il avait espérer localiser les sources du Nil. D'origine basque et irlandaise, il consacrait sa vie aux sciences, en particulier à la géographie et à l'astronomie, à la culture basque, dont il fut un ardent défenseur, et au peuple éthiopien qu'il étudia avec passion jusqu'à ses derniers jours. Le couple partagea sa vie entre le Pays basque, de fréquents voyages en Europe et à travers le monde, et sa résidence parisienne. En tant que membre de l'Institut et savant renommé, d'Abbadie participait aux séances de l'Académie des Sciences ou de la Société de Géographie. Faisant partie de l'élite sociale, l'astronome et son épouse fréquentaient la bonne société, proche de la cour et de Napoléon III, qui, paraît-il, aurait promis d'inaugurer Abbadia.

Le château se veut *a priori* un exemple singulier, voire fantasmatique d'éclectisme. Doté d'un ostensible bestiaire sculpté composé en partie d'espèces exotiques, il associe le style néogothique de son architecture et de son mobilier à des salles d'inspiration islamique, le confort moderne au pittoresque d'un décor mural illustrant des épisodes de la vie contemporaine en Ethiopie. L'édifice se compose de trois ailes attribuées à des fonctions plus ou moins attendues dans une demeure de ce standing. Aux traditionnels appartements privés et à l'aile de réception, sont adjoints une chapelle aux proportions démesurées par rapport à la taille relativement modeste de l'édifice, ainsi qu'un volume plus inattendu s'il en est, abritant un observatoire astronomique, aux dimensions non moins généreuses. Quant à son implantation, la demeure se retrouve au cœur d'un site naturel spectaculaire, perché sur des falaises verdoyantes qui dominent l'Océan Atlantique et sont adossées aux contreforts des

²⁷ FOURREL DE FRETTE S., *Le Château d'Abbadia (1857-1879)*, Mémoire de maîtrise d'Histoire de l'Art Contemporain, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, 1994.

Pyrénées. L'immense domaine et son parc mêlent des essences endémiques, occidentales et exotiques, à un paysage apparemment sauvage, emblématique du climat océanique. Il apparaît d'emblée qu'Abbadia s'est constitué à partir d'influences d'une richesse peu banale mais potentiellement incohérentes entre elles, reposant sur des notions d'amalgame, de brassage, de mélange – et fort du multiculturalisme apparent -, de métissage.

Se situant au cœur d'une réflexion scientifique depuis une quinzaine d'années, la question du métissage suppose un contexte de mondialisation et d'uniformisation des sociétés, quelle qu'en soit l'échelle. Ce phénomène s'observait aussi bien sous l'Empire romain, circonscrit au vieux continent, qu'à l'heure actuelle, au niveau planétaire. Il convoque, en outre, une désorganisation des repères culturels, en se répercutant sur la définition de l'identité. Cela donna naissance à un nouvel ordre du monde où les problématiques identitaires se déclinent avec plus ou moins de résistance au mouvement de globalisation. Si les indiens hopis du Nouveau-Mexique s'imprégnèrent de la Renaissance occidentale au point d'en confondre les expressions artistiques avec leur culture primitive, nombre de groupes minoritaires à travers la planète revendiquent la survivance de leur culture et de leurs traditions²⁸, tels que les éleveurs de chevaux Xiongnu de Mongolie et, plus proche d'Abbadia, le peuple basque. Quoiqu'il en soit, le métissage implique un phénomène d'acculturation et une interpénétration plus ou moins contrôlée des cultures. Ce principe d'assimilation réciproque influe sur les modes de vie ou les croyances et se traduit au sein des modes d'expression de chaque communauté humaine concernée. L'éclectisme artistique, qui plus est lorsqu'il résulte de cultures extrêmement différentes, pose en conséquence des questions dépassant amplement l'analyse formelle.

Que ce soit par le profil atypique de ses commanditaires, par la complexité de son contexte historique ou par ses caractéristiques esthétiques, Abbadia éveille la curiosité et la réflexion parce qu'une telle conjonction de facteurs si spécifiques ne peut aboutir qu'à une œuvre annonçant une exégèse profonde. Les questionnements qui en découlent se déploient nécessairement sur plusieurs niveaux d'analyse considérant les intérêts artistiques, historiques, sociologiques et philosophiques. D'une part, au vu de la richesse artistique de l'édifice et de la succession des architectes précédant l'enrôlement de Viollet-le-Duc, d'Abbadie soumit une commande relativement complexe. Aussi le premier ensemble de questions porte-t-il sur la difficulté pour les maîtres d'œuvre à cibler avec justesse la demande de leur ordonnateur, consistant à vouloir réunir en un même lieu des sujets aussi divers que l'Éthiopie, les arts islamiques, le Moyen-Age occidental, la rigueur scientifique et la foi chrétienne. Comment concilier, dès lors, une multitude d'exigences lorsqu'elles paraissent de prime abord difficilement compatibles voire contradictoires ? Cela implique par conséquent

²⁸ GRUZINSKI S., *La pensée métisse*, Fayard, Paris, 1999, p.7-13.

de s'interroger sur la nature et les procédés de l'expression artistique abbadienne. De quelles manières s'exprime le métissage qui en fait à la fois toute la difficulté et la force ?

Par ailleurs, entreprendre une analyse formelle d'Abbadia suppose obligatoirement de s'intéresser aux rôles respectifs de ses concepteurs. Cette question se pose d'autant plus que Viollet-le-Duc ne fit pas cavalier seul dans ce chantier, loin s'en faut. Il convient en effet de ne pas négliger la contribution fondamentale de son « aide de camp », l'architecte amiénois Edmond Duthoit. La revalorisation de son implication a pu d'ailleurs entraîné la remise en cause quasiment totale de l'intervention effective de Viollet-le-Duc. C'est pourquoi, il est indispensable de lever le voile sur l'organisation concrète de cette collaboration et sur la situation du château au sein de leur corpus d'œuvres. A qui attribuer la paternité d'Abbadia sera une question centrale de cette étude. Pour autant, la demeure de d'Abbadie ne se limite pas aux interventions, certes essentielles, de ce talentueux tandem. En effet, les quelques travaux concernant le château ont mis au jour d'autres noms illustres du monde de l'art, de l'architecture et de la décoration, tels que ceux du céramiste Léon Parvillée ou de l'architecte-paysagiste Eugène Bühler²⁹. Aussi nous intéresserons-nous, comme dans le cas de Viollet-le-Duc et Duthoit, à la nature de la démarche de ces protagonistes et, plus largement, à l'ensemble des acteurs ayant contribué à la construction, au sens propre comme au sens figuré, d'Abbadia. Dès lors, que révèle ce réseau humain au regard de l'histoire et de la société du XIXe siècle et du parcours de d'Abbadie ?

En outre, étant établies la complexité de la commande et la qualité des maîtres d'œuvre, l'implication des commanditaires doit également être considérée à plusieurs égards. Tout d'abord, comment se définit leur place au cœur du processus créatif et de l'exécution des travaux ? De quelle manière et dans quelle mesure influèrent-ils sur la genèse de cette œuvre composite ? Ensuite, comme le suggèrent la définition du concept de métissage, le contexte historique, leurs personnalités et la situation des arts au XIXe siècle, le multiculturalisme et la nouvelle vision de l'architecture qui émergent au premier abord d'Abbadia comportent manifestement une dimension profonde. Une telle œuvre ne peut s'expliquer que par une simple recherche plastique à l'heure où les repères ethnologiques et artistiques étaient bouleversés. Par conséquent, quelle est la raison d'être du métissage abbadien ? Quelles sont ses motivations profondes, que raconte-t-il et que traduit-il du rapport de l'homme à la société et à l'art ? Pour prendre le contre-pied de la question portant sur l'influence des commanditaires sur la conception d'Abbadia, quels rôles endossèrent le chantier et la propriété achevée dans la vie des d'Abbadie ? Comment s'approprièrent-ils ce projet hors normes ?

²⁹ Inventaire du mobilier n°6664, par Hortensia Gauthier, DRAC, 2001 ; DELPECH V., *Château d'Abbadia : enjeux culturels et touristiques de la restauration du parc*, mémoire de Master 1 professionnel d'Ingénierie Touristique, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2006.

En somme, cette étude tentera de restituer, autant que faire se peut, sa réalité et son sens primitifs à la demeure des d'Abbadie. Pour ce faire, cette recherche se fonde sur plusieurs hypothèses. En ce qui concerne la paternité de l'œuvre, nous présumons qu'elle se caractérise par un travail de collaboration étroite entre Viollet-le-Duc et Duthoit. La genèse artistique et le chantier ne se restreignent ni au maître ni au disciple mais enrôlent indissociablement et l'un et l'autre. Abbadia constituerait, de plus, une réalisation singulière au sein de leur répertoire et des constructions de l'époque, notamment parce qu'il s'agit d'un ensemble homogène rare du XIXe siècle. En outre, partant de l'implication de Parvillée et de Bühler, le château réunirait en réalité davantage encore d'artistes renommés qui ancreraient d'autant plus Abbadia dans le monde des élites et renforceraient considérablement sa dimension de prestige. D'autre part, la mixité des influences stylistiques y engendrerait une symbiose esthétique résultant du savoir-faire des maîtres d'œuvre et reflétant la complexité de la personnalité de ses commanditaires. Enfin, nous partons du principe que cet édifice revêt un rôle fondamental dans le parcours personnel des d'Abbadie, en tant que symbole identitaire, social et politique.

Afin de vérifier ou d'infirmer ces hypothèses, ce travail s'articulera en trois parties. Tout d'abord, la biographie et le portrait d'Antoine et de Virginie d'Abbadie apporteront des éléments nouveaux de compréhension sur leur personnalité, leurs choix de vie et, par conséquent, leur implication ainsi que leur parti pris architectural et décoratif. Cette première approche sera également l'occasion d'évoquer minutieusement les aspects chronologiques non seulement du chantier de construction, mais encore de la composition du domaine d'Abbadia, indissociable de la demeure. Ainsi sera-t-il donné de voir l'influence des événements historiques et de l'histoire personnelle sur le déroulement du chantier. Par la suite, la seconde partie sera consacrée aux contributeurs de l'édification d'Abbadia, mettant en lumière les rôles et les méthodes de Viollet-le-Duc et de Duthoit ainsi que les interventions encore méconnues d'artistes et d'artisans de renom, de manufactures modernes et du réseau personnel de d'Abbadie. Ce chapitre tend à offrir un exemple, singulier par sa précision, de l'organisation d'un chantier au XIXe siècle. Pour finir, la troisième partie consistera à explorer Abbadia dans son intimité la plus profonde en s'intéressant à la corrélation entre les aspects fondamentaux de la personnalité de d'Abbadie et la place de la société sur sa vision du monde. Une telle structure, associant analyse temporelle, plastique et exégétique, devrait fournir une vision d'ensemble suffisamment précise pour restituer la place de chacun, commanditaires comme contributeurs, et permettre de percer une grande partie des secrets du somptueux château d'Abbadia.

I. L'âme d'Abbadia, une histoire au cœur de l'histoire d'Antoine et de Virginie d'Abbadie

Encore au XIX^e siècle, la construction d'un édifice privé résulte avant tout de la volonté et des partis pris de son commanditaire. Longtemps, le maître d'ouvrage était d'ailleurs considéré comme le seul initiateur du projet architectural, même si, sur ses pas, l'architecte s'employait à traduire le jeu des représentations sociales, politiques ou artistiques inscrites dans son temps. Quant au chantier, il devient un véritable évènement, s'inscrivant avec ses joies et ses peines, ses surprises et ses écueils, dans une aventure personnelle, avant de se révéler dans son plein épanouissement aux yeux du monde. Une connaissance approfondie des commanditaires, de leurs intentions et de leur parcours s'avère par conséquent essentielle pour appréhender l'œuvre architecturale. Dans ce domaine, Abbadia ne fait pas figure d'exception, bien au contraire. Afin de mieux saisir les origines du formidable métissage artistique dont il est issu, nous prendrons le temps d'évoquer les personnalités d'Antoine et de Virginie d'Abbadie en tant que protagonistes de leur époque. Etaient-ils réellement des originaux fantasques et anticonformistes, comme certaines idées reçues le laissent entendre ? Ou bien se complaisaient-ils dans d'austères et conformistes traditions ? Dès lors, comment vécurent-ils la construction de leur demeure qui s'échelonne sur de nombreuses années ? S'inscrit-elle au cœur de ce qui s'apparente véritablement à une aventure personnelle ?

Cette première partie sera consacrée aux biographies d'Antoine d'Abbadie et de son épouse, aux traits de leurs personnalités, ainsi qu'à leurs agissements, qui font d'eux des personnages complexes et paradoxaux. Aussi sera-ce l'occasion de broser leurs deux portraits autant que de dresser une chronologie minutieuse du chantier d'Abbadia, qui relève en réalité d'un projet patrimonial encore plus global, constituant, ainsi qu'il sera donné de voir, une nouvelle histoire dans l'histoire, un authentique projet de vie pour ses commanditaires.

A. Antoine d'Abbadie ou la vie peu ordinaire d'un savant basque explorateur

Antoine d'Abbadie a laissé un nom estimé dans le monde savant, auprès duquel il cumula dès sa jeunesse les reconnaissances officielles. Néanmoins sa passion des sciences ne peut expliquer à elle seule les partis pris retenus pour l'édification de sa demeure. De nombreuses zones d'ombre ont longtemps persisté concernant sa biographie, donnant prétextes à autant de suppositions parfois hasardeuses. Quelle était réellement la personnalité de l'homme qui commandita le projet fou d'Abbadia ? Quels évènements forgèrent son esprit et, par

conséquent, déterminèrent ses choix ? Autant de pistes de recherches qui nous plongent au sein du mystère de la puissance créatrice, et partant, de son extraordinaire demeure. Il nous a ainsi paru essentiel de ne négliger aucune des sources pléthoriques traitant de la matière « abbadienne », d'autant qu'au regard de l'importance des archives qui nous ont été laissées, se posait la question primordiale du milieu familial.

1. Des origines familiales multiculturelles et cléricalistes

Comme pour l'histoire et la construction de chaque individu, celles d'Antoine d'Abbadie paraissent contingentées par un déterminisme social qui trouve ses fondements dans ses origines familiales. Car les histoires de la famille et de la société, intimement liées, influent irrémédiablement les unes sur les autres³⁰. Dès lors, de quelle extraction sociale provenait-il ? Comment l'association des origines basques de son père et de celles irlandaises de sa mère, de leurs confessions et de leurs fortunes, a-t-elle pu influencer son parcours ?

• Entre exil et persécutions : la vie tourmentée des parents d'Abbadie

Antoine d'Abbadie naquit au début du XIXe siècle durant l'exil politique de son père, une quinzaine d'années après la chute de l'Ancien Régime en France. Les tumultes de la Révolution marquèrent fortement l'histoire de ses aïeux les plus proches, partisans de la royauté. La famille était particulièrement influente dans le village d'Arrast et la province de Soule, au Pays basque, parce qu'elle possédait plusieurs propriétés agricoles et surtout, parce que ses héritiers, anciens vassaux de la vicomté de Soule jusqu'à l'annexion anglaise au XIVe siècle, se transmettaient la fonction d'abbé laïc de génération en génération (Annexe 7)³¹. Intimement lié à l'Eglise, le titre d'abbé laïc apparut vraisemblablement entre les Xe et XIIe siècles, moment de l'expansion chrétienne au Pays basque³². Il s'agissait moins d'une fonction militaire, probablement inexistante, que d'une contribution financière directe dans la construction et l'entretien de l'église paroissiale³³. Ainsi les ancêtres de d'Abbadie auraient fondé l'église d'Arrast³⁴. Ces contributeurs étaient récompensés par des privilèges, dont le droit d'édifier leur demeure à proximité de l'église, ensemble architectural qui n'est pas sans rappeler les complexes abbaciaux, lieux de prière et de vie. L'habitation étant nommée « abadie » - abbaye -, le fondateur de l'église devint « abbé laïc », terme soulignant à la fois

³⁰ GAULEJAC V. (de), *L'histoire en héritage : roman familial et trajectoire sociale*, Desclée de Brouwer, Paris, 1999.

³¹ RAYMOND P., *Dictionnaire topographique du département des Basses-Pyrénées*, Imp Impériale, Paris, s.d.

³² ORPUSTAN J.-B., « Les noms de maison issus du latin *abbatia* dans le Pays basque médiéval (Labourd, Basse-Navarre, Soule) », in CIAA, 1997, p.481-492.

³³ LOUBERGE J., *La maison rurale en Béarn*, coll. Les cahiers de construction traditionnelle, Ed. Créer, Nonette, 1999, p.16 ; ORPUSTAN J.-B., 1997, p.481-492. Nous évoquons la prétendue fonction militaire des abbés laïcs car elle a longtemps été considérée comme l'origine de leur nomination, notamment par l'historien Bela et par d'Abbadie lui-même. Cette hypothèse, finalement infirmée, sera évoquée dans la dernière partie de cette thèse.

³⁴ MGAA, 1992, p.17.

son implication religieuse et sa non-appartenance au clergé. Puis il adopta le nom de sa maison - donc de son statut - délaissant progressivement son patronyme³⁵. C'était le cas des ancêtres de d'Abbadie. Son arrière-grand-père et ses aïeux portaient le nom « d'Ayhartz » (Annexe 20.23)³⁶. Du point de vue de la généalogie agnatique³⁷, ils devinrent abbés laïcs en 1620 grâce au mariage d'Arnauld d'Ayhartz avec Espagne d'Abbadie (Annexe 7), du lieu d'Arrast, dont la maison Abbadia constituait la dot³⁸. Cela met en lumière les particularités de la Coutume de Soule³⁹ et de la transmission du titre et du nom d'abbé laïc qui échoyait à l'aîné, homme ou femme. Les autres ancêtres paternels de d'Abbadie étaient issus de familles locales d'exploitants agricoles qui, certes, ne devaient pas être miséreux, mais qui, dans les faits, ne disposaient pas de privilèges. Et ce, même si les d'Ayhartz comptaient un chevalier ordonné par Charles III le Noble au XIV^e siècle⁴⁰. Parmi ses privilèges, l'abbé laïc percevait la dîme, les offrandes des messes lors des grandes fêtes, et participait à la nomination du curé. Ayant le statut le plus honorable de la communauté, sa sépulture se trouvait dans le chœur de l'église et il prenait une part spécifique au rituel⁴¹. Comme la plupart des charges donnant lieu à des privilèges, celle d'abbé laïc était transmise par voie héréditaire, vente ou donation. Les premiers privilèges d'Arrast furent accordés en 1266 par le prince Gaston de Béarn (Annexe 20.1), ce qui permet de situer la fondation de l'abbaye laïque du village au milieu du XIII^e siècle⁴². La fonction d'abbé laïc pose par ailleurs la question de son affiliation à la noblesse, et par conséquent, de l'origine sociale des d'Abbadie, rendue complexe par ce statut et celui du peuple basque au sein du royaume de France. Tout d'abord, la noblesse n'était pas systématique pour les abbés laïcs⁴³. Depuis le XIV^e siècle, le patronyme d'Abbadie à Arrast fut considéré une seule fois dans les archives comme appartenant à un « noble-homme »⁴⁴. Toutefois il n'est pas impossible que d'autres ancêtres de d'Abbadie aient été de condition noble. Au Pays basque nord, les unions entre

³⁵ De la forme romanisée « abadie », résulte le nom basquisé de la maison « Abbadia ». Sur ce point linguistique contribuant à la compréhension de l'évolution du statut de ces maisons : ORPUSTAN J.-B., 1997, p.481-492.

³⁶ dont l'orthographe connaissait quelques variantes : Dayharce, Dayhars, d'Ayhartz (J296). Les archives, souvent issues d'actes notariés, les désignent comme « *Dayhartz Dabadie du lieu d'Arrast* » ou « *abbé laïc du lieu d'Arrast* » ou encore sous la dénomination de « *sieur adventice de la maison abbatiale d'Arrast* ». Son arrière-grand-père Arnauld fut le dernier à porter le patronyme « d'Ayhartz » qui disparaît des actes officiels de son vivant, à partir de 1749 (J296 ; 93J1 et 93J2, fonds d'Abbadie d'Arrast, AD64).

³⁷ La généalogie agnatique ne s'intéresse qu'aux branches mâles des familles tandis que la généalogie cognatique étudie l'ensemble des branches familiales.

³⁸ C'est pourquoi les archives le nomment parfois « *sieur adventice* » (MERLIN M., *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence*, tome IX., Tarlier, Bruxelles, 1826, p.91).

³⁹ Les Coutumes de Soule, du Labourd et de Navarre rassemblaient les traditions juridiques jusqu'alors orales de ces provinces. En 1480, le roi Charles VII ordonna, via l'Ordonnance de Montils-les-Tours, la rédaction des droits coutumiers spécifiques à chaque région française. Les coutumes du Labourd et de Soule furent donc rédigées en 1514 et en 1520 (LAFOURCADE M., « Les fors basques et les droits de l'Homme » in *Lapurdum* [En ligne], n°8, 2003, mis en ligne le 1^{er} mai 2009, réf. du 1^{er} octobre 2011. URL : <http://lapurdum.revues.org/1149>).

⁴⁰ MGAA, 1992, p.30.

⁴¹ LOUBERGE J., 1999 ; ORPUSTAN J.-B., 1997, p.481-492 ; *Dictionnaire méthodique*, 1782. Les archives familiales accumulées par d'Abbadie corroborent cette définition (93J1-13, AD64).

⁴² La mention « d'Abbadie d'Arrast » apparaît au XIV^e siècle (MGAA, 1992, p.22, d'après les AD64).

⁴³ Les documents médiévaux de référence mentionnent ainsi huit maisons « abadie » en Soule dont seulement trois étaient nobles. Concernant Arrast, elle n'y était même pas citée, bien que le nom de famille d'Abbadie originaire de cette localité existe déjà à la fin du XII^e (Cour de Licharre de 1337-1338, Censier gothique de Soule de 1377 et Coutume de Soule de 1520, cités dans ORPUSTAN J.-B., 1997, p.481-492) .

⁴⁴ ORPUSTAN J.-B., 1997, p.481-492 ; MGAA, 1992, p.22.

nobles et roturiers étaient monnaie courante, ce qui avait l'avantage d'anoblir de nombreux individus, par le biais du mariage⁴⁵. Nonobstant, la définition de ce statut ne correspondait vraisemblablement pas à celui du lignage instauré par la féodalité et valable jusqu'à la Révolution. D'une part, les attributions et les confirmations de privilèges relatives aux d'Abbadie n'évoquent pas leur noblesse, de même qu'elles sont adressées, non pas à cette famille particulière, mais à diverses communautés de Soule telles que Moncayolle, Arrast ou Larrebieu (Annexe 20.1). Ainsi, les documents officiels n'attestent aucun titre de noblesse mais établissent le fait de privilèges collectifs, comme cela était caractéristique des provinces basques en raison de leur fors et coutumes. Ces confirmations mettent en lumière ni plus ni moins le statut particulier, non pas de la famille d'Abbadie, mais bien des provinces basques de France. Elles obéissaient à un droit coutumier reconnu par le royaume français qui en avait ordonné la rédaction au XVe siècle⁴⁶. La Coutume de Soule stipulait ainsi que « *tous les natifs et habitants de la terre [de Soule] sont libres et de franche condition, sans tâche de servitude* »⁴⁷. En outre, qu'ils soient nobles ou non, les Basques de France jouissaient d'un statut juridique égalitaire⁴⁸. De fait, l'Ancien Régime reconnaissait leur droit fondamental de liberté, ce qui se matérialisa par les successives confirmations de privilèges d'Arrast par Louis XII en 1498, Henri IV en 1605, Louis XIII en 1612 et Louis XIV en 1645 (Annexe 20.1). D'ailleurs, les provinces basques n'étaient pas soumises au système féodal, ce qui, au regard de l'ensemble des provinces françaises, constituait une exception et un privilège de taille. Au-delà, les textes anciens reconnaissent au peuple basque son identité fondamentalement égalitaire, que la Révolution allait en quelque sorte dénier avec l'abolition des privilèges⁴⁹.

D'autre part, si tant est que la famille d'Abbadie ait pu être noble au sens de la hiérarchie féodale, elle proviendrait de toute façon des plus bas rangs de la noblesse. En revanche, elle était assurément issue de la notabilité paysanne, de propriétaires et exploitants agricoles, et au mieux, de la notabilité judiciaire⁵⁰. On est par conséquent bien loin de la prestigieuse noblesse d'extraction à laquelle aspirait le romantique et futur légitimiste Antoine d'Abbadie. Cela n'ôte pas pour autant le statut privilégié des d'Abbadie depuis le Moyen-Age. Une transmission de leurs armoiries à leur village n'est d'ailleurs pas impossible, car il était fréquent qu'une communauté s'attribue les armes de son plus riche protecteur⁵¹. En somme, l'Ancien Régime était doublement favorable aux d'Abbadie à Arrast, en tant qu'abbés laïcs et en tant que basques : d'abord parce qu'il leur permettait de bénéficier des privilèges de la

⁴⁵ ORPUSTAN J.-B., 1997, p.481-492.

⁴⁶ LAFOURCADE M., 2003.

⁴⁷ HARISTOY P., *Recherches historiques sur le Pays basque*, Lasserre, Bayonne, 1884, cité dans LAFOURCADE M., 2003.

⁴⁸ LAFOURCADE M., 2003. Ils avaient ainsi les mêmes droits et les mêmes devoirs d'hommage, de « services vassaliques », de soutien militaire. M. Lafourcade indique que l'unique élément qui distinguait les nobles des non-nobles était l'albergade, c'est-à-dire le devoir d'offrir le gîte au roi et à ses baillis.

⁴⁹ LAFOURCADE M., 2003.

⁵⁰ avec quelques notaires et un jurat (MGAA, 1992).

⁵¹ WENZLER C., *Le guide de l'héraldique. Histoire, analyse et lecture des blasons*, Ouest France, Rennes, 2002.

perception de la dîme et du patronat ecclésiastique, ensuite parce que le texte juridique régissant les communautés souletines en faisait des hommes totalement libres. Depuis au moins 1676⁵², la famille était établie dans la maison Abbadia, (fig.1– Annexe 4) située à côté de l'église qu'elle avait vraisemblablement fait construire.

Mais la situation ne tarda pas à se détériorer avec la Révolution. Aussi la vie du père d'Antoine d'Abbadie, Arnould-Michel, fut-elle marquée par le voyage, mais celui-ci était contraint par les événements politiques. Fils du notaire royal Jean-Pierre d'Abbadie, Arnould-Michel naquit le 8 juillet 1772 à Arrast. Il connut à peine sa mère, Marie de la Croix de Joanchin, du village voisin d'Espès, qui décéda alors qu'il n'avait que quatre ans⁵³. A la fin des années 1780, l'idéologie des Lumières avait fait son chemin, dénonçant l'archaïsme féodal, l'inéquité et le caractère liberticide de l'organisation sociale. Bien que le Pays basque soit, d'une certaine manière, épargné du système des Ordres grâce à ses textes coutumiers, il subit les conséquences de la Révolution revendiquant les libertés individuelles. La centralisation de la politique au niveau national et l'abolition des privilèges déchurent paradoxalement les Basques de leur organisation sociale égalitaire⁵⁴. Monarchiste et anticipant ces bouleversements, Jean-Pierre d'Abbadie encouragea vivement son fils à quitter la France⁵⁵. Le jeune homme s'exécuta au moment de la première réquisition, au printemps 1791, accompagné de deux jeunes gens de son canton et quittant sa promise, la future Mme Darthez-Lassalle⁵⁶. L'Assemblée constituante venait en effet d'acter la réquisition des hommes pour les besoins de sa politique militaire internationale, car les monarchies voisines entendaient encore lutter contre les révolutionnaires français et la propagation de leurs actions. Refusant le combat pour des idées qui n'étaient pas les siennes et certainement par instinct de survie⁵⁷, Arnould-Michel, âgé de dix-neuf ans, prit le chemin de l'Andalousie à l'instar des premiers français fuyant les prémices de la République. Son départ correspondait à la toute première et timide vague d'émigration révolutionnaire qui comptait environ trente

⁵² Date qui apparaît sur l'arc du portail de la propriété.

⁵³ MGAA, 1992, p.57.

⁵⁴ LAFOURCADE M., 2003. Au lieu de conserver les principes en cohérence avec les idées révolutionnaires, l'Assemblée constituante abolit les fors et coutumes basques. Dès lors, les provinces basques, considérées à l'instar de n'importe quelle province française, étaient régies par les lois révolutionnaires qui, bien que théoriquement libertaires et égalitaires, les privèrent de certaines libertés telles que la pratique de la langue. Il s'agit de l'un des paradoxes de la Révolution. En outre, cette organisation républicaine posait le problème de la sous-représentation politique des populations rurales, majoritaires au Pays basque, évoqué par d'Abbadie en 1882 (« Los municipios rurales » in *Euskal-Erria*, 1898, p.74-82 et p.110-120).

⁵⁵ 1.09, CCCIO.

⁵⁶ Ses deux compagnons étaient Cadet Algarrondo et Bethylar de Larrebieu (Comité de surveillance du district de Mauléon, 19 messidor an II, BIF Ms 2092 – 35.). Le 7 juin 1871, d'Abbadie écrivait à Suzy Sicar en repartant du Pays basque avoir vu Mme Darthez-Lassalle, une ancienne prétendante de son père qui l'aurait épousée si la Révolution ne l'avait pas exilé hors de France (P318).

⁵⁷ La peur des excès révolutionnaires était la motivation principale des différentes phases migrantes de la Révolution (DECROIX A., « La noblesse en émigration ou la tentative d'une reconstruction politique (1789-1815) », in LEGAY M.-L., BAURY R., *L'invention de la décentralisation, noblesse et pouvoirs intermédiaires en France et en Europe XVIIe-XXe siècle*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2009, p.305-318).

mille personnes⁵⁸. Parti seul, sa fuite s'inscrit en outre dans une certaine logique révélatrice des idées libertaires et humanistes des Lumières, davantage que dans un mouvement de masse, ce qui a été observé pour l'ensemble des exilés de la Révolution⁵⁹. Partisan de l'Ancien Régime, Arnould-Michel trouvait en Espagne une forme de sécurité politique. En effet, menacé par la propagation des Lumières, le roi Charles IV avait mis en œuvre une politique coercitive, notamment à l'appui de la censure, visant à protéger ses intérêts et le maintien de la monarchie⁶⁰.

A Malaga, Arnould-Michel travailla pour le négociant français Fisson pendant deux ans⁶¹ en tant que commis négociant puis, après s'être illustré par ses qualités de spéculateur, comme associé⁶². Alors que le jeune basque prospérait, le contexte international se durcissait à l'égard des Français car les puissances européennes avaient formé une coalition pour lutter contre la propagation de la Révolution. L'exécution de Louis XVI précipita l'inconfortable situation des Français réfugiés en Espagne. Face à ce régicide, la Convention anticipa la réaction du roi d'Espagne, et le conflit à venir, en lui déclarant la guerre. Charles IV imposa aussitôt un chantage aux ressortissants français, quels qu'ils soient, en les sommant de choisir la nationalité espagnole ou de quitter le pays « *dans les 24 heures* »⁶³. Les deux acolytes d'Arnould-Michel s'empressèrent de rentrer en France. Quant à lui, son père lui demanda d'en faire autant, ce à quoi fut opposé un refus aussi décidé que désolé. Si le prétexte exposé dans sa lettre reposait sur l'envie de voir du pays et la volonté de perfectionner ses compétences commerciales (Annexe 20.2)⁶⁴, il semble évident que le jeune homme était moins en voyage qu'en exil politique⁶⁵. Confronté au chantage du souverain espagnol, Arnould-Michel opta pour une solution alternative en s'embarquant pour l'Angleterre, plus accueillante envers les monarchistes français mais non moins en guerre contre la Convention et son « *immoralité* »⁶⁶. Pendant ce temps, les prémices de la Terreur grondaient, et Jean-Pierre d'Abbadie était la cible de maintes persécutions en tant que notable et royaliste de la municipalité d'Arrast. Ses biens, le village et les récoltes furent pillés

⁵⁸ c'est-à-dire seulement 20% du total des Français exilés entre la prise de la Bastille et la Restauration. La seconde vague d'émigration eut lieu à partir de la Terreur en 1793 et 1794. En outre, le profil des émigrés est relativement hétérogène : leurs opinions politiques divergeaient, de même que leurs origines sociales. 25% appartenaient au clergé, 17% à la noblesse et 58% au Tiers Etat (DECROIX A., 2009, p.310).

⁵⁹ DECROIX A., 2009, p.310.

⁶⁰ BENNASSAR B., *Histoire des Espagnols XVIIIe-XXe siècle*, coll. Tempus, Perrin, Paris, 2011, p.157-159.

⁶¹ 1.09, CCCIO.

⁶² Lettres de Michel d'Abbadie commis négociant chez M. Fisson, correspond. famille d'Abbadie 1791-1849, NAF 23.848, BnF. D'Abbadie racontait : « *Le jeune commis fit gagner à son patron en faisant voyager une somme d'argent à travers divers pays de l'Europe rien que par la différence de change. Enchanté d'une spéculation inonde alors dans Séville, Fisson s'attacha mon père et lui promit sa succession mais sans signer un document à l'appui.* » (1.09, p.1, CCCIO).

⁶³ BENNASSAR B., 2011; 1.09, CCC.

⁶⁴ « *Il lui fallait de revenir à Arrast, lieu isolé* » et il demandait à son père de n'être « *point fâché qu'il passât dans d'autres pays* » (Comité de surveillance du district de Mauléon, 19 messidor an II, Ms 2092 – 35 BIF).

⁶⁵ Il aurait été dangereux pour sa sécurité et celle de ses proches restés au pays d'indiquer les motivations réelles de son éloignement dans une missive réquisitionnable à loisir par les autorités révolutionnaires. D'ailleurs, au procès-verbal établi lors de l'audience de son père en 1794, était jointe la lettre en question.

⁶⁶ COTTRET B., *Histoire de l'Angleterre*, coll. Textes, Tallandier, Paris, 2007, p.299-316.

par l'armée des Pyrénées suite à son opposition à la réquisition de l'église⁶⁷. Il fut arrêté plusieurs fois pour « *n'avoir jamais donné des marques de civisme* »⁶⁸ et pour « *avoir eu des relations avec des personnes suspectes* » et comparut devant le comité de surveillance du District de Mauléon pour justifier l'absence de son fils (Annexe 20.2)⁶⁹. Malgré son honnêteté vérifiée, tous les biens d'Arnauld-Michel à Arrast furent séquestrés (Annexe 20.2)⁷⁰. La Terreur ayant scellé son sort, il lui était impossible d'envisager un retour sans un changement net de la situation politique en faveur des royalistes. Arnauld-Michel continua de fuir la Révolution et le sanglant épisode de la Terreur. Car, en tant que force vive et royaliste, il aurait été ou victime de la répression, comme son père, ou mobilisé pour l'effort de guerre contre les nations dont il partageait l'idéologie politique.

Arnauld-Michel débarqua en Angleterre sous le règne de Georges III, puissant malgré la perte de ses colonies américaines et en guerre contre la Révolution française. Le jeune basque y poursuivit son activité de négoce en s'associant avec un Protestant pendant plusieurs années. Il s'établit d'abord dans la ville de Hull, sur la côte Est du Yorkshire où vivait son associé, puis à Londres (Annexe 20.31)⁷¹. Mais, malgré un climat politique qui lui était plus favorable qu'en France, Arnauld-Michel fut escroqué par son collaborateur qui, après plusieurs années de labeur, subtilisa tous ses gains, notamment pour l'édification d'une « *superbe baraque* »⁷². La conjoncture de plusieurs facteurs, juridiques, religieux et politiques, avait favorisé cette indécatesse, car la loi anglaise ne reconnaissait pas le droit aux étrangers d'engager de procédures judiciaires, ce dont le malhonnête associé profita allègrement⁷³. Malgré tout, le jeune basque ne se laissa pas déstabiliser. Après avoir amassé un important pécule, il quitta l'Angleterre pour l'Irlande⁷⁴, une terre plus favorable à sa religion mais où la situation n'était pas moins délicate pour les catholiques subissant les persécutions des autorités anglicanes. Du point de vue des circonstances politiques, il profita probablement de la signature du nouvel Acte d'union par lequel l'Angleterre entra en possession de

⁶⁷ MGAA, 1992, p.59-67. Sans l'appui du clergé, il vit l'église fermer le 23 germinal an II. « *Sur les tombes de ses ancêtres* » avaient désormais lieu les délibérations municipales. Il aurait même dû conduire les charrettes contenant ses propres biens saisis à des distances indécentes pour un homme de son âge.

⁶⁸ PETIT C., « Antoine d'Abbadie », in *La tradition au Pays basque*, Gougy, Paris 1899, p.539-562.

⁶⁹ Le 17 messidor an II (5 juillet 1794), Jean-Pierre fut interpellé à cause d'une lettre de son fils « *perçue comme suspecte* ». Le comité prit note de ses déclarations : « *il ignore si son fils est à Londres ou s'il a passé chez quelque puissance contre laquelle la République est en guerre ; il se rappelle qu'il avait le projet de passer à Philadelphie, sans qu'il sache s'il a effectué ce projet.* » (Comité de surveillance du district de Mauléon, 19 messidor an II, ms 2092 – 35, BIF).

⁷⁰ le 14 thermidor an II (2 juillet 1794) et en raison d'une lettre où il projetait de se réfugier chez l'ennemi anglais, datée du 1^{er} août 1794 (Comité de surveillance du district de Mauléon, 19 messidor an II, ms 2092 – 35, BIF).

⁷¹ N°1.09, CCCIO ; L224 ; N334.

⁷² D'Abbadie ajoutait avec ironie que « *ses voisins, plus justes que lui, l'ont appelée le manoir d'Abbadie* » ou « *Dabbadie Hall* » (1.09, CCCIO).

⁷³ Les raisons de cet abus s'expliquent également par le conflit religieux opposant alors catholiques et protestants mais aussi par l'opinion péjorative de *l'Establishment* à l'égard du Continent - et de ses ressortissants -, perçu comme un lieu de perdition (COTTRET B., 2007, p.299-316).

⁷⁴ N°1.09, CCCIO.

l'Irlande au 1^{er} janvier 1801⁷⁵. Cela facilitait la circulation entre les deux territoires et pouvait l'encourager, outre la nécessité de rompre avec ses expériences malheureuses, vers une nouvelle terre promise. Par ailleurs, Arnould-Michel ne pouvait pas envisager un retour en France où les partisans de l'Ancien Régime étaient encore *persona non grata* sous le Consulat. Aussi ne revit-il jamais son père vivant, celui-ci s'étant éteint en 1799, « à temps pour ne pas voir le Concordat »⁷⁶ et après avoir bravé la Révolution dans la souffrance mais sans jamais trahir ses convictions politiques et religieuses⁷⁷. Aussitôt arrivé en Irlande, entre 1801 et 1805⁷⁸, et afin de se prémunir d'une redite de sa mésaventure anglaise, il commença par prendre des dispositions légales visant à protéger ses droits. C'est pourquoi, à l'issue de laborieuses démarches, il obtint le statut de « *free denizen* »⁷⁹, équivalent de résident permanent, qui lui offrait les droits de propriété dans tout le Royaume-Uni et d'ester en justice (Annexe 20.31). Ainsi, en tant qu'étranger, jouissait-il d'une situation plus confortable que la majorité des Irlandais catholiques. En effet, depuis le XVII^e siècle, ces derniers se trouvaient sous le joug d'un code d'oppression nommé « Lois pénales » qui restreignait tyranniquement leur liberté et les réduisait à l'humiliation et au servage⁸⁰. Malgré quelques timides concessions à la fin du XVIII^e siècle, le pouvoir anglais continuait de circonscrire leur existence, maîtrisant jusqu'au vocabulaire religieux⁸¹. L'interdiction du catholicisme n'empêchait toutefois pas la clandestinité de son culte⁸². Et, après la signature de l'Acte d'Union, l'Irlande connut, au début du XIX^e siècle, une période d'accalmie malgré la domination anglaise. Les Irlandais, qui avaient bénéficié du soutien militaire, mais vain, de la France révolutionnaire entre 1796 et 1798⁸³, ne pouvaient qu'accueillir positivement l'émigration d'un français catholique. Et le pouvoir anglais voyait en l'accueil de royalistes étrangers un intérêt politique en cette période de conflit avec la France napoléonienne.

⁷⁵ et qui supprimait le parlement de Dublin (COTTRET B., 2007, p.299-316).

⁷⁶ N°1.09, CCCIO.

⁷⁷ MGAA, 1992, p.59-67. Il déclina systématiquement les charges impliquant de prêter serment à la République.

⁷⁸ Cette date a été déduite de l'obtention du statut de *denizen* (commentée ci-après) en 1805 (MGAA, 1992, p.59-67) et du début des démarches d'Arnould-Michel pour ce faire dès son arrivée en Irlande (1.09, CCCIO).

⁷⁹ Ce terme désigne un étranger qui a obtenu, par-devant la loi, des lettres patentes lui permettant de jouir de certains privilèges des Sujets anglais. Son statut est intermédiaire entre le Sujet natif et l'étranger. Il peut acquérir des terres, ce qui est impossible pour un étranger, mais il ne peut aspirer aux droits de succession. Il ne peut disposer d'aucun droit politique ni de charge civile ou militaire. Ce statut a disparu avec les lois de naturalisation de 1870 (« *Denizen* » in *Encyclopaedia Britannica* [En ligne], 2011, réf du 19 octobre 2011. URL : http://encyclopedia.jrank.org/DEM_DIO/DENIZEN_derived_through_the_Fr_.html ; FARLEX, *legal-dictionary* [En ligne], 2011, réf du 19 octobre 2011. URL :

<http://legal-dictionary.thefreedictionary.com/Denizenship>>denizen).

⁸⁰ Voici quelques exemples de ces humiliations : bannissement du clergé, prohibition de l'enseignement et des professions libérales, interdiction de l'acquisition foncière et de la possession d'armes, de l'achat de chevaux de plus de cinq livres (JOANNON P., *Histoire de l'Irlande*, Plon, Paris, 1973 ; RESTA E., *Guerre de religion et terrorisme en Irlande du Nord : mensonges et manipulation*, L'Harmattan, Paris, 2001, p.51-68).

⁸¹ Entre 1778 et 1782, le parlement irlandais, principalement composé de lords protestants, abolit les lois restreignant les droits de propriété des irlandais catholiques (JOANNON P., 1973). Le pouvoir anglican se réservait cependant encore le terme d'église et reléguait les lieux de culte catholiques aux noms méprisants de « *chapel* » - chapelle - ou « *messhouse* » - maison à messe (1.09, CCCIO).

⁸² La pratique du catholicisme se révélait particulièrement dangereuse lors des périodes de conflit. En dehors, le pouvoir anglais avait réussi à soumettre les autorités catholiques, ce qui explique leur persistance malgré leur interdiction (JOANNON P., 1973 ; RESTA E., 2001, p.55-64 ; 1.09, CCCIO).

⁸³ COTTRET B., 2007, p.; GREENE D., 2008.

La rencontre et l'attirance mutuelle d'Arnauld-Michel et d'Elizabeth Thompson (Fig. 2) lors d'un bal à Londres en 1804⁸⁴ n'est pas étonnante. De même confession que lui, la famille de la jeune femme subissait les persécutions anglicanes. Son grand-père avait été condamné à la prison pour l'achat trop cher d'un cheval, tandis que son père, Anthony Thompson (Fig.3), dissimulait sa profession de médecin par une boutique d'apothicaire⁸⁵. Malgré ces restrictions et compte tenu des quelques propriétés en sa possession, sa famille semblait d'origine relativement aisée. Hormis les biens immobiliers de Tinnakelly, dans le comté de Tipperary, et de Park, dans celui de Carlow⁸⁶, Anthony Thompson occupait une habitation à Dublin, St. Stephen Street n°9, qui abritait sa pharmacie (Annexe 3)⁸⁷. Etant donné l'interdiction d'acquisition immobilière édictée par les Lois pénales, Anthony Thompson avait reçu ses terres par voie de succession et de transmission intracatholique⁸⁸. La famille Thompson possédait effectivement une partie de ces terres depuis longtemps, probablement avant la création des Lois pénales. En outre, les Thompson arboraient depuis des décennies la devise « *Lucem amat virtus* »⁸⁹ ainsi que des armoiries dont le cimier était constitué d'une main portant cinq épis de blé⁹⁰. Quant à son éventuelle origine noble, la propriété foncière et le blason ne suffirent pas à la justifier, d'autant qu'Anthony Thompson n'avait pas de titre de noblesse. En effet, la détention d'un blason n'était pas l'apanage de l'aristocratie, elle était même largement répandue en Europe au sein de toutes les classes sociales depuis le XIV^e siècle⁹¹. Au XIX^e siècle, l'héraldiste Magny considérait, de plus, que les armoiries anglaises devaient leur physionomie moins à l'authenticité et l'ancienneté de l'extraction qu'à des préoccupations esthétiques⁹². Pourtant, suite à la consultation d'un armorial anglais recensant un certain Sir William Thomson noble londonien, possédant le même blason que sa famille, d'Abbadie se plut à considérer que la branche paternelle de ses ancêtres irlandais était d'origine anglaise⁹³. En conséquence, si les Thompson avaient appartenu à la noblesse, cela

⁸⁴ N°1.09, CCCIO ; MGAA, 1992, p.69. En 1807, Arnauld-Michel affirma avoir connu son épouse trois ans auparavant (lettre du 19 juillet 1807, correspond. famille d'Abbadie 1791-1849, f.66, NAF 23.848, BnF).

⁸⁵ N°1.09, CCCIO.

⁸⁶ Lettres de d'Abbadie, s.d. ; doc. County of Tipperary/County of Carlow, dossier Barry, 152J97, AD64.

⁸⁷ "Thompson Anthony", in Ireland Genealogy Project Archives [En ligne], *Wilson's Dublin Directory for the year of 1801. Merchants, traders*, 2007, réf. du 20 octobre 2011, URL : <http://www.igp-web.com/IGPArchives/ire/dublin/directories/dublin-dir1801t.txt>

⁸⁸ Une partie des terres de Park était revenu aux Thompson par cession et arrangement de famille et de voisinage. « *Parke appartenait pour partie à Catherine Hackett et à Antony Thompson, et leur mariage réunit le tout. Parke appartenait à l'origine à Cullen. Celui-ci, à sa mort en 1718, le laissa à sa femme Dorcas. Celle-ci l'apporta à Phil Hackett qu'elle épousa en secondes noces. Philipp Hackett en céda une partie à John Thompson le 20 mars 1720. Il y eut à faire des arrangements compliqués avec les enfants héritiers de Edmond Cullen et John Dillon : on aboutit ainsi à l'acte du 22 décembre 1739. Mais ce dernier sera, vers 1780, sus-discuté, et entraînera des procès interminables suscités par Constantine Cullen* » (MGAA, 1992, p.58).

⁸⁹ « la vertu aime la lumière ».

⁹⁰ J147. Ce sont les armoiries que d'Abbadie adoptera officiellement, moins le cimier. Les armoiries complètes des Thompson of Park se trouvent dans la MGAA ainsi que sur le caveau familial au cimetière du père Lachaise. Bien que non situé sur l'écu, les ornements extérieurs font partie intégrante des armoiries (WENZLER C., 2002).

⁹¹ WENZLER C., 2002.

⁹² MAGNY L. (de), *La science du blason, accompagnée d'un armorial général des familles nobles de l'Europe*, Aubry, Paris, 1858, p.XLIII-XLIV.

⁹³ Cet armorial intitulé *Cyclopedia of Heraldry* consulté en 1835 contenait deux Thompson avec ce blason. Mais celui d'Anthony Thompson se distinguaient d'eux par son cimier, détail identitaire fondamental en héraldique. Le

remonterait certainement à un passé bien lointain. Dans tous les cas, il est certain qu'Elizabeth Thompson était issue d'une famille bourgeoise et catholique.

Née en 1778⁹⁴, elle ne connut jamais sa mère (Fig.4), qui mourut alors qu'elle était en bas âge, triste point commun avec son prétendant Arnould-Michel. Il semblerait, de surcroît, que ses parents n'étaient pas mariés, ce qui pourrait résulter de l'interdiction de noces mixtes par les Lois Pénales⁹⁵. Elizabeth, fille unique, aurait été éduquée comme un garçon par son père qui stimulait inlassablement son ouverture intellectuelle. De ce fait, elle se serait forgée une forte personnalité et une remarquable culture. Très instruite, elle aurait fréquenté un collège protestant en dépit de sa religion catholique⁹⁶. Malgré cette heureuse rencontre, Arnould-Michel sembla occupé à voyager pendant plusieurs années dans tout le Royaume-Uni pour les besoins de son activité commerciale. Il ne connut vraisemblablement que très brièvement, ou pas du tout, Anthony Thompson, qui décéda à l'âge de 65 ans, le 28 août 1806, en son habitation de St Stephen à Dublin⁹⁷. Ce ne fut que le 20 juillet 1807 qu'Arnould-Michel épousa Elizabeth Thompson en la chapelle St. Andrew de Dublin, située dans une petite maison car ce culte restait proscrit par la loi⁹⁸. La jeune femme s'était amoureusement liée à lui en dépit de son absence de plusieurs années et ses sentiments étaient partagés⁹⁹. Les prédispositions légales d'Arnould-Michel ne se bornèrent pas à ses droits de propriété et de justice. Le 18 juillet 1807, les futurs époux passèrent devant le notaire pour leur contrat de mariage instauré sous le régime de la séparation des biens¹⁰⁰, ce qui était rendu inévitable par le statut de *denizen* interdisant le droit de succession. Arnould-Michel n'avait donc aucun droit de regard sur les propriétés de son épouse dans le territoire de la couronne britannique,

lien unissant ce William Thomson aux Thompson de Park serait donc très lointain (Carnet de 1835, f.42v, ms 2081, BIF). D'Abbadie évoqua ces origines anglaises dans sa correspondance (K243).

⁹⁴ C'est ce que laisse supposer l'épithaphe de sa tombe au cimetière de Thurles indiquant son décès en 1865 à l'âge de 87 ans ("THOMPSON", in Ireland Genealogy Project Archives [En ligne], *Tipperary, The gravestone inscriptions of St Mary's Churchyard Thurles*, juillet 2011, réf. du 20 octobre 2011, URL : <http://www.igp-web.com/igparchives/ire/tipperary/cemeteries/st-marys-thurles.txt>). G. d'Abbadie d'Arrast situe sa naissance en 1779 (MGAA, 1992, p.58). Son acte de naissance était introuvable même au XIXe siècle.

⁹⁵ Cela expliquerait que les sépultures des parents d'Elizabeth ne se situent pas au même endroit. Les persécutions subies par Anthony Thompson porteraient à croire que son épouse était de confession anglicane. D'Abbadie confia ce secret de famille à Sélima en 1870 (O14). Par ailleurs, le nom de la mère d'Elizabeth reste à confirmer. La MGAA la nomme Catherine Hackett, mais un document remis en 2010 par un descendant d'Arnould la nomme Emma et présente son portrait et celui d'Anthony Thompson conservés par la famille (LASTIC SAINT-JAL G., *A la recherche d'Elizabeth Thompson of Park*, 2010, doc. Abbadia).

⁹⁶ LASTIC SAINT-JAL G., 2010 ; MGAA, p.70. En raison des persécutions subies par les aïeux d'Elizabeth, il nous semble que cette dernière naquit catholique, alors que la tradition familiale en fait une convertie après sa fréquentation du collège protestant. Son inscription dans un tel établissement s'explique probablement par la volonté de son père qu'elle ait accès à l'instruction et parce qu'il n'existait officiellement pas d'écoles catholiques.

⁹⁷ "THOMPSON", in Ireland Genealogy Project Archives [En ligne], juillet 2011, réf. du 20 octobre 2011, URL : <http://www.igp-web.com/igparchives/ire/tipperary/cemeteries/st-marys-thurles.txt>

⁹⁸ Acte de mariage de Michael Dabbadie et Elizabeth Thompson, Registre paroissial de Saint Andrew, Dublin (RC), n°DU-RC-MA-25931 et n°DU-RC-MA-25932, Church Records, Irlande. En 1807, la chapelle était située dans une maison de Townsend Street, dont l'effondrement d'une cheminée tua de nombreux fidèles quelques années plus tard. L'actuelle église Saint-Andrew fut édifée en 1832 et bénie en 1843 (WATSON E., *St Andrew's Church Westland Row, An Enduring Presence*, Dublin, 2007).

⁹⁹ Lors de l'annonce de son mariage, Arnould-Michel confia leurs sentiments réciproques : « *mes sentiments pour elle sont inaltérés depuis des années. Elle a attendu trois ans mon retour, malgré de nombreux prétendants de riche parti* » (lettre du 19 juillet 1807, correspond. famille d'Abbadie 1791-1849, f.66, NAF 23.848, BnF).

¹⁰⁰ K334.

pas plus qu'elle n'en avait sur les siennes. Une fois établis, les parents de d'Abbadie pratiquaient la double résidence, entre l'Irlande l'été et l'Angleterre l'hiver, ce qui témoignait de leur position sociale confortable.

Arnauld-Michel n'en oubliait pas pour autant son pays d'origine. Mais en plein Premier Empire, la situation politique française était toujours défavorable aux royalistes. Au lendemain de son mariage, il indiquait ainsi exclure de rentrer « *sur le continent avant la paix générale* ». Après vingt-et-un ans d'exil, le tiraillement causé par la distance forcée se faisait manifestement sentir¹⁰¹. Mais, Napoléon Ier était encore au pouvoir, quoique sur son déclin. Arnauld-Michel ne rentra finalement en France, accompagné de ses quatre premiers enfants parmi lesquels Antoine d'Abbadie, qu'en 1818. En somme, les ancêtres les plus proches de d'Abbadie se distinguèrent par leur combativité et leur force de conviction, quel qu'en soit le risque. L'un fuyait la Révolution, les autres, basques ou irlandais, assumaient leur culte au mépris de la loi. Par leur fidélité à la cause catholique, tous inculquaient dans la mémoire familiale des valeurs cléricales fondées sur la piété, l'abnégation mais aussi l'identité régionale et le courage des opinions.

2. La jeunesse d'un érudit

• Une enfance de l'Irlande à Toulouse, de l'exil à la Restauration

En Irlande, Elizabeth et Arnauld-Michel donnèrent naissance à six enfants: Eliza en 1808¹⁰², Antoine en 1810¹⁰³, Sélima en 1811¹⁰⁴ et Michel-Arnauld en 1815¹⁰⁵ ainsi que deux autres qui moururent en bas âge¹⁰⁶. Hormis Arnauld, tous portaient initialement le double patronyme de Thompson d'Abbadie¹⁰⁷, peut-être par souci d'intégration sociale. Selon l'usage irlandais, les enfants d'Abbadie furent baptisés dès le lendemain de leur naissance. Le parrain de d'Abbadie n'était autre que le prêtre de leur paroisse – interdite - de St. Andrew, Martin Hamil.

¹⁰¹ « *Je n'attends que la paix pour aller me rétablir au sein de ma patrie avec mes divinités domestiques. Plut à Dieu que cet événement si désiré se réalise bientôt !* » (Lettre de Michel-Arnauld, 19 mai 1812, correspond. famille 1791-1849, f.66, NAF 23.848, BnF).

¹⁰² De son nom de baptême Eliza Mary, elle avait Patrice Byrne pour parrain et Brigida Doyle pour marraine. Acte de baptême d'Elizam Mariam Thompson Dabbidee, fille de Maria Eliza et de Michaelis Thompson Dabbidee, 1808, notice n°DU-RC-BA-167703, n°7439, registre 10, p.375, Church Records, Irlande.

¹⁰³ Acte de baptême d'Antonium Thompson Dabbidee, fils de Michaelis et Eliza Thompson Dabbidee, 1810, notice n°DU-RC-BA-169228, registre 10, p.404, Church Records, Irlande.

¹⁰⁴ Son nom de baptême était Ann Coelina. Son parrain était Jeremiah Dwyer et sa marraine Anne d'Abbadie. Acte de baptême d'Annam Colenam Thompson Dabadie, fille d'Eliza Thompson et de Michaelis Dabadie, 1811, notice n°DU-RC-BA-169454, n°817, registre 14, p.24, Church Records, Irlande.

¹⁰⁵ Davantage connu sous le seul prénom d'Arnauld. Pour la bonne compréhension de notre propos, nous poursuivrons la tradition en le nommant Arnauld. Michel-Arnauld ou Arnauld-Michel avait pour parrain Frederic Hoges et pour marraine Brigida Doyle. Acte de baptême de Michaellem (Aurdnout) Dabadie, fils d'Eliza et de Michaelis Dabadie, 1815, notice n°DU-RC-BA-172633, n°3958, registre 14, p.102, Church Records, Irlande.

¹⁰⁶ P172-173.

¹⁰⁷ D'Abbadie signa longtemps ses lettres « A. Th. d'Abbadie » mais abandonna l'abréviation du nom de Thompson « *parce qu'on s'obstinait à [le] faire Théodore* » (K243).

Par ce choix, les d'Abbadie démontraient symboliquement leur fidélité infaillible au culte catholique, en dépit de l'oppression protestante. Les enfants naquirent à Dublin dans leur maison cossue (Fig.5), qui comptait vraisemblablement parmi les biens hérités par Elizabeth. Non loin du Trinity College, la localisation de la demeure aux abords du prestigieux parc de St. Stephen's Green confirme la confortable situation matérielle du couple basco-irlandais. En effet, la plupart des habitations du quartier, édifiées au XVIII^e siècle dans le style géorgien, étaient particulièrement prisées de la haute société¹⁰⁸.

Antoine d'Abbadie conserva un souvenir globalement heureux de son enfance en Irlande. Il était particulièrement marqué par sa complicité avec sa sœur aînée Eliza, sa confidente, et par son profond attachement pour sa seconde sœur Sélina¹⁰⁹. Comme le suggérait la situation privilégiée de leur demeure, ses parents faisaient partie de la haute-société dublinoise. Ils avaient l'habitude de paraître dans le monde en organisant de grands dîners ou en répondant à de nombreuses sollicitations, ce qui participa à l'éveil et à l'éducation de leurs enfants. Lors de ces occasions, le couple agissait conformément à la mode anglaise en confiant leurs enfants à la nursery. Leurs progénitures éprouvaient ainsi le bonheur de côtoyer régulièrement des camarades de leur âge¹¹⁰. Mais outre ces moments récréatifs, ils recevaient une éducation très stricte, étant confiés à une gouvernante, ne passant avec leurs parents qu'une heure par jour et ne s'adressant à eux que par le vouvoiement¹¹¹. D'autre part, leur éducation intellectuelle se devait d'être digne de leur statut social, à la fois dû aux origines familiales et à la réussite matérielle. Ils reçurent donc une instruction traditionnelle, conforme aux habitudes éducatives de l'époque, mais sous la houlette de leurs parents. C'est ainsi qu'Arnauld-Michel commença à enseigner le latin à Antoine. La seule ombre au tableau de cette vie irlandaise résidait dans la pratique toujours prohibée du catholicisme. Si l'on ne connaît pas les habitudes culturelles d'Arnauld-Michel, il apparaît que sa femme se montrait très pieuse. Tout jeune enfant, Antoine accompagnait sa mère régulièrement aux messes clandestines célébrées par son parrain, en ayant pleinement conscience des infinies précautions qu'il leur incombait de prendre¹¹². La messe avait lieu dans des conditions à la limite de la décence : dans une salle à manger transformée en humble oratoire et dotée du minimum imposé par l'Eglise catholique pour un lieu de culte, c'est-à-dire un petit autel

¹⁰⁸ Considéré au XIX^e siècle comme le plus grand parc d'Europe, d'Abbadie avait lu que « *cette pelouse a une superficie au sol égale à la Grande Pyramide d'Egypte* ». Cependant, il modérait ensuite cette comparaison qui lui « *semblait une vanterie en sous-entendant que ce qui est le plus grand est toujours le meilleur ; c'est là une des sottes habitudes de nos vanités mondaines* » (1.09, CCCIO).

¹⁰⁹ Dans ces vieux jours, il évoquait quelques anecdotes le mettant en scène avec ses deux sœurs (1.09, CCCIO). « *Quand nous fûmes habiles, l'un de nous proposa de voir qui ferait le plus de sauts sans s'arrêter. Eliza, mon aînée [...], s'arrêta près du 100^e saut. J'étais près du 1000^e quand je fis la réflexion que ce travail sur place était inutile. J'y renonçais pour aider Sélina à compter. Elle allait atteindre le 2000^e quand Eliza lui cria : « En voilà assez ! ». Quoique âgée alors de 6 ans seulement, elle ne se vanta pas d'avoir battu ses deux aînés. Je crois même ne l'avoir jamais entendu se vanter de rien.* »

¹¹⁰ N°1.09, CCCIO.

¹¹¹ DARBOUX G., 2001, p.3.

¹¹² N°1.09, CCCIO.

(Annexe 20.75). Malgré cette résistance à l'oppression anglicane, les enfants d'Abbadie n'avaient finalement acquis qu'une faible culture catholique à leur retour en France, ce qui, en dépit du contexte religieux, résulte avant tout de leur extrême jeunesse. Antoine était décrit, au demeurant, comme un enfant extrêmement curieux et original, qui avait une insatiable soif de connaissances¹¹³. Outre des prédispositions naturelles, il devait cet appétit intellectuel à l'érudition de ses parents. La tradition familiale définit Arnould-Michel comme un bel homme, à l'instruction et l'intelligence rares, qualités qu'il mettait à profit aussi bien dans le grand monde que dans ses activités commerciales¹¹⁴. Il maîtrisait si bien la langue de son pays d'accueil que, grâce à son statut de *denizen*, il avait plaidé brillamment à Londres pour dénoncer des malversations dans la société de construction d'un canal dont son beau-père avait été créancier¹¹⁵. Pendant les premières années de sa vie, Antoine avait donc vu son père agir comme un modèle d'intégration, de réussite et de culture.

Avec l'arrivée au pouvoir de Louis XVIII, le climat politique français était enfin propice au retour de l'aristocratie et de ses partisans¹¹⁶. Arnould-Michel mit un terme à ses affaires irlandaises et prit le chemin de son pays natal en 1818 (Annexe 20.31). Antoine était alors âgé de huit ans. Après avoir séjourné quelques temps à Bordeaux, la famille s'installa à Toulouse, ville que le père estima plus favorable à l'éducation de ses enfants. Dans un premier temps, ils vécurent dans « *un logement* », au n°7 rue Donne Corail¹¹⁷. Puis, ils élurent domicile au premier étage de l'Hôtel de Malte, dans la rue de la Dalbade. Le bailleur de cette habitation du XVIIe siècle n'était autre que l'Ordre de Malte, qui avait tiré ses principales ressources financières de ses biens fonciers jusqu'à son déclin au XVIIIe siècle¹¹⁸. Egalement connu sous le nom d'Hôtel du Temple ou d'Hôtel du Béarn¹¹⁹, il se situait à deux pas de l'Eglise de la Dalbade et de la chapelle Notre-Dame de Nazareth, où la famille assistait régulièrement à la messe. La troisième sœur de d'Abbadie, Julienne, naquit dans leur premier appartement toulousain en 1820, tandis que Charles, son frère cadet, avait vu le jour en 1821 dans leur logement de l'Hôtel de Malte¹²⁰. Dès leur installation, le mode de vie familial changea radicalement. Parents et enfants abandonnèrent la mode de la nursery, qui n'avait de sens qu'au Royaume-Uni, pour manger à la même table. Seule réelle réminiscence de leur

¹¹³ DARBOUX G., 2001, p.3 ; PARVILLE H. (de), 1897, p.307.

¹¹⁴ MGAA, 1992, p.69.

¹¹⁵ Il fit abroger par le parlement la charte de la société, une première pour une assemblée auteure du texte. Lors de ce voyage, ses enfants apprirent la danse et l'écriture anglaise (1.09, CCCIO).

¹¹⁶ ENCREVE A., « La vie politique sous la Restauration », in BARJOT D., CHALINE J.-P., ENCREVE A., *La France au XIXe siècle 1814-1914*, PUF/Quadrige, Paris, 2005, p.135-168.

¹¹⁷ Acte de naissance de Julienne Maytena d'Abbadie, 10 février 1820, registre 1E280, arch. Mun. Toulouse. D'Abbadie notait « rue du Vieux », désignant peut-être la rue du Pont Vieux, ce qui révèle soit un changement de nom, soit une erreur de sa part (1.09, CCCIO). En tout cas, la rue Donne Corail ne porte plus ce nom.

¹¹⁸ GODECHOT J., « Malte », in *Encyclopaedia Universalis*, 2008 [En ligne], réf. du 19 octobre 2011. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/malte/#11>

¹¹⁹ Cet hôtel particulier fut acquis en 1861 par le couvent voisin des Visitandines, dont il fait toujours partie de nos jours (Couvent de la Visitation comportant les anciens hôtels de Mazuyer et de Béarn », Ministère de la Culture, *Base Mérimée*, notice n°PA00094514, 1992, réf. du 19 octobre 2011).

¹²⁰ N°1.09, CCCIO.

ancienne vie, ils gardèrent à leur service leur gouvernante irlandaise, Suzy Sicar, qui éleva les trois derniers nés de la famille¹²¹.

Contrairement à ses contraintes irlandaises, la famille d'Abbadie pouvait désormais s'adonner librement au culte catholique. Aussi, la religion prit une place de premier plan dans leur vie. Leur apprentissage biblique fut assuré par une religieuse visitandine du couvent voisin, Mme de Sainte-Croix. Emplis de bonne volonté, les enfants d'Abbadie démontraient malgré eux leur ignorance, mais aussi la singularité de leurs caractères respectifs¹²². Malgré tout, studieux, pieux et appliqués, Antoine, Sélina et Arnould firent leur communion en juillet 1824 à l'Eglise de la Dalbade. A ce moment-là, Antoine fut admis en classe de seconde au collège grâce à son niveau suffisamment correct en latin. L'année de son baccalauréat, son programme scolaire associait des cours de géométrie et d'algèbre, de physique et de chimie, de géographie, et de philosophie qu'il considérait comme « *la classe de dégoûts* ». Il lui arrivait souvent d'éviter les cours de grec et d'hébreu de Lécluse, qui, par ailleurs, était un ami de son père. D'Abbadie reconnaissait suivre certains cours en dilettante et leur préférer souvent les lectures romantiques de Joseph-Alexandre de Ségur, de René de Châteaubriand ou de Casimir Delavigne. Cela ne remettait pas en cause son appétence intellectuelle. Il était déjà très attiré par les sciences dures, surtout l'astronomie et la chimie, et construisait ses propres instruments scientifiques. En 1827, il obtint « *brillamment* » son baccalauréat de philosophie au collège royal de Toulouse.

Depuis leur établissement dans cette ville, le mode de vie des d'Abbadie était devenu socialement austère. Fort de son expérience, Arnould-Michel, souhaitant enseigner à ses enfants l'art de se tirer d'affaire, évitait de leur montrer leur aisance matérielle¹²³. La fratrie, habituée à une vie mondaine plus épanouie en Irlande, ressentait le poids de la solitude¹²⁴. C'est en partie pour cette raison qu'Antoine n'eût aucun mal à contracter des amitiés nouvelles et durables au collège et à la faculté de droit toulousaine, parmi lesquelles le futur botaniste et membre de l'Institut Duchartre¹²⁵, le magistrat Petit, le voyageur Rogier¹²⁶ ou

¹²¹ Cette femme ne fonda pas de famille et resta au service d'Elizabeth Thompson d'Abbadie jusqu'au décès de cette dernière en 1865. La mère de d'Abbadie la fit même figurer dans son testament. D'Abbadie ne cessa de correspondre avec elle et veilla à ce qu'elle reçoive bien sa part de l'héritage (N401).

¹²² Sélina posait des questions « *bizarres* » et « *originales* » mais se montrait toujours « *bonne et douce* ». Ayant appris la définition des relais de poste pour chevaux, elle s'interrogeait sur l'existence de relais de prêtres pour les reposer des confessions. Arnould s'inclinait avec tant de zèle qu'il chutait sur sa voisine et d'Abbadie venait vaillamment à son secours (1.09, CCCIO).

¹²³ « *Fils de ses œuvres quant à sa fortune, mon père voulait préparer ses fils à ne compter que sur eux-mêmes et à cette fin il cachait sa fortune. Un jour en disant devant moi qu'il en avait perdu, il ajouta qu'enfin il en avait gagné une.* » (1.09, CCCIO).

¹²⁴ 1.09, CCCIO.

¹²⁵ Il connut Duchartre à son entrée en troisième en 1823 au collège royal de Toulouse (lettre de d'Abbadie, (1896), 152J479, AD64).

¹²⁶ Rogier était directeur de la poste française à Beyrouth en 1857 (H219).

l'éminent journaliste Granier¹²⁷. A leur contact, Antoine rêvait secrètement d'une expédition vers les sources du Nil. Outre sa formation scolaire, il baignait dans une ambiance d'érudition, teintée de régionalisme. Car son père, s'il se consacrait moins à la vie mondaine, s'occupa davantage de la valorisation de la culture basque, en contribuant notamment à la publication de la *Grammaire basque* de Lécuse, qui mit à l'honneur sa générosité, son érudition et son patriotisme¹²⁸. Cet exemple ne sera pas étranger à la conscience et à l'attachement d'Antoine d'Abbadie pour ses racines basques.

• Un jeune romantique à Paris

Après dix ans de vie toulousaine, la famille d'Abbadie déménagea à Paris en septembre 1828, au n°11 rue Saint-Dominique d'Enfer¹²⁹, en raison d'une pathologie de Sélima, dont le remède n'était disponible qu'à la capitale¹³⁰. Arnauld-Michel continua ses activités économiques en devenant actionnaire de la Banque de France¹³¹. Pour autant, la famille poursuivit ses austères habitudes, qui se traduisaient par de rares sorties dans le monde et beaucoup de solitude. Mais elle continua de se rendre sur la Côte basque pour les bains de mer pendant la belle saison¹³². Arnauld-Michel poursuivait la promotion de la culture basque au sein de l'intelligentsia parisienne en soutenant les travaux de l'abbé Darrigol auprès de l'Académie française¹³³. Antoine, toujours attendri par sa sœur, lui rendait régulièrement visite dans le couvent qui la soignait, bravant inconditionnellement cinq kilomètres au pas de course. Il était alors inscrit à la faculté de droit de la Sorbonne, bénéficiant de l'enseignement d'illustres professeurs tels que Lherminier, Villemain, Cousin ou Guizot¹³⁴. Mais il se mit

¹²⁷ En 1877, à la demande du botaniste Clos au nom de l'Association des anciens élèves du lycée de Toulouse, d'Abbadie dressa la liste de ses anciens camarades : « *Pe de Arcos (Général), de Narsac, de Cassan, Avizard, Boutan, Laprade, Diran, Laujoulet, Petit (magistrat), Monthieu, de Bon, Cibiel (Isidore), Chauffour (2 frères), Combes, Monnereau, Escudier, Boubée, Duflot de Mofras, de Buisson (Montauban), Arexi (dept de la Lozère), de Buisson (Henri), Salèze (député ou sénateur), Granier dit de Cassagnac, Pinel de Truilhas, de Juigné, d'Olive (2 frères), Lassalle (Frédéric), d'Ouvrié (Général), Rogier (Camille), de Clarens (2 frères), Laportalière (2 frères), Henri (de Muret), Eudel, Pourcent (Général).* » (Lettres du 16 janvier et du 6 février 1877, 152J196, AD64).

¹²⁸ Ce professeur de littérature grecque et d'hébreu y avait inclus la traduction basque de la fable *Le corbeau et le renard* par Arnauld-Michel. Il lui dédiait le second volume de sa grammaire, valorisant ses racines et son érudition : « *Dédicace à Monsieur A.-M. d'Abbadie (Arrastotarra [habitant d'Arrast]), membre de la Société Philhellénique* » (LECLUSE F., *Grammaire basque*, Doulaboure/Cluzeau, Toulouse/Bayonne, 1826).

¹²⁹ Il semble que l'appartement de la rue Saint-Dominique d'Enfer – actuelle rue Royer-Collard dans le Ve arrondissement – était une propriété d'Arnauld-Michel (DUBARAT V., HARISTOY P., *Etudes Historiques et Religieuses du diocèse de Bayonne*, 6^{ème} année, Vignancour, Pau, 1897, p.98-103).

¹³⁰ D'Abbadie indiquait que son père était parti le premier avec Sélima en 1827. Aucun indice ne nous permet d'identifier cette pathologie de manière plus précise (1.09, CCCIO). Jusqu'à l'arrivée de la famille complète, il vivait 13 Grand-rue à Passy (DUBARAT V., HARISTOY P., 1897, p.98-103).

¹³¹ MGAA, 1992, p.77 ; PLESSIS A., *Histoire de la Banque de France*, Albin Michel, Paris, 1998.

¹³² Lettre d'A.-M. d'Abbadie à l'abbé Darrigol en 1828 (DUBARAT V., HARISTOY P., 1897, p.98-103). Lettre de d'Abbadie à Sélima, le 18 janvier 1853 : « *Je m'en vais travailler silencieusement au bord de l'Océan, de cet océan où vierges d'orgueil nous nous promenions avec plaisir il y a 20 ans.* » (C184).

¹³³ Il l'encouragea à concourir pour le prix Volney de l'Académie française au titre du meilleur ouvrage sur le système grammatical basque. Darrigol remporta ce prix, face notamment au grand linguiste Humboldt. En avril 1829, Arnauld-Michel annonça la bonne nouvelle et se chargea ensuite des modalités logistiques pour faire parvenir la somme gagnée, 1.200 francs, à l'abbé (Lettres d'A.-M. d'Abbadie à l'abbé Darrigol en 1828 in DUBARAT V., HARISTOY P., 1897, p.98-103 et p.145-149).

¹³⁴ DARBOUX G., 2001, p.10-11.

rapidement à suivre des cours de sciences tout en mettant en pratique ses connaissances théoriques dans un laboratoire¹³⁵. Depuis son installation à Paris, son père assistait, impuissant, au déclin des Bourbons. Entre 1828 et 1829, malgré les tentatives de conciliation de Charles X, les dissensions entre légitimistes, au pouvoir mais en infériorité numérique, et les libéraux se multiplièrent, ce qui mena aux affrontements des Trois Glorieuses¹³⁶. Les d'Abbadie vécurent au plus près la Révolution de Juillet qui mit le Duc d'Orléans sur le trône.

Arnauld-Michel et son fils n'avaient pas les mêmes convictions politiques. Antoine se revendiquait alors du mouvement libéral, apportant un renouveau politique qui séduisait fortement la jeunesse¹³⁷. D'autre part, Louis-Philippe instaura une série de mesures d'austérité, parmi lesquelles un service militaire obligatoire de sept ans qui, sûrement par erreur, épargna les frères d'Abbadie¹³⁸. Malgré une accalmie politique toute relative, les affrontements et la répression continuèrent à Paris, particulièrement en 1832. Cette année-là fut terrible pour la famille d'Abbadie. Outre l'insurrection plus ou moins latente régnant dans la capitale, survint la désastreuse épidémie de choléra qui provoqua une hécatombe avec plus de dix-huit mille morts seulement dans Paris¹³⁹. Outre ce fléau nouveau venu de l'Est, le pays assistait à la prolifération de maladies infectieuses en raison des conditions d'insalubrité grandissantes. Si la famille d'Abbadie fut épargnée, Arnauld-Michel succomba, après les visites de son médecin, d'une longue tuberculose le 7 juillet 1832¹⁴⁰. Il fut inhumé au cimetière du père Lachaise dans la 35^e division (Fig.7)¹⁴¹. Ce décès bouleversa les habitudes des siens. En tant que fils aîné, Antoine d'Abbadie devint le chef de famille, comme le prévoyait le Code napoléonien privant les femmes de toute responsabilité civile et la tradition successorale pyrénéenne¹⁴². Il fut désormais en charge du patrimoine et des comptes familiaux, notamment de la gestion des revenus financiers¹⁴³. Quelques mois plus tard, en

¹³⁵ N°1.09, CCCIO.

¹³⁶ DEMIER F., *La France du XIXe siècle*, coll. Points Histoire, Seuil, Paris, 2000. Première partie, 4. La chute des Bourbons et la monarchie tricolore (1827-1839), p.107-136.

¹³⁷ Avec toutefois une ferveur probablement mesurée car il était aussi sensible aux idées de Chateaubriand, son héros d'enfance. Ses opinions changeront radicalement, ainsi qu'il sera donné de voir (N11). Aucun document ne fait état des divergences entre d'Abbadie et son père.

¹³⁸ Par la loi Soult du 21 mars 1832. ENCREVE A., « La vie politique sous la monarchie de Juillet », in BARJOT D., CHALINE J.-P., ENCREVE A., 2005, p.169-212 ; L224.

¹³⁹ BIRABEN J.-N., LEONARD J., « Les maladies et la médecine », in DUPÂQUIER J. (dir.), 1995, p.299-320.

¹⁴⁰ D'Abbadie indiquait que son père était décédé d'une longue « *plathisie* [phtisie] *pulmonaire* » (1.09, CCCIO). Cette pathologie correspond à la forme moderne de la tuberculose qui se développa au XIXe siècle et prit son nom définitif entre 1850 et 1900. Hormis l'infection des poumons, elle comporte des effets secondaires au niveau du système digestif, ce qui explique, en plus du contexte épidémique, que l'on ait longtemps attribué le décès d'Arnauld-Michel au choléra, touchant fondamentalement le système digestif (BIRABEN J.-N., LEONARD J., « Les maladies et la médecine », in DUPÂQUIER J., 1995, p.299-320 ; Communication personnelle, Dr Hélène Rousseau, médecin généraliste, 15 janvier 2012).

¹⁴¹ La chapelle funéraire actuelle est celle commanditée ou du moins revalorisée par la famille d'Abbadie d'Arrast au début du XXe siècle, en témoignent le patronyme « d'Arrast », la nature récente des matériaux et les épitaphes. Deux plaques furent gravées au même moment, vraisemblablement en 1921, à en juger par les matériaux, la calligraphie et la gravure. Sur la première, figurent les épitaphes de Charles d'Abbadie d'Arrast – frère cadet de d'Abbadie –, de sa fille Sophie et d'Arnauld d'Abbadie « *décédé le 7 juillet 1832 à l'âge de 60 ans* ». Il est évident qu'en 1832, la physionomie de ce caveau était bien différente.

¹⁴² GOY J., « La Révolution française et la famille », in DUPÂQUIER J. (dir.), 1995, p.84-116.

¹⁴³ Les pages de calculs abondent dans les archives, notamment Carnet de 1835, f.62-67-67v, ms 2082, BIF.

juillet 1833, il déménagea au n°37 rue Cassette à Paris. Il y occupa pendant plusieurs années un appartement de taille modeste, mais cependant accessible à la haute société, notamment en raison de ses commodités et de sa situation au premier étage¹⁴⁴. Pour Sélina, le décès de son père aurait renforcé son souhait de devenir religieuse, ce qui stupéfia sa famille malgré les indices évidents qu'elle montrait depuis l'enfance et surtout depuis sa retraite médicale forcée à Paris¹⁴⁵. Sa mère s'opposa à ce point à son entrée dans les ordres qu'elle la déshérita¹⁴⁶, et ses frères et sœurs regrettèrent cet éloignement subi. Cela tenait certainement au fait que les religieuses étaient fort mal perçues dans un certain milieu, car considérées comme « *inutiles à la société* »¹⁴⁷.

Le décès d'Arnauld-Michel eut également pour conséquence le rapprochement de sa famille avec la terre de ses racines par le biais de nouvelles acquisitions immobilières. L'investissement dans la pierre et la terre assurait de surcroît des revenus moins aléatoires que le lucratif actionnariat. Tout d'abord, Antoine concrétisa le désir que son père avait émis, à la fin des années 1820, de posséder une propriété dans ses terres d'origine. Informé en 1830 de la mise en vente d'un « *bien superbe qui avait appartenu au maréchal de Gassion* »¹⁴⁸, près de Lâas, où Arnauld-Michel avait « *vivement* » souhaité s'implanter¹⁴⁹. Antoine ne put se porter acquéreur du château d'Audaux (Fig.6) qu'après le décès de son père, entre 1833 et 1834¹⁵⁰. Ces lenteurs s'expliquent probablement par le ralentissement économique de la fin des années 1820, et particulièrement, par la crise industrielle et agricole qui s'ensuivit entre 1830 et 1832. Arnauld-Michel, en tant qu'actionnaire, en avait probablement subi les conséquences financières et ne disposait pas du capital nécessaire¹⁵¹. Cet achat avait finalement été rendu possible grâce à son héritage et à un climat économique plus favorable.

¹⁴⁴ Bail conclu le 25 mai 1833 (152J5, AD64). Cette adresse figure dans la correspondance de 1833 à 1837.

¹⁴⁵ D'Abbadie raconta à Montalembert qu'il avait perçu cette entrée au couvent comme une « *tombe vivante* ». « *Cette vocation timide d'abord grandissait dans le silence en épurant et embellissant le caractère de manière à nous faire mieux regretter plus tard la grandeur de la perte que nous allions faire. [...]. Plus tard, et jusqu'au jour même des vœux, nous eûmes la faiblesse de vivre d'espoir sur un mot égaré ou une légère circonstance qui nous semblaient les signes d'un retour prochain au monde.* » (Montalembert 2, ms 2077, f.328, BIF). Cette décision consterna d'autant plus sa famille qu'elle l'avait prise au détriment de son fiancé (MGAA, 1992, p.79).

¹⁴⁶ N°1.09, CCCIO.

¹⁴⁷ comme le confessa une cousine des d'Abbadie, sœur Marie Stéphanie, plusieurs années plus tard (lettre du 19 oct. 1864, 152J633, AD64). Toutefois cette entrée en religion ne fut effective qu'après le départ pour l'Éthiopie des frères d'Abbadie, l'aîné en ayant été informé lorsqu'il se rendait à Rome en 1839.

¹⁴⁸ Les Gassion étaient l'une des familles les plus illustres du Béarn et de Gascogne.

¹⁴⁹ Lettre d'Amb. d'Arthez, 11 janvier 1830, Correspond. Anstey-Vissefier, f.14, NAF 23.850, BnF. Guillaume Daguerre, habitant d'Arrast lié à la famille d'Abbadie, fut missionné par Arnauld-Michel pour visiter le château d'Audaux en 1830 et en 1831 (Lettres de Daguerre, 13 février 1830 et 23 février 1831, Correspond. Anstey-Vissefier, f.107 et 116, NAF 23.850, BnF). Ces lettres sont des comptes-rendus de visite et proposent des renseignements et des descriptions du château d'Audaux.

¹⁵⁰ Carnet de 1835, ms 2081, BIF ; I453 ; H455.

¹⁵¹ ENCREVE A., 2005, p.169-212.

Edifié sur une motte castrale médiévale, le château d'Audaux avait été remanié au XVIII^e siècle par l'une des plus puissantes familles de la région¹⁵². Composée de trois ailes de style classique, cette vaste demeure offrait une prestance à la hauteur du rang social des d'Abbadie. Non seulement cette acquisition les implantait aux portes de leur province de Soule, mais elle s'inscrivait dans les habitudes de la société bourgeoise de la Monarchie de Juillet. La présence dans le grand monde, à Paris, y était aussi primordiale qu'une retraite au vert en province, si possible sur des domaines vastes et cossus. Cet éloignement privilégiait en outre les activités de l'esprit et la contemplation de la nature en cette période où le mouvement romantique culminait¹⁵³. Il n'est pas étonnant qu'Antoine ait particulièrement fréquenté les espaces de la bibliothèque du château d'Audaux. Avant son départ vers l'Éthiopie, celle-ci, composée d'environ mille cinq cents livres classés en trente-cinq catégories, mêlait une majorité d'ouvrages scientifiques, linguistiques ou même politiques à des œuvres romantiques, des récits de voyages ou des écrits de grands penseurs de l'Antiquité et des temps modernes¹⁵⁴. Audaux constituait un lieu de ressourcement intellectuel voire spirituel, à l'instar des chalets de campagne de la haute-société de l'époque. A la veille de ses grands voyages, d'Abbadie y séjourna principalement durant la belle saison et le château devint également le pied-à-terre de ses frères. Sa situation à la limite du Béarn et du Pays basque permettait à Antoine d'arpenter la région, que ce soit pour la préparation physique de son voyage en Éthiopie, pour les besoins de ses responsabilités familiales ou simplement pour évoluer dans la haute-société locale. Ainsi, depuis Audaux, il se porta acquéreur d'une première propriété sur la corniche basque, Bordaberri, en 1834,¹⁵⁵ et il rendit visite aux châtelains de la région, tels que les propriétaires des domaines de Garro, d'Urtubie, de Belzunce ou encore de Nay. Antoine s'affirmait donc comme un membre à part entière de l'élite sociale locale. Mais Audaux était aussi le lieu où il débuta ses premières observations scientifiques concrètes. Par exemple, il utilisait sa prairie et les murs du château afin d'effectuer des estimations de distance à l'œil nu ou avec des instruments¹⁵⁶. Sa vie parisienne, impliquant activités scientifiques, responsabilités familiales et relations mondaines, était ainsi transposée à la campagne.

Quelques temps après l'acquisition d'Audaux, d'Abbadie racheta, probablement au nom de sa fratrie, la maison Abbadia d'Arrast pour la somme de 13.000 francs, le 22 août 1835¹⁵⁷. Ainsi

¹⁵² Ministère de la culture, *Base mérimée*, notice n° PA00084325. le château d'Audaux est inscrit sur la liste des Monuments Historiques depuis 1947. Il est propriété de la Fondation des Orphelins d'Auteuil depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale. il abrite les établissements scolaires et éducatifs mixtes Sainte-Bernadette.

¹⁵³ CHALINE J.-P., « Une France romantique » in BARJOT D., CHALINE J.-P., ENCREVE A., 2005, p.28-39.

¹⁵⁴ Cat. Bibl. Audaux, Arch. Abbadia. Ce catalogue fut rédigé en 1851 après le retour de voyage de d'Abbadie. La majorité de ses œuvres fut acquise avant 1837, ce que confirme leur datation du XVIII^e au début du XIX^e siècle.

¹⁵⁵ carnet de 1835, f.67-70, ms 2081, BIF.

¹⁵⁶ carnet de 1835, f.63 à 65-67v, ms 2081, BIF. En l'occurrence une lunette dotée d'un diaphragme.

¹⁵⁷ Un accord de 1854 suggère que la fratrie entière avait acquis le bien (152J1, AD64). Entre autres comptes, d'Abbadie mentionna une procuration, vraisemblablement d'Arnauld, puisqu'il indiqua ultérieurement qu'ils étaient copropriétaires d'un bien à Arrast (L224 ; carnet de 1835, f.64v, ms 2081, BIF).

les d'Abbadie renouaient véritablement avec la terre et les biens de leurs ancêtres, exorcisant les méfaits de la Révolution. D'ailleurs Antoine poursuivit cette démarche bien plus loin. N'ayant toujours pas été appelé pour la conscription, il s'inquiéta d'une éventuelle remise en cause de sa nationalité française en raison de sa naissance à l'étranger. Dès lors qu'Arnauld et lui-même furent officiellement propriétaires à Arrast, il saisit le tribunal de Saint-Palais, dont dépendait le village, afin de se faire inscrire dans ses registres d'état civil (Annexe 20.31). Assurer sa nationalité française impliquait également son appartenance au Pays basque, car Antoine aurait pu tout aussi bien effectuer cette démarche à Audaux. Toutefois il lui apparut sans doute plus naturel d'être administrativement lié à une demeure plus modeste mais relevant de la terre de ses pères. La transcription des deux actes de naissance dans l'état civil d'Arrast fut ordonnée par décision du tribunal de Saint-Palais le 3 décembre 1835¹⁵⁸ et ne fut exécutée qu'un mois plus tard. Aussi peut-on lire les noms « d'Antoine Tompson » et « d'Arnauld-Michel » d'Abbadie, accompagnés du jour et du mois de leur naissance, parmi les déclarations de naissance de l'année 1836 à Arrast¹⁵⁹. Désormais à la tête d'un patrimoine terrien notoire, Antoine supervisa l'entretien et la gestion des exploitations sylvicoles d'Arrast et du domaine de Classies¹⁶⁰, comme en attestent ses notes au sujet de pratiques sylvicoles, viticoles ou autres frais de rénovation¹⁶¹. A tout cela s'ajoutait la lourde responsabilité de la distribution des revenus auprès de sa famille et de leur gouvernante¹⁶². Et, pour plus de commodité, il engagea le fidèle Daguerre comme régisseur à Abbadia et Audaux¹⁶³. Le rapprochement géographique vers le Pays basque correspond, en outre, au moment où Antoine commença en 1833 à étudier dans une optique scientifique la langue de ses ancêtres, sans doute par respect pour l'œuvre de son père. Il rencontra à Paris le journaliste basque souletin, Augustin Chaho¹⁶⁴, avec lequel il publia en 1836 un premier ouvrage traitant de la linguistique basque¹⁶⁵. Mais la première guerre carliste, en Espagne, le ralentit dans ses recherches. En effet, les territoires basques frontaliers de la France¹⁶⁶, tout comme la noblesse, étaient majoritairement partisans du mouvement carliste, qui revendiquait l'accession au trône de Charles V de Bourbon, frère du défunt roi Ferdinand VII, en lieu et place de la fille de ce dernier, Isabelle II, alors âgée de trois ans. N'ayant pas été entendus, une guerre de succession eut lieu de 1833 à 1839 et toucha particulièrement les provinces

¹⁵⁸ L393.

¹⁵⁹ Table décennale, Arrast, 1813-1892, p.115, Etats civils, AD64. Il est permis de douter de la valeur de ces déclarations car l'année de naissance des deux intéressés est évidemment erronée de plus de vingt ans.

¹⁶⁰ carnet de 1835, f.67, ms 2081, BIF. Le domaine d'Arrast comptait soixante-huit chênes, et celui de Classies trois cent soixante-dix-sept. Cette propriété forestière aux alentours d'Arrast n'a pu être identifiée.

¹⁶¹ carnet de 1835, f.63v à 65, ms 2081, BIF.

¹⁶² carnet de 1835, f.49v-67-67v-70v, ms 2081, BIF. Par exemple, « *Il me reste à payer [...] 2.340 [francs] à la famille pour les chênes d'Arrast. [...] Sur les 2.300 f d'Arrast, il me revient 389.86.* ». Quasiment chaque lettre adressée à un membre de sa famille entre 1850 et 1866 présente un bilan des titres et obligations financières.

¹⁶³ carnet de 1835, f.49v-53-62-66v-70v, ms 2081, BIF.

¹⁶⁴ ZABALTA X., *Augustin Chaho (1811-1858) Un précurseur incompris*, Gobierno Vasco, Vitoria-Gasteiz, 2011.

¹⁶⁵ ABBADIE A. (d'), CHAHO A., *Etudes grammaticales sur la langue euskarienne*, 1836.

¹⁶⁶ Les provinces de Guipúzcoa, de Biscaye et de Navarre. La quatrième province basque en territoire espagnol, Alava, n'est pas frontalière avec la France.

basques et catalanes¹⁶⁷. La situation politique privant d'Abbadie de toute visite sereine en Hegoalde¹⁶⁸, il dut se contenter de s'intéresser, dans un premier temps, au trois provinces basques françaises, le Labourd, la Basse-Navarre et la Soule, ainsi qu'à la province de Guipúzcoa¹⁶⁹. Néanmoins cette situation politique délicate n'empêcha pas Chaho d'effectuer des études ethnographiques en Navarre. Cette même année, Antoine d'Abbadie proposa dès lors une analyse du voyage de son ami auprès de la jeune Société de Géographie¹⁷⁰. Ainsi, après son père au sein de l'Académie française, introduisait-il dans les cercles savants la problématique de la langue et de la culture basques, devenant un précurseur des mouvements identitaires régionalistes qui se développèrent plus radicalement à la fin du siècle¹⁷¹.

Mais, dans les années 1830, la montée des nationalismes et des conflits sociaux ne concernait pas que le territoire espagnol. Elle touchait l'ensemble de l'Europe, la France orléaniste subissant notamment les assauts du libéralisme, du légitimisme et du populisme¹⁷². Dans ce contexte, d'Abbadie (Fig.8), mûrissant, s'introduisit dans la société mondaine et fit la connaissance de jeunes gens très politisés. Parmi ces amitiés nouvelles et durables, se distinguèrent celle de Sidonie de Castelbajac, issue d'une illustre famille aristocrate originaire de Bigorre¹⁷³, et surtout celle de Charles de Montalembert, le fameux grand orateur, historien et homme politique (Fig.9-Annexe 2.1). Liés à d'Abbadie jusqu'à la fin de leur vie, leur influence fut incontestable sur le mûrissement de ses idées politiques. C'était à Sidonie de Castelbajac que ce dernier attribuait sa « *conversion* » au légitimisme, à sa « *political creed of legitimacy* », lors de leur rencontre en 1839¹⁷⁴. La terminologie employée ici démontre assez la dimension profondément cléricale de l'adhésion politique de d'Abbadie. Mais, pour l'heure, avant son départ vers l'Ethiopie en 1837, d'Abbadie était acquis au libéralisme. Sa considération pour la religion le rapprocha de Montalembert qui, pour sa part, était déjà politiquement engagé en tant que libéral et fervent cléricale. D'Abbadie le rencontra vers 1834¹⁷⁵, mais ils se croisèrent peut-être sur les bancs de la faculté car, comme lui, Montalembert avait suivi les cours de Cousin, Villemain et Guizot¹⁷⁶. De nombreux points

¹⁶⁷ BENNASSAR B., 2011.

¹⁶⁸ Terme basque signifiant « le côté Sud » et désignant les quatre provinces basques espagnoles. Les trois provinces basques françaises peuvent être désignées par le terme Iparralde signifiant « le côté Nord ».

¹⁶⁹ ABBADIE A. (d'), « Analyse du Voyage en Navarre de M. Chaho », in BSG, t5, 1836, p.127-132. D'Abbadie franchit la frontière espagnole pour la première fois en 1836 afin d'étudier la langue basque (I292) et consigna ses études basques dans un carnet (Carnet de notes 1836, Ms 2081, BIF).

¹⁷⁰ ABBADIE A. (d'), 1836, p.127-132. La Société de Géographie fut fondée en 1821.

¹⁷¹ PASQUINI P., « De la tradition à la revendication : provincialisme ou régionalisme ? » in *Ethnologie française*, vol.33, mars 2003, p.417-423. Le sujet basque sera développé par la suite.

¹⁷² ENCREVE A., 2005, p.169-212.

¹⁷³ MAGNY L. (de), *Le nobiliaire universel ou recueil général des généalogies historiques et véridiques des maisons nobles de l'Europe*, vol.6, Elibron Classics series, Paris, 2005, p.81-112.

¹⁷⁴ Traduire « sa croyance politique du légitimisme » (N11).

¹⁷⁵ Lettre du 15 avril 1862 adressée à « Monseigneur », 152J793, AD64.

¹⁷⁶ LECANUET E., *Montalembert, sa jeunesse (1810-1836)*, vol.I, 3^{ème} édition, Poussielgue, Paris, 1900. Chapitre III. Un étudiant en 1830, p.81.

communs unissaient les deux hommes. Ayant le même âge, ils étaient tous deux nés Outre-Manche pendant l'exil de leurs pères respectifs¹⁷⁷. Montalembert avait vu le jour à Londres la même année que d'Abbadie, et sa famille, de souche noble et renommée, avait également fui la Révolution. Sa mère était descendante des comtes de Granard établis en Irlande au XVIII^e siècle¹⁷⁸, ce qui la rapprochait de la mère irlandaise de d'Abbadie. Hormis l'influence des événements historiques sur leur famille, ils jouissaient pareillement d'une double-culture franco-britannique. Néanmoins, alors qu'Arnauld-Michel eut une réussite confortable mais discrète, le père de Montalembert s'illustra au niveau de la nation française par ses combats et ses engagements inconditionnels aux côtés de Louis XVIII, en tant que militaire puis diplomate¹⁷⁹. A l'époque de sa rencontre avec d'Abbadie, Montalembert, devenu pair de France suite au décès de son père en 1831, en était aux commencements tumultueux de sa vie politique¹⁸⁰. Après la désapprobation du journal *L'Avenir* dont il avait été rédacteur, il obtint le soutien du souverain pontife en tant que fondateur d'un parti fédérateur des catholiques français¹⁸¹. De par sa jeunesse et celle de ses collaborateurs comme Lacordaire et Ozanam, il apporta un souffle nouveau dans le catholicisme politique, ce qui séduisit d'Abbadie d'emblée. Celui-ci se procura en effet le premier discours¹⁸² de Montalembert à la Chambre des Pairs, en 1835, où il siégeait parmi les partis libéral et catholique¹⁸³. Le jeune basque y reconnut ses « *idées favorites* » relatives au catholicisme¹⁸⁴. En dépit de l'évolution de ses idées politiques vers le légitimisme, tous deux se lièrent d'une amitié profonde et conservèrent cette préoccupation commune – et emblématique de Montalembert – de la liberté d'enseignement¹⁸⁵. Ainsi, outre l'idéologie politique, le célèbre orateur pourrait avoir eu une influence sur la façon de vivre de d'Abbadie et notamment, sur sa façon de renouer avec ses origines irlandaises. Le jeune parlementaire avait en effet effectué, en 1830, un voyage de deux mois en Irlande, où il avait rencontré Daniel O'Connell, le *Libérateur* des catholiques irlandais¹⁸⁶. Ce séjour avait consisté surtout en visites culturelles et en entretiens avec des évêques. Quelques mois après leur rencontre, d'Abbadie entreprit à son tour un voyage vers la terre de ses ancêtres, qui comporte bien des similitudes avec celui de Montalembert.

¹⁷⁷ Celui de Montalembert, Marc-René, avait fui en 1792, alors qu'il était âgé de quinze ans. Il avait suivi son père qui avait continué son combat militaire auprès des Condé (LECANUET E., 1900. Chapitre I p.1-9).

¹⁷⁸ LECANUET E., 1900. chapitre I p.1-9.

¹⁷⁹ C'est lui qui annonça au roi Bourbon la chute de Napoléon et son accession au trône.

¹⁸⁰ *L'Avenir* était un journal catholique libéral dirigé par Lamennais. Montalembert fit les preuves de sa sincérité pour la cause catholique en publiant *l'Histoire de sainte Elizabeth de Hongrie* et en s'éloignant des légitimistes, dont la position vis-à-vis du gouvernement établi était jugée néfaste pour l'Eglise par le pape.

¹⁸¹ LECANUET E., *Montalembert, La liberté d'enseignement (1835-1850)*, vol. II, Poussielgue, Paris, 1909. Chapitre I Les débuts politiques à la Chambre des Pairs, p.1-27.

¹⁸² D'Abbadie avait lu le « discours vierge » de Montalembert, expression provenant de l'anglais « maiden speech » qui qualifie le premier discours d'un orateur au sein d'une assemblée politique.

¹⁸³ En raison de son âge, Montalembert ne put pas accéder à la Chambre des Pairs directement après le décès de son père en 1831. C'est pourquoi il n'y fut accueilli qu'en 1835 âgé de vingt-cinq ans.

¹⁸⁴ Ils partageaient, de plus, une même vision de « *l'hérédité dans l'un de nos sénats, l'élévation des idées dans l'opposition, et par-dessus tout cette pensée de religion et d'avenir sur laquelle nos aînés en politique n'insistent pas assez* » (Lettre de d'Abbadie, 21 sept. 1835, f.303, corresp. d'Abbadie-Montalembert, NAF 23.848, BnF).

¹⁸⁵ MONTALEMBERT C. (de), *Sur la liberté d'enseignement*, Lecoffre et Cie, Paris, 1848. D'Abbadie déclara à Duchartre son intérêt pour la liberté d'enseignement en 1871 (P331).

¹⁸⁶ Daniel O'Connell était le brillant avocat qui obtint l'émancipation des catholiques irlandais en 1829.

Après un séjour en Bretagne où il avait rencontré l'évêque de Quimper et s'était intéressé à la culture et au patrimoine bretons¹⁸⁷, d'Abbadie franchit donc le pas de son premier grand voyage en 1835. Il parcourut sa terre natale d'Irlande, mais aussi l'Angleterre et l'Ecosse entre janvier et mars (Annexe 5). Dix-sept ans après l'avoir quittée, d'Abbadie retrouvait l'Irlande avec bien des changements sociaux. Tout d'abord, l'action de O'Connell dans les années 1820 avait conduit à l'abrogation des Lois pénales et par conséquent à l'émancipation des catholiques. La loi sur les pauvres, instaurée en 1834 et visant à limiter l'assistanat, était facteur d'injustice sociale et d'appauvrissement, ce qui annonçait, une dizaine d'années plus tard, la Grande Famine¹⁸⁸. Le journal de d'Abbadie s'attache peu à ces évolutions historiques. Il se présente surtout comme celui d'un voyageur curieux de découvrir une culture, préoccupé de ses intérêts personnels et s'affranchissant – ou n'ayant pas tout à fait conscience – du poids des événements politiques sur le pays qu'il visite. Aussi ce journal révèle-t-il un vaste itinéraire, au cours duquel il visita les principales villes et les monuments les plus emblématiques. Ses notes, traduisant ses préoccupations éclectiques, démontrent que son périple en Royaume-Uni avait une vocation initiatique. Par son parcours et ses observations, il rappelle la pratique du *Grand Tour*. Mais, pour d'Abbadie, aux palais baroques et aux monuments antiques, se substituèrent les abbayes, les châteaux gothiques et autres ruines médiévales, remis à l'honneur par le romantisme et lui évoquant le régime monarchiste perdu en France. Il s'instruisait ainsi en termes d'architecture et de paysage mais aussi d'usages économiques et sociaux, ce qui n'est pas sans anticiper sur la dimension ethnographique de son exploration éthiopienne à venir. Par ailleurs, en Ecosse, il profita de son séjour pour se recueillir sur la tombe du poète romantique Robert Burns (Fig.10)¹⁸⁹, sorte de pèlerinage culturel où les reliques étaient celles de ses héros modernes. D'ailleurs, ces terres anglo-saxonnes revêtaient, en outre, un intérêt philologique considérable pour le jeune homme qui notait çà et là des listes de poètes admirés par les Britanniques, tels que Shakespeare, Scott, Pope mais aussi Lord Chesterfield, Taylor ou Mary Shelley¹⁹⁰. Les noms de certains de ces littérateurs démontrent la prégnance du romantisme en Angleterre et pour le jeune d'Abbadie, qui désirait acquérir la culture savante de la terre de ses ancêtres en s'y immergeant. Mais les obligations de sa condition ne le quittaient que provisoirement. En Irlande, il se rendit à la rencontre de ses métayers près de Tipperary et de Carlow pour s'enquérir de la situation de ses exploitations agricoles. D'Abbadie quitta le Royaume-Uni avec regret et nostalgie. Il acheva ses notes de voyage avec une religiosité qui transparaîtra souvent dans ses écrits¹⁹¹.

¹⁸⁷ Il effectua ce voyage en Bretagne en 1833 (Carnet de 1833, ms 2080, BIF).

¹⁸⁸ JOANNON P., 1973, p.104-114.

¹⁸⁹ Carnet de 1835, ms 2082, f.34v-39v-42v. Par ailleurs, en Irlande du Nord, près de la Chaussée des Géants, d'Abbadie évoqua également la propriété Downfoot appartenant à James Bruce. Il ne s'agit pas de l'explorateur des sources du Nil, mais de l'administrateur colonial anglais, gouverneur du Canada et vice-roi des Indes.

¹⁹⁰ carnet de 1835, f.41v, ms 2081, BIF.

¹⁹¹ « *Ci-gît la fin de mon voyage en Angleterre avec la bénédiction de Dieu et le secours de la bonne sainte Vierge* » (carnet de 1835, f.48v, ms 2082, BIF).

En 1836, d'Abbadie entreprit son deuxième grand voyage, mais celui-ci n'avait pas la vocation personnelle du premier. Après plusieurs années de préparation en vue d'une expédition aux sources du Nil, Arago (Annexe 2.2) le sollicita pour une toute autre destination : le Brésil. En novembre 1836, d'Abbadie embarqua à Lorient sur *l'Andromède*, frégate de l'Etat affrétée vers les mers du Sud afin de transférer l'ambassadeur de France du Brésil en Amérique du Nord. Alors que l'esquif était en attente d'un vent favorable, il assista à l'embarquement de Louis-Napoléon Bonaparte, condamné à un exil maritime de quatre mois suite à sa tentative avortée de soulèvement à Strasbourg¹⁹². D'Abbadie ne fut pas tant choqué par le châtement politique que par les conditions matérielles dans lesquelles aborda le futur empereur, « *sans domestique, sans malle ni colis quelconque, et même sans chapeau* », jugeant ce traitement proprement inconvenant à l'égard d'un gentilhomme¹⁹³. Il inaugura donc ses relations avec Louis-Napoléon en lui offrant un chapeau, lui permettant de recouvrer symboliquement son honneur. Plus tard, ayant constaté le dénuement matériel du prince, il lui proposa une aide financière avant de débarquer à Rio de Janeiro, ce que Louis-Napoléon refusa sans plus d'explication¹⁹⁴. Durant la traversée, les deux hommes se tenaient cordialement compagnie, fredonnant tous les soirs une chanson lyrique évoquant la beauté de l'océan¹⁹⁵. Entre autres conversations aimables, le jeune basque, pratiquant les sciences divinatoires, aurait en outre prédit l'ascension politique du futur Empereur des Français¹⁹⁶. Cette anecdote le fit entrer à sa mesure dans l'histoire prestigieuse des combats politiques du XIXe siècle. Mais, par ce biais, il avait surtout démontré ses valeurs chevaleresques et son appartenance à une société de bonne famille. L'agitation populaire et la méfiance du clergé brésilien le contraignirent cependant à rentrer prématurément à Paris¹⁹⁷, où il acheva sa préparation de voyage vers l'Orient.

Dans sa jeunesse, d'Abbadie était décrit comme un homme au tempérament délicat, d'une éducation distinguée et d'une grande persévérance¹⁹⁸. De ses ancêtres basques, il avait hérité une robustesse naturelle et une fierté identitaire. Il était doté d'une érudition précoce et

¹⁹² A ce sujet, d'Abbadie jugeait que « *Louis-Philippe n'avait pas assez de cruelle énergie pour faire passer par les armes son rival ni assez de grandeur d'âme pour lui pardonner publiquement en le faisant conduire à la frontière de France avec l'injonction de ne plus la franchir* », comme le suggérait la reine Hortense (S9-10). Cette lettre fut envoyée en 1874 au Figaro afin de corriger un mémoire de Guizot évoquant ces événements. A la chute de Napoléon, Louis-Napoléon avait été banni, comme sa famille, et vivait en Suisse où il avait fomenté ce coup d'état (ANCEAU E., *Napoléon III, un Saint-Simon à cheval*, Tallandier, Paris, 2008, p.66-73).

¹⁹³ S9-10. D'Abbadie le raconta une première fois au Figaro en 1869. « *Notre surprise fut grande lorsque nous vîmes monter à bord le fils de la reine Hortense sans effets aucuns, et nous ne pûmes nous empêcher de dire que si par raison d'état on expatrie sans jugement un Français qui est au moins officier il aurait été convenable de lui laisser une malle et un domestique.* » (O168).

¹⁹⁴ S9-10 ; O168.

¹⁹⁵ La chanson commençait par « *Que cette mer est belle, sur cette vague étincelle* » (D75).

¹⁹⁶ Napoléon III le présenta à Eugénie comme « *son diseur de bon aventure* » et « *son aimable et savant compagnon de l'Andromède* » (Damas-Hinard, f.64-71, ms 2073, BIF) ; DARBOUX G., 2001, p.12-13.

¹⁹⁷ ABBADIE A. (d'), RADAU R., *Observations sur la physique du globe faites au Brésil et en Ethiopie*, Gauthier-Villars, Paris, 1873. D'Abbadie et son compagnon de route Lefebvre furent emprisonnés et libérés grâce à l'intervention du consul d'Angleterre. Le domestique de d'Abbadie, Domingo, fut gravement blessé.

¹⁹⁸ Une prétendante anonyme en avait d'ailleurs fait un portrait assez flatteur (correspond. famille d'Abbadie 1835-1861, f.1-3, NAF 23.848, BnF).

d'une foi infaillible à tel point que Montalembert, qui partageait pourtant ses idées, considérait son tempérament sanguin comme une faiblesse risquant de desservir la cause catholique¹⁹⁹. Plus tard, Laborde-Noguez, rencontré juste après son retour d'Éthiopie, abondait en ce sens tout en mettant en lumière ses qualités chevaleresques, son extrême sensibilité et son enthousiasme naturel (Annexe 20.14). Ce tempérament concordait avec les principes du romantisme. Ses goûts littéraires témoignaient non seulement de sa sympathie pour ce mouvement, mais aussi de la richesse et de la complexité de sa personnalité, éduquée à l'aune des littérateurs classiques, exaltée par les auteurs romantiques, voire ésotériques, et épanouie avec les ouvrages scientifiques²⁰⁰. Tous ces paramètres faisaient de d'Abbadie un jeune homme hors du commun, religieux au pays des scientifiques et savant dans le monde religieux. L'éclectisme de ses centres d'intérêt l'annonçait comme le trait d'union potentiel et illusoire de plusieurs mondes qui s'affrontaient habituellement plutôt qu'ils ne dialoguaient. Son récent statut de chef de famille ne l'empêcha pas de quitter ses responsabilités plusieurs années. Romantique, clérical, libéral et passionné de sciences, voilà le portrait de ce jeune homme à la veille de réaliser un rêve ambitieux et millénaire, celui d'une grande expédition vers les sources du Nil.

3. « L'autre monde » de d'Abbadie : *caput Nili quaerere* (en quête du Nil)

« J'ai fait bien des métiers en Afrique. Tour à tour professeur, ambassadeur, ouvrier, charlatan, médecin (ce qui ressemble beaucoup ou du moins souvent à la profession précédente), voleur, guerrier, moine, gymnaste et diseur de bonne aventure pour vivre, j'ai souvent passé pour prêtre malgré moi et même pour évêque ; j'ai béni bien des fois. J'ai même maudit deux amis à grand orchestre quand la fin [sic] ou la soif me faisait déraisonner. Enfin quand la pluie et la bise règnent au dehors, que le froid vous condamne à l'ennui de rien faire, je suis prêt à vous intéresser pendant des heures entières par des récits de l'autre monde. Je ne sais si je vivrai assez pour les conter par écrit. »

Antoine d'Abbadie au comte de Guernisac, 3 septembre 1864 (L329)

Evoquer Abbadia implique obligatoirement de connaître le rapport de l'auteur de ces lignes à l'Éthiopie. Pour quelles raisons la présence de cette nation est-elle aussi prégnante dans le

¹⁹⁹ Ainsi Montalembert lui prodigua-t-il le conseil suivant : « Il faut absolument, pour être utile à la cause catholique, que vous tempériez l'ardeur de vos vivacités méridionales. Les voyages, en vous éloignant de longues années de la vie sociale, risquent d'augmenter en vous ces fâcheuses dispositions. » (Lettre de Montalembert, 29 nov. 1869, correspond. D'Abbadie-Montalembert, f.317-318, NAF 23.848, BnF).

²⁰⁰ La majorité de ces ouvrages relevaient des sciences exactes et humaines, alliant théologie, politique, chimie, linguistique, géographie, astronomie ou rhétorique mais aussi chiromancie, astrologie, magnétisme animal, somnambulisme ou prophéties. Il possédait de plus les grands classiques du XVII^e au XIX^e siècles en français et en anglais. En voici quelques auteurs : Anciens de la Querelle des Anciens et des Modernes (Racine, Molière, Corneille), orateurs et aèdes antiques (Démosthène, Euripide, Virgile), humanistes (Erasme, Thomas More, Rabelais, Montaigne), philosophes des Lumières, romantiques anglais (Scott, Byron, Pope), allemands (Goethe) ou français (Hugo, Chateaubriand), mythes et légendes, récits de voyages (cat. Bibl. Audaux, arch. Abbadia).

château ? Cela tient nécessairement à la place primordiale que lui accorda d'Abbadie dans sa vie d'homme et de savant. Son séjour en Ethiopie résultait du rêve d'aventures de l'enfant qu'il était, et perdura dans sa mémoire jusqu'à l'extinction de ses jours. Plusieurs années après son retour, il avoua avoir vécu en Afrique ses « *plus belles années* »²⁰¹, celles de sa jeunesse et de sa découverte passionnée du monde. Quelles motivations poussèrent le jeune d'Abbadie à porter son choix sur le continent africain ? Comment se déroula son séjour et quelles sont les spécificités de son engagement pour la nation éthiopienne ? L'étude de sa relation à l'Ethiopie permettra de définir une partie fondamentale des contours de la personnalité et de l'expérience de d'Abbadie, et donc de comprendre l'origine et la nature de l'influence éthiopienne si inédite dans la conception du château.

- **Un projet entre modèle chrétien et modernité laïque**

Au début du XIXe siècle, l'intérêt intellectuel pour l'Orient s'accrut considérablement aboutissant à une véritable Renaissance orientale en plein romantisme artistique. Parallèlement, depuis la fin du XVIIIe siècle, la course au progrès était en marche, incluant l'expansion occidentale dans le monde. Cette concomitance entre problématiques de l'altérité et de la science conduit à s'interroger sur l'imaginaire culturel de d'Abbadie. De quelle nature était sa fascination pour l'Orient et l'idée du voyage ? Comment influa-t-elle sur son projet d'expédition ? Et, dès lors, quelle était l'originalité de ses ambitions exploratoires ? Le projet de d'Abbadie raconte l'évolution de la démarche exploratrice, tant du point de vue des motivations que de la place accordée à l'Ethiopie au sein des grandes découvertes.

Depuis l'enfance, d'Abbadie s'était préparé culturellement au déplacement à travers le monde et au mythe du Nil, grâce à ses lectures des aèdes figurant l'antique *Aethiopia*, ou « pays des visages brûlés », des récits d'Alexandre le Grand et de Cyrus II de Perse - lesquels échouèrent dans leur quête des sources du Nil -, ou de l'histoire de Théagène et Chariclée imaginée par Héliodore²⁰². Il n'était pas non plus sans ignorer la mythique ascendance salomonienne du Roi des Rois d'Ethiopie²⁰³ et la légende du Prêtre Jean, ce puissant monarque chrétien doté de l'incommensurable pouvoir de maîtriser les eaux du Nil²⁰⁴. Aussi

²⁰¹ N°1.09, CCCIO ; L386 : M8.

²⁰² *Voyages de Cyrus* en Anglais, Ramsay, 1796 et *Histoire de Cyrus* par Carpentier, 1661 ; *Heliodori Aethiopica Libri X Danieli Parci*, Francfort, 1721 dans Cat. Bibl. Audaux, p.73, 75 et 107, Arch. Abbadia. L'histoire de Théagène et Chariclée, également intitulée les *Ethiopiennes*, met en scène les amours d'un Thessalien et de la fille d'un roi d'Aethiopia. Sur l'histoire de la quête du Nil : ERLICH H. and GERSHONI I. (dir.), *The Nile. Histories, cultures, myths*, Lynne Rienner Publishers, Boulder-Colorado/London, 2000.

²⁰³ Selon le Kebra Nagast –Gloire des Rois – publié au XIVe siècle, l'Empereur d'Ethiopie serait le descendant du roi Salomon et de la reine de Saba. Il s'agit du mythe fondateur de la nation éthiopienne. Prétendument inspiré d'un texte apocryphe, le Kebra Nagast visait à légitimer le retour au pouvoir de la dynastie salomonide (BERHANOU ABEBE, 1998, p.35-36 ; BEYLOT R., « Les sources de l'épopée nationale éthiopienne. La Gloire des Rois (Kebra Nagast) » in *L'Arche éthiopienne, art chrétien d'Ethiopie*, 2000, p.24-27).

²⁰⁴ D'Abbadie possédait l'ouvrage *Fondation, vie et règle de l'ordre militaire et monastique du Prêtre Jean* (BERGER M.-C., 1997). La légende du Prêtre Jean naquit au Moyen Age alors que les Occidentaux

d'Abbadie était, en quelque sorte, conditionné à une image éthiopienne fantasmatique liée à la fable, au mythe et au sacré, qui devait fasciner une partie des romantiques en quête d'une chrétienté originelle à travers l'Orient²⁰⁵. En outre, durant son enfance, l'évocation de l'Ethiopie restait empreinte de mystère parce que le monde occidental était rarement parvenu à étudier son territoire et ses populations. Malgré les explorations de Pedro Paez et de James Bruce (Fig.11), qui localisèrent la source du Nil bleu en 1621 et 1770, l'Ethiopie demeurait une *terra incognita* non cartographiée et associée aux désastreuses missions jésuites du XVIIe siècle, qui provoquèrent sa rupture avec l'Occident²⁰⁶. Du point de vue de l'érudition, d'Abbadie fut fortement captivé par les seuls ouvrages existants sur l'Ethiopie, en l'occurrence l'étude ethnographique de l'allemand Job Ludolf, publiée en 1681, et surtout le journal de voyage de James Bruce, édité en français en 1790²⁰⁷. Ce dernier devint la référence essentielle en matière de récit de voyage au XIXe siècle ainsi que le livre de chevet du jeune d'Abbadie. Depuis le XVIIIe siècle, l'Ethiopie incarnait pour les Occidentaux la quête des sources du Nil, qui avait laissé bredouille maints grands conquérants depuis des millénaires. Après l'intermède jésuite, les quelques expéditions européennes s'inscrivirent dans l'optique de ce Graal géographique. Avec le Siècle des Lumières, les expéditions devinrent des missions laïques, encyclopédistes et désintéressées, dépourvues de motivation économique ou politico-religieuse. Cette approche rationaliste de Bruce inspira fortement d'Abbadie en tant qu'observateur de ses semblables et de la terre²⁰⁸. Tout d'abord, la quête du Nil constituait la finalité ultime de son projet²⁰⁹. Considérant à juste titre le fleuve bleu comme le cours mineur du Nil, il souhaitait localiser la source du Nil blanc. Cela nécessitait la maîtrise des sciences cartographiques, comme l'astronomie et la géodésie (Annexe 1), des méthodes telles que la triangulation (Annexe 1), auxquelles il consacra six années de préparation. Porté par les progrès de l'instrumentation scientifique, d'Abbadie prenait donc part à la course à la conquête du monde, opposant l'Angleterre et la France, relancée dans le

s'intéressèrent à la chrétienté noire d'Ethiopie qui accomplissait son pèlerinage à Jérusalem. Au XIIe siècle, de prétendues lettres adressées de sa part à l'Empereur de Byzance, Manuel Comnène, matérialisèrent son existence aux yeux des Chrétiens (RICHARD J., « L'Extrême-Orient légendaire au Moyen Age : Roi David et Prêtre Jean » in *Annales d'Ethiopie*, vol.2, 1957, p.225-244).

²⁰⁵ LAURENS H., « L'Orientalisme français : un parcours historique » in COURBAGE Y., KROPP M. (dir.), *Penser l'Orient*, IFPO/Orient Institut, Contemporain publications, n°16, Beyrouth, 2004, p.103-128. Cette perception fantasmée correspond aussi à l'image de l'Afrique au XIXe siècle (HUGON A., 1991, p.34-35).

²⁰⁶ Les Jésuites voulaient convertir au catholicisme tout le peuple éthiopien, ce qui entraîna une forte période de doutes spirituels et de troubles socio-politiques, voire d'anarchie. Trop de réformes inadaptées à l'identité préchalcédonienne de l'Ethiopie divisa le pays. La période fut marquée par une grande violence, notamment à l'égard des missionnaires européens qui furent expulsés en 1629 (BERHANOU ABEBE., 1998, p.54-58).

²⁰⁷ LUDOLF J., *Historia aethiopica*, Zunner, Frankfurt, 1681 ; BRUCE J., *Voyage en Nubie et en Abyssinie, entrepris pour découvrir les sources du Nil pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771, 1772 & 1773*, 10 vol., Paris, 1790. Ces ouvrages ont été republiés récemment : LUDOLF J., *Histoire de l'Ethiopie*, L'Archange Minotaure, Paris, 2008 ; BRUCE J., *Voyage aux sources du Nil (1769-1770)*, Khartala, Paris, 2004.

²⁰⁸ Il estimait que Bruce avait bien du mérite car il était moins un savant qu'un mondain. Il considérait Bruce et Burkhardt comme « les princes des voyageurs africains » (Eth. Abb. 267,f.71, BnF).

²⁰⁹ ABBADIE A. (d'), *Géodésie d'Ethiopie ou triangulation d'une partie de la Haute-Ethiopie*, Duprat, Paris, 1863, p.i-vi.

second quart du XIX^e siècle²¹⁰. La découverte des sources du Nil constituait en effet un enjeu considérable et dévoilait les volontés grandissantes de l'impérialisme occidental. En outre, influencé par la philanthropie ambiante, il fallait que son projet obéisse à une dynamique scientifique nouvelle valorisant un peuple différent du désormais habituel bon sauvage. Vivement captivé par les sciences humaines, d'Abbadie se tenait informé de l'actualité des explorations. Il en avait déduit que l'Afrique orientale, présentant un intérêt intellectuel significatif, avait le potentiel ingénieux des illustres civilisations précolombiennes²¹¹ et que la diversité ethnique éthiopienne lui permettrait de découvrir l'origine du peuple noir. Entendant ambitieusement exhumer une véritable civilisation, il envisageait une étude exhaustive associant ethnographie, anthropologie et géographie physique, dans la lignée encyclopédiste des Lumières.

L'intérêt de ce territoire ne résultait pas seulement de la lecture des récits de Bruce ou d'une rêverie romantique. La chrétienté participa fondamentalement au choix de ce fervent catholique. Sa curiosité de l'Ethiopie fut attisée par son héritage chrétien et son peuple méconnu relevant à la fois d'un fondement spirituel commun avec l'Europe et des figures de l'altérité. D'une éthique chrétienne particulièrement rigide, d'Abbadie allait jusqu'à manifester un certain mépris pour les autres croyances, notamment l'Islam ou le protestantisme qu'il assimilait, de manière souvent réductrice, au fanatisme religieux²¹². Cela explique son refus de s'engager durablement dans l'étude de nations musulmanes. Quant à l'Afrique noire, ses peuples lui paraissaient alors trop peu policés²¹³. Aussi projetait-il, dans un esprit missionnaire, le « rétablissement » de la foi catholique qui avait échoué du temps des Jésuites. Or, la croyance chrétienne, quoique de nature différente, n'avait jamais quitté le pays depuis son évangélisation au IV^e siècle²¹⁴. Mais d'Abbadie, porteur du renouveau catholique postrévolutionnaire, considérait sa propre confession comme la seule « vraie foi » chrétienne. A l'instar des Jésuites, il percevait les Ethiopiens comme des schismatiques dont la foi avait été « altérée » par le temps²¹⁵. C'est pourquoi, en vertu du devoir biblique de

²¹⁰ La politique impérialiste française avait nettement reculé suite à la chute de Napoléon. Après avoir retrouvé son honneur par de multiples conflits européens pendant la Restauration, la France recommença à se préoccuper de son empire colonial extraeuropéen à compter de 1830 (CHALINE J.-P., 2005, p.213-234).

²¹¹ « *Le silence que gardent toutes les relations de voyage dans l'Afrique occidentale sur la plupart de ces sujets importants [langues, religions, constitutions politiques et législatives, littérature] m'avait fait conclure, trop légèrement peut-être, que les populations de ces contrées réputées barbares n'ont ni état politique réglé, ni us juridiques, et en tout cas, fort peu de ces conventions tacites qui forment, en même temps que le bien-être, le lien des sociétés humaines. Au contraire, les voyageurs en Ethiopie disaient avoir trouvé sur les rives du lac Tana, comme jadis autour des lacs du plateau mexicain, des palais, des ruines, des livres, des érudits, une littérature, et tout le cortège de la culture intellectuelle.* » (ABBADIE A. (d'), 1863, p.i-vi).

²¹² ABBADIE A. (d'), 1863.

²¹³ « *Là, en effet, un peuple chrétien nous reçoit avec moins de défiance que les tribus fanatiques des musulmans ou les populations divisées et sauvages de la race nègre.* » (BSG, 1839, p.201).

²¹⁴ L'Ethiopie aurait d'abord été christianisée par l'apôtre Philippe. Son évangélisation fut effective avec l'arrivée de l'évêque Frumentius qui convertit le roi Ezana d'Axoum au IV^e siècle. Les chrétiens éthiopiens sont orthodoxes préchalcédoniens, donc monophysites (« Archaïsmes » in *L'Arche éthiopienne, art chrétien d'Ethiopie*, catalogue d'exposition, Paris musées/ Fundacio Caixa Girona, Paris, 2001, p.42-43).

²¹⁵ ABBADIE A. (d'), 1863, p.i.

prédication, il se proposa d'agir pour la propagation du catholicisme, supposément facilitée par une base religieuse commune. Il considérait même les Ethiopiens comme « *nos frères en religion* »²¹⁶, usant subtilement du principe révolutionnaire de fraternité. De ce point de vue, sa démarche n'était pas seulement désintéressée comme au XVIIIe siècle. Elle renouait avec les ambassades religieuses qui avaient ponctué l'histoire des explorations en Ethiopie entre le Moyen Age et la Renaissance. Par ailleurs, il s'intéressait à ce pays au moment où les expéditions occidentales étaient massivement dirigées vers le Nouveau Monde, l'Afrique de l'Ouest et l'Océan Indien. Alors que les Britanniques s'intéressèrent à l'intérieur de l'Afrique, dont l'Ethiopie dès la fin du XVIIIe siècle avec Bruce, puis les missions du pasteur Samuel Gobat, les autorités françaises commencèrent à y prêter timidement attention au début des années 1830, le plus souvent dans une perspective commerciale. La mission de Combes et Tamisier (1835-1837) inaugura les relations franco-éthiopiennes et fut suivie par celles de Ferret et Galinier, et Lefebvre (1839-1843) puis Rochet d'Héricourt (1842-1843)²¹⁷. Autant dire que les frères d'Abbadie, débarqués à Massauah le 17 février 1838, comptaient parmi les pionniers modernes qui séjournèrent durablement en Ethiopie.

Les ambitions de d'Abbadie révèlent la richesse de son projet, à la fois continuateur du rationalisme des Lumières, de la volonté politico-religieuse occidentale héritée du Moyen Age et de la Renaissance. D'ailleurs, ce rêve, qui germa véritablement en lui à l'adolescence, lui paraissait initialement utopique²¹⁸. L'Ethiopie rassemblait nombre de ses centres d'intérêt : érudition, chrétienté, spécificités anthropologiques, énigme géographique, dimension imaginaire. Sa mission n'était ni seulement savante, ni exclusivement évangélisatrice, ni complètement intéressée, elle s'inscrivait également dans le mouvement intellectuel orientaliste et romantique qui rêvait avec les figures de l'altérité. Malgré ses objectifs pragmatiques, l'environnement intellectuel de d'Abbadie influa sur sa conduite du voyage et sur son besoin de confrontation au monde. Les explorateurs romantiques déambulaient pour conjurer leur mal-être, prenant le temps de contempler les terres inconnues afin d'en rapporter des souvenirs écrits ou artistiques. L'approche personnelle de d'Abbadie était ainsi à la croisée du rationalisme et du romantisme, du raisonnement et de l'utopie²¹⁹. Comme nombre de ses confrères, il était en décalage certain avec la société européenne et se faisait

²¹⁶ ABBADIE A. (d'), « Sur l'abolition de l'esclavage en Afrique », Extrait du *Bulletin de la Société des Etudes Coloniales et Maritimes*, avril 1896, Paris.

²¹⁷ BROU N., *Dictionnaire des explorateurs et grands voyageurs français du XIXe siècle*, CTHS, Paris, 1988.

²¹⁸ Lorsque son ami Granier évoquait leurs désirs d'avenir, d'Abbadie notait pudiquement : « *Quelquefois, à son tour, Granier s'enquiert de mes projets ultérieurs ; je lui réponds par des lieux communs ; il n'y voit sans doute que de l'indécision ; et moi je renferme dans mon cœur, pour lui comme pour le reste du monde, le projet si insensé, mais si beau, qui fait les délices de tous mes loisirs* » (DARBOUX G., 2001, p.7).

²¹⁹ Le stéréotype de l'explorateur du XIXe siècle est complètement transposable à d'Abbadie qui étudiait inlassablement en retardant son retour : « *Il est, moins que l'explorateur des Lumières, tenté de revenir à son port d'attache pour livrer sa moisson de nouvelles certitudes, moins que le voyageur romantique, porté par sa nostalgie d'être. Il est attiré par l'errance, dirigée et rationalisée, mais entraînant la rupture plus ou moins profonde avec son monde d'origine.* » (MIEGE J.-L., « Explorations », in *Encyclopaedia Universalis*, 2008, [en ligne], réf. du 20 juin 2011, URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/explorations/>).

paradoxalement l'ambassadeur des intérêts occidentaux en Afrique²²⁰. D'autant qu'à l'initiale dimension savante et religieuse, se greffa progressivement une approche politico-commerciale projetant la création d'un protectorat français en Ethiopie. Se prévalant de la posture intellectuelle de toute une société, sa démarche impliquait une présumée supériorité innée européenne sur l'Autre²²¹. Si la complexité de son approche correspond aux ambitions occidentales fondées sur la connaissance, l'évangélisation, le commerce, puis à la fin du XIXe siècle, la colonisation, il se distingua de ses confrères par la profondeur de son engagement religieux et l'extrême précision de son projet scientifique. L'orientaliste Eugène Nourrit synthétisait assez justement la valeur de ces ambitions exploratoires : « *Entre le savant et l'explorateur, il y avait en vous l'apôtre* »²²².

- **Une préparation conforme à la demande institutionnelle**

D'Abbadie avait conçu un programme d'une grande ambition justifiant la nécessité d'une préparation longue et approfondie. Menée de 1829 à 1835, celle-ci pris tant de place dans sa vie qu'elle constitua une étape de l'exploration en elle-même. Cette phase préparatoire se développa en quatre axes : les connaissances scientifiques, l'acquisition de matériel, l'entraînement physique et la recherche de soutien du monde savant²²³. Ce vaste programme était complété par deux axes supplémentaires consacrés à l'expertise et, dans une moindre mesure, à l'art militaire. En réalité, loin d'être du ressort d'un seul homme, il se révélait fidèle aux attentes des institutions, savantes comme politiques.

D'Abbadie mit un point d'honneur à consulter des hommes d'expérience, qui l'aiguillèrent dans ses divers champs de préparation. Ils abordaient avec lui des sujets scientifiques, logistiques ou relatifs à la vie quotidienne, que les convenances proscrivaient des récits officiels²²⁴. D'Abbadie entendait en effet prévenir autant que possible les désagréments du voyage. A ses yeux, quatre explorateurs de renom se distinguèrent particulièrement par leurs conseils : le naturaliste allemand Edouard Rüppell, l'hydrographe anglais John Washington, l'égyptologue français Frédéric Cailliaud et l'armateur écossais Macgregor Laird²²⁵. Cependant, d'autres, tels que Tiarks, Pentland, Burnes, Ross ou Combes, contribuèrent

²²⁰ Richard Burton fut même targué d'être « unbritish » et Mary Kingsley, exploratrice du Gabon, fuyait la société britannique trop policée (HUGON A., 1991, 32-35).

²²¹ HUGON A., 1991, p.32-35.

²²² Lettre d'Eugène Nourrit (père), 12 avril 1895, n°415, 152 J 495, AD64.

²²³ DARBOUX G., 2001, p.5-11.

²²⁴ En 1867, il exposa sa démarche: « *Arrivé sur le théâtre de ses travaux, le voyageur s'aperçoit souvent, et presque toujours trop tard, que ses bagages sont inutilement exagérés, que ses instruments sont insuffisants, et que l'Europe est déjà trop loin pour réparer des omissions désormais irréparables. C'est dans la prévision de ces mécomptes qu'avant d'entreprendre un long voyage en Afrique, je me suis attaché à demander aux explorateurs de cette partie du monde les conseils de leur expérience et tous ces détails intimes qu'on n'insère pas dans les relations de voyage parce qu'ils conviennent seulement à des rares candidats.* » (ABBADIE A. (d'), « Instructions pour les voyages d'exploration », Extrait BSG, Martinet, Paris, 1867, p.3-4).

²²⁵ BSG, 1839, p.201.

également à la bonne anticipation de sa mission. Ainsi, dès 1835, d'Abbadie était-il déjà inséré dans « *cette confraternité entre tous les voyageurs* »²²⁶, qui ne connaît pas, ou peu, de frontières administratives. Son voyage en Royaume-Uni en 1835 n'avait pas pour seul objectif un retour aux sources familiales, mais aussi la rencontre d'une partie de ces explorateurs expérimentés. Ce fut à Londres, au début de cette année, qu'il s'entretint avec le premier d'entre eux, le célèbre Sir Alexander Burnes (Fig.12-Annexe 2.3). Entre autres conseils topographiques, l'une de ses suggestions fondamentales, reposant sur l'observation et la connaissance des populations autochtones, allait devenir le *credo* de d'Abbadie²²⁷. C'est d'ailleurs à ce titre qu'il décida d'étudier les sciences divinatoires, « *pour vivre au milieu des sauvages d'Afrique* »²²⁸. L'explorateur orientaliste insista sur la rédaction de notes de voyage et la confrontation à la société dès que possible après le retour²²⁹. Selon Burnes, il était primordial de susciter l'émulation des idées et de raviver les souvenirs par les échanges humains. Malgré son caractère naturellement prolixe, d'Abbadie garda à l'esprit ces recommandations et s'engagea à rédiger un journal de voyage²³⁰. En somme, Burnes lui apportait son expérience morale de l'étranger. Il semble, au demeurant, qu'il dépeignit un tableau très sombre des voyages et des autochtones, si bien que ces conversations altérèrent l'optimisme et les illusions de d'Abbadie²³¹. Quelques jours plus tard, il s'entretint avec Tiarks, un Allemand établi en Angleterre, connu pour avoir déterminé les limites entre les Etats-Unis et le Canada (Annexe 2.4), puis avec l'astronome Pentland. Ces échanges concernant l'instrumentation, les observations et les modes de calculs ne convainquirent pas complètement d'Abbadie²³². Quoiqu'enrichissantes, ces rencontres en Angleterre ne relevèrent pas de ses modèles d'exploration, probablement parce que leur manière d'envisager le voyage différait trop de la sienne. A l'écoute de ces hommes d'expérience, d'Abbadie ressentait probablement l'ambition extrême de ses objectifs.

De retour à Paris fin mars 1835, ces entretiens l'avaient plongé dans un profond découragement qui ne l'empêcha pas, cependant, de persévérer²³³. En revanche, ses nouveaux interlocuteurs lui transmirent une vision du voyage tout aussi lucide, mais plus en

²²⁶ ABBADIE A. (d'), 1867, p.3-4.

²²⁷ D'Abbadie notait : « *Il faut bien étudier les habitants en comparant actions, paroles & physionomies, puis agir en conséquence. Les actions sont les plus important [sic]. C'est la connaissance du caractère asiatique qui a servi Burnes plus qu'aucune autre chose.* » (carnet de 1835, f.12v-13, ms 2081, BIF). Toutefois ses connaissances humanistes ne suffirent pas à maintenir Burnes en vie. Il fut victime d'insurgés afghans en 1842.

²²⁸ Damas-Hinard, s.d., f.71v, ms 2073, BIF.

²²⁹ les questions « *en exigeant des réponses rappellent plusieurs choses oubliées et nous font voir que tel objet est intéressant quoique par la fréquence dans le pays nous eussions pensé le contraire.* » (carnet de 1835, f.12v, ms 2081, BIF).

²³⁰ Trois mois après leur entretien, il écrivait : « *Je l'ai dit à Burnes ; je me le suis promis avant de quitter la France, je veux me préparer à tenir un autre journal dans ces lieux où il n'y a ni guides imprimés, ni autorités vivantes qu'on puisse consulter, où moi je dois tout voir où moi seul je dois tout noter.* » (carnet de 1835, f.34v, ms 2081, BIF). D'après la quantité de documents conservés à la BnF ou à la Bibliothèque de l'Institut, il appliqua ces conseils autant qu'il le put.

²³¹ Sa « *résolution* » en était « *encore ferme mais un peu assombrie* » (carnet de 1835, f.11, ms 2081, BIF). Cela explique sûrement, en plus de sa mort prématurée, qu'il ne figure pas parmi les modèles de d'Abbadie.

²³² carnet de 1835, f.15v à 16v, f.50-50v, ms 2081, BIF.

²³³ « *découragé dans [ses] plans* », jugeant son « *avenir triste, incertain & coupé* » et sentant sa tête « *tracassée de douleurs* » et son « *corps lâche & affaibli* » (carnet de 1835, f.49, ms 2081, BIF).

adéquation avec ses projets. Echangés le 20 mars 1835²³⁴, les conseils de Macgregor Laird (Fig.13-Annexe 2.5) feront encore autorité plusieurs décennies plus tard, d'Abbadie les ayant traduits pour la rédaction de ses propres instructions d'exploration de 1867. Il qualifiait cet explorateur d'homme « *très intelligent* », qui avait « *vécu assez sagement dans le climat le plus meurtrier d'Afrique* »²³⁵. Célèbre pour ses expéditions au Niger, les conseils de Laird découlaient naturellement de sa pratique d'explorateur non scientifique, de son expérience humaine et quotidienne. Par conséquent, ses recommandations étaient surtout d'ordre hygiénique et moral, voire spirituel. Depuis la tenue vestimentaire jusqu'aux recettes médicamenteuses et à l'analyse de symptômes sanitaires, la note écrite de Laird comporte des instructions essentielles du point de vue de la survie en Afrique. Ainsi recommandait-il de garder la tête rasée et couverte, les pieds nus dès que possible, et de porter l'habillement local lorsque cela se révélait utile. Ses recommandations concernant les attitudes envers les autochtones impliquaient la position privilégiée et dominante de l'homme occidental²³⁶, tout en introduisant les notions du respect et de l'éthique religieuse afin d'être irréprochable aux yeux des indigènes et de sa propre croyance²³⁷. La lettre de Laird se distingue par son esprit de bienveillance, de courage et de solidarité, valeurs intégrées *a priori* naturellement par les voyageurs en raison du risque permanent de leurs missions²³⁸. Sous l'égide de la foi, il témoignait de l'extrême difficulté des explorations, que seul celui qui en avait fait l'expérience pouvait comprendre. Laird insistait sur la précarité et la dureté de la réalité africaine qui a tôt fini d'entamer la force morale. Son ultime conseil reposait donc sur la foi, indispensable pour ne pas sombrer dans le désespoir et conserver son jugement face aux aléas du voyage²³⁹. S'achevant par la retentissante injonction biblique « *crains Dieu* »²⁴⁰, de tels conseils ne pouvaient que satisfaire le fervent catholique qu'était d'Abbadie. La foi, participant déjà de ses motivations de voyage, se révélerait un réconfort essentiel face à la rudesse africaine. Par

²³⁴ Lettre de Macgregor Laird, 20 mars 1835, dossier « Notes de travail 1829-1895 », 152J11, AD64. D'Abbadie cite cette lettre comme étant fondamentale dans ABBADIE A. (d'), 1867, p.3-4.

²³⁵ ABBADIE, 1867, p.35-37.

²³⁶ « *Never forget that you are a white man and are "fetish" or sacred with the negro* », « *act justly towards them* » c'est-à-dire « N'oubliez pas que vous êtes un homme blanc et êtes "fétiche" ou sacré pour les nègres », « *agissez justement à leur rencontre* ».

²³⁷ « *A dignified carriage among savages is every thing* » c'est-à-dire « Un comportement digne parmi les sauvages représente tout. »

²³⁸ « *If the accompanying remarks are of any use to you, it will be a gratification to your very trusty. [...] That great God who careth not for rank or station, for nation or for country, bless you, my son, bless you* » c'est-à-dire « Si les remarques ci-jointes sont d'une quelconque utilité pour vous, ce sera une gratification pour votre très confiant serviteur. [...] Que le Seigneur tout-puissant, qui veille non pour le classement ou la situation, pour la nation ou pour le pays, vous bénisse, mon fils, vous bénisse. » (Lettre de Macgregor Laird, 20 mars 1835, dossier « Notes de travail 1829-1895 », 152J11, AD64).

²³⁹ « *Above all things. Go upon the expedition with a firm belief in Divine Providence which is the only philosophy that I have found to stand the wear of an African climate. If you are a predestinarian already, so much the better, if not, become one, you will when you return be of that opinion. In short fear God & keep your bowels open.* » (Par-dessus toute chose. Allez au-devant de l'expédition avec une ferme croyance en la Divine Providence qui est la seule philosophie que j'ai trouvée pour supporter la charge d'un climat africain. Si vous êtes déjà fataliste, c'est mieux ainsi, si non, devenez-le, à votre retour vous serez de cette opinion. En bref, craignez Dieu & restez sur le qui-vive.) (Lettre de Macgregor Laird, 20 mars 1835, dossier « Notes de travail 1829-1895 », 152J11, AD64).

²⁴⁰ Par exemple, *Apocalypse de Jean*, 14-71.

son intérêt pour les conseils quasiment mystiques de Laird, il signifiait que, bien au-delà de l'enjeu scientifique, la préservation de la vie et du salut de l'explorateur était primordiale.

Par la suite, d'Abbadie s'adressa à l'illustre égyptologue Frédéric Cailliaud (Fig.14-Annexe 2.6), dont l'entretien s'avéra aussi complet que concret²⁴¹. Cailliaud était alors l'un des rares français ayant approché les terres éthiopiennes, puisqu'il avait remonté le Nil bleu jusqu'en Nubie. Il pouvait, par conséquent, faire profiter d'Abbadie de son expérience de voyageur, de savant, ainsi que de sa connaissance des terres et des peuples d'Afrique orientale. Les deux hommes se rencontrèrent à Tours le 14 décembre 1835. A l'instar de Burnes ou Tiarks, Cailliaud indiqua ses méthodes d'observation et l'efficacité de certains instruments²⁴². Ses conseils portèrent, de plus, sur les essentielles coutumes financières basées sur les monnaies d'échange - de petits pistolets, des chaînes en or ou des perles. Comme Laird, il donna des consignes d'ordre sanitaire, telles que les remèdes contre l'ophtalmie et le régime alimentaire²⁴³. Surtout, il était le seul des référents de d'Abbadie qui évoqua son expérience du désert, où « *il est indispensable d'avoir l'ombre d'une tente* » et dans lequel il déconseillait logiquement l'exercice physique à outrance²⁴⁴. Sur les relations à entretenir avec la population locale, les conseils de Cailliaud traduisaient ostensiblement l'attitude impérialiste des Occidentaux. La compréhension de l'exploration par les autochtones n'avait que peu d'importance pourvu qu'elle se finalise avec succès. Aussi conseillait-il de se faire passer au besoin pour un fou, argument irrémédiable pour les indigènes²⁴⁵. Loin d'œuvrer dans l'intérêt des populations locales, mais bien dans celui de son mandataire, l'explorateur devait compter avec les autochtones, savoir les appréhender et cultiver des relations sans remous dans la seule perspective de sa réussite. Bien que d'Abbadie, plus humaniste, utilisât de tels arguments dans les cas extrêmes, cet entretien éveilla son admiration pour son brillant prédécesseur. Par ailleurs, la teneur de ces échanges laisse présager de la richesse des conseils promulgués par Washington (Annexe 2.7) et Rüppell (Annexe 2.8) qui, selon d'Abbadie, dominaient aussi le monde des explorations. Si le premier voyagea en Amérique et en Méditerranée, il paraît évident que l'expérience de l'Afrique et du Nil du second ait eu un intérêt fondamental pour d'Abbadie²⁴⁶. En réponse à ses sollicitations, Washington lui donna

²⁴¹ carnet de 1835, f.70v à 72, ms 2081, BIF.

²⁴² Il le mettait en garde au sujet des chronomètres inefficaces « *après avoir été sur des chameaux* », et lui exposait sa méthode de relèvement du paysage à l'aide d'une boussole et d'une rose des vents.

²⁴³ « *Il ne faut jamais manger d'œufs dans les pays Africains ; mais beaucoup de riz et quand on peut beaucoup de poules tant en soupe qu'en bouilli : jamais ni poivre ni autres épices quoique les indigènes en usent beaucoup. Le lait est toujours bon. [...] Il faut porter avec soi du café : ce qui est très bon comme excitant et le seul que la chaleur comporte.* » (carnet de 1835, f.71-71v, ms 2081, BIF).

²⁴⁴ Son propos était complété par des indications sur les conditions de sommeil, de préférence sous une tente et isolé du sol par des couvertures et une toile cirée ou un caban (carnet de 1835, f.71-71v, ms 2081, BIF).

²⁴⁵ « *Il est bon parfois de passer pour fou ou plutôt de laisser dire à ses domestiques & ses interprètes que l'on voyage pour voir ce qui est, doit-on ajouter, un signe évident de folie. Les indigènes le regardent comme tel.* » En outre, il conseillait d'employer un esclave et un domestique pour assurer la communication.

²⁴⁶ Toutefois, une seule et unique lettre de Rüppell subsiste dans les archives. Postérieure à l'exploration, elle ne concerne que des observations de latitude (lettre du 28 mars 1856, 152 J 603, AD64).

des conseils financiers et accepta d'être son intermédiaire à la Royal Geographical Society²⁴⁷. Malgré la rareté des échanges écrits avec Rüppell et Washington, d'Abbadie érigea leurs œuvres respectives en véritables références du voyage savant. D'autre part, surprenante peut paraître, dans sa préparation, l'absence quasi-totale de Combes et Tamisier, premiers explorateurs français de l'Ethiopie au XIXe siècle. Rentrés quelques mois avant son départ, leur point de vue semblait capital, car ils possédaient les connaissances les plus actualisées du pays. Or, d'Abbadie ne les cita qu'une fois, lors d'une intervention à la Société de Géographie en 1839, mentionnant un riche entretien avec Combes. Mais le contenu en reste aussi vague que l'évocation de l'explorateur est succincte²⁴⁸. Si d'Abbadie le cita en préambule de sa communication, on peut supposer qu'il le fit moins par admiration que par bienséance. Et plus tard, il ne le compta pas parmi ses modèles, peut-être en raison de l'appartenance de Combes au saint-simonisme, de sa rencontre trop en aval de sa préparation, et surtout de l'échec de sa seconde expédition²⁴⁹. En somme, d'Abbadie se forma activement au contact de ses prédécesseurs ou à la lecture de leurs relations de voyage, démarche accumulative, mais nécessaire dans la mesure où les rares sources d'informations relatives aux terres inconnues étaient humaines.

Dans le domaine de l'équipement, d'Abbadie réfléchit d'abord en fonction de la longueur des expéditions²⁵⁰. Son attirail consistait en instruments scientifiques de base, un nécessaire d'écriture, un couteau à pièces et de l'eau de vie, complétés, en cas de course longue, par une foule d'autres outils scientifiques²⁵¹ et bureautiques ainsi que des ouvrages de distraction, en l'occurrence, les deux auteurs anglo-saxons qu'il admirait le plus, Lord Byron et Walter Scott. Mais, comme il préparait son expédition à ses propres frais et s'inspirait des conseils de Burnes, il se contenta, dans un premier temps, d'instruments basiques et peu encombrants destinés aux relevés topographiques par lignes brisées : deux chronomètres, deux sextants (Fig.15 -Annexe 1), une lunette (Fig.16) et de nombreux petits instruments (Fig.17)²⁵². Mais, avant son grand départ, il n'avait pu commandé la construction que d'un seul appareil, en 1831, un sextant de Gambey. En outre, il n'omit pas le nécessaire médical, dont la composition, digne des savoirs d'un chimiste, reflète l'état des connaissances

²⁴⁷ Il lui conseillait de contracter un crédit auprès de l'établissement Hammersley Bankers. Puis il l'assurait de son intérêt permanent pour ses travaux (lettre du 18 août 1836, 152J754, AD64).

²⁴⁸ « *Avant de partir, nous eûmes l'avantage de nous entretenir avec M. Combes, qui s'empessa de nous donner toute espèce de renseignements sur le voyage qu'il venait de finir et que nous allions entreprendre* » (BSG, 1839, p.201). La relation de leur voyage (COMBES E., TAMISIER M., *Voyage en Abyssinie*, Dessessart, Paris, 1838) laisse cependant préjuger du type d'informations transmises aux d'Abbadie.

²⁴⁹ TIRAND P., *Edmond Combes. L'Abyssinien 1812-1848. La passion de l'Orient*, L'Harmattan, Paris, 2010.

²⁵⁰ « *petit voyage* », « *grand voyage* » ou « *course rapide à pied ou à cheval* » (Carnet de 1835, ms 2082, p.106-107, BIF).

²⁵¹ Par exemple, des sextants, des compas, une lunette pour occultations, un cercle pour distances ou divers types de boussoles (Carnet de 1835, ms 2082, p.106, BIF).

²⁵² ABBADIE A. (d'), 1863, p.i-14. Ces petits instruments étaient des thermomètres, boussole, ciseaux ou bien des compas. Cet équipement insuffisant entraîna un bref retour en Europe en 1839 (cf. partie suivante).

pharmaceutiques de l'époque²⁵³. Les remèdes ne semblaient pourtant pas au cœur de ses priorités. Hormis sa modeste trousse d'urgence, il avait seulement pris note des conseils de Cailliaud²⁵⁴ et Laird²⁵⁵. De telles précisions n'étaient pas sans rappeler l'autonomie forcée de l'explorateur, et donc la nécessité de la pluridisciplinarité de ses compétences. A ces fins, d'Abbadie suivit une formation médicale, aussi vitale pour lui-même que pour la population qu'il rencontra²⁵⁶. Mais, du point de vue sanitaire, il misait davantage sur la prévention et l'anticipation grâce à une préparation physique particulièrement difficile.

L'entraînement du corps constitua un défi journalier pendant cette phase préparatoire. Outre la nécessité de se familiariser aux conditions de vie précaires, un tel entraînement visait à la connaissance de son corps afin de rester le plus serein possible lors de l'éloignement du monde civilisé²⁵⁷. Conscient de la pénibilité physique des explorations, il s'imposa un entraînement digne d'un sportif de haut niveau, pratiquant avec talent l'escrime, la gymnastique, les courses à pied « *par tous temps* » et la natation²⁵⁸. D'une extrême rigueur, il semblait s'inspirer des pratiques sportives antiques autant que des méthodes modernes, comme en témoignent ses ouvrages *Gymnastique des jeunes grecs* ou *Manuel gymnastique et moral* d'Amoros publié en 1830²⁵⁹. Ses biographes ont toujours souligné le caractère exceptionnel de ses performances. Darboux relatait le grand étonnement des Biarrots qui l'avaient vu, à l'été 1827, parcourir à la nage les cinq cents mètres séparant la plage du Port-Vieux du rocher Boucalot²⁶⁰, une prouesse en ces temps où la natation n'était pas monnaie courante. Quant à Petit, il évoquait la surprise de la population de Laàs, lorsque d'Abbadie et son frère Arnould avaient traversé le Gave d' Oloron à la nage et complètement habillés plutôt que d'attendre indéfiniment le bac²⁶¹. D'Abbadie retraçait ensuite ses courses par écrit, par souci de rigueur. Avançant habituellement à une très honorable allure de 9 km/h dans des zones généralement montagneuses, il comptabilisait de nombreuses courses d'une trentaine de kilomètres²⁶², et les distances marathoniennes étaient loin de l'effrayer. Un jour, il effectua une course d'Audaux à Saint-Palais, soit cinquante-six kilomètres aller-retour, en six heures. Une autre fois, il joignit Cambo à Audaux, c'est-à-dire cent kilomètres, en un peu plus de

²⁵³ « sulfate de quinine divisée par paquets de. Charpie. Sparadra & taffetas] d'Angleterre. Acide] de plomb solide. Sulfate] de zinc. » (Carnet de 1835, ms 2082, BIF, p.107).

²⁵⁴ Pour la guérison de l'ophtalmie (Carnet de 1835, f.71-71v, ms 2082, BIF).

²⁵⁵ Pour lutter contre la fièvre (carnet de 1835, f.49-49v, ms 2081, BIF).

²⁵⁶ Lettre au ministre de l'Agriculture, 1855, G39 : « des études médicales faites partiellement en France dans le but d'exercer en ces contrées sauvages où le diplôme n'est pas de rigueur m'ont permis de traiter avec succès un grand nombre de malades en Arabie, en Abyssinie et dans les contrées sauvages des Gallas. »

²⁵⁷ D'Abbadie expliquait cette démarche dans ses instructions de voyage en 1867 : « C'est avant de partir et en Europe même qu'on doit apprendre par la pratique ses limites personnelles pour tous les exercices du corps, pour l'abstinence, le jeûne même, et pour la faculté de supporter la soif et le manque de sommeil. En voyage, on devra toujours rester bien en deçà de ces limites. » (ABBADIE A. (d'), 1867, p.32).

²⁵⁸ PETIT C., 1899, p.536-560.

²⁵⁹ Cat. Bibl. Audaux, p.37, arch. Abbadia.

²⁶⁰ DARBOUX, 2001, p.5-11.

²⁶¹ PETIT C., 1899, p.536-560.

²⁶² entre Audaux, Laàs et Sauveterre de Béarn, Biarritz et Saint-Jean-de-Luz, Bayonne et le château de Garro (carnet de 1835, f.63v-64, ms 2081, BIF).

quinze heures et « *regardant cette course comme fort belle* » malgré les conditions météorologiques. D'ailleurs, il bravait toutes conditions atmosphériques et topographiques, traversant des gués, courant dans la boue ou sous une pluie battante²⁶³. En somme, plus les conditions étaient difficiles voire ingrates, plus son entraînement était digne d'intérêt et utile pour son voyage à venir. Sa préparation physique fut complétée par un régime alimentaire restrictif, ayant l'avantage de l'habituer à la privation et aux contraintes nutritives d'un explorateur séjournant dans des terres naturellement ou humainement hostiles. Aussi nota-t-il avec attention les mises en garde d'ordre alimentaire de Cailliaud ou Laird et il « *s'accoutuma à ne se nourrir que d'œufs, de légumes et de lait* »²⁶⁴. Il avait donc appliqué les conseils de Cailliaud, estimant que « *le lait est toujours bon* »²⁶⁵, et les recommandations de Laird, invitant à manger le moins possible et à porter une vigilance toute particulière vis-à-vis des viandes²⁶⁶. Cette habitude de l'effort physique et moral le prédisposait à résister à la difficulté du voyage dans la durée.

La formation intellectuelle fut naturellement au cœur des préoccupations de d'Abbadie. En voyage, une maîtrise des sciences s'avérait obligatoire parce que l'explorateur devenait son seul et unique référent. La préparation scientifique était donc systématique chez les voyageurs qui étudiaient en vue d'une expédition²⁶⁷. Suite à l'obtention de son baccalauréat, il avait commencé à s'intéresser à la botanique et aux plantes²⁶⁸. Dès cette époque, il suivit aussi les cours d'astronomie et de géologie élémentaires du professeur Léon à Toulouse, qui éveillèrent probablement son attirance pour les observations en terres inconnues²⁶⁹. Mais si cet intérêt révélait ses dispositions pour les disciplines nécessaires lors des explorations, sa formation scientifique concrète ne devait démarrer qu'en 1830, c'est-à-dire après sa décision, l'année précédente²⁷⁰, de partir en quête des sources du Nil. Cette préparation ciblée traduisait en outre les changements de la démarche exploratoire et les perspectives de la science depuis la Révolution. La base théorique de l'exploration s'exprimait par une approche naturaliste qui relevait initialement des préoccupations agricoles nationales issues de la Première République. L'objectif résidant en la connaissance et la maîtrise complète de l'espace, les candidats au voyage se devaient de maîtriser, autant que faire se peut, la

²⁶³ tantôt perdant vingt-cinq minutes « *à traverser la digue du moulin de Gestas* », tantôt courant « *par une pluie battante & après une nuit d'orage, encore tout mouillé* », « *par un chemin de boue grasse* » mais aussi « *par temps chaud* » (carnet de 1835, f.67-67v, ms 2081, BIF).

²⁶⁴ Il avait en outre « *banni la viande* » (PETIT C. 1899, p.536-560).

²⁶⁵ carnet de 1835, f.70v-71-71v, ms 2081, BIF.

²⁶⁶ « *On no account eat roast meat : boil every thing* » : « *Sous aucun prétexte ne mangez de viande rôtie : faites tout bouillir* » (Lettre de Macgregor Laird, 20 mars 1835, dossier « *Notes de travail 1829-1895* », 152J11, AD64).

²⁶⁷ Rüppel était rentré après son premier voyage pour se former aux sciences naturelles et à l'astronomie ; Tiarks s'était rendu en Amérique du Nord de par ses compétences d'astronome arpenteur ; Washington s'était consacré à l'étude hydrographique avant d'être missionné vers le Nouveau Monde.

²⁶⁸ au sujet desquelles il laissa un carnet de notes daté de 1827 à 1828 à Toulouse (ms 2088-2090, BIF).

²⁶⁹ Carnet entamé le 10 décembre 1827 (ms 2085, BIF).

²⁷⁰ ABBADIE, 1863, p.i-vi.

géologie, la minéralogie et les sciences naturelles²⁷¹, premiers cours approfondis de sciences dures auxquels assista d'Abbadie à la Faculté des Sciences de la Sorbonne entre 1830 et 1831²⁷². Là, il devait y recevoir des enseignements de professeurs illustres, quasiment tous membres de l'Académie des Sciences. Ses cours de minéralogie lui furent dispensés par Brongniart, collaborateur du célèbre Cuvier, qui s'illustra par ses recherches sur la céramique et son implication pour la valorisation scientifique de la Manufacture de Sèvres²⁷³. Bien qu'il fût considéré comme le fondateur de la méthode en géologie au XIX^e siècle, ce fut son collègue Brochant de Villiers qui forma d'Abbadie à la discipline géologique²⁷⁴. Eminent spécialiste en la matière, ce dernier laissa des travaux de référence sur la minéralogie, la cristallographie et une carte géologique de la France. D'Abbadie compléta sa formation par les enseignements d'ichtyologie de Duméril, grand expert des poissons et des reptiles, qui avait humblement renoncé à candidater à l'Académie des Sciences alors que son élection y était assurée²⁷⁵. L'aspirant voyageur décida, en outre, d'approfondir ses connaissances en matière d'astronomie et de physique par les enseignements de Biot²⁷⁶, collaborateur d'Arago et auteur d'une pléthore d'études, entre autre sur la mécanique céleste, l'astronomie et la réfraction et les molécules de la lumière²⁷⁷. En 1833, d'Abbadie assista au cours d'histoire naturelle d'Elie de Beaumont au Collège de France (Annexe 2.9), éminent géologue avec lequel il resta étroitement lié. Cette même année, il constitua son premier lexique français-arabe en vue de ses relations avec la population orientale²⁷⁸. Mais, dans le domaine scientifique, autant de théorie impliquait obligatoirement une expérience pratique. Aussi partagea-t-il ses journées de jeunesse entre l'université et un laboratoire savant où il apprenait des manipulations physiques et chimiques et où il travaillait afin de « *satisfaire à cette passion des voyages qui [le] hantait depuis [son] enfance* »²⁷⁹. En outre, il s'appuyait dès que possible sur son environnement direct, en étudiant par exemple la montagne des Trois Couronnes derrière Fontarrabie²⁸⁰. Enfin, il fréquentait, déjà en 1832, les sociétés savantes. Cette année-là, il avait assisté à une séance de la Société de Géographie de

²⁷¹ BLAIS H., « Le rôle de l'Académie des sciences dans les voyages d'exploration au XIX^e siècle », in *La revue pour l'histoire du CNRS*, 2004, mis en ligne en 2007, réf. du 7 juillet 2011. URL : <http://histoire-cnrs.revues.org/587>

²⁷² 1.09, CCCIO ; DARBOUX G., 2001, p.10-11 ; Carnets de note 1830-1831, ms 2078, BIF.

²⁷³ « Brongniart (Alexandre-Théodore) » in LAROUSSE P., 1866-1879, réf. du 8 juillet 2011, URL : <http://www.classiques-garnier.com.rproxy.univ-pau.fr/numerique-bases/index.php?module=App&action=FrameMain> ; BRUNET M., « Brongniart Alexandre (1770-1847) » in *Encyclopaedia Universalis* [En ligne], réf. du 8 juillet 2011, URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/alexandre-brongniart/#>

²⁷⁴ DARBOUX, p.10-11 ; « Brochant du Villiers (André-Jean-François-Marie) » in LAROUSSE P., 1866-1879, réf. du 8 juillet 2011, URL : <http://www.classiques-garnier.com.rproxy.univ-pau.fr/numerique-bases/index.php?module=App&action=FrameMain>

²⁷⁵ Expert reconnu, il avait enseigné les connaissances de base sur les vertébrés à son ami Cuvier (« Duméril (André-Marie-Constant) » in LAROUSSE P., 1866-1879, réf. du 8 juillet 2011, URL : <http://www.classiques-garnier.com.rproxy.univ-pau.fr/numerique-bases/index.php?module=App&action=FrameMain>).

²⁷⁶ Au sujet des cours de Biot, Brochant de Villiers, Brongniart et Duméril : Carnet 1830-1831, ms 2078, BIF.

²⁷⁷ « Biot (Jean-Baptiste) » in LAROUSSE P., 1866-1879, réf. du 8 juillet 2011, URL : <http://www.classiques-garnier.com.rproxy.univ-pau.fr/numerique-bases/index.php?module=App&action=FrameMain> ; DIENY C., « Biot Jean-Baptiste », in POUILLON F., 2008, p.110-111.

²⁷⁸ Carnets de note 1833, ms 2080, BIF.

²⁷⁹ N°1.09, CCCIO.

²⁸⁰ Carnet de 1835, ms 2082, BIF, p.111 et 127.

Paris²⁸¹. L'année suivante, il prit des notes relatives à la British Association de Cambridge²⁸² et, en 1835, son voyage à Londres lui donna l'opportunité d'assister aux séances de la Royal Astronomical Society²⁸³.

À la Société de Géographie en avril 1839, d'Abbadie résuma ses préparatifs en les assimilant métaphoriquement à l'art militaire afin de mettre en lumière l'extrême rigueur de son « *éducation physique et intellectuelle* »²⁸⁴. Par ce biais, il associait les explorations à des campagnes guerrières, en raison de leur vocation commune à la maîtrise de l'espace. Cet état d'esprit témoigne de la posture impérialiste naissante des sociétés occidentales et répond aux attentes gouvernementales en termes de conquête territoriale²⁸⁵. Mais cette science de la stratégie militaire ne fut pas pour d'Abbadie qu'un élément rhétorique. Il s'y intéressa concrètement par les lectures d'une quinzaine d'ouvrages²⁸⁶ tels que les *Grandes opérations militaires* par Jomini, les *Stratagèmes militaires*, le *Manuel d'artillerie* de Louis-Napoléon Bonaparte et le *Précis de guerres* de Jules César... autant d'œuvres qui façonnèrent en lui une forme de pensée conquérante. En outre, cette dimension militaire transparaît encore à travers le choix de certaines monnaies d'échange. Hormis les perles et coquillages conseillés par ses devanciers, il se fournit en armement à l'Arsenal de Toulon, en 1837, sur l'approbation de Simon Bernard, ministre de la Guerre. Pour d'Abbadie, le choix de ces armes françaises s'expliquait par leur excellence²⁸⁷. Durant les premières années de son exploration, il agit donc à l'instar de nombreux voyageurs mandatés par les autorités officielles. L'offre ou l'échange d'armement instaurait un rapport de force, implicite ou non, reconnaissant la puissance des terres d'accueil et de leurs conquérants. Mais d'Abbadie se distingua fondamentalement, par la suite, en raison de son rejet des armes.

Certes un voyage comportant de telles ambitions ne s'improvisait pas. Mais sa préparation intensive et raisonnée ne s'explique pas par la seule conscience du risque et l'envie de progrès scientifique. Aussi complexe et déterminée soit-elle, elle procède plus largement de la politique du voyage savant menée par les institutions scientifiques et gouvernementales du XIX^e siècle²⁸⁸. D'Abbadie entendait s'attirer les bonnes grâces de l'Académie des Sciences, de la Société de Géographie ou du Bureau des Longitudes en se conformant à leurs critères de voyage. Placée sous la férule étatique, qui pouvait exercer des pressions politiques sur ses décisions, l'Académie des Sciences jouissait de la liberté de choisir les voyageurs, à

²⁸¹ Carnets de note 1832, ms 2079, BIF.

²⁸² Carnets de note 1833, Ms 2080, BIF.

²⁸³ dont il dressa un compte-rendu dans son carnet (Carnets de note 1835, ms 2081, BIF).

²⁸⁴ BSG, 1839, p.200-201.

²⁸⁵ BLAIS H., 2004.

²⁸⁶ Cat. Bibl. Audaux, p.35.

²⁸⁷ « Il fallait encore se pourvoir de quelques présents propices à nous concilier la bienveillance des peuples que nous allions visiter. De tous les produits de nos manufactures, il n'en est pas de plus agréables que les armes et les munitions de guerre [...]. » (BSG, 1839, p.201).

²⁸⁸ BLAIS H., 2004.

condition qu'ils investissent les axes de développement politique international de l'Etat. Il lui fallait des hommes solides, volontaires, à l'éducation éprouvée et dont, au besoin, elle était apte à calmer les ardeurs en vue de l'intérêt général. La lettre du ministre de la Guerre au Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences, en 1838, tout en réaffirmant les principaux critères de sélection des voyageurs, n'est pas sans évoquer les objectifs de d'Abbadie²⁸⁹. Ces instructions visaient à lier la recherche empirique à la réalité du terrain afin de canaliser l'intérêt purement savant de l'institution et de garantir son succès scientifique et politique. De par sa robustesse physique, sa culture, sa volonté d'intégrer les cercles des sociétés savantes et sa personnalité politiquement correcte, d'Abbadie était le candidat idéal pour une exploration d'envergure. D'autant plus que sa démarche s'inscrivait pleinement dans l'approche multidisciplinaire que prônait l'Académie des Sciences²⁹⁰. Que ce soit par ses projets ethnologiques ou géographiques, il agissait conformément à ce parti pris universaliste révélateur des valeurs scientifiques léguées par la Révolution. Nonobstant, il fallut l'intervention d'Arago (Fig.18) pour qu'il obtienne concrètement le soutien de l'Académie des Sciences. En réalité, d'Abbadie se trouvait, en 1836, contraint de mener son exploration à titre individuel et sans réel soutien scientifique. De fait, lorsqu'Arago eut vent de son intention « *d'explorer l'Afrique sans invoquer le secours du gouvernement* », il lui confia sa première mission internationale au Brésil²⁹¹, aux frais de l'Académie des Sciences, afin d'étudier les variations de l'aiguille aimantée²⁹². Cette première expérience aussi imprévue que réussie fut un tremplin pour d'Abbadie, « *séduit par l'éloquence du célèbre savant* » au point de différer son départ tant espéré pour l'Afrique²⁹³. Elle prit également part à la préparation de son « *projet de prédilection* »²⁹⁴ en l'initiant au voyage scientifique en conditions réelles. Elle fut surtout l'occasion de démontrer sa motivation et ses compétences²⁹⁵, qui lui attireraient progressivement l'attention, puis le soutien moral de l'Académie des Sciences et de la Société de Géographie. En somme, par sa préparation, il avait eu l'habileté de faire sa place dans le monde de l'exploration, alors nécessairement dépendant des sociétés savantes et de l'Etat.

²⁸⁹ « *il importe donc qu'indépendamment des connaissances spéciales, les candidats proposés joignent à une forte constitution un caractère résolu, et que, de son côté, l'administration s'efforcera autant que possible d'éloigner d'eux.* » (lettre du ministre de la guerre au Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences, 22 août 1838, Arch. AS, DG2 (commission scientifique de l'Algérie), cité dans BLAIS H., 2004).

²⁹⁰ De toutes les sociétés scientifiques nouvellement créées, elle était la seule qui, du fait de sa non spécialisation, pouvait se positionner dans tous les domaines de la science (BLAIS H., 2004).

²⁹¹ ABBADIE, 1863, p.I.

²⁹² DARBOUX G., 2001, p.11 ; TURNER A., 2002. L'académie fournit notamment le matériel et le transport.

²⁹³ ABBADIE, 1863, p.I.

²⁹⁴ ABBADIE, 1863, p.II.

²⁹⁵ CRAS, 1837, t5, p.208 : « *M. Arago présente le registre dans lequel sont transcrites les nombreuses observations magnétiques, météorologiques, géographiques que, dans leur amour désintéressé pour la science, MM. d'Abbadie et Lefebvre sont allés faire à Olinda sur la côte du Brésil.* »

- **L'exploration éthiopienne du *mamhir abba Intonyos***

De cette étape préparatoire, d'Abbadie composa sa vision personnelle de l'exploration, en s'adaptant à la réalité des événements. En dépit du soutien moral du monde savant, il dut partir à ses frais. Comment concrétisa-t-il son ambitieux projet ? Comment sa personnalité évolua-t-elle ? Quels liens tissa-t-il avec l'Éthiopie ? S'il ne publia pas de relation de voyage, son parcours éthiopien peut être retracé aisément grâce au récit de son frère Arnauld²⁹⁶. Mais il peut également être complété par les pléthoriques manuscrits de d'Abbadie²⁹⁷ et ses publications épistolaires régulières à l'Académie des Sciences ou à la Société de Géographie.

Loin d'être anodine, la publication d'informations relatives aux explorations relevait de la stratégie de développement des grandes institutions, particulièrement de l'Académie des Sciences. Sous la monarchie de Juillet, l'accès à la connaissance du progrès était effectivement devenu primordial. La correspondance de d'Abbadie n'avait donc pas pour unique but de tenir informée la communauté scientifique, mais bien d'attester de l'intérêt de son exploration aux yeux du pouvoir et de la communauté internationale. Bien qu'initialement individuelle, sa mission œuvrait dans l'intérêt général et dans une perspective collective, parce qu'il avait acquis le soutien des institutions savantes et, par elles, celui du gouvernement²⁹⁸. Au moment où il préparait son voyage, la France commençait à recouvrer de sa puissance internationale, mise entre parenthèse par la chute de Napoléon et le congrès de Vienne. Son ancien empire colonial s'était fortement réduit, notamment en raison de la domination anglaise et de traités pénalisants. Après plusieurs années de guerres internationales sous la Restauration, la monarchie de Juillet prêta initialement peu d'intérêt à la politique coloniale malgré la conquête d'Alger, en 1830, et la domination partielle de l'Algérie dès 1837²⁹⁹. Cependant, avec Guizot, la France finit par étendre sa présence en Afrique occidentale, dans l'Océan Indien et particulièrement dans l'Océan Pacifique. Son ambition consistait à posséder des points stratégiques de commerce et de navigation partout dans le monde, tout en assurant la protection des missions catholiques concurrencées par les anglicans³⁰⁰. Quant à l'Afrique orientale et la mer Rouge, elles étaient sous domination ottomane et anglaise. Autant dire que le projet d'exploration de d'Abbadie s'inscrivait dans un contexte fortement concurrentiel avec l'Angleterre et entendait ouvrir une nouvelle voie vers la maîtrise des espaces dans l'Est de l'Afrique et le Moyen-Orient. Quant à l'Éthiopie, elle était

²⁹⁶ Le premier volume fut édité à compte d'auteur en 1868 par les Librairies Hachette (ABBADIE A.-M. (d'), *Douze ans de voyage en Éthiopie*, Hachette, Paris, 1868). Trois autres volumes ont été publiés par Joseph Tubiana et Jeanne-Marie Allier entre 1984 et 1999 aux éditions du Vatican (car, après un long parcours passant par le Mexique, ses journaux sont désormais conservés aux Archives Secrètes du Vatican).

²⁹⁷ Journaux de voyage : Eth. Abb. 265-266-267-268-279-280, BnF.

²⁹⁸ BLAIS H., 2004.

²⁹⁹ Arnauld avait d'ailleurs participé aux expéditions victorieuses de Constantine en 1837.

³⁰⁰ CHALINE J.-P., « Reprise d'une politique coloniale » in BARJOT D., CHALINE J.-P., ENCREVE A., 2005, p.226-233.

plongée à la fin de la période du *Zamana Mesafent*, ou Ere des Juges, qui avait vu, depuis deux siècles, s'opposer ses rois polémarques. Cela entraînait la faiblesse du pouvoir central éthiopien, donc de l'Empereur, et de nombreuses guerres intestines et sanglantes. Par conséquent, bien que durant l'expédition de d'Abbadie le pays eût à sa tête le *negus* Sahla Selassié (Annexe 1), maître du Choa, l'explorateur, quel qu'il soit, était soumis au bon-vouloir des puissants chefs de province³⁰¹. Ayant conscience de ce climat instable, et fort de ses rencontres avec les explorateurs, d'Abbadie envisagea son parcours sous le signe de la discrétion et de l'intégration. C'est pourquoi, il préféra voyager sans compagnon européen, y compris son frère, et choisit de porter la tenue orientale, les pieds nus, la barbe, les cheveux rasés et un turban blanc³⁰². Il était accompagné de serviteurs locaux, de drogman et se greffait dès que possible aux sécurisantes caravanes de commerce. Son *credo* reposait donc sur le respect des us et coutumes locales, ce qui impliquait une insertion optimale dans la société éthiopienne. Ainsi, il finit par proscrire les armes malgré ses intentions originelles, et rejeta immédiatement les violences envers les autochtones³⁰³. De fait, ces derniers, le considérant souvent comme un prêtre ou un sage, lui reconnurent la fonction de *mamhir*, dignitaire savant hautement reconnu en Ethiopie. A l'instar de la plupart des voyageurs dans ces contrées, il déclina son nom sous une forme locale, *abba Intonyos* (Annexe 1)³⁰⁴, démontrant son souci d'intégration auprès de ses hôtes. Cependant quelques indices montrent des difficultés d'assimilation, par exemple sa réticence à manger avec les doigts³⁰⁵ ou ses jugements empreints, malgré son humanisme, d'ethnocentrisme européen.

1837-1840 : le voyage de reconnaissance

Après son retour du Brésil, d'Abbadie quitta la France le 1^{er} octobre 1837 et rejoignit, en Egypte, Arnould (Fig.19), parti depuis un an. Leur séjour de deux mois au Caire leur permit d'apprendre les rudiments de la langue arabe et de rencontrer, pour ce faire, le missionnaire lazariste Giuseppe Sapeto (Fig.20). Ce dernier ambitionnait d'évangéliser l'Afrique orientale et, sur demande des frères d'Abbadie, il les suivit jusqu'en Ethiopie³⁰⁶. Cette rencontre fortuite allait favorablement servir le projet de mission catholique de d'Abbadie qui voyagerait « *croix et bannière en tête* »³⁰⁷. Les premières lignes de son journal révèlent l'importance de la dimension mystique de cette exploration, invoquant la puissance divine, le patriarche

³⁰¹ L'Ethiopie était composée de plusieurs provinces et de plus de quatre-vingt ethnies. A l'époque, ses principales provinces étaient le Choa, le Bagemdir (avec la ville de Gondar), le Tigray (avec les villes d'Axoum et d'Adoua), l'actuelle Erythrée (au bord de la mer Rouge), la Somali (avec les villes de Zeila, Berberah et Tadjourah), le pays Afar (Djibouti), les pays Oromo dont le Kaffa (au Sud) (BERHANOU ABEBE, 1998. p.63-69).

³⁰² Ses bagages contenaient des chemises et pantalons turcs, ou encore des turbans (Eth. Abb. 265, f.13, BnF).

³⁰³ Il était armé d'un poignard et d'un bâton (Eth. Abb. 265, f.38v, BnF ; ABBADIE A. (d'), 1867 ; ABBADIE A. (d'), « Exploration de l'Afrique équatoriale : credo d'un vieux voyageur », Extrait de *Atti del Terzo Congresso geografico internazionale*, Venise, 1881, Societa italiana de Geografia, Rome, 1884).

³⁰⁴ « *Moi mamhir Intonyos (professeur Antoine) : c'était mon nom en Ethiopie* » (K287). Abba signifie « père ».

³⁰⁵ Il utilisait pour manger une cuillère à mercure (ABBADIE A. (d'), 1863, p.14-15).

³⁰⁶ BSG, 1839, p.201 ; CRAS, 1849, p.659.

³⁰⁷ ABBADIE A.-M. (d'), 1868, p.2.

Abraham, la Vierge Marie et son saint patron, l'Égyptien saint Antoine l'Ermite³⁰⁸. Pour se rendre en Éthiopie, les deux frères optèrent pour la même route empruntée par Bruce et leurs contemporains, car le cours du Nil, peu praticable après Khartoum, imposait un détour par la mer Rouge et la péninsule arabique³⁰⁹. Avant de quitter Assiout, toujours portés par une aura mystique, ils s'abreuèrent dans le Nil, geste symbolique d'espérance ou de superstition, que ni l'un ni l'autre ne manquèrent de conter dans leur chronique de voyage³¹⁰. Après avoir traversé le désert de la Thébaidé dans un froid mordant³¹¹ pour atteindre le port de Kosseir, être passés par Jeddah, où ils rencontrèrent l'orientaliste Fresnel, ils débarquèrent le 17 février 1838 sur la presqu'île de Massaouah (Fig.21-Annexe 6)³¹², plaque tournante ancestrale des échanges entre l'Asie et l'Afrique orientale. Là, ils découvrirent la difficulté de pénétrer en Éthiopie, chacun de leurs déplacements étant régi par leurs relations avec le pouvoir local. D'Abbadie fut contraint de passer deux mois à Massaouah en compagnie de son fidèle domestique basque Domingo³¹³. Il attendait le retour d'Arnauld et du père Sapeto, partis à Adoua demander l'autorisation d'accès du gouverneur des provinces du Tigray et du Simen, le *Djedjaj Wibe* (Annexe 1)³¹⁴. Le climat politique était en effet particulièrement hostile aux Européens en raison de l'expulsion récente de missionnaires anglicans³¹⁵. La nécessité de relations avec le pouvoir allait s'avérer systématique lors des changements de province et les décisions pouvaient varier selon la disposition des chefs ou l'alliance du moment. Arnauld endossa naturellement son rôle de diplomate et obtint presque facilement le droit de séjour dans le Tigray, en valorisant sa démarche pacifique et en présentant d'Abbadie comme un savant des « *airs, des eaux et des étoiles* »³¹⁶. Ce dernier ne cessa de reconnaître qu'il devait le bon déroulement de ses observations à l'action diplomatique-militaire menée en amont par son frère³¹⁷. Finalement, après moult péripéties, dont la mort d'un guide dévoré par une bête

³⁰⁸ « A Kosseir sous notre tente au bord de la mer Rouge et le dernier jour de l'an de grâce 1837, je commence la chronique de mon voyage. Puisse le Dieu qui guidait Abraham dans ses courses assurer aussi mes pas et me protéger dans l'heure du danger : il donnait à saint Antoine la force de vivre loin des siens dans la solitude de la Thébaidé : puisse-t-il en soutenant mes efforts me donner aussi le courage de croire que la patrie ici bas [sic] est partout où l'on peut servir ses frères avec charité et louer le nom du Très Haut. Que la Ste Vierge me soit en aide dans l'heure de faiblesse ou de découragement. » (f.1, NAF 21.301, BnF)

³⁰⁹ HUGON A., 1991, p.41-65.

³¹⁰ « Nous partîmes de Keneh, racontait Antoine, le jour de Noël, la prière dans le cœur mais non sur les lèvres. Au moment où on levait notre tente j'allai au Nil, j'en bus trois fois dans ma main et je priai la Ste Vierge de m'aider un jour à aller boire à la source du fleuve blanc et dérouler chemin faisant [sic] toute une histoire de nations inconnues. » (NAF 21.301, fol.1, BnF). Arnauld le décrivit ainsi : « avant de quitter la rive du Nil, mon frère et moi, nous bûmes dans le creux de la main une dernière gorgée de son eau bienfaisante, en faisant le vœu de nous désaltérer un jour à ses sources mystérieuses. » (ABBADIE A.-M. (d'), 1868, p.2).

³¹¹ durant quatre jours (BSG, 1839, p.202).

³¹² BSG, 1839, p.203 ; POUILLON F., « Fresnel », in POUILLON, 2008 ; ABBADIE A. (d'), 1873, p.II.

³¹³ BSG, 1839, p.112-204. Domingo Lorda l'accompagnait déjà au Brésil et mourut à Gondar le 12 janvier 1845 (Eth. Abb. 266, f.92, BnF ; Duveyrier, f.460, ms 2074, BIF ; ABBADIE A. (d'), 1873).

³¹⁴ ABBADIE A.-M. (d'), 1868, p.11-15.

³¹⁵ Ils avaient prononcé des « discours aventurés » et avaient eu des « largesses inconsidérées » par « crainte de leur renvoi » (ABBADIE A. (d'), 1873, p.II).

³¹⁶ Arnauld se présente sans présent, ni bagage, semblant pauvre, et donc totalement désintéressé. Ses paroles convainquirent le redoutable Wibe : « Je viens [...] respirer l'air de vos montagnes, boire l'eau de vos sources et chercher à contracter des amitiés parmi vous » (ABBADIE A.-M. (d'), 1868, p.18).

³¹⁷ Lors de son compte-rendu de voyage à l'Académie des Sciences en 1849, il indiquait en effet que « ses travaux guerriers et diplomatiques ont seuls rendus notre entreprise possible. » (CRAS, 1849, p.655).

féroce³¹⁸, ce ne fut que le 28 mai 1838, six mois après leur départ d'Égypte, que l'équipage formé au Caire atteignit la ville impériale de Gondar (Fig.22-Annexe 6)³¹⁹. En route, les contreforts des plateaux abyssins émerveillèrent mais n'impressionnèrent pas d'Abbadie, habitué à la difficulté du relief pyrénéen³²⁰. A Gondar, il fit rapidement des rencontres décisives proches du pouvoir : le *Lik* Atqu, docteur en charge des archives juridiques, le reçut à bras ouverts et lui facilita l'accès à de précieux manuscrits ; l'*Atchégé* Mahatsanta Mikaël, chef ecclésiastique de l'Abyssinie, l'exhorta à embrasser « *la cause de l'Éthiopie* » en raison des vues conquérantes de l'Égypte. D'Abbadie sembla alors prendre réellement conscience de la situation géopolitique éthiopienne, des spécificités de son organisation politique et territoriale, de la déchéance de sa souveraineté et des menaces extérieures pesant sur elle³²¹.

Par ailleurs, à peine arrivé dans la région, il décela l'intérêt de travaux sur le magnétisme, similaires à sa mission du Brésil. Aussi fit-il parvenir à l'Académie des Sciences une demande d'instruments à cet effet par le biais de son beau-frère, Glais-Bizoin, député d'extrême-gauche³²². Par conséquent, d'Abbadie, comptant sur la livraison du matériel, envisageait encore un voyage de deux ans sans interruption. Cependant, la diminution inquiétante de ses ressources et l'inadéquation de l'équipement avec l'environnement le conduisit bientôt à évoquer un retour en Égypte, auquel son frère se refusa³²³. C'est pourquoi, au cours des mois suivants, d'Abbadie travailla seul entre Gondar, le massif du Simien et son mont Buahit (Fig.23), puis parcourut la route d'Adoua à Mokka en vue d'étudier les langues Somali (Annexe 6)³²⁴. Ces expéditions, menées dans des conditions climatiques et topographiques difficiles, suffirent à confirmer le fait que ni son équipement de voyage, ni ses instruments, ni sa méthode scientifique, ni ses ressources n'étaient adaptés à ce périple « *tellement en dehors des routes battues* ». Il dut bien reconnaître que les astuces de Burnes s'avéraient inefficaces en des terres ferrugineuses et si montagneuses³²⁵. Aussi devait-il absolument se procurer un instrument plus adapté, en l'occurrence un théodolite (Fig.24 ; Annexe 1), qui,

³¹⁸ BSG, 1839, p.207. Après le départ de Massouah, le guide perdit la vie au cours d'un bivouac. La caravane passa ensuite deux jours dans les contreforts du plateau abyssin. Le 30 mars 1838, ils campèrent dans la plaine d'Harar. Au marché d'Agar Zabo, ils furent retenus pendant un mois par le chef du lieu exigeant un droit de passage exorbitant qu'ils refusèrent de payer. Puis ils gravirent des montagnes, traversèrent plusieurs rivières et aperçurent enfin le 27 mai 1838 la silhouette féodale de Gondar.

³¹⁹ ABBADIE A. (d'), 1863, p.II. Gondar fut la glorieuse capitale de l'empire éthiopien à compter du XVe siècle,

³²⁰ BSG, 1839, p.207. « *Nous passâmes deux jours à gravir ces pentes roides, dont l'apparition subite a tant effrayé des voyageurs accoutumés aux basses plaines d'Égypte et de Syrie, mais qui sont assurément moins fatigantes que plusieurs sentiers de nos Pyrénées.* »

³²¹ BSG, 1839, p.210-213.

³²² Sa requête fut prononcée le 25 juin 1838 : « *M. Glais-Bizoin demande au nom de son beau-frère, M. d'Abbadie, [...] que l'Académie veuille bien confier à cet observateur les instruments qu'elle avait déjà mis à sa disposition pendant son voyage au Brésil, afin qu'il puisse poursuivre ses recherches, soit dans ce pays même où il séjournera deux ans, soit dans l'île de Soccotora où il doit se rendre avant de revenir en France, et qui paraît être une station intéressante pour les observations relatives au magnétisme terrestre.* » (CRAS, 1839, p.922).

³²³ BSG, 1839, p.212-213.

³²⁴ BSG 1839, p.113-114.

³²⁵ Les boussoles étaient perturbées par la quantité de fer et les tracés étaient rendus difficiles par la sinuosité permanente des routes (ABBADIE A. (d'), 1863, p.II).

selon lui, constituerait la « cheville ouvrière » de ses observations³²⁶. Après seulement trois semaines à Gondar³²⁷, décision fut donc prise de son retour en Europe, tandis qu'Arnauld demeurait en Ethiopie afin de se mettre au fait « *de la langue amarinna et pour étudier le pays* »³²⁸. L'année 1838 avait finalement été consacrée au voyage, à l'attente fastidieuse de l'assentiment des autorités et aux tous premiers essais d'observation. En somme, elle avait été une sorte de reconnaissance de terrain. A ce stade, d'Abbadie avait essentiellement sillonné le Tigray et le Bagemdir (Annexe 6). Avant de regagner Massaouah, il repassa par l'antique Axoum (Fig.25)³²⁹ et séjourna à Adoua, centre de ralliement des missionnaires catholiques. De là, il rejoignit à l'Ouest du Tigray le camp du *Djedjaj* Kasa, futur roi Théodore, qui attira son attention sur le caractère intolérable de l'esclavage des Ethiopiens chrétiens par les Musulmans³³⁰. Ce sujet, auquel il était déjà sensible, allait devenir son cheval de bataille jusqu'à la fin de ses jours³³¹.

En janvier 1839, d'Abbadie repartit pour l'Europe laissant son domestique Domingo à Gondar³³² et passant par le Caire et la quarantaine de Malte³³³. Mais il entendait rentabiliser ses premiers contacts avec l'Ethiopie et ce retour imprévu. Trois sujets étaient au cœur de ses préoccupations : la religion, la résolution de ses problèmes scientifiques et l'intérêt géopolitique de l'Ethiopie. Pour ce voyage, d'Abbadie avait choisi trois accompagnateurs éthiopiens représentant leur pays. Cette démarche s'avérait alors quelque peu inédite, car les déplacements d'individus africains – notamment éthiopiens - vers l'Europe, plus fréquentes dans la seconde moitié du XIXe siècle, étaient encore extrêmement rares³³⁴. De plus, les rapports entre l'Eglise de Rome et l'Ethiopie étaient interrompus depuis l'expérience jésuite du XVIIe siècle. Souhaitant développer leurs « *relations personnelles* », d'Abbadie comptait se proposer pour escorter de nouveaux missionnaires³³⁵. Pour cela, il avait opéré une sélection minutieuse de ses accompagnateurs, tous convertis au catholicisme. Le premier, Walda Kyros, était un prêtre-moine de Gondar qui, en raison de sa fonction, avait fait vœu de

³²⁶ « *la diminution effrayante* » de leurs économies et « *la difficulté des communications avec l'Europe* » le freinaient pour un acheminement rapide d'instruments plus adaptés (BSG, 1839, p.212).

³²⁷ ABBADIE A.-M. (d'), 1868, p.553.

³²⁸ ABBADIE A. (d'), 1863, p.II.; BSG, 1839, p.212.

³²⁹ Capitale antique de l'Ethiopie, Axoum était un royaume puissant, tant militairement qu'intellectuellement. Le mythe éthiopien raconte que son premier empereur aurait été Ménélik, fils du roi Salomon et de la reine de Saba. Son symbole demeure ses stèles monolithes atteignant parfois plus de trente mètres de hauteur.

³³⁰ BSG, 1839, p.213-214.

³³¹ Puis sa route vers Massaouah fut ralentie par un chef musulman qui le retint prisonnier et dont il put se défaire grâce à son amitié avec un cheikh local (BSG, 1839, p.214-215).

³³² BSG, 1840, p.41. Domingo l'accompagnait déjà au Brésil et mourut en Ethiopie (ABBADIE A. (d'), 1873 ; Liste des personnes mortes en Ethiopie dans BIF).

³³³ Il atteignit au mois de janvier Le Caire puis Malte (BSG 1839, p.112) où la quarantaine l'attendait, comme tout voyageur d'Orient (Correspond. d'Abbadie-Montalembert 1835-1861, f.312, NAF 23.848, BnF).

³³⁴ SMIDT W., « Before Eritrea, before the diaspora : Habesha in exile and on Missions Abroad the 19th century » in REDEKER HEPNER T., CONRAD B. (dir.), *Eritrea Abroad: Critical perspectives on the Global Diaspora, Eritrean Studies Review*, vol, n°2, 2005, p.1-36.

³³⁵ Il se disait « *encore prêt à conduire un missionnaire dans ces contrées lointaines, s'il en est d'assez courageux pour [l']y suivre* » (G186 ; Corresp. d'Abbadie-Montalembert 1835-1861, f.312, NAF 23.848, BnF)

célibat et de chasteté³³⁶. Agé de dix-huit ans, le second se prénomait Gabra Igzi-Abher. Fils d'un *dabtara* (Annexe 1) originaire d'Adoua « *qui gouverna longtemps une partie du Chara* »³³⁷, d'Abbadie le définissait comme un « *prosélyte catholique [...] fort intelligent* »³³⁸. Enfin, le troisième, Gabao, était un jeune Oromo venant « *d'un pays africain où l'on offre de l'argent au prêtre qui voudra enseigner à ces peuples à se faire chrétiens.* »³³⁹ Cette ambassade rare et stratégique visait à présenter une lettre des catholiques d'Adoua au pape le priant d'instaurer des missions à Gondar³⁴⁰. Sur l'impulsion de d'Abbadie et de Sapeto, parole était donnée à un peuple qui avait laissé un triste souvenir auprès du pouvoir catholique et qui, partiellement seulement, entendait embrasser la foi chrétienne romaine. L'habileté de d'Abbadie s'inscrivait dans une volonté de renouveau missionnaire des autorités pontificales dans les années 1830. Et son originalité résulte du fait que l'Ethiopie n'était pas intégrée à la stratégie expansionniste catholique, les actions d'évangélisation ciblant surtout l'Amérique, l'Asie et certaines terres africaines³⁴¹. D'Abbadie et les trois Ethiopiens séjournèrent à Rome en mars 1839, vraisemblablement à la Piazza di San Nicola di Cesarini³⁴². Le sujet s'étant visiblement révélé primordial, il obtint le privilège d'une audience auprès de Grégoire XVI, grâce à une unique lettre du père Sapeto³⁴³. Walda Kiros procéda à la lecture de la lettre en amharique, dont d'Abbadie s'improvisa le traducteur officiel³⁴⁴. Vivement impressionné par ces déclarations, le pape mandata vers le vicariat apostolique d'Abyssinie, quelques semaines plus tard, deux missionnaires, les pères lazaristes de Jacobis et Montuori, sans même attendre le retour de d'Abbadie³⁴⁵. Pour sa volonté d'évangélisation, il fut néanmoins nommé rapidement, le 1^{er} mars 1839, chevalier de l'Ordre de Saint Grégoire le Grand³⁴⁶. Quant à Walda Kiros, il fut retenu par le pape et confié à la Propagande de la Foi afin de parfaire son éducation religieuse, devenant ainsi l'un des premiers Ethiopiens à séjourner longuement en Europe³⁴⁷. La communauté religieuse s'enorgueillit des démarches de d'Abbadie. *L'Ami de la*

³³⁶ G186.

³³⁷ Il maîtrisait en outre trois langues éthiopiennes et l'arabe (BSG, 1839, p.215).

³³⁸ G186 ; Corresp. d'Abbadie-Montalembert 1835-1861, f.312, NAF 23.848, BnF.

³³⁹ N288bis ; Corresp. d'Abbadie-Montalembert 1835-1861, f.312, NAF 23.848, BnF.

³⁴⁰ Corresp. d'Abbadie-Montalembert 1835-1861, f.312, NAF 23.848, BnF. Cette lettre écrite par Meri Geta Matewos Apostolis, Qes Teklu, les *dabtara* Welde Tinsa'e, Melku, Welde Sillasé et Abeselom de l'Eglise Saint-Gabriel d'Adoua reconnaissait le catholicisme comme seule Eglise de Jésus Christ. Il en existe un exemplaire dans les archives de la BnF et de la Propaganda Fide (publiée dans RUBENSON S., 1987, p.39).

³⁴¹ PRUDHOMME C., « L'apostolat de Massaja dans la vision et les stratégies missionnaires de la papauté (années 1840-années 1880) » in CECI L. (dir.), *Guglielmo Massaja (1809-2009), Percorsi, influenze, strategie missionarie*, Ministero per i Beni e le Attività Culturali, Rome, 2011, p.1-32.

³⁴² N288bis ; Corresp. d'Abbadie-Montalembert 1835-1861, f.312, NAF 23.848, BnF.

³⁴³ Ce qui était exceptionnel (Corresp. d'Abbadie-Montalembert 1835-1861, f.312, NAF 23.848, BnF).

³⁴⁴ Il envisageait ensuite de traduire la réponse du pape qui « aurait à Gondar autant d'effet qu'une ambassade ou un bref officiel (Corresp. d'Abbadie-Montalembert 1835-1861, f.312, NAF 23.848, BnF).

³⁴⁵ G186 ; ABBADIE A. (d'), 1873. Concernant le père de Jacobis, voir: CAVALLOTTO S., « San Giustino de Jacobis primo Vicario Apostolico d'Abissinia » in CECI L., 2011, p.33-74.

³⁴⁶ Diplôme de chevalier de l'ordre de saint Grégoire, 152J7, AD64. Arnauld fut également récompensé.

³⁴⁷ Comme la majorité d'entre eux, son séjour revêtait une vocation éducative et religieuse. Par cette action, l'Eglise entendait tirer profit de son origine pour en faire un « *missionnaire noir* » des plus efficaces (SMIDT W., 2005, p.1-36). On l'estimait « *capable de réveiller dans sa patrie cette même foi catholique, qu'il [avait] embrassée avec tant de zèle et une ferveur si édifiante.* » (*L'ami de la religion*, 1839, p.583-584).

Religion, journal ecclésiastique royaliste, publia fin 1839 une synthèse de sa visite au pape³⁴⁸, et son ambassade fit l'objet d'un tableau orientaliste (Fig.26) qui, en 1868, décorait le secrétariat de la Propagande de la foi³⁴⁹. Après Rome, Gabra Igzi-Abher et Gabao continuèrent leur découverte de l'Europe aux côtés de d'Abbadie, qui les mena à Paris et à Londres. Lors de son retour à Rome, en septembre 1839, il avait laissé l'un d'entre eux, probablement le jeune Oromo, auprès de sa famille, qui lui enseignait l'éducation européenne et catholique. Walda Kiros préférant continuer son apprentissage et attendre un départ missionnaire ultérieur pour rentrer chez lui, d'Abbadie repartit pour l'Orient avec un seul de ses compagnons originels³⁵⁰.

Après avoir rempli sa mission à vocation religieuse, l'explorateur continua son intermède occidental en France. Là, il s'efforça de rentabiliser son séjour du point de vue scientifique. Pas même arrivé en Europe, il s'était déjà procuré, au Caire, un théodolite, courtoisement offert par Falbe. A Paris, il conçut une trousse de voyage astucieuse adaptée aux petits instruments, dont la cinquantaine d'éléments suffisait à faire la preuve de l'acquisition nouvelle, mais concrète, de son expérience de terrain³⁵¹. De plus, il collabora sans grand succès, pendant plusieurs mois, avec Gambey, le célèbre constructeur d'instruments chargé d'améliorer son théodolite³⁵². Certaines personnalités, telles que le prince de Joinville, le capitaine Laquiente, Walfertin et Bréguet, contribuèrent en outre à la constitution de sa nouvelle instrumentation scientifique³⁵³. Force est de constater que d'Abbadie commençait à se faire un nom dans le milieu savant pour bénéficier de ces soutiens. Outre l'amélioration de son matériel, il consacra justement ces quelques mois à son lobbying au sein du monde savant. Au préalable, il présenta à Jomard (Fig.27-Annexe 2.10) un bilan provisoire de son voyage, préparant son retour à l'Académie des Sciences et à la Société de Géographie³⁵⁴. Il arriva à Paris en avril, accompagné de Gabao et de Gabra Igzi-Abher, qui « servir[aient] à confirmer [ses] remarques sur l'ethnographie de l'Afrique orientale »³⁵⁵. Dès le 5 avril 1839, il effectua une communication à la Société de Géographie³⁵⁶, offrant luxe de détails sur son voyage. Il présenta à cette occasion Gabra Igzi-Abher, dont il loua les qualités intellectuelles

³⁴⁸ sous forme de droit de réponse aux erreurs parues dans la presse (*L'Ami de la religion*, 1839, p.583-584).

³⁴⁹ « près de la porte, à droite en entrant » (O49).

³⁵⁰ ainsi que des lettres de Walda Kiros pour ses proches (*L'ami de la religion*, 1839, p.583-584).

³⁵¹ Par un système de double-fond, comportant un judicieux agencement de cases, cette mallette abritait autant d'instruments que de fournitures bureautiques, le nécessaire sanitaire, qu'il avait amélioré (« mes médicaments », Eth. Abb. 265, f.7v, BnF), et des objets de survie, comme une « pincette à extraire les épines, indispensable dans un pays où l'on voyage sans chaussures » ou une « cuiller de platine servant à chauffer le mercure » plus souvent utilisée « pour manger la bouillie grossière de l'Ethiopie » (ABBADIE A. (d'), 1863, p.14-15).

³⁵² ABBADIE A. (d'), 1873, p.II.

³⁵³ Ils lui remirent respectivement un sextant à tabatière, un pied parallactique pour la lunette, un baromètre de Fortin et une planchette militaire, un hypsomètre et un chronomètre. Son nouvel équipement comprenait aussi un théodolite de Gambey, laissé à Gondar en raison de son poids, un instrument des passages, deux cercles, un autre chronomètre Arnauld et Dent et une lunette de Cauchoix (ABBADIE A. (d'), 1863, p.III-15).

³⁵⁴ Datée du 16 janvier 1839 depuis sa quarantaine de Malte, cette lettre fut publiée en février dans le BSG et dans les CRAS (CRAS, 1839, p.359-361 ; BSG, 1839, p.112)..

³⁵⁵ CRAS, 1839, p.359-361 ; BSG 1839 p.112.

³⁵⁶ BSG, 1839, p.200-217.

et la bienveillance à l'égard de la France, comme un signe diplomatique à l'égard du gouvernement français qui avait des vues sur le secteur de la mer Rouge. Puis il multiplia les interventions et les remises de travaux, aussi bien à la Société de Géographie qu'à l'Académie des Sciences, où sa dernière communication, le 2 septembre, porta sur les toponymes éthiopiens et « *la race humaine de ces pays* »³⁵⁷. D'autre part, fréquenter la société savante signifiait naturellement s'enrichir auprès de savants expérimentés. Aussi d'Abbadie échangea-t-il avec plusieurs d'entre eux, notamment l'astronome Cooley et des membres de l'Institut tels Jomard ou l'orientaliste Mohl³⁵⁸. Ce dernier lui suggéra alors le traçage de l'alphabet éthiopien, qui s'avérerait fondamental pour ses travaux linguistiques³⁵⁹. Quant à Jomard, leur relation était à ce point fructueuse qu'il soumit le nom de d'Abbadie pour le nouveau poste de consul de France en Abyssinie³⁶⁰. Le jeune homme donnait ainsi une dimension politique à son retour en Europe. Outre sa rencontre avec le pape, il avait pris la responsabilité de porter deux lettres officielles écrites par les intellectuels de Gondar aux autorités européennes ; l'une étant adressée à la reine Victoria, ce qui explique son séjour londonien en 1839 ; l'autre étant destinée à Louis-Philippe. Les Gondariens y sollicitaient le soutien français et anglais face à la menace d'invasion de Méhemmet-Ali³⁶¹. Dans l'intérêt de la chrétienté et du développement colonial, d'Abbadie estimait indispensable l'intervention de la France en Ethiopie, n'hésitant pas à la mettre en concurrence avec son sempiternel rival anglais³⁶². Ces préoccupations nouvelles coïncidaient avec les projets de politique internationale du nouveau gouvernement, le maréchal Soult envisageant l'expansion française dans la région de la mer Rouge³⁶³. En plus de la présence militaire, un établissement officiel y était de bon augure. Si d'Abbadie pensait avoir ses chances d'y devenir consul, c'est que l'usage voulait que l'on recrute parmi les spécialistes des territoires ciblés³⁶⁴. Aussi employa-t-il son séjour parisien, en juin et juillet 1839, à certaines recherches d'influence, visant à acquérir une reconnaissance par ce statut plus symbolique que lucratif. Il écrivit deux fois au ministère des Affaires Etrangères, d'abord au maréchal Soult qu'il avait rencontré en juin³⁶⁵, puis au directeur de la division commerciale, Désaugiers³⁶⁶. Il arguait notamment de son aisance financière et de sa déjà grande connaissance des mœurs

³⁵⁷ CRAS, 1849, p.655. Le 22 juillet 1839, il sollicita des instructions à l'Académie des Sciences concernant les observations « à recueillir » et sa proposition d'étude magnétique (CRAS, 1839, p.323). Le 16 août, il lut à la Société de Géographie maintes corrections de toponymes. Début septembre, ces mêmes notes furent confiées à l'examen d'Arago et d'Elie de Beaumont à l'Académie des Sciences (CRAS, 1839, p.323).

³⁵⁸ CRAS, 1849, p.655 ; Questions de géographie abyssine proposées par W.D. Cooley, Eth. Abb. 265, f.7v, BnF.

³⁵⁹ ABBADIE A. (d'), *Catalogue raisonné des manuscrits éthiopiens*, Imp. Impériale, Paris, 1859, p.3

³⁶⁰ Copie du rapport de Jomard, *Mémoires et documents Afrique*, t. 61, fol. 15, Arch. Min. Aff. Etr.

³⁶¹ ABBADIE A.-M. (d'), 1868, p.553.

³⁶² Ainsi conclut-il le 5 avril 1839 : « *je ne puis m'empêcher d'exprimer ici le vœu que notre pavillon tricolore, non moins civilisateur que celui de l'Angleterre, aille quelquefois promener de Mokha à Souey's [Suez] la gloire et la protection de la France.* » (BSG, 1839, p.216).

³⁶³ Le maréchal Soult était chef du gouvernement et chargé du ministère des Affaires Etrangères depuis mai 1839 (JOINT DAGUENET R., *Histoire de la mer Rouge : de Lesseps à nos jours*, L'Harmattan, Paris, 1997).

³⁶⁴ JOINT DAGUENET R., 1997, p.47-48.

³⁶⁵ Lettre au maréchal Soult, *Mémoires et documents Afrique*, t.13, fol.1, Arch. Min. Aff. Etr. (POIRIER J.-P., *Antoine d'Abbadie, voyageur et physicien du globe au XIXe siècle*, Hermann, Paris, 2009, p.25-28).

³⁶⁶ Lettre Désaugiers, *Mémoires et documents Afrique*, t.13, f.2, Arch. Min. Aff. Etr.

politiques et économiques éthiopiennes. Ces motifs se révélaient assez pertinents ; le second pour d'évidentes raisons diplomatiques ; le premier parce que l'Etat n'attribuait au mieux qu'une enveloppe symbolique à son représentant, qui devait être capable de s'assumer financièrement³⁶⁷. D'autre part, d'Abbadie introduisit une notion développée plus expressément à la fin de sa vie : la nécessité d'instaurer en Ethiopie le fondement du droit international³⁶⁸. De par ses conseils diplomatiques³⁶⁹, il se positionna officiellement comme le candidat idéal³⁷⁰, mais ses efforts n'y suffirent pas. Il repartit pour l'Ethiopie comme il en était arrivé, en tant que savant explorateur, car sa candidature fut évincée au profit de Degoutin, « *un ancien commis de magasin* », sous l'influence du consul de France à Alexandrie, Cochelet. De fait, ces nominations dépendaient aussi des recommandations des consuls en poste, et Cochelet était réputé pour écarter les candidats trop futés³⁷¹. En définitive, l'avenir de d'Abbadie ne devait pas s'astreindre à un rôle politique. Il ne parvint pas non plus à impulser une intervention française en Ethiopie, car l'Angleterre et la Turquie s'allièrent en 1840 pour lutter contre Méhemet-Ali, lui-même allié à la France³⁷².

D'Abbadie quitta Paris en septembre 1839 afin de se rendre à Audaux, Marseille puis Rome³⁷³. Le 23 septembre, l'Etat pontifical, par le biais du cardinal Lambrochini, le gratifia d'une escorte civile et militaire jusqu'au port de Civitavecchia³⁷⁴. Ce fut là qu'il embarqua pour l'Egypte, accompagné d'un domestique basque, Jean, qui souhaitait rejoindre Arnauld³⁷⁵. Pendant la traversée, au début de l'année 1840, d'Abbadie sympathisa avec le voyageur canadien Joly³⁷⁶. Ce dernier décrivait le savant basque comme un jeune homme empreint de gravité, apprécié de tous et s'étant déjà fait un nom de par son exploration, pourtant encore inachevée. A bord, d'Abbadie ne dissimulait guère à son nouveau compagnon son inquiétude au sujet de son frère³⁷⁷. Sans nouvelles depuis son retour en France, il vivait la séparation plus difficilement sans doute qu'Arnauld resté dans des territoires bien périlleux. Outre ces conversations amicales, d'Abbadie et Joly occupaient leur temps à jouer aux échecs, si bien

³⁶⁷ JOINT DAGUENET R., 1997, p.47-48.

³⁶⁸ Lettre au maréchal Soult, *Mémoires et documents Afrique*, t.13, f.1, Arch. Min. Aff. Etr. (POIRIER J.-P., 2009, p.25-28) ; DELPECH V., 2008 ; dossier Landberg, 152J395, AD64.

³⁶⁹ Lettre à Desages, *Mémoires et documents Afrique*, t.13, f.3, Arch. Min. Aff. Etr.

³⁷⁰ Notamment, il en écrivit ainsi au maréchal Soult : « *Lorsque dans l'entrevue que j'eus l'honneur d'avoir avec vous [...] vous daignâtes me demander si un caractère public me serait utile. Ma réponse fut affirmative.* » (Lettre au maréchal Soult, *Mémoires et documents Afrique*, t.13, f.1, Arch. Min. Aff. Etr. in POIRIER J.-P., 2009, p.25-28). Puis auprès de Desages, directeur de la section politique du ministère : « *j'espère être bien à même de représenter notre gouvernement dans cette contrée où je n'aurai d'autre protection que l'influence morale du nom français, aidée et agrandie par les rapports entretenus avec zèle et prudence parmi ces habitants.* » (Lettre à Desages, *Mémoires et documents Afrique*, t.13, f.3, Arch. Min. Aff. Etr. in POIRIER J.-P., 2009, p.25-28).

³⁷¹ L'œuvre de Degoutin en Abyssinie fut d'ailleurs un véritable désastre, car il chercha à nuire à tous les voyageurs qu'il recevait (JOINT DAGUENET R., 1997, p.47-48).

³⁷² JOINT DAGUENET R., 1997, p.34.

³⁷³ ABBADIE A. (d'), 1863, p.13. Cette déduction est permise grâce au tableau de relevés scientifiques.

³⁷⁴ Lettre du Cardinal Lambrochini, Correspondance Anstey-Vissefier, fol.169, NAF 23.850, BnF.

³⁷⁵ ABBADIE A.-M. (d'), 1868, p.322-324. Il l'avait connu en Algérie.

³⁷⁶ Dossier Joly, 152J326, AD64.

³⁷⁷ Quoiqu'Arnauld y ait demeuré de son plein gré, d'Abbadie allait même jusqu'à le considérer « *en quelque sorte comme otage* » de certains chefs éthiopiens (Dossier Joly, 152J326, AD64).

que le Canadien lui offrit son échiquier et son microscope. L'arrivée en Egypte n'accéléra pas le retour vers l'Ethiopie. Bien au contraire, d'Abbadie fut contraint de séjourner plus de deux mois au Caire, puis à Suez en raison « *d'incidents de voyage* » et de l'état sanitaire de son équipage, lui-même ayant contracté la fièvre, et Jean, le typhus³⁷⁸. Au final, il se jeta dans les bras de son frère à Massaouah en février 1840, « *à trois heures près exacts au rendez-vous pris [...] vingt mois auparavant* »³⁷⁹.

1840-1843 : la vie mouvementée de d'Abbadie en Ethiopie, entre tensions internationales et quête embryonnaire des sources du Nil blanc

D'Abbadie était de retour dans la région de la mer Rouge alors que les enjeux internationaux y étaient considérables. Les rivalités entre l'Egypte, possédant Massaouah, l'Angleterre, installée à Aden sur la route des Indes, et la France, soutenant l'Egypte, n'étaient pas en faveur d'un voyageur français³⁸⁰. De surcroît, son quotidien se caractérisait par un travail scientifique zélé, mais mené dans un contexte souvent hostile, du moins intrigant. Wibe, sous influence anglaise, contraignant la traversée du Tigray, il étudia la région de Massaouah, puis, en avril, d'Adwa. Ce fut alors qu'il se blessa accidentellement à l'œil avec un fragment de capsule de carabine, se créant une ophtalmie incurable. Momentanément à la limite de la cécité, la recherche – vaine - de remèdes le conduisit à Aden, puis au Caire³⁸¹. Ce paramètre l'empêcha de travailler à plusieurs reprises au cours des années suivantes. En outre, à partir de ce moment, le contexte international commença à avoir une influence réellement néfaste sur le déroulement de sa mission. Toujours souffrant, d'Abbadie rallia Le Caire à Aden (Annexe 6), où le gouverneur britannique, le capitaine Haines³⁸², lui mena tellement la vie dure qu'il fit voile sur les côtes Somali « *préférant y attendre [son] frère au milieu des barbares moins hostiles que les autorités anglaises* ». Cependant, les deux frères déchantèrent rapidement. Ils furent contraints de quitter Berberah (Fig.28-annexe 6) parce que les Anglais avaient refusé d'informer auprès du chef Somali leur volonté de « *massacrer* » d'Abbadie³⁸³. Dès lors, ils rallièrent Tadjourah, dans le pays Afar (Fig.29-Annexe 6), où ils s'imposèrent durant trois mois par manœuvres stratégiques³⁸⁴.

Lors de ce séjour entre les côtes Somali et Afar de 1840 à 1841, d'Abbadie continua autant que possible ses observations ethnographiques, linguistiques et géographiques. Mais il ne

³⁷⁸ Eth. Abb. 265, f.7-11, BnF; BSG, 1840, p.57; ABBADIE A. (d'), 1873, p.iii.

³⁷⁹ ABBADIE A.-M. (d'), 1868, p.523.

³⁸⁰ JOINT DAGUENET R., 1997, p.17.

³⁸¹ Il sillonna la région de Massaouah et de Dogsa de février à avril (Eth. Abb. 265, f.13-19, BnF), puis celle d'Adwa d'avril à juin (Eth. Abb. 265, f.19v-27). Il séjourna entre Aden et l'Egypte de septembre au 21 novembre 1840 (Eth. Abb. 265, f.27-27v-34, BnF; ABBADIE A. (d'), 1863, p.iii).

³⁸² JOINT DAGUENET R., 1997, p.38.

³⁸³ ABBADIE A. (d'), 1863, p.iii.

³⁸⁴ Eth.Abb.265, f.34v, BnF ; ABBADIE A. (d'), 1863, p.iii.

pouvait dissimuler son amertume quant au contenu limité de ses travaux à cause des Britanniques, qui ne lui accordaient aucun répit³⁸⁵. Outre son éviction du Nord-Est de l’Ethiopie, les autorités anglaises faisaient en sorte de bloquer ses moindres déplacements et ceux de tout ressortissant susceptible d’installer une image positive de la France dans la région. Il ne pouvait donc rejoindre le Sud de l’Abyssinie, où il envisageait d’étudier la langue des Oromo, d’autant plus que Wibe lui refusait toujours l’entrée dans le Tigray³⁸⁶. Au terme de trois mois à Tadjourah, les deux frères furent de nouveau rattrapés par les Britanniques suite à l’appel au secours lancé par le sultan afar à Aden³⁸⁷. D’Abbadie séjourna de mai à décembre sur la côte occidentale de la péninsule arabique, entre Hodeydah et Aylat³⁸⁸, en faisant escale à Massaouah en août 1841³⁸⁹. Mais il dut repartir en raison de son état de santé précaire ainsi que du climat trop aride qui entravait sa guérison. Mieux valait retrouver la fraîcheur du climat montagnard abyssin³⁹⁰. Aussi se réinstalla-t-il entre Baté et Massaouah, de septembre à décembre 1841, d’où il se consacra paisiblement à des relevés hydrographiques et à l’étude des pays Barka, Saho et du peuple chrétien Bilen³⁹¹. Massaouah, alors propriété de l’Egypte, alliée de la France, était un refuge pour les voyageurs de l’hexagone. En mars 1842, d’Abbadie pénétra enfin dans le Tigray (Annexe 6). Installé à Adoua, il prit le temps d’y observer les rivières et la chaîne orientale des monts abyssins ainsi que d’étudier la carte du Godjam³⁹². Ses expéditions et son intention de voyages dans le Godjam furent encore perturbées par la situation militaire locale. La recrudescence des guerres provinciales impliquant Wibe rendait le terrain trop dangereux, ce qui força d’Abbadie à une attente de cinq mois³⁹³. Il semble que ce soit à ce moment qu’il commença à recueillir ses premiers renseignements oraux concrets concernant le Nil blanc et ses sources. D’ailleurs, un pèlerin musulman interrogé lui répondit avec fatalisme : « *Loué soit celui qui sait où est sa source !* »³⁹⁴. Enfin, suite à l’emprisonnement de Wibe qui mit un terme aux combats, les routes furent sécurisées et, le 25 juin 1842, il atteignit Gondar où il put se consacrer à l’étude du guèze³⁹⁵. A ce stade, la Société de Géographie, par le biais de d’Avezac (Annexe 2.11), soulignait le grand intérêt de ses travaux en offrant une synthèse des territoires qu’il avait étudiés : le Tigray, le Nord du pays dont les données étaient encore

³⁸⁵ « *les étranges prétentions de l’autorité anglaise à Aden ayant excité ses agents dans Berberah et Toudjourah [Tadjourah] à entraver mes innocentes recherches philologiques, il m’a été impossible de faire un travail digne d’un séjour de six mois.* » (BSG 1842 p.121). (BSG, 1842, p.428).

³⁸⁶ BSG, 1842, p.121-123.

³⁸⁷ Eth. Abb. 265, f.33-53, BnF; ABBADIE A. (d’), 1863, p.iv.

³⁸⁸ Eth. Abb. 265, f.47-53, BnF ; BSG, 1842, p.186 et BSG 1842 p.126 et p.89. Les études des peuples Somali, Afar, Saho et Tigray comportaient certaines similitudes avec l’Arabie qu’il souhaitait approfondir par l’observation linguistique et il compléta ces travaux par des relevés géographiques.

³⁸⁹ d’où il écrivit plusieurs fois à la Société de Géographie (BSG 1842 p.89 et p.120).

³⁹⁰ « *par malheur, les plaies de l’Yémen, dont je souffre beaucoup, et qui ne me permettent pas de rester debout auprès du théodolite, ne m’ont pas permis d’avoir une latitude exacte.* » (BSG 1842 p.189 et p.128).

³⁹¹ Eth. Abb. 265, f.63-93; BSG, 1842, p.186.

³⁹² Eth. Abb. 265, f.94-122, BnF; BSG, 1842, p.204-212.

³⁹³ ABBADIE A. (d’), 1863, p.iv.

³⁹⁴ BSG, 1842, p.349-350.

³⁹⁵ Eth. Abb. 265, f.105-122-123; ABBADIE A.(d’), 1863, p.iv.; CRAS, 1849, p.655.

vagues, le pays des Somali au Nord-Est ainsi que l'Innarya au Sud. Le géographe concluait élogieusement louant le « *zèle infatigable et consciencieux* », « *la sagace intelligence* » et la « *si noble abnégation de santé et de fortune* » de d'Abbadie dans ses travaux³⁹⁶.

1843-1848 : A la recherche des sources du Nil...

D'Abbadie passa le second semestre 1842 dans le Bagemdir (Annexe 6), où il enrichit sa collection de manuscrits et découvrit les mythiques sites du Lac Tana et de Lalibela (Fig.30-34)³⁹⁷. Puis, les conditions furent réunies pour prendre la route du Godjam, et donc, se rapprocher des supposées sources du Nil (Annexe 6). L'exploration de cette province et de la rive gauche du fleuve Bleu occasionna, au premier semestre 1843, une première approche des tribus Oromo, qui allaient éveiller son plus vif intérêt. Quoique agacé par les lenteurs imprévues de ses déplacements, il mit pleinement à contribution son immersion auprès des Oromo du Gudru par ses études géographiques et ethnographiques. Il était hébergé et conseillé par Xumi Meca, le grand pontife du Gudru, l'un des piliers de la gouvernance Oromo³⁹⁸. En sa qualité de guerrier du Gudru, ce dernier l'autorisa à assister à l'une des longues séances du parlement Oromo. Grâce à cette amitié, d'Abbadie glâna une foule d'informations d'ordre politique, social et juridique. Ses connaissances nouvelles impressionnaient le peuple Oromo qui surestimait parfois ses aptitudes de savant « blanc »³⁹⁹. En outre, sa piété et sa morale irréprochable lui permettaient de jouir d'une respectueuse considération. Le peuple adapta localement son nom, devenu « Abba Diya » par analogie phonétique et référence à une coutume de respect hiérarchique⁴⁰⁰. Considéré comme un moine, il avait l'habitude de se reclure dans sa cabane pour lire, situation amalgamée à une retraite religieuse dans ce pays coutumier de la vie érémitique. On lui prêta en outre la guérison miraculeuse d'un enfant mourant, Aviétu, par un geste de baptême et une prière, ce qui lui valut une vénération infaillible⁴⁰¹.

³⁹⁶ BSG, 1842, p.364.

³⁹⁷ Eth. Abb. 265, f.123-149, BnF. Du nom de son roi bâtisseur, Lalibela est la Ville Sainte d'Ethiopie édifée au XIIe siècle. Elle compte onze églises monolithes spectaculaires dont Beta Giyorgis et Beta Maryam. Situé dans le Choa, le Lac Tana abrite des monastères et le tombeau de Frumentius. La source du Nil bleu se trouve en amont du lac (BARHU ZEWE, « Profil historique de l'Ethiopie », in *Aethiopia, pays, histoire, population...* catalogue d'exposition, mars-septembre 1996, Musée Royal d'Afrique Centrale, Tervuren (Belgique), p.76-93.

³⁹⁸ Eth. Abb. 266, f.3-4-11, BnF. Il était en charge des prières officielles « *surtout pour demander la pluie en temps de sécheresse* » (ABBADIE A. (d'), *Sur les oromo, grande nation africaine*, 1880, p.176).

³⁹⁹ ABBADIE A. (d'), 1880, p.181-188. Par exemple, Xumi Meca lui apprit comment distinguer par des caractéristiques physiques les classes sociales, savoir que le peuple attribuait à son intelligence européenne.

⁴⁰⁰ ABBADIE A. (d'), 1880, p.181 ; Eth. Abb. 266, BnF. Par respect, les esclaves et les femmes ne nommaient pas directement le maître. Ils le désignaient par le terme « Abba » -« père »-, suivi du nom de son cheval. D'Abbadie s'amusa du fait qu'on lui ait attribué un cheval fictif nommé « Diya ». Arnould évoqua cet usage, précisant que le maître pouvait être aussi désigné par le nom de son fils (ABBADIE A.-M. (d'), 1868, p.261).

⁴⁰¹ Il avait transfiguré la destinée d'Aviétu par ce geste moins héroïque que chanceux et la transmission des valeurs catholiques, si bien que ce dernier le considérait comme son père (MASSAJA G., vol.II, 1922, p.118-120).

Puis, en juin 1843, il fut missionné par Xumi Meca auprès du roi d'Innarya – ou Limmu – (Fig.31-Annexe 6), Abba Baggibo, en tant que messenger afin de préparer l'alliance de ces deux royaumes Oromo. Il pénétra en Innarya non sans avoir amadoué la population voisine du Darmaba par des consultations de chiromancie⁴⁰². Cela tenait lieu de l'exploit car le territoire était impénétrable depuis des décennies en raison des guerres incessantes. D'Abbadie était le premier Européen que le peuple d'Innarya côtoyait depuis plus de deux siècles, ce qui rendait son champ d'étude parfaitement libre et inédit. Mais le caractère despotique d'Abba Baggibo s'avéra contraignant pour les expéditions projetées par d'Abbadie, qui dut demeurer près d'un an dans la région. Ses premiers mois en Innarya lui donnèrent d'ailleurs une impression désastreuse et déçue. Il lui fallut deux mois pour joindre les villes de Baso et de Saka (Annexe 6), soit un parcours de seulement cent-vingt lieues, expédition dont il déplorait les conditions exaspérantes⁴⁰³. Quant à ses premières descriptions de la population, elles ne laissaient pas présager de la profonde considération qu'il finirait par lui vouer⁴⁰⁴. En plus de son attitude tantôt inhospitalière tantôt curieuse, elle compliquait ses observations – quand il osait en faire – d'autant qu'il avait dû se priver de sa lunette à cause des mesures de sécurité oromo⁴⁰⁵. Il réussit cependant à effectuer quelques relevés, quitte à être « *debout nu-pieds dans la boue, avec une méchante bougie qui fatigue la vue* » pendant la nuit, ou à « *s'interrompre à chaque instant pour interpeller les curieux, et les sommer de par le Roi de s'en aller* » pendant la journée⁴⁰⁶. Malgré ces insolites conditions de travail, il recueillit des données pour localiser la source du fleuve Blanc. Mais il était considérablement freiné par l'autoritarisme d'Abba Baggibo, qui refusait de le laisser quitter ne serait-ce que « *l'enceinte du hameau* » de Saka et qui envisagea de le vendre au royaume de Kaffa en tant que pape⁴⁰⁷. Il faut dire que la présence d'un homme blanc représentait un enjeu de pouvoir, particulièrement dans un contexte de guerre tel que le *Zamana Mesafent*, ce que montrèrent les événements suivants. S'obstinant à garder d'Abbadie auprès de lui et à le considérer comme un prêtre, Abba Baggibo lui proposa même de lui édifier une église (Annexe 20.3)⁴⁰⁸. Cet accaparement eut toutefois l'avantage de rendre accessible un territoire qui prenait habituellement au piège ses visiteurs, même éthiopiens, et qu'il fut le premier européen à fouler : le pays de Kaffa (Fig.32-Annexe 6). Comme ultime caprice, le roi d'Innarya le missionna en effet, en novembre 1843, en tant qu'ambassadeur pour chercher sa douzième épouse, la sœur du roi du Kaffa. De surcroît, ce dernier, qui avait promis cette

⁴⁰² Eth. Abb. 266, f.2-4-8-43-93, BnF; ABBADIE A.(d'), 1863, p.iv.

⁴⁰³ « *dont les embarras, les tracasseries et les souffrances excèdent tout ce que j'ai éprouvé dans les chemins les moins fréquentés de l'Abyssinie. Le proverbe des marchands du Sennaar, O toi qui as pris patience, patiente encore, s'applique dans toute sa vérité à un voyage chez les Gallas* » (BSG, 1845, p.52 ; Eth. Abb 266, f.10v-34).

⁴⁰⁴ ces habitants « *qu'une demi-génération a rendus plus mauvais que ne le seraient de purs barbares* », les Gudru sont « *avares, avides, superstitieux et lâches* » (BSG, 1845, p.52-55).

⁴⁰⁵ Ils proscrivaient l'entrée sur leur territoire de longs paquets (BSG, 1845, p.56).

⁴⁰⁶ BSG, 1845, p.59. Les lenteurs culturelles de ce peuple, associées à un trajet habituellement long, expliquent sans doute que ses lettres d'Innarya parvinrent à Paris après quasiment deux ans (BSG 1845 p.52).

⁴⁰⁷ Ce qui affola d'Abbadie, en septembre 1843 : Eth. Abb. 266, f.28, BnF; CRAS, 1849, p.656.

⁴⁰⁸ Lettre de d'Abbadie, 9 mars 1845, Fondo SC Africa centrale, Etiopia, Arabia, vol.4, f.547-548, Arch. Prop. Fide

alliance depuis dix ans, ne voulait consentir aux noces que si l'explorateur dont le peuple racontait les prodiges venait escorter la fiancée⁴⁰⁹.

Entouré d'un cortège de mille hommes empruntant un chemin périlleux, d'Abbadie eut le privilège de se rendre dans le Kaffa avec l'assurance d'en revenir⁴¹⁰. Il fut le premier à étudier son peuple méconnu et les tribus chrétiennes du Djimma Kako (Annexe 6), établies sur sa route et favorables à l'établissement d'une mission catholique⁴¹¹. Ainsi, à son arrivée, un cérémonial simula une bataille dont les invités sortaient traditionnellement victorieux et à l'issue de laquelle il dut passer la nuit devant la hutte de la promesse, symbolisant la prise du tribut de guerre. Ce n'est que le lendemain, lors d'une audience où il présenta des tours de physique, que d'Abbadie fit la connaissance de Kamo, roi du Kaffa, un païen qui avait pour habitude d'inviter des prêtres européens à condition qu'ils ne quittent plus jamais son pays⁴¹². A Bonga, d'Abbadie construisit une cabane couverte de branches de palmiers, longue de vingt mètres, destinée également à son escorte. Pour les besoins de ses observations, il la situa près d'un gros rocher sur lequel il disposa ses instruments (Fig.33)⁴¹³. Un tel dispositif constituait une curiosité ne pouvant que satisfaire le roi du Kaffa. D'Abbadie voyagea dans cette contrée du 20 novembre au 12 décembre 1843 malgré la nécessité de ruses pour en sortir⁴¹⁴. Après cet aparté diplomatique, il passa quelques mois contre son gré en Innarya, qu'il employa à sa collecte de données sur les sources du Nil et à l'étude ethnographique. Grâce à l'intervention de son frère, menaçant de couper les voies commerciales menant à la région⁴¹⁵, il quitta la ville de Saka le 2 mars 1844 pour un trajet traversant le Godjam et le Bagemdir et devant s'achever dans le Tigray. En avril, il rédigea une optimiste note sur le Nil blanc et ses principaux tributaires⁴¹⁶. Immobilisé trois mois dans le Godjam en raison de la

⁴⁰⁹ Abba Bagibo avait négocié la réduction de ses présents en garantissant la mise en contact du roi du Kaffa avec d'Abbadie, lors d'un repas cérémonieux et diplomatique où ce dernier réalisa des expériences physiques assimilées à des tours de magie par les Ethiopiens. « Il [Abba Bagibo] parut aussi surpris que je l'étais moi-même en voyant les gens de Kaffa regarder froidement mon tour d'élite, c'est-à-dire un fragment de phosphore que j'enflammais après l'avoir fait flotter sur l'eau où il brûlait sans s'éteindre. » (R62-63-66-67 ; Eth. Abb. 266, f.35v-39-39v-43-45-48-50-50v-51v-53-54v-55v-93, BnF).

⁴¹⁰ CRAS, 1849, p.656. En 1867, d'Abbadie évoquait avec humour notamment le passage d'un pont tunnel de lianes sur le Godjab (R62-63-66-67). Par ailleurs, Massaja indiquait dans ses mémoires que d'Abbadie était le seul voyageur étranger qui visita le Kaffa à l'époque (MASSAJA G., vol.V, 1925, p.53).

⁴¹¹ Son roi consentait à donner « une maison et un four de terre à tout étranger sachant lire et écrire mais à condition qu'il croit en un seul Dieu. Si en outre il enseigne à mes sujets à ne point voler et à dire la vérité, je croirai qu'il aura porté le bonheur à mon royaume. » (Fondo SC Africa centrale, Etiopia, Arabia, vol.4, f.547-548, Arch. Prop. Fide).

⁴¹² R62-63-66-67 ; Fondo SC Africa centrale, Etiopia, Arabia, vol.4, f.547-548, Arch. Prop. Fide.

⁴¹³ afin d'observer « les choses du ciel [...] et de la terre. » (MASSAJA G., vol.V, 1925, p.76).

⁴¹⁴ Kamo ne fut pas impressionné par les manipulations physiques de d'Abbadie. Mais, comme Abba Bagibo s'en était vanté, il voulut voir la séparation d'une étendue d'eau en deux. D'Abbadie, ne pouvant trahir son serment envers Abba Bagibo, répondit qu'il imiterait le dénommé Moïse dont il avait récupéré la formule. Il convainquit le roi que couper le Godjab en deux équivaldrait à ouvrir une voie pour l'invasion oromo, et celui-ci finit par le supplier de renoncer à ce tour (R62-63-66-67 ; Eth. Abb. 266, f.45-53, 93, BnF).

⁴¹⁵ CRAS, 1849, p.656. Arnauld était désormais très proche du gouverneur du Choa, le Djedjaj Guoscho, dont il était un général d'armée. Dans toute l'Ethiopie, on le nommait Ras Mikael. Il s'imprégna tant de la culture éthiopienne qu'il se maria avec une parente de Guoscho, dont il eut deux enfants, une fille nommée Maïten de Kaïslowane, éduquée dans un couvent de Syrie et décédée à l'âge de dix-huit ans, et un garçon non reconnu, Mikael (ALLIER J.-M., « Arnauld d'Abbadie au service de son frère aîné » in CIAA, 1997, p.39-50).

⁴¹⁶ Il s'agissait de la question « la plus importante que le géographe ait jamais soulevée » (BSG, 1845, p.311).

guerre civile⁴¹⁷, il dut se replier à Gondar⁴¹⁸, d'où il explora, en juin et juillet 1844, la source du Nil bleu, en amont du Lac Tana (Fig.34), accompagné d'une « *escorte de quinze lances* ». Il y étudia patiemment la température de l'eau et son bouillonnement, déduisant, à l'instar de Ptolémée, que le Nil bleu, comme le Nil blanc, prenait source dans un marais⁴¹⁹. De retour à Adoua, il s'autorisa à annoncer, le 14 octobre 1844, avoir localisé la source mythique dans le Kaffa⁴²⁰. Selon lui, l'affluent principal du Nil n'était pas le fleuve Blanc, contrairement à l'opinion admise, mais le fleuve Omo⁴²¹. Il ne lui restait plus qu'à se rendre physiquement sur les lieux, c'est-à-dire à retourner dans les terres Oromo. Or, le contexte continuellement conflictuel de l'Éthiopie le ralentit encore ; attente qu'il combla en complétant ses relevés géodésiques entre le Godjam et Gondar. Mais ses paisibles travaux furent de nouveau perturbés par les conflits internationaux. Comme souvent depuis le début de ses explorations, les tensions étaient dues à la maladresse de deux Anglais, Walter Plowden et John Beaux⁴²². Désirant emprunter la même route que lui, ils avaient été contraints de combattre aux côtés des Gudru contre les Djimma-Rare, deux peuples Oromo, ce qui les avait conduits à abattre un chef local important. Ce geste fut à l'origine d'une haine incommensurable envers les Européens rendant le territoire Djimma-Rare totalement inaccessible⁴²³ et forçant d'Abbadie à l'attente entre le Tigray et Gondar jusqu'au premier trimestre 1845⁴²⁴. Après cet intermède, il reprit la route du Godjam et parvint à Quorata, au bord du Lac Tana, en mars, à l'aube du conflit opposant le *ras* Ali et Wibe (Annexe 1)⁴²⁵. En pleine montée en puissance, Ali, souverain du Bagemdir, proclamait sa suprématie sur tout le territoire éthiopien. Sous sa protection et dépendants de son entrée en campagne, les frères d'Abbadie patientèrent dans le Gudru, installés chez Xumi Meca, à Anafo, et d'Abbadie ne parvint en Innarya, seul, que le 18 juillet 1845. La guerre compliquait les moindres déplacements, et donc les observations, notamment dans le Godjam où trois mois d'attente furent nécessaires pour étudier un seul et unique sommet⁴²⁶. Une fois arrivé à Saka, en Innarya, moult tergiversations avec Abba Baggibo préludèrent à la venue d'Arnauld et à l'expédition si attendue vers le fleuve Blanc⁴²⁷. Les deux frères finirent cependant, après un mois de négociation et quatre jours d'expédition,

⁴¹⁷ ABBADIE A. (d'), 1863, p.v.

⁴¹⁸ Sa route passa par Laga Djerti, Kana, la rive gauche de l'Amara, Gondo, Darout, Wagnet, Kork, Dambala, Gondara, Farie, entre mars et juillet 1844 (Eth. Abb. 266, f.62v-63-64v-67-68-69-69v-70v-71v-74-92, BnF).

⁴¹⁹ BSG, 1845, p.346-350 ; Eth. Abb. 266, f.75-75v-77v-92, BnF.

⁴²⁰ « *vous verrez, par le mémoire ci-joint, que j'ai découvert la source du Nil blanc* » (BSG, 1845, p.134). Son absence prolongée ayant suscité beaucoup d'inquiétude chez ses confrères et ses compatriotes, Fresnel posté à Hodeidah devança cette annonce en affirmant que d'Abbadie avait « *tracé les sources* » du fleuve dans le pays chrétien de Kaffa (BSG, 1845, p.66 ; Eth. Abb. 266, f.92, BnF).

⁴²¹ ABBADIE A. (d'), 1863, p.v.

⁴²² BSG, 1848, p.100-101. Plowden, nommé consul en 1848, fut d'ailleurs assassiné près de Gondar en 1860.

⁴²³ MASSAJA G., vol.I, 1921, p.2 ; ABBADIE A. (d'), 1863, p.v.

⁴²⁴ Eth. Abb. 266, f.92, BnF.

⁴²⁵ Le 1er mai 1845, il nota dans son journal : « *mauvaises nouvelles: guerre* » (Eth. Abb. 266, f.87-88-92, BnF; MASSAJA G., vol.I, 1921, p.2).

⁴²⁶ Eth. Abb. 267, f.2 à 18v, BnF. De Anafo, d'Abbadie voyagea à Nabaga, où il fut hébergé par le très hospitalier Gebre Gyiorgis, à Quorata, chez le marchand Kasan, à Manta Debre où on lui demanda encore d'exercer ses talents divinatoires, puis à Mota, dans le Limmu et sur le Grand Damot (Eth. Abb. 267, f.12v-43, BnF).

⁴²⁷ BSG, 1848, p.97-99 ; Eth. Abb. 267, f.48, BnF.

par atteindre, le 19 janvier 1846, la source du fleuve Omo, dans la forêt de Babya (Fig.35), où ils s'empressèrent de planter le drapeau français⁴²⁸. Si l'évènement était de premier ordre dans l'histoire de l'humanité, ce n'était que le début des polémiques, car l'enjeu, lui, était trop considérable pour se contenter de ces seules assertions. Mais, pour l'heure, cette découverte sonnait le glas du séjour de d'Abbadie. En ce début 1846, il prit la décision de son retour vers l'Europe, qui s'avéra bien plus long que prévu.

Sur fond de recherches géographiques et ethnographiques, l'engagement religieux de d'Abbadie ne s'amenuisa jamais. Son immersion auprès des peuples éthiopiens, chrétiens ou non, l'incita à poursuivre son action missionnaire de 1839. Le 9 mars 1845, ciblant l'établissement d'une mission en Pays Oromo, il manifesta son souhait au cardinal Franzoni, préfet de la Propagande de la Foi, de faire entrer « *de nouveaux troupeaux dans l'immense bercail de Saint-Pierre* » (Annexe 20.3)⁴²⁹. Son argument reposait sur la demande de rites et valeurs catholiques des populations d'Innarya et de Gudru, sur leurs probables ascendances chrétiennes et sur leurs dispositions innées envers le progrès et les étrangers⁴³⁰. Cette idée n'était toutefois pas nouvelle puisqu'elle avait été émise par plusieurs explorateurs du XIXe siècle, ce qu'il ne pouvait ignorer⁴³¹. Le missionnaire protestant Samuel Gobat⁴³², qui avait publié la relation de son voyage en 1834, proposait une expansion protestante que d'Abbadie voulut logiquement contrer. L'explorateur allemand Johann Ludwig Krapf, qui séjourna en Ethiopie entre 1838 et 1842, prêta aux Oromo les mêmes dispositions au catholicisme et encouragea leur évangélisation⁴³³. Enfin, Combes et Tamisier évoquaient déjà ces prédispositions au christianisme, ces qualités intellectuelles et cette attitude amicale envers les étrangers⁴³⁴. Cependant, le milieu catholique considérait que la lettre de d'Abbadie était la pierre fondamentale du vicariat catholique en Pays Oromo⁴³⁵. En effet, s'il n'eût pas

⁴²⁸ Eth. Abb. 267, f.46-49v-56 à 58-68-71v-94v-101 à 110v, BnF; CRAS, 1849, p.657.

⁴²⁹ Lettre de d'Abbadie, 9 mars 1845, Fondo SC Africa centrale, Etiopia, Arabia, vol.4, f.547-548, Arch. Prop. Fide.

⁴³⁰ « *Au milieu de cette lenteur de pensée et de progrès qui caractérise toute l'Ethiopie, l'étude des annales indigènes montre que depuis trois siècles les Gallas ont le plus d'habileté, de persévérance et d'avenir. La seule difficulté est d'aborder leur pays ; dès qu'on y est entré, on est sûr d'y trouver la sécurité et le respect.* » (Lettre de d'Abbadie, 9 mars 1845, Fondo SC Africa centrale, Etiopia, Arabia, vol.4, f.547-548, Arch. Prop. Fide).

⁴³¹ BSG, 1839, p.196.

⁴³² GOBAT S., *Journal d'un séjour en Abyssinie*, Risler/Guers, Paris/Genève, 1834.

⁴³³ Krapf publia en 1875 une traduction de la Bible avec l'aide d'Oromo convertis au catholicisme. Comme d'Abbadie, il considérait que les peuples éthiopiens avaient su préserver leur foi de la constante menace musulmane (FIQUET E., "La fabrique des origines Oromo" in *Annales d'Ethiopie*, 2001, vol.18, n°1, p.55-71).

⁴³⁴ « *On voit que ces peuplades, isolées et abandonnées à elles-mêmes, sont avides d'une religion. Nous nous sommes persuadés que des missionnaires habiles, qui oseraient s'aventurer chez ces tribus sauvages, mais hospitalières et bonnes parviendraient facilement à les réunir sous une même loi ; tous ces galla, qui vivent aujourd'hui sans croyance et sans lien, formeraient alors une grande nation, la nation la plus belle, la plus intéressante de l'Afrique.* » (COMBES E., TAMISIER M., 1837, p.244).

⁴³⁵ « *il pio e zelante viaggiatore seppe così bene rappresentare l' indole ed i bisogni di quegli abbandonati popoli pagani, e talmente insinuarsi nella mente e nel cuore degli emiaentissimi membri della Sacra Congregazione, che, esaminata la proposta, e riferita al S. Padre, allora Gregorio XVI, a pieni voti fu determinata la formazione del nuovo Vicariato ; ed il Papa volendo dare un attestato di stima e di affetto al zelante viaggiatore, gli mandò una lettera di elogio e di ringraziamento.* » (Ce voyageur pieux et zélé sut si bien représenter le tempérament et les besoins des peuples restés païens, et tellement s'insinuer dans l'esprit et dans le cœur des grandissimes membres de la Sacrée Congrégation, que, la proposition une fois examinée et rapportée au Saint Père Grégoire XVI, la formation du nouveau Vicariat fut décidée par un vote à l'unanimité ; et le Pape, qui voulut donner une

l'exclusivité de l'idée, ce fut bien lui qui impulsa la création de ces missions, car il sut trouver les bons interlocuteurs, les bons arguments et le bon moment dans cette perspective. Courant 1845, les autorités pontificales remirent à l'ordre du jour les doctrines missionnaires émises peu après la fondation de la Propagande de la Foi au XVII^e siècle. Puis, quelques mois après la réception de la lettre de d'Abbadie, Franzoni publia des instructions adressées aux missionnaires sous le titre *Neminem profecto*⁴³⁶. Avec beaucoup d'enthousiasme, décision fut donc prise d'attribuer le nouveau vicariat apostolique à l'Ordre des Capucins⁴³⁷. Ayant émis son désir de mission auparavant, Guglielmo Massaja (Fig.36) fut sollicité par le père Juste de Camerino, qui l'installa préalablement à Rome en janvier 1846. Quoique fort éloigné, d'Abbadie participa à la préparation de sa mission par le financement d'ouvrages ou l'envoi d'instructions⁴³⁸. Une fois arrivé en Ethiopie, Massaja, consacré évêque *in partibus*⁴³⁹, avait encore besoin de l'expérience de d'Abbadie. Après avoir rencontré Walda Kiros, désormais à la tête de l'église catholique d'Anticcio, et grâce à une trêve entre Wibe et le ras Ali, Massaja et d'Abbadie se rejoignirent à Adoua en juillet 1846. Dans sa vieillesse, le cardinal conta avec force émotion cette rencontre devenue « *le plus beau jour de sa vie* », où il serra l'explorateur dans ses bras⁴⁴⁰. Durant huit jours, le savant lui fournit des recommandations précieuses sur la situation politique et les coutumes éthiopiennes, lui faisant profiter de « *sa doctrine et de son zèle* ». Massaja fut marqué par sa ferveur scientifique à tel point qu'il le fit représenter dans ses mémoires en train d'observer la latitude au théodolite et en tenue orientale (Fig.33). Ainsi naquit une amitié constante et sincère, mais ces moments de partage furent écourtés par la nécessité scientifique.

Durant l'année 1846, contrairement aux bruits relayant leur emprisonnement en Innarya, les frères d'Abbadie continuaient leur mission dans des conditions périlleuses, mais normales pour l'Afrique⁴⁴¹. En raison de ces inquiétantes rumeurs et sur l'insistance de leur mère depuis 1842, leur jeune frère, Charles, prit la route de l'Ethiopie. D'Abbadie envisageait alors un retour à Gondar afin de récupérer une partie de ses manuscrits⁴⁴². Mais, finalement, il entra dans le Godjam, le 3 décembre 1846, pour compléter sa chaîne géodésique. Son séjour

marque d'estime et d'affection au voyageur zélé, lui envoya une lettre d'éloge et de remerciement) (MASSAJA G., vol.I, 1921, p.2-3).

⁴³⁶ Cette doctrine insistait sur l'importance de la formation d'un clergé indigène à des fins de prédication, notamment parce que la question était houleuse en Chine et en Inde (PRUDHOMME C., 2011, p.10-12).

⁴³⁷ MASSAJA G., vol.I, 1921, p.1-7.

⁴³⁸ MASSAJA G., vol.I, 1921, p.4-5 et p.20.

⁴³⁹ De son appellation complète *in partibus infidelium*, cette désignation est symptomatique de la hiérarchie missionnaire établie par le souverain pontife pour lutter contre ses concurrents évangélisateurs, les patronats du Portugal et d'Espagne agissant surtout en Asie. Les évêques *in partibus* portaient le titre de vicaire apostolique, se voyaient confiés une circonscription missionnaire dépendant d'un territoire épiscopal disparu, ce qui en faisait surtout des représentants du pape (PRUDHOMME C., 2011, p.21-22).

⁴⁴⁰ D'Abbadie était donc à l'origine du changement de destinée de Massaja (MASSAJA, vol.I, 1921, p.57-59).

⁴⁴¹ Cette année-là, d'Abbadie séjourna surtout vers le Choa, de février à avril à Geruke, de mai à août à Adami, de septembre à octobre à Falle, Nola et Assandabo (Eth. Abb. 267, f.60v à 92, BnF).

⁴⁴² BSG, 1847, p.273. En octobre 1842, d'Abbadie venait de recevoir des nouvelles de France, leur mère les exhortant déjà à rentrer. Ils apprirent ainsi le mariage de leur sœur Julienne (lettre de d'Abbadie, 27 octobre 1847, f.40, corresp. famille d'Abbadie 1835-1861, NAF 23.848, BnF).

fut perturbé par deux pillages de sa hutte, à deux jours d'intervalle, dont il réussit heureusement à épargner ses précieux manuscrits⁴⁴³. Le 23 avril 1847, il prit la route de Gondar où, à l'appui de ses pléthoriques relevés, il établit une carte du Godjam⁴⁴⁴. Quant à Charles, après une étape au Caire, il retrouva d'Abbadie à Massaouah en juin 1847⁴⁴⁵. En septembre, ce dernier rejoignit Massaja et ses trois missionnaires au collège catholique de Guala, en Agame⁴⁴⁶. Alors qu'ils préparaient leur retour, chacun des frères vaquait à ses affaires, Charles à la chasse, Arnauld à la diplomatie, et d'Abbadie à sa collecte de manuscrits⁴⁴⁷. A ce sujet, fin novembre, à Gondar, ce dernier tenta de désamorcer un vieux conflit avec l'agent commercial de Wibe, Agew Deres⁴⁴⁸, envenimé par l'inexpérience de Charles, le jour de Noël 1847, qui se disputa avec *l'Abuna* (Annexe 1)⁴⁴⁹. Puis, à Gondar, une « *épouvantable* » ophtalmie, entre mars et avril 1848, fit renoncer d'Abbadie à des observations supplémentaires dans le Tigray⁴⁵⁰. De mai à septembre, il se consacra donc au territoire entre Gondar et le Simien, près du fleuve Takkazé, où il fit un « tour d'horizon mémorable » le 13 mai 1848. Ne concevant de partir sans un dernier relevé du majestueux mont Buahit, il attendit « *en vain plus d'une journée et demie sur ce sommet isolé, debout, nu-pieds, et ayant de la neige jusqu'aux genoux* »⁴⁵¹. Puis, sur le chemin du retour, les frères furent détenus par le *ras* Kasa, plus que jamais à la conquête de l'ensemble du territoire éthiopien⁴⁵². Enfin, le 4 octobre 1848, d'Abbadie quitta l'Afrique et le port de Massaouah. Arrivé au Caire le 2 novembre⁴⁵³, il travailla plusieurs mois à son vocabulaire amharique, aidé par son professeur, le *dabtara* Tawalda Madhin, puis à ses cartes du Bagemdir et du Tigray. A l'issue de ce labeur, le savant basque, Tawalda Madhin, son neveu Birru et le jeune Hora partirent pour Beyrouth, puis pour leur pèlerinage à Jérusalem⁴⁵⁴. Après onze ans d'aventures et de rencontres, d'Abbadie rejoignit la France en 1849 : « *content mais las de mes longs voyages, j'ai pourtant quitté l'Ethiopie avec regret, car en étudiant toutes ces questions, j'en avais découvert d'autres que j'ai dû me borner à effleurer seulement* »⁴⁵⁵.

⁴⁴³ Il se basa à Yejube de décembre à mars, et passa par Gordimalo, Yawix et Mota jusqu'à son départ pour Gondar (Eth. Abb. 267, f.93v à 115v et 166v, BnF ; ABBADIE A. (d'), 1863, p.vi).

⁴⁴⁴ Il passa les mois de mai à juin à Gondar (Eth. Abb. 267, f.116 à 122v, BnF ; ABBADIE A. (d'), 1863, p.vi).

⁴⁴⁵ ABBADIE A.-M. (d'), ALLIER J.-M., vol IV, 1999, p.vi

⁴⁴⁶ Le futur cardinal, sur le départ vers le Pays Oromo, soumit à d'Abbadie des idées pour ses travaux linguistiques visant à faciliter l'apprentissage des langues éthiopiennes, et l'écriture d'un système alphabétique en caractères latins, dont d'Abbadie expliqua aussitôt les règles dans une lettre à la Société de Géographie (BSG, 1847, p.238). Il passa trois mois à Guala entre septembre et novembre 1847 (Eth. Abb. 267, f.121-123-124, BnF).

⁴⁴⁷ ABBADIE A.-M. (d'), 1868. RUBENSON S., 1987, p.140-141 : Abebayyhu raconta à d'Abbadie en 1848 une cession infructueuse de chasse de Charles pendant neuf jours.

⁴⁴⁸ Eth. Abb. 267, f.265v, BnF ; RUBENSON S., 1987, p.58-132.

⁴⁴⁹ RUBENSON S., 1987, p.132 ; Eth. Abb. 267, f.265v, BnF. D'Abbadie notait : « Abun querellé avec Charles ».

⁴⁵⁰ Eth. Abb. 267, f.134 à 143v, BnF. L'ophtalmie est mentionnée en gros caractères dans son calendrier (f.165v).

⁴⁵¹ ABBADIE A. (d'), 1873, p.vi. Depuis Gondar, il fit halte à Dabark', Macanna, Ximawa, Axoum, Berkillo puis Omokullu (Eth. Abb. 267, f.144 à 149, BnF).

⁴⁵² RUBENSON S., 1987, p.151 ; fol.93-94, NAF 23.848, BnF ; BERHANOU ABEBE, 1995.

⁴⁵³ Il quitta Massaouah le 4 octobre, arriva à Djeddah le 14 et à Suez le 29 octobre (Eth. Abb. 267, f.163v, BnF).

⁴⁵⁴ Depuis Gondar, d'Abbadie prit intégralement en charge le voyage, en raison du dénuement matériel du *dabtara* et de la valeur du pèlerinage à la Ville Sainte dans la culture éthiopienne (RUBENSON S., 1987, p.164-165 et p.176-177 ; H219-N182-185).

⁴⁵⁵ ABBADIE A. (d'), 1863, p.vii.

4. La vie établie de d'Abbadie : modernité ou conservatisme ?

Agé de trente-neuf ans, d'Abbadie revenait en Europe après douze ans passés aux antipodes. Le retour dans la société occidentale impliquait un changement de vie radical et la récupération de vieilles habitudes. Il avait quitté la France sous la monarchie de Juillet, il la retrouvait sous la IIe République. Et surtout, il s'était désormais fait un nom. Comment l'expérience éthiopienne avait-elle forgée sa personnalité ? Comment se réalisa ce retour à la vie occidentale ? A quelles valeurs et centres d'intérêt consacra-t-il le reste de sa vie ? L'étude de cette phase de « maturité », contemporaine à la construction du château, permettra en conséquence de broser le portrait du commanditaire qui, comme il sera donné de voir ultérieurement, fut très impliqué dans l'édification de sa demeure.

- **Une science vouée à la connaissance de l'Homme**

D'Abbadie (Fig.37) est souvent, et à juste titre, présenté comme un érudit aux goûts scientifiques hétéroclites : géographie physique, astronomie, géophysique (Annexe 1), anthropologie, ethnographie, linguistique, droit. Avant d'aborder concrètement ses travaux, il faut préciser la fondamentale vision d'ensemble qu'il avait des disciplines, aujourd'hui bien distinctes, auxquelles il contribua. Ses travaux s'inscrivaient dans une vision scientifique globale, dont la finalité était la connaissance de l'Homme. Aussi, selon une conception courante au XIXe siècle⁴⁵⁶, ces sciences étaient-elles complémentaires et indéfectibles de la géographie dont elles étaient issues⁴⁵⁷. Au-delà de l'encyclopédisme et de son éclectisme, sa démarche exhaustive, surtout au sujet de l'Ethiopie et du Pays basque, répondait donc à une cohérence savante d'actualité, où les disciplines impliquées s'enrichissaient et se donnaient mutuellement un sens. Dès lors, on comprend mieux, notamment, son projet d'étudier à la fois « *l'état physique et moral* »⁴⁵⁸ de l'Ethiopie. D'autre part, cette non ou multi-spécialisation correspond à la posture de l'Académie des Sciences, à l'heure où la plupart des sociétés savantes étaient spécialisées⁴⁵⁹. Le choix multidisciplinaire de d'Abbadie s'inscrit par conséquent à la fois dans un cadre d'officialité et de non conformisme, ce qui était fréquent chez les explorateurs, tributaires de leurs seules ressources, et chez les personnages aisés, se dédiant à leurs passions. Toutefois, l'hétérogénéité des engagements de d'Abbadie n'était-

⁴⁵⁶ Par exemple, Jomard voyait l'ethnologie comme « *la science même de la géographie vue dans son ensemble et dans toute sa haute généralité* » (BLANCKAERT C., « Géographie et anthropologie : une rencontre nécessaire (XVIIIe-XIXe siècle) » in *Ethnologie française*, t34, n°4, 2004, p.661-669).

⁴⁵⁷ « *La géographie n'existe peut-être pas sans le secours de plusieurs sciences connexes dont on s'étonne de la voir séparée dans une classification méthodique. Ainsi la cosmographie, l'astronomie, la géodésie, la physique, la météorologie, la géologie, et toutes les sciences naturelles, sont de son domaine aussi bien que la topographie et la linguistique. L'ethnographie, science essentiellement géographique, ne saurait renier l'alliance de la philologie. Une géographie serait bien maigre si elle ne disait rien de l'agriculture et du commerce* » (BSG, 1852, t3, p.246-249).

⁴⁵⁸ ABBADIE A. (d'), 1859, p.I.

⁴⁵⁹ BLAIS H., 2004.

elle pas nuisible à leur efficacité ? Dès lors, se pose la question de l'intérêt et de l'apport concret de ses travaux, sans perdre de vue leur finalité philanthropique et leur motivation religieuse.

Dans un premier temps, il convient de définir comment d'Abbadie concevait la science. En effet, son implication cléricale pourrait paraître paradoxale au regard de la définition moderne de la science, et du conflit qui opposa violemment cette dernière aux institutions religieuses à l'époque⁴⁶⁰. D'Abbadie entendait redonner à l'Eglise son statut d'institution de la connaissance, qui s'était distingué au Moyen-Age et avait culminé au XVIIe siècle⁴⁶¹. Conduit par son immuable nostalgie de l'Ancien Régime, il se référait à deux périodes illustres de l'histoire religieuse, l'une devenue presque mythique, l'autre incarnant une véritable révolution savante, fondatrice de la science moderne⁴⁶², où l'Eglise continuait de dominer sur la philosophie et les sciences. De grands physiciens et mathématiciens, comme Descartes, y étaient également de grands penseurs et surtout de fervents croyants dévoués à la cause catholique. Certes, l'Eglise fit des efforts au milieu du XIXe siècle à l'égard du progrès scientifique, ce qui avait notamment permis le rapprochement des théories de Cuvier avec le récit biblique⁴⁶³. Quoique dénonçant les allégations anticléricales⁴⁶⁴, d'Abbadie considérait que l'Eglise devait investir de ses forces humaines le champ des sciences. Il était partisan d'une formation des ecclésiastiques aux sciences exactes, particulièrement à l'astronomie et à la géophysique, comme le démontrent ses longues négociations avec le clergé pour embaucher un aumônier-astronome dès les années 1870⁴⁶⁵. Il alla même beaucoup plus loin en envisageant la création d'une société savante de prêtres, mais renonça à diffuser cette idée, probablement par crainte de la réaction ecclésiastique très susceptible dans ce domaine⁴⁶⁶. Outre l'ambition de renouer avec les temps de sa gloire savante, ce rapprochement devait permettre à l'Eglise de se doter des armes intellectuelles pour lutter contre les attaques des scientifiques⁴⁶⁷. D'un certain point de vue, d'Abbadie concevait les sciences à la manière des penseurs antiques et médiévaux, se fondant sur les raisonnements

⁴⁶⁰ CHAPPEY J.-L., « Catholiques et sciences au début du XIXe siècle » in *Cahiers d'Histoire. Revue d'histoire critique* [en ligne], n°87, 2002, mis en ligne le 1^{er} avril 2005, p.13-36, URL : <http://chrhc.revues.org/index1653.html>

⁴⁶¹ Il estimait que « les ecclésiastiques devrait [sic] être au niveau des laïques [sic] dans les sciences de nos académies, [...] ce qui avait lieu au beau XIIIe siècle où le clergé enseignait tout » (brouillon du 20 janvier [1884], 152J715, AD64) et il souhaitait « amener au moins quelques prêtres Français à ces études scientifiques qui faisaient la gloire de notre clergé du XVIIe siècle » (152J558, AD64).

⁴⁶² Au XVIIe siècle, la philosophie et la science se distinguent. S'imposent l'héliocentrisme de Copernic, les principes de la pesanteur de Newton, les *Pensées* de Pascal, les vérités éternelles de Descartes.

⁴⁶³ CHAPPEY J.-L., 2002. Ce rapprochement, notamment établi par Frayssinous, visait à estimer l'âge de la terre en comparant les théories de Cuvier et les récits de Moïse et de la Genèse.

⁴⁶⁴ « Notre Sainte Religion s'accommode de tous les progrès et même du système métrique » (G6, Eliza. 3 octobre 1855). Nous évoquerons par la suite la réflexion de d'Abbadie quant aux systèmes de mesure.

⁴⁶⁵ En l'occurrence, il s'agit de l'abbé Pagadoy (P232) puis de l'abbé Souberbielle (152J623, AD64).

⁴⁶⁶ 152J623 souberbielle 20 novembre 75. Le clergé avait en effet fermement condamné les propos de Lamennais qui, au nom de son combat pour l'Eglise, l'avait dépréciée dans son journal *l'Avenir* en 1831 : « La science catholique est donc à créer, et c'est elle qu'attend l'esprit humain, fatigué de l'insuffisance et du désordre de la science actuelle. » (cité dans CHAPPEY J.-L., 2002).

⁴⁶⁷ Il estimait que les prêtres devaient « s'initier aux sciences afin d'opposer les arguments scientifiques aux attaques contre la Religion qui n'a rien à craindre de la vraie science. » (BERGER M.-C., 1997, p.23).

aristotéliens et la scolastique⁴⁶⁸. Pourtant, il n'en restait pas moins un homme moderne, croyant au progrès, mais réfractaire aux théories positivistes de Comte, beaucoup trop rationalistes pour le clérical qu'il était⁴⁶⁹. Ainsi, à l'instar des autorités ecclésiastiques, d'Abbadie adhérait aux théories de Cuvier, Blumenbach ou Flourens prônant l'unité de l'espèce humaine, parce qu'elles coïncidaient avec le principe créationniste selon lequel « *la race humaine provien[drait] d'un seul couple* ». A l'appui des idées cuviéristes reconnues dans le monde savant, il justifiait sa propre conception de la création, arguant que ces idées étaient « *admisses d'ailleurs par la presque universalité des êtres qui pensent* »⁴⁷⁰. Ses travaux confortaient sa théorie scripturaire de l'origine du monde, illustrant, par ailleurs, la vision ethnocentriste occidentale. A ces fins, sa méthode consistait à s'intéresser aux croyances des peuples les moins pervertis par les questionnements occidentaux, autrement dit, les populations de l'intérieur de l'Afrique et, de préférence, ayant eu un contact ancien avec la chrétienté. Définis par ces critères subjectifs, les interrogatoires de d'Abbadie corroboraient opportunément ses hypothèses. Selon lui, les Ethiopiens noirs, chrétiens ou animistes, affirmaient être les descendants de Cham, fils de Noé et père des peuples d'Afrique, condamnés à la servitude. Par conséquent, d'Abbadie considérait que les Ethiopiens reconnaissaient la supériorité innée de « l'homme blanc », ce qui faisait des Européens les descendants des autres fils de Noé, Sem, père des Juifs, et Japhet, père des Caucasiens⁴⁷¹. Il défendit ardemment cette théorie créationniste et éminemment cléricale dans les cercles savants⁴⁷². En somme, pour lui, la religion transcendait l'ensemble de la création, y compris sa passion des sciences. Mais, si les écrits saints justifiaient l'existence humaine et pouvaient expliquer les processus scientifiques, l'inverse n'était pas réciproque. La science n'était pas en mesure de porter quelque analyse que ce soit sur la conception même des textes sacrés⁴⁷³. Elle visait à expliquer le mécanisme du monde sous l'égide d'une toute-puissance créatrice ; principe fondamental de la philosophie savante de l'Antiquité et du Moyen Age. Il n'est donc pas anodin que les grands savants médiévaux, tels saint Thomas d'Aquin, aient été des figures essentielles de la religion. A cette science catholique qu'il souhaitait construire, d'Abbadie appliquait l'éthique dictée par les figures illustres du catholicisme. La valeur la plus représentative de son engagement savant reste l'humilité,

⁴⁶⁸ Aristote est à l'origine des notions rationalistes de déduction, d'induction, de concept et de raisonnement dans les sciences (« Aristote » in JULIA D., *Dictionnaire de la philosophie*, Larousse, Paris, 1995, p.19-20).

⁴⁶⁹ Selon Auguste Comte, le dernier stade d'évolution de l'humanité est incarné par les sciences. L'explication scientifique fait œuvre de loi morale et religieuse (« Comte (Auguste) » in JULIA D., 1995, p.47).

⁴⁷⁰ Hormis le débat scientifique, cela revient à s'interroger sur la définition que d'Abbadie donnait aux « êtres qui pensent » (F188). La logique impérialiste influant sur l'homme, qu'il en ait plus ou moins conscience, voudrait que cela désigne les Européens, ou du moins les peuples judéo-chrétiens.

⁴⁷¹ « Ces derniers [tribus rouges] croient tous, comme les Chanqallas eux-mêmes [tribus noires] que tous les hommes sont nés d'un seul couple, que l'homme blanc, ou pour s'exprimer comme eux, que l'homme rouge est supérieur au nègre et ce dernier, même quand il n'est pas chrétien répète la tradition commune, à savoir : que le nègre est un homme rouge que Dieu a noirci et abâtardi pour une grande faute commise par l'un de ses ancêtres. » (F189).

⁴⁷² Il défendit cette position en mai 1855 dans une lettre à la Société de Géographie où il fit part de sa perplexité quant à l'ouvrage de l'américain Agassiz établissant huit types humains différents (F190).

⁴⁷³ F188.

principe lié à son saint Patron, saint Antoine l'Ermite⁴⁷⁴. Au-delà de concerner sa seule personne, l'humilité devant le Créateur devait être adoptée universellement par le monde savant, au nom du principe thomiste de la question disputée⁴⁷⁵. Aussi la science constituait-elle, selon d'Abbadie, un vecteur d'aspiration au divin⁴⁷⁶, d'où la nécessité perpétuelle de son excellence et de son avancement.

La quête des sources du Nil

A son retour de voyage, d'Abbadie était en possession d'une impressionnante masse de données illustrant sa conception multidisciplinaire de la géographie et donnant lieu à des interventions prolixes et régulières⁴⁷⁷. Ses observations étaient impatiemment attendues par la communauté savante, ainsi que l'affirmait Jomard en 1848⁴⁷⁸. Avant même la fin de son voyage, il informa l'Académie des Sciences puis la Société de Géographie de sa découverte de la source du fleuve Blanc⁴⁷⁹. Cela représentait une avancée scientifique majeure, résolvant une énigme vieille de plusieurs millénaires et relevant d'enjeux géographiques, mais aussi politiques. Les frères d'Abbadie participaient ainsi à la virulente course au progrès entre la France et l'Angleterre⁴⁸⁰. Cette annonce officielle inaugura une période de longues années de controverses, notamment à l'initiative de géographes britanniques. Lauréat de la Grande Médaille d'Or de la Société de Géographie pour son expédition en Abyssinie et ayant proposé une localisation de la source mythique dans son récent ouvrage, l'Anglais Charles Beke⁴⁸¹ fut particulièrement incisif⁴⁸² malgré la solidarité des correspondants de d'Abbadie⁴⁸³. L'Anglais

⁴⁷⁴ Dans la *Légende Dorée*, Jacques de Voragine racontait les tourments et les tentations de saint Antoine qui s'était reclus dans le désert de la Thébaïde. Un jour, l'ermite découvrit que la terre était couverte des filets du pêcheur. Alors il se demanda qui serait capable de libérer la terre. Une voie venue du ciel lui répondit : « L'humilité ! » (VORAGINE J. (de), *La Légende dorée*, coll. Sagesses, Seuil, Paris, 1998).

⁴⁷⁵ « Quand il [le clergé] reprendra ce beau rôle [de recherche et d'enseignement], les gens simples apprendront à ne pas trop respecter la science et surtout à ne pas prendre pour des vérités les hypothèses admises provisoirement dans le seul but d'appeler des recherches sur telle avenue nouvelle des connaissances humaines. On comprendra mieux alors la parole du Sage : *terram dedit disput.eorum* [la question disputée a donné la terre] » (Lettre à Valson, 20 janvier 1884, 152J715, AD64). Il se réfère au rituel des questions disputées instigué par saint Thomas d'Aquin (CHENU M.-D., *Introduction à l'étude de saint Thomas d'Aquin*, Publications de l'Institut d'Etudes Médiévales-Université de Montréal, Montréal-Paris, 1993).

⁴⁷⁶ « Thomas d'Aquin » in JULIA D., 1995, p.282-283.

⁴⁷⁷ A. Turner a dénombré pas moins de 107 communications toutes disciplines confondues à l'Académie des Sciences et à la Société de Géographie entre 1837 et 1896 (TURNER A., 2002, p.11).

⁴⁷⁸ « Un voyageur dont la renommée européenne, M. Antoine d'Abbadie, nous revient enfin, accompagné de son frère Arnould, du fond de l'Abyssinie [...]. Nul ne saurait dire quelle immense moisson d'observations de toute espèce les deux frères rapportent de leurs longues pérégrinations » (JOMARD, BSG, 1848, t10, p.281).

⁴⁷⁹ Dans sa lettre du 7 août 1847 à Arago : « Je m'empresse de vous annoncer que, le 19 janvier 1846, nous sommes parvenus, mon frère et moi, à planter le drapeau tricolore sur la principale source du Nil blanc. Elle est située dans la forêt de Babia, entre les royaumes d'inarya et de Jimma. » (CRAS, 1847, p.485-487). D'Abbadie livra un récit complet et argumenté à Daussy le 10 septembre 1847 (BSG, t9, p.97-118).

⁴⁸⁰ WESSELING H., *Les empires coloniaux européens 1819-1919*, Folio Histoire, Paris, 2004.

⁴⁸¹ Il venait d'écrire *On the Nile and its tributaries* (« Beke (Charles) » in LAROUSSE P., 1866-1879, réf. du 19 septembre 2011, URL : <http://www.classiques-garnier.com.rproxy.univ-pau.fr/numerique-bases/index.php?module=App&action=FrameMain>).

⁴⁸² Dès novembre 1847, il remit en cause les calculs de longitude du Nil blanc effectués par d'Abbadie d'après la carte de d'Arnould (BSG 1847 p.259). Il publia en 1850 une étude *Enquête sur le voyage de M. Antoine d'Abbadie à Kaffa, à la recherche des sources du Nil*.

poussa jusqu'à la calomnie en s'attaquant à son intégrité morale, l'accusant publiquement d'espionnage dans le journal anglais *l'Athenoeum* en août 1849⁴⁸⁴. La communauté savante était par conséquent partagée entre les partisans de d'Abbadie, tels que le linguiste français Fresnel ou l'astronome anglais Ayrton, et les défenseurs moins nombreux de Beke⁴⁸⁵. Malgré les dissensions, la découverte des sources du Nil par les d'Abbadie fut actée par le monde savant. Ils ne tardèrent pas à recevoir, en 1850, la Légion d'Honneur « *pour les services qu'ils avaient rendus à la science géographique et au commerce par leurs voyages en Abyssinie* ». Il s'agissait d'une marque officielle de la dimension politique de leur exploration, car la stratégie impérialiste française reposait alors sur l'occupation militaire et le commerce, dès lors facilités par les cartographies et l'influence des d'Abbadie⁴⁸⁶. S'ensuivit l'attribution de la Grande Médaille d'Or de la Société de Géographie. Il faut dire que la commission chargée d'attribuer la prestigieuse récompense était composée d'éminents spécialistes plutôt acquis à la cause de d'Abbadie et trop heureux à l'idée qu'une énigme millénaire ait été résolue au nom de la France⁴⁸⁷. Une telle reconnaissance ne clôtura pas pour autant le débat, ravivé par les explorations de Richard Burton et John Hanning Speke vers le lac Victoria à partir de 1858. Certains savants français, dont d'Abbadie, s'irritèrent de ce que la Royal Geographical Society, paraissant « *se regarder comme juge de la question des sources du Nil* », exige un dépôt de toutes les études effectuées sur le sujet. Mais c'est surtout l'annonce de la découverte de Speke, en 1863, qui relança vivement les débats⁴⁸⁸. Début 1864, Speke intervint longuement à la Société de Géographie, ce qui frustra d'autant plus d'Abbadie que la séance fut suspendue, coupant court aux objections⁴⁸⁹. Cette année fut particulièrement intense et houleuse au sujet du Nil. Mais Speke, opposé à son ancien compagnon Burton,

⁴⁸³ En réponse à Beke, Daussy publia en 1848 la lettre où d'Abbadie exposait son raisonnement : « [...] *il a déjà été question dans ce Bulletin des opinions de M. d'Abbadie et de M. le docteur Beke, qui diffèrent à ce sujet. Nous avons pensé qu'il était nécessaire que le Bulletin de la Société de Géographie, dont M. d'Abbadie est certainement un des membres les plus zélés, contint comme pièce au procès la lettre dans laquelle cet intrépide voyageur expose les raisons sur lesquelles il croit fonder son opinion.* » (BSG, 1848, p.97-98).

⁴⁸⁴ *The Athenoeum*, n°1112, 1849. La réaction de d'Abbadie figure au compte-rendu de la séance du 7 septembre 1849 de la Société de Géographie (BSG, 1849, t12, p.228-229). Pour justifier ses assertions, Beke citait des voyageurs anglais et français, correspondants bien connus de d'Abbadie, parmi lesquels Linant-Bey, Abbott ou encore Boudsot. Tous démentirent avoir tenu de tels propos diffamatoires.

⁴⁸⁵ Il s'appuyait sur les travaux de d'Arnauld localisant le cours du Fleuve blanc (BSG, 1848, t10, p.304-309).

⁴⁸⁶ Les frères d'Abbadie furent nommés chevalier de la Légion d'Honneur en qualité de « *voyageur scientifique* » par décret du 27 septembre 1850 suite à un rapport du ministre de l'Agriculture et du Commerce, Dumas. Ce document est paru dans *le Moniteur* le 2 octobre 1850 où le ministre fait état du parcours et des mérites des d'Abbadie (Dossier LH/1/60, Archives Nationales).

⁴⁸⁷ La commission comprenait Walckenaer, Jomard, de la Roquette, de Froberville et Daussy. Leur rapport louait la persévérance et la bravoure des d'Abbadie et entendait couper court aux éventuels contradicteurs : « *Les voyageurs qui pourront par la suite se livrer à ces recherches pénibles et dangereuses auront bien mérité de la science ; mais ils n'ôteront rien au mérite des explorations et des travaux de MM. d'Abbadie, qui, par un zèle admirable, ont sacrifié dix ans de leur existence et une partie considérable de leur fortune, pour aller, au péril de leur vie, chercher à résoudre le fameux problème, qui depuis tant de siècles fait l'objet des recherches des géographes, la découverte des sources du Nil.* » (BSG, 1850, t14, p.11-28).

⁴⁸⁸ BSG, 1863, t6 ; BSG, 1864, t7. C'est en outre Vivien de Saint-Martin qui publia l'analyse de la relation de voyage de Speke dans le fameux journal *Le Tour du Monde* en 1864.

⁴⁸⁹ On reconnaît la verve de d'Abbadie : « *J'ai reçu aujourd'hui [...] un n° du Tour du Monde avec le portrait de Speke, fort ressemblant. Il a fait un speech anglais (où il a laissé deux phrases inachevées) à la séance publique de la Soc. de Géographie, et m'a ainsi empêché d'y parler. Toujours les Anglais !* » (L244). Ce journal publia la relation de voyage de Speke, ainsi que son portrait et celui de son coéquipier, le capitaine Grant (*Le Tour du Monde*, janvier à juin 1864, URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k343847/f3.image>).

décéda d'un accident de chasse la veille de leur confrontation à la Royal Geographical Society, ce qui fut longtemps perçu comme un terrible aveu d'échec. Quant à d'Abbadie, il resta immuablement convaincu d'avoir découvert la source du Nil Blanc⁴⁹⁰, mais acheva néanmoins son dernier ouvrage avec un proverbe arabe signifiant « *le mérite revient à celui qui commence quand bien même ses successeurs feraient mieux* », allusion potentielle à un échec non avoué. Cependant, les assertions de Speke, jugées infondées par de nombreux géographes, furent confirmées par le journaliste explorateur Stanley dès 1870⁴⁹¹ et par la science moderne⁴⁹². Les polémiques et les doutes, partie intégrante du questionnement scientifique, n'empêchèrent pas l'Académie des Sciences de procéder à l'élection de d'Abbadie, en tant que membre correspondant en 1852, puis en tant que membre titulaire à la toute nouvelle section de Géographie et de Navigation en 1867⁴⁹³.

Les travaux éthiopiens

Il n'en reste pas moins que le savant basque recueillit une abondance de données en termes d'ethnographie et autres sciences, allant jusqu'à fournir un squelette de fourmilier étudié plus tard par Duvernoy⁴⁹⁴. Entre astronomie et géographie, il fit des centaines de relevés de latitude et d'angles horaires à base d'observations du soleil ou d'étoiles, des calculs de longitudes en s'aidant de la distance lunaire, des observations de satellites de Jupiter, des tours d'horizon. Ces relevés lui permettaient ensuite d'établir des cartographies selon une méthode de son invention, la géodésie expéditive, basée sur des points de référence naturels et nécessitant de fastidieux calculs⁴⁹⁵. Ainsi, il observa un territoire de 300.000 km², trois degrés de longitude et huit degrés de latitude et traça les cartes du territoire éthiopien, publiées entre 1863 et 1873 (Fig.38)⁴⁹⁶. La monumentalité de ce travail explique à la fois le délai de sa publication et la nécessité de l'assistance d'un calculateur astronome et physicien. Il s'adjoignit, dans un premier temps, les services de William C. Goetze, un astronome

⁴⁹⁰ en atteste la préface de sa *Géographie de l'Ethiopie* où il exposait encore son argumentaire et où il estimait désormais que le principal cours du Nil était le fleuve Bleu (ABBADIE A. (d'), 1890, p.1-41).

⁴⁹¹ A la recherche de Livingstone, Stanley remonta le cours d'un fleuve se déversant dans le lac Victoria et avait rejoint le Nil Blanc (HUGON A., 1991, p.69-89).

⁴⁹² Toutefois le sujet est encore étudié. En 2006, une autre source a été localisée en amont du lac Victoria.

⁴⁹³ CRAS, 1852, t35, p.91. Il fut élu en 1867 après trois tours de scrutin et une voix d'écart avec son adversaire Villarceau. On l'invita à prendre place parmi ses confrères le 6 mai (CRAS, 1867, t64, p.808-809-879).

⁴⁹⁴ ABBADIE (d'), « Sur un édenté d'Abyssinie qui semble voisin de l'Oryctérope du Cap, le Mocaqa », in CRAS, 1852, t34, p.100 ; DUVERNOY, « Zoologie. Note sur les trois espèces d'Oryctéropes qui existent en Afrique », CRAS, t35, p.776-780. D'Abbadie se rendait ainsi utile dans les disciplines qu'il n'étudiait pas directement. Sa communication raconte comment il déterra ce squelette presque entier devant une population médusée.

⁴⁹⁵ La géodésie expéditive repose sur l'emploi de signaux naturels (pics de montagne, cimes d'arbres etc.) qui constituent l'horizon de l'observateur isolé, formant ainsi des tours d'horizon orientés par des observations du soleil (DARBOUX G., 2001, p.23). D'Abbadie destinait aussi cette méthode « *aux officiers d'état major pour fixer des positions dans un pays ennemi peu abordable* » (I238). Il l'évoqua dans son journal (Eth. Abb. 265, f.10v, BnF), à la Société de Géographie et dans sa *Géodésie* (BSG, 1850, t14, p.27 ; ABBADIE A. (d'), 1863).

⁴⁹⁶ ABBADIE A. (d'), 1863. 1^{er} fasc en 1860, 2^{ème} en 1861, 3^{ème} en 1863 etc. jusqu'à 1873.

allemand « *protestant rationaliste* », entre 1851 et 1856⁴⁹⁷, puis du futur académicien des Sciences Rudolf Radau, à partir du 19 avril 1857. Ne parvenant pas à travailler à Paris, d'Abbadie leur imposa de séjourner au Pays basque. Goetze travailla longuement à Bordaberri, dont il ne supporta visiblement pas la solitude, la précarité de vie et l'environnement humain⁴⁹⁸, tandis que Radau (Annexe 2.12) partagea ses séances de travail entre Bordaberri, Munich et Paris⁴⁹⁹. D'Abbadie ne quitta guère le Pays basque de 1851 à 1855, malgré ses visites régulières à Bayonne⁵⁰⁰. A la veille de la publication, il se sentait bien las de ce « *sempiternel ouvrage de géodésie* »⁵⁰¹. Au lieu des quelques mois estimés en 1850, il consacra en effet neuf ans à la réalisation de la seule première partie de l'ouvrage, ayant conscience, de surcroît, de son peu d'attractivité pour le grand public, qui commençait à être friand de récits d'aventures⁵⁰². Ce manque de perspective médiatique suscitait d'ailleurs d'acribes critiques de sa mère, estimant qu'il s'acharnait dans cette tâche « *pour la fumée de la gloire* ». A partir de 1860, d'Abbadie commença enfin à publier les cartes de provinces majeures de l'Ethiopie avec une précision remarquable⁵⁰³. Avant lui, aucun savant n'avait produit un tel résultat cartographique, ni Rüppel, ni d'Arnauld, dont il utilisait certaines données, ni son désormais rival Lefebvre. Quant à leurs prédécesseurs, Bruce, Ludolf ou Páez, ils ne disposaient ni des conditions ni des avancées scientifiques pour proposer une œuvre si exhaustive. Mais l'achèvement de l'ouvrage fut également ralenti par l'attente de financement. Conscient de sa contribution à la connaissance collective, il n'hésita pas à profiter de ses relations anciennes avec Napoléon III en vue d'obtenir un subventionnement. Bien que l'Empereur accédât à sa requête en 1859, d'Abbadie dut le relancer par le biais de Louis-Lucien Bonaparte en 1860 et obtint finalement d'être financé « *sur factures* » en avril 1861⁵⁰⁴. Sa *Géodésie de l'Ethiopie* fut définitivement achevée en 1873 et complétée, en 1890, par un volume rassemblant les témoignages recueillis sur place ainsi que des réflexions et des récits nouveaux, mêmes contradictoires, visant à l'amélioration de ses cartes⁵⁰⁵. Ces

⁴⁹⁷ Les calculs de Goetze sont conservés à la Bibliothèque de l'Institut (ms 1589-1590-1591). Certains échanges se trouvent aux AD64 (152J254) et à Abbadia. Enfin, il n'est pas anodin que d'Abbadie indique la confession de Goetze. Cela met en lumière ce qu'il estimait être un défaut et annonce la fin de leur collaboration (C213).

⁴⁹⁸ Durant cette longue période, d'Abbadie insistait sur l'extrême isolement de sa propriété (par exemple, C215). Dépourvue de lit, son habitation n'offrait à Goetze qu'un lit de camp, et à d'Abbadie un divan qui conférait à la pièce « *the true Oriental style* » (C111). En novembre 1855, il se plaignit d'avoir perdu un employé parce qu'il avait été « *offensé* » par Goetze. Cet incident est probablement l'élément déclencheur de la fin de leur collaboration (G54).

⁴⁹⁹ I104. D'Abbadie établit une convention indiquant la nature de son travail et sa rémunération (H99).

⁵⁰⁰ En 1855, il présenta ses excuses à Sélima pour ne pas lui avoir rendu visite depuis son retour en raison de sa carte d'Ethiopie qui ne devait prendre initialement que six à huit mois. Il disait avoir fui le monde et avoir connu plus la maladie que la santé (F159). Il ne revit sa sœur qu'en 1857, dix-huit ans après l'avoir quittée (H99). Il allait cependant à Bayonne « *car les voyages [lui faisaient] du bien* » (G1).

⁵⁰¹ F159 ; I79.

⁵⁰² C'est en effet la décennie suivante qui allait connaître l'essor des romans aventureux ou relations de voyage. Il affirmait « *préparer son ouvrage, non le pittoresque et l'intéressant, je veux dire [ill.] de voyage, mais un livre hérissé de chiffres qui ne sera pas lu d'un trait par une seule personne en France* » (C179).

⁵⁰³ Le Tigray, le Bagemdir, le Godjam, le grand Damot, l'Inarya, le Simen et le Kaffa.

⁵⁰⁴ H434, I281, I371, J377. Ce financement sur factures s'explique probablement par le fait que d'Abbadie avait déjà commencé le processus d'impression en 1860. Par ailleurs, il était en étroite relation avec Louis-Lucien Bonaparte parce qu'ils partageaient leur passion pour la philologie basque (cf. Infra, I.A.3).

⁵⁰⁵ ABBADIE A. (d'), 1890, p.1-41.

ouvrages ont l'intérêt de dévoiler sa méthode d'investigation, consistant en observations mais aussi en entretiens récurrents avec la population locale. Aussi, le savant évoquait fréquemment sa diplomatie ou ses ruses, conduisant ses interlocuteurs souvent méfiants à s'exprimer⁵⁰⁶. Par respect pour les coutumes locales, il se contraignait à perdre beaucoup de temps « à parler de la pluie, et de l'herbe qui s'ensuit » et à mémoriser les renseignements⁵⁰⁷. Il dressa ainsi d'interminables listes de toponymes ou de lexiques aussi exacts qu'érudits⁵⁰⁸. Il va sans dire que cette méthode fondée sur l'adaptabilité, la communication et le croisement de données avait l'avantage de glaner une multitude de renseignements nouveaux sur les différentes ethnies indigènes. Cela corroborait la théorie raciologiste, à laquelle adhérait d'Abbadie, prévalant à l'époque et fondée sur un rapport déterministe entre milieu, biologie et culture⁵⁰⁹.

Outre la géographie physique, d'Abbadie s'illustra donc par ses travaux ethnographiques. Il s'intéressa aux coutumes, aux croyances, à la langue, à la culture et à la physiologie des peuples d'Ethiopie, toujours dans la perspective de la connaissance de l'Homme. Il se distingua par la dimension nouvelle de ses travaux, notamment en termes de linguistique, de philologie et d'étude des peuples. Pour ce faire, à sa méthode d'échanges oraux, il ajouta le richissime contenu de manuscrits, constituant autant de témoignages anciens ou contemporains, dont d'Abbadie assembla une collection rare. Ces documents étaient de surcroît révélateurs d'une spécificité majeure au regard des autres peuples africains, puisque l'Ethiopie possède une tradition d'écriture depuis le 1^{er} millénaire av. J.C.⁵¹⁰. Principalement en langue guèze et représentative d'une tradition d'archivage ancienne, cet ensemble réunit des textes savants, théologiques, littéraires ou encore historiques, enluminés ou non (Fig.39-40), qui témoignent de l'identité culturelle et religieuse éthiopienne⁵¹¹. La collecte commença sur place, avec l'aide précieuse de son frère, si bien qu'en décembre 1842, d'Abbadie possédait déjà quatre-vingt-cinq volumes, dont un exemplaire de la fin du XIII^e siècle et une

⁵⁰⁶ Il guidait le discours plutôt que questionnait directement, « [encadrait] *les questions importantes dans d'autres qui les intéressent afin de saisir la vérité par surprise* ». Il préconisait cette stratégie car selon lui les Africains « *mentent aisément* ». Puis il ajouta « *vous avez parfaitement compris que lorsqu'on interroge les africains, il faut en interroger plusieurs.* » (Lettres à Edmond, 8 juillet et 1^{er} dimanche de Carême 1879, 152J213, AD64).

⁵⁰⁷ ABBADIE A. (d'), 1890, p.1-41. Il préférait garder ses renseignements en mémoire parce qu'il lui était arrivé d'effrayer certains autochtones en se mettant à écrire.

⁵⁰⁸ Par exemple, ABBADIE A. (d'), « Lettres de M. Antoine d'Abbadie à M. d'Avezac sur divers points de géographie éthiopienne », in BSG, 1842, t18, p.186-203. Ces listes sont légion dans ses journaux et notes de voyage (Ethiopien Abbadie 265 et suivants, BnF). L'exactitude de ces toponymes fut commentée par J. Tubiana qui regrettait que l'on « *ne se [serve] pas assez* » de cette « *moisson incomparable* » (TUBIANA J., « Les moissons du voyageur ou les aventures scientifiques des frères d'Abbadie (1838-1848) », in CIAA, 1997, p.51-62).

⁵⁰⁹ BLANCKAERT C., 1995, p.31-54. Le sujet sera traité dans la partie dédiée à ses études anthropologiques.

⁵¹⁰ UHLIG S., BAUSO A., « Manuscript » in *Encyclopaedia Aethiopica*, 2003, p.738-744.

⁵¹¹ BOSCH-TIESSE C., WION A., « Les manuscrits éthiopiens d'Antoine d'Abbadie à la Bibliothèque nationale de France. Collecte, copie et étude », in DERCOURT J., *Antoine d'Abbadie, de l'Abyssinie au Pays basque*, Atlantica, Biarritz, 2010. Les Ethiopiens, institutions comme particuliers, avaient en effet pour coutume de copier les documents dont ils souhaitaient conserver des traces.

vingtaine de doubles⁵¹². Il procédait en outre par l'achat ou la commande d'originaux et de copies, ce que facilitait son intégration dans les milieux intellectuels de Gondar⁵¹³. La collecte se poursuivit bien après son retour en France⁵¹⁴ dans la même perspective encyclopédiste. Dès lors, il fit appel à ses correspondants demeurant en Ethiopie⁵¹⁵ tels que Juste d'Urbain, Massaja, des Avanchers ou de Jacobis. De fil en aiguille, en 1857, il sollicita l'Imprimerie Impériale pour la publication d'un catalogue de cent quatre-vingt-treize manuscrits⁵¹⁶. L'ouvrage présenta finalement deux cent trente-quatre pièces réunissant six cents documents, parmi lesquelles vingt-trois manuscrits légués par Juste d'Urbain⁵¹⁷. Mais d'Abbadie continua régulièrement d'augmenter sa collection atteignant le nombre de quasiment trois-cents manuscrits⁵¹⁸. Il s'agissait, à l'époque, du plus grand ensemble de manuscrits éthiopiens, le savant estimant posséder les trois quarts de ceux du pays, ce qui était toutefois exagéré. Mais il n'en demeure pas moins une collection de référence de nos jours⁵¹⁹. Ainsi d'Abbadie suscita-t-il un grand engouement pour ces témoignages culturels en Ethiopie et en Europe. Nombre de ces manuscrits, bibliques, divinatoires, poétiques, hagiographiques, sont encore inédits et ont servi de base à de nouvelles éditions⁵²⁰. D'Abbadie se consacra à la rédaction de la majeure partie de son catalogue dès son retour, entre 1849 et 1850⁵²¹. Il compléta cet inventaire raisonné par des corrections et les quinze dernières notices entre juin 1857 et octobre 1858⁵²². La publication tarda parce qu'elle dépendait de la gravure de cinquante-trois caractères typographiques guèzes, langue savante éthiopienne usitée dans la plupart de ces documents. Dans un premier temps, ce travail de précision fut dirigé par d'Abbadie, par le biais de l'orientaliste Mohl, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, responsable du département oriental de l'Imprimerie Impériale. Les instances savantes projetèrent de les présenter à l'Exposition universelle de 1855, avant que ce projet n'avorte à cause de ses longs délais et de

⁵¹² Lettre du 19 décembre 1842, Corresp. famille d'Abbadie 1835-1861, f.42, NAF 23.848, BnF. En outre, Arnould raconte dans sa relation de voyage ses propres démarches pour faire copier des manuscrits, (ABBADIE A.-M. (d'), TUBIANA J., 1980, p.143-192-205), passages cités dans BOSC-TIESSE C., WION A., 2010. Il est possible que l'ouvrage du XIII^e siècle ait disparu lors de l'incendie de la maison du Lik Atqu en 1842, car de nos jours, le plus ancien manuscrit de la collection date du XVe siècle.

⁵¹³ Gondar était la capitale savante de l'Ethiopie. Entre autres, il acquit également vingt-cinq manuscrits au monastère de l'île de Daga, d'autres dans le Tigré, à Aksum (BOSC-TIESSE C., WION A., 2010).

⁵¹⁴ La collection fut acheminée en Europe d'abord sur onze mules. Elle ne connut que deux incidents : un incendie qui en anéantit une partie en 1842 (BOSC-TIESSE C., WION A., 2010) et la perte d'un manuscrit « rare » par Charles avant 1859 (I75).

⁵¹⁵ Par exemple, en octobre 1854, il commanda à Juste d'Urbain la copie d'un manuscrit contenant des indications rares sur les us du sanctuaire de Madhara Maryam, « *le même qui avait appartenu à un Acagé qui est mort, je crois, dans ce sanctuaire. C'est un petit volume mais ses variantes sont curieuses* » (F35-65).

⁵¹⁶ Lettre à M. de Saint-Georges, 14 mars 1857, H6.,

⁵¹⁷ Le testament est cité par d'Abbadie dès la mort de Juste d'Urbain à Khartoum en 1857 (H67). Le missionnaire lui légua ses manuscrits et son dictionnaire (J130). Une partie du testament fut copiée par d'Abbadie en février 1861 (Fondo SC Africa Centrale, Arabia, Etiopia, vol.7, f.221-222, arch. Prop. Fide). Il s'agit, entre autres, des n°196-199-200-203-212-213-216-217-234 (ABBADIE A. (d'), 1859).

⁵¹⁸ CHAINE M., *Catalogue des manuscrits d'Antoine d'Abbadie*, 1912.

⁵¹⁹ La Bibliothèque Apostolique du Vatican possède 2.000 pièces, la BnF environ 1.000 dont 283 de d'Abbadie, et le British Museum un peu plus de 600 (UHLIG S., BAUSI A., 2003, p.735-744). Conservée à la BnF depuis 1902, la collection de d'Abbadie se trouve sous la référence Ethiopien d'Abbadie (Eth. Abb).

⁵²⁰ BOSC-TIESSE C., WION A., 2010.

⁵²¹ ABBADIE A. (d'), 1859, p.i.

⁵²² Les brouillons des notices se trouvent dans les copies-lettres : H366, H375, H487-491.

« *difficultés tout à fait indépendantes de [d'Abbadie]* »⁵²³. Le savant renoua avec ce projet en 1858, grâce à l'intervention du comte de Meaux, qui lui obtint un important crédit en vue de l'impression de l'ouvrage par l'Imprimerie Impériale⁵²⁴. Cette fois, il collabora avec l'éthiopisant August Dillmann (Fig.41) et le graveur-imprimeur Brockhaus à Leipzig⁵²⁵. L'implication de Dillman n'est pas surprenante dans la mesure où, ayant publié les deux seuls catalogues de manuscrits de l'époque⁵²⁶, il lui faisait bénéficier de son expérience tout en étudiant sa collection⁵²⁷. Quant aux caractères, d'Abbadie se basa sur l'imposant manuscrit n°83, afin d'améliorer les poinçons graphiques anciens de Potken ou de Ludolf, qu'il ne jugeait pas assez fidèles aux originaux⁵²⁸. Par souci de rigueur, il les fit vérifier ensuite, à l'appui d'une lithographie, auprès de savants éthiopiens par le biais de Juste d'Urbain⁵²⁹. Cette extrême minutie conduisit à un résultat remarquable de précision et d'une grande élégance⁵³⁰. Outre la dimension inédite de la collection, ce catalogue, mêlant informations savantes, réflexions personnelles et procédé de transcription encore à l'étude, était le premier à obéir à une démarche si raisonnée⁵³¹. La même année, d'avril à décembre, d'Abbadie se consacra à la traduction latine du manuscrit apocryphe du pasteur d'Herma, qu'il jugeait intéressant mais « *ennuyeux* », lors de son voyage de noces en Allemagne⁵³². Il la publia avec l'aide de Dillmann, qui corrigea les épreuves guèzes. Outre les informations recueillies sur place, les manuscrits lui apportèrent une matière scientifique importante, qu'il exploita de tout temps.

⁵²³ « *Je vous ai envoyé par lettre chargée 53 lettres Ethiopiennes avec les fumés et les corrections à faire à 42 de ces lettres. [...] Pensant qu'on présenterait ce caractère Ethiopien à l'Exposition, je suis un peu inquiet de tout ce silence car je ne présume pas qu'on veuille imprimer ces 42 caractères sans avoir mon approbation.* » (lettre à Mohl, 4 mai 1855, F180). A ce sujet, voir Dossier Mohl Jules et Mary Clarke, 152J457, AD64.

⁵²⁴ Ce crédit de 1.665 francs (H230) devait probablement compenser le coût des caractères. C'est pourquoi l'ouvrage fut publié « *avec autorisation de l'Empereur* ». Comme le présentait J. Tubiana, l'impression ne se fit pas « *aux dépens de l'auteur* », mais de la cassette impériale (TUBIANA J., 1997, p.51-62). D'autre part, le comte de Meaux était un proche de Montalembert, dont il épousa la fille, ce qui facilita sans doute le redémarrage de ce projet (Lettre de Montalembert, f.292-294, ms 2077 (1), BIF).

⁵²⁵ « *A Leipzig, j'ai reçu de M. Brockhaus tout l'alphabet guèze, moins 8 caractères qui ne sont pas encore faits et j'ai promis d'examiner toutes ces lettres une à une. Comme ce travail est très fastidieux, j'ai voulu voir [...] quelles étaient les lettres que j'avais déjà examinées, examen dont vous avez pris la peine d'envoyer une traduction à Brockhaus.* » (Lettre à Dillmann, 24 mai 1859, I112). Voir aussi les lettres à Brockhaus au sujet des corrections les 22 mars, 28 mai, 13 juin 1859 (I67-123-172) et dossiers Dillmann August, 152J206, AD64 et ms 2073, BIF.

⁵²⁶ Publiés en 1847 et 1848 (BOSC-TIESSE C., WION A., 2010).

⁵²⁷ D'ailleurs, c'est Dillman qui avait sollicité d'Abbadie pour étudier certains de ses manuscrits. En 1858, ils signèrent une convention en allemand où sont mentionnés les manuscrits n°35, 55, 57, 117, 137, 141 et 197 que d'Abbadie accepta de lui prêter (H296) et qu'il ne récupéra qu'après plusieurs années (L331).

⁵²⁸ ABBADIE A. (d'), 1859, p.ii-iii.

⁵²⁹ ABBADIE A. (d'), 1859, p.iv. Le traçage des caractères, base des poinçons, était donc prêt avant sa mort.

⁵³⁰ TUBIANA J., 1997, p.51-62. Voici quelques appréciations adressées à Brockhaus : « *Accepté quoique la saillie ne soit pas assez accusée* », « *le dessus est trop en arc chez vous, le reste est bien* », « *accepté bien que l'appendice soit d'une forme différente* », « *la feuille h est trop saillante en haut, et, ce qui est plus grave, le jambage droit de la boucle i est trop maigre.* », « *le haut des gros jambages penche trop vers la droite* » (I123), autant de pseudo-validations qui en réalité constituaient des demandes polies de correction.

⁵³¹ Si ce n'est qu'il y manquait la datation, difficile à faire systématiquement à l'époque (TUBIANA J., 1997, p.51).

⁵³² Il s'agit du manuscrit Eth. Abb. 174 (ABBADIE A. (d'), 1859). La transcription en caractères guèzes et la traduction latine se trouvent dans I138 à 331, avec les numéros des pages du manuscrit original. D'Abbadie préférait se baser sur un fac-similé et faire parvenir l'original du manuscrit à Dillman pour la correction des épreuves. Le travail de copie fut beaucoup plus long que prévu, d'Abbadie l'estimant initialement de 58 à 60 heures au cours de trois semaines (I112). Son perfectionnisme le poussa même à s'interroger sur la traduction latine de son nom, ce pour quoi il consulta son ami littérateur et latiniste Montalembert (I426).

Cette démarche, associant collecte de données et sources écrites, nourrit vivement ses travaux. Elle lui permit entre autres de réaliser l'œuvre qui lui demanda le plus de labeur, son dictionnaire amharique-français, publié en 1881 après plus de quarante ans de travail. Une fois encore, d'Abbadie se révélait un précurseur, d'abord parce qu'il n'existait pas de dictionnaire de traduction de ces deux idiomes, ensuite parce que les deux seuls dictionnaires de langue éthiopienne en Europe à l'époque, ceux des allemands Ludolf (1698) et Isenberg (1841), étaient bien moins volumineux que le sien⁵³³. Son œuvre dominait de loin les autres, avec ses quinze mille mots, et surtout, les subtiles nuances qu'il fit émerger pour chacun d'entre eux. Un siècle plus tard, l'éthiopisant Joseph Tubiana le considérait comme un véritable « *dictionnaire de civilisation* » et comme une référence linguistique et ethnographique⁵³⁴. D'Abbadie innova également dans la méthode de réalisation du dictionnaire. Il fit une synthèse des procédés de Ludolf, basés sur la collaboration avec un locuteur éthiopien, et d'Isenberg, se fondant principalement sur une source écrite - la Bible amharique publiée à Londres entre 1840 et 1844. D'Abbadie procéda d'abord en constituant des lexiques avec les données collectées auprès des indigènes⁵³⁵. La deuxième étape consista en la correction exhaustive du dictionnaire de Ludolf par le *dabtara* Tawalda Madhin, lors du voyage en Alexandrie de la fin de l'année 1848⁵³⁶. D'Abbadie lui soumit en outre les ébauches de son dictionnaire, mais cette collaboration prit fin avec le décès du *dabtara* en 1855⁵³⁷. Lors de la troisième phase de travail, qui fut aussi la plus longue, les renseignements oraux furent complétés par l'exploitation des sources écrites. D'Abbadie puisa alors dans ses propres manuscrits éthiopiens en vue de dresser des lexiques ou bien d'exploiter le contenu des ouvrages linguistiques tels que les grammaires ou les vocabulaires⁵³⁸. Puis il les faisait parvenir pour correction ou définition en Ethiopie, soit auprès de missionnaires - Touvier, Taurin, Stahl, Edmond ou Coulbeaux⁵³⁹ - de concert avec les savants indigènes, soit directement auprès de ces lettrés, comme le *dabtara* Assagakan⁵⁴⁰. En Europe, il collabora

⁵³³ LUDOLF J., *Lexicon amharico-latinum cum indice copioso*, Francfort, 1698 ; ISENBERG C.W., *Dictionary of Amharic language*, Londres, 1841. Ils comprenaient respectivement deux mille et sept mille mots. D'Abbadie précise dans sa préface que Ludolf recueillit ces termes auprès d'un natif du territoire de l'Amara. Cela n'engage en rien la qualité de ces travaux qui étaient et demeurent des références incontournables, notamment pour d'Abbadie qui les mentionnaient dans sa préface (ABBADIE A. (d'), 1881).

⁵³⁴ Il ajoutait que « *la transcription perfectionnée par d'Abbadie [était] la meilleure possible sauf quelques modifications mineures.* » En outre, il s'avéra que certains termes douteux pour les linguistes du début du XXe siècle étaient exacts, inédits et aujourd'hui fort utiles pour la compréhension de la langue (TUBIANA J., 1997).

⁵³⁵ Il réalisa ensuite des manuscrits spécifiques avec ses données. Ils furent inventoriés par M. Chaine aux numéros 257 à 264. Puis une pléthore de données lexicographiques et grammaticales se trouve dans les journaux de voyage dans les manuscrits n°270 à 283.

⁵³⁶ ABBADIE A. (d'), 1881, préface.

⁵³⁷ SMIDT W., « *Tewelde Medhin* » in *Encyclopaedia aethiopica*, 2007.

⁵³⁸ Par exemple, les n°27, 39, 116, 146, 147, 160, 175, 182, 228 de son catalogue (ABBADIE A., 1859).

⁵³⁹ Dossiers Touvier, Taurin, Edmond, Coulbeaux, AD64. La correspondance d'Abbadie-Coulbeaux entre 1879 et 1896 est principalement consacrée aux corrections de vocabulaire. (Coulbeaux, ms 2072, BIF).

⁵⁴⁰ ABBADIE A. (d'), 1881, préface. Assagakan était un correspondant régulier de d'Abbadie, le tenant informé de l'actualité éthiopienne et lui fournissant des renseignements et des objets. D'Abbadie lui avait enseigné la médecine mais lui imposa sous serment de ne jamais la pratiquer, (RUBENSON S., 1987, p.199).

longuement avec Dillmann, qui avait dressé un dictionnaire amharique-latin en 1852⁵⁴¹. D'Abbadie bénéficia également des travaux réalisés par Juste d'Urbain de 1850 à 1855, notamment une explication de l'alphabet éthiopien, un abrégé de grammaire et son propre dictionnaire, qu'il avait lui-même commandé à ce missionnaire⁵⁴². Ce dernier, décédé en 1857, lui légua en effet sa collection en souhaitant la publication de son dictionnaire « *sans mentionner son nom* »⁵⁴³. Par ailleurs, la méthode de d'Abbadie présentait l'intérêt nouveau de considérer le caractère vernaculaire de la langue amharique, le dictionnaire indiquant les variations d'orthographe en fonction du lieu d'utilisation des termes, en territoires Amhara, Godjam, Tigré ou Choa. Habituellement, les lettrés éthiopiens étudiaient rigoureusement l'idiome guèze en raison de son usage savant, mais ils négligeaient l'amharique pour son caractère vulgaire⁵⁴⁴. D'autre part, l'ouvrage avait une réelle portée didactique et utilitaire. D'Abbadie mit en place des codes d'identification et de lecture afin de faciliter l'apprentissage⁵⁴⁵. De la transmission optimale de ce savoir dépendait en effet le succès des actions de ses destinataires. La langue locale n'était pas seulement un outil de communication et de savoir, elle constituait l'instrument privilégié de la prédication catholique, ce qui explique la dédicace du dictionnaire aux missionnaires installés en Ethiopie à son initiative⁵⁴⁶. Après la publication, il n'en poursuivit pas moins ses investigations linguistiques, ainsi que le démontrent ses échanges avec Edmond ou Coulbeaux et les corrections manuscrites présentes sur son exemplaire personnel⁵⁴⁷.

Considérer les variations de la langue vernaculaire amharique impliquait de connaître les dialectes éthiopiens dont l'étude était totalement nouvelle. Aussi d'Abbadie réunit-il patiemment les vocabulaires d'une trentaine de ces langues, assortis d'observations concernant leurs locuteurs⁵⁴⁸. Cette démarche exhaustive présentait pour la première fois l'Ethiopie à travers la diversité de son peuple au lieu de s'intéresser exclusivement aux tribus chrétiennes de l'Amhara. Ainsi, d'Abbadie étudiait fidèlement ce qu'il avait vu, dans les limites

⁵⁴¹ Outre les prêts de manuscrits et les échanges de réflexions, d'Abbadie fit part de ses idées pour la réalisation du lexique guèze de Dillman. Pour cela, il imagina un véritable plan de développement éditorial, comprenant une stratégie de vente, l'étude du format ou encore la disposition des colonnes (H436).

⁵⁴² ABBADIE A. (d'), 1859, p.209-214. Manuscrits n°212-216-217.

⁵⁴³ H67. Il relança la Propagande de la foi en février 1861 pour obtenir ce dictionnaire (Fondo S.C. Africa centrale, Etiopia, Arabia, vol.7, f.221-222, Prop. Fide) bien qu'il en possédât une copie, mentionnée dans son catalogue qui indique, en outre, que celle de Rome était en attente de publication (ABBADIE A. (d'), 1859, p.214). Par honnêteté et amitié, il rendit hommage au missionnaire en le présentant comme « *l'un des membres les plus intelligents de la Mission apostolique établie chez les Oromo* » (ABBADIE A. (d'), 1881, p.XXII).

⁵⁴⁴ UHLIG S., BAUSO A., 2003, p.738-744.

⁵⁴⁵ par exemple les racines guèzes sont typographiées en rouge et transcrites en latin.

⁵⁴⁶ « *Le présent ouvrage est dédié aux vaillants missionnaires Lazaristes et Capucins qui travaillent avec tant d'abnégation à la régénération de l'Ethiopie. C'est sur ma demande qu'ils ont consacré leur vie à ce peuple qui a été le mien pendant tant d'années ; je leur devais donc ce souvenir d'affectueuse reconnaissance. Bien mieux que d'autres ils sauront indiquer mes erreurs et combler mes lacunes.* » (ABBADIE A. (d'), 1881).

⁵⁴⁷ Coulbeaux, 152J200 et Edmond, 152J213, AD64 ; Coulbeaux, ms 2072, BIF ; arch. Abbadia.

⁵⁴⁸ TUBIANA J., 1997. Il recueillit les vocabulaires tigrinya, ilmorma, afar, bor, çaha, somali, gazamba, ginza, hamtigo, huarasa, kaffatcho, mekan, mohar, nara, qimantnay, saho, saho d'Alliténa, sè, sidama, yamma daware, gimira, yambo, çambata, hamtiga, sawahili (Eth. Abb. 257 à 283, BnF).

territoriales modernes du pays⁵⁴⁹, et ouvrait la voie à de nouveaux champs d'investigation. Il était d'autant plus un précurseur que ce n'est qu'un siècle plus tard, en 1974, que le caractère multiethnique de l'Ethiopie commencera à faire l'objet de recherches approfondies avec l'ouvrage de Donald Levine⁵⁵⁰. Bien que cette réalité ne soit pas explicitée en ces termes, elle transparaît clairement dans les documents de travail et les journaux de voyage de d'Abbadie. Que ce soit du point de vue linguistique, anthropologique, religieux ou structurel, il avait compris la complexité de la société éthiopienne, constituée de quatre-vingt-quatre ethnies⁵⁵¹. Entre autres, il étudia avec le plus grand soin les tribus Oromo, de confession païenne, mais imprégnées d'une influence chrétienne, et les Falashas, peuple juif noir. Comme à son habitude, il appliquait une méthode systématique, s'intéressant à la langue, l'organisation sociale, aux pratiques religieuses, aux pouvoirs ou à l'histoire. Ayant vécu deux ans à leurs côtés, il considérait les Oromo (Fig.42) comme les Ethiopiens ayant « *le plus d'avenir* » et étant susceptibles de devenir « *un jour les maîtres de l'Afrique orientale* », pressentant justement leur développement futur⁵⁵². Il fut le premier à reconnaître leur ethnonyme, acte fondamental d'un point de vue identitaire, et les évoqua régulièrement dans les sociétés savantes⁵⁵³. Fin observateur, il n'hésitait pas à comparer les Oromo à la société occidentale, notamment en termes d'organisation des pouvoirs et d'assemblée parlementaire, sujets constituant le fondement de l'Europe moderne⁵⁵⁴. A l'heure où les Occidentaux considéraient l'étranger comme naturellement inférieur, d'Abbadie hissait les Oromo au même rang d'intelligence, de droit de cité et de force militaire que les nations européennes. Sa conférence en 1880 est regardée, avec les travaux de Krapf et de Salviac⁵⁵⁵, comme la fondation des recherches relatives à la société oromo⁵⁵⁶, de même que l'ensemble de ses travaux constitue une matière encore très riche à exploiter en raison de sa profusion et de sa

⁵⁴⁹ TUBIANA J., 1997.

⁵⁵⁰ LEVINE D.N., *Greater Ethiopia, the Evolution of a Multiethnic Society*, The University of Chicago Press, Chicago, 1974-2000.

⁵⁵¹ Levine explique que l'appartenance à un même groupe ethnique n'implique pas nécessairement une organisation sociale similaire ou une pratique commune de la langue et de la religion, et inversement.

⁵⁵² Lettre du 13 août 1856, G325 ; lettre du 13 février 1864, L143. Les territoires Oromo s'étendirent fortement au sein de l'Ethiopie, ce qui aboutit à la création de la province d'Oromia lors du découpage administratif de 1994. Il s'agit aujourd'hui de la principale composante ethnique d'Ethiopie. Toutefois, les Empereurs éthiopiens à partir de la seconde moitié du XIXe siècle n'étaient pas issus de cette ethnie, mais des tribus chrétiennes de l'Amhara, du Godjam et du Bagemdir (LEVINE D.N., 1974-2000). C'est en leur faveur que d'Abbadie demanda la fondation de la mission capucine dirigée par Massaja, louant leurs qualités « *d'habileté, de persévérance* » (Lettre de d'Abbadie, 9 mars 1845, Fondo SC Africa centrale, Etiopia, Arabia, vol.4, f.547-548, Arch. Prop. Fide).

⁵⁵³ FIQUET E., 2002, p.55-71. Quelques interventions au sujet des Oromo : BSG, 1865, t17 p.96 ; BSG, 1862, t3, p.384 ; « Galla et shangalla », BSA, 1879 ; « Sur l'origine des Oromo ou Ilmorma de l'Afrique orientale et la durée d'un génération », BSA, 1877 ; « Sur les Oromo, grande nation africaine désignée souvent sous le nom de galla », Société scientifique de Bruxelles, 1880.

⁵⁵⁴ ABBADIE A. (d'), 1880. HASSEN M., « The significance of Antoine d'Abbadie's in Oromo studies », in *The Journal of Oromo Studies*, n°1, vol.14, février-mars 2007, p.153.

⁵⁵⁵ FIQUET E., 2001, p.55-71 ; HASSEN M., p.147-164. En revanche, il estima ses enquêtes moins productives en termes de religion, n'ayant saisi qu'une définition vague des croyances Oromo.

⁵⁵⁶ ABBADIE A. (d'), 1880. D'Abbadie y préférait leur ethnonyme « Oromo » au nom de guerre « Galla » que leurs donnaient les autres tribus éthiopiennes. Eloi Fiquet se réfère à l'œuvre de d'Abbadie dans son article « La fabrique des Oromos » en 2003. En outre, un commentaire de la conférence de d'Abbadie a été publié par Mohamed Hassen à la suite d'une traduction anglaise de la conférence (HASSEN M., 2007, p.147-164).

précision⁵⁵⁷. Quant aux Falasha (Fig.43), il en reconstitua l'histoire mythique et s'intéressa naturellement aux spécificités de leur pratique religieuse, posant parfois des questions théologiques extrêmement pointues, et concluant que la chrétienté éthiopienne trouvait son origine dans le judaïsme local⁵⁵⁸. Par la suite, il sembla délaisser le sujet au profit des tribus chrétiennes ou susceptibles d'être évangélisées⁵⁵⁹. Il se consacra de la même manière à tous les peuples qu'il rencontrait, en séjournant auprès d'eux ou en interrogeant des voyageurs, souvent des esclaves. Cela le conduisit à prendre conscience de la réalité multiethnique du territoire. C'est pourquoi, comme dans le cas des Oromo, il s'évertua à rendre à cette nation le nom qu'elle se donnait, Ethiopie, et par conséquent son unité identitaire dans la diversité. En effet, à l'époque, on avait coutume d'utiliser le toponyme « Abyssinie », dérivant de l'arabe « *habachah* », dont le signifiant « *ramassis de gens* » était péjoratif voire insultant. Or, d'Abbadie constata que les indigènes nommaient leur territoire « Ytiopia », terme issu du grec désignant plus objectivement le pays des « *visages brûlés* »⁵⁶⁰. Les *Bulletins de la Société de Géographie* donnent à voir son obstination à utiliser ce terme plus exact, leur rédacteur se trouvant dans l'obligation d'ajouter le nom « Abyssinie » entre parenthèses pour la compréhension des lecteurs⁵⁶¹. La justification de d'Abbadie à ce sujet enrichit la connaissance des toponymes, primordiale en science géographique⁵⁶². Mais surtout, sa persévérance joua vraisemblablement un rôle essentiel dans la désignation moderne de l'Ethiopie par le monde occidental.

Le dernier volet scientifique éthiopien de d'Abbadie reposait sur l'étude anthropologique, dans la perspective de comprendre l'origine des Noirs⁵⁶³. Mais, cette fois, on ne peut conclure à un apport décisif. Pour ces travaux, il se conforma aux théories de Topinard et de William Edwards, concevant l'étude de l'altérité sous le rapport des caractéristiques physiques et de l'histoire, et basées sur la collecte de terrain. Si cette méthode paraît naturelle de nos jours,

⁵⁵⁷ Et selon l'article de Mohamed Hassen, ces travaux seront prochainement publiés par Eloi Fiquet.

⁵⁵⁸ ABBADIE A. (d'), 1853, p.11. Pour ce faire, il procéda par des entretiens dont les questions avaient été dictées par un rabbin italien. Puis il consigna ces notes dans ses journaux (Eth. Abb. 265, f.123v-125-125v-128v-129-129v ; Eth. Abb. 266, f.29v-32v-42-61-61v, BnF). A deux reprises, il publia ses observations, envoyées à Jomard dès 1844. La première constitue une mise en ordre toute relative de ses notes (ABBADIE A. (d'), « Extrait d'une lettre de M. Antoine d'Abbadie sur les Falasha ou Juifs d'Abyssinie », in BSG, 1845, t4, p.43-57 et p.65-74). La seconde eut lieu à l'initiative des Archives des Israélites de France en 1851. Elles furent publiées en 1961 dans les *Cahiers d'Etudes Africaines* par Aescoly.

⁵⁵⁹ Si son journal de voyage comporte nombre d'informations intéressantes, ces communications et ses correspondances ne mentionnent que très rarement les Falasha. En 1869, il intervint lors de la communication de Halévy sur l'origine des ethnies éthiopiennes mais ne se prononça qu'au sujet des Oromo (BSG, 1869).

⁵⁶⁰ Hérodote, Homère, Ovide. Selon d'Abbadie, ce nom désignait « *l'ensemble des contrées orientales de l'Afrique situées entre le Nil et la mer Rouge, depuis le 7^e jusqu'au 20^e degré de latitude nord* » (L210).

⁵⁶¹ Le rédacteur négligea une seule fois le nom « Ethiopie », ce qui valut une longue mise au point de d'Abbadie dès l'introduction de la séance suivante (L210 ; BSG, 1864, t7, p.356).

⁵⁶² « *il vaut mieux imiter les indigènes, en désignant par Ethiopie l'ensemble de cette vaste contrée dont les habitants portent une toge flottante, malgré les différences considérables de langues, de climats, de religion et d'usages qui les distinguent en les séparant* » (BSG, 1864, t7, p.356).

⁵⁶³ Nous usons ici du terme « anthropologie » au sens actuel. Au XIX^e siècle, on la nomme également « histoire naturelle de l'homme » et même « ethnologie », dans la lignée du naturalisme philosophique de Buffon et Montesquieu (BLANCKAERT C., « Fondements disciplinaires de l'anthropologie française au XIX^e siècle. Perspectives historiographiques » in *Politix*, vol.8, n°29, 1995, p.31-54).

elle exprimait à l'époque l'état d'évolution de cette discipline en construction, où s'opposaient l'hyperthéoricisme, appuyé sur la documentation littéraire, et la pratique de terrain, relevant souvent d'initiatives d'amateurs⁵⁶⁴. Pour ce faire, d'Abbadie multiplia les moyens et les références d'observation. Il se munit d'abord d'une sorte de nuancier de trente « *teintes dégradées du noir au blanc* », qu'il nommait « *mélanoscope* »⁵⁶⁵. Puis, dès 1840, il fit peindre des séries de portraits dont une par le peintre Adolf Fries à Jeddah⁵⁶⁶. Lors de son étape au Caire en 1848, il fit exécuter les moulages des visages de deux jeunes Ethiopiens qu'il parrainait, Hora et Birru, en vue de recherches phrénologiques⁵⁶⁷. Il proposa en 1860 d'en enrichir la « *belle collection* » du muséum d'Histoire naturelle⁵⁶⁸, puis la Société d'Anthropologie de Paris accusa réception de l'un de ces bustes en 1868⁵⁶⁹. En outre, il recourait aux nouvelles technologies en procédant à des photographies de face et de profil⁵⁷⁰. Ses méthodes fondées sur la seule observation d'individus et la diversité ethnique visaient à établir un scénario d'évolution de la couleur de la peau⁵⁷¹. Pour cela, il se référait aussi à des classifications, fréquentes mais héritières du cruel système administratif de la colonisation des Amériques⁵⁷². Manquant d'empirisme, ses raisonnements conduisaient à des hypothèses peu convaincantes, largement influencées par les études raciologistes d'Edwards ou la théorie archaïsante « des climats »⁵⁷³. Ces tâtonnements traduisent, de fait, l'état de genèse de l'anthropologie française au XIXe siècle⁵⁷⁴. D'ailleurs, d'Abbadie ne prit jamais vraiment l'initiative de publier à ce sujet. Hormis une conférence au Trinity College de Londres⁵⁷⁵, sa seule analyse significative, à la demande de Quatrefages, éveilla surtout son scepticisme⁵⁷⁶.

⁵⁶⁴ Le principal défaut de l'hyperthéoricisme était de privilégier les études classiques en délaissant les travaux ethnographiques. De nos jours, l'anthropologie allie les deux méthodes (BLANCKAERT C., 1995, p.31-54).

⁵⁶⁵ Dossier Hamy, 152J273, AD64 ; BSG, 1859, t17, p.178.

⁵⁶⁶ Dossier Hamy, 152J273, AD64. Selon la source, il déclarait avoir commandé quinze ou vingt portraits, qu'il perdit. Puis il fit venir Adolf Fries à Jeddah pour exécuter douze portraits « *offrant autant de types des diverses races de l'Orient* » (ms 2092-17, BIF) et étayés d'informations sur les modèles (Eth. Abb. 265, p.10).

⁵⁶⁷ J94. La phrénologie étudie les formes du crâne pour en déduire des caractéristiques psychologiques.

⁵⁶⁸ Par l'intermédiaire d'épreuves, le projet fut partiellement validé et l'un des deux bustes « *gravé au burin* » devait rejoindre la collection (Nomenclature des travaux de M. d'Abbadie, p.14, ms 2092-17, BIF).

⁵⁶⁹ BSA, t3, 1868, p.33-42.

⁵⁷⁰ M104. Le 31 mai 1865, d'Abbadie évoquait un rendez-vous au Jardin des Plantes avec l'anthropologue Pruner-Bey afin de photographier deux Ethiopiens envoyés par le R.P. Dominique, installé à Versailles.

⁵⁷¹ BSA, 1879 ; « Sur le jeune abyssin », in BSA, t4, 1869, p.164-165. Cependant ce projet échoua.

⁵⁷² ABBADIE A. (d'), « Notes sur les nègres de l'Ethiopie », in BSG, 1859, t17, p.170-180. Les Espagnols procédaient en effet à un classement selon les degrés de métissage, qui avait une portée juridique plus ou moins superficielle, et injuste (COMAS J., *Antropologia de los pueblos iberoamericanos*, Labor, Barcelona-Madrid-Buenos Aires, 1974). D'Abbadie évoqua cette classification en 1859 (BSG, t17, 1859, p.176).

⁵⁷³ La théorie des climats diffusée sous les Lumières établit un rapport de détermination entre « genre de vie » et caractéristiques physiques (BLANCKAERT C., 2004, p.661-669). Influence du soleil, du climat, de la nourriture : la meilleure preuve de ces assertions pour d'Abbadie résidait dans leur correspondance aux croyances des Ethiopiens (H115). Les « notes sur les races », régulières dans ses journaux de voyage, s'inscrivent dans les réflexions anthropologiques évoquées (Eth. Abb. 265, f.11v ; Eth. Abb. 266, f.23-36-59-85v, BnF). Par ailleurs, en 1829, Edwards signa le manifeste d'une nouvelle école de l'étude humaine (*Des caractères physiologiques des races humaines considérés dans leur rapport avec l'histoire*) qui prévalut pendant tout le siècle et qui était dépourvu des dérives idéologiques nées au XXe siècle (BLANCKAERT C., 1995, p.31-54).

⁵⁷⁴ Certains chercheurs considèrent qu'elle était très « en retard » et qu'elle se constitua véritablement en tant que discipline en 1925 (BLANCKAERT C., 1995, p.31-54).

⁵⁷⁵ H300.

⁵⁷⁶ BSG, 1859, t17, p.170-180. L'original de l'article se trouve dans ses copies-lettres (H98-113-114-115). A ce sujet, il notait : « *J'ai mis des théories là où j'aurais dû me borner à un simple exposé des faits. Je fais assez bon marché des théories, mais je les emploie comme des formules servant à comprendre tous les faits parvenus à ma*

Certaines communications de d'Abbadie au sujet de l'Ethiopie se teintèrent d'une portée clairement politique, qu'il manifesta dès 1852 en se proposant vainement pour le poste de consul de France à Khartoum⁵⁷⁷ et en signant un texte intitulé *Lettre à Lord Clifford sur l'Abyssinie*⁵⁷⁸. Proposant une présentation de l'Ethiopie aussi succincte qu'érudite, il énonçait publiquement l'urgence d'y instaurer des missions catholiques afin de lutter contre la propagation de l'Islam résultant des conquêtes égyptiennes. Malgré le succès des missions d'Abyssinie et du Pays Oromo, il estimait la présence occidentale insuffisante afin de résister durablement aux assauts islamiques, et l'implantation catholique représentait, pour lui, une solution à la fois morale et géopolitique. En tant que chrétien, le peuple éthiopien était en effet un potentiel allié naturel du monde occidental, ce qui offrait à ce dernier de dominer la région de la mer Rouge, sur la route des Indes et de l'Afrique intérieure. Par conséquent, d'Abbadie mettait ses savoirs ethnographiques au service d'un enjeu éminemment diplomatique-religieux, ce qui était renforcé par l'identité de son destinataire, « *le premier laïque d'Europe qui [ait] pris intérêt à la Mission naissante de l'Abyssinie* »⁵⁷⁹. Si cela sous-entendait son adhésion à l'impérialisme occidental, sa posture politique s'affirma davantage à mesure que sa renommée grandit. Pour son célèbre article « L'Abyssinie et le roi Théodore »⁵⁸⁰ en 1868, il prit le contrepied des préjugés qui faisaient de l'Ethiopie une nation barbare et inculte, en dénonçant certains prétextes du conflit anglo-abyssinien, symptomatiques d'une stratégie d'expansion coloniale⁵⁸¹. Cependant, le triomphe de l'Angleterre, signifiant le recul de l'Egypte, finit par le réjouir au motif de son appartenance à la chrétienté⁵⁸². Toujours à l'affût de l'actualité éthiopienne, d'Abbadie défendait les intérêts chrétiens avant toute chose, cautionnant la domination occidentale du monde. Dans l'élaboration de cet article au fondement politique, il fut conseillé par son ami Montalembert (Annexe 20.48), qui exerçait

connaissance : elles impliquent ainsi les réponses aux questions que vous pourriez vouloir m'adresser. C'est à vous de voir, bien mieux que je ne saurais le faire, si mes généralisations sont tenables. »

⁵⁷⁷ Suite à cette proposition, on lui avait demandé un rapport sur Khartoum (C27). Force est de constater qu'il ne fut jamais assez dans les bons papiers des consuls en Orient pour être nommé consul à son tour.

⁵⁷⁸ Ecrite le 1^{er} août 1852, mentionnée dans le BSG, 1852, t4, puis publiée en 1853 par la Société de Géographie « en raison de renseignements intéressants sur les abords de l'Abyssinie, sur la Nubie et la mer rouge, sur un itinéraire de Muçaw'a au plateau abyssin, etc. » : *Lettre de Mr Antoine d'Abbadie à Lord Clifford sur l'Abyssinie*, Pélagaud et Cie, Paris, 1853.

⁵⁷⁹ ABBADIE A. (d'), 1853, p.1.

⁵⁸⁰ ABBADIE A. (d'), « L'Abyssinie et le roi Théodore », in *Le Correspondant*, 1868.

⁵⁸¹ Profitant des agitations internes du règne de Théodore, l'Egypte détentrice du Soudan et de Massaouah réitéra ses assauts frontaliers au début des années 1860. L'Ethiopie rompit sa trêve avec l'Angleterre en emprisonnant le consul Cameron, qui étudiait un projet au Soudan. Isolé et refusant de libérer les prisonniers, l'empereur éthiopien se trouva, en 1867, au cœur d'un conflit ouvert. L'expédition d'Abyssinie menée par le général Napier marcha alors sur l'Ethiopie dans des conditions désastreuses, mais se solda victorieusement par la bataille d'Arogué le 10 avril 1868. Trois jours plus tard, le roi Théodore, assiégé à Maqdala, se donna la mort, ce qui suscita sympathie et admiration à son encontre de la part des peuples éthiopiens et européens (BERHANOU ABEBE, 1998, p.96-101). Dans cet épisode, d'Abbadie s'insurgea contre les jugements anglais concernant les Ethiopiens. Par exemple : « *Je me suis étendu sur les collègues éthiopiens, parce que M. Blanc, l'un des deux Anglais enchaînés à Maqdala, dit expressément dans son récit : « Les Abyssins n'ont pas de littérature ; leur christianisme n'est qu'un nom ; leur pouvoir de conversation est des plus limités » »* (ABBADIE A. (d'), 1868, p.19) ou « *Quoi qu'en disent les prisonniers anglais, les soldats éthiopiens sont très braves et se battent avec un grand acharnement, s'ils sont bien menés.* » (ABBADIE A. (d'), 1868, p.12).

⁵⁸² Après le suicide du roi Théodore, il confia : « *Béni soit le gouvernement anglais qui a empêché la conquête de l'Ethiopie par les Musulmans* » (Dop, f.283, ms 2014, BIF).

une influence réelle sur ses publications vulgarisatrices, décelant souvent le moment opportun de leur parution au gré du contexte politique. Aussi l'encouragea-t-il vivement à publier cet article trois ans avant le suicide du roi Théodore⁵⁸³, parce que l'Ethiopie se trouvait au cœur de l'actualité. Subtil orateur et littérateur, Montalembert y vit l'opportunité d'apporter un point de vue expert sur le conflit en question. De plus, il n'est pas anodin que l'article ait été publié dans *Le Correspondant*, journal catholique libéral dirigé par Montalembert lui-même⁵⁸⁴. Mais son influence ne se borna pas à inciter cette publication. En tant qu'éditeur, il ne transigea pas avec les corrections de cet article « *très intéressant, très instructif et qui fer[ait] le plus grand plaisir à [son] public* », lui reprochant sévèrement sa confusion et son lexique exotique trop érudit⁵⁸⁵. D'Abbadie devait en effet se livrer à un exercice destiné, contrairement à son habitude, à un public non initié. C'est pourquoi, sur le conseil de Montalembert et contre son gré, il utilisa dans le titre le nom d'Abyssinie en lieu et place du « *trop savant* » Ethiopie ; choix regretté qu'il justifia longuement en note de bas de page⁵⁸⁶. Ainsi mit-il à la portée de l'opinion publique une culture lointaine et des éclaircissements sur les politiques expansionnistes occidentales.

En termes de relations internationales, d'Abbadie s'illustra aussi par son engagement pour l'abolition de l'esclavage, qu'il clama haut et fort à la Société des Etudes Coloniales et Maritimes un an avant sa mort⁵⁸⁷. Le sujet constitua un enjeu de politique étrangère autant que de philosophie tout au long du XIXe siècle. La philanthropie héritée des Lumières, reconnaissant la nature humaine des Noirs, rappelait sans cesse le mythe du bon sauvage évoqué par Diderot ou Rousseau. Mais, impliquant un regard unilatéral sur les populations étrangères, elle fut exploitée pour les intérêts occidentaux, ce qui se traduisit en Afrique par une implantation commerciale impérieuse dans la seconde moitié du XIXe siècle. Ne se limitant donc pas à l'ouverture d'esprit de l'homme moderne, l'abolitionnisme préfigura puis fut symptomatique des politiques colonialistes parce qu'il nécessitait l'introduction, dans les territoires dominés, d'un mode de société occidental fondé sur la christianisation, l'industrie et le commerce⁵⁸⁸. Concernant d'Abbadie, il s'était forgé cette conviction par humanisme autant que par idéologie religieuse. D'abord il déplorait le caractère déshumanisant et moralement

⁵⁸³ Le suicide du roi Théodore eut lieu en avril 1868 alors que Montalembert apporta ses conseils pour la publication en 1865 (Montalembert 2, f.333-359, ms 2077, BIF ; M310).

⁵⁸⁴ Depuis 1855 (LECANUET E., 1909).

⁵⁸⁵ Montalembert 2, f.333-334, ms 2077, BIF.

⁵⁸⁶ Voici la note de bas de page de d'Abbadie : « *Nous écrivons ce nom en titre parce qu'il est employé par les Anglais. Il dérive d'un mot arabe qui signifie un ramassis de gens ; mais il est inconnu aux indigènes, et les musulmans qui savent l'arabe évitent avec soin de s'appliquer ce terme injurieux. Nos géographes ne sont d'ailleurs pas d'accord sur les limites qu'on doit assigner à leur Abyssinie : au contraire, le mot Ethiopie est toujours employé par les habitants chrétiens, qui en définissent l'étendue par le souvenir d'autrefois, et ce nom fait partie du titre traditionnel des rois. On nous pardonnera donc de suivre une longue habitude contractée dans le pays même, et de préférer le nom d'Ethiopie.* » (ABBADIE A. (d'), 1868, p.1).

⁵⁸⁷ ABBADIE A. (d'), « Sur l'abolition de l'esclavage en Afrique », Extrait du *Bulletin de la Société des Etudes Coloniales et Maritimes*, avril 1896.

⁵⁸⁸ DAGET S., « Chapitre 4 L'abolition de la traite des esclaves » in ADE AJAYI J.F., *Histoire générale de l'Afrique, tome VI l'Afrique au XIXe siècle jusque vers les années 1880*, Ed. UNESCO, Paris, 2010, p.91-115.

pervertissant de la servitude, qu'il estimait être, fidèlement aux Lumières, une « *négarion du droit naturel* » et un « *commerce de chair humaine, fondé sur la violence ou tout au moins sur le vol* »⁵⁸⁹. Et s'il en blâmait les Orientaux, il se montrait encore plus radical envers les Européens⁵⁹⁰. Cette idéologie moderne reposait également sur ses croyances. Il était d'autant plus engagé dans l'abolitionnisme lorsqu'il concernait l'Éthiopie, territoire chrétien qui, selon lui, était lésé dans cette lutte⁵⁹¹. Selon lui, le risque majeur de l'esclavage résidait en la conversion quasiment systématique des esclaves éthiopiens, souvent chrétiens, à la confession de leurs maîtres, souvent musulmans. Cela concorde partiellement avec la doctrine de saint Paul, qui prône l'égalité de tous les Chrétiens et met en garde contre une servitude, non pas physique, mais idéologique⁵⁹². Autrement dit, il était insupportable pour d'Abbadie, en tant que catholique, de laisser ses semblables dans l'aliénation d'une croyance profane. Sa lutte contre l'esclavage était menée au nom de la solidarité chrétienne⁵⁹³. Mais ce fraternalisme impliquait encore et toujours l'hégémonie occidentale. D'ailleurs, la démarche de d'Abbadie coïncidait avec le changement progressif de la posture cléricale, insufflé par le pape Grégoire XVI, vis-à-vis de l'esclavage. La pratique, désormais perçue comme un frein à l'évangélisation⁵⁹⁴, était ardemment combattue par les hommes d'église comme le cardinal Lavigerie en Algérie ou l'abbé Monnet sur l'île de la Réunion⁵⁹⁵. Toutefois, il ne se prononça pas, du moins par écrit, sur cet éveil anti-esclavagiste tardif. Il n'est d'ailleurs pas exclu qu'il y ait contribué, puisqu'il s'entretint avec le pape Grégoire XVI quelques temps avant la parution de sa lettre apostolique de 1839 et qu'il mentionna, en 1896, l'ancienneté de la pratique, « *cette infamie qui dure depuis des siècles* », et son cautionnement non moins ancien par l'Eglise. Comme Livingstone, et plus tardivement Savorgnan de Brazza, il faisait partie de ces explorateurs qui, affectés par la calamité de l'esclavage, souhaitaient l'éradiquer⁵⁹⁶. Si son indignation se manifesta officiellement après son retour et s'affirma graduellement, son intérêt

⁵⁸⁹ ABBADIE A. (d'), « L'Arabie, ses habitants, leur état social et religieux, d'après la relation du voyage de M. Palgrave », Extrait des *Annales de voyage*, 1866.

⁵⁹⁰ « *La pratique de l'esclavage n'a que le nom de commun avec le système marqué au sceau de l'enfer par les atrocités de l'hémisphère occidental et dont le terme paraît aujourd'hui imminent sous la bénédiction de Dieu.* » (ABBADIE A. (d'), 1866).

⁵⁹¹ « *Je parle surtout des esclaves éthiopiens qu'on a trop négligés pour les nègres* » (Lettre à Edmond, 20 février 1888, 152J213, AD64 ; ABBADIE A. (d'), « Les causes actuelles de l'esclavage en Éthiopie », *Revue des questions scientifiques*, 1877, p.5-30).

⁵⁹² 1 Corinthiens, VII, 21-23 ; 1 Corinthiens, III, 21-23. En effet, Paul l'apôtre conseille au chrétien réduit à l'esclavage physique de ne pas perdre de temps à lutter inutilement pour sa libération physique : « *Mets plutôt à profit ta condition d'esclave* ». Il prône également l'égalité de tous les chrétiens.

⁵⁹³ « *Si les gouvernements puissants de l'Europe continuent à laisser l'Éthiopie en proie à ses souffrances, on peut penser que peut-être il nous sera réservé un juste châtement pour avoir abandonné à elle-même la seule nation africaine qui ait su, jusqu'à ce jour, défendre sa foi chrétienne contre l'invasion de l'islamisme.* » (ABBADIE A. (d'), 1896).

⁵⁹⁴ La lettre apostolique *In supremo apostolatus* de Grégoire XVI en 1839 marque une rupture progressive avec l'idéologie cléricale classique qui légitimait partiellement la pratique de l'esclavage en s'appuyant sur l'interprétation des textes de saint Paul, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin (PRUDHOMME C., « L'Eglise catholique et l'esclavage : une aussi longue attente », in MAESTRI E. (dir.), *Esclavage et abolitions dans l'Océan Indien (1723-1860), Systèmes esclavagistes et abolitions dans les colonies de l'Océan Indien*, Actes de colloque, L'Harmattan/Université de la Réunion, Paris/Saint-Denis, 2002, p.75-88).

⁵⁹⁵ PRUDHOMME C., 2002, p.75-88 ; ABBADIE A. (d'), 1896.

⁵⁹⁶ « Livingstone et la traite des Noirs » in HUGON A., 1991, p.78-81 ; DION I., *Pierre Savorgnan de Brazza, au cœur du Congo*, ANOM/Images En Manœuvres Editions, Aix-en-Provence/Marseille, 2007, p.134-140.

pour le sujet naquit dès le début de son voyage en Ethiopie⁵⁹⁷. Quelques mois auparavant, son mentor, Arago, devenu ministre provisoire de la Marine et des Colonies, fit appel à la figure de proue de l'abolitionnisme, Victor Schœlcher, afin de corriger un projet de décret qui aboutit à l'abolition de l'esclavage en France en 1848⁵⁹⁸. Peut-être cet acte fort permit-il à d'Abbadie de prendre conscience de la dimension politique du problème. Dès lors, il aborda publiquement le sujet. En 1866, il publia, à la demande de Montalembert, à travers l'analyse de l'ouvrage de l'Anglais Palgrave, une étude des mœurs de l'Arabie n'épargnant pas les populations pratiquant la traite, en l'occurrence les musulmans, ou ceux la cautionnant par leur silence, les Anglais⁵⁹⁹. Le sujet fut régulièrement évoqué à la Société de Géographie, notamment en 1869, à l'occasion de l'expédition de Baker sur le Nil, qui visait à la suppression de la traite et à l'introduction du commerce européen⁶⁰⁰. Plus tard, d'Abbadie participa à plusieurs conférences et écrivit profusément dans la presse anglaise à ce sujet⁶⁰¹, dont il fit l'une des « *croisades du XIXe siècle* »⁶⁰². En 1896, à quelques mois de son décès, il proposa un historique de l'esclavage, en faisant part de sa propre expérience, où il s'indignait plus que jamais de la persistance de l'esclavage et de la complaisance et de l'hypocrisie occidentales à cet égard⁶⁰³. Mais, comme le laissait entendre le projet de Baker, l'abolitionnisme était bien plus complexe que la seule philanthropie ; il faisait partie intégrante des stratégies expansionnistes de l'Occident. Malgré sa force de conviction, d'Abbadie n'échappa pas à cette logique coloniale, en attestent ses projets de développement pour l'Ethiopie. Certes, il prônait une collaboration bilatérale et mutuellement enrichissante. A l'instar des érudits orientalistes, il se préoccupait de préserver cette civilisation de l'ailleurs, menacée par l'exportation de la société occidentale, en valorisant son érudition et sa liberté à disposer d'elle-même⁶⁰⁴. A partir des années 1860, naquit en effet une nouvelle ère de la pratique exploratoire. Loin des intérêts philanthropiques et encyclopédistes du XVIIIe siècle, l'exploration s'effectuait désormais avec des motivations essentiellement militaires et

⁵⁹⁷ Durant son voyage, il se contentait de descriptions objectives des faits, aussi cruels soient-ils. Par exemple, il nota que parfois, du fait de cette violence, des femmes saignant abondamment des seins ne pouvaient plus allaiter leurs enfants (Copie du volume V des manuscrits d'Antoine d'Abbadie, f.23-24-57-74, NAF 21.301, BnF ; Eth. Abb. 265, f.14-28-40v-41 ; Eth. Abb. 266, f.24v-66 ; Eth. Abb. 279, BnF). Sa révolte apparaît clairement dans ses écrits officiels (TUBIANA J., 1997).

⁵⁹⁸ THELIER G., *Le grand livre de l'esclavage, de l'abolition et des résistances*, Orphie, Martinique-Guadeloupe-Réunion-Guyane, 2004, p.130-133.

⁵⁹⁹ « *Seulement les Arabes ont eu la courtoisie de transférer le bazar nègre de Maskat à Mathrah, tout près de là, et les Anglais ont eu à leur tour la courtoisie de les laisser faire. Grâce à cette combinaison ingénieuse, les regards officiels de l'Angleterre ne sont plus scandalisés par un trafic infâme, et les pauvres Africains continuent à être vendus comme auparavant.* » (ABBADIE A. (d'), 1866. ; M310). On comprend mieux pourquoi, malgré ses origines, il lui arriva de nommer la nation anglaise par le mythique et méprisant sobriquet « *les fils perfides d'Albion* » (M14)

⁶⁰⁰ D'Abbadie lui manifesta à la fois son soutien et son scepticisme parce qu'il savait la pratique esclavagiste profondément ancrée dans les sociétés africaines et orientales (BSG, 1869, t17, p.412).

⁶⁰¹ La conférence « Les causes actuelles de l'esclavage en Ethiopie » fut prononcée en 1877 à la Société Scientifique de Bruxelles au cours de laquelle il évoqua ses nombreux articles dans la presse anglaise. « Sur l'abolition de l'esclavage en Afrique » fut prononcé en 1896 à la Société d'Etudes Maritimes et Coloniales.

⁶⁰² ABBADIE A. (d'), 1896.

⁶⁰³ Il acheva emphatiquement ce pamphlet en se référant à l'institution judiciaire éthiopienne : « *Comme les plaideurs éthiopiens, je crie à tue-tête : Justice ! Justice ! Justice !* » (ABBADIE A. (d'), 1896).

⁶⁰⁴ LAURENS H., 2004, p.103-128 ; ABBADIE A. (d'), 1868, p.12.

commerciales, ce que d'Abbadie avait anticipé dès son voyage. Il tenta toujours de persuader la France d'intégrer le sujet éthiopien à sa politique extérieure, désapprouvant les méthodes britanniques basées sur le capitalisme et les écrits normatifs stériles⁶⁰⁵. Il restait, pour autant, très attaché à l'action de la société européenne. En effet, sa volonté d'évangélisation illustra, la première, son idée de supériorité de l'Occident. Puis, à la fin de sa vie, il encouragea la modernisation de l'Ethiopie par l'intégration de procédés européens destinés à solutionner son déclin. Cela n'enlève en rien son objectif profondément humaniste, mais la volonté d'aider l'Ethiopie impliquait nécessairement la prévalence des méthodes occidentales sur celles des indigènes. Cela rejoint la thèse post-colonialiste d'Edward. Saïd, selon laquelle l'Orientalisme implique « *un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient* »⁶⁰⁶. La posture de d'Abbadie dans le dialogue entre Orient et Occident était donc paradoxale. Il souhaitait faire émerger et préserver l'authenticité de la société éthiopienne en péril. Or, les moyens de cette finalité étaient définis à travers le prisme de l'ethnocentrisme occidental, déterminant autoritairement les valeurs universelles. Malgré sa réticence envers certaines politiques coloniales, il y participait à sa manière en tentant de convertir un peuple au modèle occidental. Outre les missions catholiques, il œuvra pour l'introduction en Ethiopie de techniques agraires, de voies de communication et du droit international, projets transmis à la nouvelle génération d'éthiopiens⁶⁰⁷. Ce programme visant à la « *civilisation d'un monde* »⁶⁰⁸ dans son propre intérêt offrait des outils d'autonomie et d'équité juridique et économique sur le plan international. Autrement dit, il proposait un véritable changement de société, conforme au modèle européen, qui devait s'avérer bénéfique en termes de désenclavement, d'échanges et de conditions de travail, du moins, du point de vue occidental. S'il entendait contribuer au développement de la nation éthiopienne, c'est bien sûr parce qu'il y était attaché, mais aussi parce qu'il regrettait sa grandeur d'antan. Autrefois illustre nation, elle avait perdu de sa superbe, dont les royaumes d'Axoum et de Gondar restent les emblèmes⁶⁰⁹.

L'engagement basque

Après la quête de l'autre, d'Abbadie se consacra énergiquement, à son retour, à son peuple d'origine, les Basques, comme à la recherche de sa propre identité. Proposant une vision à la

⁶⁰⁵ WESSELING H., 2004, p.249-253. Edmond lui écrivit : « *Tout est préparé. Oui, Monsieur, nous ouvrirons la route et nous introduirons la civilisation de la ferme en Ethiopie même sans le gouvernement* » (Lettre du 20 février 1888, 152J213, AD64). Au sujet de la conférence anti-esclavagiste, d'Abbadie déclara : « *Je ne m'y occupe que de la partie pratique, je blâme les procédés anglais [...]* » (Lettre de Landberg, 152J395, AD64).

⁶⁰⁶ SAÏD E., *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, coll. La Couleur des Idées, Seuil, Paris, 1980, p.15. La thèse d'E. Saïd fait l'objet de nombreux débats, particulièrement en France. Il nous semble toutefois que sa définition du concept d'altérité correspond, sur le point que nous évoquons ici, à l'attitude de d'Abbadie. Cela interroge la conception de l'échange ou de la transmission des valeurs d'une société vers une autre.

⁶⁰⁷ Lettre au maréchal Soult, 1839, *Mémoires et documents Afrique*, t. 13, fol. 1, Arch. Min. Aff. Etr. ; Echanges avec Landberg (152J395, AD64) et Edmond (152J213, AD64).

⁶⁰⁸ Dossier Landberg, 152J395, AD64.

⁶⁰⁹ Lettre de d'Abbadie, 9 mars 1845, Fondo SC Africa centrale, Etiopia, Arabia, vol.4, f.547-548, Arch. Prop. Fide.

fois traditionnelle et novatrice de l'étude culturelle dès 1836, il prit le contre-pied de l'idée, héritée des Lumières et exposée par Renan, qui réfutait, au nom de l'universalisme, la possibilité de spécificités scientifiques propres à chaque peuple⁶¹⁰. D'Abbadie, en revanche, établissait un lien étroit entre caractéristiques physiques, langue et culture, s'inspirant incontestablement de la théorie d'Edwards, fondée sur les rapports entre raciologie et histoire⁶¹¹. En 1836, il émit ainsi une suggestion fondamentale pour l'étude linguistique moderne, « *la classification des peuples par les rapports ethnographiques des langues* »⁶¹². Ce raisonnement constituant le fondement de ses réflexions linguistiques renouvelait la thèse considérant la langue comme vecteur identitaire et témoignage ethnique à part entière. Il s'inscrivait dans la pensée philosophique allemande qui, définissant un peuple par sa langue, inspira le conservatisme populaire⁶¹³. Cette idéologie rend responsable la Révolution française de la cause de l'affaiblissement identitaire régional, et donc basque, par promotion outrancière de l'universalisme. C'est pourquoi d'Abbadie voulut remédier à l'effective « débasquisation » et à la prédominance culturelle nationale ; son combat pour la préservation des usages basques revêtait dès lors un tour politique⁶¹⁴. Son initiative n'était toutefois pas isolée, puisque au XIXe siècle, les cultures traditionnelles intéressèrent l'Europe entière avec la valorisation de l'art littéraire ou des croyances populaires⁶¹⁵. Pour d'Abbadie, la question de l'identité locale prévalait sur l'idée de nation⁶¹⁶, d'où son opposition entre cultures gasconne, d'origine latine, et basque, préindoeuropéenne, concernant en réalité un même groupe ethnique⁶¹⁷. Revendiquant la singularité basque, qui persiste au sein des

⁶¹⁰ PASQUINI P., 2003, p.417-423. Dans ses *Œuvres complètes*, Renan affirme en effet : « *Je ne suis pas de ceux qui pensent que la culture de l'esprit doive être régionale. L'esprit n'a rien de local ni de provincial. Il n'y a qu'une chimie, qu'une physique, qu'une physiologie. Il n'y a non plus qu'une philologie, qu'une critique. Tout ce qui est goût littéraire, charme, poésie, amusement, sensations religieuses et souvenirs d'enfance et de jeunesse peut revêtir une forme locale ; mais la science est unique comme l'esprit humain, comme la vérité.* »

⁶¹¹ D'Abbadie affirmait que « *à défaut de bons crânes qu'on peut rarement se procurer, de bons portraits aideraient puissamment les linguistes dans la science encore si informée de l'ethnographie* » (BSG, t5, 1836, p.127-132).

⁶¹² « Séance du 20 octobre 1837 » in BSG, t8, 1837, p.258.

⁶¹³ BIDART P., « Ethnographie et esthétique des traditions populaires basques dans les concours de poésie basque », in CIIA, 1997, p.263-288. Cette conception de la langue et de l'ethnographie correspond à celle de Humbolt, dont la démarche scientifique se rapproche par bien des égards de celle de d'Abbadie. Cette théorie se base sur l'historicisme et la langue en tant que porteur de mémoire et témoin de la pureté originelle de ses locuteurs. Au XIXe siècle, elle s'opposa à une idéologie française républicaine héritée de la Révolution considérant l'histoire comme le résultat d'initiatives du peuple, qui ne se distingue pas fondamentalement par la culture mais par ses agissements. Cette idéologie républicaine soutenue par Michelet rejoint, bien sûr, celle de Renan. (RENAN E., *Œuvres complètes* et MICHELET J., Préface à *l'Histoire de France*, 1869).

⁶¹⁴ Par exemple, il louait le carlisme espagnol de respecter les anciennes coutumes locales précisant : « *Je donne tort en France et partout à ceux qui abolissent brusquement une vieille loi sous le prétexte, toujours fallacieux [...]* » (f.109, NAF 21.746, BnF). Ou au sujet de la conservation des archives départementales à Pau, il écrivait à Poydenot en 1876 : « *J'approuve beaucoup votre contestation trop douce à mon gré contre la mesure déplorable qui conserve à Pau les documents bayonnais en vertu de ce principe révolutionnaire que les vieux souvenirs locaux doivent être détruits au profit d'une absurde unité.* » (fol.91-92, NAF 21.746, BnF).

⁶¹⁵ BIDART P., 1997, p.263-288 ; PASQUINI P., 2003.

⁶¹⁶ Il s'offusqua un jour d'une méprise de l'annuaire de l'Académie de Toulouse l'affirmant originaire de Navarrenx en Béarn. Il s'empessa de rectifier cette maladresse précisant qu'il était ou de Paris ou de Subernea, et que, dans tous les cas, il n'était pas du Béarn mais « *au contraire* » basque de Soule (H323).

⁶¹⁷ DUVERT M., *Des origines du peuple basque*, Elkar, Donostia-San Sebastian/Bayonne, 2005. Les travaux de Barandiaran, basés sur les voies de transhumance, les tertres funéraires, les groupes sanguins et les toponymes, démontrent que le territoire basque s'étendait originellement sur toute la longueur des Pyrénées, et de l'Ebre à la Garonne. En outre, les termes « Gascogne » et « Euskara » (basque) proviennent de la même racine linguistique (ask, eusk, vasc) qui donne « Gascons » et « Vascons ».

territoires romanisés ibériques et occitans, cela illustre sa conception traditionnaliste de l'identité locale⁶¹⁸. Comme pour l'Éthiopie, il s'évertua à faire émerger l'érudition et le génie de la société basque. Ses études consistaient à en présenter une vision complète, son statut de savant lui permettant de la placer sur le devant de la scène intellectuelle nationale, voire internationale. Le lien entre ethnographie, linguistique et biologie figure, si ce n'est dans ses publications, du moins, dans ses travaux et ses échanges, au sein des sociétés savantes. Il tenta, dès les années 1860, d'axer ses investigations sur la relation langue-culture-biologie, ce qui relevait de l'étude anthropologique communément admise à l'époque. Cela impliquait, de plus, le concept de races, qui faisait autorité et qui, d'après Edwards, puis Broca, consistait en l'association de « *l'organisation physique, [du] caractère intellectuel et moral, [des] langues et [des] traditions historiques* »⁶¹⁹. C'est pourquoi, usant des mêmes procédés limités que dans ses travaux anthropologiques éthiopiens, d'Abbadie étudia la physionomie des Basques en recourant aux mesures céphalométriques, aux observations morphologiques ou encore aux photographies de face et de profil. Son panel était constitué d'individus vivants souvent issus des classes populaires qu'il distinguait par leur bilinguisme et leur monolinguisme⁶²⁰. En 1868, le sujet fut largement discuté à la Société d'Anthropologie de Paris, entre Broca, Pruner-Bey, Quatrefages et d'Abbadie⁶²¹. Ce dernier avait déduit plusieurs types de population, dont l'un originaire d'Irlande, ce qui contredisait son idée du rapport langue-culture-biologie⁶²². Associés à l'identité culturelle, ces travaux visaient à répondre au questionnement des origines des Basques, encore irrésolu de nos jours. Mais cette démarche fut poursuivie plus fertilement, à partir de 1889, avec la thèse de doctorat d'anthropologie d'Aranzadi et, au XXe siècle, par Barandiaran⁶²³. Les conclusions de ces illustres anthropologues divergent notablement de celles de d'Abbadie. Aidés de la science moderne, ils prouvèrent l'appartenance du peuple basque à un seul et unique groupe de population, le

⁶¹⁸ Dans son analyse du voyage de Chaho, il mettait en lumière la puissance de la tradition orale : « *quand un peuple dédaignant les formes de civilisation qui nous sont familières, a peu de littérature écrite, il reste deux moyens de faire connaître le génie de sa langue : 1^{er} la grammaire [...] 2^e les chansons [...]* » (BSG, 1836).

⁶¹⁹ BLANCKAERT C., 1995, p.31-54.

⁶²⁰ Il s'adressa au photographe Labrador au sujet de portraits : « *Je désire bien savoir si dans les photographies portraits, vous avez fait chaque basque de face et de profil ou s'il y en a un dont le profil ne m'a pas été envoyé, car il manque. C'est le profil du palefrenier, de celui qui parle français* » (J48). En 1872, il proposa une méthode de cubage craniométrique par la pesée (BSA, t7, 1872, p.603). En 1879, il réagit à une communication sur la « déformation toulousaine » du crâne prenant pour exemple un village guipuzcoan réputé pour sa population sujette à la folie (BROCA P., « Crâne et cerveau d'un homme atteint de la déformation toulousaine », in BSA, vol.2, n°1, 1879, p.417-420).

⁶²¹ « Crânes basques de Saint-Jean-de-Luz », in BSA, t3, 1868, p.1-25. Il transmet ses mesures crâniennes d'une vingtaine d'individus vivants à Pruner-Bey (BSA, t3, 1868, p.43-107). Sa démarche se distinguait de celle de Broca qui avait fait ses études craniométriques sur les dépouilles d'un cimetière antérieur au XVIe siècle, ce qui pose le problème de la représentativité réelle de la population.

⁶²² Il établissait un rapprochement entre le droit de cité irlandais en Biscaye et les études phrénologiques aboutissant à la conclusion hypothétique suivante : « *les Basques dolichocéphales sont d'origine celtique* » (« Discussion sur les types basques », in BSA, 1868, p.101-103).

⁶²³ DUVERT M., 2005. M. Duvert explique toutefois que cette démarche associant biologie et culture fut inaugurée en Pays basque par Aranzadi (1860-1947) et Barandiaran (1889-1991) à partir de 1916. Dans sa thèse, *El pueblo Euskalduna*, Aranzadi observa 250 individus vivants dans la perspective craniométrique.

Type Pyrénéen Occidental (TPO), s'étendant au-delà des limites administratives modernes⁶²⁴, là où d'Abbadie évoquait trois types au sein d'un seul village et où Quatrefages en discernait deux uniquement vers Cambo⁶²⁵. Malgré l'innovation de la démarche, ses confrères et lui-même ne menèrent pas ces travaux assez loin pour corroborer une quelconque hypothèse de l'origine du peuple et de l'idiome basques.

Compte tenu du rapport qu'il établissait entre le verbe et l'être, d'Abbadie se consacra naturellement à la préservation de la langue dans la perspective du maintien de l'identité basque. Affirmant à plusieurs reprises l'avoir appris « *tard* »⁶²⁶, il n'aurait en réalité découvert les idiomes basques de Soule et du Labourd que vers l'adolescence⁶²⁷, ce qui explique sans doute sa modestie notable quant à sa maîtrise de l'euskara (Annexe 1), qu'il utilisait principalement pour traiter ses affaires courantes⁶²⁸. Si les prolégomènes de sa grammaire euskarienne de 1836 énoncent des principes généralistes et visiblement influencés par les idées de son père et de Darrigol⁶²⁹, ils ont le mérite d'amorcer une synthèse bibliographique qu'il poursuivit plus tard par ses collectes d'ouvrages. De plus, il collabora étroitement avec de grands noms de l'étude basque, tels Duvoisin, Inchauspé, Uriarte ou encore Salaberry, sans oublier le prince Louis-Lucien Bonaparte, qui s'intéressait aux dialectes populaires européens et fournit un apport conséquent sur l'euskara⁶³⁰. Les deux hommes échangeaient tant sur leurs collectes lexicographiques ou textuelles que sur les traductions bibliques commanditées par le prince. En outre, de par sa présence sur place et la confiance qu'il avait en lui, d'Abbadie était souvent son intermédiaire auprès d'autres basquistes⁶³¹. En 1856, ils arpentèrent ensemble le Pays basque pour les besoins de la cartographie de l'euskara du prince, une œuvre colossale de deux mètres de côté, que d'Abbadie présenta à la Société

⁶²⁴ DUVERT M., 2005. Ils définirent une nouvelle typologie (au sens zoologique du terme) qu'ils localisèrent dans toute l'Europe de l'Ouest. Ces observations concernaient l'ensemble de la biologie, dont l'étude des groupes sanguins très révélatrice sur la question. Aranzadi définit préalablement et anthropologiquement l'individu basque puis étendit ses enquêtes au-delà du territoire administratif. Son disciple, Barandiaran, figure emblématique de la recherche sur les origines du peuple basque, obéit à la même démarche.

⁶²⁵ BSA, 1868, p.101-103.

⁶²⁶ Par exemple, G137.

⁶²⁷ Cela pourrait être corroboré par le fait que son frère Charles ne se mit à l'apprentissage de l'euskara, en partie pour les besoins de ses ambitions politiques, qu'en 1863, à l'âge de quarante-trois ans (L95).

⁶²⁸ Entre autres, « *I am far from knowing this idiom well but I transact my farmer's business in Basque I can easily puzzle a foreigner in it* » (Je suis loin de bien connaître cet idiome mais je traite mes affaires de ferme en basque et je peux facilement y perdre un étranger) (F184), ou bien « *Je parle tout juste assez de basque pour faire mes affaires, avec mes métayers, n'ayant ainsi aucune prétention* » (lettre du 5 janvier 1896, 152J793, AD64) ou encore « *Je me défie de mon mauvais basque* » (152J519, AD64).

⁶²⁹ OYHARCABAL B., « A. Abbadieren euskal gramatikari bruzko ideaiak eta ordu arteko euskal gramatikagintza », in CIAA, 1997, p.431-451. DUBARAT V., HARISTOY P., 1897, p.98-103.

⁶³⁰ LACOMBE G., « Le prince Louis-Lucien Bonaparte », in *Revue Internationale des Etudes Basques*, s.d., p.160-166. Les linguistes et philologues basquistes de l'époque ont quasiment tous correspondu avec d'Abbadie : Van Eys, Haristoy, Otano, Charencey, Campion, Vinson, Etchenique, Archu, Oategui, Hiribarren etc. (Index des copies-lettres, Arch. Abbadia ; HERNANDEZ MATA A., « Antoine d'Abbadie eta garaikideen sare intelektual », in CIAA, 1997, p.231-262).

⁶³¹ Par exemple, en juin 1862, d'Abbadie contacta Archu pour lui demander de la part du prince où en était sa traduction souletine des Psaumes de David (K146). En 1856, il contacta Etchenique pour la traduction du Livre de Ruth en haut-navarrais. Ou bien, il transmettait des ouvrages (HERNANDEZ MATA A., 1997).

d'Anthropologie de Paris⁶³². Enfin, sans en composer lui-même, il s'intéressa à la question des dictionnaires de basque, louant notamment ceux de ses amis Chaho et Duvoisin⁶³³.

La question linguistique, comme l'étude anthropologique, fut traitée par d'Abbadie surtout dans la perspective de la quête des origines. Son ouvrage de 1836 révèle son adhésion à une récente théorie de l'évolution de la langue parallèlement à l'histoire, impliquant l'existence d'un mécanisme de substrats linguistiques⁶³⁴. A l'instar de ses contemporains, il rechercha les racines de l'euskara dans des langues potentiellement parentes, se fondant sur la démarche comparatiste fondamentale en linguistique. Pour ce faire, il s'intéressa aux idiomes éthiopiens et constata des analogies entre basque, amharique et ilmorma (oromo) concernant les systèmes verbaux, les racines lexicales et les déclinaisons, ce dont il fit part à la Société Asiatique dès 1841 à l'aide, notamment, de tableaux comparatifs⁶³⁵. Ainsi, sa théorie de l'origine de l'euskara rejoignait l'hypothèse dominante de l'époque, celle d'une parenté avec les langues chamitiques⁶³⁶. Avant son voyage en Ethiopie, il avait établi la comparaison avec un idiome africain, le wolof sénégalais, ce qui prouve qu'il était déjà conditionné par son environnement savant pour persister dans l'hypothèse chamitique. En revanche, il se distingua par sa langue de comparaison, à l'heure où la plupart des partisans de cette théorie se basait sur le berbère⁶³⁷, comme Tubino ou Gèze⁶³⁸. Selon d'Abbadie, l'euskara, l'amharique et l'ilmorma émanaient d'une même langue-mère chamitique, ce qui justifiait leurs similitudes. Ainsi, il manifestait implicitement son adhésion à la théorie de la monogenèse des langues. En tant que partisan d'une science catholique, ses démonstrations sous-entendaient l'épisode scripturaire de Babel. Nonobstant, l'hypothèse africaine s'éteignit au XXe siècle, où

⁶³² En 1868, il informa la communauté savante de ce travail entrepris par le prince douze ans auparavant parce qu'un linguiste avait l'intention de travailler sur le même projet. Lors de la seconde intervention, il en fit une présentation élogieuse et précise (ABBADIE A. (d'), « Sur la carte de la langue basque », in *BSA*, t3, 1868, p.521-523 ; « Sur la carte de la langue basque par M. A. d'Abbadie », in *BSA*, 1872, p.560-577).

⁶³³ Pour ses critiques positives sur les dictionnaires, « Sur le dictionnaire Basque, Français, Espagnol et Latin d'A. Chaho », Lespès, Bayonne, 1855, in *Recueil de textes, Varia linguistica et litteraria*, 1997, p.427-433. Il y présenta une proposition de Duvoisin pour un système orthographique basque normalisé qui ressemble par bien des égards au système moderne. D'Abbadie travailla également à cette problématique en collaboration avec l'abbé Hiribarren (J253-269-292-295-372).

⁶³⁴ OYHARCABAL B., 1997, p.431-451.

⁶³⁵ « Lettre à M. J. Mohl sur la langue Hamtonga », in *Journal Asiatique*, 1841, p.585-591. En 1860, le BSG notait : « M. d'Abbadie a été frappé de quelques analogies qui rattachent au basque les langues éthiopiennes, tel est l'emploi du double causatif pour certains verbes, lequel se retrouve en *amarinna* [amharique], *l'ilmorma* et le *dawarowa* [dawro]. [...] » (BSG, 1860, t19 p.180-181). En 1859, sa démonstration était plus détaillée (« Travaux récents sur la langue basque », in *Journal Asiatique*, 1859, p.88-93).

⁶³⁶ MORVAN M., *Les origines linguistiques du basque*, Centre d'Etudes Linguistiques et Littéraires Basques, Presses Universitaires de Bordeaux, 1996, p.42-52 et p.53-81. Les langues chamitiques réunissent les groupes égyptien, lybien et éthiopien. La théorie chamitique était à l'époque en concurrence avec l'hypothèse indo-européenne. Au XXe siècle, elle fut mise en cause par la thèse caucasienne établissant des parentés avec les langues du Caucase, notamment le géorgien.

⁶³⁷ M. Morvan note que seul Leibniz s'était distingué en établissant des comparaisons avec le copte.

⁶³⁸ M. Morvan cite pour exemple *Los aborígenes y los Berberes en la Peninsula* de F.M. Tubino, *De quelques rapports entre les langues berbères et le basque* de Gèze ou bien *Les Chamites en Europe. Essai sur l'origine des Ibères, des Ligures, Sicanes et des basques de France et d'Espagne* de P. Nada. Concernant Gèze, il avait dédié pour d'Abbadie ses *Eléments de grammaire basque. Dialecte souletin*, de 1873 (Arch. Abbadia).

elle fut détrônée par la théorie caucasienne, elle-même remise en question aujourd'hui⁶³⁹. En toute cohérence, la doctrine biblique guida les études de d'Abbadie sur la société basque, ses croyances, ses systèmes juridiques et sa construction, de nouveau par le biais du comparatisme entre Orient et Occident. Ses publications sur l'ethnographie basque sont rares, contrairement à ses interventions dans les sociétés savantes. Il y évoqua notamment les rapports entre condition féminine et lois successorales⁶⁴⁰, et analysa le système des *fueros* et des institutions administratives en tant que particularisme et en désavouant le constitutionnalisme général de l'époque⁶⁴¹. Au-delà de la portée politique, d'Abbadie pressentait le lien, prouvé ultérieurement à l'appui d'analyses scientifiques, qui existait entre le droit coutumier, les langues et les caractéristiques biologiques des peuples⁶⁴². En terme d'étude ethnologique, ses comparaisons récurrentes entre Ethiopie et Pays basque concernaient entre autres l'organisation juridique ou les croyances primitives, telles le culte des eaux⁶⁴³. Aussi l'Ethiopie s'insérait-elle dans le terrain basque et réciproquement. Outre l'attachement de d'Abbadie pour ces deux régions, ce rapprochement Orient/Occident témoigne encore de l'idée d'une origine commune des peuples, conception évidemment revendiquée par les cléricaux⁶⁴⁴. Les raisonnements scientifiques de d'Abbadie servaient concrètement à justifier ses théories créationnistes. D'un point de vue sociétal, ils traduisaient un état de pensée romantique, inauguré en 1804 par Chateaubriand dans son *De Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*, où la quête des origines se fondait sur l'étude des peuples orientaux perçus comme les descendants des premiers chrétiens⁶⁴⁵.

Son engagement pour la préservation de la culture basque se manifesta également dans le domaine de la philologie et du lien social, fidèles à une tradition orale ancienne et révélatrices du génie littéraire basque. C'est pourquoi d'Abbadie s'investit particulièrement lors de l'édification d'un monument en hommage à Axular, emblématique prosiste du XVIIe siècle,

⁶³⁹ Il n'est donc pas surprenant qu'au XIXe siècle la Société de Linguistique situait l'euskara parmi les « *langues non encore classées* » aux côtés de l'accadien et de l'étrusque (BS Linguistique, 1875-1885).

⁶⁴⁰ D'Abbadie exposait souvent la particularité du droit d'aînesse sans distinction de sexe. (« Sur la loi des successions chez les Basques français » in BSA, t9, 1874, p.104-105 ; BSA, t7, 1872 ; « Analyse du Manuel du voyageur, par D. Kaltbrunner » in BSG, t18, 1879, p.171-176).

⁶⁴¹ Ce sujet apparaît dans sa correspondance, personnelle ou officielle. Par exemple, en 1880, il réagit au projet de code civil espagnol, fatal à l'existence des *fueros*. Il évoquait sa conception du droit coutumier placé sur le même plan que la religion, considérant que l'oralité marque davantage les consciences. (« Carta sobre el fuero al presidente de la Revista Euskera, el 7 de mayo de 1880 », *Revista Euskera*, Pampelune, 1880, p.193-197). En 1882, il rédigea un long texte au sujet des réformes municipales en France, témoignant encore de son régionalisme (ABBADIE A. (d'), 1898, p.74-82 et 110-120). Pour un décryptage juridico-législatif de ces textes, MONREAL ZIA G., « El ideario jurídico de Antonio d'Abbadie », in CIAA, 1997, p.411-423.

⁶⁴² DUVERT M., 2005.

⁶⁴³ Dans son plaidoyer contre l'esclavage, il prit pour exemple les *fueros* proscrivant l'intervention du prêtre dans le domaine civil. Plus tard, il confia avoir observé des croyances similaires et un même culte des eaux et des villes submergées en Ethiopie et au Pays basque. De même, il constata des analogies entre une légende Oromo et la légende basque du Tartaroa, rappelant toutes deux un archaïque Polyphème (S43 ; ABBADIE A. (d'), 1877 ; LAVROFF P., « Sur l'adoration des lacs et des cours d'eau, et sur les légendes de villes submergées » in BSA, t7, 1872, p.594-602 ; « Légende du Tartaroa ou Tartarua », in BSSAB, 1874-1877, p.133-135).

⁶⁴⁴ Il considérait que l'histoire du Tartaroa été née « *antérieurement au divorce préhistorique des nations qui, partant d'une origine commune, étaient allées s'établir au loin [...]* » (BSSAB, 1874-1877, p.133-135).

⁶⁴⁵ PELTRE C., 1998, p.64.

auquel il faisait déjà allusion dans son étude grammaticale de 1836⁶⁴⁶. Par ailleurs, il constitua, à partir de 1851, une collection d'ouvrages consacrée à la langue et à l'histoire euskariennes, qui atteignit, en 1893, le nombre de mille-cent-trente-six pièces et dont l'ambition encyclopédiste transparaît ostensiblement à travers une liste raisonnée de deux-cent-cinquante-trois ouvrages lui faisant défaut en 1857⁶⁴⁷. D'Abbadie avait conscience que sa collection comptait parmi les plus importantes de l'époque, le premier livre en basque, d'Etxepare, ayant paru en 1545 et le corpus littéraire basque ne comptant que cent un ouvrages avant 1879⁶⁴⁸. A l'instar de sa collection éthiopienne, celle-ci présentait un panorama patrimonial, tout en offrant des contenus d'intérêt scientifique. Recherchant des manuscrits anciens ou contemporains, il se fournissait ou commandait des reliures à Bayonne et dans l'ensemble du Pays basque, mais aussi jusqu'en Angleterre, en Espagne ou à Rome, notamment par l'intermédiaire de Louis-Lucien Bonaparte⁶⁴⁹. Il procédait aussi à des échanges avec des collectionneurs ou philologues comme Van Eys et Webster⁶⁵⁰. Mais, préserver la culture et la langue, de quelque région que ce soit, implique la pratique effective. C'est pourquoi il mit en place en 1851 ses fameuses fêtes basques (Fig.44)⁶⁵¹. A l'instar de ses travaux éthiopiens, il institua progressivement ces célébrations dans une optique exhaustive. Poésie, force, danse, *bertsulari*, *irrintzina* (Annexe 1)⁶⁵², sports, musique, religion, élevage : ces fêtes se muèrent en ce que Pierre Bidart nomma « *des fêtes totales* »⁶⁵³. Plus qu'une simple réunion, il s'agissait de célébrer une société, toute classe sociale confondue, à travers son expression, ses racines et ses coutumes. La dimension de rassemblement social y était favorisée par le caractère spectaculaire des concours. En dépit de leur pluridisciplinarité, le cœur de ces fêtes résidait dans les performances de poésie et d'improvisation, clamant souvent une idéologie conservatrice et régionaliste, potentiellement dictée par les sujets choisis par le jury. En tant que mécène, d'Abbadie récompensait les

⁶⁴⁶ Une citation d'Axular s'y trouve en exergue : « *L'on dirait que toutes les langues humaines sont confondues et mêlées les unes avec les autres, tandis que l'Eskuara conserve encore son originalité et sa pureté primitive.* » A l'initiative de Louis-Lucien Bonaparte, d'Abbadie coordonna la réalisation du monument et proposa une inscription pour une tablette commémorative (J242 ; BERGER M.-C., 1997, p.15-32).

⁶⁴⁷ H57 à 60. Cette liste se présente sous forme de tableau indiquant le titre, l'auteur, le lieu, la date de publication ainsi que le format de l'ouvrage.

⁶⁴⁸ Le recueil de poèmes *Linguae Vasconum Primitiae* d'Etxepare fut suivi par une traduction du Nouveau Testament de Leizarraga en 1571 puis par l'œuvre en prose *Gero* d'Axular en 1643, auxquels succédèrent de nombreuses traductions au XVIII^e siècle. La production littéraire basque s'est réellement développée à partir de la fin du XIX^e siècle. (G137. OLAZIREGI M.-J., « Et... le hérisson se réveilla : passé et présent de la littérature basque » in *Lapurdum*, n°6, 2001, p.205-217 ; ORPUSTAN J.-B., *Précis d'histoire littéraire basque 1545-1950 : cinq siècles de littérature en euskara*, coll. Pratiques, Izpegi, Saint-Etienne-de-Baïgorry, 1996).

⁶⁴⁹ BERGER M.-C., 1997.

⁶⁵⁰ *Varia Linguistica*, 1996, vol. II, p.449.

⁶⁵¹ Il déclarait en effet organiser ces fêtes « *dans le faible espoir de conserver la langue basque et avec elle les vraies traditions du passé.* » (Lettre à Lavigerie, N451).

⁶⁵² Les *bertsulari* consistent en concours d'improvisation de chant versifié. *L'irrintzina* est un cri originellement scandé par les bergers basques. Ces deux types d'expression sont devenus, à partir du XIX^e siècle, des motifs emblématiques de l'identité basque.

⁶⁵³ BIDART P., 1997. En 1892, un article du journal *le Gaulois* conservé par d'Abbadie proposait une description de ces animations qui avaient bien évolué depuis la première fête d'Urrugne : « *Danses héroïques, tambourinaires, délégations de toutes les provinces basques en costume national, concours d'improvisation poétique en basque, danse des bâtons, danse des épées, jeu de paume au rebot, partie de blaid au gant, pastorale jouée par des paysans costumés, mascarades avec les costumes traditionnels, voilà ce qu'on verra [...]* aux fêtes de Saint-Jean-de-Luz » (152J795, brochures et imprimés divers, AD64).

vainqueurs avec des prix sous forme de bourses, de ceintures de soie et de makila. Il sut en outre fédérer les siens autour de ce projet. Son ami Laborde-Nogues apporta bientôt sa contribution pécuniaire, tandis que Virginie, solidaire de son époux, instigua son propre prix, remettant *l'irrintzina* au goût du jour⁶⁵⁴, et se chargea de la présidence des fêtes après son décès. En outre, d'Abbadie exploita son réseau de connaissances afin de constituer les jurys de ces concours. S'y investirent le chanoine Inchauspé, le capitaine Duvoisin et même, en 1856, Louis-Lucien Bonaparte. Organisée à Urrugne, les treize premières années, puis à Sare, jusqu'en 1878, d'Abbadie les exporta progressivement en Basse-Navarre, en Soule et de l'autre côté de la frontière, si bien que les sollicitations se multiplièrent et que les célébrations furent chaque année plus extraordinaires⁶⁵⁵. L'hommage fut unanime en 1892, lors des fêtes de Saint-Jean-de-Luz, au cours desquelles il reçut un makila d'honneur.

Egalement nommés jeux floraux – *Lore Jokoak* - en référence aux célébrations toulousaines médiévales qui les inspirèrent, ces concours provoquèrent une émulation culturelle au sein de la société basque. Malgré la remise en cause du niveau littéraire ou de l'idéologie politique, ils accueillirent de brillants poètes basques jusqu'en 1935⁶⁵⁶. L'ensemble de ses actions en faveur de la culture euskarienne relevait d'un phénomène régionaliste global, postrévolutionnaire, qui, par le biais d'un porte-parole, permettait à l'âme locale de se révéler à elle-même. En Provence, les félibriges, inspirés des institutions savantes nationales, réunirent d'abord l'intelligentsia occitane puis les seuls littérateurs. Ces fêtes locales, notamment fondées sur la tradition musicale, entendaient lutter contre l'hégémonie nationale. En Catalogne, les Jeux Floraux, essentiellement dédiés à la poésie, furent remis au goût du jour. Mais ce qui distingue la démarche de d'Abbadie, c'est qu'elle précède de plus de dix ans ces manifestations et qu'elle se caractérise par sa volonté de représentation identitaire totale⁶⁵⁷. Elle tend, à l'instar des félibres ou des jeux floraux, à se départir de la centralisation du pouvoir et de l'uniformisation de la culture, de ce qui sera ultérieurement théorisé comme une forme de colonialisme intérieur⁶⁵⁸. Rejetant les changements causés par la Révolution, elle préfigure les mouvements régionalistes du XXe siècle.

⁶⁵⁴ LHANDÉ P., *Autour d'un foyer basque*, Nouvelle librairie nationale, Paris, 1908, p.120 cité dans CASENAVE J., « L'irrintzina : de la valeur emblématique à la désaffection » in *Lapurdum* [En ligne], n°2, 1997, mis en ligne le 1^{er} septembre 2010, URL : <http://lapurdum.revues.org/1802>

⁶⁵⁵ DAVANT J.-L., « Les jeux floraux d'Antoine d'Abbadie », in DERCOURT, 2010, p.43-73.

⁶⁵⁶ DAVANT J.-L., 2010, p.43-73. On les accusait notamment d'être partisans du carlisme et certains considéraient qu'ils ne relevaient pas le niveau de la langue.

⁶⁵⁷ Les félibriges furent fondés en 1862. (PASQUINI P., 2003). Les Jeux Floraux catalans furent remis sur le devant de la scène en 1859.

⁶⁵⁸ LAFONT R., *La Révolution régionaliste*, Gallimard, Paris, 1967. Cette terminologie forte fut très polémique dans les années 1960, d'autant que le concept du colonialisme intérieur se base sur le sous-développement de certaines régions françaises au profit des grandes métropoles nationales.

S'il est un fil conducteur entre les préoccupations éthiopiennes et basques de d'Abbadie, hormis celui de la religion, on le retrouve dans les sciences exactes et les cercles savants. Où qu'il soit, à Gondar, Urrugne ou Paris, il conserva une constance implacable dans sa communication scientifique et ses observations. Il inventa divers instruments d'observation et de mesures hypsométriques et magnétiques⁶⁵⁹, parmi lesquels le théodolite « aba » présenté à l'Exposition universelle de 1855⁶⁶⁰. De retour dans ses terres, il créa, sous sa prairie d'Aragorri, une lunette nadirale, qu'il nomma « nadirane » (Annexe 1)⁶⁶¹, dédiée à observer les variations de la verticale (Annexe 1) et les mouvements des marées et du sol⁶⁶². Puis il décida de construire son observatoire personnel, « *un observatoire astronomique d'un genre nouveau* », qu'il souhaitait équiper des instruments les plus performants. D'Abbadie avait imaginé, initialement, un dôme tournant en fer et en bois de « 2.50 m de flèche », ce qui, au vu des photographies, ne semble pas avoir abouti. Quant à l'instrumentation même, elle se fondait sur quatre piliers, dont l'un était multifonctionnel⁶⁶³. D'une part, il supportait des lunettes fixes orientées vers divers points stratégiques, tels que le zénith, les points cardinaux, l'horizon, le phare de Biarritz ou l'Est vrai, nécessitant des lunettes spécifiques⁶⁶⁴. D'autre part, il s'agissait d'un nouveau projet de nadirane mesurant dix mètres de hauteur, dont deux mètres enterrés dans la roche (Fig.45)⁶⁶⁵. Pour ce projet ambitieux exigeant la construction de nombreux instruments, le savant se référa notamment à l'observatoire d'Altona près d'Hambourg, où l'astronome Peters avait élaboré un pilier similaire⁶⁶⁶. De plus, il décida de s'équiper d'une lunette dotée d'un cercle méridien décimal (Fig.46), permettant

⁶⁵⁹ TURNER A., 2002, p.10. On peut particulièrement noter l'invention de deux types de théodolite, dont l'un fut baptisé « aba » en référence probable à son propre nom.

⁶⁶⁰ Il en informa son beau-frère Glais-Bizoin : « Vous savez mon mépris des expositions : je ne devrais cependant pas dénigrer celle qui va s'ouvrir car il s'y trouvera un instrument d'astronomie imaginé par moi, refait en idée 20 fois, tout nouveau dans son genre et pour lequel j'ai créé un nom nouveau. » (F174).

⁶⁶¹ Grand cône inversé en béton, sa première version se trouvait au bout d'une galerie souterraine de cinquante mètres, mais son utilisation ne fut pas concluante. Pour la description et l'usage l'ensemble des instruments scientifiques de d'Abbadie, voir TURNER A., 2002 et BEAUDUCEL F., POIRIER J.-P., *Hommage à Antoine d'Abbadie*, conférence du 15 avril 2011, château d'Abbadia/Jakiunde, Hendaye.

⁶⁶² La verticale « est définie par la direction du fil à plomb, qui pointe vers le nadir (en bas) et le zénith (en haut) ». Cette direction peut être déviée par la pesanteur et les anomalies du géoïde (c'est-à-dire de la surface terrestre représentant le niveau moyen des mers) tels que des reliefs (POIRIER J.-P., 2009, p.78-81).

⁶⁶³ H228-I102-L106.

⁶⁶⁴ « Le pilier fait de béton portera en b une lunette zénitale, et cinq autres lunettes fixes dirigées 1° sur le pôle 2° sur l'équateur 3° 4° sur deux phares visibles de chez moi [Biarritz et cap du Figuier] 5° & 6° sur une montagne et sur une mine artificielle. De plus, il y aura au centre du pilier A une lunette nadirale qui se mirera dans un bain de mercure à 10 mt en contrebas » (J47). Ouvertures sur l'Est vrai et le phare de Biarritz (H493). En raison de leurs points d'observation, ces lunettes étaient spécifiques : altazimut-lunette, zénithale, polaire, équatoriale ou encore un télémètre étaient fixés, du côté de l'objectif et de la lentille, dans le sens diamétral du pilier (H271). Pour les instruments, voir la correspondance avec Boudsot (notamment K320-321). Une description fort intéressante du pilier et de ses quinze lunettes se trouve en K383.

⁶⁶⁵ H97, K101. A Abbadia, l'observation du nadir devait initialement se faire par l'intermédiaire d'un bain de mercure conçu par Eichens en concordance avec la lunette méridienne. C'est en 1876 que d'Abbadie décida d'utiliser à cet effet le pilier (Lettre du 25 mai 1876, 152J623, AD64).

⁶⁶⁶ H272.

plusieurs mesures simultanées⁶⁶⁷. Le système décimal, dont d'Abbadie était un enthousiaste partisan, imposait une mise en cohérence de tous ses équipements⁶⁶⁸. C'est précisément sur ce point que l'observatoire d'Abbadia faisait – et fait encore - figure d'exception dans le paysage de la recherche astronomique, et témoignait de l'originalité et de la force de conviction de son propriétaire. Le débat pour l'uniformisation des systèmes de mesure, visant à simplifier les calculs astronomiques et géodésiques, vit le jour à la fin du XVIIIe siècle et se poursuivit pendant tout le XIXe siècle. Arago et Biot étaient des partisans de la décimalisation. A partir de 1864, d'Abbadie décida de revendiquer publiquement son choix, soutenu par Houël, Radau et Airy, notamment par la création d'un observatoire entièrement décimal. De fait, il proposait une révolution scientifique, qui fut étouffée par le poids de la tradition. En effet, en 1872, le Bureau international des Poids et Mesures commença à réfléchir à la question pour aboutir, en 1889, au maintien du système métrique⁶⁶⁹. Au demeurant, les travaux de d'Abbadie étaient regardés comme fort efficaces, notamment par l'un des calculateurs de l'Observatoire de Paris, en 1883, qui estimait ses calculs « *plus exactes que les autres* »⁶⁷⁰. En ce qui concerne les observations méridiennes, bien qu'existant depuis le XVIIe siècle, elles ne débutèrent dans les sites de référence que tardivement, à Greenwich à partir de 1835, et à Paris en 1863 sous la direction de Le Verrier. Dès les années 1850, d'Abbadie avait anticipé l'évolution de l'astronomie par son désir de faire du cercle méridien l'instrument fondamental de ses observations astrométriques (Annexe 1). Sa démarche se voulait à la pointe du progrès, rivalisant, voire devançant, les initiatives publiques, d'autant qu'il fit appel au constructeur Eichens (Fig.47), concepteur du cercle méridien de l'observatoire de Paris⁶⁷¹. Pour autant, la mise en œuvre ne suivit pas la théorie. Freiné par la construction de son château, il dut attendre trente ans l'achèvement de l'observatoire, avant de procéder à ses premières observations. Cet avant-gardisme tout relatif s'explique également par la crise que connut, entre 1854 et 1878, le Bureau des Longitudes, chargé de l'observatoire de Paris, en raison de la politique contestée de son

⁶⁶⁷ LEGUET-TULLY F., DAVOIGNEAU J., « L'inventaire et le patrimoine de l'astronomie. L'exemple des cercles méridiens et leurs abris », in *In Situ, revue des patrimoines* [En ligne], n°6, 2005, réf. du 15 septembre 2011 : http://www.insitu.culture.fr/article.xsp?numero=6&id_article=davoigneau-467.

⁶⁶⁸ Le cercle méridien ne comptait pas 360 degrés mais 400 grades. Le temps et les distances étant liés, ses instruments devaient obéir au même système de mesure. Par exemple, les régulateurs astronomiques de d'Abbadie, sorte d'horloges, se basent sur la demi-quarte (1.08 seconde) (LEGUET-TULLY F., DAVOIGNEAU J., 2005). Opposé notamment à Villarceau, d'Abbadie défendit cette position à l'Académie des Sciences (Par exemple, « Système métrique. Sur la division décimale du cadrant », *CRAS*, 1870, t71, p.335-336).

⁶⁶⁹ TURNER A., 2002, p.58-83. Toutefois, ses observations en Ethiopie furent effectuées à l'aide du système traditionnel sexagésimal. Les désaccords étaient légion au sein même des partisans de la décimalisation. Turner évoque avec force de détails ce militantisme de d'Abbadie auprès de l'Académie des Sciences.

⁶⁷⁰ Lettre de Virginie d'Abbadie à Pierre Savorgnan de Brazza, 29 décembre 1883, ANOM.

⁶⁷¹ LEGUET-TULLY F., DAVOIGNEAU J., 2005. En 1890, le territoire français comptait onze cercles méridiens, dont ceux de d'Abbadie et de Bishoffsheim (à Nice et à Lyon), relevant d'initiatives privées, comptaient parmi les moins puissants (LEGUET-TULLY F., « De la réorganisation du Bureau des Longitudes en 1854 à la création de l'observatoire de Nice en 1879 : vingt-cinq années cruciales pour l'astronomie française » in BOISTEL G. (dir.), *Observatoires et patrimoine astronomique français*, SFHST, ENS Editions, Paris, 2005, p.89-108).

directeur Le Verrier⁶⁷². L'exaspération de d'Abbadie quant à l'organisation de l'astronomie en France se manifesta d'ailleurs dans de nombreuses lettres, et la création de son observatoire se voulait une proposition de solution à cette crise finalement solutionnée sous la Troisième République⁶⁷³. En outre, il anticipait ainsi les réformes et le développement des sites d'observation dans le réseau provincial, dont il était un ardent partisan et qui allait être encouragé, à partir de 1880, par Loewy, futur directeur de l'observatoire de Paris⁶⁷⁴. De fait, en 1890, sur les onze observatoires méridiens français, celui d'Abbadia était le seul à relever d'une personne privée⁶⁷⁵. Par ailleurs, d'Abbadie pratiqua de tout temps l'astronomie au-delà de ses desseins cartographiques. A Abbadia, il se consacra à l'astrométrie, projetant de dresser une carte exhaustive du ciel⁶⁷⁶. D'autre part, il voyagea beaucoup dans la perspective d'étudier les astres, observant plusieurs éclipses entre 1850 et 1867 à Jérusalem, Christiana et Frederikvoern (Norvège), Briviesca (Castille) et en Algérie⁶⁷⁷. Il finança à deux reprises l'instrumentation pour l'observation du passage de Vénus menée par le Bureau des Longitudes, en 1874 au Japon, et en 1882 en Haïti. Âgé de soixante-douze ans, il prit la tête de cette mission française aux Antilles, suivi par son épouse⁶⁷⁸. En reconnaissance de ses travaux en astronomie et géographie, il fut nommé membre du Bureau des Longitudes en 1878. A ce titre, il prit part à la commission chargée du projet de l'observatoire de Nice, parrainé par le mécène Bishoffsheim⁶⁷⁹. Enthousiaste à l'égard de cette initiative alliant ses instruments de prédilection et la décentralisation de l'astronomie française, d'Abbadie plaida en faveur de ce dernier au comité secret de l'Institut sans même le connaître, puis détermina le site d'implantation en compagnie de Loewy et de Faye en mars 1879⁶⁸⁰. Mais globalement, dans le domaine astronomique, il se contenta de recueils de données communs à l'époque.

⁶⁷² LEGUET-TULLY F., 2005, p.89-108. La crise débute en 1854 avec l'arrivée de Le Verrier qui remet en cause le fonctionnement de l'observatoire de Paris et son inefficacité. Elle commence à s'apaiser avec sa mort et la nomination de l'amiral Mouchez à la direction de l'observatoire de Paris en 1878.

⁶⁷³ Il considérait qu'il fallait évincer toute ingérence politique dans les affaires de l'astronomie (K393) ou encore que l'idéal serait d'équiper chaque université française d'un observatoire (TURNER A., 2002, p.14). En outre, il préconisait pour la gouvernance des sociétés scientifiques que le pouvoir soit confié à leurs membres les plus efficaces, ce qu'il exprima à travers la métaphore politique suivante : « *Nos sociétés scientifiques sont des républiques languissantes quand un dictateur ne s'en empare. L'Académie des Sciences pâlit depuis la mort d'Arago. Je préfère une monarchie, même despotique, au gouvernement changeant de la multitude, mais une oligarchie (comme votre comité supérieur) vaut encore mieux. Rome, England et Venise ont prouvé la vitalité du gouvernement oligarchique* » (L349).

⁶⁷⁴ De 1878 à 1890, huit cercles méridiens furent installés dans les observatoires français. La IIIe République avait pour ambition de redynamiser la science française (LEGUET-TULLY F. DAVOIGNEAU J., 2005).

⁶⁷⁵ LEGUET-TULLY F., 2005, p.89-108.

⁶⁷⁶ TURNER A., 2002, p.20-21. L'astrométrie consiste à mesurer et calculer les coordonnées des étoiles.

⁶⁷⁷ CRAS, 1860, t51, p.389 ; CRAS, 1854, t38, p.295 ; CRAS, 1851, t33, p.202.

⁶⁷⁸ TURNER A., 2002, p.11. Pour celle du Japon, il finança une lunette photographique tandis que pour celle d'Haïti, il fournit deux photo-héliographes. D'Abbadie aurait eu l'intention de récupérer la lunette ayant servi au Japon (« *Et la lunette méridienne [erreur terminologique probable] qui a servi au passage de Vénus, allez-vous l'obtenir ?* », Lettre de Souberbielle, 17 février 1875, 152J623, AD64).

⁶⁷⁹ Cet observatoire finalement fondé en 1881 était l'un des mieux équipés et architecturés de l'époque avec notamment son dôme conçu par l'ingénieur Gustave Eiffel (LEGUET-TULLY F., 2005, p.89-108).

⁶⁸⁰ Voir la correspondance succincte mais non moins intéressante de d'Abbadie et Bishoffsheim. Après la visite du plateau de Bordighera, trop excentré et sans voie de communication, Bishoffsheim se rabattit sur celui proposé par d'Abbadie, Loewy et Faye (ms 2070, f.347-363, BIF). La commission intervint également auprès de Charles Garnier pour l'élaboration du projet architectural (LEGUET-TULLY F., 2005, p.89-108). Voir aussi le Procès-verbal de la séance du 19 février 1879 au Bureau des Longitudes (TURNER A., 2002, p.12).

Le second volet des sciences exactes étudiées par d'Abbadie était la géophysique, liée à l'astronomie. La verticale, dont il tenta d'élucider les déviations à l'aide de sa nadirane⁶⁸¹, était en effet utilisée pour régler les instruments d'astronomie, ce qui pouvait influencer sur la marge d'erreur des observations et donc de la géodésie. Cette entreprise difficile, impliquant la prise en compte des microséismes, du magnétisme et du mouvement des marées, fut tentée au XIXe siècle par quelques scientifiques tels que George Darwin, Wolf ou Bouquet de la Grye. La plupart avait recours au pendule, vertical ou horizontal⁶⁸². Seul d'Abbadie utilisa une nadirane mais, malgré sa persévérance, l'instrument s'avéra souvent inefficace et les résultats trop anecdotiques pour entrer dans la postérité⁶⁸³. Quoi qu'approuvées dès 1852 par Arago, Babinet et de Beaumont, on ne reconnut à ses observations un caractère pionnier qu'à la fin du siècle où elles furent confirmées et exploitées avec, sans doute, de meilleures théories⁶⁸⁴. L'étude du magnétisme poussa d'Abbadie à effectuer son dernier grand voyage dans la région de la mer Rouge entre 1884 et 1885. Accompagné de son épouse, il revit les rivages de l'Ethiopie cinquante ans après l'avoir quittée, ainsi que le Proche-Orient (Fig.48-49)⁶⁸⁵. Le couple séjourna à Aden en janvier 1885, durant la même période qu'Arthur Rimbaud⁶⁸⁶. Quant à l'intérêt scientifique du voyage, il ne fut pas de premier plan, les relevés magnétiques étant monnaie courante chez les voyageurs. En somme, les travaux géophysiques de d'Abbadie ne furent pas décisifs pour l'avancement des sciences, car il se borna à l'utilisation de méthodes traditionnelles et courantes⁶⁸⁷. Toutefois, leur intérêt réside dans son dispositif d'instrumentation, relevant souvent de l'expérimentation et, quoique finalement peu efficace ou mal exploité, voulant s'inscrire dans une démarche novatrice. Force est de constater que, en terme de géophysique, d'Abbadie était moins un savant qu'un amateur éclairé, comme il en existait beaucoup au XIXe siècle, et que, en astronomie, sa contribution fut, certes, utile mais non fondamentale.

⁶⁸¹ Un mémoire de d'Abbadie sur cet instrument intitulé *Appareil destiné à reconnaître les mouvements du sol par la variation de la pesanteur, relativement aux masses solides du terrain* fut présenté par l'intermédiaire de Babinet à l'Académie des Sciences en 1852 (CRAS 1852, t34, p.942-943).

⁶⁸² POIRIER J.-P., 2009, p.93-112. George Darwin était le fils de Charles Darwin.

⁶⁸³ La diversité des phénomènes pris en compte pour l'étude de la verticale explique la mission au Brésil de 1836. En 1849 et 1856, il réalisa des observations dans la cave du château d'Audoux où il installa des niveaux. Edifiée de 1852 à 1854, la nadirane d'Aragorri resta inopérante en raison d'une trop forte humidité. Les observations de la seconde, dès 1867, furent perturbées par divers phénomènes rendant les résultats peu fiables ou inexistantes (TURNER A., 2002 ; BEAUDUCEL F., POIRIER J.-P., 2011).

⁶⁸⁴ Par exemple, CRAS, 1885, t100, p.758 ou encore, Daucée déclara que « l'importance de ses observations s'est depuis lors confirmée. » (CRAS 1891 t112, p.553).

⁶⁸⁵ Il passa trois semaines à Athènes, puis au Caire et ses environs d'où il prit le vapeur partant de Suez et sillonnant la mer Rouge par étapes (utile pour ses observations), et à Jeddah (ABBADIE A. (d'), « Un voyage magnétique en Orient », in *Le Magasin Pittoresque*, 2^{ème} série, tome 6, 1888, p.223-224).

⁶⁸⁶ Si la rencontre des deux hommes est pour l'instant invérifiable, il est certain qu'ils connaissaient leurs existences respectives. Le patron de Rimbaud, Alfred Bardey, connaissait et rencontra à Aden d'Abbadie qui l'avait parrainé pour son entrée à la Société de Géographie en 1880. Dans une lettre de 1885, Bardey évoquait « M. Arthur Rimbaud » (152J89, AD64). Quant à Rimbaud, il commanda le dictionnaire amharique-français de d'Abbadie dont « il ne pouvait se passer » auprès de sa mère le 18 novembre 1885 (CAUSSE A., DESSE J., « Rimbaud, Aden, Histoire d'une photographie », in *La Revue des Deux Mondes*, 2010).

⁶⁸⁷ POIRIER J.-P., 2002, p.120.

Les sociétés savantes

La vie scientifique de d'Abbadie était en outre caractérisée par sa boulimie de sociétés savantes, s'inspirant probablement de son père, inséré dans le milieu intellectuel au titre de son engagement basque⁶⁸⁸. Ses activités se manifestaient officiellement au sein des sociétés à rayonnement international, national ou local, afin de diffuser ses travaux et de défendre ses causes. Hormis l'Académie des Sciences, les sociétés de Géographie, d'Anthropologie ou le Bureau des Longitudes, il était membre de l'Académie des Sciences de Toulouse, de la Société de Borda à Dax, de la Société des Sciences et des Arts de Bayonne, de la Société Asiatique, de la Société Scientifique de Bruxelles ou encore de la Société d'Astronomie de Bordeaux. Il fut par ailleurs membre fondateur de la Société de Linguistique de Paris et de la Société Philologique⁶⁸⁹. Comme cette dernière, la Société de Linguistique visait à l'étude des langues non-indoeuropéennes. Toutes deux étaient par conséquent susceptibles de valoriser l'euskara, qui ne pouvait être étudié spécifiquement au sein de la Société Asiatique pour d'évidentes raisons de cohérence géographique. De plus, la Société de Linguistique et la Société Philologique reflétaient les idées conservatrices de leurs fondateurs, notamment en revendiquant la monogenèse des langues, un parti pris qui les opposait aux nouvelles conceptions linguistiques naturalistes⁶⁹⁰. Cette intégration systématique au monde et à la réflexion intellectuelle n'était pas isolée. Au XIXe siècle, les sociétés savantes françaises, recensant environ deux cents mille membres, participèrent activement au débat scientifique, qu'elles soient partisans, comme la Société de Linguistique, ou officielles, telles que l'Académie des Sciences ou la Société de Géographie. Si d'Abbadie était présent à l'échelle provinciale, c'est parce que ces sociétés émanaient de la vie culturelle locale⁶⁹¹. S'il se manifestait à l'échelle parisienne, et donc nationale, voire internationale, c'était parce qu'il considérait ses recherches comme des apports scientifiques d'intérêt général – et probablement aussi par nécessité de reconnaissance. Il avait compris que la considération de ces travaux relevait d'une stratégie de socialisation, de standardisation et d'adhésion à un système de pensée⁶⁹². Son tissu relationnel scientifique était aussi diversifié que les disciplines qu'il étudiait, en témoigne son index de correspondance regroupant plusieurs centaines d'interlocuteurs, basquistes, astronomes, orientalistes, géophysiciens, éthiopiens ou encore géographes. Et s'il ne pouvait s'accorder avec tous ses confrères, il

⁶⁸⁸ Arnould-Michel était proche de l'Académie française, de son ancien président Auger et d'un orientaliste réputé en 1829 dont il taisait le nom par discrétion (DUBARAT V., HARISTOY P., 1897, p.98-103).

⁶⁸⁹ Lacte de création de la première eut lieu dans ses propres appartements parisiens en mai 1863 en présence de Charencey, philologue notamment spécialiste de la langue basque, Chodzko, orientaliste spécialiste de la Russie et de la Perse, et de Schoebel, linguiste, philologue et philosophe. D'Abbadie en fut le premier président en 1869 (Séance du 27 mars 1869, BSL, Tome I, n°1, 1869, p.XXI-XXII).

⁶⁹⁰ DESMET P., *La linguistique naturaliste en France (1867-1922). Nature, origine et évolution du langage*, Peeters, Leuven, 1996, p.19-20.

⁶⁹¹ CHALINE J.-P., *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France*, CTHS, Paris, 1995.

⁶⁹² Le modèle des communautés savantes se fonde en outre sur « la pragmatique de la communication interne et externe » et sur « la sectorialisation des objectifs de connaissance » (BLANCKAERT C., 1995).

privilegiait le dialogue dans l'intérêt de l'émulation de la pensée intellectuelle, à l'instar de son maître Arago⁶⁹³. L'adhésion à ces sociétés nécessitait une implication scientifique fondée sur ses propres travaux, mais aussi sur la prise en compte de ceux d'autrui⁶⁹⁴. En outre, il parrainait des savants⁶⁹⁵ et prenait part aux commissions de remise de récompenses, comme ce fut le cas en 1894 pour le prix Herbet-Fournet, offert à Savorgnan de Brazza⁶⁹⁶. Enfin, il avait un rôle officiel dans le développement scientifique national et international, encourageant entre autres la création d'une Société de Géographie à Saïgon et investissant pour l'observatoire de Madagascar⁶⁹⁷. Tout cela représentait une somme de travail considérable, et plus ou moins régulière selon les sociétés concernées. Ainsi était-il bien plus assidu aux séances de l'Académie des Sciences, de la Société de Géographie, du Bureau des Longitudes et de la Société d'Anthropologie.

En somme, d'Abbadie eut un parcours multidisciplinaire hors normes, qui associait une expertise incontestable et fondamentale de l'Ethiopie et du Pays basque à des expérimentations hésitantes et à une volonté farouche d'innovation et d'avancement scientifique. S'il existait des savants, professionnels ou amateurs, travaillant dans les mêmes disciplines que lui, peu d'entre eux reproduisirent une démarche similaire d'exhaustivité scientifique et de transversalité, et ce, sous le signe du catholicisme.

- **La bonne société de d'Abbadie, l'éclectisme et la morale**

L'appartenance sociale d'un homme peut expliquer ses choix, de même, ses rapports humains dévoilent ses valeurs. La vie de d'Abbadie s'articulait autour de ses passions scientifiques, mais il n'en restait pas moins un homme de la haute-société dont le rapport à autrui se déclinait sur les plans scientifique, religieux, mondain et familial. Si son côté

⁶⁹³ En 1914, suite à des problèmes de discipline lors des séances de l'Académie, le président Paul Appell conclut avec l'une des prérogatives de d'Abbadie : « Laissez-moi, pour terminer [...] rappeler une parole d'Antoine d'Abbadie, qu'on devrait graver en lettres d'or sur les murs : Ecoutez-vous les uns les autres » (CRAS, 1914, t158, p.17-18). Dans le discours d'inauguration de la statue d'Arago à Perpignan, d'Abbadie louait son mentor pour son humilité scientifique qui « au lieu de se tenir dans l'isolement hautain d'une oligarchie scientifique, préférait communiquer, se répandre, se donner à tous » (ABBADIE A. (d'), 1879).

⁶⁹⁴ Il devait aussi bien proposer des présentations de recherche, des publications ou des discours qu'assister et réagir aux communications des autres membres, rédiger des rapports ou relayer la correspondance. Par exemple, il publia à la Société de Géographie certaines lettres de ses correspondants missionnaires en Ethiopie : Taurin en 1870, Léon des Avanchers en 1860 (BSG, t20, 1860 ; t19, 1870) ou encore il rédigea un rapport du manuel du voyageur de Kaltbrunner en 1879 (BSG, 1879).

⁶⁹⁵ Par exemple, en 1872, d'Abbadie et d'Avezac présentèrent à la Société de Géographie Bernardo Monreal y Ascaso, docteur en philosophie et lettres d'Espagne (BSG, t3, 1872). En 1869, d'Abbadie et Cortambert y présentèrent Joseph Halévy (BSG, 1869, t17, p.187).

⁶⁹⁶ D'Abbadie estimait que ce prix devait récompenser « un explorateur français ayant fait le voyage le plus important et le plus utile pour la science géographique ; - à défaut, à l'explorateur français ayant fait le voyage le plus utile au développement de l'influence et des relations françaises internationales ou à l'extension du territoire colonial ; - à défaut encore, au voyage le plus utiles au développement des relations commerciales françaises ; ou enfin à l'auteur du meilleur et du plus important ouvrage sur la science géographique, publié en France dans le courant des deux années précédentes » (BSG, 1896, t17, p.302-303).

⁶⁹⁷ BSG, t17, 1869, p.411. Concernant Madagascar, il finança des instruments à l'attention du père Colin, comme ses confrères Mouchez, Grandidier, Bouquet de la Grye et Mascart (CRAS, 1923, t177, p.610).

paternaliste à l'extrême peut parfois surprendre, il s'explique par deux raisons : la responsabilité de l'aîné dans la structure familiale pyrénéenne⁶⁹⁸ et la charge sociale incombant aux notables. Ces derniers, privilégiés matériellement et représentant une part infime de la population, possédaient surtout le pouvoir. De surcroît, au sein de cette élite, d'Abbadie faisait figure d'exception parce qu'il vivait, comme peu d'autres, exclusivement de ses rentes⁶⁹⁹. Cependant, l'appartenance à l'élite impliquait des responsabilités implicites, mais bien réelles, au regard de l'ensemble de la population. C'étaient ces classes élitistes qui imposaient leurs valeurs et définissaient, par leurs actions et leurs idées, les normes, les comportements, les tendances ou encore les convenances⁷⁰⁰. D'Abbadie, fortement impliqué par son rang social, estima mettre son éthique au service du bien commun.

Malgré la prégnance de la science, les relations de d'Abbadie s'étendaient bien au-delà des cercles savants. D'abord, il devint le protecteur des Ethiopiens et des éthiopiens, cherchant souvent à leur inculquer, avec plus ou moins de succès, son système de valeurs. Lors de son retour, il prit sous son aile quatre jeunes éthiopiens dont deux le suivirent jusqu'au Pays basque⁷⁰¹. Le premier d'entre eux, oromo originaire de la ville de Gaba⁷⁰², se nommait Abdullah (Fig.50)⁷⁰³. Il lui fut offert à Saga, vers 1845, alors âgé de douze ans⁷⁰⁴. Ayant probablement suivi d'Abbadie délibérément⁷⁰⁵, Abdullah séjourna à Suez avec Arnould en 1849, avant de rejoindre son maître⁷⁰⁶ qui entendait l'éduquer à l'occidentale. A l'initiative de d'Abbadie, il reçut à Arrast en 1850 le baptême catholique, avec pour marraine Mme d'Abbadie mère et pour nom religieux Joseph, puis fit sa première communion en 1852⁷⁰⁷. Il était à la fois le serviteur et le protégé de d'Abbadie, qui en assumait la charge comme s'il s'agissait de son propre enfant ; en attestent ses nombreuses commandes de vêtements en

⁶⁹⁸ SEGALIN M., « Les structures familiales », in DUPÂQUIER J. (dir.), 1995, p.405-422. Ce sujet sera développé ci-après dans la partie consacrée aux rapports familiaux de d'Abbadie.

⁶⁹⁹ Au sein des populations non agricoles, les rentiers représentaient seulement 1.6% avant 1853 et 1% entre 1853 et 1906 (GARDIN M., « L'évolution de la population active », in DUPÂQUIER J.(dir.), 1995, p.243-267).

⁷⁰⁰ SEGALIN M., 1995, p.405-422.

⁷⁰¹ Ces jeunes garçons, entrés dans sa vie lors de la dernière partie de son voyage, se connaissaient les uns les autres comme l'attestent les lettres du jeune Birru demandant régulièrement des nouvelles de ses amis dans les années 1850 (RUBENSON S., 1987, p.190-228-232, doc. n°137, 171, 175).

⁷⁰² D'Abbadie le nommait « *mon Galla de Gabba* » (G348). W.Smidt supposait qu'il était originaire du Tigré en raison de son nom complet Abdullah Jeberti. Nous n'avons pu recouper cette information avec les archives.

⁷⁰³ Quelques informations sur sa vie, principalement puisées dans le discours de Darboux, figurent dans SMIDT W., 2005. Nous avons complété cette synthèse grâce aux fonds du château, des AD64 et de la BnF. Il convient de préciser que d'Abbadie ne le nommait pas Abdullah mais Adula. Pour la bonne compréhension du texte, au regard de nos prédécesseurs, nous conserverons l'usage du nom arabisé Abdullah.

⁷⁰⁴ En 1855, Abdullah servait d'Abbadie depuis neuf ans (G68). L'achat à Saga est mentionné en 1862 (K231) et sa réception comme esclave en 1856 (G92).

⁷⁰⁵ La tradition raconte qu'il l'aurait imploré de le suivre en France, mais rien ne permet de la confirmer. De plus, d'Abbadie précisait n'avoir jamais cédé aux suppliques de ses serviteurs : « *Souvent j'ai congédié des serviteurs qui m'ont supplié de les garder sans salaire et sans autre garantie que mon bon plaisir. [...] Je n'ai jamais accepté ce singulier contrat* » (ABBADIE A. (d'), 1896, p.2).

⁷⁰⁶ DARBOUX G., 2001 ; lettre d'Arnould, corresp. famille d'Abbadie 1835-1861, f.259, NAF 23.848, BnF.

⁷⁰⁷ Sunhary, au service de d'Abbadie à Arrast, l'informa de la date du baptême prévu le 10 août 1850 et de la nécessité de sa présence selon le père Ravignan (lettre de Sunhary, 3 août 1850, 152J541, AD64). Par ailleurs, d'Abbadie donnait régulièrement des nouvelles d'Abdullah à sa mère (K302) et évoqua sa communion dans une lettre à Charles le 4 juin 1852 (C58).

Orient et ses préoccupations éducatives et morales⁷⁰⁸. De plus, Abdullah étant dépourvu de tâche attitrée⁷⁰⁹, il le considérait affectueusement comme son « *domestique de luxe* »⁷¹⁰. Leur relation dépassait donc de loin le rapport hiérarchique, d'Abbadie se révélant très paternaliste à son égard. Le savant profitait, en retour, du souvenir concret de l'Ethiopie que le jeune garçon représentait, que ce soit par l'habillement ou la pratique linguistique⁷¹¹. Toutefois, leurs relations étaient en dents de scie. La vie de solitude entre Audaux et Bordaberri, puis Aragorri⁷¹², devait paraître bien terne à cet Ethiopien élevé dans les traditions militaires au cours de la période tumultueuse du *Zamana Mesafent*⁷¹³. Aussi les frasques et les humeurs d'Abdullah incommodèrent-ils souvent son maître qui, au-delà des règles de bienséance, finissait toujours par les lui pardonner, ces attitudes de rébellion pouvant être mises sur le compte de la crise d'adolescence. Il commença à manifester des signes de lassitude dès 1854⁷¹⁴. Fin 1855, à l'issue d'un conflit de trois semaines, il annonça vouloir quitter d'Abbadie pour l'Egypte. Malgré l'organisation et le financement du voyage par ce dernier, il ne se présenta pas même à la diligence et d'Abbadie retrouva sa trace en prison pour une dispute dans un cabaret début 1856⁷¹⁵. Finalement, Abdullah, se sentant l'âme d'un guerrier, passa six ans dans la Légion Etrangère, de 1856 à 1862, d'abord en Corse, puis participa à la bataille de Magenta, où il fut gravement blessé par balle près de l'oreille, et enfin en Algérie⁷¹⁶. Il se réfugia ensuite dans la commune gardoise de Caveirac, où il vécut de travaux agricoles, et finit par solliciter l'aide de son ancien maître. Attendri, d'Abbadie accepta de le reprendre à son service en « *lui pardonnant de tout son cœur* », en « *lui souhaitant toujours du bien* » mais en lui interdisant alcool, cabarets et jeux de cartes (Annexe 20.25)⁷¹⁷. Abdullah sembla, dans un premier temps, se soumettre aux règles de vie monacale de d'Abbadie, appréciant cependant certains côtés de la tradition basque, surtout la pelote dont il était un joueur assidu⁷¹⁸. Quant à ses tâches domestiques, elles étaient désormais limitées à cause de sa blessure souvent douloureuse⁷¹⁹. Mais une année suffit à faire ressurgir ses démons et le retour des disputes préludèrent à un nouveau départ. En 1864, il se trouva encore mêlé à

⁷⁰⁸ Entre 1853 et 1862, il lui commanda un bonnet de laine rouge d'Egypte (C221), des habits « *de Gabana* » auprès d'Arnauld (G46), un habit nizam et ses jarretières de soie au docteur Lorange (K231-K351-L76). Il faisait en sorte de lui apprendre à lire et les bonnes règles de conduites malgré le désintérêt d'Abdullah (F9).

⁷⁰⁹ Il remplaça la cuisinière en 1852 (C58), devint aide-jardinier en 1862 (K137), remplaça le majordome qui avait reçu un mauvais coup d'épée en 1863 (K303). En 1864, il dégagait les allées du parc (L279).

⁷¹⁰ « *Mon domestique de luxe, c'est-à-dire mon domestiques inutile, mon page, mon nègre, mon Adula enfin m'a quitté* ». Il indiquait pudiquement le regretter quand même « *à cause de l'habitude* » (G84).

⁷¹¹ Ils parlaient l'Ilmorma pendant la semaine et l'amharique les dimanches et les jours de fêtes (D203).

⁷¹² D'Abbadie y était entouré de sa cuisinière, Abdullah, l'astronome et « *la solitude sans voisins* » (C174).

⁷¹³ L'Ere des Princes ou des Juges, déjà évoquée notamment dans la partie sur l'Ethiopie.

⁷¹⁴ « *Adula est toujours à mon service. Il est religieux, un peu paresseux, joue bien à la balle, ne se soucie pas d'apprendre à lire et n'a pas grand-chose à faire.* » (F9).

⁷¹⁵ D'Abbadie lui commanda notamment un passeport au service maritime des Messageries Impériales (G68). Au même moment, il écrivait à Arnauld que « *Adula a ses menstrues de mauvaise humeur* » et qu'il avait fini par vouloir partir de lui-même (G80). Puis il évoqua ces curieuses retrouvailles en 1856 (G95-G111).

⁷¹⁶ G266, K137, K223.

⁷¹⁷ Comme à son habitude, d'Abbadie organisa les démarches pour le retour de son protégé (K127-K203 et 152J64, AD64). Puis il confia à Radau qu'Abdullah revenait d'Algérie « *repentant et demi-nu* » (K231).

⁷¹⁸ D'Abbadie jouait à la pelote avec Abdullah et les domestiques deux à trois fois par semaines (L110). Il évoqua quelquefois les adversaires « *respectés* » par le jeune Ethiopien (K268).

⁷¹⁹ L67, L110. D'Abbadie le soupçonnait de faire de cette blessure un prétexte pour échapper à ses tâches.

des affaires de mœurs, mais cette fois en tant que victime d'une violente agression de quatre individus⁷²⁰. S'achevant devant le juge de Paix, avec un témoignage favorable de d'Abbadie, ce fait divers, et globalement l'histoire d'Abdullah, est symptomatique d'une difficile intégration à la société rurale européenne, non encore préparée, contrairement à ses élites voyageuses, à côtoyer l'Orient en ses propres terres. Cela révèle donc les risques que d'Abbadie fit courir à ses protégés au nom de son idéal moral et de sa fantaisie orientaliste. Abdullah le quitta définitivement en novembre 1865, suite à de nouveaux déboires avec l'alcool, et s'installa à Paris, où il se mit au service d'un horloger⁷²¹. Se sentant exploité, il se réengagea dans l'armée, survécut à la guerre de 1870 et assista aux affrontements de l'Insurrection de la Commune en 1871⁷²². C'est à ce moment qu'il aurait été tué par l'armée versaillaise à la caserne de la rue Bellechasse, destin peu banal pour un Ethiopien au XIXe siècle⁷²³. Fort regretté, il occupa une place primordiale dans la vie de d'Abbadie, générant une relation tumultueuse, mais exceptionnelle en raison de sa nature et de la rareté de la présence éthiopienne en Europe et, qui plus est, au Pays basque.

Sans tisser de liens aussi fusionnels, d'Abbadie fit profiter de sa bienveillance à l'Ethiopien Aguerpo, de la même génération qu'Abdullah qui s'occupa de son cheptel. Mais il semblait bien plus récalcitrant à son formatage éducatif et religieux, ce qui lui valut vraisemblablement un retour en Orient vers 1854⁷²⁴. En revanche, Hora et Birru, les deux autres protégés de d'Abbadie, bénéficièrent d'une éducation à l'occidentale, sans le suivre en Europe. Après leur voyage du Caire à Jérusalem en 1848, alors âgés de dix ans, le savant basque finança régulièrement leur éducation conduite par des religieux occidentaux⁷²⁵. Il destina Hora à une instruction catholique en Syrie et à une vie au service de la France. Mais, préfigurant le destin d'Abdullah, Hora fut victime de ces conflits occidentaux qui, en un sens, n'étaient pas les siens. Engagé comme interprète au sein de l'armée française pendant la guerre de Crimée, il décéda du typhus à l'âge de dix-huit ans lors de son retour à Constantinople⁷²⁶. Quant à Birru Petros, s'il adhéra à l'occidentalisme, il s'éloigna des valeurs catholiques prônées par

⁷²⁰ L116 et L124. Ce fait divers ayant eu lieu à Saint-Jean-de-Luz fut traité par le *Courrier de Bayonne* du 29 janvier 1864. Au vue de l'état de ses vêtements, déchirés, ses agresseurs semblaient l'avoir attaqué au couteau. Lors de sa fuite, le malheureux Ethiopien avait chuté dans la boue (L129).

⁷²¹ Quoique prévisible, ce départ survint violemment pour d'Abbadie. Selon les domestiques, Abdullah menaça de tuer celui qui dénoncerait ses abus d'alcool (il avait été tellement ivre qu'il avait passé la nuit dans le couloir) (M220). Plus tard, d'Abbadie évoqua sa place d'horloger : « *Mon nigaud d'Ethiopien, après avoir mangé tous ses gages, s'est placé chez un horloger qui ne lui laisse pas un instant de libre* » (M309).

⁷²² En novembre 1865, il déclara : « *Adula m'a ingratement quitté pour aller chercher fortune à Paris* » (M249). Le 10 mars 1871, d'Abbadie se réjouissait de le savoir vivant, information transmise par Suzy Sicar (P258).

⁷²³ DARBOUX G., 2001. Si l'assertion de Darboux est exacte, Abdullah serait resté dans le secteur de Paris où vivait d'Abbadie. En tout cas, ils semblèrent restés légèrement en contact. D'autre part, les archives n'évoquent nullement la disparition tragique d'Abdullah et l'emplacement de sa sépulture est inconnu. Il est probable que, au vue des événements sanglants de 1871, sa dépouille ait fini au fond d'une fosse commune.

⁷²⁴ En 1852, Aguerpo refusant l'enseignement catholique, d'Abbadie menaça de le « *renvoyer en Egypte car je ne veux que des Chrétiens chez moi* » (C203). Mais en 1854, il s'occupait encore bien de ses vaches (F9).

⁷²⁵ Le voyage entre Beyrouth et Jérusalem est évoqué en H219 et J94. Entre autres, on note un envoi d'argent à Beyrouth par l'intermédiaire du père Billotet à l'attention de Hora en 1852 (C224).

⁷²⁶ J94. La dernière lettre de d'Abbadie à Hora date du 26 septembre 1854 (F9 ; BARJOT D., « Affirmation face à la puissance russe : la guerre de Crimée » in BARJOT D., CHALINE J.-P., ENCREVE A., 2005, p.535-538).

d'Abbadie. Originaire de la région du Welqayit, il était issu d'une famille intellectuelle et proche de l'Eglise éthiopienne, son père étant le *dabtara* Taygina et son oncle le *dabtara* Tawalda Madhin. D'Abbadie laissa Birru à Jérusalem, début 1849, à l'évêque arménien. Mais le jeune garçon rejoignit, en 1852, le collège protestant de Malte avec l'agrément de son oncle et sur le conseil de Samuel Gobat alors évêque anglican de Jérusalem⁷²⁷. Désormais plus proche de la culture britannique, il travailla à partir de 1857 pour la compagnie anglaise des télégraphes dans la région de la mer Rouge⁷²⁸. Cependant, d'Abbadie manifestait indistinctement beaucoup d'affection pour Hora et Birru⁷²⁹ qui, à l'instar de la nouvelle génération, voulurent s'occidentaliser par une éducation moderne et en se détournant de la foi de leurs pères⁷³⁰. Ces liens révèlent d'Abbadie comme le bienfaiteur lointain de cette jeunesse influencée par le contact d'un nouveau monde. Il puisait ses motivations dans les valeurs chrétiennes de charité autant que dans sa volonté de moderniser l'Ethiopie, demandeuse de réformes structurelles profondes en ces années 1850⁷³¹. Bien que s'amenuisant, d'Abbadie poursuivit longtemps ce soutien à la jeunesse éthiopienne. Il semble avoir eu régulièrement des Ethiopiens à son service et fit toujours preuve de solidarité envers les ressortissants de ce pays⁷³².

Par ailleurs, il entretenait des liens réguliers avec l'Ethiopie par le biais de grandes figures intellectuelles ou religieuses. Depuis son retour, il correspondait avec une dizaine de savants éthiopiens dans le cadre d'un échange de bons procédés. Sur son initiative ou à leur demande, il leur envoyait souvent de l'argent, par le biais des missionnaires, en échange de quoi ces Ethiopiens lui rendaient des services, tels que la recherche de manuscrits ou de pièces de monnaie, des réponses à ses questions ethnologiques ou des corrections pour ses travaux. Et surtout, ils le tenaient informé de la situation politique éthiopienne⁷³³. Cela lui permettait de poursuivre son activité savante tout en ayant connaissance du contexte

⁷²⁷ RUBENSON S., 1987, p.176-177-190-232-233, doc. n°134-137-175. Après un an à Jérusalem, suite au décès de l'évêque arménien, il rejoignit l'école de Gobat. Bien que polyglotte, il estimait le français difficile et communiquait avec d'Abbadie en amharique ou anglais (F9-J70). C'est lui qui annonça à d'Abbadie dans une lettre poignante le décès de Tawalda Madhin en 1854 (RUBENSON S., 1987, p.254-255, doc. n°190).

⁷²⁸ J94 ; H219.

⁷²⁹ Entre autres, certaines lettres de d'Abbadie sont annotées « *A mon Birru* ». A la fin de sa dernière lettre, en 1860, il lui écrivit : « *Believe me always your friend* » (Crois que je serai toujours ton ami) (J70).

⁷³⁰ Commentaire RUBENSON S., 1987, p.190, doc. n°137.

⁷³¹ Dès son accession au pouvoir en 1855, Théodore voulut conduire l'Ethiopie sur la voie de la modernité et résister contre le colonialisme. Il engagea de nombreuses réformes sur le plan militaire (création d'une armée nationale), administratif (centralisation des systèmes fiscal et judiciaire) et social (contre la traite des esclaves). Malgré sa volonté d'unifier le pays, ces réformes échouèrent notamment parce qu'elles s'attaquaient au clergé. (BERHANOU ABEBE, 1998, p.93-96).

⁷³² Entre 1888 et 1891, il fut sollicité par un barnabite italien parce qu'un Ethiopien de Rome voulait entrer à son service (152J678, AD64). Ou, en 1896, il fut contacté par le secrétaire de l'Evêché de Bayonne, Saubot-Dauborguez, pour contribuer au rapatriement en Italie de l'Ethiopien Dassita Neguce. (Dassita, ms 2073, BIF).

⁷³³ Une partie de ces lettres a été publiée dans la série *Acta Aethiopica* compilant la correspondance active des Ethiopiens du XIXe siècle vers les Européens. Le premier volume comporte trente-quatre lettres adressées à d'Abbadie. Voici ses correspondants : les *dabtara* Fenta, Assagakan, Ababayyehu, Sahlu Gebre Igzi Abiher (qui l'avait accompagné à Rome), le *mamhir* Gebre Iyyasus. En Ethiopie, il correspondait avec les *dabtara* Wesen, Welde Giyorgis, ainsi que Tesfaye, Menfa, Birru Goshu, Zeray Giyorgis. Les copies-lettres contiennent des lettres à Assagakan, Tawalda Madhin, Sahlu Gebre Iyyasus Qan Geta, Takla Maryam, Abba Imnatu et Rufa'el.

politique mouvementé de la seconde moitié du XIX^e siècle, marqué par les règnes de Théodore, Yohannès IV et Ménélik II (Fig.51)⁷³⁴. Le *mamhir* Gebre Iyyasus Qan Geta et les *dabtara* Fenta et Assagakan⁷³⁵ furent ses interlocuteurs les plus actifs entre 1849 et 1877. Toutefois, à mesure que le temps avançait, le nombre de ses correspondants éthiopiens diminua, probablement parce que son éloignement rendait difficiles de nouvelles rencontres. Parallèlement ses relations dans le monde éthiopisant occidental s'accrurent, particulièrement dans le milieu ecclésiastique⁷³⁶. Ses rapports avec les missionnaires ressemblaient à ceux entretenus avec les savants éthiopiens, car ils étaient mutuellement redevables. D'Abbadie contribuait à l'amélioration de leur quotidien et de leur apprentissage scientifique, finançant par exemple des abonnements aux revues ecclésiastiques ou leur faisant parvenir des bulletins géographiques⁷³⁷. Comme avec tous ses correspondants voyageurs, il les informait de la situation internationale dans des lettres partiales, mais riches de détails sur le ressenti des élites sociales et cléricales face, notamment, à l'Allemagne de Bismarck⁷³⁸. En retour, les missionnaires lui envoyaient des renseignements, acquerraient pour lui des manuscrits et lui faisaient parvenir des nouvelles d'Ethiopie. Autant d'interlocuteurs permettaient à d'Abbadie de se prémunir contre les lenteurs de l'acheminement des lettres - qui pouvait parfois atteindre plusieurs années -, ainsi que des risques encourus par ses correspondants. L'Ethiopie était encore un pays instable, aussi bien pour son propre peuple, en raison des conflits internes, que pour les Européens, confrontés aux réticences parfois violentes des populations locales.

Référence incontournable auprès des missionnaires, d'Abbadie devint aux yeux de la société un expert incontesté et admiré des explorations, « *l'éminent et vénéré doyen des explorateurs français* »⁷³⁹, un « *modèle à proposer aux explorateurs* »⁷⁴⁰, et, selon le grand linguiste Lanberg, un pionnier de la modernisation africaine⁷⁴¹. Cette renommée incita maints voyageurs, confirmés ou apprentis, à s'adresser à lui. Le premier qui bénéficia de son

⁷³⁴ BERHANOU ABEBE, 1998, p.63-85, p.105-121 et p.123-145.

⁷³⁵ Par l'intermédiaire du voyageur Biancheri, d'Abbadie demanda à recevoir des nouvelles d'Ethiopie une fois par an de la part d'Assagakan (L263). Cela explique la richesse des lettres du *dabtara*, qui furent publiées par Conti Rossini (*Epistolario del debtera Aseggachegn di Uadla*, RRAL, n°6, t1, 1925).

⁷³⁶ Nombreux étaient ses échanges avec les missionnaires orientalistes : ceux rencontrés sur place comme Juste d'Urbain, de Jacobis, Massaja, des Avanchers, ou bien leurs successeurs tels que Munzinger, Taurin de Cahagne, Coulbeaux, Touvier, Edmond et, au Maghreb, le cardinal bayonnais Lavigerie. Aux AD64, voir Taurin de Cahagne (152J649), Coulbeaux (152J200), Touvier (152J685), Edmond (152J213). A la Bibliothèque de l'Institut, voir Massaja (ms 2076), Coulbeaux (ms 2072). Concernant Lavigerie, que d'Abbadie connut simple prêtre (N458), voir 152J404, AD64. De nombreuses lettres adressées à ces missionnaires figurent dans les copies-lettres.

⁷³⁷ Par exemple, à la fin des années 1880, le père Edmond demanda son réabonnement à la revue catholique *La Croix*. Dans les années 1870, Touvier recevait des journaux (152J213 et 152J685, AD64).

⁷³⁸ Les lettres à Massaja et à Touvier, particulièrement éloquentes, permettent de retracer l'histoire de la seconde partie du XIX^e siècle sur le plan national et international (Arch. Abbadia).

⁷³⁹ Phrase élogieuse de Caspari lors de la remise du prix Herbet-Fournet à Pavie (BSG, 1896, t17, p.302).

⁷⁴⁰ BSG, 1888, t9, p.399. Evocation lors de la remise de la Médaille d'Or au missionnaire Roblet.

⁷⁴¹ Dossier Landberg, 152J395, AD64. « *Vous nous avez le premier ouvert l'Afrique pour laquelle vous avez sacrifié les meilleures années de votre vie. Nous nous rangeons autour du vénérable vieillard qui, avec sa haute autorité, nous fera remporter la victoire. J'en suis sûr. Et la civilisation d'un monde, au nom de la France, sera votre œuvre impérissable.* »

expertise n'était autre qu'Arnauld, un juste retour de la solidarité manifestée durant leur expédition. D'Abbadie encouragea la publication de sa relation de voyage et procéda à sa correction à partir de 1854 et, surtout, entre 1856 et 1860⁷⁴². Aussi prit-il le plus grand soin à répondre à ses sollicitations, lui faisant parvenir ses notes, au sujet des villes de Massaouah, Adwa, Gondar, Dambara et Moka⁷⁴³, ou répondant à des questions bien précises⁷⁴⁴. La mise en parallèle des informations tirées du journal de d'Abbadie et de la version finale de l'ouvrage est parfois saisissante. Par exemple, sa description de Massaouah est calquée dans le livre d'Arnauld tant du point de vue de la structure, du contenu que de la formulation⁷⁴⁵. Plus souvent, les apports de d'Abbadie, intégrés au texte déjà rédigé, sont à peine perceptibles⁷⁴⁶. En outre, Arnauld s'appuya sur les travaux de son frère pour concevoir sa carte et sa description géographique, ce qu'il ne dissimula pas dans sa version définitive malgré leur brouille en 1865⁷⁴⁷. Consulté pour son expérience de géographie et de rhétorique, d'Abbadie n'intervint dans le récit que dans le cas de l'expédition des sources du Nil⁷⁴⁸. En dépit de leur fâcherie, le monde savant reçut l'ouvrage avec force éloges lors de sa parution en 1868⁷⁴⁹, et d'Abbadie, pourtant très influent, fit table rase de son différend familial pour reconnaître les grandes qualités de son frère, que ce soit sous sa présidence⁷⁵⁰ ou selon les rapports de commissions dont il était membre⁷⁵¹. En somme, rapidement après son retour, il endossait ainsi le rôle de ceux-là même qu'il avait consultés pour préparer son voyage, car le temps était venu de transmettre son expérience extraordinaire. A la demande de la Société

⁷⁴² Arnauld entreprit la rédaction peu de temps après son retour en 1852. Cette première version brute (G220) fut soumise au jugement de d'Abbadie, approbateur de son parti pris réaliste, et de son ami Laborde-Nogues, plus sceptique, en 1854 (F28 ; lettre de Laborde-Nogues, 22 octobre 1854, 152J369, AD64). En 1856, Arnauld effectua une révision de son texte vivement encouragé par d'Abbadie et en août 1860, ce dernier informa Virginie de son achèvement des « *longues corrections de l'ouvrage d'Arnauld* » (I437).

⁷⁴³ G251-253 ; G261-623 ; G288-289 ; ABBADIE A.-M. (d'), 1868, p.89.

⁷⁴⁴ « 1. Je ne sais si l'on tient pour Borana le fils d'un Borana & d'une Jabada. 2. Chumi avait le ligue du foie comme tous les Borana. 3. Le Grand Damot est au Sud du Godjam. 4. Ejer est sur la frontière O. du Gudru, il est difficile de distinguer le point O.N.O. quand le Gudru est si large. 5. Les Gudru sont bornés au N. par le Abbay, au N.O. par les Horros, à l'O. et au S. par les Jimma Rare, à l'E. par les Liban et par le désert de Annona qui sépare les Gudru des Kalliha. 6. J'aurai à consulter plus d'un livre avant de savoir combien d'années Gran a régné. [...] » (I106-107). Peut-être répondait-il ici aux questions « antonines » citées par J.-M. Allier (ALLIER J.-M., 1997).

⁷⁴⁵ G251-253 et ABBADIE A.-M. (d'), 1868, p.6-10.

⁷⁴⁶ C'est le cas de la description de Gondar dont Arnauld possédait de riches informations (G.261-263 ; ABBADIE A.-M. (d'), 1868, p.159-171) ou bien des réponses concernant le Grand Damot ou Gragne (ABBADIE A.-M. (d'), 1868, p.258 et p.132-284).

⁷⁴⁷ ABBADIE A.-M. (d'), 1868, p.I-III, p.89-96 ; G288-289. De plus, peut-être la préface évoquant "l'ami" qui l'incita à se raconter se réfère-t-elle à ce frère désormais perdu. Leur brouille sera traitée ultérieurement.

⁷⁴⁸ ALLIER J.-M., 1997, p.39-50.

⁷⁴⁹ Cette publication tardive peut s'expliquer par les voyages d'Arnauld en Orient qui freinèrent ses relectures jusqu'en 1862 (ABBADIE A.-M. (d'), 1868, p.I-III) et par ses difficultés à trouver un éditeur. L'absence de ces démarches dans les archives de d'Abbadie suggère que, même du temps de leur entente, Arnauld se limita à son propre réseau de connaissances dans cette perspective. Ces démarches n'étaient pas chose aisée, y compris pour un savant reconnu comme d'Abbadie, en témoignent ses propres difficultés en la matière.

⁷⁵⁰ La Société de Géographie, sous sa présidence, estima que l'ouvrage « *plein de distinction, de couleur et de vie, [resterait] comme l'un des plus importants qui aient été écrits sur le sujet* » (BSG, 1869, t17, p.258).

⁷⁵¹ Le rapport du concours au prix annuel de la société, par Malte-Brun au nom d'une commission comptant d'Abbadie, estimait élogieusement que cette publication laissait « *bien loin derrière elle ce qui a été écrit, dans ces dernières années, sur l'Abyssinie* », et que « *cette relation, complément obligé des publications scientifiques de M. Antoine d'Abbadie sur l'Ethiopie, se distingue par une telle fraîcheur, une telle vivacité d'impressions et de peintures, qu'il semble que le voyage date d'hier.* » (BSG 1869, t17, p.358-359).

de Géographie, il publia des *Instructions pour les voyages d'exploration* en 1867⁷⁵² et intervint au sujet des instruments d'observation en voyage en 1878⁷⁵³. Hormis ces communications publiques, il se montrait disponible sur un plan plus personnalisé. Parmi la masse de voyageurs orientalistes qui le sollicitèrent, il fut particulièrement attentif envers Lucereau et Duveyrier (Annexe 2.13) qui s'intéressaient aux territoires Oromo⁷⁵⁴. Il fut même sollicité, en 1894, par le jeune Conti Rossini, futur éminent éthiopisant et correspondant de l'Académie des Sciences, dont la démarche exhaustive s'inscrit dans ses pas⁷⁵⁵. D'Abbadie se montra, par ailleurs, particulièrement soucieux de l'explorateur emblématique du Congo, Savorgnan de Brazza, en étant plusieurs fois son rapporteur à l'Académie des Sciences ou à la Société de Géographie. Brazza lui vouait une vénération inconditionnelle pour sa « *sollicitude bienfaisante* »⁷⁵⁶. En outre, à la demande de Lucereau, d'Abbadie parraina Alfred Bardey, négociant à Aden et patron de Rimbaud, pour son entrée à la Société de Géographie en 1880⁷⁵⁷. Il correspondit ponctuellement avec l'un de ses collaborateurs, Péquignot, auquel il prodigua ses conseils au sujet du Kaffa et qui lui fit parvenir, à sa demande, deux récits historiques remarquables traitant de l'arrivée au pouvoir des rois Théodore et Ménélik ainsi que de la mission géographique italienne dans les années 1870⁷⁵⁸. Ces échanges, tout comme ceux avec Soleillet, Cecchi ou Borelli, nourrissaient le dialogue, la réflexion scientifique et les engagements politiques de d'Abbadie⁷⁵⁹. Egalement présent pour ses anciens confrères voyageurs, il s'occupa des travaux et de la publication des mémoires de Massaja en procédant à leur correction et à la traduction de leur premier volume en français. Le cardinal, qui avait passé trois fois plus de temps en Ethiopie, se référait systématiquement à lui en tant qu'initiateur de l'ethnographie éthiopienne⁷⁶⁰. Cette collaboration permit en outre à d'Abbadie de continuer, comme il aimait à le faire, à entretenir la mémoire des voyageurs décédés en Afrique, notamment celle du négociant Arnoux, massacré sur le pas de sa porte

⁷⁵² ABBADIE A. (d'), 1867. « *Ayant profité de l'expérience de mes devanciers et de cette confraternité entre tous les voyageurs qui les a portés à me confier les fruits de leur expérience, je sens à mon tour le devoir de remettre à mes successeurs dans cette pénible carrière des conseils mûris par les épreuves et sanctionnés par la pratique.* »

⁷⁵³ ABBADIE A. (d'), « Instruments à employer en voyage », in BSG, t16, 1878, p.214-240, 365-383.

⁷⁵⁴ Duveyrier, en s'adressant à lui, estimait « *accomplir un acte de convenance et d'amitié auprès d'un maître de la science des voyages d'explorations* » (Lettre de Duveyrier, 10 juin 1870, ms 2074, BIF). De 1870 à 1890, d'Abbadie corrigea ses épreuves et répondait à ses questions concernant notamment le Kaffa.

⁷⁵⁵ Dossier Conti Rossini, 152J198, AD64. Notamment, Conti Rossini étudia le fonds d'Abbadie de la bnf et dressa un catalogue modernisé de ses manuscrits éthiopiens, qui fait encore autorité de nos jours.

⁷⁵⁶ Entre autres, en 1878, Brazza obtint le prix Delalande-Guérineau de l'Académie des Sciences pour ses travaux « *exceptionnels* », et en 1894, il reçut la première édition du prix Herbert-Fournet de la Société de Géographie pour sa conquête pacifique de l'Afrique équatoriale (CRAS, 1879, t88, p.507-510 ; BSG, 1894, t15, p.143-144 ; Brouillon de lettre de Savorgnan de Brazza à Mme d'Abbadie, 17 juillet 1897, ANOM).

⁷⁵⁷ Lettre de Lucereau, 18 août 1880, ms 2075, BIF.

⁷⁵⁸ Ces récits sont composés respectivement de vingt-et-une et quatorze pages : *Comment Théodoros prit le Choa de Ménélik et comment Ménélik recouvra sa liberté et pris [sic] le Choa* ; *La mission géographique italienne au Choa* (152J505, AD64). Péquignot avait probablement travaillé à Aden au milieu des années 1870. Son passage à Aden est mentionné dans une biographie d'Arnoux, où d'Abbadie est évoqué comme « *un des plus savants et des plus illustres explorateurs de l'Afrique centrale* » (LOUIS-LANDE L., « Un voyageur français dans l'Ethiopie méridionale », in *Revue des Deux Mondes*, tome 30, 1878).

⁷⁵⁹ Autres correspondants orientalistes et éthiopiens : Perruchon, Prisse d'Avennes, Romanet du Cailliaud, Hansen, Rye, Ryland, Traverni, Trémaux, Bianchi, Bianchéri, Negri Cristoforo.

⁷⁶⁰ MASSAJA G., vol.I, 1921, préface ; vol. 7, 1926, p.23 ; N96. Il rechercha pour le dixième volume une photographie de Pierre Arnoux. (lettre du 12 novembre 1892, dossier Lefol, 152J407, AD64).

par des tribus Danakils, dont il avait défendu les intérêts dès 1877⁷⁶¹. Ainsi, ces correspondants voyageurs, œuvrant de plus en plus dans le commerce, prirent le relai des Ethiopiens et des missionnaires dans ses travaux en lui fournissant des renseignements. A partir des années 1880, d'Abbadie profita donc du développement colonial français, particulièrement dans le domaine du négoce, grâce à l'établissement de la colonie d'Obock et des concessions commerciales de la côte somali⁷⁶². Si son éducation envers les Ethiopiens vivant avec lui semble plutôt un échec, il transmet avec beaucoup de succès ses enseignements d'explorateur.

Par ailleurs, d'Abbadie devenu une figure de premier plan au Pays basque, privilégia les rapports sociaux au quotidien. Afin de réunir ses compatriotes et de perpétuer les traditions, il fit édifier un terrain de jeu de balle accolé à sa ferme Aragarri. Dès sa conception, il prit en compte la problématique du public et même, de son confort⁷⁶³. Toutes les semaines, particulièrement le dimanche et y compris en son absence, ses métayers, le voisinage, ses amis, dont Pierre Loti, Abdullah ou le docteur Durruty, se réunissaient pour la partie de jeu de rebot, de paume, de pelote ou de blay. Le lieu régulièrement animé constituait un refuge convivial lors des jours pluvieux si fréquents au Pays basque⁷⁶⁴. D'Abbadie maintenait ainsi un lien social et identitaire, d'autant qu'il faisait en sorte que ses employés soient issus du terroir local⁷⁶⁵. Loti les nommait d'ailleurs affectueusement « *les basques du château* »⁷⁶⁶. En outre, d'Abbadie se distingua par son rôle de bienfaiteur envers les pauvres et le milieu ecclésiastique local. Il relevait de son devoir de chrétien de respecter la vertu théologale de la charité, et de son statut de notable d'assumer ces responsabilités sociales⁷⁶⁷. Il distribuait des récompenses aux enfants maîtrisant le mieux le basque au catéchisme et envisageait l'Eglise, de par son principe intrinsèque d'éducation, comme vecteur de la valorisation de l'euskara⁷⁶⁸. Que ce soit à Arrast, Bayonne ou Mauléon, de nombreux sites religieux, plus ou moins modestes, bénéficièrent de ses œuvres de charité en vue de leur entretien ou de leur protection⁷⁶⁹. Ainsi c'est à d'Abbadie que l'on doit le classement aux Monuments Historiques de l'église de l'Hôpital-Saint-Blaise en 1888, aujourd'hui classée au Patrimoine Mondial de l'Humanité par l'UNESCO. Pour ce faire, il sollicita le ministre Berthelot et l'architecte Boeswillwald, membre de la commission des Monuments Historiques, afin de préserver

⁷⁶¹ En 1877, Arnoux fut victime d'un pillage perpétré par le pacha Abou Bekr de Zeila, ce qui provoqua un malaise diplomatique. D'Abbadie prit activement sa défense en constituant un dossier et en écrivant aux hommes les plus influents : Landberg mais aussi Vaugelas directeur politique du ministère des Affaires étrangères et au ministre Waddington (Vaugelas (152J722), Waddington (152J748), Landberg (152J395), Arnoux (152J13-407), AD64).

⁷⁶² future Djibouti (JOINT DAGUENET R., 1997, p.212-217. « Occupation d'Obock par les Français »).

⁷⁶³ Lettre à Charles, 23 avril 1855, F160,.

⁷⁶⁴ D'Abbadie se plaisait à comparer les niveaux des joueurs (K268-K298) Il disait que l'on « *jouait beaucoup dans son jeu de balle* » (K137). Les parties sont régulièrement citées dans le Journal de Pierre Loti,

⁷⁶⁵ Il lui arriva toutefois de se contraindre à embaucher des manœuvres d'autres régions, mais toujours avec regret. Ainsi en 1858, il employa un jardinier béarnais précisant qu'il aurait préféré un basque (H470).

⁷⁶⁶ Vendredi 16 décembre 1892, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch.

⁷⁶⁷ SEGALIN M., 1995, p.405-422.

⁷⁶⁸ HARISTOY P., « Antoine d'Abbadie » in *Etudes historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*, 1897.

⁷⁶⁹ 152J633, AD64 ; Œuvres charitables, 152J12, AD64 ; BERGER M.-C., 1997.

l'édifice et l'église de Berraute d'un projet imminent de destruction⁷⁷⁰. De même, il finança la création, par le maître-verrier Thévenot, recommandé par Montalembert, de vitraux représentant saint Vincent et un ange gardien pour l'église d'Urrugne⁷⁷¹. Plus tard, il accéda à la requête d'Haristoy de créer une salle de catéchisme basque à Bayonne et en reçut un hommage louant sa passion des sciences, sa solidarité et sa piété⁷⁷². Ses compatriotes ne surent jamais assez lui témoigner leur reconnaissance d'avoir sauvé leur culture d'un potentiel oubli, car il portait sur la scène savante et nationale un véritable sacerdoce, politique, humaniste et personnel. D'Abbadie fut le restaurateur moderne de la culture basque, ainsi que se plaisait à le clamer Haristoy : « *Il y aura aussi, parmi les Basques, des hommes tels que les d'Abbadie, qui se feront une gloire de conserver et de maintenir, pour les âges futurs, la langue, cette langue extraordinaire qui fait l'admiration du monde savant* »⁷⁷³.

A cette vie consacrée aux autres, d'Abbadie associait les mondanités. Il recevait souvent dans l'intimité, autour d'un repas à Paris ou sur la côte basque, des savants aussi bien que ses plus proches amis. Les dîners n'étaient pas rares, mais il ne s'agissait pas de grandes réceptions auxquelles il se réservait à l'extérieur. Il était peu friand des rendez-vous mondains, avouant même mépriser les Expositions universelles bien qu'il y assistait régulièrement⁷⁷⁴. En 1852, il fit la connaissance, chez Mme de Lalande, de Marie et d'Amédée de Laborde-Nogues (Fig.52-Annexe 2.14), futur député monarchiste des Basses-Pyrénées et propriétaire du château d'Haïtze à Ustaritz. Celui-ci devint son meilleur ami et leurs échanges épistolaires s'inscrivent dans la lignée de ceux d'Arnauld en termes de confidences intimes, mais aussi scientifiques et politiques⁷⁷⁵. Avec les années, d'Abbadie avait fait sa place au sein des élites européennes, parisiennes et locales, en atteste la liste de ses destinataires pour l'annonce de son mariage⁷⁷⁶. En outre, il n'hésitait pas à faire valoir son statut de savant reconnu et d'acteur social pour faire intervenir les plus hautes autorités dans ses affaires, personnelles et en faveur d'autrui. Ainsi s'adressa-t-il à plusieurs reprises

⁷⁷⁰ Il argumentait que « *ces vieilles constructions apparemment romanes, pensent servir à éclaircir des questions d'art et de dates* » et poursuivait : « *Je crois voir à Saint-Blaise, dans une pierre remplie de trous et servant de fenêtre, le précurseur de nos vitraux gothiques.* » D'Abbadie fit la connaissance de Boeswillwald à Pau lors de la visite de l'église Saint-Martin. Il resta sans réponse au sujet de l'église de Berraute qui ne figure pas à l'inventaire des Monuments Historiques. Mais il reçut une copie de l'arrêté du classement de l'église de l'Hôpital-Saint-Blaise le 27 février 1888, avant sa parution officielle le 3 mars (dossier Boeswillwald, 152J125, AD64).

⁷⁷¹ Correspondance avec Thévenot de Clermont-Ferrand (G223-240-281). Dans sa dernière lettre, il pria le maître-verrier de placer, selon l'usage, une légende en référence au mécène : « *orate pro abbate laico Antonio de Abbadia. MDCCCLVI* » (Érigé par l'abbé laïc Antoine d'Abbadie, 1856). Il confirma la livraison le 9 septembre 1856 (G374) et remercia Montalembert en mai 1859 (G243 ; lettre de Montalembert, f.282, ms 2077 (1), BIF).

⁷⁷² Lettres d'Haristoy, 152J284, AD64. « *Nous connaissons l'amour de M. d'Abbadie pour le Pays basque avec ses traditions de langue, de foi chrétienne et de mœurs patriarcales. Nous savons les générosités de Monsieur et Madame d'Abbadie pour les pauvres, pour les œuvres charitables.* »

⁷⁷³ HARISTOY P., 1897, p.190-192.

⁷⁷⁴ F174. Il assista notamment aux Expositions de 1855, 1861, 1867, 1878 et 1889.

⁷⁷⁵ C149.

⁷⁷⁶ La liste qu'il dressa pour envoyer ses 300 faire-part de mariage est tout à fait révélatrice (I58-59). Elle est divisée en rubriques : Pays basque, France, Paris, England, Ireland, Institut, Afrique. Il expédia 165 faire-part au Pays basque, 41 à l'Institut, 35 à Paris, 20 en France, 15 en Angleterre, 10 en Irlande et 3 en Afrique.

au préfet des Basses-Pyrénées, aux ministères des Affaires étrangères, de l'Instruction publique ou de l'Agriculture⁷⁷⁷. Toutefois, certaines de ses relations furent parfois surestimées, notamment son amitié avec Napoléon III (Fig.53). S'il est exact que les deux hommes voyagèrent ensemble en 1836, leur relation amicale se poursuivit de manière superficielle. Certes, l'Empereur recevait d'Abbadie en audience une fois par an à Biarritz, « *au moins à titre de voisin* »⁷⁷⁸, mais, comme le savant basque le reconnaissait, cela ne suffisait pas à maintenir leur amitié. Bien qu'au début des années 1850, Napoléon III sembla lui accorder une place particulière, le présentant comme « *son diseur de bonne aventure* » et l'estimant « *son plus ancien ami dans ce pays* »⁷⁷⁹, il se montra progressivement distant envers lui⁷⁸⁰. D'ailleurs, ces considérations flatteuses n'en faisaient pas un privilégié, comme le montre sa difficulté à obtenir des audiences. Cela s'explique incontestablement par la divergence de leurs opinions politiques. D'Abbadie se clamait partisan du légitimisme depuis son retour d'Ethiopie et désapprouvait la politique internationale de Napoléon III, notamment sa campagne italienne⁷⁸¹. Ainsi, il n'obtint pas d'audience durant trois ans et, après la bataille de Magenta, c'est à peine si l'Empereur voulait le reconnaître dans la rue⁷⁸². Malgré son consentement à financer la géodésie éthiopienne, il ne répondait désormais que rarement aux lettres et demandes d'intercession de d'Abbadie⁷⁸³. Le temps passant, ce dernier se montrait de plus en plus hostile à la personnalité et à la politique de Napoléon III⁷⁸⁴. On retrouve sous sa plume les sobriquets les plus humiliants envers l'Empereur, ce « *Judas impérial que la France s'est donné pour maître* »⁷⁸⁵, ce « *Napoléon dernier* » ou « *Napoléon le Petit* »⁷⁸⁶ présent dans les écrits de Hugo. En 1870, d'Abbadie se félicita amèrement de sa chute, car il laissait la France dans un état pitoyable, démunie de l'Alsace et la Lorraine et aux mains des Républicains⁷⁸⁷.

⁷⁷⁷ Hormis l'affaire Arnoux, en 1855, il proposa au ministre de l'Agriculture des solutions à l'épidémie de choléra (G39). Il s'adressa au préfet des Basses-Pyrénées, au ministre des Travaux publics et au ministre de l'Intérieur au sujet du financement d'une route et du tracé du chemin de fer (J219-K349-428). Plus tard, il sollicita le ministre des Finances pour Suzy Sicar à laquelle l'Etat avait oublié de verser une rente (K335).

⁷⁷⁸ J225.

⁷⁷⁹ Damas-Hinard (secrétaire de l'Impératrice), f.71, ms 2073, BIF ; G61.

⁷⁸⁰ Dès 1856, quoique fier d'être reçu, il observa chez le souverain une certaine froideur à son égard (G353).

⁷⁸¹ A l'occasion de la campagne d'Italie, il évoquait l'empereur « *si bien couronné de lauriers* » (I252), déplorait qu'il ait « *failli être enlevé à Magenta* » (I253) et confiait être « *chagriné beaucoup* » par ces affaires (J64). Par ailleurs, il se doutait des raisons de la prise de distance de l'Empereur envers lui : « *Comme je m'étais permis d'avoir une opinion politique à moi et que d'ailleurs mon penchant pour les sciences me permettait de me tenir à l'écart sans tomber dans l'oisiveté, je n'ai pas conservé avec l'Empereur actuel mes relations sur leur ancien pied, et me suis borné à une audience par année.* » (I273)

⁷⁸² « *Le mois dernier [...] je l'y ai saluée sur la promenade et j'en ai reçu un salut distrait qui m'a prouvé que l'Empereur ne m'a pas reconnu. Il a bien autre chose en tête.* » (I273).

⁷⁸³ En 1859, d'Abbadie n'obtint pas d'audience au sujet du comte de Linières (I273), comme en 1861 au sujet de l'astronome Valz (J225-K223). En 1863, Napoléon III accorda deux audiences à d'Abbadie qui prononça un vain discours en faveur de Valz probablement désapprouvé auprès de l'Empereur par son rival Leverrier (L19-28). Napoléon III accepta cependant de financer la route d'Aragerri à la gare d'Hendaye (L105).

⁷⁸⁴ « *Notre jeunesse est flasque et sans lien, et ne sert qu'à rehausser cet habile autocrate Napoléon III* » (I232). « *je ne pourrai jamais estimer un homme qui avait brisé son serment* » (I326). En 1862, il affirmait que « *la bataille de Waterloo attend[ait] encore un vengeur* », sous-entendant l'inefficacité de Napoléon III (K154).

⁷⁸⁵ Montalembert 2, f.310, ms 2077, BIF.

⁷⁸⁶ P181-182. C'est sans compter les faits de gloire de Napoléon III, comme sa prise de pouvoir en 1851 qualifiée par d'Abbadie « *d'atroce coup d'état* » (J312) qu'il était « *défendu d'appeler une aventure* » (K253).

⁷⁸⁷ BARJOT D., 2005, p.534-550 ; ENCREVE A., 2005, p.407-530.

Au sein des débats politiques, d'Abbadie se situait donc sans surprise parmi les factions conservatrices cléricales et légitimistes. Conséquence du rationalisme des Lumières, on assistait alors à un renouveau catholique affrontant l'anticléricisme républicain grandissant. Réfractaire aux avancées politiques de son temps, la doctrine de d'Abbadie associait le pouvoir papal, l'action municipale et, à l'instar de Montalembert, la liberté d'enseignement⁷⁸⁸. La séparation de l'Eglise et de l'Etat, s'affirmant graduellement en inéluctable aboutissement de la Révolution, lui était inconcevable parce qu'elle officialisait, selon lui, l'immoralité (Annexe 20.44)⁷⁸⁹. D'Abbadie avait en effet une vision assez négative de ses contemporains, qu'il estimait pervertis par la laïcité et les réformes postrévolutionnaires. Ses mots n'étaient jamais assez durs pour qualifier le XIXe siècle, « *ce siècle de lâchetés morales* », « *cet ignoble XIXe siècle* », « *ce siècle des impies* »⁷⁹⁰. Proche des autorités ecclésiastiques, ses idées relevaient du catholicisme ultramontain contre-révolutionnaire fustigeant le libéralisme. Il supporta le Saint-Siège, qui désapprouvait pourtant le légitimisme, alors que certains catholiques aspiraient à une évolution de la politique chrétienne assimilant, à l'évidence, les problématiques sociales nouvelles⁷⁹¹. Selon d'Abbadie, ce catholicisme social, finalement reconnu dans l'Encyclique *Rerum Novarum* du pape Léon XIII en 1891, représentait un danger pour les valeurs religieuses⁷⁹² parce qu'il amenuisait le pouvoir clérical et donc la garantie de l'éthique chrétienne. Il considérait que la puissance divine et la notion du châtiment transcendaient le monde et expliquaient les événements tragiques et violents touchant les hommes, comme la terrible grande famine d'Irlande ou le conflit syrien des années 1860⁷⁹³. Le seul combat valable était pour lui celui de « *Dieu et les âmes, l'Eglise et le pays* »⁷⁹⁴. Le temps passant, sa réflexion communautaire, déjà marginale au sein de la philosophie de son époque, s'inscrit de plus en plus en retrait du mouvement catholique lui-

⁷⁸⁸ Lors des troubles en Italie, il estimait « *la papauté [comme] la clef de toute l'Europe* » (J53). Le 26 juin 1871, il évoqua auprès de Laborde-Nogues son « *dada, les libertés municipales* » (J64) et en écrivit un texte en 1882 publié à titre posthume (ABBADIE A. (d'), 1898, p.74-82 et 110-120). A Duchartre, il confia : « *Je crois tristement qu'il n'y a pas assez de vrais républicains en France [...] Je voudrais surtout la liberté d'enseignement* » (P331). En ce sens, il rejoignait les idées de Montalembert publiées en 1843 et 1848.

⁷⁸⁹ Il écrivit par exemple à Montalembert : « *Parmi les autres questions qui agitent notre monde si pauvre moralement, il n'en est pas de plus importante que la religion, surtout dans les applications que les ministres en font de la vie pratique. [...] il me semble toujours que vous ne parviendrez à détacher nettement l'Etat de l'église, et que celle-ci en sanctionnant une action de pureté douteuse ou en connivant avec arrangements commodes mais scabreux que notre faiblesse [ill.] si souvent, peut saper sans y prendre garde tout l'avenir des Français et affaiblir fatalement ces sentiments religieux dont elle est à la fois le sommet et la base* » (L408-409-410).

⁷⁹⁰ Montalembert 2, f.324, ms 2077, BIF ; J214 et J223. En 1864, il déclara à Laborde-Nogues « *on s'amuse à Paris beaucoup et même trop. Dans toutes les classes on semble vouloir jouir au plus vite du présent. Partout le niveau intellectuel s'abaisse, du moins chez ceux qui produisent. Il n'y a plus nulle part ni clan ni grandeur et le public intelligent semble être debout sur des ruines* » (L243).

⁷⁹¹ ORY P., 1987, p.457-568. Tout au long du siècle, le Saint-Siège condamna le socialisme et le libéralisme, sans compter ses oppositions au nouveau militantisme catholique : en 1832 Encyclique *Mirari vos* de Grégoire XVI contre le catholicisme libéral prôné par Lamennais, en 1846 Encyclique *Qui Pluribus* de Pie IX contre le socialisme, en 1864 Encyclique *Quanta Cura* et *Syllabus* de Pie IX contre le socialisme et le libéralisme.

⁷⁹² Montalembert 1, f.264, ms 2077, BIF ; CHOLVY G., HILAIRE Y.-M., *Histoire religieuse de la France 1880-1914*, Privat, Paris, 2000, p.67-81.

⁷⁹³ Lettre à Massaja, 22 février 1866, M310. Ce constat transparaît notamment avec cette phrase laconique commentant les situations politiques et sociales en Irlande et en Syrie : « *Dieu châtie ses fidèles.* »

⁷⁹⁴ Citation d'une lettre à Joannategi en 1894 au sujet du vainqueur d'un prix basque. Il terminait par « *toutes ces nobles causes qui ne triomphent que par le sacrifice et l'immolation* » (f.189, NAF 21.746, BnF).

même, surtout après l'encyclique de 1891 qui bouleversa l'attitude officielle de l'Eglise⁷⁹⁵. En outre, après 1848, deux courants s'opposèrent au sein du catholicisme français. Le premier, porté par Montalembert, était partisan de la représentation de la catholicité au sein du parlement, tandis que le second, plus traditionnel, intégrait la défense des intérêts de l'Eglise dans le programme légitimiste. D'Abbadie adhéra à cette dernière faction comme la majorité des catholiques, estimant inégalable le système politique de l'Ancien Régime. Cela émanait d'une conception archaïque du pouvoir temporel confié à un représentant de droit divin⁷⁹⁶. Ainsi, il n'hésitait pas à terminer certaines de ses lettres par la formule provocatrice de « *Vive le Roi !* »⁷⁹⁷. La monarchie présentait en outre un argument imparable, selon lui, par son maintien de l'organisation juridique et sociale basque⁷⁹⁸. Proche de l'Espagne, son adhésion au carlisme était donc naturelle puisque, en plus de rejoindre les revendications légitimistes, il préservait les *fors* et coutumes basques⁷⁹⁹. Révélatrices de son idéal social, ses opinions expliquent qu'il accepta la fonction de maire d'Hendaye de 1871 à 1875 après douze ans de sollicitations. Sous l'égide de la morale chrétienne, il utilisa son mandat pour lutter contre la contrebande et les cabarets, considérant la Troisième République moralement pire encore que la période contre-révolutionnaire⁸⁰⁰. Car elle tendait à rompre définitivement avec les derniers vestiges de l'Ancien Régime, qui persistaient encore de la Restauration au Second Empire. Outre son positionnement social et son attachement aux valeurs morales, ses idées politiques révèlent une extrême nostalgie du passé, témoignant encore de son appartenance au romantisme qui, à la fin du siècle, déclinait pourtant depuis longtemps. Aussi, face au constat sans appel de la fuite du temps et de la perte des valeurs traditionnelles, recourut-il souvent à la métaphore des croisades⁸⁰¹. Ses prises de position rappellent ainsi celles de certains romantiques légitimistes, comme son modèle Chateaubriand, mais aussi Hugo ou Lamartine à l'aube de leurs engagements politiques⁸⁰².

Par ailleurs, l'engagement sociopolitique de d'Abbadie réclamait des prises de position qui reposaient sur un système de valeurs austères, qui ne fut pas étranger à la détérioration de ses relations familiales. Depuis la mort de son père, d'Abbadie était devenu chef de famille,

⁷⁹⁵ ORY P., 1987, p.457-568. Les mouvements de pensées, aspirant vers un monde nouveau, étaient surtout le libéralisme (notamment Tocqueville), le socialisme (Marx), l'hégélianisme, et le progrès (Comte).

⁷⁹⁶ ORY P., 1987, p.420-457 et p.457-568.

⁷⁹⁷ R165, R170.

⁷⁹⁸ Par exemple, il remettait en question l'écriture des Coutumes juridiques comme les *Fors* basques « *sous le titre fallacieux d'uniformité et de liberté* » car cela facilitait leur destruction officielle (f.132, NAF 21.746, BnF).

⁷⁹⁹ Le régime foral fut supprimé suite à l'échec carliste en 1841 mais rétabli avec la chute de Franco et la Constitution de 1978 reconnaissant l'autonomie des régions (LAFOURCADE M., 2003). D'Abbadie déclarait : « *comme basque et en Pays basque, je suis carliste pour le Nord car le roi absolu est jusqu'ici le seul qui ait respecté les vieux usages de la Navarre et des 3 provinces.* » (f.109, NAF 21.746, BnF).

⁸⁰⁰ En novembre 1871, il informa Mme de Montalembert de cette nomination qu'il « *refusait depuis 12 ans* » car « *deux champs lui [donnèrent] le droit de cité* » (Montalembert 3, f.385, ms 2077, BIF). En 1877, il déplorait le déclin politique français « *Le signe le plus grave est le vote du conseil municipal de Paris qui a fait une allocation d'argent en faveur des condamnés de son insurrection communale* » (f.129, NAF 21.746, BnF).

⁸⁰¹ Il qualifiait le jeune Edouard comme « *l'un de ces rares croisés de cet ignoble XIXe siècle* » (J214). Le sacerdoce ecclésiastique représentait une « *vraie croisade au siècle des impies.* » (L4)

⁸⁰² CHALINE J.-P. ; ENCREVE A. in BARJOT D., CHALINE J.-P., ENCREVE A., 2005, p.27-50 et p.169-212.

au sens postrévolutionnaire du terme. Cela impliquait une réelle fonction sociale officialisée dans le Code civil⁸⁰³. De plus, il avait une conception de la famille qui, comme celle de ses parents, correspondait aux valeurs de l'Ancien Régime qui subsistaient dans les élites contre-révolutionnaires. Il gérait à ce titre le patrimoine et les affaires familiales, ce dont tous s'accommodaient. Conformément à la loi matrimoniale, c'était avec ses deux beaux-frères, l'homme politique Glais-Bizoin (Fig.54) et l'avocat Ducluzeau du Clérant, que d'Abbadie traitait des affaires concernant ses sœurs Eliza et Julienne⁸⁰⁴. Il était en outre le référent de sa troisième sœur Sélina, religieuse du Sacré-Cœur. En ce qui la concerne, il désapprouvait sa fratrie qui considérait qu'elle devait renoncer à ses biens financiers comme elle avait renoncé aux biens de ce monde. Ce fut la première source latente de conflit tant que Mme d'Abbadie mère vivait⁸⁰⁵. Cependant, jusqu'à la fin des années 1850, les relations familiales demeuraient pleines d'affection malgré l'éloignement⁸⁰⁶. Charles (Fig.56) - ayant acquis le château d'Etchauz à Saint-Etienne-de-Baïgorry (Fig.55-Annexe 4) - et d'Abbadie se voyaient souvent parce qu'ils habitaient la même région. De plus, les trois frères éprouvèrent des difficultés similaires à se marier, mais ce fut le plus jeune qui prit femme le premier. En 1857, Charles épousa Marie Coulomb, issue d'une riche famille protestante, le code napoléonien ayant légalisé les unions interreligieuses⁸⁰⁷. Toutefois, si la situation matérielle de la jeune femme rassurait d'Abbadie, il en était autrement de sa confession. Plus que tout, redoutant l'opinion publique basque⁸⁰⁸, car le catholicisme était très ancré dans l'identité locale, il craignait que la renommée de sa famille ne soit entachée par ce qu'il considérait comme une forme d'apostasie. Aussi ce mariage mixte eut-il lieu à l'église et il fut décidé que les enfants de cette union seraient élevés dans le catholicisme, promesse signée par Charles et remise à l'archevêché de Paris⁸⁰⁹. Au début, d'Abbadie appréciait beaucoup sa belle-sœur, qu'il estimait d'une grande intelligence et avec laquelle il correspondait régulièrement⁸¹⁰. C'est la naissance de son premier enfant qui mit le feu aux poudres car, parallèlement à son engagement, Charles promit à son épouse la religion protestante pour leurs filles⁸¹¹. Durant plusieurs mois, d'Abbadie tenta vainement de convaincre son frère de revenir sur sa

⁸⁰³ GOY J., 1995, p.84-116. Sous l'Ancien Régime, les membres de la famille se devaient de vivre « *dans la dépendance, l'obéissance et la soumission du chef*. » Les Codes révolutionnaires et napoléoniens accentuèrent la puissance du père au sein de la famille.

⁸⁰⁴ Le mari était en effet le chef plénipotentiaire de la famille. Dans le code napoléonien, la femme était considérée comme civilement inapte (GOY J., 1995, p.84-116).

⁸⁰⁵ 1.09, CCCIO. Lors de la succession maternelle, il confia à son notaire : « *Je n'ai pas la moindre objection à laisser Sélina faire ce qu'elle veut de sa fortune. Et si j'ai ou si j'ai eu un projet contraire, cela a été parce qu'Eliza et Arnauld m'en ont souvent parlé* » (H504).

⁸⁰⁶ Eliza vivait avec son époux à Saint-Brieuc, Julienne dans le Périgord, Sélina dans son couvent à Marseille, Charles plutôt à Saint-Etienne-de-Baïgorry, Arnauld souvent en voyage, d'Abbadie entre les Pyrénées et Paris, et leur mère résidait avec leur gouvernante Suzy à Paris et parfois à Londres.

⁸⁰⁷ Charles se maria le 21 novembre 1857 (H189-H235). GOY J., 1995, p.84-116.

⁸⁰⁸ H169.

⁸⁰⁹ H240-I76. Toutefois cette promesse n'avait aucune valeur aussi bien auprès de la loi que de l'Eglise.

⁸¹⁰ Entre autres, « *nous sommes très contents de Mme Charles d'Abbadie, elle a l'esprit sérieux et élevé*. » (H240 ainsi que H279-334). Il est vrai que Marie d'Abbadie d'Arrast était érudite et cultivée. Elle publia plusieurs œuvres dont *Causerie sur le Pays basque, la femme et l'enfant*, Rudeval, Paris, 1909.

⁸¹¹ Correspond. Paul Boivin-Champeaux, p.2, 1.01, CCCIO.

décision⁸¹². Pour sa part, Charles se réclamait du pasteur calviniste libéral Coquerel, responsable politique jusqu'en 1851 et auteur d'un essai sur les mariages mixtes. Charles privilégiait en somme son bonheur familial tandis que d'Abbadie considérait le serment de ce dernier comme un engagement envers l'Eglise et la société. Dès 1859, leurs relations, pareillement inflexibles, se refroidirent franchement⁸¹³. Le conflit prit bientôt de telles proportions qu'en 1896, leur troisième sœur, Julienne, pria encore Charles de retourner dans le giron catholique⁸¹⁴. En octobre 1860, Arnauld opta, quant à lui, pour la solution radicale de rompre avec Charles. Quant à d'Abbadie, cette décision sans appel ne tarda pas à venir, motivée par la question de « *l'honneur mondain et [du] sentiment catholique* »⁸¹⁵ mais aussi par le devoir de mémoire familial, marqué d'un vécu religieux douloureux⁸¹⁶. Ayant connu l'Irlande des années 1810, il en gardait les stigmates davantage que Charles, qui n'avait vécu qu'en France, et se prévalait toujours d'un archaïque code d'honneur⁸¹⁷.

En ce qui concerne son conflit avec Arnauld (Fig.57)⁸¹⁸, il résulte des mêmes causes. Arnauld voyageant souvent, c'était d'Abbadie qui, fort de son rôle de chef de famille, gérait ses affaires. En menant des prospections pour le compte de son frère, il repéra à Ciboure les terres de Ganisenia et de Loriague, qu'il acquit par procuration en 1859 et 1861 en puisant sur les rentes maternelles⁸¹⁹. Il se chargea ensuite d'en étudier l'aménagement paysager, la création de chemins et la construction d'une habitation, notamment avec la bénédiction de l'Empereur et en collaboration avec le paysagiste Bühler⁸²⁰. C'est à cet endroit qu'Arnauld fit ériger quelques années plus tard son château d'Elhorrien Borda (Fig.58-Annexe 4). Les relations commencèrent à se détériorer lors du projet de mariage d'Arnauld en 1864. Ce sujet

⁸¹² Il présentait le catholicisme comme « *seule vraie foi* » (I101) et démontrait la similitude des valeurs catholiques et protestantes notamment parce que ces deux religions « *enseignent aux filles d'aimer leur mère* » (I77). L'argument de la similitude pouvait toutefois lui être aisément retourné.

⁸¹³ Bien que d'Abbadie commença à dénigrer sa belle-sœur et sa confession (I275), ils continuèrent leurs échanges, Charles faisant parfois écrire par sa femme des lettres « *mordantes* » (I316).

⁸¹⁴ Fonds de Lasteyrie du Saillant présenté dans GOYENETCHE M., 1997, p.197-208.

⁸¹⁵ Ayant informé Sélima de la décision d'Arnauld (J45), il était encore indécis : « *j'hésite encore sur la conduite à tenir : d'un côté c'est l'honneur mondain et le sentiment catholique, de l'autre un faible espoir que la douceur et l'indulgence pourront encore quelque chose.* » (J177).

⁸¹⁶ I 217-218. « *Je crois accomplir un devoir envers ma famille et envers nos ancêtres.* »

⁸¹⁷ Il essaya d'abord de se rassurer avec cet argument (« *les lois de l'honneur lient bien des gens et mon frère Charles est de ce nombre-là.* » (I76)). Puis il en écrivit à Charles : « *M. Buisson, pasteur protestant, blâme énergiquement ton manque de loyauté. [...] M. Döllinger, bien connu comme un savant historien catholique, me dit : [...] en Bavière, [...], dans les classes élevées, une fois qu'on a fait la promesse on la tient, et les enfants sont élevés dans la religion catholique. Cela ne tient pas des convictions religieuses, il y en a rarement de fortes dans ces mariages mixtes que notre Eglise n'encourage pas. Mais nos classes élevées sont mues par le principe d'honneur et ne voudraient pas le souiller en manquant à leur parole [...]* » (I217).

⁸¹⁸ Les archives privées (fonds de Lasteyrie du Saillant cité dans GOYENETCHE M., 1997, p.197-208) contiennent à ce sujet un récit d'Elizabeth West-Young, épouse d'Arnauld. Il y figure certaines confusions et erreurs (au sujet de l'enterrement de Mme d'Abbadie mère, du voyage en Irlande des trois frères pour cette raison, de l'absence de résidence parisienne des membres de la famille hormis d'Arnauld, des relations entre Montalembert et Virginie) impliquant de traiter ce document avec prudence.

⁸¹⁹ L'achat de Ganisenia eut lieu par procuration pour « *Michel Arnauld d'Abbadie, propriétaire, chevalier de St Grégoire et de la Légion d'Honneur* » (I274-J309). En 1860, d'Abbadie informa Arnauld de la possibilité d'acheter Bordagain à condition d'y édifier une chapelle (J391). Cependant, plus tard, Arnauld lui demanda encore de prospecter pour lui notamment à Ganisenia (K294 ; 1.09, CCCIO).

⁸²⁰ En 1859, d'Abbadie fit le bilan d'une visite de l'Empereur à Loriague qui ordonna d'y faire une route. Puis il lui conseilla de « *consulter Bühler sur le meilleur emplacement d'un chalet unique à la place de Loriague et de Ganichenia* » (I274). En 1862, il ordonna à son régisseur des plantations à Loriague et Ganisenia (K64) et se chargea de 1862 et 1864 des relations avec Bühler (K245-L63-L384). Voir aussi I316-337.

incombant traditionnellement au chef de famille, d'Abbadie et son épouse l'encouragèrent vivement en raison des convenances sociales et religieuses⁸²¹. Selon l'usage, un projet de noces nécessitait l'intervention d'entremetteuses. C'est Virginie qui présenta sa future épouse à Arnauld⁸²². A l'instar de Charles, ce dernier jeta son dévolu sur une jeune femme élevée dans le protestantisme, l'américaine Elizabeth West-Young, qui se convertit toutefois au catholicisme sous les auspices de Dupanloup, évêque d'Orléans, en vue de cette union. Si le problème ne provenait pas de la confession de la jeune femme, il relevait, cette fois-ci, de l'opposition de la mère d'Elizabeth, restée protestante, et de l'absence du consentement de son père demeurant aux Etats-Unis (Annexe 20.44). Cela engageait surtout la convenance sociale, encore basée, dans les élites, sur les traditions anciennes où le père était plénipotentiaire dans le projet de mariage. Les deux prétendants persistèrent cependant, au risque de créer un scandale en s'unissant à l'insu de l'assentiment maternel⁸²³. Toutefois, malgré l'engagement d'Arnauld, Virginie continua de lui présenter d'autres jeunes femmes contre son gré, ce qui mena à leur brouille définitive⁸²⁴. Il semblait exaspéré par sa belle-sœur et sa santé fragile, et par l'attitude de son frère remettant sur le tapis sa sempiternelle question d'honneur⁸²⁵. Par crainte du déshonneur mondain, d'Abbadie s'opposant à la noce, consulta son cercle de connaissances, et particulièrement son ami Montalembert, modèle de morale et de bienséance, ainsi que Dupanloup, dont la seule qualité d'ecclésiastique garantissait la fiabilité. S'étant entretenu par deux fois avec l'évêque, Montalembert conseilla à d'Abbadie d'accepter la situation au nom de la loi et des liens fraternels⁸²⁶, usant, pour cela, du même argument que d'Abbadie, celui de l'apparence sociale⁸²⁷. Ce désaccord n'altéra pas les relations entre Montalembert et le couple d'Abbadie, qui continuèrent leur relation avec la plus profonde amitié. Malgré son opposition, le couple assista aux noces, le 29 décembre 1864, mais de mauvaise grâce⁸²⁸. Comme dans le cas de Charles, toute action allant à

⁸²¹ D'Abbadie annonça le mariage d'Arnauld après six essais infructueux en cinq ans (L436). Il resta à Paris de mai à août 1864 à ces fins : « *Le bien-être mondain est sans doute quelque chose pour moi dans mon projet de marier Arnauld, mais j'y vois surtout le salut de son âme.* » (L338). Par ailleurs, le mariage éthiopien d'Arnauld fut annulé par le Vatican en 1864 en vue de son union avec Elisabeth West-Young (ALLIER J.-M., 1997).

⁸²² Elle pensait qu'Elisabeth West-Young était « *une de ces personnes propres à le captiver* » (L411-412).

⁸²³ Rio fit procéder aux fiançailles et décida de les marier en éloignant la mère sur un faux prétexte. D'Abbadie tenta vainement de dissuader Arnauld (L411-412). Ce dernier réfuta chacun des arguments de son frère (lettre d'Arnauld, 20 novembre 1864, fonds Lasteyrie du Saillant, in GOYENETCHE M., 1997, p.197-208).

⁸²⁴ Virginie « *en [était] malade* » (L382). D'Abbadie informa Sélima de leur brouille à cause du mariage (L386).

⁸²⁵ Il acceptait d'assister à la cérémonie à la seule condition d'un consentement écrit de M. West-Young, et prenait la défense de Virginie (L391-392-393). Il considérait que « *la loi naturelle défend que l'on se marie sans consulter son père* » (L408 à 412). Arnauld persista et manifesta clairement ses désaccords (lettre d'Arnauld, 20 novembre 1864, fonds de Lasteyrie du Saillant, cité dans GOYENETCHE M., 1997, p.197-208).

⁸²⁶ Montalembert lui déconseilla de se brouiller avec son frère car il n'avait légalement aucune autorité sur lui et qu'il les estimait trop âgés (Montalembert 2, f.331, ms 2077, BIF). Avant de s'entretenir avec Dupanloup, il s'enquit également de la réaction de Virginie (Montalembert 2, f.344, ms 2077, BIF). Du point de vue législatif, seul un père de famille jouissait du droit de consentement pour le mariage de ses enfants, mais pour les garçons de moins de 25 ans et les filles de moins de 21 ans (GOY J., 1995, p.84-116).

⁸²⁷ Il lui écrivit au décès de sa mère : « *je vous conjure de profiter de ce rapprochement momentané pour le rendre permanent au moins extérieurement et quant au public.* » (Montalembert 2, f.348, ms 2077, BIF).

⁸²⁸ D'Abbadie annonça à Daguerre l'union d'Arnauld le 29 décembre 1864 (L447). Il fit un compte-rendu de la cérémonie à Julienne précisant l'absence d'allocution et de dîner et remettant en question la modernité sociale (« *je me demande si c'est un progrès de se marier ainsi* ») (M9). Elizabeth West-Young affirmait que le couple d'Abbadie resta au fond de l'église et refusa le dîner (GOYENETCHE M., 1997, p.197-208).

l'encontre de l'ordre moral et de la bienséance était susceptible de jeter la honte sur la famille entière. Dans ce domaine, d'Abbadie se distinguait diamétralement de ses deux frères, catholiques mais peu pratiquants et partisans de la modernisation des relations sociales. Pour l'instant, cependant, ses relations avec Arnould continuèrent, quoique plus distantes.

C'est dans ce contexte de tensions que Mme d'Abbadie mère s'éteignit le 24 décembre 1865 après avoir réuni ses enfants une dernière fois et reçu le saint sacrement par le prêtre irlandais de Saint-Sulpice, Mac Ardell. Deux mois plus tard, les trois frères se retrouvèrent pour l'inhumation au couvent de Thurles, près de Carlow, conformément à sa volonté (Fig.59)⁸²⁹. Cette fois, le conflit fut d'ordre successoral. Quelques mois avant de s'éteindre, sa mère avait chargé d'Abbadie de consulter un notaire au sujet de son testament⁸³⁰. Depuis la succession de leur père actée à la majorité du dernier enfant en 1842, l'état des lieux du partage patrimonial se révélait très complexe parce que le code napoléonien autorisait des dispositions successorales contradictoires en voulant s'adapter aux particularités régionales des structures familiales⁸³¹. Ainsi, Mme d'Abbadie mère avait été lésée de ses biens français à l'initiative de ses deux gendres⁸³² ; Sélima avait été dessaisie de sa part paternelle à son insu en raison de son entrée au noviciat ; d'Abbadie avait été favorisé par son père conformément à la tradition pyrénéenne⁸³³ ; Charles avait reçu, par contrat de mariage, une importante donation provenant de l'héritage maternel, mais la matriarche souhaitait désormais le désavantager en raison du protestantisme de ses filles⁸³⁴. Quant à Arnould, il avait contesté, dès son retour d'Ethiopie, le calcul de ses rentes et avait bénéficié d'avances pour l'acquisition de ses biens immobiliers. Par ailleurs, la succession était compliquée du fait même de la nationalité anglaise de Mme d'Abbadie mère. En Royaume-Uni, la loi attribuait, par le testament d'Anthony Thompson, ses biens, immobiliers ou financiers, à son fils aîné⁸³⁵. La fratrie fut alors divisée en deux clans. Le premier était composé d'Arnould, Charles et leurs beaux-frères, représentés par le notaire Ducloux, déjà en charge du partage inéquitable de 1842. Il contestait le testament maternel, le choix d'un nouveau notaire et l'usage de la part

⁸²⁹ Un an avant son décès, Mme d'Abbadie mère rappela à d'Abbadie la promesse d'être enterrée à Thurles (L95). Initialement, il était prévu que Virginie et l'épouse de Charles accompagnent les frères en Irlande. Par conséquent, Arnould souhaitait que son épouse soit du voyage. Dès lors, d'Abbadie s'éleva contre la venue de ses deux belles-sœurs. Et finalement, deux semaines après le décès, les trois frères s'accordèrent pour y aller seuls (M271).

⁸³⁰ Lettre à Bérard des Glajeux, 22 mars 1864, L196.

⁸³¹ GOY J., 1995, p.84-116. Outre le droit de tester, il promulguait à la fois l'égalité totale des héritiers, le droit d'avantager un cohéritier et l'impossibilité d'entamer une procédure judiciaire si « *les cohéritiers n'étaient pas lésés de plus du quart de leur part théorique* ». Dans les faits, les notaires continuaient de recourir à des subtilités juridiques afin de rendre possibles toute situation successorale, égalitaire ou inégalitaire.

⁸³² 1.01, p.2-3, CCCIO. Ducloux avait procédé au partage de l'héritage paternel en l'absence de d'Abbadie et d'Arnould. Il avait empêché Mme d'Abbadie mère de toucher ses revenus en France en lui intégrant sa part à la masse commune. La mère de famille laissa faire afin d'éviter un conflit familial (N153-158).

⁸³³ SEGALIN M., « Les structures familiales », in DUPÂQUIER J. (dir.), 1995, p.405-422. Dans le Nord de la France, la tradition successorale était égalitaire tandis que dans le Sud, surtout les Pyrénées, elle privilégiait l'aîné, ce qui permettait de conserver le patrimoine familial en évitant son morcellement.

⁸³⁴ L196. Ce désaveu envers Charles et son épouse est également évoqué dans MGAA, 1992, p.92.

⁸³⁵ Le 23 avril 1864, d'Abbadie consulta le notaire Bérard des Glajeux sur la succession de sa mère (L224). Il évoqua plusieurs fois les volontés de son grand-père, notamment à la fin de sa vie (1.01, p.2-3, CCCIO).

de Sélina, considérant que son entrée dans les ordres signifiait vœu de pauvreté, ce qui n'avait aucun fondement légal⁸³⁶. Ils auraient profité de l'absence de d'Abbadie, parti déclarer le décès, pour se saisir des biens de leur mère et les porter à Ducloux. Quant à d'Abbadie, il défendait ses propres intérêts et ceux de Sélina avec l'aide de l'avocat de Brotonne et des notaires Deschars puis Lesage. Ces derniers réussirent non sans mal à sauvegarder les droits de Sélina, la première rencontre de Deschars avec les membres de la famille ayant été explosive⁸³⁷. D'Abbadie prit également sous son aile la gouvernante Suzy qui, quoique bénéficiaire testamentaire de Mme d'Abbadie, était ignorée au cœur de ce tumulte⁸³⁸. Deux procès fleuves s'ensuivirent en France et en Angleterre, la justice française attendant la décision anglaise pour se prononcer⁸³⁹. D'Abbadie s'estima vainqueur des deux affaires, bien qu'il perdit une part de ses avantages. La cour de Londres statua relativement en sa faveur⁸⁴⁰ en le désignant unique usufruitier de la terre de Park. Puis, suite à l'acquisition de la part de Julienne, il devint le propriétaire majoritaire de celle de Tennakelly⁸⁴¹. Il s'occupa de la gestion de Tennakelly jusqu'à sa vente et de Park jusqu'à sa mort⁸⁴². Par ailleurs, le tribunal de Paris rompit le testament de Mme d'Abbadie, mettant ses héritiers sur un pied d'égalité, et supervisa la liquidation de ses biens⁸⁴³. Au cœur de ces conflits successoraux, d'Abbadie se réclamait des valeurs anciennes et de l'idéal de vertu, tandis que ces frères et beaux-frères se revendiquaient du progrès social et des valeurs républicaines. La dimension politique de cette affaire familiale transparaît régulièrement dans la correspondance⁸⁴⁴. Si d'Abbadie mit autant de cœur à défendre les intérêts de Sélina, c'était en raison de son appartenance à la société religieuse, que son adversaire familial et politique, Glais-Bizoin, s'efforçait « d'anéantir » à l'Assemblée au profit de la laïcité⁸⁴⁵. Et si d'Abbadie se battit autant pour ses intérêts personnels, c'était au nom du respect de la volonté de ses ancêtres, quand bien même cette dernière serait inégalitaire. Enfin, force est de constater que, par-delà les idéaux

⁸³⁶ En 1866, d'Abbadie rassura Sélina en affirmant que « *la loi civile ne reconnaît ni cloître ni vœux pour l'héritage* » (N12). La législation civile se base en effet sur la laïcité depuis la Révolution (GOY J., 1995, p.84-116). Par ailleurs, il est vrai que Sélina promit sa part d'héritage à sa fratrie, mais à condition que leur mère approuve son entrée dans les ordres, ce qui ne fut jamais le cas. En conséquence, elle destina tous ses revenus financiers à son couvent (1.09, CCCIO). Quoiqu'il en soit, cette pseudo-promesse n'ayant aucune valeur juridique (GOY J., 1995, p.84-116), Sélina était pleinement en droit de jouir de ses biens.

⁸³⁷ Glais-Bizoin attisa l'ambiance en accusant le pauvre notaire de malhonnêteté tandis qu'Arnauld se confondit en insultes et fut retenu par ses beaux-frères de s'en prendre à lui physiquement (M278-279).

⁸³⁸ En mars 1866, il demanda à de Brotonne de sauvegarder les intérêts de Suzy (une rente viagère de 1.800 francs et le linge de corps de Mme d'Abbadie mère) (M330). En 1867, il déplorait qu'aucune disposition n'ait été prise par ses adversaires, ayant obtenu le cassement du testament, pour la pension de Suzy (N142).

⁸³⁹ Q89.

⁸⁴⁰ 1.01, p.2-3, CCCIO. En 1872, aucun des deux tribunaux n'avaient encore statué (Q89).

⁸⁴¹ La cour anglaise attribua les terres de Tennakelly et de Carlow aux six enfants à part égale. D'Abbadie racheta sa part de Tennakelly à Julienne suite à la ruine de son époux ayant investi dans des actions viticoles (1.09, CCCIO ; Lettres de d'Abbadie, s.d. ; doc. County of Tipperary/County of Carlow », 152J97, AD64).

⁸⁴² Lettre de Collet, 10 mai 1900, 2.06, CCCIO.

⁸⁴³ La fratrie s'accorda dès 1866 sur la vente aux enchères après s'être partagé ses effets à valeur sentimentale (M329-N141). L'affaire était compliquée par les demandes d'avances sur la succession émises par Ducluzeau (25.000 francs), spéculant encore et toujours maladroitement, et ses cohéritiers (N142-143).

⁸⁴⁴ « *La loi civile ne reconnaissant ni cloître ni vœux doit par contre être exécutée dans les droits qu'elle confère aux membres d'un couvent. Le monde laïc dort sur un volcan. G.B. [Glais-Bizoin] et ses amis menacent hautement de provoquer la dispersion des couvents, et le monde en France n'est pas si contraire à cette idée, surtout pour ton Ordre qu'on accuse d'être trop riche.* » (N12).

⁸⁴⁵ Rappelons que Glais-Bizoin était un homme politique d'extrême-gauche profondément anticléricale.

politiques de chacun, ces conflits d'intérêts révèlent la cupidité et le matérialisme des sociétés qui possèdent. Certaines doléances étaient parfois en totale contradiction avec les valeurs arborées⁸⁴⁶. Arnould, Charles et leurs beaux-frères, tous en conflit, se liguerent pour empêcher la visite de d'Abbadie à Eliza sur son lit de mort en 1876⁸⁴⁷. Et surtout, après avoir tenté de récupérer l'héritage maternel de Sélina, Arnould et Charles se rapprochèrent d'elle, en 1891, pour en obtenir la plus grande part⁸⁴⁸. D'Abbadie finit par douter de leur sincérité lors de leurs brèves tentatives de réconciliation, allant jusqu'à décliner cruellement en 1891 l'appel d'Arnould souffrant des conséquences d'un grave accident⁸⁴⁹. Quant à Julienne, dont le mari avait dilapidé la fortune, elle ne fut soutenue que par Sélina et d'Abbadie, qui lui versèrent une pension jusqu'à leur mort⁸⁵⁰. Car, malgré son ressentiment envers ses beaux-frères, d'Abbadie garda toujours contact avec Eliza et Julienne. En somme, les uns et les autres se rapprochaient par opportunisme en fonction de leurs intérêts matériels ou moraux. La rupture avec Arnould et Charles se scella définitivement à la fin de leur vie. En effet, d'Abbadie s'insurgea contre leur démarche d'adjoindre à leur patronyme le nom du village d'Arrast, estimant que cela ne correspondait à aucune réalité historique et ne désignait pas leur famille, mais leur lieu d'origine⁸⁵¹. Sur le plan historique, il ne faisait pas erreur. Dans les archives anciennes, le nom d'Arrast n'est pas un patronyme mais la localisation de la fonction d'abbé laïc⁸⁵². D'Abbadie ne pouvait cautionner une approximation historique, toute honorifique soit-elle, d'autant plus lorsqu'elle était orchestrée par ses frères désormais ennemis. En outre, on peut supposer que le poids de l'image sociale guida encore cette décision. Il ne pouvait ni démontrer publiquement son alliance avec ceux qu'il estimait l'avoir déshonoré ni procéder à un changement patronymique que le monde, notamment savant, n'aurait pas compris.

⁸⁴⁶ Glais-Bizoin, prônant égalité et socialisme, avait pillé sans scrupule la part de sa belle-mère en 1842 et continuait de vouloir s'accaparer son héritage. Arnould, sympathisant catholique, avait rompu avec Charles en raison de la religion de ses filles mais il accusa d'Abbadie de vouloir la ruine de la famille car il protégeait les intérêts de Sélina. Puis il obtint d'Eliza un important legs au détriment de son propre époux, avec lequel il s'unissait contre d'Abbadie. Glais-Bizoin intenta un procès à Arnould au décès d'Eliza en 1876 (1.01, CCCIO).

⁸⁴⁷ Ils lui imposèrent le chantage de se réconcilier afin de pouvoir approcher Eliza (1.09, CCCIO).

⁸⁴⁸ La manœuvre réussit dans le cas d'Arnould, mais pas dans celui de Charles (1.09, CCCIO ; ms 2092, p.107-108, BIF). Pour ce faire, l'épouse d'Arnould n'hésita pas à écrire au chanoine Inchauspé pour convaincre d'Abbadie d'intercéder en leur faveur, ce qu'il se refusa de faire (Lettre d'Inchauspé, mars 1891, 152J296, AD64).

⁸⁴⁹ En 1891, Arnould gravement malade appela d'Abbadie à son chevet à deux reprises via Inchauspé (lettres d'Inchauspé, 23 sept. 1891 et 21 déc. 1891, 152J296, AD64). Sa tentative de conciliation valut au chanoine un éloignement de trois ans de d'Abbadie (lettre du 14 sept. 1894, 152J296, AD64). Arnould décéda deux ans plus tard, le 9 novembre 1893 (état civil de Ciboure, registre 1883-1894, AD64). Il aurait succombé à une longue maladie provoquée par un accident de chariot (MGAA, 1992, p.109-112).

⁸⁵⁰ N°1.01, CCCIO. Dès le début du conflit en 1865, il avait déclaré à Julienne « *ne te crois jamais oubliée de ton frère qui t'aime* » (M8).

⁸⁵¹ Les archives privées possèdent toutefois une copie certifiée conforme d'un jugement de 1821 ordonnant l'ajout du nom d'Arrast (Fonds de Lasteyrie du Saillant in GOYENETCHE M., 1997, p.197-208). Comme le souligne M.Goyhenetche, Arnould-Michel obtint ainsi la « *régularisation d'un titre nobiliaire qui n'existait pas* » pendant la Restauration où l'on observe une recrudescence de ce type de demande auprès des tribunaux.

⁸⁵² Comme cela a été traité dans les origines familiales, on note dans les archives : « d'Abbadie, abbé laïc d'Arrast » ou encore « d'Abbadie, du lieu d'Arrast » etc. (Fonds d'Abbadie d'Arrast, 93J1-13, AD64).

De l’Ethiopie à la France en passant par l’Irlande, les réseaux sociaux et les conflits familiaux de d’Abbadie témoignent de son statut d’homme d’influence et de son idéal politico-religieux. En dépit de son indéniable appartenance au progrès et de sa foi dans l’innovation, il encourageait un certain immobilisme fondé sur les valeurs chrétiennes et l’Ancien Régime. Né en 1810, il appartenait par bien des aspects au XVIII^e siècle, tandis que bon nombre de ses interlocuteurs aspiraient au XX^e siècle. Dans cette perspective, le choc de leurs cultures n’est pas étonnant et s’explique symboliquement par les deux siècles qui les séparent. Il s’agit de l’un des paradoxes de la personnalité de d’Abbadie, à la fois visionnaire et réactionnaire.

• Les honneurs d’un vénérable savant

La vieillesse de d’Abbadie fut marquée par des distinctions honorifiques, tant sur le plan scientifique, religieux que social. Hormis ses récompenses dans les sociétés savantes qui s’accumulèrent au cours de sa vie, il fut nommé au Portugal, en 1877, au grade flatteur de commandeur de l’Ordre de Santiago, ancien ordre militaire catholique, devenu honorifique et qui, depuis le XIX^e siècle, récompensait les mérites scientifiques, littéraires et artistiques⁸⁵³. En 1879, accompagné de l’amiral Mouchez, de Jansen et de Bréguet, autres grandes figures scientifiques, il prononça le discours d’inauguration du monument dédié à Arago à Perpignan (Fig.60), où il rendit humblement hommage « *au grand maître qui [avait] encouragé [ses] faibles efforts dans cette carrière où il [avait] tant fait* »⁸⁵⁴. Quelques années plus tard, le militaire américain Schwatka, explorateur de l’Arctique, attribua le nom de d’Abbadie à l’un des plus importants affluents de l’immense fleuve Yukon traversant l’Alaska d’Est en Ouest⁸⁵⁵. Pour Virginie, il s’agissait des « *étrennes [de son époux] pour l’année 1884 [...], un vrai triomphe !* »⁸⁵⁶. En tant qu’expert, d’Abbadie eut l’honneur d’être nommé à la présidence du Bureau des Longitudes. En 1891, il fut élu avec une majorité écrasante à la vice-présidence

⁸⁵³ Dossier Gouveia, 152J263, AD64. Avant sa dissolution au XVI^e siècle, cet ordre de la Péninsule Ibérique était connu sous le nom de Saint-Jacques-l’Epée. Ses règles drastiques impliquaient de renoncer aux biens matériels pour prêcher la bonne parole et engageaient ses membres de manière irréversible (DEMURGER A., *Chevaliers du Christ. Les ordres religieux-militaires au Moyen Age*, Seuil, Paris, 2002).

⁸⁵⁴ ABBADIE A. (d’), JANSEN J., BRÉGUET L., MOUCHEZ E., *Inauguration de la statue d’Arago, à Perpignan le 21 septembre 1879*, Firmin-Didot et Cie, Paris, 1879.

⁸⁵⁵ BSG, 1884, t5, p.103. Schwatka relate cette expédition dans un ouvrage (*Along Alaska’s great river*, Cassell & Compagny, New York, 1885). Il y évoque les conditions du baptême de cette rivière, p.189 : « *Shortly after noon we passed the mouth of a large river, [...] which my Indians told me was called the Tah-heen’a by them. The resemblance of this name to that of the Tahk-heen’a made me abandon it, and I called it after M. Antoine d’Abbadie, Membre de l’Institut, the French explorer. In regard to Indian names on this part of the Yukon River, I found that a white man labors under one difficulty not easy to overcome.* » (au début de l’après-midi nous passâmes l’embouchure d’une longue rivière, [...] que mes Indiens appelaient le Tah-heen’a. La ressemblance de ce nom avec celui du Tahk-heen’a me contraignit à l’abandonner, et je le baptisai du nom de M. Antoine d’Abbadie, Membre de l’Institut, l’explorateur français. Au regard des noms indiens dans cette partie du fleuve Yukon, je trouvai que les travaux d’un homme blanc dans la difficulté n’était pas aisés à surmonter). Il semble que le nom d’origine de cette rivière, vraisemblablement la Tazitna, fut rétabli par la suite. Le fleuve Yukon devint l’une des principales voies de communication durant la Ruée vers l’Or.

⁸⁵⁶ Néanmoins, elle avait compris que le nom de son époux était attribué à un massif montagneux d’Alaska (Lettre à Pierre Savorgnan de Brazza, 29 décembre 1883, 29 XII 1883, ANOM).

de l'Académie des Sciences sous la présidence de son ami Duchartre⁸⁵⁷, ce qui impliquait d'en devenir président l'année suivante et allait ponctuellement le priver de sa liberté de travail à Abbadia⁸⁵⁸. En 1896, il reçut la récompense ultime de l'Académie des Sciences, la médaille Arago, en l'honneur de sa carrière et de la donation de son patrimoine à cette institution⁸⁵⁹.

Par ailleurs, son imperturbable militantisme catholique fut récompensé prestigieusement pour la seconde fois en 1881. Le pape Léon XIII l'éleva au grade de commandeur de l'Ordre de saint Grégoire le Grand, dont il reçut le Bref pontifical et la décoration des mains de Massaja (Annexe 20.76)⁸⁶⁰. Il s'agissait d'une reconnaissance de l'ensemble de son œuvre en tant que bienfaiteur et protecteur des missions d'Ethiopie. Ainsi son engagement était-il couronné à la fois par ses confrères et par la plus haute instance catholique. Enfin, concernant son mécénat et ses travaux sur le Pays basque, ses congénères lui remirent en 1894, lors des fêtes de Saint-Jean-de-Luz, un makila d'honneur, ultime signe de reconnaissance, renforcé quelques temps plus tard par le doux surnom de « *Euskaldunen Aita* », le père des Basques. Plus encore que les médailles et les prix, les Basques l'honorèrent de son souvenir impérissable dans leur mémoire. Il fut plus tard évoqué comme figure centrale d'une pastorale, qui lui rendit un hommage émouvant : « *Le village d'Arrast soit béni, car il a donné aux Basques le grand d'Abbadie* »⁸⁶¹. Quoique vieillissant, souffrant de son ophtalmie récurrente, de surdité et de faiblesse pour parler, d'Abbadie continua de s'adonner passionnément à ses activités savantes jusqu'à son dernier souffle. Il assista à sa dernière séance de l'Académie des Sciences le 15 mars 1897 où il écouta les exposés de chimie de Berthelot, les théories mathématiques de Picard et les principes de biologie de Chauveau⁸⁶². Il s'éteignit le 19 mars 1897 dans son appartement de la rue du Bac⁸⁶³. Chatin, nouvellement élu président, se chargea d'annoncer la nouvelle dès la séance suivante, laquelle fut suspendue immédiatement en signe de grand deuil⁸⁶⁴. L'académie, confrontée au décès de ses « immortels » depuis sa création, manifestait ainsi, de manière exceptionnelle, ce qu'elle

⁸⁵⁷ CRAS, 1891, t112, p.13. Il recueillit dès le premier tour 47 suffrages, et Cornu et Loewy 7 et 5.

⁸⁵⁸ Il regrettait qu'on pense à lui pour la présidence car il souhaitait travailler à son observatoire et se trouvait trop sourd. « *Néanmoins on m'a élu, ce qui m'ennuie ; car j'aime tant ma liberté ; mais honneurs obligent* » (lettre à Naudin, s.d., rép. au 15 janvier 1892, 152J479, AD64). A ce titre, il eut la douloureuse tâche d'annoncer les décès de confrères, dont ses amis Quatrefages et Airy. Mais il eut aussi le plaisir de décerner les prix de l'Académie des Sciences, notamment le prix Damoiseau à Radau, et le prix Valz à Puiseux qui avait participé à ses côtés à la mission de Vénus en Haïti (CRAS, 1892, t115, p.393-1113-1184).

⁸⁵⁹ CRAS, 1896, t123, p.1105.

⁸⁶⁰ RP Bruno, ms 2071, f.350, BIF. Rappelons qu'il avait reçu la croix de chevalier de cet ordre en 1839.

⁸⁶¹ En basque : « *Urrustoïko herria benedika dalila, Euskarari eman deio Abadia handia* », in *Abadia Urrustoï Pastoral* (MGAA, 1992, p.14). Une pastorale est un spectacle chanté en euskara, donné en plein air et relatant l'histoire réelle ou légendaire du Pays basque, notamment de figures s'étant illustrées pour la communauté. C'est à l'initiative de Euskaltzaindia (Académie basque) et de Eusko Ikaskuntza (Société d'Etudes Basques) que fut organisée la plus grande réunion internationale consacrée à d'Abbadie, en 1997 (CIAA, 1997).

⁸⁶² DARBOUX G., 2001, p.42 ; CRAS, 1897, p.525-588.

⁸⁶³ Acte de décès n°440, enregistré le 20 mars 1897, 7^{ème} arrondissement, V4E 8645, Archives de Paris. La tradition insiste toujours sur le fait qu'il est décédé dans le même immeuble que Chateaubriand.

⁸⁶⁴ CRAS, 22 mars 1897, p.77-78. « *J'ai le devoir douloureux de faire connaître à l'Académie qu'elle vient d'être frappée d'un grand deuil.* » A son siège, lui succéda Hatt qui écrivit une notice biographique à son sujet.

estimait être une perte incommensurable. Malgré les hommages et la reconnaissance unanime de ses pairs, d'Abbadie refusa par avance tout honneur pour ses funérailles. Ce ne fut donc que pour respecter ses dernières volontés, que ses obsèques n'eurent pas lieu en grandes pompes. Il fut inhumé dans la crypte du château d'Abbadia quatre jours plus tard, le mardi 23 mars 1897, lors d'une belle journée ensoleillée et d'une messe basque traditionnelle. Seuls étaient présents ses métayers, les hommes avec leurs bérets, les femmes dans la tenue traditionnelle de deuil, et Virginie. L'unique figure de renom qui assista à la cérémonie était leur ami Pierre Loti, accompagné de son épouse Blanche⁸⁶⁵. Eliza et Sélina étaient décédées, tout comme Arnould dont deux des enfants seraient venus accueillir la dépouille mortelle de d'Abbadie à la gare d'Hendaye⁸⁶⁶. Julienne était vraisemblablement trop âgée pour faire le voyage depuis le Périgord, à l'instar de la famille de Virginie⁸⁶⁷. Malgré le dépouillement ornemental de la crypte, son épitaphe porte la marque de ses honneurs et arbore les valeurs de religion, de travail et d'authenticité qui gouvernèrent sa vie, comme un ultime message à ses successeurs (Fig.61)⁸⁶⁸.

⁸⁶⁵ « *Le printemps venu tout d'un coup, presque le grand rayonnement chaud de l'été. Ce matin, au soleil de 11 heures, nous allons, Blanche et moi, à Abbadia, pour l'enterrement du pauvre vieux M. d'Abbadie. Et, dans la petite chapelle du château, dont les fenêtres sont ouvertes sur le ciel bleu, c'est une messe chantée qui rappelle le vieux temps. Rien que les fermiers en bérets, les fermières en mantille noire ; pas d'invités du dehors. Un tranquille ensevelissement du châtelain d'autrefois, au milieu de la magie du printemps qui, depuis des siècles, demeure la même.* » (23 mars, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch).

⁸⁶⁶ MGAA, 1992, p.115-117.

⁸⁶⁷ Hormis Julienne, le faire-part de décès fut édité par des membres de la famille de Virginie : de Veyssière, de Chizy (sa nièce), Vincent de Saint-Bonnet (sa nièce et ses cousins), Exelmans (ses cousins) et de Blonay (sa cousine) (1.08, CCCIO).

⁸⁶⁸ « *Sous cette pierre repose Antoine d'Abbadie, membre de l'Institut et du Bureau des Longitudes, Chevalier de la Légion d'Honneur, membre de plusieurs ordres étrangers, né à Dublin le 10 janvier 1810 mort à Paris le 19 mars 1897. Ses devises ont été la règle de sa vie : Ma foi et mon droit, In labore felicitas, Plus être que paraître.* »

B. Virginie d'Abbadie, vertueuse épouse du XIXe siècle

Le château d'Abbadia doit sa renommée à son illustre commanditaire, d'Abbadie. L'édifice n'en porte pas moins la trace de celle qui fut l'éminence grise du grand savant, son épouse. Qui était cette femme qui l'accompagna jusqu'au tombeau ? Comment qualifier son rôle et son rang au sein de la haute-société ? Contrairement à la correspondance de son époux, les quelques lettres de Virginie d'Abbadie qui nous soient parvenues sont rares, ce qui les rend d'autant plus précieuses. En conséquence, son portrait relève davantage du regard que son cercle de connaissances a porté sur elle. Compte tenu des archives, il apparaît que cette femme du XIXe siècle était dépeinte essentiellement par des hommes, qui la percevaient, peut-être flatteusement, comme une femme d'exception.

1. L'épopée matrimoniale de d'Abbadie

Si la vie scientifique de d'Abbadie est globalement connue, il n'en est pas de même de sa vie maritale. Un projet de noces fut longtemps impensable pour cet explorateur qui passa sa jeunesse à courir les périls de l'Ethiopie. Il ne rentra définitivement en France qu'en 1849, alors âgé de trente-neuf ans et disposé plus que jamais à prendre épouse. Pour quelles raisons ce mariage était-il désormais indispensable ? Que révèlent les vicissitudes de ce projet matrimonial ? Il faut savoir que, malgré sa fascinante personnalité, la quête d'une promise s'avéra particulièrement difficile pour d'Abbadie, mais l'issue en fut heureuse.

- **Caput quaerere... uxorem : l'impossible quête... d'une épouse**

Par sa durée et ses péripéties, la recherche d'une épouse pour d'Abbadie ressemble à bien des quêtes amoureuses d'hier et d'aujourd'hui. Son idéal féminin devait répondre à la fois à son rang et à son idéal romantique. Le choix du conjoint, régi par le dictat normatif de la haute-société, était souvent contraint par une stratégie économique et le poids de la communauté ou de la parenté. Ainsi d'Abbadie considérait-il le mariage comme un gage de respectabilité⁸⁶⁹. Il avait une vision négative du célibat qu'il assimilait à une lâcheté morale et qu'il n'estimait légitime que dans le cas d'un homme d'église⁸⁷⁰. « Mais je me dis que ma vie est inutile telle que je la mène », constatait-il. « Il faut être ou marié, ou prêtre, ou moine. Je ne vois pas le moyen de sortir de ce trilemme et j'attends en priant toujours que Dieu m'éclaire

⁸⁶⁹ SEGALIN M., FINE A., « Famille et mariage », in DUPÂQUIER J. (dir.), 1995, 403-457.

⁸⁷⁰ « *I have always thought that there is moral cowardice in remaining a bachelor, for we thus evade the highest duties of the man. The only exception is that of the man who enters Holy orders because all the children of his neighbours become his own & because it is thus his proper duty to instruct them by precept & by example* » (J'ai toujours pensé qu'il y a de la lâcheté morale à rester célibataire, car ainsi on fuit les plus hauts devoirs de l'homme. La seule exception est celle de l'homme qui entre dans les ordres sacrés parce que tous les enfants de ses voisins deviennent les siens et parce qu'il est ainsi de son propre devoir de les instruire par préceptes et exemples) (P38).

pour quelque parti avant qu'il ne soit trop tard »⁸⁷¹. S'il ne s'unissait pas à Dieu devant les hommes, il fallait donc qu'il s'unisse à une femme devant l'autel. Cependant, la crainte de se tromper dans ses choix le terrorisait. « J'ai comme tu l'as pressenti, écrivait-il à sa sœur Sélina, une peur terrible de me lier et n'ai pas fait depuis ma dernière lettre aucun pas en ce sens »⁸⁷². Sans doute devait-il dépasser quelques handicaps : son passé d'explorateur, voire d'aventurier, pouvait effrayer les parents des prétendantes⁸⁷³, lesquelles pouvaient encore être rebutées par son âge avancé⁸⁷⁴. Il confiait souvent à Sélina et Eliza son manque de confiance et son découragement, qui aboutissait parfois à la conclusion désenchantée « *autant en emporte le vent* »⁸⁷⁵ parce qu'il avait la manie désespérante de n'être attiré que par des femmes mariées⁸⁷⁶. De surcroît, se dressait devant lui une contrainte supplémentaire, la « *tyrannique* » tradition française proscrivant la vie commune avant le mariage, à l'inverse des pratiques d'Outre-Manche⁸⁷⁷. De fait, les codes nuptiaux, encore fortement ancrés dans la tradition cléricale en dépit des avancées révolutionnaires, restreignaient la vie conjugale à l'officialité du mariage et à l'issue d'un passage rituel de la mariée vers son nouveau foyer⁸⁷⁸. Ce poids de la société incommodait le romantique et idéaliste d'Abbadie, qui redoutait de se tromper. Pourtant, ses exigences, concernant notamment l'apparence physique, avaient été revues à la baisse avec les années, si bien qu'il se contentait désormais d'instruction, de tendresse et d'un âge indifférent. Le seul charme qu'il s'autorisait à exiger était une disposition à la musique qui satisferait son goût artistique⁸⁷⁹. Cependant et quoi qu'il en dise, il se pliait aux usages dus à sa condition sociale. L'élue de son cœur devait provenir d'une famille de haut rang, seul garant d'une culture supérieure, d'un patrimoine convenable et d'une image sociale distinguée. Et, à tout cela s'ajoutait la nécessité du consentement du chef de famille, en l'occurrence, de sa mère. Quoique sans valeur juridique à son âge, cela relevait du poids de la tradition des notabilités et d'un modèle de société encore patriarcale⁸⁸⁰. Ainsi, Mme d'Abbadie exprima plusieurs refus, souvent motivés par un statut social insuffisamment élevé ou, parfois même, par les sempiternelles hésitations de son fils⁸⁸¹.

⁸⁷¹ C213.

⁸⁷² C213.

⁸⁷³ Par exemple, en octobre 1852, il rencontra la fille de bon parti et avait essuyé un refus catégorique dès lors que sa mère l'avait vu fumer (C111). Rappelons que les explorateurs, quoique ambassadeurs du monde occidental à l'étranger, étaient souvent perçus comme des marginaux dans leur propre société (HUGON A., 1991, p.31-35).

⁸⁷⁴ Il reconnaissait être trop difficile en matière de femme (D15). Son âge se révélait souvent handicapant, ce qui le complexait d'autant plus : « *Je doute fort qu'à mon âge, je trouve une femme qui fasse attention à moi...* » (C11).

⁸⁷⁵ C26.

⁸⁷⁶ « *Ou bien la mauvaise chance s'en mêle, ou bien le mariage développe des (ill.) d'une manière rare car je n'ai encore jamais une femme qui me plaît sans apprendre aussitôt qu'elle est mariée* » (C2). « *Je n'ai encore vu de femmes qui me plaisent qu'en très petit nombre, celui qui appartient à d'autres sans doute* » (C34).

⁸⁷⁷ C97.

⁸⁷⁸ Il était encore d'actualité d'organiser plusieurs repas, la noce à proprement parler, ainsi que des échanges de biens avant que la mariée n'accède à son foyer (SEGALEN M., FINE A., 1995, 403-457).

⁸⁷⁹ « *Fortune, jeunesse et beauté s'en vont du reste et c'est l'âme que je voudrais. Je demande de l'instruction, au moins des voix de Syrène, et beaucoup de tendresse habituelle.* » (C97).

⁸⁸⁰ SEGALEN M., FINE A., 1995, 403-457.

⁸⁸¹ Par exemple, fin 1853, elle « *mis son veto* » parce qu'il était trop indécis (D216-219).

Quoique non dupe du caractère superficiel des mondanités, d'Abbadie commença dès son retour en Europe à se prêter sans grand succès au jeu des rencontres mondaines, notamment dans les salons parisiens où se rendait le Faubourg Saint-Germain⁸⁸². Par ailleurs, comme le voulait l'usage, se mit en place un système de rencontre matrimoniale, organisé autour de femmes qui détenaient le rôle quasi officiel et donc respectable de stratèges entremetteuses. A son service, se démenaient notamment la baronne de Lalande (Fig.62), dont la correspondance entre 1849 et 1857 faisait quasi-exclusivement l'objet de démarches et conseils matrimoniaux⁸⁸³, ou la maréchale d'Exelmans, épouse du renommé pair de France, dont plusieurs nièces furent recommandées à d'Abbadie dès 1852⁸⁸⁴. Mais, fin 1853, la stagnation de sa situation se plaçait au centre des discussions du tout Paris où commençaient à poindre des opinions mitigées à son égard⁸⁸⁵. De 1854 à 1858, il fut contraint de s'éloigner des mondanités de la capitale et de mettre ces démarches entre parenthèses au profit de ses travaux sur la géodésie éthiopienne⁸⁸⁶. Ses soirées, si nombreuses auparavant, étaient désormais bien rares et il ne se rendait à l'opéra que tous les deux ou trois ans⁸⁸⁷. Mais le sujet ne l'abandonna jamais complètement. La plupart du temps, il soulignait péjorativement sa condition solitaire, se rassurant en pensant à Charles, encore « *moins disposé* » que lui au mariage⁸⁸⁸. Mais il lui arrivait occasionnellement de manifester plus ouvertement sa disponibilité, par exemple auprès de Louis-Lucien Bonaparte⁸⁸⁹. Le temps passant, d'Abbadie voyait diminuer ses atouts pour séduire une femme du monde, ainsi que sa famille, et son célibat le pesait aussi bien moralement⁸⁹⁰ que matériellement⁸⁹¹. En somme, après huit ans de vaines recherches, il était sur le point de déposer les armes, expliquant à Mme de Montalembert le caractère vain de tentatives supplémentaires (Annexe 20.11). Finalement, ce qu'il espérait était bien plus difficile à obtenir

⁸⁸² En 1852, il « *tournoyait dans Paris* » depuis plusieurs mois (C11), se mit à fréquenter le salon de Denise de Larochevoucault, « *où se rendait tout le faubourg Saint-Germain* » (C2) et disait assister « *pas mal à de grosses et belles soirées* » (C26). Il avait ignoré les codes et ne discernait que « *la surface* » de ces mondanités (C11).

⁸⁸³ Mme de Lalande l'informait de nouvelles opportunités, le faisant parfois sans illusion. Ainsi elle plaida pour une jeune femme aux origines méridionales, qui passerait pour une « *eusqualduna garbigarbi bat enzat* » (une basque très pure), argument *a priori* imparable pour d'Abbadie (Lettre de Mme de Lalande, 25 [novembre 1852], 152J387, AD64). Ou bien elle évoquait une prétendante de vingt-sept ans bien élevée mais sans fortune ni talent musical, au sujet de laquelle la réponse négative avait été justement anticipée : « *vous allez dire que vous n'en voulez pas et qu'il y en a beaucoup de celles-là.* » (lettre de Mme de Lalande, 5 octobre 1853, 152J387, AD64).

⁸⁸⁴ C111.

⁸⁸⁵ Mme de Lalande tenta alors de l'alarmer en lui rappelant ses qualités : « *quel bon modèle pour les chefs de famille, quel respectable père, quel bon excellent mari ; mais vous ne voulez rien de tout cela, c'est l'opinion du pays.* » Aussi regrettait-elle tristement qu'il n'ait su profiter de ses atouts pour faire « *sa vie plus gaie, plus profitable* » (Lettre de Mme de Lalande, 14 novembre 1853, 152J387, AD64).

⁸⁸⁶ Séjourant à Bordaberri, il confiait ainsi à Juste d'Urbain : « *seulement comme je ne suis pas marié, je ne sais où je serai quand vous viendrez en France* » (F10). Il reconnaissait amèrement « *[vivre] beaucoup trop isolé* » pour un éventuel projet de noces et estimait n'avoir « *aucune probabilité de trouver* » femme (G143).

⁸⁸⁷ G410.

⁸⁸⁸ G111.

⁸⁸⁹ Il s'enquit auprès de lui de nouvelles de jeunes femmes de sa connaissance (H111).

⁸⁹⁰ A l'écart des mondanités, il en était arrivé à se demander s'il n'était « *pas trop tard pour être bon à quelque chose* » (G410). A l'occasion du décès de l'épouse de son ami Dubourg, d'Abbadie lui présenta ses condoléances en se montrant plus fataliste que jamais quant à sa propre situation, s'estimant « *inutile sur la terre parce que je ne suis pas prêtre et que je n'ai pas rempli les nobles et doux devoirs de mari ou de père* » (H74).

⁸⁹¹ car sa fortune ne croissait pas autant qu'il le souhaitait. Aussi déclina-t-il une proposition d'investissement de Julienne « *En France, il m'est impossible d'y songer, à moins d'être aidé par quelque dame* » (C97).

qu'un arrangement à l'ancienne entre deux familles. S'il était aisé de déceler des intérêts matériels dans une hypothétique union, d'Abbadie se montrait trop pointilleux dans sa quête de perfection sentimentale. D'ailleurs, ses perpétuelles plaintes traduisent bien l'exaltation des sentiments et de la fuite du temps propres au romantisme⁸⁹². Pourtant, ses proches ne cessaient de le seconder dans cette épreuve : tantôt l'un, à l'affût de toute opportunité, regrettait le statut de domestique d'une Irlandaise qui aurait pu convenir⁸⁹³, tantôt l'autre envoyait une de ses photographies à une éventuelle prétendante⁸⁹⁴. Malgré la bonne volonté de ses amies, Mmes de Montalembert, de Lalande, de Laborde-Noguez, la maréchale d'Exelmans, trop d'exigences intangibles rendaient son projet irréalisable.

- **Des noces inespérées**

La solution vint finalement de son ami le plus proche, Laborde-Noguez, - investi encore plus concrètement pour l'avenir matrimonial de d'Abbadie depuis le décès soudain de son épouse en 1855 -, et plus précisément, de sa belle-famille, les Exelmans. En août 1858, il leur rendit visite dans le Lyonnais où il négocia avec sa belle-sœur, Marie Exelmans, une mise en relation avec l'une de ses cousines (Annexe 8)⁸⁹⁵. Puis, après avoir discuté avec l'intéressée, dont d'Abbadie ignorait le nom et la condition, Marie Exelmans et son père, Octave Vincent de Saint-Bonnet, acceptèrent de le rencontrer dans les plus brefs délais⁸⁹⁶. Contre toute attente, le 29 octobre, d'Abbadie apprit qu'il serait également reçu par la « *principale intéressée* » qui, une fois n'est pas coutume, ne considéra pas son âge en sa défaveur (Annexe 20.14). Alors, Laborde-Noguez, trop heureux à l'idée d'une alliance entre sa famille et son ami, lui prodigua une foule de conseils tant sur l'apparence que sur la stratégie de séduction à adopter⁸⁹⁷. Il était convaincu que d'Abbadie et cette mystérieuse jeune femme seraient unis par une même « *passion du bien et du beau* » (Annexe 20.14). Le savant commença dès lors à mener son enquête afin d'éviter les maladresses et se mit en route pour le Lyonnais fin octobre⁸⁹⁸. Après trois entrevues, il pensait avoir fait une impression favorable sur la jeune femme. Le premier portrait qu'il dressa de Virginie Vincent de Saint-Bonnet

⁸⁹² JULLIAN R., *Le mouvement des arts du romantisme au symbolisme. Arts visuels, musique, littérature*, coll. L'Évolution de l'Humanité, Bibliothèque de Synthèse Historique, Albin Michel, Paris, 1979, p.

⁸⁹³ Lettre de Laborde-Noguez, 9 juin [1854], 152J369, AD64.

⁸⁹⁴ Lettre de Mme de Lalande, 6 août 1857, 152J387, AD64.

⁸⁹⁵ Le 1^{er} septembre 1858, il informait d'Abbadie avec optimisme de son retour de Saint-Bonnet où il avait laissé « *sa belle-sœur en bonne voie* » (Lettre de Laborde-Noguez, 1^{er} septembre 1858, 152J369, AD64).

⁸⁹⁶ D'Abbadie ne connaissait qu'un élément au sujet de la jeune femme, son âge avancé, qui ne paraissait pas la presser à se marier (H455). Le 27 octobre 1858, Laborde-Noguez l'enjoignit de se rendre immédiatement à Lyon afin de rencontrer les intermédiaires. Marie Exelmans « *connaissant très bien sa cousine* » jugerait de leur compatibilité de caractère (Lettre de Laborde-Noguez, 27 octobre [1858], 152J369, AD64).

⁸⁹⁷ Avant la rencontre, Laborde-Noguez se réjouissait : « *vous serviriez de trait d'union entre nous, si nous avions besoin de trait d'union* » (Lettre du 1^{er} septembre 1858, 152J369, AD64). Il acheva ses conseils ainsi : « *tachez de vous montrer à elle aussi par vos meilleurs côtés, qu'elle puisse juger de ce qu'il y a sous votre originalité de chaleureux, d'enthousiaste, de chevaleresque* » (Lettre du 29 octobre 1858, 152J369, AD64).

⁸⁹⁸ Le 30 octobre, décision fut prise de se rendre à Lyon mais d'Abbadie s'interrogeait encore auprès de Laborde-Noguez sur les Vincent de Saint-Bonnet. Il était question de mettre toutes les chances de son côté parce qu'il « *songeait obstinément à se marier* » (H455) et qu'il souhaitait éviter « *d'offenser par ignorance* » (H462).

(Fig.63), qu'il nommait encore pudiquement « *Mlle V.* », tend vers une forme d'objectivité acquise au gré des expériences malheureuses⁸⁹⁹. Rassurant sa mère sur l'appartenance de sa famille à la « *Haute bourgeoisie* », il affirmait se sentir disposé envers Virginie et n'attendait plus que le consentement de celle qui gouvernait la famille avec une poigne de fer⁹⁰⁰. Sa réaction fut toutefois bien plus emphatique lorsqu'il s'adressa à Laborde-Noguez, évoquant le coup de foudre et la prédestination amoureuse, emblématiques du romantisme et au cœur de sa quête⁹⁰¹. Mais il ne put revoir sa prétendante avant de quitter Lyon, car le frère unique de cette dernière, Gustave, ignorant ces entrevues, était subitement de retour pour les couches de son épouse (Annexe 20.15). Virginie était placée sous l'autorité traditionnelle du chef de famille qui, depuis le décès de son père, n'était autre que son frère. Malgré les doutes, d'Abbadie se sentit dès lors « *moralelement fiancé* », attendant avec impatience le voyage à Toulon proposé par Marie Exelmans (Annexe 20.15)⁹⁰² pendant que Laborde-Noguez continuait d'œuvrer en sa faveur à Lyon (Annexe 20.16). Enfin, après dix ans de quête interminable, ses fiançailles avec Virginie eurent lieu sur la côte d'Azur, « *à côté de la mer que j'aime tant* », le 28 décembre 1858⁹⁰³. Empli de lyrisme et d'une passion naissante, d'Abbadie aspirait désormais à l'épanouissement amoureux, dont il avait trouvé les modèles chez les auteurs romantiques⁹⁰⁴. Quant à sa fiancée, elle semblait dans les meilleures dispositions à son égard⁹⁰⁵. De peur que le charme ne se rompe, il demanda alors à ses proches de prier pour lui et commanda à Sélima de faire dire une messe à son attention en cas de succès⁹⁰⁶.

Dans les premiers temps suivant les fiançailles, le couple souhaita la plus grande discrétion quant à ce projet bouleversant leur intimité⁹⁰⁷. Pourtant, les modalités et l'organisation des noces se concrétisaient de jour en jour, à l'instar de l'extrême nervosité de d'Abbadie, qui se sentait « *comme la première fois où [il avait] traversé le fleuve Abbay au milieu des crocodiles* ». Il se rendit à Londres quelques jours en vue de faire des achats pour sa mère et sa fiancée. Puis il commença à envisager leur vie commune, son logement personnel

⁸⁹⁹ « *Whatever happens I was never so near being married as at present. Miss... has an ugly name, what many will call an ugly nose, & is full 30 but not yet 31 years old. The 3 items form as far as I can see the bad side of the question.* » (Quoi qu'il arrive, je n'ai jamais été aussi prêt de me marier que maintenant. Mlle... a un vilain nom, ce que j'appellerai un vilain nez, et a ses trente ans révolus mais pas encore trente-et-un. Ces trois critères forment aussi loin que je puisse voir le mauvais côté de la question) (H465).

⁹⁰⁰ Il se sentait « *slightly disposed* » (légèrement disposé) envers la jeune femme et n'attendait plus que ses « *consent and sanction* » (consentement et sanction) (H465).

⁹⁰¹ Il se faisait un « *devoir impérial* » d'informer Laborde-Noguez que « *Madame V.* » lui plaisait « *énormément* » et ajoutait : « *il n'y avait pas deux minutes que j'étais avec elle à St Bonnet et déjà je me disais d'elle une personne qui me mènerait à sa guise.* ». Il se sentait également encore tout ému qu'elle lui ait tenu la main (H465).

⁹⁰² H467-478-484-498. Il évoquait ses souvenirs de Lyon « *embellis* » (H484) et sa future entrevue avec sa « *pervenche [...]* sur le rivage de la Méditerranée » (H498).

⁹⁰³ 12.

⁹⁰⁴ Notamment Schiller : « *ce que je désire maintenant, c'est cet échange des âmes dont parle Schiller* » (12).

⁹⁰⁵ Il confia en effet qu'« *elle dit qu'elle a pu me pénétrer et avoir donné sa foi à un homme dont le [ill.] est encore un mystère pour elle.* » (14).

⁹⁰⁶ Ce qu'il motivait ainsi : « *malgré mes très nombreuses aventures, c'est la première fois que j'ai demandé faveur auprès d'une femme* » (123). Sélima eut la primeur de l'annonce des fiançailles (12-118).

⁹⁰⁷ Il fallait « *garder le secret* » (15-18).

d'Aragorri ne pouvant accueillir décemment sa future épouse⁹⁰⁸. Mais il lui incombait surtout de prendre en main l'organisation administrative de l'évènement, qu'il imaginait aisée en raison de l'absence du père de Virginie⁹⁰⁹. Toutefois, comme d'Abbadie l'avait fait précédemment et conformément à l'usage de la haute-société, le frère de Virginie, en tant que fils aîné, avait repris les rênes de la famille. D'Abbadie ne put passer outre l'exigence d'un contrat de mariage imposé selon « *l'usage des Vincent* »⁹¹⁰. Globalement, cette coutume ancrerait cette famille dans une culture juridique régionaliste, relevant des mœurs du Forez⁹¹¹ dont ils étaient originaires. Contraint et forcé, d'Abbadie fit ressentir sa contrariété à Gustave, imputant à cette décision des lenteurs qui risquaient de décaler la noce en plein Carême, ce qui allait à l'encontre de la bienséance⁹¹². D'autre part, sur un plan matériel, le mariage dans la haute-société était régi par des codes inspirés de la tradition et reposant sur un échange cérémoniel de biens, c'est-à-dire une dot constituée par le père de la mariée et une corbeille composée par le fiancé⁹¹³. En ce qui concerne la corbeille, contrairement à l'usage, Virginie souhaitait s'en charger elle-même après le mariage⁹¹⁴. Quant à sa dot, relativement considérable, elle assurerait au couple un niveau de vie confortable. D'Abbadie, qui craignait de voir ses ressources financières s'épuiser, allait être à la tête d'un important patrimoine. Par ailleurs, il dut, comme tout citoyen, réunir les documents administratifs nécessaires (Annexe 20.18)⁹¹⁵ tout en déplorant l'institution moderne du mariage dont la Révolution avait fait un acte désacralisé, laïc et civil⁹¹⁶. Aussi fut-il enchanté que sa fiancée promette « *de communier le jour de ses noces* » (Annexe 20.17). Malgré tout, ce mariage restait un moment de bonheur partagé⁹¹⁷. D'Abbadie ne cessait de fondre en déclarations lyriques et passionnées auprès de sa future épouse, qui ne paraissait pas insensible à son expérience d'explorateur à en croire le nom intime qu'il se donnait « *votre Ethiopien* » (Annexe 20.18). Malgré les dires de

⁹⁰⁸ En grand seigneur, il préféra attendre le jugement de cette dernière quant à leur logement provisoire. Il pensa d'abord séjourner deux semaines à Saint-Jean-de-Luz (I15) puis reçut les propositions d'hébergement de Charles à Saint-Etienne-de-Baigorry et de Julienne dans le Périgord, toutes deux déclinées par la fiancée (I19).

⁹⁰⁹ De sa famille proche, il ne lui restait que sa mère, son frère et son oncle (H465). C'est pourquoi il pensait que « *si mon affaire se décide, ce sera sans doute sans intermédiaires aucuns, car la situation s'est ainsi dessinée, et Mlle V. n'a ni père ni tuteur et mène sa mère qui n'a pas d'opinion de moi qui soit bonne ou mauvaise.* » (H482).

⁹¹⁰ H467-I15-I42.

⁹¹¹ TOUR-VARAN M. (de la), *Armorial et généalogies des familles qui se rattachent à l'histoire de Saint-Etienne*, Montagny, Saint-Etienne, 1854.

⁹¹² « *ce qui ne serait pas bien car ce serait commencer [leur] union pendant une période de pénitence.* » (I20). Sous l'Ancien Régime, on évitait de célébrer les noces pendant le Carême car c'était le clergé qui régissait cet acte. A partir de la Révolution, cette tradition fut de moins en moins observée mais continua d'être présente dans certains milieux particulièrement proches de l'Eglise (GOY J., 1995, p.84-116).

⁹¹³ SEGALIN M., « Le mariage », in DUPÂQUIER J. (dir.), 1995, p.423-435. En général, la dot était constituée d'une importante somme d'argent, et la corbeille de tissus, bijoux et autres objets précieux féminins.

⁹¹⁴ I19-25.

⁹¹⁵ Il demanda à Daguerre, son régisseur d'Arrast, de lui procurer son extrait de naissance « *en y faisant figurer la promesse de mariage avec Mlle Virginie Vincent de Saint-Bonnet, légitime de feu David Vincent de Saint-Bonnet et de Jeanne Catherine Bertholon* » (I38).

⁹¹⁶ GOY J., 1995, p.84-116. D'Abbadie avait « *consenti à grand regret de passer sous la férule du maire* » (I15). La pression de l'organisation nuptiale laissait ainsi ressurgir le légitimiste qui sommeillait provisoirement en lui : « *Je hais ces fourches caudines de la loi. Puisse-nous vivre assez pour la voir abolir.* » (I38). En outre, il remettait sur le compte de ses péripéties administratives l'impossibilité de convier Charles, ce qui peut également être imputable à la confession protestante de son épouse (I43).

⁹¹⁷ Laborde-Noguez était enchanté d'autant plus que Octave Vincent de Saint-Bonnet se faisait une joie de devenir l'oncle de d'Abbadie (Lettre de Laborde-Noguez, 10 janvier 1859, 152 J 369, AD64).

d'Abbadie, les démarches nuptiales se déroulèrent assez rapidement. Si les obligations administratives séparèrent les fiancés en janvier, le mois de février fut particulièrement riche en événements officiels. Les bans furent publiés à Arrast et à Lyon, respectivement les 6 et 13 février 1859. Le 8 février, suite à la requête de Mme d'Abbadie mère ne pouvant voyager, un acte de consentement fut établi à Paris par le notaire Billion Durousset. Puis le couple se rendit à Lyon où les cérémonies étaient prévues. La veille de la noce civile, le 20 février, eurent lieu la signature du contrat de mariage, devant le notaire Deloche, et le grand dîner familial⁹¹⁸. Cette organisation des cérémonies relevait des usages traditionnels, qui ritualisaient, notamment par des festins préalables au mariage, la passation d'autorité sur l'épouse⁹¹⁹. Enfin, le mariage fut célébré d'abord en la mairie du 2^{ème} arrondissement de Lyon, le 21 février 1859, à midi et demi. Virginie avait pour témoins sa mère, son cousin - le marquis Amédée de Serres -, ainsi que son frère Gustave. Quant à d'Abbadie, il était entouré de ses deux témoins, Arnould et son beau-frère Glais-Bizoin⁹²⁰. Quoiqu'invités, Julienne et son époux ne firent pas le déplacement. Quant à Charles, il était dans l'incapacité d'être présent en raison de l'accouchement de son épouse⁹²¹. Mais la « *férule du maire* », si elle était légalement obligatoire, importait bien moins que l'union devant Dieu. D'Abbadie considérait qu'il fut réellement marié le 24 février 1859⁹²² lors de la cérémonie religieuse en la chapelle du couvent du Sacré-Cœur de Lyon⁹²³. En dépit de la rareté des témoignages concernant le déroulement des noces, il est aisé d'imaginer l'atmosphère sereine et méditative de la cérémonie. Les époux, particulièrement dévoués à la foi, se livrèrent fort probablement à la communion, entourés d'un comité peu nombreux et trié sur le volet. D'Abbadie annonça plus tard la nouvelle de son union par l'envoi d'environ trois cents faire-part à ses relations basques, parisiennes, nationales, scientifiques, anglaises et africaines⁹²⁴. En somme, il annonçait publiquement son nouveau statut d'homme marié à la tête de son propre cercle.

- **Premiers pas dans la vie commune**

L'union officialisée, il ne leur restait plus qu'à « *perpétuer [...] les bonnes, nobles et généreuses races* » et à espérer qu'ils voient « *les enfants de [leurs] enfants* », comme le leur

⁹¹⁸ Il en informait Julienne et Arnould (Petit recueil, f.9-13, Arch. Abbadia).

⁹¹⁹ SEGALÉN M., « Le mariage », in DUPÂQUIER J. (dir.), 1995, p.423-435.

⁹²⁰ Acte de mariage n°102, registres paroissiaux et d'état civil, Lyon - 2ème Arrondissement, Mariages: 03/01/1859-31/12/1859 (vue 52) 2E665, Archives municipales de Lyon. L'acte est également signé par l'épouse de Gustave.

⁹²¹ Petit recueil, f.11-13, Arch. Abbadia.

⁹²² I46.

⁹²³ Avec l'aide de Mme Barral et Mme de Serres, épouse du témoin de la mariée. « *Le souvenir de ce petit sanctuaire tranquille, si rempli et de paix et de prière, nous suivra toujours [...]. Grâce à votre aimable complaisance, je dois, quoique homme, une grande part de bonheur au couvent du Sacré-Cœur.* » (I44). Il n'a pas été possible de localiser les bâtiments du couvent bien que la Congrégation des Religieuses du Sacré-Cœur possède toujours une délégation à Lyon, centralisée administrativement dans une maison.

⁹²⁴ I58-59.

souhaitait religieusement l'abbé Inchauspé⁹²⁵. Mais le couple d'Abbadie avait-il seulement l'intention de perpétrer une descendance ? Et s'accordait-il réellement sur le sujet ? La veille de la signature du contrat de mariage, d'Abbadie indiqua à Charles n'avoir aucune intention de « *faire souche* »⁹²⁶. Cette posture se voulait très radicale pour quelqu'un qui allait se marier de manière imminente. Il est donc légitime de se demander si sa fiancée avait connaissance d'une telle position, et si tel était le cas, de quelle teneur était la sienne. Beaucoup de questionnements s'échafaudent autour de ce sujet d'autant que l'absence de descendance semble parfois involontaire et s'assimiler, si ce n'est à une souffrance, du moins à un regret⁹²⁷. Il invoqua parfois son âge trop avancé pour subvenir durablement aux besoins d'enfants⁹²⁸, ce qui, dans ce cas, semblerait un acte délibéré de sa part. Mais d'autres fois, ces interlocuteurs sous-entendaient l'échec involontaire de tentatives d'enfantement⁹²⁹. S'il est difficile d'apporter une réponse définitive, force est de constater que cette absence de fécondité correspond à une tendance générale de faible natalité observée dans les classes élevées du XIXe siècle. En effet, la fin du XVIIIe siècle et la période postrévolutionnaire assistèrent au contrôle des naissances par le biais de la contraception, particulièrement dans les élites et à plus forte raison dans les mariages tardifs, en raison du changement de société, de l'individualisme de rigueur et de la volonté de préserver le patrimoine familial. En outre, aussi étonnant soit-il, l'Eglise cautionnait implicitement la nouvelle politique antinataliste, notamment malthusienne, afin de préserver les valeurs de l'union sacrée du mariage en évitant ainsi l'envie d'adultère. Elle approuvait, de plus, la vie conjugale sans intention de procréer, par la voie de la chasteté⁹³⁰. Que ce soit du point de vue démographique ou religieux, l'infécondité du couple d'Abbadie est donc loin d'être isolée et n'était pas en décalage avec ses valeurs morales⁹³¹.

Le mariage fut suivi de voyages, motivés tant par les obligations professionnelles que par l'avant-gardiste lune de miel « à la façon anglaise ». Cette pratique témoignait de leur statut privilégié et de l'influence de la culture britannique sur leur milieu. En effet, découlant des visites de terres familiales sous l'Ancien Régime, la lune de miel vit le jour Outre-Manche une trentaine d'années avant le voyage des d'Abbadie et elle tendait à se développer au sein de

⁹²⁵ Lettre de l'abbé Inchauspé, 19 mars Saint-Joseph 1859, 152J296, AD64.

⁹²⁶ « *je n'ai nullement l'idée de faire souche si ce n'est par mes neveux qui Dieu merci porteront un nom que je tacherai de grandir s'il me reste de la vie.* » (I43).

⁹²⁷ En témoignent l'allusion à Marie de Laborde-Noguez, « *Puisque je ne puis avoir d'enfant moi-même, je dois me consoler en aimant les enfans de mes amis* » (D201) ou la prétendue promesse à Arnould « *Dieu ne m'a pas donné des enfans mais les tiens seront les miens.* » (Lettre de Julienne, janvier 1896 in Fonds Lasteyrie du Saillant in GOYENETCHE M., 1997).

⁹²⁸ Lors du mariage de de Lancre, il le félicita en lui épargnant de lui « *exposer en détails [sa] théorie favorite qu'on doit se marier pour jeune et jouir du plaisir de se promener avec un fils de sa propre taille* » (J395).

⁹²⁹ Cette religieuse au couvent du Saint-Rosaire de Mauléon lui écrivit en partie à ce sujet en mars 1861 : « *Vous ne m'oublierez pas je vous prie auprès de Mme d'Abbadie, à qui je porte sans la connaître beaucoup d'intérêt, j'aurais désiré qu'elle vous eut fait revivre dans vos enfans, mais encore il ne faut pas désespérer.* » (Lettre de Sœur Marie Stéphanie, 12 mars 1861, 152J633, AD64).

⁹³⁰ BARDET J.-P., LE BRAS H., « VII. La chute de la fécondité », in DUPÂQUIER J., 1995, p.351-402.

⁹³¹ La natalité de leur milieu corrobore ces constats de contrôle des naissances, Laborde-Noguez deux garçons ou encore les sœurs mariées de d'Abbadie aucune descendance.

la haute-société. Son objectif symbolique consistait en l'affirmation identitaire et l'émancipation du couple par rapport à son lignage⁹³². Tout d'abord, les d'Abbadie rendirent naturellement visite à Mme d'Abbadie mère à Paris (Annexe 20.17) puis séjournèrent entre mars et avril à Aragorri, souhaitant apporter des améliorations notoires à cette modeste demeure⁹³³. Initialement prévu en Orient et en Méditerranée comme la plupart des lunes de miel du XIXe siècle⁹³⁴, leur véritable voyage de noces eut lieu en Allemagne. Mais ce choix ne dépendait pas seulement des propensions romantiques du nouveau couple. Il était surtout motivé par les devoirs scientifiques de d'Abbadie, qui surveilla les calculs géodésiques de Radau à Munich pendant trois semaines⁹³⁵. En pleines festivités du mois de mai, ce séjour fut cependant propice à de beaux souvenirs si bien que Virginie décréta préférer Munich « à tous les lieux du monde »⁹³⁶. Fin mai, le couple se trouvait à Dresde, où d'Abbadie recopia patiemment une cinquantaine de pages du manuscrit éthiopien du Pasteur Hermas, dont il allait proposer une rigoureuse traduction latine « à faire pâlir Cicéron et Virgile ». Avant leur retour en France, ils séjournèrent trois jours en Suisse Saxonne, un ou deux jours à Berlin, puis à Hambourg, à Kiel-en-Holstein, où d'Abbadie déposa le manuscrit éthiopien à son correcteur, et enfin à Cologne et Aix-la-Chapelle. Conduits par la passion des chevaux de Virginie, ils visitèrent les écuries du roi de Hanovre et acquirent du matériel équestre à Berlin. Ce tour d'Allemagne donna lieu à des activités touristiques et culturelles, couronnées par les inconditionnels achats ou commandes d'objets souvenirs, tels que des cristaux de Bohême ou des lithophanies de Munich⁹³⁷. De retour à Paris en juillet 1859, le couple fut contraint de se séparer pour la première fois. D'Abbadie restant au chevet de sa mère malade, Virginie retourna à Lyon⁹³⁸. Pendant cette période d'éloignement, ils s'écrivirent quotidiennement s'informant des affaires domestiques en cours, telles que la recherche de jardinier, l'avancée des plans de Parent ou des achats en tout genre. Les tempéraments commençaient également à se révéler et à s'affronter⁹³⁹. D'Abbadie n'en était pas moins nostalgique de sa

⁹³² Si l'usage existe bien et se développe à partir de 1830, la dénomination de « voyage de noces » n'apparaît qu'à partir de 1870 (VENAYRE S., « L'avènement du voyage de noces (XIXe-XXe siècle) » in MELCHIOR-BONNET S., SALLES C. (dir.), *Histoire du mariage*, coll. Bouquins, Robert Laffont, Paris, 2009, p.)

⁹³³ I74.

⁹³⁴ Ils comptaient d'abord se rendre en Egypte où vivait une amie de Virginie (lettre de Mme de Montalembert, 30 mars 1859, f.660, correspond. d'Abbadie-Montalembert 1835-1861, NAF 233.848, BnF), puis à Jérusalem et Constantinople (I74). Mais ils renoncèrent car Virginie était tombée sous le charme du Pays basque et de la « si jolie » ferme Aragorri (lettre de Mme de Montalembert, 30 mars 1859, f.660, correspond. d'Abbadie-Montalembert 1835-1861, NAF 233.848, BnF). Ensuite ils semblèrent abandonner l'idée de voyage à Nice, Venise et Vienne (I42). Au XIXe siècle, on choisissait ces destinations pour leur exotisme et leur romantisme (VENAYRE S., 2009).

⁹³⁵ I101-104 ; lettre de Mme de Montalembert, 30 mars 1859, f.660, correspond. d'Abbadie-Montalembert 1835-1861, NAF 233.848, BnF.

⁹³⁶ « Si cette ville pouvait être en France ! Le mois de MARIE y est admirablement chanté et la grande messe est vêtue d'une musique énormément savant [sic] où il ne manque que le peu de laisser-aller qui règne là où la dévotion se joint au talent. » (I116).

⁹³⁷ I116-I207-I212-262.

⁹³⁸ D'Abbadie préféra cette solution en raison des conditions d'hébergement beaucoup trop sommaires à Paris où lui avait dormi sur trois chaises et elle sur un canapé (I207).

⁹³⁹ en témoigne cette réponse de d'Abbadie : « ce que j'aime par-dessus tout c'est ce Tausch der Seelen dont parle Schiller. Soyez toujours ma gardienne et rendez-moi un peu de la confiance que je vous ai vouée. » (I222). Mais lors de l'anniversaire de Virginie, ces prémisses de dispute s'estompèrent laissant place à ses talents

dulcinée, n'ayant plus même envie de fumer et trouvant son seul réconfort dans la natation⁹⁴⁰. Malgré sa vision utopique de la vie de couple, quelques divergences moins anecdotiques firent leur apparition. Le 19 août, d'Abbadie décréta qu'il consacrerait 5 000 francs à l'observatoire parce que sa commande était antérieure au mariage⁹⁴¹. Toutefois ces incidents se clorent rapidement et les relations entre Virginie et sa belle-famille s'amorcèrent de la meilleure des manières, particulièrement avec Sélina et Arnauld⁹⁴². Il importait désormais que le couple affirme son caractère officiel par le biais de ses résidences. Le mariage accélérât les travaux d'aménagement d'Aragorri, mais aussi le projet d'habitation de plus grande ampleur envisagé par d'Abbadie avec Parent près de ce chalet. Désormais, la construction d'un château devrait intégrer une complexification de la commande par l'arrivée d'une maîtresse de maison. Les usages de la haute-société consistaient, de plus, en l'établissement de plusieurs résidences. Si les d'Abbadie possédaient déjà des terres à la campagne, il convenait qu'ils recherchent un appartement digne de leur rang dans la capitale. Dès le mois de janvier 1860, d'Abbadie prospecta dans le quartier du faubourg Saint-Germain qu'il habitait déjà. Début février, il loua un appartement à la rue Saint-Honoré, qui devint leur logement parisien pendant la majeure partie de l'année 1860. En juin, il entama des démarches, sur le conseil de Bühler, en vue de l'état des lieux d'un appartement situé 104 rue du Bac, « *au 3^{ème} sur le derrière* ». Après des travaux en novembre, le couple s'y installa en décembre en tant que locataire⁹⁴³. Il ne quitta ce logement qu'en 1879 pour un confortable appartement situé au n°120 de la même rue (Fig.64), dans l'hôtel Clermont-Tonnerre, devenu Hôtel Châteaubriand parce qu'il avait vu vivre et mourir le romancier⁹⁴⁴. Outre cette référence littéraire, cette rue avait une connotation religieuse à laquelle le couple ne pouvait être insensible. En effet, en 1830, plusieurs apparitions de la Vierge auraient eu lieu à la faveur d'une novice de la congrégation des Filles de la Charité, Catherine Labouré, en la chapelle du couvent situé au

rhétoriques : « *Vivent vos 31 ans ! Vous savez que nous nous sommes donné rendez-vous de séparation en 1888, après 29 d'union : mais c'est une ambition folle de ma part de vouloir vivre aussi longtemps.* » (I231).

⁹⁴⁰ I236.

⁹⁴¹ Ce même jour, il évoqua, irrité, la lettre de son épouse, lui faisant d'énigmatiques reproches : « *Ah ça ! Comme auparavant, Amie, j'ignore ce qui vous a troublé le moral. Vous faites des allusions mais me laissez toujours dans l'obscurité. Préférez-vous me le dire de vive voix ? Soit et choisissez votre temps, mais dites, mais parlez. Ce qui vous semble d'une grande clarté m'est toujours obscur. Il n'est pas généreux de m'en parler tout en me laissant dans les ténèbres. Mais je ne veux pas entamer une polémique par écrit, et je m'attends toujours à ce que vous me montriez la confiance que je vous ai toujours témoignée.* » (I247). En outre, il semble que la personnalité d'Arnauld constituait un sujet sensible pour lui tout en éveillant l'intérêt de son épouse : « *Sauf une fois à l'égard de mon frère, j'ai toujours répondu à vos questions et j'ai trop bonne opinion de vous pour ne pas croire que vous m'en ferez autant, à moins que vous ne me montriez que ma question n'est pas raisonnable.* » (I247).

⁹⁴² Virginie et Sélina s'aimaient beaucoup, la première embrassant souvent la seconde « *en sœur* » (L61-108). Elle appréciait également sa belle-mère qui était « *la seule mère qui lui [restait]* » (J323), elle était particulièrement proche d'Arnauld. L'aimant « *de toute son âme* » (K223), elle avait été impressionnée dès leur rencontre ((I61) et son beau-frère le lui rendait bien par ses services et présents. Par exemple, en 1860, il lui expédia des cristaux d'Aix-la-Chapelle malencontreusement arrivés à Paris (I481). Lors de la vente d'Audaux, il lui offrit deux tableaux (une copie de l'Adoration des Mages de Rubens et une scène représentant des fumeurs) (I326). Ils avaient l'habitude de s'écrire, quoique leur correspondance soit introuvable (K226-274) et s'invitaient souvent (I316-K6).

⁹⁴³ I359-I373-I452-J65-68-J94.

⁹⁴⁴ Etat des lieux de l'appartement situé rue du bac n°120, 152J5, AD64. L'appartement était situé au 2^{ème} étage à gauche du bâtiment au fond de la cour et se composait de deux chambres à coucher, de plusieurs cabinets dont un de travail, et d'un salon. La cuisine et trois chambres de domestiques se trouvaient au 3^{ème} étage. Il disposait d'une chambre supplémentaire pour les domestiques à l'entresol et de deux caves.

n°140 de la rue du Bac. Une quinzaine d'années plus tard, le pape Grégoire XVI reconnut ces apparitions miraculeuses, et le sanctuaire devint un lieu de pèlerinage⁹⁴⁵. Une telle proximité entre les résidences des d'Abbadie et ce lieu sacré contribua certainement à ce choix de manière symbolique. En bref, à l'instar des notables de leur entourage, ils s'installaient dans une vie quelque peu itinérante partagée entre terres provinciales, obligations parisiennes et voyages.

2. *The Lyon Lady*, portrait d'une femme de caractère et de tradition

A l'issue de dix ans d'une quête laborieuse, d'Abbadie avait enfin trouvé une jeune femme correspondant plutôt à ses exigeants critères. La personnalité et l'origine sociale primèrent sur l'apparence et l'âge, relativement avancé pour l'époque, de la prétendante⁹⁴⁶. Dès lors, quels caractères du profil moral et social de Virginie séduisirent à ce point d'Abbadie ? Comment s'organisa leur vie commune au sein de la haute-société ?

Alors âgée d'une trentaine d'années, Virginie Vincent de Saint-Bonnet naquit le 10 août 1828, à 8 h du matin, en la commune de Lyon. Ses prénoms étaient Denise, Virginie⁹⁴⁷, mais elle préférait le second, ce qui n'était pas du goût de d'Abbadie (Annexe 20.17)⁹⁴⁸. C'est pourquoi il prit le parti de ne la nommer ni par l'un ni par l'autre « *contre son gré* »⁹⁴⁹, mais par un tendre « *Amie* », qui ouvrait chacune de ses lettres et probablement de ses échanges. Jusqu'à son mariage, elle vécut « *à la campagne* », au château de Pollet (Fig.65) situé à Saint-Maurice-de-Gourdans, dans le département de l'Ain (Annexe 20.17). Lors de leur rencontre, quoique ses voyages étaient bien moins nombreux que ceux de d'Abbadie, ils comptaient tout de même parmi ceux du grand monde. En plus du Lyonnais, elle connaissait Paris, où il importait de paraître, Vienne, capitale du romantisme, et Toulon, où elle se rendait en villégiature.

• Une lignée issue des élites bourgeoises et aristocratiques

L'ascendance de Virginie ne pouvait que séduire un homme qui aspirait à briller en société. Son père, David Vincent de Saint-Bonnet, était un ancien agent de change à Lyon⁹⁵⁰. Né le

⁹⁴⁵ Ces apparitions sont à l'origine de la production de la populaire Médaille miraculeuse, représentant une croix, le monogramme de Marie et les cœurs entrelacés du Christ et de la Vierge. On attribuait à cette médaille, gravée selon les indications de la Vierge à Catherine, les guérisons massives du choléra en 1832 (LAURENTIN R., SBALCHIERO P. (dir.), *Dictionnaire des « apparitions » de la Vierge Marie*, Fayard, Paris, 2007).

⁹⁴⁶ Un mariage était tardif pour une femme dès lors qu'elle avait plus de vingt-cinq ans (GOY J., 1995, p.84-116).

⁹⁴⁷ Acte de naissance de Denise Virginie Vincent de Saint-Bonnet, n°3620, 2E242, Naissances du 13/07/1828 au 31/12/1828, registres paroissiaux et états civils, Archives municipales de Lyon.

⁹⁴⁸ qui, lui, « *n'aim[ait] aucun de ses noms mais [aimait] tant le reste.* » (I2). Quelques jours plus tard, il ajoutait même que « *ni elle ni [lui] n'aim[ait]* » ses prénoms (I25).

⁹⁴⁹ I2.

⁹⁵⁰ I79.

20 octobre 1781 à Saint-Etienne⁹⁵¹, il était décédé à l'âge de soixante-seize ans en janvier 1858⁹⁵², dix mois avant la rencontre des futurs époux. Etroitement liés au négoce, les agents de change étaient généralement recrutés au sein des familles notables, souvent bien implantées dans le commerce⁹⁵³. Ce type de profession, relevant du secteur tertiaire, s'était particulièrement développé au début du XIXe siècle⁹⁵⁴. Dans l'idée d'impulser un nouveau souffle au commerce, le Consulat avait en effet décrété la nomination par le gouvernement d'agents de change dans les communes possédant une bourse⁹⁵⁵. A Lyon, David Vincent de Saint-Bonnet avait profité de cette aubaine, de l'essor économique et de la renommée ancestrale de sa famille dans les affaires⁹⁵⁶, en accédant à ces responsabilités probablement dans le commerce du tissu emblématique du Lyonnais⁹⁵⁷. Ayant pris sa retraite vers soixante ans, il vivait de ses rentes au château de Pollet. La mère de Virginie, Jeanne Catherine Zélie Bertholon de Montferrand, née le 6 brumaire de l'an V [1796], était l'héritière du château en question. Leur union avait été célébrée en 1820 à Saint-Maurice-de-Gourdans⁹⁵⁸. Un an plus tard, naissait une fille, Françoise Marie Thérèse Whilmine⁹⁵⁹, qui ne semble pas avoir vécu longtemps, puis, en 1823, leur fils Gustave. Selon d'Abbadie, ce dernier était un homme exceptionnel, d'une éducation distinguée et d'une grande beauté⁹⁶⁰. Il épousa en 1857 une riche héritière, Isabelle Meaudre de Sugny⁹⁶¹, si bien que Virginie était non seulement la cadette, mais encore l'ultime fille à marier de la famille.

Que ce soit par son ascendance paternelle ou maternelle, la famille tentaculaire de Virginie provenait donc d'un milieu bourgeois et aristocratique (Annexe 8). Du côté paternel, elle était implantée dans le Forez et comportait le nombre impressionnant de cent-vingt-six cousins au

⁹⁵¹ Acte de mariage, 21 septembre 1820, lot de 1820 (NMD), Saint-Maurice-de-Gourdans, Archives Départementales de l'Ain.

⁹⁵² Acte de décès, n°3, 15 janvier 1858, lot de 1858 (D), Saint-Maurice-de-Gourdans, Archives Départementales de l'Ain. Un homme était considéré comme un vieillard après soixante ans (DUPÂQUIER, 1995).

⁹⁵³ sa mission consistait à « constater le cours du change, celui des effets publics, marchandises, matières d'or et d'argent, et de justifier devant les tribunaux ou arbitres la vérité et le taux des négociations, ventes ou achats » (Décret du 29 ventôse de l'an IX [20 mars 1801], art.7, cité dans DEMEULENAERE-DOUYERE C., *Bourses de commerce, courtiers de commerce et agents de change, Ancien Régime – env. 1866*, répertoire numérique et répertoire-index, Archives Nationales, Paris, 2008).

⁹⁵⁴ DUPÂQUIER J., 1995.

⁹⁵⁵ Ainsi à Lyon, entre 1801 et 1803, quatre-vingts places d'agent de change et trente de courtiers de commerce furent créées (DEMEULENAERE-DOUYERE C., *op.cit.*, 2008, p.3-4).

⁹⁵⁶ Les origines de David Vincent de Saint-Bonnet seront relatées par la suite.

⁹⁵⁷ Pourtant, rien ne permet de l'affirmer définitivement, hormis la localité et le métier de son cousin marchand de rubans, Antoine Vincent de Soleymieux avant la Révolution (THERMEAU G.-M., *André-Antoine Neyron 1772-1854 Essai biographique*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2003, p.40-41).

⁹⁵⁸ Acte de mariage de David Vincent de Saint-Bonnet et Jeanne Catherine Zélie Bertholon de Montferrand, registre de Saint-Maurice-de-Gourdans, lot de 1820 (NMD), Archives Départementales de l'Ain.

⁹⁵⁹ Acte de naissance n°3227, naissances du 05/07/1821 au 31/12/1821, registres paroissiaux et d'états civils, Archives municipales de Lyon. Aucun document ne mentionne l'existence de cette première fille en dépit de l'état civil. L'hypothèse la plus probable serait donc celle d'un décès prématuré.

⁹⁶⁰ Il le définissait comme un « gentleman at large » (Un parfait gentleman) selon l'expression anglaise (179) qui « ressembl[ait] à Bühler, aim[ait] la chasse et la campagne et [avait] une beauté pour femme » (18).

⁹⁶¹ Publications de mariage entre Gustave Vincent de Saint-Bonnet et Alphonsine Elisabeth dite Isabelle Meaudre de Sugny, 11 octobre 1857, lot de 1857 (P), Saint-Maurice-de-Gourdans, Archives Départementales de l'Ain.

moins et « *une légion de cousines* », tous issus de diverses branches de renom⁹⁶². L'origine du prestige des Vincent de Saint-Bonnet prend racine aux temps de l'absolutisme où ils auraient été anoblis, par charge, par Louis XIV grâce à leur activité industrielle et commerciale (Annexe 20.17)⁹⁶³. Au XVII^e et XVIII^e siècle, l'industrie forézienne étant dominée par les métiers du fer et du tissu⁹⁶⁴, cet ancêtre de Virginie pourrait figurer parmi les mille manufacturiers du fer mais, plus vraisemblablement, parmi la trentaine de fabricants de tissu prospérant et employant dix mille personnes dans la région à l'époque⁹⁶⁵. Parallèlement, visant officiellement à récompenser le mérite des élites roturières, Louis XIV promulgua deux édits en 1696 et 1702 autorisant respectivement l'anoblissement de cinq cents⁹⁶⁶, puis de deux cents personnes. L'octroi de ces lettres de noblesse, loin de se borner à la pure bienveillance souveraine, était conditionné par une contribution pécuniaire visant à financer les campagnes militaires menées sur le front lorrain⁹⁶⁷. Aussi toute catégorie sociale était-elle concernée, y compris les bourgeois commerçants dénigrés par l'aristocratie⁹⁶⁸. L'aïeul de Virginie faisait en effet partie de ces négociants qui s'étaient considérablement enrichis et pouvaient légitimement aspirer à la valorisation de son statut social. De même que ses lettres d'anoblissement sont pour l'instant introuvables, les sources se taisent quant à l'identité de celui qui obtint ce privilège. Il pourrait s'agir de Pierre Vincent, marchand-drapier à Saint-Etienne à la fin du XVII^e siècle⁹⁶⁹, ou plus plausiblement de son fils, Jean-Baptiste, conseiller du roi et receveur des consignations en l'Election de Saint-Etienne⁹⁷⁰. Effectivement, l'anoblissement par charge consistait à acquérir un office dans l'administration du royaume. Si les commerçants anoblis en 1696 et 1702 étaient autorisés à poursuivre leur activité, Jean-Baptiste Vincent aurait préféré accéder à une fonction plus prestigieuse, relevant de la noblesse de robe, en abandonnant son métier d'industriel pour servir les intérêts financiers du royaume au sein de la Cour des Comptes. Toutefois, si sa destinée illustre une ascension sociale remarquable, elle relève d'un contexte historique

⁹⁶² Lettre à Mme de Montalembert, 30 mars 1859, f.660, correspond. d'Abbadie-Montalembert 1835-1861, NAF 23.848, BnF. A ce sujet, d'Abbadie répétait que les Vincent de Saint-Bonnet avaient engendré « *tant de branches qu'ils ne connaiss[ai]ent pas tous leurs cousins sans compter une profusion de cousines.* » (179).

⁹⁶³ La famille Vincent de Saint-Bonnet avait été « *anoblie par charge sous Louis XIV en la personne d'un espagnol qui fit alors 2 millions dans l'industrie* », « *somme énorme pour ce temps-là* » et obtenue « *par le commerce* » (125-135). Leur ascendance ibérique n'est mentionnée dans aucun document, ce qui suggère une possible confusion de d'Abbadie compréhensible par la complexité de cette famille.

⁹⁶⁴ ANTOINE M., *Histoire du Forez de l'époque gauloise à nos jours*, Théolier, Saint-Etienne, 1883, p.162-185.

⁹⁶⁵ ANTOINE M., 1883, p.162-185.

⁹⁶⁶ « *cinq cens personnes qui seront choisies parmi ceux qui se sont le plus distinguez, par leur mérites, vertus & bonnes qualitez* » France 0070/ Édité... portant anoblissement de 500 personnes, qui seront choisies parmi ceux qui se sont le plus distinguez par leurs mérites, vertus et bonnes qualitez... Registré en Parlement le 20 mars 1696. Bibliothèque nationale de France. Disponible sur Internet, réf. du 21/04/2011 : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8601866c.r=anoblissement+louis+xiv.langFR>

⁹⁶⁷ Elles avaient pour objet de récompenser « *ceux de nos sujets, qui en les acquérant par une finance modique, contribueront à nous servir les secours dont nous avons besoin pour repousser les efforts obstinez de nos ennemis.* » (ANTOINE M., 1883, p.162-185).

⁹⁶⁸ L'Edit du Roi Soleil accordait ces privilèges « *mesmes [aux] Negocians et Marchans faisant commerce en gros, qu'ils pourront continuer sans déroger à ladite qualité de Noble* » (ANTOINE M., 1883, p.162-185).

⁹⁶⁹ HOZIER C. (d'), *Armorial général de France*, dressé en vertu de l'Edit de 1696, vol.17 : Lyon, 1889, p.482.

⁹⁷⁰ Mariage de Sr Antoine Vincent et Dam^e Jeanne Praire, 23 novembre 1734, Paroisse Notre-Dame, Baptêmes-Mariage-Sépultures, 1734, Saint-Etienne, Archives Départementales de la Loire.

particulièrement propice à la création ou vente de charges, dont les plus nombreuses relevaient ou du statut de secrétaire du roi ou du secteur des finances⁹⁷¹. Ainsi la vie de cet aïeul témoigne des mutations de la société du XVIII^e siècle et de l'histoire de toute une classe sociale, la haute-bourgeoisie. Pendant le Siècle des Lumières, celle-ci gravit les échelons et accéda aux titres et aux propriétés de la noblesse d'extraction, elle-même en proie à une période de décadence matérielle. Dans tous les cas, depuis le début du XVII^e siècle, la famille Vincent était présente dans la région de Saint-Etienne prenant anciennement part à la généralité de Lyon⁹⁷². Son rattachement à la terre de Saint-Bonnet-les-Oules (Fig.66-67) n'intervint qu'en 1784, lorsque Pierre Vincent, le grand-père de Virginie, jouissant du noble titre d'écuyer, s'en porta acquéreur pour la considérable somme de 171.050 livres⁹⁷³. Le blason porté par Virginie fut très vraisemblablement créé à l'initiative de son grand-père afin de se distinguer de son propre père et de sa fratrie⁹⁷⁴. Auparavant, Antoine Vincent, l'arrière-grand-père de Virginie, possédait les terres de Soleymieux, de la Bérardière et de la Sablière⁹⁷⁵, probablement léguées à ses autres fils en vertu du droit d'aînesse. Echevin de Saint-Etienne, puis secrétaire du roi à Colmar⁹⁷⁶, son union avec Jeanne Praire⁹⁷⁷ donna naissance aux treize enfants⁹⁷⁸ qui sont à l'origine de la descendance prolifique et renommée évoquée par d'Abbadie. Tous se lièrent à de grandes familles, souvent nobles⁹⁷⁹ : par exemple, les Neyron⁹⁸⁰ qui donnèrent de nombreux notables au Forez et un maire à Saint-Etienne en 1790 ; ou les illustres Exelmans, dont le père n'était autre que le fameux maréchal et pair de France. Quant au fils, il devint le célèbre contre-amiral nommé sous le Second Empire (Annexe 2.15-2.16). Certains membres de la famille Vincent élurent domicile dans les terres de leurs épouses, ce qui fut le cas du père de Virginie, établi au château de Pollet suite

⁹⁷¹ TOULLIER M., *Le droit civil français, suivant l'ordre du code*, t3, Warlen et Cie, Bruxelles, 1837, p.82-92.

⁹⁷² THERMEAU G.-M., 2003, p.33 ; ANTOINE M., 1883, p.197 ; MESNIL E. (Révérend du), *Armorial de l'Ain. Armorial historique de Bresse, Bugey, Dombes, Pays de Gex, Valmorey et Franc-Lyonnais*, Vingtrinier, Lyon, 1872, p.698-700. Leurs racines étrangères au Forez se trouvent dans le Dauphiné et, moins probablement dans le Sud des Alpes. La monographie du château de Saint-Bonnet-les-Oules stipule qu'ils seraient à l'origine de la fondation de la chapelle de Notre-Dame-du-Laus, haut lieu de pèlerinage consacrant les apparitions de la Vierge au XVII^e siècle. Mais il semble de plus que les informations de la famille aient fait l'objet d'une confusion entre le Forez et la zone frontière entre Provence et Dauphiné, où apparaissent des toponymes et patronymes similaires : Saint-Etienne (le Laus), Saint-Bonnet (en Champsaur), nombre de Vincent (BROUTIN A., *Le château de Saint-Bonnet-des-Oules, Extrait des châteaux historiques du Forez*, Ménard et Ding, Saint-Etienne, 1882, p.19-20 ; *Notre-Dame-du-Laus et la vénérable sœur Benoîte*, Bichaid, Gap, 1895, réf. du 5 mai 2011, disponible sur Internet : <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/frame.html>).

⁹⁷³ devant les notaires lyonnais Barroud et Devilliers (ANTOINE M., 1883, p.34-35).

⁹⁷⁴ « d'azur, au chevron d'or, surmonté d'un soleil, accompagné de deux raisins de même et d'une tour couronnée d'argent en pointe ». Preuve en est que ces armes n'étaient arborées que par les Vincent de Saint-Bonnet. Celles de Jean-Baptiste Vincent, anobli par Louis XIV, diffèrent radicalement (HOZIER C., 1889, p.51).

⁹⁷⁵ Il était plus connu sous le nom d'Antoine Vincent de Soleymieux (ANTOINE M., 1883, p.34-35).

⁹⁷⁶ MESNIL E. (Révérend du), 1872, p.698-700.

⁹⁷⁷ Mariage de Sr Antoine Vincent et Dam^e Jeanne Praire, 23 novembre 1734, Paroisse Notre-Dame, Baptêmes-Mariage-Sépultures, 1734, Saint-Etienne, Archives Départementales de la Loire.

⁹⁷⁸ dont seulement sept atteignirent l'âge adulte (THERMEAU G.-M., 2003, p.34-35).

⁹⁷⁹ L'Assemblée de la Noblesse du Forez décrivait les Vincent comme « fort bien alliés, soit à Lyon, soit en Forez » (EDITEUR DES FIEFS DU FOREZ, *L'Assemblée bailliagère de la province du Forez, convoquée à Montbrison en mars 1789*, Perrin, Lyon, 1803, p.99-100).

⁹⁸⁰ Notamment, l'oncle de Virginie, Jacques Octave Vincent de Saint-Bonnet, était marié à Antoinette Neyron de Saint-Julien, ou encore Jacques Neyron et Marie Vincent (THERMEAU G.-M., *op. cit.*, 2003, p.35).

à son mariage⁹⁸¹. Considérés comme une ancienne et honorable famille du commerce⁹⁸², les Vincent abandonnèrent partiellement le négoce en raison de leur élévation sociale qui laissa place, en règle générale, à des fonctions de premier plan dans la gestion du royaume et de la cité. A la veille de la Révolution, grâce à leur anoblissement et à leurs acquisitions de seigneuries, ils participaient et profitaient d'une géographie sociale transformée, dont ils espéraient conserver la jouissance. Ils avaient travaillé pendant plus d'un siècle pour accéder à l'élite d'une société dont ils approuvaient l'organisation monarchiste. En dépit des épisodes de la Révolution, ils surent conserver leur notabilité. Mais cela ne se fit pas sans mal puisque certains d'entre eux furent condamnés et guillotins, comme le cousin de David Vincent de Saint-Bonnet en 1794⁹⁸³. Toutefois, la tradition familiale, administrative et juridique, perdura jusqu'au XIXe siècle, les intégrant de fait et de tous temps au sein des élites du pouvoir. L'oncle de Virginie, Octave Vincent de Saint-Bonnet, héritier du château de Saint-Bonnet-les-Oules, était un avocat renommé à la cour royale, bâtonnier de Lyon et conseiller général du Rhône jusqu'en 1852⁹⁸⁴. David Vincent de Saint-Bonnet compta donc parmi les quelques-uns qui persistèrent dans le négoce des élites. En somme, les origines paternelles de Virginie, si elles n'étaient pas issues de la très distinguée noblesse d'extraction, appartenaient à une aristocratie récente, pour ne pas dire parvenue, aux mérites pécuniaires habilement reconnus par l'Ancien Régime. Mais d'Abbadie assimilait initialement sa future épouse à la haute-bourgeoisie, faisant probablement prévaloir la tradition commerçante de sa famille.

De la famille paternelle de Virginie, se distingue une seconde lignée, considérée comme plus illustre, du point de vue d'un clérical et légitimiste tel que d'Abbadie. Il s'agit de la famille Daudé, originaire de la région du Vigan dans les Cévennes. Pierre Vincent, le grand-père de Virginie, avait en effet épousé une certaine Françoise Daudé du Poussey⁹⁸⁵, dont les ancêtres s'étaient illustrés lors des terribles conflits de religion qui perturbèrent la France du XVIe au XVIIIe siècle. Dès la fin du XVIe siècle, sept générations avant Virginie, Jean Daudé, chef militaire de Saint-André-de-Majencoules dans le Gard, fut le premier de sa lignée à être sacrifié par les protestants. Puis, au début du XVIIe siècle, ces derniers incendièrent à deux

⁹⁸¹ La formidable expansion de la famille Vincent rend très complexes les recherches et la compréhension de son histoire. En témoigne *l'Armorial de l'Ain*, publié en 1872, qui omettait la majorité de ses branches descendantes, peut-être en raison de leur implantation dans des régions périphériques, et présentait comme indépendantes plusieurs familles dont deux au moins étaient héréditairement liées (MESNIL E. (Révérend du), 1872, p.698-700).

⁹⁸² *L'Armorial de l'Ain* définissait à juste titre les aïeux de Virginie comme une « *famille ancienne du commerce* » tandis que l'Assemblée de la Noblesse du Forez les présentait comme « *une de celles qui, venues à St-Etienne, honorent le plus l'ancien commerce de la ville.* » (EDITEUR DES FIEFS DU FOREZ, 1803, p.99-100).

⁹⁸³ Il s'agit d'Antoine Vincent de Soleymieux, exécuté le 29 ventôse de l'an II (THERMEAU G.-M., 2003, p.62).

⁹⁸⁴ Acte de naissance de Marie Françoise Vincent de Saint-Bonnet, registre Naissance: 01/01/1831-01/07/1831 (vue 162) 2E258, Archives municipales de Lyon ; lettre de Laborde-Noguez, 29 octobre 1858, 152J369, AD64. Laborde-Noguez le décrivait comme « *un homme excellent, loyal, affable. Quoique riche d'une grande fortune héréditaire, il [avait] longtemps plaidé.* ». L'oncle de Virginie nécessitait un rôle intellectuel et ses qualités humaines étaient appropriées à son métier de justice (Lettre de Laborde-Noguez, 29 octobre 1858, 152J369, AD64).

⁹⁸⁵ Acte de mariage de David Vincent de Saint-Bonnet et Jeanne Catherine Zélie Bertholon de Montferland, registre de Saint-Maurice-de-Gourdans, lot de 1820 (NMD), Archives Départementales de l'Ain ; Acte de naissance de Françoise Daudé Dupousset, registre de Saint-Nizier, Baptêmes: 01/01/1754-31/12/1754 (vue 34) 1GG101, Archives municipales de Lyon.

reprises le premier fief connu des Daudé, le château de la Coste à Saint-André-de-Majencoules, détruisant ainsi leurs titres de noblesse⁹⁸⁶. Entre 1702 et 1704, la famille Daudé eut également à affronter les violents soulèvements des Camisards s'élevant pour leur liberté de culte après la Révocation de l'Edit de Nantes et dans un contexte insupportable d'intolérance⁹⁸⁷. Jacques Daudé de la Coste, l'arrière-arrière-grand-oncle de Virginie, était à l'instar de ses aïeux, un fervent catholique qui avait pris part à ces combats au nom du Roi de France. En 1704, il semblait décidé à une trêve avec les Camisards, obéissant à la tendance d'apaisement finalement impulsée par Louis XIV⁹⁸⁸. Cependant, il fut assassiné par ses ennemis alors qu'il empruntait l'allée principale de sa propriété de la Valette au Vigan, réputée particulièrement difficile d'accès⁹⁸⁹. Initialement rattachés au domaine de la Coste, les Daudé acquirent les terres de la Valette en 1670⁹⁹⁰ et celles d'Alzon en 1714. Si les Daudé de la Valette étaient les ancêtres directs de Virginie, ce n'est pas le cas des Daudé d'Alzon qui, au XIXe siècle, n'étaient plus que des cousins très éloignés. Parmi eux, figure le père Emmanuel d'Alzon, fondateur des congrégations des Augustins et des Oblates de l'Assomption. Quant aux Daudé de filiation directe, la seigneurie du Poussey, dans le Lyonnais, leur revint vers 1680 par le mariage de Fulcrand Daudé, frère de fameux Jacques, tué en 1704, avec Françoise Jeanne Prenel. L'héritage familial de Virginie portait ainsi l'histoire pénible des conflits religieux auxquels le clan avait payé de lourds tributs à plusieurs reprises. Cet engagement sur plusieurs générations témoigne d'une identité religieuse profonde ainsi que d'une fidélité à la monarchie. Contrairement aux Vincent, cette lignée est issue d'une noblesse ancienne, malgré la disparition de ses titres dans les incendies de la Coste. Eu égard au statut de chef militaire de Jean Daudé à la fin du XVIe siècle, on peut supposer que les Daudé proviennent d'une aristocratie forgée par les armes, au service de son roi, et par conséquent plus enracinée et prestigieuse que les anoblis par charge du Roi Soleil.

⁹⁸⁶ Ces titres de noblesse de la famille ne furent confirmés qu'en 1727 par lettre patente de Louis XV CONGREGATION POUR LES CAUSES DES SAINTS, PROT. N°253, *Emmanuel d'Alzon. Dossier sur la vie et les vertus*, vol. II Documentation biographique, t.I, s.n., Rome, 1986. Chapitre I Famille.

⁹⁸⁷ En effet, les protestants des Cévennes pratiquèrent leur foi dans une paix toute relative pendant les deux dernières décennies du XVIIe siècle. Mais la cruelle répression encouragée par l'intendant Lamoignon de Basville les conduisit à se soulever violemment contre le pouvoir royal entre 1702 et 1704. Réunis sous le nom de « camisards », ils luttèrent hardiment pour leur liberté de culte, se revendiquant du prophétisme cévenol, doctrine particulièrement mystique et bien plus radicale que le calvinisme (TRENARD L., « Camisards » in *Encyclopaedia Universalis*, 2008, réf. du 3 mai 2011. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/camisards/#>)

⁹⁸⁸ TRENARD L., 2008.

⁹⁸⁹ Devises d'Abbadia, 1.12, CCCIO. C'est à lui que Virginie, au crépuscule de sa vie, fit allusion malgré les défaillances de sa mémoire. Elle évoquait son ancêtre « *général des armées du roi, Daudé d'Alzon ou de la Valette* », précisant « *je ne me souviens plus* », le déclarant tué par les Camisards à la date anachronique de 1789. Elle ajouta, comme pour souligner la fatalité et l'injustice de cette disparition, que le meurtre avait eu lieu « *dans l'avenue de son château alors qu'il venait signer une trêve* ». Elle se trompait également au sujet de la fonction de cet aïeul, présenté comme général des armées du roi et qui était en réalité juge au Vigan et subdélégué de l'intendant de la province de Montpellier (TOURTOULON Ch. (de), *Notes pour servir à un nobiliaire de Montpellier*, Grollier, Montpellier, 1836, p.97-98 ; *Armorial général* d'Hozier qui en faisait un « *juge de la ville et viguerie du Vigan* » ; HOZIER C., 1689, vol.I, p.1001).

⁹⁹⁰ « Sur les pas d'Alzon : au Vigan » in Les Augustins de l'Assomption, *Pèlerinages sur les pas du père d'Alzon*, réf. du 3 mai 2011, disponible sur Internet : http://www.assomption.org/totale_biblio.php

Pour leur part, les origines maternelles de Virginie relèvent également de familles renommées, toujours acquises au pouvoir royal, telles que les Bertholon, les la Live ou les Passerat de la Chapelle. Effectivement, le grand-père maternel de Virginie, Denis Bertholon, épousa Françoise Passerat de la Chapelle pendant la Première République⁹⁹¹. La famille Bertholon était en possession du château de Pollet, tandis que les Passerat de la Chapelle étaient domiciliés au château de la Rouge à Pérouges. Outre ses activités de propriétaire terrien, Denis Bertholon était connu pour ses qualités de brillant homme de lettres, surtout de latiniste et d'helléniste averti⁹⁹², et par son engagement politique. Comme Arnauld-Michel d'Abbadie, il avait fui la France au début de la Révolution, mais lui était revenu en 1793 au moment du Siège de Lyon. Rapidement, son soutien à l'Ancien Régime lui valut un emprisonnement suite à une délation. Une fois libéré, il se retira en ses terres de Pollet où il fonda sa famille. Après la Révolution, il s'illustra en tant que commandant de la Garde Nationale à Montluel pendant la Restauration, puis développa sa carrière politique aux côtés des Orléanistes⁹⁹³. Suite à la crise politique de 1846, il se retira de la vie publique pour se consacrer à ses activités littéraires⁹⁹⁴. De fait, l'alliance de la conviction politique et de la culture constituèrent un patrimoine familial dont hérita incontestablement Virginie. Quant aux ancêtres des Bertholon, ils auraient été anoblis au XVII^e siècle et le château de Pollet leur appartenait bien avant la Révolution. Parmi eux, se distingua Denis Bertholon père, qui officiait au XVIII^e siècle dans le commerce de la quincaillerie de menuiserie et qui, à l'instar de nombreux marchands stéphanois, établit un comptoir à l'étranger, en l'occurrence à Lisbonne⁹⁹⁵. Par ailleurs, Virginie était affiliée directement par sa grand-mère à la branche principale des illustres Passerat de la Chapelle⁹⁹⁶. Ses aïeux se distinguèrent par leurs faits d'armes, d'abord dans l'armée de Savoie au service du roi de France dès le XV^e siècle, en conséquence de quoi ils reçurent des lettres de noblesse de la main du duc de Savoie en 1567. Par la suite, s'illustra spécifiquement Gabriel Passerat tout au long du XVII^e siècle⁹⁹⁷, qui commanda les milices du Bugey afin de contenir les troubles de la Fronde, puis les assauts comtois effectués sous l'impulsion espagnole. La tradition militaire fut perpétuée par l'arrière-arrière-grand-père de Virginie, Honoré, qui participa avec bravoure aux campagnes

⁹⁹¹ Acte de mariage de Denis Bertholon et Marie-Thérèse-Françoise Passerat de la Chapelle, 30 vendémiaire d'an IV, registre d'état civil de Pérouges, lot de 1795 à 1796 (An IV et V), Archives Départementales de l'Ain.

⁹⁹² Ayant étudié au collège de l'Oratoire de Lyon, il offrit de précieuses traductions des *Bucoliques* de Virgile ou encore des *Oarystis* de Théocrite (MESNIL E. (Révérend du), 1872, p.86).

⁹⁹³ Elu membre du Conseil général de l'Ain en 1831, il accéda au siège de député de Trévoux la même année. Son soutien à la Monarchie de Juillet et son engagement lui valurent ainsi la Légion d'Honneur.

⁹⁹⁴ ROBERT C. & COUGNY G., *Dictionnaire des parlementaires français de 1789 à 1889*, tome I, Bourloton, Paris, 1889, p.292-293. Décédé en 1847, on disait de lui qu'il « partage[ait] ses affections entre son pays et les lettres » (PAGNERRE M., *Biographie politique des députés*, session de 1831, Pagnerre, Paris, 1831, p.243).

⁹⁹⁵ où il était recensé en 1770 à la paroisse Saint-Louis-des-Français. Cette expérience ibérique est sûrement à l'origine de la confusion de d'Abbadie quant à l'ancêtre prétendument espagnol de Virginie. (BOURLIER M., « La couleur des menuiseries : méthodes et résultats pratiques », in *Bulletin du Centre de recherche du château de Versailles* [en ligne], 2002, mis en ligne le 01 avril 2008, réf. du 20 mai 2011: <http://crcv.revues.org/1903>)

⁹⁹⁶ Leur histoire fut contée dans un essai généalogique de 1896 (*Généalogie de la famille Passerat de la Chapelle d'après les traités nobiliaires spéciaux et des papiers particuliers*, Berger-Levrault & Cie, Nancy, 1896).

⁹⁹⁷ Bien que blessé dans sa jeunesse lors d'une bataille et ayant acquis l'office de maître des postes à Châtillon-de-Michaïlle en Savoie, il continua de servir les intérêts du roi dans la perspective militaire. C'est lui qui adjoignit le lieu de la Chapelle à son patronyme afin de se différencier des autres branches de sa famille.

de Flandres entre 1711 et 1714. C'est grâce à lui que Virginie tirait l'une de ses plus grandes fiertés familiales. En effet, il épousa en 1721 Marie-Thérèse de la Live, fille d'un bourgeois lyonnais et, surtout, de Marie Vande, qui serait une arrière-petite-cousine de saint François de Sales⁹⁹⁸ canonisé en 1665. Comme les Daudé, ce dernier s'illustra dans la défense de la foi catholique face aux Réformés, à ceci près qu'il opta pour la méthode douce, la prédication et la transmission d'un message d'amour et de volonté. Issu d'une famille aristocratique, il fut rapidement considéré comme « *le modèle de la sainteté épiscopale* » et fonda l'Ordre féminin de la Visitation. Une femme pieuse et charitable telle que Virginie ne pouvait que s'enorgueillir de compter parmi ses aïeux celui qui deviendrait docteur de l'Eglise en 1877. Mais la parenté de saint François de Sales reste à relativiser, car on se plaisait au XIXe siècle à se prévaloir d'ancêtres glorieux, voire légendaires. Plus tard, la vie de l'arrière-grand-père de Virginie, Honoré, accumulant les fonctions prestigieuses dans l'armée, culmina par la confirmation de ses lettres de noblesse et l'attribution du très honorable titre de chevalier de Saint-Louis.

A l'instar des Daudé, les Passerat de la Chapelle se caractérisaient par l'ancienneté de leur lignée, toujours au service des intérêts de la monarchie catholique. Virginie tirait une certaine fierté du caractère exceptionnel et de la noblesse de ses racines qui, selon elle, s'exprimaient naturellement à travers l'attitude⁹⁹⁹. A cette étude généalogique, s'adjoignent les noms illustres des Bonald, dont l'archevêque de Lyon devenu cardinal, les Rambaud, Chaize de la Coste, Gesse de Poizieux, Cortois de Quincey, de Roquette, de Boyer, la Live du Soleil. En somme, évoquer les racines de Virginie revient à ouvrir un livre d'histoire de France où se succèdent les conflits religieux internes à la nation, les campagnes militaires internationales et les mutations de la société, avec cette spécificité de l'action systématique du point de vue politico-militaire. La jeune femme portait en elle cette mémoire et ces souffrances collectives qui, toutes branches confondues, avaient ceci de commun d'aspirer à l'élite sociale, à la piété et au soutien de la royauté. Nul ne peut douter que cette histoire familiale glorieuse façonna en partie la personnalité et les opinions de la jeune femme. Et surtout elle concordait pleinement avec les convictions et le parcours familial de d'Abbadie. Leurs familles étaient porteuses de souffrances similaires, notamment en raison de la Révolution ou de leur fidélité au catholicisme, et obéissaient au même système de valeurs issu de l'Ancien Régime.

- **Une âme romantique, vertueuse et virtuose**

Dès leurs fiançailles à Toulon, d'Abbadie s'autorisa à écrire des descriptions de sa bien-aimée, qu'il transmet profusément à ses proches (Annexe 20.17). Contrairement à la beauté

⁹⁹⁸ *Généalogie de la famille...*, 1896. Au moment de son mariage, d'Abbadie indiquait à Sélima que sa future épouse « *ten[ait] à la parenté de saint François de Sales* » (118).

⁹⁹⁹ Admirant un portrait de la famille de sa nièce Jeanne d'Auxillon, elle assurait retrouver en cette dernière « *la race, la vraie, celle qui ne devrait jamais mentir, jamais faillir. Hélas !...* » sous-entendant avec regret la défaite de l'Ancien Régime (Lettre de Virginie à Jeanne d'Auxillon, 8 décembre 1897, Fonds VB, Arch. Abbadia).

de son frère Gustave, le portrait physique de Virginie n'est pas à son avantage (Fig.68). Son époux la définissait par sa grande taille, sa maturité d'âge, son « *nez énorme* », ses quelques cheveux blancs épars et sa santé fragile¹⁰⁰⁰. Pendant les quinze premières années de son mariage, il ne cessa d'évoquer les indispositions régulières de son épouse¹⁰⁰¹. Certes, cela pouvait témoigner d'un contexte sanitaire encore délicat malgré les progrès de l'hygiène, ainsi que d'un comportement culturel romantique imprégné de la plainte et de la hantise de la mort¹⁰⁰². Mais surtout, ce constat révélait l'état de la connaissance médicale et le jeu des représentations de la médecine. Eveillant une curiosité scientifique particulière, on s'efforçait de démontrer la faiblesse naturelle de la femme en réduisant sa physiologie à une pathologie¹⁰⁰³. D'Abbadie se conformait ainsi à un contexte culturel alliant coquetterie romantique, conditions sanitaires encore discutables et actualité scientifique. Mais Virginie fut, quoi qu'il en soit, suffisamment solide pour survivre à son époux. Ces prétendus défauts n'empêchèrent pas d'Abbadie de succomber à son charme, son élégant sourire et certains détails physiques révélant sa force de caractère¹⁰⁰⁴. Quant à son portrait moral, il faisait oublier la plastique disgracieuse que lui prêtait d'Abbadie. L'ensemble des centres d'intérêts de Virginie témoignait d'une éducation conforme aux élites. Son premier trait de caractère était son talent de musicienne, et plus largement, d'artiste¹⁰⁰⁵. Outre le piano, elle était capable de performances vocales, qu'elle réservait à son époux, ce qui révèle sa grande sensibilité, sa profonde mélomanie, mais aussi sa pudeur et son humilité artistique. Si d'Abbadie ne manquait pas d'évoquer son admiration pour ce talent qu'il estimait exceptionnel¹⁰⁰⁶, c'était aussi pour confirmer que son épouse était dotée des qualités et de la culture propres à la haute-société. En effet, la pratique du piano se développa fortement au XIXe siècle dans les classes bourgeoises ayant accès à un confort matériel. On jouait au piano tant dans les rencontres mondaines ou les représentations publiques que dans la

¹⁰⁰⁰ Il confiait à sa belle-sœur ou à sa sœur Julienne, non sans humour : « *Charles vous expliquera ce nez phénoménal et ses cheveux grisonnants* » (I35) ; « *J'ai toujours eu un faible pour les grands nez* » (I2). Au moment d'évoquer ses cheveux bruns, il ajoutait qu'elle portait « *une tresse déteinte, souvenir de leur couleur avant le typhus il y 3 ans* », soulignant par la même occasion sa faiblesse de corps (I25).

¹⁰⁰¹ Ces allusions culminèrent en 1872 où il déclara qu'« *elle [avait] une maladie de son sexe, pas dangereuse mais longue à guérir.* » (Q185). Nul aujourd'hui n'est en mesure d'affirmer quelle était la nature exacte de ses souffrances. Dans tous les cas, si elle paraissait d'une morale droite voire rigide, sa correspondance la révèle saine d'esprit, contrairement aux allégations véhiculées partiellement dans la mémoire orale.

¹⁰⁰² BIRABEN J.-N., LEONARD J., « Les maladies et la médecine » in DUPÂQUIER J., 2005, p.299-320 ; LECUYER B.-P., BIRABEN J.-N., « L'hygiène publique et la révolution pastorienne » in DUPÂQUIER J., 2005, p.321-343 ; JULLIAN R., 1979. Concernant l'influence de la pensée romantique sur ce rapport à la santé, les lettres écrites par d'Abbadie et celles reçues par Virginie (fonds VB) abondent de témoignages similaires où les femmes étaient souvent indisposées et mélancoliques.

¹⁰⁰³ PETER J.-P., « Les médecins et les femmes » in ARON J.-P., *Misérable et glorieuse, la femme au XIXe siècle*, Editions Complexe, Paris, 1980, p.79-97. Les méthodes scientifiques utilisées à ces fins relevaient de l'anthropologie. Les mesures crâniennes permirent ainsi de démontrer l'infériorité d'esprit féminine. De plus, les maladies de la femme correspondaient non pas à une anomalie mais à un état, qui justifiait dès lors les thèses les plus farfelues, comme ses prédispositions criminelles ou sa responsabilité des maladies vénériennes.

¹⁰⁰⁴ Elle avait de « *belles dents* » et « *le grand défaut, joli à mon goût [de d'Abbadie], de ne pas se faire arracher ces témoins muets de l'irréparable outrance des ans [ses cheveux blancs]* » (I25).

¹⁰⁰⁵ Selon d'Abbadie, elle « *jou[ait] du piano à ravir ceux qui l'aiment* » (I35), à « *[le] faire rêver* » (I2) et « *chant[ait] mais pour [lui] tout seul* » (I25).

¹⁰⁰⁶ elle « *jou[ait] du piano avec un talent peu commun puisqu'elle le [savait] assez pour faire de la musique par cœur pendant des heures. Mais, par une singularité rare chez les musiciens, elle n'aim[ait] à jouer devant aucun étranger. Elle [avait] une voix magnétique mais ne [voulait] chanter que pour [lui].* » (I79).

sphère domestique où il était essentiellement pratiqué par les femmes. Et, au milieu du siècle, posséder un tel instrument était encore un témoignage de luxe et un gage de respectabilité¹⁰⁰⁷. En dépit de la passion qui l'animait, Virginie avait donc simplement été éduquée conformément aux usages culturels de son milieu social. Aussitôt après le mariage, initiative fut prise de faire parvenir l'indispensable piano à Aragorri¹⁰⁰⁸. Bien que Virginie semblait déjà posséder un instrument exceptionnel¹⁰⁰⁹, elle entra en possession d'un Pleyel en 1867, instrument français des plus raffinés, à l'heure où le marché du piano de qualité, encore rare, était dominé par la France et l'Angleterre¹⁰¹⁰. Comme tout instrument, ce piano nécessitait un entretien régulier mais aussi coûteux et logistiquement compliqué. Ainsi le couple d'Abbadie ne lésinait pas sur la distance et le moyen de transport, la passion et la respectabilité n'ayant pas de prix. Hormis, en 1873 où il fut confié à la manufacture Lacouture de Bordeaux¹⁰¹¹, le piano avait systématiquement droit à un aller-retour par voie ferroviaire entre Hendaye et Paris¹⁰¹². Jusqu'au crépuscule de sa vie, Virginie fut dépeinte en train de faire de la musique dans sa maison Aragorri¹⁰¹³. Aussi étonnant que cela puisse paraître, son piano à queue ne fut jamais installé dans le château achevé, où paradoxalement la place semblait manquer. Il demeura à Aragorri, cette humble ferme, ce discret « *chalet* »¹⁰¹⁴, à cent cinquante mètres de la prestigieuse demeure, comme pour rester dans la plus stricte intimité¹⁰¹⁵. En phase avec la philosophie musicale de son temps, les goûts de Virginie, éclectiques, alliaient tradition et modernité. D'une part, ils se portaient sur les compositeurs baroques de la mouvance allemande, comme Bach et Haendel, qui déjà, lors de sa jeunesse, appartenaient au passé¹⁰¹⁶. Le goût musical de l'Ancien Régime ne l'empêchait pas de s'intéresser à la musique contemporaine, telle que celle de Chopin¹⁰¹⁷ ou du compositeur César Franck qui avait voyagé dans le Lyonnais. Appréciant son lyrisme et sa mélancolie, c'est Virginie qui fit connaître ce musicien remarquable à Pierre Loti¹⁰¹⁸. Et, après plus de trente années au Pays basque, sa culture musicale s'était naturellement teintée d'influences

¹⁰⁰⁷ HILDEBRANDT D., *Le roman du piano du XIXe au XXe siècle*, Actes Sud, Paris, 2003 ; EHRLICH C., *The piano. A history*, Clarendon Press, Oxford, 1990, p.9-26 et 108-127.

¹⁰⁰⁸ A ce sujet, d'Abbadie, en voyage d'affaires à Paris, s'inquiétait que ses métayers, bien peu cultivés, ne confondent la caisse triangulaire abritant le piano à queue avec une machine agricole (I229).

¹⁰⁰⁹ en témoigne la police d'assurance de 1863 qui estimait le piano et quelques autres meubles à hauteur de 15.000 francs, soit quasiment le prix de la maison Aragorri (K286).

¹⁰¹⁰ pour lequel elle clôtura son compte par un versement de 1.500 francs (Facture de Pleyel, Wolff & Cie, 15 janvier 1867, « Reçus acquittés en 1867 », carton n°5 – reçus acquittés 1862-1863 et 1866-1870, Arch. Abbadia) ; EHRLICH C., 1990, p.108-127, 128-142 et 222.

¹⁰¹¹ « Fournisseurs et artisans. Factures, correspondants, 1834-1896 et s.d. », dossier 152J6, AD64.

¹⁰¹² Angenscheidt-Everhard en 1881, Gouttière en 1889, et un ultime fabricant non précisé en 1891 (« Fournisseurs et artisans. Factures, correspondants, 1834-1896 et s.d. », dossier 152J6, AD64).

¹⁰¹³ Par exemple, K226 ou L61.

¹⁰¹⁴ I42.

¹⁰¹⁵ En 1883, la police d'assurance comptait encore l'instrument parmi les éléments mobiliers de la ferme, le tout ayant été dévalué à 10.000 francs (Pièce n°400, CCC).

¹⁰¹⁶ Loti la décrivait encore, deux ans seulement avant sa mort et endeuillée, en train de lui « *jouer d'exquises vieilles choses de Bach et d'Haendel* » (Lundi 3 avril 1899, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch).

¹⁰¹⁷ comme le sous-entendait son ami Tirso de Olazabal lui demandant « *l'aumône d'un peu de Chopin* » (Lettre de Tirso de Olazabal (signée Tirso de la Manche), 27 mars 1876, Fonds VB, Arch. Abbadia).

¹⁰¹⁸ Ce dernier se souvenait avec émotion, deux ans après sa mort, de « *ce prélude et choral de César Franck, qu'[il] avait entendu pour la première fois à Abbadia, joué par la chère Madame d'Abbadie [...] et qui [l'] avait fait pleurer.* » Vendredi 6 novembre [1903], Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch.

régionalistes, au grand plaisir de Loti en admiration lorsqu'elle jouait le *Pardon Dantz*¹⁰¹⁹. Par cette imprégnation de la culture basque, elle démontrait son aptitude au renouveau artistique, car elle actualisait et adaptait son répertoire à son environnement culturel. Cet intérêt comportait en outre sa part de modernité puisque, dès la fin du XIXe siècle, les compositeurs français et espagnols commencèrent à intégrer à leurs opéras basques des thèmes populaires¹⁰²⁰.

Mais, non seulement musicienne, elle fut présentée à d'Abbadie en tant que sculpteur et chanteuse¹⁰²¹. Avant sa rencontre, elle s'adonnait en effet à la sculpture du bois, en confectionnant notamment de petits coffrets¹⁰²². Mais, au moment de son mariage, elle décida de mettre un terme à cette pratique par « *peur de s'abîmer la vie* », ce qui, une fois de plus, soulignait la nature anxieuse de son caractère. Cette polyvalence et ce goût artistique témoignent de sa modernité, les femmes s'intégrant progressivement dans les milieux artistiques tout au long du XIXe siècle. Si Virginie n'allait pas jusqu'à exposer ou vendre ses œuvres, elle reflétait tout de même une certaine émancipation féminine naissante dans les arts, qu'ils soient plastiques ou musicaux, particulièrement dans la sphère intime.

Les autres enseignements qu'elle reçut relèvent encore de son éducation bourgeoise. Ainsi maîtrisait-elle parfaitement l'équitation pour avoir « *fait de la haute école à cheval* », et elle pratiquait six langues, dont le latin et certainement le grec, à l'instar de son érudit grand-père. Enfant, elle avait étudié l'allemand et l'italien, qu'elle disait modestement avoir oubliés. Elle avait davantage d'affinités avec la langue allemande, dont d'Abbadie affirmait qu'elle comprenait tout. Elle continua d'ailleurs à l'étudier plusieurs années plus tard « *avec un certain zèle* »¹⁰²³. En revanche, elle avait quelques difficultés avec l'anglais. Parfois d'Abbadie le déplorait¹⁰²⁴ mais il faut reconnaître qu'il savait tirer profit de cette lacune. Ainsi, il lui arrivait de confier en anglais à ses sœurs ce qu'il souhaitait dissimuler à son épouse¹⁰²⁵. Cependant, pour le plus grand plaisir de d'Abbadie, Virginie déclara vouloir apprendre l'idiome basque, aussitôt leurs fiançailles proclamés¹⁰²⁶. Si son niveau en cette langue singulièrement complexe est difficilement estimable, elle fit immédiatement l'effort de l'étudier¹⁰²⁷. A ce

¹⁰¹⁹ « *le Pardon Dantz, vieille danse en cinq temps, comme toute étrange musique d'ici* » (Lundi 28 novembre 1892, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch).

¹⁰²⁰ MOREL BOROTRA N., « Les modèles français et espagnols dans la création de l'opéra basque » in JAMBOU L. (dir.), *La musique entre France et Espagne, interactions stylistiques 1870-1939*, coll. Musiques Ecritures, Série Etudes, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, Paris, 2003, p.81-102.

¹⁰²¹ une femme « *qui sculpte et qui chante* » (H456). D'Abbadie synthétisa son portrait en affirmant que son « *Amie était plutôt artiste qu'autre chose* » (I35).

¹⁰²² D'Abbadie confirmait ce talent après avoir vu des coffrets sculptés de sa main semblant de bonne facture (I8).

¹⁰²³ I35-I25-I45-K226-L61.

¹⁰²⁴ « *elle n'aime pas l'anglais* » (I35).

¹⁰²⁵ Par exemple, O6.

¹⁰²⁶ I25.

¹⁰²⁷ D'Abbadie, tout admiratif et encore sous le charme des premiers émois, déclarait qu'elle avait « *déjà commencé [à l'apprendre] avec un courage rare en France* » (I71) et quatre ans plus tard, il comptait encore parmi les activités de son épouse l'apprentissage du basque (L61).

propos, Loti raconta comment elle commanda à deux Basques, dans leur langue, de chanter l'*Irrintzina*¹⁰²⁸. Son apprentissage polyglotte relevait globalement des mœurs de la haute-société du XIXe siècle. Les langues anciennes faisaient partie de l'enseignement classique. Quant aux langues européennes, on les apprenait en raison de la recrudescence des échanges internationaux, favorisée par la paix relative à partir des années 1830. On voyageait notamment vers l'Angleterre, désormais ancienne terre d'émigration révolutionnaire, vers l'Italie, de par l'ancienneté de sa culture, et vers l'Europe germanophone, en raison de sa richesse romantique. En revanche, en ce qui concerne le basque, la langue était d'autant moins pratiquée qu'elle était rare et confinée dans un petit territoire provincial. Ayant épousé la cause de son mari, Virginie était devenu régionaliste sans être de la région.

Mais sa culture s'étendait bien au-delà des langues mortes ou vivantes. Elle avait notamment reçu des enseignements en histoire classique traitant, entre autres, de la civilisation égyptienne et des peuples antiques de la Bible¹⁰²⁹. Elle conserva précieusement des morceaux choisis de ces cours aux côtés d'un petit carnet de citations rédigées entre 1845 et 1854, ce qui correspondait à peu près à l'usage de l'*album amicorum*. Ces dernières, en plus de revêtir une fonction littéraire manifeste, témoignaient de la culture et de l'intérêt de Virginie pour les lettres et l'usage de la langue¹⁰³⁰. De manière générale, l'association du fond et de la forme, systématique dans cet *album*, est pour le moins représentative du romantisme littéraire du XIXe siècle, car elle participe d'une contemplation à la fois esthétique et symbolique. Ce recueil soigné présente un condensé de références culturelles, qu'il s'agisse de la Bible ou des prières, mais aussi de pensées empruntées à des philosophes, ou des littérateurs de son temps, français, anglais ou allemands. Sur fond d'éthique judéo-chrétienne, elle méditait ainsi sur la quintessence pascalienne, sur les valeurs humanistes de Montaigne, la tolérance et l'ironie voltairiennes, l'encyclopédisme de Diderot ou sur le romantisme de Chateaubriand et de Goethe. Aussi mettait-elle en exergue les principaux vices de l'homme, tels que la vanité éloquentement abordée par Pascal avec force de réitérations, anaphores et parallélismes de construction¹⁰³¹. Par le biais des méditations des plus grands penseurs de l'ère moderne, du classicisme au romantisme, se profilaient les valeurs et la morale cléricale de Virginie et une éthique connotant la souffrance insupportable de l'existence, cette passion inhérente à la

¹⁰²⁸ « dans leur langue millénaire » Lundi 28 novembre 1892, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch. La relation avec Loti sera traitée par la suite.

¹⁰²⁹ leçons dispensées par une préceptrice nommée Annonciade Peter (Cahier en cuir marron, sans titre, f.1 « Egypte » ; cahier en cuir marron « Extraits de cours d'histoire professés par Melle Annonciade Peter l'an de Grâce 1845 », Arch. Abbadia).

¹⁰³⁰ Elle-même aimait à la manipuler, en témoigne le titre attribué à ce cahier : « Des choses et non des mots ».

¹⁰³¹ « La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur se vante et veut voir ses admirateurs, et les philosophes mêmes en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui les lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lue ; et moi qui écrit ici, j'ai peut-être cet [sic] envie ; et peut-être que ceux qui la liront l'auront aussi. » (Carnet « Des choses et non des mots. D.V. 1845 », p.19-20, Arch. Abbadia).

pensée romantique. A la fois littéraires, philosophiques voire mystiques, ses envolées lyriques révèlent des règles de conduite visant à apprivoiser la fuite du temps - dont la perception change après la Révolution -, la douleur et la mort. Ces sujets tourmentaient une bien jeune personne, mais ils s'inscrivent encore pleinement dans la pensée de son temps¹⁰³². Ainsi, Virginie proposait un ouvrage œcuménique mêlant des philosophies modernes aussi singulières et diverses, qu'elle réunit par sa volonté d'appréhender le monde. S'il est difficile d'en déduire avec certitude les traits de sa personnalité, ce recueil n'en reste pas moins le témoin de sa culture littéraire moderne et érudite, de sa moralité conservatrice et de son appartenance à l'élite sociale. Dès 1845, la jeune femme en appelait à la fatalité face à l'imperfection consubstantielle de la nature humaine, thème récurrent du recueil¹⁰³³. Prenant progressivement la forme d'un journal de réflexion, la vision pessimiste, fataliste et passionnée de l'existence ne quitta jamais sa rédactrice. De plus, ce n'est qu'à la fin du recueil que l'on voit poindre une allusion à la condition féminine, révélant une vision rigide des convenances relatives au statut de la femme¹⁰³⁴. Outre son éducation et sa culture, cela révélait la part de conformisme de Virginie. Elle acceptait l'ordre social imposé, affirmant la faiblesse naturelle de la femme reléguée sous l'autorité légale de son mari. Quoiqu'elle eut des pratiques artistiques démonstratives de la modernisation de la société, Virginie ne se réclamait pas du féminisme embryonnaire et restait docile à cette condition résultant des archaïsmes de l'ancien droit¹⁰³⁵. Elle se conformait à d'austères lois morales et sociales, propres au XIXe siècle, tout comme, elle fit preuve de modernité.

Quant à son tempérament, Virginie était décrite comme une femme sagace et opiniâtre. Avec ses vers évoquant l'homme lunatique et irréfléchi¹⁰³⁶, la première page de son carnet annonçait fort justement son besoin de constance dans le sentiment et son hostilité envers l'instabilité de caractère¹⁰³⁷. Elle se préservait de ce défaut majeur certainement parce qu'il la renvoyait à sa propre composition « *froide et passionnée, tour à tour* »¹⁰³⁸, quoique d'Abbadie

¹⁰³² Dès la sixième page, elle notait : « *Pensons que comme nous soupçons présentement pour la florissante jeunesse qui n'est plus et ne reviendra point, la caducité suivra qui nous fera regretter l'âge viril où nous sommes encore et que nous n'estimons pas assez.* » (Carnet « Des choses et non des mots. D.V. 1845 », p.6, Arch. Abbadia). Et quel meilleur auteur que Lamartine pour évoquer l'insaisissable course du temps ? « *Ô temps, suspends ton vol, et vous heures propices, suspendez votre cours ! Laissez-nous savourer les rapides délices des plus beaux de nos jours !* » (Carnet « Des choses et non des mots. D.V. 1845 », p.40, Arch. Abbadia).

¹⁰³³ Le carnet s'ouvre sur la phrase suivante : « *Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes et l'oubli des autres ; ils sont ainsi faits, c'est leur nature ; s'en fâcher, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'élève.* » (Carnet « Des choses et non des mots. D.V. 1845 », Arch. Abbadia).

¹⁰³⁴ « *Une femme ne peut se permettre les reproches, même les plus doux, que lorsqu'elle a des droits légitimes ; quand elle est subjuguée par une faiblesse, elle doit savoir souffrir et se taire* » (Carnet « Des choses et non des mots. D.V. 1845 », p.81-82, Arch. Abbadia).

¹⁰³⁵ GOY J., 1995, p.84-116 ; SEGALIN M., 1995.

¹⁰³⁶ « *Un homme inégal n'est pas un seul homme, ils sont plusieurs ; il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts et de manières différentes. Il est à chaque moment ce qu'il n'était point et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été. Il se succède à lui-même ; ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions, ni de quelles humeurs, mais de [sic] combien il a de sorte d'humeurs.* » (Carnet « Des choses et non des mots. D.V. 1845 », p.1-2, Arch. Abbadia).

¹⁰³⁷ D'Abbadie le confirma en indiquant qu'elle « *n'appréc[ait] guère le caractère inégal* » (125).

¹⁰³⁸ 125.

la présentait également comme une femme d'humeur constante¹⁰³⁹. Sa sensibilité, sa tendance au tourment et ses penchants artistiques n'en faisaient pas une femme passive, niaise ou effacée. Il est certain qu'elle était d'un naturel déterminé, brillant et d'une intelligence rare¹⁰⁴⁰. Les témoignages s'accordent à reconnaître son énergie, sa vivacité d'esprit et son sens de la réflexion¹⁰⁴¹. Malgré sa prétendue santé fragile, elle semblait donc dotée d'une force intérieure remarquable et d'une forme d'énergie se traduisant, en outre, par sa propension au désordre, ce que déplorait d'Abbadie¹⁰⁴². Mais il confiait avec un certain amusement ce qu'elle-même pensait de sa personnalité : « *elle aurait dû naître garçon à cause de ses goûts peu féminins et de son insouciance du qu'en dira-t-on* »¹⁰⁴³.

Admiratif et charmé, il s'amusait de ce tempérament entier en jouant sur les propriétés polysémiques de la langue anglaise, Virginie devenant « *my Lyon Lady* »¹⁰⁴⁴. Outre son origine géographique, cette désignation affective traduisait la force, la félinité et la féminité de son épouse, mais signifiait aussi qu'elle était sa reine. Ce dernier point explique partiellement ces descriptions élogieuses de Virginie, apparemment idéalisée par son époux à l'aube de leur mariage. Cette attitude était, plus justement, conduite par un système de valeurs chevaleresques, se revendiquant de la gentilhommerie à l'ancienne, mais aussi par la morale du siècle, associant l'image de la femme à la convenance, à la vertu et à l'honorabilité. Bien plus que l'adhésion de ses proches, d'Abbadie cherchait à l'inscrire dans un conformisme d'exception visant à la pérennité et au salut de leur microcosme social¹⁰⁴⁵. Mais, bien que fréquentant la société, Virginie appréciait, tout comme son époux, la solitude¹⁰⁴⁶, quitte à aller à l'encontre des règles de bienséance du grand monde. Par exemple, lors du projet de mariage de Pierre Savorgnan de Brazza et de Thérèse de Chambrun, elle n'hésitait pas à déconseiller la fréquentation des salons pourtant fort à la mode¹⁰⁴⁷. Virginie avait une conception des convenances régie par son éducation et l'image vertueuse de la femme dans la société, désapprouvant le jeu de l'apparence sociale et s'accordant pleinement avec la devise de son époux, « *plus estre que paraître* ». Elle avait ainsi la force de caractère de

¹⁰³⁹ d'« *une rare égalité de caractère* » (I79).

¹⁰⁴⁰ Lors de leur rencontre, d'Abbadie comptait parmi ses qualités son « *air intelligent qu'il adorait* » (I2). Et au moment de l'organisation concrète de la noce, il affirmait qu'elle avait « *le caractère fort décidé* » (I5) et qu'elle souhaitait « *choisir sa corbeille elle-même après le mariage* » (I25).

¹⁰⁴¹ Il la définissait aussi comme une personnalité « *gaie, alerte et résolue* » (I38), « *énergique d'esprit* » (I25). Tandis qu'elle portait le deuil de son mari et qu'elle-même était entrée dans la vieillesse, son ami Loti s'émouvait de la voir toujours « *étincelante d'esprit* » (Samedi 11 décembre 1897, Journ. Int Pierre Loti, Méd. Roch).

¹⁰⁴² parce qu'elle n'avait « *pas l'habitude de classer ses lettres. Elle en [recevait] beaucoup, les classait sans ordre et ne [pouvait] pas les retrouver au besoin.* » (Lettre de d'Abbadie, 11 juin 1868, 152J741, AD64 ; CCC). C'est certainement pourquoi il ne subsiste aujourd'hui que peu de témoignages de la main de Virginie.

¹⁰⁴³ 18.

¹⁰⁴⁴ C'est-à-dire « *ma femme de Lyon* » ou « *ma femme lionne* » (I31).

¹⁰⁴⁵ ARON J.-P. (dir), 1980, p.16-18.

¹⁰⁴⁶ Ce dernier affirmait simplement qu'elle « *n'aimait pas la société* » (I49).

¹⁰⁴⁷ Elle conclut ainsi ses conseils : « *enfin tâchez de ne pas trop vous banaliser à force de vous frotter à un tas de gens dans un tas de salons ; cette espèce de monnaie courante qu'on en rapporte forcément est bien agaçante ; vous valez mieux et c'est pour ça que je me permets cette remarque très peu conforme à l'étiquette.* » (Dépêche de Virginie d'Abbadie à Thérèse de Chambrun, 4 avril 1895, carton n°3, 16 PA, Fonds Savorgnan de Brazza, ANOM).

résister à la pression de l'opinion commune, à la dictature du « *qu'en dira-t-on* », pourvu qu'elle ne se confondît pas aux personnes de mauvais genre. Selon elle, une femme devait en outre se faire rare afin de bénéficier d'une image honorable et digne¹⁰⁴⁸. Mais le goût de la solitude était loin d'en faire une misanthrope. Sa moralité était dominée par les bonnes manières et le dictat social et religieux, en témoigne sa réaction au sujet de la double-vie de Loti qu'elle n'accepta qu'après plusieurs années¹⁰⁴⁹. Si sa foi était sans faille, elle semblait aussi mesurée¹⁰⁵⁰. Très fidèle aux préceptes bibliques, elle se distinguait par sa profonde tolérance religieuse, appliquant ainsi le message hiératique d'amour universel. Cela s'expliquait par le fait que, dès son plus jeune âge, elle avait été confrontée à la différence culturelle, son amie d'enfance étant protestante¹⁰⁵¹. Malgré le passé familial meurtri par les guerres de religion, Virginie instiguait donc une sorte de paix religieuse dépassant les anciennes querelles et correspondant aux valeurs de liberté léguées par la Révolution.

La morale chrétienne dictait nombre de ses actes et de ses opinions, faisant de Virginie une insigne représentante du renouveau clérical postrévolutionnaire. Se consacrant à l'intérêt d'autrui avec bonté, témoignant d'une fidélité exemplaire envers le divin, sa vie entière consista, de son point de vue, en un chemin de croix. Elle semble l'avoir dédiée à une quête dont les motivations restent inconnues. C'est du moins ce qu'évoque la devise gravée sur son tombeau : « *Ma reconnaissance a porté ma croix* ». Cette phrase, impliquant le regard d'autrui, demeure paradoxale vis-à-vis de son tempérament indépendant. Si l'allusion à la Passion christique est évidente, nul n'est en mesure de définir la teneur de cette « reconnaissance ». Noces tardives, mariage stérile, caractère anticonformiste, fragilité et complexes physiques, relations conjugales, autant d'hypothèses qui restent en suspens. Dans tous les cas, il est certain que, par cette devise, elle voulut exprimer une souffrance inhérente à son existence, dont le remède reposait en une forme de catharsis religieuse. Quoi qu'il en soit, sa morale chrétienne affirmait non seulement la puissance de sa foi mais aussi le retour en puissance du catholicisme et une évolution certaine de la philosophie religieuse. Cette exécution des principes chrétiens, notamment en termes de charité, revêtait en un sens une dimension politique, car l'idéologie catholique considérait ses règles morales comme les seules solutions plausibles aux difficultés sociales grandissantes. Cependant, si Virginie était une adepte de la foi, cela n'en faisait pas une engagée politique au service l'Eglise, contrairement à son époux.

¹⁰⁴⁸ « *Une femme ne peut se permettre les reproches, même les plus doux, que lorsqu'elle a des droits légitimes* » Carnet « Des choses et non des mots. D.V. 1845 », p.81-82, Arch. Abbadia; ARON J.-P., 1980, p.16-18.

¹⁰⁴⁹ Samedi 5 septembre 1896, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch.

¹⁰⁵⁰ D'Abbadie déclarait en effet : « *ma fiancée est religieuse, point dévote* » (I25). Pourtant, il affirma aussi que, au décès de sa mère, son insupportable détresse l'aurait probablement conduite à se réfugier dans les Ordres si elle n'avait pas été mariée (J331).

¹⁰⁵¹ L'amie de Virginie, mariée bien plus tôt qu'elle, eut un fils en 1851 et s'était installée en Suède d'où elle revenait régulièrement (N291). D'après lui, elle démontra l'analogie entre les valeurs protestantes et catholiques par son profond dévouement envers Virginie. Le paroxysme de son abnégation aboutit le jour où elle quitta mari et enfant pour soigner Virginie, alors gravement malade (I77) certainement atteinte du typhus en 1855.

Jusqu'à la retentissante défaite de Sedan, Virginie était une bonapartiste convaincue, au grand dâme de son mari¹⁰⁵². De même, elle se distinguait des inclinaisons politiques de sa propre famille, ce que ne manquait de souligner d'Abbadie, alors demandeur d'une légitimation morale de son épouse par son cercle social¹⁰⁵³. Entre autres, son oncle Octave Vincent de Saint-Bonnet comptait parmi les nombreux légitimistes qui furent contraints à la démission lors des élections de 1852. Si, par la suite, l'Empereur des Français fut obligé de se rallier les conservateurs, il devait sans cesse renouveler des garanties à leur encontre, car ils constituaient surtout d'importants groupes de pression¹⁰⁵⁴. Virginie, plus indépendante qu'anticonformiste, comptait donc parmi les rares personnalités de son milieu à soutenir sincèrement Napoléon III. Proche de l'Empereur et de sa famille, elle fréquentait bien avant son mariage les mêmes villégiatures, par exemple Saint-Sauveur et Gavarnie dans les Pyrénées¹⁰⁵⁵, où elle les rencontrait habituellement¹⁰⁵⁶. Etant donné ses origines, d'Abbadie estimait inconvenant qu'elle portât caution aux destructeurs de l'Ancien Régime si propice à ses ancêtres. Il faut également convenir que la pensée politique de Virginie correspondait à celle des campagnes, où elle avait grandi, et des paysans, ciblés par le bonapartisme de Napoléon III¹⁰⁵⁷. Par rapport aux siens, elle affirmait ainsi une forme de modernité dans sa vision d'appréhender le monde. En dépassant la tradition familiale, elle rendait le régime monarchiste obsolète et inadapté à l'époque contemporaine. En adhérant au bonapartisme, elle cautionnait la notion du self-made-man, pas si incohérente avec ses racines puisque nombre de ses ancêtres s'étaient démarqués par leur ascension sociale. Mais, par la même occasion, elle rejetait implicitement le statut de notabilité auquel appartenaient les siens. En ce sens, le bonapartisme offrait à Virginie une forme d'égalité humaine à laquelle elle devait sincèrement croire. Toutefois, elle en omettait la pratique du pouvoir autoritaire¹⁰⁵⁸ pour conserver l'optimisme de certaines actions internationales et des grandes modifications

¹⁰⁵² D'Abbadie ne pouvait dissimuler ce détail délicat à Montalembert. « *Quoique d'une famille de légitimistes, ma femme est pour Louis-Napoléon : c'est là le seul fossé qui nous sépare* » (179). Ce à quoi Montalembert répondit : « *nous avons tous une grande envie de faire sa connaissance malgré son napoléonisme* » (lettre de Montalembert, 1859, f.303, ms 2077 (2), BIF).

¹⁰⁵³ Montalembert confirmait que cette opinion la distinguait de leur milieu en montrant « *une grande envie de faire sa connaissance malgré son napoléonisme* » (Lettre de Montalembert, 22 mai 1859, f.303, Montalembert 2, ms 2077, BIF). Octave Vincent de Saint-Bonnet, membre du Conseil général du Rhône, avait « *donné sa démission [...], comme beaucoup de légitimistes* » en 1852 (Lettre de Laborde-Nogues, 29 octobre 1858, 152J369, AD64). A ce sujet, d'Abbadie se réjouit car cela signifiait pour lui une neutralité morale vis-à-vis de ses activités savantes : « *Ma femme appartient à une famille bien connue dans Lyon et éloignée de toute fonction dans notre immense administration de malheur de sorte que je n'ai enchaîné en rien mon indépendance politique.* » (170).

¹⁰⁵⁴ BARJOT D., CHALINE J.-P., ENCREVE A., 2005, p.411-422. Pour les élections de 1852, Louis-Napoléon Bonaparte somma les préfetures de valider les candidatures d'hommes ayant fait fortune par le travail afin d'vincer la classe politique traditionnelle (légitimistes, orléanistes et républicains) qui le contestait trop.

¹⁰⁵⁵ Avec le développement du thermalisme correspondant à une volonté politique urbanistique et sanitaire, Napoléon III fréquenta à partir de 1856 les villes d'eaux telles que Saint-Sauveur, Vichy et Plombières (TOULIER B., « Les réseaux de la villégiature en France » in *In Situ, revue des Patrimoines* [En ligne], 2005, réf. du 2 décembre 2011. URL : http://www.insitu.culture.fr/article.xsp?numero=&id_article=e2-400) sans oublier ses séjours dans la station balnéaire de Biarritz où il fit édifier un domaine impérial.

¹⁰⁵⁶ Entre autres, en août 1859, d'Abbadie demandait à son épouse, en villégiature à Saint-Sauveur, si elle voyait souvent l'Empereur et si elle était satisfaite de ses entrevues avec lui (I250-252-273). Elle bondissait lorsqu'elle apprenait qu'Arnauld avait eu des entrevues avec Napoléon III en 1862 (K6). Plus tard, elle fit part de son souhait d'accueillir Louis-Lucien Bonaparte une fois le chantier du château achevé (L105).

¹⁰⁵⁷ BARJOT D., CHALINE J.-P., ENCREVE A., 2005, p.411-449.

¹⁰⁵⁸ BARJOT D., CHALINE J.-P., ENCREVE A., 2005, p.411-449.

urbanistiques¹⁰⁵⁹. Cependant, le couple passait outre sa différence de conception de la politique parce que « *notre France ne nous a que trop brisés en charité politique* »¹⁰⁶⁰.

Alors, quelle ne fut pas la satisfaction de d'Abbadie lorsque, onze ans après leur union, Virginie reconnut l'incompétence de Napoléon III, notamment à propos de la question italienne. En septembre 1860, l'Empereur avait en effet fini par autoriser les armées piémontaises à entrer dans les Etats Pontificaux afin d'atteindre Garibaldi à Naples, ce qui s'était soldé par une défaite¹⁰⁶¹. Mais le changement politique de Virginie s'opéra radicalement dans le mois qui suivit l'humiliante déroute de Sedan¹⁰⁶². Compte tenu de sa personnalité, de son passé et des influences de son entourage, il ne serait pas étonnant qu'elle ait finalement rejoint le clan de sa famille et de son mari, celui des monarchistes légitimistes¹⁰⁶³.

Malgré l'austérité et la distinction de son éducation, le tempérament affirmé de Virginie a pu être interprété comme une forme d'excentricité, du moins de folie douce assumée¹⁰⁶⁴. Certaines descriptions séduisantes de Loti, la figurant « *vêtue en châtelaine d'autrefois* », diffèrent d'une réalité plus monotone où Virginie était habillée comme une dame de son époque, de son rang et de sa génération¹⁰⁶⁵. Sa seule originalité vestimentaire résultait de son goût pour l'Orient (Fig.69) qui se manifesta dans quelques parures et qui témoignait de son statut de femme d'explorateur¹⁰⁶⁶. Les objets provenant du voyage étaient en effet encore perçus comme des manifestations d'un luxe rarement abordable, mais répandu dans son milieu.

¹⁰⁵⁹ Parmi les documents de Virginie, il reste le discours prononcé par Napoléon III à l'occasion des élections législatives de mars 1860, où il louait sa politique étrangère et commerciale. Virginie souscrivait encore à ce bilan visant à « *inspirer pleine confiance dans l'avenir et à vous [les sénateurs et députés] associer à l'accomplissement d'une œuvre féconde en grands résultats.* » (*Discours prononcé par sa majesté l'Empereur à l'ouverture de la session législative le 1^{er} mars 1860*, Imp. Nationale, Paris, 1860).

¹⁰⁶⁰ 179.

¹⁰⁶¹ BARJOT D., CHALINE J.-P., ENCREVE A., 2005, p.411-449 et 538-541. Cela « *chagrinait* » d'Abbadie mais le confortait dans son opposition politique. Aussi se réjouissait-il que « *même l'optimisme de [sa] femme en [fût] ébranlé. Elle ne [croyait] plus à la constante sagesse de notre Empereur* » (J64).

¹⁰⁶² Mi-octobre 1870, d'Abbadie s'en confiait avec force soulagement à son amie Mme de Montalembert : « *Ma femme est devenue enfin ennemie acharnée de Napoléon dernier* » (P181). Cette confidence sonnait comme une sorte de réconfort destiné à l'épouse de l'écrivain catholique libéral qui, décédé en mars de la même année, n'avait pas pu assister à la chute du Second Empire. L'issue peu glorieuse du conflit franco-prussien fut évoquée par d'Abbadie à l'attention d'un autre de ses amis, le botaniste renommé Duchartre, une nouvelle occasion de clamer le changement d'idée et la désillusion de son épouse vis-à-vis de Napoléon III, qu'elle « *admirait tant, quoique j'en pense, et qu'elle déteste cordialement aujourd'hui.* » (P182).

¹⁰⁶³ Si ses sympathies politiques furent exprimées par son époux quelques fois dans les douze premières années de leur union, elles ne furent plus exposées par la suite.

¹⁰⁶⁴ Ainsi, des descriptions de Loti dans son journal, émane une fascination nous rappelant qu'il aimait à romancer sa vie en l'enjolivant parfois pour les besoins de l'intérêt littéraire, d'où la difficulté dans certains passages de distinguer la réalité du rêve (QUELLA-VILLEGER A., « Préface », in LOTI P., *Cette éternelle nostalgie, journal intime 1878-1911*, La Table Ronde, Paris, 1997). Mais c'est surtout Odette Valence, qui ne connut pas Virginie, qui en brossa un portrait rare mais probablement très exagéré basé sur les récits oraux de Loti (VALENCE O., « Une amie pittoresque de Pierre Loti » in *Cahiers de Pierre Loti*, n°2, novembre 1952, p.10-15).

¹⁰⁶⁵ Périphrase de Loti notée le mardi 25 mars 1895, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch. Les photographies et les commandes de vêtements et de tissu démontrent ainsi son conformisme (fonds photographique ; album d'Orient 1884-1885 ; factures et reçus, Arch. Abbadia).

¹⁰⁶⁶ Par exemple, en 1863, Arnauld lui ramena de Syrie un bandeau brodé (K274).

Par ailleurs, cette image fut conditionnée par la forte présence des animaux. En effet, son éducation à la campagne avait privilégié son contact avec les bêtes. Sa passion pour les chevaux était telle qu'elle les nourrissait directement de sa main, ce qui relevait habituellement de la mission des domestiques, et s'intéressait aux attelages¹⁰⁶⁷. Le couple possédait en outre des chats, qui se faisaient un plaisir de gambader sur le piano¹⁰⁶⁸, des lévriers, dont Virginie « *raffolait* » et qu'elle fit photographier (Fig.69), et de grandes races de chiens, Terre-Neuve et montagnes des Pyrénées, souvent baptisés de noms basques ou éthiopiens¹⁰⁶⁹. Mais ce qui étonna le plus l'imagination fertile de Loti ou de Valence était sa passion pour les oiseaux. Il est vrai qu'il était peu commun de posséder deux aigles comme c'était le cas des d'Abbadie. Cela avait d'ailleurs valu au savant de voir un jour un inestimable recueil de notes scientifiques déchiqueté par l'un des rapaces¹⁰⁷⁰. En 1869, il réceptionna à Hendaye un grand perroquet, et surtout le couple acquit en 1868 son cacatoès, Coco, qui occupa une place centrale au sein de la famille¹⁰⁷¹. Ayant survécu à ses propriétaires, l'oiseau eut une longévité remarquable mais relativement courante¹⁰⁷². Coco était inséparable de Virginie, ou plutôt de son épaule. Et malgré son aspect fébrile, il semblait surtout très caractériel envers les inconnus, à l'instar de toute bête sauvage, semant la terreur par ses cris perçants et ses morsures parmi les invités¹⁰⁷³. Loti en était arrivé à le baptiser systématiquement dans son journal « *l'oiseau d'apocalypse* »¹⁰⁷⁴. Devenu un membre à part entière de la famille et souffrant de la chute chronique de plumes, le cacatoès logeait dans l'une des chambres d'amis du château et bénéficiait des soins médicaux les plus attentionnés de la part de l'éminent naturaliste Milne-Edwards, alors directeur du muséum d'Histoire naturelle¹⁰⁷⁵. En somme, cet entourage vivant, parfois cocasse, s'apparentait aux ménageries qui tendaient alors à se développer. Pour autant, cela révèle une fois de plus le statut social élitiste des d'Abbadie. En effet, leur ménagerie était composée d'animaux nobles, tels que le

¹⁰⁶⁷ I207.

¹⁰⁶⁸ Un jour, d'Abbadie raconta non sans humour à Mlle de Castelbajac que Virginie était actuellement au piano « *entre deux chats enragés à jouer aussi, mais à leur façon* » (N357).

¹⁰⁶⁹ Par exemple, l'un des Terre-Neuve s'appelait Kasa, ce qui signifiait « dommages et intérêts », nom attribué au premier né suivant le décès d'un enfant en Ethiopie, et l'une des chiennes se nommait Amora. D'Abbadie évoqua l'amour de Virginie pour les chiens dès leur rencontre (I4). A ce moment, elle possédait un lévrier baptisé Lolette. Les photographies de lévrier se trouvent encore dans le fonds du château (Arch. Abbadia).

¹⁰⁷⁰ D'Abbadie ne put rien faire pour l'arrêter, et ce en dépit de ses tentatives antérieures de domestication (Q15). Deux ans auparavant, il avait d'ailleurs indiqué que le rapace s'appropriait lentement (O86). A leur sujet, Valence racontait que les deux rapaces étaient suffisamment domestiqués pour suivre leurs maîtres à l'intérieur de leur demeure (VALENCE O., 1952, p.10-15). Cette affirmation *a priori* originale pourrait être vérifiée par le fait que, selon d'Abbadie, l'oiseau était « *enchaîné au pied* » et « *vivait chez [eux]* » (N357).

¹⁰⁷¹ O86. En outre, elle s'intéressa à l'achat d'un vautour en 1889 (lettre d'Iguaran, 15 nov. 1889, 152J294, AD64).

¹⁰⁷² Après la mort de Virginie en 1901, il fut confié aux bons soins des parents de Marie Tellechea, domestique du château, demeurant à Ascain (Lettres de Marie Tellechea à la marquise d'Auxilhon, 23 mai 1902 et 7 déc. 1902, fonds VB).

¹⁰⁷³ « *le kakatua [cacatoès] s'est fort adouci. Il ne laisse presque plus de ces cris perçants si désagréables.* » (O86) ; « *[Ma femme] fait manger son cacatoès qu'une amie mordue par lui désigne comme « cette horrible canaille que vous nourrissez de vos amies* » (P34).

¹⁰⁷⁴ Par exemple, Jeudi 19 juillet 1894, Journ. Int Pierre Loti, Méd. Roch. Selon O. Valence, le volatile terrorisait, ou plutôt assourdissait lugubrement quiconque pénétrait dans le château en hurlant d'insupportables « *Purgatoire ! Purgatoire !* », qui lui avaient valu le surnom eschatologique imaginé par Loti. Selon ses dires, Virginie, se riant des attitudes de son animal de compagnie, rassérénait ses hôtes en affirmant qu'il avait « *une âme de purgatoire* », unique terme que la bête aurait réussi à mémoriser (VALENCE O., 1952, p.10-15).

¹⁰⁷⁵ Il fit parvenir des remèdes contre ces chutes de plumes (Lettres de Milne-Edwards, 152J451, AD64).

cheval ou le lévrier emblèmes de l'aristocratie, ou de bêtes exotiques, comme les perroquets et les Terre-Neuve. A la différence des bêtes utilitaires des campagnes, il s'agissait d'animaux d'agrément accessibles aux seules classes privilégiées de par leur coût, leur provenance et leur fonction de compagnie. Ces bêtes étaient associées au loisir et à la parade sociale, véhiculant un message de luxe et de futilité, mais aussi d'affirmation identitaire de leurs propriétaires. Coco le cacatoès, Lolette le lévrier, Amora le Terre-Neuve, Moïse le cheval arabe, révélaient les origines sociales aristocratiques et le lien avec l'Etranger des d'Abbadie. Ils impliquaient un pittoresque un peu galvaudé voire idéalisé, censé évoquer l'Orient ou le passé monarchiste de la France.

De surcroît, les signes extérieurs de richesse de Virginie, que ce soit les animaux ou les tenues vestimentaires, ne sont pas sans rappeler que la femme du XIXe siècle représentait en quelque sorte l'enseigne sociale de son foyer. A l'heure où les vêtements masculins rompaient avec leur opulence prérévolutionnaire et tendaient vers la sobriété, la femme démontrait la puissance économique de son foyer par la richesse décuplée de ses atours, son « *inutilité fondamentale* », ses activités et ses bonnes œuvres¹⁰⁷⁶. Véhiculant ce que l'existence de son foyer pouvait avoir d'extraordinaire, Virginie occupait ainsi conventionnellement son rôle d'épouse au sein de la comédie humaine de son temps.

A l'image de son époux, la personnalité de Virginie se voulait à la fois conformiste mais indépendante. A la souffrance et à la piété sincère, s'associaient une culture littéraire et musicale remarquable mais conforme à son rang social, une conscience politique évolutive, un besoin constant de don de soi, un tempérament affirmé et libre en même temps que conventionnel. Sa virtuosité, sa mélancolie et ses méditations exaltées en faisaient une des figures féminines emblématiques du romantisme. L'abbé Inchauspé synthétisait son portrait en félicitant d'Abbadie « *de tout [son] cœur de ce que la Providence [lui eusse] donné une compagne douée de tant de belles qualités, et qui partage[ait] si bien [ses] goûts pour les sciences, pour les arts, et même pour la vie solitaire. Tout [faisait] espérer que [leur] union sera[it] des plus heureuses.* »¹⁰⁷⁷

3. La vie sociale de Virginie d'Abbadie ou « le ministère intérieur »

Virginie se rendit pour la première fois à Aragorri quelques jours après ses noces, en mars 1859, puis elle y rejoignit son époux à la fin de l'été afin d'entamer une vie plus routinière. Dès son arrivée, elle endossa avec la plus grande conviction son rôle de maîtresse de maison. Cela relevait ni plus ni moins de sa condition de femme du XIXe siècle, toutes

¹⁰⁷⁶ PERROT P., « Le jardin des modes » in ARON J.-P., 1980, p.101-116.

¹⁰⁷⁷ Lettre de l'abbé Inchauspé, 19 mars, fête de saint Joseph, 1859, 152J296, AD64.

classes sociales confondues. En effet, depuis que le Code Civil avait officialisé le caractère naturellement faible de la femme, on observait une forme de retour à la tradition juridique ancienne, ce qui influa promptement sur le modèle familial. N'ayant aucune responsabilité civile, la femme était souvent reléguée à sa maisonnée, à une sociabilité plus informelle, faite de dévotion et de charité, tandis que son époux représentait leur communauté dans les relations officielles et administratives¹⁰⁷⁸. Dans les élites, la femme gérait l'organisation de sa demeure et des activités des domestiques. C'était le cas de Virginie, qui prit en main l'entretien d'Aragorri dès la nuit de son arrivée¹⁰⁷⁹, démontrant clairement son autorité et le cruel manque d'organisation domestique de d'Abbadie. Les jours suivants, elle se mit à présider aux travaux d'amélioration de la ferme, notamment en termes de décoration. Elle fit doter le chalet de tapis, de tentures et de papiers peints destinés à trois chambres particulières, ainsi que d'un élément somme toute assez basique, mais oublié jusque-là, une pendule pour la cuisine¹⁰⁸⁰. En dépit du caractère sommaire de la demeure, dont la mauvaise évacuation des cheminées la conduisait parfois à ouvrir la porte « *en pleurant* »¹⁰⁸¹, elle s'adaptait aux conditions de sa nouvelle vie sans rechigner, mais en essayant d'y apporter son expérience domestique. Outre la décoration, le chalet nécessitait un ameublement plus convenable. Depuis leur retour d'Allemagne, les époux ne cessèrent d'envoyer des colis de Paris ou de Lyon à destination d'Aragorri, contenant le piano et les meubles de Virginie, des serrures et une armoire en laque offerte par Sélina¹⁰⁸². D'Abbadie laissait avec prudence son épouse décider de ce qui n'était pas de son ressort, c'est-à-dire de l'organisation intérieure. Il l'informait docilement de tout changement survenant dans ce domaine, comme le déménagement de sa propre bibliothèque d'Aguerrria au grenier d'Aragorri ou l'attente des tapisseries et du châlit¹⁰⁸³. Les lithophanies commandées à Munich ainsi que les tableaux cédés par Arnould constituaient une partie de la décoration de la maison. L'organisation intérieure étant complétée par l'aménagement paysager, Virginie se chargea plus efficacement que son époux du recrutement d'un jardinier afin de donner une allure convenable aux abords immédiats d'Aragorri¹⁰⁸⁴. A la maîtresse de maison, revenait donc le rôle de gérer la vie domestique, aussi éloignée soit-elle de sa demeure. Hormis la valorisation d'Aragorri, elle entreprit d'acquérir une voiture, car, pour l'heure, le couple était contraint à

¹⁰⁷⁸ GOY J., 1995, p.84-116 ; SEGALÉN M., « Le mariage », in dupâquier j., 1995, p.423-435.

¹⁰⁷⁹ A ce sujet, d'Abbadie s'amusait à raconter l'une de ses premières anecdotes de vie commune. A peine arrivés à Aragorri, et en pleine nuit, Virginie donna deux ordres très surprenants compte tenu de l'heure tardive ; le premier fut d'éteindre la vingtaine de bougies qui éclairaient la modeste demeure, le second fut de tout faire balayer (I51).

¹⁰⁸⁰ I44-45-46.

¹⁰⁸¹ I74.

¹⁰⁸² L'une expédiait son piano et ses meubles (I220) tandis que l'autre bénéficiait de l'aide de sa mère pour ces affaires domestiques. Mme d'Abbadie mère fit emballer les serrures destinées à Aragorri (I221), leur offrit douze serviettes et une nappe de dix-huit couverts « *avec nos armoiries tissées dedans* » (I222) que d'Abbadie perdit par la suite (J147). A l'intention de Virginie, d'Abbadie fit expédier, d'autre part, l'armoire en laque offerte par Sélina lorsqu'elle était entrée dans les ordres (I248).

¹⁰⁸³ I248-250.

¹⁰⁸⁴ I208-I219. Le 17 juillet 1859, « Vous êtes née coiffée pour avoir trouvé si vite un jardinier. Prenez-le si votre impression de son visage vous plaît : est-il marié ? 450 f. ne sont pas trop, si c'est un bon caractère et s'il soigne bien les arbres. Il partirait avec le cocher. [...] (I208).

une location lorsqu'il séjournait au Pays basque¹⁰⁸⁵. Fin juillet 1859, d'Abbadie brava la décision de son épouse, qui souhaitait acquérir la calèche à Pau, en missionnant Arnould dans Paris. Il en revint avec un délai de « *trente-huit à quarante jours* » afin de faire figurer les armoiries sur les portières. Ainsi que le suggère le recours du blason, la voiture constituait un authentique mode de représentation sociale : elle affirmait la position confortable de ses propriétaires et démontrait, de par son iconographie héraldique, la qualité de leur lignée¹⁰⁸⁶. Pour l'ornementation de ces portières, Virginie commanda le cimier des armoiries des Thompson of Park, une main tenant des épis de blés, qu'elle réutilisa pour son papier à lettre personnel¹⁰⁸⁷. Ainsi démontrait-elle pleinement son appartenance à la famille de son époux.

Au cours des premiers mois de son mariage, la vie de Virginie s'organisait donc autour de l'amélioration de sa nouvelle et encore modeste maison. En raison de l'isolement extrême du domaine, elle ne quittait sa propriété que pour assister à la messe¹⁰⁸⁸. Mais bientôt survint le décès inattendu de sa mère. Arrivée le 12 septembre 1861 à Arago, Mme Vincent de Saint-Bonnet tomba rapidement malade. Le 26 septembre à 1h de l'après-midi, pressentant l'issue tragique de cette agonie, d'Abbadie sollicita en urgence son médecin pour la seconde fois de la journée¹⁰⁸⁹. Deux heures après cet appel désespéré, la malade s'éteignit, ce qui émut profondément d'Abbadie regrettant déjà la gentillesse de sa belle-mère¹⁰⁹⁰. Bien que la mourante eut le temps de faire part de sa volonté d'être inhumée dans la terre de ses ancêtres, nul ne peut dire si elle fut entendue par le curé d'Urrugne qui vint à son chevet¹⁰⁹¹. Virginie fut évidemment effondrée de cette perte brutale. Mais c'était à son époux, en tant que chef de famille, de se charger des démarches funéraires¹⁰⁹². Il commença immédiatement à organiser le transfert de la dépouille vers le château de Pollet¹⁰⁹³ et commanda la

¹⁰⁸⁵ Parce que, très « *méticuleuse en chevaux et en voiture* », elle exigeait d'examiner elle-même le matériel et les animaux. D'Abbadie reconnaissait lui avoir laissé le dernier mot : « *en docile mari, j'ai dit : soit !* » (I207).I45.

¹⁰⁸⁶ GOY J., 1995, p.84-116 ; SEGALIN M., FINE A., 1995, 403-457.

¹⁰⁸⁷ I226. Le 8 juin 1860, soit un an après la commande, la calèche fut expédiée par voie ferroviaire vers Bayonne à l'attention du régisseur Etchepare auquel d'Abbadie n'avait pas manqué d'indiquer le signe de reconnaissance de l'objet « *une main & cinq épis de bled peints sur les panneaux.* » (I443).

¹⁰⁸⁸ « *car notre solitude n'est acceptable qu'avec la faculté d'entendre au moins la messe les dimanches et fêtes* » (L61).

¹⁰⁸⁹ Aussi impatient qu'inquiet, il indiqua au Docteur Dop les symptômes que présentait la malheureuse, dont une fièvre continue qui l'empêchait de s'alimenter. Après avoir avalé quatre cuillères à soupe de bouillon à midi, elle avait replongé dans un délire continu dû à la fièvre. « *je ne sais comment cela finira* » écrivait-il à Julienne (J319).

¹⁰⁹⁰ « *who never while living said a harsh word to me* » (qui jamais de son vivant ne me dit un mot dur) (J320). Il en fit part dès que possible à Julienne de manière laconique et bouleversée « *PS 11h du soir : Ma belle-mère est morte presque subitement à 3h de l'après-midi. Je vais accompagner ses restes à Lyon.* » (J320). Le caractère soudain de l'évènement est en outre révélé par une lettre à l'attention de Russell. Au moment du décès, d'Abbadie était en train de répondre à ce confrère anglais, évoquant leur première rencontre plutôt musicale et joyeuse, lorsqu'il fut interrompu soudainement pour assister à l'agonie de sa belle-mère. La lettre à Russell fut reprise et achevée quelques heures plus tard à la hâte, laissant deviner l'émoi et la tristesse de d'Abbadie (J320).

¹⁰⁹¹ J321.

¹⁰⁹² GOY J., 1995, p.84-116.

¹⁰⁹³ Après avoir décidé fort naturellement d'inhumer la défunte en ses terres d'origine, il s'empressa d'écrire à Falcon de Cimier, sous-préfet de Bayonne, par le biais du Grand Vicaire Haramboure, pour accélérer la procédure autorisant le transfert de la dépouille (J321). Le 27 septembre 1861, d'Abbadie confirma à Julienne que les restes de sa belle-mère seraient enterrés dans la tombe de la chapelle de ses ancêtres (J323-324).

traditionnelle photographie *postmortem* auprès du photographe Labrador¹⁰⁹⁴. Puis il informa son beau-frère de la nouvelle. Le lendemain du décès fut naturellement empreint d'une profonde tristesse, mais surtout d'inquiétude envers Virginie qui n'avait ni mangé ni dormi depuis quarante-huit heures¹⁰⁹⁵. Malgré la lourdeur des démarches administratives, le voyage dans le Lyonnais eut lieu durant les quinze jours suivants. Le décès de sa belle-mère conduisit d'Abbadie à commander l'érection de la chapelle de Pollet, transformée en succursale paroissiale, et à offrir au prêtre une aumône de 300 francs pour ses pauvres, en retour de quoi il attendait des prières pour la défunte et sa fille éplorée¹⁰⁹⁶. Malgré la durée de la succession, le couple observa le deuil pendant un an, se privant de toute activité jugée trop réjouissante. Il obéit en cela aux coutumes de leur « *coin de France* »¹⁰⁹⁷, du Pays basque, ce qui démontre une nouvelle fois l'adaptabilité de Virginie envers sa culture d'adoption.

Par ailleurs, le patrimoine de Virginie revint entièrement à la charge de d'Abbadie. Malgré ses évolutions incontestables quant aux libertés, la Révolution avait en effet déprécié le rôle de la femme au sein de la famille. Celle-ci était considérée légalement inapte sur le plan civil et soumise à l'autorité suprême de son époux, dès lors seul responsable et gestionnaire de la communauté de biens¹⁰⁹⁸. C'est pourquoi il était dans l'ordre des choses que d'Abbadie se trouvât à la tête de l'important patrimoine de son épouse, et ce malgré le contrat de mariage auquel il était réticent et la coquette réserve de Virginie à tenir des comptes¹⁰⁹⁹. Tout d'abord, ils s'étaient mariés sous le régime dotal, qui justifiait d'autant plus cette prise en charge patriarcale et correspondait encore aux traditions anciennes¹¹⁰⁰. La dot de Virginie était composée de 40.000 francs offerts par sa mère et de 150.000 francs lui appartenant personnellement, autrement dit une somme considérable pour l'époque¹¹⁰¹. En outre, au décès de sa mère, elle devait percevoir 350.000 francs de rentes¹¹⁰², sans compter les biens immobiliers et financiers familiaux. Virginie étant un bon parti, on peut considérer que la stratégie financière de d'Abbadie, en la choisissant, fut fructueuse. Le décès de Mme Vincent de Saint-Bonnet accrut de manière importante le patrimoine effectif du couple et, par conséquent, les responsabilités du savant. Mais il fallait encore s'entendre sur le partage de la maison Bertholon à Lyon et du château de Pollet à Saint-Maurice-de-Gourdans. Pour

¹⁰⁹⁴ J368. A minuit et demi, il mit une voiture à la disposition du photographe Labrador afin de venir « *enjoliver une fille désolée* » le plus rapidement possible. Déjà prévenu par le médecin, il consentit à venir d'ici sept ou huit heures (J321). En 1862, d'Abbadie remercia, en son nom et celui de son épouse, Labrador pour l'envoi des quatre photographies « promises », dont la commande correspond au portrait de Mme Vincent de Saint-Bonnet (K52).

¹⁰⁹⁵ J323-324. Virginie paraissait évidemment inconsolable, « *souffrante* » et ayant « *besoin de repos* » (J327).

¹⁰⁹⁶ J330.

¹⁰⁹⁷ K132.

¹⁰⁹⁸ Et ce au nom du droit naturel et en vertu des Codes de 1796 et Napoléon. La femme était considérée par l'Empereur comme un être faible et frivole inapte à assurer des responsabilités. De même, les époux n'étaient pas égaux face à l'adultère et au divorce (GOY J., 1995, p.104-105).

¹⁰⁹⁹ « Votre sœur n'aime guère à tenir les comptes, elle a eu peur de se charger de l'argent » (L150).

¹¹⁰⁰ 1.01, p.4, CCCIO.

¹¹⁰¹ Pour comparaison, le premier devis du château d'Abbadia s'élevait à 120.000 francs.

¹¹⁰² I25.

d'Abbadie, qui avait peu compris le fonctionnement de la dot¹¹⁰³, les choses ne se profilaient pas aisément. Après concertation, ce dernier et son beau-frère, Gustave, confièrent une « *espèce de mandat* » de représentation à Octave Vincent de Saint-Bonnet et à Meaudre de Sugny, beau-père de Gustave, afin de pallier l'impossibilité d'un arrangement direct¹¹⁰⁴. Le premier représentait les intérêts des d'Abbadie, le second ceux de Gustave et de son épouse. Le 31 octobre 1861, il leur fut demandé d'entrer en négociation afin d'estimer le prix de la maison de Lyon « *au moyen d'un expert* », les démarches ayant été conduites jusque-là à l'initiative de d'Abbadie, toujours enclin à prendre les choses en main¹¹⁰⁵. Il convenait en outre de tenir compte du fait que Virginie et Gustave devenaient copropriétaires de la maison Bertholon aux côtés de leur cousin germain, François de Blonay¹¹⁰⁶. En ce qui concerne le château de Pollet, la question était pareillement complexe, car ils devaient entrer en contact avec un interlocuteur supplémentaire, le cousin de leur mère, Gabriel Honoré Passerat de la Chapelle, propriétaire d'une partie du domaine¹¹⁰⁷. Quoi qu'il en soit, la succession Vincent de Saint-Bonnet opposa d'Abbadie et son beau-frère au cours de deux procès remportés par d'Abbadie, entre 1861 et vraisemblablement 1873, parallèlement aux procédures intentées par les autres d'Abbadie. Comme dans le cas de la succession Thompson d'Abbadie, la loi était particulièrement propice aux actions en justice et toutes formes de dispositions testamentaires¹¹⁰⁸. La cour de Lyon sembla se prononcer pour un partage égalitaire du patrimoine immobilier de Mme Vincent de Saint-Bonnet. C'est certainement pourquoi Gustave dut dédommager d'Abbadie de plus de 30.000 francs, probablement parce qu'il était installé au château de sa mère¹¹⁰⁹. En outre, Virginie et son frère percevaient pareillement les revenus des terres de Pollet¹¹¹⁰ et de la maison Bertholon. Ces biens rapportaient aux d'Abbadie respectivement 7.000 et 12.000 francs par an, ce qui nécessitait l'emploi d'un

¹¹⁰³ A Virginie : « Quant au jardinier, je voudrais avoir son adresse pour l'emmener avec moi de Lyon où j'irai plutôt pour voir MARIE Exelmans que pour votre dot où je ne vois pas clair encore » (I219).

¹¹⁰⁴ A Gustave : « *je vous prie de me dire si je dois écrire moi-même à M. de la Chapelle pour le prier d'être mon expert ou d'en nommer un pour nous ou bien s'il suffit que votre oncle s'adresse à lui* », ou encore de demander à son oncle de passer par M. Meaudre de Sugny (J332-362).

¹¹⁰⁵ A Octave Vincent de Saint-Bonnet : « *Je lui [Gustave] dis en même temps que je vous prie d'entrer en pourparler avec M. Meaudre afin de faire estimer la maison de Lyon comme vous l'entendez.* » (J338).

¹¹⁰⁶ François de Blonay (1823-1881) était le fils unique de la sœur de Mme Vincent de Saint-Bonnet, Anne Bertholon mariée au baron Joseph de Blonay en 1822. Sa qualité de cohéritier a pu être identifiée grâce aux démarches effectuées par sa veuve entre 1894 et 1897 pour vendre sa part de la maison Bertholon (Dossier Peyrachon, 2.13, CCCIO). Au décès de leurs parents (Denis Bertholon et Françoise Passerat de la Chapelle), Mme Vincent de Saint-Bonnet et sa sœur étaient devenues copropriétaires de la maison Bertholon.

¹¹⁰⁷ Du côté de sa famille maternelle, Mme Vincent de Saint-Bonnet avait hérité des biens de sa mère, cette dernière en étant cohéritière de son frère Gabriel Honoré (1775-1850). En 1861, celui-ci étant décédé depuis plus de dix ans, c'était avec son fils, portant les mêmes prénoms (1802-1877), que Virginie et son frère devaient traiter du partage du château de Pollet. Aussi d'Abbadie considérait-il que Gabriel Honoré aurait à choisir « *un expert pour estimer Pollet promptement sur les bases de l'ancienne estimation* » (J338).

¹¹⁰⁸ GOY J., 1995, p.84-116.

¹¹⁰⁹ R249-R337-K421.

¹¹¹⁰ Les comptes établis par le régisseur Chausson en 1894 laissent entendre que les terres de Pollet appartenant à Virginie se divisaient en trois métairies : Le Rouy, La Tour et Le Grand Gravier. En 1894, ces terres étaient exploitées par quatre fermiers : Jean et Joseph Brost pour la prairie, Plantier Tonnelier pour une terre de 5 bicherées et Joseph Enselme pour une terre de 4 bicherées (lettre du 17 juillet 1894, 2.05, CCCIO). Virginie semblait aussi posséder un bois au lieu-dit de Mont-Genet (lettre du 3 décembre 1894, 2.05, CCCIO). En plus de l'élevage, ces fermiers y cultivaient le sarrasin, le chanvre, le blé, et Virginie bénéficiait des revenus de coupes et de fagots de bois (2.05, CCCIO).

gestionnaire, qui fut longtemps Martin, puis Richardson et Peyrachon, installés à Lyon et à Trévoux¹¹¹¹. Outre les ressources immobilières, le patrimoine familial se composait d'investissements dans les industries du Lyonnais, ce que suggèrent les demandes de quittance de d'Abbadie ou les propositions de spéculation de son beau-frère¹¹¹². En somme, comme l'entendait sa condition de notable et d'homme, d'Abbadie gérait le patrimoine de son épouse devenu sien, amplement représentatif des richesses de la haute-société du XIXe siècle, qui se composaient à la fois de biens immobiliers et de valeurs spéculatives¹¹¹³.

Hormis dans le domaine domestique, la femme du XIXe siècle était toute entière au service de son époux. Aux yeux de la loi et par l'accord tacite de la société, elle devait lui être dévouée en retour de la protection qu'il lui garantissait¹¹¹⁴. D'Abbadie usa ainsi des qualités intellectuelles de Virginie pour sa vie scientifique. C'est pourquoi elle le seconda dans la gestion des documents issus de son exploration et endossa souvent le rôle de secrétaire¹¹¹⁵. Elle se chargea notamment de recopier « *en grosses lettres* » ses manuscrits de voyage, ainsi que d'Abbadie l'annonçait à Arnould et à Sélima en 1863¹¹¹⁶. En outre, elle prodiguait à son époux ses conseils et lui apportait des suggestions d'ordre purement scientifique. Par exemple, en matière d'anthropologie basque, elle émit l'hypothèse d'imputer à la dimension de la mâchoire la grande taille de la lèvre inférieure¹¹¹⁷. Par ailleurs, lors de la traduction du manuscrit du pasteur Hermas, elle conseilla à d'Abbadie, qui hésitait sur la transcription de son nom, de conserver son patronyme, même en latin, parce qu'il avait « *commencé à [se] faire connaître comme Antoine d'Abbadie* »¹¹¹⁸. Bien que n'ayant pas reçu une formation savante, elle savait toujours se rendre utile et lui donner des conseils pleins de bon sens. Virginie, qui s'intéressait donc vivement aux travaux de son époux, n'était cependant pas une figure isolée. Les femmes modernes s'inséraient de plus en plus, quoiqu'encore timidement, dans les activités masculines et, dans les classes inférieures, au sein du marché du travail. Cela se vérifiait dans l'environnement immédiat du couple. Dès 1862, d'Abbadie avait organisé une visite à l'Observatoire de Paris à l'attention de la fille de Montalembert¹¹¹⁹. L'une des cousines de Virginie lui confiait parfois ses questions en termes d'explorations¹¹²⁰. Et

¹¹¹¹ O34, P176, P160, Q89, R312, R330.

¹¹¹² Par exemple, une demande de procuration pour la somme de 2.200 francs (K421). D'Abbadie demanda l'autorisation pour M. Vincent de Saint-Bonnet oncle de percevoir les sommes et quittances de la faillite Janez (K135). Il refusa d'investir dans la Côte de Nièbres (M16).

¹¹¹³ GARDEN M., 1995, p.243-267.

¹¹¹⁴ SEGALIN M., « Les structures familiales », in DUPÂQUIER J., 1995, p.405-422.

¹¹¹⁵ Par exemple, d'Abbadie en informa le botaniste Naudin (lettre du 15 septembre 1876, 152J479, AD64).

¹¹¹⁶ L28 ; L63. Cela est corroboré par l'examen concret de certains manuscrits de la BnF dont l'écriture est incontestablement celle de Virginie. C'est par exemple le cas du volume V des manuscrits intitulé « Copie du volume V des manuscrits faits par Antoine d'Abbadie en Ethiopie » (NAF 21.301, BnF).

¹¹¹⁷ J311. Cette suggestion fidèle aux raisonnements de d'Abbadie et de l'époque fut transmise à son célèbre confrère anthropologue Pruner-Bey.

¹¹¹⁸ I426.

¹¹¹⁹ Lettre de d'Abbadie à Mme de Montalembert, 15 avril 1862, f.319, Montalembert 2, ms 2077, BIF. Madeleine, future épouse du comte de Meaux, était en effet passionnée d'astronomie.

¹¹²⁰ Lettre de Jenny [de ?], 31 janvier [1876], fonds VB. Elle demandait des nouvelles de l'expédition de Brazza, et se souvenait d'une journée passionnante d'enseignements géographiques aux côtés des d'Abbadie.

c'est en cette seconde moitié du XIX^e siècle que naquirent les pionnières modernes de la science, telles Marie Curie (née en 1867) et sa fille Irène Joliot-Curie (née en 1897). Loin d'être hermétique aux activités de l'esprit, Virginie agissait en femme de son siècle, d'autant qu'elle évoluait dans un milieu propice aux recherches savantes.

D'autre part, il incombait à la femme, en tant que maîtresse de maison, de gérer l'accueil de ses hôtes. A Paris ou sur la côte basque, la vie de Virginie s'articulait ainsi autour de son cercle social et familial. Abondantes sont les lettres de remerciement adressées à d'Abbadie valorisant l'accueil irréprochable de Virginie¹¹²¹. Celle-ci se conformait également à certaines modes en usage dans la haute-société. Dès 1860, elle commença à constituer une collection de photographies, réunies en partie dans un *album amicorum* en cuir blanc acheté à Vienne en 1863¹¹²². Il s'agissait d'un usage ancien, modernisé par l'apport de la photographie, qui consistait à réunir des clichés de ses connaissances ou de sujets témoignant de son bon goût. Compte-tenu de l'accessibilité naissante de la photographie, cette pratique mondaine témoignait de la position sociale à travers la matérialité de l'album, qui pouvait en outre contenir des autographes et autres manifestations littéraires de ses hôtes. C'est pourquoi, entre autres, Virginie commanda au photographe Labrador plusieurs vues d'Aragorri en 1860¹¹²³. Cependant, sa collection concernait plutôt des êtres chers : ses cousines religieuses, le portrait *postmortem* de sa mère, Laborde-Noguez, l'éthiopisant Dillman, le R.P. Dominique, le chanoine Inchauspé ou encore l'amiral Exelmans (Fig.70) et l'explorateur Savorgnan de Brazza (Fig.71)¹¹²⁴. En revanche, si l'album rassemblait environ deux cents portraits, le couple tarda à se faire photographier, d'Abbadie en éprouvant une « *grande répugnance* »¹¹²⁵.

La vie mondaine de Virginie consistait, par ailleurs, à organiser ou participer aux dîners et aux sorties où l'on devait paraître, comme les Expositions universelles dont la visite s'effectuait entre amis¹¹²⁶. Parmi ses connaissances du tout Paris¹¹²⁷, elle noua des relations privilégiées

¹¹²¹ Par exemple, le révérend lehl la fit remercier pour son hospitalité exceptionnelle. Elle avait traité « *ses hôtes plutôt comme des princes que comme de pauvres religieux* » (lettre de lehl, 27 octobre 1891, 152J293, AD64).

¹¹²² Les caractéristiques et l'achat de l'album, en cuir blanc « *dit peau de chagrin* », sont évoqués alors qu'un ami intime était en train de l'admirer (L215). Virginie avait l'habitude d'y déposer ses photographies (L217).

¹¹²³ « *Ma femme est très contente de la vue d'Aragorri bien que le coursier André n'y soit, par sa faute, qu'à l'état de souvenir, et elle voudrait bien en avoir encore deux autres épreuves si vous avez conservé votre négatif.* » (J48). Cette vue d'Aragorri correspond fort probablement à la photographie du fonds Dornaletche.

¹¹²⁴ En 1862, d'Abbadie obtint pour elle les photographies de ses cousines Sœurs de charité (Mlle de Montpezat et Mlle de Rambaud) (K105-119). Il accusa réception de celles de Laborde-Noguez et de Dillmann en 1863 (K175-K417), de l'abbé Inchauspé en 1864 (L217) et de Pierre Arnoux en 1881 (152J684, AD64). Virginie remercia le R.P. Dominique de son image et de sa photographie en 1863 (L4-111) et félicita sa nièce, Jeanne d'Auxilhon, pour son portrait de famille avec ses trois enfants en 1897 (lettre du 8 décembre 1897, fonds VB). L'Académie des Sciences a acquis auprès de ses descendants 158 photographies, dont la moitié sont des personnages souvent non identifiés de son entourage (Fonds du château d'Abbadia, Arch. AS).

¹¹²⁵ Déclaration du 18 décembre 1869 (O388). En 1864, leurs photographies n'étaient toujours pas faites (L112) et d'Abbadie n'avait pas pu « *se résoudre à la faire faire* » (K417).

¹¹²⁶ En 1867, elle s'y rendit plusieurs fois notamment avec son amie protestante, son frère, Duthoit ou encore Gaston de Laborde-Noguez (N228-N229-N245-N254-N291-N311-N333).

avec Fanny Tourgueniev, fille de l'exilé politique russe (Annexe 2.17), qui lui offrit des places pour le concours hippique de Paris ainsi qu'un ouvrage de son père en 1876¹¹²⁸. D'autre part, elle fut particulièrement proche de l'écrivain navigateur Pierre Loti et de l'explorateur du Congo et de l'Ogooué, Pierre Savorgnan de Brazza (Annexe 2.18). En ce qui concerne ce dernier, elle se rapprocha de lui véritablement en 1878 bien qu'il soit l'un de ses neveux éloignés¹¹²⁹. Ces retrouvailles étaient vraisemblablement dûes aux activités savantes de d'Abbadie qui fut, cette année-là, le rapporteur du mémoire de Brazza pour le prix Delalande-Guéryneau de l'Académie des Sciences¹¹³⁰. Depuis lors, Virginie se tenait plus ou moins régulièrement au courant des travaux de son neveu, l'informait de la situation politique internationale et prenait soin de lui¹¹³¹. Ces attentions s'intensifièrent lorsqu'il fut souffrant durant l'hiver 1895 à Oran, d'autant plus qu'ils avaient en tête un projet de noces encore tenu secret. En effet, de 1893 à 1895, Virginie se chargea des affaires matrimoniales de son neveu, âgé de plus de quarante ans et venant de risquer sa vie par deux fois, au Congo et en Algérie¹¹³². De par son rôle majeur dans les relations protocolaires, la femme intervenait comme entremetteuse dans les projets de noces de son entourage. Ainsi, en dépit du désastre du mariage d'Arnould, Virginie fut à l'origine des noces bienheureuses de Brazza avec Thérèse de Chambrun (Fig.72)¹¹³³. Elle leur organisa quelques entrevues dans sa résidence de la rue du Bac et transmit leurs messages réciproques en toute discrétion. Et surtout, elle fit bénéficier le couple, et plus particulièrement la jeune femme, qu'elle surnommait discrètement « *la fée aux yeux bleus* »¹¹³⁴, de ses conseils. Ainsi Virginie joua-t-

¹¹²⁷ Liste de ses correspondants identifiés dans le fonds VB : Mary Mohl (épouse de l'orientaliste), Tirso de Olazabal, vicomtesse de Bizemont, sa cousine Valentine de Saint-Julien, son amie d'enfance Sophie, Sidonie de Castelbajac, Fanny Tourgueniev, sa cousine Mme de Rochetaillée, marquise du Blaisel, Amédée de Laborde-Nogues et son fils Paul, Julienne (sœur de d'Abbadie), sa nièce Camille Vincent de Saint-Bonnet, Geneviève Aubineau, Mme de Montalembert, sa cousine Jenny (de la Ferté), Mme de Beaucourt, sa nièce Jeanne d'Auxilhon et son fils Jean-Marie, Marie de Maistre, M. Lubainthier, comtesse de Mai, Alfred Maury, marquise de Blocqueville. Cette liste est non exhaustive car Virginie ne conservait ni son courrier ni des copies de ses lettres. Ce fonds était propriété de la famille d'Auxilhon jusqu'à son acquisition par l'Académie des Sciences en 2008.

¹¹²⁸ « *Vous trouverez là les vœux de mon père pour le pays qu'il a tant aimé, vœux qu'il a eu le rare bonheur de voir réalisés, après plus de trente ans d'exil* » (Lettres de Fanny Tourgueniev, 5 avril et 7 juin 1876, Fonds VB). Il ne s'agit pas ici de l'écrivain Ivan Tourgueniev mais bien de son homonyme Nicolas (1789-1871). Virginie était en relation avec sa fille Alexandrine dite Fanny, son fils Pierre, grand sculpteur, et leur mère.

¹¹²⁹ comme le démontrent, dans ses lettres, les désignations du jeune explorateur : « *mon cher neveu* » ou « *mon bien cher Pierre* ». En outre, Virginie le pria en 1895 de lui répondre immédiatement en mettant en lumière leur lien familial : « *Ainsi, une fois entre les mains de l'oncle et de la tante, les soucis prendront un autre nom* » (lettre du 17 mars 1895, f.2v, 7 billets de Mme d'Abbadie à Brazza (1895), fonds Savorgnan de Brazza, ANOM). Compte tenu de la taille de la famille de Virginie, le fait que Brazza soit son neveu n'est pas étonnant.

¹¹³⁰ Brouillon de lettre de Brazza à Mme d'Abbadie, 17 juillet 1897, ANOM ; CRAS, 1878, t88, p.507-510.

¹¹³¹ En 1883, elle lui fit parvenir des provisions de chocolat et de poudre de viande à son attention et celle de son équipe d'exploration. Elle lui envoya en outre des indications très précises pour la prise des médicaments, comme le fait de boire beaucoup de lait rappelant les conseils de Caillaud à d'Abbadie en 1835 (Lettre du 29 décembre 1883, Lettre de Mme d'Abbadie à Pierre de B. (inachevée) 29 XII 1883, ANOM).

¹¹³² Fonds Savorgnan de Brazza, 16PA et 17PA, ANOM.

¹¹³³ Quoique la connaissant moins, plus nombreux furent ses échanges épistolaires ou ses entretiens confidentiels avec cette dernière qui, contrairement à Brazza courant l'Afrique, vivait à Paris (33 dépêches de Mme d'Abbadie à Mlle de Chambrun, avant les fiançailles 1894-1895, Fonds Savorgnan de Brazza, ANOM).

¹¹³⁴ Ce jour-là, elle lui expédia une fourrure, des gants, un tricot, une ceinture de laine (5 février 1895, 7 billets de Mme d'Abbadie à Brazza (1895), Fonds Savorgnan de Brazza, ANOM).

elle son rôle social dans le mariage d'un homme d'exception, couvert d'éloges lors de la cérémonie¹¹³⁵.

Brazza, lui-même marin, comptait parmi ses amis l'officier Julien Viaud, alias Pierre Loti, avec lequel il avait fait ses classes¹¹³⁶. Il pourrait ne pas être étranger à la rencontre de l'écrivain passionné de voyages avec le couple d'Abbadie en 1891. L'officier Viaud fut missionné à bord du *Javelot* sur la Bidassoa, à la frontière espagnole, pour la première fois en 1891¹¹³⁷ et fit la connaissance des d'Abbadie, alors très âgés, presque immédiatement¹¹³⁸. Virginie joua un rôle décisif dans la bouleversante passion basque de Loti (Fig.73)¹¹³⁹. Ce dernier lui rendait régulièrement visite, en la présence ou en l'absence de d'Abbadie. Percevant en ce couple vénérable une forte identité régionale, l'écrivain les considéra d'emblée comme des « *basques renforcés* ». C'est effectivement à Abbadia qu'il découvrit nombre de traditions euskariennes dont il chanta les louanges dans *Ramuntcho*. Il y entendit pour la première fois, sur le balcon du porche, l'*irrintzina*, cri « *inattendu, strident, déchirant, scandé d'une façon si sauvage* », qui le bouleversa à ce point qu'il le considéra, plus tard, comme l'élément déclencheur de sa fascination pour le peuple basque¹¹⁴⁰. Ainsi, Loti fit de ce cri presque oublié un motif romanesque, voire mythique, de l'identité basque, qui en deviendra un symbole national¹¹⁴¹. Au printemps suivant, il reçut sa première leçon de pelote, à Aragarri, par deux employés des d'Abbadie, Marcos et Bernard¹¹⁴². Dès lors, il allait jouer dès que possible au jeu de balle d'Aragorri passant ainsi des journées entières auprès du couple¹¹⁴³. A Abbadia, il lui arriva également d'écouter les *bertsularis*, chants poétiques improvisés, assis sous le porche et entouré de ses hôtes, de leurs domestiques et du pittoresque cacatoès Coco¹¹⁴⁴. Là encore, ces découvertes à la résonnance émotionnelle l'inspirèrent incontestablement dans la rédaction de *Ramuntcho* paru en 1897, comme le souligne sa dédicace à Virginie. De plus, ses visites étaient pour lui l'occasion de se plonger dans un monde méconnu, incitant autrement à la rêverie. Virginie lui faisait observer, à l'aide de la

¹¹³⁵ DION I., 2007, p.18. Leur union en 1895 donna naissance à quatre enfants, dont le second se prénomma, à l'instar de son grand-père maternel et de son oncle, Antoine.

¹¹³⁶ DION I., 2007, p.12-13. Loti évoqua son « *ami Brazza* » dans son journal (21 juin 1895, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch).

¹¹³⁷ QUELLA-VILLEGIER A., 2008.

¹¹³⁸ Il dédia son ouvrage *Ramuntcho*, à Virginie indiquant qu'elle avait « *commencé à l'initier au Pays basque en l'automne 1891* » (LOTI P., *Ramuntcho*, 1896). Ce fait est mentionné à plusieurs reprises dans son journal intime.

¹¹³⁹ Il n'y a aujourd'hui aucune trace de leur correspondance. Le dossier de la Bibliothèque de l'Institut ne présente que peu d'intérêt tant par son volume que son contenu (le nom de la barque Félicie ; un remerciement pour l'invitation aux fêtes de Saint-Jean-de-Luz ; une demande de sursis pour Otharré) (ms 2075, BIF).

¹¹⁴⁰ « *Je ne me rappelle qu'un cri de Peau-Rouge m'ayant causé cette angoisse triste. Et cela ramène à des époques préhistoriques, à des sensations et des frémissements d'âge de pierre. Comme j'ai l'impression qu'elle est vieille comme le monde cette race basque. Ils s'éloignent les crieurs, et de temps à autre, dans le silence des bois, dans la mélancolie de cette journée finissante d'automne, leur cri s'élève, comme un appel de troglodytes... Quand je m'en reviens à Hendaye, par les sentiers de la grande plage, au crépuscule, je me sens pénétré plus qu'avant par des effluves de cette race basque...* » (28 novembre 1892, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch).

¹¹⁴¹ CASENAVE J., 1997, p.109-120.

¹¹⁴² Vendredi 26 mai 1893, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch.

¹¹⁴³ Par exemple, les 4 septembre 1893, 13 juillet 1894, 3 mars 1898, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch.

¹¹⁴⁴ Mercredi 25 décembre 1895, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch.

lunette méridienne de son époux, les étoiles, les planètes et leurs satellites. Ils dînaient ou déjeunaient en compagnie du prêtre-astronome qui officiait à Abbadia¹¹⁴⁵. Souvent Loti se plaisait à écouter au piano Virginie, dont il partageait les goûts musicaux¹¹⁴⁶. Ou bien il se promenait dans le parc en sa compagnie, toujours amusé de la voir porter son « *oiseau d'apocalypse sur l'épaule* ». Ces moments s'intensifièrent après le décès de d'Abbadie, où Loti fut d'un grand réconfort¹¹⁴⁷. Les deux amis se livraient à des conversations profondes ou des confidences intimes¹¹⁴⁸, arpentant les falaises du domaine ou confinés dans le petit fumoir arabe¹¹⁴⁹. Les visites de Loti, élu membre de l'Académie des Sciences en 1891, pouvaient représenter des moments mondains, mais à aucun moment il n'exporta ses fameuses soirées à Abbadia. Plus simplement, le grand monde se rendait auprès de Virginie, au coin de la cheminée du grand salon. La reine Nathalie de Serbie s'installait dans un haut fauteuil gothique¹¹⁵⁰ ; Mme Adam se livrait, avec Loti, à des chants de Noël en basque à deux voix, promis à d'Abbadie¹¹⁵¹. Le 21 juin 1895, le savant et son épouse réunirent à Abbadia, où ils passèrent la matinée, Loti et Brazza, revenu du Congo et prêt à se marier¹¹⁵². Outre ses amis, Loti venait souvent accompagné de sa famille. Virginie était très attachée à son fils Samuel, qu'elle nommait « *mon cher petit Samuel* » et dont elle donnait régulièrement des nouvelles à sa nièce Jeanne d'Auxilhon¹¹⁵³. Cette dernière avait en effet un fils du même âge, Jean-Marie, ce qui incitait Virginie à établir souvent des comparaisons entre l'un et l'autre¹¹⁵⁴. En bref, les rapports entre Loti et Virginie relevaient d'une tendresse filiale. Si Brazza était le « *bien cher neveu* » des d'Abbadie, Loti se considérait, à chaque nouvelle visite, comme le « *fils prodigue revenu* »¹¹⁵⁵. Identifiant le vieux couple à son château¹¹⁵⁶, nommant affectueusement Virginie « *sa vieille amie d'Abbadia* »¹¹⁵⁷, il passait souvent le jour de Noël

¹¹⁴⁵ Après avoir observé Mars, Jupiter et leurs satellites, il affirmait avoir « *des conceptions d'immensités cosmiques que je n'avais pas encore eues.* » (vendredi 16 décembre 1892) ; « *Je vais déjeuner à Abbadia, entre Mme d'Abbadie et ses deux moines oratoriens* » (lundi 20 mars 1899, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch). La fonction de prêtre-astronome sera exposée dans III.B.1.

¹¹⁴⁶ Les compositeurs joués par Virginie (cf. plus-haut) étaient aussi ceux appréciés par Loti, aussi bien en termes classique, contemporain que régionaliste (QUELLA-VILLEGIER A., 2008 ; Lundi 3 avril 1899, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch). Rappelons que c'est Virginie qui fit découvrir César Franck à Loti.

¹¹⁴⁷ 16 septembre 1893, 19 juillet 1894, 10 septembre 1896. « *Et nous sortons du château, la vieille châtelaine et moi, pour regarder ce rayon de soleil dans le parc* » (28 juin 1898). « *Dans le parc merveilleux, assis, avec la vieille Mme d'Abbadie, dans un chêne, sur une branche qui se balance, je reste tout l'après-midi sous le charme de ce qu'elle sait dire* » (14 juillet 1898). « *Je me suis promené longuement dans les grands bois magnifiques pleins de fleurs et d'herbes folles, sur les falaises d'où nous avons souvent regardé ensemble fuir les côtes de Biscaye* » (13 mai 1902, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch).

¹¹⁴⁸ « *Je me sauve à Abbadia, pleurer amèrement auprès de ma vieille amie en deuil* » (Mardi 8 février 1897 ; Jeudi 3 mars 1898, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch).

¹¹⁴⁹ « *Je me suis assis dans le boudoir rouge où elle me recevait souvent.* » (Mardi 13 mai 1902, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch).

¹¹⁵⁰ Samedi 11 décembre 1897, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch.

¹¹⁵¹ Jeudi 24 octobre 1895, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch.

¹¹⁵² Vendredi 21 juin 1895, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch.

¹¹⁵³ Par exemple, elle racontait que Samuel passionné par la lune venait à Abbadia à dos d'âne prier le prêtre-astronome d'utiliser la lunette. Elle regrettait en outre qu'il se complaise dans la paresse, ainsi qu'il le lui affirmait, et le trouvait en retard par rapport à Jean-Marie (Lettre à Jean-Marie d'Auxilhon, 2 janvier 1900 ; Lettre à Jeanne d'Auxilhon, 18 mars 1900, Fonds VB). Par ailleurs, les deux garçons jouaient ensemble à Abbadia.

¹¹⁵⁴ Lettre à Jeanne d'Auxilhon, le 8 septembre 1897 ; et lettres suivantes, fonds VB.

¹¹⁵⁵ Lundi 27 novembre 1893, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch.

¹¹⁵⁶ « *mes amis très vieux* », « *les vieux châtelains* » (27 nov. 1893, 18 août 1894, Journ. Int. Loti, Méd. Roch.).

¹¹⁵⁷ Par exemple, Dimanche 24 octobre 1897, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch.

en leur compagnie¹¹⁵⁸. Pour son imagination fertile, ses hôtes constituaient de curieux personnages, appartenant à une autre époque, tant par l'âge que par l'esprit¹¹⁵⁹. Avec un amour presque filial, ils lui faisaient livrer hebdomadairement des gerbes de fleurs, des fruits et des roses d'Abbadia en sa maison Bakar Etxea¹¹⁶⁰. Mais, fidèle à ses principes, Virginie se fâcha provisoirement avec lui, car elle désapprouvait son union officieuse avec la Basque Crucita¹¹⁶¹.

En somme, le cercle social de Virginie se partageait entre les relations de son mari, leurs épouses, sa famille et les explorateurs. Mais, à mesure que le temps passait, elle entretenait des relations fortes avec la nouvelle génération, composée de Fanny Tourgueniev, Brazza, Loti, mais aussi de ses nièces (Fig.69), Jeanne, épouse de Fernand de Gayraud d'Auxilhon¹¹⁶², et Camille Vincent de Saint-Bonnet, désignée comme sa légataire universelle¹¹⁶³.

Ces jeunes gens lui apportèrent leur soutien inconditionnel lors du décès de d'Abbadie, d'autant que cette même année, survint aussi celui de son frère Gustave. Quoique moins présent, Brazza sut lui affirmer la vénération qu'il portait à son oncle. Loti lui rendait régulièrement visite, et Jeanne recevait ses confidences. C'est à cette dernière qu'elle exprima ses sentiments désespérés – rare moment où l'on perçoit son profond attachement envers son époux -, lorsque, à la suite du décès, elle évoqua « *toutes ces horribles émotions de la grande catastrophe* »¹¹⁶⁴. Cette disparition, qui signifiait, en outre, la prise en charge de la gestion du patrimoine, entraînait un radical changement de situation pour cette femme qui avait toujours été sous l'autorité administrative de son époux¹¹⁶⁵. C'est certainement pour cela qu'elle confia ces lourdes responsabilités à son notaire, Péronne, et, jusqu'en 1899, au clerk de celui-ci, Ansault. Cela s'ajoutait à la gestion des revenus du château de Pollet, dont elle

¹¹⁵⁸ 25 décembre 1895, 25 décembre 1898, 25 décembre 1897, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch.

¹¹⁵⁹ Il définissait Virginie comme « *étrange* » et « *bizarre* » mais étincelante d'esprit (Vendredi 16 décembre 1892, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch).

¹¹⁶⁰ Entre autres occurrences, 27 novembre 1893, 7 octobre 1894, 25 octobre et 24 décembre 1895, 17 novembre 1896, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch. Le 1^{er} octobre 1897 : « *le matin, les deux serviteurs d'Abbadia, qui viennent chaque vendredi m'apporter des gerbes de fleurs comme un tribut, arrivent tout trempés* ».

¹¹⁶¹ « *A Abbadia, où je fais la grande paix avec Mme d'Abbadie – qui admet à présent l'existence de Crucita et de Ramuntchito.* » (samedi 5 septembre 1896, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch). Loti fut tellement subjugué par le Pays basque qu'il ressentit le besoin de s'unir à lui par le sang. Bien que déjà marié, il prit pour concubine une basque guipuzcoane, Crucita, dont il eut un enfant et qui le suivait aussi bien à Hendaye qu'à Rochefort.

¹¹⁶² Jeanne était la fille du marquis de Serres de Mesplès établi à la villa Spériès à Arcachon. Son époux était l'héritier de la marquise de Gayraud d'Auxilhon résidant au château de Sauveterre près de Saint-Amand-Souli dans le Tarn, où le couple s'installa (Faire-part de mariage, 27 septembre 1887, fonds VB). Les récentes acquisitions de l'Académie des Sciences proviennent de cette branche familiale.

¹¹⁶³ Lettre de Péronne à Georges-Picot, 22 janvier 1929, contrats divers, n°8, Carton donation, Arch. Abbadia.

¹¹⁶⁴ Elle termine ainsi : « *C'est assez de porter son propre deuil sans devoir porter celui des autres. Adieu, chère petite, profite bien du temps où tu n'as à pleurer personne, où tes tendresses les plus puissantes t'entourent et te réjouissent. Ces temps-là ne durent jamais assez.* » (Lettre à Jeanne d'Auxilhon, 11 mai 1897, fonds VB, Arch. Abbadia). Hormis quelques télégrammes, les lettres de Virginie à son époux sont introuvables.

¹¹⁶⁵ Virginie fit référence à ces nouvelles affaires en mai 1897 : « *Je suis à Paris pour des règlements de toutes sortes assez compliqués, et surtout fort onéreux, cela m'a fait vivre au milieu de toutes ces horribles émotions de la grande catastrophe* », (Lettre à Jeanne d'Auxilhon, 11 mai 1897, fonds VB).

s'occupait en partie elle-même depuis au moins 1894¹¹⁶⁶, et à celle de la maison Bertholon confiée au gérant d'immeuble lyonnais Peyrachon¹¹⁶⁷. Par le biais de ce dernier, Virginie fit l'acquisition d'une part supplémentaire de la maison Bertholon sur vente de sa cousine, Mme de Blonay, entre 1897 et 1898¹¹⁶⁸. Quant à Péronne et Ansault, ils s'occupèrent de ses affaires financières, c'est-à-dire de la perception de ses revenus d'actionnaire en Angleterre et en France, du paiement de son prêt de 100.000 francs pour le rachat de la part de la maison Bertholon¹¹⁶⁹, ainsi que de sa gestion quotidienne, comme le paiement des loyers de la rue du Bac¹¹⁷⁰. L'acquisition partielle d'un bien immobilier et la correspondance avec ses agents démontrent à la fois la grande aisance économique et la sagacité de Virginie, en dépit de la supériorité légale des hommes sur le plan civil. En ce qui concerne les biens d'Outre-Manche, ce ne fut pas une mince affaire. Pour percevoir les dividendes des actions de la compagnie anglaise Tharsis, les représentants de Virginie durent démarcher auprès du tribunal, du ministère des Affaires Etrangères et du Consulat d'Angleterre¹¹⁷¹. Quant à la propriété irlandaise de Park, seule restée dans la famille depuis la vente de Tennakelly, elle fut vendue, au début de l'année 1900, aux fermiers Donohoe et Keogh par le biais de ce dernier et de l'avocat parisien Collet, pour la somme de 38.000 livres. Cette vente était l'aboutissement de deux ans de tractations au cours desquels l'avocat affirmait avoir obtenu une entente réglant « *la non-validité des testaments des membres défunts de la famille d'Abbadie* » et préservant les intérêts de chacun de ses ayant-droits¹¹⁷². Hormis ses affaires contraignantes, Virginie centra sa vie affective autour de sa famille proche, s'intéressant particulièrement à son petit-neveu Jean-Marie, tout en se consacrant à ses visiteurs et au Pays basque. Elle n'abandonna le piano, ni à Paris, ni à Abbadia. Bien qu'elle portât le deuil indéfiniment, elle poursuivit l'usage instigué par son époux de réunir le voisinage au jeu de

¹¹⁶⁶ Correspondance Masson, 2.05, CCCIO.

¹¹⁶⁷ 2.13, CCCIO.

¹¹⁶⁸ Dès 1897, la veuve de François de Blonay, cousin de Virginie, entama des démarches pour vendre sa part de la maison à ses cohéritiers. Le frère de Virginie étant décédé, c'était avec ses filles, Camille Vincent de Saint-Bonnet et Mme Canat de Chizy, que devait s'effectuer l'acquisition (Dossier Peyrachon, 2.13, CCCIO).

¹¹⁶⁹ Il s'agit initialement d'un prêt de 100.000 francs contracté au Crédit Foncier en 1898 dont Virginie remboursa des échéances plus rapidement que prévu (28.000 francs en 1899 et 35.000 francs en 1900) (9 février 1900, 2.11, CCCIO). La part de Mme de Blonay représentant la moitié du bien fut vendue 385.000 francs, d'où l'on déduit que la maison Bertholon était estimée à l'impressionnante somme de 770.000 francs.

¹¹⁷⁰ Le 3 mai 1897, Ansault affirma que d'Abbadie possédait 2.111 actions nominatives de la compagnie anglaise Tharsis (2.01, CCCIO). Le 9 juillet 1897, il informa Virginie qu'elle possédait 209 actions foncières (CCCIO, 2.01). Le 16 janvier 1899, Péronne lui annonça son compte pour 129 actions libres de la Banque et 38 actions des Houillères de Montrambert. En outre, il préleva son loyer (2.11, CCCIO). Le 3 juin 1899, Péronne indiqua qu'elle possédait aussi trois actions aux Acieries de la Marine et 21 actions au Crédit Lyonnais (2.11, CCCIO). En plus d'un titre russe rémunéré par la Banque de Paris et des Pays-Bas, ces possessions sont confirmées par les récapitulatifs de Péronne entre 1899 et 1901 (2.11, CCCIO), qui mentionnent les dépenses de Virginie, telles que son loyer payé par deux trimestres (2.316 francs), ses règlements aux domestiques ou au facteur de piano.

¹¹⁷¹ 2.01, CCCIO.

¹¹⁷² Toutefois, la vente ne put avoir lieu qu'après le « *rachat de charges importantes* » par les propriétaires de Park (Virginie, Charles, Julienne et les ayant-droit d'Arnauld), si bien qu'ils ne reçurent que 2.800 livres. Cette somme dut être divisée en fonction du montant des parts de chacun : 2/6 pour Virginie, 2/6 pour les ayant-droit d'Arnauld, 1/6 pour Charles et 1/6 pour Julienne (2.06, CCCIO). Péronne évoqua les difficultés faites par l'abbé d'Abbadie, fils d'Arnauld, pour signer quelques documents annexes (28 juin 1899, 2.11, CCCIO).

balle, présida les fêtes basques annuelles et continua le mécénat visant à valoriser la culture basque¹¹⁷³.

Virginie décéda âgée de soixante-douze ans, à Paris, le 1^{er} mars 1901, dans son domicile de la rue du Bac¹¹⁷⁴. Son entourage sembla extrêmement bouleversé, regrettant son âme charitable et sa bonté, comme le confiaient ses domestiques, François Susperreguy et Marie Tellechea, à Jeanne d'Auxilhon en évoquant le personnel et les pauvres de la région¹¹⁷⁵. Virginie semblait avoir pris des dispositions testamentaires en leur faveur, en vue de garantir leurs revenus et la charité pour les plus nécessiteux¹¹⁷⁶. Le devenir du cacatoès Coco, confié aux parents de Marie Tellechea, à Ascaïn, était également au centre des préoccupations de ses survivants¹¹⁷⁷. Loti, missionné en Extrême-Orient pendant deux ans, ne fut informé de la nouvelle que lors de son retour à Hendaye, le 13 mai 1902, par les domestiques et le prêtre-astronome. Triste et nostalgique, il descendit se recueillir sur la tombe de Virginie, reposant aux côtés de son époux dans la crypte du château¹¹⁷⁸. Beaucoup plus succincte que celle de d'Abbadie, son épitaphe « *ma reconnaissance a porté ma croix* » véhicule ses profondes valeurs catholiques sans toutefois dévoiler son sens véritable.

¹¹⁷³ Le notaire Petit, de Bayonne, lui demanda en 1899 si elle avait toujours l'intention de financer l'enseignement du basque au Grand Séminaire de Bayonne à hauteur de 1.200 francs par an (2.12, CCC10), ce qui fut réalisé.

¹¹⁷⁴ Acte de décès de Virginie d'Abbadie, en date du 3 mars 1901, V4E 8678, Archives de Paris.

¹¹⁷⁵ « *Madame d'Abbadie est bien regrettée, tous les pauvres gémissent, et tous les personnels d'Abbadia, c'est bien triste.* », Lettre de François Susperreguy à Jeanne d'Auxilhon, 8 avril 1901, fonds VB). « *Nous regrettons bien Mme d'Abbadie, elle nous manque bien, nous ne pouvons-nous en consoler* » (lettre de Marie Tellechea à Fernand d'Auxilhon, 23 mai 1901, fonds VB).

¹¹⁷⁶ « *Père Vershaeffel avait reçu la lettre de Mme de Chizy, que Mme d'Abbadie avait dit dans son testament que les trois domestiques devaient avoir mêmes gages. [...] Il faut espérer que le bon Dieu arrangera ces affaires, au moins pour les pauvres du pays.* » (Lettre de Marie Tellechea à Fernand d'Auxilhon, 23 mai 1901, fonds VB).

¹¹⁷⁷ « *Coco est toujours bien, il est à Ascaïn chez mes parents* », Lettres de Marie Tellechea à Jeanne d'Auxilhon, 7 septembre 1902 ; Lettre de Marie Tellechea à Fernand d'Auxilhon, 23 mai 1901, fonds VB.

¹¹⁷⁸ il regrettait que « *celle qui était l'âme charmante d'Abbadia, celle qui [l']avait initié au Pays basque, n'y était plus* ». Le 15 septembre 1902, Loti se remémora encore Virginie durant les fêtes de Sare. En visite chez Otharré, la femme de ce dernier lui porta le cacatoès Coco qu'elle avait recueilli. Loti le « *caressa avec attendrissement, en souvenir de la chère vieille amie...* » (15 sept. 1902, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch).

C. De Bordaberri à Abbadia : histoire d'un domaine et d'une maison

Avant de devenir un objet patrimonial, le château d'Abbadia s'inscrit, comme tout bien culturel, dans un parcours humain. Comment cette histoire personnelle, brassée avec le contexte artistique de l'époque, a-t-elle influé sur sa construction ? Comment peut-on y retrouver l'implication de ses commanditaires ? Et comment ont-ils vécu le déroulement du chantier ? C'est en retraçant les circonstances de la commande et en évoquant les différentes étapes du chantier que nous tenterons de répondre à ces questions.

1. La commande extraordinaire d'une demeure « de caractère »

L'édification d'une vaste demeure était au XIXe siècle l'apanage d'une élite. Elle apparaissait comme le témoignage du positionnement social de son commanditaire. Cela impliquait une aisance financière qui permettait de réaliser autant que possible un projet architecturalement ambitieux. Des moyens économiques, dépend donc l'envergure du programme imaginé par le commanditaire. C'est pourquoi, il importe de s'intéresser au financement de la construction d'Abbadia, mais aussi au cahier des charges quelque peu atypique imposé par d'Abbadie à ses architectes.

Les ressources financières de d'Abbadie sont emblématiques du libéralisme économique du XIXe siècle. Plusieurs types de recettes lui permirent de financer sa fastueuse construction, depuis les ressources traditionnelles de la terre jusqu'aux pratiques financières modernes. A la mort de son père, d'Abbadie devint le chef d'une famille qui possédait essentiellement un patrimoine immobilier. Il jouissait en conséquence de revenus fonciers, tels que l'exploitation des champs, des forêts, des vignes et de l'élevage situés dans les communes d'Arrast et, jusqu'en 1857, d'Espès en Soule (Annexe 4)¹¹⁷⁹. Son voyage en Ethiopie lui permit d'épargner, si bien qu'à son retour, il avait constitué un pécule propice à un important investissement¹¹⁸⁰. En outre, son mariage apporta une source financière supplémentaire, avec les revenus du château de Pollet et de la maison Bertholon¹¹⁸¹. Cela s'ajoutait à ceux de Subernoia dont les propriétés s'étendaient chaque année davantage, puis à ceux d'Irlande après le décès de sa mère. Par ailleurs, à partir de 1853, d'Abbadie compta sur la vente d'une possession immobilière non négligeable, le château d'Audaux, motivée par le fait qu'il avait élu domicile sur la côte basque. Le produit de cette transaction promettait de lui procurer

¹¹⁷⁹ En 1854, la famille accorda la possession du domaine d'Arrast à d'Abbadie en tant que « *enfant avantage* ». Elle décida également de la vente aux enchères du domaine d'Espès. Pour ces décisions, un acte fut signé par Arnould, Charles et d'Abbadie le 12 novembre 1854. La propriété d'Espès fut vendue en 1857 (152J1, AD64). Les propriétés d'Espès provenaient de leurs grands-parents maternels, les de la Croix de Joanchin. Pour le détail de la gestion : Gestion des domaines à Arrast et Espès 1835-1896, 152J2, AD64.

¹¹⁸⁰ P171.

¹¹⁸¹ Par exemple, en 1868, d'Abbadie indiquait que la construction de la chapelle « *pâtirait* » du manque de revenu de Pollet, qui, par ailleurs, résultait probablement de la crise financière de 1867 (N404).

un apport important pour son projet d'habitation¹¹⁸². Cependant - et malgré les interventions de Bühler et de Parent -, la transaction d'Audaux s'avéra difficile tant du point de vue de la recherche des acquéreurs que de l'état de la demeure, ce qui différa de six ans les débuts du chantier d'Abbadia¹¹⁸³. En 1858, d'Abbadie n'avait les moyens de construire que son observatoire, car il avait encore Audaux, « *cette mal monstrueuse propriété* », sur les bras¹¹⁸⁴. Finalement, ce fut son frère Charles qui s'en porta acquéreur en 1859, six ans après la mise en vente¹¹⁸⁵. A cette époque, le mariage de d'Abbadie rendait plus urgente encore l'édification d'une demeure digne d'une épouse de la haute-bourgeoisie, ce qui justifia son empressement auprès de Charles. Pour cette transaction, d'Abbadie n'accepta que le paiement comptant et des actions de la Banque de France¹¹⁸⁶. Ce mode de paiement n'était pas étranger à d'Abbadie, car il était de coutume dans la tradition familiale de posséder des valeurs financières depuis qu'Arnauld-Michel était devenu l'un des premiers actionnaires de la Banque de France. Vers le milieu du XIXe siècle, l'économie française connut de profonds bouleversements liés à la modernisation des transports et au développement du commerce extérieur ; les sociétés privées et l'Etat nécessitant des investissements massifs et à long terme. C'est pourquoi émergèrent fortement les banques en société ainsi que les placements à risques tels que les souscriptions et les actions¹¹⁸⁷. Le règne de Napoléon III était, de plus, particulièrement propice à la spéculation en raison de la croissance économique liée à sa situation de paix. D'Abbadie, prenant part à la prestigieuse liste des « *deux cents familles* », se rangeant parmi les plus importants actionnaires de la Banque de France, comptait donc également sur les dividendes de ses actions. Il ne faisait cependant pas figure d'exception au sein de son propre milieu, car cette liste était constituée majoritairement de familles cultivées, issues de la noblesse ou ayant « *la prétention de le paraître* », tendance caractéristique du

¹¹⁸² C221-226. Entre autres, début 1853, d'Abbadie informa le notaire Etchelecu que cette vente était motivée par le fait qu'il ne « *vivait pas dans les environs de Sauveterre* » (C219).

¹¹⁸³ En 1855, Bühler visita Audaux dans l'optique d'en faire la promotion : « *M. Bühler qui a visité Audaux et pourra me le faire vendre plus tard m'a dit que M. Poutrel n'est pas assez riche pour l'acheter et une offre de M. Poutrel ne m'en offre que 90.000 fr. ce qui est ?* » (G28). Le 3 mars 1856, d'Abbadie évoqua une autre visite d'Audaux par Bühler et Parent qui prodiguaient des conseils sur les travaux de la chapelle ou la réalisation d'une galerie-serre chaude au sein d'une aile (G153-178). En septembre 1856, d'Abbadie renseigne un certain M. Baron sur les conditions de vente d'Audaux « *excepté le mobilier de la bibliothèque et meubles meublants sans valeur vénale* » (G340). Il pensa même échanger ce château avec une grande lunette astronomique (G418).

¹¹⁸⁴ H419-455

¹¹⁸⁵ En janvier 1859, alors que son mariage se profilait, d'Abbadie pressa Charles de préciser sa décision concernant l'achat d'Audaux parce qu'il « *avait besoin de faire bâtir sa maison* » (I19).

¹¹⁸⁶ Conditions expliquées dans plusieurs lettres, notamment I25. Par exemple, Charles remit dans un premier temps deux acomptes de 20.000 francs (I214). Par ailleurs, la vente d'Audaux exceptait les souvenirs d'Ethiopie, ses « *bric à brac de science ou de fantaisie* », la console d'objets et quelques livres de son père (I25), ainsi que des meubles non achetés avec Audaux (I75). D'Abbadie demanda que ces réserves soient mentionnées dans le contrat de vente car il se méfiait de Charles (I75). Le déménagement de ses effets eut lieu entre novembre (I326) et décembre 1859 (I340-345). Il réceptionna à Aragorri entre autre le tableau de l'Adoration des Mages de Rubens, un tableau représentant des fumeurs (I326), le portrait sculpté d'Arnauld, le portrait de Tawalda Madhin, les corps et chenets en fer de la bibliothèque, une vieille table sculptée et « *d'autres grosses choses* » (I340-353).

¹¹⁸⁷ HAUTCOEUR P.-C., GALLAIS-HAMONNO G., *Le marché financier français au XIXe siècle*, Chapitre 6. Les grands défis de la modernisation structurelle de l'économie française, p.221-250 ; Chapitre 7. De nouvelles institutions bancaires, p.251-272.

Second Empire¹¹⁸⁸. Par ailleurs, il tira parti du système moderne des banques pour avoir recours à des emprunts sur titres. Le premier eut lieu à la fin des années 1850. Quant au second, s'élevant à 84.800 francs, il fut contracté sous la garantie de Laborde-Nogues auprès du Crédit Foncier en septembre 1870, comme conséquence directe de la crise financière de la guerre franco-prussienne¹¹⁸⁹. S'étendant sur du court ou du moyen terme, ces emprunts permettaient de disposer de liquidités de manière immédiate, mais ils étaient remboursés rapidement, en seulement quelques années, dès le versement des dividendes et autres revenus. Mais si le règne de Napoléon III était une période de faste économique pour les rentiers et les actionnaires, la guerre de 1870 provoqua une importante crise des revenus financiers, lesquels diminuèrent considérablement durant plusieurs années. D'Abbadie regretta amèrement ses pratiques économiques du Second Empire. En 1874, il portait encore le poids de ses dettes à l'égard de ses ouvriers et de ses maîtres d'œuvres¹¹⁹⁰. Le début de la Troisième République se révéla moins confortable pour lui, toutes proportions gardées, ce qui s'explique par le fait que la guerre marqua le début d'une période de trente années de dépression économique. Enfin, en terme de financement de construction, apparaît une ultime ressource, apportée par la solidarité familiale. Certes, d'Abbadie avait rompu ses liens avec une partie de sa famille, après la mort de sa mère qui correspond au début de l'intervention de Viollet-le-Duc et Duthoit. Il restait néanmoins en bonnes relations avec ses sœurs. Il est somme toute assez logique que le soutien financier ne provînt pas de ses sœurs mariées, mais de Sélima, la religieuse, dont il gérait la fortune et défendait ardemment les intérêts. A plusieurs reprises, celle-ci lui prêta des sommes afin de rémunérer les ouvriers, surtout à partir de 1870, mais cela restait symbolique au regard de l'immensité des sommes dépensées pour le chantier (Annexe 20.63)¹¹⁹¹.

Malgré la dépression économique du dernier tiers du XIXe siècle, d'Abbadie bénéficiait d'une fortune conséquente, constituée d'une diversité de revenus qui expliquent sans doute son maintien dans les élites économiques et sociales. En somme, ces revenus étaient composés de ressources foncières, de dividendes, d'épargne personnelle, d'emprunts bancaires et de l'aide ponctuelle de sa sœur. Du point de vue de la valeur financière, ce patrimoine considérable lui offrait une grande aisance permettant de répondre aux exigences de son projet de construction. Car il ne s'agissait pas seulement d'édifier une habitation confortable et conforme aux canons de la société, mais bien de construire « *l'habitation de ses*

¹¹⁸⁸ D'Abbadie possédait 135 actions de la Banque de France (L364), sans compter ses autres biens financiers. De 1851 et 1870, un tiers des deux cents familles appartenait de près ou de loin à la noblesse (PLESSIS A., *La Banque de France et ses deux cents actionnaires sous le Second Empire*, Droz, Genève, 1982, p.172).

¹¹⁸⁹ Premier emprunt « notable » pour la construction évoqué en 1865 (M174). Le second en 1870 (P160-162).

¹¹⁹⁰ En 1874 : « *Sous l'empire quand une sécurité trompeuse amolissait toutes les âmes, il était permis de bâtir. C'est ce que j'ai fait. Aujourd'hui je suis forcé de payer toutes les dépenses et toutes les bêtises faites* » (R327).

¹¹⁹¹ Le gros œuvre s'élevait déjà à 150.000 francs en 1869 (n°50, CCC) alors que Sélima prêta quelques centaines de francs (Arch. Abbadia).

rêves »¹¹⁹². Etant donné sa personnalité et ses activités peu ordinaires, la tâche s'annonçait aussi difficile que stimulante pour ses maîtres d'œuvre. Cependant, le devis de l'architecte Parent, qui s'élevait à 120.000 francs¹¹⁹³, parut trop élevé à d'Abbadie, car il dépassait de 50.000 francs sa commande. Le savant basque commanda plus tard à Magne un projet de 100.000 francs (Annexe 20.22). Mais, malgré sa volonté d'économie et en raison de ses exigences, cette somme était encore en-dessous du devis remis par Viollet-le-Duc, en avril 1869, atteignant le montant de 150.000 francs (Annexe 20.63).

Dès 1853, avant même d'avoir arrêté le nom de l'architecte, d'Abbadie esquissa un programme architectural parce que son frère Charles lui proposait d'en préparer un plan schématique. Malgré la modestie des dimensions, tout dans l'idée du maître d'ouvrage répondait aux spécificités d'une habitation bourgeoise et monarchiste : deux étages sous une hauteur de plafond de plus de trois mètres, le confort sanitaire, des vitraux gothiques. Et d'Abbadie souhaitait surtout une irrégularité de plan englobant une chapelle devant accueillir le voisinage, deux pièces destinées à ses recherches - une bibliothèque et un observatoire (Annexe 20.5)¹¹⁹⁴. Il envisageait déjà d'associer vie mondaine, pratiques religieuses et activités scientifiques. Si la présence d'un lieu de culte se retrouvait assez fréquemment dans les habitations des élites bourgeoises, et si une pièce dédiée à l'étude était monnaie courante dans la haute-société, l'ambition de créer un observatoire personnel, qui plus est associé à une chapelle, était par beaucoup original. Les lieux scientifiques étaient en effet perçus comme des sanctuaires laïcs et, à l'inverse, le monde de la religion avait bien du mal à accepter le progrès scientifique. Catholicisme et sciences ne cohabitaient que très rarement en ces temps de philosophie positiviste. Un an après avoir évoqué ces idées, en 1854, d'Abbadie ajouta à son programme deux chambres réservées à ses frères « *aux expositions qu'ils auront choisies* »¹¹⁹⁵. Avant leur rupture définitive, ces derniers étaient donc pleinement associés à ce projet, qui n'était encore qu'à l'état d'embryon. Mais l'évolution de ses rapports familiaux ne changera rien aux grandes lignes de ce programme.

D'Abbadie attachait une importance capitale à la construction d'un observatoire astronomique et géophysique à la pointe du progrès scientifique. Aussi ce projet original fut-il envisagé dès sa première rencontre avec l'architecte Clément Parent (Annexe 2.19) en 1855. L'emplacement de l'observatoire, qui s'intégrerait plus tard à l'ensemble de l'habitation, réclamait une attention ne pouvant tolérer le moindre écart de mesure. En plus de sa singularité au regard des commandes privées, le projet de d'Abbadie se distinguait des

¹¹⁹² Lettre adressée à Gaston de Laborde-Noguez, le 29 avril 1868, N466.

¹¹⁹³ Le devis de Parent comprenait notamment 30.000 francs d'ameublement et 10.000 francs pour les vitraux et l'ornementation de la chapelle (lettre à Virginie, le 17 juillet 1859, I208).

¹¹⁹⁴ La bibliothèque et l'observatoire lui permettraient de « *fouiller dans les cieux* » et de « *limer, martonner et monter une expérience* » (F28).

¹¹⁹⁵ F28.

constructions scientifiques dans la mesure où il prévoyait, dès l'origine, d'y installer un cercle méridien, instrument encore peu répandu au sein des institutions, y compris internationales¹¹⁹⁶. Ces dispositions constituaient une importante contrainte, tant du point de vue de l'implantation que de la physionomie des élévations, d'autant que d'Abbadie exigeait une construction esthétiquement harmonieuse. Il ne souhaitait pas un bâtiment auquel il adapterait ses activités, mais à l'inverse, que l'architecture se plie à la fonction de l'édifice. Seule une poignée de personnalités commandèrent au XIX^e siècle des aménagements équivalents. C'était le cas de l'astronome Camille Flammarion, qui édifia un observatoire à Juvisy-sur-Orge, encore que celui-ci fut conçu dans le cadre, non pas d'une création *ex-nihilo*, mais de la restauration néogothique de son château¹¹⁹⁷. En Normandie, l'astronome Lucien Libert installa un observatoire au sein de son château du Colombier, mais la construction était également antérieure et son lieu d'étude n'égalait pas celui de d'Abbadie¹¹⁹⁸.

En revanche, la commande de d'Abbadie, à l'instar des observatoires habituels, s'insérait à un ensemble architectural comportant d'autres fonctionnalités¹¹⁹⁹. Pour les institutions, il s'agissait d'espaces de travail et de services ; pour d'Abbadie, d'une habitation et d'une chapelle. Suivant la logique de la commande scientifique privée, il fit appel à de célèbres architectes¹²⁰⁰ pour réaliser ce projet hors norme. Dans ses premières commandes à Parent, au tournant de l'année 1856, il désirait un observatoire de dix mètres de diamètre ainsi qu'un dôme tournant, ce qui constituait alors une prouesse technique accessible aux seules grandes institutions. Le travail de l'architecte consistait, en outre, à ménager des emplacements pour les instruments scientifiques, surtout la lunette méridienne, et à installer un pilier nadiral accueillant une série de lunettes et un souterrain permettant d'accéder à la base de ce pilier (Annexe 20.13)¹²⁰¹. De plus, l'implantation exigeait un alignement parfait sur le méridien céleste local, nécessaire pour la future lunette astronomique, que d'Abbadie mesura d'abord avec Bühler et, plusieurs fois, avec son conducteur de travaux Darrigol¹²⁰². Par ailleurs, l'orientation de l'édifice venait se compliquer par la nécessité de voir une série de seize points depuis l'observatoire et par un désir supplémentaire, d'avoir vue depuis le centre de son salon, sur le phare de Biarritz à l'Est et sur le clocher de Fontarrabie à l'Ouest

¹¹⁹⁶ LEGUET-TULLY F., DAVOIGNEAU G., 2005.

¹¹⁹⁷ En outre, Flammarion, qui avait été « chassé » de l'Observatoire de Paris par Leverrier, œuvrait pour une science populaire affranchie de l'académisme (BENSAUDE-VINCENT B., « Camille Flammarion : prestige de la science populaire » in *Romantisme*, 1989, n°65, p.93-104).

¹¹⁹⁸ BOISTEL G., 2005, p.181-182 ; Ministère de la culture, *Base mérimée*, notice n° IA76000766.

¹¹⁹⁹ Il s'agissait des bâtiments de service composés généralement de la bibliothèque, de logements, d'ateliers et d'écuries (LEGUET-TULLY F., DAVOIGNEAU G., 2005).

¹²⁰⁰ LEGUET-TULLY F., DAVOIGNEAU G., 2005.

¹²⁰¹ De nombreuses instructions et mesures figurent dans sa lettre à Parent du 25 janvier 1857 (H37) ainsi que dans celle du 19 avril 1857 (H97). La lunette méridienne et le pilier astronomique sont évoqués dans l'écrit de la première pierre de l'observatoire (H439).

¹²⁰² Lettre à Bühler du 18 janvier 1858, H278 ; lettres à Charles le 6 mai 1858 et le 2 juin 1858, H343-352.

(Annexes 20.4-26-35-38)¹²⁰³. Cette problématique des points de vue, aux apparences capricieuses, s'avéra constante dans le programme architectural, si bien que d'Abbadie proposa à Magne de percer un contrefort de la chapelle qui obstruait la vue vers Biarritz, puis évoqua, auprès de Bühler, l'éventualité de modifier les ailes du château ou l'emplacement des fenêtres dans le projet de Viollet-le-Duc car, cette fois-ci, le corps de la chapelle dissimulait le phare biarrot¹²⁰⁴. Par ailleurs, le commanditaire avait des exigences au sujet de la bibliothèque, principalement à usage scientifique, dont les proportions désirées correspondaient à la norme des demeures privées. Il y souhaitait une hauteur sous plafond de quatre mètres cinquante, une belle clarté notamment grâce à une fausse-bretèche, et un ou plusieurs cabinets d'aisance¹²⁰⁵.

Au moment où les commandes privées s'inscrivaient dans une démarche historiciste davantage inspirée par les temps modernes, d'Abbadie déclarait « *raffoler* » du goût gothique¹²⁰⁶. Malgré ses connaissances très sûres en la matière, il comptait sur l'expérience de ses architectes pour proposer une demeure à l'allure élégante et médiévale¹²⁰⁷. L'observatoire devait donner l'impression d'une « *vieille tour transformée* » et l'habitation devait retrouver l'aspect de « *l'architecture avant la Renaissance* ». D'Abbadie avait donc pour référence les constructions du Moyen-Age qui, ayant traversé les siècles, avaient régulièrement changé de destination. Son imaginaire romantique le conduisait à rêver d'un stéréotype moyenâgeux fondé sur le passage du temps¹²⁰⁸. En ce sens, il accordait une place singulière au porche, qu'il souhaitait richement ouvragé et stimulant du point de vue de l'imagination (Annexe 20.26)¹²⁰⁹. Pour autant, il ne désirait pas un pastiche de construction médiévale, contrairement aux nombreux commanditaires privés qui se contentaient d'édifices « *castellisés* » moins réalistes que fantasmatiques. Ces derniers se satisfaisaient souvent d'une évocation dont les sources d'inspiration étaient réinterprétées à la lumière d'un idéal peu fidèle à la réalité architecturale. Il faut convenir que les constructions néogothiques n'étaient pas toujours de grandes réussites, en témoigne la tour-observatoire de Parent qui, sur le papier, semblait séduisante mais, à la réalisation, était stéréotypée et peu fonctionnelle. Ainsi, du Moyen-Age, d'Abbadie ne souhaitait pas seulement évoquer l'apparence, il lui

¹²⁰³ Depuis l'observatoire, il voulait observer le phare de Biarritz, l'Est vrai (I18-K450), le sommet de la Rhune (L15). D'Abbadie nota plusieurs fois la liste des points à observer depuis son pilier à lunettes fixes (lettre à Boudsot, K280-281 ; lettre à Leverrier, L15). Il indiqua à Duthoit que la position des fenêtres était définies par le phare de Biarritz et le clocher de Fontarrabie en 1864 (L344). Le centre du salon fut évoqué auprès de Bühler (L344). Le problème de la vue du phare de Biarritz est souvent évoqué en 1864 (L258-344-388-396-399-439).

¹²⁰⁴ Dans cette perspective, d'Abbadie se demanda s'il fallait allonger l'aile du salon dans le projet de Magne (L14). Il réitéra cette proposition en consultant Bühler en 1864, en ajoutant l'idée de raccourcir la chapelle (L258-344).

¹²⁰⁵ Lettre à Duthoit, 31 août 1864, L324.

¹²⁰⁶ Lettre au père Juste d'Urbain, 5 décembre 1854, F66. Le père Juste d'Urbain le raillant à ce sujet, d'Abbadie lui répondit en effet : « *J'en raffole : je l'avoue* ».

¹²⁰⁷ Leur expérience était « *bien plus éclairée et plus sûre que la [sienne] quand il s'agit d'une question d'art et de goût* » (Lettre à Parent, 25 janvier 1857, H37).

¹²⁰⁸ C'est pourquoi il fut longtemps dubitatif quant au raccordement de l'observatoire à l'habitation par une tour, que Parent proposait carrée et que lui-même imaginait plutôt ronde (Lettre à Parent, 14 janvier 1858, H272).

¹²⁰⁹ Celui de Parent le déçut car il semblait « *triste* » (I208). Mécontent après Magne, d'Abbadie lui indiqua que, pour cet élément, il « *prétendait qu'il devait se surpasser* » (K450).

importait aussi d'en retrouver le principe architectural, ce qui, venant d'un non initié, était plutôt rare¹²¹⁰. C'est pourquoi il était partisan de l'irrégularité du plan, et donc des élévations, qui favoriseraient un « *jeu de toits* » et un agencement assymétrique donnant l'illusion d'agrandissements successifs (Annexe 20.32)¹²¹¹. Avant tout, il souhaitait que sa demeure ait, selon le terme récurrent de ses commandes, du « *caractère* », et qu'elle soit suffisamment réussie pour éveiller la curiosité quant à son architecte¹²¹². Par ailleurs, comme tout projet architectural privé, l'organisation intérieure de l'édifice devait prendre en compte les usages de son ordonnateur. La distribution des volumes sous-entendait pour d'Abbadie une harmonisation avec leurs fonctions, ce qui témoignait d'une démarche rationaliste. Aussi rejeta-t-il le projet de Magne, qui proposait d'achever le vestibule par un cintre ; la forme ogivale n'ayant pas lieu d'être dans cette pièce dénuée de destination cultuelle¹²¹³. Si la construction d'un observatoire était peu courante, l'équipement d'une horloge et d'une cloche, ou le calcul de la porte de la cuisine en fonction du passage des tonneaux de cidre - boisson traditionnelle basque – ne l'était pas davantage¹²¹⁴. Cependant, ce projet d'habitation reflétait bien les usages d'une demeure bourgeoise du Second Empire, notamment par la hiérarchisation des espaces : de beaux volumes pour les chambres des maîtres et les lieux de réception, un confort sanitaire, enfin des espaces réservés à la domesticité¹²¹⁵. Les commandes privées adressées à Viollet-le-Duc à l'époque étaient souvent comparables à ce programme, qu'il s'agisse de Roquetaillade, Pupetières, la Flachère, Montdardier ou Chamousset¹²¹⁶. De même, on retrouve de telles demandes pour des édifices plus académiques. Ces dispositions étaient à ce point traditionnelles que Virginie n'y changea rien, hormis l'installation d'une lingerie et la multiplication de chambres de domestiques¹²¹⁷. Enfin, malgré la rareté des directives ornementales, un trait se détache dès l'embryon du projet : l'intégration du verbe dans les décors. Très tôt, d'Abbadie pensa à des inscriptions versifiées basques, arabes ou éthiopiennes, qui seraient emblématiques de l'édifice¹²¹⁸. En outre, ces détails mêlant identité régionale et orientalisme confirmaient la singularité de sa commande. Déjà présents en Europe quoique confidentiels, les motifs islamiques devinrent, dans les

¹²¹⁰ D'ailleurs l'utilisation du béton pour l'observatoire de Parent l'embarrassa car il lui conférait « *un caractère de pastiche* » contrariant son désir d'une illusion réaliste (Lettre du 7 janvier 1859, I10).

¹²¹¹ I208. L'irrégularité des corps et des fenêtres proposés par Viollet-le-Duc lui plut beaucoup (L243-244).

¹²¹² C'est pourquoi il demandait une attention singulière au porche, mais aussi aux cheminées, auxquelles il voulait « *donner du caractère plutôt encore que de l'ornement* », aux fenêtres en saillie, à la chapelle, au vestibule, qui devait revêtir « *plus de caractère que de confort* », ou à la porte d'entrée de la cuisine qui devait « *ressembler à une poterne de forteresse gothique* » (L291-299-305). Il recommanda à Parent de s'appliquer car « *je désire qu'on la trouve assez bien de l'extérieur pour me demander quel architecte l'a dessinée* » (H37).

¹²¹³ En effet, il considérait que cela conférait « un air de chapelle ou même un peu colifichet à cette salle » (K450).

¹²¹⁴ L'horloge était destinée à « sonner pour la messe et pour l'Angelus » tandis que la cloche devait « annoncer le dîner » (K199-L25).

¹²¹⁵ BAUHAIN C., *La maison bourgeoise au XIXe siècle. Architecture et pratiques sociales*, Institut de l'Habitat, Paris, 1985. Le rapport entre l'agencement des espaces du château et leur rôle social sera étudié par la suite.

¹²¹⁶ Plans de ces châteaux respectifs : arch. Roq. ; fonds Viollet-le-Duc 1996/083, méd. Arch. Pat. ; *Viollet-le-Duc*, catalogue d'exposition, Galeries nationales du Grand Palais, Ed. de la RMN, Paris, 1980, p.208-214.

¹²¹⁷ Lettre à Viollet-le-Duc, 12 novembre 1865, n°13, CCC.

¹²¹⁸ qui ne seront exécutées qu'à la fin de la construction (H282-L331-L429-435-439). Par ailleurs, les inscriptions furent listées entre 1864 et 1867 dans le journal de chantier (CFC p.15-39-44).

années 1870, une mode décorative. Quoi qu'il en soit, l'inspiration éthiopienne était totalement absente de l'architecture occidentale. Quant à la culture basque, si le régionalisme, alors naissant, commençait à s'intéresser à son architecture vernaculaire, l'exploitation de sa langue dans une optique ornementale était inédite¹²¹⁹.

D'Abbadie était en somme demandeur d'un projet à la fois traditionnel et romantique, par son influence médiévale, et avant-gardiste, par ses références à l'altérité et sa dimension scientifique. Car cette commande peu commune conjugait de manière inédite l'âme locale, le rêve d'antan, la prégnance scientifique et l'ouverture sur l'étranger. De fait, l'incompréhension partielle, ou même complète, de ce cahier des charges explique sans conteste l'échec des architectes Parent et Magne. D'une part, ils proposèrent des projets d'inspiration trop tardive par rapport au souhait de d'Abbadie. Et, d'autre part, ils ne purent se défaire du cadre de l'académisme, les incitant à la symétrie et à une méthode parfois trop « irrationaliste » pour cet homme exigeant et mû par une logique scientifique. A l'inverse, l'école rationaliste et nationaliste de Viollet-le-Duc était naturellement prédisposée à cerner au mieux ses attentes, ce qui explique le succès de leur collaboration.

2. Historique et composition du domaine d'Antoine d'Abbadie en Suberno

Emergeant modestement dans les années 1830, le domaine de d'Abbadie atteignit progressivement une envergure remarquable. Son chantier, étendu sur soixante ans, a la particularité de traduire la complexité des inspirations d'un seul homme. Que traduit l'évolution de cette propriété au sujet de son commanditaire et quelles en furent les implications socio-artistiques ? Comment influèrent les événements historiques et le progrès sur la constitution du domaine ? Par ailleurs, quelle est la place de la construction du château au cœur de ce projet foncier ? Entre 1830 et 1832, la France fit face à une importante crise économique et sociale ayant conduit à la prise de pouvoir de Louis-Philippe. Les premières années prospères de son règne encouragèrent la bourgeoisie d'affaire à investir dans l'industrie. Quant à d'Abbadie, qui disposait de richesses à la fois issues de son patrimoine personnel et de son héritage paternel, il put commencer à investir dans la terre. Devenu chef de famille, il s'inscrivit dans cette démarche de reconstruction, aussi patrimoniale qu'identitaire, au sein de la société française, rendue économiquement propice par la politique libérale et capitaliste du gouvernement orléaniste¹²²⁰.

¹²¹⁹ PELTRE C., *Les arts de l'Islam. Itinéraire d'une redécouverte*, coll. Découvertes Gallimard Art, Gallimard, Paris, 2006 ; LOYER F., 1999 ; VIGATO J.-C., *L'architecture régionaliste : France 1890-1950*, Institut Français d'Architecture/Norma Editions, Paris, 1994.

¹²²⁰ BARJOT D., « L'économie française 1815-1851 » in BARJOT D., CHALINE J.-P., ENCREVE A., 2005, p.91.

D'Abbadie était un Basque. Il paraît donc naturel qu'il ait jeté son dévolu sur la région de ses pères. Néanmoins, le domaine, situé actuellement entre Urrugne et Hendaye, se trouve dans la province maritime basque du Labourd, qui n'était pas sa terre d'origine. Il découvrit les bords de mer pendant sa jeunesse parce que ses parents avaient l'habitude de l'emmener prendre des bains de mer, usage alors naissant dans la haute-société. Compte tenu des spécificités de chaque province basque¹²²¹, l'intérêt de d'Abbadie pour la côte labourdine fut, initialement, largement influencé par l'engouement des élites nationales, voire internationales, mais également par les comparaisons qu'il put faire durant son voyage au Royaume-Uni, établissant des similitudes avec le littoral verdoyant et escarpé irlandais ou britannique¹²²². De sa propriété d'Audaux, sise au plus près de la terre de ses ancêtres dans la province de Soule, il se rendait souvent sur la côte, prenant goût à la vie littorale et à la proximité des villes commerciales et portuaires de Bayonne et Biarritz. Le 15 décembre 1834, il entra en possession d'une partie du lieu-dit Bordaberri, qui s'étendait sur une petite quinzaine d'hectares, dans le quartier de Subernoia appartenant alors à la commune d'Urrugne (Annexes 10 et 13)¹²²³. Ce n'est qu'à son retour du Royaume-Uni qu'il se consacra concrètement à la question de ce bien exploité par deux métayers souhaitant se conformer à l'usage agricole du territoire¹²²⁴. Mais surtout, il faisait déjà des repérages pour édifier sa demeure¹²²⁵. Après une étude de terrain et la consultation d'experts à propos du potentiel agricole de Bordaberri¹²²⁶, il investit les lieux, en en faisant notamment un laboratoire où il effectuait des relevés afin de s'entraîner à la cartographie¹²²⁷. Puis ses acquisitions furent nécessairement suspendues par son absence quasi-totale de treize ans sur le sol européen. Rappelons qu'il partit pour le Brésil deux ans après l'achat de Bordaberri et pour l'Éthiopie dès la fin 1837. Ses terres continuaient de générer des revenus agricoles, en dépit de son absence.

¹²²¹ Malgré un fondement commun à l'ensemble du Pays basque, chaque province a son identité propre, notamment sa langue. Cela implique divers modes de vie conditionnés par l'environnement. On distingue ainsi les provinces maritimes et montagnardes. En France, se trouvent le Labourd, la Basse-Navarre et la Soule ; en Espagne, le Guipuzcoa, la Biscaye, l'Alava et la Navarre. La langue basque souletine se distingue ainsi de la langue labourdine parlée sur le littoral ou de l'euskara d'Hegoalde (GOYHENETCHE M., *Histoire générale des Basques*, 5 tomes, Elkarlanean, Bayonne, 1998-2005).

¹²²² Il admirait les paysages de Penrhyn Castle qui lui évoquaient Bordaberri : « *La position de son parc me rappelle Bordaberri. On y entre du versant de Bangor par une porte dans le gothique primitif peu frappante. Les allées comme dans tous les parcs serpentent mais à détours longs et légers, évitant tout angle brusque* » (carnet de 1835, f.22, ms 2081, BIF).

¹²²³ Il acquit exactement 14.369 hectares pour la somme de 12.000 francs (Cahier ABA, p.145 et 155, Arch. Abbadia). Suite à un entretien avec le maire d'Urrugne, fin 1835, d'Abbadie nota que Bordaberri contenait une vingtaine d'hectares, répartis anciennement entre les dénommés Sajus (son vendeur) qui en possédait 14 et Detcheto propriétaire de 6 hectares (carnet de 1835, f.65v, Ms 2081, BIF). En 1877, d'Abbadie acquit une autre partie de Bordaberri pour 24.000 francs (Cahier ABA, p.145 et 155, Arch. Abbadia).

¹²²⁴ Balardé et le pauvre Garmendia qui avait beaucoup d'enfants (carnet de 1835, f.62v, ms 2081, BIF).

¹²²⁵ *Du point où je voudrais bâtir, j'ai relevé Haisabie [Haiçabia] au NNO, Fontarabie ONO, Larhune [la Rhune] SSE et le [soleil] ESE à 8h du matin.* » (carnet de 1835, f.62v, ms 2081, BIF).

¹²²⁶ La terre contenait un jardin, un verger, un pré, une échalassière, des bois taillis, une pâture, des broussailles et une maison (carnet de 1835, f.65v, ms 2081, BIF). D'Abbadie fit un schéma figurant les maisons vues depuis le haut de la lande de Bordaberri (carnet de 1835, f.70, ms 2081, BIF).

¹²²⁷ Ainsi notait-il les distances, les types de paysage, les angles, ensemble de renseignements relevant de la géodésie qu'il s'entraînait à pratiquer en vue de son voyage en Éthiopie (carnet de 1835, f.70, ms 2081, BIF).

De retour en 1850, d'Abbadie partagea jusqu'en 1852 sa vie entre Audaux, Paris et, dans une moindre mesure, Bordaberri, s'y consacrant à ses observations géophysiques et à sa carte d'Ethiopie. Cette période correspond au moment de son implantation progressive en Suberno, avec l'acquisition de dix-huit hectares à Aguerria, le 16 janvier 1850, et de trente-sept hectares à Aragorri, en janvier 1852 (Annexes 10 et 13)¹²²⁸. Ce processus, encore ponctuel, peut s'expliquer par la reprise économique consécutive à la crise de la fin de la monarchie de Juillet et de la Deuxième République, et, bien entendu, le besoin de s'établir. Détruite au XXe siècle, Bordaberri était alors une modeste ferme, au confort spartiate, avec une galerie de bois sur le côté, qui avait toutefois bénéficié de quelques aménagements dévoilant timidement les goûts orientalistes et gothiques de d'Abbadie. Deux fenêtres en ogive lui permettaient de voir la mer depuis sa chambre, et un divan oriental était installé dans la pièce principale. La ferme contenait trois petites pièces sans cabinet d'aisance, tandis que l'extérieur nécessitait un important défrichage, entamé péniblement fin 1852¹²²⁹. D'Abbadie nommait coquettement cette ferme son « *landscape swiss chalet* » se prévalant de la mode pittoresque des chalets de campagne qui se développait à l'époque¹²³⁰. Puis, à partir de 1856, il entama une véritable campagne d'acquisition qui s'avéra assez intense jusqu'à la guerre de 1870 (Annexes 10 et 13). En effet, et quoi qu'il en dise sur le moment, le Second Empire était une période de croissance économique ; aussi, ses revenus financiers lui permettaient d'avoir de confortables libéralités pour investir dans la terre. Le 9 juin 1856, l'achat de cinq hectares au lieu-dit Ilharxekoborda, non loin d'Aragorri vers l'intérieur des terres, inaugura l'acquisition de plus d'une vingtaine de terres, situées dans le quartier de Suberno, durant les treize années suivantes. En 1869, d'Abbadie se trouvait à la tête de près de deux cents hectares entre Urrugne et Hendaye¹²³¹. Seules les années 1864 et 1865 le privèrent d'acquisition à cause des dépenses liées au gros œuvre du château¹²³². A partir de 1870, cette campagne d'acquisition fut ralentie en raison du contexte économique défavorable aux actionnaires durant la guerre franco-prussienne¹²³³. Toutefois, la situation s'étant stabilisée avec la Troisième République, le rythme d'acquisition continua d'être constant, mais moindre, se bornant généralement à l'achat d'une terre par an, sauf cas exceptionnel. Et surtout,

¹²²⁸ Cahier ABA, p.145 et 155, Arch. Abbadia.

¹²²⁹ Il décrit Bordaberri à Goetze lors de leur projet de collaboration en 1852 (C93). Goetze dormait sur un lit de camp et d'Abbadie sur le divan oriental (C111). A Julienne : « *Par mes deux fenêtres ogivales je vois l'océan, calme et radieux, à ma porte le froid de mer* » (C174). Le défrichage fut difficile car les ouvriers souhaitaient émigrer en Amérique du Sud (C157-246). Le 2 septembre 1861, il déclara à l'assureur Bordes : « *Bordaberri, bâti en pierre et en mortier, avec une galerie de bois d'un côté, au 1^{er}, est couvert en tuiles, et éloigné d'au moins 200 mètres de tout autre construction. Le second n'y offre qu'un grenier avec lucarnes* » (J289).

¹²³⁰ Cette mode sera très présente sous le Second Empire. (BARIDON L., *L'imaginaire scientifique de Viollet-le-Duc*, L'Harmattan, Paris, 1996. article Chalet p.107-118).

¹²³¹ Terres acquises de 1856 à 1869 : Ilharxekoborda, communaux (près d'Aragorri et de Bordaberri) et Galbarreta en 1856 ; communaux (près d'Asporotstipi), Ascube, Asporotstipi, Dongosenikoborda et Amezaga en 1858 ; Asporots Berri, Sendotegui et communaux (près d'Ascube et d'Asporotstipi) en 1859 ; Laresta [Larretxea] et communaux (près de Sendotegui) en 1861 ; Mentaberri et Padara en 1862 ; Agerekoborda en 1863 ; Dorondegui, Mentaberri, la basse-cour d'Ascube et Nekaco [Nekatoenia] en 1866 ; la moitié de Molères, la batterie des Trêmes et des communaux de Dorondegui en 1869 (Cahier ABA, p.145 et 155, Arch. Abbadia).

¹²³² Cf. ci-après la chronologie du chantier.

¹²³³ BARJOT D., « L'économie 1851-1914 » in BARJOT D., CHALINE J.-P., ENCREVE A., 2005, p.377-406.

l'extension de ses propriétés foncières ne fut stoppée que par le projet de donation à l'Académie des Sciences, à partir de 1893 (Annexes 10 et 13). Ainsi, entre 1870 et 1894, il entra en possession de vingt-deux terres supplémentaires, toujours sises dans Subernoia et unifiant sa propriété. Additionnées à ses premières acquisitions, elles constituèrent au total un domaine de près de quatre cent-quinze hectares comptant plus de trente métairies (Annexe 14)¹²³⁴. Sa propriété s'étendait sur quatre kilomètres de littoral d'Est en Ouest, et sur environ deux kilomètres du Nord au Sud (Annexe 13). Non seulement d'Abbadie s'affirmait comme un grand propriétaire terrien, mais, d'une certaine manière, il fit sienne la province labourdine. De par ses engagements régionalistes, son aisance économique et donc son pouvoir, il devint délibérément un acteur social de premier plan dans la région. Sa condition de propriétaire le rattacha toujours, malgré l'instabilité politique, aux élites qui gouvernaient et dictaient le cours de la société. Son patrimoine terrien fut de tous temps un témoignage de pouvoir, sous la monarchie de Juillet, le Second Empire ou la Troisième république, parce que le dénominateur commun de ces régimes était incarné par le potentat économique, financier et immobilier. Cela permit à d'Abbadie de générer de l'emploi dans une région rurale où, à l'instar des campagnes françaises, l'agriculture persista sous Napoléon III, puis déclina avec la Troisième République et le progrès industriel, attirant graduellement et massivement les populations vers les centres urbains¹²³⁵. A mesure que le peuple se désintéressait des campagnes au profit de l'industrie, d'Abbadie développait sa grande entreprise agricole, maintenant les sources de revenus traditionnelles.

Par ailleurs, si ces terres constituaient une importante source de richesse, elles impliquaient aussi un entretien régulier et des aménagements, notamment en termes de voies de communication, de drainage et de paysage. Il apporta ainsi d'importantes modifications au quartier de Subernoia, qui était alors constitué de champs et de vétustes chemins d'exploitation. Souhaitant valoriser le site spectaculaire d'Aragorri (Fig.74)¹²³⁶, d'Abbadie en ordonna, dès son acquisition, la réalisation d'un plan au maître d'œuvre Bennofort, d'Urrugne, sur demande du paysagiste Bühler, qu'il venait de contacter par le biais de Charles¹²³⁷. Néanmoins, d'Abbadie ne rencontra pas d'emblée Bühler, qui inspecta Aragorri pour la

¹²³⁴ Terres acquises de 1870 à 1894 : Sérès en 1870 ; Larestaberi en 1872 : Sopite et la moitié de Goyhara en 1873 ; Egurenia et un champ près d'Urkabe en 1874 ; katalinko [kattalinkoenia] en 1875 ; Lissardi en 1876 ; une autre partie de Bordaberri en 1877 ; Anciolenia en 1878 ; une autre partie de Goyhara en 1879 ; Haisabia en 1880 ; Dongosenia en 1883 ; une seconde partie de Dongosenia en 1884 ; Ganikocenia et une partie d'Exail en 1886 ; une seconde partie d'Exail en 1888 ; Ilhartce en 1889 ; une seconde partie de Sopite en 1890 ; deux autres parties d'Asporots en 1893 ; Exailkoborda en 1894 (Cahier ABA, p.145 et 155 ; Mémoire relatif au Domaine d'Abbadia présenté par Monsieur Paul Leremboire, Carton donation, Arch. Abbadia).

¹²³⁵ GARDEN M., 1995, p.243-267 ; BARJOT D., CHALINE J.-P., 1995, p.331-376.

¹²³⁶ La propriété d'Aragorri se compose d'une avancée de terre sur l'Océan, composée de falaises rocheuses en calcaire rouge et blanc. Comme l'ensemble de Subernoia, elle est dominée par la Rhune et, de par sa situation en hauteur, offre une vue presque plongeante sur le cap du Figuier au Nord-Ouest et sur la corniche basque à l'Est.

¹²³⁷ Le 25 mars 1852, il demanda les plans (C3). Le 2 avril, il envoya à son banquier Ythurbide l'ordre de paiement d'Aragorri (C9). Puis il informa Arnould de l'acquisition (C22) et Laborde-Noguez de la demande de Bühler (C8). Voir aussi Cahier ABA, p.145 et 155, Arch. Abbadia. Concernant Bühler, cf. *Infra*, II.A.1.

première fois en compagnie de Charles en mai 1852¹²³⁸. Par ailleurs, ce n'est qu'à contre-cœur que d'Abbadie dut se résoudre à édifier une ferme et son observatoire sur ce site. Dès 1834, puis plus concrètement au début des années 1850, il avait décidé de s'implanter sur ses terres de Subernoia, mais aucune des fermes du site, même après revalorisation, ne convenait à sa condition de gentilhomme. Sa décision de construire fut prise dès mars 1852¹²³⁹. Bühler désigna alors l'emplacement de la ferme existante d'Aragorri, composée de deux bâtiments, comme le lieu le plus pertinent pour l'habitation du savant : « *au sommet de la colline* » (Annexe 20.4). D'autre part, l'implantation d'une demeure bourgeoise nécessitait de faciliter ses conditions d'accès, ce qui présentait l'avantage d'améliorer le confort de vie du commanditaire par la suite. Le projet immobilier de d'Abbadie comprit dès lors l'acquisition de terres, de même que la démolition, la reconstruction de la ferme Aragorri et des aménagements de routes. Malgré une longue conversation et des échanges entre d'Abbadie et Bühler, à partir de juin 1852¹²⁴⁰, les études de terrain de ce dernier ne débutèrent réellement que l'année suivante. Puis, après plusieurs mois qui parurent longs pour d'Abbadie, le paysagiste conçut, à la fin de l'année 1853, le plan d'ornementation du site d'Aragorri¹²⁴¹ à la suite de quoi il définit la localisation d'une nouvelle ferme et de la route menant au site¹²⁴². Mais la concrétisation de ces projets fut suspendue pendant plus d'un an par la nécessité de défrichement et de drainage préalable du terrain¹²⁴³, en l'attente de conseils supplémentaires de Bühler¹²⁴⁴. Aussitôt après la visite de celui-ci, entre octobre et novembre 1854, d'Abbadie se mit en quête d'ouvriers pour le tracé des premiers six cents mètres de route¹²⁴⁵. Dans la perspective conjuguée de cette voie et de la reconstruction d'Aragorri, il procéda au même moment à un échange de terres avec son voisin de Nekatoenia (Annexe 13). Ce dernier lui céda un hectare de sa prairie de Landaçabar, attenante à Aragorri du côté Ouest, en échange de laquelle il reçut, après conseil et agrément de Bühler, un hectare d'Aragorri près de la ferme Nekatoenia en mars 1854¹²⁴⁶. Dès lors, d'Abbadie pouvait aborder ses projets de manière plus rationnelle. Entre le 3 décembre 1854 et le 20 mars 1855, il confia à Bühler plusieurs programmes, d'abord ambitieux, puis plus

¹²³⁸ Le 19 avril 1852, Charles partait à Echaz pour recevoir son paysagiste (C22). Le 23 mai 1852, d'Abbadie apprit que Charles « *avait été à Aragorri avec M. Bühler et [qu'il] en était revenu* » (C47).

¹²³⁹ « *Par malheur, je crains d'avoir à bâtir, ce qui me désole, car rien n'est vexant comme d'avoir des ouvriers dans le mortier* » (C8). Puis, au sujet d'Aragorri : « *J'aurai d'ailleurs à y construire un petit observatoire* » (C17).

¹²⁴⁰ C78.

¹²⁴¹ Il écrivait à Bühler ne pouvoir « *construire ma ferme avant de voir votre plan d'ornementation* » (D41-62). En septembre 1853, il l'attendait « *toujours ici pour discuter l'emplacement de la ferme* » (D137).

¹²⁴² Il était nécessaire de reconstruire la ferme car des métayers y travaillaient (D9). Le 20 octobre 1853, il mentionna la construction de « *la route de Bühler* » gênée par le mauvais temps (D177). Il évoqua son échange de terres notamment le 4 décembre 1853, mais restait « *embarrassé pour tracer la nouvelle route* » (D210-F20).

¹²⁴³ En septembre 1854, il attendait les « *ouvriers draineurs* » et Bühler (F2) et continuait le défrichage (F29).

¹²⁴⁴ Le voisin lui offrit un passage et une part de son champ dans un échange où d'Abbadie s'estimait perdant. Le 5 octobre 1854, il attendait Bühler pour prendre sa décision, dont dépendait la construction de la ferme (F20).

¹²⁴⁵ F47.

¹²⁴⁶ Le 4 avril 1853, « *mon voisin Nekatcho a enfin consenti à échanger sa prairie (située près d'Aragorri et du côté de Fontarrabie), contre un terrain aux environs de sa maison* » (C246). Le 20 septembre 1853, « *avant de commencer ma route j'ai besoin de savoir quelle ferme il [Bühler] veut transformer en terrain que je compte échanger avec mon voisin. En attendant, je ne fais ni échange ni route* » (D146). Le 15 mars 1854, d'Abbadie acquit par échange 1.05 hectares de la terre de Landaçabar (Cahier ABA, p.145-155).

modestes, pour la nouvelle ferme Aragorri¹²⁴⁷. Quant à la route, désormais tracée, elle attendait son empierrement. Les mois suivants furent consacrés à l'étude du jeu de balle¹²⁴⁸. Puis, après avoir nivelé son emplacement en mai 1855¹²⁴⁹, il fallut attendre l'année suivante pour entamer les travaux. En effet, cette année fut marquée par une importante épidémie de choléra, particulièrement virulente en province¹²⁵⁰. Cela expliquait le manque d'ouvriers, d'autant que le maître d'œuvre sélectionné par d'Abbadie refusait d'entreprendre des travaux dans ces conditions sanitaires¹²⁵¹. C'est aussi pourquoi le savant ne commença à se renseigner sur le coût des matériaux qu'en février 1856¹²⁵². Au mois d'avril 1856, la route tracée attendait toujours son empierrement mais il commença à faire graveler les allées du domaine, dessinées par Bühler dès 1853¹²⁵³. Bien qu'initialement voué à son usage personnel, cet aménagement utile au bien commun s'inscrivait inopinément dans la politique de désenclavement et d'aménagement des campagnes menée par Napoléon III dans les premières années du Second Empire¹²⁵⁴. D'Abbadie s'estimait donc en droit d'attendre un dédommagement ou une aide pour l'entretien ou les aménagements paysagers jouxtant cette route¹²⁵⁵. Cette voie de communication rendait désormais possible le transport des matériaux de construction vers le site d'Aragorri. Après avoir commencé à démolir l'édifice principal, en mai 1856, et à drainer le site ainsi qu'une portion de chemin pour le futur observatoire¹²⁵⁶, d'Abbadie posa la première pierre de sa nouvelle ferme (Fig.75), en contrebas de la colline, le 7 juillet 1856¹²⁵⁷. Malgré le départ de quatre maçons en août, la construction atteignit le second étage à la fin du mois d'octobre, moment où l'on continuait à tracer et graveler mille huit cents mètres d'allées dessinées par Bühler¹²⁵⁸. A cette époque, d'Abbadie profita du décès de son métayer d'Aguerria pour investir sa maison, plus petite mais « *moins humide* », et quitter Bordaberri¹²⁵⁹. Mais, bientôt rattrapé par ses obligations scientifiques, il dut se rendre à Paris, puis à Berlin, entre janvier et février 1857, d'où il continua tant bien que mal à superviser la construction de la ferme et la réalisation de désormais quatre kilomètres d'allées

¹²⁴⁷ F57. Le projet d'Aragorri sera traité dans la partie consacrée à Bühler.

¹²⁴⁸ F140-F160-F170-G23.

¹²⁴⁹ Mesurant 14 mètres de long, 8 mètres de large et 5 mètres de haut, « *c'est-à-dire 2 mètres ½ plus haut que la grande salle à Audaux qui a aussi 8 mètres de large* », comme il en informait Arnauld, le 3 mai 1855 (F176) .

¹²⁵⁰ BIRABEN J.-N., LEONARD J., 1995, p.299-320.

¹²⁵¹ F203.

¹²⁵² Le 25 février 1856, il demanda le prix de 5.000 à 6.000 briques de Bidart (G140). Le 3 mars, il informa Charles des conseils de Bühler et Parent au sujet de l'exploitation du bois d'Audaux, et de la suggestion par ses voisins de construire sa façade en pierre à cause du prix onéreux des briques (G153). Le 10 mars, il demanda encore conseil à Charles au sujet de la pierre de taille pour la façade mais aussi au sujet des briques, hésitant entre celles de Bidart moins chères ou celles de Bourgogne recommandées par Bühler (G168).

¹²⁵³ F57. Il informa Charles et Bühler des avancées des allées tracées par le paysagiste. Elles furent d'abord marquées par deux rigoles (F57) puis gravelées en avril 1856 (G200).

¹²⁵⁴ ENCREVE A., « La vie politique sous le Second Empire » in BARJOT D., CHALINE J.-P., ENCREVE A., 2005, p.407-446.

¹²⁵⁵ C'est pourquoi d'Abbadie en proposa au maire d'Urrugne de la céder à la commune (G225).

¹²⁵⁶ G239 ; G260 ; G271.

¹²⁵⁷ Lettre à Arnauld, 8 juillet 1856, G288. Le 24 septembre 1856, la grande maison Aragorri était détruite et il attendait Bühler pour démolir la petite et définir l'emplacement de son habitation et de son observatoire (G362).

¹²⁵⁸ G334 et G339 ; G394 et G409.

¹²⁵⁹ Lettre du 5 novembre 1856, G409.

dans son parc¹²⁶⁰. Il profita également de son séjour parisien pour préparer le mobilier qui allait d'ici peu aménager Aragorri¹²⁶¹. Le 29 juin 1857, d'Abbadie, qui entre-temps était revenu en Subernea, puis reparti en Allemagne, annonça à Arnould l'achèvement de la couverture de la maison¹²⁶². Trois mois plus tard, il constata, depuis l'Irlande, que les ouvriers en étaient à la peinture des charpentes¹²⁶³. Enfin, en décembre, il put s'installer dans sa ferme Aragorri, après un an et demi de travaux ; et le jour de Noël 1857, il inaugura son précieux jeu de balle¹²⁶⁴. Cependant, d'Abbadie vivait dans des conditions encore précaires, la ferme étant, dès le départ, destinée aux communs de la future grande habitation bourgeoise qui la dominerait sur la colline¹²⁶⁵. Et, malgré l'apport de quelques meubles¹²⁶⁶, l'aménagement et la décoration d'Aragorri ne furent réellement pris en main qu'à l'arrivée de Virginie. Cependant, deux jours après son mariage religieux, d'Abbadie, toujours à Lyon, réorganisa en catastrophe les logements de ses employés parce que son épouse avait besoin de trois chambres au printemps 1859. Il commanda du papier peint, des tentures et des tapis à Bayonne et fit déménager la cuisine dans une pièce initialement dédiée à la buanderie¹²⁶⁷. Les meubles de Virginie et les objets domestiques commandés par le nouveau couple ne tardèrent pas à orner le modeste chalet¹²⁶⁸, complétés par les biens de d'Abbadie provenant du château d'Audaux récemment vendu¹²⁶⁹, ainsi qu'une cheminée de marbre blanc pour le salon¹²⁷⁰.

En ce qui concerne les aménagements logistiques, d'Abbadie remédia à l'absence de chemins empierrés dans Subernea, qu'il estimait trop délaissés par la commune d'Urrugne en raison de l'éloignement de son bourg. Il fit édifier ou restaurer à ses frais plusieurs voies de communication reliant le centre de son domaine à la route impériale et à Hendaye, et desservant plus ou moins les métairies du quartier. La route construite et empierrée par une vingtaine d'ouvriers entre décembre 1854 et avril 1856, longue de près de quatre kilomètres, fut baptisée par d'Abbadie et le maire d'Urrugne « *le chemin Abbadia* » (Annexe 13 et

¹²⁶⁰ En janvier 1857, il demanda à son jardinier Henri Lay des nouvelles des travaux, de la couverture du jeu de balle ou encore du mur du jardin (H15). Il tentait de superviser ses travaux « par correspondance », notamment le chemin, des clôtures, l'ensablement de ses allées, et la maison (H18).

¹²⁶¹ Le 24 janvier 1857, il avait emballé huit ou neuf caisses de meubles pour Aragorri (H28).

¹²⁶² Lettre écrite depuis Königsberg, H161.

¹²⁶³ Lettre du 20 septembre 1857 écrite depuis Tervoe près de Limerick, H202.

¹²⁶⁴ H257

¹²⁶⁵ Il indiqua souvent destiner Aragorri à son logement provisoire puis au régisseur et à l'écurie (F145-G362).

¹²⁶⁶ En plus des caisses envoyées de Paris, il commanda un fauteuil gothique en mai 1853 (D20), des portes vitrées pour la double-armoire de la chambre « côté mer » en septembre 1857 (H194), une copie du bureau Davenport offert à Charles depuis Londres en juillet 1858 (H393).

¹²⁶⁷ I44.

¹²⁶⁸ Lithophanies des trois Maries se rendant au Saint-Sépulchre (I212-213), un plateau en cristal argenté (I256), cristaux de Bohême rouge et or avec paysages sculptés (I262-271), bouteilles et verres à fleurs colorés, lithopanie de la Vierge à l'Enfant avec saint Jean-Baptiste, coupes en verre ou cristal vertes (I262), meubles de Virginie (I343), service en cristal argenté (I481), deux grands miroirs en bois doré et noir (J308).

¹²⁶⁹ Un ouvrage de de Maistre, une chicha offerte par Arnould, deux tableaux représentant l'Adoration des Mages de Rubens et des fumeurs offertes par Arnould à Virginie (I326), un portrait d'Arnould en plâtre, le portrait de Tawalda Madhin, les corps et le chenet en fer de la bibliothèque, une vieille table sculptée (I340-I353).

¹²⁷⁰ D'Abbadie commanda par le biais du fumiste Grasset une cheminée au marbrier Coussirat de la rue d'Espagne à Bayonne en septembre 1860 (J27-28).

20.28)¹²⁷¹. Correspondant à l'actuelle route de la Glacière (D658), elle joignait la grande route impériale depuis le carrefour de la Croix des Bouquets - au lieu-dit Teillatubaïta -, jusqu'au pied du chantier d'Aragorri, au niveau de la ferme Kattalinkoenia, non loin de l'Océan. Elle facilitait ainsi l'accès entre le bord de mer, où était implantée Aragorri, l'axe majeur de communication vers Bayonne et Saint-Jean-de-Luz, et le bourg d'Urrugne un peu plus au Nord sur la route impériale. D'Abbadie avait également commandité la construction d'un chemin empierré menant de sa ferme Aguerria à la propriété de Sérès, à la fin des années 1850, pour faciliter le labeur des paysans¹²⁷². Puis, tout proche d'Aragorri, il réaménagea le passage de Galbarreta, qui conduisait à la plage, afin de privilégier un accès à une voie navigable, utile pour son chantier de construction (Annexe 13)¹²⁷³. Par ailleurs, il fut à l'initiative de la création de l'importante voie de communication allant le quartier de Subernoà à la gare d'Hendaye (Annexe 13). En effet, celle-ci résulte d'une longue négociation avec la Compagnie du Midi, qui souhaitait exploiter les chemins et certaines terres de d'Abbadie pour les besoins des travaux du chemin de fer. Répondant au projet de désenclavement des campagnes et de modernisation industrielle, la création d'une voie ferroviaire jusqu'à Hendaye fut décidée dès 1856¹²⁷⁴. Conformément à la volonté de l'Empereur, il convenait de rendre la gare accessible depuis l'ensemble de sa zone de chalandise, ce qui nécessitait la création d'axes de transport convenables. Cela imposait deux problématiques à d'Abbadie, celle du passage du chemin de fer sur ses propres terres, pour lequel il subit un procès d'expropriation¹²⁷⁵, et celle des routes. Suivant les directives nationales, il importait de désenclaver Subernoà, bientôt coupé d'Hendaye par le chemin de fer. Cela était d'autant plus nécessaire que le bourg hendayais était naturellement fréquenté par les habitants de Subernoà en raison de sa proximité. Afin de conserver la liaison entre les deux côtés de la voie ferrée, la Compagnie du Midi procéda, par conséquent, à la construction d'un pont à Galbarreta. Mais un tel ouvrage civil signifiait la réorganisation aussi bien que la modernisation du réseau routier local, en y intégrant, de plus, un axe vers la gare ferroviaire. En janvier 1862, d'Abbadie recommanda le classement du tronçon de route praticable au Sud - reliant les sites de Moscorrots, Ansoborlo et Cherrichenia -, et il exigea de la Compagnie du Midi, par le biais du maire d'Urrugne, la réparation du chemin au Nord - allant le pont aux terres de Sérès et Gasconenia. Et surtout, il s'engagea à construire deux chemins à partir du pont, l'un joignant la route de Moscorrots au Sud, l'autre allant à ses terres d'Amexa à l'Est. Il mit, en outre, à disposition de la Compagnie du Midi, à certaines conditions, sa route empierrée de Galbarreta pour les besoins des travaux du chemin de fer¹²⁷⁶. En octobre 1863,

¹²⁷¹ En 1855, il avait en permanence 18 à 20 ouvriers à cette fin (G32). Une seconde attestation certifie la cession de cette route liant Teillatubaïta, Taula Suri et Kattalinkoenia à la commune d'Urrugne (L152).

¹²⁷² L57.

¹²⁷³ En réparant ce chemin privé, il espérait obtenir des provisions de sable et de pierre pour la construction de sa maison (L22) parce qu'il avait découvert près de la mer une carrière de pierre de taille (L137).

¹²⁷⁴ G147.

¹²⁷⁵ Il mentionna le procès auprès de Duthoit en 1864 lui demandant un bordereau du génie (L315).

¹²⁷⁶ K32.

Napoléon III, en visite à Urrugne, consentit au classement et à la valorisation de l'axe Sérès-Hendaye, suite à l'argumentaire de d'Abbadie, qui faisait valoir les relations de proximité naturelles entre son quartier et Hendaye, encore accrues par l'absence de gare à Urrugne¹²⁷⁷. En outre, l'Empereur offrit 10.000 francs pour le financement complet de cet axe, aujourd'hui connu sous le nom de route de l'Empereur (Annexe 13)¹²⁷⁸. Après approbation de son projet routier par le sous-préfet de Bayonne et suite au dépassement du coût des travaux, d'Abbadie subventionna le chemin à hauteur de 4.000 francs et offrit les portions nécessaires à la voie ferroviaire sur ses terres de Galbarreta et Amexa. En retour, il obtint les tronçons de trois chemins coupés par la voie ferrée, ce qui lui permit de compenser ses pertes foncières par l'acquisition de surfaces unifiant son domaine¹²⁷⁹. Une dizaine d'ouvriers se mit à l'œuvre, entre février et mars 1864, pour l'axe Sérès-Hendaye¹²⁸⁰. Comme pour sa première route, d'Abbadie voulut céder à la commune d'Urrugne le fond du chemin entre le pont Galbarreta et, au Sud, le bois de Lissardy. S'il refusa d'en assurer la maîtrise d'œuvre¹²⁸¹, il fut, par la force des choses, à l'origine de la réorganisation et de la valorisation du réseau de communication en Suberno, et ce dans son intérêt personnel aussi bien que dans celui du quotidien agricole de ses voisins. Cependant, malgré l'utilité de ces réalisations, d'Abbadie ne s'attira pas toujours les bonnes grâces de la mairie d'Urrugne. Tout d'abord, il outrepassa les règles de la construction civile publique parce qu'il ne fit aucune demande d'autorisation préalable auprès de sa commune et du Génie Civil, comme le réclamait la loi¹²⁸². Ensuite, les désaccords relatifs aux chemins de Suberno se multiplièrent continuellement durant quarante ans ; d'Abbadie reprochant à son maire l'abandon de ces routes, ce dernier blâmant ses initiatives illégales, son appropriation de certains chemins ou lui reniant simplement leur création et leur entretien¹²⁸³. Principal propriétaire de Suberno, d'Abbadie luttait en quelque sorte contre le ministère public, souhaitant appliquer un droit de propriété plus représentatif de l'Ancien Régime parce qu'il s'octroyait, à bon ou mauvais escient, la gouvernance de son territoire.

¹²⁷⁷ Lettre à MM. les membres du Conseil Municipal d'Urrugne, 11 février 1864, 152J4, AD64.

¹²⁷⁸ Le 13 janvier 1864, d'Abbadie confia à Louis-Lucien Bonaparte que l'Empereur avait donné 10.000 francs quatre mois auparavant pour le chemin d'Aragorri à la gare (L105).

¹²⁷⁹ D'Abbadie informa son épouse de l'accord du sous-préfet en juillet 1862 (K175). Il fit part de sa décision de subventionnement au maire d'Urrugne le 11 novembre 1863 à condition d'obtenir des tronçons de deux chemins partant de Dongosenia vers Sérès et de Galbarreta et Amenaxaga (L57). La donation fut acceptée avec ses conditions par le maire d'Urrugne et le préfet en avril 1865 (Contrat entre M. Henry de Laralde-Diustéguy maire de la commune d'Urrugne et Antoine d'Abbadie, enregistré à Saint-Jean-de-Luz le 5 avril 1865, dossier 1, carton donation). Un historique des chemins se trouve dans : « Appel contre le maire d'Urrugne », 152J4, AD64.

¹²⁸⁰ L147.

¹²⁸¹ Le 27 décembre 1863, il confia à Arnould avoir décliné l'offre du préfet de se charger des travaux (L95).

¹²⁸² Suite à sa visite en Suberno, Napoléon III supprima ces prérogatives (« Appel contre le maire d'Urrugne », 152J4, AD64).

¹²⁸³ C'est le cas du chemin de Galbarreta à la plage, remis en état par d'Abbadie, sectionné par la voie ferrée et dont le maire d'Urrugne, en 1893, réclamait l'ouverture d'un passage. Par ailleurs, d'Abbadie dépensa 12.000 francs pour l'actuelle route de la Glacière. Suite à l'augmentation des coûts de la route de l'Empereur, il offrit encore 4.000 francs, soit la part demandée au voisinage (Appel contre le maire d'Urrugne, 152J4, AD64).

Parallèlement à cet aménagement logistique, d'Abbadie se consacra, immédiatement après l'achat d'Aragorri, à l'arrangement des paysages nécessitant d'importantes échelles temporelles. Cette intention, qui consistait en un projet de plantations à long terme, était aussi à l'origine de la venue de Bühler en 1852¹²⁸⁴. Toutefois, d'Abbadie donna dans un premier temps des directives de son propre chef et les fit exécuter par son jardinier Camardé, principalement à Aragorri. Après la première visite de Bühler, il ordonna le défrichage, la préparation de la terre, puis l'ensemencement d'herbe pour les landes donnant sur l'océan, projet qui devait être conduit sur près de trois ans¹²⁸⁵. A partir d'avril 1853, Bühler travailla au plan d'ornementation des terres d'Aragorri¹²⁸⁶. Il ne fut pas trop perturbé par l'instabilité du paysage souvent modifié inopinément. En décembre 1854, puis en novembre 1855¹²⁸⁷, plusieurs parties des falaises près de la baie de Loya (Fig.74) s'effondrèrent emportant la route de cette petite crique, phénomène qui se reproduisit pendant des décennies¹²⁸⁸. Ce n'est que l'année suivante que d'Abbadie obtint le plan de Bühler. Le savant se mit immédiatement à l'œuvre. Entre décembre 1854 et novembre 1859, plusieurs kilomètres d'allées de promenade, dont l'allée ornementale d'Aragorri coupant à travers bois, furent dessinées, gravelées et ensablées¹²⁸⁹. Concernant les plantations, d'Abbadie commença modestement avec la semence de pins maritimes sur les quatre îles de son domaine¹²⁹⁰, puis avec neuf chênes verts et quatre sycomores dont la localisation fut déterminée par Bühler fin 1854¹²⁹¹. Mais tous ces essais échouèrent. En janvier 1856, il planta sa première importante commande, effectuée auprès du pépiniériste bayonnais Pinon, qui comptait une cinquantaine de pieds d'arbres en provenance de Prague et un millier de plants d'aubépines destinés aux délimitations parcellaires¹²⁹². Le mariage de d'Abbadie apporta une nouvelle dynamique à la valorisation paysagère de son domaine. Il consacra les quinze années suivantes à des plantations massives, constituant des forêts de chênes, charmes, bouleaux, tilleuls et pins divers dans les sites les plus éloignés de son habitation, et composant des ensembles

¹²⁸⁴ C8.

¹²⁸⁵ Il interdit formellement à Camardé d'abattre « *un seul arbre* » et lui ordonna de consolider les haies d'épines d'Aragorri (C19), puis, après la visite de Bühler, la préparation des terres (C78) En octobre 1854, il était encore en train de faire défricher sa lande (F29).

¹²⁸⁶ C246-D41.

¹²⁸⁷ G29-G32.

¹²⁸⁸ F52-F56.

¹²⁸⁹ En décembre 1854, l'allée de ceinture d'Aragorri était marquée par deux rigoles (F57). Puis, entre avril 1856 et mars 1859, les allées du promontoire, représentant environ six kilomètres, furent dessinées, gravelées et ensablées (G200-G409-H18-H83-H96-I50-I82). Le réseau de promenade fut achevé par la création de la principale allée ornementale d'Aragorri passant à travers le bois en novembre 1859 (I336-345).

¹²⁹⁰ F174. Cet essai échoua. Les quatre îles dont il est question désignent les rochers des Deux-Jumeaux et la presqu'île d'Haroca (ou Radaū) dans la baie de Loya. La quatrième île, aujourd'hui disparue, s'est certainement effondrée en raison de la forte érosion et des mouvements géologiques dans cette zone.

¹²⁹¹ Initialement il s'agissait de douze chênes seulement (F20-F40). Le 18 décembre 1854, d'Abbadie avait « planté 9 chênes verts et 4 sycomores » sans espoir (F78). En mars 1855, il informa Bühler du jaunissement des chênes et de la casse par les intempéries d'un sycomore (F125), puis de la perte de la moitié des chênes en mai (F174).

¹²⁹² Commande de cinquante pieds de Prague : lauriers cerise, lauriers du Portugal, sycomores, ormeaux, arbousiers, quatre cotonéasters et mille plants d'aubépines (G59-G103-G267).

ornementaux aux abords du site d'Aragorri¹²⁹³. Puis, entre 1877 et 1885, il passa quelques commandes, moins importantes et plus éparées, d'arbres et de plantes souvent d'origine exotique, ce qui s'expliquait par l'achèvement partiel du château¹²⁹⁴. Parallèlement à ces plantations d'agrément, il s'évertua à composer un important jardin utilitaire qui réunissait des centaines d'arbres fruitiers et un immense potager. Après des débuts hésitants, dans l'ignorance et dans l'attente des conseils de Bühler entre 1856 et 1858, il se consacra plus concrètement à la dimension productive de son parc à partir de 1859¹²⁹⁵. Au mois d'avril de cette année, il profita de la présence de son nouveau jardinier lyonnais pour commander quatre cents arbres fruitiers (Annexe 20.19)¹²⁹⁶, inaugurant une pratique qui deviendra constante à Aragorri dans les trente années suivantes¹²⁹⁷.

En plus de modifier considérablement la physionomie du quartier de Suberno, d'Abbadie fit en sorte d'en changer l'appartenance administrative, dès les années 1860, en encourageant son annexion à la commune d'Hendaye. Ses motivations reposaient sur le constat que les habitants se tournaient spontanément vers Hendaye depuis plusieurs siècles. En 1867, le sujet provoqua une séance extraordinaire du conseil municipal où il fut déclaré que, comme « *les habitants du quartier de Suberno ont le même curé que les Hendayais, ils veulent aussi avoir le même maire* »¹²⁹⁸. A ce sujet, la construction de la route menant d'Aragorri à la gare, et encouragée par Napoléon III, s'avéra décisive¹²⁹⁹. Cependant, la mairie d'Urrugne s'opposa ardemment à cette perte de terres durant de nombreuses années, redoutant de se voir dépossédée de ses terrains communaux privatifs. En 1895, le conseil municipal d'Hendaye se prononça encore en faveur de l'annexion de Suberno, se prévalant des mêmes arguments séculaires – proximité, topographie, usages –, mais aussi de l'importance de tenir compte de la volonté de d'Abbadie, en tant que principal propriétaire et bienfaiteur du quartier¹³⁰⁰. Quelques mois avant de s'éteindre, le savant éprouva la grande satisfaction,

¹²⁹³ Les commandes s'étendent de janvier 1860 (I335) à janvier 1875 (S47). Nous apporterons davantage de précisions au sujet des essences et de leurs localisations dans la partie consacrée à Bühler.

¹²⁹⁴ Cahier Kondu Ttipiak, p.144g, p.150g ; Cahier Etchepare 1881-181, p.14-18-64-68-72-94.

¹²⁹⁵ En septembre 1856, il attendait Bühler pour le changement d'emplacement du potager (G362). En juin 1858, il regrettait ne pas lui avoir posé toutes ses questions (H361).

¹²⁹⁶ I305-318-319.

¹²⁹⁷ Ainsi, autant que les cahiers de comptes et la correspondance le permettent de voir, les commandes d'arbres fruitiers, notamment de pêcheurs, et de légumes en tous genres ne cessèrent jamais jusque dans les années 1890 (Cahier Etchepare 1867-1881 ; Cahier Etchepare 1881-1887 ; Cahier Kondu Ttipiak).

¹²⁹⁸ Le maire explicitait ces raisons : « *Ce que demande Hendaye est tout simplement la sanction du Droit du Fait établi par des habitudes séculaires chez les habitants du quartier de Suberno de ne connaître que Hendaye et de n'avoir aucun rapport avec Urrugne. Ce que demande Hendaye c'est de consacrer administrativement ce qui existe déjà religieusement* » (Séance extraordinaire du 23 juin 1867, Annexion Suberno, carton donation).

¹²⁹⁹ « *Ce qui a accéléré ce mouvement vers Hendaye, c'est surtout la création de la nouvelle route qui part du château de M. Antoine d'Abbadie et aboutit à la gare. Sa Majesté l'Empereur a donné dix mille francs pour la construction de cette route et il semble vraiment que le souverain en personne ait indiqué du doigt aux habitants de ce quartier qu'ils devaient associer leurs destinées à celles de Hendayais.* » (Séance extraordinaire du 23 juin 1867, Annexion Suberno, carton donation).

¹³⁰⁰ Séance du 24 novembre 1895, Annexion Suberno, carton donation ; DARDEL J.-P., *Le centenaire de l'hôpital marin de Hendaye, un passé au service de l'avenir*, [En ligne] Ed. Wobook, 1999. Chapitre I. La genèse d'un projet ambitieux, p.4-13. Réf. du 25 janvier 2012 : <http://library.wobook.com/WBWW6TY8Bk45-4/Collection-1/LE-CENTENAIRE-hopital-marin.html>

après plus de trente ans de lutte, de voir publié le décret d'annexion des quartiers Santiago et Subernea à la ville d'Hendaye le 14 octobre 1896 (Annexe 13). Favorisée par la loi du 5 avril 1884 accroissant le pouvoir des autorités communales, l'annexion fut signée par Félix Faure, Président de la République, et Louis Barthou, ministre de l'Intérieur. Non seulement d'Abbadie était à l'origine de l'accroissement de la superficie d'Hendaye, jusque là confiné dans son petit bourg dominant la Bidassoa, mais il lui permit ainsi de jouir durablement de retombées économiques et sociales liées à l'ouverture du sanatorium de la ville de Paris en 1899, dont le projet désigna dès 1895 la côte occidentale de Subernea, et au développement touristique et balnéaire ultérieur du nouveau quartier Hendaye-plage¹³⁰¹.

3. La lente genèse du château d'Abbadia (1852-1884)

Un chantier de construction n'est jamais simple, qui plus est lorsqu'il s'agit d'un projet ambitieux. Le cas d'Abbadia réunit de surcroît des conditions compliquant initialement la bonne marche d'un chantier : exigence extrême du commanditaire, difficultés d'accès, climat très pluvieux, événements historiques influant néfastement sur l'économie, succession d'architectes. Mais certaines avancées modernes, telles que l'arrivée du train, ou une globale stabilité économique, facilitèrent, pour leur part, la construction de la demeure. Quelles sont ses limites temporelles exactes ? Quels éléments historiques ou plus personnels expliquent ses retards, ses accélérations ? La genèse d'Abbadia permettra de comprendre la place qu'elle tint dans l'existence de d'Abbadie.

Parallèlement à la construction d'Aragorri projetée entre 1854 et 1855, d'Abbadie conservait le projet plus important à ses yeux d'observatoire et d'habitation, décidé dès 1852. A ce sujet, il confia, le 17 septembre 1855, au fabricant d'instruments scientifiques Porro, le souhait de s'équiper des appareils les plus novateurs¹³⁰². Dans le cadre de ce projet et de celui de sa demeure, d'Abbadie fut mis en contact, par l'intermédiaire de Bühler, avec l'architecte Parent. Celui-ci s'était illustré par quelques chantiers de restauration, notamment d'édifices gothiques tels que le couvent des Carmes à Paris, et surtout par ses commandes privées, tantôt académiques tantôt inspirées du Moyen-Age, et parfois dans un style plutôt renaissant que médiéval. Dans ce domaine, il en était cependant encore au début de sa carrière. Il avait œuvré en 1849 à la reconstruction néogothique du château d'Uzès, à Bonnelles (Yvelines), en collaboration avec son maître Froelicher. Issu d'une famille partisane de l'Ancien Régime et ultracatholique, il commençait à être professionnellement bien implanté dans la société¹³⁰³.

¹³⁰¹ DARDEL J.-P., 1999, p.4-13.

¹³⁰² F228.

¹³⁰³ Froelicher, notamment employé par la duchesse de Berry, fut lui-même disciple du père de Parent. Les chantiers emblématiques de l'œuvre de Parent (1823-1884) furent réalisés à partir des années 1860 : la reconstruction néorenaissante du château de Bon-Hôtel dans le Loiret de 1875 à 1882, la construction du château néoclassique de la Rougellerie dans le Loir-et-Cher en 1871, la restauration néorenaissante du château

D'Abbadie ne pouvait être insensible ni à ses opinions politico-religieuses ni à son succès naissant. Malgré l'évocation d'une rencontre dès mars 1855, leurs premières prises de contact eurent lieu à la fin du mois d'octobre en présence de Bühler, sur le site d'Aragorri et à l'hôtel Saint-Etienne de Bayonne¹³⁰⁴. En attendant l'établissement des plans de l'observatoire, d'Abbadie consacra les mois suivants à l'étude des matériaux de construction, se penchant notamment sur l'exploitation des bois d'Audaux suggérée par l'architecte et le paysagiste¹³⁰⁵. En dépit d'une vraisemblable rencontre supplémentaire à Bayonne, en avril 1856, et de l'impatience manifeste de d'Abbadie, Parent ne livra les plans, les façades, les coupes et le devis de l'habitation qu'en janvier 1858¹³⁰⁶. Ces lenteurs sont autant imputables à l'architecte, plutôt lent à la besogne, qu'au commanditaire. Entre avril 1856 et avril 1857, d'Abbadie étudiait les mesures et l'orientation de l'observatoire par rapport aux points de vue du paysage qu'il souhaitait voir s'y inscrire, en fonction de quoi il envoyait toujours de nouvelles instructions ; ce qui, à chaque fois, impliquait pour Parent de modifier son projet (Annexe 20.9)¹³⁰⁷. Toutefois, dès le mois d'août 1857, d'Abbadie commença à réclamer impatiemment les plans, allant jusqu'à solliciter l'intervention de Bühler et faisant régulièrement pression sur l'architecte¹³⁰⁸. A la réception des premiers croquis de l'observatoire à l'automne 1857, il se montra insatisfait et demanda une mise au point¹³⁰⁹. Entre janvier 1858 et juillet 1859, Parent fit parvenir trois ensembles de plans pour toute la construction (Fig.76), ainsi que des détails, un croquis « *dans le style à ogive* » et des devis imprécis, car nécessitant un réajustement en fonction de l'étude des ressources locales¹³¹⁰. Le premier projet d'élévation Nord et le troisième projet de façade Sud, seules esquisses connues à ce jour (Fig.77-78), s'apparentaient cependant davantage au style néo-Renaissance avec ses hautes toitures et sa chapelle circulaire dominée d'un clocheton rappelant les grosses tours de Chambord. Seul élément réellement inspiré du Moyen Age, l'observatoire épousait la forme d'une tour à

d'Ooindonck dans les Flandres belges en 1870, les restaurations néogothiques du château de Bournel en Franche-Comté à partir de 1860, du château d'Antoing en Belgique de 1865 à 1872 et du château de Magnas dans le Gers (PARANT C., « La dynastie des Parent », in *Monuments Historiques*, n°183, 1992, p.81 ; MARY M.-C., « Le château de Bournel » in *Monuments Historiques*, n°183, 1992, p.77-80 ; Ministère de la culture, *Base mérimée*, château d'Uzès, notice n° IA00070051 ; château de Bon-Hôtel, notice n° PA00099053 ; château de Bournel, notice n° PA00101635 ; château de Magnas, notice n° PA00125590 ; château de la Rougellerie, notice n° IA00012265). Par ailleurs, son frère Henri travailla parfois avec Bühler, notamment pour la restauration néogothique du château de Bonnétable dans la Sarthe en 1880 (LE NEVEZ N., 1991, p.68-70 ; GALLARD J.-P., « Le château de Bonnétable » in 303, *Arts, recherche, créativité, la revue du Pays de Loire*, vol.28, 1991, p.61-66).

¹³⁰⁴ Bühler prévoyait de faire sa tournée du Sud-Ouest en avril 1855. Parent semblait s'y joindre, peut-être pour rencontrer plusieurs propriétaires terriens (F125). D'Abbadie les attendit finalement pour début novembre 1855, heureux d'accueillir Parent qui « verra par mon habitation trop modeste combien j'ai besoin de son secours pour être mieux logé » (G20-G21). En avril 1856, Parent attendit d'Abbadie à l'hôtel Saint-Etienne où il disait déjà « *avoir déjà eu l'honneur* » de le voir (lettres n°27 et 28, CCC). L'architecte déclara en 1869 s'être rendu une première fois à Aragorri accompagné de Bühler (lettre n°38, CCC).

¹³⁰⁵ D'Abbadie évoque ses échanges avec Bühler et Parent auprès de Charles le 3 mars 1856 (G153).

¹³⁰⁶ Lettre n°29, 18 janvier 1858, CCC.

¹³⁰⁷ Le 25 janvier 1857, il venait de faire parvenir à Parent « les dimensions et positions des massifs essentiels de mon observatoire » et des instructions en vue de la construction (H37) qu'il renouvela le 19 avril 1857 (H97).

¹³⁰⁸ En août, il demanda les plans et élévations en retard (H177). En septembre, il informa Parent de son doute à vouloir travailler pour lui (H191). En octobre, il demanda à Bühler d'intercéder en sa faveur (H214). Les demandes de plans étaient récurrentes (H267, H271, H272).

¹³⁰⁹ H221-H227.

¹³¹⁰ Lettres n°29, 30, 31 et 32, 18 janvier et 16 avril 1858, 27 juin et 20 juillet 1859, CCC.

créneaux flanquée de trois tourelles. Malgré les imperfections régulièrement constatées¹³¹¹, d'Abbadie entreprit le déblaiement et la recherche de matériaux au cours du premier semestre 1858¹³¹². En juin, il valida le plan et les élévations de l'observatoire ainsi que le projet global d'habitation dont il repoussa la réalisation à une date ultérieure pour raisons financières¹³¹³. Dès ce moment, la surveillance et la gestion des travaux fut déléguée à l'architecte Sanzberro de Ciboure, autorisé « à traiter [...] selon son bon jugement avec tous entrepreneurs » à condition de respecter les limites du devis qu'il avait lui-même établi¹³¹⁴. Désormais c'était l'implantation de l'observatoire qui posait problème au très exigeant, voire capricieux, d'Abbadie. Après le renoncement difficile, mais effectif, de trois vieux chênes situés dans cette zone¹³¹⁵, le début des travaux dépendit des conditions météorologiques, nécessaires aux observations indispensables pour le traçage du méridien céleste local, sur lequel devait s'aligner le futur instrument astrométrique. C'est, en définitive, le samedi 9 octobre 1858 que la première pierre de l'observatoire de Parent fut posée, cérémonieusement, sur le plateau d'Aragorri, par d'Abbadie et Arnauld, en l'absence de l'architecte¹³¹⁶. A cette occasion, le savant déposa rituellement, dans un tube de verre, quatre pièces de monnaie ornées d'une croix et deux textes, l'un signé de lui, de son frère Arnauld et de l'ami de ce dernier, Achille Fouquier, l'autre de Charles et de son épouse (Annexe 20.13)¹³¹⁷. Les murs de l'observatoire furent édifiés en béton entre le 21 octobre 1858 et le 20 août 1859¹³¹⁸. Concernant les faux mâchicoulis et le couronnement de créneaux et de tourelles conférant son allure médiévale à l'édifice (Fig.79), ils furent réalisés en pierre de taille et, après un an de travail, achevé fin juin 1860¹³¹⁹. Parallèlement, d'Abbadie entama ses prospections auprès des artisans et de ses collègues savants pour la réalisation de la toiture, qui nécessitait des dispositions particulières en raison de sa destination aux observations du ciel¹³²⁰. Il s'inspira notamment des idées de Faye, qu'il estimait innovantes en terme de construction astronomique¹³²¹. La toiture de l'observatoire, composée d'une charpente de chêne, couverte de zinc sur les grandes parties et de cuivre sur la tourelle principale, ne fut

¹³¹¹ H280-302.

¹³¹² H278 H351.

¹³¹³ H361.

¹³¹⁴ Le montant du devis établi par Sanzberro était de 10.600 francs et ne semblait concerner que les murs et le couronnement de l'observatoire. Cette offre excluait « les frais de boiseries de toute espèce y compris le toit » (Attestation de délégation pour la construction de l'observatoire près d'Aragorri, 3 juin 1858, H354).

¹³¹⁵ D'Abbadie traça ce méridien au moins trois fois : la première à une date indéterminée sûrement entre les repérages de 1853 et 1854 (C246), la deuxième en janvier 1858, la troisième prévue au printemps 1858 (H278-H343-H352). Lettres consacrées aux chênes : H361-H372.

¹³¹⁶ Le 1er octobre 1858, d'Abbadie donna son feu vert à Sanzberro car la vérification de l'orientation de l'observatoire était concluante (H432). Puis il annonça la date d'implantation à Charles et envoya une copie du texte inséré dans la première pierre à Achille Fouquier (H493). Le 26 septembre 1861, d'Abbadie évoqua auprès Arnauld le moment de la pose de la première pierre de l'observatoire (J318).

¹³¹⁷ H438-H439.

¹³¹⁸ H449-I10-I248.

¹³¹⁹ I248 I453

¹³²⁰ De décembre 1858 à août 1860, il prit des renseignements auprès des menuisiers et zingueur locaux, réclamait les projets de Parent et consultait son réseau savant au sujet de l'aménagement scientifique (H481-I18-I10-I356-J8). Il reçut notamment les conseils du constructeur Porro (H483) et de l'astronome Faye (J140).

¹³²¹ J140.

entamée qu'au mois de septembre 1860¹³²². Entre-temps, Parent répondait aux nombreuses sollicitations de d'Abbadie concernant le projet de son habitation. En effet, à partir du moment où son mariage se concrétisa, d'Abbadie se montra de plus en plus pressant, car il souhaitait apporter le confort à son épouse le plus rapidement possible¹³²³. Cinq mois après les noces, le 17 juillet 1859, il s'entretint pendant trois heures à Paris avec l'architecte, dont le principal défaut était d'avoir prévu un devis trop élevé¹³²⁴. Aussi d'Abbadie, méfiant, soumit le projet à son épouse et demanda un chiffrage plus précis auprès de Sanzberro dès le mois d'août¹³²⁵. Le montant de 120 000 francs le conduisit à renoncer provisoirement à la construction de l'habitation, décision prise largement sous l'influence de Virginie¹³²⁶. En revanche, malgré l'opposition de cette dernière, il poursuivit la construction de l'observatoire en concertation avec Parent et Sanzberro. Cependant, il avait fini par se lasser de la faible réactivité de Parent. En dépit de l'absence de témoignage de ce dernier, l'on peut imaginer l'agacement de l'architecte, à qui il était demandé d'agir plus vite que son ombre depuis cinq ans. Il semble que les relations des deux hommes ne furent jamais empreintes d'amitié réciproque, comme c'était devenu le cas avec Bühler. La proposition de toiture, inadéquate pour les travaux astronomiques, acheva d'asseoir leurs profonds désaccords¹³²⁷. L'avant-dernière lettre de d'Abbadie à Parent, le 30 août 1860, était une protestation laconique de son silence depuis vingt jours. Deux mois et demi plus tard, il solda son compte d'honoraires¹³²⁸. Puis, le 28 mars 1861, quatre mois après ce licenciement, il s'adressa, sur la recommandation d'un ami, à Auguste Magne. La carrière de Parent prit son envol à partir de cette époque et il réexploita partiellement son esquisse d'Abbadia dans sa restauration du château de Ooidonck, en Belgique, près de vingt ans plus tard¹³²⁹.

Auguste Magne (Annexe 2.20) était alors connu pour ses réalisations de l'église Saint-Bernard de la Chapelle, de style néogothique flamboyant et édifiée entre 1858 et 1861, et de demeures privées à la place de l'Etoile¹³³⁰. Cette fois encore, d'Abbadie se tourna vers un

¹³²² I407-J9.

¹³²³ Le 14 mars 1859, il lui rappela sa promesse de livrer les plans et devis le mois précédent (I69). Le 10 avril, il lui réclama cinq plans qu'il reçut le lendemain, moins les coupes des façades (I83-84).

¹³²⁴ Il rendit immédiatement compte de l'entrevue à son épouse : « *J'ai passé 3 heures ici avec Parent dont le devis monte à 120.000 f. pour notre habitation. Le jeu des toits me plaît bien, mais le porche est triste. J'ai dit que le devis devra être discuté d'abord, que votre avis doit être pris ensuite, et que rien n'est venu, dans mon esprit, [?] porter à dépasser la 1^{ère} estimation de 70.000 f. car l'ameublement ira à 30.000 f. Dans le devis, les vitraux et ornemens de chapelle sont portés à 10.000 f. Plaise à Dieu que le reste soit aussi exagéré, car alors nous bâtirons. Mais nous causerons de cela à Aragorri.* » (I208).

¹³²⁵ « *J'attends l'architecte Sanzberro pour lui faire faire un devis exact du projet de maison que j'ai reçu de Parent, car je me défie de ses évaluations* » (I252).

¹³²⁶ I328.

¹³²⁷ D'Abbadie estimait le projet de toit de Parent « *impraticable* » parce qu'il s'agissait de petites voûtes de briques « *bâties sur des poutres posées sur une arête* » (J47) alors qu'il lui fallait un dispositif amovible.

¹³²⁸ Le 12 novembre 1860, d'Abbadie donna rendez-vous à Parent en vue de son paiement (J75). Trois jours plus tard, l'architecte signait un reçu de 1.400 francs (Lettre n°33, CCC).

¹³²⁹ Les similitudes entre la grosse tour coiffée d'un clocheton et les différents corps de son projet d'Abbadia, surmontés de hautes toitures, et sa réalisation du château d'Ooidonck sont en effet évidentes.

¹³³⁰ D'Abbadie notait que Magne était l'auteur de la chapelle Saint-Denis, probablement par une confusion résultant de la proximité des communes de Saint-Denis et de la Chapelle (intégrée à Paris en 1860) (J159).

habitué des commandes de la haute-bourgeoisie, mais plutôt concepteur d'édifices d'inspiration classique ou Renaissance, ce qui, dès le départ, laissait présager l'issue inféconde de cette collaboration. En même temps qu'il changea d'architecte, d'Abbadie fit appel à un nouveau surveillant de travaux, Besoin, qui travaillait à la cathédrale de Bayonne ; car Sanzberro ne se rendait pas assez disponible à son goût¹³³¹. Il compléta, en outre, cette expertise par ses consultations épistolaires auprès du collègue de Besoin, Demange, visiblement plus prompt à lui répondre. En attendant le retour de d'Abbadie et la réponse de l'architecte, le charpentier Durritzague acheva la charpente de l'observatoire en juin 1861¹³³². C'est alors qu'apparurent les premières malfaçons de l'édifice, provenant soit du projet de l'architecte soit de son exécution. Seulement trois mois après son achèvement, d'Abbadie constata, impuissant, l'affaissement de la couverture et de la toiture d'une tourelle, qu'il dut faire démolir partiellement. Puis, pour gagner du temps, il ordonna le commencement du plancher de l'observatoire¹³³³. Après un second effondrement de la toiture et la reprise du chantier, les ouvriers semblèrent profiter des deux semaines d'absence de d'Abbadie, lors de l'inhumation de sa belle-mère, en octobre 1861, pour faire stagner les travaux¹³³⁴. A son retour, celui-ci sollicita une seconde fois Magne¹³³⁵, qui accéda à sa requête. Leurs relations démarrèrent du bon pied, l'architecte faisant parvenir un avant-projet d'habitation seulement un mois et demi après leur premier entretien¹³³⁶. Sans doute par analogie avec les œuvres de Magne et euphorique de voir revivre son projet, d'Abbadie le surnommait même « *mon Mansart* »¹³³⁷. Pourtant, les croquis de l'architecte ne le convainquirent aucunement, pas plus qu'Arnauld, à cause de sa méconnaissance et de son incompréhension manifeste de la propriété. Sa visite *in situ* se révélait de plus en plus indispensable¹³³⁸. Pendant ce temps, Besoin surveillait, souvent à distance, la construction de l'arc cintré de la tourelle et la toiture¹³³⁹. Les ouvriers commencèrent, en janvier 1862, le complexe toit de l'observatoire, comprenant neuf trappes, sous la surveillance de d'Abbadie¹³⁴⁰. Le zinc, provenant de Bordeaux, fut mis en place en février et presque aussitôt détérioré par une violente tempête¹³⁴¹. La beauté du site d'Aragorri possède, en effet, les inconvénients de ses avantages, puisqu'il est particulièrement exposé aux intempéries et aux grands vents en raison de sa situation

¹³³¹ D'Abbadie invoquait son emploi du temps trop chargé pour s'intéresser à sa construction (J227).

¹³³² J230.

¹³³³ J292-303-305.

¹³³⁴ J313-J218-J339

¹³³⁵ En date du 17 octobre 1861 (J327).

¹³³⁶ D'Abbadie lui écrivit le 9 décembre 1861 pour le « *louer de [son] exactitude* » (J380). Il en informa aussitôt Arnauld afin de réceptionner l'avant-projet de la maison présenté en deux élévations collées sur carton (J381).

¹³³⁷ J368.

¹³³⁸ « *Son croquis montre évidemment qu'il ne comprend pas notre site* ». Même Arnauld prit l'initiative de proposer à Magne un voyage à Aragorri en janvier 1862 (K6).

¹³³⁹ J387.

¹³⁴⁰ Il indiqua à Demange : « *il y aura dans mon observatoire : 6 trappes en parallélogrammes longues de 1m60c, 2 trappes carrées de 0.40m, 1 trappe carrée de 0.25m* » (J394). Les travaux débutèrent en janvier (K6). D'Abbadie estimait sa présence indispensable car « *on n'est pas habitué ici aux trappes* » (K7).

¹³⁴¹ Le 12 janvier 1862, la charpente étant terminée, d'Abbadie sollicita Demange pour la réalisation des trappes (K12). En mars, il recontacta le zingueur Saint-Laurent pour faire les réparations de la couverture (K79). D'Abbadie s'empressa de confier à Bühler cette « *catastrophe* » survenu en son absence (K70).

élevée sur les falaises, au tréfonds du Golfe de Gascogne et acculée aux Pyrénées. Par ailleurs, les années 1862 et 1863 furent consacrées à la conception du pilier d'observation et de l'habitation. Pour ce faire, d'Abbadie consulta longuement son fidèle ami Boudsot, ingénieur civil et voyageur, et dans une moindre mesure Faye, membre de l'Institut, ainsi que Leverrier, directeur de l'Observatoire de Paris¹³⁴². Le 13 septembre 1862, il solda son compte avec Besoin et se tourna vers un autre maître d'œuvre et appareilleur, Darrigol, employé pour la construction du chemin de fer¹³⁴³. Quant à Magne, d'Abbadie s'entretint avec lui à Paris plusieurs fois entre juin 1862 et juin 1863¹³⁴⁴. Comme à son habitude, il relança à plusieurs reprises son architecte mais, pendant tout ce temps, ils parlementèrent plus qu'ils ne firent avancer le projet¹³⁴⁵. Le savant continua de lui soumettre de longues instructions ou questions jusqu'en octobre 1863¹³⁴⁶. A la fin de ce mois, Magne fit enfin parvenir des plans et des dessins par le biais du commissionnaire bayonnais Drevet, initiative déplaisante car payante pour d'Abbadie¹³⁴⁷. L'architecte compléta cet envoi à la fin décembre 1863, sans jamais avoir mis un pied sur le site d'Aragorri et sans avoir donné d'instruction au sujet de l'observatoire en cours de construction¹³⁴⁸. Parallèlement, d'Abbadie s'efforçait de poursuivre le chantier, mis entre parenthèses par manque d'ouvriers en raison de la construction du chemin de fer, qui accaparait la majorité de la main d'œuvre locale. Pour cette raison, le chantier de l'observatoire continua au ralenti et il fallut ajourner la construction de l'habitation jusqu'en avril 1864¹³⁴⁹. Les quatre piliers en béton de l'observatoire - pose des lunettes comprises - furent exécutés en quatre mois, du 6 novembre 1863 au 26 février 1864 ; achèvement célébré par les mots basques du métayer Espeleta : « *Yauna, akabo da* »¹³⁵⁰. Mais si le gros œuvre et l'instrumentation de l'observatoire arrivaient à leur terme, c'était loin d'être le cas de l'habitation. Avec l'impression que cela accélérerait le processus, d'Abbadie prévint le traçage du plan au sol, puis l'implantation de la demeure pour la date symbolique du 16 janvier 1864, jour de la Saint Antoine, son saint patron. C'était une fois encore sans compter sur la

¹³⁴² Leurs échanges concernaient aussi bien l'orientation que les matériaux et la constitution du pilier. Malgré leurs nombreux entretiens, les lettres sont très précises, croquis à l'appui. En voici des exemples de 1862 à 1863 : Faye K100-380, Boudsot K101-156-157-186-280-281-320-321-344-360, Leverrier L15.

¹³⁴³ K237-L45.

¹³⁴⁴ Le 2 juin 1862 (K147), le 28 mai 1863 (K394), le 30 juin 1863 (K426-432), le 7 juillet 1863 (n°285, CCC). Par ailleurs, il se rencontrèrent probablement entre durant l'été 1862 (K180).

¹³⁴⁵ D'Abbadie envoya les détails corrigés par Magne en septembre 1862 (K239), lui réclama les plans à la fin du même mois et en novembre (K239-246). Le 30 juin 1863, ils déterminèrent longuement certains détails (K437). En juillet, d'Abbadie demanda à son jardinier des mesures de relief nécessaires pour les plans de Magne (K438).

¹³⁴⁶ Ces instructions et interrogations concernaient aussi bien l'esthétique de l'édifice, les hauteurs des étages que son agencement, l'orientation, les angles des fenêtres ou encore les matériaux (K450-L14-L25).

¹³⁴⁷ Les plans furent réceptionnés par d'Abbadie le 13 novembre 1863 (L46-L60).

¹³⁴⁸ Envoi des plans (L93). Le fait que Magne ne se rendit pas sur les lieux fut évoqué par d'Abbadie plusieurs années plus tard, par comparaison avec la démarche de Viollet-le-Duc et Duthoit (O152-153).

¹³⁴⁹ L18-L54-L74-L90.

¹³⁵⁰ « Monsieur, c'est terminé » (L54-L170). Le métayer Francisco bétonna le haut du pilier. D'Abbadie le décrivait avec humour comme « *un coq sur son fumier* » (L167). Le 10 novembre, il s'était déjà réjoui : « *Enfin ! enfin ! depuis 4 jours on travaille aux piliers de mon observatoire* » (L55). Quelques jours plus tard, la première installation d'instruments était faite (L63). Le 13 janvier 1864, trois piliers étaient achevés (L106). Le 7 février, il décrivait les lunettes orientées vers Biarritz, le Jaizkibel, et la Rhune qu'il fallait recommencer en raison d'un mauvais alignement avec le futur porche (L133). Le 12 février, la lunette équatoriale était en place mais l'intérieur du pilier était inondé (L138). Le lendemain, on posa neuf lunettes (L143). Le 20 février, les installations étaient terminées (L156). Puis on procéda à un nouveau bétonnage du pilier jusqu'au 26 février (L167-L170).

coexistence contraignante des travaux de la voie ferrée, qui nécessitèrent durant cette période la main d'œuvre de Darrigol. Après une implantation préalable par ce dernier le 18 janvier, la première pierre du « *château d'Abbadia* » fut posée le 30 janvier 1864, en présence des époux d'Abbadie, de Laborde-Noguez et du curé d'Urrugne, Pène, venu bénir l'habitation et la chapelle futures. Comme pour l'observatoire, d'Abbadie enferma solennellement un écrit dans un tube de verre encastré dans la pierre. Mais, en raison de ses fâcheries avec Charles et Arnould, l'écrit ne contenait que des prières de sa main, en latin, amharique, basque, français et anglais, et de celle de son épouse (Annexe 20.29)¹³⁵¹. Dès lors, débutèrent de rudes travaux de déblaiement et de fondation, en majeure partie dans la roche, par les vaillants métayers du voisinage¹³⁵². Mais d'Abbadie, découvrant bientôt une erreur de Darrigol dans l'implantation, en appela à Magne qui garda le silence¹³⁵³. Un mois plus tard, en avril 1864, ce dernier présenta sa démission après, selon son commanditaire, de « *vains efforts* » pour s'entendre¹³⁵⁴. Cette fois, leur plus importante dissension provint de la forme de l'édifice, que Magne refusait d'exécuter d'après les désirs des d'Abbadie ; ce qui vexa Virginie au point de lui faire fuir leur rendez-vous¹³⁵⁵. Des plans de Magne, ne furent mis en œuvre que le creusement partiel des fondations et une implantation provisoire de la demeure.

A en juger par les remarques parfois cinglantes de d'Abbadie, l'abandon de cet architecte était en réalité très prévisible. D'autant plus que le commanditaire avait rencontré Viollet-le-Duc dès le 16 mars 1864 à titre consultatif, alors que Magne était encore officiellement employé pour le projet d'Abbadia¹³⁵⁶. C'est pourquoi sa démission ne fut pas dramatique pour d'Abbadie, qui lui avait officieusement, et de manière encore unilatérale, désigné un remplaçant. Viollet-le-Duc était très renommé puisqu'il comptait déjà à son actif de prestigieuses restaurations de monuments médiévaux, tels que Vézelay, Notre-Dame de Paris, Carcassonne ou Amiens, sans compter ses publications, et il travaillait à la

¹³⁵¹ CFC, p.0 et18. La localisation de la pierre représentative des préoccupations religieuses des d'Abbadie est indiquée dans la copie de la prière de Virginie : « *au centre du massif triangulaire entre la chapelle et la chambre à coucher d'Abbadia du côté de la sacristie* » (L126). Evocation du chemin de fer et de l'implantation à la saint Antoine afin de couper les premières herbes selon la tradition agricole (L115).

¹³⁵² Au cours de cette période, d'Abbadie tint quotidiennement informée Virginie. Il livrait des détails révélant la dureté de ce labeur pour ses métayers. Le 12 février 1864, Dominique déplaça des « *tombereaux de terre* » (L140). Le 19 février, toute l'aile de la chapelle était déblayée à hauteur de 1.20 m tandis que le reste de l'habitation en était à la moitié (L153). Le lendemain, la cuisine, l'office et une partie de la salle à manger étaient déblayés (L155). Le 24 février, les métayers se consacrèrent au salon après avoir creusé la roche au niveau de la salle à manger (L163). Le lendemain, d'Abbadie décrivait le métayer Ferando et « *5 ou 6 autres* » au travail (L167). Le 26 février, « *la bande joyeuse des métayers a déblayé beaucoup aujourd'hui, mais du côté de l'observatoire seulement, Michel d'Asporots [...] s'étant réservé le salon dont la moitié est vide sauf les rochers qu'on y a rencontrés presque partout* » (L170). Le 27 février, « *il y avait [...] non de l'ardeur mais de la rage à déblayer nos fondations. Albero avait sa chemise ½ noire de sueur et de poussière, Antonio (de Laresta) l'avait entièrement noire par la même rage, et Ferando n'a pas travaillé autant depuis trois ans, excepté à la balle. Il y a encore la ½ environ du déblai à faire. Le vieux Camardé y présidait aujourd'hui assis sur une brouette* » (L171).

¹³⁵³ Lettre du 25 mars 1864, L202.

¹³⁵⁴ Lettre du 21 avril 1864, L222.

¹³⁵⁵ Lettre à Laborde-Noguez, 13 mai 1864, L243. Extrait de la synthèse de l'intervention de Magne : « *je me séparaïs de Magne parce que dans les plans d'élévation, il avait rendu quarrés des parties de l'habitation que j'avais approuvées rondes dans son premier croquis.* » (O152-153).

¹³⁵⁶ Procès Magne, pièces n°285 à 314, CCC.

réhabilitation fastueuse du château de Pierrefonds. Le début des années 1860 lui offrait, en outre, quelques commandes privées d'envergure, comme les châteaux de Montdardier, la Flachère, Pupetières ou Roquetaillade¹³⁵⁷. Son récent départ en grand bruit de l'Ecole des Beaux-Arts n'avait pas eu de prise sur d'Abbadie, qui trouva en lui la compétence et le référentiel médiéval et archéologiste à sa mesure¹³⁵⁸. Une semaine après avoir annoncé sa recherche d'un nouvel architecte, le savant était déjà en train de « *discuter la forme de la chapelle* », qui, au point de vue du plan, subissait les plus importantes modifications de Viollet-le-Duc. De plus, sur les conseils de ce dernier, d'Abbadie s'adressa, le 26 avril, à l'architecte Adolphe Lance afin d'arbitrer le litige qui l'opposait à Magne¹³⁵⁹. Le 2 mai 1864, Viollet-le-Duc et d'Abbadie se rencontrèrent à Paris avec, à l'appui de leur discussion, les plans de Magne¹³⁶⁰. Ce changement fit stagner le creusement des fondations durant quelques semaines, que Darrigol mit à profit, sur ordre de d'Abbadie, pour continuer la citerne alimentant la construction, le cubage et la taille des moellons¹³⁶¹. Cependant, Viollet-le-Duc, notamment « *très touché de la douleur de travaux d'Abbadie à l'endroit des créneaux* », se mit à la tâche très rapidement. Dès la troisième semaine de mai, il envoya les modifications urgentes relatives aux plans des caves et au couronnement de l'observatoire (Annexe 20.33). Le 23 mai, seulement un mois et demi après leur entretien, les premières esquisses des élévations étaient faites. Elles furent rapidement suivies par deux projets esquissés le 19 juin, qui donnèrent entière satisfaction à d'Abbadie, notamment avec la transformation de la chapelle devenue rectangulaire¹³⁶². Puis, en l'espace de deux mois, le célèbre architecte mandata deux fois son fidèle bras droit, le jeune Edmond Duthoit, qui, après sa formation à l'atelier de Viollet-le-Duc, avait voyagé à Chypre, en Syrie et en Palestine pour parfaire son éducation artistique¹³⁶³. Duthoit se rendit à Aragorri une dizaine de jours, entre juin et juillet, puis lors d'une courte visite en septembre, afin d'étudier les ressources locales et le terrain tandis que Viollet-le-Duc travaillait aux plans et élévations (Annexe 20.37)¹³⁶⁴. Lors de sa première visite, Duthoit, ciblant immédiatement les défauts du chantier et du projet de Magne, donna des directives techniques et procéda à une nouvelle implantation du château entre le

¹³⁵⁷ AUZAS P.-M., 1979, p.33-100 ; *Viollet-le-Duc*, catalogue d'exposition, Galeries Nationales du Grand Palais, RMN, Paris, 1980. Viollet-le-Duc et le « château », p.208-233.

¹³⁵⁸ Il écrit d'ailleurs à Duthoit à ce sujet : « *Comme tout le monde critique dans ce siècle, je suis heureux de pouvoir lui en offrir [à Viollet-le-Duc], et à vous aussi la contrepartie. En effet, jusqu'à présent du moins, tout ce qui est fait de l'extérieur nous plaît beaucoup, et nous n'y saurions rien désirer de mieux.* » (L378).

¹³⁵⁹ Lettre à Lance, 26 avril 1864, n°287, CCC. D'Abbadie souhaitait que Lance intervienne en tant qu'expert « *en vue de l'estimation à faire des honoraires dûs pour l'étude d'un projet d'architecture fait pour son compte.* »

¹³⁶⁰ Lettre du 30 avril 1864, L234.

¹³⁶¹ Lettre du 6 mai 1864 à Darrigol, L237. Dès la fin novembre 1863 jusqu'à juin 1864, Darrigol s'occupa de la fondation, de l'implantation, des charpentes, de l'étude de la pierre, de la citerne et des tuyaux de drainage, Dossier Darrigol, pièces n°95 à 107, CCC.

¹³⁶² Lettre à Viollet-le-Duc, 23 mai 1864, L254 ; *Château de Monsieur d'Abbadie*, esquisse, Arch. Abbadie.

¹³⁶³ BERNARD H., *Edmond Duthoit, Architecture*, Ed. Yvert et Tellier, Amiens, 1890, p.10-18 ; *Un Amiénois en Orient*, Séance des Rosati Picards, Amiens, 1936, p.11-26 ; FOUCAULT-BORVILLE J., « La correspondance chypriote d'Edmond Duthoit (1862-1865) », in *Centre d'Etudes Chypriotes*, cahier n°4, p.3-60.

¹³⁶⁴ Lettres à Virginie du 28 juin au 5 juillet 1864, L278-279-282-284-287. Le 6 septembre 1864, Duthoit prévint de son arrivée lors de sa tournée dans la région (n°52, CCC). D'Abbadie nota plus tard « *Allé à Aragorri avec Duthoit le 26 juin 1864. Il part le 5 juillet. Duthoit venu à Aragorri le 7 septembre 1864* » (n°285, CCC).

28 juin et le 4 juillet 1864 (Annexe 20.37)¹³⁶⁵. Darrigol reçut alors des instructions pour se mettre en quête de carrières locales, ce dont il rendit compte très précisément tant du point de vue des coûts que des matériaux¹³⁶⁶. Quelques jours après, arrivèrent les plans de fondations et d'élévation partielle, élaborés jusqu'au cordon signalant le niveau du rez-de-chaussée, ce qui permit à Darrigol de superviser la construction du soubassement¹³⁶⁷. Les mois suivants furent consacrés à celle de la citerne, à l'étude de la jonction entre l'observatoire et la future habitation, des plans et élévations du sous-sol, des fournisseurs et de la main d'œuvre¹³⁶⁸. Le 7 septembre, Duthoit inspecta les travaux quasiment achevés du soubassement de tout l'édifice¹³⁶⁹. La belle arrière-saison permit à la cinquantaine d'ouvriers présents sur le chantier d'achever, fin novembre, les voûtes des caves, bien que d'Abbadie se plaignît d'attendre des mesures toujours plus précises (Annexe 20.40)¹³⁷⁰. Parallèlement, Duthoit fit parvenir les élévations des façades, ce qui permit à d'Abbadie de gagner du temps en étudiant et en préparant ses ressources de bois pour les charpentes de la chapelle¹³⁷¹. En outre, durant un mois, une quinzaine de tailleurs de pierre s'afférèrent à la taille et à la pose du cordon, mais surtout, se consacrèrent au volume de pierre nécessaire au premier étage¹³⁷². Début décembre 1864, ces pierres étaient en attente et les fenêtres de l'observatoire, dont d'Abbadie déplorait la mauvaise qualité des premières observations, était en cours de pose¹³⁷³. Pourtant, malgré sa bonne marche, le chantier fut bientôt perturbé par les comportements de certains employés. Après un voyage à Paris, d'Abbadie dut licencier son régisseur Larrieu, le 19 janvier 1865, pour ses erreurs trop fréquentes de comptabilité, puis Darrigol, le 24 janvier, car ce dernier avait été dénoncé pour de malhonnêtes arrangements financiers avec les fournisseurs de pierre. Pour clarifier les choses, Viollet-le-

¹³⁶⁵ Le 27 juin 1864, Duthoit prospecta les carrières locales avec Darrigol et diagnostiqua un manque de profondeur des fondations (L278). Le 28 juin, il commença à implanter la maison, tâche « *fort longue à cause des fouilles faites* » et de l'effondrement de celles du bord du porche (L279). Le 30 juin, Duthoit et d'Abbadie se renseignèrent à Bayonne auprès des fournisseurs. L'architecte choisit, ce jour-là, le papier peint de la chambre d'Aguerria (L282). Le 4 juillet, il acheva d'implanter la demeure « *sur le terrain en piquetant le sanctuaire de la chapelle* » (L284). Une grande partie du séjour fut employée à l'étude des carrières situées sur la propriété de d'Abbadie et dans son voisinage (L278-279-282-283-L284). Les informations émanant de d'Abbadie sont corroborées par le compte-rendu de Duthoit à Viollet-le-Duc (Lettre de Duthoit, 27 juin 1864, Album, fonds VLD, Méd. Arch. Pat.).

¹³⁶⁶ Lettres L259-272 ; Dossier Darrigol, pièces n°108-109-110, CCC.

¹³⁶⁷ Lettres à Darrigol, 23 juillet 1864 (L299), 25 juillet 1864 (L301). Le 31 août 1864, « *les murs de la salle à manger, du salon et du porche sont à 50 ou 60 centimètres en contrebas du sol : on fait ceux de la chapelle et l'on a bétonné le fond de la fosse* » (L324).

¹³⁶⁸ Notamment les largeurs des portes de la cuisine (L305). « *Je suis pressé de pousser la tour jusqu'à la hauteur de 5 mt au-dessus du cordon afin de pouvoir travailler dans mon observatoire* » (L309). L313-L316-L324.

¹³⁶⁹ Lettre à Sélina, L326 ; Lettres à Mme d'Abbadie mère, L327-L336.

¹³⁷⁰ En l'occurrence, au sujet de l'emplacement des fenêtres et de la trémie du remonte-plat. Le 19 septembre, les cintres étaient posés dans le salon (L344), puis, le 29 septembre, dans la salle à manger (L356). Le 2 octobre, d'Abbadie se plaignit auprès de Viollet-le-Duc de l'absence de réponse de Duthoit qui paralysait le chantier et risquait de voir passer « *une saison exceptionnellement belle* » (L358). Le 12 octobre, les voûtes de la salle à manger et du salon étaient terminées dans un temps toujours aussi propice (L366). Le 14 octobre, on décintra les voûtes de la salle à manger et du salon, on acheva la voûte du chœur de la chapelle et on prévoyait le lendemain l'achèvement des caves de la chapelle. L'entrée n'attendait plus que la pose de son cordon (L368). Entre le 26 octobre et le 19 novembre, les voûtes des cuisines étaient en cours d'achèvement (L378-396). Par ailleurs, d'Abbadie indiqua avoir entre quarante et cinquante ouvriers pour le soubassement et les voûtes (L327-371).

¹³⁷¹ L378-L389. Cela laissait au charpentier le temps d'acquiescer les pièces de charpente nécessaires (L417-432).

¹³⁷² Débutée début novembre 1864 (L388) et presque achevée début décembre (429). Le 10 décembre 1864, les pierres nécessaires au premier étage étaient à pied d'œuvre (L432).

¹³⁷³ Lettre à Laborde-Noguez le 10 décembre 1864, L432.

Duc mandata d'emblée l'un de ses architectes, Bréant, qui vérifia les cubages et les comptes pendant une dizaine de jours¹³⁷⁴. Mais l'affaire provoqua une suspension du chantier de deux mois, d'autant plus que Duthoit était moins disponible en raison de son prochain voyage à Chypre afin d'enlever l'imposant et antique vase d'Amathonte pour le musée du Louvre¹³⁷⁵. Cette mésaventure permit cependant à d'Abbadie d'embaucher, sur le conseil de ce dernier, des surveillants de travaux plus compétents. Deux collaborateurs de Viollet-le-Duc, Delarocque puis Fréson, assurèrent ainsi le suivi du chantier de mars 1865 à mars 1866. Mais d'Abbadie licencia le premier pour désaccords relatifs à la charpente et à la toiture, puis, suspendant provisoirement le chantier, congédia le second¹³⁷⁶. Ils eurent néanmoins le temps de superviser le montage des élévations, d'une partie des cloisons, de la couverture des deux ailes et de la grosse tour avant la fin février 1866¹³⁷⁷. Seule la construction de la chapelle fut arrêtée à hauteur d'homme pour plusieurs mois¹³⁷⁸. Durant le premier semestre 1866, Duthoit se rendit deux fois sur le chantier, d'abord en janvier, profitant d'un voyage au château de Roquetaillade dont il supervisait la restauration. Puis, en juin, il revint avec Viollet-le-Duc lors de sa tournée d'inspection dans le Sud-Ouest¹³⁷⁹. A cette époque, le célèbre architecte était accaparé par la restauration de Pierrefonds et fut chargé de la construction de l'église Saint-Pierre-de-Chailot¹³⁸⁰. Hormis quelques travaux de drainage et la pose des chéneaux, le chantier d'Abbadia connut peu d'avancées en 1866, ce projet venant s'ajouter aux nombreuses études de Viollet-le-Duc, et Duthoit s'absentant pour un troisième voyage et son mariage¹³⁸¹. Au mois d'octobre, d'Abbadie mit la main sur un nouveau surveillant de travaux, Dartigues, ingénieur de Bayonne travaillant pour le pont Eiffel, sur l'Adour, qu'il employa jusqu'à la fin du chantier¹³⁸². C'est lui qui se chargea d'achever le gros œuvre et de commencer le second œuvre durant les deux années suivantes, à l'appui des plans et consignes de Viollet-le-Duc et Duthoit. En 1867, il supervisa de nombreuses tâches : reprise

¹³⁷⁴ D'Abbadie et Bréant procédèrent à quasiment 2.500 multiplications afin de vérifier les comptes établis par Darrigol. Bréant en déduisit une fraude d'environ 2.000 francs à l'avantage du surveillant de travaux (M21-25-31).

¹³⁷⁵ *Un Amiénois...*, 1936, p.44-52 ; SEVERIS R., BONATO L., 1999, p.41-43. Licenciements de Larrieu et Darrigol (CFC, p.18). D'Abbadie raconta sa dernière houleuse entrevue avec Darrigol à Virginie (M18). Le 19 janvier 1865, d'Abbadie demanda son aide à Viollet-le-Duc qui lui envoya Bréant, « *un jeune architecte fort au courant et qui débrouillerait l'affaire* » (M10 ; n°43, CCC).

¹³⁷⁶ Delarocque travailla à Abbadia du 18 mars au 9 septembre 1865 (n°142 à 150, CCC ; M187), Fréson du 23 septembre 1865 au 25 mars 1866 (n°151 à 158, CCC). En mars 1866, d'Abbadie prit « *le parti de ne pas continuer ma construction pour le moment* » (pièce n°14, CCC).

¹³⁷⁷ Le 29 juin 1865, les sommets des meneaux des fenêtres de la salle à manger étaient en place. En juillet, les murs du donjon et de la chapelle, ainsi que les fenêtres de la chambre de la Tour, étaient à mi-hauteur. Le 10 août, on posait les linteaux des fenêtres du premier étage côté Est, et les murs étaient tous élevés à la même hauteur. Le 1^{er} octobre 1865, la couverture des deux ailes était achevée. En février 1866, il ne manquait plus que la toiture du donjon et de la chapelle (dont les murs étaient inachevés) ainsi que des deux tourelles (CFC p.18). D'Abbadie informait régulièrement ses proches des avancées du chantier (Pour cette période, par exemple, Gustave Vincent de Saint-Bonnet M141, Laborde-Nogues M169, Mlle de Sunhary 172, Mme d'Abbadie mère M173 etc.).

¹³⁷⁸ Le 5 décembre 1866, elle en était encore à ce stade (N109).

¹³⁷⁹ M281 ; M432 ; lettre de Fréson, 24 mars 1866, n°157 ; lettre de Duthoit, 21 décembre 1865, n°69, CCC. Lors du procès Magne dont il sera question plus tard, d'Abbadie témoigna que Viollet-le-Duc s'était rendu sur les lieux après les premières visites de Duthoit (O152-153).

¹³⁸⁰ AUZAS P.-M., 1979, p.100-103.

¹³⁸¹ CFC, p.32 ; n°156, CCC. D'Abbadie le félicita doublement en septembre 1866 (N46).

¹³⁸² Première lettre à Dartigues le 17 octobre 1866 (N76). En octobre 1868, il était « *très retenu par les travaux du Pont de l'Adour* » (n°136, CCC). Le « pont de fer » fut conçu par les ateliers Eiffel au début des années 1860 dans le cadre de la prolongation du chemin de fer. Il sera prochainement détruit en raison de sa vétusté.

de la construction de la chapelle, jointolement de toutes les façades, début de la pose des planchers et charpentes des tourelles¹³⁸³. Sous son contrôle, le maçon Turonnet procéda à la pose de l'enduit de chaux à l'intérieur de l'habitation, puis arrêta sa maçonnerie de la chapelle à mi-hauteur, en décembre 1867, dans l'attente d'une renégociation de sa rémunération¹³⁸⁴. En 1868, Dartigues mit en œuvre une partie des suggestions de Duthoit datant de 1866 et 1867, avec le montage des cloisons - achevées le 9 janvier 1869 -, les menuiseries, la couverture des tourelles ainsi que l'escalier, la charpente et la toiture du donjon¹³⁸⁵. En outre, il poursuivit les travaux de la chapelle, avec la démolition du premier arc intérieur, en raison d'une erreur de l'entrepreneur, et l'exécution des contreforts du chevet¹³⁸⁶. Bien que le clocher fût achevé le 4 août 1868, les murs de la chapelle ne furent terminés qu'en novembre¹³⁸⁷. Duthoit put se rendre compte de l'avancée des travaux supervisés par Dartigues lors de ses visites d'inspection en octobre 1867 et en septembre 1868¹³⁸⁸. Sans compter ses instructions antérieures, il avait fait part, en 1867, d'une trentaine de suggestions dont il ne vit pas toujours le résultat un an plus tard.

Avec la fin de la phase architecturale d'Abbadia, Viollet-le-Duc, se sentant trop âgé pour des déplacements en province, s'effaça progressivement au profit de Duthoit¹³⁸⁹. Malgré la prégnance des travaux de gros œuvre, celui-ci se consacra à certains éléments d'ordre esthétique dès le premier semestre 1867. Cette année était particulièrement chargée pour l'architecte et pour son maître, en raison de l'Exposition universelle de Paris ; mais aussi pour le commanditaire, dont l'emploi du temps était contingenté par son élection à l'Académie des Sciences. Pour l'extérieur, d'Abbadie réfléchit au porche dès janvier puis, un an plus tard, il évoqua avec Duthoit la balustrade de la sacristie et les escaliers de la chapelle et de l'aile Sud qui, à la demande de Virginie, devaient abriter des niches pour les chiens. Pour l'intérieur, commanditaires et architecte se consacrèrent, durant l'automne 1867, à la conception de boiseries, telles que l'escalier d'honneur, son bestiaire ou les boiseries murales

¹³⁸³ A partir de mai 1867, il s'occupa du cubage des blocs de pierre, de la négociation avec le maçon, d'étude des prix et des matériaux du jointolement et de la couverture des tourelles, de l'évaluation des travaux de la chapelle (n°121-122-127, CCC ; N240-249-251-326). En novembre et décembre, la moitié des planchers du second étage posée (N164-360). Fin 1866, Duthoit envoya les détails du pan coupé du pavillon principal et des charpentes des tourelles, le plan de l'escalier du donjon, des profils de menuiseries de fenêtres (n°70-72-76, CCC).

¹³⁸⁴ Il reprit l'ouvrage quelques semaines plus tard pour effectuer les appuis de fenêtres (N213 ; N380 ; N452).

¹³⁸⁵ n°132-133-137-138, CCC ; N326. Le 16 octobre 1867, les suggestions de Duthoit portaient sur la pose des planchers et parquets, le second œuvre des cuisines et des caves, les fenêtres de l'habitation, les cloisons (CFC, p.36-37). En avril 1868, le charpentier reçut l'ordre d'installer les planchers du rez-de-chaussée et du premier étage en tenant compte des futures cloisons (N449). Les instructions pour les fenêtres furent transmises en août, et, concernant celles du donjon en septembre (n°79-80-81, CCC). En octobre, la couverture de la tourelle Sud était achevée et celle de la tourelle Nord aux trois quarts terminée (O97). Duthoit transmet ses indications pour les cloisons et leurs ouvertures en novembre 1868 (n°86 CCC). Annonce de l'achèvement des cloisons (O151).

¹³⁸⁶ n°85, CCC.

¹³⁸⁷ Achèvement du clocher (O53) et des murs (O125).

¹³⁸⁸ Une page intitulée « *conseils de M. Duthoit* » le 16 octobre 1867 figure dans le journal où d'Abbadie notait les instructions des architectes lors de leur passage (CFC, p.36-37). Quatre jours plus tard, Duthoit arriva à Roquetaillade (Journal intime de Mme de Mauvezin, p.26, Arch. Roq.). Nous déduisons de tout cela qu'il était bel et bien dans la région et s'était rendu à Argorri. Pour la visite de septembre 1868 : n°82, CCC ; O80.

¹³⁸⁹ AUZAS P.-M., 1979, p.103-106.

du salon. Duthoit commença par ailleurs à imaginer quelques meubles pour le rez-de-chaussée¹³⁹⁰. Cela fut sans doute précipité par la visite des d'Abbadie et de ce dernier au château de Pierrefonds et à l'Exposition universelle, où ils rencontrèrent des représentants de la firme « Renaissance » de Berlin. Le rythme de la conception du mobilier s'accéléra franchement en 1868, probablement en raison de l'accord de marché conclu avec cette entreprise en novembre 1867¹³⁹¹. D'Abbadie reçut les deux premières chaises réalisées par la firme Renaissance en septembre 1868¹³⁹². Puis, en mai 1869, Virginie et le régisseur Récalt reçurent la deuxième livraison en gare d'Hendaye¹³⁹³. Parallèlement, Duthoit s'intéressa au décor du vestibule. Après sa visite d'inspection les 14 et 15 septembre 1868, il réfléchit à la grande baie tripartite devant arborer les armoiries des commanditaires¹³⁹⁴. Puis le 5 novembre, il envoya au menuisier Piquenot les projets de sculptures imaginés par Viollet-le-Duc pour l'escalier d'honneur en vue de leur exécution¹³⁹⁵. Le chantier résista donc plutôt bien à la recrudescence de l'agitation sociale et des grèves entre 1868 et 1869. Mais, malgré la multiplication des corps de métier à Abbadia, la seule partie habitable demeurait le deuxième étage réservé aux domestiques¹³⁹⁶. A partir de 1869, les travaux de décoration commencèrent parallèlement à l'achèvement du second œuvre. C'était l'année de l'inauguration du canal de Suez, révolutionnaire pour les géographes et fondamental, en ces temps impérialistes, pour les relations entre l'Europe, l'Inde, l'Asie et l'Afrique orientale. D'Abbadie dut renoncer à regret de s'y rendre, en raison de la masse de travaux et d'ouvriers s'afférant dans sa future habitation¹³⁹⁷. Quant à Viollet-le-Duc, en dépit des honneurs, il commençait à déchanter sérieusement en raison du contexte politique et professionnel. Déjà, l'année précédente, il avait décidé d'évincer toute restauration en province en raison de son âge, et en 1869, il songea à se reposer durablement dans les Alpes et prit le parti de se consacrer davantage à ses publications¹³⁹⁸. Durant le second semestre, on acheva entièrement la couverture d'Abbadia (Fig.80-81-82)¹³⁹⁹. Entre septembre et décembre, dans un froid mordant, le peintre Courtignon et ses ouvriers exécutèrent les peintures des pièces

¹³⁹⁰ Il s'agit vraisemblablement du lit et de la cheminée de la chambre d'honneur, de la cheminée de la salle à manger et d'un buffet (n°76-77, CCC ; N348). La livraison du « *grand escalier* », de « *4 animaux sculptés pour le grand escalier* » eut lieu en décembre 1867, et de la cheminée du salon en janvier 1868 (Comptes annuels 1866-67...1876-77, p.35). En janvier 1867, d'Abbadie expédia des idées pour le porche (N151). En février 1868, il demanda les détails de la terrasse de la sacristie et des boiseries du salon (N418). En août, Virginie et Duthoit évoquèrent les abris pour chien (n°23-79-80-399). Entre novembre 1867 et juin 1868, on discuta du bestiaire de l'escalier d'honneur (N360-478-488-489 ; n°21-75-78, CCC).

¹³⁹¹ D'Abbadie demanda à Radau le 13 novembre 1867 la traduction rapide de la proposition de marché (N347).

¹³⁹² Il lui effectua son premier versement par le biais de Leiden-Prensel et Cie le 28 mars 1869 (O200).

¹³⁹³ Les meubles furent expédiés par mer en sept colis jusqu'à Bordeaux en avril (O224). Le 14 mai 1869, d'Abbadie demanda à Récalt si le poids était bien de 2.597,5 kg (O239).

¹³⁹⁴ n°82, CCC. En octobre 1868, il demanda à d'Abbadie ce qu'il y souhaitait (n°84, CCC). Dans son carnet de chantier de l'époque, Duthoit fit quelques croquis de cette visite et de celle de Roquetaillade la semaine suivante (carnet « Paris 1867 Hendaye », 6^{ème} section, coffret XV, fonds Aimé et Louis Duthoit, MP).

¹³⁹⁵ n°87, CCC.

¹³⁹⁶ ENCREVE A., 2005, p.407-446. Evocation de l'étage des domestiques : O274.

¹³⁹⁷ O314.

¹³⁹⁸ En août 1869, il fut nommé commandeur de la Légion d'Honneur. En juin, il écrivit à son épouse : « *Mes ennemis ou envieux ont si bien fait qu'ils m'ont à peu près rendu tous les travaux d'architecture impossibles, la faiblesse de l'administration aidant* ». Ses affaires étaient au plus mal (AUZAS P.-M., 1979, p.103-106).

¹³⁹⁹ Indication du 23 août 1869, O314.

de l'étage dont les murs seraient recouverts de textiles, c'est-à-dire les plafonds des chambres de Virginie, de Jérusalem et d'Ethiopie¹⁴⁰⁰. Pendant ce temps, les carrelages arrivés d'Angleterre, en août, furent posés dans le vestibule et la sacristie le 9 octobre, ceux de la chapelle attendant la pose du lambris¹⁴⁰¹. Ce même mois, on procéda à l'installation de portes, des boiseries murales et de quelques cheminées¹⁴⁰². Mais si l'achèvement de certains ouvrages se profilait lentement, d'autres ne faisaient que commencer. Entre mars et octobre, on réunit les fournitures, puis débuta la construction de la bibliothèque sous le contrôle de Dartigues¹⁴⁰³. Quant au porche, Turonnet entama sa construction fin octobre 1869 en s'engageant à l'achever, parties ornementales exceptées, en un mois¹⁴⁰⁴. Aussi, en décembre, d'Abbadie se mit en quête d'un sculpteur en vue de l'exécution de son bestiaire, dont il venait de recevoir les dessins de Viollet-le-Duc¹⁴⁰⁵. Par ailleurs, cette année-là, il dut se préparer concrètement au procès intenté par Magne. En janvier 1869, il livra un long exposé de l'affaire (Annexe 20.62), puis obtint, en avril, les témoignages de ses architectes actuels certifiant de l'unique présence, au moment de leur arrivée, de la tour-observatoire (Annexe 20.63-64-65). Ce soutien devait peser dans l'affaire de par la renommée de Viollet-le-Duc, et de Duthoit, qui avait pris du galon en étant nommé architecte de la Commission des Monuments Historiques. Pour justifier l'authenticité de leurs travaux, d'Abbadie commanda à son photographe, Labrador, une série de clichés de l'état de la construction destinés à être versés au dossier (Fig.80-81-82)¹⁴⁰⁶. Le procès perdura jusqu'en 1870 et fut reconduit après une première audience en raison du manque de certaines pièces essentielles telles que les plans et dessins de Viollet-le-Duc et trois photographies, remis par d'Abbadie en avril¹⁴⁰⁷.

¹⁴⁰⁰ CFC, p.38. En octobre 1869, d'Abbadie découvrit l'inscription allemande tout autour de la chambre en rentrant (O336). En décembre, il indiquait que les peintres souffraient du froid (O382).

¹⁴⁰¹ Arrivée des carrelages par bateau le 16 août 1869 (O303-315). Leur commande peut être suivie dans la correspondance avec New, le solliciteur de d'Abbadie à Londres. Les carreaux étaient complètement achevés le 9 octobre 1869 (O339). En octobre, le charpentier était en train de poser le lambris de la chapelle (O345).

¹⁴⁰² O339. Concernant les cheminées, il peut s'agir de celles des domestiques au second étage ou de celles envoyées par la firme Renaissance, c'est-à-dire d'une partie des suivantes : celles de la salle à manger, de la chambre d'honneur, de la chambre de la Tour, de la chambre de Jérusalem et de la chambre d'Ethiopie. Les cheminées en pierre ou en marbre n'étaient en effet pas encore exécutées.

¹⁴⁰³ Entre mars et décembre 1869, O200-242-250-315-332-339-381.

¹⁴⁰⁴ Accord pour la construction du porche, « moins la balustrade », le 24 octobre 1869 (O346). On peut supposer qu'il remplit son contrat puisque, en janvier 1870, il réclama à d'Abbadie son paiement (n°280, CCC).

¹⁴⁰⁵ Début décembre 1869, il s'adressa au marbrier Gaudy afin qu'il l'aide à chercher le sculpteur « qui avait travaillé aux Tuileries ». Il souhaitait faire sculpter les dessins de Viollet-le-Duc en pierre de Louvre (O362) et demanda à Gaudy des maquettes à demi-échelle (O381). Le lendemain, il reçut quatre petites feuilles figurant « six escargots ou autre, deux gargouilles et un iguane » (O383). Cet ensemble correspond globalement au bestiaire du porche et se trouve dans le fonds Duthoit (Album n°5, f.77, 4^{ème} section, MP).

¹⁴⁰⁶ Ces photographies sont conservées dans le fonds Edmond Duthoit (MP). Assignation en procès reçue le 17 mai 1867 (N225). Exposé des faits le 12 janvier 1869 (O152-153). Attestation sur l'honneur de Duthoit « architecte, attaché à la Commission des Monuments Historiques du ministère des Beaux-Arts chargé par M. Viollet-le-Duc de la conduite du chantier d'Aragorri » le 8 avril (n°90, CCC). Le 28 août, d'Abbadie déclara que Labrador avait photographié la demeure « avec son nouvel objectif de Steinheil, ce que la nature des lieux ne permettait de faire avec l'ancien objectif » (O315). Le 7 octobre, il déclara à Cooley avoir effectué des clichés d'Abbadie en vue du procès Magne et lui en fit parvenir (O334-365). Puis, il informa l'avoué Deroulède qu'il lui porterait une photographie du château, « seule pièce qui me restait à fournir pour mon procès » (O341).

¹⁴⁰⁷ En février 1870, d'Abbadie informa Sélima que le jugement aurait lieu prochainement (P12). Le 25 avril, il fit part à Deroulède de la remise des plans, de la réception de trois clichés et de son attente de reçus et de quatre dessins de Viollet-le-Duc (P65). Il est donc fort probable qu'une partie importante des plans et dessins d'architecture signés de Viollet-le-Duc se trouvent avec ceux de Magne également disparus, soit dans les archives du Tribunal de la Seine soit dans celle des avoués Deroulède et Isbert.

Arrivée rapidement, l'année 1870 s'engagea sur le même rythme, tantôt dynamique tantôt lent, concernant l'ornementation, le mobilier et les nombreux détails à parfaire, jusqu'au mois de septembre. La pose des cuirs de la salle à manger eut lieu entre mai et juillet 1870¹⁴⁰⁸. En mai, on expédia depuis Berlin, via Hambourg, la troisième livraison du mobilier exécuté par la firme Renaissance, probablement celui de la chambre de la Tour¹⁴⁰⁹. Les cheminées de la chambre de Virginie et de la bibliothèque furent probablement livrées par le marbrier Coussirat à la même époque¹⁴¹⁰. Au premier semestre, Courtignon termina les peintures des chambres et des plafonds de l'habitation et attendit « *les instructions de M. Duthoit comme le messi* »¹⁴¹¹. Le 29 juin 1870, Duthoit se rendit une nouvelle fois à Argorri où il prit le temps d'effectuer des croquis du chantier (Fig.84-85)¹⁴¹². Deux semaines plus tard, Turonnet s'engagea à réaliser promptement les balustrades en pierre du porche et de l'escalier de la chapelle¹⁴¹³. Mais cet élan fut interrompu par de nouveaux désaccords avec certains artisans et, surtout, par les événements historiques. En effet, Hendaye étant situé à la frontière, le chantier fit les frais de l'actualité politique. Côté espagnol, les crises successorales de la monarchie, qui avait conduit à la révolution de 1868, entraînèrent l'abdication d'Isabelle II en juin 1870. Comme en 1832, le conflit était très virulent en Pays basque où la majorité de la population était carliste¹⁴¹⁴. De nombreux carlistes basques d'Espagne se réfugiaient à Hendaye pour d'évidentes raisons de proximité. De même conviction politique, d'Abbadie leur prêtait main forte, particulièrement aux ecclésiastiques. Mais cela le conduisit à prendre des risques et, par conséquent, de nouvelles dispositions dans son projet de construction. Il redoutait en effet « *les maraudeurs espagnols* », toujours plus nombreux, et surtout l'invasion de la France par l'Espagne, qui se réjouissait des échecs militaires de Napoléon III. D'Abbadie commença alors par s'armer de cinq revolvers en attendant la réalisation, avec l'aide de son serrurier parisien Fichet et à l'insu de Duthoit, d'une trappe secrète dans le plancher du fumoir arabe¹⁴¹⁵, qui lui permettrait de fuir en cas d'attaque. Côté français, la construction fut arrêtée en raison de la guerre franco-prussienne et de l'humiliante défaite de Sedan. Concernant d'Abbadie, hormis la déception patriotique, la guerre eut d'évidentes répercussions sur son chantier : d'abord en terme de main d'œuvre, à cause de la réquisition des ouvriers, puis en terme de revenus financiers, parce qu'elle entraînait fatalement une

¹⁴⁰⁸ P68 ; facture Germond, reçus acquittés en 1872, carton n°6.

¹⁴⁰⁹ P76-79. Le 8 juin 1870, le régisseur Oxabide accusa réception des caisses (P94). Les dessins du mobilier de la chambre de la Tour sont datés d'avril 1869 (fonds Duthoit, MP).

¹⁴¹⁰ P97.

¹⁴¹¹ n°198, CCC.

¹⁴¹² P107 ; Grand carnet à dessin vert, f.5v à 8, fonds Duthoit, MP.

¹⁴¹³ Lettre du 11 juillet 1870, Turonnet « s'engage donc à faire ces ouvrages dans l'espace de deux mois à partir du jour que les dessins me seront remis » (pièce n°282, CCC).

¹⁴¹⁴ BENNASSAR B., 2011, p.9-46.

¹⁴¹⁵ P155-159-180-P130. Le 8 août 1870, il écrivait : « *au reste, les Espagnols s'agistent. S'ils envahissent la France, je serai dans de jolis draps, car Suberboa n'est défendu que par des vœux. [...] Hier soir on célébrait par de la musique à Irun et Fontarrabie l'échec de Mac Mahon.* » (P146).

crise économique et que le savant consacra son argent aux victimes de guerre¹⁴¹⁶. De surcroît, les travaux furent ralentis car l'armée prussienne paralysait le nord de la France. Ainsi Duthoit, retenu à Amiens, ne donna pas signe de vie durant plusieurs mois¹⁴¹⁷. De même, Parvillée, qui réalisait les céramiques décoratives du château, fut expulsé de son atelier parisien et dut se réfugier à Saint-Denis¹⁴¹⁸. Les études de la chapelle de Duthoit et les ouvrages de Parvillée ne purent donc être livrés que bien au-delà des délais habituels, l'année suivante. D'autre part, en 1870, une partie des travaux fut suspendue pour cause de conflit avec des ouvriers. L'exécution de la bibliothèque, montée par le menuisier Destouesse et défectueuse, était arrêtée dans l'attente d'une expertise¹⁴¹⁹. Le premier menuisier, Caillou, avait livré, en 1869, une série de fenêtres non étanches à cause de sa mauvaise interprétation des accotements, et le serrurier Bégue avait persisté dans l'erreur en y fixant des attaches non conformes. L'affaire ayant tourné au procès, la pose des menuiseries fut suspendue toute l'année afin que les experts statuent suite à leur visite du 3 novembre 1870¹⁴²⁰. Cependant, leur jugement fut retardé jusqu'en 1871 en raison de la crise de l'administration occasionnée par le conflit franco-prussien¹⁴²¹.

Les conséquences de la guerre, notamment de l'occupation prussienne, et de l'Insurrection de la Commune rejaillirent durement pour d'Abbadie jusqu'à la fin 1871, et le nouveau régime politique accrut encore son malaise financier et son mal-être social. Au début de l'année, craignant une invasion prussienne dans le Sud, il était même prêt à fuir en Espagne¹⁴²². Pour ses raisons, les travaux continuèrent lentement. Le 19 janvier 1871, d'Abbadie dressa un bilan de « *ce qu'il restait à faire pour compléter Abbadia* », composé de plus de quatre-vingt tâches, comprenant, entre autre, un sans appel « *observatoire à refaire* »¹⁴²³. Quant au porche, hormis le manque de trois marches et le dallage, son bestiaire sembla être exécuté

¹⁴¹⁶ D'Abbadie évoqua régulièrement les difficultés financières causées par la guerre (P232-P191-196-204). Outre les dons et la confection de vêtements, le 6 août 1870, il contribua à la souscription patriotique de l'Institut de France « *en faveur des victimes françaises de la guerre* » à hauteur de 300 francs et de ses indemnités des deux derniers mois, et il demanda la publication de sa décision dans les CRAS (P143). Le 28 février 1871, « *l'argent qui devait finir Abbadia s'en est allé en souscriptions pour la guerre, les prisonniers etc.* » (P251).

¹⁴¹⁷ Le 5 décembre 1870, d'Abbadie était sans nouvelles de Duthoit à Amiens dont il supposait qu'il avait du « *combattre* » et peut-être « *mourir* » (P201). Plus tard, il affirma que Duthoit avait été « *aux mains des Prussiens* » (P233). Le 28 février 1871, il disait que Duthoit retenu par les Prussiens ne lui écrivait plus (P247).

¹⁴¹⁸ où son adresse officielle était celle de la poste restante (P324-325) ; SCHNEIDER-MANUCH E., *Léon Parvillée, la carrière d'un céramiste architecte décorateur et restaurateur (1830-1885), essai de biographie*, mémoire de DEA d'Histoire de l'art contemporain, Université Clermont II, 2001.

¹⁴¹⁹ Le 27 août 1870, l'avocat de d'Abbadie à Bayonne, Gillet, procéda à la mise en demeure de « *cet insupportable Destouesse* » (n°220, CCC), et lui avait conseillé de ne pas poursuivre la bibliothèque (P233).

¹⁴²⁰ Différend Bégue (P148-193 ; n°315 à 320, CCC). Les experts n'avaient toujours pas statué en janvier 1871 (P224). Différend Caillou (P104-105-137 ; n°164-165-166, CCC).

¹⁴²¹ Lettre du Tribunal de commerce de Bayonne du 6 février 1871, n°223, CCC.

¹⁴²² Le 7 juin 1871 : « *Nous n'avons plus d'ouvriers ici, le manque d'argent a tout arrêté* » (P317). Il évoqua son éventuelle fuite vers l'Espagne le 28 février 1871 « *car ils brûleront Abbadia et le reste* » (P251). Le 27 novembre, « *la pénurie de revenus par suite de la guerre nous gêne dans nos travaux* » (Q61).

¹⁴²³ En voici quelques exemples : les portes d'une partie du rez-de-chaussée et de l'étage, les boiseries des galeries ou du salon arabe, le boudoir et le fumoir, l'ornementation du porche, l'aménagement du sous-sol, toute la décoration sculptée ou peinte de la chapelle, les serrures etc. (CFC, p.41-42).

entre la fin 1870 et le cours de l'année 1871 par le sculpteur Chertier¹⁴²⁴. Pour leur part, les travaux de la chapelle avançaient tant bien que mal. Les vitraux furent posés le 19 octobre 1870. En juillet 1871, on acheva le dallage, hormis dans l'abside, et d'Abbadie se mit en quête d'un sculpteur pour la tribune, dessinée par Duthoit en février 1872, et le bestiaire du chœur¹⁴²⁵. A l'automne, l'architecte amiénois fit parvenir les plans de l'autel, que d'Abbadie s'empessa de commander¹⁴²⁶. Malgré le conflit avec Destouesse, le savant commença le transfert de ses livres vers la bibliothèque, qui fut achevée au mois d'août¹⁴²⁷. Par ailleurs, les projets décoratifs de Duthoit refirent surface avec lui au printemps 1871, lors d'une importante visite de chantier¹⁴²⁸ au cours de laquelle les discussions portèrent essentiellement sur les peintures éthiopiennes, et dans une moindre mesure, le fumoir, la décoration du porche et l'escalier à vis de la Tour¹⁴²⁹. Ensuite, on se prépara, en août, à l'exécution des peintures éthiopiennes¹⁴³⁰, entamées probablement à l'automne 1871¹⁴³¹.

Dorénavant, les travaux se concentrèrent sur l'ornementation murale, les fournitures de meubles et autres objets décoratifs. Le ralentissement lié à la guerre laissa place à un rythme d'exécution qui fut aussi lent, car exigé par la minutie des détails ornementaux désormais prégnants. A partir de 1870, Viollet-le-Duc céda presque totalement la main de ses commandes privées à ses collaborateurs, notamment à Darcy pour Pupetières et à Duthoit dans la phase décorative d'Abbadia et de Roquetaillade ; d'autant que ses préoccupations politiques et ses tâches s'amoncellèrent à la commission des Monuments Historiques suite aux dégâts de la guerre¹⁴³². L'agence du célèbre architecte fut dissoute durant cette période, notamment en raison du déménagement de Duthoit à Amiens. Ce dernier resta cependant efficace et engagé pour Abbadia, et ce, malgré ses missions d'inspection des Monuments Historiques en Algérie à partir de 1872¹⁴³³. Entre janvier et mars de cette année, Landaburu et ses collègues achevèrent, semble-t-il, les peintures du vestibule et avancèrent celles de la

¹⁴²⁴ Dans son bilan de janvier, d'Abbadie indiqua qu'il manquait la sculpture de l'escalier Sud et la plaque armoriée placée au-dessus du porche (CFC, p.41-42). Le bestiaire était donc bien commencé, auquel cas il aurait mentionné ce sujet très important. A partir de février 1871, plusieurs versements eurent lieu à l'attention de Chertier.

¹⁴²⁵ P180-P183-P333-P336-345-352 ; Dessin de la tribune, dossier Abbadia, fonds Duthoit, MP.

¹⁴²⁶ En date du 26 août 1871, P385-386.

¹⁴²⁷ P264-P375.

¹⁴²⁸ Carnet marron sans titre, non inventorié, fonds Duthoit, MP.

¹⁴²⁹ Carnet marron sans titre, non inventorié, f.63 à f.67, fonds Duthoit, MP. En outre, ce carnet laisse supposer que Duthoit commença à réfléchir aux peintures éthiopiennes en 1870

¹⁴³⁰ Le 7 août 1871, d'Abbadie commanda les fournitures nécessaires à cet effet : « *le porteur ouvrier peintre se rend à Bayonne pour se procurer les drogues et autres choses nécessaires aux peintures qu'il va faire ici. Il est étranger de Bayonne et j'ignore dans quel endroit il devrait s'adresser* » (P370). Il annonçait parallèlement à Dartigues et Laborde-Nogues avoir congédié Courtignon parce qu'il ne voulait pas s'engager à achever le chantier (P371-373).

¹⁴³¹ Landaburu était à l'œuvre en novembre. Les instructions de d'Abbadie à son épouse, liées à la scène du Parlement Oromo, suggèrent qu'il exécutait les peintures éthiopiennes le 13 décembre. (Q41-Q70).

¹⁴³² AUZAS P.-M., 1979, p.170-177 ; GARDELLES J., LASSERRE J.-C., MARQUETTE J.-B., 1981, p.77-116. A Pupetières, il existe un projet concernant des détails de la façade principale, notamment une tourelle, signé de Darcy en 1874 (Arrangement de façade d'entrée, 14 juillet 1874, Arch. Pup.).

¹⁴³³ BERGDOLL B., 1979, p.41-48 ; *Un Amiénois...*, 1936, p.54-57 ; BERNARD H., 1890, p.27-29.

chapelle et les dorures du sanctuaire¹⁴³⁴. Après un intermède de cinq mois en raison de l'indisposition de Virginie, les travaux de peinture reprirent fin août pour être interrompus, en décembre, par ceux des inscriptions éthiopiennes de la salle à manger¹⁴³⁵. En avril 1872, le tapissier parisien Germond posa l'ensemble des rideaux du rez-de-chaussée, les dispositifs des textiles de la chambre de Virginie et tapissa ou garnit une série de meubles d'assise¹⁴³⁶. Après le congé de Noël de 1872, l'exécution des peintures fut perturbée à cause d'une nouvelle insurrection carliste retenant le peintre en Espagne¹⁴³⁷. Néanmoins, dès son retour en janvier, il s'afféra à la peinture de l'autel et avait terminé, en août 1873, les décors de la chapelle¹⁴³⁸. Dès lors, un curé espagnol de Lezo, réfugié carliste, célébra la messe dominicale durant quelques semaines grâce à une bénédiction provisoire du site par l'évêque de Bayonne. Puis en septembre, d'Abbadie obtint l'autorisation officielle du souverain pontif de faire dire la messe, même les jours de fête, en sa chapelle privée¹⁴³⁹. L'achèvement de la décoration avait donc pu combler les préoccupations morales des époux d'Abbadie.

D'autre part, après une commande de 1871 auprès de Touvier, missionnaire en Ethiopie, d'Abbadie réceptionna en mai 1873 une importante partie de la collection éthiopienne destinée à orner le vestibule, achevant probablement les travaux de la pièce à cette époque¹⁴⁴⁰. La phase décorative du chantier pouvait désormais être consacrée à des éléments de détails, au sujet desquels Duthoit vint donner ses consignes en octobre 1873¹⁴⁴¹. D'Abbadie se pencha alors concrètement sur la réalisation des inscriptions, qu'il avait en tête depuis le tout début de la construction. On travailla notamment à l'élaboration de l'inscription coufique au-dessus des fenêtres de la salle à manger, à partir de juillet, à la phrase de bienvenue irlandaise et à une inscription arabe à partir d'octobre¹⁴⁴². D'autres motifs ornementaux furent étudiés en cette fin d'année, dont la pose des dernières tapisseries ou la conception des motifs armoriés de la chambre d'honneur et des galeries du rez-de-chaussée¹⁴⁴³. Ces travaux décoratifs expliquent la présence du tapissier Bonnard jusqu'en décembre 1873¹⁴⁴⁴ ainsi que de Landaburu et d'un charpentier espagnol jusqu'au printemps

¹⁴³⁴ Q114-116-Q140-Q146-Q189.

¹⁴³⁵ Q234-Q242. Alors que les peintres peignaient la chapelle et la sacristie, le 3 octobre, on reçut de Duthoit une feuille d'inscriptions éthiopiennes (Q251) et le 29 novembre, Virginie les fit exécuter dans la salle à manger (Q296). Seuls l'autel et quelques détails des draperies fictives restaient à peindre dans la chapelle (Q299).

¹⁴³⁶ Facture de Germond, avril 1872, carton n°6, factures acquittées en 1872, Arch. Abbadia.

¹⁴³⁷ Il ne revint à Abbadia qu'au bout de deux semaines contrariant les projets des d'Abbadie (Q322-325-328).

¹⁴³⁸ Q332- R113.

¹⁴³⁹ R148 ; lettre à Souberbielle, 27 sept. 1874, 152J623 ; lettre du père Pène, 31 octobre 1874, 152J504, AD64.

¹⁴⁴⁰ R33.

¹⁴⁴¹ Il évoqua la visite de Duthoit pour proposer les derniers arrangements dans une lettre à Suzy Sicar, le 5 octobre 1873 (R153). Au juge de paix, au sujet d'un contentieux avec le charpentier, d'Abbadie mentionna le départ de son architecte la veille, c'est-à-dire le 5 octobre 1873 (R155).

¹⁴⁴² Inscription coufique élaborée par Duthoit en juillet (R144-145 ; CFC p.15-39). En octobre, d'Abbadie avait l'intention de faire figurer la phrase « ced mile failthe » à l'entrée (R152). Elaboré d'octobre à novembre, le dessin d'une inscription arabe « *comme la mèche d'une lampe...* » fut remis le 12 décembre 1873 (R166-215).

¹⁴⁴³ Recherche et conception des armoiries d'octobre 1873 à février 1874 (R173-199-222-237-257-271-285-289). Concernant les tapisseries, il s'agit probablement des soieries murales des chambres d'Ethiopie et de Virginie.

¹⁴⁴⁴ Sa rémunération était évoquée par d'Abbadie au premier trimestre 1874 (R352-R361).

1874, trois ouvriers que d'Abbadie décrivait en train de travailler « *avec ardeur* »¹⁴⁴⁵. Au tournant de l'année 1873, malgré l'impatience du savant, l'édifice prenait progressivement sa tournure définitive. Débarrassé de ses encombres en octobre 1873, le grand salon n'attendait plus que l'exécution de la sculpture du linteau de la cheminée¹⁴⁴⁶. En février 1874, le fumoir, dont le parquet ne fut posé que trois ans après sa commande, le boudoir et trois chambres de l'étage étaient achevés¹⁴⁴⁷. Deux mois plus tard, d'Abbadie annonça la fin des travaux de l'habitation. Or, l'étanchéité de l'observatoire était à ce point défectueuse que le chantier n'était pas terminé pour autant. Il fallait irrémédiablement démolir et reconstruire le si cher lieu d'étude¹⁴⁴⁸. De plus, en clamant l'achèvement d'Abbadia, il se montrait bien optimiste car il manquait encore des détails rendant la demeure habitable, notamment les poignées de porte et l'assainissement des cheminées¹⁴⁴⁹. Cela explique que le couple ne put s'installer définitivement entre ses murs que fin octobre 1874¹⁴⁵⁰. Ce fut l'année où Viollet-le-Duc rompit avec sa carrière d'inspecteur des édifices diocésains, rendue insupportable avec le nouveau gouvernement, pour embrasser celle d'élus municipal de Montmartre et se consacrer à la montagne, ses publications et une foule de responsabilités patrimoniales, qui érodèrent encore sa santé¹⁴⁵¹.

Désormais installé dans son château, le couple était au plus près du chantier d'un nouvel observatoire. D'Abbadie y avait suspendu ses travaux scientifiques au début de l'année 1871 en raison de l'insalubrité de l'édifice de Parent¹⁴⁵². Ayant amassé à pied d'œuvre la pierre de sa reconstruction, dès avril 1870, il commença à évoquer concrètement ce nouveau programme auprès de ses collègues astronomes en avril 1873, en attendant les plans de Duthoit, et à réfléchir aux dispositions architecturales pour accueillir la lunette méridienne¹⁴⁵³. Après avoir achevé prioritairement l'habitation selon la volonté de son épouse, l'observatoire de Parent fut démoli méthodiquement, pierre par pierre, entre le 10 et le 20 octobre 1874, en prenant soin de préserver les piliers d'observation qui, pour leur part, furent intégrés au projet de Duthoit¹⁴⁵⁴. Etant donné les dimensions plus modestes de ce corps de l'édifice, les travaux de gros œuvre se déroulèrent rapidement au départ, quoique toujours trop lentement au goût

¹⁴⁴⁵ R188-204. Le tapissier, Tarabou, fut rémunéré à plusieurs reprises du 23 octobre 1873 au 20 février 1874 (Livre de caisse Aragorri 1867-1881, p.91-97).

¹⁴⁴⁶ Le 10 octobre, il ne manquait plus qu'« *un travail à la cheminée* » du salon débarrassé (R159). Le 14 octobre, il commanda au sculpteur Capelle de finir « *le bandeau de la cheminée et quelques autres travaux* » (R162).

¹⁴⁴⁷ En décembre 1873, d'Abbadie ordonna un versement à Ronsin, le menuisier chargé d'exécuter le parquet au-dessus de la trappe secrète du fumoir, en précisant qu'il l'avait fait attendre deux ou trois ans afin de livrer son ouvrage (R219-225). Puis il annonça l'achèvement des boudoirs et de trois chambres en février 1874 (R269).

¹⁴⁴⁸ En mars 1874, d'Abbadie affirmait : « *mon observatoire prend l'eau de toutes parts* » (R294). Le 19 avril 1874, « *Abbadia est enfin terminé sauf l'observatoire à refaire* » (R327).

¹⁴⁴⁹ R377-397.

¹⁴⁵⁰ Le 30 octobre 1874, d'Abbadie annonça à Suzy Sicar être enfin installé dans Abbadia. Seule la cheminée de la chambre de Virginie ne présentait pas de problème (S17).

¹⁴⁵¹ AUZAS P.-M., 1979, p.176-178. Toujours en voyage ou occupé, il confia souvent sa fatigue à son épouse.

¹⁴⁵² Le 26 janvier 1871, il avait en effet informé Radau qu'il n'observait plus dans son observatoire (P226).

¹⁴⁵³ R12-R120-140. Le 12 avril 1870, le régisseur Oxabide se fit réprimander pour avoir utilisé une partie des pierres amenées au pied de l'observatoire afin d'empierrement un chemin (P60).

¹⁴⁵⁴ S12-14.

de d'Abbadie. En décembre 1874, les fondations étaient faites et les murs rasaient le sol. Leur élévation fut ralentie début 1875 en raison de la désaffection de certains ouvriers au profit du chantier du plus rémunérateur trinquet d'Hendaye¹⁴⁵⁵. Néanmoins, en février 1875, les murs atteignirent quatre mètres de hauteur et Dartigues se pencha sur la question des charpentes et des trappes, qui avait été fatale à Parent quinze ans auparavant¹⁴⁵⁶. Entre-temps, le 31 août 1874, un accord verbal engagea Turonnet à édifier l'observatoire en deux mois. Cette fois, l'entrepreneur fut loin de respecter son engagement qui, en outre, fut étoffé, en novembre 1875, par celui de la construction de l'avant-corps destiné à la lunette astronomique. Après de multiples envois de plans par Duthoit, on acheva le gros œuvre, la charpente et la couverture de l'observatoire en août 1876, et son avant-corps en avril 1877, sous la direction de Dartigues¹⁴⁵⁷. Avant la fin du gros œuvre, la partie la plus complexe de la construction débuta en février 1876, avec l'élaboration des trappes d'observation évoquées avec Dartigues un an auparavant. Souvent absent, d'Abbadie confia la surveillance de ces travaux spécifiques à l'abbé Souberbielle, premier prêtre-astronome d'Abbadia depuis 1875¹⁴⁵⁸. A partir de février 1876, celui-ci, aidé par sa formation scientifique, dirigea particulièrement la pose des trappes et la réalisation de trous d'observation, non sans le contrôle de d'Abbadie¹⁴⁵⁹. L'exécution et l'agencement de ces éléments visait à édifier un observatoire nouveau, suivant son idée des années 1850, fondé sur un pilier d'observation accueillant sa nadirane et une série de lunettes astronomiques, lesquelles, installées depuis la collaboration avec Parent, étaient orientées vers une quinzaine de points tels le sommet de la Rhune (Annexe 20.73). Celui-ci était censé être visible par le biais d'un objectif dont la ligne de mire traversait la construction grâce à une série d'orifices, eux-mêmes percés dans l'habitation dès les années 1860, mais expérimentés bien après l'exécution des trappes en 1876¹⁴⁶⁰.

Malgré l'achèvement du gros et du second œuvre en avril 1877, les travaux de l'observatoire et du château étaient inachevés. D'Abbadie devait encore acquérir des instruments et, comme pour le porche, faire exécuter les sculptures ornementales dans un second temps. De plus, malgré l'acquisition régulière d'objets et de meubles tout au long du chantier, surtout

¹⁴⁵⁵ S49.

¹⁴⁵⁶ S69-S76-S82.

¹⁴⁵⁷ Faits exposés le 1^{er} mai 1883, différend Etchegoyen (suite Turonnet, n°322, CCC). Duthoit expédia d'autres plans en juillet et octobre 1875, ainsi qu'en novembre et décembre 1876. La construction de l'avant-corps fut suspendue à cause de gelées en janvier 1876 (lettre de Souberbielle, 13 janvier 1876, 152J623, AD64).

¹⁴⁵⁸ Lettre de l'abbé Souberbielle, 7 mai 1875, 152J623, AD64.

¹⁴⁵⁹ On mit en place la première trappe, destinée à la lunette équatoriale, le 15 février 1876 (lettre de Souberbielle, 18 février 1876, 152J623, AD64). Bien que le trou d'observation sous le porche ait été creusé vers 1870 (carnet Montataire Luchaux, fonds Duthoit, MP), ce n'est que le 22 février 1876 que décision fut prise de procéder à la correction du projet des trous notamment dirigés vers l'étoile polaire (lettre de Souberbielle, 22 février 1876, 152J623, AD64). La correspondance d'Abbadie-Souberbielle offre luxe de détails sur ces trappes.

¹⁴⁶⁰ En avril 1876, Souberbielle changea l'emplacement d'une trappe près du donjon à cause de la proximité de la lunette dirigée vers la Rhune (Lettre de Souberbielle, 19 avril 1876, 152J623, AD64). Nous pensons qu'elle n'avait pas été testée parce que d'Abbadie n'avait pas encore acquis qu'elle ne pouvait physiquement pas fonctionner et que Souberbielle évoquait ces travaux au conditionnel, par exemple « *si nos observations réussissent* » (lettre de Souberbielle, 26 avril 1876, 152J623, AD64).

depuis l'arrivée de Virginie¹⁴⁶¹, le temps était venu de se consacrer pleinement aux accessoires ornementaux, tels que l'orfèvrerie livrée entre 1874 et 1877, et les éléments mobiliers et décoratifs mis en place entre 1877 et 1879¹⁴⁶². Entre autres, la statue d'Abdullah, dominant l'escalier d'honneur, fut livrée en août 1876¹⁴⁶³ et les bancs de la chapelle en juillet 1877¹⁴⁶⁴. Concernant l'observatoire, d'Abbadie commanda la construction d'une table de réfraction en mai 1877 et la lunette méridienne fut réalisée en 1879¹⁴⁶⁵. Quant à la statuaire, elle fut exécutée entre 1879 et 1884. En effet, en mai 1879, on s'adressa en Espagne pour compléter les sculptures de singes commencées¹⁴⁶⁶. Puis, jusqu'en 1882, d'Abbadie acquit plusieurs blocs de pierres bruts destinés à être sculptés. L'année suivante, Duthoit sembla donner quelques directives au sujet de l'exécution du petit singe à la pomme perché près de la fenêtre Sud de l'observatoire. En outre, d'Abbadie reçut de nouvelles « *pierres sculptées* » en juillet 1882 et en mars 1884¹⁴⁶⁷. Parallèlement, en octobre 1883, Virginie versa leur compte aux fournisseurs de vitraux, probablement pour une partie de ceux de l'observatoire¹⁴⁶⁸. Enfin, malgré la fin du chantier, les vitraux du vestibule, brisés par une tempête de grêle en août 1885, firent l'objet d'une substitution partielle et de réparations en novembre 1886¹⁴⁶⁹. Additionné à l'acquisition ponctuelle d'objets orientaux dans les années 1880, cela clôturait enfin le chantier du château d'Abbadia (Fig.83), dont le projet avait commencé à naître en 1852 et à se concrétiser en 1858. Viollet-le-Duc décéda en septembre 1879 sans même avoir vu – ou s'être soucié de - l'ensemble d'Abbadia achevé.

Le chantier d'Abbadia s'étend sur une vaste période de près de trente ans (Annexe 10). Il apparaît d'abord que sa lenteur est imputable à plusieurs facteurs, à commencer par l'extrême exigence du commanditaire, qui impliquait pour les maîtres d'œuvre un travail considérable de conception et de correction de leur besogne. Cela explique sans conteste la succession des architectes et acteurs du chantier. Aussi les difficultés de compréhension et

¹⁴⁶¹ Voir la multitude de factures et reçus dont on reconnaît de nombreux objets et meubles des collections d'Abbadia : carton n°6 reçus acquittés 1871-1879, carton n°5 reçus acquittés 1862-1863 et 1866-1870.

¹⁴⁶² Quelques exemples : vases sacrés de Poussielgue-Rusand en 1874 (R395). Chenets du salon arabe, lampe de la statue d'Abdullah et cadre en bronze doré de Chertier entre 1876 et 1877 (Chertier, 8 janvier 1878, Reçus acquittés en 1878). Pouf et chaise mauresque en juillet 1877 (Tétrel, 25 mars 1878, reçus acquittés en 1878). Bouteille et vase persans en avril 1878 par Brocard (Brocard, 4 avril 1878, reçus acquittés en 1878). Lanterne arabe achetée le 31 juillet 1878 (Timsit, reçus acquittés en 1878). Livraison d'objets scientifiques, faïences, lampe, lanterne turque et divers objets par l'emballeur Gauguin le 14 juin 1879 (reçus acquittés en 1879).

¹⁴⁶³ Cette déduction résulte de l'observation de deux éléments : le 25 août 1876, est mentionné le paiement du colis d'une statue en bois (Livre de caisse 1867-1881, p.126) tandis que sa lampe, pièce d'orfèvrerie, fut dessinée par Duthoit en novembre 1875 (fonds Duthoit, MP) et livrée par Chertier le 30 juin 1876 (reçus acquittés en 1878).

¹⁴⁶⁴ Livre de caisse 1867-1881, p.137. Bancs dessinés par Duthoit en novembre 1875 (fonds Duthoit, MP).

¹⁴⁶⁵ 300 francs reçus par Bonert, 23 mai 1877, carton n°6, reçus acquittés en 1877.

¹⁴⁶⁶ Lettre de Tirso [de Olazabal], le 11 mai 1879, Fonds VB.

¹⁴⁶⁷ Cahier Etchepare comptes annuels 1877-1886, p.30 et 46. Le 7 juillet 1882, port de « *pierres sculptées* ». Le dernier compte du sculpteur Capelle, exécutant du bestiaire de l'observatoire, fut versé le 7 mars 1883. Port de « *pierres sculptées* » le 10 mars 1884, cahier Etchepare caisse 1881-1887, p.10-22-38-68. Concernant la lettre de Duthoit, elle fut adressée à Virginie le 30 avril 1883 (Dossier Duthoit, 152J211, AD64).

¹⁴⁶⁸ Cahier Etchepare caisse 1881-1887, p.56-58.

¹⁴⁶⁹ D'Abbadie informa Laborde-Noguez de l'état de ses vitraux en août (lettre du 13 août (1885), 152J369, AD64). Plusieurs versements concernant l'expédition des vitraux cassés, le placement des nouvelles pièces et la réparation eurent lieu du 13 novembre 1885 au 10 novembre 1886 (cahier Etchepare 1881-1887, p.110-114-138).

de relations entre d'Abbadie et les architectes Parent et Magne sont-elles à l'origine d'une perte de temps de huit ans entre 1856 et 1864, puis, en raison de la reconstruction de l'observatoire, de plusieurs années à partir de 1874. Quant à l'intervention de Viollet-le-Duc et de Duthoit, de 1864 à 1884, elle est longue mais relativement classique pour ces architectes dans le cadre d'une commande privée d'une telle ampleur. La restauration du château de Roquetaillade (Fig.86), commandée au même moment qu'Abbadia, s'acheva en 1879, mais elle aurait pu continuer davantage si les Mauvezin avait disposé des ressources financières nécessaires¹⁴⁷⁰. Concernant le château de Pupetières (Fig.87), l'exécution du seul gros œuvre et des peintures murales s'étendit de 1861 à 1869, soit durant huit ans¹⁴⁷¹, ce qui est comparable à cette phase du chantier d'Abbadia, qui dura cinq ans pour l'habitation et trois ans pour l'observatoire. De plus, les événements historiques et industriels portent également leur part de responsabilité dans cette lente marche, parce qu'ils privèrent d'Abbadie soit de revenus financiers, soit de main d'œuvre. Ainsi le déroulement du chantier porte-t-il les stigmates de l'histoire de la seconde moitié du XIXe siècle, avec le faste du Second Empire, l'arrivée du chemin de fer, les guerres carlistes et le conflit franco-prussien. A cela s'ajoute le climat extrêmement océanique du Pays basque, dont la pluviométrie ne facilita pas toujours les travaux¹⁴⁷².

Par ailleurs, la datation exacte d'Abbadia est rendue complexe par le projet d'ensemble auquel il se rattache. Dans le cheminement de d'Abbadie, il ne s'agit pas uniquement de la construction d'une demeure, mais bien de l'élaboration d'un domaine comprenant des espaces naturels, des aménagements paysagers, des améliorations logistiques, des exploitations agricoles et des communs. Dès lors, l'attribution d'une datation est potentiellement variable selon que l'on considère ou non ces étapes comme fondamentales dans sa démarche et dans l'exécution du projet : Bühler commença à intervenir sur les paysages en 1853 ; la route de la glacière fut aménagée à partir de 1854 ; la première pierre de la ferme Aragorri fut posée en 1856 ; l'observatoire de Parent marqua le début de la construction de l'ensemble architectural en 1858 ; l'habitation et la chapelle furent implantées par Darrigol en janvier 1864 et par Duthoit en juin de la même année. Ce sont autant de dates susceptibles de déterminer le début de la construction. Quant à la fin du chantier, elle est complexe à définir dans la mesure où la bâtisse nécessita dès les années 1880 des interventions d'entretien de tous ordres et fut continuellement améliorée du point de vue décoratif par l'apport d'objets, certes plus anecdotiques que l'imposant mobilier de Duthoit. Néanmoins, estimant que ces éléments relèvent davantage de la vie courante, la fin du

¹⁴⁷⁰ GARDELLES J., LASSERRE J.-C., MARQUETTE J.-B., *Roquetaillade, la terre, les hommes, les châteaux*, Cahiers du Bazadais, n°53-54, 2^{ème} et 3^{ème} trimestres, Bazas, 1981, p.77-116.

¹⁴⁷¹ Détails des bancs et de la table de communion, 15 juin 1869, décoration de la chapelle, 7 mai 1869, et cahier de comptes, p.82-128, Arch. Pup. ; Lettres de Viollet-le-Duc et Darcy, album 1863-1868, fol.788-789-802-803-819-820-821-822-827-830-831, correspondance Viollet-le-Duc, fonds VLD 1996/083, Méd. Arch. Pat.

¹⁴⁷² Par exemple, les bourrasques et la neige de novembre 1868 (O118).

chantier est concrètement définie par sa dernière intervention d'ordre architecturale, en l'occurrence l'exécution du bestiaire de l'observatoire achevé en 1884. Aussi, en ne considérant que les interventions de Viollet-le-Duc et Duthoit, Abbadia fut-il édifié en vingt ans. La prise en compte des communs, c'est-à-dire d'Aragorri, comme le veut l'usage en matière de construction châtelaine, étendrait le début du chantier à 1856, pour un total de vingt-huit ans de travaux. Quoi qu'il en soit, du point de vue de d'Abbadie, la réalisation de ce projet débuta véritablement au lendemain de son voyage en Ethiopie, avec l'achat des terres d'Aragorri en 1852, pour ne s'achever avec l'observatoire qu'en 1884 et avec ses dernières acquisitions de terres en 1893. Dès la fin des années 1850, voyant le chantier s'éterniser, il se demandait déjà s'il vivrait suffisamment pour voir la fin des travaux. Autant dire que la seconde partie de sa vie fut largement consacrée à son activité subsidiaire de bâtisseur, aussi bien qu'aux sciences, à l'Ethiopie ou au Pays basque. Le suivi du chantier permet ainsi d'appréhender les étapes clés de sa vie, depuis la rédaction de sa géodésie éthiopienne jusqu'à son élection à l'Institut de France, son mariage ou son mandat de maire d'Hendaye. L'histoire de cette construction relate également l'évolution des carrières de Viollet-le-Duc et de Duthoit, le premier au sommet de sa gloire se retirant après 1870, le second ayant graduellement pris du galon avec sa nomination d'inspecteur des Monuments Historiques. Abbadia fut imaginé par un explorateur savant relativement jeune, et habité par un homme établi, devenu vénérable vieillard et éminent référent scientifique. Il grandit en même temps que l'expérience de vie de son commanditaire.

4. Entre interventionnisme et maîtrise d'œuvre : l'implication des d'Abbadie

La construction d'une habitation privée est un acte intime. Dans le cas d'un édifice apparemment atypique et inscrit dans la durée comme Abbadia, il est légitime de s'interroger sur l'implication et sur la répartition des rôles du couple d'Abbadie. Le savant débuta ce projet, seul, mais son mariage impliqua de considérer de nouveaux paramètres. Ici, il ne sera pas tant question de traiter de l'influence des commanditaires sur la conception artistique que d'évaluer leurs rôles dans l'organisation du chantier¹⁴⁷³.

Si certains commanditaires laissaient carte blanche à leurs architectes et se tenaient simplement informés des avancées du chantier comme ce fut le cas à Roquetaillade, l'implication de d'Abbadie se caractérisa par son omniprésence. Avant ou après son mariage, ses modes d'intervention étaient les mêmes. Comme dans ses affaires scientifiques, courantes ou personnelles, il procédait par une abondante correspondance. Celle-ci résultait de son éloignement, tantôt de ses architectes installés à Paris, tantôt de ses ouvriers à

¹⁴⁷³ En effet, leur influence sur la conception artistique sera constamment traitée dans les deux grandes parties suivantes, consacrées d'abord aux réalisations concrètes des architectes, artisans et autres artistes, puis à l'analyse et l'interprétation de l'objet artistique que représente Abbadia.

Aragorri, et en raison de son rythme de vie. Son rôle consistait donc massivement en la communication avec les maîtres d'œuvre et tout corps de métier intervenant sur le chantier. Mais si les interrogations d'ordre technique étaient très nombreuses (Annexe 20.54)¹⁴⁷⁴, les directives souvent étayées de raisonnements l'étaient encore plus, surtout à l'égard des personnels du chantier, y compris les surveillants de travaux qualifiés, qu'il considérait souvent, à l'exception de Dartigues, comme de simples subalternes¹⁴⁷⁵. Quant aux architectes, il n'hésitait pas à remettre en cause leur rapidité d'exécution ou leurs décisions, pourtant dictées par leur expérience, parce que, portant un réel intérêt envers l'architecture, il estimait pouvoir se le permettre. Son jugement intransigeant fut fatal à ses collaborations avec Parent, qui, selon lui, commit trop d'erreurs dans son projet d'observatoire¹⁴⁷⁶, et à Magne, qui ne comprenait pas sa commande et ses désirs¹⁴⁷⁷. En outre, ses collaborations avec certains artisans s'achevèrent en contentieux, parfois solutionnés à l'amiable, parfois réglés devant la justice civile le plus souvent sur son initiative, hormis dans le cas du procès Magne. Les motifs de ces différends reposaient aussi bien sur les malfaçons d'exécution que sur des désaccords financiers. Cette manie procédurière n'était pas exclusive à d'Abbadie. Le XIXe siècle vit en effet l'activité judiciaire s'intensifier, notamment par les procédures de justice de paix, instaurées initialement pour désengorger les tribunaux et proposer une justice plus efficace et idéalement conciliatrice. A l'instar de nombreux habitants des campagnes, d'Abbadie eut donc souvent recours au juge de paix, instance caractérisée par sa proximité géographique et sociale des administrés, surtout en secteur rural¹⁴⁷⁸. Il contesta notamment les travaux du couvreur-plombier Méchin et du menuisier Meunier en 1866, du serrurier Bégué et du menuisier Caillou en 1870 et même, entre 1878 et 1883, la requête de paiement de la veuve Jeanne Turonnet pour l'ouvrage de maçonnerie de son époux¹⁴⁷⁹. Fin connaisseur du système juridique français, d'Abbadie exploitait les outils officiels à la disposition de tout citoyen. Il ne devait certes pas être aisé de travailler pour un

¹⁴⁷⁴ Pour cela, il s'adressa aussi bien à Viollet-le-Duc (n°15, CCC) que Duthoit auquel il écrivit : « *Veillez me dire quel doit être le diamètre des tuyaux d'embranchement des latrines. A Bayonne c'est 9 cm. Mais est-ce suffisant ? Les novateurs m'ont demandé 17 cm pour le tuyau principal, mais les vieux classiques s'en tiennent, selon le fondeur, à l'antique diamètre de 13.* » (L378).

¹⁴⁷⁵ Le ton des lettres de d'Abbadie étaient plus ou moins directif et exigeant selon les surveillants de travaux. Dartigues, qui devait également faire face à ses objections, reste celui qui reçut le traitement le plus respectueux, en atteste la prolongation de sa collaboration avec lui, dès lors où il le connut.

¹⁴⁷⁶ D'Abbadie considérait qu'elles résultaient du fait que Parent n'avait pas assez consulté l'avant-projet (H302).

¹⁴⁷⁷ Il s'était « *mépris évidemment sur [son] site* » et « *malheureusement avancé avant [que d'Abbadie eusse] accepté autre chose que la projection horizontale et l'élévation du sous-sol* » (K10-L241). Lors de l'arbitrage de Lance, d'Abbadie affirma n'avoir « *jamais approuvé pleinement les esquisses* » de Magne (L249).

¹⁴⁷⁸ Cependant, le rôle du juge de paix consistait surtout en la constatation des faits. Le dossier était essentiellement placé sous la maîtrise des parties et de leurs représentants, les avoués, qui demandaient souvent des rémunérations prohibitives. L'accomplissement des actes de procédures était à la charge des parties, de même que le contrôle des expertises. Cela produisait des instructions longues, volumineuses et coûteuses, ce qui remet en cause leur principe fondamental d'équité (FARCY J.-C., *Les sources judiciaires de l'époque contemporaine : XIXe-XXe siècles*, coll. Sources d'Histoire dirigée par N. VIVIER, Bréal, Paris, 2007. Partie I. Chapitre 3. La justice de paix, p.51-61 ; Partie 4. La justice civile, p.183-236).

¹⁴⁷⁹ Le CCC contient quelques documents spécifiques à ces contentieux. Par exemple : Procès Caillou, n°164 à 166 ; Différend Méchin, n°323 à 327 ; Différend Meunier, n°328 à 336 ; Différend Bégué, n°315 à 320 ; Différend tapissier Jacob (pour un coussin : l'avoué évita la justice de paix), n°379 et 380 ; Différend Turonnet, n°321 et 322. La correspondance de d'Abbadie comporte aussi des informations relatives à chaque affaire.

commanditaire aussi exigeant. Mais, compte-tenu de l'ampleur du chantier, la proportion de ses actions en justice se révèle finalement minime. Les désaccords se soldaient plus souvent par un simple renvoi expéditif de l'individu en question, comme ce fut le cas de Delarocque, de Darrigol ou du peintre Courtignon, licencié pour avoir refusé de s'engager à terminer le chantier. Cette méthode était, de loin, privilégiée par d'Abbadie, qui en usa fréquemment dès lors que ses ouvriers, du plus modeste manœuvre à l'architecte renommé, s'opposaient ou se montraient indifférents à ses directives. En dépit de son intransigeance, d'Abbadie savait également manifester sa satisfaction à l'égard de ses employés. Dans ce cas, il reconduisait systématiquement les collaborations, recherchait ces hommes à tout prix par le biais de ses connaissances, et n'hésitait pas à écrire en leur faveur des lettres de recommandation, dont il avait pleine conscience du poids social. On observe une telle satisfaction envers le charpentier Durritzague, le maçon Turonnet – malgré le contentieux avec sa veuve –, l'ingénieur Dartigues, le peintre Landaburu (Annexe 20.77) et, bien sûr, les architectes Viollet-le-Duc et Duthoit¹⁴⁸⁰. Pourtant, malgré son contentement global à l'issue du chantier et quoique beaucoup plus occasionnelles, les critiques acerbes de d'Abbadie n'épargnèrent pas ces deux architectes dans les premiers temps. Mais ses reproches étaient plutôt liés à son impatience qu'à la remise en cause de leurs compétences¹⁴⁸¹. D'ailleurs, le maître-mot de d'Abbadie dans son évocation des travaux fut, au fil de ces trente années, la « *lenteur* » ; que ce soit celle des architectes, des ouvriers ou des fournisseurs¹⁴⁸². Cette sensation de continuel retard faisait écho au thème de l'insaisissable fuite du temps que les romantiques tels que d'Abbadie usaient comme un *topos*. Toutefois, conjugué à ses interrogations et directives systématiques, cela témoignait ni plus ni moins de l'exigence et de l'impatience inexorable de ce commanditaire, peu soucieux des impondérables d'un chantier et désireux de jouir au plus vite de son bien. Il est d'ailleurs peu de bâtisseurs qui intervinrent à ce point dans le domaine purement technique de la construction, si ce ne sont les architectes eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, d'Abbadie s'octroya longtemps, dans les faits, le rôle d'un véritable maître d'œuvre, aussi bien par ses études techniques que la transmission des instructions aux surveillants de travaux et, même, aux ouvriers. Il surveilla lui-même la première phase des travaux, c'est-à-dire la construction de l'observatoire de Parent, puis le gros d'œuvre de

¹⁴⁸⁰ Entre autres, les lettres de recommandations pour le peintre Landaburu à partir de 1883 (152J394, AD64).

¹⁴⁸¹ Par exemple, « *M. Viollet-le-Duc qui se fait bien attendre me dit de mettre à la citerne une porte de tole entre rainures, de 40 centimètres sur 60 avec une crémaillère pour la lever en guise d'écluse. Cela me semble peu pratique et trop compliqué pour fonctionner une fois seulement en deux ans. [...] M. Viollet-le-Duc est ou trop pressé ou trop peu au fait pour bien les résoudre [ces questions]* » (n°11, CCC). Ou bien, début juin 1864, écrivait-il « *les lenteurs de l'architecte [Viollet-le-Duc] me retiennent encore ici* » (L259). Ou encore « *Depuis le départ de M. Duthoit d'ici, je lui ai écrit quatre lettres, les 16, 19, 24 et 29 du mois dernier pour lui demander des détails que mon piqueur ne comprenait pas [...]. Il m'est excessivement pénible de prendre sur moi des décisions qui ne sont pas de ma compétence ou bien de les attendre indéfiniment, ce qui m'exposerait à perdre mes ouvriers et à ne pas profiter d'une saison exceptionnellement belle jusqu'ici* » (L358).

¹⁴⁸² Ce terme apparaît par centaines dans la correspondance car d'Abbadie donnait des nouvelles du chantier à l'ensemble de ses interlocuteurs, de ses proches à ses confrères ou à ses relations plus superficielles.

l'habitation. Il affirmait régulièrement être son « *propre entrepreneur* »¹⁴⁸³, justifiant ainsi ses abondantes demandes de renseignements concernant les prix et les caractéristiques des matériaux de construction. Le savant mettait, de fait, un point d'honneur à effectuer des études de marché et de fournitures afin de limiter au maximum ses dépenses, tout en étant assuré de la qualité et de la durabilité des matériaux. Cela intégrait une démarche plus globale de gestion administrative du chantier. En plus de conserver et de classer précieusement, voire compulsivement, ses factures et reçus de paiement¹⁴⁸⁴, il tenait scrupuleusement à jour le suivi du chantier, tant économique que matériel, à l'appui de ses copies de lettres et de deux journaux de chantier provisoires, dont l'un répertoriait le cubage hebdomadaire produit par les tailleurs de pierres¹⁴⁸⁵. Il procédait, en outre, à l'aide de nombreux livres de comptes extrêmement détaillés et confiés à la responsabilité de ses régisseurs (Annexe 18), mais aussi par la conservation de toute correspondance ou encore de bilans de consultations d'experts¹⁴⁸⁶. Si la démarche semble logique de la part d'un commanditaire, l'amoncellement et l'archivage minutieux de tous les documents liés au chantier démontrent une volonté de contrôle total du projet, fondée sur une défiance systématique envers ses interlocuteurs, quels qu'ils soient. Les fonds archivistiques concernant d'autres commandes privées, comme Pupetières et Roquetaillade¹⁴⁸⁷, semblent ainsi bien maigres en dépit de leur intérêt incontestable et de la disparition vraisemblable de certains documents, au regard de la documentation hors norme de d'Abbadie constituée de plusieurs milliers de pages. A Abbadia, l'implication du commanditaire se caractérise surtout par son interventionnisme et son administration rigoureuse des dépenses, des ressources humaines et des fournitures. En somme, elle correspond au rôle de l'homme dans la société de l'époque, qui se révèle légalement l'unique gestionnaire du patrimoine familial¹⁴⁸⁸.

En ce qui concerne Virginie, son implication témoigne, quant à elle, du rôle de la femme du XIXe siècle, en dépit de son volontarisme et de sa force de caractère. Tout d'abord, son

¹⁴⁸³ Par exemple, L411-412.

¹⁴⁸⁴ D'Abbadie amassa plusieurs cartons de factures classées par liasses annuelles : carton n°3 1864-1870, carton n°4 1852-1865, carton n°5 1862-1863 et 1866-1870, carton n°6 1871-1879, ainsi que CCIO dossier 4.

¹⁴⁸⁵ Le journal de chantier intitulé « cahier frais de construction et devises » (CFC) fut tenu principalement entre 1863 et 1867, et comporte quelques pages de 1869 et 1871. D'Abbadie y notait les prix des matériaux, leurs caractéristiques, les conseils des experts et les avancées du chantier. Quant au second journal, tenu de 1864 à 1865, il fut essentiellement consacré au gros œuvre et notamment à la rémunération des tâcherons en fonction de leur productivité (Grand cahier vert et noir abîmé, sans titre, Arch. Abbadia).

¹⁴⁸⁶ Au moins neuf cahiers comportent principalement des comptes liés directement aux frais de la construction : cahier barriolé sans titre, comptes annuels 1866-67 à 1876-77, cahier Condu Tipiak, cahier comptes annuels 1857-1860, cahier comptes annuels 1886-7 à 1890, cahier Etchepare comptes annuels 1877-1886, livre de caisse Aragorri 1867- 1881, cahier Etchepare 1881-1887, grand cahier vert et noir sans titre. Par ailleurs, des comptes supplémentaires apparaissent ponctuellement dans la dizaine d'autres cahiers de gestion.

¹⁴⁸⁷ A Roquetaillade, Mme de Mauvezin évoqua le chantier dans son journal intime, de même que certaines factures et mémoires d'artisans furent conservées (Arch. Roq.). Ce fonds très riche d'informations servit de base à la monographie rédigée en partie par J.-C. Lasserre. Concernant Pupetières, la documentation relative à la restauration de Viollet-le-Duc et Darcy est beaucoup plus mince, quoique toujours intéressante, et sera prochainement exploitée dans l'optique d'une monographie inédite (Arch. Pup.). Dans le cas d'Abbadia, l'historien et l'historien d'art peuvent se réjouir de la profusion et de la conservation des archives. Loin de déprécier l'existence des autres fonds, ce sont en réalité ceux de d'Abbadie qui ont une ampleur extraordinaire.

¹⁴⁸⁸ GOY J., 1995, p.84-116.

arrivée dans la vie de d'Abbadie eut des répercussions immédiates dans le projet, non pas en terme de composition architecturale, mais de prise de décision. Autrement dit, ce fut Virginie qui décida du déclenchement concret de la construction. Dans les mois suivant son mariage, faute de revenus suffisants, d'Abbadie était partagé entre sa situation financière et son empressement à offrir une demeure digne à son épouse. Après concertation avec celle-ci, il invalida temporairement le devis de 120 000 francs établi par Parent¹⁴⁸⁹, freiné par la sagesse, ou du moins la rigueur comptable, de son épouse. En effet, l'autorité de son mari n'empêchait pas Virginie, et autres femmes de son rang, d'exercer une influence officieuse sur la gestion de son budget. Ayant d'abord refusé de construire à cause des « *trop grandes dépenses* » liées à leur mariage, Virginie donna finalement son aval en août 1860 pour un motif très pragmatique : le chantier allait être facilité par l'arrivée de la voie ferrée à Hendaye¹⁴⁹⁰. Elle cerna ainsi les avantages pratiques, et donc économiques, de ce désenclavement témoignant de la Révolution industrielle. Puis, alors que le projet de Magne se concrétisait, d'Abbadie comptait encore sur le consentement de son épouse pour entamer les fondations de la demeure¹⁴⁹¹. Une fois la décision prise, le couple poursuivait toujours cette habitude de se concerter¹⁴⁹². Malgré l'impression donnée par la masse des documents épistolaires de d'Abbadie, son épouse participa à l'élaboration de l'ensemble du projet, que ce soit au cabinet de l'architecte ou lors de discussions domestiques¹⁴⁹³, tenant beaucoup à assister aux consultations de Viollet-le-Duc¹⁴⁹⁴. De plus, durant leur entente avec Arnauld, elle accordait une place primordiale à l'avis de celui-ci, notamment en terme de mobilier, imitant ni plus ni moins l'attitude de son époux¹⁴⁹⁵. Si le savant était officiellement le porteur du projet, Virginie n'était autre que son éminence grise. Son avis était essentiel pour le savant, qui entendait ainsi préserver la paix de son ménage¹⁴⁹⁶. En outre, il lui arriva quelques fois de prendre l'initiative d'écrire aux architectes, surtout à Duthoit. Cela se produisait en l'absence de d'Abbadie, car dans ces circonstances il « *l'autorisait à prendre toute décision qu'elle jugerait convenable* »¹⁴⁹⁷, ou bien à la demande de celui-ci (Annexe 20.57)¹⁴⁹⁸. Ces lettres avaient systématiquement pour objet des détails d'ordre esthétique, dont le bestiaire de

¹⁴⁸⁹ Lettre à Virginie, 17 juillet 1859, I208.

¹⁴⁹⁰ Lettres à Arnauld, 11 octobre 1859 et 27 août 1860, I294-J6 ; lettre à Charles, 18 février 1860, I380.

¹⁴⁹¹ Lettre à Arnauld, 10 novembre 1863, L55.

¹⁴⁹² En novembre 1863, d'Abbadie « *discutait* [avec sa femme] *des plans de [leur] maison* » (L61). Plus tard, au sujet de la position des fenêtres du salon, afin de voir le phare de Biarritz, elle proposa certaines dispositions pour faire avancer le débat : « *Ma femme est portée à tenir à distance égale les fenêtres A, B, C et la porte du boudoir, quitte à se rapprocher du mur pour voir le clocher ou le phare* » (L344). Ou encore, les cabinets d'aisance aux abords de la bibliothèque furent également au cœur des discussions du couple (L352).

¹⁴⁹³ On se souvient qu'elle avait participé à un entretien avec Magne, au cours duquel elle avait quitté précipitamment le cabinet de l'architecte en raison de leur désaccord L243). Par exemple, d'Abbadie sollicita Bühler afin qu'il les arbitre sur deux croquis de façade de Viollet-le-Duc (Lettre à Bühler, 26 juillet 1864, L304).

¹⁴⁹⁴ « *pour entendre son avis sur des observations de détails* » (L254).

¹⁴⁹⁵ Par exemple, lettre à Arnauld, 6 novembre 1860, J73. Jusqu'à leur rupture, d'Abbadie consulta souvent ses frères pour tous ses projets immobiliers. On peut également supposer que les demandes de Virginie par le biais de d'Abbadie étaient pour ce dernier une manière polie de presser son frère de lui répondre.

¹⁴⁹⁶ Il considérait que la construction d'une maison représentait « *l'affaire la plus pressante et la plus épineuse qui puisse troubler le calme d'un ménage* » (L312).

¹⁴⁹⁷ Lettre du 12 octobre 1865 à Duthoit, n°19, CCC.

¹⁴⁹⁸ qui « *la chargeait* » d'écrire à sa place (Lettre du 7 février 1868, n°21, CCC).

l'escalier d'honneur, les armoiries, l'agencement des meubles ou les pentures de volets¹⁴⁹⁹. Elle n'intervint jamais, comme son mari, dans le domaine technique, ce qui illustre bien sa préoccupation du Beau conciliée à son souci de la vie pratique¹⁵⁰⁰. De fait, Virginie s'inquiétait de la tenue de sa maisonnée, dépendante de son organisation comme de ses décors, ce qui relevait traditionnellement de sa condition féminine. Mais, malgré son rôle décisionnaire, elle n'était pas l'interlocutrice privilégiée des architectes, bien que chacune de ses demandes ait été traitée avec grand soin et galanterie. D'autre part, elle fut très active à l'heure de se procurer des fournitures ou objets décoratifs dans les magasins parisiens, comme l'attestent les factures portées à son nom¹⁵⁰¹. Soignant son intérieur avec exemplarité, elle effectuait des sorties mondaines à l'apparence domestique, comme on se plaisait tant à le faire sous le Second Empire. Cette habitude et sa faible correspondance avec les maîtres d'œuvre témoignent d'une organisation familiale ancrée dans la tradition, où la femme choyait sa demeure.

Par ailleurs, s'il est un domaine où Virginie se distingua particulièrement, c'était celui de sa présence exemplaire sur le chantier. Dans les premiers mois des travaux menés par Viollet-le-Duc et Duthoit, elle se retrouva seule à la tête du chantier lorsque d'Abbadie s'absenta par obligation scientifique. Sans cesse préoccupée par la construction, elle ne se couchait qu'après une heure du matin et interrompit sa correspondance intime¹⁵⁰². De plus, c'était elle qui conservait les documents d'architecture¹⁵⁰³. Sa présence sur le chantier s'affirma plus systématiquement à compter de 1868, moment où elle prit l'habitude d'exercer elle-même la surveillance des ouvriers. Alors que d'Abbadie vaquait à ses occupations savantes, Virginie passait des heures entières sur le chantier, quelles que soient la pénibilité des conditions, en été comme en hiver, et au mépris de sa santé¹⁵⁰⁴. Conformément à la marche du chantier, elle supervisa dans un premier temps les travaux de gros œuvre, notamment la couverture de la chapelle et la pose des menuiseries¹⁵⁰⁵. Par la suite, elle présida aux travaux décoratifs, que ce soit la couture et la pose des textiles ou l'exécution des peintures de l'habitation et de la chapelle, et ce jusque dans les moindres détails tels les dorures de l'abside¹⁵⁰⁶. Elle coordonna ainsi la distribution des tâches et parfois la rémunération des ouvriers, mais aussi l'aménagement, par exemple le rangement de la bibliothèque, la réception du mobilier

¹⁴⁹⁹ n°19 à 26, CCC.

¹⁵⁰⁰ Sa seule demande non ornementale, concernant les abris pour chien, démontre amplement sa préoccupation de la vie domestique et de ses animaux (Lettre de 1868 à l'attention supposée de Duthoit, n°23, CCC).

¹⁵⁰¹ Par exemple, dans le carton n°6, reçus acquittés en 1877 : Brocard et Chenevière, passementerie d'ameublement, 27 avril 1877-31 juillet 1876,; Orfèverie Christofle, 19 mars 1877, Arch. Abbadia.

¹⁵⁰² L312. Néanmoins, cette phase de gros œuvre resta surtout supervisée sur place par d'Abbadie.

¹⁵⁰³ En 1869, « Le porte-feuille de ses lettres et plans s'enfle de jour en jour » (O217).

¹⁵⁰⁴ Souberbielle lui octroyait le « *métier d'architecte et de conducteur de travaux* » et, lors de la reconstruction de l'observatoire, l'imaginait « *surveillant avec le talent d'architecte émérite que nous lui connaissons tous les détails d'exécution* » (lettres de Souberbielle, 15 octobre 1874 et 9 février 1875, 152J623, APDA).

¹⁵⁰⁵ O279.

¹⁵⁰⁶ Entre 1869 et 1870, elle supervisa la couture des rideaux (O315) et discuta de la pose des textiles de la salle à manger et sa chambre avec Germond (P68). En 1869, elle supervisa les peintures de l'habitation (O353-381) puis entre 1871 et 1872 celles du vestibule et de la chapelle (Q86-116-128-131-136-140-147-222-242-243).

allemand ou les ultimes arrangements avant l'installation dans Abbadia¹⁵⁰⁷. En mai 1870, elle eut même un entretien particulier avec Duthoit et le tapissier pour prendre ses dispositions sur le chantier¹⁵⁰⁸. Son rôle devait lui sembler aisé dans la mesure où elle avait été une artiste polyvalente. Elle mania elle-même le pinceau lorsque les peintres ne comprenaient pas les tracés de certains poncifs¹⁵⁰⁹. Elle aida, de même, un métayer à poser le dallage de la chapelle, n'hésitant pas à se mettre à genoux malgré ses amples tenues, ce qui, au grand bonheur de d'Abbadie, présentait l'avantage d'économiser le coût d'un carreleur¹⁵¹⁰. D'autres fois, elle grimpait sur les échafaudages pour inspecter l'exécution des ouvrages. Elle fit ainsi à plusieurs reprises les frais de cet engagement physique, voire acrobatique. En 1865, en voulant vérifier la toiture avec son lévrier sous le bras, elle fut déséquilibrée par une bourrasque, chuta vers l'intérieur de l'échafaudage et se foula la cheville¹⁵¹¹ ; et à l'été 1871, elle marcha sur un clou acéré qui traversa sa chaussure et son pied¹⁵¹². Mais c'est l'exécution des peintures qui lui donna le plus de fatigue et de labeur, car elle distribuait les couleurs, examinait les dessins, définissait l'emplacement des teintes, calculait et négociait les volumes et les prix des fournitures et souffrait énormément du froid¹⁵¹³. L'avancement de ces travaux dépendaient à ce point de Virginie qu'ils furent repoussés de plusieurs mois au printemps 1872 parce qu'elle était souffrante¹⁵¹⁴. En conséquence, elle se résolut en 1873 à surveiller les travaux en étant assise sur une chaise¹⁵¹⁵. Cette année et la suivante, son corps était si las de ces efforts continus qu'elle tomba de nouveau malade pour de longs mois¹⁵¹⁶. Cependant sa santé n'altéra jamais sa volonté d'achever sa demeure, ce pour quoi elle se priva de voyages aux côtés de son époux¹⁵¹⁷. Malgré cette lourde charge, elle continua d'assumer son rôle de maîtresse de maison en recevant de nombreuses visites, illustrant la

¹⁵⁰⁷ Par exemple, elle s'occupa du transfert des livres (O315-P264), de la pose des stores et « *bien d'autres préliminaires* » avant l'installation (R395). De plus, certaines rétributions portent l'annotation « *par ordre de Madame* », ce qui est le cas des 5 francs donnés à Dithurbide « *pour avoir bien démoli un échafaudage* » (Livre de caisse Aragorri 1867-1881, p.66), des 10 francs aux ouvriers et domestiques « *pour vider des caisses à Abbadia* » (livre de caisse Aragorri 1867-1881, p.67), des 200 francs au menuisier Arcos (Livre de caisse Aragorri 1867-1881, p.90), ou des 900 francs au fournisseur de vitraux (cahier Etchepare 1881-1887, p.54-56-58).

¹⁵⁰⁸ P68-107

¹⁵⁰⁹ En l'occurrence, ceux de la chapelle (Q147).

¹⁵¹⁰ P333. Le 7 mai 1871, d'Abbadie racontait que Virginie avait les mains abîmées et douloureuses à cause du ciment utilisé pour dallier, mais qu'ils économisaient ainsi les 600 francs demandés par un professionnel (P303).

¹⁵¹¹ Anecdote comptée à Sélima le 31 octobre 1865 (O200). Virginie ajoutait un commentaire empli d'autodérision : « *le secrétaire embrasse la sœur Céline et lui fait observer qu'elle serait au désespoir si elle venait à parler de sa sottise chute qui nécessiterait des commentaires et des explications sans fin ; le mal du reste n'est pas grand et rend l'union du ménage plus frappante puisque l'un traîne la jambe gauche et que l'autre tient en l'air la jambe droite* ». Il ne sera pas étonnant de la voir quelques années plus tard escalader les pyramides d'Égypte toujours vêtue de ses imposantes parures » (Album d'Orient de 1884-1885, Arch. Abbadia).

¹⁵¹² Raconté le 30 août 1871 à Suzy Sicar (P368).

¹⁵¹³ Q86-131. Ainsi Souberbielle la félicita « *du bon marché qu'elle [avait] su faire pour décorer sa chapelle. Faire très bien et pas cher, c'est admirable* » (lettre de Souberbielle, 20 janvier 1872, 152J623, AD64).

¹⁵¹⁴ Q209-212.

¹⁵¹⁵ Raconté à Suzy Sicar (R102-118).

¹⁵¹⁶ D'Abbadie raconta à Radau que « *sa femme est fort souffrante de son trop de zèle à vouloir finir cette maison* » (Q20). A la même période, il disait à Perrey qu'elle était malade depuis cinq mois (Q61).

¹⁵¹⁷ Ce fut le cas pour un voyage à Paris début 1872, car elle surveillait les peintures du vestibule (Q70), ou d'un autre à Bordeaux en 1872 avec l'astronome Perry car celles de la chapelle étaient en cours (Q222).

mode des tournées de château dans le milieu romantique et confortant la réputation des d'Abbadie au sein de la société¹⁵¹⁸.

Par conséquent, l'implication de Virginie se caractérise par une dimension presque charnelle. Malgré la présence de Dartigues, elle endossa, plus encore que d'Abbadie, le rôle de maître d'œuvre, car elle était au contact direct des ouvriers et de la matière. Ses attitudes, notamment sa contribution personnelle aux travaux, témoignaient d'une personnalité déterminée et moderne, prête à rompre, dans une certaine mesure, avec les codes de la bienséance. Pourtant cette implication, quoique sous une forme singulière, révèle une fois de plus l'organisation d'une société encore réductrice de la liberté de la femme. Si Virginie se préoccupait à ce point du chantier, c'était parce que la maison incarnait le domaine féminin. Il n'était d'ailleurs pas rare pour une femme de contribuer plus ou moins fortement à la décoration de sa demeure. A Roquetaillade, Geneviève de Mauvezin avait l'habitude de correspondre avec Duthoit¹⁵¹⁹. A Pupetières, la sœur du commanditaire, Stéphanie de Virieu, faisait même figure d'exception puisque, en sa qualité d'artiste peintre, elle imagina certains décors¹⁵²⁰. Comme ses contemporaines, Virginie était ainsi le garant du bon goût et de la respectabilité de son foyer aux yeux de la société. Si la condition féminine était en passe d'évoluer mais restait restreinte socialement, l'épouse de d'Abbadie, à l'instar de toute femme de son siècle, s'arrogeait l'unique avantage de l'intime et du « *ministère intérieur* »¹⁵²¹. Néanmoins les hommes n'étaient jamais loin, notamment pour discuter avec les artisans et, également, inspecter les travaux¹⁵²².

Que ce soit à Roquetaillade, Pupetières ou Abbadia, la présence féminine plus ou moins affirmée annonce les progrès en terme de liberté des femmes à partir de la seconde moitié du XIXe siècle¹⁵²³. Quant à d'Abbadie, sa présence quasiment exclusive à la construction du premier observatoire et des aménagements du second lieu d'étude témoigne naturellement de son statut de savant, seul détenteur des compétences en terme de dispositions scientifiques. En outre, celui-ci faisait en sorte, par son contrôle compulsif des dépenses, des hommes et de la qualité architectonique de l'édifice, d'assurer métaphoriquement la stabilité et la subsistance de son foyer. En somme, la répartition des rôles des époux d'Abbadie sur le chantier de leur demeure se révèle éloquente sur le plan symbolique, car significative de l'organisation sociale postrévolutionnaire.

¹⁵¹⁸ Entre juillet et octobre 1874, d'Abbadie compta plus d'une centaine de visiteurs reçus par son épouse (S17).

¹⁵¹⁹ GARDELLES J., LASSERRE J.-C., MARQUETTE J.-B., 1981, p.77-116 ; Notes de Mme de Mauvezin sur une visite de Viollet-le-Duc à Roquetaillade, s.d., Arch. Roq.

¹⁵²⁰ Notamment de la chambre des diables (dans l'attente de la publication prochaine d'une monographie : communication personnelle d'Aymar de Virieu, avril 2011 ; Présentation et historique de Pupetières, réf. du 22 mars 2012. URL : pupetieres.jimdo.com). Artiste peintre, elle était une ancienne élève de David.

¹⁵²¹ MARTIN-FUGIER A., « La maîtresse de maison » in ARON J.-P., 1980, p.117-134.

¹⁵²² Lodoïs de Mauvezin ne manqua qu'une visite de Viollet-le-Duc parce qu'il était souffrant (Journ. Int. Mme de Mauvezin, Arch. Roq.). Comme exposé plus haut, d'Abbadie était en étroit rapport avec tous les intervenants.

¹⁵²³ SEGALIN M., 1995.

5. Le choix d'un devenir : la donation d'Abbadia à l'Académie des Sciences

La construction non encore achevée, le château d'Abbadia offrit ses murs et ses décors à la vie du couple d'Abbadie en octobre 1874. Ces derniers ayant grandement avancé en âge, la question de la transmission de cet impressionnant patrimoine s'imposa rapidement. Sans descendance et entretenant des rapports familiaux houleux, qui d'Abbadie allait-il faire bénéficier de cette œuvre d'une vie ? Quelles allaient être les circonstances et les particularités de cette transmission ? Ce sujet correspond à l'ultime étape de « vie commune » entre Abbadia et ses commanditaires.

D'un point de vue juridique, les héritiers de d'Abbadie étaient ses frères et sœurs. En raison de la complication de leurs relations, celui-ci prit, dès 1865, des dispositions testamentaires inévitables envers eux, mais, du moins, les intégrait-il encore à sa succession. Campé sur ses positions quant à Arnould et Charles, il les déshérita d'abord avant de leur réserver son argenterie¹⁵²⁴. Ses sœurs, en particulier Sélima, « *sa sœur aimée* »¹⁵²⁵, étaient bien mieux loties, car elles ne perdirent jamais son estime. En 1865, il leur promettait d'importantes pensions viagères ou sommes d'argent, type de legs qu'il destinait également à cette époque à ses deux filleuls, Antoine Hiriart et René Antoine Exelmans. En outre, il fit logiquement de Virginie sa légataire universelle et la chargea, à ce titre, de perpétuer son engagement pour la langue basque¹⁵²⁶. Quoique inéquitable, ce mode de transmission restait conforme aux traditions successorales de l'époque dans la mesure où il associait ses héritiers les plus proches du point de vue familial et social. Dix ans plus tard, la rupture franche avec ses frères et ses beaux-frères conduisit à l'évolution radicale de ses volontés testamentaires intégralement en faveur de Virginie, seule personne qu'il estimait digne de confiance et désintéressée. Il semble par ailleurs que celle-ci ait exercé une influence dans les choix successoraux qui se concrétisèrent ultérieurement¹⁵²⁷.

Toutefois d'Abbadie réfléchit continuellement à la meilleure manière de transmettre son patrimoine. Le temps passant, les disparitions d'Eliza, en 1876, et de Sélima, en 1891, puis d'Arnould, en 1893, contribuèrent à bouleverser ses dispositions testamentaires plutôt qu'à les simplifier. Le décès de ses sœurs posait peu de problèmes d'héritage puisqu'elles n'avaient pas de descendance, ce qui ne fut pas le cas de celui d'Arnould, père de neuf enfants. En une trentaine d'années, d'Abbadie rédigea de nombreux testaments désignant

¹⁵²⁴ M125.

¹⁵²⁵ 1.09, CCIO.

¹⁵²⁶ Pour Eliza et Julienne, une pension viagère de 2.000 francs chacune ; pour Sélima, 20.000 francs ; pour Antoine Hiriart, un viager de 200 francs et pour Antoine Exelmans un viager de 1.000 francs (M105).

¹⁵²⁷ comme le sous-entend la dernière phrase du testament de 1875 : « *Je lègue à ma femme Denise Virginie, née Vincent de Saint-Bonnet, tout ce que je possède en ce monde et lui recommande de faire son testament dans le mois qui suivra mon décès. Elle s'empressera d'y suivre l'exécution de mes projets tels qu'elle me les a inspirés. Fait à Paris ce vingt-sept juin de l'an de Grâce mil huit cent soixante-quinze* » (S92).

systématiquement Virginie pour légataire universelle. Cette profusion s'explique par les dispositions du Code Civil, spécifiant que le légataire universel était en droit d'entrer en possession de ses biens de manière immédiate à la seule condition que le testament ait été produit dans un délai d'un an précédant le décès. D'Abbadie évitait ainsi à son épouse des difficultés supplémentaires dans ses règlements successoraux¹⁵²⁸. Cependant, tout en la conservant comme légataire universelle, il opta finalement pour le système de la donation par réserve d'usufruit¹⁵²⁹. Cela lui permettait de conserver la jouissance de ses biens jusqu'à son décès et celui de son épouse, tout en évitant à son donataire le paiement de lourds droits de succession¹⁵³⁰. Choix extrêmement rare, d'Abbadie désigna pour donataire l'Académie des Sciences, « *ce corps d'élite qui a pour lui le passé, le présent et l'avenir* »¹⁵³¹. Cela témoigne de la dimension culturelle fondamentale de ce don ainsi que de sa volonté de contribuer à l'intérêt général par l'avancement des sciences. Au XIXe siècle, seul le duc d'Aumale avait procédé à une transmission de tout son patrimoine au profit de l'Institut de France, avec son somptueux domaine de Chantilly. Il n'est d'ailleurs pas exclu que cette donation, effectuée entre 1884 et 1886, ait influencé d'Abbadie, récalcitrant à transmettre ses biens à sa famille. Du moins le legs du duc d'Aumale servit-il de référence administrative et juridique à celui d'Abbadie et ceux qui suivirent au XXe siècle. En conséquence, le savant basque était à l'origine du second don de propriété en faveur de cette institution depuis sa création en 1795, ce qui constituait un réel évènement¹⁵³².

En tant que juriste et ayant consulté des experts, d'Abbadie avait su cibler les avantages de la donation envers une institution. Non seulement elle pouvait servir l'intérêt général, mais elle proposait aussi un cadre sécuritaire pour ses volontés grâce à la production obligatoire d'un acte notarié et de la possibilité de clauses spécifiques. Il lui était ainsi permis de continuer à maîtriser ses biens à titre posthume puisque le non-respect des clauses était susceptible d'entraîner, pour le donataire, la privation de son bien au profit des légataires universels du testateur¹⁵³³. En 1893, d'Abbadie déposa son premier projet de donation, conçu avec le notaire Guérin. Le document évoquait une donation entrevifs de la totalité de son patrimoine mobilier et immobilier d'Urrugne, d'Hendaye et d'Arrast, aussi bien civil que scientifique, ainsi

¹⁵²⁸ Le legs universel est traité dans le Code Civil à partir de l'art. 1003.

¹⁵²⁹ La donation est définie par l'article 901 et les suivants dans le Code Civil.

¹⁵³⁰ POULOT D., *Patrimoine et musées, l'institution de la culture*, Hachette supérieur, Paris, 2001.

¹⁵³¹ Il inscrivit cette phrase dans l'acte de donation (Acte de donation, 1896, dossier 1, Carton donation).

¹⁵³² L'Institut de France fit également l'objet de donations mobilières, financières et d'immeubles de rapport. Mais en termes de propriété immobilière personnelle, les donations à son égard se développèrent surtout au fil du XXe siècle. De nos jours, cette institution – c'est-à-dire l'Institut et ses cinq académies – est ainsi propriétaire de quatorze châteaux et manoirs et des musées Marmottan et Jacquemard-André. Hormis le domaine de Chantilly, ses propriétés se composent entre autres de la maison de Claude Monet à Giverny, de la maison Louis Pasteur à Arbois, du manoir de Kérazan à Loctudy, de la villa Ephrussi de Rothschild à Saint-Jean-Cap-Ferrat ou encore du château de Langeais (MARCO F., *Musées, gestion déléguée et curiosités institutionnelles de l'Institut de France*, mémoire de Muséologie, sous la direction de FROMANGEAU J., Ecole du Louvre, Paris, 2007).

¹⁵³³ POULOT D., 2001 ; MARCO F., 2007, p.35-40.

que de valeurs financières et de propriété intellectuelle¹⁵³⁴. Imposés par le cadre législatif afin de garantir l'autonomie des biens légués, les valeurs financières ainsi que les revenus des terres agricoles étaient destinés, comme dans le cas de Chantilly ou du manoir de Kérazan en Bretagne, à l'entretien et au fonctionnement de ce patrimoine¹⁵³⁵. A l'instar de son illustre prédécesseur, d'Abbadie imposa de nombreuses clauses visant à faire perdurer son éthique à travers ses biens, d'où émerge le principe à Abbadia, comme à Chantilly, de pérennité de la mémoire savante. D'Abbadie imitait ainsi toutes les modalités du don du duc d'Aumale, avec toutefois ses propres spécificités¹⁵³⁶. Son objectif premier était de faire d'Abbadia un centre scientifique, actif dans la recherche astronomique et géophysique et, malgré sa situation provinciale, à portée internationale. Cependant, il consentit à une ouverture vers d'autres disciplines à la condition d'en exclure la vivisection, ce qui n'était pas étonnant venant d'un clérical interdisant, de surcroît, la chasse sur ses terres¹⁵³⁷. Le pilier de cette clause était la constitution d'un catalogue de cinq cents mille étoiles à partir de son observatoire décimal, qu'il demandait de mettre à jour tous les cinquante ans¹⁵³⁸. Par ailleurs, d'Abbadie faisait de l'ampleur de cette tâche un argument pour imposer une deuxième clause fondamentale, qui consistait à confier ces travaux à un ordre religieux en raison de son entière disponibilité morale. Cette condition sans précédent se révélait bien surprenante dans le cadre d'une donation d'intérêt général, profitable à une institution publique, dans un contexte de laïcité où la France marchait vers la séparation imminente de l'Eglise et de l'Etat. D'Abbadie allait en outre au-devant des difficultés de concilier recherche savante et idéologie religieuse pour les autorités ecclésiastiques, malgré leurs progrès en la matière au fil du XIXe siècle. Là où le duc d'Aumale était motivé par la neutralité de l'Institut vis-à-vis du pouvoir¹⁵³⁹, d'Abbadie conférait donc à son legs une dimension politique en unissant les pouvoirs temporel et religieux. Par ailleurs, ce projet comportait une importante part de transmission des connaissances, en dévoluant Abbadia à la formation des explorateurs géographes de l'Afrique en terme de cartographie¹⁵⁴⁰. Il comptait, de plus, faire du château un centre de recherche philologique basé sur ses précieuses collections basque et éthiopienne¹⁵⁴¹. Mais il ne se contenta pas d'exposer des prérogatives d'ordre scientifique. Dans son idée autrement

¹⁵³⁴ Ce projet de donation mentionnait : cent actions nominatives de la Banque de France, ses biens immobiliers personnels comprenant le château d'Abbadia, Aragorri et la maison Abbadia d'Arrast ainsi que les trente-cinq métairies de Subernoa excepté celle d'Azcube (Projet d'acte de donation, 1893, Carton Donation).

¹⁵³⁵ BABELON J.-P., 2008, p.220-229 ; MARCO F., 2007, p.38-39. Tout legs de cette envergure à l'Institut de France doit être assorti d'une fortune, ce qui permet la création d'une fondation en vue de la gestion du bien.

¹⁵³⁶ BABELON J.-P., *Le château de Chantilly*, Scala/Domaine de Chantilly, Paris, 2008, p.220-229.

¹⁵³⁷ En 1875, d'Abbadie déclara en effet avoir interdit la chasse sur son domaine depuis plus de seize ans (R65).

¹⁵³⁸ Dans cette optique, il dictait même les techniques d'observation, l'impression des documents dans les locaux d'Abbadia et leur diffusion vers les observatoires décimaux internationaux.

¹⁵³⁹ BABELON J.-P., 2008, p.220-229. Le duc d'Aumale opta pour l'Institut car « *sans se soustraire aux transformations inévitables des sociétés, [il] échappe à l'esprit de faction comme aux secousses trop brusques, conservant son indépendance au milieu des fluctuations politiques* ». Il constituait selon le meilleur garant de la pérennité et de l'unité de son patrimoine. Un tel parti pris s'explique par les conditions de ce legs alors que les députés venaient de voter des lois d'exil envers les princes de France.

¹⁵⁴⁰ Il préconisait une formation de deux mois à l'observation des longitudes, des latitudes et des azimuths.

¹⁵⁴¹ En vue de leur préservation, il imposait des conditions de consultation drastiques, obligatoirement dans Abbadia et sous la surveillance d'une tierce personne.

philanthropique, il préconisait d'utiliser une partie des revenus des actions de la Banque de France pour prolonger ses œuvres de charité au Pays basque, assurer l'entretien médical des métayers d'Abbadia et l'attribution de prix littéraires basques à hauteur de mille cent francs annuels¹⁵⁴². Son ultime volonté recommandait l'emploi exclusif de métayers basques, parce qu'il souhaitait « *conserver en France la vitalité de ce petit peuple honnête, original, énergique et fier, dont [il s'honorait] d'être le fils* »¹⁵⁴³. En somme, il proposait un acte de donation à la fois propice au développement des sciences, régionaliste, cléricale et profondément moraliste. En dépit des apparences, ces conditions ne sont pas plus sévères que celles du legs du duc d'Aumale, qui proscrivit toute modification architecturale ou muséographique dans son château¹⁵⁴⁴. Elles ne font que révéler la réalité et la valeur de son patrimoine.

Malgré la marge de manœuvre offerte par le cadre juridique, des difficultés entravèrent la validation de ce projet. Il connut des obstacles de deux ordres : familiaux, avec l'opposition de Charles et des héritiers d'Arnauld ; juridique et administratif, car un tel projet, dans la mesure où il concernait une institution publique, impliquait, entre autres étapes administratives, l'aval du Conseil d'Etat. En plus de ses notaires et avocat, d'Abbadie travailla concrètement à ce projet avec Xavier Charmes, juriste de l'Institut¹⁵⁴⁵. L'Académie des Sciences soumit au Conseil d'Etat le projet de donation en présence des notaires Péronne et Robin à l'été 1894¹⁵⁴⁶. Du point de vue du droit, les volontés d'un homme ne sont pas toujours traduisibles. Après examen approfondi, la plus haute autorité nationale demanda d'importantes modifications, motivées probablement par la charge financière que tout ce patrimoine représentait. Il refusa le don du domaine d'Abbadia d'Arrast, les modalités d'exploitation des terres de Subernea et la distribution de prix annuels basques¹⁵⁴⁷. L'Etat exigeait de cette donation qu'elle ne porte que sur le château, son observatoire et les terres environnantes constituant « *une zone de protection* » pour ce dernier et une éventuelle ressource financière. En 1894, le Conseil d'Etat refusa donc à l'Académie des Sciences le droit d'accepter la donation dans ces conditions.

Un second projet fut déposé au Conseil d'Etat le 5 janvier 1895, moment où les héritiers indirects de d'Abbadie manifestèrent officiellement leur opposition. Charles et les enfants d'Arnauld souhaitaient empêcher la donation qui, malgré l'inexistence de liens affectifs avec

¹⁵⁴² Il s'agissait d'assumer les frais « d'abonnement » du médecin et la prise en charge des coûts chez le pharmacien, ainsi que de consacrer 4.000 francs par an aux pauvres de la région.

¹⁵⁴³ D'Abbadie recommandait en outre l'utilisation de 4.000 francs supplémentaires par an pour des œuvres charitables spécifiques (Projet acte de donation, 1893, carton donation).

¹⁵⁴⁴ BABELON J.-P., 2008, p.228-229.

¹⁵⁴⁵ Dossier Xavier Charmes, 152J163, APDA.

¹⁵⁴⁶ Acte de donation, 1896, Carton Donation. Toutefois le notaire Guérin assista aux comparutions suivantes.

¹⁵⁴⁷ Ces modalités d'exploitation concernaient la main d'œuvre obligatoirement basque, la culture des terres.

leur oncle, aurait lieu à leur détriment¹⁵⁴⁸. Leur principal argument reposait sur la ruine d'Arnauld, dont l'héritage ne suffisait pas à leur assurer une situation matérielle convenable¹⁵⁴⁹. Il était cependant bien prévisible que cette contestation se révélerait improductive. Dans un tel cas de figure, le Code Civil n'était favorable qu'aux héritiers réservataires, c'est-à-dire aux descendants directs, au conjoint ou au légataire universel, en l'occurrence Virginie. D'Abbadie, qui avait rompu avec Charles et ne connaissait pas ses neveux et nièces, était donc parfaitement dans son droit en les déshéritant¹⁵⁵⁰. Néanmoins il fut indispensable pour Boivin-Champeaux d'étudier l'intégralité des successions et des transferts de valeurs de la famille d'Abbadie depuis le décès d'Arnauld-Michel. Des années de querelles avaient eu raison de la clémence de d'Abbadie, fortement contrarié par cette volonté de s'accaparer ses biens et de les détourner de la science¹⁵⁵¹. Au final, la requête de ces héritiers fut rejetée, car ils ne pouvaient juridiquement ni contester le legs universel à l'attention de Virginie ni, en tant qu'héritiers indirects, une quelconque donation. Le 25 juillet 1895, le second projet de donation, soumis par Péronne, fut examiné par le Conseil d'Etat. Celui-ci fut approuvé le 9 novembre par un décret présidentiel signé de la main du Président de la République Félix Faure et de son ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, Emile Combes¹⁵⁵². En plus de ses biens immobiliers et mobiliers de Subernoia et de cent actions de la Banque de France représentant une valeur de 400 000 francs, d'Abbadie cédait à l'Académie des Sciences ses huit volumes de manuscrits de voyage¹⁵⁵³ et ses droits de propriété sur vingt de ses ouvrages¹⁵⁵⁴. En termes scientifiques, le donataire était tenu de constituer à Abbadia un catalogue d'étoiles « *le plus complet possible* » ainsi que des études sur l'intensité de la gravité locale. Le Conseil d'Etat maintint également l'interdiction de vivisection, mais aussi de la chasse. Il accepta finalement, en tant que condition de la donation, la distribution annuelle de prix basques, qui perdura jusqu'au début

¹⁵⁴⁸ Brouillon de Virginie et Antoine d'Abbadie ; lettre de Boivin-Champeaux, 12 janvier 1895, 1.03, CCCIO ; Lettre à Xavier Charmes, 8 janvier 1895, 152J163, AD64.

¹⁵⁴⁹ Il semble en effet qu'Arnauld ait éprouvé des difficultés de gestion de ses biens immobiliers et mobiliers à partir de 1871, ce qui est illustré par ses huit péremptions d'hypothèques, effectuées entre 1871 et 1890 (registre des hypothèques, doc. Abbadia). Ce point serait toutefois intéressant à approfondir car Arnauld procédait aux mêmes dates et pour les mêmes sommes à l'acquisition de terres. Cela pourrait s'expliquer par la nécessité d'apporter à ses créanciers des garanties autres que son bien d'Elhorriemborda. Par ailleurs, répondant aux questions de son avocat, d'Abbadie contesta âprement les difficultés financières de son frère et de ses descendants. Il indiqua notamment que certains d'entre eux étaient mariés et il remettait en question cette supposée ruine par des calculs estimatifs relativement précis (Lettre à Boivin-Champeaux, 1.01 et 1.02, CCCIO).

¹⁵⁵⁰ Code Civil, art.912 et suivants ; lettre de Boivin-Champeaux, 12 janvier 1895, 1.03, CCCIO.

¹⁵⁵¹ « *En dressant des obstacles à mon désir si légitime de faire continuer mes travaux après moi, mes adversaires ajoutent un grief grave à tous ceux du passé et me poussent naturellement davantage à disposer de toute ma fortune en dehors d'eux* » (lettre à Boivin-Champeaux, p.6, 1.01 et 1.02, CCCIO).

¹⁵⁵² Acte de donation, 1896, dossier 1, carton donation.

¹⁵⁵³ Aujourd'hui conservés à la BnF : Eth. Abb. 265-266-267-268-269-270-279-280.

¹⁵⁵⁴ Etudes grammaticales sur la langue euskarienne, Sur le tonnerre en Ethiopie, Catalogue raisonné de manuscrits éthiopiens, Résumé géodésique et positions déterminées en Ethiopie, Travaux récents sur la langue basque, sa traduction latine du manuscrit du Pasteur Hermas, L'Arabie à propos du voyage de M. Palgrave, Instructions pour les voyages d'exploration, Monnaie des rois d'Ethiopie, L'Abyssinie et le roi Théodore, Etude sur la verticale, Notices sur les langues de Kam, Géodésie d'Ethiopie, Observations relatives de physiques du globe faites au Brésil et en Ethiopie, Les causes actuelles de l'esclavage en Ethiopie, Instruments à employer en voyage, Sur les Oromo ou Galla grande nation africaine, Dictionnaire de la langue amarinnna, Géographie de l'Ethiopie, Conquête de l'Abyssinie (Acte de donation, 1896, dossier 1, carton donation).

des années 1930. Mais la volonté de confier les travaux scientifiques à un ordre ecclésiastique ne put être reconnue, ni même mentionnée comme une clause imprescriptible, ce qui répondait des avancées de la laïcité dans le régime politique français. Enfin, dans l'optique de l'efficacité scientifique d'Abbadia, le Conseil d'Etat imposa une constitution de servitude qui proscrivait, sur le domaine, toute industrie, voie ferrée ou activité émettant des vibrations susceptibles de perturber les observations ; disposition résultant de l'expérience personnelle de d'Abbadie à l'arrivée du chemin de fer. Lors de sa séance du 18 novembre 1895, l'Académie des Sciences vota à l'unanimité l'acceptation de la donation de d'Abbadie et délégua son secrétaire perpétuel, Bertrand, pour la signature de l'acte le 17 février 1896¹⁵⁵⁵. Comme l'exige tout acte de donation, le non-respect des clauses imposées pourrait voir le nouveau propriétaire destitué de ces possessions au profit du légataire universel du donateur, puis des héritiers dudit légataire universel¹⁵⁵⁶.

L'Académie des Sciences entra en pleine possession du domaine d'Abbadia au décès de Virginie en mars 1901, quatre ans après le domaine de Chantilly. Bien que tous les désirs de d'Abbadie ne purent figurer dans l'acte officiel, le Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences fit des promesses verbales engageant également ses successeurs et visant au respect des volontés de son donateur¹⁵⁵⁷. C'est pourquoi, tant que l'observatoire fut en état de fonctionner, l'académie plaça à sa tête un ecclésiastique scientifique, situation tout à fait exceptionnelle. Le premier, formé par d'Abbadie lui-même, était un prêtre oratorien flamand, Vershaffel, qui dirigea le site et ses six astronomes majoritairement basques jusqu'en 1922 (Annexe 2.21)¹⁵⁵⁸. Lui succédèrent les abbés Calot, Foursac et le chanoine de Magondeaux, qui travailla à l'observatoire d'Abbadia de 1958 jusqu'à sa fermeture en 1975, puis continua d'y effectuer des tâches administratives et y célébra la messe jusqu'à sa mort en 1994¹⁵⁵⁹. Du point de vue scientifique, on procéda à Abbadia à l'observation de plus de cent mille étoiles, dont les catalogues étaient effectivement imprimés sur place¹⁵⁶⁰. Ces travaux astronomiques ne furent suspendus que par l'occupation allemande durant la Seconde Guerre Mondiale. D'autre part, l'observatoire eut à subir les conséquences des progrès exponentiels de l'instrumentation scientifique au XXe siècle. Si, dans un premier temps, les équipements furent modernisés de 1958 à 1964¹⁵⁶¹ et permirent son rattachement à l'observatoire de

¹⁵⁵⁵ Acte de donation du 26 juillet 1895 ; Acte de donation, 1896, dossier 1, carton donation.

¹⁵⁵⁶ Dans un premier temps, c'est Virginie qui aurait été bénéficiaire de cette déchéance de propriété. A sa mort, il s'agissait de sa légataire universelle, sa nièce Camille Vincent de Saint-Bonnet, puis, après la disparition de cette dernière, son propre légataire universel et ainsi de suite (Lettre de Péronne, 22 janvier 1929, Carton donation).

¹⁵⁵⁷ Lettre de Bertrand, le 4 février 1896, Carton donation.

¹⁵⁵⁸ COLLARD A., « L'abbé Aloys Vershaffel (1850-1933) » in *Ciel et Terre*, vol.49, 1933, p.88-92.

¹⁵⁵⁹ Magondeaux était assisté de deux astronomes, Etchegorry et Martin Tellechea, issu d'une famille au service des d'Abbadie (TELLECHEA M., *L'observatoire d'Abbadia*, note du 9 novembre 1984, non publié, doc. Abbadia).

¹⁵⁶⁰ Environ 42.000 étoiles furent répertoriées entre 1899 et 1932.

¹⁵⁶¹ Avec le regain d'intérêt pour le patrimoine astronomique à la fin des années 1990 (BOISTEL G. (dir.), 2001), décision fut prise d'inventorier les instruments d'Abbadia, qui représentent « *trois générations successives de la chaîne des mesures du temps* », une part non négligeable de l'histoire des sciences contemporaines (SOULU F.,

Floirac (Gironde) en tant qu'antenne du CNRS, la désuétude du site le contraignit à cesser son activité en 1975¹⁵⁶². Quant aux recherches géophysiques préconisées par d'Abbadie, elles furent abandonnées dès le décès de son épouse, acte symbolisé par la destruction quasi-intégrale de son original pilier nadiral en 1902¹⁵⁶³. Quant aux collections basque et éthiopienne, par mesure de conservation, elles furent transférées au département des Manuscrits Orientaux de la Bibliothèque nationale de France dès 1902, faisant ainsi échouer l'idée de centre de documentation spécialisé¹⁵⁶⁴.

Les souhaits de d'Abbadie étaient symptomatiques de son époque, voire de sa jeunesse¹⁵⁶⁵, mais il fallut adapter le patrimoine d'Abbadia, intellectuel, scientifique ou culturel, aux évolutions de la société. Si une partie de ses désirs ne put être pérennisée, cela fut rendu possible par une prédisposition juridique prévoyant la révision de certaines conditions de la donation si elles sont irréalisables ou susceptibles de causer des dommages¹⁵⁶⁶. Aussi, bien que l'Académie des Sciences poursuivit autant possible les activités scientifiques à Abbadia, il lui fut difficile de conserver la totalité de la propriété en raison des évolutions économiques et administratives de la société, car l'entretien et la gestion d'un tel domaine était à la fois complexe et onéreux. Aussitôt après le décès de Virginie, le château fut loué à une famille pendant au moins deux ans¹⁵⁶⁷. Puis l'Académie des Sciences commença à vendre des parcelles du domaine dès 1905¹⁵⁶⁸. A peine une décennie après la disparition de Virginie, elle procéda à une vente massive de terrains au profit de la Foncière d'Hendaye, qui bénéficia de considérables plus-values à leur revente entre 1925 et 1927 en anticipant le crash boursier du Jeudi Noir. En 1911, la Foncière d'Hendaye était donc entrée en possession d'une partie non négligeable du domaine d'Abbadia pour la somme de 655 554 francs¹⁵⁶⁹. Anticipant délibérément ou fortuitement les difficultés économiques liées à la Première Guerre Mondiale, entre 1905 et 1912, l'Académie des Sciences céda à la vente, hormis les parcelles de la

« Antoine d'Abbadie et la mesure du temps », in *Le Festin*, n°41, printemps 2002, p.6). Ces instruments ont été classés au titre des Monuments Historiques en novembre 2001.

¹⁵⁶² De 1958 à 1964, l'observatoire d'Abbadia participa au programme international « S.R.S. » sous la direction d'un certain Walter Scott, une homonymie qui aurait certainement séduit le romantique d'Abbadie. Puis il participa au programme japonais « P.Z.T. » (TELLECHEA M., 1984).

¹⁵⁶³ Cependant les avancées de la technologie moderne ont permis à Abbadia de renouer avec cette vocation géophysique depuis 2010. L'Institut de Physique du Globe de Paris procède, grâce à l'installation de capteurs dans la base souterraine conservée de la nadirane et à un écran de contrôle dans l'observatoire, à l'étude du mouvement des marées, des microsecousses sismiques, des déviations de la verticale et de l'interaction des rayons du soleil. Ce projet est à l'initiative de F. Beauducel, géophysicien du globe à l'IPGP, M.-F. Esnault, C. Brunet, et J.-L. Le Mouél et J.-P. Poirier, membres de l'Institut (BEAUDUCEL F., POIRIER J.-P., 2011).

¹⁵⁶⁴ CHAINE M., 1912.

¹⁵⁶⁵ Nous ne faisons ici qu'effleurer le sujet dans la mesure où il sera traité dans la troisième partie de cette thèse.

¹⁵⁶⁶ MARCO F., 2007, p.36-37.

¹⁵⁶⁷ Lettres à Jeanne d'Auxhillion, Fonds VB.

¹⁵⁶⁸ Entre 1910 et 1913, l'Académie des Sciences vendit 16292 m² aux notables locaux Martinet, Michel Léon Faisans, Etienne Laulhé et Fernand Camino (Note sur le domaine d'Abbadia pour Mr Emile Picard, 28 juillet 1917, contrats divers, carton donation).

¹⁵⁶⁹ Note sur le domaine d'Abbadia pour Mr Emile Picard, 28 juillet 1917, contrats divers, carton donation ; « Le procès d'Abbadie d'Arrast contre l'Académie des Sciences », extrait de journal non référencé, 1929, doc. Abbadia. Cet article indique que, lors de ces reventes, le prix moyen de l'hectare était cinquante-sept fois supérieur au prix d'achat, certains terrains atteignant 500.000 francs l'hectare. Si la hausse des prix à la fin des années 1920 est incontestable, il conviendrait de vérifier ces chiffres à la Conservation des Hypothèques.

Foncière, pour environ 143 945 francs de terrains. Et, en 1911, elle mit une partie de ses terres en location par le biais d'un bail de trente ans, toujours au profit de la Foncière d'Hendaye, qui établit un golf sur les étendues verdoyantes de la pointe Sainte-Anne ainsi que son club-house, à seulement quelques mètres de la tour Sud du château et en partie dans l'allée d'entrée (Fig.88)¹⁵⁷⁰. A la fin des années 1920, le morcellement du domaine incita les descendants d'Arnauld à ester en justice l'Académie des Sciences pour non-respect des clauses de la donation, et ce en vue de réclamer ce qu'ils estimaient être leur héritage. Ils perdirent de nouveau leur procès, d'abord parce qu'il n'existait aucune condition d'inaliénabilité dans l'acte de donation, ensuite parce qu'ils ne pouvaient en aucun cas se constituer comme les ayant-droits de d'Abbadie, car seule la légataire universelle de Virginie pouvait y prétendre¹⁵⁷¹. Quant à l'exploitation du golf, elle fut suspendue à la fois par la fin du bail et par la Seconde Guerre Mondiale. Le mur de l'Atlantique s'étendit jusque sur les terres d'Abbadia où végètent encore de nombreux blokhaus. Le château fut occupé par les officiers allemands, comme centre de commandement et résidence, sans toutefois subir de dommages¹⁵⁷². A l'issue de la guerre, l'explosion des blokhaus, à quelques mètres de l'aile Sud et de la chapelle, pulvérisa les vitraux du vestibule et du sanctuaire¹⁵⁷³. Seuls ceux de la chapelle furent immédiatement réparés et une restauration discutable des décors eut lieu dans les années 1950, témoignant de la reconstruction du pays. Cela mettait, en outre, en lumière l'évolution de la perception du château et du patrimoine dans les consciences, et ce, avant de voir, pourtant, les prairies du domaine transformées en camping dans les années 1960 (Fig.89). Autrefois demeure d'un homme, à l'instar du château de Chantilly ou des maisons de Monet à Giverny et de Pasteur à Arbois, il devint un bien patrimonial à la fois culturel et scientifique¹⁵⁷⁴.

¹⁵⁷⁰ Documents photocopiés issus de la Conservation des Hypothèques de Muret, doc. Abbadia.

¹⁵⁷¹ « Le procès d'Abbadie d'Arrast contre l'Académie des Sciences », extrait de journal non référencé, 1929 ; Lettre de Raimond Péronne, 1929, carton donation ; registre des hypothèques, doc. Abbadia. En 1902, Camille Vincent de Saint-Bonnet procéda d'ailleurs à la vente de la terre d'Azcube pour la somme de 10.000 francs.

¹⁵⁷² Seule négligence des Allemands, les anciens se souviennent qu'ils firent de la chapelle un garage à vélos.

¹⁵⁷³ Etat des dommages consécutifs à l'occupation allemande, p.11, doc. Abbadia.

¹⁵⁷⁴ L'amenuisement du domaine continua jusqu'à la fin des années 1970, où l'Académie des Sciences céda plus de soixante hectares au Conservatoire du Littoral, ne détenant plus que les cinq hectares de la parcelle d'Aragorri. Le château fut définitivement inscrit dans les consciences comme bien patrimonial avec son classement au titre des Monuments Historiques en 1984, ce qui par ailleurs relevait d'une importante vague de classement depuis les années 1970. Enfin, après avoir été utilisé comme résidence d'été par les dirigeants de l'Académie des Sciences, le château revêtit une fonction que d'Abbadie n'avait pas imaginée et qui, en un sens, relève de son désir de transmission des connaissances. A l'initiative de J. Dercourt, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences, il a été ouvert au public en 1996, ce qui occasionna une importante campagne de restauration entre 1996 et 2006 (HUREL M., SOULU F., « L'extraordinaire villa de M. d'Abbadie », in *Le Festin*, Hors-série, septembre 2004, p.98-99 ; SABOYA M., « Les nouveaux enjeux du château d'Abbadia », in *Le Festin*, n°29, février 1999, p.8).

II. Un modèle de chantier privé du second XIXe siècle

Avec ses révolutions, le XIXe siècle se définit comme une période de bouleversements sociaux incessants qui rejaillirent sur les arts et l'architecture. Aux interrogations liées aux régimes politiques et à la condition humaine, en lesquelles la société menait sa propre quête, correspondait la recherche continuelle d'une expression esthétique idéalement en phase avec le devenir du monde alors que se développait la conscience de l'héritage national. Sur le plan artistique, les styles se succédèrent et se côtoyèrent depuis le retour d'Égypte de Bonaparte jusqu'à la Troisième République. La remise en cause par les « révolutionnaires » des enseignements officiels de l'Académie des Beaux-Arts conduisit tout au long du siècle à des querelles de style, opposant tantôt les néoclassiques aux coloristes, tantôt les éclectiques aux néogothiques ou aux rationalistes. Au cœur de ces questionnements, se distinguèrent de forts tempéraments qui incarnent les positionnements idéologiques de l'art. Quatremère de Quincy luttait pour la conservation des savoirs et des théories consécutives à la Renaissance. Duban découvrit et réintroduisit la polychromie d'inspiration antique. Mérimée impulsa les politiques de sauvegarde du patrimoine national médiéval. Labrousse envisagea une approche rationaliste de l'architecte avec, notamment, une logique du matériau. Les grandes figures intellectuelles contribuèrent également à ces débats, particulièrement les romantiques, Lamartine, Hugo ou Montalembert, dont le discours visait à la prise de conscience de l'héritage médiéval de la France. Dans ce contexte, Viollet-le-Duc n'était pas le moindre défenseur du patrimoine national, s'engageant chaque jour davantage contre la doctrine académique. En outre, malgré l'inhérence de la quête identitaire française, les progrès technique et philosophique poursuivirent et mûrirent l'ouverture sur le monde et la rencontre de l'étranger, amorcées durant le Siècle des Lumières, auxquelles participa d'Abbadie et qui influèrent également sur l'évolution des arts¹⁵⁷⁵. C'est dans ce contexte de recherche identitaire que le savant basque fit appel à Viollet-le-Duc pour édifier un château traduisant à la fois son goût du Moyen Âge, son souvenir de l'Orient et de l'Éthiopie ainsi que sa passion pour les sciences. Abbadia constitue l'un des rares témoignages de cette époque à avoir survécu dans sa complète homogénéité. Au cœur de cette période de transitions et de débats, comment les acteurs concilièrent-ils, du point de vue artistique, regard vers le passé et volonté d'avenir, introspection ethnocentriste et ouverture sur l'autre ? De quelle manière le commanditaire, avec son expérience de vie peu commune, influa-t-il sur l'ouvrage de ces hommes de métier ? Composant un véritable panorama du milieu de la construction de l'époque, aussi nombreux que divers sont les protagonistes d'Abbadia qui, à l'instar de son siècle, restaure la coutume et invente des traditions nouvelles.

¹⁵⁷⁵ MIGNOT C., 1983 ; LAURENS H., 2004 ; *Infra*, I.A.3 et 4.

A. Eugène Bühler et le parc agricole et paysager d'Abbadia : du simple « jardinier » au conseiller spécial d'Antoine d'Abbadie

Depuis l'embryonnaire motte castrale jusqu'aux grands domaines royaux, le château a toujours été lié à la notion de propriété foncière. Bien rare est l'édifice castral dépourvu d'un parc. En cela, Abbadia, doté de plus de quatre cents hectares de terres, ne déroge pas à la règle. Cette notion de vaste territoire implique nécessairement l'idée de son entretien et, dès lors, de son aménagement. Vieux comme le monde, le thème du jardin est inhérent aux croyances et aux usages de l'homme, évoqué dans les récits vétéro-testamentaires de Babylone, avec sa septième merveille du monde, aussi bien que dans les Bois sacrés grecs, les patios des villas romaines et les paradis de Perse. S'intéresser à la création d'Abbadia, c'est de prime abord se focaliser sur son environnement, parce que c'est lui qui établit le premier contact identitaire avec l'habitation de d'Abbadie. D'autant que le site est particulièrement spectaculaire et que son aspect actuel, en raison de sa protection et de son appartenance partielle au Conservatoire du Littoral et des Rivages Lacustres, donne une idée relativement fidèle de ce qu'il a été au XIX^e siècle. De ce fait, se pose la question de la physionomie de ces terres, non pas à leur origine mais dès lors qu'elles furent remaniées sur l'impulsion de l'astronome basco-irlandais. Hormis par les acquisitions foncières, son intervention se concrétisa lorsqu'il fit la connaissance de l'architecte-paysagiste Eugène Bühler, en 1852, par le biais de son frère Charles, qui faisait appel à ses services sur sa propriété d'Echoux à Saint-Etienne-de-Baïgorry¹⁵⁷⁶. A l'époque, Bühler, âgé d'une trentaine d'années, n'était encore connu que confidentiellement auprès des grands propriétaires terriens. Toujours associé à son frère Denis, il se fit connaître par le bouche à oreille jusqu'à ses prestigieuses réalisations publiques à partir de la fin des années 1850 (Annexe 11)¹⁵⁷⁷. Ainsi d'Abbadie fit-il sa connaissance ; ainsi le conseilla-t-il à ses proches, entre autres à sa sœur Julienne pour son château en Dordogne et à son ami Laborde-Noguez pour sa propriété d'Haitze à Ustaritz¹⁵⁷⁸. Si le critère de la renommée n'intervint donc pas dans le choix de cet architecte-paysagiste, celui de son rapport aux élites fut en revanche fondamental. Dès lors, les interventions de Bühler à Abbadia procurèrent-elles satisfaction à son commanditaire ? Comment se caractérisent ces réalisations du point de vue formel et théorique ? Où se situe le parc d'Abbadia dans le panorama de l'architecture paysagère de

¹⁵⁷⁶ En avril 1852, d'Abbadie informait Arnauld que Charles était en partance pour Saint-Etienne-de-Baïgorry où il attendait un « jardinier-paysagiste » (C22). Le mois suivant, il mentionnait la venue de Bühler dans une lettre à Charles (C47). Le paysagiste sera souvent évoqué par la suite pour ses visites à Echoux.

¹⁵⁷⁷ LE NEVEZ, 1991, p.68-70 ; GOUX L., « Eugène Bühler », notice à l'attention des Services d'Architecture et d'Urbanisme Régionaux, 1996, doc. Orsay.

¹⁵⁷⁸ En 1856, d'Abbadie pria Bühler de se rendre au château de Masnègre appartenant à sa sœur, dans le Périgord, en lui donnant les explications nécessaires pour le trajet (G231-239-255). Quant à Laborde-Noguez, son épouse et lui-même mentionnaient les travaux du paysagiste dans son château d'Haitze dès 1854. Plusieurs années plus tard, les visites de Bühler à Ustaritz étaient encore évoquées (Lettre de Marie de Laborde-Noguez, 26 mai 1854 ; lettres d'Amédée de Laborde-Noguez, 24 oct. 1855, 25 mars et avril 1858, 2 nov. 1867, 152J369, AD64; H318).

son temps ? Enfin, quel rapport unit le château d'Abbadia à son parc, le commanditaire à son maître d'œuvre paysagiste ? En intégrant le cercle intime de son commanditaire, le rôle de Bühler ne se limitait pas, à Abbadia, à son champ d'action habituel.

Etant donné la période de son arrivée, l'intervention de Bühler à Abbadia fut, d'une certaine manière, évolutive et doit être abordée comme telle. Dans un premier temps, d'Abbadie lui commanda l'aménagement de sa parcelle d'Aragorri. Autrement dit, le paysagiste dressa les plans d'un parc s'étendant sur dix-huit hectares, puis, par la suite, présida aux aménagements du reste de la propriété à mesure qu'elle grandissait et sans produire de projet graphique supplémentaire (Annexe 15). Si l'étendue définitive du domaine est non négligeable par comparaison avec les lopins de terre cultivés par les paysans, il faut reconnaître que ses dimensions se révèlent modestes au regard des propriétés des grandes familles de l'époque. En Sologne, par exemple, certains domaines atteignaient entre 2 000 et 5 000 hectares, soit dix fois plus qu'Abbadia, ce qui faisait de d'Abbadie un notable important au niveau local, mais moins puissant à l'échelle nationale¹⁵⁷⁹. Avant même la construction du château, Bühler pensa ce domaine comme un tout, intégrant le futur édifice au modelage de son paysage. La cohésion entre architecture et environnement se voulait fondamentale dans sa démarche si bien que, avant toute chose, il définit la localisation de la future demeure. Point essentiel de sa composition, les aménagements du domaine furent pensés en fonction et autour d'elle. Sa localisation sur le point culminant d'Aragorri ne s'explique pas tant par son évocation des châteaux forts d'antan que par les possibilités offertes par la hauteur dans le parti pris de l'observation. En réalité, Bühler aimait particulièrement exploiter les données naturelles du terrain, surtout si celui-ci était diversifié en terme de géologie, « d'évènements » et de paysages¹⁵⁸⁰. En ce sens, Abbadia constituait un milieu idéal puisqu'il associait – et associe encore – les falaises de calcaire, l'omniprésence de l'océan, les caps et rochers, des fermes labourdines éparses et un relief valonné résultant de la naissance de la chaîne pyrénéenne, dont la montagne de la Rhune domine la propriété au Sud (Fig. 74). De plus, le site offrait, si l'on peut dire, le champ libre au paysagiste parce que son exploitation agricole ancienne (Fig.90) avait amenuisé le développement de massifs arboricoles incarnés par quelques taillis anciens¹⁵⁸¹. En somme, les terres du futur Abbadia réunissaient une stimulante variété de paysages pour Bühler, qui se plaisait à combiner ces paramètres comme un architecte conjugue la structure et l'ornement. A cela s'ajoute le fait que cette domestication du milieu naturel était optimisée par son habitude de dresser ses esquisses en

¹⁵⁷⁹ TOULIER B., *Châteaux en Sologne*, coll. Les Cahiers de l'Inventaire, Imp. Nat., Paris, 1991, p.169-171. B. Toulhier mentionne les exemples des propriétés des Loyne d'Autroche avec leur 1700 hectares à Saint-Viâtre, des Laage de Meux en possession de 2400 hectares à Pierrefitte-sur-Sauldre et Nouan-le-Fuzelier, ou du prince Masséna s'étendant sur 4915 hectares à La Ferté-Saint-Aubin, Ménestreau-en-Villette, Marcilly-en-Villette et Ardon.

¹⁵⁸⁰ LAPORTE, « Rennes, un jardin éclectique » in *Monuments Historiques*, « Jardins des provinces », n°143, février-mars 1986, p.24-28.

¹⁵⁸¹ Mémoire relatif au domaine d'Abbadia présenté par M. Paul Leremboure (Saint-Jean-de-Luz), carton donation.

se fondant sur le cadastre napoléonien¹⁵⁸². Ainsi Bühler imprégnait-il des lieux sa composition en valorisant et en modelant les tracés existants, cultivant l'illusion d'un paysage sauvage, issue du jardin pittoresque à l'anglaise¹⁵⁸³. Les caractéristiques essentielles de sa méthode reposaient sur la valorisation de l'existant et sur l'adaptation au contexte naturel, en instaurant une cohérence entre l'œuvre créée et le paysage, entre l'homme et la nature. Il s'efforçait ainsi d'écarter l'impression de dénaturation produite par les jardins à la française. Aussi, à l'appui du cadastre de la parcelle d'Aragorri (Annexe 15)¹⁵⁸⁴ et des indications géographiques forcément très minutieuses de d'Abbadie, Bühler créa de nouvelles allées et mit en valeur les chemins d'exploitation agricoles de ce petit domaine, qui s'étaient naturellement adaptés aux courbes et à la dénivellation probablement depuis des siècles (Fig.90)¹⁵⁸⁵. Cette première ébauche, associant sentiers et reliefs, constituait le squelette organique de sa composition. Hormis la revalorisation des voies d'exploitation du promontoire de Larrekayx, menant notamment d'Aragorri vers la pointe Sainte-Anne et la baie de Loya (Annexe 15), il dessina une allée de ceinture à la base de la colline d'Aragorri, qui organisait une portion de promenade autour de la future habitation, ainsi que deux chemins menant de la ferme Aragorri à Abbadia et une allée principale d'entrée. Au total, environ six kilomètres d'allées furent empierrées, gravelées ou ensablées sur le domaine¹⁵⁸⁶. Dans un second temps, s'ajoutait l'implantation fondamentale de massifs forestiers en fonction de la localisation des sentiers et surtout du choix des perspectives. Car exploiter les données naturelles du terrain impliquait d'intégrer au projet les points de vue de la propriété. Par conséquent, Bühler définissait des événements visuels puis procédait à leur mise en scène. Comme pour les jardins à la française, il effaçait ainsi artificiellement les limites administratives du domaine de son commanditaire. Etant donné la diversité qu'offrait le site d'Abbadia, le paysagiste n'eut aucun mal à déterminer les centres d'intérêts du paysage. En fonction des mesures fournies par d'Abbadie (Annexe 20.4)¹⁵⁸⁷, les massifs arborés furent disposés sur la base de certains taillis existants de sorte d'aménager des perspectives valorisant la pointe Sainte-Anne au Nord, le cap du Figuier au Nord-Ouest, la Rhune au Sud, la baie de Loya au Nord-Est, le

¹⁵⁸² LE NEVEZ N., « Entre la nature et l'art », in 303, *Arts, Recherches, Créations, la Revue des Pays de Loire*, n°28, 1991, p.68-70.

¹⁵⁸³ VAN ZUYLEN G., *Tous les jardins du monde*, coll. Découvertes Gallimard, Gallimard, Paris, 1994. Chapitre V. « Planter des tableaux ». Le jardin anglais, p.80-93.

¹⁵⁸⁴ Ce plan fut exécuté par le maître d'œuvre Bennofort, d'Urrugne, à la demande de d'Abbadie en 1852. Il précisait que cela était nécessaire « au jardinier » - Bühler - qui serait présent du 15 au 20 avril 1852 (C3-17). Dans son cahier de compte, d'Abbadie mentionna ensuite l'existence du plan cadastral de Bennofort (Cahier ABA, p.72, arch. Abbadia). Les terres d'Aragorri, d'Aguerria et de Bordaberri se trouvaient à l'époque sur le territoire de la commune d'Urrugne : cadastre napoléonien, Urrugne, section B Suberno-Herboure ; Hendaye, section A Suberno, AD64.

¹⁵⁸⁵ En effet, le plan de la zone d'Urrugne datant de la fin XVIII^e siècle présente une organisation territoriale agricole, mêlant champs et chemins d'exploitation qui correspondent en majorité aux sentiers valorisés par Bühler. Voir la carte dans le catalogue : *carte de la côte depuis Hendaye jusqu'à Saint-Jean-de-Luz*, XVIII^e siècle, C-148, fonds patrimonial, Méd. Bayonne.

¹⁵⁸⁶ On traita d'abord 1800 mètres (G334-339 ; G394-409) puis 4000 mètres de sentiers (H15-18).

¹⁵⁸⁷ Dès 1853, le savant lui fit parvenir les orientations des principaux éléments visibles depuis Aragorri : bords Est et Ouest du cap d'Aragorri, bout du rocher à la pointe de la montagne de Fontarrabie, maison Nekatoenia, feu fixe et tour du Figuier, faubourg de Fontarrabie, sommet de la montagne derrière Fontarrabie, clocher de Fontarrabie, col au-delà de Fontarrabie, Montagne des Trois Couronnes (nommée ici Mont Haya) (C246).

clocher de Fontarrabie au Sud-Ouest et le phare de Biarritz à l'Est ; composant de véritables tableaux dans l'esprit du jardin anglais (Annexe 15)¹⁵⁸⁸. C'est la raison d'être des bois d'Urkabe à l'Est et de Oihantiki au Nord (Fig.91-92), qui orientent la vue vers Loya et Sainte-Anne, de Oihantiki et du bois de l'allée d'entrée, qui guident vers le cap du Figuier, ou encore des bois du nivellement du Sud, du bois de l'allée d'entrée et d'Urkabe, qui, en offrant des avant-plans à la Rhune, accentuent l'effet dominant et puissant de sa stature (Fig.91). Quoiqu'en exploitant des taillis anciens, ces massifs, d'une apparence naturelle, comptant cinquante-deux hectares au décès de d'Abbadie¹⁵⁸⁹, furent donc majoritairement implantés au XIXe siècle, comme l'attestent les commandes prolifiques de pins, charmes, chênes et bouleaux et les estimations récentes de leur datation¹⁵⁹⁰. Les espaces se déployant entre les massifs d'Aragorri étaient complétés par des étendues de pelouse verdoyante qui contrastaient avec la verticalité et la masse des bosquets autant qu'avec l'écume et le bleu souvent sombre de l'Océan. Les prairies du parc recouvraient ainsi, vers 1900, pas moins de trente-deux hectares tandis que les landes représentaient cent vingt hectares, et les terres de labour deux cents hectares¹⁵⁹¹. Afin de renforcer l'impression naturelle du site, le paysagiste fit planter des rideaux d'arbres devant les habitations, dès lors dissimulées, se trouvant dans la ligne de mire du château, tels que Nekatoenia ou Larretxea au Nord-Ouest (Fig.92-Annexe 15). Bühler incorpora donc au domaine la spectacularité d'un site brassé par les éléments en lui apportant une structure nouvelle. L'œil est ainsi instinctivement guidé vers les « évènements » de la nature. Mais il instaura également un rapport de réciprocité avec le bâti, faisant de la demeure un objet convergent d'observation. Le futur édifice fut à ce point intégré au programme paysager que Bühler conseilla la visibilité de certains éléments naturels depuis l'intérieur de la tour du salon¹⁵⁹². Le jeu des courbes et des contre-courbes des sentiers et des massifs permet les joies de la découverte, tantôt de la montagne, tantôt des caps rocheux de l'océan, tantôt du château (Fig.93), qui, malgré sa situation dominante, est parfois occulté par les bois. C'est de cette manière qu'il procéda afin d'inscrire l'édifice dans le paysage, rendant son observation ubiquitaire. Cette véritable mise en scène est à la fois l'héritière des principes de la perspective de la tradition classique et de la théâtralité introduite par les jardins pittoresques¹⁵⁹³. Par ailleurs, Bühler prodigua progressivement ses conseils sur l'ensemble du domaine, au fur et à mesure que d'Abbadie acquérait des terres. Selon un raisonnement similaire, une multitude d'autres massifs boisés furent implantés sur une grande partie de la

¹⁵⁸⁸ VAN ZUYLEN G., 1994, p.80-93.

¹⁵⁸⁹ Mémoire relatif au domaine d'Abbadia présenté par M. Paul Leremboure (Saint-Jean-de-Luz), carton donation.

¹⁵⁹⁰ De nombreuses commandes figurent dans les archives (voir ci-après). Quant à la datation, elle a été effectuée en 2003 lors d'une étude sylvicole du domaine d'Abbadia (BARREAU G., *Plan de gestion des compositions arborées du site d'Abbadia*, Cabinet IF Consultants-Ingénierie Forestière et Agricole, Gragagne, 2003).

¹⁵⁹¹ Mémoire relatif au domaine d'Abbadia présenté par M. Paul Leremboure (Saint-Jean-de-Luz), carton donation.

¹⁵⁹² Il suggéra de « faire voir » depuis le salon le phare de Biarritz, la gorge de Guipuzcoa et Fontarrabie (« Conseils de M. Bühler », 24 avril 1858, cahier ABA, p.142-143, arch. Abbadia). C'est pourquoi d'Abbadie ajoutait que Bühler avait mis le piquet du centre du salon « selon les grandes règles de son art » (H361).

¹⁵⁹³ MOSSER M., TEYSSOT G. (dir.), *Histoire des jardins, de la Renaissance à nos jours*, Flammarion, Paris, 1991.

corniche basque et dans l'intérieur des terres, alternant davantage avec les champs labourés (Annexe 15)¹⁵⁹⁴. D'Abbadie et Bühler remanièrent donc fondamentalement la physionomie générale de tout un paysage de tradition agricole. Toutefois, l'intervention du paysagiste ne concerne pas uniquement de vastes étendues puisqu'elle consista également à composer un jardin à vocation ornementale dans les abords immédiats de l'édifice afin de le valoriser. Il recommanda ainsi d'enrichir de compositions arborées et d'arbustes, groupés ou isolés, les allées conduisant directement au château, c'est-à-dire Anderen Bidea, la descente d'Aragorri, l'allée d'Urkabe et l'allée d'entrée (Annexes 15-20.20). A l'instar de toute allée d'honneur menant à une habitation noble, cette dernière fut cernée d'arbres et même d'un bosquet, dissimulant le château depuis les chemins de l'Ouest et ménageant sa découverte progressive. La ferme Aragorri bénéficia d'un traitement aussi somptuaire que celui du château, parce que les commanditaires y vécurent longtemps et qu'ils considéraient les communs comme partie intégrante du projet architectural¹⁵⁹⁵. Sur les flancs de la colline d'Abbadia, Bühler imagina également quelques plantations ornementales, disséminées de façon éparse, toujours dans l'esprit du jardin à l'anglaise (Fig.94). Elles constituaient une transition entre nature et architecture, ce qui rappelle, sur le plan théorique, les enseignements de Darcel à l'Ecole d'arboriculture et d'horticulture de la Ville de Paris, incitant à la composition de jardins de « style mixte »¹⁵⁹⁶. Et surtout, Bühler dota les contours du château d'arbustes d'ornement, de lierre et de haies faisant le lien entre les vastes étendues du domaine et l'édifice (Fig.95). Ainsi le paysage d'Abbadia se lit en plusieurs strates, de plus en plus domestiquées à mesure que l'on se rapproche de l'édifice. Les méthodes de Bühler aboutirent à un parc respectueux de son environnement, sublimant la nature comme les romantiques aimaient à le faire, cultivant les possibilités de contemplation ou de découverte par la multiplicité des buts de promenade.

Malgré le caractère attrayant du site d'Abbadia, plusieurs contraintes d'ordre naturel s'imposèrent au paysagiste : une terre fatiguée par des décennies d'agriculture, une exposition privilégiée, mais néfaste en raison de l'humidité et des vents océaniques, un sol très instable dû au relief pyrénéen naissant et à la proximité de l'océan, un climat extrêmement humide avec des pluies agressives¹⁵⁹⁷. Bühler éprouvait une aversion

¹⁵⁹⁴ Ici encore, le croisement des commandes de d'Abbadie et de l'étude des compositions arborées permet de certifier l'intervention de Bühler sur ces massifs (Par exemple, J365-N238-P36-Q31-R291 ; BARREAU G., 2003).

¹⁵⁹⁵ Installés dans Abbadia qu'en 1874, les d'Abbadie vécurent quinze ans dans la modeste ferme Aragorri. Les aménagements paysagers autour d'Aragorri furent expliqués au jardinier Weber en 1860 (I398).

¹⁵⁹⁶ DURNERIN A., « De l'enseignement de l'architecture des jardins à celui de l'aménagement paysager » in *Champs Culturels*, n°17, mars 2004, p.53-57. Darcel publia ses théories dans *Etude sur l'architecture des jardins*, Dunod, Paris, 1875. Il préconisait cependant la pratique d'un style mixte associant un jardin régulier dans les abords immédiats de l'édifice, et des plantations plus irrégulières constituant une transition entre l'œuvre de l'homme et la nature, en prenant pour modèle une propriété dotée d'une exploitation agricole. Si la régularité paysagère est absente d'Abbadia, le concept de transition, de passage progressif entre architecture et environnement, se décline dans le cadre du parc à l'anglaise et des parcelles d'agriculture.

¹⁵⁹⁷ A la fin de sa vie, il dressa à l'attention du naturaliste Naudin un bilan de ses difficultés à cultiver son parc, en assombrissant toutefois largement le tableau : « Bühler qui a tracé mes allées m'a conseillé des chênes verts et

particulière envers le climat océanique, notamment celui du Nord et de Normandie qui, température exceptée, est assez semblable au Pays basque¹⁵⁹⁸. Quoi qu'il en soit, il fut contraint d'adapter le choix et l'exposition des essences en fonction de ces impondérables. La diversité des essences est à l'image du site. Pas moins de quatre cents variétés de plantes, arbres, fleurs et même légumes entrent dans la composition du paysage (Annexe 12). Au vu des conditions climatiques et de la tendance, Bühler avait en effet conseillé d'effectuer un maximum de plantations¹⁵⁹⁹. Les chênes, charmes, bouleaux et pins étaient les spécimens les plus commandés, souvent en plants de deux à cinq ans et parfois même sous forme de graines que d'Abbadie faisait semer grossièrement dans le domaine (Annexe 20.24)¹⁶⁰⁰. Ainsi entre 1858 et 1880, il fit planter – graines exceptées – pas moins de trente mille chênes, charmes et bouleaux ainsi que treize mille pins essentiellement d'Autriche, Laricio, d'Ecosse et d'Alep¹⁶⁰¹ composant des peuplements de futaies irrégulières¹⁶⁰². Il commanda massivement, quoique ponctuellement deux mille tilleuls qui agrémentèrent les bosquets situés au Sud du château¹⁶⁰³. Que ce soit les conifères ou les chênes, charmes et bouleaux, leurs commandes simultanées confirment leur destination à composer des massifs arborés délibérément diversifiés¹⁶⁰⁴. En cela, Bühler privilégia des essences appropriées au climat tempéré et océanique du Pays basque, ces arbres étant endémiques du territoire européen. Le mélange des chênes, charmes et bouleaux offre davantage de résistance aux vents potentiellement violents sur un promontoire océanique. Quant aux pins, leurs origines

j'en ai semé ou planté 2000 ; il en est mort promptement 1999 : un seul persiste à témoigner de mes efforts inutiles. J'ai essayé le pin maritime, le pin d'Ecosse et celui du Lord, tous en vain. Le pin pignon, que je n'aime pas, et celui d'Autriche sont les seuls qui m'aient réussi. Le politerre est à ½ mort, le bouleau et le charme végètent et le frêne abrité est bien. Le chêne reste penché sous les vents de la mer. Je n'ai pas encore usagé de chêne liège. Un seul séquoia m'a réussi mais il est abrité » (Lettre de d'Abbadie, 10 fév. 1887, 152J479, AD64).

¹⁵⁹⁸ GONCOURT E. et J., *Journal. Mémoires de la vie littéraire*, vol. III, 1887-1896, établi et annoté par RICATTE R., Laffont, Paris, 1957, p.1011. Le mardi 18 septembre 1894, les frères Goncourt décrivent la personnalité de Bühler et notamment cette répugnance envers le Nord et la Normandie où se trouvent « *trop de pommiers* ». Ils poursuivent évoquant les régions favorites du paysagiste : « *il déclarait ne faire son métier avec qu'en Bourgogne et en Lorraine, où il trouvait le ciel plus riant, en ces provinces qu'il appelait ses provinces du Soleil Levant* ».

¹⁵⁹⁹ Q270-Q283. Par exemple, en 1867, le paysagiste recommanda l'implantation de 9000 pins d'Ecosse, Laricio et noirs d'Autriche (« *Conseils de M. Bühler* », 21 mai 1867, CFC, p.34, Arch. Abbadia).

¹⁶⁰⁰ Par exemple, en 1871, il commanda 2 kg de graines de pin Laricio et les mêmes quantités de pin d'Autriche et de pin pignon (Q32). Début 1875, il acheta 1500 graines de pin pignon (S47). Dès 1861, il avait fait semer sur le pourtour de Larrekayx, depuis le lieu d'Erdiburu jusqu'à Loya, des graines de pin, pin maritime et pin noir d'Autriche (J376). Toutefois, il semble que ces semences aient été vaines puisque l'existence de pins à cet endroit ne sera jamais mentionnée, de même qu'il n'en apparaît aucune trace sur les photographies anciennes.

¹⁶⁰¹ Ces calculs ont été effectués en fonction des accusés réception de commande, ce qui suggère que d'autres spécimens ont pu être acheminés sur le domaine sans qu'il y en ait de trace écrite. Ces nombres sont par conséquent à prendre au minima. L'index récapitulant les arbres, fleurs et plantes de d'Abbadie, en annexe, présente les états de confirmation sur le domaine de chacune des quatre cents essences inventoriées. Ont été comptabilisés ici de manière certaine 10230 chênes, 10230 charmes et 11030 bouleaux (K9-J365-J376-P198-Q329-R274-R291-R286) ainsi que cents pins communs, 5100 pins d'Ecosse, 2500 pins noirs d'Autriche, 2500 pins Laricio, 2000 pins d'Alep (I394-N238-N250-N367-Q31-Q329). En ce qui concerne les conifères, cent sapins argentés, cent pins sylvestres et cent épicéas furent commandés vraisemblablement à titre d'essai (I394-Q31) mais cela ne semble pas avoir abouti positivement étant donné l'absence de commande par la suite.

¹⁶⁰² BARREAU G., 2003. La futaie est un peuplement dont les spécimens, issus de plants ou de semence, ont le même âge. Elle est irrégulière lorsqu'elle est composée d'essences différentes. Dans le cas d'Abbadia, du temps de la composition du parc, les commandes laissent entendre que les futaies d'arbres caduques étaient dominées à peu près à part égale par les chênes, charmes et bouleaux tandis que les futaies de conifères l'étaient par les pins d'Ecosse puis les pins noirs d'Autriche, Laricio et d'Alep.

¹⁶⁰³ P35-36-39.

¹⁶⁰⁴ La diversité des massifs est confirmée par le plan de gestion arborée de 2003 (BARREAU G., 2003).

écossaises, autrichiennes, corses et syriennes étaient propices aux fortes précipitations et au vent, au relief et à l'air marin. Néanmoins, la dominance originelle des pins d'Ecosse démontrent la nécessité de recourir à une essence naturellement habituée aux pluviométries abondantes, tandis que les arbres provenant d'Autriche et de Corse étaient mieux adaptés au milieu vallonné¹⁶⁰⁵. Le choix d'établir des futaies irrégulières témoigne, avant même la fonction ornementale, d'une obligation d'adaptation à un milieu rude, ce type de peuplement mixte se caractérisant par sa forte résistance aux climats hostiles¹⁶⁰⁶. Suite à des expérimentations dans le centre de la France, le pin était une essence privilégiée dans la composition de bois et forêts, comme en témoignent les forêts landaises ou de Chiberta à Anglet¹⁶⁰⁷. Une fois les massifs dessinés, restait à traiter les étendues s'articulant avec eux selon les principes paysagers de Bühler. Après avoir cultivé des céréales pendant deux ans afin de revigorer la terre, on procéda aux semailles de gazon sur la lande océanique et de graines des champs, à savoir du trèfle, de la luzerne et du faroucle, dans les zones plus éloignées de l'édifice¹⁶⁰⁸. En somme, entre les plantations sylvicoles et la jachère des prairies, d'Abbadie et Bühler offrirent les conditions, si ce n'est optimales du moins convenables, pour faire grandir les essences ornementales. Si les futaies étaient majoritairement constituées d'arbres endémiques d'Europe, tel n'était pas le cas pour les plantations ornementales qui regroupaient des essences provenant du monde entier (Annexe 12)¹⁶⁰⁹. Expédiées d'Amérique, hormis les dix-sept séquoias de la pointe Sainte-Anne¹⁶¹⁰, une multitude d'agaves et de gynériums furent plantés dans les prairies et parsemés aux abords du château (Fig.94-95)¹⁶¹¹. D'Abbadie s'essaya également aux *thuyas gigantea* sans grande réussite¹⁶¹². Concernant les essences méditerranéennes, quelques acacias ornaient le bord du chemin près de l'observatoire malgré l'aversion de d'Abbadie envers cet arbre¹⁶¹³. Mais d'autres, telles que le cornouiller sanguin, les lauriers de toutes sortes, les orangers, les palmiers

¹⁶⁰⁵ Au sein d'un même massif, les premiers apportaient la résistance nécessaire à l'eau alors que les seconds stabilisaient le peuplement au niveau de l'implantation.

¹⁶⁰⁶ Se rapprochant des compositions de la nature, l'objectif de la futaie irrégulière est donc la pérennité du peuplement tandis que la futaie régulière vise à produire un bois de la meilleure qualité technologique possible (BASTIEN Y. « Forêt. Gestion de la forêt. Traitements sylvicoles » in *Encyclopaedia Universalis*, 2008, réf. du 7 juin 2012. URL: <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/forets-les-forets-temperees/#titre7>).

¹⁶⁰⁷ NOURRY L.-M., 1997.

¹⁶⁰⁸ Dès 1852, d'Abbadie ordonna à son jardinier de cultiver la lande entre Argorri et la mer avec des céréales (maïs, blé ou « autres semailles de votre gré ») pendant deux ans, puis d'y semer « la meilleure herbe qu'on puisse se procurer » (C78). Il commanda et donna encore des consignes pour le gazon en 1870 (O20). Concernant le trèfle, la luzerne et le faroucle, leurs commandes étaient fréquentes vers 1870-1871 (O20, P398-271-291).

¹⁶⁰⁹ L'index des essences, en annexe, indique leurs noms français, leur équivalent en latin, leur provenance ainsi que les références des archives graphiques ou photographiques dans lesquelles elles apparaissent.

¹⁶¹⁰ Ces séquoias qui réussirent au moins temporairement vinrent remplacer dix-sept cèdres qui n'avaient, semble-t-il, pas supporté une telle exposition (K86-K164). En juillet 1862, d'Abbadie signala qu'un séquoia était malade et qu'un second « se faisait paître » par les troupeaux (K166).

¹⁶¹¹ Photographies de 1896, fonds Dornaletche et arch. Abbadia ; R303, R274, R283, R286. D'Abbadie commanda en effet 560 agaves en 1874.

¹⁶¹² O61.

¹⁶¹³ Il affirma en effet ne pas aimer les acacias (P42), ce qui n'était peut-être pas le cas de Virginie. D'Abbadie en commanda trois sortes dont il accusa réception : l'acacias à fleurs roses, l'acacia clévante, l'acacias pendula (K50).

(Fig.95) et tamaris, faisaient l'unanimité chez les d'Abbadie¹⁶¹⁴. Nombreuses étaient également les espèces en provenance d'Afrique et d'Asie, semblant apporter à Abbadia le soleil de leur climat tropical. Le parc mêlait les *lagestroemias* aux cannas, magnolias mais aussi à l'*aukuba* ou au *seringat*¹⁶¹⁵. En revanche, de l'Australie, ne provenaient que le mimosa et l'eucalyptus. La diversité dendrologique, à l'origine ou du moins à la connotation exotique, est très représentative de la mode et des habitudes instaurées au XIXe siècle de par le progrès des transports et des voies de communication et la politique impérialiste européenne. L'accessibilité des produits provenant du bout du monde était surtout facilitée, dans un premier temps, auprès des élites. Nombre de pépiniéristes les cultivaient mais leur coût demeurait encore très élevé¹⁶¹⁶. En ce qui concerne la localisation des essences, de nombreuses espèces endémiques - hormis les pins, tilleuls, chênes, charmes et bouleaux - tels que les sorbiers des oiseaux, les trembles, deux *épicéas* et un *magnolia*, furent plantés dans le bois d'Urkabe (Annexe 20.24) tandis que la majorité des arbustes exotiques vinrent orner les allées et abords de la ferme Aragorri et du château (Fig.95). D'autres, comme l'arbousier, le sycomore, l'orme ou le figuier étaient destinés à agrémenter les pourtours des croisements¹⁶¹⁷. La prédominance des arbres par rapport à la faible quantité de fleurs (Annexe 12) s'explique par les choix de d'Abbadie, qui déclarait éprouver une réelle « *passion pour les arbres d'agrément* »¹⁶¹⁸. Ce goût était sans doute partagé par son paysagiste, car les essences choisies correspondent pour beaucoup au catalogue arboricole type mis en œuvre par Bühler dans ses chantiers du Thabor ou du Plateau des Poètes¹⁶¹⁹. Mais si les fleurs étaient peu présentes dans le parc, Virginie se faisait un plaisir d'en garnir les intérieurs de ses habitations, à Paris, Aragorri ou Abbadia, ainsi qu'en attestent ses multiples factures de bouquets et compositions florales¹⁶²⁰. En plus d'agrémenter l'extérieur, la nature s'invitait à l'intérieur du château, participant pleinement de sa décoration et rendant vivantes des dispositions esthétiques par nature figées dans le temps. D'ailleurs, les quelques fleurs du parc étaient destinées à la composition de bouquets¹⁶²¹ et la chambre de Jérusalem, ornée de palmes du martyr peintes, accueillait des frondes de palmiers¹⁶²².

¹⁶¹⁴ Par exemple, I394, Q31, J376. Parmi les essences méditerranéennes, on notera le genêt d'Espagne, le grenadier, le sorbier des oiseaux ; et huit sortes de laurier, laurier amande, laurier du Portugal, laurier franc d'Apollon, laurier rose, laurier rose à feuilles doubles, laurier rose à feuilles simples, laurier sauce, laurier thym.

¹⁶¹⁵ Par exemple, I394, J376. Concernant les essences d'Afrique et d'Asie, il convient en outre de mentionner la *deutzia scabra*, le *paulownia*, le *plaqueminier*, le *troène* du Japon, le *tulipier* du Gabon, le *dracaena*.

¹⁶¹⁶ NOURRY L.-M., 1997.

¹⁶¹⁷ « Conseils de M. Bühler », 24 avril 1858, cahier ABA, p.142-143.

¹⁶¹⁸ O61.

¹⁶¹⁹ NOURRY L.-M., 1997, p.48-49.

¹⁶²⁰ Entre autres, facture de Simon Hupfer, 11 fév. 1873, reçus acquittés en 1873, carton n°6, Arch. Abbadia.

¹⁶²¹ En 1860, d'Abbadie ordonna à l'horticulteur bayonnais Puyt de déterminer un endroit pour planter des « fleurs odorantes » afin de faire des « bouquets pendant l'été et l'automne » (I403). Initialement prévu pour une saison, cela devint une habitude, si bien que trente ans plus tard le couple faisait régulièrement livrer des bouquets de roses à Pierre Loti dès lors qu'il séjournait à Hendaye (1892-1899, Journ. Int. Pierre Loti, méd. Rochefort).

¹⁶²² Lettre de Naudin, 21 août 1886, 152J479, AD64.

L'intervention de Bühler ne se borna pas aux compositions d'agrément, le parc du XIXe siècle comportant également une fonction agraire. C'est pourquoi d'Abbadie acquit régulièrement des graines de foin et de céréales ainsi que du guano, engrais constitué d'excréments d'oiseaux marins provenant du Pérou¹⁶²³. Emblème des progrès chimiques de la Révolution agricole, l'utilisation du guano se répandit massivement en Europe dans la seconde moitié du XIXe siècle, faisant la prospérité du Pérou qui en était l'exclusif producteur¹⁶²⁴. A la fin de sa vie, les cultures de d'Abbadie se bornaient principalement au blé et au maïs selon un plan d'assolement biennal alterné avec le navet et le turneps, ce qui correspondait à l'usage classique de la région¹⁶²⁵. Outre les cheptels et les céréales, une multitude d'arbres fruitiers et de légumes enrichirent le parc respectivement dans un verger situé au Sud (Fig.96), un second site entre Larretxea et Nekatoenia (Fig.97)¹⁶²⁶, et le potager localisé près d'Aragorri (Annexe 15)¹⁶²⁷. Là encore, l'inventaire des essences fruitières est impressionnant par sa diversité, avec entre autres six sortes d'abricotiers, une douzaine d'espèces de cerisiers ou de pruniers, une vingtaine de sortes de pommiers, une trentaine d'espèces de pêchers, une quarantaine de types de poiriers (Annexe 12)¹⁶²⁸. En ce qui concerne les légumes, leur inventaire est également composé d'essences courantes ou rares, comptant notamment six variétés de chicorée, une vingtaine de sortes de choux, une dizaine de haricots ou de melons, des panais, radis ou divers types de pois (Annexe 12)¹⁶²⁹. Si ces importantes plantations de fruits et légumes renseignent sur les habitudes alimentaires, sanitaires et le mode de vie de l'époque, leur présence faisait partie intégrante de la notion de parc paysager, au même titre que les céréales cultivées dans le reste du domaine. C'est pourquoi Abbadia se définit plus justement comme un parc paysager, dit agricole, concept qui se développa particulièrement dans les milieux légitimistes entre 1840 et 1870¹⁶³⁰. Ce type de parc consistait à unir harmonieusement la destination ornementale du jardin paysager à la fonction productive et

¹⁶²³ Vers 1860, d'Abbadie cultivait plutôt du foin, de l'orge et de l'avoine (I258-I475-J264). Autour des années 1870, l'acquisition de graines de foin, de froment ou de maïs correspond vraisemblablement à une orientation nouvelle d'agriculture peut-être due à l'extension du domaine (O1878-O179-O203-O208-O220-O231-O239-P245).

¹⁶²⁴ BAIROCH P., « Les trois révolutions agricoles du monde développé : rendements et productivité de 1800 à 1985 », in *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 44ème année, n°2, 1989, p.317-353; BONILLA H., *Guano y burguesía en el Perú*, Instituto de Estudios Peruanos, Lima, 1984; ROBIN AZEVEDO V., « Pérou. Les héritages géographiques de l'histoire. Le temps de la fortune », in *Encyclopaedia Universalis*, 2008, réf. du 7 juin 2012. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/perou/#titre18>

¹⁶²⁵ Mémoire relatif au domaine d'Abbadia présenté par M. Paul Leremboure (Saint-Jean-de-Luz), carton donation.

¹⁶²⁶ Cela correspond à l'emplacement du verger actuel, cultivé par le Conservatoire du Littoral, et qui rassemble environ soixante-dix espèces de pommiers extrêmement rares.

¹⁶²⁷ Selon Bühler, le potager devait se trouver entre la nouvelle Aragorri et Aguerria, contre Aragorri et devait mesurer 50 mètres de long. Il conseilla de le délimiter par un mur en pierre et boue couverte de chaux et de chaînons de maçonnerie, haut de 2,40 mètres (« Conseils de M. Bühler », cahier ABA, p.91, Arch. Abbadia). Si d'Abbadie écouta le paysagiste, il fit planter un potager de 40,14 ares (I285). Il est possible qu'il s'agisse du terrain situé au premier plan de la photographie de 1896, d'autant que, à l'emplacement de l'actuel potager, se trouvait à l'époque le jardin ornemental d'Aragorri.

¹⁶²⁸ Ont également été comptabilisés une dizaine de sortes de vignes, six espèces de groseilliers, cinq de framboisiers ou encore une quinzaine de fraisiers.

¹⁶²⁹ On notera par ailleurs la tomate, les salsifis, diverses salades ou radis, cinq sortes de pommes de terre, oignons, potirons, poireaux, navets, fèves, concombre, cornichons, carottes, betterave ou encore aubergine.

¹⁶³⁰ RIALLAND O., *Les parcs et jardins des châteaux dans l'Ouest de la France. Paysage évanescant, patrimoine naissant*, thèse de Doctorat de Géographie, Université de Nantes, 2002.

utilitaire de la campagne dans l'esprit d'une nature « magnifiée » et une dimension aussi individuelle que sociale voire politique¹⁶³¹.

Au-delà des réalisations de Bühler (Annexe 11), la figure emblématique du parc paysager agricole revient incontestablement au comte de Choulot, auteur de près de trois cents réalisations de ce type (Annexe 2.22). La démarche de Bühler à Abbadia rend compte des principes du traité sur *l'Art des jardins* publié par Choulot en 1846¹⁶³². Par ailleurs, le parc d'Abbadia peut s'associer, dès son origine, à l'idée progressiste de *l'arboretum*, ce qui implique la notion de collection horticole, particulièrement bien appropriée dans le cas d'Abbadia¹⁶³³. Non seulement la diversité des arbres d'agrément suggère une forme de muséification de la connaissance vivante de par son exhaustivité biologique et géographique, mais encore la forte présence d'espèces exotiques et l'extrême précision des essences fruitières s'harmonisent avec la posture scientifique de d'Abbadie¹⁶³⁴. Il se faisait d'ailleurs un plaisir d'employer dans ses commandes les noms latins plutôt que français, ou du moins les appellations les plus recherchées qui soient¹⁶³⁵. En plus du procédé de la classification scientifique en usage depuis le XVIIIe siècle, la notion d'*arboretum* implique une dimension didactique, inhérente à la fonction des jardins botaniques publics. Dans l'œuvre de Bühler et des paysagistes officiels, la diversité dendrologique visait à porter la botanique à la connaissance du public européen, que les essences soient d'origine lointaine ou endémique. A Abbadia, la volonté pédagogique est révélée comme dans les parcs de Rennes ou de Lyon par la localisation des essences exotiques, très en vue, ce qui les situe aux rangs d'arbres « remarquables »¹⁶³⁶. La référence à *l'arboretum* est également confortée par la valeur expérimentale que l'astronome éthiopisant prêta à certaines essences, particulièrement à l'eucalyptus. Parce que l'arbre australien plaisait beaucoup à son épouse, d'Abbadie s'efforça durant une trentaine d'années d'en expérimenter diverses variétés, telles que l'eucalyptus *viminalis*, l'eucalyptus *globulus* ou l'eucalyptus *amygdalina* (Annexe 12) afin de conserver les plus résistants au climat trop tempéré d'Abbadia¹⁶³⁷. Malgré leur dépérissement continu, d'Abbadie persista à planter régulièrement de nouvelles graines ou de nouveaux plants, ce qui explique probablement l'apparition incongrue, au XXe siècle, d'un eucalyptus sur le gazon

¹⁶³¹ RIALLAND O., 2002. La dimension politique du parc agricole sera traitée dans la troisième grande partie de ce propos consacrée notamment à l'affirmation identitaire et sociale.

¹⁶³² Voici la synthèse de ces principes : « Rejetant les divisions arbitraires de nos prédécesseurs, nous n'adoptons que deux espèces de parcs : le *parc orné* et le *parc agricole*. Ce dernier comporte le pittoresque et le grandiose du précédent mais il n'ôte rien à l'agriculture, restreint le nombre des routes à celles qui sont indispensables, et limite l'ornementation de fleurs et d'arbustes au pourtour de l'habitation, le *pleasure ground* des Anglais (CHOULOT P. (de Lavenne, comte de), *L'art des jardins*, Paris, 1846).

¹⁶³³ LAPORTE, 1986, p.24-28.

¹⁶³⁴ NOURRY L.-M., 1997, p.45-51.

¹⁶³⁵ Par exemple, *hypophea rhamnoïde* pour l'argousier (J376) ou *berberis julius magellanica* pour l'épine-vinette (K50).

¹⁶³⁶ NOURRY L.-M., 1997, p.45-51.

¹⁶³⁷ Entre autres, lettres de d'Abbadie, 16 avril 1876, 12 nov. 1877 et 26 avril 1883, 152J479, AD64.

faisant face à la porte d'entrée du château (Fig.98)¹⁶³⁸. Les échecs successifs de cette essence sont par ailleurs symptomatiques de la difficulté de l'entretien du parc. Ils se justifient autant par l'inadéquation des conditions climatiques aux espèces exotiques, préférant la chaleur, que par le manque de qualification ou de formation de la main d'œuvre. Soit les jardiniers ou les manœuvres méconnaissaient les essences extra-européennes, soit ils n'étaient pas formés à la taille en cordon et en espalier exigée par les délicats arbres fruitiers. De nombreux spécimens ornementaux ou utilitaires périrent donc par manque d'entretien, mais surtout en raison du climat, ce que d'Abbadie déplorait très régulièrement¹⁶³⁹. Tel était le cas des eucalyptus, mais aussi des cèdres ou encore des houx¹⁶⁴⁰. De fait, la multiplicité des essences arboricoles n'implique pas nécessairement leur présence effective et durable, quoique nombre d'entre elles réussirent finalement à s'acclimater comme en témoignent les photographies anciennes et l'état des lieux actuel. D'autre part, si le parc suggérait une démarche presque muséale au sein de sa composition horticole, il pouvait également devenir le support des travaux scientifiques de d'Abbadie. L'astronome dissémina en effet des piliers astronomiques à la lisière du bois d'Urkabe, à Harigorri et Nekatoenia (Fig.99), et neuf autres bornes à l'Ouest, le tout servant de points de repère. De plus, à quelques mètres du château, dans l'axe méridional, se trouve encore la mire utilisée pour aligner la lunette méridienne (Fig.100), tandis que vers le Nord, sur la pointe Sainte-Anne, se dresse l'obélisque de Larrekayx qui avait la même fonction que les piliers astronomiques¹⁶⁴¹. Enfin, d'Abbadie conserva toujours les restes de la première nadirane – puits d'observation de la verticale – constituant une galerie souterraine dans le flanc de colline de l'observatoire (Fig.101).

Le parc d'Abbadia regroupait par conséquent trois entités : le paysage, l'agriculture et les sciences, se trouvant rarement ensemble sur un même territoire. En somme, par son union du potager, du verger, du jardin botanique et du jardin d'agrément, Abbadia reflétait la classification des jardins établie par Gabriel Thouin au début du XIXe siècle¹⁶⁴². En associant ces diverses catégories, le parc éclectique de d'Abbadie correspondait aux aspirations romantiques, tout en revêtant une dimension quelque peu encyclopédique de l'art paysager, en même temps qu'il répondait aux besoins d'un mode de vie à la fois luxueux et autarcique.

Malgré cette singulière appropriation de l'espace, ce parc apparaît relativement ordinaire dans l'œuvre pléthorique de Bühler qui compte une centaine de réalisations à travers la

¹⁶³⁸ En 1896, soit quelques mois avant sa mort, le savant accusait encore réception de graines d'eucalyptus (lettre de d'Abbadie, (1896), 152J479, AD64). En ce qui concerne l'eucalyptus faisant face à l'entrée du château, il a été abattu en 2011 pour des raisons esthétiques et une prétendue incohérence avec la démarche de d'Abbadie concernant son parc. Le thème de l'eucalyptus était pourtant déjà signalé dans l'étude de 2006 sur le parc. Les archives avaient permis de certifier la présence de cette essence dès le début des années 1870 (O2, O9, Q34) (DELPECH V., 2006, p.108).

¹⁶³⁹ Entre autres, F125; P36; Q118-334.

¹⁶⁴⁰ K351-356-363-404-419.

¹⁶⁴¹ Plan de la position exacte de l'aba sur le donjon d'Abbadia, 152J4, AD64.

¹⁶⁴² THOUIN G., *Plans raisonnés de toutes les espèces de jardins*, Imprimerie de Lebègue, 1823.

France (Annexe 11)¹⁶⁴³, dans le domaine public ou privé. En terme de tracé, de semblables adaptations au relief, aux courbes des sentiers, aux jeux de dissimulation et de découverte sont observables au parc du Thabor de Rennes, au parc de la Tête d'Or de Lyon, au Plateau des Poètes de Béziers, au parc Bordelais (Fig.102), mais aussi au parc du manoir de Keransquer, édifié à Quimperlé par Froelicher (Fig.103)¹⁶⁴⁴, ou au parc du château de Combours. Comme à la Tête d'Or, au Thabor ou au parc Bordelais, le parc de d'Abbadie visait à présenter un maximum de végétaux endémiques ou exotiques dans la mouvance du jardin botanique¹⁶⁴⁵. Ces parcs publics relevant d'une société nouvelle, propice au délassement, mais privilégiant l'hygiénisme et la science, influencèrent les grands propriétaires terriens¹⁶⁴⁶. C'est pourquoi le parc d'Abbadia se rapproche à l'évidence de bien des jardins paysagers, d'autant que leur développement connut son apogée durant le Second Empire¹⁶⁴⁷. Mais la différence entre public et privé reste moindre en termes de procédés créatifs, car Bühler procéda dans ses commandes privées comme dans ses chantiers publics, emboitant le pas du style formaliste et officiel de Barillet-Deschamps¹⁶⁴⁸. Après Abbadia, il eut recours aux mêmes principes au château du Breuil, à Monts, en organisant le parc en fonction de l'emplacement prévu de l'édifice¹⁶⁴⁹. Le parc du château de Bonnétable partage avec Abbadia, outre ses principes paysagers fondamentaux, la fonction de parc paysager et agricole¹⁶⁵⁰. Quant à celui de Jouy-en-Josas, qui s'étend sur cent dix-huit hectares, on y retrouve comme à Abbadia une exploitation raisonnée des données naturelles, notamment de la diversité géologique et hydrologique qui se déploie à travers des cascades, des cours d'eau mais aussi des rochers et des prairies¹⁶⁵¹. L'élément aquatique était essentiel dans les travaux de Bühler qui exploitait systématiquement sa présence ou remédiait à son absence par le biais de pièces d'eau artificielles souvent très réalistes. Comme partout en France, ses interventions en Aquitaine sont légion. Le domaine de Grenade, en Gironde, présente des analogies évidentes avec Abbadia, tant en termes d'essences que de sentiers et d'implantation de massifs. On observe, de même, de nombreuses similitudes avec les parcs appartenant à des proches de d'Abbadie, pour lesquels le paysagiste intervint. Sans toutefois

¹⁶⁴³ La documentation du musée d'Orsay répertorie quelques parcs privés et publics. Nombre de ses chantiers n'ont pas été inventoriés faute de documentation et en raison de la commande privée plus difficilement accessible. A l'évidence, hormis les publications précieuses de Louis-Michel Nourry, une étude approfondie et exclusive sur les réalisations des frères Bühler devient de plus en plus indispensable au regard de la masse de leurs travaux et de leur impact dans la société de l'époque. Pour l'heure, nous avons établi en annexe un inventaire de leurs réalisations, notamment à l'appui des archives d'Abbadia, dans la démarche la plus exhaustive possible.

¹⁶⁴⁴ Ministère de la Culture, *Base mérimée*, notice n° IA29000546, 2004, réf. du 8 nov. 2009.

¹⁶⁴⁵ LAPORTE M., 1986, p.24-28.

¹⁶⁴⁶ NOURRY L.-M., 1997.

¹⁶⁴⁷ MEUDEC J., « Parcs et jardins du 19^e siècle en Indre-et-Loire : du « parc agricole » au « jardin de style » » in *L'esprit des jardins : entre tradition et création*, Conseil Général d'Indre-et-Loire, Tours, 2008.

¹⁶⁴⁸ NOURRY L.-M., « Les frères Bühler : deux paysagistes au service d'un style en vogue au XIX^e siècle », in ANDRE F., COURTOIS S. (de), *Edouard André, 1840-1911 : un paysagiste-botaniste sur les sentiers du monde*, actes de colloque, Les Editions de l'Imprimeur, Besançon, 2001, 2001, p.260-268.

¹⁶⁴⁹ VIEIRA L., « La construction du château du Breuil à Monts (1879-1889) » in *Bulletin annuel de la Société d'Etudes du Val de l'Indre*, t13, 2001, p.43-54.

¹⁶⁵⁰ LE NEVEZ N., 1991, p.68-70.

¹⁶⁵¹ MANGIN A., *Histoire des jardins chez tous les peuples depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*, Mame et fils, Tours, 1883.

constituer des œuvres aussi spectaculaires, les parcs d'Echaux, appartenant à Charles, et de Haïtze à Ustaritz, propriété de Laborde-Noguez, rendent compte de la même volonté d'adaptation au relief et présentent des allées d'honneur, bordées d'arbres. Quant au parc Chambrun à Nice, appartenant à l'époque à des proches de Virginie, il avait une allure plus romantique en raison de l'édification d'un temple classique destiné à recevoir des musiciens. Mais il porte cependant la signature éclectique et structurelle de Bühler¹⁶⁵². En Aquitaine, seul le parc du château de Cumond, dans le Lot-et-Garonne, se distingue de ces réalisations par sa configuration caractéristique d'un style mixte, que Bühler pratiqua peu, semble-t-il, dans le Sud-Ouest¹⁶⁵³.

A Abbadia, Bühler adopta donc un parti issu du style paysager de la nouvelle école française, alors en pleine apogée sous l'impulsion de l'Empereur, à l'instar de ses prédécesseurs Gabriel Thouin et Louis-Martin Berthault ou de ses confrères Barillet-Deschamps et Edouard André¹⁶⁵⁴. Malgré l'intégration de quelques parcelles régulières, les projets romantiques de Thouin offraient une même conjugaison du vocabulaire paysager avec ses pelouses et ses courbes rendant hommage à la nature sauvage¹⁶⁵⁵. Le paysagiste Edouard André intervint dans le même esprit que Bühler pour le jardin de la villa *Les Lotus* à Cannes où il déclina de manière similaire la diversité arboricole et la valorisation d'un terrain escarpé¹⁶⁵⁶. Quant au comte de Choulot, visiblement désavoué par les pouvoirs publics, la conception d'ensemble de ses parcs paysagers agricoles comporte bien des analogies avec l'œuvre de Bühler à Abbadia, notamment en termes d'inspiration anglaise, de déploiement des sentiers et surtout de conjugaison entre fonctions ornementale et agraire (Fig.104). Cependant, Choulot proscrivait les essences exotiques pour des raisons de cohérence environnementale. Quoi qu'il en soit, les analogies observées tiennent surtout au fait de la vocation privée commune d'Abbadia et des jardins de Choulot ainsi que de l'engouement pour ce type de parcs dans les milieux légitimistes qui employaient Choulot et Bühler¹⁶⁵⁷. Au début du XIXe siècle, le métier de paysagiste s'appréhendait de manière plus académique par une formation au dessin, à l'architecture et à la botanique¹⁶⁵⁸. Outre le goût pour l'étude des végétaux transmis

¹⁶⁵² Rappelons que Virginie fut l'entremetteuse du mariage de son neveu, Pierre Savorgnan de Brazza, avec Thérèse de Chambrun. La physionomie du parc Chambrun a considérablement changé depuis le XIXe siècle puisque, situé en plein cœur d'un quartier de Nice, il a subi de nombreuses constructions, dont une patinoire.

¹⁶⁵³ Ce parc constitue en effet l'une des rares occurrences de style mixte originel observée dans l'œuvre de Bühler. Si d'autres réalisations présentent de nos jours cette physionomie mixte, elles le doivent souvent à l'intervention plus tardive d'autres paysagistes comme Edouard André qui reprit certains chantiers de Bühler au début du XXe siècle. Ce fut le cas au château de Valmirande. En ce qui concerne le jardin du château de Cumond, voir ROSAN X. (dir.), *Le Festin*, n°58, « Jardins du Périgord », juin 2006.

¹⁶⁵⁴ LE NEVEZ N., 1991, p.68-70 ; TEYSSOT G., 1991, p.355-366 ; ANDRE F., COURTOIS S. (de), 2001. André, formé aux préceptes de Barillet-Deschamps et admirateur des frères Bühler, développa par la suite le nouveau style dit mixte ou composite qui offrit un renouveau au jardin classique tout en conservant le style paysagé.

¹⁶⁵⁵ THOUIN G., 1823.

¹⁶⁵⁶ Ministère de la Culture, *Base mérimée*, notice n° IA06000720, 2009, réf. du 12 juin 2012.

¹⁶⁵⁷ NOURRY L.-M., 1997, p.115 ; HAMON A., « Eléments pour une histoire des parcs agricoles et paysagers en France au XIXe siècle : l'apport du comte de Choulot » in ANDRE F., COURTOIS S. (de), 2001, p.203-210.

¹⁶⁵⁸ DURNERIN A., 2004, p.53-57 ; LE NEVEZ N., « De jardins en jardiniers » in 303, *Arts, Recherches, Créations, la revue du Pays de Loire*, vol.40, 1^{er} trimestre 1994, p.78-84.

par son père pépiniériste, le frère d'Eugène, Denis, ayant repris l'entreprise familiale, envoya Bühler suivre la formation de l'École d'Horticulture de Versailles¹⁶⁵⁹. Cela explique la disparité entre les deux frères qui exploitèrent habilement leur complémentarité tout au long de leur carrière. Quoiqu'il n'ait laissé aucun écrit, les réalisations d'Eugène Bühler démontrent clairement l'existence d'un socle théorique multiscalaire à l'appui duquel il construisait ses parcs. Certains de ses confrères publièrent en revanche des traités : André Leroy et son *Dictionnaire de Pomologie* ou le catalogue de sa pépinière¹⁶⁶⁰, André Thouin, fils du paysagiste préromantique, le comte de Choulot, qui exposa sa méthode de « fructification économique des terres » dans l'optique du parc agricole¹⁶⁶¹, ou le célèbre et international Edouard André¹⁶⁶². Dès la Troisième République, nombre de théoriciens paysagistes n'hésitèrent pas à rendre de respectueux hommages aux frères Bühler, reconnaissant leur méthode comme décisive dans l'histoire des jardins¹⁶⁶³. La pratique de Bühler demeure emblématique de cette moitié du XIXe siècle où se dissocièrent progressivement les activités d'horticulteurs-jardiniers et d'architectes-paysagistes. Sa formation correspondait à l'éducation polyvalente du début du siècle tandis que sa pratique reflétait l'évolution plus tardive de la profession. Suivant Barillet-Deschamps et Edouard André qui s'approprièrent le modèle du parc à l'anglaise¹⁶⁶⁴, les Bühler apportèrent une dimension novatrice à l'art des jardins, notamment par l'allongement des courbes permis par les jeux de perspectives et les étendues verdoyantes ininterrompues¹⁶⁶⁵. En plus de refléter à Abbadia les évolutions de l'art du paysage, cette démarche était représentative de la pratique générale et de l'enseignement officiel. On retrouve les problématiques de l'implantation de la demeure et des voies d'accès, l'élaboration des perspectives et des allées, l'intégration de l'environnement naturel dans les œuvres de Darcel ou Edouard André. En outre, Bühler partageait avec ce dernier ce souci de la connaissance des essences, que d'autres théoriciens se refusèrent d'enseigner¹⁶⁶⁶.

D'un point de vue esthétique, Abbadia se réfère au goût des jardins anglais introduits en France au tournant du XVIIIe siècle par Jean-Joseph Goujon et Nicolas Lebreton¹⁶⁶⁷. Aussi y ressent-on l'héritage du plus célèbre des paysagistes britanniques, Lancelot « Capability » Brown, qui, tout en conservant ponctuellement des parcelles régulières, innova en introduisant des ondulations fantaisistes et des proportions généreuses. Suivant la mouvance

¹⁶⁵⁹ NOURRY L.-M., 1997, p.123-125.

¹⁶⁶⁰ LE NEVEZ N., 1994, p.78-84 ; LEROY A., *Dictionnaire de pomologie*, 6 vol., Paris, 1867-1879.

¹⁶⁶¹ En témoigne le sous-titre de l'ouvrage de Choulot : CHOULOT P. (de Lavenne, comte de), *L'art des jardins, nouvelle méthode des parcs agricoles et paysagers liée à la fructification économique des terres*, Paris, 1846.

¹⁶⁶² ANDRÉ F., COURTOIS S. (de), 2001 ; TROUSSEL J.-F., « Parcs et châteaux en Mayenne au XIXe siècle » in 303, *Arts, Recherches, Créations, la revue des Pays de Loire*, vol.30, 1991, p.39-44.

¹⁶⁶³ E. André considérait par exemple que les frères Bühler « dépassèrent de beaucoup leurs contemporains » et Ernest de Ganay leur attribuait « l'apogée du style paysager » (NOURRY L.-M., 1997, p.120-132).

¹⁶⁶⁴ DURNERIN A., 2004, p.53-57.

¹⁶⁶⁵ MANGIN A., *Histoire des jardins anciens et modernes*, Mame, Tours, 1888 ; MEUDECIER J., 2008.

¹⁶⁶⁶ DURNERIN A., 2004, p.53-57. Ces théoriciens, tels que Georges Bellair, concentraient leurs enseignements sur le dessin, le terrassement et la direction des travaux, estimant la connaissance des essences comme secondaire et privilégiant les cours de dendrologie et de floriculture.

¹⁶⁶⁷ LE NEVEZ N., 1994, p.78-84.

impulsée par Alexander Pope, puis William Kent, il insuffla une tournure fondamentale dans la création du paysage pittoresque¹⁶⁶⁸. Outre son style irrégulier, le parc d'Abbadia emprunte à ces jardins paysagers le concept d'ouverture, par opposition au jardin clos français ; de même, une certaine quête d'authenticité, la dimension sacrée et symbolique mais aussi une approche esthétique inspirée de la peinture. Cette influence est somme toute entièrement cohérente avec le projet architectural d'Abbadia ; l'explorateur basco-irlandais ayant manifestement en tête les parcs anglais de son enfance. Comme Pope le préconisait, Bühler fit entrer le paysage environnant dans sa composition, faisant coïncider la mise en œuvre de la définition pittoresque de la Beauté naturelle et la valorisation du territoire¹⁶⁶⁹. Les cadrages du Lorrain, peintre le plus influent sur les jardins paysagers anglais, concordent pleinement avec les points de vue d'Abbadia. Ainsi en est-il du *Paysage au joueur de flûte* qui met en scène un promontoire rocheux, des étendues de pelouse, de grands arbres, la mer et la montagne en arrière-plan. Certes, le style des constructions diffère à Abbadia, car le mythe de référence n'y est pas antique, mais on y reconnaît l'ambiance pittoresque recrée par Bühler. Le Lorrain était coutumier de ces jeux de perspectives, de diversité botanique et d'imbrication de plans, exprimés dans ses nombreux panoramas comme *La campagne romaine* de 1639 où figure, par ailleurs, au premier plan un troupeau de bovins et d'ovins comme il y en avait à Abbadia. Nombre de paysagistes tentèrent de modeler la nature afin de reproduire les vues idylliques du peintre ou les paysages mythiques de Carrache et de Poussin¹⁶⁷⁰. En magnifiant les données naturelles, Bühler exalta la poésie du site et fit émerger le *genius locii* exactement à la manière de Capability Brown et de ses successeurs. Par exemple, il élimina tout rempart visuel pour unir le proche et le lointain grâce au saut de loup ou accorda toujours une place essentielle à l'eau et aux arbres¹⁶⁷¹. Comme les parcs de Blenheim Palace (Fig.105) de Brown ou celui de Leasowes de Shenstone¹⁶⁷², Abbadia proposait ainsi une vision idéalisée de la nature. En revanche, du pittoresque, le parc du savant basque ne retint pas les fabriques classiques, privilégiant la référence au Moyen Age, chère au romantisme et clairement exprimée à travers le style néogothique du château. Nombre de similitudes unissent Abbadia aux tableaux de paysages romantiques mettant en scène des ruines ou des bâtisses médiévales.

Elève d'Alphand, Bühler appliqua à Abbadia les grands principes du jardin de la période romantique énoncés par Barillet-Deschamps, tels que l'agencement des masses d'arbres, la localisation des essences rares sur les pelouses, un tracé des allées convergeant toujours

¹⁶⁶⁸ MIDDLETON R., WATKIN D., 1993, p.34-37.

¹⁶⁶⁹ VAN ZUYLEN G., 1994. Chapitre V. « Planter des tableaux ». Le jardin anglais, p.80-103.

¹⁶⁷⁰ GOMBRICH E.-H., 2008, p.395-397.

¹⁶⁷¹ VAN ZUYLEN G., 1994. Chapitre V. « Planter des tableaux ». Le jardin anglais, p.80-103.

¹⁶⁷² VAN ZUYLEN G., 1994. Chapitre V. « Planter des tableaux ». Le jardin anglais, p.80-103.

vers l'habitation et l'inscription de l'édifice dans le parc¹⁶⁷³. Pour ce faire, il aurait pu s'inspirer du *Paysage d'orage avec le château et le chevalier* d'Ernst Oehme en 1817, de *l'Effet du soir* de Paul Huet datant de 1833 ou encore des innombrables vues des ruines de Pierrefonds parmi lesquelles celle exécutée par Corot vers 1840. La sublimation de la nature et l'inscription des fermes labourdines ainsi que du château moyenâgeux dans le paysage ne sont donc pas sans rappeler les évocations romantiques. Cela est renforcé par l'absence d'orangerie ou de serres pourtant très à la mode dans la seconde moitié du XIXe siècle. Le parc d'Abbadia est de fait traité comme une œuvre d'art à part entière et l'intégration du château dans la composition esthétique témoigne d'une volonté d'unité qui en fait un paysage total.

D'ailleurs, Bühler imagina la composition du parc à partir du centre du salon, comme le voulait l'usage depuis les jardins français¹⁶⁷⁴, ce qui explique pourquoi il se chargea de la localisation du château et de l'observatoire. Il réussit dès lors à concilier les principes de l'architecture, de la peinture et du paysage, démarche qui, un siècle plus tôt, avait soulevé tant de questionnements voire de polémiques d'ordre philosophique en raison du cloisonnement de ces trois arts¹⁶⁷⁵. Dès lors, sa démarche coïncidait avec celle de Vitet et de Viollet-le-Duc, qui prônaient une réflexion globale sur la cohérence entre édifice et environnement¹⁶⁷⁶. Par ailleurs, la dimension exotique et endémique au cœur d'un jardin paysager fait également du parc d'Abbadia un jardin éclectique, un lieu des savoirs botaniques, à l'image du concept introduit notamment par Berthault sous le Premier Empire au parc de la Malmaison, qui associait deux cent cinquante espèces de roses et une multitude dendrologique¹⁶⁷⁷. Les jardins éclectiques constituent à la fois l'expression et le support du développement de la botanique et du positivisme du XIXe siècle, comme le préconisait le théoricien John Claudius Loudon qui œuvra paradoxalement pour un retour à la régularité¹⁶⁷⁸. D'éclectique, le parc d'Abbadia possède l'ouverture sur le monde et sur la science spécifique aux problématiques de la nature.

¹⁶⁷³ Cela participe de l'archétype du jardin paysager décrit par Alphand selon les principes de Barillet-Deschamps : ALPHAND A., *Promenades de Paris. Histoire, description des embellissements, dépenses de création et d'entretien des bois de Boulogne et de Vincennes, Champs-Élysées, parc, squares, boulevard, places plantées. Etude sur l'art des jardins et arboretum*, 2 vol., Rothschild, Paris, 1867-1873 ; ERNOUF A.-A., ALPHAND A., *L'art des jardins. Parcs, jardins, promenades*, Rothschild, Paris, 1868.

¹⁶⁷⁴ NOURRY L.-M., 1997, p.120-132.

¹⁶⁷⁵ TEYSSOT G., 1991, p.355-366. Repton, qui œuvrait dans cette démarche, avait dû faire face aux attaques polémiques de Richard Payne Knight et Uvedale Price considérant incompatible voire contradictoire le traitement unitaire de l'architecture et du paysage.

¹⁶⁷⁶ MEUDEEC J., 2008. Viollet-le-Duc dénonçait d'ailleurs l'absence de parc en harmonie avec certaines grandes demeures nouvellement construites, qui privilégiaient ainsi l'apparence sociale à la cohérence artistique (VIOULET-LE-DUC E.-E., 1863, t1, p.369).

¹⁶⁷⁷ TEYSSOT G., 1991, p.355-366.

¹⁶⁷⁸ Parce qu'il considérait le paysagisme comme un art où l'intervention humaine, en tant qu'artiste, devait être perceptible (TEYSSOT G., 1991, p.355-366).

Quant à la pratique du jardin, elle correspond pleinement aux usages du Second Empire, entre délasserment et activité de l'esprit, tels qu'ils s'observaient dans les parcs urbains créés sur l'impulsion de Napoléon III, Haussmann et Alphand. Le parc d'Abbadia invite à la déambulation autant que le parc des Buttes Chaumont, le bois de Boulogne et les jardins publics des frères Bühler, à cette différence près que la rencontre n'y est pas mondaine mais confidentielle et permet d'instaurer un lien de proximité avec les métayers. Le style paysager d'Abbadia constitue une synthèse entre éclectisme et modernité. Les observateurs de l'époque qualifièrent ce style de « nouvelle école française d'art des jardins », laquelle connut un franc succès dans son exportation internationale¹⁶⁷⁹. Aussi, l'œuvre pléthorique des frères Bühler prit activement part au renouveau de l'art des jardins entre le Second Empire et la IIIe République. Abbadia en constitue un exemple civil d'envergure au même titre que le domaine de Grenade, le château du Bois-Cornillé ou Bonnétable¹⁶⁸⁰. Néanmoins le cas d'Abbadia se distingue quelque peu des réalisations fastueuses d'un Barillet-Deschamps ou d'un Edouard André de par sa recherche d'authenticité. Là où les architectes-paysagistes des Buttes-Chaumont, du Bois de Boulogne ou du Sefton Park de Liverpool inventaient une nature pastichée à l'appui de décors factices, tels que des grottes et autres rivières fictives, Bühler s'adapta à l'environnement de la corniche basque en évinçant les créations superflues auxquelles il eut pourtant recours, par exemple, au Parc de la Tête d'Or ou aux Prébendes d'Oé – avec leurs plans d'eau artificiels et leurs îles factices - et dans nombre de ses commandes privées¹⁶⁸¹. Abbadia aspirait, cependant, à un idéal paysager qui offrait le confort de l'illusion et de l'imaginaire.

Malgré l'importance de sa tâche en terme d'aménagement paysager, le rôle de Bühler à Abbadia était loin de se cantonner à la création et l'entretien du parc. A mesure que le temps passait, il développa des relations de plus en plus intimes avec son commanditaire. Cela peut paraître étonnant au regard du tempérament des deux personnages, le paysagiste étant réputé pour être dur en affaire, entêté voire désagréable, l'astronome étant particulièrement exigeant et même capricieux¹⁶⁸². Quoi qu'il en soit, l'accroissement de l'estime de d'Abbadie

¹⁶⁷⁹ DURNERIN A., 2004, p.53-57. Dans cet article, l'auteur cite la participation aux concours internationaux et les œuvres ou les hommages aux paysagistes français : le Parc de Liberté de Lisbonne créé par Lusseau en 1895, l'admiration de l'horticulteur argentin Peluffo pour Barillet-Deschamps, le rapport sur l'embellissement de Montevideo par Edouard André, la nomination d'Ernest Racine comme jardinier chef du parc du Prado de la capitale uruguayenne.

¹⁶⁸⁰ Le château du Bois Cornillé se trouve en Ile-et-Villaine. Les frères Bühler sont à l'origine de son parc à l'anglaise dans les années 1870, tandis que son jardin classique est une création plus tardive d'Edouard André (Ministère de la Culture, *Base mérimée*, n° PA00090893, 2005, réf. 12 juin 2012).

¹⁶⁸¹ Cette tendance à la constitution de décors naturels, représentative du « style mixte » du XIXe siècle, fut fortement critiquée au siècle suivant, notamment par Achille Duchêne dans son ouvrage *Les jardins de l'Avenir* (DURNERIN A., 2004, p.53-57).

¹⁶⁸² Les conflits d'intérêts et les problèmes relationnels conduisirent Bühler à renoncer à la conduite de certains chantiers, comme à l'Archevêché de Tours (NOURRY L.-M., 1997, p.121-122). Voici la description de son caractère par les frères Goncourt : « On le disait désagréable de rapports, humoureux, despote mais ayant une véritable conscience d'artiste ». Ils continuaient en spécifiant qu'il abandonnait ses chantiers si ses commanditaires s'opposaient à sa volonté, que cela concerne la coupe d'un arbre ou l'emplacement d'un édifice (GONCOURT E. et J., 1957, p.1011).

pour Bühler se ressent progressivement dans sa correspondance et cette considération était, semble-t-il, réciproque¹⁶⁸³. Le paysagiste avait effectivement fait ses preuves auprès de d'Abbadie et du grand monde avec ses chantiers publics prestigieux et ses travaux privés chaque jour plus nombreux. Sous la plume du savant, il passa successivement de la simple appellation de « jardinier » en 1852¹⁶⁸⁴ au « jardinier paysagiste » ou au « dessinateur de parcs et jardins » en 1856¹⁶⁸⁵, à « l'éminent jardinier de Paris » en 1859¹⁶⁸⁶, à « mon conseiller » en 1860¹⁶⁸⁷ et à « mon ami » en 1861¹⁶⁸⁸. Lorsque en 1857, probablement par un mouvement d'humeur finalement sans conséquence, Bühler déclara renoncer à travailler « au Sud de la Loire », d'Abbadie le pria platement de faire une exception à son égard¹⁶⁸⁹. Les deux hommes se rencontraient tantôt à Paris, lors de dîners ou de rendez-vous¹⁶⁹⁰, tantôt sur la côte basque, le paysagiste se rendant à Abbadia comme sur ses autres chantiers une fois par an, rythme qu'il conserva après l'exécution de son projet et jusqu'au décès de d'Abbadie¹⁶⁹¹. Le paysagiste alla jusqu'à le mettre en relation avec l'agent immobilier responsable de la location de l'appartement du 104 rue du Bac¹⁶⁹². Du reste, cette ingérence au-delà de son champ officiel de compétence n'étonne pas lorsque l'on connaît sa fortune et le prestige de son réseau relationnel et que l'on sait que, parallèlement à la conception d'un parc, il fit œuvre de conseiller financier pour l'industriel rennais Oberthür¹⁶⁹³. Par ailleurs, c'est Bühler qui détermina les voies d'accès à Abbadia, qu'elles soient liées au chantier, à la promenade ou au transport. En tant qu'architecte-paysagiste, il conçut en outre les plans, les élévations et les ornements de la ferme Aragorri (Fig.106) et veilla au déroulement de son exécution en collaboration avec le maître d'œuvre Besoin¹⁶⁹⁴. Initialement très ambitieuse, la ferme devait compter deux logements de métayers à l'étage qui, pour éviter les intempéries, communiqueraient de l'intérieur avec une vingtaine d'espaces dédiés aux bêtes et au fermage (Annexe 20.7). Non convaincu par ce premier programme, trop onéreux et trop vaste¹⁶⁹⁵, d'Abbadie se rabattit sur un projet plus modeste, cantonné à une écurie, une remise pour une voiture, une buanderie, un magasin et des logements pour le cocher et l'homme

¹⁶⁸³ Dossier Bühler, ms 2071, BIF.

¹⁶⁸⁴ C8-17

¹⁶⁸⁵ G238-G255-H346

¹⁶⁸⁶ I82.

¹⁶⁸⁷ J14

¹⁶⁸⁸ J231

¹⁶⁸⁹ H217. Ce désaveu évoqué par d'Abbadie est confirmé par le Journal des frères Goncourt affirmant que Bühler n'appréciait que la Bourgogne et la Lorraine (GONCOURT E. et J., 1957, p.1011). Au vu de l'inventaire de ses réalisations, le paysagiste ne mit jamais en application cette décision.

¹⁶⁹⁰ Dossier Bühler, ms 2071, BIF.

¹⁶⁹¹ D'Abbadie en informa l'un de ses pépiniéristes lors d'une commande en 1872 (Q270). Cette assertion est confirmée par la correspondance régulière des copies-lettres (Arch. Abbadia) ainsi que par les quelques lettres de Bühler encore conservées datant de 1852 à 1896 (ms 2071, BIF).

¹⁶⁹² I452 ; J13. D'Abbadie le contacta sur le conseil de Bühler pour faire l'état des lieux.

¹⁶⁹³ NOURRY L.-M., 1997, p.125-126.

¹⁶⁹⁴ D'Abbadie lui déclara : « Je serai toujours content de votre élévation et de vos ornements mais je vous prie de bien méditer le plan afin que chaque service se fasse bien » (F57). Pour la chronologie du chantier d'Aragorri, cf. Infra, I.C.2. Historique et composition du domaine d'Antoine d'Abbadie en Suberno.

¹⁶⁹⁵ Il en rendait compte à Charles avant de proposer son jugement et ses modifications à Bühler (F78). Il convient de préciser que Bühler avait simplement exécuté les volontés de d'Abbadie.

d'affaires : « *un modèle de bâtiment fort coquet qui ornera [sa] triste terre* » (Annexe 20.8)¹⁶⁹⁶. L'édifice associe l'inspiration des fermes navarraises et celle des chalets helvétiques. Avec son plan en semi-équerre et sa galerie à l'étage, il rappelait les origines basques de d'Abbadie et suisses de Bühler, mais il s'inscrivait surtout dans la vogue des chalets pittoresques du Second Empire, tels qu'on en trouvait à Vichy ou au bois de Boulogne . En revanche, la nouvelle ferme fut originalement dotée d'un jeu de balle basque, au sujet duquel d'Abbadie se renseigna beaucoup auprès de Bühler et de Charles, en étudiant les frontons d'Urrugne et de Saint-Etienne-de-Baïgorry¹⁶⁹⁷.

Outre les communs du futur château et cet espace de jeux, Bühler est à l'origine d'autres constructions sur le domaine, telles que la laiterie d'Aguerria ou la cabane du jardinier près du potager, démontrant encore sa polyvalence et sa capacité à concevoir un projet d'ensemble¹⁶⁹⁸, en œuvrant à la manière des maîtres d'œuvre de l'Ancien Régime qui intervenaient tant sur le plan architectural que paysager¹⁶⁹⁹. Avant même la pose de la première pierre de l'observatoire, il fut donc le premier architecte à œuvrer sur la propriété de d'Abbadie. Si l'architecture n'était pas son activité majeure, il n'était pas rare qu'il insère des édifices utilitaires à ses projets, comme les chalets à la suisse du Parc de la Tête d'Or (Fig.107) en collaboration avec son frère, et leur propre demeure au 147 rue de Grenelle à Paris (Fig.108)¹⁷⁰⁰. Malgré le recours au rouge sang-de-bœuf, typiquement basque, la ferme de d'Abbadie comporte des similitudes flagrantes avec ces édifices telles que le pavillon retourné, la couverture avancée ou la galerie au premier étage. Etant donné ces caractéristiques, Bühler fut probablement l'auteur des communs du château d'Arnauld, Elhorrienborda (Fig.109). En dépit de ses compétences, il n'était pas suffisamment qualifié pour endosser la responsabilité de la complexe construction du château. Mais, bien au fait des projets, il mit d'Abbadie en relation avec son premier architecte, Parent, avec le père duquel il collaborait au château de Bonnétable. Lors de l'avant-projet, Bühler et Parent se rendirent ensemble visiter les propriétés d'Aragorri et d'Audaux et coopérèrent plus tard dans la réalisation du domaine d'Esclimont à Saint-Symphorien-le-Château¹⁷⁰¹.

¹⁶⁹⁶ L'actuelle ferme Aragorri correspond donc au second programme envoyé à Bühler. Sur le conseil de Charles, d'Abbadie renonça aux logements de métayer, qui auraient trop jouté, et donc gêné, son habitation future (F125). Charles lui conseilla par conséquent de loger les cultivateurs à la ferme Aguerria (F122).

¹⁶⁹⁷ F140. Il écrivit à Charles : « *J'ai montré, selon tes désirs, le jeu de balle d'Urrugne à Bühler qui croit qu'avec un mètre de flèche l'ellipse sera apparente. Du reste il m'a fait observer que les personnes placées près du mur seront forcées de se tourner de côté pour voir ce qui se fera au mur. Mais l'inconvénient n'est-il pas le même et plus grand encore avec les places droites ? J'ai tracé mon jeu de balle aux dimensions de 14 mètres sur 8 et 5 de haut. Ce sera couvert et ouvert à l'Est du côté opposé au mur où l'on fait le jeu* » (F160). Puis à Bühler : « *Comme vous étiez un peu gêné pour éclairer le jeu de balle du côté qui reste ouvert, je proposerais de couvrir en tuiles plates de a en b et de tuiles à faitières de b en c. Le contraste n'aurait je crois rien de désagréable* » (F165). Il envoya à Charles le calcul de l'ellipse en mai 1855 (F170) et reçut le plan de Baïgorry en octobre (G23).

¹⁶⁹⁸ « Conseils de M. Bühler », cahier ABA, p.142-143, arch. Abbadia. Bühler conseilla les dimensions de la laiterie pour une capacité de vingt-quatre bêtes. Quant à la cabane du jardinier, elle devait mesurer six mètres sur trois et être recouverte d'une toiture en appentis.

¹⁶⁹⁹ NOURRY L.-M., 1997, p.100-153.

¹⁷⁰⁰ NOURRY L.-M., 1997, p.100-101 et 153.

¹⁷⁰¹ Dossier Bühler, doc. Orsay.

Bühler présida, en outre, à des travaux d'ordre utilitaire moins séduisants mais tout aussi indispensables, comme la construction de la fontaine-lavoir, notamment de son béliet hydraulique, et de la citerne d'Abbadia¹⁷⁰². Comme nous l'avons vu précédemment, il détermina l'emplacement de l'observatoire et du château, en fonction non seulement de son projet paysager mais aussi du méridien céleste local nécessaire aux activités astronomiques de d'Abbadie¹⁷⁰³. Mais surtout le savant prit l'habitude de le solliciter au sujet des décisions des architectes, qui le laissaient souvent perplexe. Bühler fut notamment consulté au sujet du bois de charpente, de la couverture des tourelles du premier observatoire, ou sur un éventuel déplacement de l'édifice afin de laisser la vie sauve à trois chênes séculaires¹⁷⁰⁴. Il influa de même sur le programme remis à Parent, suggérant, par exemple, que l'entrée de la chapelle soit orientée au Nord – ce que désavouera plus tard par Viollet-le-Duc -, ou sur l'absence d'accès extérieurs à la sacristie et au fumoir¹⁷⁰⁵. Mais cette défiance envers les architectes Parent et Magne se poursuivra avec Viollet-le-Duc et Duthoit, du moins dans les premiers temps de leur intervention¹⁷⁰⁶. Le savant soumit au paysagiste les projets de Viollet-le-Duc au sujet du gros œuvre, notamment de la citerne et du style de l'édifice, n'hésitant pas à se plaindre de ses lenteurs. Quant à la nouvelle chapelle, qui dissimulait le phare de Biarritz depuis le salon, il attendit discrètement le « *verdict* » de Bühler (Annexe 20.35). Par la suite, il le consulta pour déterminer l'emplacement des fenêtres du salon, toujours dans l'idée de conserver les points de vue sur le parc (Annexe 20.38). Le plus inattendu demeure les conseils du paysagiste en matière de décoration. Bien que ses suggestions ne furent pas toutes concrétisées, c'est bien à lui et non aux architectes que l'on doit certains détails d'importance. Tel fut le cas du carrelage noir et rouge du vestibule et des galeries, de la voûte étoilée de la chapelle – qui, certes, correspondait avec le goût médiéval des architectes -, des originaux panneaux de cuir de buffle – initialement évoqués pour le salon et finalement localisés dans la salle à manger -, du décor d'inscriptions sur les poutres de la salle à manger ou d'arabesques dans les galeries¹⁷⁰⁷. Aussi son influence dans le château est-elle perceptible, quoique évidemment plus anecdotique que celle de Viollet-le-Duc et Duthoit.

D'Abbadie exploita manifestement l'expérience acquise par le paysagiste lors de ses chantiers d'embellissement d'édifices néogothiques. Quoi qu'il en soit, cette polyvalence était spécifique aux frères Bühler, reconnus pour des artistes à part entière, pour leurs talents multiples en matière de projets aquarellés, d'art paysager et d'architecture¹⁷⁰⁸.

¹⁷⁰² CFC p.26-27 ; I285-315 ; J14-J304 ; K82 ; L241-258.

¹⁷⁰³ sur lequel s'alignerait la future lunette astronomique (H278).

¹⁷⁰⁴ I315-I407.

¹⁷⁰⁵ « Conseils de M. Bühler », 24 avril 1858, cahier ABA, p.142-143, Arch. Abbadia.

¹⁷⁰⁶ En 1864, d'Abbadie informa son paysagiste du changement d'architecte en ces termes : « *nous nous sommes adressés à M. Viollet-le-Duc qui ne nous a pas encore donné les siens [plans]. Dès qu'il aura fait des esquisses je compte vous les soumettre entre nous (et en secret) pour avoir votre opinion sur l'effet extérieur* » (L241).

¹⁷⁰⁷ « Conseils de M. Bühler », 18 nov. 1865, CFC, p.26, Arch. Abbadia.

¹⁷⁰⁸ NOURRY L.-M., 1997, p.119-120.

Le rôle de Bühler révèle aussi bien ses qualités artistiques que la complexité du métier de paysagiste au XIXe siècle, au statut encore mal défini¹⁷⁰⁹. Pour Abbadia, il composa un parc paysager et agricole révélateur de la mutation de l'art des jardins, portant l'empreinte des œuvres pittoresques anglaises et des tableaux du Lorrain, de l'éclectisme du Second Empire et de l'ouverture sur le monde, du positivisme du XIXe siècle avec sa dimension d'arboretum, des idéaux du légitimisme avec la régénération de l'économie agraire. Cette complexité démontre bien le caractère évolutif des arts autant que de l'histoire, et la dimension fluctuante des frontières entre les styles et les époques. C'est pourquoi se pose la question du « style Bühler », héritier de Capability Brown, confrère romantique de Barillet-Deschamps, prédécesseur des jardins composites d'Edouard André¹⁷¹⁰. Le parc d'Abbadia se situe en somme à la croisée de l'histoire du goût, du projet individualiste et de l'intérêt général fondé sur la connaissance et la valeur de travail. Pourtant, mis à part son site extraordinaire, le domaine ne se distingue pas, du point de vue de la démarche paysagère, des œuvres publiques ou privées de Bühler, ne serait-ce que par le choix et la diversité des essences. Enfin, factotum se livrant autant à l'œuvre paysagère, aux aménagements logistiques, aux conseils architecturaux et à la relation amicale, le rôle du paysagiste du Thabor à Abbadia s'avère de premier ordre. Le paysagiste nationally reconnu, aussi bien pour ses talents d'artiste que pour son tempérament irascible, devint au fil des ans le maître d'œuvre le plus familier du site d'Abbadia car, en voyant grandir le domaine et édifier le château, il sut traduire les attentes du commanditaire, respecter l'authenticité du site et produire une symbiose singulière et pérenne entre l'édifice et son paysage. Aussi la phrase énoncée par d'Abbadie à l'un de ses pépiniéristes prend dès lors tout son sens : « les conseils de Bühler font loi chez moi pour tous les embellissements »¹⁷¹¹.

¹⁷⁰⁹ NOURRY L.-M., 1997, p.114-120.

¹⁷¹⁰ NOURRY L.-M., 1997.

¹⁷¹¹ Lettre à Demouilles, 2 déc. 1867, N367.

B. La collaboration de Viollet-le-Duc et Duthoit : l'invention d'une modernité fondée sur l'archéologie nationale et la découverte du monde

Le château d'Abbadia dut longtemps sa renommée à l'architecte Viollet-le-Duc (Fig.110), dont l'œuvre à la fois pléthorique et singulier rejaillissait en terme de prestige sur ses quelques commandes privées¹⁷¹². Principalement composées de châteaux, ces dernières ne constituaient pas l'exercice préféré de l'illustre architecte considérant l'édification de demeures castrales comme une incohérence historique et sociale et méprisant les exigences économiques des commanditaires aisés¹⁷¹³. Pourtant, il accepta de traiter le sujet d'Abbadia plutôt rapidement, comme il le fit pour la plupart de ces projets.

Si les conditions exactes de sa rencontre avec d'Abbadie sont inconnues, Montalembert, fidèle ami de l'explorateur et figure emblématique de la défense du patrimoine national avec Victor Hugo, pourrait avoir été la connection entre les deux hommes. Partageant le même engagement patrimonial, Montalembert côtoyait régulièrement Viollet-le-Duc à qui il avait commandité en 1850 son caveau familial au cimetière de Picpus (Fig.111) et des dessins de la chapelle de son château de la Roche-en-Brenil¹⁷¹⁴. Mais d'Abbadie pourrait tout autant s'être adressé au restaurateur de Notre-Dame de Paris et de Pierrefonds sans intermédiaire, car celui-ci, au faite de sa gloire, bénéficiait d'une telle renommée que les sollicitations abondaient spontanément. Qui mieux qu'un architecte-restaurateur reconnu et expert dans la préservation du patrimoine médiéval aurait pu imaginer un château d'inspiration gothique que Parent et Magne ne réussissaient pas à réaliser (Annexe 20.32) ? Quoique motivé différemment, l'intérêt commun de l'architecte et de l'explorateur pour le Moyen Age constitue sans aucun doute le socle de leur collaboration, d'autant que Viollet-le-Duc sembla se montrer très réceptif dès leur premier entretien¹⁷¹⁵. En outre, les commandes de grandes demeures auprès de Viollet-le-Duc interviennent globalement à la même époque, au début des années 1860, et sont contemporaines de la restauration de Pierrefonds, ce qui conduit à s'interroger sur la relation d'influence entre ces édifices et Abbadia. Quel que soit le degré d'implication de Viollet-le-Duc dans ses chantiers privés, ses réticences idéologiques et son

¹⁷¹² Il projeta quinze grandes demeures, parmi lesquelles dix châteaux (BOUDON F., « Viollet-le-Duc et le château » in *Viollet-le-Duc*, 1980, p.208-214).

¹⁷¹³ L'architecte estimait que l'on « ne pouvait sérieusement » édifier des châteaux dans un pays qui avait abrogé le système féodal et les privilèges et qui obéissait à une nouvelle conception de la propriété (VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle*, t3, Librairies-Imprimeries réunies, Paris, s.d., p.192). Au sujet des commanditaires, il déclarait : « On veut paraître, on veut avoir ses aises, mais on entend que cela ne doit pas coûter trop cher » (VIOLLET-LE-DUC E.-E., t2, s.d., p.279).

¹⁷¹⁴ Montalembert recommanda notamment à Viollet-le-Duc la protection de l'église de Saint-Thibault en 1860. (AUZAS P.-M., *Viollet-le-Duc (1814-1879)*, C.N.M.H.S., Paris, 1979, p.96 ; MIDDLETON R., WATKIN D., 1993). Les plans, élévations, coupes et autel de sa chapelle par Viollet-le-Duc sont conservés dans le fonds Viollet-le-Duc : fonds 1996/083, réf. 03001, 03002, 03003, Méd. Arch. Pat.

¹⁷¹⁵ Après quatre mois de débats avec Magne refusant de modifier la chapelle, d'Abbadie se réjouit de l'intervention de Viollet-le-Duc : « A sa première esquisse, la chapelle a été allongée et rendue méconnaissable » (L243).

emploi du temps chargé expliquent l'importance de la délégation dans ses projets. Ses fidèles collaborateurs y étaient missionnés en qualité minimale de conducteur de travaux, voire en tant que créateur à part entière. Aussi Denis Darcy fut-il chargé du château de Pupetières tandis que Maurice Ouradou supervisa le chantier du modeste château du Tertre, Anatole de Baudot celui du château de la Flachère, et Edmond Duthoit reçut la responsabilité de ceux de Roquetaillade, Chamousset et Abbadia (Annexe 16)¹⁷¹⁶. Ce fonctionnement explique peut-être que le maître consentit à prendre en charge la commande de d'Abbadie sans état d'âme. Quant aux motivations de l'affectation de Duthoit à Abbadia, elles demeurent encore hypothétiques. S'il est certain que Viollet-le-Duc évoqua son disciple auprès de d'Abbadie lors de leurs entretiens à Paris entre mars et mai 1864, sa correspondance ne fait état d'aucune information particulière relative à ses compétences, excepté la contrainte évasive « *d'autres voyages à faire dans l'année* » concernant probablement Roquetaillade, Chamousset et son prochain retour à Chypre (Annexe 20.34)¹⁷¹⁷. Outre sa complicité envers l'enseignement viollet-le-ducien et son talent qui se révélaient chaque année davantage, le choix de Duthoit fut certainement dicté par la proximité géographique d'Aragorri et de Roquetaillade et par son enthousiasme pour l'Orient qui allait se développer dans les années suivantes¹⁷¹⁸. Parmi les collaborateurs de Viollet-le-Duc, il semblait le plus approprié à répondre aux attentes humaines et artistiques d'un commanditaire fasciné par le Moyen Age et l'Orient. De plus, avec de Baudot, Duthoit était le seul disciple à défendre ardemment le mouvement néogothique à la façon de son maître. Pour Abbadia, il emporta certainement l'adhésion par ses intérêts et aptitudes éclectiques en terme de style architectural¹⁷¹⁹.

De fait, l'implication de Duthoit fut telle que l'attribution d'Abbadia a été souvent remise en cause, minimisant l'implication de Viollet-le-Duc. Avant d'étudier les acteurs de ce chantier, il

¹⁷¹⁶ BOUDON F., 1980, p.208-214 ; MERAS M., « Un château de Viollet-le-Duc : la Flachère » in *Actes du colloque international Viollet-le-Duc*, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1980, p.165-175. Le château de Pupetières se situe à Châbons en Isère ; celui du Tertre à Ambrières dans le Loiret ; la Flachère à Saint-Vérand et Chamousset à Saint-Laurent-de-Chamousset, dans le Rhône ; Roquetaillade à Mazères en Gironde.

¹⁷¹⁷ Lettre de Viollet-le-Duc, 23 mai 1864, n°42, CCC. A peu près au même moment que d'Abbadie, les Mauvezin s'adressèrent à Viollet-le-Duc sur le conseil de Léo Drouyn pour la restauration de Roquetaillade (GARDELLES J., LASSERRE J.-C., MARQUETTE J.-B., 1981, p.77). En ce qui concerne Chamousset, le comte de Saint-Victor et Viollet-le-Duc étaient déjà en contact en 1860 et 1861 (correspondance VLD, album 1860-1863, f.743-744, Méd. Arch. Pat. ; BERGDOLL B., 1979, p.39-40 et 96-97). Par ailleurs, suite à sa première mission en Orient, Duthoit devait retourner à Chypre pour collecter des objets antiques, notamment le vase d'Amathonte, et étudier le temple grec d'Assos. Cette occasion lui permit de se rendre à Istanbul où il effectua de très nombreux relevés et dessins. En ce qui concerne ses travaux à Chypre : SEVERIS R., BONATO L., *Along the most beautiful path in the world. Edmond Duthoit and Cyprus*, Bank of Cyprus Group, Nicosie, 1999 et FOUCART-BORVILLE J., 1985, p.3-60.

¹⁷¹⁸ En 1864, Duthoit n'avait encore effectué qu'un seul voyage en Orient où il avait visité Chypre, la Syrie, la Palestine, la Grèce et la Sicile en tant que dessinateur de la mission de Vogüe et Waddington d'après les instructions de Renan. Ses relevés concernant essentiellement des monuments antiques furent ensuite utilisés dans les publications de Vogüe qui le présentait comme un « *architecte habile et instruit, dont la collaboration a autant ajouté au charme du voyage qu'elle a contribué à ses résultats* » (VOGÜE M. (de), *Syrie centrale, architecture civile et religieuse du I^{er} au VII^e siècle*, 2 vol., Baudry, Paris, 1865-1877).

¹⁷¹⁹ Essentiellement concentrés sur l'architecture occidentale, Ouradou, Millet ou Narjoux ne développaient pas suffisamment les théories viollet-le-ducienues dans leurs chantiers. En outre, ils ne possédaient pas l'ouverture vers l'Etranger et les préoccupations stylistiques nécessaires à un chantier éclectique comme Abbadia. Quant à Baudot, s'il fut incontestablement l'un des fers de lance de Viollet-le-Duc, l'intérêt de l'architecture et de la décoration orientales lui faisaient probablement également défaut pour ce chantier (MIDDLETON R., WATKIN D., 1993, p.346-352). Au final, seul Duthoit réunissait les qualités appropriées pour une telle réalisation.

importe donc de connaître l'identité de leur maître d'œuvre afin d'en apprécier les partis pris. La paternité d'Abbadia constitue en effet un enjeu fondamental, ne serait-ce que dans l'intérêt du corpus des deux architectes. Alors, qui de Duthoit ou de Viollet-le-Duc s'avère le concepteur du château de d'Abbadie ? Comment leur collaboration s'organisait-elle ? Où le maître et son « *fidèle lieutenant* » puisèrent-ils leurs idées pour réaliser cette œuvre singulière ? Les rôles de ces deux grands architectes émergeront tout au long des analyses, aussi bien en matière de projet que d'exécution. L'étude d'Abbadia révèle une réalité plus complexe qu'une répartition cloisonnée des tâches, que ce soit du point de vue architectural, ornemental ou mobilier. Car cette œuvre comporte un fil conducteur imprescriptible en la pensée rationaliste et nationaliste viollet-le-ducienne.

1. Un projet architectural de Viollet-le-Duc, Duthoit et d'Abbadie : la rencontre du rationalisme gothique français et du gothique pittoresque anglais

La silhouette néogothique d'Abbadia pourrait rappeler le goût historiciste des élites nostalgiques de l'Ancien Régime qui s'exprima si bien dans le centre de la France, de la fin de la monarchie de Juillet au Second Empire, à travers les œuvres d'architectes souvent provinciaux et essentiellement actifs dans la commande privée tels que Froelicher, Hodé ou Delarue¹⁷²⁰. Mais, hormis l'idée du rationalisme directement suggérée par l'évocation de son architecte, Abbadia s'en distingue à la fois par une forme d'archéologisme et sa modernité.

• Le plan

Lorsque Viollet-le-Duc fut sollicité par d'Abbadie, il hérita d'un chantier partiellement commencé et devait, en outre, relever le défi de remédier à plusieurs échecs. La tour pastiche proposée par Parent (Fig.79) trônait sur le haut de la colline d'Aragorri alors que l'implantation de la demeure venait d'être en partie exécutée d'après les plans de Magne, eux-mêmes *a priori* largement influencés par ceux de son prédécesseur¹⁷²¹. La tâche de Viollet-le-Duc ne concernait donc que l'habitation et la chapelle, puisqu'il n'était pas encore question d'un nouvel observatoire. Si l'édification d'Abbadia est incontestablement une création *ex-nihilo*, la démarche de Viollet-le-Duc n'y diffère pas fondamentalement de ses restaurations, car il devait en effet se conformer à une base architecturale existante, constituée par la tour-observatoire ainsi qu'à un plan et des élévations insatisfaisants. Cela pose le problème de l'attribution du plan d'Abbadia, longtemps imputé exclusivement à Parent. Fondamentales, les

¹⁷²⁰ LOYER F., 1999, p.130-131. Voir plus particulièrement : TOULIER B., *Châteaux en Sologne*, Cahiers de l'Inventaire, n°26, Impr. Nat., Paris, 1991 ; DEROUET C., *Grandes demeures angevines au XIXe siècle. L'œuvre de René Hodé (1840-1870)*, catalogue d'exposition, CMHS, 1976-1977 ; MASSIN-LE GOFF G., *Les châteaux néogothiques en Anjou*, Nicolas Chaudun, Paris, 2007.

¹⁷²¹ Rappelons que les projets de Magne, portés au dossier de son procès comme une partie de ceux de Viollet-le-Duc, ne refirent jamais surface. Nous ne pouvons que présumer de leur aspect selon les dires de d'Abbadie.

modifications de Viollet-le-Duc nécessitèrent en réalité plusieurs mois d'étude approfondie car il s'appliqua à « rendre [les plans] possibles » (Annexe 20.33)¹⁷²² à la lumière de ses propres théories rationalistes¹⁷²³. Les informations fournies par Duthoit lors de sa visite de juin 1864 ainsi que les plans et les élévations signés démontrent l'incontestable implication du « maître » dans cette phase architecturale. Comme à Roquetaillade, Duthoit procéda à une étude préalable des lieux et du chantier, tant matérielle, économique que géographique, afin de transmettre à Viollet-le-Duc les paramètres à prendre en compte dans le projet (Annexe 20.36)¹⁷²⁴. Les changements apportés par Viollet-le-Duc sur le plan initial sont, au premier abord, peu évidents car obstrués par la conservation de la disposition en équerre de l'édifice (Fig.113). Ce choix ne relevait pas de la facilité mais bel et bien de l'impatience de d'Abbadie et d'une volonté d'appliquer les principes architectoniques viollet-le-ducien, concernant particulièrement l'asymétrie et la théorie des proportions. Cette dernière exprimait une vision mathématique de l'architecture, fondée sur le triangle en tant qu'unité de toute construction humaine ou naturelle. Ce principe « cristallographique » associe, dès lors, le triangle à l'origine du monde parce qu'il est la figure « la plus parfaite »¹⁷²⁵. L'architecte avait du observer et emprunter cette méthode dans les dessins de Villard de Honnecourt qui, bien avant les siens, utilisait le triangle comme repère de la composition des formes (Fig.112)¹⁷²⁶. La théorie des proportions de Viollet-le-Duc considérait deux types de triangles comme fondamentaux en architecture, l'équilatéral et l'égyptien¹⁷²⁷. Cette stratégie d'édification cristallographique privilégiait, selon Viollet-le-Duc, la statique et l'équilibre architectonique fondamental de tout édifice, ce qui signifie non pas que le plan idéal adoptait obligatoirement

¹⁷²² Dans cette lettre, Viollet-le-Duc justifiait son délai de réflexion considérant que les plans « aiment de l'exécution » (Lettre de Viollet-le-Duc, 19 mai 1864, CCC).-

¹⁷²³ D'Abbadie reçut les premières esquisses de Viollet-le-Duc en mai 1864 après que celui-ci ait examiné les plans de Parent et Magne (L254 ; Lettres de Viollet-le-Duc, n°40 à 50, CCC).

¹⁷²⁴ La seule lettre connue de Duthoit à son maître concernant Abbadia porte une annotation de la main de Viollet-le-Duc « construit sous la direction de Viollet-le-Duc ». Il y informe le célèbre architecte de l'avancement de la préparation du chantier et lui donne des indications indispensables pour la réalisation des plans et élévations, comme les données du nivellement, le cubage et les caractéristiques des moellons rassemblés par d'Abbadie afin de lui « faciliter le travail » et pensant que cela lui [à Viollet-le-Duc] « suffirait pour le moment ». Mais surtout, Duthoit y demande à son maître « les élévations du soubassement le plus tôt possible », idéalement avant la fin de la semaine (Plans et élévations n°, Arch. Abbadia ; Lettre de Duthoit, 27 juin 1864, album 1863-1868, pièce n°203, f.317-318, Correspondance VLD, Méd. Arch. Pat). Malgré l'absence de correspondance au sujet d'Abbadia entre les deux architectes, les lettres de d'Abbadie, notamment à son épouse, témoignent également de cette organisation des tâches (L278).

¹⁷²⁵ Selon cette théorie, dans sa dimension volumétrique, le triangle compose la figure du rhomboèdre. De l'assemblage des rhomboèdres, résultent toutes les formes de la nature spontanément fidèles aux lois naturelles de l'équilibre et de la statique (« Cristallographie » in BARIDON L., 1996, p.119-124 ; VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Neuvième entretien. Sur des principes et des connaissances nécessaires aux architectes, p.385-448).

¹⁷²⁶ Par exemple, le triangle servit au dessinateur médiéval dans ses études sur le corps humain, les animaux et même les élévations d'édifice où il apparaît clairement dans la structure des formes en tant que schéma de construction (Carnets de dessins de Villard de Honnecourt, ms Français 19093, f.18-18v-19, BnF).

¹⁷²⁷ Le triangle égyptien est un triangle rectangle dont les côtés mesurent proportionnellement 3, 4 et 5. Quant au triangle équilatéral, tous ses côtés sont égaux. Viollet-le-Duc démontra leur caractère idéal notamment dans les Entretiens : « parmi les figures géométriques, la plus parfaite est le triangle ; [...] de tous les triangles ceux qui peuvent se prêter le mieux aux lois de la statique et aux divisions proportionnelles sont le triangle équilatéral, et ce triangle dont la base est à la hauteur comme 4 est à 2 ½, engendré par cet autre triangle donnant 4, 3 et 5 ; [...] par conséquent, l'emploi de ces triangles, l'intersection de leurs apothèmes avec des verticales, donnent des divisions soumises à un principe unique, des points qui rappellent les inclinaisons des côtés, et des proportions dérivées forcément de ces figures génératrices » (VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Neuvième entretien. Sur des principes et des connaissances nécessaires aux architectes, p.385-448).

la forme triangulaire mais que ses composantes étaient aussi projetées à base de triangles¹⁷²⁸. De ce point de vue géométrique, les contours du plan de Parent pouvaient convenir à Viollet-le-Duc car, observatoire compris, ils se calquaient sur les médianes d'un triangle équilatéral équilibrant les corps d'édifice comme autant de masses convergeant vers un point de gravité, lui-même constitué par le pavillon principal. Cependant, Parent avait exploité cet espace géométrique en composant une symétrie des pavillons, chaque aile étant ponctuée par une tour de dimension équivalente (Fig.76-77-78). Ainsi, sous couvert d'un plan atypique, Parent avait-il traduit les enseignements académiques fondés sur le principe de symétrie parfaite – en l'occurrence de symétrie centrale et non de symétrie axiale plus habituelle –, ce qui ne pouvait, dans l'idéal, convenir à une construction viollet-le-ducienne visant à renouveler l'analyse empirique de l'architecture. Globalement, le plan de Parent permit toutefois à Viollet-le-Duc d'exprimer sa fibre créative (Fig.113) et ses théories en rupture avec les traditions académiques et leur modèle palladien qu'il considérait inadaptés à la vie moderne. Il estimait en effet que l'organisation horizontale d'une construction reflète et dépend du programme, des nécessités exigées par le mode de vie des commanditaires¹⁷²⁹, et, surtout, de la vérité des espaces, ce qui impliquait nécessairement l'irrégularité du plan. Autrement dit, il importait de concevoir préalablement le programme, puis de lui adapter une forme architecturale, et non d'insérer un programme dans une composition préétablie comme le préconisait l'enseignement classique. Il incombait dès lors au maître d'œuvre de stimuler l'harmonie architecturale par une pondération des masses, elle-même régie fondamentalement par les lois de la géométrie et de la statique, dévoilant « *l'expression vraie, la sincérité* » de l'œuvre d'art. A l'instar des rationalistes français dès le XVII^e siècle, il considérait donc que l'architecture était induite par le besoin et l'évidence mathématique¹⁷³⁰. Mais, à leur différence, il bannit les règles académiques prévalant depuis la Renaissance et se fonda sur les constructions antérieures médiévales dans l'idée de concevoir une architecture moderne véhiculant l'identité de son territoire d'existence. Au nom de ce rationalisme nationaliste, sept ans avant Abbadia, le restaurateur de Pierrefonds avait proposé un plan compact pour le château du Tertre où l'asymétrie favorisait la fonctionnalité par l'articulation des pièces autour des espaces circulatoires (Fig.114)¹⁷³¹. Le Tertre préfigurait la disposition des ailes du château de Montdardier (Fig.115), où Viollet-le-Duc

¹⁷²⁸ Le triangle en tant que point de référence et de repère est fréquemment représenté dans ses projets. Ce thème sera également développé lors de l'évocation des élévations d'Abbadia.

¹⁷²⁹ L'architecte imputait ce principe à la logique chrétienne : « *C'est être conséquent avec l'esprit du christianisme que de laisser de côté tout ce qui est mensonge, de ne considérer la forme que comme une apparence logique du besoin ; le chrétien traite toute chose selon la valeur de l'idée qui commande à cette chose* » (VIOULET-LE-DUC E.-E., 1978, t1. Septième entretien. Sur les principes de l'architecture occidentale au Moyen Age, p.260 ; LENIAUD J.-M., 1994, p.53-56).

¹⁷³⁰ MIDDLETON R., WATKIN D., 1993. I. La tradition rationaliste en France, p.5-34 ; VIOULET-LE-DUC E.-E., *Entretiens sur l'architecture*, Mardaga, Bruxelles, t1, 1978. Septième entretien, p.283 ; Dixième entretien, p.473 et 478-487. Prenant exemple sur l'architecture gothique, il considérait que « *chaque chose est à sa place et porte le caractère qui lui est propre* ». Afin de dénoncer les méthodes académiques, il ajoutait : « *La symétrie des ordonnances architectoniques [...] devient un embarras extrême dans nos constructions modernes, force de torturer les plans et d'adopter des dispositions incommodes, fausses, de perdre des surfaces précieuses* ».

¹⁷³¹ BOUDON F., 1980, p.208-214 ; MIDDLETON R., WATKIN D., 1999, p.347-348.

transforma, dès 1860, le plan rectangulaire primitif en une équerre agrémentée de tourelles valorisant les espaces de réception¹⁷³². Le plan d'Abbadia s'inscrivait dans la lignée de cette organisation régie par les lois du fonctionnalisme, et ce malgré ses différences avec celui de la « maison idéale » (Fig.116), en rupture avec l'architecture castrale, que Viollet-le-Duc imaginera après la guerre de 1870¹⁷³³. Comme un *leit-motiv* architectural, la disposition en équerre permettait à ces édifices de recevoir à la croisée de leurs ailes un espace d'accès à l'habitation¹⁷³⁴. Ainsi, Viollet-le-Duc introduisit au Tertre, tout comme à Abbadia et, malgré des modalités horizontales différentes, à Pupetières, le thème du porche en angle, tel qu'il le déclina dans son projet de Pierrefonds dès 1858 (Fig.117)¹⁷³⁵. Du point de vue de l'organisation intérieure, cet espace d'accueil évoque les demeures d'Outre-Manche de la seconde moitié du siècle telles que celles de Glen Andred et Leyswood de l'écossais Norman Shaw¹⁷³⁶. Globalement, la dissymétrie tendait vers la composition de ce que H.R. Hitchcock nomma un « *agglutinative plan* » pratiqué dans l'Angleterre géorgienne et victorienne et conférant à l'édifice l'illusion d'une construction en plusieurs étapes¹⁷³⁷. Ainsi les possibilités rationalistes et l'anticonformisme académique décidèrent-ils Viollet-le-Duc à conserver les contours du plan de Parent. Si ce plan en Y rappelle celui de l'hôtel particulier de son dix-septième *Entretien* (Fig.118), l'accumulation de pavillons instaurée par Viollet-le-Duc s'inscrit incontestablement dans le canon architectural du *gothic revival*, tel qu'il s'exprime dans les œuvres de Walpole, Nash, Wyattville et de Pugin, mais aussi du néoclassicisme anglais, comme au Dodington Park de Wyatt ou à la Sezincote House de Cockerell¹⁷³⁸. Apparemment apprécié de Parent, ce plan sera régulièrement réexploité en Sologne, avec des variantes en V et en X, par son propre fils Louis ainsi que Coulomb, Perret ou Sédille¹⁷³⁹.

Pilier fondamental de l'architecture viollet-le-ducienne, l'asymétrie de ce plan d'inspiration anglaise permettait d'exprimer l'organisation intérieure et les besoins liés au mode de vie des

¹⁷³² plans du château de Montdardier, n°03533 à 03537, fonds VLD, Méd. Arch. Pat.

¹⁷³³ VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Comment on construit une maison. Histoire d'une maison*, Hetzel et Cie, Paris, p.28.

¹⁷³⁴ A ceci près qu'à Abbadia et Ambrières, l'accès se situe dans l'angle interne tandis qu'à Montdardier, cet angle étant occupé par une tourelle abritant un escalier à vis, on accède à l'habitation par l'angle externe. Cela annonce la problématique de la circulation et de la distribution que nous évoquerons ci-après (BOUDON F., 1980, p.208-214 ; plans du château de Montdardier, n°03533 à 03537, fonds VLD, Méd. Arch. Pat. ; plan de Viollet-le-Duc, n°19-2517 et projet-esquisse, n°18-2415, Arch. Abb. AS).

¹⁷³⁵ Vue cavalière du château de Pierrefonds en partie restauré, aquarelle, 1858, fonds VLD, Méd. Arch. Pat. ; GRODECKI L., « Pierrefonds: la restauration du château » in *Viollet-le-Duc*, 1980, p.130-139.

¹⁷³⁶ HITCHCOCK H.R., *Architecture : nineteenth and twentieth centuries*, Pelican History of art/Yale university press, New York, 1987, p.294-295.

¹⁷³⁷ HITCHCOCK H.R., 1987, p.294-295. D'Abbadie se réjouit ainsi de l'irrégularité de la composition, notamment de ce que « les fenêtres du moins sont devenues non symétriques, ce qui me semble meilleur que l'uniformité corrélative des deux projets défunts » (L243).

¹⁷³⁸ VIOLLET-LE-DUC E.-E., t2, 1978, p.283-287 ; MIDDLETON R., WATKIN D., *Architecture du XIXe siècle*, coll. Histoire de l'architecture, Gallimard/Electa, Paris/Milan, 1993, p.48-53 et 312-319. Au sujet des plans des demeures anglaises néogothiques, citons les exemples des plans de Strawberry Hill (1749-1792) de Walpole, de Luscombe Castle (1799-1804) de Nash, la très significative demeure du duc de Bedford, Endsleigh (1810-1811) par Wyattville, ou encore Scarisbrick Hall (1837-1845) de Pugin.

¹⁷³⁹ TOULIER B., 1991, p.248-249. Louis Parent continua l'œuvre de son père à La Motte-Bel-Air à la fin des années 1880. Coulomb mit en place un plan angulaire au château de Rivaulde en 1902, les frères Perret au rendez-vous de chasse de La Saulot en 1908. Quant à Sédille, il imagina à la même période une maison dissymétrique.

commanditaires. Par conséquent, essentielles se révèlent les modifications apportées par Viollet-le-Duc du point de vue de la distribution et de la circulation, consistant à combiner harmonieusement les diverses parties de l'édifice. Imputables à ses théories fonctionnalistes, elles témoignent de la conception organiciste viollet-le-ducienne de l'architecture. En d'autres termes, à l'image des règnes animal ou végétal, chaque élément architectural n'existait que par sa fonction indispensable au sein de la construction devenue véritable monde vivant. A ce titre, il ne pouvait exister de détails superflus dans la logique constructive de l'édifice¹⁷⁴⁰.

Pour « *organe principal* » d'Abbadia, Viollet-le-Duc établit le vestibule, autour duquel s'articulaient « *des organes secondaires, des membres, et ce qu'il faut pour alimenter ces parties, par la circulation* » tout en fédérant ces espaces dans le grand ensemble architectural. Il empruntait sciemment cette organisation au modèle anglais, quoiqu'il s'agisse du seul avantage qu'il y percevait¹⁷⁴¹. C'est pourquoi il restructura complètement l'espace de l'entrée, optimisant sa position stratégique de centre distributeur, tant du point de vue horizontal que vertical. Il y supprima les deux niveaux imaginés par Parent (Fig.76)¹⁷⁴², puis il modifia la fonction et les accès des pièces attenantes du vestibule, proposant notamment, à la place d'un incohérent cabinet de travail¹⁷⁴³, un salon d'accueil au caractère plus officiel¹⁷⁴⁴. En outre, malgré ses réticences théoriques à la valorisation de l'escalier¹⁷⁴⁵, il évida le vestibule qui épousa le volume des deux niveaux de l'habitation noble, offrant de belles proportions à l'escalier d'honneur (Fig.119). Celui-ci fut d'autant plus valorisé que Viollet-le-Duc substitua aux trois volées de marches de Parent deux grandes volées entre lesquelles il

¹⁷⁴⁰ VIOLLET-LE-DUC E.-E., t2, 1978. Dix-septième entretien, p.283 ; Huitième entretien, p.332 ; BARIDON L., *L'imaginaire scientifique de Viollet-le-Duc*, L'Harmattan, Paris, 1996. « Organicisme », p.209-216. Le sujet de l'organicisme a fait l'objet de la thèse de doctorat de M. Bressani en 1997 : BRESSANI M., *Science, histoire et archéologie : sources et généalogie de la pensée organiciste de Viollet-le-Duc*, Université Paris-Sorbonne IV, 1997.

¹⁷⁴¹ « Les Anglais [...] ont adopté en bien des cas, dans la construction de leurs châteaux et même de quelques hôtels, une disposition qui peut présenter des avantages. C'est une grand'salle centrale éclairée par le haut et autour de laquelle viennent se grouper les appartements et services ». Toutefois, le reste du programme anglais ne convenait pas, selon lui, au mode de vie français (VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Dix-septième entretien, p.278).

¹⁷⁴² Le vestibule de Parent se déployait en effet sur deux niveaux où le volume dédié à l'escalier ne s'élevait que partiellement dans toute la hauteur de l'édifice. Il proposait ainsi une prolongation du porche à l'intérieur au rez-de-chaussée et un spacieux vestibule à l'étage.

¹⁷⁴³ Au niveau inférieur, Parent avait conçu une entrée ouvrant sur un cabinet de travail en enfilade avec la chambre du maître de maison, ce qui produisait un contresens dans la cohérence distributive et fonctionnelle de la construction. Étant donné sa localisation, il était plus rationnel que cette suite s'intègre à un ensemble relevant de la fonction d'accueil plutôt que de travail et de repos, d'autant qu'elle était fort éloignée des ailes d'étude et d'intimité.

¹⁷⁴⁴ Viollet-le-Duc déplaça les accès de la chambre vers la galerie de la zone de travail dont elle participait, et installa un salon dans ces espaces d'accueil. En effet, « aujourd'hui, dans un hôtel, plus rigoureusement encore que par le passé, on demande que les appartements de réception soient distincts de ceux réservés à l'habitation, par cela même qu'on reçoit bon nombre de gens que l'on connaît à peine. [...] il faut un vestibule fermé où l'on se débarrasse des vêtements de dessus. Il faut, entre ce vestibule et les appartements de réception, un salon où les femmes puissent se faire annoncer. Il faut que ces salles d'introduction soient en communication facile avec les services de toute nature. [...] Mais il ne faut pas que de ce premier salon le regard pénètre directement dans les salons de réception, et vice-versa. » (VIOLLET-LE-DUC E.-E., t2, 1978. Dix-septième entretien, p.281-282).

¹⁷⁴⁵ Il affirmait en effet qu'« Il est vrai [...] que cet escalier n'est point un lieu de station, mais de passage, et que si vous lui donnez une importance relative trop grande pour les salles auxquelles il permet d'arriver, vous faites peut-être un magnifique escalier, mais certainement un contresens » (VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Dixième entretien, p.462 ; BOUDON F., 1980, p.208-214).

déploya un palier sur toute la largeur de la pièce. Ainsi produisait-il une œuvre en totale contradiction avec la fonction de passage qu'il donnait théoriquement à tout escalier, car ce palier, en offrant une vue d'ensemble sur le vestibule baigné par la lumière de sa grande baie, invitait indéniablement à la contemplation. Toutefois, l'escalier d'honneur d'Abbadia est sans commune mesure avec les projets de l'architecte. Les proportions des espaces d'entrée de Roquetaillade, Pupetières, la Flachère ou Jacquesson sont plus vastes en raison de leur origine castrale ancienne ou de la taille de l'édifice. En revanche, le volume de l'entrée du Tertre était beaucoup plus restreint et son escalier réduit à sa fonction de desserte. Quant à la maison Sabatier, elle se distingue par la localisation du grand escalier aux confins de l'édifice, réduisant sa fonction de parade sociale¹⁷⁴⁶. De par sa position, l'escalier d'honneur d'Abbadia obéissait donc moins à la théorie viollet-le-ducienne qu'à sa pratique sociale, parce qu'il constituait l'un des codes architecturaux des demeures bourgeoises où trônait souvent un escalier d'apparat. D'Abbadie avait en effet observé de telles dispositions dans les habitations de ses contemporains tant sur le sol français qu'en Royaume-Uni.

En outre, la restructuration du vestibule d'Abbadia s'intégrait à la réflexion globale de Viollet-le-Duc concernant les pièces d'accueil. Il conserva les localisations du grand salon dans la grosse tour, en raison de sa distance avec le petit salon, ainsi que de la salle à manger, qui était isolée des autres salles de réception tout en les côtoyant (Fig.119)¹⁷⁴⁷. Ainsi proposait-il une solution contraire aux habitudes des autres architectes qui concevaient la salle à manger et le salon en enfilade pour le « meilleur effet » que cela produisait¹⁷⁴⁸. Cependant, pour faciliter l'accès de ces deux pièces, - les espaces de transition étant fondamentaux selon ses théories -, il modifia la tourelle près du salon, qui était dépourvue de fonction dans le plan de Parent. D'abord, il y inséra une ouverture supplémentaire pour en faire un volume transitoire entre la salle à manger et le salon, puis il lui affecta la fonction de fumoir arabe, partie prenante du programme et nouvelle localisation qui présentait l'avantage d'isoler les fumées inconfortables des appartements intimes¹⁷⁴⁹. Au nom de la logique fonctionnaliste, l'architecte alla ainsi à l'encontre de la volonté de son commanditaire qui avait commandé expressément à Parent un fumoir au-dessus du porche et donc à l'entrée des espaces privés (Fig.119)¹⁷⁵⁰.

¹⁷⁴⁶ BOUDON F., 1980, p.208-214.

¹⁷⁴⁷ « Il faut, si l'on donne à dîner, que la salle destinée aux repas soit parfaitement séparée des pièces réservées à la réception du soir ; car rien n'est plus maussade [...] que d'apercevoir les manœuvres de la desserte d'une grande table, ne fût-ce que du coin de l'œil ; et cependant il faut que la salle à manger soit très voisine des salons, que l'on puisse passer en un instant de l'une à l'autre. [...] Mais il ne faut pas que [du] premier salon le regard pénètre directement dans les salons de réception, et vice versa. Il ne faut pas que les invités soient prisonniers dans une partie des salons ouverts [...] » (VIOULET-LE-DUC E.-E., 1978. Dix-septième entretien, p.281-282).

¹⁷⁴⁸ C'était notamment l'avis qu'exprimaient Reynaud, Garnier et Amman dans leurs ouvrages respectifs : REYNAUD L., *Traité d'architecture*, Morel, Paris, 1863 et GARNIER C. et AMMAN A., *L'habitation humaine*, Hachette, Paris, 1892 (ELEB-VIDAL M., DEBARRE-BLANCHARD A., IV. Transformations et émergence de modèles, la seconde moitié du XIXe siècle, p.87-131).

¹⁷⁴⁹ VIOULET-LE-DUC E.-E., 1978. Dix-septième entretien, p.286.

¹⁷⁵⁰ Notes sur le projet d'habitation de M. Parent, Arch. Abbadia.

En ce qui concerne le premier étage, Viollet-le-Duc dédia exclusivement les deux ailes à l'usage privé (Fig.113-120), comme l'avait fait Parent. Mais il apporta d'importantes modifications d'ordre fonctionnel, consistant à rendre jumelles les chambres espagnoles¹⁷⁵¹ et à valoriser celle de la maîtresse de maison. Les chambres d'Ethiopie et de Jérusalem bénéficièrent dès lors d'un confort égal, notamment de cabinets de toilette individuels réunis en un même bloc sanitaire pour des raisons de commodité technique¹⁷⁵². Quant à la chambre de Virginie, l'architecte s'employa à exploiter les espaces perdus du plan de Parent (Fig.113-120), lui offrant désormais les proportions d'une réelle suite¹⁷⁵³. La diminution de la galerie d'entrée lui permit de supprimer l'un des deux accès de la tourelle et d'en modifier la fonction d'entrée inutile¹⁷⁵⁴. Dès lors, la chambre gagna du volume et put s'enrichir d'un espace additionnel qui, par sa dimension intime, allait convenir à la maîtresse de maison : un boudoir. Dans le pavillon central, la recomposition du vestibule rendit nécessaire un nouvel accès à la bibliothèque qui trouva logiquement sa place à l'extrémité du second palier. Puis, à la demande de d'Abbadie, la cloison divisant initialement la pièce d'étude en deux fut supprimée, accentuant les difficultés de chauffage (Annexe 20.41-47)¹⁷⁵⁵.

Enfin, les niveaux destinés aux domestiques n'échappèrent pas à la logique rationaliste Viollet-le-Ducienne. Si le sujet semblait secondaire, c'est en réalité dès les caves que l'architecte commença à modifier conséquemment la demeure. En effet, en raison d'une insuffisance de quatre-vingt centimètres des fondations, Duthoit suggéra, plutôt que de creuser laborieusement dans la roche, d'élever le rez-de-chaussée de quarante-cinq centimètres. Ainsi le niveau des caves gagna en salubrité, en aération et en hauteur de baies, ce qui était plus commode pour ses usagers (Annexe 20.37)¹⁷⁵⁶. De fait, fort de ces informations, Viollet-le-Duc adapta au sous-sol le même genre de modifications fonctionnelles

¹⁷⁵¹ Il s'agit de la chambre d'Ethiopie, la plus proche du vestibule, et de la chambre de Jérusalem, dont l'exposition, à l'Ouest, offre la vue sur la Bidassoa et l'Espagne.

¹⁷⁵² Le plan de Parent n'offrait de cabinet de toilette qu'à la chambre de Jérusalem où l'alcôve abritant le lit était coïncée avec un inutile patio d'entrée. L'accès à la chambre d'Ethiopie s'effectuait de deux manières, ce qui présentait peu d'intérêt compte-tenu des proportions des pièces : par le vestibule en ouvrant sur le côté de la cheminée, et par la galerie à côté de la porte de la chambre de Jérusalem.

¹⁷⁵³ En raccourcissant la galerie qui menait à ces appartements, il octroya non seulement un mètre de plus à la chambre mais encore il lui offrit une situation traversante, et par conséquent davantage de luminosité et le luxe de pouvoir observer à la fois la montagne au Sud et l'océan au Nord.

¹⁷⁵⁴ Dans le plan de Parent, on accédait aux appartements de Virginie d'abord depuis le vestibule, puis en passant par une première entrée, puis la galerie et enfin sa porte ou bien la tourelle-entrée. Il proposait donc une redondance d'espaces d'accueil et de cloisonnements qui n'étaient pas indispensables.

¹⁷⁵⁵ Duthoit affirmait « approuver » cette suppression « au point de vue de l'effet » mais signala tout de même la difficulté de chauffer « cette grande pièce mal exposée (Lettre de Duthoit, 9 oct. 1864, n°55, CCC). Ce à quoi d'Abbadie répondit que « c'est l'humidité qui est à craindre ici, et non le froid » (L439).

¹⁷⁵⁶ D'Abbadie informait son épouse à ce sujet : « Il [Duthoit] propose [...], tout en ne fouillant pas davantage, d'élever le rez-de-chaussée de 45 centimètres. [...] le grand avantage c'est que les lucarnes de la salle des domestiques, du fruitier etc. auraient plus de 10 cm de hauteur qu'il faudrait conserver dans le système actuel. Elles auraient 30 à 40 cm (je crois) et le sous-sol n'en serait que mieux aéré. » (Lettre à Virginie, 28 juin 1864, L278 ; voir aussi lettre à Virginie, 29 juin 1864, L279). Les théories de Viollet-le-Duc corroborent l'attention qui était donnée au sous-sol (VIOULET-LE-DUC E.-E., 1978. Dix-septième entretien, p.253-301).

qu'il imagina pour les étages (Fig.121)¹⁷⁵⁷. Néanmoins, quelques temps plus tard, les architectes durent céder aux caprices de d'Abbadie. Exigeant une hauteur sous plafond plus importante dans les salles de réception, ce dernier fit abaisser le sol de la salle à manger et du salon, obligeant l'intégration d'une marche à l'entrée de la galerie Sud, et ce malgré les protestations trop tardives de Duthoit¹⁷⁵⁸. Quant aux combles, également destinés aux logements des domestiques¹⁷⁵⁹, ils furent fortement remodelés et réduits, probablement en raison des limites budgétaires (Fig.122). Leur principal changement est localisé au niveau des ailes Est et Sud, où les hautes toitures à deux versants, qui permettaient auparavant un aménagement domestique, cédèrent la place à des toitures en très légère pente réduisant de trois mètres les combles. D'où la nécessité de réorganiser les volumes du pavillon central et de la grosse tour qui furent largement optimisés par Viollet-le-Duc¹⁷⁶⁰ car, malgré ces nouvelles dispositions, d'Abbadie entendait conserver « *le plus grand nombre possible de chambres de domestiques* »¹⁷⁶¹. L'architecte compensa en outre le nécessaire rehaussement de la grosse tour en remplaçant la toiture en poivrière de Parent par une toiture légèrement pentue.

Mais la transformation de Viollet-le-Duc la plus spectaculaire et la plus admise concerne la chapelle, qui d'un espace circulaire néo-renaissant passa à un plan rectangulaire typiquement gothique (Fig.113)¹⁷⁶². Sur le modèle des chapelles seigneuriales du XIIIe au XVe siècle inspirées par la Sainte-Chapelle de Paris, il conçut un vaisseau unique terminé par un chevet à cinq pans et comprenant deux niveaux. Comme au Moyen Age, celui du rez-de-chaussée

¹⁷⁵⁷ Décloisonnement et réorientation de l'entrée provenant de l'escalier et de l'extérieur ; suppression du vide sanitaire de la tourelle Sud grâce à un accès ; ajout d'une pièce dans l'aile Est. Toutefois Viollet-le-Duc y conserva la cuisine, malgré ses théories prosolvant les cuisines en sous-sol en raison de leur insalubrité et des mauvaises odeurs se répandant dans toute l'habitation et (VIOULET-LE-DUC E.-E., 1978. Dix-septième entretien, p.282).

¹⁷⁵⁸ Il estimait en effet cette disposition peu fonctionnelle et mal venue dans une construction moderne d'autant que les volumes des pièces de l'aile de réception étaient très convenables. Dans une lettre d'octobre 1868, il déclara à d'Abbadie : « *Je crains que vous ne regrettiez la décision que vous avez prise de descendre une marche pour arriver au salon. La hauteur de ces pièces est plus que suffisante et je tiens à vous dire que si vous m'aviez consulté je me serais élevé le plus que j'aurais pu contre ce parti* » (Lettre de Duthoit, 12 oct. 1868, n°85, CCC). Un mois plus tard, il ajouta à l'attention de Virginie : « *Je n'ai pas d'arguments écrasants à vous donner contre la détermination prise par Monsieur d'Abbadie de baisser de 12 [centimètres] le sol du salon puisque vous ne considérez pas comme moi cette descente et cette montée continue comme un inconvénient grave. Ces choses se voient et se tolèrent quelques fois dans les vieilles habitations qui ont eu à subir des restaurations. Mais dans les constructions neuves, c'est une faute* » (Lettre de Duthoit à Virginie, 30 nov. 1868, n°89, CCC).

¹⁷⁵⁹ D'Abbadie déclara en effet « *consacrer ce second étage à une pièce servant de lingerie et à des chambres de domestiques. La lingerie serait le mieux placée à l'angle S.E. c-à-d au-dessus du porche et devrait être pourvue d'une cheminée ; je destine la lingerie au repassage et non au séchage du linge* » (Lettre de d'Abbadie à Viollet-le-Duc, 12 nov. 1865, n°13, CCC). Conformément à sa volonté, l'architecte équipa la pièce située au-dessus du porche d'une cheminée. Il est fort probable qu'elle ait rempli la fonction souhaitée par d'Abbadie.

¹⁷⁶⁰ Il réussit en effet à proposer le même nombre de chambres de domestiques que Parent alors que ses espaces étaient beaucoup plus limités. D'abord, il exploita la totalité de la surface du pavillon central, contrairement à son prédécesseur qui n'en utilisait que la moitié (car il réservait l'autre moitié à un grenier). Viollet-le-Duc y articula simplement six pièces (trois chambres, une antichambre, une cuisine et une salle à manger) de part et d'autre d'un couloir central. Ensuite, il créa un niveau supplémentaire dans la grosse tour où il installa encore trois pièces destinées aux domestiques.

¹⁷⁶¹ Lettre de d'Abbadie à Viollet-le-Duc, 12 nov. 1865, n°13, CCC.

¹⁷⁶² La chapelle de Parent était en outre surmontée d'une haute toiture coiffée d'un clocheton (projet esquisse de Parent, certifié conforme au projet de 1857, 1869, Arch. Abbadia). Viollet-le-Duc sembla remédier à ce changement avec grande facilité, comme le suggérait d'Abbadie : « *A sa première esquisse, la chapelle a été allongée et rendue méconnaissable* » (L243).

était traditionnellement dédié au personnel tandis que le second, qui correspondait à l'étage des appartements, était réservé aux propriétaires¹⁷⁶³. D'ailleurs, si, de nos jours, l'on peut admirer à Abbadia une petite tribune accessible depuis la chambre de Virginie (Fig.123), Viollet-le-Duc en proposa d'abord un espace plus ambitieux. Equivalent aux plans castraux médiévaux, il s'étendait sur toute la largeur de la chapelle et à environ un tiers de sa longueur, comme à Pierrefonds (Fig.124)¹⁷⁶⁴, et, plus tard, Roquetaillade (Fig.125)¹⁷⁶⁵. Puis, afin de répondre aux besoins de la liturgie moderne, il installa une sacristie dans un petit avant-corps couronné d'une tourelle et d'une terrasse.

Par ailleurs, Viollet-le-Duc organisa l'agencement des pièces en fonction d'une autre donnée fondamentale de ses principes, l'orientation. C'est pourquoi il délocalisa l'oriel de la bibliothèque, placé au Nord par Parent, vers la baie Ouest de la pièce. En offrant davantage de clarté et donc de commodité à ce lieu d'étude (Fig.126) - que Duthoit estimait mal placé -, il prit encore le contre-pied de d'Abbadie, qui avait proposé que le niveau inférieur de la bibliothèque soit aveugle¹⁷⁶⁶. Toujours dans un souci utilitaire, Viollet-le-Duc déplaça l'accès extérieur de la chapelle, localisé du côté des intempéries par Parent, vers la façade Sud où il conçut un petit sas d'entrée. En revanche, il intervint peu sur l'orientation du château déjà implanté et la localisation des salles, car, à l'instar du plan en équerre, elles correspondaient à ses principes, à quelques détails près tels. Conformément à son dix-septième *Entretien*, l'angle interne des deux ailes d'Abbadia était dirigé vers le Sud¹⁷⁶⁷, protégeant l'entrée et le grand salon du mauvais temps. Ouverte à l'Est, la salle à manger était à l'abri d'une lumière inconfortable aux heures de repas alors que le parcours du soleil offrait au salon une luminosité confortable à toute heure de la journée, à l'instar de celui de la « maison idéale »¹⁷⁶⁸. Quant aux chambres des invités, elles bénéficiaient des rayons du soleil à l'heure du coucher. La chambre de Virginie, quant à elle, étaient désormais dotée de baies au Nord et au Sud. Quant à la chapelle, son chœur était traditionnellement orienté vers le Levant et son entrée au Sud.

¹⁷⁶³ « Chapelle » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., t2, s.d., p.423-480. Plus imposante, la Sainte-Chapelle possède un chevet à sept pans.

¹⁷⁶⁴ La similitude que nous observons concerne bien la tribune occidentale et non le plan général de la chapelle de Pierrefonds située au sein d'une ancienne tour défensive et où s'expriment certaines originalités de Viollet-le-Duc telles que la localisation d'une tribune au-dessus du chœur (GRODECKI L., 1980, p.130-139).

¹⁷⁶⁵ A cette différence que c'est Duthoit qui la remania. Conformément au diagnostic de Viollet-le-Duc, il travailla surtout à sa décoration. Toutefois, la chapelle de Roquetaillade étant isolée du château, il n'y existe évidemment pas d'accès depuis les appartements. Le bloc de la tribune à l'étage permit d'installer au rez-de-chaussée un confessionnal et une sacristie (GARDELLES J., LASSERRE J.-C., MARQUETTE J.-B., 1981, p.77-116).

¹⁷⁶⁶ Celui-ci écrivit en effet à Parent qu'il ne souhaitait aucune ouverture au niveau inférieur de la bibliothèque qui serait dès lors éclairée par le haut (Notes sur le projet de M. Parent, Arch. Abbadia). Duthoit évoqua la mauvaise exposition de la bibliothèque lorsque d'Abbadie décida de supprimer sa cloison, ce qui pouvait rendre la pièce difficile à chauffer en raison de son volume et de son exposition (Lettre de Duthoit, 9 oct. 1864, n°25, CCC).

¹⁷⁶⁷ En effet, « le soleil viendrait ainsi sécher et réchauffer les trois quarts au moins des murs » (VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, p.284-285).

¹⁷⁶⁸ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1873, p.22-23.

La recomposition des plans d'Abbadia s'avéra dès lors un travail conséquent. Elle se révéla surtout efficace en termes de logique distributive et de fonctionnalité. Viollet-le-Duc y intervint à la fois comme le restaurateur habitué à retravailler sur l'existant, comme le théoricien d'une école qui se revendiquait de la modernité, mais aussi comme l'enseignant formateur qui corrigeait les maladresses de celui qui aurait pu être son élève. Les volumes furent améliorés là où ils pouvaient l'être, selon ses principes fonctionnalistes où chaque élément architectural a un sens et une utilité. La répartition des espaces devait obéir à une cohérence géographique où les ensembles, se côtoyant sans empiéter les uns sur les autres, étaient réunis selon leurs fonctions et une circulation horizontale et verticale aussi directe que possible. Viollet-le-Duc fit ainsi d'Abbadia un organisme architectural à l'image des usages modernes, en conjuguant les trois sections élémentaires d'un hôtel particulier du Second Empire¹⁷⁶⁹ : les salles de réception au rez-de-chaussée, les appartements privés au premier étage et les espaces de la domesticité dans les combles, au sous-sol et dans un office attenant au vestibule. En somme, cette distribution intérieure était conforme aux us et coutumes nationales modernes qui distinguaient vie publique, intimité et service. Cela correspondait aux propositions d'architectes, tels que Daly ou Ramée, qu'ils adhèrent ou non à la pensée viollet-le-ducienne¹⁷⁷⁰. Ces dispositions répondaient pleinement aux attentes de la haute-société qui souhaitait transposer son mode de vie parisien dans ses résidences provinciales. On observe donc dans les plans de Viollet-le-Duc, tout comme dans ceux de Parent d'ailleurs, une hiérarchisation, voire une ségrégation, sociale des acteurs de la maisonnée. Une organisation sociale similaire se retrouvait dans toutes les demeures bourgeoises aussi bien que dans les immeubles haussmanniens, où le rang dans la société diminuait au fur et à mesure que l'on s'élevait dans les étages¹⁷⁷¹. Les espaces réservés à la tâche ou à la circulation des domestiques étaient rendus invisibles autant que possible, au moins depuis la Renaissance¹⁷⁷². Simultanément cependant, le personnel bénéficiait d'une proximité et d'un accès rapide afin de réagir plus promptement aux ordres des maîtres de maison, ce qui explique à Abbadia la localisation des escaliers domestiques et de l'office dans le pavillon central.

D'autre part, une lecture supplémentaire de ces plans révèle une répartition des espaces par genre telle qu'elle se pratiquait au XIXe siècle. Elle se matérialise par l'aile d'étude réservée à la gente masculine et composée de la bibliothèque, de la chambre de Monsieur au rez-de-

¹⁷⁶⁹ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Dix-septième entretien, p.278 ; DALY C., *L'architecture privée au XIXe siècle sous Napoléon III*, Morel et Cie, Paris, 1864, p.15.

¹⁷⁷⁰ Ils faisaient des usages le socle fondateur de l'organisation de l'habitation. Les traités d'architecture domestique du XIXe siècle consistaient ainsi nécessairement en véritables études sociologiques (ELEB-VIDAL M., DEBARRE-BLANCHARD A., 1989, p.87-131 ; DALY C., 1864, p.13-15).

¹⁷⁷¹ DALY C., 1864, p.15 ; DESCARS J., *Paris Haussmann. Le pari d'Haussmann*, Pavillon de l'Arsenal, Paris, 1991, p.286 ; LOYER F., *Paris, XIXe siècle. L'immeuble et la rue*, Hazan, Paris, 1987, p.20-21.

¹⁷⁷² ELEB-VIDAL M., DEBARRE-BLANCHARD A., *Architecture de la vie privée XVIIe-XIXe siècle*, Archives d'Architecture Moderne, Bruxelles, 1989. III. Reproductions et transpositions. Le début du XIXe siècle, p.75-85.

chaussée et de l'observatoire, pièces que l'escalier du donjon pouvait rendre autonomes. Cette aile souligne le rôle de l'homme au XIXe siècle, responsable des affaires et de la gestion de son foyer, en même temps qu'elle évoque une originalité d'Abbadia et de son propriétaire par sa dimension savante. Quant aux espaces dits féminins, ils sont principalement constitués par l'aile de dévotion, comprenant la suite de Virginie et son accès à la chapelle, ainsi que par le petit salon et le vestibule. Cela n'est pas sans évoquer la place de la femme dans la société du XIXe siècle, à la fois garante de la morale et de la vertu, ce que symbolise la promiscuité de sa chambre et du lieu de prière. De plus, au sein des espaces de réception, supposément mixtes, se distinguent le fumoir arabe, théoriquement réservé aux hommes, et la salle à manger, emblème de la gestion domestique et réminiscence de l'ancestrale mère nourricière. Pour les classes favorisées, les constructions des années 1860, encore porteuses de l'organisation archaïque de l'Ancien Régime, proposent traditionnellement cette division générique, ce qui était le cas à Pupetières ou la Flachère (Fig.127) ou encore au château solognot de La Motte-Bel-Air édifié par Louis Parent fils¹⁷⁷³. Cependant, cette répartition spatiale tendait à être abandonnée, notamment au profit de la chambre conjugale au sein des rangs sociaux plus modestes ou dans les immeubles de rapport¹⁷⁷⁴. La conception d'une demeure destinée à la classe favorisée se révèle donc un peu paradoxale en ces temps de démocratisation et d'égalitarisme, surtout de la part d'un architecte clairement républicain. Cette organisation horizontale témoigne du mode de vie des élites du Second Empire qui aimaient à maîtriser leur sociabilité et, concept naissant, leur intimité, aussi bien au sein de la structure familiale, de la maisonnée que des groupes extérieurs¹⁷⁷⁵. C'est pourquoi l'architecte préserva l'usage du boudoir en tant qu'espace de retrait féminin, tombant en désuétude, tout en introduisant la vision moderne du boudoir comme antichambre intime de réception près du salon¹⁷⁷⁶. Mais au-delà du confort et de la bienséance, le regroupement des espaces par fonctions présentait un gain d'économie durant la construction et des avantages pour le train de maison¹⁷⁷⁷. Viollet-le-Duc entendait ainsi réduire la quantité de fournitures, la tâche des manœuvres ou les va-et-vient du personnel¹⁷⁷⁸.

¹⁷⁷³ TOULIER B., 1991, p.248-249. Au château de La Motte-Bel-Air, au privilège du confort, les appartements de la maîtresse de maison étaient clairement séparés de ceux de son époux mais reliés par une tour hexagonale.

¹⁷⁷⁴ ELEB-VIDAL M., DEBARRE-BLANCHARD A., 1989, p.75-85.

¹⁷⁷⁵ ELEB-VIDAL M., DEBARRE-BLANCHARD A., 1989. Le rapport à soi-même et aux autres dans l'habitation, p.169-191.

¹⁷⁷⁶ ELEB-VIDAL M., DEBARRE-BLANCHARD A., 1989, p.75-85. A Abbadia, le boudoir près du salon reçut la fonction supplémentaire de fumoir.

¹⁷⁷⁷ « Il semblerait donc que le groupement des locaux d'habitation autour d'un centre, outre qu'il facilite singulièrement le service, utilise mieux les surfaces et conduit ainsi à des économies réelles » (VIOULET-LE-DUC E.-E., 1978. Dix-septième entretien, p.290).

¹⁷⁷⁸ « Enfin une dernière observation doit être faite, lorsqu'il s'agit de bâtir un hôtel approprié à nos besoins. Si l'on entend ne plus avoir la domesticité mêlée à la vie journalière, si l'on tient à ce que son service se fasse en ayant avec elle le moins de contact possible [...]. Ce personnel est relativement, aujourd'hui, restreint au nombre de serviteurs strictement nécessaires. Il faut donc éviter à ce personnel de trop longs parcours. Lorsqu'on n'en a pas besoin, sa présence est une gêne, mais si l'on demande un serviteur, on prétend qu'il se présentera immédiatement pour recevoir les ordres qu'on veut lui donner. Ces habitudes exigent une concentration facile et rapide du service et des communications spécialement réservées à ce service » (VIOULET-LE-DUC E.-E., 1978. Dix-septième entretien, p.280-281). Ce sujet constitue un leit motiv des Entretiens (huitième entretien, p.331-332).

Le rapprochement des cabinets de toilette des chambres espagnoles ou la superposition délibérée des latrines¹⁷⁷⁹ constituent des illustrations pertinentes de cette dimension économique par ailleurs héritière des principes médiévaux.

Par cette organisation horizontale, Viollet-le-Duc se conformait ni plus ni moins aux exigences de la commande privée, comme la plupart de ses confrères. Mais il s'en distingua cependant à Abbadia par son rationalisme poussé à l'extrême. Les plans de Chamousset (Fig.128), qui ne furent pas complètement exécutés¹⁷⁸⁰, et du Tertre constituaient les seuls projets privés de Viollet-le-Duc comportant une logique distributive et spatiale similaire à Abbadia et si représentative des *Entretiens*¹⁷⁸¹. Mais, pour des raisons liées à la volonté des commanditaires et aux contraintes environnementales, le célèbre architecte ne put mettre en application à ce point ses théories dans aucun autre site qu'Abbadia - à quelques détails près¹⁷⁸². Malgré cette adaptation aux usages, il sut traduire l'originalité scientifique et cléricale de la commande de d'Abbadie en associant l'observatoire déjà construit à son projet d'habitation par l'agrandissement du passage y conduisant et en offrant à la chapelle un plan fidèle à l'idéologie catholique du XIXe siècle. Si certaines de ses commandes privées contenaient également un lieu de prière, il ne s'impliqua dans un tel travail constructif pour aucune d'entre elles. Par exemple, après avoir proposé un projet aux proportions similaires en 1861, il installa celle de Pupetières au dernier niveau de l'habitation ; la chapelle Saint-Michel de Roquetaillade d'origine romane subit une restauration essentiellement décorative, et qui plus est, imaginée par Duthoit ; à Chamousset, il projetait de conserver la chapelle romane Saint-Pierre dans son emplacement originel au sein d'une tour¹⁷⁸³. La chapelle d'Abbadia se distingue donc par ses dimensions importantes à la mesure de la piété de ses

¹⁷⁷⁹ Lettre de Duthoit, 13 oct. 1864, n°56, CCC.

¹⁷⁸⁰ En effet, le comte de Saint-Victor ne donna pas suite au projet de Viollet-le-Duc mais il confia finalement la restauration de Chamousset à Duthoit.

¹⁷⁸¹ En effet, le vestibule de Chamousset occupe une place centrale. Doté d'un salon d'accueil attenant, il distribue vers la gauche l'aile de réception et vers la droite les appartements privés. Le salon et la salle à manger sont isolés l'un de l'autre tout en étant réunis par un petit salon et une galerie. La salle à manger comporte un accès noble par la galerie et un accès réservé au service donnant sur un office, lui-même communicant avec les espaces des domestiques (plan du rez-de-chaussée, château de Chamousset, réf. 03673, fonds VLD, 1996/083, Méd. Arch. Pat). Quant au Tertre, toutes proportions gardées, la disposition des espaces valait celle préconisée dans les *Entretiens sur l'architecture* (Plan du château d'Ambrières, dans BOUDON F., 1980, p.217).

¹⁷⁸² Pour se conformer idéalement aux *Entretiens*, il manquait des petits salons au premier étage d'Abbadia, ce qui était rendu impossible par les dimensions relativement modestes du projet. Au contraire, édifié sur un éperon rocheux, Montdardier ne pouvait coïncider de manière optimale avec les théories viollet-le-ducienne. Son entrée était située au niveau peu noble des caves, et l'exiguïté des possibilités de construction obligeait la promiscuité de certaines pièces - il fallait notamment passer par la salle à manger pour accéder aux parties privées et aux espaces de réception - (plans du château de Montdardier, réf.03533, 03534, 03537, fonds VLD, Méd. Arch. Pat). A Pupetières, le plan ne se conformait que relativement à ses théories : si les espaces publics et privés étaient isolés, les salles de domestiques en étaient très éloignées (plans, Arch. Pup). La Flachère ou Mérinville ne réunissaient pas non plus les prérogatives du théoricien. Quant aux projets de la maison Sabatier et de Lauture (non exécutés), ils étaient tellement dictés par leurs commanditaires que la personnalité de Viollet-le-Duc y est peu perceptible. F. Boudon affirmait ainsi que du projet de Sabatier, « l'élément le plus viollet-le-ducien et sans doute celui que l'architecte a dessiné avec le plus plaisir est la maison du gardien » (BOUDON F., 1980, p.208-214).

¹⁷⁸³ La description de ce château évoque en outre la présence de fresques médiévales datant du XIIIe au XIVe siècle en très mauvais état, de même que celle d'un vitrail du XVe siècle (Dossier château de Chamousset (1966), 1996/025/0798 – Casier archéologique, Méd. Arch. Pat). Avec Abbadia, le château de Chamousset fait partie des absents de l'exposition Viollet-le-Duc de 1979 (Viollet-le-Duc, 1980).

commanditaires. Ses proportions sont d'ailleurs presque en contradiction avec celles de l'habitation, qui revêt les dimensions d'un hôtel particulier bien plus que d'un château. En conséquence, la projection horizontale d'Abbadia propose une application notable des théories viollet-le-ducienues en conjuguant les mœurs d'une classe sociale demandeuse d'intimité et d'indépendance, et les exigences spécifiques de ses ordonnateurs. Viollet-le-Duc atteignit ainsi son objectif théorique d'« être vrai » dans le projet architectural¹⁷⁸⁴.

- **Les élévations**

Concernant les élévations, celles de Parent furent complètement abandonnées pour leur manque de cohérence historiciste avec la commande de d'Abbadie. Leur élaboration définitive fut signée de Viollet-le-Duc, comme le certifient son esquisse aquarellée et ses quatre élévations qui échappèrent au dossier dossier ayant servi au procès entrepris par Magne (Fig.129)¹⁷⁸⁵. Du point de vue architectonique, elles illustrent bien, à l'instar du plan d'Abbadia, les théories rationalistes viollet-le-ducienues et font plus que jamais la démonstration d'une architecture moderne reposant sur des savoir-faire anciens. Tout d'abord et sans surprise, le principe du triangle, en tant que forme primordiale du plan, subsiste, chaque façade s'inscrivant d'abord dans cette figure géométrique, dans sa déclinaison égyptienne. Pour atteindre ce résultat, Viollet-le-Duc avait besoin d'un sommet, qui ne pouvait être incarné par le dôme du pavillon central de Parent en raison de son style néo-renaissant et de son inutilité architectonique. Il attribua ce rôle à la tour de jonction, entre l'observatoire et les espaces privés ; la fonction d'escalier desservant tous les niveaux justifiant une stature dominante sur l'édifice. Une telle disposition présente l'avantage de donner un certain dynamisme à la perception globale de l'édifice, tout en soulignant le symbole de puissance sociale. Tant qu'il accepta la survivance du château de l'Ancien Régime, Viollet-le-Duc fit souvent en sorte de proposer un élément culminant, dès lors que la complexité des édifices le permettait¹⁷⁸⁶. Dans son dix-septième *Entretien*, le corps central de son modèle d'hôtel particulier est dominé par un clocheton¹⁷⁸⁷. A Roquetaillade, malgré d'importants changements de structure interne, il conserva la tour-donjon existante, dont le couronnement de créneaux auraient pu inspirer celui du donjon d'Abbadia¹⁷⁸⁸. Dans ses projets avortés de Lauture, il intégra systématiquement une tour ou un corps d'édifice plus

¹⁷⁸⁴ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Dixième entretien, p.451.

¹⁷⁸⁵ Pièces n°18-2415, 20-2515, 21-2510, 22-2514, 23-2512, fonds graphique, Arch. Abbadia. La correspondance de d'Abbadie confirme le rôle de Viollet-le-Duc lors de cette phase de conception (L254-291-301).

¹⁷⁸⁶ Comme dans le cas de l'élaboration des plans, il pouvait être contraint soit par la volonté des commanditaires soit par l'environnement architectural. Il était impossible de développer de telles théories dans la conception de la maison Sabatier fortement maîtrisée par un commanditaire plutôt classiciste. Cependant, le mur pignon à redent de la façade principale inscrit la maison du jardinier dans un triangle. Malgré l'agrégation de divers pavillons, les élévations du petit château du Tertre s'élèvent à une hauteur égale dans tout l'édifice car aucun espace intérieur ne justifiait de surhaussement extérieur.

¹⁷⁸⁷ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, planche XXIII.

¹⁷⁸⁸ GARDELLES J., LASSERRE J.-C., MARQUETTE J.-B., 1981, p.77-116.

élevé que l'ensemble du bâtiment (Fig.130)¹⁷⁸⁹. A Pupetières, ce sont les murs pignons à redent qui jouent ce rôle élévateur, quoique dans une moindre mesure¹⁷⁹⁰. Ou encore, en 1863, il proposa un projet de façade d'entrée pour la Flachère comportant un avant-corps surmonté d'une toiture légèrement plus haute que le reste de l'édifice¹⁷⁹¹. Ce type d'élévation verticale témoignant de sa conception cristallographique du monde est plus facilement perceptible sur les édifices religieux, nécessairement dominés par un clocher (Fig.133). L'inscription des façades dans un triangle a été observée dans ses créations ecclésiastiques, tels que Saint-Gimer de Carcassonne (Fig.131), les églises de Aillant-sur-Thonon, de Saint-Denis de l'Estrée ou Saint-Pierre de Chaillot¹⁷⁹². Par ailleurs, qu'il soit ou non appuyé sur la figure triangulaire, le motif d'un élément dominant participe pleinement du langage de l'architecture castrale du *gothic revival*. Dès l'orée du XIXe siècle, Wyatt l'exploita pour William Bedford dans son étonnante Fonthill Abbey (Fig.132). Cette demeure simulant une ancienne abbaye était composée d'un original plan cruciforme et dominée par une impressionnante tour centrale témoignant de la période pittoresque du mouvement néogothique¹⁷⁹³. Mais le triangle n'était pas utilisé pour satisfaire la seule vision d'ensemble des élévations. Concernant chaque partie de l'édifice d'Abbadia, depuis le petit arc en ogive jusqu'au grand corps de bâtiment¹⁷⁹⁴, il servait d'élément fondamental pour déterminer la hauteur des pavillons, puis l'alignement des baies ou encore le tracé des arcs. Aussi, à partir du donjon, les hauteurs des pavillons diminuent globalement (Fig.134). On obtient ainsi des élévations révélant les divisions internes de l'édifice, dont le couronnement de créneaux était quasiment absent de l'œuvre Viollet-le-ducienne.

Outre l'inscription dans un triangle, d'autres procédés participent de la richesse architectonique des élévations d'Abbadia. On y retrouve le vocabulaire architectural inspiré du Moyen Age qui rythme ordinairement les façades de l'œuvre de Viollet-le-Duc : tourelles et toitures en poivrière, créneaux, mâchicoulis, murs pignons à redents, fausse-bretèche, formes ogivales et même cheminée saillante (Fig.135-Annexe 20.46)¹⁷⁹⁵. Ainsi la grosse tour du salon n'est pas sans rappeler celle du premier projet de Lauture (Fig.130), les tourelles couvertes et les murs pignons à redent de la chapelle ceux de Pupetières ou de la Flachère (Fig.136), la cheminée celle de l'annexe de Notre-Dame de Paris. Quant à la fausse-bretèche, elle sonne comme un lointain écho à la série des bretèches de Roquetaillade

¹⁷⁸⁹ BOUDON F., 1980, p.219-220.

¹⁷⁹⁰ Elévations et vue cavalière, Pupetières, réf. 03674 et 03675, fonds VLD, Méd. Arch. Pat. ; BOUDON F., 1980, p.225. Les façades de Pupetières ne s'inscrivent pas dans un triangle, à l'inverse de certaines de ses composantes comme les murs pignons.

¹⁷⁹¹ BOUDON F., 1980, p.231.

¹⁷⁹² LENIAUD J.-M., *Viollet-le-Duc ou les délires du système*, Mengès, Paris, 1994. La question des églises, p.135-138.

¹⁷⁹³ Cette demeure offre en outre une singulière perspective de quatre-vingt-dix mètres entre les deux extrémités de ses ailes (MIDDLETON R., WATKIN D., 1993, p.314-316).

¹⁷⁹⁴ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Neuvième entretien, p.385-448.

¹⁷⁹⁵ Concernant cette dernière, Duthoit convainquit d'Abbadie de la conserver au motif de la sensation de légèreté qu'elle apporterait à la « grosse tour un peu lourde » (Lettre de Duthoit, 19 déc. 1864, n°64, CCC).

(Fig.86). Mais c'est globalement de Montdardier dont les composantes verticales d'Abbadia sont les plus proches (Fig.137). Dans un apparent désordre, ces éléments définissant le rythme vertical de l'édifice témoignent des préoccupations de légèreté et de verticalité propres à l'architecture gothique et à ses applications modernes aussi bien chez Viollet-le-Duc que chez ses confrères européens et même chez les architectes néogothiques plus conventionnels. Nombre de demeures d'Anjou ou de Sologne, malgré leurs plans souvent académiques, arborent des tourelles prolongées de poinçons offrant une vision toute romantique, comme les châteaux de Chanzeau ou de Challain-la-Potherie édifiés par Hodé¹⁷⁹⁶ ou les châteaux de Nançay pour Pépin le Halleur et de Bon-Hôtel par Parent¹⁷⁹⁷. Outre-Manche, on déploya, au milieu du XIXe siècle, une profusion de formes verticales, depuis les tours coniques ou hexagonales à l'élancement des toitures inspirées de la Renaissance française. Certes, Abbadia n'atteint pas l'élancement des toits du Eaton Hall de Waterhouse, mais nombre de ses procédés verticalisants trouvent leur analogie au Royaume-Uni. C'est par exemple le cas de la maison édifiée à Didsbury par Worthington, the Towers, qui comporte de nombreuses similitudes avec Abbadia¹⁷⁹⁸. On ne saurait traiter de verticalité néogothique sans évoquer le château de Neuschwanstein édifié par Riedel en Bavière où la grandiloquence des élévations confine à une théâtralité aussi idéalisatrice que romantique¹⁷⁹⁹. A Abbadia, les instruments de la verticalité participent en outre au principe essentiel de la lisibilité des façades. Autrement dit, dans l'idée d'une harmonie entre le plan et sa projection verticale, les élévations doivent révéler d'elles-mêmes les fonctions de leurs différentes composantes. L'esthétique extérieure est donc en cohésion avec l'organisation intérieure. Les bandeaux et corniches indiquent le plancher de chaque niveau, comme c'est systématiquement le cas dans les commandes privées de Viollet-le-Duc. Créant un rythme, un équilibre visuel et architectonique des masses¹⁸⁰⁰, l'accumulation des corps d'édifice révèle la structure interne parce que « *chacune des divisions a sa raison d'être* »¹⁸⁰¹. C'est pourquoi l'ordonnancement des baies s'adapte à la distribution, quitte à être irrégulier et contredire le dictat académique¹⁸⁰². Par conséquent, la localisation de la chapelle est parfaitement intelligible au vu de ces composantes, comme le chevet, les arcs en lancette des vitraux ou encore le petit clocher. On comprend de l'extérieur que le vestibule s'étend sur deux niveaux et comporte un palier grâce au bandeau et au placement de sa baie tripartite. Quant aux tourelles, elles rappellent la nécessité d'espaces de circulation verticale, comme

¹⁷⁹⁶ MASSIN-LE GOFF G., 2007, p.42-48, 51-59.

¹⁷⁹⁷ TOULIER B., 1991, p.224-225, 244-245.

¹⁷⁹⁸ lucarnes gothiques engagées, toitures en poivrière, porche ogival, murs pignons (FRANKLIN J., *The gentleman's country house and its plan (1835-1914)*, Routledge & Kegan Paul, London, 1981, p.1-23).

¹⁷⁹⁹ MIGNOT C., 1983, p.105.

¹⁸⁰⁰ « Constructions civiles », in VIOLLET-LE-DUC E.-E., vol.IV, s.d., p.208-258.

¹⁸⁰¹ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Septième entretien, p.300-305. « *Toute forme dont il est impossible d'expliquer la raison d'être ne saurait être belle, et, en ce qui regarde l'architecture, toute forme qui n'est pas indiquée par la structure doit être repoussée* ».

¹⁸⁰² « *ce qu'on ne saurait admettre en aucun cas, ce sont des ordonnances symétriques de baies sur une façade, que des services intérieurs obligent de couper par des planchers, des cloisons, des limons d'escalier* » (VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Dix-septième entretien, p.280).

cela se pratiquait au Moyen Age où l'on multiplia, dans les grandes demeures telles que l'hôtel Jacques-Cœur ou l'hôtel de Cluny, les escaliers à vis hors œuvre¹⁸⁰³. Même les trois plaques ornementales imaginées par Duthoit servent à la lisibilité de l'édifice parce qu'elles portent des inscriptions en latin et en arabe en relation avec la fonction des pavillons qu'elles ornent¹⁸⁰⁴. En cela, Abbadia se distingue des demeures pittoresques anglaises jouant moins sur le dialogue intérieur/extérieur que sur la force d'évocation imaginaire. Par exemple, la Bestwood Lodge édifée en 1862 par Teulon possédait un corps d'édifice reprenant les codes architecturaux d'une chapelle qui en réalité abritait l'office des domestiques¹⁸⁰⁵. Ou bien les divers corps de Fonthill Abbey abritaient des appartements civils dans les murs d'une abbaye qu'elle n'avait jamais été.

D'un point de vue stylistique, Abbadia appartient à la mode néo-gothique au sens propre parce qu'il se réfère à l'époque médiévale en en exploitant à la fois l'esthétique, l'esprit et les principes architecturaux intrinsèques afin de proposer une œuvre en adéquation avec son temps et sa « civilisation ». Ayant rejeté l'écueil de la pure imitation, Viollet-le-Duc y développa les qualités d'adaptation de l'art gothique, reconnues en France depuis la fin du XVIIe siècle par les rationalistes tels que Perrault ou Cordemoy¹⁸⁰⁶. En cela, Abbadia se démarque fondamentalement des nombreuses constructions françaises de la fin de la monarchie de Juillet et du Second Empire, qui n'usaient que de clichés médiévaux sans en comprendre nécessairement la raison d'être. Aussi, hormis dans l'œuvre de Viollet-le-Duc et de ses disciples, est-il difficile de trouver en France des équivalents pertinents d'Abbadia qui sachent allier l'esprit nostalgique de leur commanditaire à l'interprétation rationaliste de l'architecture gothique. En général, les architectes français avaient tendance à enrichir d'éléments médiévaux tardifs des constructions classiques qui étaient pensées de manière académique, proposant des édifices seulement « castellisés »¹⁸⁰⁷. Du point de vue rationaliste, Abbadia renvoie aux œuvres de l'architecte hollandais Cuypers, telles que le Kasteel de Haar, dont la démarche associant historicisme médiéval et raisonnement s'inscrit ouvertement dans les pas de Viollet-le-Duc. En revanche, de par l'éveil plus précoce aux références médiévales, le Royaume-Uni conserve bien des exemples en lesquels Abbadia peut se reconnaître, et ce dès le XVIIIe siècle. On y observe progressivement un souci analogue d'archéologisme et une utilisation similaire du gothique pour ses qualités d'adaptation intemporelles. C'est donc de l'autre côté de la Manche que se trouve à

¹⁸⁰³ « Constructions civiles », in VIOLLET-LE-DUC E.-E., vol.IV, s.d., p.208-258.

¹⁸⁰⁴ La première, « *Coeli enarrant gloriam dei* » (« Les cieux racontent la gloire de Dieu ») insérée sur la façade de l'observatoire, est une évocation subtile de l'objet d'étude de l'astronome ; la seconde « *Béni soit celui qui mange mon pain et mon sel* », surmontant la grande baie de la salle à manger, une référence manifeste à l'hospitalité chrétienne ; la troisième, représentant les blasons des maîtres de maison au-dessus de l'entrée, introduit le visiteur auprès de ses hôtes. Il importe ici de replacer la plaque ornementale dans les théories viollet-le-ducienne.

¹⁸⁰⁵ FRANKLIN J., 1981, p.9.

¹⁸⁰⁶ MIDDLETON R., WATKIN D., 1993, p.1-33.

¹⁸⁰⁷ C'était la manière de faire des architectes parisiens comme Parent ou Froelicher, mais surtout provinciaux, tels que Delarue dans la Nièvre et la Sarthe ou bien Hodé en Anjou (LOYER F., 1999, p.130-131).

l'évidence la source d'inspiration principale d'Abbadia. En effet, les similitudes sont éloquentes avec le fameux château de Strawberry Hill édifié par Walpole à partir de 1750 (Fig.138)¹⁸⁰⁸. Comme à Abbadia, hormis la disposition en équerre, les pavillons aux élévations rectangulaires y sont couronnés d'imposants créneaux dissimulant la couverture. Et surtout, il s'y trouve une grosse tour – que Walpole préférait nommer plus humblement « round tower » - flanquée d'une tourelle en poivrière, ensemble absolument identique à celui d'Abbadia (Fig.138-139). Il paraît évident que Viollet-le-Duc s'inspira de cet édifice qui, le premier en Angleterre, résultait du choix d'un style et non de l'adhésion à la convention académique¹⁸⁰⁹. Le restaurateur de Pierrefonds, qui voyagea en Angleterre en 1850¹⁸¹⁰, avait bien compris les références gothiques britanniques de d'Abbadie pour les avoir étudiées de ses yeux, contrairement à Parent qui s'était davantage illustré par une logique de castellisation académique à la française. Les deux demeures se rejoignent esthétiquement mais aussi par leur dimension d'érudition archéologiste, quoique Strawberry Hill se caractérise moins par son rationalisme structurel que par sa dimension pittoresque¹⁸¹¹. Concernant son enveloppe architecturale et son jeu architectonique, Abbadia constitue en somme un assemblage du rationalisme à la française prôné par Viollet-le-Duc et du pittoresque romantique à l'anglaise véhiculé plus tôt dans l'imaginaire d'Outre-Manche qui berça la jeunesse de d'Abbadie.

- **L'observatoire**

Cette analyse de l'édifice ne saurait être complète sans évoquer la construction spécifique de l'observatoire. Envisagée dès 1869, elle ne fut concrétisée qu'après 1873, ce qui explique que Viollet-le-Duc ne put y contribuer. C'est par conséquent Duthoit qui imagina ce pavillon quasiment indépendant de l'habitation. Du projet d'origine, seuls subsistent quelques croquis dans ses carnets de note (Fig.140) et les témoignages écrits de d'Abbadie¹⁸¹². Contrairement à la tour de Parent, le changement de maître d'œuvre ne s'y fait pas sentir, démontrant l'extrême subtilité du travail de l'architecte amiénois (Fig.141). Ce dernier offrit à l'ensemble de l'édifice une cohérence qu'il ne pouvait avoir avec la tour de Parent. Pourtant, les interrogations sont légitimes concernant la dimension inventive de cette œuvre. En effet,

¹⁸⁰⁸ MIDDLETON R., WATKIN D., 1993, p.312-314 ; GOMBRICH E.H., *Histoire de l'art*, 7^{ème} édition, Phaidon, Paris, 2001, p.476-477 ; LEWIS W.S., « The genesis of Strawberry Hill » in *Metropolitan Museum Studies*, vol.5, n°1, août 1934, p.57-92 ; *A description of the villa of Horace Walpole... at Strawberry Hill, near Twickenham*, Kirgate, 1774.

¹⁸⁰⁹ MIDDLETON R., WATKIN D., 1999, p.312-314 ; GOMBRICH E.H., 2001, p.476-477 ; LEWIS W.S., 1934, p.57-92 ; *A description of...*, 1774.

¹⁸¹⁰ MIDDLETON R., « Viollet-le-Duc : son influence en Angleterre » in *Actes du colloque...*, 1982, p.263-284.

¹⁸¹¹ Dans sa description de Strawberry Hill, Walpole constitua un Committee for Taste (Comité du Goût) où siégeaient son architecte John Chute, son dessinateur Richard Bentley et lui-même en tant qu'« antiquary », c'est-à-dire historien, et qui veillait à l'exactitude formelle de la construction. Mais la distribution n'était pas pensée de manière rationaliste. Par exemple les pièces n'y étaient pas regroupées géographiquement par fonction (LEWIS W.S., 1934, p.57-92).

¹⁸¹² Croquis d'un nouvel observatoire, élévation Nord Est et élévation Nord Ouest, Carnet « Montataire Luchaux », double-page, Fonds Duthoit, MP ; R9-261

plusieurs projets de Viollet-le-Duc très ressemblants précédèrent la création de l'observatoire. Duthoit semble d'abord avoir emprunté les dispositions horizontales du Tertre projeté entre 1857 et 1865¹⁸¹³. La position de l'observatoire présentant son mur pignon perpendiculairement au corps central n'est en effet pas sans rappeler l'élévation perspective du Tertre où se distingue de la même manière le pignon de la salle à manger (Fig.142)¹⁸¹⁴. De nombreuses similitudes unissent encore les deux projets : le mur pignon Nord de l'observatoire est identique à celui du Tertre avec le même nombre de niveaux, son soubassement délimité par un bandeau, les triples-baies à meneaux au rez-de-chaussée, les triples-baies simples à l'étage et les baies jumelées sous les combles. Par ailleurs, Duthoit s'inspira sans doute de la « maison idéale » imaginée par Viollet-le-Duc dans son *Histoire d'une maison* en 1873 (Fig.143), au moment même de la réflexion sur l'observatoire¹⁸¹⁵. Il réutilisa à Abbadia la toiture à deux versants et les fenêtres engagées de la maison de Paul. Il agença l'avant-corps destiné à la lunette méridienne en saillie, à l'image du bow-window pensé par Viollet-le-Duc, tout en l'adaptant aux contraintes scientifiques. Ne pouvant couvrir cette avancée pour les besoins de l'observation du ciel, il compensa la nécessaire nudité de cet espace par un pignon à redents dissimulant le mécanisme de trappes et une terrasse à l'étage. De plus, comme dans la maison de Paul, il localisa une tourelle-escalier à gauche du pignon Nord, à cette différence près qu'il offrit à celle d'Abbadia un plan circulaire et une couverture polygonale (Fig.141), cette fois analogues à la tourelle d'entrée de Montdardier (Fig.144)¹⁸¹⁶. Outre le fait d'enrichir encore le vocabulaire architectural d'Abbadia, cette tourelle résulte de la théorie de pondération des masses de Viollet-le-Duc. Dans une construction asymétrique, il considérait qu'il était nécessaire d'accuser franchement les chutes des pignons par un acrotère et, en opposition de ce dernier, une tour ou une tourelle, pour les besoins de l'équilibre architectonique¹⁸¹⁷. A Abbadia, les chutes des pignons de l'observatoire étaient ainsi contrebalancées par la tourelle au Nord et le donjon carré au Sud. Par ailleurs, la problématique de la maison intégrée à un vaste ensemble architectural avait été traitée par Viollet-le-Duc dès 1862 dans son projet commandé par le collectionneur Thomas Dobrée à Nantes (Fig.145)¹⁸¹⁸. On y reconnaît déjà le traitement du pignon, de ses

¹⁸¹³ BOUDON F., 1980, p.217-218.

¹⁸¹⁴ VIOLLET-LE-DUC E.-E., NARJOUX F., *Habitations modernes*, Mardaga, Bruxelles, 1979, pl.165-166-167.

¹⁸¹⁵ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1873, p.46 et 132.

¹⁸¹⁶ La tour adjacente au pignon de la maison de Paul obéit en effet à un plan carré (Viollet-le-Duc, architecture civile, maquette de la maison idéale, doc. Musée d'Orsay). Quant à la tourelle de Montdardier, il s'agit de celle qui est localisée dans l'angle des deux ailes en équerre et dont l'escalier mène du vestibule situé au sous-sol vers le premier niveau (plan Montdardier, fonds VLD, Méd. Arch. Pat. ; Viollet-le-Duc, architecture civile, dossier « rendez-vous de chasse à Creil », doc. Musée d'Orsay).

¹⁸¹⁷ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, p.482-483.

¹⁸¹⁸ Le projet de Viollet-le-Duc pour ce qui allait devenir le musée Thomas Dobrée ne fut finalement pas exécuté sous sa direction car la collaboration avec Dobrée tourna court très rapidement. Cependant, plusieurs architectes nantais - Evariste Simon, Eugène Boismen, Eugène Chevantais puis, après la mort du commanditaire, François Le Diberder - se succédèrent dans la réalisation de ce projet auquel ils apportèrent quelques changements infimes compte-tenu de l'ampleur du projet (*Gothique et néogothique à Nantes et dans les environs*, catalogue d'exposition, 8-31 mars 1983, Espace Graslin, Maison de la Culture, Nantes, 1983 ; LAROCHE C., « A propos de quelques architectures de musées en Pays de la Loire » in *303, Arts, recherches et créations*, vol.XXIII, 4^e

baies et de la tourelle adjacente. En somme, Duthoit ne considéra pas l'observatoire seulement comme un corps d'édifice supplémentaire, à l'instar des plans agglutinés anglais, mais bien comme une construction potentiellement indépendante. C'est sûrement pourquoi il puisa dans les corpus, non pas de châteaux, mais de modèles de maison et ne rechercha pas à produire un pavillon s'inspirant de ceux de l'habitation existante. C'était paradoxalement la manière la plus optimale d'offrir sa cohérence à l'ensemble d'Abbadia, car cela lui confère le caractère spontané des édifices médiévaux, présent à la fois dans l'idéal rationaliste Viollet-le-Ducien et dans l'imaginaire romantique de d'Abbadie.

Outre le château du Tertre ou la « maison idéale », Duthoit inscrivit l'observatoire dans les principes stylistiques de la production civile la plus tardive de Viollet-le-Duc, qui se consacra graduellement à la maison en tant que seule habitation en mesure de répondre aux besoins de la vie moderne. Fidèle à ses théories rationalistes nationalistes, Viollet-le-Duc continuait à puiser dans les savoir-faire médiévaux dans l'optique de cette révolution architecturale. Aussi, toutes proportions gardées, retrouve-t-on à l'observatoire d'Abbadia l'esprit du « rendez-vous de chasse près de Creil » daté de 1875 (Fig.146)¹⁸¹⁹ ou du bâtiment du personnel de Notre-Dame de Paris projeté en 1867 (Fig.147)¹⁸²⁰. Cela est étayé en outre par la destination de l'édifice. En réalité, il n'abritait pas uniquement l'observatoire mais également, au premier étage, des appartements destinés au personnel de d'Abbadie, notamment à son aumônier-astronome. Sur le modèle de l'étage des domestiques élaboré par Viollet-le-Duc dans le corps central, Duthoit répartit quatre pièces autour d'un couloir axial menant de l'entrée orientale au balcon surplombant la méridienne (Fig.148)¹⁸²¹. Ce procédé de la galerie centrale était récurrent dans les projets de modeste ampleur de Viollet-le-Duc tels que le bâtiment du personnel de Notre-Dame de Paris¹⁸²². Hormis la pièce située à gauche de l'entrée qui permettait d'accéder au sommet de la nadirane, l'appartement de l'observatoire contenait deux chambres et une petite salle transformée au XXe siècle en pièce d'eau. Ainsi Duthoit proposait une habitation d'aspect plus modeste, correspondant socialement davantage aux habitants « de second ordre » d'Abbadia. En revanche, en terme d'esthétique, rares furent les chantiers de Duthoit qui proposèrent une construction équivalente (Annexe 16). Cela s'explique par le fait que sa carrière fut principalement consacrée à des restaurations ecclésiastiques et à ses études sur l'art arabe, le tout dans le cadre de ses fonctions à la Commission des Monuments Historiques¹⁸²³. Mis à part Abbadia, Roquetaillade et

trimestre 1989, p.42-77 ; Viollet-le-Duc, architecture civile, dossier « rendez-vous de chasse à Creil », doc. Musée d'Orsay).

¹⁸¹⁹ VIOLLET-LE-DUC E.-E., NARJOUX F., 1979, p.12.

¹⁸²⁰ BOUDON F., 1980, p.236-240.

¹⁸²¹ La structure de ces appartements, qui avaient été modernisés tout au long du XXe siècle, a été entièrement détruite en 2011 afin de réaliser une salle de séminaire épousant la surface totale de ce niveau de l'observatoire. Seul vestige de cette organisation horizontale, il reste la cheminée en marbre blanc de l'angle Nord-Ouest.

¹⁸²² BOUDON F., 1980, p.236-240.

¹⁸²³ BERGDOLL B., 1979, p.26-68. Il en sera bien différent dans le domaine de la décoration et du mobilier.

Chamousset commandés à Viollet-le-Duc, il remania cinq demeures privées, dont seulement une contenait des éléments néogothiques. Peu connus de son œuvre, les châteaux de Tilloloy en Picardie (Fig.149)¹⁸²⁴, du Creux en Auvergne (Fig.151)¹⁸²⁵ et de Tiregand en Dordogne (Fig.152)¹⁸²⁶ relevaient en effet du style Louis XIII. Quant au château médiévalisant de Puyraveau dans les Deux-Sèvres, Duthoit sembla n'intervenir que dans la conception de ses plans¹⁸²⁷. En définitive, seules s'inscrivent dans le style néo-gothique certaines parties du château du Pezeau (Fig.153) dans le Cher, ayant appartenu au marquis de Vogüe et employant clairement le vocabulaire architectural viollet-le-ducien¹⁸²⁸. Vraisemblablement consécutif au chantier d'Abbadia¹⁸²⁹, le Pezeau possède quelques similitudes avec l'observatoire, notamment les baies à meneau ou les lucarnes engagées, une balustrade en pierre ajourée identique, la fausse-bretèche, les sculptures d'amortissement en fleuron - certes peu originales pour l'école viollet-le-ducienne - ou encore la solution de l'avant-corps surmonté d'une terrasse pour abriter non pas une lunette astronomique mais une chapelle. Il se pourrait même qu'Abbadia et la Flachère, dont les conceptions des élévations sont antérieures, aient influencé le remaniement du Pezeau¹⁸³⁰. Par ailleurs, Duthoit déclina

¹⁸²⁴ Quelques documents graphiques et écrits concernant Tilloloy se trouvent dans le fonds Duthoit. Edifié à la fin du XVII^e siècle, il bénéficia d'aménagements attribués à l'architecte Boullée entre 1751 et 1755. Sa restauration fut commandée à Duthoit dans les années 1870, comme le suggère l'un de ses carnets (carnet marron, fonds Duthoit, MP ; *Un Amiénois...*, 1936). Seule la chapelle médiévale fut restaurée selon les procédés néogothiques rationalistes. Comme la basilique Notre-Dame-de-Brebières, ce château et sa chapelle furent presque entièrement détruits durant la première guerre mondiale (Ministère de la Culture, *Base Mérimée*, notice n°PA00116284, 2010, réf. du 20 juillet 2012).

¹⁸²⁵ Initialement édifié à la fin du XVIII^e siècle par l'architecte Fouacier, la restauration du château du Creux à Vallon-en-Sully fut réalisée par Duthoit de 1883 à sa mort en 1889 (Ministère de la culture, *Base Mérimée*, notice n°PA00093327, 2006, réf. du 20 juillet 2012). Dans sa nécrologie, cet édifice est désigné sous le nom de château de Sully (*Un Amiénois...*, 1936, p.64). Il convient également de préciser que la notice de la base Mérimée l'attribue à un prénommé Edouard, ce qui relève très probablement d'une confusion avec le prénom Edmond.

¹⁸²⁶ Bien que son rôle dans le remaniement de Tiregand soit mentionné par ses nécrologues et le fonds Duthoit (*Obsèques de M. Duthoit*, 1889 ; carnet Tiregand, Fonds Duthoit, MP), la base Mérimée n'en fait pas mention (Ministère de la Culture, *Base Mérimée*, notice n°PA24000040, 2002, réf. du 19 avril 2012).

¹⁸²⁷ Abritant actuellement une maison de retraite, il est situé à Champdeniers. Dans ses carnets, Duthoit le désignait comme « *Puyravand par Champdeniers* » ou Puyraveau (Carnet marron sans titre, f.74v et carnet Puyraveau plan général Montalaire, fonds Duthoit, MP ; *Obsèques de M. Duthoit*, 1889 ; Association Promotion Patrimoine, *Châteaux, manoirs et logis. Les Deux-Sèvres*, Patrimoine & Médias, s.l., 1998).

¹⁸²⁸ De plus, Duthoit conçut en 1880 un monument funéraire pour le comte Robert-Marie de Vogüe, démontrant encore son implication en tant qu'architecte auprès de cette famille (BERGDOLL B., 1979, p.42). Les carnets de Duthoit contiennent en outre quelques mentions de Vogüe : « comte de Vogüe, bibliothèque sous porte bahut » ; « comte de Vogüe. Cabinet soubassement 6.60. bibliothèque 150 panneau 180 169. Montre 100 » (carnet marron, sans titre, f.95-87, fonds Duthoit, MP) et le dessin d'une crête de faîtage fut publié dans la revue d'architecture de Raguenet (doc. Orsay). Ce chantier n'apparaît pas encore parmi les attributions officielles de Duthoit parce qu'il est peu étudié (*Obsèques de M. Duthoit*, 1889 ; Communication personnelle de Dominique Massounie, 23 avril 2012). D'autre part, les biographes de Duthoit citent son intervention dans la restauration du château de Régnière-Ecluse (*Un Amiénois...*, 1936, p.64), ce qui s'avère une méprise avec son père et son oncle, auteurs entre 1846 et 1863 des sculptures ornementales de cette propriété du comte d'Hinnisdal restaurée par Jean Herbault, architecte de la ville d'Amiens (DELAS R., « Aimé et Louis Duthoit, ambassadeurs du néogothisme en Picardie » in *Aimé et Louis Duthoit derniers imagiers du Moyen Age*, musée de Picardie, Amiens, 2003, p.47-56).

¹⁸²⁹ En l'absence de documentation, la chronologie de ce chantier se borne en effet à l'état d'hypothèses. Il est peu probable que Duthoit se soit consacré à une commande aussi importante que le Pezeau lorsqu'il travaillait au cabinet de Viollet-le-Duc, car il n'exerça son activité d'architecte à son propre compte qu'après son installation à Amiens en 1871. Le chantier du Pezeau débuta donc vraisemblablement dans les années 1870.

¹⁸³⁰ Et ce, bien que Duthoit n'intervint pas à la Flachère. Ce château et celui du Pezeau comportent plusieurs similitudes. Flanqués de grosses tours, ils ont une influence classique avec des pavillons et une symétrie axiale, ce qui expliquerait que Duthoit se soit inspiré de la réalisation de Viollet-le-Duc pour le Pezeau. Les deux édifices ont en commun le jeu des hautes toitures sur les tours ou pavillons rectangulaires, les baies à meneau ou lucarnes engagées, un ensemble sur une base ancienne – médiévale pour le Pezeau, XVIII^e siècle pour la Flachère reconstruit entièrement par Viollet-le-Duc - qui leur confère davantage une allure néo-renaissante.

ponctuellement dans ses chantiers quelques composantes de son architecture privée néogothique, ce qui est le cas des tourelles de la chapelle médiévale de Tilloloy (Fig.150), fort ressemblantes de celles d'Abbadia ou des œuvres de Viollet-le-Duc, ou le traitement du mur pignon dans la façade postérieure de l'église de Souverain-Moulin dans le Pas-de-Calais¹⁸³¹. Cependant, ses commandes privées n'abondant pas, l'observatoire d'Abbadia véhicule mieux que toute autre sa filiation architecturale rationaliste, à l'instar de ses chantiers diocésains. La structure interne de l'observatoire est lisible de l'extérieur ; de plus, chaque organe de l'édifice a sa raison d'être (Fig.141)¹⁸³². Quant au style, l'élève se conforma à celui préconisé par le maître pour l'habitation. C'est-à-dire qu'il s'accorde moins avec l'architecture française de l'époque qu'avec les édifices anglais de la première moitié du siècle et de la première période victorienne. Nombreux sont les cottages néogothiques arborant les formes de l'observatoire d'Abbadia. Duthoit avait sûrement connaissance des œuvres de Wilkinson dans les années 1860, dont trois furent publiées dans les *Habitations modernes* de Viollet-le-Duc entre 1875 et 1877 (Fig.154)¹⁸³³. Le langage architectural, comme les pignons et la tourelle polygonale de Bignell House, y est similaire à celui de l'observatoire. Pareillement, le presbytère de Coalpit Heath édifié par Butterfield en 1844 constitue un exemple convaincant de ces analogies, avec ses hautes toitures, ses pignons et ses baies jumelées (Fig.155). Il en va de même des œuvres de taille modeste de Pugin, comme sa propre demeure, St. Marie's Grange, édifiée en 1835, qui est notamment dotée d'une tourelle et inspira ses chantiers suivants - tels que la Bishop's House à Birmingham ou sa seconde habitation, The Grange, à Ramsgate¹⁸³⁴. Dans la conception de l'observatoire, Duthoit s'adapta donc efficacement au contexte architectural, à sa période et son lieu d'inspiration et proposa une œuvre telle que, sans doute, Viollet-le-Duc aurait pu l'imaginer.

• L'ornementation des façades

En ce qui concerne la paternité des éléments ornementaux des façades, en l'occurrence du porche et du bestiaire, les deux architectes s'y consacrèrent en des proportions différentes. Viollet-le-Duc intervint concrètement dans la conception du porche, qu'il intégra d'abord au

¹⁸³¹ BERGDOLL B., « The synthesis of all I have seen, the architecture of Edmond Duthoit (1837-1889) », in MIDDLETON R., *The Beaux-Arts and nineteenth century french architecture*, Thames and Hudson, Londres, 1982, p.217-249.

¹⁸³² Du côté Ouest, chaque niveau apparaît clairement grâce au faux-mâchicoulis de l'avant-corps et à la base de la couverture. Du côté Est, les niveaux sont délimités par un balcon sur le corps principal et cette même base de toiture. La tourelle est ornée de bandeaux indiquant les niveaux, à l'instar du soubassement. L'escalier desservant l'observatoire jusqu'aux combles est indiqué par la tourelle tandis que la salle de la lunette occupe l'avant-corps.

¹⁸³³ Il s'agit de deux cottages, respectivement à Hatherop (Gloucestershire) et Pignell-Lodge, et d'un hôtel privé à Oxford (VIOULET-LE-DUC E.-E., 1979, t1, p.95-96 ; t2, pl.182-183). En outre, Wilkinson (1819-1901) lui-même publia un traité illustré d'architecture en 1875 présentant certaines de ses réalisations : WILKINSON W., *English country houses*, Parker & Co, London, 1875.

¹⁸³⁴ MIDDLETON R., WATKIN D., 1999, p.318-319.

plan et aux élévations puisqu'il participait de l'allure générale de l'édifice (Fig.156-157)¹⁸³⁵. Les plans-élévations présentent un porche en angle incontestablement inspiré de celui de Pierrefonds (Fig.158), et qu'il avait déjà proposé sans succès en 1860 pour Pupetières (Fig.159)¹⁸³⁶. A Abbadia, il ne consiste pas seulement en un abri situé à l'entrée de la demeure mais en un complexe assimilant un perron. Cette association n'est pas anodine car, selon Viollet-le-Duc, le perron était porteur d'une signification symbolique de prestige dans la société médiévale. Il le considérait comme une authentique marque de noblesse en raison de sa position élevée et de sa connotation originelle de puissance¹⁸³⁷. Du point de vue architectural, l'agrément d'un perron à Abbadia enrichit l'esthétique du porche. Sa hauteur, participant à la majesté de l'entrée, résulte du surhaussement du rez-de-chaussée qui impliqua de l'augmenter de trois marches¹⁸³⁸. Viollet-le-Duc dut se réjouir de la physionomie qu'il donna à cet élément ornemental à en croire son appréciation de celui de Pierrefonds, qu'il estimait « *remarquable* »¹⁸³⁹. En terme de proportions, il correspond en outre à la définition du porche civil énoncée dans le *Dictionnaire*, avec sa capacité d'accueil de quatre personnes¹⁸⁴⁰. Quoique destiné à un édifice civil, son style s'inspire des porches gothiques rayonnants des constructions religieuses du XIIIe siècle. Il n'est pas sans rappeler, en des proportions plus modestes, celui de la basilique Notre-Dame de Beaune, que Viollet-le-Duc restaura en 1844 (Fig.160)¹⁸⁴¹, avec sa voûte à croisée d'ogives, ses arcs brisés, sa balustrade et ses contreforts surmontés de maquettes d'édifices sculptés. L'architecte-restaurateur le considérait, avec l'exemple spectaculaire de Notre-Dame de Dijon, comme un modèle de grand porche ouvert bourguignon¹⁸⁴². Le même type de similitudes est observable avec celui de Notre-Dame de Semur-en-Auxois, à la différence de pinacles et d'une statuaire qui sont absents à Abbadia ou à Beaune, ou encore avec le porche de la Sainte-Chapelle de Paris, moins son second niveau. Malgré son inspiration française, le porche d'Abbadia trouve sa cohérence au cœur même de l'habitation évoquant le gothique pittoresque anglais. Certaines de ces grandes demeures britanniques étaient en effet dotées de porches ou de

¹⁸³⁵ Après ses visites en 1864, Duthoit fit le lien entre d'Abbadie et Viollet-le-Duc pour ce projet. Il évoqua trois fois les matériaux du porche et demanda deux fois sa réponse à d'Abbadie car il envisageait d'en « *faire faire l'étude au plus vite* » et que « *l'étude [devait] être différente suivant la nature des matériaux employés* » (Lettres de Duthoit, 12 novembre 1864, 7 décembre 1864, 27 décembre 1864, n°60-63-65, CCC).

¹⁸³⁶ Le projet du porche fut modifié probablement à l'initiative des propriétaires. S'il conserva son niveau inférieur avec ses arcs en ogive, son étage couvert constitue le prolongement de l'habitation (« *Château de Pupetière, appt à M. et Mme de Virieu, vue côté de l'entrée, et quelle perspective* », Viollet-le-Duc, déc. 1860, Arch. Pupetières).

¹⁸³⁷ Dans son article du dictionnaire, il mentionnait la coutume médiévale seigneuriale de recevoir les vassaux du haut du perron, et les visiteurs suzerains au bas de ses marches. Il pouvait également s'ériger comme monument célébrant des victoires militaires, suggérant ainsi la puissance de son propriétaire. Symbole de pouvoir, on pouvait aussi y prononcer des sentences de justice (« *Perron* » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.115-121).

¹⁸³⁸ Du point de vue esthétique, Duthoit considérait que « *le porche n'en serait que plus joli ainsi* » (L278).

¹⁸³⁹ « *Perron* » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.119-120.

¹⁸⁴⁰ « *Porche annexe à une construction civile* » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.310. Les bancs du porche d'Abbadia peuvent contenir quatre personnes mais il peut tout de même en accueillir une dizaine debout.

¹⁸⁴¹ La basilique Notre-Dame de Beaune, originellement collégiale, a été édifiée au XIIe siècle dans le style roman, puis développée par la suite avec de nombreux apports gothiques parmi lesquels un chevet déambulatoire, ses chapelles rayonnantes et ses arcs-boutants. Elle est un exemple des réalisations de l'école médiévale bourguignonne. Viollet-le-Duc, 1980, p.86-89.

¹⁸⁴² « *Porche* » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.286.

portes-cochères, quoique dans un style parfois fort différent d'Abbadia. Les plus analogues seraient ceux de the Towers à Didsbury et surtout de Tortworth Court (Fig.161), édifié de 1849 à 1852 par Teulon¹⁸⁴³, car, au sein de son entrée asymétrique gothique, il arbore l'allure générale de celui d'Abbadia, sans toutefois s'en rapprocher autant que les constructions bourguignonnes. L'effet magistral du porche de l'entrée noble d'Abbadia permet en outre d'introduire une thématique propre à l'œuvre Viollet-le-Ducien, le bestiaire sculpté, qui constitue en quelque sorte une véritable signature artistique.

Ce bestiaire, ostentatoire et assurément peu commun, orne les façades du porche et de l'observatoire, la grille d'entrée et le chœur de la chapelle. Deux crocodiles grandeur nature et la gueule béante veillent sur les rampes du perron, tandis que des escargots démesurés, reptiles et autres bêtes étranges se tapissent dans les retombées des arcs (Fig.157-162). A l'intérieur de la construction, des lévriers et des crapauds se substituent aux accotoirs des bancs de pierre. Tout aussi surprenant, le bestiaire de l'observatoire est composé d'escargots, de trois singes brandissant un globe terrestre, une lunette astronomique et une pomme, de deux têtes d'éléphants harnachés, de deux chats attrapant des rats et d'un gigantesque serpent longeant la baie du rez-de-chaussée (Fig.163). Quant à l'intérieur de l'abside, ses culots sont ornés d'une faune plutôt fantastique composée d'un basilic, d'un autour sauvage, d'un démon à l'inquiétant sourire, d'un coq au chant criant, d'un faucon encapuchonné et, au milieu de ces volatiles plus ou moins malfaisants, Viollet-le-Duc lui-même en tenue médiévale (Fig.164)¹⁸⁴⁴. En ce qui concerne les sculptures d'ornement du porche, malgré la légende narrant l'étonnement de l'architecte à leur vue¹⁸⁴⁵, il en est bel et bien l'auteur. D'une part, une planche de cinq vignettes comportant des esquisses annotées de sa main et destinées à Abbadia se trouve dans l'un des albums du fonds Duthoit (Fig.165)¹⁸⁴⁶. De plus, alors en quête de sculpteur, d'Abbadie affirma avoir reçu quatre petites feuilles figurant « six escargots ou autre, deux gargouilles et un iguane » dessinés par Viollet-

¹⁸⁴³ FRANKLIN J., 1981, p.137.

¹⁸⁴⁴ L'identification des volatiles a été facilitée par la consultation de *De avibus* (Livre des oiseaux) de Hugues de Fouilloy datant de 1150 et évoqué dans le catalogue d'exposition TESNIERE M.-H., *Bestiaire médiéval. Enluminures*, Ed. BnF, 2005, ainsi qu'à l'appui de PASTOUREAU M., *Bestiaire du Moyen Age*, Seuil, Paris, 2011. Le basilic d'Abbadia, mêlant coq, serpent et félin, est similaire à celui du *Bestiaire latin* de Copenhague (PASTOUREAU M., 2011, p.156-157), l'autour sauvage à celui de *De avibus* (TESNIERE M.-H., 2005).

¹⁸⁴⁵ Cette légende orale est d'autant plus infondée que les visites de Viollet-le-Duc à Abbadia eurent lieu en 1865 et 1866 (lettre d'Inchauspé, 17 juin 1865, 152J296, AD64 ; M281 ; M432 ; lettre de Fréson, 24 mars 1866, n°157 ; lettre de Duthoit, 21 déc. 1865, n°69, CCC), c'est-à-dire au moins quatre ans avant l'exécution du bestiaire.

¹⁸⁴⁶ Album n°5, f.77, 4^{ème} section, fonds Duthoit, MP. L'une des vignettes ne figure pas un animal mais une sorte de faune publié dans les années 1880 par Ragueneau dans sa revue *Matériaux et documents d'architecture* avec la légende suivante : « culs-de-lampe pour les châteaux d'Abadie et de Minchy d'après les croquis de feu Viollet-le-Duc » (dossier Abbadia, doc. Orsay). Dans le fonds Duthoit, outre son écriture, l'on reconnaît sa méthode d'instruction dans l'esquisse du crocodile. Il eut également recours à ce type d'annotations dans les dessins du bestiaire de Roquetaillade (album n°5, 4^{ème} section, f.78 à 88, fonds Duthoit, MP), des décors de Pupetières (dessins des corbeaux du grand salon, 11 oct. 1867, Arch. Pupetières) ou de la restauration de Montdardier (château de Montdardier, réf.03533 à 03537, fonds VLD 1996/083, Méd. Arch. Pat.). Par ailleurs, il utilisa le même type de vignettes annotées dans ses projets de bestiaire de Pierrefonds, notamment pour ses fameux chats et les éléphants (dessins d'animaux, n°737/738/739/590/594/592/593, fonds VLD, Méd. Arch. Pat.). Tous ces éléments permettent de confirmer l'intuition de B. Bergdoll dans son étude sur Duthoit (BERGDOLL B., 1979, p.39).

le-Duc, et correspondant exactement aux vignettes précitées¹⁸⁴⁷. D'ailleurs, les animaux exotiques, dont l'origine conduisit à attribuer le bestiaire d'Abbadia entièrement à Duthoit, peuplaient l'imagination du célèbre architecte au même titre que les bêtes surnaturelles ou européennes, en témoigne entre autres son dessin de savane de 1870¹⁸⁴⁸. Viollet-le-Duc est de plus probablement l'auteur du bestiaire du chœur, dont les dessins furent projetés à la même période que ceux du porche¹⁸⁴⁹. Les architectes procédèrent de la même manière à Roquetaillade, où Viollet-le-Duc imagina le bestiaire du vestibule (Fig.172)¹⁸⁵⁰. Les motivations de cette répartition des tâches pourraient provenir du goût de Viollet-le-Duc pour la sculpture et la statuaire, mais aussi de la récalcitrance de Duthoit à fournir de tels éléments (Annexe 20.61), peut-être par humilité vis-à-vis de son mentor et de ses père et oncle¹⁸⁵¹. C'est pourtant non sans talent qu'il élaborait le bestiaire de l'observatoire entre 1879 et 1884 (Fig.166-167), bien après la délégation complète du chantier et le décès de Viollet-le-Duc¹⁸⁵².

Concernant le choix des espèces, l'anticléricale Viollet-le-Duc était surtout fasciné par l'exactitude anatomique des représentations animales gothiques, réelles ou imaginaires, qui se développèrent parallèlement à l'école laïque médiévale¹⁸⁵³. S'il établissait leur origine dans le panthéisme aryen et leur attribuait volontiers une symbolique védique voire une interprétation sociale laïque, il y voyait aussi l'expression d'une encyclopédie médiévale, un recueil des connaissances savantes de l'époque en relation étroite avec la nécessité constructive¹⁸⁵⁴. Aussi s'évertua-t-il toujours à minimiser l'exégèse symbolique du bestiaire au profit d'un ancrage dans l'histoire temporelle¹⁸⁵⁵. Du point de vue du maître d'œuvre, c'est

¹⁸⁴⁷ En décembre 1869, d'Abbadie affirma au sculpteur Gaudy son intention de faire sculpter les dessins de Viollet-le-Duc (O362) qu'il reçut quelques jours plus tard (O383). Il apparaît que le savant confondit l'iguane et le crocodile. Cela peut s'expliquer soit par le dessin lui-même – car la gueule ouverte est aussi une attitude emblématique de l'iguane – soit par une méprise de langage – car les deux animaux appartiennent à la même espèce des reptiles -, ce qui est certes surprenant de la part d'un explorateur ayant côtoyé les crocodiles.

¹⁸⁴⁸ Ministère de la culture, *Base Joconde*, notice n°04000006418, 2008, réf. du 30 avril 2012.

¹⁸⁴⁹ Le bestiaire du porche fut projeté à partir de fin 1869, puis exécuté en 1870 et 1871. D'Abbadie commença à rechercher un autre sculpteur pour le bestiaire du chœur en juillet 1871 (P336), probablement parce que Virginie en était mécontente pour une raison encore inconnue (n°193, CCC). Le couple sembla se raviser puisqu'il procéda à plusieurs versements à l'attention du même sculpteur dont un de 1.000 francs fin 1871 (Q52-95).

¹⁸⁵⁰ Les dessins du bestiaire de Roquetaillade sont constitués de vignettes découpées avec plus de soin que celles d'Abbadia, ce qui permet de voir la signature du maître (album n°5, 4^{ème} section, f.78 à 88, fonds Duthoit, MP).

¹⁸⁵¹ En 1868, Duthoit envoya sur les roses l'ébéniste d'Abbadia qui demandait un dessin d'exécution pour une statuette, car il ne se voyait « *ni peintre ni sculpteur* » (Lettre de Duthoit, 3 nov. 1868, n°86, CCC). Les frères Duthoit étaient considérés par Viollet-le-Duc comme les plus grands sculpteurs de leur temps, « *les derniers ymagiers du Moyen Age* » (DELAS R., *Aimé et Louis Duthoit, derniers imagiers du Moyen Age*, à paraître).

¹⁸⁵² Cette datation est évoquée en partie I dans les notes n°1574 et 1575. Pour mémoire, les commandes de pierre et les rémunérations concernant les sculptures de l'observatoire s'étendent de mai 1879 à mars 1884. Hormis la relation de cause à effet entre construction de l'observatoire et du bestiaire, Duthoit envoya un croquis explicatif pour l'exécution du petit singe à la pomme (Lettre de Duthoit, 30 avril 1883, 152J211, AD64) et croqueta un chat dont la posture aurait pu inspirer celle des félins d'Abbadia (carnet marron sans titre, f.91v, Fonds Duthoit, MP).

¹⁸⁵³ DEBIDOUR V.H., *Le bestiaire sculpté du Moyen Age en France*, Arthaud, Paris, 1961, p.90 ; « Sculpture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t8, p.246-249.

¹⁸⁵⁴ BARIDON L., « Une « histoire naturelle à part » : la sculpture d'invention du château de Pierrefonds » in actes du colloque international *Viollet-le-Duc à Pierrefonds et dans l'Oise*, Centre des Monuments Nationaux/Éditions du Patrimoine, Paris, 2007, p.55-66 ; « Faune » in BARIDON L., 1996, p.163-170 ; « Animaux » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t1, p.20-24.

¹⁸⁵⁵ Traitant du bestiaire sculpté de Pierrefonds, Laurent Baridon résume cette démarche en ces termes : « *Le symbolisme est relativisé au profit du fonctionnalisme et de la sensibilité* ». Il s'appuie sur l'exemple de la cathédrale de Laon où Viollet-le-Duc considérait la présence des bœufs et des chevaux sculptés comme un

dans cette perspective rationaliste que se lit le bestiaire d'Abbadia, qu'il soit de la main de Viollet-le-Duc ou de Duthoit, car il doit sa présence à la logique constructive. Viollet-le-Duc considérait en effet que la sculpture d'ornement était indéfectible de l'architecture¹⁸⁵⁶. De par la dimension rationaliste de cette faune, il importe surtout d'en considérer la localisation dans l'édifice qui constitue entre autres une application des théories viollet-le-ducienne de pondération des masses et des profils. Fondamentaux dans la conception de l'édifice, les profils influent, selon Viollet-le-Duc, sur l'équilibre architectural et sont propres à chaque environnement culturel. En terme de profil, le bestiaire consiste à « *donner vie à ces masses de pierre* »¹⁸⁵⁷, à dynamiser les contours du monument en offrant des événements aux lignes parfois austères composant ses organes architecturaux¹⁸⁵⁸. L'architecte-théoricien prenait pour exemple la façade de Notre-Dame de Paris : « *pour éviter la froideur des retours des balustrades et leur brusque ressaut sous les piliers des tours, pour obtenir une transition entre ces saillies et ces retraites, des animaux [avaient] été sculptés à l'extrémité des angles des balustrades* » (Fig.168)¹⁸⁵⁹. En somme, ces éléments ornementaux endossent un rôle à la fois rationaliste et émotionnel, car ils visent à stimuler le ressenti du spectateur vis-à-vis, non pas de son imaginaire, mais de son appréciation du monument en tant qu'œuvre d'art dans sa dimension esthétique¹⁸⁶⁰. Il s'agit de la vocation première du bestiaire dans une réalisation viollet-le-ducienne. Aussi à Abbadia, chaque bête, pour originale qu'elle soit, remplit théoriquement un rôle fonctionnel dans le complexe architectural, aspect et fonction préalablement vérifiés à l'aide de maquettes à demi-échelle¹⁸⁶¹. Deux mammifères monstrueux, à l'allure différente pour éviter encore l'absolue symétrie, ornent les gargouilles du porche, nécessaires à l'évacuation des eaux de pluie¹⁸⁶², selon la même disposition qu'à Pierrefonds et sur le modèle des édifices médiévaux d'Ile de France et de Champagne. Les escargots, présents dans le carnet de Villard de Honnecourt, et les hybrides animant les retombées des arcs sont supposés leur conférer une robustesse visuelle, à l'instar de l'étrange canidé et de la figure humaine de la basilique Saint-Nazaire de Carcassonne. Quant aux crocodiles, ils habillent les rampes du perron tout en endossant une fonction symbolique

« *hommage rendu à la patience et à la force utile des animaux qui ont contribué à l'édification de l'église, l'expression naïve d'un sentiment de justice assez touchant* » (BARIDON L., 2007, p.55-66 ; « Clocher » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t3, p.388).

¹⁸⁵⁶ « Sculpture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t8, p.97-279 ; BARIDON L., 1996, p.21.

¹⁸⁵⁷ « Animaux » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t1, p.20-24.

¹⁸⁵⁸ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Neuvième entretien. Sur des principes et des connaissances nécessaires aux architectes, p.385-448.

¹⁸⁵⁹ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Septième entretien, fig.18 et p.301.

¹⁸⁶⁰ En ce sens, l'illustre architecte considérait que « les contours [de ces créatures bizarres] sont simples et rappellent la grâce que l'on ne peut se lasser d'admirer dans les animaux de la race féline, dans les oiseaux de proie, chez certains reptiles » (« Animaux » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t1, p.20-24).

¹⁸⁶¹ C'est la démarche que d'Abbadie exposa à Virginie lors de sa recherche de sculpteur (O381).

¹⁸⁶² Apparues au XIIIe siècle à la cathédrale de Laon, les gargouilles, sortes de rigoles, furent mises en place pour éviter l'écoulement des eaux sur les parties inférieures de l'édifice. Les sculpteurs s'emparèrent rapidement du sujet et produisirent une diversité d'œuvres « *prodigieuse* » jusqu'au XVIe siècle. Viollet-le-Duc considérait que de nombreuses gargouilles étaient devenues de véritables « *chefs d'œuvre de sculpture* ». Du point de vue architectural, il convenait qu'elles « *s'attachent adroitement aux larmiers, se soudent à l'architecture et donnent aux silhouettes des édifices un caractère particulier, marquant leurs points saillants, accusant les têtes des contreforts, faisant valoir les lignes verticales* » (« Gargouille » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t6, p.21-28).

d'affirmation du pouvoir, que revêtent plus habituellement, dans les édifices classiques, les lions, les cavaliers ou les sphinx à connotation noble voire mythique¹⁸⁶³. Dans l'abside, chaque animal orne les retombées des arcs. Leur rôle est d'autant plus lié intrinsèquement à la structure architecturale que leur sculpture fut exécutée en place après réalisation de maquettes en plâtre (Fig.169)¹⁸⁶⁴. Duthoit sut également concrétiser ces théories pour l'observatoire. Les singes décorent les acrotères indispensables en terme de retour de profils et de pesanteur à l'angle des pignons¹⁸⁶⁵, comme les sculpteurs du Moyen Age le firent à l'église Saint-Jean-Baptiste de Plourac'h en Bretagne (Fig.170). Les têtes d'éléphants ne doivent leur présence qu'à leur fonction d'ornement de gouttière. Quand aux escargots et aux chats, ils visent à rompre la sécheresse des lignes et des saillies, « *la monotonie de la ligne horizontale* »¹⁸⁶⁶, à l'instar des sculptures des balustrades de Notre-Dame de Paris. Ainsi Viollet-le-Duc et Duthoit illustrèrent les lois de soumission au cadre architectural, qui au Moyen Age régissaient la sculpture animale et permettaient à l'intérieur d'un espace délimité une liberté créative sans borne esthétique¹⁸⁶⁷.

Par ailleurs, la sélection des espèces s'inspire de l'imaginaire médiéval tel qu'il était représenté dans la statuaire ou les manuscrits enluminés. Qu'il s'agisse d'animaux exotiques ou européens, le bestiaire d'Abbadia relève d'une iconographie fabuleuse nourrie aussi bien par le souvenir des croisades que par les croyances païennes et l'héritage chrétien. Les déplacements étant peu aisés, l'homme du Moyen Age occidental n'établissait aucune frontière entre bêtes réelles ou surnaturelles¹⁸⁶⁸. De plus, aux XIIe et XIIIe siècles, on observe une recrudescence de cette faune fantastique ornant les édifices religieux et à laquelle on prêtait des qualités symboliques¹⁸⁶⁹. Le bestiaire allégorique adressait alors un message

¹⁸⁶³ En outre, Viollet-le-Duc reproduisait ainsi de nouveau les procédés architecturaux médiévaux. Dans son article « perron », il présentait une illustration du perron médiéval de la Sainte-Chapelle de Paris où les rampes étaient ornées de silhouettes animalières indéfinies (« Perron » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.119).

¹⁸⁶⁴ D'Abbadie expliqua la démarche lorsqu'il recherchait un sculpteur. Après une description précise de l'abside à l'appui de schémas, il indiqua au candidat Morin : « *au-dessus de c, et aussi en pierre blanche est la pierre a qui doit être sculptée en place. [...] Chacun des pans de a est large de 16 centimètres et haut de 22 centimètres. Je vous ai donné les dessins de deux chimères : il y en a quatre autres à sculpter, toutes différentes* » (P336). En ce qui concerne les maquettes, elles ont été retrouvées récemment dans l'une des réserves du château.

¹⁸⁶⁵ Viollet-le-Duc expliqua exactement le rôle rationnel de ces sculptures ornementales dans les architectures grecque et médiévale. Sur le temple grec : « *c'est ce larmier B, coupé en sifflet, couronné par une moulure qui, à l'œil, semble devoir glisser sur la pente ou le fronton. A l'angle de l'entablement, là où l'on voudrait trouver un appareil horizontal capable d'arrêter le glissement, la forme adoptée ne présente que maigreur et défaut de combinaison. [...] Le sentiment délicat des artistes grecs dut être choqué de ce défaut ; car on peut constater que souvent, à l'angle de la cymaise de couronnement, ils ont réservé un petit acrotère b, couronné d'un ornement ou d'une figure, afin de donner du poids, une apparence de résistance, une ligne horizontale détruisant en partie l'inquiétude que laissent à l'œil l'acuité du larmier incliné et le glissement apparent de la cymaise* ». Puis au sujet de l'architecture médiévale : « *quand nos architectes du XIIIe siècle ont eu un pignon à terminer dans sa partie inférieure, ils ont cherché et trouvé des combinaisons qui accusent résolument, et le retour des profils, et la pesanteur qu'il est nécessaire de donner à ces angles [...]. Une pareille base de pignon pondère sa masse et est d'ailleurs parfaitement logique* » (VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, p.482-483).

¹⁸⁶⁶ « Balustrade » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t2, p.67-97.

¹⁸⁶⁷ Le décor animal s'exprime à l'intérieur du volume défini par la structure (DEBIDOUR V.H., 1961, p.129-156).

¹⁸⁶⁸ PASTOUREAU M., 2011, p.9-20 ; DEBIDOUR V.-H., 1961.

¹⁸⁶⁹ DEBIDOUR V.-H., 1961. Epoque gothique, p.88-109. En termes de symbolique, Viollet-le-Duc mentionnait peu d'exemples, et ce de manière très laconique : « *le lion, symbole de la vigilance, de la force et du courage ; l'antula, de la cruauté ; l'oiseau caladre, de la pureté ; [...] le pélican, symbole de charité ; l'aspic, qui garde les baumes*

quasi pédagogique aux fidèles, louant toujours la grandeur divine et mettant en garde contre toute forme d'irrespect envers l'éthique chrétienne. Les vices et les vertus attribués aux animaux, s'ils n'en constituent pas la motivation première, peuvent fournir une explication partielle du choix de cette iconographie animale. Or, dans la mesure où ce bestiaire ressurgissait dans une « civilisation » toute autre, il ne pouvait plus relever des croyances médiévales mais traduisait plutôt une certaine idée du Moyen Âge dans la société contemporaine. En figurant un chat à l'observatoire, Duthoit proposa vraisemblablement une métaphore de l'astronome en choisissant un félin qui a la capacité de voir la nuit. Et en lui faisant saisir un rat, il connotait une image positive apparue à la fin du Moyen Âge, où la réputation du chat, initialement considéré comme un animal maléfique, avait évolué en raison de son efficacité à chasser les rats porteurs de la peste. D'ailleurs, les représentations ne sont pas rares qui le figurent dans cette posture de prédateur (Fig.171)¹⁸⁷⁰. En revanche, les espèces représentées dans le chœur paraissent moins orthodoxes. Car, à l'époque médiévale, on évitait de placer des bêtes fantastiques, parfois malfaisantes à cet endroit. Ce type de bestiaire était en général relégué sur les façades extérieures des sanctuaires ou dans la nef, comme un avertissement au pêcheur¹⁸⁷¹. Si le faucon et le coq étaient appréciés par l'homme médiéval, l'un incarnant la noblesse, l'autre le courage et le reniement de saint Pierre, le basilic et le démon se faisaient l'incarnation du mal, et l'autour sauvage une évocation de l'impiété¹⁸⁷². C'est en tout cas au milieu de cette faune que le laïc Viollet-le-Duc choisit d'apposer sa « marque », son portrait, comme pour mieux discréditer l'idée d'une exégèse iconographique et scripturaire de ces œuvres où prévaut l'intérêt esthétique et architectural¹⁸⁷³.

Il est d'ailleurs fort possible que le choix de cette majorité de volatiles ait été influencé par le couple d'Abbadie, non en raison de leur symbolique, mais de leurs qualités esthétiques (Annexe 20.56)¹⁸⁷⁴. Par ailleurs, si la panthère était considérée comme un animal bienfaisant et christologique, la connotation péjorative des serpents, crapauds et escargots du porche et de l'observatoire reprend cette habitude de disposer le bestiaire néfaste à l'extérieur du sanctuaire¹⁸⁷⁵. La personnalité de d'Abbadie et ses voyages d'exploration pourraient avoir déterminé le choix des animaux exotiques, mais, s'ils paraissent les plus évidents, ils sont en réalité aussi les moins nombreux et coïncident systématiquement avec les bestiaires médiévaux. Seules trois espèces exotiques, constituant sept occurrences, participent au

précieux et résiste au sommeil ; [...] le basilic, personnification du diable ; le dragon, auquel on prêtait des vertus si merveilleuses [...] » (« Animaux » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t1, p.20-24).

¹⁸⁷⁰ PASTOUREAU M., 2011, p.125-129.

¹⁸⁷¹ DEBIDOUR V.-H., 1961.

¹⁸⁷² TESNIERE M.-H., 2005; PASTOUREAU M., 2011.

¹⁸⁷³ La chapelle est de plus la seule partie du château qu'il imagina sans devoir adapter le plan de Parent. Il devait donc s'en sentir pleinement l'auteur.

¹⁸⁷⁴ Lors de la conception de l'escalier d'honneur, Duthoit leur déconseilla la figure d'un oiseau au profit d'un « quadrupède » (Lettre de Duthoit, 7 déc. 1867, n°78, CCC).

¹⁸⁷⁵ PASTOUREAU M., 2011, p.199-219.

bestiaire architectural d'Abbadia qui compte une trentaine d'animaux. Ornant les manuscrits du Moyen Age, leur présence conservait à l'édifice sa cohérence d'inspiration gothique¹⁸⁷⁶. Concernant le singe, on peut penser que d'Abbadie le croisa souvent sur les sentiers égarés et broussailleux de l'Ethiopie. Mais, il s'agit aussi d'une représentation médiévale courante de l'animal savant, fascinant par sa ressemblance humaine. Exploité par les baladins et perçu comme une bête domestiquée, il était figuré dans l'architecture médiévale occidentale pour ses attitudes volontiers impudiques ou ses facultés à imiter les gestes de l'homme. C'est pourquoi les sculpteurs le représentaient souvent enchaîné, dans l'attitude du musicien, ou encore dans son rôle de saltimbanque¹⁸⁷⁷. D'ailleurs, d'Abbadie emprunta fort probablement le thème du singe mimant ou ironisant les attitudes humaines à la crypte de la cathédrale d'York, qu'il avait visitée en 1835, avant son séjour prolongé en Ethiopie. Il y avait en effet observé la richesse des chapiteaux historiés, et notamment « *un singe donnant le chystère à une oie* »¹⁸⁷⁸. La tradition satirique médiévale, dont les fabliaux inspirèrent nombre d'enluminures et de sculptures, influença probablement d'Abbadie dans ce choix criant d'humilité d'un animal simiesque qui le tournerait en dérision. Quant aux crocodiles, ils auraient été choisis pour leur évocation du Nil, faisant évidemment écho à la quête scientifique de d'Abbadie. Toutefois, quoique encore mal connus, ils étaient parfois représentés au Moyen Age, adoptant toujours une attitude agressive avec la gueule béante, comme celui de la cathédrale d'Evreux¹⁸⁷⁹. Viollet-le-Duc reproduisit à Abbadia ce type d'attitude stimulatrice d'un imaginaire fantasque, tout en conservant l'esprit réaliste de la composition plastique gothique. Quant aux éléphants, illustrés à profusion dans les édifices gothiques¹⁸⁸⁰, on observe le même processus naturaliste médiéval à l'appui duquel Duthoit créa un animal fidèle à la réalité qu'il connaissait, c'est-à-dire à l'état des savoirs du XIXe siècle. Comme pour l'architecture, l'école viollet-le-ducienne adaptait à la sculpture moderne les théories de la représentation iconographique du Moyen Age, notamment du XIIIe siècle, avec l'idée inhérente d'impulser un renouveau artistique fondé sur l'héritage national. L'appropriation des animaux exotiques, et même fantastiques, en constitue une illustration subtile qui peut expliquer aisément les condamnations, ou du moins l'incompréhension, au sujet des restaurations de sculptures menées par Viollet-le-Duc. Dès lors, le bestiaire constituait un moyen subsidiaire pour celui-ci de ressusciter et de proposer une continuité du génie médiéval français, qui avait été nécessairement limité par l'état de sa connaissance du monde et interrompu par les bouleversements de la Renaissance.

¹⁸⁷⁶ DEBIDOUR V.H., 1961. Animaux sauvages ou exotiques, p.202-217.

¹⁸⁷⁷ DEBIDOUR V.H., 1961, p.259-260 et 396. De tels exemples se trouvent aux cathédrales de Lescar, Rouen, Vézelay ou encore à l'église de Chaize-le-Vicomte.

¹⁸⁷⁸ Il le nota dans son carnet de voyage : « *Autel de la Vierge. [...] Les chapiteaux du chœur sont plein de satires sculptés. Un singe donnant le chystère à une oie, un évêque se confessant à un diable et mille autres drôleries, et plaisantes de vices* » (Carnet de 1835, f.45, ms 2081, BIF).

¹⁸⁷⁹ DEBIDOUR V.H., 1961, p.209-211.

¹⁸⁸⁰ DEBIDOUR V.H., 1961, p.205-206.

La majorité du bestiaire d'Abbadia, qui trouve ses racines dans la tradition médiévale, se décline profusément dans l'œuvre de Viollet-le-Duc. Le singe à la pomme de l'observatoire fut certainement emprunté à ses homologues du vestibule de Roquetaillade (Fig.172) ou de Pierrefonds¹⁸⁸¹. Les chats si appréciés de Viollet-le-Duc, les pachydermes, les singes, les reptiles et autres hybrides sont emblématiques de l'architecture de Pierrefonds (Fig.173), de Notre-Dame de Paris et autres cathédrales restaurées par lui¹⁸⁸². D'ailleurs, les éléphants, les chats et les singes firent l'objet de nombreux projets et réalisations pour Pierrefonds dans lesquels Duthoit puisa vraisemblablement son inspiration¹⁸⁸³. Les gargouilles sculptées d'Abbadia sont certainement empruntées à celles de Notre-Dame de Paris¹⁸⁸⁴ ou de la cathédrale d'Amiens, tandis que Viollet-le-Duc utilisa probablement le soubassement de la Porte Rouge à Notre-Dame de Paris (Fig.174) comme modèle du basilic d'Abbadia (Fig.175)¹⁸⁸⁵. De même, les grandes salamandres de Pierrefonds (fig.173) évoquent de par leurs proportions et leur attitude agressive et reptilienne les crocodiles d'Abbadia. Consistant souvent en restitutions ou en créations, ce traitement de la restauration de la sculpture par Viollet-le-Duc fut largement controversé dès 1855, notamment par les Anglais tels que Bodley qui l'accusait de destruction et dénonça ses travaux à Pierrefonds, Amiens, Chartres, Laon, Paris, Reims, Rouen ou encore Vézelay¹⁸⁸⁶. Mais à Abbadia, nul reproche de manque d'authenticité historique ne pouvait lui être fait puisqu'il s'inscrivait dans le cadre plus libertaire d'une création complète et, qui plus est, privée.

En revanche, cette faune singulière n'est pas systématique dans les commandes privées de Viollet-le-Duc, ce qui résulte très probablement de la volonté de leurs ordonnateurs. Ainsi, à Roquetaillade, le bestiaire se trouve à l'intérieur du château bien que le portail soit surmonté de deux cygnes, emblèmes des Mauvesin, ainsi que des portraits sculptés de ces derniers et de Viollet-le-Duc. Les châteaux de la Flachère et de Montdardier sont seulement ornés de quelques gargouilles sculptées et essentiellement de fleurons. Mais le bestiaire est quasiment absent de Pupetières, où il est incarné par un unique chat ornant la clé de voûte du porche (Fig.176), de Chamousset, du Tertre, et des maisons Sabatier et Jacquesson où il n'avait pas lieu d'être. Et si les animaux sculptés demeurent indéfectibles de l'œuvre de Viollet-le-Duc, il n'en est pas de même des travaux de Duthoit, ce qui relève encore sans doute de la volonté de commanditaires plus conformistes que d'Abbadie. Hormis quelques gargouilles

¹⁸⁸¹ BAUDOT A. (de), ROUSSEL J., *Dessins inédits de Viollet-le-Duc*, Guérinet, Paris, 1884, p.49.

¹⁸⁸² « Faune » in BARIDON L., 1996, p.163-170. Dans sa création des chats, Duthoit se référa fort probablement aux études de chats de Viollet-le-Duc dont il possédait les planches publiées par de Baudot et Roussel en 1884 (Fonds Duthoit, MP). Ces études de Viollet-le-Duc ne sont en outre pas sans rappeler celles de Villard de Honnecourt (carnets de dessins de Villard de Honnecourt, ms Français 19093, f.7v, BnF).

¹⁸⁸³ BAUDOT A. (de), ROUSSEL J., 1884, p.46-47-49.

¹⁸⁸⁴ Voir dessins 1 et 7 dans BAUDOT A. (de), ROUSSEL J., 1884, p.16.

¹⁸⁸⁵ En effet, que ce soit dans la sculpture ou les manuscrits, les basilics n'étaient pas toujours représentés avec des oreilles félines comme c'est le cas de ceux de Notre-Dame et d'Abbadia. En outre, il dessina un basilic similaire pour les amortissements de Notre-Dame (BAUDOT A. (de), ROUSSEL J., 1884, p.12).

¹⁸⁸⁶ MIDDLETON R., 1982, p.263-284.

chimériques à la chapelle du Pezeau, seul le château de Tilloloy et le tympan de sa chapelle sont ornés de lions et de têtes de chien de chasse (Fig.177), se référant au statut de son premier propriétaire, grand veneur de Louis XIV, mais dans un style moins gothique que classique. De plus, le bestiaire rationalisé des œuvres viollet-le-duciennes était bien rare au sein des édifices civils ou religieux où l'on privilégiait les représentations animales de la lignée académique même au sein d'œuvres d'inspiration médiévale. Au muséum d'Histoire naturelle de Londres de Waterhouse (Fig.178), la présence d'un bestiaire, pour des raisons éminemment symboliques, s'inscrit dans une démarche viollet-le-ducienne de rupture des lignes ou de sculpture d'amortissement¹⁸⁸⁷. Mais, au château de Vouzeron, en Sologne, la corniche de style Renaissance intègre des sculptures animales sans véritable fonction architecturale¹⁸⁸⁸. Quoiqu'il s'agisse de figures humaines, les retombées d'arc représentant l'architecte Berthier et le sculpteur Caillot au château des Rhuets ne sauraient être aussi rationalistes que le bestiaire de la galerie de Pierrefonds¹⁸⁸⁹. Héritières de l'idéal de beauté classique, les bêtes, souvent plus nobles, endossaient les rôles plus habituels et autrement codifiés d'attributs, d'évocations mythologiques, de composantes héraldiques, d'ornements « agrafes » emblématiques de Garnier¹⁸⁹⁰. De même, les procédés formels, consistant essentiellement en bas-reliefs et statuaire monumentale, diffèrent considérablement de ceux de Viollet-le-Duc qui privilégiait la sculpture d'ornement. Ainsi son concurrent direct dans le projet de l'Académie nationale de Musique, Garnier, couronna-t-il son opéra d'une imposante statuaire monumentale puisant dans l'allégorie mythologique d'Apollon et ses muses où le cheval ailé Pégase est assimilé à un registre essentiellement anthropomorphe. Innombrables sont les groupes sculptés d'équidés et autres lions évoquant majesté et puissance qui dominent les portiques ou précèdent les porches d'entrée, ce qui est le cas au château de Chantilly restauré par Daumet ou dans le projet du cirque d'Hiver d'Hittorff. Il est certain que les crocodiles du perron d'Abbadia étaient fort peu ordinaires à l'heure où l'on se prévalait encore des symboles d'une noblesse conservatrice, ce qui ne constitue pas le moindre paradoxe de la personnalité de d'Abbadie¹⁸⁹¹.

En outre, du point de vue artistique, les espèces animales représentées à Abbadia comportent une part de monstruosité certaine en raison de leurs postures bestiales et agressives : dès la grille d'entrée, les étranges félins surprennent par leur attitude inhospitalière. Outre les crocodiles qui ont la gueule béante, d'étranges guidres semblent cracher pour mieux éloigner l'inopportun ; les chats en position d'attaque viennent de se saisir

¹⁸⁸⁷ MIGNOT C., 1983, p.133.

¹⁸⁸⁸ TOULIER B., 1991, p.258. Édifié par Hippolyte Destailleurs, le château de Vouzeron est dominé par le style néogothique à l'extérieur et par la Renaissance à l'intérieur. Comme nombre de châteaux néogothiques, son plan et ses grands volumes correspondent à la méthode de construction académique.

¹⁸⁸⁹ TOULIER B., 1991, p.270. Le château des Rhuets fut édifié par Berthier à Vouzon en Sologne. Il constitue un exemple d'éclectisme assemblant pittoresque régionaliste et historicisme national tel que Viollet-le-Duc le décriait.

¹⁸⁹⁰ TIMBERT A., 2008, p.89-108 ; MIGNOT C., 1983.

¹⁸⁹¹ Le sujet des paradoxes sera traité dans la troisième partie de ce travail.

de leur proie ; la gesticulation des singes évoque les instincts primaires de l'homme ; même les escargots sont en position active et ne semblent pas redouter une confrontation avec le visiteur. Cette énergie et ce mouvement phrénétique tiennent au parti pris réaliste de l'esthétique Viollet-le-Ducienne. Puisant sa source dans la sculpture ornementale gothique, ce traitement de l'animal magnifié dans sa sauvagerie revêt une forme d'expressivité mystique. Il n'est pas sans rappeler le thème de la bestialité du mouvement romantique, tel qu'il est traité par Barye avec ses lions ou son *Crocodile dévorant une antilope* (Fig.179). En ce dernier tiers du XIXe siècle décadent et néoromantique, il évoque la mise à l'honneur de la puissance animale souvent par l'emploi symbolique du félin. Tel est le cas du *Gorille traînant par les cheveux un guerrier* de Frémiet, des *Panthères* de Gardet, de la *Lionne rugissant* de Cordier ou de la *Lionne dévorant une gazelle* de Fouques. En ce qui concerne la monstruosité animale, elle fut traitée par Rodin dans sa représentation d'un *Minotaure* cruel de réalisme, et, plus proche de Viollet-le-Duc, par Frémiet avec ses hybrides plus vrais que nature ornant le perron de Pierrefonds (Fig.180) ou ses *Deux bêtes fantastiques se disputant un poisson*. Si le bestiaire, à la fois romantique et réaliste, demeura exceptionnel dans l'architecture du XIXe siècle et plus fréquent dans la peinture ou la sculpture, il sera prolongé plus volontiers dans l'Art nouveau : par exemple dans le mobilier imaginé par Eugène Grasset pour la maison de Charles Gillot¹⁸⁹² ; au Castel Béranger de Guimard, doté d'un bestiaire fantastique et notamment un chat d'origine ostensiblement Viollet-le-Ducienne¹⁸⁹³ ; dans certains travaux de Gaudí tels que le portail fantasmagorique de la Finca Guell, le bestiaire du parc Guell ou les balcons de la Casa Battlo à Barcelone¹⁸⁹⁴ ; et de manière apothéotique au sein de la très excentrique maison aux Chimères de Gorodetsky à Kiev, qui se départit toutefois du fonctionnalisme Viollet-le-Ducien. Le motif animalier, pour original qu'il soit, se révélait être à Abbadia, plus qu'ailleurs, un élément annonciateur des métamorphoses naissantes de l'architecture occidentale parce qu'il constituait une rareté, une mémoire et une innovation. En somme, mêlant imaginaire contemporain, sources médiévales et savoirs scientifiques, Viollet-

¹⁸⁹² LENIAUD J.-M., 1994, p.165-169. J.-M. Leniaud ajoute que Grasset avait en commun avec Viollet-le-Duc la passion du bestiaire médiéval et des ornements inspirés de la nature, particulièrement de la flore. Le mobilier de Gillot, éditeur et collectionneur, en est un bel exemple présenté au musée des Arts décoratifs. Né à Lausanne, Grasset, représentant majeur de l'Art nouveau, suivit une formation d'architecte et se distingua surtout comme illustrateur et ornementaliste, dans les domaines des vitraux, de l'estampe et de l'affiche. Son œuvre porte les influences des Symbolistes, des Préraphaélites et de Viollet-le-Duc. Sa vie et ses travaux firent l'objet d'une thèse publiée en 1981 et d'une exposition en 1999 : MURRAY-ROBERTSON A., *Grasset pionnier de l'Art nouveau*, Bibliothèque des Arts/Lausanne, Lausanne, 1981 ; MURRAY-ROBERTSON-BOVARD A., *Eugène Grasset : une certaine image de la femme*, catalogue d'exposition, fondation Neumann, Gingins (Suisse), 1999.

¹⁸⁹³ Sur le Castel Béranger, édifié de 1894 à 1898 dans le XVIe arrondissement de Paris, voir notamment BIRNIE-DANZKER J.-A., *Hector Guimard, Castel Béranger*, catalogue d'exposition, Museum Villa Stuck, Munich, 1999. La bibliographie concernant Guimard étant pléthorique, voici quelques-unes des dernières publications : VIGNE G., FERRE F., *Hector Guimard*, Moreau, Paris, 2003 ; LYONNET J.-P., DUPONT B., SULLY-JAULMES L., *Guimard perdu, histoire d'une méprise*, Editions Alternatives, Paris, 2003 ; *Guimard*, Actes de colloque international, Réunion des Musées Nationaux, Paris, 1994.

¹⁸⁹⁴ CRIPPA M.-A., *Antoni Gaudí, de la naturaleza a la arquitectura*, Taschen, Madrid/Köln, 2003, p.16-19, 52-69.

le-Duc et Duthoit inventèrent une œuvre à la croisée du romantisme et du positivisme, comme le *Dictionnaire* le suggère¹⁸⁹⁵, et coïncidant avec les intérêts de leur commanditaire.

- **Les matériaux et techniques de construction**

Les enseignements viollet-le-ducien ne se réduisent pas aux notions de fonctionnalité ou d'esthétique quoique fondamentales dans la considération de l'œuvre d'art. Son rationalisme s'étend foncièrement jusque dans le choix des matériaux et des techniques de construction qui en constituent un pilier essentiel¹⁸⁹⁶. A ce sujet, les théories de Viollet-le-Duc se déclinaient en quatre axes toujours déduits des procédés médiévaux et déclinés à Abbazia avec plus ou moins d'intensité : la cohérence avec les ressources naturelles et l'environnement ; la dimension économique ; le rapport entre fonctionnalité et esthétique ; et le caractère innovant de la matière et de son mode de construction¹⁸⁹⁷. Si le talent de Viollet-le-Duc est observable dans la phase de création architecturale d'Abbazia, c'est Duthoit qui, dès sa première visite, mit en application ces considérations relevant de la concrétisation du projet. En assurant le suivi du chantier, il prit la responsabilité, sous le contrôle de son maître, de l'exécution des plans en se faisant le porte-parole scrupuleux de la méthode viollet-le-ducienne. Bien que Duthoit fût l'interlocuteur privilégié des d'Abbazie, c'est bien Viollet-le-Duc qui conservait la primeur de la prise de décision dans les phases de gros œuvre, ainsi que l'affirmait le surveillant Delarocque¹⁸⁹⁸. A ce stade, Duthoit engageait nombre de propositions, mais le choix final et de nombreux détails revenaient encore à son maître, malgré une correspondance moins abondante, ainsi qu'à leur commanditaire extrêmement investi dans la construction y compris sur le plan technique.

Quoi qu'il en soit, sur place, Duthoit fut un exécutant assidu des enseignements viollet-le-ducien. En plus du piètre état des lieux du chantier laissé par Magne¹⁸⁹⁹, il s'attaqua immédiatement, dès ses visites de 1864, à l'étude des ressources géologiques des environs

¹⁸⁹⁵ BARIDON L., 2007, p.55-66 ; FRYCZ J., « Viollet-le-Duc, créateur romantique ou positiviste » in *Actes de colloque Viollet-le-Duc*., 1982, p.21-28.

¹⁸⁹⁶ Ce sujet fait l'objet depuis 2006 d'un programme de recherche « Matériaux et techniques de construction chez E.-E. Viollet-le-Duc » mené par Arnaud Timbert (Université Charles de Gaulle-Lille 3) et Isabelle Pallot-Frossard (Ecole du Louvre) au sein du 2^{ème} cycle de l'Ecole du Louvre où plusieurs études ont porté sur les restaurations et constructions de Viollet-le-Duc particulièrement en Bourgogne. En outre, il a donné lieu à un colloque en 2010 (TIMBERT A. (dir.), *Les matériaux et techniques de construction chez E.-E. Viollet-le-Duc*, actes du II^e colloque international de Pierrefonds, Centre des Monuments Nationaux/Editions du Patrimoine, Paris, 2012, à paraître). Voir également TIMBERT A., « Reconstruire Vézelay et restaurer la Bourgogne : le choix des matériaux chez E.-E. Viollet-le-Duc » in *Livraisons d'Histoire de l'Architecture*, n°16, 2^{ème} semestre 2008, p.89-108.

¹⁸⁹⁷ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Dixième entretien. Sur l'architecture au XIX^e siècle. Sur la méthode, p.454-461 ; Onzième entretien. Sur la construction des bâtiments, maçonnerie, p.1-52 ; Douzième entretien. Suite. Des moyens d'exécution, p.53-104 ; Treizième entretien. Sur la construction des bâtiments, p.105-144.

¹⁸⁹⁸ Delarocque fut missionné en mars 1865 à Abbazia afin de « transmettre les décisions de Viollet-le-Duc par l'intermédiaire de Duthoit » (lettre de Delarocque, 12 mars 1865, n°143, CCC).

¹⁸⁹⁹ Selon d'Abbazie, Duthoit estimait « le mur de parement de l'observatoire affreux et ses murs mal construits » (L274). Il confia à Viollet-le-Duc que les constructions de d'Abbazie avaient bénéficié de « peu de soin » (lettre de Duthoit à Viollet-le-Duc, correspondance, album XX, f., 30 juin 1864, fonds VLD 1996/083, Méd. Arch. Pat).

du futur château entre Hendaye et Fontarrabie afin d'appréhender la qualité et le coût des matériaux¹⁹⁰⁰. Ces renseignements visaient à guider l'élaboration des plans et élévations par Viollet-le-Duc, contrairement à la méthode commune consistant à rechercher les matériaux après la projection de l'habitation¹⁹⁰¹. Par la voix de Duthoit, Viollet-le-Duc redonnait, à Abbadia comme dans ses autres travaux, la place fondamentale de la structure et de la modénature dans le projet architectural, telles que les maîtres d'œuvre du Moyen Âge les concevaient¹⁹⁰². En outre, la structure était régie par un déterminisme environnemental fondé sur les spécificités matérielles locales¹⁹⁰³. Cela tenait à la fois à la cohérence de l'œuvre avec son milieu, à la volonté d'unité architecturale, aussi bien qu'à la nécessité économique, importante aux XIII^e et XIV^e siècles et devenue primordiale dans une société moderne¹⁹⁰⁴. A Abbadia, les observations de Duthoit concernèrent dans un premier temps les matériaux de construction traditionnels tels que le bois, la pierre et la chaux hydraulique nécessaires au gros œuvre¹⁹⁰⁵. Il était fondamental que les matériaux allient la cohésion environnementale avec l'argument économique, singulièrement contraignant dans le cas du chantier d'Abbadia. Les choix de matières furent en effet largement orientés par d'Abbadie sur le plan financier, ce qui par bonheur concordait avec les thèses de ses maîtres d'œuvre¹⁹⁰⁶. Il tenait particulièrement à exploiter la pierre de Béhobie, déjà amassée sur le chantier, ainsi que les carrières présentes sur sa propriété, composées de calcaire blanc¹⁹⁰⁷ et de calcaire de Lasseube, se déclinant en diverses teintes du blanc au rougeâtre¹⁹⁰⁸. Ces réserves étaient respectivement localisées dans la baie de Loya¹⁹⁰⁹, à seulement quelques centaines de mètres du chantier, et à la carrière de Sorgin Silo dont la distance à pied d'œuvre n'excédait

¹⁹⁰⁰ Lettre à Virginie, 28 juin 1864, L278 ; carnet « Roquetaillade Chamousset Nesle Falvy », f.10v-21-24v-26, fonds Duthoit, MP ; lettre de Duthoit, 27 juin 1864, album 1863-1868, pièce n°203, correspondance VLD, Méd. Arch. Pat.

¹⁹⁰¹ Viollet-le-Duc recommandait vivement aux architectes de se renseigner au sujet des pierres disponibles et de visiter les carrières préalablement à leur projet car les dimensions des matériaux étaient utiles au traçage du plan et des élévations (VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Onzième entretien, p.41-42).

¹⁹⁰² Il recommandait un emploi « judicieux » des matériaux et considérait que « toute architecture qui ne tient pas compte de la matière pour imposer une méthode de bâtir, et par la suite une forme, n'est pas une architecture » (VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Onzième entretien, p.2).

¹⁹⁰³ « Il n'est pas de contrées en Europe qui présentent une quantité aussi variée de matériaux propres à bâtir que la France. [...] Il semblerait dès lors que chaque zone géologique devrait posséder un mode de bâtir approprié aux matériaux fournis par le sol ; par conséquent, des formes d'architecture différentes » (VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Douzième entretien, p.53).

¹⁹⁰⁴ Notamment dans les constructions publiques où la population ne saurait tolérer de dépenses importantes si elles n'en tiraient pas un intérêt direct (VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Onzième entretien, p.14). L'étude des matériaux, notamment en Bourgogne, démontre la permanence de ce critère de l'économie et son influence sur de nombreuses décisions liées à la pierre, au bois ou aux métaux (TIMBERT A., 2008, p.89-108).

¹⁹⁰⁵ Carnet « Roquetaillade Chamousset Nesle Falvy », f.9v-10-10v-25v, fonds Duthoit, MP.

¹⁹⁰⁶ Il se réjouissait d'ailleurs auprès de son épouse de ce que Duthoit « se préoccupe de l'économie », avouant également avoir « toujours eu avec lui le mot à la bouche exagérant plutôt [ses] idées à cet égard ». De plus, Duthoit tenait à se renseigner sans intermédiaire au sujet des pierres de la carrière de Fontarrabie « car il se [défiait] de Darrigol » (L282). En ce qui concerne le critère financier, voir TIMBERT A., 2008, p.89-108.

¹⁹⁰⁷ N°110 à 148, CCC ; SOULU F., *Etude pétrographique du château d'Abbadie*, [en ligne], in Sud-Ouest blogs, 2009, réf. du 1^{er} juillet 2010. URL : <http://hendayehistoire.blogs.sudouest.fr/archive/2009/08/31/etude-petrographique-du-chateau-d-abbadie.html>

¹⁹⁰⁸ DELOFFRE R., *Inventaire pétrographique de la construction du château d'Antoine d'Abbadie*, doc. Abbadia.

¹⁹⁰⁹ Plus exactement, au lieu-dit Larrekayx, sur la pointe Sainte-Anne.

pas un kilomètre¹⁹¹⁰. L'exploitation de ces matériaux présentait une économie réelle en terme de transport et, dès lors, un important gain d'argent et de temps. Il en fut de même pour la fourniture du sable nécessaire à la composition du mortier. Après validation de Duthoit, d'Abbadie le puisa massivement pendant toute la durée du chantier sur les plages pourtant rocailleuses de son domaine, notamment dans la baie de Loya et au lieu-dit Taula Suri au Sud-Ouest de Larrekayx (Annexe 15)¹⁹¹¹. Riche propriétaire, d'Abbadie souhaitait en outre exploiter ses ressources sylvicoles, toujours par souci d'économie, et ce malgré leur localisation dans son domaine d'Arrast situé à cent vingt kilomètres. Quoique non prioritaire, le sujet fut abordé dès la première visite de Duthoit car la coupe des arbres nécessitait beaucoup d'anticipation¹⁹¹². A l'automne suivant, le collaborateur de Viollet-le-Duc préconisa d'abattre ces chênes et de les immerger pendant deux ou trois mois, ce qui les rendrait utilisables au mieux un an et demi plus tard¹⁹¹³. En ce qui concerne le bois, le motif de l'économie n'était pas perçu pareillement par le commanditaire et Viollet-le-Duc. Le premier souhaitait utiliser ses possessions n'impliquant que le coût du transport tandis que le second estimait l'essence choisie, en l'occurrence le chêne, trop coûteuse pour la construction de charpentes et de planchers¹⁹¹⁴. Architectes et commanditaire s'entendirent finalement pour utiliser massivement dans les parties structurelles le sapin du Nord et le pin à la fois légers et économiques¹⁹¹⁵, préférés par Viollet-le-Duc et commandés à Bordeaux par le charpentier, tout en ayant recours au chêne d'Arrast essentiellement dans l'optique ornementale¹⁹¹⁶.

Ainsi les maîtres d'œuvres usèrent, autant que les propriétés des matières le permettaient, des ressources les plus proches possibles de la future demeure ou les plus accessibles à leur commanditaire. Néanmoins, en dépit de l'ampleur des possessions de d'Abbadie, il apparut d'emblée que d'autres gisements s'avèreraient indispensables, particulièrement pour la fourniture de chaux, quasiment absente des domaines de l'astronome, ainsi que de pierre. En effet, les calcaires roses et blancs de Loya et Sorgin Silo présentant bien des qualités de

¹⁹¹⁰ DELPECH V., « Viollet-le-Duc et le métissage architectural et ornemental du château d'Abbadia » in Actes du IIe colloque international de Pierrefonds *Matériaux et techniques de construction chez E.-E. Viollet-le-Duc*, Centre des Monuments Nationaux/Éditions du Patrimoine, Paris, 2012, à paraître.

¹⁹¹¹ Duthoit avait estimé dès sa première visite le sable du domaine « *marin, un peu fin mais bien pur* » et « *bon* » (lettre de Duthoit à Viollet-le-Duc, correspondance, album XX, f., 30 juin 1864, fonds VLD 1996/083, Méd. Arch. Pat). Concernant l'exploitation du sable, voir les mentions dans les cahiers de compte de d'Abbadie : transport de sable du 6 octobre au 10 décembre 1864, grand cahier sans titre vert et noir, p.26 ; Charge des bouviers le 12 juin 1865, sable de Lohia et de Taula Suri, cahier Intérêts de 1.000 fr pr Laresta, p.27 ; charretées de sable du 22 nov. 1867 au 19 fév. 1868 et de la Saint-Martin 1868 à la Saint-Martin 1869, cahier comptes annuels 1866-67/1876-77, p.17-18 et 37 ; huit tombereaux de sable, 14 août 1871, livre de caisse 1867-1881, p.60g, arch. Abbadia.

¹⁹¹² Le 5 juillet 1864, d'Abbadie écrivit à son régisseur d'Arrast, Daguerre pour lui donner quelques instructions concernant vingt-six chênes susceptibles de constituer des poutres. Il indiquait qu'il fallait les couper et les équarrir sur place, puis les faire parvenir au chemin de fer d'Orthez qui les acheminerait jusqu'à Hendaye. Mais surtout il préconisait d'attendre les instructions des « *gens experts* » avant de les abattre (L287).

¹⁹¹³ Lettre de Duthoit, octobre 1864, n°54, CCC.

¹⁹¹⁴ Lettre de Duthoit, octobre 1864, n°54, CCC. Plus exactement, Viollet-le-Duc considérait que le bois de sapin du Nord était amplement suffisant pour ce type de travaux.

¹⁹¹⁵ En plus de sa légèreté, ce type de bois nécessitait un équarissage moins important, ce qui favorise l'économie de déchet de matière (« Charpente » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t3, p.25).

¹⁹¹⁶ N191 ; Différend Antoine Meunier, lettre de Saint-Vanne, 6 avril 1866, n°331, CCC.

finesse n'auraient su convenir aux parties supportant la charge de l'édifice. Cela impliqua dès lors de se fournir dans les gisements du voisinage. Accompagné du surveillant de travaux Darrigol, Duthoit étudia le calcaire rouge de Lasseube et le calcaire gris noir de Béhobie¹⁹¹⁷ à la carrière d'Etchegoyen de Fontarrabie et aux carrières d'Ilharxekoborda et de Teillatubaita situées entre le chantier et le carrefour de la Croix des Bouquets à Urrugne, c'est-à-dire à moins de cinq kilomètres¹⁹¹⁸. On utilisa prioritairement les matériaux de Sorgin Silo pour les encadrements de baies et le gisement de Loya pour le parement des murs (Fig.181). Lorsque ce dernier fut épuisé en 1865, Delarocque se tourna vers la carrière de Fontarrabie où se trouvait une pierre équivalente, vraisemblablement sur ordre de Duthoit¹⁹¹⁹. Le surveillant ne négligea pas la problématique de l'économie si chère à d'Abbadie puisqu'il obtint ce calcaire rose « *très beau* » après une âpre négociation des prix, des conditions d'acheminement et des dimensions des matériaux (Annexe 20.49). Concernant les carrières extérieures au domaine de d'Abbadie, elles furent sélectionnées dans un périmètre de cinq kilomètres englobant, au Nord de la Bidassoa, Hendaye, Urrugne et Béhobie, et au Sud, Fontarrabie. Outre le gisement géré par Etchegoyen, la pierre grise polygonale plus ou moins foncée, utilisée pour le soubassement (Fig.182), fut d'abord fournie par la carrière de Teillatubaita, tenue par Ibarboure, puis par celle d'Ilharxekoborda, après une étude comparative des prix et volumes nécessaires¹⁹²⁰. Les moellons foncés, composant les dessous de bandeau et partiellement les murs de parement provenaient respectivement des carrières de Ligarralde à Béhobie¹⁹²¹ et de Lapix à Laffitenborda près de la Croix des Bouquets (Annexe 13)¹⁹²². Enfin, on sollicita le gisement de Taula Suri, sur la côte Sud de la pointe Sainte-Anne, contenant un

¹⁹¹⁷ Le calcaire de Béhobie peut également être désigné sous le nom de calcaire de Fontarrabie. Les deux villes se situent en effet de part et d'autre de la Bidassoa, le fleuve frontière avec l'Espagne, et se trouvent donc dans un environnement géologique très voisin et similaire. Au sujet des caractéristiques géologiques de la région, voir CANEROT J., *Les Pyrénées*, t1, *Histoire géologique*, Atlantica, Biarritz, 2008. L'utilisation des matériaux pyrénéens dans les édifices religieux fut également étudiée par Raoul Deloffre, qui est aussi l'auteur de la brève mais fort utile analyse pétrographique d'Abbadia : DELOFFRE R., BONNEFOUS J., *Pierres des églises romanes et gothiques, Béarn Pays basque*, J & D, Bayonne, 1992.

¹⁹¹⁸ L278 ; L288 ; SOULU F., 2009. La carrière de Teillatubaita se trouve non loin de la Croix des Bouquets tandis que celle d'Ilharxekoborda se situe à mi-chemin entre la première et le chantier, sur les flancs des premières collines en face du château. Elles sont toutes deux abandonnées de nos jours.

¹⁹¹⁹ P272.

¹⁹²⁰ CFC, p.1-5. L'analyse pétrographique du château inventorie la pierre d'Ilharxekoborda comme un calcaire blanc parfois rougeâtre mais suppose sa localisation uniquement dans les murs de parement (SOULU F., 2009). Or, d'Abbadie informa Darrigol que « *l'appareil polygonal [serait] employé avec la pierre d'Ilharxekoborda jusqu'au cordon* » (L299). Dès lors, le surveillant de travaux Darrigol se rendit à cette carrière à la recherche de moellon polygonal, forme utilisée uniquement dans le soubassement de l'édifice. Mais il n'y trouva que du moellon brut et précisa que la taille en était presque impossible, très coûteuse et qu'elle « *serait d'un très mauvais effet pour la façade* ». Il compara ensuite avec les ressources de Teillatubaita dont la pierre était « *un peu plus foncée (noire)* » mais dans la forme souhaitée (lettres de Darrigol, 28 juill. et 4 août 1864, n°109-110, CCC). Il semble que les commanditaires et maîtres d'œuvre optèrent pour les deux gisements, ce qui produisit la polychromie de pierres du soubassement. L'un des carnets de chantier comporte de plus ces annotations : « *moellons bruts de la carrière dite d'Ilharxekoborda. Transport du 6 octobre au 10 décembre 1864. Moellon polygonal de Teillatubaita. Transport du 6 au 29 octobre 1864.* » (Grand cahier sans titre vert et noir « carnet de chantier », n°29 et 31, arch. Abbadia).

¹⁹²¹ Lettre de Duthoit, 30 juin 1864, fonds VLD. Le gisement de Béhobie était exploité par Jean-Baptiste Ligarralde. Il était question du paiement de ses fournitures de pierre en août 1865 (n°252-253, CCC).

¹⁹²² Le carrier Lapix gérant de Laffitenborda proposa ses services en septembre 1864 (n°250, CCC). Sa pierre est inventoriée dans l'analyse pétrographique du château (SOULU F., 2009).

calcaire bleu dont le moellon servit probablement à l'intérieur du mur de soubassement¹⁹²³ ; et la carrière de Gaztain située au chemin des châtaignes¹⁹²⁴.

Quant à la chaux, il fallut également effectuer une étude comparative des fournisseurs de la région tant en termes de produit que de coût¹⁹²⁵. Le choix des bâtisseurs se porta sur la chaux d'origine « étrangère », c'est-à-dire non locale¹⁹²⁶. Après avoir opté pour celle d'Echoisy, en Charente, sur le conseil de Duthoit qui arguait des questions d'efficacité et d'hygiène, d'Abbadie prit le parti de se rabattre sur celle d'Orthez qui était apparemment plus performante mais surtout 10% moins onéreuse en raison de sa proximité géographique¹⁹²⁷. Ayant encore négocié le prix, il en commanda massivement jusqu'à la fin du chantier de l'observatoire, quoiqu'il lui arriva ponctuellement de se fournir à Echoisy¹⁹²⁸. Dans le même esprit de proximité et d'économie, d'Abbadie fit appel très régulièrement aux traditionnelles tuileries de Bidart et de Soustons, pour se fournir en tuiles et en briques creuses de cloison¹⁹²⁹, et au fournisseur Lacrampe établi à Bayonne pour les ardoises crochetées, de type pyrénéen, de la couverture des tourelles, de la chapelle et de l'observatoire¹⁹³⁰.

Les commandes les plus éloignées concernèrent les pierres destinées à la sculpture ornementale et une partie du jointolement des façades, encore que d'Abbadie trouva toujours

¹⁹²³ L308 ; CFC, p.1.

¹⁹²⁴ CFC, p.5. L'autre carnet de chantier précise les dates de livraison : « *moellons bruts de Taula Suri. Transport du 6 octobre au 10 décembre 1864. Moellons bruts de la carrière dite de Gaztain. Transport jusqu'au 6 octobre [1864]* » (Grand cahier sans titre vert et noir « carnet de chantier », n°27-28, arch. Abbadia).

¹⁹²⁵ D'Abbadie se livra notamment à de savants calculs intégrant les tarifs de la chaux fournie à pied d'œuvre, mais aussi le coût de la composition du mortier dont elle servait de base : il comptait ainsi les coûts de transport, de fourniture de sable, le volume nécessaire par rapport aux moellons. Il aboutit à la conclusion suivante : une fois posée, la chaux d'Echoisy reviendrait à 12.66 francs le mètre cube, celle d'Orthez mélangée à celle de Saskoenia à 13.25 francs, et celle d'Orthez de Bernès à 11.16 francs (CFC, p.10). Par ailleurs, les accusés réception de son second journal de chantier démontrent ses tests de matière avant de prendre sa décision entre septembre et novembre 1864. Il confronta ainsi, parfois par volumes massifs, les chaux d'Orthez, de Saskoenia, d'Echoisy, de Bidache, d'Orthez fournie par Bernès (grand cahier sans titre vert et noir, n°11, arch. Abbadia).

¹⁹²⁶ CFC, p.6.

¹⁹²⁷ En juin 1864, Duthoit et d'Abbadie s'entendirent pour utiliser la chaux d'Echoisy pour enduire le sous-sol. L'architecte avait convaincu son maître d'ouvrage que, malgré son prix de 2.50 francs plus cher, elle était plus imperméable à l'humidité. Il confiait ironiquement à son épouse : « mais on sera à l'abri des rhumatismes autant qu'il est possible » (L279). Seulement trois jours plus tard, l'astronome entendit parler de la chaux d'Orthez et de son prix plus avantageux. Il prit aussitôt contact avec son fournisseur, Lamaignère (L283-284).

¹⁹²⁸ Ses premières commandes de chaux d'Orthez eurent lieu entre juillet et septembre 1864 pour respectivement 700 francs soit environ trois tonnes, et 1.330 francs c'est-à-dire sept tonnes (CFC, p.6). Concernant la négociation de prix, il se plaignit d'abord de la maigreur de la chaux d'Orthez qui nécessitait de l'utiliser en plus grande quantité. Ensuite, il souligna le fait que la Compagnie du Midi bénéficiait de meilleurs tarifs. Puis il menaça Lamaignère de se fournir à Echoisy (L328). Le chauxfournier consentit à un effort de 27 francs la tonne (L336) et fournit durablement le chantier (M214-225-239-247-262-294-314-383 ; N330-377 ; P338). D'Abbadie fit également appel à d'autres fournisseurs, tels que Bernès (n°173-174, CCC ; M14-28-121-213-237-257-261) et Côte (n°195, CCC) à Orthez, et, avant eux, Pourquoié (n°268-269-270, CCC) à Bidache et Briand en Charente (M468).

¹⁹²⁹ N°176 à 180, CCC. Les tuiliers de Bidart, nommés Elizalde et Bidart, reçurent de nombreuses commandes (M318-326 ; N354-360 ; Q9). Les frères Sénac reçurent une commande de 7.000 briques en 1868 (O80).

¹⁹³⁰ Les matériaux de Lacrampe, demeurant au n°17 de la rue d'Espagne, furent étudiés par Inchauspé en 1865. Ce dernier précisait que le tuilier lui permettrait de réaliser des économies en raison de la légèreté de l'ardoise (n°236-237, CCC). Puis il fut recommandé par le surveillant de travaux et ingénieur Dartigues en octobre 1867 (n°125-135, CCC). En 1870, Lacrampe demanda un certificat de travail dans le cadre de son nouveau document de communication (n°248, CCC). En ce qui concerne la provenance des ardoises, elle nous est donnée par leur étude géologique et confirmée par un carnet de Duthoit qui prit note des coûts des ardoises de Tarbes (7 francs le mètre carré) et de Labastère (4.80 francs) (Carnet « Roquetaillade, Chamousset, Nesle, Falvy, f.10v, fonds Duthoit, MP).

des astuces pour limiter les coûts, et ce avec ou sans l'agrément de Duthoit ou de ses conducteurs de travaux. En effet, les environs du château étaient dénués de matériau géologique suffisamment tendre pour supporter le travail délicat de la sculpture. Duthoit conseilla rapidement la pierre de Crazanne¹⁹³¹ pour l'exécution des arcs du porche et de la chapelle car elle réunissait des qualités d'esthétisme et de malléabilité qui permettaient une économie de déchets et une aisance de la taille¹⁹³². Mais une distance de 350 kilomètres impliquait un tarif onéreux de transport. C'est pourquoi d'Abbadie, par le biais de l'abbé Inchauspé, négocia à un prix visiblement avantageux l'extraction de la pierre de Crazanne sur le chantier de la cathédrale de Bayonne, alors en cours de restauration sous la direction de Boeswillwald¹⁹³³. Quant au bestiaire, il nécessita plusieurs types de pierre, correspondant aux deux étapes de son exécution. Il semble que les sculptures du porche, gris foncé, seraient exécutées avec un matériau pyrénéen, probablement en pierre d'Arudy (Fig.183-184)¹⁹³⁴. L'origine des pierres gris bleuté du bestiaire de l'observatoire est quant à elle plus précise. Une partie provient de Mutriku, sur la côte basque espagnole à environ 70 kilomètres tandis que l'autre est vraisemblablement issue de carrières de Lâas, c'est-à-dire du même secteur géographique que le bestiaire du porche¹⁹³⁵. Enfin deux autres matériaux du gros œuvre ont une origine plus lointaine. Le zinc notamment utilisé pour les crêtes, que Duthoit déconseilla vivement¹⁹³⁶, eut les faveurs de d'Abbadie en raison de son moindre coût, de même que le plomb des cheneaux¹⁹³⁷. Quant au ciment de Portland, son utilisation relevait d'un choix négocié par le surveillant de travaux Dartigues qui l'estimait bien plus efficace que le mortier de chaux pour le jointoiement des façades exposées (Fig.185)¹⁹³⁸. Les nombreuses commandes furent entreprises auprès de l'armateur Lacoïn basé au port de Bayonne. Cette fois, l'argument technique prévalut sur la motivation économique, après l'échec des premiers essais de chaux sur les parties les plus exposées¹⁹³⁹. En somme, Duthoit et ses

¹⁹³¹ Ou de Saintonge, ou d'Angoulême.

¹⁹³² N°60, CCC ; N254 ; P336.

¹⁹³³ Cette pierre lui fut fournie par le surveillant de travaux Dubarbier entre le 12 février 1867 et 1868 pour un montant de 624 francs auxquels s'ajoutèrent 130.75 francs de frais de port (cahier de comptes annuels 1866-67/1876/77, p.15-16 ; Lettre d'Inchauspé, 6 fév. 1868, 152J296, AD64 ; DELPECH V., 2012). D'Abbadie remercia Inchauspé d'avoir joué les intermédiaires en mai 1868 (O12).

¹⁹³⁴ L'analyse pétrographique lui attribue la pierre de Béhobie (DELOFFRE R., s.d. ; SOULU F., 2009). Toutefois, la suggestion du professeur en géologie J. Canérot en 2010, qui se prononçait pour la pierre d'Arudy, semble très plausible. On note en effet en 1873 plusieurs mois après l'exécution de ce bestiaire des échanges avec le carrier Lanne à Louvie-Juzon, dans le secteur d'Arudy, au sujet de sa rémunération de 190 francs, qui correspond à la quantité de pierre du bestiaire du porche (R45-85-98).

¹⁹³⁵ Les d'Abbadie se procurèrent la pierre de Mutriku auprès de leur ami basque Tirso de Olazabal (Lettre de Tirso de Olazabal, 11 juin 1879, fonds VB, arch. Abbadia). Le 13 décembre 1881, ils réglèrent 80 francs à l'attention de Lassalle-Barrère à Laas pour l'envoi de deux pierres (Cahier Etchepare 1881-1887, p.10, arch. Abbadia).

¹⁹³⁶ Duthoit en écrivit à Virginie : « Avez-vous pris une décision pour la crête ? J'ai entendu dire que vous vouliez employer le zinc. Je ne saurais assez vous en détourner, c'est une économie qui vous coûtera plus cher que la dépense première à faire » (Lettre de Duthoit, 17 nov. 1868, n°88, CCC).

¹⁹³⁷ En 1866, d'Abbadie reçut plusieurs factures totalisant un poids de plus de deux tonnes de plomb (2045.260 kg) employé pour les cheneaux (plomberie des cheneaux, n°395-396, CCC).

¹⁹³⁸ N°124, CCC.

¹⁹³⁹ Voir les commandes auprès de l'armateur Lacoïn (N335-P266-P293-Q23) et les comptes de d'Abbadie, mentionnant la réception de plusieurs quintaux de ciment de Portland (Cahier comptes annuels 1866-67/1876-77, p.1-15-16 ; livre de caisse 1867-1881, p.22g-35g-134g, arch. Abbadia).

intermédiaires eurent recours à des matériaux plutôt traditionnels disponibles sur place, avec l'aval de Viollet-le-Duc mais sous la forte influence du commanditaire obsédé par la question des coûts. L'architecte amiénois réussit néanmoins à trouver un équilibre entre qualité de la matière et dimension économique, peut-être même davantage que Viollet-le-Duc ne l'aurait fait. Ses chantiers de Bourgogne ou de Paris démontrent en effet l'absence de règle commune dans l'application de ses théories liées à la matière. S'il puisa dans des carrières de proximité pour les chantiers de Clermont-Ferrand ou de Pierrefonds ou profita du chemin de fer pour accéder à une pierre de qualité à Amiens¹⁹⁴⁰, il lui arriva de privilégier la faiblesse des coûts ou l'aspect esthétique au détriment de la résistance du matériau ou de sa cohérence régionale, ce que Duthoit se refusa de faire à Abbazia. Ce fut le cas d'une partie du parement ou des arcs-doubleaux de Vézelay et du remplacement de couvertures en lave à Montréal ou Beaune¹⁹⁴¹.

Dans l'œuvre civile de Viollet-le-Duc, ce rapport entre matière et environnement semble en revanche plus systématique car il était sûrement facilité par la liberté économique des commanditaires, exempts de justification auprès de l'Etat ou de l'Eglise contrairement aux chantiers diocésains et officiels. Il s'observe notamment à la Flachère avec l'usage de la brique ou à Roquetaillade avec le calcaire gris, mais plus spectaculairement encore à Pupetières où il exploita deux matériaux traditionnels locaux peu répandus dans le reste de la France (Fig.186). Ce sont les usages des tuiles vernissées polychromes pour les couvertures et des galets disposés en arête-de-poisson pour les murs de parement qui illustrent le mieux le principe de cohérence environnementale viollet-le-ducien¹⁹⁴².

Quant à l'utilisation des matériaux modernes à Abbazia, elle ne remportait pas tous les suffrages, soit que leur qualité était estimée médiocre, comme le zinc, soit que leur coût était occasionnellement plus cher, comme le ciment de Portland qui fut cependant peu employé

¹⁹⁴⁰ BONGNART I., « La pierre et sa mise en œuvre à Pierrefonds » in TIMBERT A. (dir.), 2012, à paraître ; NAVARRO N., « Les matériaux du chantier d'achèvement de la cathédrale de Clermont-Ferrand » in TIMBERT A. (dir.), 2012, à paraître ; DEROUETTE M., « Cathédrale d'Amiens : la pierre » in TIMBERT A., 2012, à paraître. Ces communications font suite à deux mémoires effectués dans le cadre du programme de recherche « Matériaux et techniques de construction chez E.-E. Viollet-le-Duc ».

¹⁹⁴¹ TIMBERT A., 2008, p.89-108 ; LUPO F., « Les voûtes de la Madeleine de Vézelay » in TIMBERT A. (dir.), 2012, à paraître. Dans le cas des restaurations, il convient de préciser que, outre les contraintes financières des maîtres d'ouvrage, de nombreuses carrières étaient épuisées depuis le Moyen Age, ce qui impliquait de rechercher des matériaux équivalents parfois dans d'autres régions. Ce fut par exemple le cas des sculptures de Notre-Dame de Paris (MAYER J., BLANC A., « La restauration de la galerie des Rois » in TIMBERT A. (dir.), 2012, à paraître).

¹⁹⁴² La tuile vernissée est emblématique de la Bourgogne et de ses régions voisines depuis le XIV^e siècle. A ce sujet, voir la thèse de doctorat soutenue en 2007 : BARADEL-VALLET C., *Les toitures polychromes en Bourgogne. Etude historique, technique, stylistique et symbolique du XIV^e au XX^e siècle*, sous la dir. de J. ROSEN, Université de Bourgogne, 2007. Le sujet est traité de manière synthétique dans l'article suivant : BARADEL-VALLET C., « Les toitures polychromes en Bourgogne du XIV^e au XX^e siècle », in *Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre/BUCEMA* [en ligne], n°12, 2008, réf. du 2 mai 2012. URL : <http://cem.revues.org/index7992.html>

dans l'œuvre viollet-le-ducien¹⁹⁴³. D'autres propriétaires laissèrent sur ce point davantage de marge de manœuvre à l'architecte, par exemple à Pupetières où il eut recours aux agrafes en métal dans les charpentes¹⁹⁴⁴, dans nombre de ses chantiers diocésains¹⁹⁴⁵, ou encore à Pierrefonds où le métal fut utilisé aussi bien dans la maçonnerie, les charpentes que les couvertures¹⁹⁴⁶. Maîtres d'œuvre et d'ouvrage élaborèrent à Abbadia, conformément aux théories rationalistes viollet-le-ducien, une construction qui était globalement le produit de son environnement immédiat. En cela, Viollet-le-Duc ne se distinguait pas réellement de ses confrères, la théorie des milieux étant fréquente au XIXe siècle et notamment employée par Daly, Auguste Comte ou Taine¹⁹⁴⁷. Certes, cela donne à Abbadia une dimension intrinsèquement régionaliste. Il est cependant primordial de considérer que ce motif régionaliste n'est valable, dans le cas des matériaux, qu'en raison de l'accessibilité géographique et financière qu'il facilite, ce que démontrent les diverses études de prix de d'Abbadie toutes provenances confondues¹⁹⁴⁸. Il ne relève pas dans ce cadre purement technique de l'idéologie de la culture et de l'histoire que le savant développa, en revanche, dans l'organisation sociale de son chantier et dans ses engagements intellectuels¹⁹⁴⁹.

Les propriétés des matériaux déterminèrent la qualité de la construction tant du point de vue de la stabilité que de la résistance aux variations climatiques et de la longévité. Dans la pensée viollet-le-ducienne comme dans l'art gothique, la matière se révèle par son rôle actif au sein de la construction, conduisant à transformer le principe de lutte primordiale des matériaux en cohésion d'ensemble, en équilibre solidaire. Cette vision organiciste fait de la construction un univers dynamique, animé, vivant, dont les techniques de construction sont les révélateurs¹⁹⁵⁰. Dans ce domaine, Duthoit procédant naturellement à la manière viollet-le-ducienne transmet de nombreuses instructions à distance ou par le biais de Delarocque puis Fréson. Caractérisé par sa dureté, le calcaire gris à noir de Teillatubaita et d'Illharxekoborda était destiné au soubassement de l'édifice et aux voûtes des caves car il était résistant à la charge et peu poreux¹⁹⁵¹. Cette pierre de Béhobie fut disposée en appareil polygonal suivant

¹⁹⁴³ Des commandes de Portland ont été observées à la cathédrale d'Amiens mais ses applications n'ont pu être localisées (DEROQUETTE M., 2012, à paraître).

¹⁹⁴⁴ Mémoire des charpentes du château de Pupetières, Arch. Pupetières.

¹⁹⁴⁵ Comme à Pupetières pour la charpente, il employait des pièces métalliques de petite taille destinées à « liaisonner » les colonnes ou la maçonnerie (TIMBERT A., 2008, p.89-108).

¹⁹⁴⁶ ALARD F., « L'utilisation du métal dans la reconstruction de Pierrefonds (1858-1879) » in TIMBERT A. (dir.), 2012, à paraître. Cette communication résultait d'un mémoire mené dans le cadre du programme de recherche « Matériaux et techniques de construction chez E.-E. Viollet-le-Duc ».

¹⁹⁴⁷ C'est-à-dire que l'édifice était considéré comme le produit de son environnement matériel, humain et social (« Milieu » in BARIDON L., 1996, p.193-194).

¹⁹⁴⁸ Par exemple, il se renseigne sur les tarifs de la pierre d'Angoulême (CFC, p.1). Et il écarta les chaux locales de Fontarrabie et de Saskoenia vendues plus cher que celle d'Orthez (CFC, p.1-2).

¹⁹⁴⁹ Ce penchant régionaliste sera évoqué dans *Infra*, II.C.1..

¹⁹⁵⁰ BRESSANI M., « Opposition et équilibre : le rationalisme organique de Viollet-le-Duc » in Revue de l'Art, 1996, n°112, p.28-37 ; BRESSANI M., « Le rôle du matériau dans l'acte créatif de Viollet-le-Duc » in TIMBERT A. (dir.), 2012, à paraître. M. Bressani a également traité ce sujet récemment dans son introduction à l'édition de *Histoire d'une maison* en 2011 : VIOLLET-LE-DUC E.-E., BRESSANI M., *Histoire d'une maison*, Ed. In Folio, Paris, 2011.

¹⁹⁵¹ La faible porosité limitait selon l'architecte la propagation du salpêtre (VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, p.25).

les plans de Viollet-le-Duc (Fig.181). Il considérait que l'appareil cyclopéen, qu'il assimilait au polygonal, en ne restreignant pas la forme des pierres au parallélepède, permettait d'économiser les déchets de matière¹⁹⁵². Cette méthode rendait dès lors possible l'utilisation de matériaux dont le travail de taille était difficile et coûteux. En outre, l'appareil polygonal convenait particulièrement à la base de l'édifice parce qu'il favorise une répartition de la force entre chaque bloc, ce qui équilibre les tensions horizontales et verticales et assure la stabilité de la structure¹⁹⁵³. Ce mode de construction était particulièrement utilisé dans la Grèce archaïque, mais aussi spécifiquement dans l'architecture romaine, byzantine et gothique, ce que n'ignorait pas Viollet-le-Duc¹⁹⁵⁴. Concernant l'exécution des voûtes des caves, Duthoit supervisa, depuis Paris, leur montage à base de cintres, calculant le contrebutement des poussées et les faisant garnir de mortier de chaux hydraulique (Annexe 20.42-43)¹⁹⁵⁵. L'année suivante, sous la conduite de Delarocque (Annexe 20.50), les maçons chargèrent les extrados des reins des voûtes avec du béton afin de renforcer les transferts de poussée¹⁹⁵⁶. Ces dernières étaient réparties en fonction de la forme et de la masse de chaque corps d'édifice mais aussi les unes par rapport aux autres¹⁹⁵⁷. La conception de chaque élément en tant que composante à la fois autonome et partie prenante d'une structure d'ensemble procède de la « cohérence constructive » et garantit l'équilibre et la stabilité de l'édifice, enseignements amplement déduits de l'étude des techniques de construction de l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge¹⁹⁵⁸. D'autre part, en l'absence d'arc brisé comme dans les voûtes d'arêtes tant appréciées par Viollet-le-Duc, on remédia à la fragilité de la voûte en plein cintre en la déclinant dans sa version fragmentaire qui, en limitant la surface de l'extrados et en abaissant son centre de gravité, équilibrait sa poussée et optimisait sa résistance. Là où un effondrement de la voûte était trop risqué, l'architecte opta pour l'appui d'un pilier central ou

¹⁹⁵² VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Onzième entretien, p.6-7. L'appareil cyclopéen se distingue de l'appareil polygonal en ce qu'il ne fait l'objet d'aucune taille et que ses interstices sont théoriquement remplis de cailloux, ce qui confère une allure plus pittoresque à l'édifice ainsi que le démontre « la cabane du philosophe à Ermenonville » dans l'ouvrage de Le Rouge, *Jardins anglo-chinois à la mode*, en 1776. L'appareil polygonal est constitué de pierres taillées au minimum et adoptant dès la forme de polygones en vue de leur pose (PEROUSE DE MONTCLOS J.-M., *Architecture. Description et vocabulaire méthodiques*, Centre des Monuments Nationaux/Éditions du Patrimoine, Paris, 2011, p.112).

¹⁹⁵³ MAINSTONE J.R., *Developments in structural form*, Architectural Press, 2001, p.54. Pour illustrer sa démonstration consacrée à l'équilibre résultant de la tension et de la compression, l'auteur a choisi un détail de l'appareil polygonal du Temple d'Apollon à Delphes.

¹⁹⁵⁴ MAINSTONE J.R., 2001, p.54 ; VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, p.16-17.

¹⁹⁵⁵ Il conseilla entre autre à Darrigol de « bander un arc » entre le mur de la salle des domestiques et de la cuisine qui était trop étroit pour contrebuter seul la poussée. Après leur achèvement, il recommanda de les recouvrir de paille et de fumier afin de les prémunir des gelées. Il indiqua également que « les génératrices de la petite voûte qui doit pénétrer dans le grand berceau de la cave doivent être parallèles à celle de la grande voûte » (Lettres de Duthoit, 22 octobre, 29 octobre et 22 novembre 1864, n°57-58-60, CCC).

¹⁹⁵⁶ N°148-149, CCC ; PEROUSE DE MONTCLOS J.-M., 2011, p.317.

¹⁹⁵⁷ La pression exercée par la base de chaque voûte, trouvant appui notamment dans les murs de quatre-vingt centimètres d'épaisseur, assure le maintien des claveaux des parties hautes qui, sans cela, succomberaient aux lois de la pesanteur. Les claveaux furent d'ailleurs vraisemblablement disposés de manière concentrique pour garantir l'élasticité et donc la résistance de la voûte. De plus, les poussées sont neutralisées au niveau des jonctions des voûtes grâce aux murs, aux chaînes des angles, aux piliers et autres noyaux d'escaliers à vis (« Construction » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t4, p.1-23). En revanche, aucun document ne permet d'affirmer que les architectes disposèrent plusieurs rangs de claveaux, qui semblait la technique la plus efficace pour la solidité de la voûte selon Viollet-le-Duc.

¹⁹⁵⁸ « Construction » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t4, p.1-279 ; BARIDON L., 1996, p.19.

d'un noyau canalisant les poussées vers le sol¹⁹⁵⁹. Au niveau des caves, les architectes élaborèrent dès lors une diversité de formes résultant de la complexité du plan : voûtes en berceau segmentaire dans les corps d'édifice à base rectangulaire, voûte en berceau segmentaire tournant sous la tourelle Sud, voûte tournante sur le noyau sous la tourelle Nord et enfin une imposante voûte en berceau segmentaire tournant sur le pilier pour la grosse tour circulaire (Fig.187). Aux niveaux supérieurs de l'habitation, l'usage des voûtes est plus ponctuel. Leur fonction permettait l'usage d'une pierre moins robuste et plus malléable, en l'occurrence la pierre de Crazanne. Cette dernière était en effet destinée aux composantes architecturales légères, moins porteuses et induisant plus de raffinement, c'est-à-dire la voûte d'arêtes sexpartite du chœur, l'arc brisé triomphal de la chapelle et les arcs brisés et la voûte d'arêtes tripartite du porche¹⁹⁶⁰. Les principes d'équilibre de l'architecture gothique rapportés par Viollet-le-Duc y sont parfaitement lisibles¹⁹⁶¹. Qu'il s'agisse de la chapelle ou du porche, les poussées des arcs sont contrebutées systématiquement par des contreforts dans les parties externes tandis qu'elles sont canalisées par des retombées d'arc sculptées dans leurs parties internes.

Par ailleurs, la pierre de Béhobie fut exploitée pour les balustrades du porche, de l'observatoire et du balcon de la sacristie, les escaliers de la façade Sud et de la chapelle. La raison s'en trouve vraisemblablement dans son prix et la nécessité de cohérence chromatique avec le soubassement. Duthoit exécuta ces éléments conformément au projet de Viollet-le-Duc en les enrichissant de motifs ornementaux¹⁹⁶², hormis pour l'observatoire qu'il créa lui-même et le perron de la chapelle. Initialement dessiné par son maître, il transforma ce dernier en escalier à balustrade identique à celui de la façade Sud, à la demande de Virginie qui souhaitait installer sous ces espaces des niches pour les chiens¹⁹⁶³. Ce fut le seul changement majeur opéré sur les plans par Duthoit. Quant à la pierre malléable de Sorgin Silo, Duthoit lui destina dès sa première visite les éléments de façade relevant de la structure ou traduisant la distribution intérieure qui nécessitaient un matériau taillé mais robuste¹⁹⁶⁴. Conformément aux élévations de Viollet-le-Duc, ce calcaire blanc fut exploité pour les encadrements de baie, les meneaux, les bandeaux, les échauguettes, les faux mâchicoulis,

¹⁹⁵⁹ « Construction » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t4, p.1-279.

¹⁹⁶⁰ D'Abbadie évoqua la « pierre blanche » de l'arc triomphal lorsqu'il se rendit compte d'une erreur de mesure du maçon Turonnet qui proposait de le reconstruire « à ses frais » (Brouillon de d'Abbadie, s.d., n°20, CCC).

¹⁹⁶¹ « Construction » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t4, p.1-279 ; VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978.

¹⁹⁶² Il complexifia les balustrades en y créant des ajours en forme d'ogives.

¹⁹⁶³ Pour un tel changement, elle argumenta, de plus, que « après avoir bien réfléchi », les deux perrons – du porche et de la chapelle – étaient trop proches, risquaient de gêner la circulation de calèche et ferait « mauvais effet » (lettres de Virginie, sept. 1868, n°23-24, CCC). Duthoit accéda à sa requête et s'occupa donc de la question (lettres de Duthoit, 14 août 1868, n°80 ; 28 sept. 1868, n°83, CCC).

¹⁹⁶⁴ Duthoit indiqua à Viollet-le-Duc que la pierre blanche « d'un calcaire compact, d'un grain fin, gris clair [...] serait excellente pour les montants et tableaux de portes et de fenêtres, les contreforts etc. » (Lettre de Duthoit, 30 juin 1864, fonds VLD ; DELPECH V., 2012, à paraître). Au sujet de cette pierre provenant de Sorgin Silo, d'Abbadie précisait que Duthoit en « avait été enchanté » - de même que la pierre rouge de Loya - et souhaitait « la tailler seulement », ce qui confirme la localisation qu'il lui réserva immédiatement (L282). Delarocque suivit par conséquent les propositions de Duthoit validées par Viollet-le-Duc (n°148, CCC ; SOULU F., 2009).

les créniaux et les merlons (Fig.181). Ses emplois les plus spectaculaires se situent au niveau du corps central. Il servit en effet à édifier l'oriel de la bibliothèque ainsi que la baie tripartite et ogivale du vestibule surmontée d'une archivolt. Que ce soit pour les baies ou les bandeaux et corniches, une taille précise des moulurations était indispensable parce qu'elles étaient censées adopter des fonctions architectoniques et définissaient le style de l'édifice¹⁹⁶⁵. Les maîtres d'œuvre poussèrent le principe d'unité stylistique jusqu'à faire exécuter les consoles de pierre de l'escalier d'honneur et les retombées des arcs de la nef de la chapelle sur le modèle des profils des mâchicoulis dominant l'édifice¹⁹⁶⁶. Quant à leur attribution, elle dépasse la problématique Viollet-le-Duc/Duthoit. Certes les deux architectes en dessinèrent une partie, mais ils furent secondés par certains membres anonymes de l'agence de Viollet-le-Duc. Cela dévoile l'organisation du travail au sein même de ces entreprises d'architecture où le patron semblait déléguer la besogne plus fastidieuse à ses subordonnés afin de se consacrer à la création. Dans le cas présent, Viollet-le-Duc et Duthoit imaginaient les premiers profils, puis faisaient exécuter les suivants à l'atelier (Annexe 20.45-46)¹⁹⁶⁷. Comme pour la plupart des sujets liés à l'exécution des travaux, Duthoit restait cependant l'interlocuteur et l'expéditeur privilégié de ces dessins¹⁹⁶⁸. Par sa teinte plus claire que les murs de parement, la pierre de Sorgin Silo met ici en valeur la structure et l'organisation de l'édifice tout en lui conférant une élégance et une homogénéité architecturale. Cela illustre une fois de plus les principes viollet-le-ducien selon lesquels l'esthétique résulte de la nécessité constructive. Ce procédé était si ce n'est systématique, du moins habituel dans les constructions civiles de Viollet-le-Duc et Duthoit. Il se retrouve par exemple à Chamousset, la

¹⁹⁶⁵ Viollet-le-Duc affirmait qu'un profil de corniche est destiné à éloigner l'écoulement des eaux sur le mur ou qu'un bandeau de soubassement offre une assise visuellement robuste pour supporter les étages supérieurs (« Profil » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.483-532 ; « Crochet » in VIOLLET-LE-DUC E.-E. 1854-1868, t4, p.400-418). Il confirma la dimension fonctionnelle des profils dans le septième entretien (VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, t1, p.310-315). En 1980, il a été démontré que le rapport architectonique entre moulurations et structure n'était pas aussi évident que Viollet-le-Duc le laissait entendre, car les moulures peuvent être des éléments constitutifs de la structure aussi bien que de purs ornements. Cette dichotomie se retrouve dans quelques-uns de ses édifices urbains comme l'Hôtel Rozier à Paris où nulle mouluration n'encadre les baies (BOUDON F., « Viollet-le-Duc et l'architecture urbaine : une vision nouvelle de la mouluration », in *Actes du colloque...*, 1982, p.63-72).

¹⁹⁶⁶ Outre par l'observation de ces éléments, cette assertion est confirmée par Delarocque qui transmet quelques informations à son successeur Fréson lors de son éviction du chantier. En lui faisant parvenir le détail « des corbeaux des maîtresses pièces du grand escalier », il indiquait que celles-ci seraient « taillées sur le même profil que ceux du couronnement extérieur » (Lettre de Delarocque à Fréson, 9 nov. 1865, n°150, CCC).

¹⁹⁶⁷ C'est du moins ce que suppose la lettre de Duthoit en décembre 1864 où il précisait avoir « tracé le premier profil » - certainement du bandeau du premier étage (L435) - et continuait en affirmant : « Mais les profils que je vous ai envoyés m'ont été dessinés par l'atelier de M. Viollet et comme on me les a donnés, je vous les ai adressés » (lettre de Duthoit, décembre 1864, n°64, CCC). Cela est confirmé par une lettre de Delarocque qui, en l'absence de Viollet-le-Duc, s'adressa à Anatole de Baudot « pour qu'il me fasse procurer le plus tôt possible les détails de la grande fenêtre en encorbellement de la bibliothèque » ainsi que « des détails et profils de la chapelle » (Lettre de Delarocque, 30 mai 1865, n°149, CCC).

¹⁹⁶⁸ Le titre d'une note anonyme, vraisemblablement de Delarocque (il mentionne cette note en mars 1865, n°144, CCC), le démontre assez avec ses demandes concernant les profils « du soubassement des croisés en dessous de la salle des domestiques et de la cuisine », « du cordon du premier étage », « de la moulure de la dernière assise de ces mêmes croisées et du salon circulaire », « du cordon des contreforts de la chapelle », « des consoles placées sous le cordon du 2^{ème} étage », sans compter les renseignements demandés au sujet de diverses croisées de baie (Renseignements à demander à M. Duthoit, n°67, CCC). Pourtant, en 1865, c'est Viollet-le-Duc que Delarocque pria de lui envoyer ces profils et ceux des piédroits du porche « engagés dans le mur de face » (n°144, CCC). Entre 1867 et 1868, Duthoit fit parvenir des profils de menuiserie de fenêtres, de l'escalier du donjon, du larmier de la chapelle (n°76-78-85, CCC).

Flachère et même à la maison Sabatier. A Abbadia, on associa à ce calcaire blanc la pierre noire de Laffitenborda qui, disposée en deux rangées sous les bandeaux, visait à renforcer l'impression d'ombre¹⁹⁶⁹.

Enfin, concernant la composition des murs de parement, leur fonction ornementale fut enrichie par la nature des matériaux. La diversité des teintes était propice à l'un des principes saillants de la pensée Viollet-le-Ducienne, celui de la polychromie (Fig.181-185). Pourtant l'idée de son application à Abbadia n'en revient ni à l'illustre architecte ni à son brillant disciple mais à d'Abbadie qui souhaitait exploiter la variété des teintes de ses pierres (Annexe 20.45-47)¹⁹⁷⁰. Duthoit accueillit cette idée avec enthousiasme, pensant immédiatement à une disposition harmonieuse des différentes couleurs de l'appareil. C'est pourquoi il s'enquit d'emblée des proportions de chaque pierre, particulièrement de la rouge et de la noire, et préféra se charger sur place de cette tâche délicate lui-même (Annexe 20.46)¹⁹⁷¹. L'idée concordait avec le discours de Viollet-le-Duc qui avait observé la mixité pétrographique de l'appareillage dans les régions de grande diversité géologique¹⁹⁷². La méthode de leur agencement consistait à optimiser le potentiel esthétique de ces matériaux en se fondant sur le principe de la mosaïque, ce qui explique le soin de Duthoit pour le jointoiment. Pour l'appareil polygonal du soubassement comme pour le petit appareil des murs de parement, la chaux hydraulique et le ciment de Portland furent en effet disposés selon la méthode du double-ruban, qui consiste en joints relativement larges, saillants et débordant sur l'appareil (Fig.185). Initialement destinée à renforcer l'impression de régularité, cette méthode valorise la polychromie pétrographique et offre un caractère d'élégance au parement¹⁹⁷³. Viollet-le-Duc avait vraisemblablement observé cette méthode dans le Centre et en Auvergne, comme à l'église Notre-Dame du Port de Clermont-Ferrand où elle est utilisée pour lier l'appareil polygonal. Son disciple Boeswillwald eut recours à la même technique pour le soubassement de la cathédrale de Bayonne. L'assemblage des diverses teintes de pierre et du jointoiment d'Abbadia semble cependant moins spectaculaire qu'à l'église du Puy-en-Velay (Fig.188) citée comme exemple dans le *Dictionnaire*, parce que, si les couleurs des pierres varient à

¹⁹⁶⁹ Lettre de Lapix, 18 sept. 1864, n°250, CCC ; SOULU F., 2009.

¹⁹⁷⁰ Il en écrivit à Duthoit en décembre 1864 : « nous avons envie de les mêler dans les mêmes façades plutôt que de donner à différentes façades différentes couleurs, alors uniformes. Que pensez-vous de cette idée ? » (L435).

¹⁹⁷¹ Lettres de Duthoit, décembre 1864 et 27 décembre 1864, n°64-65, CCC ; M1. Il convient d'ajouter que, outre les murs de parement, le porche propose un intéressant assemblage de divers types de pierre : pierre blanche de Crazanne, pierre rouge de la Rhune, calcaire de Béhobie, etc., Associé aux formes et à la structure sculptée, cela conférerait au porche une richesse esthétique visant à dynamiser l'ensemble « aéré » de l'habitation (Lettre de Duthoit, 12 nov. 1864, n°60, CCC). A ce sujet, voir : DELPECH V., 2012, à paraître.

¹⁹⁷² « Appareil » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t1, p.28-37. En Auvergne, étaient utilisés le grès jaune, le calcaire blanc et la lave grise.

¹⁹⁷³ PEROUSE DE MONTCLOS J.-M., 2011, p.116. Sans toutefois désigner textuellement la technique du double-ruban, Viollet-le-Duc la décrit dans son *Dictionnaire* : « on faisait des joints de mortier légèrement saillants sur les parements et coupés vifs aux arêtes [...]. Ils sertiennent, par exemple, les imbrications composées de matériaux de diverses couleurs, en formant autour de chaque pierre un filet d'un centimètre environ, saillant d'un millimètre sur le nu du mur. Ces sortes de joints étaient faits après la pose, repassés et soigneusement recoupés au fer » (« Joint » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t6, p.145-147).

Abbadia, leur nature reste la même, ce qui rend les nuances parfois plus difficilement perceptibles. Quant aux autres monuments évoqués par Viollet-le-Duc, cet usage ne s'y observe qu'occasionnellement au sein de l'édifice. Il est, par exemple, disposé en frise sur les chevets des églises d'Issoire, de Saint-Nectaire ou de Notre-Dame-du-Port de Clermont-Ferrand (Fig.189). Des compositions polychromes similaires à Abbadia existent toutefois dans certains édifices alsaciens tels que l'église Sainte-Foy à Sélestat (Fig.190). Et surtout, cette méthode fut utilisée de façon plus ostensible qu'à Abbadia dans certains édifices néogothiques de Sologne, tels que les châteaux d'Alosse ou de Nançay (Fig.191), mêlant traditionnellement diverses teintes de briques valorisées comme à Abbadia par la blancheur du jointoiement¹⁹⁷⁴. Si la polychromie de l'appareil était prônée par Viollet-le-Duc dans le cas où l'environnement le permettait, ses réalisations en la matière n'abondent pas. Dans ce domaine, le château de la Flachère semble un exemple pertinent, mais ses murs de parement ne proposent pas un agencement géométrique de différentes couleurs. Les teintes y sont réparties uniformément selon la structure de l'édifice. Le procédé est également rare dans les chantiers de Duthoit, qui, s'il travailla beaucoup avec des matériaux colorés comme la brique rouge à Tilloloy ou Notre-Dame-de-Brebières (Fig.192), proposa souvent des murs de parement monochromes.

En ce qui concerne les autres matériaux, les volumes à l'intérieur d'Abbadia furent délimités par des briques creuses d'après le conseil de Viollet-le-Duc estimant ce matériau bien plus économique et plus maniable que la pierre pour de tels ouvrages¹⁹⁷⁵. La brique fut également utilisée ponctuellement dans l'édifice, d'abord pour constituer la petite annexe située sur la toiture de l'aile Est liant l'escalier de service au second étage, puis dans la composition des voûtaines de la terrasse orientale de l'observatoire et du donjon¹⁹⁷⁶. Malgré son usage dissimulé à Abbadia, les deux architectes ne négligeaient pas la brique au sein de leurs projets, surtout dans les régions où elle était traditionnelle, et n'hésitaient pas à exploiter ses caractéristiques esthétiques comme à la Flachère ou Tilloloy. Quant au bois, le sapin du Nord et le pin furent employés dans la réalisation des charpentes de toitures et de planchers¹⁹⁷⁷,

¹⁹⁷⁴ TOULIER B., 1991, p.218-225 et p.288-303.

¹⁹⁷⁵ Cependant, commençant à connaître son interlocuteur, il lui proposa une solution moins onéreuse encore, consistant en l'assemblage de lattes (Lettre de Viollet-le-Duc, 2 sept. 1866, n°47). C'est en revanche Dartigues qui supervisa les démarches de d'Abbadie à ce sujet. Il l'écarta d'abord des briques tubulaires, que le commanditaire souhaitait utiliser par ignorance, puis l'orienta vers des briques à section interne circulaire et lui conseilla plusieurs tuiliers comme les frères Sénac de Soustons auxquels d'Abbadie commanda les briques de sortie de cheminée (O80). Il lui prodigua également des conseils techniques et effectua les calculs nécessaires à la commande, aboutissant au nombre de 30.000 pièces pour les cloisons du rez-de-chaussée et du premier étage (Lettres de Dartigues, oct. 1867 à sept. 1868, n°125-129-131-132-133, CCC). Auparavant, huit factures pour d'importantes cargaisons de briques –plusieurs fois 7.000 kg - furent dressées par les Chemins de fer du Midi (n°197, CCC).

¹⁹⁷⁶ Concernant la petite annexe, la dernière lettre de Delarocque le laissait supposer : « *Avez-vous reçu le détail du petit pavillon en briques qui donne accès au second étage par l'escalier de service ?* » (Lettre de Delarocque, 9 nov. 1865, n°150, CCC). Cette utilisation de la brique a été observée lors des études préalables à la restauration du clos, du couvert et des décors (VOINCHET B., *Restauration du clos et du couvert*, 1997).

¹⁹⁷⁷ Le rapport des experts établi lors du différend avec le charpentier Meunier mentionne très précisément l'emploi des diverses essences de bois : « *cubes de bois de sapin du Nord pour charpente à longue portée etc., charpente en même bois, charpente de chêne pour linteaux, [...] bois de Bordeaux, chenaux en 4 parties, chanlattes pour*

comme à Pupetières¹⁹⁷⁸. Leur faible équarissage et leur dimension convenable sans être imposante favorisent la régularité des éléments et leur pérennité. Conformément aux édifices du XIII^e siècle, les plafonds d'Abbadie sont apparents, laissant à jour les solives, poutres et lambourdes, conditions que Viollet-le-Duc considérait plus propices à la durabilité du matériau¹⁹⁷⁹. L'architecte conseilla en outre de combler de varech, c'est-à-dire d'un mélange d'algues, les entredeux des planchers afin de les isoler phoniquement¹⁹⁸⁰. Quant aux parquets, ils se déclinent en plusieurs essences, plus ou moins nobles mais aux vertus esthétiques globalement supérieures aux conifères précités et correspondant au degré de raffinement des pièces. Le chêne d'Arrast fut utilisé dans l'habitation des maîtres de maison tandis que le pin des Landes, le sapin rouge du Nord et le sapin blanc furent destinés aux locaux du personnel¹⁹⁸¹. C'est Viollet-le-Duc qui prépara et orchestra l'exécution de la charpenterie en fournissant les détails dessinés par le biais de Delarocque et Fréron (Annexe 20.52-53)¹⁹⁸². Duthoit sembla se consacrer au moins à la charpente d'une tourelle (Annexe 20.55), mais son rôle est difficile à évaluer dans ce domaine étant donné la présence plus importante de Viollet-le-Duc¹⁹⁸³. Cette partie du gros œuvre s'avéra particulièrement complexe et problématique en raison des exigences de d'Abbadie, auxquelles le rédacteur du *Dictionnaire* continua de se conformer avec plus ou moins d'intransigeance. Les projets de charpente des combles furent soumis à modifications à plusieurs reprises à la demande parfois capricieuse du commanditaire. Cela coûta sa place à Delarocque et usa la patience de Viollet-le-Duc au point qu'il fit savoir à d'Abbadie que ses interventions intempestives

augets, lambourdes supportant le faux plancher, corniches au plancher, planchettes entre les solives, pièces et madriers en bois de sapin du Nord, files et boudins d'échafaud en pin des Landes, planches de pin, cordages blancs, planches de caisse, pointes » (Lettre de Saint-Vanne, 6 avril 1866, n°331, CCC). A cet effet, d'Abbadie fit découper des madriers rouge et blanc ainsi que des poutres de toutes longueurs (Facture de Léglise frères, scierie mécanique et à vapeur, septembre 1866, n°265, CCC ; VOINCHET B., 1999).

¹⁹⁷⁸ Devis estimatif des charpentes à faire au château de Pupetières, Arch. Pupetières.

¹⁹⁷⁹ En effet, il considérait que les planchers enfermés, notamment par des enduits, avaient tendance à s'échauffer et surtout à fermenter en raison du manque d'air (« Bois » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t2, p.212-216).

¹⁹⁸⁰ Viollet-le-Duc prodigua de nombreux conseils au sujet de l'exécution des planchers. Parmi eux, il considérait que « *si on veut que les planchers soient absolument sourds, jeter du varech entre les vides, parce que le varech ne brûle point et est très sain ne produisant pas des insectes* » (Lettre de Viollet-le-Duc, 2 sept. 1866, n°47, CCC). Puis il répondit à d'Abbadie sur la méthode d'utilisation de cette matière : « *le varech doit être laissé à l'eau douce et séché avant d'être répandu dans les entredeux* » (Lettre de Viollet-le-Duc, 12 sept. 1866, n°48, CCC). D'Abbadie se fit rapidement livrer (facture des Chemins de fer du Midi, 5 déc. 1866, n°259, CCC) et précisa l'usage de ce mélange d'algue auprès de son assureur (Q347).

¹⁹⁸¹ L'origine de ces bois destinés aux parquets est attestée par la facture de la scierie en 1866 qui mentionne le découpage de « chêne du pays », de « pin des Landes 1^{er} choix », de pin des Landes « 2^{ème} choix », de pin des Landes « marchand », de sapin rouge du Nord et de sapin blanc (Facture de Léglise et frères, septembre 1866, n°265, CCC). D'Abbadie mentionna les parquets en chêne auprès de son assureur (Q347).

¹⁹⁸² Du point de vue technique, entre 1865 et 1866, les lettres de Viollet-le-Duc sont principalement consacrées à ce sujet, offrant de nombreux conseils et schémas riches d'enseignements sur sa pensée. De plus, il remit à la poste les dessins des charpentes du pavillon central et de la grosse tour, puis ceux de poutrelles de charpentes (n°44-45-46-47-48-49, CCC). Lors du différend avec le charpentier Meunier, les experts conclurent que ce dernier avait œuvré conformément aux détails fournis par Viollet-le-Duc. Ils précisent que les mémoires de Meunier « *portent la trace des vérifications faites par les délégués de Viollet-le-Duc* » (Lettre de Saint-Vanne, 6 avril 1866, n°331, CCC).

¹⁹⁸³ En septembre 1866, Viollet-le-Duc répondit à d'Abbadie, en attente des charpentes des tourelles – Est et Sud – qu'il allait recevoir des détails de charpente en précisant : « *Duthoit y travaille* » (Brouillon de d'Abbadie, 7 sept. 1866, n°15 ; lettre de Viollet-le-Duc, n°48, CCC).

risquaient d'être nuisibles à la qualité de la construction¹⁹⁸⁴. En effet, l'explorateur ne put s'accorder avec Delarocque au sujet de la pente des toitures du corps central et des ailes. Elles étaient beaucoup trop inclinées à son goût, lui qui exigeait une ligne de faîtage invisible afin de valoriser la silhouette des créneaux¹⁹⁸⁵. De même, Viollet-le-Duc dut abandonner son idée d'une toiture pyramidale à six ou huit pans au-dessus de la grosse tour, qui, à l'instar de ses premiers projets, était plus fonctionnelle en termes d'évacuation des eaux¹⁹⁸⁶. D'Abbadie suggéra effectivement des combles en terrasse (Annexe 20.51), que les architectes semblèrent invalider en grande partie puisque la majorité des toitures se déclinaient en pente légère. Concernant la couverture, le corps central et les ailes furent recouverts dans un premier temps de tuiles maçonnées de Bidart posées sur des planches puis, bien après les interventions de Viollet-le-Duc et Duthoit et probablement pour des raisons d'étanchéité, de zinc¹⁹⁸⁷. Là encore, en raison de la complexité du plan, Abbadia développe une grande diversité en matière d'assemblages de charpentes : toits à deux versants en pentes douces sur le pavillon central, les deux ailes et la grosse tour, poivrière sur les tourelles Est et Sud, cône polygonal sur la tourelle Nord, deux versants sur l'observatoire et la chapelle, croupe polygonale au-dessus du chœur. Par ailleurs, contrairement aux autres parties de l'édifice, la structure de la chapelle fut laissée apparente (Fig.193), participant au programme décoratif. Un tel parti pris comportait plusieurs avantages : économique car il évitait l'usage complexe de la maçonnerie ; volumétrique et esthétique car il permettait l'exploitation de l'ensemble du volume du comble¹⁹⁸⁸. De plus, il répondait à la nécessité d'une structure légère limitant les poussées latérales vers les élévations en maçonnerie, problématique apparue avec les voûtes à ogives au XIIe siècle¹⁹⁸⁹. Par conséquent, on distingue nettement les lambris et

¹⁹⁸⁴ Au renvoi de Delarocque, l'architecte engagea d'Abbadie à ne plus effectuer de changement dans les toitures, à laisser travailler Fréron, le nouveau surveillant, et à ne plus intervenir dans ces détails qui « sont affaire de métier ». Il rajouta : « cela est nécessaire pour obtenir de bons résultats » (Lettre de Viollet-le-Duc, n°44, CCC).

¹⁹⁸⁵ D'Abbadie s'en plaignit auprès de Viollet-le-Duc : « J'étais comme lui [Delarocque] bien persuadé que la ligne des créneaux cacherait entièrement le toit mais par précaution et dès que la poutre faîtière a été posée, j'ai fait placé quelques créneaux en lattes. Il a été facile de voir ainsi que lorsque l'on est sur les allées d'arrivée, et à 100 mt de l'habit[ation], on voit la ligne de faîtage. Je tiens beaucoup ce que dans ces limites de distance la ligne birsée des créneaux se détache sur le ciel » (Lettre de d'Abbadie à Viollet-le-Duc, 1865, n°12, CCC).

¹⁹⁸⁶ Lettre de Viollet-le-Duc, 23 septembre 1865, n°44, CCC.

¹⁹⁸⁷ Aucun élément ne permet pour l'instant de dater avec exactitude ce changement de matériau de couverture. Au près de son assureur, d'Abbadie mentionna en 1873 l'usage de tuiles de pays cimentées (Q347), ce qui est confirmé par sa police d'assurance de 1883 (n°400, CCC) ainsi que par les commandes massives à Bidart – destinées à l'exécution puis à l'entretien - consignées dans ses livres de comptes entre 1871 et 1887 : 1.400 tuiles le 21 février 1871, 2.000 tuiles le 30 septembre 1871, paiement de 407 francs pour tuiles le 17 janvier 1873, 4.600 tuiles le 19 octobre 1873, 1.200 tuiles le 6 octobre 1874, 4.000 tuiles le 28 juin 1878 (Livre de caisse Recalt-Etchepare, p.56g-61g-81g-91g-106g-150g, Arch. Abbadia), 1.600 tuiles le 17 août 1883, 5.000 tuiles le 24 septembre 1885, 1.580 tuiles le 25 février 1886, 240 francs de tuile le 7 janvier 1887 (cahier Etchepare 1881-1887, p.46-106-118-142, Arch. Abbadia). En revanche, le zinc et le plomb sont déjà mentionnés dans l'inventaire d'après guerre de 1945 (Etat des dommages consécutifs à l'occupation allemande, p.5-6, doc. Abbadia). Le passage des tuiles creuses au zinc intervient donc entre les années 1890 et la Seconde guerre mondiale, et résulte vraisemblablement de problèmes d'étanchéité de la couverture. Reste à savoir qui de d'Abbadie, de l'Académie des Sciences ou des Allemands en a été l'initiateur.

¹⁹⁸⁸ « Charpente » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t3, p.26.

¹⁹⁸⁹ Pour la compréhension de l'histoire et du fonctionnement des charpentes, voir l'article publié suite à l'inventaire des charpentes mené de 2003 à 2006 dans le Val d'Oise par le Service Départemental Archéologique : EPAUD F., BERNARD V., « L'évolution des charpentes du Val d'Oise, du XIe au XXe siècle » in *Revue archéologique du Centre de la France* [En ligne], t47, 18 mai 2008, réf. du 3 mai 2012. URL : <http://racf.revues.org/1205>

l'assemblage de ce berceau en tiers point dont les arbâlétriers courbes, délimitant la nef en trois travées, permettent l'économie des entrails et poinçons. Ainsi la nef honore son origine étymologique, sa charpente s'apparentant manifestement à une coque de bateau renversée. Cette composition est en outre dominée par une charpente à chevrons-portant-fermes qui fait œuvre de couverture et offre à la toiture sa forme à deux versants rectilignes. Du point de vue de la charpenterie, la chapelle d'Abbadia obéit à un modèle gothique relativement peu fréquent dans les édifices religieux français. Si les charpentes apparentes se développèrent considérablement du XIIe au XVIe siècles, la plupart sont constituées d'une structure traditionnelle ou en plein cintre comportant des séries d'entrails et de poinçons, comme Viollet-le-Duc l'avait observé à l'église Saint-Jean de Châlons-sur-Marne ou à l'église de Mauvezin dans le Lot-et-Garonne¹⁹⁹⁰. Pourtant, on peut trouver des références susceptibles d'avoir inspiré la chapelle d'Abbadia dans les édifices du gothique méridional du Bas-Languedoc et du gothique anglais. Bien que souvent leurs arcs en tiers-point soient aussi diaphragmes et qu'ils supportent directement la couverture, les premiers peuvent être représentés, entre autres, par l'église Saint-Etienne à Trèbes¹⁹⁹¹ ou l'église Notre-Dame de Lamourguier à Narbonne (Fig.194)¹⁹⁹². L'Aude recèle une pléthore d'équivalents qui, de surcroît, présentent de grandes similitudes avec Abbadia au niveau du plan, composé d'un vaisseau unique et d'un chœur polygonal séparés par un arc triomphal diaphragme¹⁹⁹³. En outre, Viollet-le-Duc pourrait également s'être inspiré des églises anglo-saxonnes du XIVe siècle dont les charpentes en tiers-point sans entrail sont emblématiques¹⁹⁹⁴, source appropriée et peut-être évoquée par d'Abbadie¹⁹⁹⁵. Par ailleurs, les charpentes apparentes en berceau – cintrés ou en tiers-point – se retrouvent fréquemment dans les grandes salles laïques ou religieuses françaises des XIIIe et XIVe siècles et dans des proportions bien plus considérables. Viollet-le-Duc l'avait observé au Palais de la Cité, aux châteaux de Montargis, de Sully-sur-Loire ou de Coucy¹⁹⁹⁶. Ainsi reconstitua-t-il un berceau lambrissé dans la salle des Preuses de Pierrefonds, longue d'une cinquantaine de mètres et haute de douze mètres (Fig.195). Mais surtout, l'architecte reproduisit à Abbadia le projet qu'il avait proposé pour la chapelle non exécutée de Pupetières en 1861 (Fig.196). Sa coupe transversale présente très distinctement un berceau en tiers-point sans entrail ni poinçon et surmonté d'un assemblage

¹⁹⁹⁰ « Charpente » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t3, p.28-31.

¹⁹⁹¹ Bien qu'ils ne la mentionnent pas, Viollet-le-Duc et Duthoit ont pu visiter cette église de la fin du XIIIe siècle dont la restauration de 1860 s'opposait à leurs principes rationalistes. En effet, à cette époque, on installa une fausse voûte d'ogives en plâtre dans la nef, pastiche qui finit par s'effondrer en 1980 et laissa place à la charpente primitive évoquée ici (Ministère de la Culture, *Base Mérimée*, notice n°IA11000041, 2005, réf. du 2 mai 2012).

¹⁹⁹² « Chapelle du prieuré des Bénédictins, église paroissiale de Lamourguier, actuellement musée lapidaire » in Ministère de la Culture, *Base Mérimée*, notice n° IA11000009, mise à jour en 2005, réf. du 2 mai 2012.

¹⁹⁹³ Par exemple, l'église Saint-Julien-Sainte-Basilisse à Barbaïra (Ministère de la Culture, *Base Mérimée*, notice n°IA11000076, 2002, réf. du 5 mai 2012), l'ancienne chapelle du couvent des Franciscains de Narbonne (Ministère de la culture, *Base Mérimée*, notice n° IA11000006, 2002, réf. du 5 mai 2012).

¹⁹⁹⁴ « Charpente » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t3, p.35-37.

¹⁹⁹⁵ Le savant basque affirmait en effet que sa chapelle lui rappelait une église irlandaise dépendant de la paroisse de Lacklan dans la baie de Killala, comté de Ballina, à deux miles de l'endroit « où débarqua l'expédition française en 1798 » (O119).

¹⁹⁹⁶ « Charpente » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t3, p.31-32.

de chevrons-portant-ferme tel qu'il fut réalisé à Abbadia. Quant à Duthoit, la chapelle d'Abbadia, originale et non moins conforme à l'architecture gothique, l'inspira probablement en la matière puisqu'il exploita le sujet pour celle de Roquetaillade où il imagina une charpente apparente, mais plus audacieuse du point de vue plastique. Si l'on y retrouve les principes d'économie de maçonnerie et d'exploitation des volumes, la charpente de la chapelle Saint-Michel est composée de fermes traditionnelles, avec des entrails et poinçons comme à l'église de Mauvezin et de nombreux édifices gothiques du Sud-Ouest, mais les lambris y sont ornés de jours étoilés et de coupoles polybolées adoptant des formes manifestement orientales (Fig.197). L'adaptabilité des principes de structures gothiques était dès lors démontrée par la divergence des sources d'inspiration – structurelles - selon l'édifice et le commanditaire : le style gothique à Abbadia, et un mélange d'influences médiévales aquitaines et siciliennes pour Roquetaillade¹⁹⁹⁷.

Enfin, il est à noter pour le gros œuvre d'Abbadia la présence minoritaire du fer qui aurait pu incarner la dimension technologique novatrice souhaitée par Viollet-le-Duc. Cela peut paraître paradoxal compte-tenu de son discours¹⁹⁹⁸, particulièrement à partir des années 1860, et du profil de d'Abbadie, homme de sciences et d'innovation. D'une part, le recours au fer ne s'avéra pas nécessaire dans la mesure où les matériaux traditionnels remplissaient pleinement leurs rôles et que le château n'égalait pas la complexité structurelle des hauts monuments gothiques utilisant notamment des chaînages de fer. D'autre part, d'Abbadie y était très réticent à cause de préjugés et de son expérience malheureuse de l'observatoire de Parent¹⁹⁹⁹. Il se ravisa toutefois dans la construction de celui de Duthoit, où la terrasse constituée de voûtains en briques fut disposée sur un poutrellage métallique, tout comme la terrasse du donjon²⁰⁰⁰. Mais cet emploi anecdotique n'équivaut en rien celui des restaurations d'églises de Viollet-le-Duc²⁰⁰¹ et surtout celui de Pierrefonds où le fer est présent à la fois en tant qu'accessoire, composante structurelle et élément ornemental²⁰⁰². Des quatre paramètres liés à la matière – environnement, économie, esthétique, innovation -, celui du progrès s'avère minoritaire à Abbadia. Toujours est-il que ce château illustre bien le rapport rationaliste entre matériau, structure et esthétique démontré par Viollet-le-Duc dans son *Dictionnaire* et revendiqué dans ses *Entretiens*. Issue de son environnement le plus immédiat,

¹⁹⁹⁷ Les décors seront abordés dans II.B.2.

¹⁹⁹⁸ « Chaînage » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t2, p. 396-406 ; VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, t2, p.38-39 et 45-48 ; ACHE J.-B., « Viollet-le-Duc, théoricien du fer », in *Actes de colloque...*, 1982, p.49-62.

¹⁹⁹⁹ Il se justifia auprès du régisseur qui supervisait les travaux à la maison Bertholon : « *Mon expérience de la construction m'autorise à imputer le projet de soutenir un mur par des pièces de fer. Les architectes aiment beaucoup l'emploi du fer parce qu'il est plus élégant et que souvent il est plus économique. Cependant on en voit le danger lors d'un incendie, car le fer cède alors en amenant la chute du mur et il s'ensuit souvent la mort d'homme sans compter l'augmentation des dégâts. Le fer rompt sans aucun signe d'avertissement. De toute façon je préfère la pierre soit taillée soit en moellons maçonnés. La brique bien cuite est encore préférable au fer* » (R248).

²⁰⁰⁰ VOINCHET B., 1999.

²⁰⁰¹ TIMBERT A., 2008, p.89-108.

²⁰⁰² ALARD F., 2012, à paraître ; ALARD F., 2009.

la matière définit la forme, tant en terme de maçonnerie ou de charpenterie, en obéissant à un scrupuleux besoin d'économie. Néanmoins, seul le temps pouvait être en mesure de confirmer ou d'infirmer la validité de ces théories.

En termes de performance, le calcaire local choisi par Duthoit présentait l'avantage de résister particulièrement bien au très corrosif air marin, ce qui se vérifia lors des restaurations du clos et du couvert entre 1998 et 2000 et valida le principe de logique des milieux²⁰⁰³. Néanmoins le soin apporté au choix des matériaux ne put prémunir complètement l'édifice contre les précipitations agressives du climat basque et un système d'évacuation des eaux défectueux²⁰⁰⁴. Le jointoiement de mortier de chaux hydraulique avait d'ailleurs fait l'objet de réfection au ciment de Portland dès les années 1870 car il présentait déjà des problèmes d'étanchéité. Quant au changement de couverture des ailes et du corps central, quel qu'en ait été l'initiateur, il résulte probablement de problèmes d'étanchéité et d'écoulement des eaux certainement imputés alors à la nature des tuiles et des pentes²⁰⁰⁵. En outre, il semble que les architectes d'Abbadia optèrent pour des solutions insuffisantes concernant la stabilité du sol, ce que démontrent assez les inclinomètres de l'observatoire et les quelques lézardes qui commencent à poindre. En ce qui concerne le bois de charpente, matériau durable par excellence, il eut également des difficultés à traverser le temps, au niveau des combles, ce que l'on doit moins à sa qualité qu'aux conditions d'enfermement, d'humidité et à l'infestation de parasites²⁰⁰⁶. Tout cela confirme que les théories viollet-le-ducienues n'étaient pas toujours justes et que l'intervention de d'Abbadie, malgré sa bonne volonté, ne fut pas forcément heureuse. En somme, l'emploi des matériaux à Abbadia illustre bien les modes de pensée du XIXe siècle, désireux de préserver la tradition et aspirant au progrès mais relevant d'une certaine manière du stade de l'expérimentation, constat à la fois riche et équivoque, valable dans nombre des chantiers de Viollet-le-Duc²⁰⁰⁷. Cependant, à la décharge des architectes et de leur commanditaire, l'impact du temps sur une construction est à l'évidence inévitable et l'entretien des édifices a toujours été une règle imposée dans l'intérêt de leur longévité. Pour autant, Viollet-le-Duc ne prétendait point édifier de demeures privées dans une perspective

²⁰⁰³ Lettre de Duthoit, 27 juin 1864, album 1863-1868, pièce n°203, correspondance VLD, Méd. Arch. Pat. Il n'est donc pas anodin que la restauration du clos impliqua surtout le remplacement de quelques pierres et un important nettoyage sous le contrôle expert des tailleurs de pierre de la région (RIEU A., VOINCHET B., LUCET P., « La restauration du château d'Abbadia » in DERCOURT J. (dir.), 2010, p.147-206).

²⁰⁰⁴ Avec le temps, des cavités se creusèrent dans les maçonneries et le jointoiement permettant à l'humidité de s'infiltrer à l'intérieur de l'édifice, tant au niveau des caves, des combles que de l'habitation, et particulièrement sur les façades exposées. C'est pourquoi, lors de la restauration de 1998 à 2000, il fut indispensable de pratiquer des injections de coulis de chaux afin de combler les cavités internes de la maçonnerie – dont certaines étaient présentes à l'origine. Les restaurateurs procédèrent aussi à la réfection des joints dégradés à laquelle les injections de coulis de chaux participèrent. En l'occurrence, on choisit, pour ces travaux, de la chaux hydraulique de Saint-Astier, caractérisée par sa forte proportion de chaux et assez proche des matériaux utilisés durant les siècles précédents (RIEU A., VOINCHET B., LUCET P., 2010, p.147-206 ; VOINCHET B., 1999).

²⁰⁰⁵ Cela n'évita pas l'urgence de remédier récemment à la déficience des cheneaux et descentes pluviales résultant de leurs sollicitations et du temps (RIEU A., VOINCHET B., LUCET P., 2010, p.147-206).

²⁰⁰⁶ Lors d'une visite de la charpente du corps central en 2011, B. Voinchet a conclu à un état déplorable pour ces raisons, et dès lors à la nécessité urgente d'intervenir.

²⁰⁰⁷ C'est d'ailleurs la conclusion qu'en tire A. Timbert (TIMBERT A., 2008, p.89-108).

séculaire. Il rompait en effet avec l'idée traditionnelle de permanence architecturale en attribuant à ses constructions privées une durée de vie de cent ans, ce qui correspond pleinement à ses conceptions du progrès, de l'évolution des sociétés et de la nécessaire adaptation de l'habitat aux modes de vie. Au-delà de cette période, il constatait que les métamorphoses de la société impliquaient souvent une « *reconstruction totale* » de l'édifice et de ses dispositions intérieures²⁰⁰⁸. Cette idée de péremption de la construction s'avère contradictoire avec ses raisonnements liés à la matière, l'économie et l'environnement, plutôt fondés sur la notion de résistance au temps. Au demeurant elle est confortée par l'histoire d'Abbadia qui, si elle ne changea plus de propriétaire pour des raisons institutionnelles après la mort de d'Abbadie, ne coïncide effectivement plus aux usages de la société. En terme de durée, Viollet-le-Duc et Duthoit remplirent dès lors complètement leur contrat, puisque la première restauration intervint quatre-vingts ans après leur arrivée²⁰⁰⁹. Reste que les architectes ne pouvaient prévoir la dimension pérenne offerte à Abbadia par ses propriétaires, surtout l'institution officielle qui fit en sorte de préserver toutes leurs dispositions architecturales dans l'intérêt de l'histoire et de la mémoire²⁰¹⁰.

- **Un édifice qui a « du style »**

La question de la matière est d'autant plus primordiale dans l'œuvre et la pensée viollet-le-duciennes que, outre la relation directe au chantier, elle était partie prenante de sa définition du style au même titre que l'aspect formel de l'édifice²⁰¹¹. Pour cela, il convient de distinguer le style en tant qu'idéal artistique puis en tant que classification esthétique. Dans la création architecturale d'Abbadia, Viollet-le-Duc et Duthoit firent en sorte d'exécuter un maximum de principes empiriques rationalistes, tendant ainsi vers un idéal produisant la Beauté, « *l'attraction mystérieuse* », un effet émotionnel²⁰¹². Ces principes premiers se fondent sur l'observation de la nature et l'appropriation de ses lois universelles, notamment celles de la

²⁰⁰⁸ Il le formulait ainsi dans les Entretiens : « *Par suite de la division des fortunes patrimoniales et du changement rapide des mœurs, les constructions privées ne doivent être bâties de manière à durer plusieurs siècles. Une durée de cent ans est déjà bien longue, car dans l'espace d'un siècle, une maison d'habitation est destinée à changer cinq ou six fois de maître, et à l'expiration de cette période, les dispositions intérieures ne peuvent guère convenir aux générations nouvelles sans subir des modifications importantes, qui équivalent souvent à une reconstruction totale* » (VIOULET-LE-DUC E.-E., 1978. Dix-huitième entretien. Sur l'architecture privée (suite), p.303). Dans son huitième entretien, il évoquait déjà ce souci des générations futures « *dans cent ans* », offrant un regard très péjoratif sur les constructions de son temps qu'ils pensaient incompréhensibles plus tard et « *pauvres d'invention* ». Il conclut ainsi : « *mais laissons nos arrières-neveux démêler, comme ils pourront, l'étrange confusion de nos arts modernes [...]* » (VIOULET-LE-DUC E.-E., 1978, t1. Huitième entretien, p.377).

²⁰⁰⁹ Il s'agit de la restauration consécutive à l'occupation du château par les Allemands entre 1939 et 1945.

²⁰¹⁰ Cette dimension de l'œuvre sera approfondie dans la troisième partie.

²⁰¹¹ En effet, souligne l'architecte, « *nous sommes bien forcés de les prendre [le bois et la pierre] tels que la nature nous les fournit, de les poser suivant certaines lois qui ont commandé à la formation de ces substances, et, par suite, de concevoir une structure qui s'accorde avec leurs qualités* » (« Style » in VIOULET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t8, p.486 ; GRODECKI L., « Viollet-le-Duc et sa conception de l'architecture gothique », *Actes du colloque Viollet-le-Duc 1980*, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1982, p.115-126).

²⁰¹² VIOULET-LE-DUC E.-E., 1978, t1. Sixième entretien. Sur les temps de décadence de l'architecture antique. Sur le style et la composition..., p.180. Dans son long article « style », Viollet-le-Duc résume son concept en une phrase : « *Qu'est-ce donc que le style ? C'est, dans une œuvre d'art, la manifestation d'un idéal établi sur un principe* » (« Style » in VIOULET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t8, p.477-507).

matière et des proportions, qui constituent la structure de l'édifice, elle-même définissant son apparence²⁰¹³. Ce rationalisme obéit à une démarche globale mue par le concept de progrès et le positivisme du XIXe siècle²⁰¹⁴. Les architectes s'efforcèrent de donner du style à l'édifice, c'est-à-dire une distinction et une qualité supérieure en terme d'appropriation des principes naturels, d'unité et, dès lors, d'apparence, sorte d'euphonie architecturale entre forme, moyens et fonction du bâtiment. Il s'agissait d'y exprimer le « génie humain », l'inspiration régie par le raisonnement et la sincérité de l'œuvre²⁰¹⁵. Abbadia a le style et la beauté d'une construction, si ce n'est parfaite, du moins achevée, harmonieuse et cohérente où l'aspect formel est en adéquation avec ses modes de construction et ses usages. C'est pourquoi sans doute cet édifice génère l'émotion et le plaisir, d'abord esthétiques puis imaginatifs, relatifs à la contemplation d'une œuvre d'art. Il est censé véhiculer « *la force créatrice* » de la nature, son énergie et son souffle, thème rhétorique de la philosophie néoplatonicienne²⁰¹⁶. Cela pose plus spécifiquement la problématique de la relation entre art et science, considérant l'architecture comme l'un et l'autre. La prégnance du rationalisme peut être en effet considérée comme un frein à l'expression artistique communément perçue comme une résultante de la spontanéité et de l'instinct. Or, précisément, ces deux notions ne sont pas absentes de la méthode viollet-le-ducienne, particulièrement à Abbadia, puisqu'elles sont étroitement liées aux lois naturelles qui régissent son œuvre. Ses théories révèlent la structure de son imaginaire, sa démarche, son mode de pensée et ne brident aucunement sa créativité, bien au contraire. La variété du vocabulaire architectural et l'originalité de la sculpture ornementale d'Abbadia démontrent assez ses talents d'artistes²⁰¹⁷. En ce qui concerne le style en tant que code de référence architectural et historique, les architectes exploitèrent le parti pris de l'esthétique gothique en la définissant par ses qualités d'adaptabilité à toute société²⁰¹⁸ et se revendiquant d'une nécessaire unité. Dans leur définition du style, ils considéraient une certaine harmonie esthétique et le déterminisme du plan sur l'ornement. Ils affirmaient par ce choix, non plus leur conception du style et son « *génie humain* », mais leur système de logique et leur patriotisme avec le « *génie propre à la nation française* »²⁰¹⁹. Du point de vue viollet-le-ducien, le style gothique a du style, pour sa cohésion fonctionnelle, matérielle et esthétique. Pourtant, de l'âge gothique, Duthoit et lui

²⁰¹³ « *Le style ne s'obtient qu'à ces conditions, savoir : que la matière étant donnée, la forme d'art qu'elle revêt ne soit que la conséquence harmonieuse de ses propriétés adaptées à la destination ; que l'emploi de la matière soit proportionnel à l'objet* » (« *Style* » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t8, p.486). Le théoricien réitéra cette démonstration dans ses entretiens (VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, t1. Dixième entretien, p.466-478).

²⁰¹⁴ GRODECKI L., 1982, p.115-126.

²⁰¹⁵ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Sixième entretien. Sur les temps de décadence de l'architecture antique. Sur le style et la composition..., p.179.

²⁰¹⁶ BRESSANI M., 2012, à paraître.

²⁰¹⁷ En ce sens, L. Baridon le définit « *d'abord comme un artiste et [...] au sein de ses productions théoriques, on peut déceler l'imaginaire qui les a conçues* » (BARIDON L., 1996, p.12).

²⁰¹⁸ Viollet-le-Duc considérait qu'une demeure gothique était constituée par « *une liberté complète dans les dispositions du plan et des arrangements ingénieux propres à rendre l'habitation appropriée aux usages de ses hôtes* » (VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Dix-neuvième entretien, p.376-377).

²⁰¹⁹ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, t1. Septième entretien. Sur les principes de l'architecture occidentale au Moyen Age, p.265.

puisèrent diverses influences géographiques et chronologiques qui, malgré l'homogénéité, comportent en un sens une part d'incohérence car il s'agit ici d'une forme d'éclectisme – notion vivement rejetée par Viollet-le-Duc s'il en est - gothique. Le plan et les élévations s'apparentent à un style pittoresque anglais inspiré du XIVe siècle qui aurait subi les lois du rationalisme ; le porche au style bourguignon du XIIIe siècle, l'observatoire aux cottages anglais néogothiques, la chapelle au style bas-languedocien des XIIe et XIIIe siècles et au style anglais du XIVe siècle. Les créateurs d'Abbadia ont sélectionné ce qui semblait de plus rationnel ou de plus beau dans le gothique pour constituer une œuvre idéale.

Sa cohérence et son unité se retrouvent dans son rationalisme et la volonté de faire de l'époque médiévale la référence pour un renouveau artistique, car Viollet-le-Duc considérait que, au cœur de son éclectisme et de ses multiples et désordonnées références au passé, le XIXe siècle était dénué de style propre²⁰²⁰. Il contribuait ici, comme dans ses autres chantiers, à la quête de l'identité artistique de ce siècle de révolutions et de découvertes. Ainsi s'élevait-il contre les formes architecturales dérivées des enseignements de la Renaissance et de l'académisme. A l'heure où Viollet-le-Duc faisait l'apologie du style gothique rationnel, nombre d'architectes recourraient à la castellisation d'édifices classiques, comme Hodé ou Destailleurs, mais surtout à l'éclectisme non raisonné comme Garnier tel qu'il l'exprimera avec la maison « Romaine, Moyen-Age, Renaissance » de l'Exposition universelle de 1889²⁰²¹. Abbadia était un manifeste civil rare de la pensée viollet-le-ducienne, les constructions du second XIXe siècle épousant souvent les formes académiques, le goût de l'antique et l'association instinctive d'éléments hétéroclites, comme le démontrent les exemples prestigieux de la maison Sacchino de la reine Nathalie de Serbie à Bidart, de la maison pompéienne du prince Napoléon, du château de Chantilly ou de la villa Eugénie à Biarritz. Par ailleurs, si Viollet-le-Duc prônait le gothique en tant que principe et art patriotique, ces créations n'étaient pas toujours inspirées du gothique national du Nord de la France, comme Saint-Gimer de Carcassonne et son style gothique méridional, Saint-Denis-de-l'Estrée, Saint-Pierre-de-Chaillet ou l'église d'Aillant-sur-Tholon et leur prédominance romane²⁰²², le château Jacquesson et la maison Sabatier et leur style Louis XIII. Au sein de son œuvre de bâtisseur, Abbadia participe surtout d'un corpus varié moins fondé sur la forme que sur le raisonnement. En définitive, la diversité stylistique des créations de Viollet-le-Duc démontre sa conception du rôle du maître d'œuvre dans le projet architectural. Il le percevait comme un expert dévouant sa science au service entier de son commanditaire, comme « *un conseil et un guide pour l'empêcher de tomber dans des écarts préjudiciables à ses propres*

²⁰²⁰ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, t1. Dixième entretien. Sur l'architecture au XIXe siècle, p.449-491.

²⁰²¹ TOULIER B., 1991, p.270.

²⁰²² LENIAUD J.-M., 1994, p.135-138.

intérêts »²⁰²³. Une telle conception de son métier ne pouvait qu'encourager l'implication des maîtres d'ouvrage et leur favoriser une grande part de liberté créative. Dès lors, on comprend d'autant mieux l'interventionnisme de d'Abbadie, quand bien même il nécessitait parfois d'être tempéré. En outre, inspirés de l'œuvre des Anciens, les principes architecturaux d'Abbadia se révèlent précurseurs d'une expression artistique en rupture avec les traditions et pleinement ouverte vers la modernité, celle de l'Art nouveau. Alors que les théories de Viollet-le-Duc y sont observables, certaines œuvres des prémisses de l'Art nouveau rappellent esthétiquement sans nul doute les formes à la fois romantiques et rationalistes d'Abbadia. Tel est le cas du palais épiscopal d'Astorga, dans la province espagnole de Leon, édifié par Gaudi en 1886 (Fig.198), où se conjugent plan agglutiné, tourelles ornées de bandeaux, grosses tours et pavillons rectangulaires tantôt couverts de toitures en terrasses ou en poivrières²⁰²⁴. Il ne s'agit pas de proclamer Abbadia comme un modèle pour les architectes de l'Art nouveau, car il est peu probable qu'ils le connaissent, hormis peut-être par le biais de l'article publié en 1896 lors de la donation à l'Académie des Sciences²⁰²⁵. Mais le château de d'Abbadie illustre une étape de l'évolution de la pensée architecturale dont la démarche et nombre de principes seront développés voire exacerbés par la suite, comme l'ornementation animale ou végétale, les théories organicistes ou le rôle des matériaux. En ce qui concerne la collaboration de Viollet-le-Duc et Duthoit, les conditions de création et de chantier démontrent à quel point elle peut être complexe. Lorsque Viollet-le-Duc imagine le plan et les élévations de l'habitation et de la chapelle, c'est Duthoit qui supervise leur exécution. Lorsque celui-ci conçoit l'observatoire, il s'adapte à ce point au contexte architectural donné que son projet semble une imitation d'œuvres existantes ou idéalisées de son maître. Non que Duthoit manquât de fibre créative, cela démontre au contraire sa subtilité à développer le principe d'unité architecturale et son sens de l'abnégation en se mettant tout entier au service de l'œuvre d'art. La même problématique se pose sur leurs autres chantiers communs, particulièrement à Roquetaillade ou même à Pierrefonds²⁰²⁶. L'attribution de leurs travaux en un même site n'est donc fiable qu'à la lumière des témoignages archivistiques et graphiques. Du point de vue architectural, Duthoit dépassera d'ailleurs amplement les enseignements de Viollet-le-Duc, par exemple dans la restauration de la chapelle de Roquetaillade déjà

²⁰²³ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, t2, p.301. Cette conception du métier n'empêchait pas ses jugements sévères fréquents envers l'amateurisme et les exigences des commanditaires (LENIAUD J.-M., 1994, p.57-58). En ce sens, il démontrait la nécessité de savoir convaincre le commanditaire « *capricieux ou indécis* » par la pratique du raisonnement au lieu de la connaissance des arts grec et romain (VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, t1, p.160-161). Il relevait des missions de l'architecte de corriger les erreurs de ses maîtres d'ouvrage mais le particulier financeur restait le seul décisionnaire final en terme de commande. Il appartenait ensuite à l'architecte d'accéder à ces requêtes, s'il restait à son service, ou de s'en détourner (VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, t2, p.101).

²⁰²⁴ CRIPPA M.-A., 2003, p.34-35.

²⁰²⁵ TOMEI G., 1896, p.111-114.

²⁰²⁶ De nombreux projets concernant Pierrefonds sont conservés dans le fonds Duthoit du musée de Picardie. Emballés et protégés, leur état de conservation ne permet pas actuellement de les consulter car le papier extrêmement fragilisé est stressé et risque de rompre. Leur étude est donc impossible sans restauration. En ce qui concerne Roquetaillade, J. Foucart-Borville s'est évertué à faire émerger le rôle de Duthoit, longtemps resté dans l'ombre comme dans le cas d'Abbadia (FOUCART-BORVILLE J., « Une collaboration exemplaire : Viollet-le-Duc et Edmond Duthoit à Roquetaillade », in *Bulletin de la Société d'Histoire de l'art français*, 1985-1987, p.269-281).

évoquée, mais surtout dans la conception de son chef d'œuvre, la basilique Notre-Dame-de-Brebières (Fig.192), qui lui permit d'affirmer pleinement sa personnalité artistique. Si, à Abbadia, il se conforma à une structure unitaire, cette basilique de la Somme, haut lieu de pèlerinage, mêle avec une élégance reconnue les rationalismes et les formes gothiques et orientaux.

L'architecture d'Abbadia constitue et demeure un témoin précieux de l'osmose qui put exister entre Viollet-le-Duc et Duthoit, entre le maître et le disciple, entre le passeur de mémoire et la génération moderne. Preuve en est la signature des deux maîtres d'œuvre : mêlée aux chimères du chœur de la chapelle, elle est composée du portrait sculpté de Viollet-le-Duc arborant un parchemin sur lequel est tracé la marque de Duthoit (Fig.199), elle-même identique au monogramme de Diane de Poitiers. Abbadia n'a donc pas échappé à l'emblématique représentation de l'illustre architecte, qui, ainsi, signait ni plus ni moins à la manière des maîtres et des enlumineurs du Moyen Age inscrivant leur portrait dans l'image ou dans la pierre. En ce sens, il fut imité par quelques architectes historicistes tels que Berthier au château des Rhuets en Sologne²⁰²⁷. La signature de Viollet-le-Duc se retrouve de façon attendue quoique non systématique dans ses œuvres les plus significatives, dans les domaines civil à Roquetaillade sous ses propres traits (Fig.200), officiel à Pierrefonds sous les traits de saint Jacques le Majeur (Fig.201), ou religieux à Amiens ou à Notre-Dame de Paris, mêlé aux apôtres et tourné vers sa flèche (Fig.202). Cela démontre que les deux architectes considéraient Abbadia comme une réalisation relativement exceptionnelle au sein de leur corpus. Le Viollet-le-Duc chimérique d'Abbadia, en présentant la signature de Duthoit, lui offre de plus une sorte d'adoubement officiel et pérenne en même temps que la signature du disciple revendique manifestement son appartenance à l'école viollet-le-ducienne et le rôle de son maître dans cette création. D'un point de vue architectural, les deux architectes se livrèrent en somme, à Abbadia, à ce que Jacques Foucart-Borville nomma - dans le cas de Roquetaillade - « *une collaboration exemplaire* »²⁰²⁸.

2. La décoration et le mobilier : des théories viollet-le-ducienne au syncrétisme artistique de Duthoit

La commande d'une demeure n'impliquait pas seulement d'en construire les murs, et à plus forte raison pour une élite sociale qui avait l'habitude du confort et du luxe. A l'instar de ses congénères, d'Abbadie entendait naturellement enrichir son futur château d'une décoration et d'un mobilier appropriés à sa condition et son goût. Dans ce domaine, en faisant appel à Viollet-le-Duc, il pouvait être certain d'obtenir gain de cause. En plus de ces travaux

²⁰²⁷ TOULIER B., 1991, p.270.

²⁰²⁸ FOUCART-BORVILLE J., 1985-1987, p.269-281.

d'architecture, ce dernier menait en effet une réflexion fondamentale sur la décoration et le mobilier qui s'exprimait dans ses chantiers, ses *Entretiens*, son *Dictionnaire raisonné de l'architecture* et aboutit, entre 1858 et 1873, à la publication du *Dictionnaire du mobilier*²⁰²⁹. Pourtant, peu de ses commandes civiles bénéficièrent d'une démarche créative totale et achevée. Toujours par monts et par vaux, il est manifeste que l'architecte conservait sa méthode de délégation dans cette seconde phase de chantier. En l'occurrence, Abbadia et Roquetaillade furent logiquement confiés aux mains attentives de Duthoit. Dès lors, se pose la question de l'effectivité de l'intervention de Viollet-le-Duc dans les réalisations décoratives d'Abbadia. Cela conduit en outre à s'interroger sur la méthode créative employée par leurs concepteurs. Les décors et le mobilier d'Abbadia sont-ils purement des produits de l'imaginaire médiéval de leur commanditaire ? Et comment les architectes conjuguèrent-ils leur théorie d'unité architecturale avec les intérêts manifestement hétéroclites du couple d'Abbadie ? A l'instar du gros œuvre, existe-t-il des interactions entre Abbadia et les autres chantiers de Viollet-le-Duc et Duthoit ? Mieux que l'enveloppe de l'édifice, sa décoration et son mobilier témoignent d'une forme d'éclectisme propre au XIXe siècle, mais passée au crible des théories viollet-le-ducienues.

- **Le cas de l'escalier d'honneur**

Il est communément admis que les décors d'Abbadia sont l'œuvre de Duthoit (Fig.203). Pourtant, en terme de projets graphiques, seuls ont subsisté de lui deux dessins préparatoires aux scènes éthiopiennes du vestibule²⁰³⁰, les autres concernant le mobilier. Il est certain que l'implication de Viollet-le-Duc est moindre à l'intérieur du château, quoique son influence rationaliste et médiéviste y soit manifeste. En réalité, l'architecte de Pierrefonds n'intervint que dans le domaine des sculptures. Il dessina le bestiaire du vestibule (Annexe 20.59) et probablement celui de la chapelle, évoqué précédemment, mais aussi, et de manière certaine, celui de l'escalier d'honneur (Fig.204)²⁰³¹. Cela est confirmé par la conception du bestiaire extérieur et la réticence de Duthoit à fournir des dessins de

²⁰²⁹ VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Dictionnaire du mobilier de l'époque carolingienne à la Renaissance*, 6 vol., Gründ et Maquet, Paris, 1858-1873.

²⁰³⁰ Le premier, représentant la scène du droit d'asile, est conservé dans le fonds Duthoit du musée de Picardie, suite au legs de Raymond et André Duthoit. Le second, figurant la scène du Parlement Oromo, est propriété de la famille Duthoit. Occasion sera donnée par la suite de traiter de l'iconographie de ces peintures.

²⁰³¹ En effet, d'Abbadie consulta Viollet-le-Duc à Paris pour la création de ce bestiaire. L'architecte en corrigea les premières maquettes du tigre et du tapir (N485) puis il proposa un ours pour compléter l'ensemble. D'Abbadie le pria ensuite de lui faire parvenir les dessins de manière assez flatteuse et refusant implicitement pour ce travail la main de Duthoit : « Soyez assez bon pour m'envoyer un dessin de cet ours car si une main autre que la vôtre se mettait à l'œuvre, ce serait certainement au préjudice de l'ensemble de notre vestibule si bien projeté jusqu'à présent » (N489). Cinq jours plus tard, le 24 mai 1868, d'Abbadie accusa réception du dessin de son ours (O8). Duthoit n'était cependant pas en marge de la réflexion du bestiaire puisque Virginie le consulta au sujet des espèces à choisir, hésitant entre un « *singe poitrinaire* » et un chat (Lettre de Virginie, 7 fév. 1868, n°21, CCC).

sculpture²⁰³². A l'instar de la faune du reste de l'édifice, Viollet-le-Duc pensa à la sculpture ornementale médiévale en l'imaginant. Son ours présente d'incontestables similitudes avec l'iconographie du Moyen Age, de même que son ibis, échassier fort apprécié en ces temps reculés, sa panthère, son tapir et les bêtes étranges ornant le dessous du pallier. L'ours à l'état sauvage et debout, posture courante de l'époque gothique, se trouve notamment à l'église d'Andlau, renommée pour ses ursidés, à la cathédrale de Sens mais aussi dans le carnet de Villard de Honnecourt²⁰³³. En ce qui concerne l'échassier, son identification à Abbadia peut être aussi difficile que sa confusion entre l'ibis, la foulque, la cigogne ou la huppe au Moyen Age. Cependant, son long bec et sa posture retournant la tête vers son plumage ne sont pas sans rappeler l'ibis de la cathédrale de Lyon²⁰³⁴. La faune de l'escalier d'honneur adopte des proportions relativement imposantes d'autant qu'elle est localisée dans la pièce d'accueil par excellence. Au demeurant, sa présence est le produit de la nécessité constructive, ce que le traitement du bestiaire architectural laissait supposer. Le besoin de pièces porteuses de l'escalier d'honneur constitue un prétexte à la présence dès lors indispensable de ces sculptures qui participent fondamentalement de la structure en bois, en attestent les mesures indiquées par Duthoit et l'étroitesse des largeurs d'épaule suggérant délibérément que les animaux soient sculptés dans l'épaisseur de la poutre (Annexe 20.56)²⁰³⁵. Viollet-le-Duc ne dérogea donc pas à la règle rationaliste en offrant une fonction structurelle à ces composantes *a priori* décoratives²⁰³⁶. Parmi ses œuvres civiles, Roquetaillade est la seule à proposer à l'intérieur un traitement animalier similaire, quoique son majestueux escalier soit en pierre. Viollet-le-Duc y imagina une faune aux mêmes proportions, à la même origine médiévale et au même rôle structurel. Le singe croquant une pomme, la sirène, la chauve-souris, l'ours, le basilic et le griffon y font office de retombées d'arc et, à l'instar du bestiaire du chœur de la chapelle, ont certainement été exécutés en place, après création de maquettes de plâtre. De plus, comme à Strawberry Hill, Viollet-le-Duc couronna les angles de balustrades avec des cygnes, emblème médiéval de la musique et attribut héraldique de la famille de Mauvezin²⁰³⁷. Si l'escalier de Jacquesson est spectaculaire, les chapiteaux de ses colonnes sont uniquement ornés de motifs végétaux. Pas un animal ne participe à la décoration de Pupetières, hormis le chat de la clé de voûte du porche et les trophées de chasse de la salle à manger. En revanche, bien que le rôle de Viollet-le-Duc soit établi dans la composition du bestiaire, c'est à Duthoit qu'il revint de penser

²⁰³² En novembre 1868, il refusa d'envoyer un dessin d'exécution au sculpteur « *pour la raison toute simple que je ne suis ni peintre ni sculpteur et que je ne sais point dessiner la figure* » (Lettre de Duthoit, 3 nov. 1868, n°86, CCC).

²⁰³³ DEBIDOUR V.-H., 1961, p.207 ; carnets de dessins de Villard de Honnecourt, ms Français 19093, f.4, BnF. A l'inverse, l'ours était également figuré sous sa forme domestiquée, harnaché et comme animal de distraction.

²⁰³⁴ DEBIDOUR V.-H., 1961, p.211-214.

²⁰³⁵ Duthoit précisa que la largeur d'épaule serait « *assurément plus large que les 20 [centimètres] du corbeau mais vous devez toutefois vous attendre à les voir aussi étroits que possible pour faire bien comprendre quels [sic] sont pris [sic] dans l'épaisseur d'une poutre* » (Lettre de Duthoit, 7 déc. 1867, n°78, CCC).

²⁰³⁶ Les principes sont identiques à ceux exposés dans l'analyse du bestiaire extérieur et du chœur.

²⁰³⁷ LEWIS H., 1934, p.57-92 ; GARDELLES J., LASSERRE J.-C., MARQUETTE J.-B., 1981, p.77-116.

le projet de l'escalier d'Abbadia. Il y consacra un soin particulier d'autant qu'il eut à parlementer avec Virginie, désireuse d'un escalier de style vénitien, à ogives et vitraux, qui aurait rendu la pièce bien sombre et surtout infonctionnelle (Annexe 20.55). Les commanditaires validèrent finalement le projet retravaillé par Duthoit qui, bien que préférant une œuvre épurée, introduisit l'idée de sculptures afin de « *contrebalancer l'effet produit par l'escalier vénitien* ». Le critère essentiel demeurait cependant, du point de vue de l'architecte, la solidité de la structure garantie par un jeu de consoles de pierres et de colonnes aussi fonctionnel qu'esthétique²⁰³⁸. En outre, pour les besoins de l'homogénéité stylistique, il conforma les ajours en ogives trilobées des balustrades à celles des balustrades du porche, des escaliers extérieurs et de la sacristie déjà projetés quoique non exécutés, et de surcroît, identiques à celles de Roquetaillade (Fig.205). En somme, l'escalier d'honneur d'Abbadia est le fruit d'une collaboration dominée par Duthoit où Viollet-le-Duc n'intervint que pour des éléments certes importants mais tenant presque lieu de détail.

- **Les décors**

Tout le reste de la décoration fut imaginé par Duthoit, très à l'écoute des désirs de ses commanditaires. Les enseignements rationalistes de Viollet-le-Duc transparaissent clairement dans ce minutieux travail, particulièrement en terme de propriétés des matières, d'adaptation aux espaces, de polychromie et de lumière. Ces paramètres contribuaient fondamentalement à l'élaboration de la peinture décorative, qui reposait essentiellement sur le principe d'harmonie²⁰³⁹. L'agencement de ces facteurs permettait ainsi au décor de jouer un rôle actif et prépondérant dans la perception des espaces²⁰⁴⁰. Comme en architecture, ce rationalisme décoratif n'est valable que par sa cohésion avec l'emploi raisonné des matériaux. En ce sens, Abbadia se distingue par la richesse de ses matières ornementales, vivement encouragée dans un souci de dynamisme et d'innovation du projet décoratif. Il importait que l'ornement découle des formes rendues possibles par son matériau²⁰⁴¹. C'est pourquoi l'architecte amiénois fit appel au stuc pour le boudoir²⁰⁴² et le fumoir, car sa malléabilité était appropriée à la complexité des motifs géométriques de l'art arabe. Il eut recours aux faïences pour les cheminées ou les ébrasements de baies des galeries du rez-de-chaussée et de l'entresol du vestibule, concrétisant la théorie viollet-le-ducienne d'isolation thermique et d'hygiénisme par

²⁰³⁸ Lettre de Duthoit, 23 sept. 1867, n°72, CCC.

²⁰³⁹ « Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.79.

²⁰⁴⁰ Viollet-le-Duc faisait ainsi l'éloge de la peinture d'ornement, estimant qu'elle « *grandit ou rapetisse un édifice, le rend clair ou sombre, altère les proportions ou les fait valoir ; éloigne ou rapproche, occupe d'une manière agréable ou fatigue, divise ou rassemble, dissimule les défauts ou les exagère. C'est une fée qui prodigue le bien et le mal, mais qui ne demeure jamais indifférente* » (« Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.79).

²⁰⁴¹ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, t2, p.53-104.

²⁰⁴² Pour la corniche du boudoir, Duthoit ne nommait pas ce matériau « stuc » mais plâtre (carnet marron, sans titre, f.93, fonds Duthoit, MP).

la céramique²⁰⁴³. Hormis ces deux exemples très évocateurs, Duthoit employa la peinture sur enduit, technique ornementale par excellence dans son œuvre et celui de son maître, car son caractère bidimensionnel en fait le matériau le plus en adéquation avec l'ornementation de surfaces planes²⁰⁴⁴. Quant à l'utilisation des textiles, elle obéissait au même principe, si ce n'est qu'elle permettait, en plus des décors, d'habiller des éléments mobiliers et de constituer des portières devant les ouvertures dépourvues de porte, ce qui présente l'avantage de restreindre la circulation de l'air et de réchauffer les grands espaces²⁰⁴⁵. Si la peinture murale est représentative des décors viollet-le-ducien, le textile est loin d'y être systématique et, lorsqu'il est présent, il relève davantage du goût classique des commanditaires. Hormis Abbadia, seul Pupetières possède une décoration à base de textiles, dans le grand salon, le petit vestibule et la chambre verte (Fig.206), où l'architecte fit en sorte de les intégrer au rationalisme décoratif malgré leurs sujets renaissants ou classiques. Par ailleurs, Viollet-le-Duc envisageait l'architecture comme un art total où la structure et la décoration étaient interdépendantes²⁰⁴⁶. Comme dans le cas des élévations relevant de l'organisation intérieure, les décors devaient adopter et traduire les propriétés spatiales internes de l'édifice. En cohésion avec leur environnement, chaque forme devait être le fruit d'un raisonnement rigoureux²⁰⁴⁷. Aussi la présence régulière de boiseries, d'environ un mètre de hauteur, contribua-t-elle à l'équilibre visuel de la composition décorative en minimisant l'impression de verticalité, aussi bien dans les galeries, les salles de réception que les chambres. D'autre part, les procédés picturaux visent à dévoiler la structure de l'édifice dans l'idée de cohérence entre architecture et décoration. Ainsi les plafonds, tous apparents, sont ornés de peintures calquées sur, et mettant en évidence, les solives, les chanfreins et les entredeux tandis que les peintures du vestibule délimitent les deux niveaux au sein desquels il s'étend (Fig.207). L'architecte y opta pour un motif spécifique au rez-de-chaussée, appareillage fictif qui en outre constitue une allusion à la composition en briques des cloisons. Puis le second niveau est signalé par une frise pompéienne qui marque la transition vers le décor figuratif d'inspiration éthiopienne. Dans cet espace plus haut que large, Duthoit accentua les lignes horizontales afin de créer une harmonie limitant l'effet de disproportion. Il reproduisit ce procédé dans la chambre d'Ethiopie, relativement petite, où il disposa les soieries indo-persanes dans le sens horizontal. Le recours à la trame en forme de tableaux, associant lignes verticales et horizontales, est également récurrent, que ce soit avec les scènes éthiopiennes du vestibule, la salle à manger (Fig.208) ou les chambres de Jérusalem et

²⁰⁴³ DELPECH V., 2012, à paraître ; *Infra*, II.C.2. Le réseau viollet-le-ducien et diocésain.

²⁰⁴⁴ « Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.56-109.

²⁰⁴⁵ BEDAT I., *Château d'Abbadia, Etude et conservation des anciens textiles et costumes. Etude préalable*, Toulouse, non publié, 1999 ; photographies de 1896, arch. Abbadia.

²⁰⁴⁶ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, t2. Quinzième entretien. Sur quelques considérations générales relatives à la décoration extérieure et intérieure des édifices, p.177-216 ; VIOLLET-LE-DUC E.-E., *De la décoration appliquée aux édifices*, Ballue, Paris, 1880, p.1-58.

²⁰⁴⁷ C'est d'ailleurs en vertu de cette interdépendance entre architecture et décoration que l'architecte rejetait vivement l'idée moderne d'« arts décoratifs » (VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1880, p.1).

d'Honneur. Dans ces deux dernières, cette trame révèle la structure des matériaux composant les décors, constituée de toiles tendues sur des châssis à l'instar des tapisseries médiévales²⁰⁴⁸. Conformément aux théories rationalistes viollet-le-ducien et aux lois de plénitude des surfaces, le développement des motifs décoratifs est contingenté à l'intérieur de ces rectangles pour les besoins de leur cohérence avec l'architecture et la structure. En ce qui concerne les peintures éthiopiennes et les rectangles qui les soulignent au second niveau du vestibule, elles procèdent d'une démarche quelque peu différente axée sur l'équilibre visuel proposé cette fois-ci par le croisement de lignes perpendiculaires et le jeu de la verticalité. Cela est plus évident encore dans les chambres de Virginie et de la Tour (Fig.209), la salle à manger ainsi que dans le fumoir arabe et probablement le boudoir²⁰⁴⁹. Duthoit choisit de rythmer verticalement les espaces de ces pièces parce que la chambre de Virginie, comme le niveau des scènes éthiopiennes, est plus large que haute et que la tour ronde, tout comme le fumoir arabe, nécessite des points de repères nécessaires au confort visuel. Il reste que le grand salon et le salon arabe ne bénéficient pas d'un traitement aussi rationaliste, le premier s'accommodant d'un aplat et de la multiplication de motifs malgré la présence d'une frise stylisée dans la partie supérieure de ses murs, le second se contentant d'une tapisserie exempte de lignes. Leurs potentiels effets de vide sont toutefois contrebalancés par les boiseries et les plafonds à la française. Les coupoles du fumoir et du boudoir sont également traitées de manière à valoriser la structure, par le biais de leurs corniches en stuc, de la frise mettant en relief leurs bases ou du disque soulignant leur centre²⁰⁵⁰. Enfin, la chapelle est aussi révélatrice de cette harmonie entre structure et décoration (Fig.210). Les composantes de la charpente apparente sont mises en valeur par l'emploi de couleurs spécifiques à chaque type ou surface de pièce, des arcs brisés aux lambris. Les baies en lancettes sont cernées d'une bande décorative faisant écho aux encadrements de baies à l'extérieur. Les lignes horizontales rythment la nef, qui est volume le plus imposant du château, en définissant trois registres, d'abord des draperies peintes dans le soubassement, puis un appareillage fictif au-dessus et enfin une sorte de frise ornementale dans la partie supérieure. Malgré la différence des motifs, le chœur a subi les mêmes procédés de valorisation spatiale, que ce soit avec la peinture spécifique à chaque composante de la voûte ou la délimitation du soubassement.

²⁰⁴⁸ Toutefois, la découverte d'un textile identique à celui du baldaquin sous la couche de peinture dans la chambre d'Honneur suppose l'existence d'une première décoration insatisfaisante que Duthoit exploita en place probablement par économie (RIEU A., VOINCHET B., LUCET P., 2010, p. 147-206).

²⁰⁴⁹ Concernant le boudoir, sa décoration originelle n'est en effet pas totalement connue. Si la coupole peinte n'a subi aucune modification après le décès de d'Abbadie, ses murs ont été recouverts d'un tissu bleu uni trop pauvre pour avoir été imaginé par Duthoit et probablement issu de la restauration d'après-guerre. L'absence de documents renseignant sur ce décor conduisit les restaurateurs entre 2000 et 2004 à conserver le tissu en place (RIEU A., VOINCHET B., LUCET P., 2010, p.147-206)..

²⁰⁵⁰ Quelques mesures concernant le fumoir et le boudoir se trouvent dans les carnets de Duthoit, notamment le diamètre de la pièce centrale dans la coupole du fumoir (carnet marron, sans titre, f.30, fonds Duthoit, MP).

Duthoit ne prit donc aucune liberté vis-à-vis de la méthode enseignée par Viollet-le-Duc en termes d'appropriation de l'espace. Il agença ses décors comme une combinaison de lignes, aphorisme définissant l'architecture selon son maître à penser. La peinture représentait ainsi par sa soumission aux lignes de la structure un élément essentiel de l'architecture²⁰⁵¹. Viollet-le-Duc eut recours à la même démarche à Pupetières, où les volumes de la chapelle, du vestibule et du salon sont marqués par les lignes horizontales ponctuelles et les contours de baies (Fig.211-212). Duthoit avait également du observer ces procédés à Pierrefonds où la décoration de la chambre de l'Empereur est composée de bandes alternées et couronnées d'une frise historiée (Fig.213), et à Notre-Dame de Paris, dont la salle capitulaire ou la chapelle Saint-Louis sont ornées du même principe de bandes (Fig.214)²⁰⁵². L'architecte amiénois réitéra ce type de motifs à Roquetaillade pour la décoration de la chambre Verte dont le caractère horizontal permet de mieux intégrer la base de la tour, élément architectural essentiel se trouvant à l'extrémité Nord-Ouest de la pièce (Fig.215). Cette démarche, loin d'être exclusive aux travaux de Viollet-le-Duc, procédait du rationalisme constructif pensé aussi bien en termes d'architecture classique ou gothique dès la première moitié du XIXe siècle. L'étude de l'agencement des formes par rapport à la structure avait en effet vu le jour avec les travaux sur la polychromie antique initiés par Duban ou Labrousse en France et par Cockerell en Angleterre²⁰⁵³. Malgré la source d'inspiration gothique d'Abbadia, cette méthode n'était donc pas isolée et relevait d'un mode de pensée fortement influencé par le scientisme ambiant et caractéristique du XIXe siècle.

Cette valorisation des volumes dépendait étroitement du recours à la couleur, susceptible d'influer sur la perception de la forme de l'édifice²⁰⁵⁴. Tel que Viollet-le-Duc l'avait observé dans les édifices de la fin du XIIIe siècle, les décors peints d'Abbadia font appel à un jeu chromatique singulièrement raisonné fondé sur la prédominance du bleu, du rouge et du noir dans les arrières-plans et l'utilisation de rehaussements de contours noirs²⁰⁵⁵. Les compositions de Duthoit illustrent ainsi complètement le passage du *Dictionnaire* sur la peinture²⁰⁵⁶. Aussi le vestibule d'Abbadia allie-t-il au fond noir de l'appareillage fictif, le rouge

²⁰⁵¹ « Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.36-109.

²⁰⁵² VIOLLET-LE-DUC E.-E., OURADOU M., *Peintures murales de Notre-Dame de Paris*, Morel, Paris, 1870.

²⁰⁵³ MIGNOT C., 1983 ; MIDDLETON R., WATKIN D., 1993. Du néoclassicisme à l'éclectisme, p.203-311.

²⁰⁵⁴ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, t1. Septième entretien, p.249-253.

²⁰⁵⁵ « Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.68.

²⁰⁵⁶ La réflexion sur la polychromie apparaît dans les carnets de Duthoit où il mentionne très exactement la nuance des couleurs et leurs destinations, schéma à l'appui. Entre autre, il localise les couleurs « rouge sombre, or, bleu, rouge, noir » et les « noir, rouge foncé, or » respectivement sur les dessous de poutre et les corbeaux supérieurs de la chambre d'Ethiopie ; dans la chapelle, il destine un « fond brun noir » aux ébrasements des baies du sanctuaire, et un « ton chamois clair » aux écoinçons de la chapelle (carnet marron, sans titre, d.69-68v, fonds Duthoit, MP). Ces indications correspondent à la localisation effective des couleurs. Par ailleurs, entre autres usages des peintures, Viollet-le-Duc notait au sujet de la fin du XIIIe siècle : « la tonalité devient plus heurtée ; les fonds noirs apparaissent souvent, ou bleu très intense, ou brun rouge, rehaussés de noir ; les vêtements en revanche prennent des tons clairs, rose, vert clair, jaune rosé, bleu très clair ; l'emploi de l'or est moins fréquent ; le blanc, et surtout le blanc gris, le blanc verdâtre, couvrent les draperies. Celles-ci parfois sont polychromes, blanches, par exemple, avec des bandes transversales rouges brodées de blanc, ou de noir, ou d'or. Les chairs sont presque blanches » (« Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.68).

vermillon des rectangles intermédiaires et les arrières-plans bleus des scènes éthiopiennes, assemblage utilisé dans le soubassement de la chapelle de la Sainte-Enfance à Notre-Dame de Paris²⁰⁵⁷. De même, toutes les autres pièces hormis les deux boudoirs associent ces couleurs en des proportions plus ou moins différentes : fond noir et rouge dans la chambre de la Tour et le décor originel de la salle à manger (Fig.216)²⁰⁵⁸, boiseries noires et forte présence du bleu dans la chambre d’Ethiopie, dominance du rouge et du bleu dans la chambre d’Honneur (Fig.217), prédominance du bleu nuit dans le salon, même déclinaison de ce code couleur auquel s’ajoute les dorures et les jaunes dans la chapelle. Cet usage chromatique se réfère aux couleurs primaires et aux deux nuances relatives à la lumière que sont le noir et le blanc. Ces deux dernières permettent précisément de doser l’apport de lumière diffuse dans la composition décorative. La combinaison des couleurs ne devait également rien au hasard. Viollet-le-Duc considérait que l’harmonie polychrome dépendait des proportions de chaque tonalité qui résultaient elles-mêmes de la valeur harmonique des couleurs. Pour ce faire, ses études sur le Moyen Age l’avaient conduit à émettre l’hypothèse de l’élaboration d’une échelle chromatique comme base de la réflexion sur les décors²⁰⁵⁹. C’est pourquoi les couleurs primaires dans les décors d’Abbadia sont nécessairement complétées par des tons intermédiaires qui visent à rétablir l’harmonie entre les nuances jugées discordantes. Duthoit remédia à la disharmonie potentiellement engendrée par la puissance du bleu, couleur estimée la plus rayonnante, en minimisant ses proportions et en lui juxtaposant des teintes complémentaires. C’est par exemple le cas dans le vestibule où le bleu de l’arrière-plan des scènes éthiopiennes est contrebalancé par les frises et les ébrasements jaunes, les ornements d’encadrement verts et surtout par la prévalence des surfaces noires et rouges (Fig.207-249)²⁰⁶⁰. Le calcul de l’assemblage polychrome est en outre particulièrement manifeste dans la composition des plafonds à la française avec leurs combinaisons fondées sur trois couleurs, souvent dominées par le rouge et le jaune. Cette ornementation des plafonds se révèle ordinaire et quasiment systématique dans l’œuvre civile de Viollet-le-Duc, comme à Pupetières, Roquetaillade ou Pierrefonds. De même, la chapelle associe en des proportions généreuses les rouges et les jaunes dans la nef, tandis que le bleu de la voûte du chœur est modéré par les dorures et les nuances de rouge et de vert (Fig.218). D’ailleurs, Viollet-le-Duc considérait que seul l’usage de l’or était véritablement capable d’atténuer le rayonnement du bleu. Cela explique l’association de ces deux couleurs

²⁰⁵⁷ VIOLLET-LE-DUC E.-E., OURADOU M., 1870, pl.VI.

²⁰⁵⁸ La restauration d’après-guerre a modifié les teintes des décors de la salle à manger. Au lieu du velours vert actuel, Duthoit avait imaginé un velours noir, tandis que les panneaux de cuir aujourd’hui naturels étaient teintés en un rouge bordeaux très analogue à celui de la chambre de la Tour (Meubles meublant et objets mobiliers d’Aragorri et d’Abbadia, acte de donation 1893, Carton Donation). Voir la simulation du décor originel dans le catalogue.

²⁰⁵⁹ Plus la valeur était faible, plus la dose de couleur était importante. Ainsi le jaune devait obéir aux proportions les plus importantes, puis le rouge et ensuite le bleu (« Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.80).

²⁰⁶⁰ Ou bien, dans la chambre de la Tour, il procéda par la coloration verte de certains rinceaux pour équilibrer le rouge et le noir. Dans la chambre d’Honneur, la proportion de rouge est beaucoup plus importante que de bleu. Viollet-le-Duc considérait que, en présence de bleu, il convenait d’augmenter significativement les surfaces jaune et rouge ou l’appoint de vert et de pourpre (« Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.80).

aussi bien dans le chœur que dans le salon où le fond bleu nuit est modéré par les dorures des monogrammes des maîtres de maison. Viollet-le-Duc imputait donc l'usage de l'or non à la volonté de luxuriance et de prestige, mais plutôt à une démarche rationaliste d'harmonie polychrome. Il considérait que la richesse décorative provenait davantage de la complexité et de la multiplication des motifs ornementaux²⁰⁶¹, ce que démontrent pleinement les décors d'Abbadia rarement constitués de matériaux très luxueux, mais toujours ornés d'une diversité de formes. Cependant, contrairement à sa pratique, les théories de Viollet-le-Duc restaient hésitantes au sujet de la polychromie, et, sous couvert du génie de l'adaptabilité de l'art médiéval, il reconnaissait que la règle était fluctuante selon l'édifice et la volonté créative²⁰⁶². C'est pourquoi à Abbadia certaines applications de couleur peuvent paraître en contradiction avec ses principes empiriques. C'est le cas de la nef de la chapelle dominée par les nuances rouges au détriment des jaunes, alors que Viollet-le-Duc affirmait qu'il fallait deux fois plus de jaune que de rouge pour produire l'harmonie entre ces deux teintes²⁰⁶³. Quant aux chambres de Virginie et d'Ethiopie, Duthoit opta pour un parti pris contradictoire de magnifier le bleu, d'une intensité remarquable, par le jeu essentiel des nuances lumineuses du blanc de la tapisserie et du noir des boiseries ou du mobilier (Fig.219), alors que précisément son maître recommandait l'usage du bleu en de faibles proportions. En revanche, si les lois des proportions chromatiques étaient adaptables, Duthoit ne commit pas la faute de proposer des couleurs quasiment exclues de la décoration médiévale, telles que le violet, ou de juxtaposer des teintes dissonantes, comme le bleu et le jaune²⁰⁶⁴. En outre, les décors polychromes d'Abbadia se caractérisent par la présence de filets de rehaussement nécessaires dans le cas d'une combinaison minimale de trois couleurs, afin d'éviter les effets d'optique de confusion des teintes²⁰⁶⁵. Que ce soit pour les scènes figuratives ou pour les motifs ornementaux, ce trait, souvent noir, met en relief les formes tout en individualisant et en intensifiant les couleurs. Seul les appareillages fictifs sont rehaussés d'une teinte différente, à savoir le bleu et l'or dans le vestibule et le rouge dans la chapelle. Ces appareillages fictifs, fréquents aux XIIe et XIIIe siècles, constituent par ailleurs un motif ornemental propice à l'économie de matière et de main d'œuvre en revêtant d'importantes surfaces²⁰⁶⁶.

La réflexion viollet-le-ducienne sur la polychromie s'inscrit en réalité dans une antique tradition d'interrogation sur la couleur et sur le monde, qui dépassait le simple cadre artistique et posait intemporellement des questions d'ordre scientifique, physique voire métaphysique,

²⁰⁶¹ « Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.92-93.

²⁰⁶² Pour introduire le sujet de la peinture d'ornement, il expliquait d'abord que ses lois étaient « essentiellement variables en raison du lieu et de l'objet » (« Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.79-80).

²⁰⁶³ « Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.80. A Abbadia, ces proportions sont inversées.

²⁰⁶⁴ « Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.83. Il avait pourtant projeté de le faire dans la petite chambre de Roquetaillade, comme le démontre l'une de ses aquarelles, probablement parce que ces tons correspondaient aux armoiries des commanditaires qui avaient à l'évidence inspiré ce projet.

²⁰⁶⁵ « Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.91.

²⁰⁶⁶ « Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.105.

impliquant la perception du monde et le statut de la matière. Concernant Viollet-le-Duc, sa démarche se distinguait par la prégnance de la théorisation qu'il avait initiée à partir de la restauration de la Sainte-Chapelle sous la direction de Duban et de Lassus et constituait un cadre restrictif aux créations ²⁰⁶⁷. Comme dans le cas des formes architecturales, Viollet-le-Duc faisait de l'emploi des couleurs la solution d'une équation mathématique. Pour ce faire, il se fondait sur l'idée archaïsante d'un système alliant couleurs primaires et secondaires se référant à la pratique polychrome du Moyen Age, aux principes formulés avec plus ou moins de précision par les penseurs de l'Antiquité, tels que Démocrite, Platon ou Artistote, et à la quadrichromie que Pline observa chez le peintre aussi talentueux que mythique Apelle²⁰⁶⁸. Pourtant, il rejoignait partiellement les théories de Newton, contestées dans le monde artistique car elles rompaient avec les traditions de pensée et le charme de la nature divine, en offrant à la lumière notamment incarnée par le blanc et le noir un rôle central dans la perception de la couleur²⁰⁶⁹. Outre son intérêt pour le Moyen Age, Viollet-le-Duc était semblait-il, dans ce processus de théorisation, influencé par la pensée de Mérimée qui avait élaboré un cercle chromatique mettant en valeur les rapports entre couleurs primaires et secondaires et, du reste, très proche des théories actuelles (Fig.220)²⁰⁷⁰. C'est en se fondant sur cette échelle que Delacroix composa son propre triangle chromatique²⁰⁷¹.

L'intérêt pour la couleur ne naquit donc pas au XIXe siècle d'une lubie d'artistes désireux de s'opposer à l'ordre établi, mais relevait d'une réflexion aussi ancienne que la philosophie. La polychromie de Viollet-le-Duc associait à la fois le regard moderne de la science à la pratique médiévale et à la pensée aristotélicienne. L'architecte de Pierrefonds participait ainsi de ce mouvement intellectuel du XIXe siècle qui apporta une dimension empirique nouvelle à l'usage de la couleur, autant que Labrousse, Duban, Hittorff mais aussi, en Europe, Gottfried Semper, Bindesboll²⁰⁷² et Owen Jones, qui érigea la couleur comme le fondement central de

²⁰⁶⁷ LOYER F., « Viollet-le-Duc et le décor peint » in *Viollet-le-Duc*, 1980, p.322-324.

²⁰⁶⁸ GAGE J., *Couleur & culture. Usages et significations de la couleur de l'Antiquité à nos jours*, Thames & Hudson, Londres, 2008. L'héritage antique, p.11-28 ; La fortune d'Apelle, p.29-38. Par ailleurs, les couleurs qualifiées de primaires changèrent selon les époques et les penseurs. Démocrite évoquait quatre couleurs « simples » (blanc, noir, rouge, vert pâle). Aristote considérait fondamentaux le noir et le blanc et identifiait cinq couleurs intermédiaires (rouge cramoisi, violet, vert poireau, outre-mer, puis gris ou jaune). Pline assimilait le concept de quatre couleurs de base aux quatre humeurs décrites par Hippocrate (sang rouge, lymphe blanche, bile jaune et bile noire).

²⁰⁶⁹ GAGE J., 2008. La couleur sous contrôle : le règne de Newton, p.153-190. En revanche, Newton rejetait vivement le concept de couleurs primaires, car il considérait que la perception des teintes résultait de l'intensité de la lumière et que, en conséquence, toutes les couleurs étaient sur un pied d'égalité. Il avait ainsi constitué une gamme chromatique, initialement de onze puis de sept couleurs, correspondant aux nuances de l'arc-en-ciel dont il avait résolu le mystère en attribuant son existence à la lumière et l'optique.

²⁰⁷⁰ GAGE J., 2008, p.218. Outre les résultats connus du mélange de couleurs primaires (vert, violet, orange), Mérimée considérait que le mélange des couleurs primaires et secondaires engendrait un gris de meilleur qualité que celui issu du noir et du blanc, probablement parce que ces deux nuances ne sont en réalité que des données d'intensité de la lumière.

²⁰⁷¹ GAGE J., 2008, p.173.

²⁰⁷² VAN ZANTEN D., « Architectural polychromy : life in architecture » in MIDDLETON D., *The Beaux-Arts and Nineteenth Century french architecture*, Thames and Hudson, Londres, 1982, p.196-215.

la décoration²⁰⁷³. Cette recrudescence de l'intérêt pour l'art polychrome était consécutif à la découverte des décors colorés de l'architecture grecque. Dès les années 1820, Labrousse avait fait sensation par ses relevés polychromes de Paestum. Duban avait suivi avec ses aquarelles de Pompéi et d'Agrigente. Hittorff publia le fruit de ses recherches de la même période dans sa *Restitution du temple d'Empédocle à Sélinonte, ou l'architecture polychrome chez les Grecs* à la fin des années 1840²⁰⁷⁴. Alors opposés à l'Académie des Beaux-Arts et Quatremère de Quincy, cette nouvelle génération dite « coloriste » s'efforça de démontrer le lien rationnel unissant architecture et décoration dans l'Antiquité, comme Viollet-le-Duc le fit plus tard à l'appui du Moyen Age²⁰⁷⁵. Outre-Manche, Owen Jones s'y consacra dès 1845, dans les arts occidentaux et orientaux, et publia en 1852 un ouvrage spécifiquement dédié à la polychromie²⁰⁷⁶. Viollet-le-Duc et ses confrères coloristes impulsèrent ainsi une vague de renouvellement artistique fondée sur les découvertes modernes et le regard sur le passé. Duthoit approfondit cette démarche de manière très audacieuse à Abbadia en faisant se rencontrer la quadrichromie élémentaire de Pompéi, basée sur le noir, le blanc, l'ocre et le rouge, et les couleurs primaires et nuances fondamentales médiévales, que sont le rouge, le jaune, le bleu, le noir et le blanc, ainsi que les préceptes polychromes islamiques²⁰⁷⁷. La gamme chromatique utilisée à Abbadia, dans son principe fondamental, apparaît comme un résumé des conceptions de Viollet-le-Duc et de Duthoit. Pourtant, cette polychromie, majoritairement médiévalisante, ne fut pas systématique dans leurs commandes civiles, contingentées par la volonté de leurs commanditaires, ou publiques, car impliquant des coûts importants. L'utilisation des couleurs demeure plus fréquente dans les édifices religieux qu'ils restaurèrent ou créèrent parce qu'elle procédait des codes esthétiques du Moyen Age que Viollet-le-Duc, longtemps sur le devant de la scène diocésaine, mettait en exergue. Son maniement et la vivacité de ses couleurs sont très reconnaissables à Pierrefonds, Pupetières, la Flachère et Abbadia, pour les édifices civils, ainsi que, par exemple, dans les chapelles de Notre-Dame de Paris, à la cathédrale Saint-Michel de Carcassonne (Fig.221), à l'église Saint-Sernin de Toulouse ou à la cathédrale d'Amiens, pour le domaine religieux. Quant à Duthoit, on sait que la polychromie faisait partie intégrante de sa formation. Son éducation viollet-le-ducienne est à cet égard particulièrement éloquente à Abbadia et Roquetaillade, les décors de ses autres chantiers civils majoritairement classiques étant méconnus. Néanmoins, il appliqua ces théories en la matière dans ses commandes diocésaines, telles que la chapelle

²⁰⁷³ Il déclara notamment que « form without colour is like a body without soul » (La forme sans la couleur est comme un corps sans âme) (JONES O., *An attempt to define the principles which regulate the employment of color in Decorative Arts*, 1852). Il était considéré comme « the most powerful apostle for colour » (le plus puissant apôtre de la couleur) par la revue *The Builder* en 1874. Jones réalisa la décoration du Crystal Palace pour l'Exposition universelle de 1851 et de nombreux décors dont seulement deux sont encore relativement intacts (la maison Morrisson à Londres et Christ Church à Streatham Hill). Son usage de la polychromie concernait aussi bien les décors académiques que d'inspiration islamique.

²⁰⁷⁴ VAN ZANTEN D., 1982, p.196-215.

²⁰⁷⁵ VAN ZANTEN D., 1982, p.196-215.

²⁰⁷⁶ JONES O., 1852 ; *Polychromatic ornament of Italy*, 1845. Le temple polychrome de Jones était destiné à abriter la Vénus teintée, sculpture appartenant au commanditaire de la maison (GAGE J., 2008, p.20-21).

²⁰⁷⁷ Enoncés par Parvillée et Bourgoïn sous l'égide de Viollet-le-Duc (PARVILLEE L., 1874 ; BOURGOIN J., 1867).

du collège jésuite Saint-Clément à Metz et la basilique Notre-Dame-de-Brebières²⁰⁷⁸. De plus, après une longue période de controverses, la polychromie décorative avait atteint dans les années 1860 le statut de mode dans le domaine de l'architecture, qu'il s'agisse de l'école académique ou néogothique²⁰⁷⁹. Sur le plan de la pratique, nombre d'architectes issus des écoles viollet-le-ducienne et rationaliste s'y livrèrent, démontrant ainsi l'efficacité et l'impact de cette vision nouvelle de la décoration. Ce fut le cas d'Ouradou dans sa restauration des Hospices de Beaune, ou de Boeswillwald notamment à la cathédrale Sainte-Marie ou à l'église Saint-André de Bayonne. L'aspect général de la chapelle d'Abbadia n'est, de plus, pas sans rappeler les décors de la chapelle désacralisée du musée de Picardie réalisés par Puvis de Chavannes et, destination laïque exceptée, la chapelle et la salle des Etats Généraux du château de Blois restaurée plus tard par Duban²⁰⁸⁰. A l'échelle internationale, les idées coloristes plus ou moins influencées par Viollet-le-Duc connurent un important retentissement, ainsi que le démontrent la restauration du château de Cardiff par Burges, la publication de *The Glossary of Ecclesiastical Ornament and Costume* par Pugin en 1844²⁰⁸¹ ou la construction des châteaux de Louis II de Bavière. Toutefois, ces théories influant sur la perception artistique de l'Europe entière, nombre d'architectes édifièrent et décorèrent des bâtiments en s'inspirant moins des procédés chromatiques du Moyen Age que de l'Antiquité. Tel était le cas du cirque d'Hiver d'Hittorff, du temple polychrome de la maison Gibson par Jones, de la Maison pompéienne de Normand, des façades du musée Thorvaldsen à Copenhague par Bindesboll. Enfin, la polychromie était également au cœur de l'architecture arabe que l'on redécouvrait, ce qui explique sa présence dans les constructions orientalistes telles que la maison de Pierre Loti à Rochefort ou le spectaculaire Royal Pavilion de Brighton édifié par Nash. Mieux encore que son adaptabilité à la structure gothique, la polychromie de Duthoit, avec sa diversité de sources géographiques, est un élément essentiel dans la quête de style du XIXe siècle.

En ce qui concerne le modelé des sujets figuratifs ou ornementaux d'Abbadia, il faisait l'objet d'un traitement équivalent à celui des enluminures, comme le recommandait Viollet-le-Duc²⁰⁸². Celui-ci préconisa une méthodologie similaire à celle des maîtres d'œuvre médiévaux. C'est pourquoi l'ornementation d'Abbadia comporte des analogies aussi bien avec l'architecture que les manuscrits médiévaux, particulièrement du XIIIe siècle. Le vocabulaire ornemental, fondé sur les rinceaux et l'enchevêtrement de courbes végétales,

²⁰⁷⁸ Ministère de la Culture, *Base Mérimée*, notice n° PA80000002, 1999, réf. du 5 mai 2012 ; Ministère de la Culture, *Base Mérimée*, notice n°IA57002096, 1993, réf. du 5 mai 2012.

²⁰⁷⁹ MIGNOT C., 1983. Le classicisme retrouvé et la querelle de la polychromie antique, p.80-86.

²⁰⁸⁰ FOUCAULT B. (dir.), *Félix Duban, les couleurs de l'architecte (1798-1870)*, actes de colloque, Maisonneuve & Larose, Paris, 2001, p.70. une partie de la restauration de la chapelle a été supprimée au XXe siècle, dont les peintures murales de la nef qui représentait un appareillage fictif.

²⁰⁸¹ WAINWRIGHT C., « Le Gothic Revival en Grande-Bretagne » in BASCOU M., GIRVEAU B., *Gothic Revival. Architecture et arts décoratifs de l'Angleterre victorienne*, RMN, Paris, 1999, p.8-43.

²⁰⁸² « Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.62.

décorant manuscrits et édifices, est caractéristique des décors viollet-le-ducien. Ce thème est particulièrement lisible dans la constitution des frises décoratives d'Abbadia parce qu'elles évoquent les bordures richement décorées et les lettrines des manuscrits autant que les frises de tailloirs et de linteaux médiévaux. Les frises de dragons et de rinceaux du chœur de la chapelle évoquent effectivement l'iconographie celtique du Haut Moyen Age, notamment les encadrements ornés du *Livre de Kells* ou de l'Evangélaire de Lindisfarne²⁰⁸³ autant que les frises sculptées d'Aulnay-de-Saintonge ou de la cathédrale de Strasbourg. Les rinceaux développés à profusion dans la chambre de la Tour (Fig.209) ainsi que dans les diverses frises ininterrompues de la chapelle ou des plafonds ne sont pas sans rappeler les courbes des enluminures imaginées dans le manuscrit *Vie et miracles de saint Amand* datant du XIIe siècle (Fig.222)²⁰⁸⁴, et surtout, en première ligne, les dessins d'ornements de Villard de Honnecourt, qui inspira ouvertement Viollet-le-Duc. Comme l'architecte de Pierrefonds le fit dans la chambre de l'Impératrice ou la salle des Preuses, Duthoit n'hésita pas à conjuguer ces éléments avec une emphase certaine, particulièrement dans la chambre de la Tour, outre-passant les déploiements de ses modèles architecturaux et décoratifs du Moyen Age et exprimant ainsi un art de son temps. Sans autant de grandiloquence, ces rinceaux sont présents dans la plupart des compositions ornementales de Duthoit et de Viollet-le-Duc, que ce soit à Roquetaillade, Pupetières, Pierrefonds, la Flachère ou les projets du train impérial.

En ce qui concerne l'aspect formel des scènes figuratives, l'artiste ne cherchait pas à produire une illusion du réel mais à adapter son sujet aux propriétés de la peinture aussi bien livresque que monumentale. En effet, une imitation du réel, particulièrement pour la perspective, était estimée incompatible avec les propriétés de la peinture dans la mesure où elle n'était appréciable que d'un seul point d'observation. Pour Viollet-le-Duc et les Anciens, il fallait, en revanche, que la décoration soit ressentie en chaque endroit de l'espace, ce qui demandait une certaine forme d'ubiquité. Cela explique l'absence quasi-totale de perspective au sein des scènes éthiopiennes et des représentations de saint Antoine l'Ermite et de saint Paul de Thèbes dans la chapelle (Fig.223), qui possèdent bien des similitudes formelles avec les dessins de Villard de Honnecourt ou certains manuscrits tels que le *Tristan* de Gottfried de Strasbourg du XIIIe siècle (Fig.225)²⁰⁸⁵. Ces représentations partagent entre elles une faible perspective malgré quelques éléments architecturaux ou géographiques, des rehaussements de contour valorisant les aplats de couleurs. Le lien avec les manuscrits est d'autant plus

²⁰⁸³ GOMBRICH E.-H., 2008. Le creuset de l'art occidental. L'Europe du VIe au XIe siècle, p.157-169. L'Evangélaire de Lindisfarne date de l'an 798 tandis que le Livre de Kells date de l'an 820.

²⁰⁸⁴ *Vita e miracula s. Amandi*, milieu du XIIe siècle, ms 501, f.10, Bibliothèque municipale de Valenciennes ; Ministère de la culture, *Base Enluminures*, cote Valenciennes – BM – ms 501, s.d., réf. du 28 mai 2012.

²⁰⁸⁵ Plusieurs illustrations présentent des similitudes formelles avec les scènes de Duthoit et les enseignements de Viollet-le-Duc. Voir par exemple « Tristan déguisé en fou quitte Iseult endormie ; Tristan frappe le roi Marc dans sa fuite et rencontre Pleherin ; Tristan tue Pleherin et s'enfuit en bateau » : GOTTFRIED DE STRASBOURG, *Tristan*, vers 1240, ms HS LS HM 900, f.104r, Staatsbibliothek zu Berlin ; consulté sur Ministère de la Culture, *Agence photographique de la RMN*, cliché n°05-530770, réf. du 28 mai 2012.

établi que les scènes éthiopiennes d'Abbadia sont complétées par des inscriptions visant à leur identification, comme pour les illustrations des manuscrits narratifs²⁰⁸⁶. En dépit d'une technique moins élaborée et plus naïve que les arts du Bas Moyen Age et des temps modernes, on observe néanmoins dans les enluminures médiévales, les carnets de Villard de Honnecourt (Fig.227)²⁰⁸⁷ comme dans les scènes figurées d'Abbadia une recherche de réalisme. Celle-ci s'exprime à travers le naturel des postures et l'accumulation de détails, aussi prosaïques soient-ils²⁰⁸⁸ : l'une des femmes éthiopiennes est à quatre pattes en train de trier le grain, un esclave évadé se précipite en courant dans l'enceinte sacrée de l'église, les prêtres éthiopiens sont figés dans leurs danses processionnelles, le cheval d'un guerrier se cabre avant son départ au combat (Fig.226)²⁰⁸⁹ ; saint Antoine croule sous le poids de saint Paul trépassé qu'il s'apprête à inhumer (Fig.223). Ce style associant faible perspective et réalisme interprétatif trouve effectivement ses racines dans l'art médiéval. Il évoque également le savoir-faire byzantin qui influença partiellement les artistes des XIIe et XIIIe siècles²⁰⁹⁰. Malgré les pléthoriques restaurations du XIXe siècle, il subsiste quelques monuments ou fragments de fresques attestant de ce savoir-faire médiéval, qu'elle qu'en soit l'influence régionale ou le prestige dont les plus célèbres sont les fresques de l'abbaye de Saint-Savin.

Cette méthode formelle n'était en revanche pas systématique dans les décors du XIXe siècle. Si la polychromie en constituait une donnée essentielle, les peintres muralistes ne se réclamaient pas des théories chromatiques viollet-le-ducienne et se plaisaient à perpétuer les enseignements académiques qui, notamment par le biais de la perspective et du modelé, consistaient à composer des tableaux autonomes de l'architecture. En ce sens, il n'est pas étonnant que nombre de décors fût réalisé par de grands peintres dont l'approche différerait nécessairement des préoccupations de l'architecte rationaliste et dont les œuvres traduisaient, au premier abord, davantage de complexité. C'était le cas d'Hippolyte Flandrin, brillant élève d'Ingres, qui réalisa les décors de l'église Saint-Germain-des-Prés et dont le rédacteur des *Entretiens* dénonça implicitement la méthode académiste dans son dictionnaire. Si la théorie de saints que Flandrin imagina pour la nef de l'église Saint-Vincent-de-Paul à Paris partage avec les décors de Viollet-le-Duc l'absence quasi-totale de perspective, le traitement des couleurs et du modelé des personnages se réfère clairement aux enseignements académistes. Il faut dire que son maître lui avait ouvert la voie avec, notamment, *Le Serment de Louis XIII* pour la cathédrale de Montauban. Même Delacroix,

²⁰⁸⁶ C'est le cas de l'exemple précité du manuscrit de Gottfried de Strasbourg.

²⁰⁸⁷ Certaines pages de ses carnets représentent par exemple des études sur la danse, la lutte ou un Christ tombé à terre (Carnets de dessins de Villard de Honnecourt, ms Français 19093, f.1v-14v-17, BnF).

²⁰⁸⁸ « Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.72-74.

²⁰⁸⁹ Duthoit prit en outre de nombreuses notes pour l'élaboration des scènes éthiopiennes (carnet marron, sans titre, f.5v-6-10v-79v-80, 63 à 67, fonds Duthoit, MP). Sa démarche iconographique sera traitée dans III.A.1.

²⁰⁹⁰ « Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.72-74.

pourtant acteur majeur s'il en est de la première révolution picturale du XIX^e siècle, conçu des décors sans véritable rapport avec l'architecture, comme à la chapelle des Saints-Anges de Saint-Sulpice. Par ailleurs, quoique la méthode décorative Viollet-le-Ducienne s'oppose aux pratiques du mouvement néoclassique, elle demeurait relativement répandue dans les sanctuaires car l'architecte-restaurateur de Pierrefonds domina longtemps l'architecture religieuse de par sa fonction d'inspecteur des édifices diocésains. Ses disciples mirent en pratique ses théories ornementales, comme le fit Boeswillwald dans les somptueux décors de l'église Saint-Martin de Pau ou de la chapelle impériale de Biarritz. Il n'en est pas de même dans le domaine civil où, en France, la suprématie académique régnait. De fait, beaucoup plus rares sont les décors obéissant à son système de pensée. D'ailleurs, au sein même des commandes civiles de Viollet-le-Duc ou de Duthoit, ce type de décor est occasionnel, ce qui démontre bien l'influence des commanditaires dans ce parti pris artistique. Seuls Pierrefonds et Roquetaillade présentent des décors d'envergure obéissant à la théorie Viollet-le-Ducienne de la polychromie. Chez les Mauvezin, on retrouve la technique des scènes figurées d'Abbadia dans la chapelle et sur les cheminées des chambres Rose et Verte. Quant au projet non exécuté de frise de la salle synodale (Fig.228), il relevait des mêmes principes mais s'apparentait davantage à la frise de la chambre de l'Empereur de Pierrefonds qui fut, semble-t-il, copiée à la Flachère. En revanche, le décor de la salle à manger mettant en scène des oiseaux répond davantage à l'intérêt naissant pour le japonisme, en dépit de ses rinceaux Viollet-le-Duciens (Fig.229). Quoi qu'il en soit, aucun des chantiers conduits par Viollet-le-Duc et Duthoit ne firent appel à une iconographie orientaliste similaire à celle d'Abbadia.

L'association du décor mural et du vitrail s'inscrit également dans la réflexion ornementale et l'usage de la couleur. Pour une plus grande cohérence artistique, les baies du château d'Abbadia étaient ornées de vitraux plus ou moins ouvragés. Mais la diffusion de leur lumière colorée était susceptible de contrarier la perception des teintes des décors. Cela explique pourquoi l'architecte procéda, comme dans les églises médiévales, à des choix de couleurs tranchées qui conserveraient leur intensité malgré la lumière et grâce à leur support d'enduit²⁰⁹¹. Pour harmoniser vitraux et décors, Viollet-le-Duc encourageait la présence d'une riche ornementation dans les ébrasements de fenêtres²⁰⁹². A Abbadia, Duthoit respecta cette règle à la fois dans les ailes de dévotion, de réception et d'étude (Fig.230), même lorsque les ébrasements étaient dissimulés par des rideaux.

L'ensemble de l'habitation est majoritairement doté de vitraux gothiques à motifs géométriques identiques à ceux de Pierrefonds (Fig.231-232) et inspirés de ceux de l'Hôtel

²⁰⁹¹ « Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.76.

²⁰⁹² « Peinture » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t7, p.102.

de Cluny, élaborés par Duthoit selon les indications de d'Abbadie²⁰⁹³. Par ailleurs, on recense quatre ensembles de verrières plus complexes situées dans la chapelle, la salle à manger, le fumoir et le vestibule. Ce dernier est éclairé par un vitrail en grisaille à motifs floraux ornant la porte du balcon du porche et surtout par une verrière héraldique tripartite ornant la grande baie en ogives (Fig.233)²⁰⁹⁴, sujets conformes à une habitation privée. La baie du milieu de la salle à manger est surmontée par une petite verrière également à motif héraldique, dont la localisation fut suggérée par Virginie²⁰⁹⁵. Détruit par les explosions de la Seconde Guerre Mondiale, celui du fumoir était particulièrement original. Il présentait un décor polychrome oriental constitué de tessons colorés enchâssés dans une structure en plâtre (Fig.234-235)²⁰⁹⁶. Son décor se composait d'arabesques et de fleurs visiblement inspirés du même modèle persan que le décor de la cheminée de la chambre d'Ethiopie. Duthoit imagina ainsi un véritable « shemseyat » ou « chemsah » (Annexe 1) - selon le terme employé par Prisse d'Avennes²⁰⁹⁷ –, technique inventée durant les XIIe et XIIIe siècles et récurrente dans l'art islamique des périodes mamelouk et ottomane²⁰⁹⁸. Malgré la présence du plâtre, ces baies décoratives étaient destinées à laisser passer la lumière et sa localisation se voulait en harmonie avec le style du fumoir. Quant à la chapelle, hormis les vitraux à entrelacs géométriques de la nef (Fig.237), elle est ornée de trois verrières représentant saint Thomas d'Aquin, le Christ aux Outrages et saint Augustin d'Hippone (Fig.236). En outre, la chambre d'Ethiopie fut dotée d'un vitrail peu commun, un pare-feu en ogive trilobé figurant le *Jugement de Salomon* et semblant emprunté à la partie supérieure d'un vitrail d'église gothique (Fig.238). Si les carnets de Duthoit confirment sa paternité pour les motifs héraldiques du vestibule, il est possible qu'il ait délégué la conception de leur cadre ainsi que les vitraux de la chapelle à leur maître-verrier. Il n'existe, en revanche, à ce jour aucune indication concernant l'auteur du pare-feu et du vitrail en plâtre. A l'instar des réalisations gothiques du XIIIe siècle, les verrières du vestibule, de la chapelle et du pare-feu jouissent d'une grande richesse polychrome, accentuée par les jeux de cloisonnement et la grisaille de certains arrières-plans. Comme on le constate fréquemment à l'époque, les modelés des personnages, des entrelacs

²⁰⁹³ En 1867, d'Abbadie indiqua à Duthoit « préférer les formes » des vitraux de Cluny - mais le site auquel il les comparait n'est pas mentionné – à deux reprises au cours de leur conception (N346 ; N351).

²⁰⁹⁴ Duthoit annota et schématisa les armoiries figurées sur le vitrail dans son carnet vers 1870 (Carnet marron, sans titre, f.2-30v ; carnet « Montataire Lucheux », envers, fonds Duthoit, MP). En 1868, il échangea également à ce sujet avec les d'Abbadie qui se préoccupaient notamment de la suffisance de la largeur des baies de la salle à manger (Lettre de Duthoit, 7 oct. 1868, n°84, CCC ; Lettre de Virginie, s.d. [1868], n°23, CCC ; O64).

²⁰⁹⁵ Virginie proposa de le placer sur la baie du milieu car « l'exposition au levant ne donnant ni eau ni vent pourrait le permettre (Lettre de Virginie, s.d. [1868], n°23, CCC).

²⁰⁹⁶ Le rapport d'après-guerre notait la destruction de ce vitrail exceptionnel : « A la fenêtre de cette pièce, il existait un vitrail oriental avec verres de couleurs, enchassés dans un dessin de plâtre peint, très riche et d'un travail extrêmement délicat. C'était une œuvre fort belle et de grande valeur. Les explosions successives dont le château a souffert l'ont réduit en miettes » (Etat des dommages consécutifs à l'occupation allemande, p.15, doc. Abbadia).

²⁰⁹⁷ Prisse d'Avennes présenta ainsi en chromolithographie deux chemsiyah provenant des mosquées Gama el-Achrafieh et Gama el-Seydeh zeynab au Caire : PRISSE d'AVENNES E., *L'art arabe d'après les monuments du Kaire depuis le VIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, Lemercier et Cie, Paris, 1877.

²⁰⁹⁸ Ces vitraux pouvaient également être constitués de stuc en lieu et place du plâtre (Biblioteca Alexandrina, Antiquities museum, *Collection highlights*, n°1005, s.d., réf. du 20 juin 2012. URL : <http://antiquities.bibalex.org/Collection/Detail.aspx?lang=en&a=1005>)

géométriques et des dais architecturaux offrent une incontestable parenté avec les vitraux gothiques du XIII^e siècle qui servirent de référence aux maîtres-verriers restaurateurs²⁰⁹⁹. Par exemple, les vitraux aux formes quadrilobées et végétales d'Abbadia présentent des analogies certaines avec ceux de l'abbaye de Gercy conservés au musée de Cluny (Fig.239), ceux, réalisés sous la direction de Viollet-le-Duc, de la salle capitulaire de Notre-Dame de Paris ou à la nef de la cathédrale d'Amiens. Quant aux verrières historiées de la chapelle, leur style correspond à certains vitraux de la cathédrale parisienne, tels que le diptyque de saint Maurice et saint Georges, et surtout les verrières de la Sainte-Chapelle de Paris (Fig.241). Les vitraux de la chapelle d'Abbadia sont par conséquent pleinement représentatifs de l'art religieux officiel du XIX^e siècle. Le style du pare-feu se réfère également à la Sainte-Chapelle, mais aux vitraux emblématiques et profusionnels de sa chapelle haute. Quant aux verrières du vestibule, leur iconographie héraldique s'inspire de celle de l'architecture civile médiévale, comme Viollet-le-Duc l'avait observé à l'Hôtel Jacques-Cœur de Bourges²¹⁰⁰. Duthoit utilisa le même type de motif pour la verrière du vestibule de Roquetaillade (Fig.240), à l'instar de la Flachère. Pierre Loti en fit installer dans sa salle gothique et son salon Renaissance à Rochefort. Enfin, le vitrail en plâtre du fumoir relevait d'une étude érudite de l'Orient. On trouve une paire de verrières de ce type dans la mosquée reconstituée de la maison de Pierre Loti à Rochefort (Fig.242), au palais de Topkapi, au Metropolitan Museum ou encore dans l'ouvrage de Prisse d'Avennes (Fig.243). En somme, les vitraux de la chapelle d'Abbadia s'avèrent conventionnels tandis que ceux du vestibule reflètent un usage archaïsant. Seul le vitrail en plâtre du fumoir témoigne en définitive d'une grande originalité.

- **Le métissage ornemental proposé par Duthoit**

Duthoit inscrivit la décoration d'Abbadia dans les principes de l'ornementation gothique du XIII^e siècle, procédant d'un mode de pensée réfléchi et créatif ne laissant *a priori* aucune place à la spontanéité. Au sein de cette trame, il ne se contenta pas de références médiévales occidentales puisqu'il avait pour mission d'intégrer des sujets venus d'Orient et multiplia ainsi les renvois extraeuropéens et même antiques. Ce métissage artistique raisonné est à la mesure de la rationalité constructive et s'oppose à la vogue éclectique jugée irrationnelle par Viollet-le-Duc. En d'autres termes, les éléments orientaux ne sont pas juxtaposés aléatoirement ou intuitivement mais bien agencés à l'intérieur d'un cadre de sorte de respecter le principe d'unité architecturale. D'abord, Duthoit exprima certains motifs orientaux par le biais des procédés gothiques, notamment par la polychromie et le modelé. Le décor de la chambre d'Ethiopie et les fonds des niches du salon arabe sont inspirés de compositions florales indo-persanes, tout en relevant d'un style gothique viollet-le-ducien. Les

²⁰⁹⁹ FINANCE L. (de), *Un patrimoine de lumière*, Monum/Editions du Patrimoine, Paris, 2003, p.61-64.

²¹⁰⁰ « Maison » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1854-1868, t6, p.280.

sources de ces bouquets se trouvent en effet dans les recueils d'ornement d'Owen Jones - à la catégorie indienne - ainsi que dans les peintures murales de Notre-Dame de Paris, par exemple à la chapelle saint François-Xavier²¹⁰¹. Pour les besoins de l'unité décorative, Duthoit copia les fleurs de la tapisserie de la chambre afin de composer le bouquet et les ornements des poutres et corniches du plafond (Fig.244). Dans la chambre de Jérusalem, la cheminée (Fig.245) figure un pèlerinage vers la Ville Sainte encadré d'une frise de passiflores, de coquilles et de feuilles de vigne tandis que les parois des murs arborent les attributs du pèlerin et les mêmes motifs végétaux. De plus, non seulement les personnages et les paysages de la cheminée sont logiquement orientaux, mais encore la carte de Jérusalem se réfère-t-elle aux cartes de pèlerinage du monde islamique et de la fin du Moyen Age occidental dont Duthoit possédait des copies (Fig.246)²¹⁰².

Quant à la chapelle, le diptyque figurant la rencontre de saint Antoine l'Ermite et saint Paul de Thèbes fut choisi pour son évocation de l'Egypte chrétienne. Il rappelle clairement l'art copte qui utilisait ce sujet très fréquemment (Fig.247)²¹⁰³. Pourtant ce thème fut aussi représenté, toujours sous forme de mise en abyme et comme une suggestion de l'Orient, dans le manuscrit médiéval *Secrets de l'Histoire naturelle* au XVe siècle²¹⁰⁴. Par ailleurs, si d'Abbadie connaissait le répertoire iconographique copte, Duthoit se référa très certainement au tableau de Velázquez, *Saint Antoine l'abbé et Saint Paul premier ermite*, comme en témoignent l'organisation des scènes, le choix des détails et la correspondance avec le récit de Jacques de Voragine dans la *Légende dorée* (Fig.248)²¹⁰⁵. L'exemple le plus éloquent de l'adaptabilité des principes décoratifs médiévaux demeure cependant dans les scènes éthiopiennes et même dans le reste du décor du vestibule (Fig.249). Ici Duthoit figura un thème oriental contemporain dont l'ensemble des sujets – éducation, religion, environnement, coutumes juridiques et sociales - correspond à la définition actuelle de l'ethnographie et participe du mouvement du réalisme ethnographique observé chez les peintres voyageurs tels que Delacroix ou Chassériau²¹⁰⁶. Ce type de scène de la vie quotidienne, exempte du fantasme

²¹⁰¹ VIOLLET-LE-DUC E.-E., OURADOU M., 1870, pl.X ; JONES O., *Grammar of ornaments*, Quaritch, Londres, 1856. Malgré ses motifs indiens, ce textile provient de fabriques perses, d'où leur qualification « indo-persane ».

²¹⁰² Carte de Jérusalem et « la sainte cité du royaume de Jérusalem iadiz métropolitaine du royaume des luifz & maintenant colonie du Turc », Dossier gravures lithographies, fonds Duthoit, MP.

²¹⁰³ Par exemple, par comparaison avec l'icône du Caire (*Icon with St. Anthony visiting St. Paul of Thebes*, 1777, Monastère de Mercure (Abu Sayfayn), n°3418, musée Copte du Caire), les mêmes détails sont représentés : outre les deux saints, se trouvent le corbeau et le pain, les habits de bure pour saint Antoine et de palme tressée pour saint Paul, les deux lions et la fosse évoquant l'inhumation de saint Paul par saint Antoine.

²¹⁰⁴ Les *Secrets de l'Histoire naturelle* est un bestiaire qui répertorie les créatures du monde, comme il en existait beaucoup au Moyen Age. Il propose une vision du monde oriental, notamment de la Thébaidé et de l'Éthiopie, très fantasmagique conformément aux croyances de l'époque. Semblant un prétexte pour présenter le bestiaire fabuleux attribué à ces territoires, l'enluminure de saint Antoine figure saint Paul et le corbeau porteur de pain en arrière-plan (TESTARD R., *Secrets de l'Histoire naturelle*, f.16v, vers 1480-1485, Cognac, ms Français 22971, BnF).

²¹⁰⁵ VORAGINE J. (de), *La Légende dorée*, coll. Sagesses, Seuil, Paris, 1998. Réalisé vers 1634, le tableau de Velázquez conservé au Prado associe plusieurs scènes. Au premier plan, les deux ermites se partagent le pain livré par le corbeau. En arrière-plan, saint Antoine procède à l'inhumation de saint Paul à l'aide de ses deux lions.

²¹⁰⁶ PELTRE C., *Orientalisme*, Terrail, Paris, 2004. Ce sujet sera développé dans III.A.1.

que suscita l'Éthiopie durant des siècles, obéit au même style que les peintures figuratives de Notre-Dame de Paris, comme celles des chapelles Saint-Martin et Saint-Ferdinand (Fig.250)²¹⁰⁷. En outre, ce procédé de la frise figurée narrative n'est pas isolé dans l'œuvre de Viollet-le-Duc puisqu'il l'exploita dans ses compositions de la chambre de l'Empereur à Pierrefonds ou à la Flachère et dans son projet pour la salle synodale de Roquetaillade²¹⁰⁸. En dépit de similitudes certaines avec la décoration médiévale, ce principe de frise résulte surtout de l'étude des décors pompéiens qui connut une nouvelle approche, notamment à l'initiative de Labrousse, au début du XIXe siècle²¹⁰⁹. La localisation de ces décors à Pierrefonds, Roquetaillade et la Flachère évoque en effet la disposition de l'ornementation des demeures pompéiennes remise au goût du jour par Duban ou Labrousse. Pourtant ce principe de frise se distingue à Abbadia, la référence antique s'y exprimant de manière plus emphatique que dans les autres réalisations viollet-le-ducienne où elle n'est constituée que par le seul registre de la frise. Malgré quelques similitudes avec les décors contant la vie d'un chevalier à Pierrefonds et à la Flachère et illustrant un banquet du pape Clément V à Roquetaillade, les scènes éthiopiennes furent composées en un sens comme des tableaux participant d'un grand ensemble qui, en réalité, doit moins au XIIIe siècle qu'au style pompéien contrairement à ses analogues. On retrouve en effet à Abbadia des compositions aux soubassements noirs, avec des aplats rectangles rouge pompéien et des scènes figurées centrées. Duthoit orna, de surcroît, les ébrasements des baies du vestibule de frises de grecques, motifs récurrents que l'on retrouve dans l'art des cathédrales. Avec l'inspiration et l'iconographie à la fois orientale et antique, il démontrait les points communs unissant une partie des sources de l'académisme et les peintures gothiques, à savoir le rationalisme et la polychromie. Les décors ayant partiellement inspiré le vestibule d'Abbadia furent en effet observés par les pensionnaires de l'Académie de France à Rome, comme le démontrent les études de Labrousse, Duban ou Hittorff (Fig.251), qui n'étaient pas toujours acquis à la cause néogothique²¹¹⁰. Relevant généralement du mode de pensée académique, ils furent reproduits dans la salle du Conservatoire national supérieur d'art dramatique, dans la Maison Pompéienne du prince impérial (Fig.252) ou dans la cour du Mûrier à l'Ecole des Beaux-Arts (Fig.253). Plus que sur la logique des styles, la démarche de Duthoit se fondait sur le raisonnement, en concrétisant la volonté de renouveau artistique nationaliste de Viollet-le-Duc. Elle ne se cantonnait pas nécessairement aux références médiévales, mais s'étendait à tout mouvement répondant aux préoccupations du rationalisme constructif.

²¹⁰⁷ VIOLLET-LE-DUC E.-E., OURADOU M., 1870, pl.XXX-XXXII.

²¹⁰⁸ GARDELLES J., LASSERRE J.-C., MARQUETTE J.-B., 1981, p.77-116. Cependant, des doutes ont été émis concernant l'auteur de l'esquisse de la salle synodale de Roquetaillade. Bien que la version officielle l'attribue à Viollet-le-Duc, l'hypothèse d'une intervention de Duthoit a donc été évoquée (FOUCART-BORVILLE J., 1984).

²¹⁰⁹ VAN ZANTEN D., 1982, p.196-215.

²¹¹⁰ VAN ZANTEN D., 1982, p.196-215.

L'architecte amiénois œuvra de même pour l'ensemble des décors d'Abbadia, quelle que soit leur influence géographique. Aussi les motifs byzantins de la nef de la chapelle sont-ils assimilés à la réflexion rationaliste. Les entrelacs floraux sur les poutres de la charpente, les ornements des arcatures ou les fonds jaune d'or sont manifestement empruntés au vocabulaire ornemental byzantin, parfois présent au Moyen Âge, tout en étant au service de la structure. Par exemple, la frise florale surmontant les draperies fictives de la nef (Fig.210) n'est pas sans évoquer les ornements du parecclésion de l'église de Chora en Turquie et celles des poutres se réfèrent à la cathédrale de Monreale en Sicile. Mais Viollet-le-Duc avait proposé le même motif pour la chapelle Saint-Ferdinand de Notre de Paris²¹¹¹. Par ailleurs, Duthoit modela des éléments de l'architecture islamique à des emprunts gothiques. En lieu et place de mosaïques, les coupoles du fumoir et du boudoir (Fig.254-255) sont ornées de décors peints inspirés respectivement de l'Espagne mauresque et de la mosquée de Sélim II à Edirne en Turquie (Fig.256). Le cadre imposé par les enseignements de Viollet-le-Duc constituait, malgré sa rigueur, un espace de liberté où l'architecte pouvait se permettre d'incorporer des motifs exogènes et, quoique plus rarement, des composantes orientales apparemment plus authentiques. La réflexion sur l'élaboration de ces décors vers 1870 démontre clairement le lien qu'il établissait entre rationalisme occidental et oriental alors qu'il connaissait encore peu l'art islamique²¹¹². Les parois du fumoir supportent ainsi des panneaux et des corniches de stuc dont les motifs mauresques sont empruntés à l'Alhambra de Grenade (Fig.257-258). La porte séparant le fumoir de la salle à manger fut peinte à la manière des arts mudéjars tels qu'ils s'expriment au palais de Pierre Ier aux Alcazars royaux de Séville. Les faïences murales d'inspiration persane (Fig.258) furent intégrées aux boiseries néogothiques dans le fumoir, de même que le vitrail en plâtre et la porte en faïence, composée de colonnettes et d'un arc outrepassé, sont insérés au décor par la baie et les lourdes portières du salon. Quant au boudoir, il se déclinait dans le style persan et vraisemblablement en textile turc²¹¹³. Malgré l'omniprésence du tissu mural, le salon arabe (Fig.259) mettait également en scène la vie orientale, à la manière des représentations orientalistes (Fig.260), mais toujours dans l'idée de l'adaptabilité aux propriétés spatiales. Le recours aux soieries dans les chambres de Virginie et d'Ethiopie répond au goût des « indiennes », né à la fin du XVIe siècle et qui était très répandu en ces temps orientalistes. Enfin, les portières originellement situées à l'entrée des galeries et des accès dépourvus de portes étaient constituées de tissus souvent persans apportant une touche orientale

²¹¹¹ VIOLLET-LE-DUC E.-E., OURADOU M., 1870, pl.XXXIV.

²¹¹² Hormis sa formation et ses relations avec Parvillée ou Bourgoïn, c'est ce que supposent certaines notes de ses carnets où il semble découvrir les usages et le vocabulaire architectural de l'art islamique : « Le kiblāh est le point de l'horizon vers lequel retourne le [fidèle] qui fait sa prière. Le mrāb [mirhab] est le [m.] qui précède le kiblāh. / Ces pendentifs sont composés de nombreux prismes de plâtre, mais [ill.]. latérales et qui ne contiennent que les sept figures qui pensent [ill.] réduites en plan à trois formes primaires. Ce sont le triangle rectangulaire, le rectangle et le triangle isocèle » (carnet « Puyraveau plan général Montalaire », f.56, fonds Duthoit, MP).

²¹¹³ Dans ses carnets, Duthoit nota à plusieurs reprises que le boudoir était de style persan ou turc. En dépit des nombreuses mesures, les carnets ne contiennent aucune représentation, même schématique, des parois du boudoir (carnet marron, sans titre, non inventorié, f.30-93 ; carnet « Montalaire Lucheux », f.2, fonds Duthoit, MP).

supplémentaire à la décoration (Fig.261)²¹¹⁴. Du point de vue stylistique, les références à l'Orient sont présentées à Abbadia de manière variée. S'il n'existe à notre connaissance aucun équivalent des scènes éthiopiennes dans des décors contemporains, une multitude de décors d'inspiration islamique émergèrent à partir des années 1860 et 1870, devenant un véritable phénomène de mode. Nombre de pièces orientales enrichissaient les demeures des élites, comme les salons du peintre Jean-Léon Gérôme, d'Ambroise Baudry ou de Pierre Loti²¹¹⁵. Mais leur traitement se distinguait généralement des réalisations de Duthoit en raison de leur indépendance, voire de leur incohérence, vis-à-vis du contexte architectural. Il reste que la dimension orientaliste est une caractéristique reconnue de l'œuvre de Duthoit tandis qu'elle est absente des chantiers de Viollet-le-Duc qui, toutefois, ne s'en désintéressait pas puisque, notamment, il rédigea les préfaces des ouvrages de Léon Parvillée et de Jules Bourgoïn (Annexe 2.23) sur les arts orientaux²¹¹⁶. A la lecture de ces dernières, on comprend mieux la démarche rationaliste de l'architecte amiénois dans ses réalisations orientalistes²¹¹⁷. Cette école de pensée considérait en effet que les arts arabes²¹¹⁸ avaient ceci de commun avec l'art médiéval – ou antique - d'obéir à une rigoureuse logique fondée sur le raisonnement²¹¹⁹. C'est pourquoi la spécificité des œuvres de Duthoit, s'affirmant graduellement après sa nomination en Algérie en 1872, consiste en ce mélange systématique d'éléments orientaux avec des sources esthétiques occidentales, si bien réussi qu'il est susceptible de conduire à une confusion de l'identification des influences artistiques et donc à l'expression d'un style nouveau caractérisé par son aspect composite et protéiforme. Abbadia ne constitue ainsi qu'une étape intermédiaire du parcours initiatique de Duthoit, au cours de laquelle l'Orient, quoique présent dans les décors, n'intervient pas encore dans sa dimension architectonique, ce qui est fondamental du point de vue rationaliste²¹²⁰. La demeure de d'Abbadie correspond par conséquent à un moment de sa vie où il avait vu de ses yeux la

²¹¹⁴ BEDAT I., 1999.

²¹¹⁵ PELTRE C., *Les arts de l'Islam, itinéraire d'une redécouverte*, Gallimard, Paris, 2004.

²¹¹⁶ PARVILLEE L., *Architecture et décoration turque au XVe siècle*, Morel, Paris, 1874 ; BOURGOIN J., *Les arts arabes*, Morel, Paris, 1867. En ce qui concerne Parvillée, cf. Infra, II.C.2.

²¹¹⁷ Viollet-le-Duc loua d'ailleurs l'expérience et la démarche de Duthoit, peut-être pour faire connaître les aptitudes de théoricien de son élève malgré son absence de publication, dans la préface d'*Architecture et décoration turque* : « M. Duthoit, pendant ses longs séjours en Algérie, a de même découvert les procédés usités par les artisans de cette contrée, procédés qui dérivent encore d'une application de la géométrie élémentaire » (VIOULET-LE-DUC E.-E., « préface » in PARVILLEE L., 1874, p.I-IV).

²¹¹⁸ Dans la préface de son ouvrage, Viollet-le-Duc considérait que les exemples de Parvillée ne relevaient pas de l'art turc mais bien arabe ou persan (VIOULET-LE-DUC E.-E., « préface » in PARVILLEE L., 1874, p.I-IV).

²¹¹⁹ Parvillée exposa dans son avant-propos les principes relatifs à l'emploi des couleurs et des formes géométriques dans l'art turc définissant des règles de voisinage chromatique résultant des connaissances de la géométrie. Par exemple, « chaque dessin exécuté avait son tracé établi par une suite de lignes déterminant un nombre de filets, de rinceaux, de fleurs ou d'ornements ; ces lignes formant l'armature de la composition étaient obtenues par des triangles enchevêtrés ou par un assemblage de polygones irréguliers ». Puis, évoquant « l'emploi raisonné des couleurs », il présente la règle : « Ainsi : le blanc sera troué ou cerné de noir, le rouge sera troué blanc, cerné noir, le bleu sera troué or, cerné noir, l'or cerné rouge. De là dérivent toutes les autres combinaisons [...] : 2. Rouge, jaune, bleu. 3. Jaune, vert, rouge. 4. Rouge, bleu, jaune, rouge. 5. Vert, rouge, blanc, jaune, bleu. 6. Violet, bleu, turquoise, or, rouge » (PARVILLEE L., 1874, p.13-16). Quant à Bourgoïn, il synthétisa le principe de l'art arabe par l'expression « géométrie esthétique » (BOURGOIN J., 1867. Introduction). Viollet-le-Duc fit la même démonstration dans son *De la décoration appliquée aux édifices*, Ballue, Paris, publié postmortem en 1880.

²¹²⁰ Cela est à la fois imputable à l'intérêt et la connaissance de l'architecte mais aussi à la prégnance de Viollet-le-Duc dans l'élaboration des plans et élévations d'Abbadia et aux désirs de son commanditaire.

Méditerranée orientale, où il avait étudié les monuments byzantins et ottomans, mais où il ne connaissait les éléments de l'art mauresque d'Espagne et du Maghreb qu'indirectement par le biais de témoignages oraux ou écrits. Cela explique la prégnance, au sein des composantes orientales d'Abbadia, d'éléments inspirés des décors persans, ottomans et byzantins, et le recours à des motifs emblématiques, pour ne pas dire aux clichés, empruntés à l'art mauresque, aussi réussis soient-ils. Le chantier de Roquetaillade illustre également à sa manière les évolutions de la pensée et de la créativité de Duthoit. L'habitation décorée à la fin des années 1860 porte bien moins l'empreinte orientale que la chapelle, restaurée une dizaine d'années plus tard, où l'Orient sicilien inspiré par la cathédrale de Messine apparaît au cœur de la structure architecturale avec la charpente apparente richement ornée (Fig.262)²¹²¹. Ce métissage des styles unifié par le principe d'interdépendance entre architecture et décoration émergera réellement dans l'œuvre de Duthoit après 1872 avec ses nombreux monuments funéraires²¹²². Surtout, il connaîtra son apothéose avec la construction de la basilique Notre-Dame-de-Brebières qui, résultant des études d'une vie entière, conjugue avec une élégance et une harmonie remarquables les structures architecturales et décoratives gothiques et arabes.

Un seul des disciples de Viollet-le-Duc sut marier les influences médiévales et orientales avec autant de fidélité au rationalisme. On ne saurait en effet évoquer ce métissage artistique sans mentionner l'œuvre d'Emile Boeswillwald, dont la chapelle impériale de Biarritz (Fig.263) ou l'église Saint-Martin de Pau représentent de singuliers exemples. Par ailleurs, Duthoit et Boeswillwald étaient bien plus influencés que leur maître par l'éclectisme de rigueur dans la seconde moitié du XIXe siècle. Bien que se distinguant l'un de l'autre par l'empirisme de leur pratique, ils démontraient ainsi appartenir à la nouvelle génération et ouvraient à leur manière la voie vers une forme d'universalisation, du moins de mondialisation, des sources architecturales et ornementales qui subsiste de nos jours encore. Au XIXe siècle, cette démarche engendra bien des formes d'architecture plus ou moins éclectique quoique les sources nationales n'aient pas toujours été celles du sacro-saint XIIIe siècle promu par l'école diocésaine. Ainsi en est-il des créations ou restaurations de Vaudoyer à la cathédrale de Marseille et d'Abadie à Saint-Front de Périgueux ou au Sacré-Cœur de Paris, qui, malgré leur style romano-byzantin, associèrent rationalisme archéologique, nationalisme et orientalisme²¹²³. L'alliance de l'Ici et de l'Ailleurs dans le corpus architectural religieux, surtout

²¹²¹ GARDELLES J., LASSERRE J.-C., MARQUETTE J.-B., 1981, p.77-116.

²¹²² BERGDOLL B., 1979, p.43.

²¹²³ NAYROLLES J., « Archéologie et rationalisme. Le rétablissement des superstructures dans les églises romanes au XIXe siècle » in *Revue de l'Art*, 1998, n°121, p.49-60 ; NAYROLLES J., « Un Rundbogenstil français ? » in FOUCART B., HAMON F. (dir.), *L'architecture religieuse au XIXe siècle*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p.13-33 ; LAROCHE C., « Les enjeux multiples de l'architecture religieuse du second XIXe siècle en France : un essai de litanies » in *In Situ revue des patrimoines*, n°11, 2009, réf. du 25 avril 2012. URL : <http://www.insitu.culture.fr/pdf/larochePR-1081.pdf> ; LAROCHE C., *Paul Abadie, architecte : 1812-1884*, Musée national des Monuments Français/Musée des Beaux-Arts d'Angoulême, Paris/Angoulême, 1988.

du lien entre roman et byzantin, se développa particulièrement à partir des années 1870, notamment suite au projet de Saint-Pierre-de-Chailot par Viollet-le-Duc inspiré de l'art roman. Mais là où Vaudoyer et Abadie offraient une vision mythique de l'Orient par le symbolisme de la coupole, Duthoit le subordonnait au contexte néogothique plus cohérent avec l'héritage occidental. Il se distingua en outre de ses confrères par sa capacité – et certainement ses opportunités – à étendre cette démarche à l'architecture civile. Le parti décoratif d'Abbadia est singulièrement différent des nombreuses demeures éclectiques où le décorateur se contentait d'aménager des pièces orientalistes sur un modèle « thématique », et sans quête de cohésion structurelle. Non moins riche en termes de décors, la maison de Pierre Loti à l'architecture traditionnelle rochefortaise illustre cette volonté de l'illusion, qui au demeurant correspond à la personnalité fantasque de l'écrivain-navigateur²¹²⁴. L'opéra de Garnier, qui interprétait la rigidité du rationalisme gothique comme classique, constitue l'exemple par excellence de cette architecture mue par la liberté totale de création et engendrant une juxtaposition potentiellement incohérente de références qui illustre une conception discontinue de l'histoire²¹²⁵. Toujours est-il que le métissage décoratif de Duthoit et de Boeswillwald, comme celui de Vaudoyer et d'Abadie ou même des architectes éclectiques, n'est ni plus ni moins que le résultat de la rencontre des civilisations, particulièrement de l'Orient et de l'Occident, comme à chaque fois qu'elle a eu lieu depuis des millénaires et qui pose la question de la circulation et de la transmission des modèles artistiques. L'approche orientaliste de Duthoit ou de Boeswillwald, si elle se distingue de l'éclectisme par son rationalisme, ne s'inscrit donc pas moins dans le parcours intemporel et intuitif de la curiosité humaine, des chocs de civilisation, de la connaissance de soi et de l'Etranger, dont l'évolution de l'art a continuellement été tributaire.

- **Le mobilier**

On ne saurait évoquer la décoration d'Abbadia sans traiter de son mobilier. Les dessins de Duthoit et les photographies de sorties d'atelier confirment, en plus de la correspondance, l'implication de l'architecte amiénois dans ce domaine²¹²⁶. Sans surprise, le processus créatif résulte des enseignements viollet-le-ducien, c'est-à-dire que le mobilier porte dans sa

²¹²⁴ VERCIER B., MELOT J.-P., SCAON G., *La maison de Pierre Loti à Rochefort*, Centre des Monuments Nationaux, Paris, 1999 ; GIRAUD HERAUD C., *Les salles orientales de la maison Pierre Loti à Rochefort*, mémoire de DEA d'Art et Archéologie islamiques, Université Paris IV-Sorbonne, 1996 ; LIOT T., *La maison de Pierre Loti à Rochefort (1850-1923)*, Mémoire de DEA d'Histoire de l'art contemporain, Université Paris IV-Sorbonne, 1997.

²¹²⁵ MIDDLETON R., WATKIN D., 1993, p.203-311 ; NAYROLLES J., 2006, p.13-33.

²¹²⁶ Le fonds Duthoit contient vingt-deux dessins de mobilier et d'accessoires ainsi que quatorze photographies disposées sur des planches (dossier Abbadia, fonds Duthoit, MP). En plus des projets graphiques, de nombreuses annotations et mesures se trouvent dans ses carnets concernant respectivement le buffet-dressoir de la salle à manger, la cheminée du grand salon, les hottes des cheminées des chambres espagnoles etc. (carnet marron, sans titre, f.3v-5-5v-11-12v-14, fonds Duthoit, MP). En outre, des dessins du retable, d'une hampe de torchère et des garnitures d'autel sont conservés à la médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine dans le fonds Poussielgue-Rusand (1996/084/0087, chemise 13, Méd. Arch. Pat.).

structure même les principes de l'architecture, d'une part, et participe de l'harmonie de l'édifice, d'autre part. Du point de vue rationaliste, les formes décoratives dépendaient toujours de la structure du meuble, de même que le matériau employé était sélectionné rationnellement en fonction de sa résistance ou de sa malléabilité²¹²⁷. Entre autres, Duthoit fit nettement émerger cette problématique dans l'élaboration des profils, que ce soit pour la cheminée de la salle à manger (Fig.264) ou le meuble de toilette de la chambre de la tour. Comme Viollet-le-Duc l'avait démontré au sujet des balustrades de Notre-Dame de Paris, l'architecte amiénois rompit la monotonie des lignes du dressoir de la salle à manger en y plaçant des joueurs de trompe inspirés des nombreux musiciens de l'œuvre de son mentor (Fig.265)²¹²⁸. De même, il agrémenta les armoires, buffets et secrétaires de couronnements visant à dissimuler et embellir les assemblages par des frises sculptées ajourées. Ou encore, les chimères et figures humaines des cheminées de la salle à manger et du salon ne doivent leur présence qu'à une nécessité constructive puisqu'elles épousent le volume des corbeaux soutenant la partie supérieure de l'élément mobilier.

Quant aux matériaux, il choisit généralement le chêne en raison de ses qualités esthétiques, pour les meubles en bois naturel du rez-de-chaussée et de la chambre de Virginie, et des essences moins précieuses et plus souples comme les bois fruitiers pour les meubles teintés des chambres d'invités à l'étage²¹²⁹. En revanche, Duthoit opta pour un singulier assemblage dans la bibliothèque, pièce nécessairement la plus pourvue en boiserie. Le mobilier y est constitué de châtaignier, probablement en raison de ses propriétés répulsives contre les insectes²¹³⁰. L'esthétique est ici complètement déterminée par l'assemblage des bibliothèques et du caractère amovible innovant de leurs tablettes. C'est également dans ce seul et unique lieu du château que Duthoit put utiliser le fer, faisant une démonstration éloquente des théories viollet-le-ducienne. La galerie supérieure (Fig.266) est subordonnée aux formes de la structure en fer forgé, conformément aux schémas des *Entretiens* (Fig.267)²¹³¹. Le fer et le bois, entièrement solidaires, composent à la fois un décor, une prouesse architecturale et un élément mobilier. A l'époque, l'alliance de ces deux matériaux tendait à se répandre dans les bibliothèques pourvues de galeries, comme à Chantilly et Pupetières (Fig.268). Mais son emploi à Abbadia se distingue par sa recherche fondamentale de structure aisément lisible par le biais des consoles de fer canalisant les poussées vers les parois. Cette approche de la conception du mobilier se retrouve à Roquetaillade, avec les étagères peintes ou la cheminée

²¹²⁷ L'architecte-théoricien résumait ainsi ce rationalisme constructif inhérent dans le mobilier médiéval : « Mais, ce qui caractérise le mobilier du Moyen Age, ce n'est pas tant sa richesse que le goût et la raison dans l'adoption des formes, la destination franchement accusée, la variété infinie et l'apparence de solidité, l'emploi vrai de la matière en raison de sa qualité » (« Mobilier des châteaux » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1858, vol.1, p.358-366).

²¹²⁸ Nombreux sont les projets de sculptures ornementales ou de statuaire représentant des musiciens dans l'œuvre de Viollet-le-Duc. Il y consacra même un chapitre entier de son *Dictionnaire du mobilier* : VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1871, t2. Quatrième partie. Instruments de musique, p.241-327.

²¹²⁹ VOINCHET B., 1999.

²¹³⁰ DELPECH V., 2012 (à paraître).

²¹³¹ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, t2, p.39-126-130 ; DELPECH V., 2012 (à paraître).

de la chambre Rose et ses visages sculptés (Fig.269), et à Pupetières, avec les jambages des cheminées en forme de colonnes, où chaque détail adopte une fonction structurelle.

Par ailleurs, s'agissant de meubler un édifice néo-médiéval, Duthoit prit naturellement le parti de composer des pièces de la même inspiration, au nom d'une unité du style s'opposant à l'éclectisme en vogue. Il prit principalement pour référence les styles gothiques rayonnant et flamboyant, en fonction du degré de complexité impliqué par la décoration et les désirs du commanditaire et en s'appuyant sur une planche du XIV^e siècle dans le *Dictionnaire du mobilier* (Fig.270)²¹³². Quant à la cheminée en pierre du salon, elle se réfère à une cheminée de l'Hôtel de Cluny, également représentatif du XIV^e siècle, avec ses jambages ornés de personnages et son manteau orné d'armoiries²¹³³. Le motif à « parchemins pliés », que l'on remarque sur le dressoir de la salle à manger, sur le lit et le buffet de la chambre d'Honneur, était particulièrement apprécié de Viollet-le-duc, comme l'indique sa récurrence dans ses illustrations du *Dictionnaire du mobilier* ou son utilisation à Pupetières et Pierrefonds. Mais, à Abbadia, Duthoit opta pour ce motif plutôt par défaut, car son exécution était moins coûteuse que les formes géométriques plus complexes prévues initialement²¹³⁴. D'autre part, se référant à la même période du gothique tardif, Duthoit imagina, tout comme à Roquetaillade, des ornements de serrures richement ouvragés pour le dressoir de la salle à manger, l'armoire de la chambre d'Honneur et le mobilier de la chambre de la Tour conférant au moindre élément fonctionnel une dimension esthétique²¹³⁵. D'ailleurs, hormis le lit se référant davantage au XIII^e siècle²¹³⁶, l'ensemble du mobilier de la chambre de la Tour s'inspire du style flamboyant de la fin du XV^e siècle, particulièrement la cheminée ornée d'une statuaire monumentale (Fig.209-289). Aucun des chantiers civils de Duthoit ou de Viollet-le-Duc ne développèrent à ce point cette période bien qu'elle soit présente dans la planche du XV^e siècle du *Dictionnaire du mobilier* (Fig.271). Dans sa réflexion mobilière, la principale référence de Viollet-le-Duc était la salle du trésor de l'église Saint-Germain l'Auxerrois à

²¹³² En effet, cette planche servit sans doute de modèle pour les cheminées de la salle à manger, des chambres de Jérusalem, d'Ethiopie et d'Honneur, pour le buffet-dressoir de la salle à manger et le lit à baldaquin de la chambre d'Honneur (VIOULET-LE-DUC E.-E., 1858, vol. I, pl.14). Cette période de référence est en outre confirmée par la déclaration d'assurance de d'Abbadie indiquant que son mobilier avait été exécuté « dans le goût du XIV^e siècle » (n°400, 11 juillet 1883, CCC). Les reliquaires du chœur, au sommet triangulaire et aux vantaux intérieurs dorés, sont inspirés du modèle ordinaire décrit dans le *Dictionnaire du mobilier*, exemple issu d'un manuscrit de la Bible du tournant du XIII^e au XIV^e siècle (« Armoire » in VIOULET-LE-DUC E.-E., 1858, vol.1, p.17-18). Le manuscrit en question provient du fonds Saint-Germain et était, déjà du temps de Viollet-le-Duc, conservé à la BnF : cote Latin 37(1), Latin 37(2) et Latin 37 (3). Le modèle de reliquaire se trouve dans la partie des Psaumes. Par ailleurs, le motif à parchemins pliés du dressoir de la salle à manger, du lit et du buffet de la chambre d'Honneur était très répandu durant le XV^e siècle où la sculpture des panneaux se complexifiait parallèlement aux formes du gothique tardif (« Armoire » in VIOULET-LE-DUC E.-E., 1858-1873, vol.1, p.14-18).

²¹³³ Lettre de Duthoit, 23 nov. 1867, n°77, CCC ; VIOULET-LE-DUC E.-E., 1858, vol.1, pl.14. Au vu de cette lettre, Duthoit se rendit plusieurs fois à Cluny pour étudier cette cheminée : « je désirerais revoir celle du musée de Cluny avant de l'approprier à votre salon ».

²¹³⁴ Il précisa à d'Abbadie que « les panneaux à dispositions géométriques coûtent plus du triple des panneaux à parchemin. Ils sont d'un effet beaucoup plus riches. Il n'y a que la question d'argent qui me ferait adopter les parchemins » (Lettre de Duthoit, 16 nov. 1867, n°76, CCC).

²¹³⁵ « Armoire » in VIOULET-LE-DUC E.-E., 1858, p.14-18.

²¹³⁶ « Lit » in VIOULET-LE-DUC E.-E., 1858, vol.1, p.163.

Paris, datant du XVe siècle, dont les motifs – parchemins pliés, couronnements ajourés, frises végétales – se retrouvent souvent avec ceux à Abbazia²¹³⁷. Toutefois l'ensemble des réalisations est uni non seulement par leur rationalisme mais aussi par le souci de l'archéologisme ainsi qu'en témoignent les comparaisons avec leurs sources d'inspiration et les intentions affirmées de Duthoit²¹³⁸. Dans l'œuvre des deux architectes, le XIVe siècle constitue la référence la plus utilisée en termes de mobilier ainsi que le montrent les cheminées de Roquetaillade, Pupetières, la Flachère et Pierrefonds. Selon Viollet-le-Duc, cette période correspond en effet à l'essor de la vie de château, et dès lors de la propension au luxe, qui rejaillit nécessairement sur les évolutions du mobilier²¹³⁹. Le thème de la cheminée était en outre très exploité dans l'architecture néogothique, avec plus ou moins de rationalisme, car ce véritable « meuble » conservait sa dimension d'apparat du Moyen Âge.

Conformément aux habitudes de Viollet-le-Duc, l'architecte amiénois fit principalement appel à un seul matériau, le bois naturel, qui s'opposait aux dorures du mobilier classique et qui impliquait, pour son ornementation, la sculpture²¹⁴⁰. Selon l'époque d'inspiration, Duthoit conçut des motifs plus ou moins riches mais toujours dans la lignée de son éducation architecturale. Aussi les bancs de la chapelle sont-ils d'une facture relativement sobre n'arborant quasiment aucun ornement, comme au début de l'âge gothique. Le mobilier de la chambre de Virginie (Fig.272), en chêne et aux panneaux partiellement noircis, est simplement couronné de frises fleur-de-lysées, tandis que le lit, d'une facture noble mais simple, ne comporte qu'un ornement floral sur les montants droits. Quant à la cheminée de la salle à manger, elle est entièrement sculptée de chimères et frises végétale et animale courant sur le linteau ou bien de crénelages qui font écho à ceux du dressoir. Richement travaillé, ce dernier mêle créneaux, parchemins pliés, musiciens juchés sur les montants mais aussi armoiries et motifs végétaux tout en courbes bien typiques du vocabulaire viollet-le-ducien. Quant à la chambre d'Honneur, elle accueille l'unique lit à baldaquin de l'édifice (Fig.217-273), qui trouva incontestablement son inspiration parmi les projets imaginés pour Pierrefonds par Viollet-le-Duc (Fig.274). Cependant, ces derniers influèrent bien davantage sur le lit de la chambre de la Tour (Fig.275). Concernant cette pièce, le mobilier est sans doute le plus spectaculaire de tout l'édifice (Fig.209). Chaque élément nécessita un travail de sculpture minutieux : les pieds du lit ornés de fleurons, sa tête, d'un amoncellement de détails associant les hiboux aux bêtes monstrueuses et aux rinceaux (Fig.276) ; le prie-dieu dominé par une vierge à l'Enfant terrassant le démon ; les vantaux de l'armoire ornés d'ogives

²¹³⁷ Nombreuses en sont les références dans le *Dictionnaire du mobilier*, notamment dans l'article « Armoire » (VIOULET-LE-DUC E.-E., 1858-1873, vol.1, p.3-18).

²¹³⁸ Par exemple, il tempéra l'impatience de d'Abbadie au motif du respect de l'histoire : « Ne me pressez donc pas trop car je serais obligé pour vous satisfaire de négliger les recherches et les études que ces travaux archéologiques exigent » (Lettre de Duthoit, 16 nov. 1867, n°76, CCC).

²¹³⁹ GOMBRICH E.-H., 2008. Gens de cour et bourgeois. XIVe siècle, p.207-221 ; « Mobilier des châteaux » in VIOULET-LE-DUC E.-E., 1858, vol.1, p.358-366.

²¹⁴⁰ SAMOYAUULT-VERLET C., « Viollet-le-Duc et le mobilier civil » in Viollet-le-Duc, 1979, p.296-299.

flamboyantes ; ou bien la cheminée, chef d'œuvre monumental, arborant une statue de saint Antoine l'Ermite surmontée d'un complexe dais ajouré. L'impact fantasmagorique de la pièce est renforcé par la teinte noire spécifique du mobilier classique du Second Empire²¹⁴¹. L'effet inquiétant voire monstrueux de ce non moins riche ensemble prélude d'une certaine manière aux visions cauchemardesques développées dans les arts décoratifs symbolistes de la fin du siècle, notamment dans les réalisations de Tissot ou de Viardot (Fig. 277) et les visions oniriques et ténébreuses de l'architecte Gaston Redon, frère du célèbre peintre²¹⁴². Par ailleurs, Duthoit y introduisit des éléments orientalisants. Ainsi imagina-t-il pour les chambres espagnoles un mobilier similaire, bien que de tonalités différentes, où se distinguent deux paires d'encoignures en bois peint polychrome. Obéissant manifestement à une structure moderne occidentale, leurs parties supérieures sont ornées de motifs mauresques et persans (Fig.278-279). Poursuivant sa quête de l'art islamique, l'architecte amiénois élaborait un ensemble mobilier pour le salon arabe allant du plus simple effet au plus spectaculaire. Il se compose de divans orientaux recouverts d'un textile rouge, rehaussé de quelques calligraphies, de deux étagères d'encoignures polychromes de style mauresque et surtout d'une cheminée en marbre gris finement sculptée (Fig.280). Quoique se référant aux entrées majestueuses de médersa d'Afrique du Nord, cette dernière est non seulement constituée de motifs occidentaux - feuilles de lierre, trèfles irlandais, armoiries et devises des commanditaires - mais elle illustre aussi la jonction entre architectures islamique et gothique. Sa silhouette et son tympan ogival rappellent également la pittoresque chapelle conçue dans les jardins de Strawberry Hill (Fig.281) quelques décennies plus tôt.

Dans cet esprit de métissage, Duthoit créa la statuaire d'inspiration orientale, qui constitue l'une des originalités d'Abbadia, malgré deux styles différents. La statue d'Abdullah (Fig.282) appartient au style gothique tant par son attitude que son traitement, l'architecte s'étant référé au modelé humain des peintures éthiopiennes. Il représenta donc un sujet exogène avec les procédés occidentaux, métissage renforcé par la torchère en bronze gothique brandie par le personnage. En revanche, il conçut les deux porte-torchères polychromes du grand salon, représentant deux esclaves noires, dans la tradition classique (Fig.283). Il se référa vraisemblablement au modèle de piédestal des candélabres exécutés par le sculpteur Carrier-Belleuse en 1862²¹⁴³. Ce type de représentation mêlant sujet oriental et technique

²¹⁴¹ NOUVEL-KAMMERER O., *Le style Second Empire*, coll. Tout l'Art, Flammarion, Paris, 1999.

²¹⁴² Quelques œuvres de Tissot et Viardot sont conservées au musée des Arts Décoratifs de Paris, respectivement un miroir d'applique orné d'un bestiaire outrepassant les limites habituelles de l'encadrement, et un modèle de couronnement de fontaine intitulé « la fortune » mettant en scène une faune frénétique et inquiétante. Concernant Gaston Redon, nous pensons, notamment, à sa série des visions d'architecture ou monuments funéraires « sommé d'un crâne » réalisé à la plume et encre noire conservée au musée d'Orsay et à l'Institut Français d'Architecture. C'est lui qui réalisa le tombeau du compositeur César Franck, apprécié de Pierre Loti et de Virginie d'Abbadie. voir : Fonds Redon, Gaston (1853-1921), 003 lfa, Fiche descriptive, in Cité de l'Architecture et du Patrimoine, *Archivwebture*, Base de données d'inventaires du Centre d'archives de l'ifa, mis en ligne en 2007, réf. du 4 juin 2012. URL : http://archivwebture.citechaillot.fr/fonds/FRAPN02_REDGA

²¹⁴³ Ces porte-torchères ont été dérobées en 1984. *L'art en France sous le Second Empire*, 1979, p.39-266-268.

académique était alors fréquent, comme le montre le nombre des œuvres, notamment de Cordier, présentées à l'Exposition universelle de 1867²¹⁴⁴. Enfin, l'intégration des styles de Duthoit se synthétise remarquablement dans la chaise légère du grand salon (Fig.284). Arborant une structure moderne, son dossier est ajouré de remplages gothiques, ses pieds sont ornés de carquois néoclassiques et son assise ainsi que son dossier sont revêtus de panneaux de paille de riz aux motifs géométriques probablement originaires d'Éthiopie²¹⁴⁵. En somme, Duthoit offrait ainsi une œuvre issue de la plus pure tradition éclectique que son maître et lui dénonçaient. L'architecte amiénois supervisa en outre la réalisation de trois ensembles d'accessoires, à la fois fonctionnels et esthétiques, venant renforcer la cohérence de la décoration. Il imagina le chiffre d'Abbadia, en caractères gothiques, employé pour la vaisselle de faïence de style classique et il réitéra ce procédé avec les armoiries des commanditaires pour orner les verreries d'inspiration médiévale²¹⁴⁶. La luxueuse faïence contribuait à l'ornementation du buffet-dressoir moyenâgeux et parachevait ainsi la salle à manger selon l'idée de Viollet-le-Duc²¹⁴⁷. Puis il supervisa encore la conception des vases sacrés²¹⁴⁸ et se consacra aux garnitures néogothiques d'autel de la chapelle²¹⁴⁹.

Marqué par l'historicisme et l'orientalisme, le mobilier d'Abbadia est également dépendant des usages contemporains. En effet, ni Viollet-le-Duc ni Duthoit ne prétendaient, dans un contexte de construction privée, reconstituer à l'identique une habitation médiévale. De fait, leur ambition consistait à offrir à leur commanditaire une demeure reflétant les usages de son époque. Du point de vue rationaliste, Viollet-le-Duc voyait l'apparence du mobilier médiéval comme une résultante des us et coutumes et de l'habillement, constat généraliste et intemporel que ne cessa de démontrer l'histoire²¹⁵⁰. Par conséquent, il convenait d'adapter le mobilier médiéval aux usages de la vie contemporaine. Ainsi, de nombreux éléments relèvent d'une modernité et d'un confort inhérents au mode de vie du Second Empire. Duthoit, par exemple, eut recours à certaines astuces telles que les roulettes sous les pieds des tables de nuit et de certains sièges très lourds. Du Moyen Âge, il conserva les pans coupés des lits afin de s'y introduire plus confortablement²¹⁵¹. Il capitonna systématiquement les fauteuils d'inspiration médiévale, méthode caractéristique de l'époque, et conçut, en outre, des

²¹⁴⁴ *The illustrated catalogue...*, 1868, p.21, 59 et 157 ; *L'art en France sous le Second Empire*, 1979, p.273-274 ; PELTRE C., 2004. Quoique peu évidente dans les gravures, la légende des trois statues de Cordier illustrées dans le catalogue d'exposition spécifient leur fonction de support de lampes.

²¹⁴⁵ Rapport de restauration de la chaise dite éthiopienne, 2004.

²¹⁴⁶ La conception de la vaisselle et de la cristallerie en elles-mêmes n'étant pas de Duthoit, ce thème sera développé dans le traitement des manufactures concernées en II.C.4.

²¹⁴⁷ « Buffet » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1858, vol.1, p.39-40.

²¹⁴⁸ R204-R395. Les vases sacrés définitifs, différents de ceux-ci, ont été dérobés lors du cambriolage de 1984.

²¹⁴⁹ Garniture d'autel par Duthoit, 1878, 1996/084/0087, chemise 13, fonds Poussielgue-Rusand, Méd. Arch. Pat. La création de ces objets sera évoquée dans les parties traitant des artistes concernés en II.C.3.

²¹⁵⁰ Cela explique pourquoi il consacra un volume de son *Dictionnaire du mobilier* à l'habillement.

²¹⁵¹ On a souvent coutume d'imputer le pan coupé des lits d'Abbadia à cette nécessité de modernité. Or, ce procédé avait été observé par Viollet-le-Duc au Moyen Âge, comme en attestent ses planches du *Dictionnaire du mobilier*.

rallonges pour la table de la salle à manger, pour d'évidentes raisons de convivialité²¹⁵². Cette approche moderniste était spécifique à l'œuvre de Duthoit qui usa également des mêmes arrangements à Roquetaillade, pour des tables de nuit, des fauteuils ou des lits²¹⁵³. Sur un plan stylistique, il inclut quelques apports modernes tels que la teinte noire des meubles des chambres de la Tour et d'Ethiopie ou bien utilisa le placage de cèdre et citronnier, technique apparue sous Louis XIII, pour la majestueuse table de la salle à manger (Fig.286)²¹⁵⁴. Il conçut, en outre, des éléments propres au style du Second Empire, dont l'accumulation de sièges constitue l'exemple le plus évocateur (Fig.285)²¹⁵⁵. La chambre de Virginie accueille ainsi une méridienne, des fauteuils capitonnés et des chaises à nourrice, tous recouverts du même velours bleu et de la même bande de dentelle ou de soie (Fig.287)²¹⁵⁶. Un tel ensemble n'avait rien d'original en Europe puisqu'il était présent dans la plupart des grandes demeures comme le cabinet de travail de l'Impératrice Eugénie à Saint-Cloud. Par ailleurs, Michael Thonet créa exactement le même modèle en 1859 pour une demeure viennoise (Fig.288)²¹⁵⁷. Il est d'ailleurs fort possible que Virginie, qui avait voyagé en Autriche avant son mariage, en ait désiré une réplique. Pour sa part, le salon arabe était équipé de fauteuils crapauds argentés²¹⁵⁸ et de poufs, et le grand salon, de sièges de tous styles dans l'esprit éclectique, avec ses fauteuils néogothiques, ses poufs, sa chaise à la vierge, ses fauteuils crapauds et sa chaise légère (Fig.285). Quant aux chambres espagnoles, elles étaient, notamment, pourvues de chaises à nourrice qui constituaient selon Duthoit des prie-Dieu fauteuils²¹⁵⁹. Hormis les sièges, la dimension contemporaine est confirmée par la table-bibliothèque en chêne partiellement noirci de la chambre de Virginie et les meubles de toilette de la chambre de la Tour et du cabinet de la chambre de Jérusalem, mobilier commode, initialement parsemé dans toutes les suites de l'édifice. Par ailleurs, la modernité se manifeste également par le positionnement du mobilier, ce qui permit à Duthoit de combler au mieux les attentes de Virginie²¹⁶⁰. Sous le Second Empire, il était d'usage de disposer les assortiments de chaises sur le pourtour des pièces de réception, comme l'illustrent les aquarelles de Léger²¹⁶¹. L'accumulation de sièges et la réalisation de services de vaisselle sur mesure rappellent les coutumes de socialisation prenant place dans la maisonnée. Les meubles de toilette témoignent de nouvelles préoccupations pour l'hygiène. Mais la présence

²¹⁵² Duthoit préconisait une largeur minimale d'un mètre cinquante pour la table de d'Abbadie en raison de la taille modeste de sa salle à manger. En revanche, il remédia à ces faibles proportions par le système ingénieux et duplicable à souhait des rallonges : « quant à la longueur qui s'obtient toujours avec des rallonges, vous n'avez pas à vous inquiéter. La longueur de la salle à manger et le nombre des convives peuvent seuls vous donner les limites à adopter » (Lettre de Duthoit, 3 nov. 1868, n°86, CCC).

²¹⁵³ GARDELLES J., LASSERRE J.-C., MARQUETTE J.-B., 1981, p.77-116 ; FOUCAIT-BORVILLE J., 1984.

²¹⁵⁴ Rapport de restauration de la table, 2004.

²¹⁵⁵ GERE C., *La décoration intérieure au XIXe siècle*, coll. L'époque et son style, Flammarion, 1989.

²¹⁵⁶ NOUVEL-KAMMERER O., *Le mobilier français. Napoléon III-Années 1880*, Massin, Paris, 1996, p.54-57.

²¹⁵⁷ GERE C., 1989, p.59.

²¹⁵⁸ Meubles meublant et objets mobiliers d'Aragorri et d'Abbadia, acte de donation 1893, Carton Donation.

²¹⁵⁹ Carnet marron, sans titre, f.91v, fonds Duthoit, MP.

²¹⁶⁰ Par exemple, celle-ci le consulta au sujet de l'agencement du mobilier de la chambre d'Honneur « sans que ce soit laid ou incommode » (Lettre de Virginie, 25 sept. 1868, n°24, CCC).

²¹⁶¹ GERE C., 1989, p.259-261.

des cheminées atteste encore de l'absence d'équipement de chauffage central, apparu dans les années 1870, tandis que les lampes à pétrole démontrent la réticence générale de l'usage de l'électricité, qui se démocratisera au début du XXe siècle. Quant à l'absence de lits conjugaux, pourtant en plein essor, elle est symptomatique de l'attachement des d'Abbadie aux traditions de l'Ancien Régime²¹⁶². Conformément à l'approche viollet-le-ducienne, l'ensemble de ce mobilier hétéroclite témoigne donc pleinement des usages du Second Empire.

Duthoit fit participer systématiquement les meubles à la cohérence architecturale, allant jusqu'à réutiliser certains motifs à la fois dans les décors, les boiseries et le mobilier. C'est le cas des œillets persans de la chambre d'Ethiopie, du code chromatique de la chambre de Jérusalem ou des frises végétales crénelées des boiseries de la salle à manger. De plus, l'emploi des textiles, dont l'industrie connut un essor remarquable à cette époque, favorisait les rappels harmonieux, comme dans la chambre de Virginie où les soieries murales se retrouvaient sur la bande des sièges, le baldaquin, les cantonnières et les rideaux, ou comme dans la salle à manger où le velours noir ornait les parois, les revêtements des chaises et les rideaux²¹⁶³. Par ailleurs, le bois naturel, utilisé à des fins autant ornementales que matérielles, contribuait pleinement à l'homogénéité stylistique voulue par les théories viollet-le-ducienne. Il constituait, avec le textile, le fil conducteur des décors et du mobilier. Duthoit prit un soin tout particulier à assortir les essences, les tonalités et les motifs ornementaux du bois entre mobilier, lambris, portes et volets. Les couronnements sont identiques au sein d'un même espace, comme dans la chambre d'Honneur où il harmonisa la corniche crénelée de la cheminée en fonction de celle du lit²¹⁶⁴. La plupart des pièces sont dotées de boiseries de chêne foncé faisant écho au mobilier. Seules les chambres de la Tour et espagnoles se distinguent des autres par leur bois fruitier teinté²¹⁶⁵. Car l'harmonie stylistique fut pensée à Abbadia au sein de chaque espace par rapport au contexte architectural global. Duthoit fit en sorte de donner une identité spécifique à chaque pièce autant par ses créations que par l'apport d'éléments extérieurs. Il parvint à susciter une cohésion réelle dans le vestibule, non seulement en prenant pour modèle les personnages éthiopiens du décor peint dans son dessin de la statue d'Abdullah mais encore en se référant à la collection éthiopienne,

²¹⁶² GERE C., 1989.

²¹⁶³ Le tissu était utilisé dans la même logique de cohérence dans toutes les autres pièces. Les soieries indiennes murales sont réutilisées pour les fauteuils et les rideaux dans la chambre d'Ethiopie. On a recours au même textile pour les fauteuils et les rideaux de la chambre de Jérusalem. Dans la chambre de la Tour, un même tissu est employé pour les rideaux, le baldaquin, le dessus de lit, les revêtements de certains sièges tandis que sur les chaises capitonnées, les motifs de ce textile sont réitérés. Dans le salon arabe, le textile mural est également celui des rideaux. Dans le grand salon, celui des rideaux et des revêtements des fauteuils est identique.

²¹⁶⁴ Il nota « placer sur la cheminée la corniche à créneau du lit et descendre les écussons » (carnet marron, sans titre, f.67v, fonds Duthoit, MP).

²¹⁶⁵ RIEU A., VOINCHET B., LUCET P., 2010, p.147-206 ; VOINCHET B., 1999.

notamment aux boucliers, dans l'élaboration des peintures²¹⁶⁶. Il établit de fait un dialogue esthétique entre divers supports et il mena surtout une intense réflexion sur la localisation des pièces importées, ce qui donne l'impression qu'il aurait pu les créer lui-même. Ainsi positionna-t-il dans la chambre de la Tour le mobilier à moucharabieh noir – des paravents, une chaise longue, un guéridon – (Fig.290) parce que leur teinte coïncidait avec celle de ses meubles flamboyants. Il fit de même dans le salon arabe où la table à moucharabieh renvoie au marbre gris de la cheminée et aux calligraphies noires de l'alcôve et des sièges. Dans la chambre de Jérusalem, il plaça un guéridon mauresque en bois naturel dont les rehaussements de rouge et de jaune correspondent exactement au code chromatique de la décoration (Fig.291). En somme, il se fonda systématiquement sur la couleur et le matériau des objets pour les accorder au contexte décoratif²¹⁶⁷. En cela, sa démarche diffère notablement des intérieurs orientalistes tels que ceux créés par Ambroise Baudry pour Ernest de Blignières aux châteaux du Bot ou de la Haichois, pour l'hôtel parisien d'Edmond de Rothschild et son salon égyptien ou encore du salon de Jean-Léon Gérôme et de la maison de Pierre Loti à Rochefort. Les salles orientales de ces demeures sont uniquement destinées à accueillir les collections, mais elles n'offrent aucune cohérence architecturale avec l'édifice²¹⁶⁸. Alors qu'à Abbadia, malgré l'accumulation d'objets de provenances diverses, tout n'est que concordance et rationalité autour de l'agencement, du matériau ou du style appliqués à l'architecture et à la décoration. S'il est un chantier conduit par Duthoit qui démontre autant de savoir-faire et de préoccupations relatives au confort de vie, c'est bien celui de Roquetaillade. Il y exploita cependant plus audacieusement les influences de la modernité. Le mobilier des chambres Verte et Rose (Fig.215-269) est entièrement peint, la première teintée en noir se rapprochant de la chambre d'Ethiopie d'Abbadia, mais la seconde arborant une dominante blanche, rehaussée de filigranes, qui est inexistante dans ses autres chantiers ou ceux de son mentor. Les dressoirs de la salle à manger et de la salle synodale comportent une parenté plus que certaine avec celui d'Abbadia toutefois plus petit. Duthoit utilisa vraisemblablement comme modèle celui que Viollet-le-Duc réalisa pour Pupetières (Fig.292). Les projets de Roquetaillade eurent donc une incidence réelle sur Abbadia. Duthoit concrétisa chez les d'Abbadie l'idée de mobilier et de décor qu'il avait prévue pour la petite chambre des Mauvezin (Fig.293). Il fit également parvenir à Virginie une esquisse de table prévue pour la salle des domestiques de Roquetaillade, destinée à la cuisine d'Abbadia²¹⁶⁹.

²¹⁶⁶ La commande de la collection d'objets éthiopiens est en effet concomitante des premières réflexions sur les peintures. Les boucliers et autres trophées de chasse furent livrés au moment de l'exécution des peintures. Leur ressemblance avec les boucliers représentés est évidente. A ce sujet et celui de la thématique éthiopienne dans son ensemble, voir DELPECH V., « L'Ethiopie au château d'Abbadia : de la création à l'expression d'un programme orientaliste » in *Annales d'Ethiopie*, n°26, CNRS-CFEE, 2011, p.129-165.

²¹⁶⁷ Les exemples sont aussi nombreux que ces éléments dans le château : les guéridons mauresques en bois naturel et incrustés de nacre s'harmonisent avec le bois de la salle à manger et de la chambre d'honneur ; le guéridon mauresque bleu et richement incrusté de nacre trouva sa place dans la chambre d'Ethiopie à dominante bleue ; les consoles mauresques en bois et nacre font écho au bois du mobilier dans la chambre de Virginie.

²¹⁶⁸ PELTRE C., 2006, p.10-57 ; GIRAUD-HERAUD C., 1996 ; LIOT T., 1997.

²¹⁶⁹ Esquisse de table, adressée à Mme d'Abbadie, château d'Aragorri près Hendaye, Fonds Duthoit, MP.

De même, il semble que les projets pour Chamousset influèrent ponctuellement sur le mobilier des d'Abbadie²¹⁷⁰. Quant aux décors créés par Viollet-le-Duc, Abbadia se rapporte nécessairement au mobilier non exécuté de Pierrefonds, lui-même largement inspiré par le *Dictionnaire du mobilier*. Duthoit imita la démarche de son mentor pour la résidence de Napoléon III, cherchant à combiner les sources médiévales au confort de la modernité, avec l'utilisation du velours, du capitonnage ou du bois foncé²¹⁷¹. Concernant Pupetières, les réalisations mobilières de Viollet-le-Duc sont moins nombreuses. Cela s'explique par le goût pour l'éclectisme de la famille de Virieu qui acquit pour ce château un mobilier évoquant les divers styles depuis le Moyen Age (Fig.294), comme une grande partie de la haute-société se plaisait à le faire, au grand dâme de Viollet-le-Duc²¹⁷². Néanmoins les ouvrages de l'illustre architecte y sont aisément identifiables en raison de leur parenté avec ses autres chantiers ou ceux de Duthoit : le dressoir de la salle à manger a une filiation incontestable avec ceux d'Abbadia et de Roquetaillade, les cheminées du salon et de la chambre verte avec celles de la Flachère ou de Pierrefonds voire, dans le principe pyramidal à linteau sculpté, d'Abbadia ; le recours aux tringles en métal amovibles qui fait défaut à Abbadia renvoie au système de la salle à manger de Roquetaillade. Pour la bibliothèque, on retrouve les proportions spatiales et la disposition de celle d'Abbadia avec une galerie en fer forgé²¹⁷³. Mais à Pupetières, Viollet-le-Duc ne contribua visiblement en rien dans l'éclectisme décoratif, notamment imputable à Stéphanie de Virieu qui imagina l'inédite et inquiétante chambre des Diables (Fig.295). Quoique issu d'un raisonnement différent, Abbadia se rapproche esthétiquement des ensembles homogènes néogothiques du XIXe siècle, particulièrement de ceux d'Anjou, parce que les codes médiévaux y restent les mêmes tout en introduisant des signes de modernité. La démarche d'harmonisation entre architecture, mobilier et décoration y était de plus caractéristique dès les premiers chantiers tout comme la recherche de confort et d'innovation esthétique. Toutefois, Duthoit et les d'Abbadie ne succombèrent pas à l'intégration de trompe-l'œil néoclassiques, comme le fit le peintre Achille Léger au château des Lostanges. Malgré l'omniprésence de boiseries, la chambre de Monsieur au château de Brézé trouve une châtoyance décorative, due au bois naturel et à l'ensemble mobilier, qui se rapproche à la fois

²¹⁷⁰ En novembre 1868, d'Abbadie envisageait de rappeler à Duthoit qu'il devait faire parvenir à Virginie « les dessins de meubles faits pour le château de Saint-Victor », c'est-à-dire commandité par le comte de Saint-Victor, propriétaire du château de Chamousset (Brouillon de d'Abbadie, 4 nov. 1868, n°25, CCC). Du point de vue du mobilier, les points communs sont rares entre Abbadia et Chamousset, du moins d'après les photographies de la médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine (Casier archéologique, 1996/025/0798, Méd. Arch. Pat.).

²¹⁷¹ SAMOYAUULT-VERLET C., « Pierrefonds : le mobilier et les boiseries » in Viollet-le-Duc, 1979, p.300-307. Le projet de lieu de vie que Viollet-le-Duc avait imaginé pour Pierrefonds est identifiable dans son esquisse représentant l'Empereur et l'Impératrice dans un salon de Pierrefonds dotée de tapisseries, d'un plafond à la française, d'une cheminée monumentale et de mobilier moderne.

²¹⁷² De nombreux meubles Renaissance, classiques, islamiques ou extrême-orientaux habillent en effet le château. Cet ensemble résulte à la fois de la transmission du patrimoine familial et des acquisitions du marquis de Virieu pour cette reconstruction de château (communication personnelle avec M. de Virieu ; www.jmdo.pupetieres.fr). Concernant l'éclectisme, voir : *L'art en France sous le Second Empire*, 1979 ; MIGNOT C., 1983 ; GERE C., 1989.

²¹⁷³ Pupetières est doté d'autres meubles néogothiques qui pourraient avoir été réalisés par Viollet-le-Duc ou sous sa direction mais cela reste à confirmer. Sont concernés par cette observation les trois lits à baldaquins, le petit cabinet de la salle à manger, le miroir de la chambre d'invité, la table de nuit de la chambre des Diables.

de la chambre d'Honneur et de la salle à manger d'Abbadia, sans doute les deux pièces les plus néogothiques de l'habitation. Bien que d'une autre ambition, c'est le château de Challain-la-Potherie qui se rapproche le plus d'Abbadia. Commanditaires et maîtres d'œuvre réfléchirent au mobilier dès le projet architectural, pour lequel l'ébéniste Mazaroz produisit un ouvrage aussi raffiné que monumental. La chambre d'apparat de Challain (Fig.296) présente bien des analogies avec certaines pièces d'Abbadia. Son lit à baldaquin, ses courtines et son armoire à glace évoquent le lit de la chambre d'Honneur et les armoires de la chambre de Virginie. Le décor mural composé de boiseries d'un mètre et d'encadrements de velours orné de crochets dorés renvoie directement à la salle à manger d'Abbadia (Fig.297)²¹⁷⁴. En rupture avec le classicisme, l'apport de couleurs vives et l'importance de la sculpture ne constituent donc pas une exception au sein du corpus néogothique.

En revanche, Abbadia s'en distingue par son approche rationaliste extrême, impliquant structure, forme et fonction pour elles-mêmes et pour l'œuvre globale. C'est surtout la démarche opératoire, particulièrement apparente au niveau de la sculpture d'ornement et de la peinture, qui détermine une esthétique, une unité stylistique et un ensemble d'art total inimitable. Ici Duthoit dépassa non seulement son maître, qui ne put mener à bien le chantier incommensurable de Pierrefonds, mais aussi ses propres travaux, car le château de d'Abbadie prévaut aussi par son achèvement²¹⁷⁵. Comme le démontrent les châteaux angevins, la problématique de l'art total correspond aux procédés traditionnels de l'architecture, puisqu'il faut attendre le XXe siècle pour observer une scission réelle entre architecture et décoration. Aussi les chantiers accommodant le mobilier, la décoration et l'architecture, quel qu'en soit la démarche créative, étaient encore légion tout au long du XIXe siècle partout en Europe. En témoignent les projets pourtant très différents de Fournier pour les appartements de la reine Victoria ou de l'Impératrice à Saint-Cloud, les esquisses « Goût Second Empire » de Léger, l'hôtel de la princesse Mathilde mais aussi les réalisations de Ruskin ou de Norman Shaw Outre-Manche²¹⁷⁶. Cette volonté d'art total annonce parallèlement les préceptes de l'Art nouveau, pour lesquels les architectes, imprégnés des enseignements Viollet-le-Duc, produiront des œuvres architecturales en harmonie complète avec la décoration intérieure et le mobilier. Outre les célèbres exemples du *castel d'Orgeval* de Guimard ou du *palacio Güell* de Gaudí, les descendants mêmes de Duthoit, qui pérennisèrent la tradition familiale d'architecture, adhérèrent à cette conception de l'art, comme le montre l'Hôtel Bouctot-Vannier d'Amiens édifié par Louis Duthoit²¹⁷⁷.

²¹⁷⁴ MASSIN-LE GOFF G., 2007, p.180-220.

²¹⁷⁵ Son intervention au Pezeau, à Sully, à Tiregand ou à Tilloloy ne fut en effet que partielle.

²¹⁷⁶ GERE C., 1989, p.221-325 ; *L'art en France sous le Second Empire*, 1979, p.109-113.

²¹⁷⁷ Les projets de l'Hôtel Bouctot-Vannier sont conservés dans le fonds Duthoit. Cette habitation initialement destinée à un riche amiénois abrite de nos jours la Chambre de Commerce et d'Industrie d'Amiens.

- **Les sources de Duthoit**

Pour les arts décoratifs, la démarche créative de Duthoit à Abbadia s'exprime, au premier abord, de manière paradoxale. Certains motifs sont des copies conformes ou s'apparentent étroitement à des projets de Viollet-le-Duc ou à différents théoriciens de l'ornement, tandis que d'autres se révèlent singulièrement innovants. Les peintures murales du salon (Fig.298), composées des initiales répétées du couple d'Abbadie, imitent manifestement le décor de la chapelle Saint-Guillaume de Notre-Dame de Paris qui abrite le mausolée du comte d'Harcourt (Fig.299). Les frises de fruits et de végétaux encadrant les scènes éthiopiennes (Fig.300) sont identiques à celles des projets de toile peinte imaginés par Viollet-le-Duc pour *l'Histoire d'une maison* (Fig.301) ou à l'une de ses frises sculptées projetées pour Notre-Dame de Paris. Les rinceaux de la chambre de la Tour (Fig.302) ou des frises de la chapelle ne sont pas sans rappeler les frises des colonnes de l'abbaye de Saint-Denis (Fig.303), les volutes de la chapelle Saint-Marcel ou de la salle capitulaire de Notre-Dame de Paris (Fig.304), la chambre du XIII^e siècle du *Dictionnaire du mobilier*, les frises peintes et ferronneries du grand escalier de Pupetières. Ce motif servit surtout de base au décor de la chambre de l'Impératrice (Fig.305) et de frise dans la salle des Preuses à Pierrefonds. En outre, moins original, le décor de la chapelle composée d'un appareillage fictif et d'une voûte étoilée renvoie au standard de l'architecture diocésaine qui s'exprime aussi à Pupetières (Fig.212), la cathédrale Saint-Michel de Carcassonne, la Sainte-Chapelle, Notre-Dame de Paris ou encore la cathédrale d'Amiens. De même, les draperies fictives de la nef, identiques à celles de la chapelle Sainte-Marie de l'abbaye de Chaalis, avaient été déclinées par Viollet-le-Duc, certes dans des tonalités différentes, dans l'escalier et le vestibule de Pupetières (Fig.306) et à la cathédrale parisienne. Quant aux boiseries murales, les mêmes décorent Pupetières, Roquetaillade, la Flachère, Pierrefonds. En somme, Duthoit puisa sans scrupule, et parfois à la demande de ses commanditaires²¹⁷⁸, dans le répertoire viollet-le-ducien, démarche assumée qui découle des principes d'unité stylistique prônés dans son architecture.

Du point de vue de la relation entre les chantiers du disciple ou du maître, non seulement les édifices civils, - Pierrefonds, Roquetaillade, Pupetières, la Flachère -, ont nourri la décoration d'Abbadia mais les restaurations-créations religieuses ont eu un impact fondamental sur elle, particulièrement la cathédrale Saint-Michel de Carcassonne et, plus que toute autre, Notre-Dame de Paris connue pour avoir été le laboratoire décoratif de Viollet-le-Duc. Il semble même que, du point de vue ornemental, la cathédrale parisienne, mieux que Pierrefonds, constitua le modèle d'Abbadia, exerçant son influence jusque dans la partie laïque de

²¹⁷⁸ En février 1868, les d'Abbadie prièrent plusieurs fois Duthoit de lui envoyer « le détail d'un volet et s'il est possible le dessin des peintures de Pierrefonds » puis, dans la lettre suivante lui demanda de lui faire parvenir le dessin des crémones (N418 ; Lettre de Virginie, 7 fév. 1868, n°21, CCC ; Lettre de Virginie, s.d., n°22, CCC ; Lettres de Duthoit, 9 et 14 août 1868, n°79 et 80, CCC).

l'édifice. Duthoit puisa en outre dans les catalogues d'ornement de son temps, notamment la *Grammar of ornament* d'Owen Jones, qui connut un fort impact sur la pratique de l'architecture européenne. S'y trouvent les motifs géométriques tribaux utilisés dans la chambre de Jérusalem, les ornements mauresques du fumoir, les motifs persans des ébrasements du boudoir ou les compositions florales de la chambre d'Ethiopie et du salon arabe²¹⁷⁹. Cette source s'explique notamment par le fait que, au moment de son projet de fumoir, Duthoit n'avait pas encore voyagé vers les terres mauresques et l'Algérie et ne pouvait donc pas compter sur ses relevés personnels²¹⁸⁰. Mais s'il emprunta beaucoup à ses maîtres, il ré-exploita parfois ses propres projets, comme le démontre la décoration de la chambre d'Ethiopie issue de deux esquisses initialement pensées pour Roquetaillade. En revanche, le second volet de sa démarche créative s'inscrit à la fois en continuité et en porte-à-faux de sa première manière de faire. Elle démontre tout le champ des possibles de l'idéologie artistique viollet-le-ducienne et permet d'affirmer que l'élève eut le talent de dépasser le maître pour ce qui concerne l'appropriation de l'art médiéval en tant que fondement d'un art moderne. Cette idée fondamentale est singulièrement lisible au sein des sujets iconographiques ne relevant pas du monde médiéval occidental mais des connaissances de la civilisation contemporaine. Les sujets orientalistes sont particulièrement éloquents en ce sens car ils témoignent de savoirs et d'intérêts peu accessibles à la société médiévale, mais pleinement au cœur des tendances du XIXe siècle et, bien sûr, des centres d'intérêts du couple d'Abbadie. De même, s'opposant à l'éclectisme de Garnier ou de Davioud, la combinaison d'éléments de styles différents fut réalisée dans l'optique rationaliste avec une quête d'harmonie exceptionnelle au sein du corpus privé de ce siècle. L'utilisation de catalogues et l'emprunt aux dictionnaires de Viollet-le-Duc ne constitue dès lors pas une preuve de manque d'inventivité. Duthoit procéda en effet à la manière des architectes de son temps qui, après s'être formés de manière plus ou moins académique, se servaient de références et de modèles pour les besoins de leur activité. Il ne s'agissait pas de créer des formes nouvelles, mais bien des combinaisons de formes suivant une logique raisonnée et une culture intellectuelle et artistique reconnue. Viollet-le-Duc souscrivait d'ailleurs au dogme, comme après lui William Morris, selon lequel l'architecte n'invente rien²¹⁸¹ mais se veut l'interprète des formes dictées par la nature. Le génie de Duthoit, s'il ne provient pas de son répertoire formel, découle de sa capacité à associer les impondérables de la décoration architecturale sous l'égide des principes rationalistes. Il est également issu de l'incommensurable culture des arts décoratifs qui lui fut nécessaire afin d'allier les références historicistes, exotiques et modernes sans que cet assemblage ne tombe dans les écueils de « l'incohérence » éclectique. Quel que soit son origine, chaque composante ornementale,

²¹⁷⁹ JONES O., 1856, p.15-pl.XLI-XLIV-XLVII-XLVIII-L-LIV.

²¹⁸⁰ De plus, avant leur collaboration, d'Abbadie avait commandé *Decoration for the Alhambra Court* de Jones (H319), ce qui démontre que l'architecte anglais comptait dans leur répertoire.

²¹⁸¹ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978. Sixième entretien, p.175.

peinte ou sculptée, est reproduite avec la justesse de ses inventeurs. Enfin, ce savoir-faire technique, artistique et culturel démontre à quel point Duthoit était non seulement imprégné des théories rationalistes mais transcenda ses ambitions d'offrir un style propre au XIX^e siècle qui sublimerait l'identité française à travers son art indigène et serait en phase avec les usages modernes et l'ouverture sur le monde. Malgré l'implication magistrale de Duthoit, Viollet-le-Duc veilla néanmoins à travers les principes intrinsèques de la décoration d'Abbadia. S'il ne se consacra qu'à la sculpture ornementale de l'escalier d'honneur et du chœur de la chapelle, son génie provient de ce qu'il sut choisir son porte-étendard, idéal pour concevoir une commande aussi complexe avec une volonté d'innovation esthétique. Cela fait de la décoration et du mobilier d'Abbadia un chef d'œuvre au sens propre mais aussi un manifeste honorant le rationalisme viollet-le-ducien et revendiquant le métissage artistique qui, dans l'œuvre de Duthoit, ne sera dépassé – ou égalé - que par Notre-Dame-de-Brebières.

C. Les contributeurs du chantier : Abbadia, un microcosme du marché de la construction et de la décoration au XIXe siècle

Les manufactures, les artisans et la main d'œuvre sont souvent les laissés pour compte des études sur l'architecture et la décoration, ce qui témoigne en un sens de la primauté de la créativité sur le savoir-faire manuel. Il faut admettre qu'il n'est pas toujours aisé, dans le cadre d'un chantier privé, de retrouver la trace des mains qui ont façonné la matière pour offrir à l'œuvre son aspect définitif. Pour ces raisons et comme au Moyen Age où l'intervention du maître d'œuvre prévalait sur celle des exécutants, on a souvent réduit la création d'Abbadia aux seuls projets, certes fondamentaux, de ses architectes. Les archives du savant basque se révélant richissimes dans ce domaine, il eut été dommage de ne pas considérer ces acteurs de l'ombre plus ou moins proches du chantier. Hormis la problématique essentielle de leurs identités, cela pose la question de l'organisation humaine dans la mise en œuvre des projets de construction et de décoration. En outre, cette notion d'exécution impliquant un éventail de statuts diversifiés, quelle fut la part de liberté artistique de cette main d'œuvre ? Comment les usages de la société moderne influèrent-ils sur la mise en chantier d'Abbadia ? En pleine Révolution industrielle, quelle limite peut-on y observer entre art et artisanat, art et industrie ? Au vu de la quantité et de la diversité des acteurs, ce chantier propose une géographie des métiers de la construction et de la décoration en même temps qu'il est très révélateur du XIXe siècle en tant qu'ère de transition entre savoir-faire traditionnels et modernes et comme période charnière dans le renouveau des collections privées.

1. La main d'œuvre et l'artisanat : une volonté de régionalisme pour un moteur d'économie locale

Du point de vue économique et social, la construction d'un édifice relève du secteur du bâtiment, qui commença à se développer comme moteur industriel au XVIIIe siècle et prit une importante ampleur un siècle plus tard. Les politiques d'aménagements urbains et logistiques, comme les travaux publics impulsés par Haussmann ou l'avènement du chemin de fer, ne sont pas étrangères à l'essor de ce secteur économique dont de nombreux corps de métier bénéficièrent²¹⁸². Dans le domaine public, le maître d'œuvre en concertation avec son maître d'ouvrage avait une influence plus ou moins grande sur le choix de la main d'œuvre de son chantier. Dans le privé, c'était un maître d'œuvre qualifié qui se chargeait généralement de la mise en rapport et de la négociation avec les entreprises ainsi que du suivi du chantier. Pourtant, à Abbadia, Viollet-le-Duc et Duthoit n'eurent aucune prise sur la main d'œuvre impliquée dans le gros œuvre et les aménagements paysagers. D'Abbadie s'improvisa en

²¹⁸² CHATELAIN A., « Une grande industrie motrice française attardée : le Bâtiment » in *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 13^{ème} année, n°3, 1958, p.573-585.

effet entrepreneur malgré les avertissements et les tentatives de dissuasion de Viollet-le-Duc²¹⁸³. Dès lors, comment s'en ressent l'organisation du chantier ? Quels artisans d'Abbadie privilégia-t-il et pour quelles raisons ? Il apparaît que, malgré quelques exceptions, la notion de proximité joua un rôle de premier plan dans la sélection de la main d'œuvre.

La première conséquence du choix de d'Abbadie réside dans la masse de travail que lui demanda son chantier durant de nombreuses années. Désireux de contrôler les travaux au plus près, il fit toujours en sorte d'avoir à son service un conducteur de travaux plus ou moins qualifié qu'il installa dans un local provisoire directement sur le chantier²¹⁸⁴. Après avoir licencié Darrigol, engagé depuis 1856 (Annexe 20.30), pour incompétence et malhonnêteté²¹⁸⁵, il embaucha à ce poste, sur le conseil de Duthoit, Delarocque et Fréson, respectivement en mars et septembre 1865. Non seulement ces derniers étaient des collaborateurs et anciens élèves de Viollet-le-Duc, formés excellemment au dessin et à l'architecture, mais leur rémunération était bien moins onéreuse que celle de leur prédécesseur²¹⁸⁶. Toutefois d'Abbadie ne toléra la présence de ces maîtres d'œuvre parisiens qu'une année. Prétextant une suspension provisoire du chantier en mars 1866, il se tourna vers l'ingénieur bayonnais Dartigues en octobre de la même année²¹⁸⁷. Alors que les surveillants de travaux envoyés par Viollet-le-Duc pouvaient se consacrer à leur tâche à plein temps, Dartigues devait se partager entre ses divers chantiers dont celui du Pont de Fer de Bayonne, ce qui l'obligeait souvent à un suivi peu pratique à distance²¹⁸⁸. Par ailleurs, d'Abbadie disposait d'un homme de main, son régisseur, qui s'occupait des affaires de sa propriété y compris de la construction du château (Annexe 18). En général, ces hommes n'étaient aucunement formés au métier du bâtiment mais plutôt à ceux du secteur agricole. La seule nécessité imposée par d'Abbadie était leur connaissance de la lecture, de l'écriture et du calcul afin de tenir à jour ses livres de compte. Ainsi Larrieu, Ossiriny, Récalc, Oxabide, Dithurbide et enfin Etchepare²¹⁸⁹ informaient-ils d'Abbadie de l'avancée des travaux durant son absence, rémunéraient les divers corps de métier impliqués et leur donnaient même des consignes. Autant dire que le système de régie professionnel prôné par Viollet-le-Duc n'était absolument pas mis en application à Abbadia où régnaient une forme d'amateurisme et un

²¹⁸³ En mai 1864, l'architecte de Pierrefonds « engagea » d'Abbadie à ne démarrer son chantier « qu'avec un homme de métier » afin de se prémunir d'éventuelles difficultés techniques (Lettre de Viollet-le-Duc, 23 mai 1864, n°42, CCC). Un an plus tard, Viollet-le-Duc reprocha au savant basque ce choix qui avait engendré, en raison de mauvaises manœuvres, des coûts supplémentaires (Lettre de Viollet-le-Duc, 16 oct. 1865, n°45, CCC).

²¹⁸⁴ Ainsi, en août 1864, d'Abbadie s'ensuit auprès de Darrigol de l'installation de « vos baraques et votre bureau [...] auprès d'Abbadia » (L313).

²¹⁸⁵ D'Abbadie contacta d'abord Darrigol en juin 1856 en vue du drainage du site d'Abbadia (G260) puis l'engagea comme appareilleur en 1863 (L45-73) et enfin comme appareilleur et surveillant de travaux à la suite d'un contrat conclu le 8 avril 1864 (L211).

²¹⁸⁶ Ces motifs à l'embauche d'un maître d'œuvre parisien furent soumis par Duthoit en février 1865 (M37-M45).

²¹⁸⁷ N76.

²¹⁸⁸ Lettre de Dartigues, n°136, CCC.

²¹⁸⁹ Larrieu était au service de d'Abbadie entre mai 1857 (H125) et janvier 1865 (L441). Ossiriny officia à Abbadia de 1865 à 1867, Récalc de 1867 à 1873, Oxabide de 1873 à 1875. Etchepare est le régisseur qui travailla le plus longtemps pour d'Abbadie, entre 1875 et son décès en 1887.

manque d'assiduité conduisant à des erreurs et des pertes de temps et d'argent²¹⁹⁰. Force est de constater qu'un point commun unissait tous ces employés sélectionnés par d'Abbadie, qui peut également expliquer l'éviction de Delarocque et de Fréson. Il s'agit de leur appartenance au Pays basque. Il s'avère en effet que le savant éthiopisant mettait un point d'honneur à offrir du travail à la population locale, tant par solidarité régionaliste, par intégration au milieu des métayers basques que par charité chrétienne²¹⁹¹. Aussi, non seulement les conducteurs de travaux et les régisseurs mais également la plupart des artisans et des manœuvres du chantier d'Abbadia étaient-ils issus de la société basque. En plus de leurs activités agricoles, les métayers de d'Abbadie étaient régulièrement employés pour livrer la pierre, creuser les fondations, déblayer le site, construire les routes. Au plus fort de son activité, le chantier embaucha ainsi une cinquantaine d'ouvriers²¹⁹². Les plus nombreux travaillaient en général à la taille des pierres et leurs noms – Pradal, Laborde, Lasserre, Castay, Goyenette, Etchabé, Laffargue, Arocena - témoignent à eux seuls de leurs origines locales²¹⁹³. La faiblesse des coûts entraînée par la proximité constituait fort probablement un argument de poids pour d'Abbadie qui contrôlait minutieusement les moindres dépenses. D'autre part, il n'hésitait pas à garder à son service les ouvriers les plus satisfaisants, allant jusqu'à les rechercher au-delà de la frontière malgré les difficultés géopolitiques. En 1870, il écrivit ainsi au maire d'Irun afin d'obtenir son autorisation à employer le ferronnier Emparar qui réalisait la structure en fer forgé de la bibliothèque²¹⁹⁴. A plusieurs reprises, il tenta de joindre le peintre Landaburu résidant près de Bilbao, par l'intermédiaire de son ami Arana, en vue de travaux de peintures²¹⁹⁵. Le peintre biscayen exécuta les peintures du vestibule, de la chapelle, des galeries du château et de l'observatoire entre 1871 et 1878²¹⁹⁶. D'Abbadie envoya une lettre de recommandation fort élogieuse à son égard à l'attention du curé de Saint-Jean-Pied-de-Port qui recherchait un peintre pour son église paroissiale (Annexe 20.77). A Abbadia, Landaburu avait pris la suite d'un peintre bayonnais, Courtignon, qui avait réalisé les décors des plafonds et des chambres. Qualifié par d'Abbadie de « perle des lambins », il avait été débauché pour refus de s'engager à finir le chantier²¹⁹⁷. Bien que ces deux protagonistes soient les principaux peintres connus d'Abbadia, dix autres se relayèrent sur le chantier. Entre le départ de Courtignon en août 1871, et l'arrivée de Landaburu, ce furent Charles Bonnet, un prénommé Henri et un certain Eusebio qui assurèrent l'exécution des travaux. D'ailleurs, en

²¹⁹⁰ Lettre de Viollet-le-Duc, n°45, CCC.

²¹⁹¹ D'Abbadie exprima clairement sa volonté d'offrir du travail « à de pauvres voisins » dès le début du chantier de Parent en 1858 (H272). Plus tard, par exemple, alors qu'il avait besoin d'un manœuvre maçon, il conseilla à son régisseur de recruter Piarres de la métairie Asporotts pour compenser et rembourser en nature 200 francs de prêt (N140-149).

²¹⁹² On dénombrait quarante ouvriers pour la construction du chemin Abbadia en décembre 1854 (F78) et une cinquantaine de manœuvres, métayers et domestiques en juillet 1865 (M163). Les noms et volumes de travail de ces « tâcherons » confirment ces dires et sont consignés dans Grand cahier vert et noir sans titre, arch. Abbadia.

²¹⁹³ Paye de la taille de pierre, n°113-114, CCC.

²¹⁹⁴ P158.

²¹⁹⁵ Q139.

²¹⁹⁶ Livre de caisse 1867-1881, p.67 à 145, Arch. Abbadia.

²¹⁹⁷ P373.

guise de signature, ce dernier brossa son propre portrait derrière le secrétaire de la chambre de la Tour (Fig.307). Le peintre biscayen n'entra véritablement en piste qu'en mars 1872 mais, au vu de sa présence jusqu'à la décoration certes sobre de l'observatoire en 1878, il s'affirma progressivement comme le plus compétent de cette dizaine d'artisans. Aussi n'assura-t-il seul que la fin du chantier de la chapelle et celui du nouvel observatoire²¹⁹⁸. Quoique ces artisans soient tous originaires du Pays basque, la longueur des travaux nécessitait un logement sur place, que d'Abbadie leur procura avec la métairie toute proche de Molérès et l'aide d'une voisine nommée Mme Cardonnay²¹⁹⁹. Mais, malgré cette succession d'ouvriers souvent basques espagnols dont il tira toute satisfaction, d'Abbadie préférerait de loin n'être confronté qu'à un seul et même interlocuteur.

Avant eux, le savant basque se montra également fort satisfait des travaux de l'ébéniste Piquenot établi entre Bayonne et Pau. En 1853, il avait réalisé le fauteuil cathédre du château (Fig.308-309) en prenant pour modèle l'un des anges gardiens assis de profil du célèbre sculpteur norvégien Thorvaldsen (Fig.310), que d'Abbadie avait découvert lors de son observation de l'éclipse du Soleil en Norvège en 1853²²⁰⁰. Fort content du travail de Piquenot, le savant basque le préféra, quinze ans plus tard, à l'ébéniste Laffitte, qui oeuvra à Roquetaillade et lui était conseillé par Duthoit²²⁰¹. L'œuvre de l'ébéniste basco-béarnais fut considérable à Abbadia. A partir des dessins de l'architecte amiénois, il réalisa toutes les boiseries murales, l'escalier d'honneur et son bestiaire, l'escalier du donjon, les croisées de fenêtres, les portes, notamment sculptées, les volets des deux étages ou encore la frise de la salle à manger, et ce sans compter les travaux de manœuvre demandés à ses ouvriers par

²¹⁹⁸ Un tel cumul d'artisans peintres s'explique par les licenciements successifs opérés par d'Abbadie à cause de « leurs défauts en tout genre » (Lettre de d'Abbadie, 2 fév. 1886, 152J394, AD64). Entre décembre 1871 et janvier 1878, on note des versements à l'attention de onze peintres. Eusebio, Henri et Charles Bonnet travaillèrent de début décembre 1871 à début janvier 1872. Puis entrèrent en scène Landaburu et Alexandro jusqu'à la dernière semaine de janvier où ils furent rejoints par un sixième peintre prénommé Fortilo pendant une dizaine de jours. Henri et Alexandro quittèrent le groupe mi-février 1872. La fin du mois fut assurée par Eusebio, Antonio et Marcos, de nouveau rejoints par Landaburu la deuxième semaine de mars. A partir de cette date, ce dernier fut systématiquement présent sur la chantier où il était alternativement accompagné de Gregorio, Lacassagne ou Mariano jusqu'en décembre 1872. Puis, de février 1873 à février 1875, en novembre 1875 et d'août 1877 à janvier 1878, Landaburu œuvra seul et par intermittences à Abbadia (livre de caisse 1867-1881, arch. Abbadia).

²¹⁹⁹ Le savant fit verser plusieurs sommes à l'attention de ce métayer prénommé Ganison pour « la pension des peintres », notamment d'Eusebio, Gregorio, Lacassagne, Landaburu et Mariano, en décembre 1871, en janvier, février et octobre 1872 (Q193 ; livre de caisse 1867-1881, p.66g-67g-68g-77g-78g-82g, Arch. Abbadia).

²²⁰⁰ En mai 1853, d'Abbadie donna ses instructions pour sa commande de fauteuil en réponse à Piquenot (lettre de Piquenot, 10 janv. 1853, 152J6, AD64) précisant : « je désirerais avoir sur le fronton du fauteuil un ange aux grandes ailes assis, un genou sur l'autre et le menton appuyé sur l'un de ses mains. Cette figure serait mieux de profil & me conviendrait mieux que mes armoiries » (D20). Trois ans plus tard, il commanda au maître-verrier Thévenot un vitrail représentant le même ange gardien en indiquant avoir vu en Norvège un ange gardien en plâtre de Thorvaldsen « assis, un genou sur l'autre, le menton appuyé sur la main droite et les ailes fort grandes » (G257). Le régisseur Ithurbide paya 250 francs le fauteuil achevé en décembre 1853 (Lettres de J.-A. Ithurbide, 6 et 7 déc. 1853, 152J784, AD64).

²²⁰¹ En 1867, Duthoit informa Virginie du tarif promis par Laffitte – 10.000 francs -, transport non compris, précisant : « autant que je puisse le savoir, je doute que vous puissiez trouver des conditions plus avantageuses si vous tenez à une bonne exécution » (lettre de Duthoit, 5 nov. 1867, n°75, CCC). A Roquetaillade, Laffitte réalisa (GARDELLES J., LASSERRE J.-C., MARQUETTE J.-B., 1981, p.77-116)

Virginie²²⁰². Cette fois, le choix de d'Abbadie ne dépendait pas d'une démarche charitable, mais était commandée par des raisons de compétence et d'économie. Tout aussi satisfaisant malgré les renégociations de ses salaires, le maçon Turonnet passa près de quinze ans sur le chantier d'Abbadia. Il participa dans un premier temps à l'immense tâche de la taille et du piquetage de la pierre avec son père²²⁰³ puis il monta les maçonneries et les murs de parement du château, du porche (Annexe 20.66), de l'oriel de la bibliothèque et plus tard du nouvel observatoire²²⁰⁴. Quant au charpentier Durritzague d'Urrugne, il détient probablement un record de longévité sur le chantier, intervenant sur sa propriété depuis 1857²²⁰⁵. Ayant effectué convenablement les travaux de charpente de la ferme Aragoirri malgré quelques retards²²⁰⁶, puis de l'observatoire²²⁰⁷, il fut rappelé pour la confection des cintres des voûtes, des échafaudages et des charpentes du château²²⁰⁸. De même, d'Abbadie fit appel à plusieurs plâtriers de la région, Favreau, Genty et Ansorena, originaire de Sare, pour les nombreux travaux d'enduits²²⁰⁹. Mais il ne pouvait se contenter d'une main d'œuvre locale pour toutes les tâches dans la mesure où elle n'était pas toujours suffisamment qualifiée. C'est pourquoi, en 1858, il avait fait exécuter à Paris un bureau Davenport qui nécessitait l'intervention du serrurier Fichet. Ce bureau de style anglais (Fig.311) fut copié par l'ébéniste Lemoine sur le pupitre en acajou offert par d'Abbadie à Charles et son épouse quelques mois plus tôt (Annexe 20.12)²²¹⁰ et Fichet lui inséra un mécanisme de fermeture secrète²²¹¹. Il s'agit de l'unique commande que le savant basque passa avec Lemoine, lequel eut droit à des récriminations dès la réception du meuble en novembre 1858²²¹². Cette expérience, jugée peut-être un peu sévèrement par d'Abbadie, explique sans doute qu'il ne reconduisit pas l'ébéniste, contrairement à Piquenot, pour la suite du projet. En revanche, le serrurier Fichet, qui avait déjà effectué les serrures du coffre-fort localisé dans l'appartement parisien de

²²⁰² Mémoire de travaux de menuiserie et sculptures exécutés au château de Monsieur d'Abbadie membre de l'Institut par Piquenot aîné sculpteur à Bayonne, n°4.3.02, CCIO. Par exemple, Piquenot indiqua dans son mémoire avoir travaillé « pour le compte de Madame à divers travaux » tels que le déballage de meubles, le rélargissement des volets, la fourniture de planches et autres bandeaux ou encore « les entailles faites à des boulons ».

²²⁰³ Lettre de Delarocque, 24 avril 1865, n°147, CCC ; Paye de la taille de la pierre, p.2, n°114, CCC ; Prix et détails d'un mètre cube de pierre de taille brute, s.d., n°389, CCC ; Argent dû le 8 septembre 1865, n°394, CCC.

²²⁰⁴ Estimation des travaux faits par le Sieur Turonnet, 22 déc. 1867, n°279, CCC. Ces derniers travaux impliquent la construction des voûtes de l'abside et du porche ainsi que les rampes d'escalier extérieures et les balustrades de la sacristie, de l'observatoire et du porche.

²²⁰⁵ Dès août 1857, il intervint dans les métairies de « Galbarreta, Bordaberri etc. » (cahier comptes annuels 1857-1860, p.0 à 7, arch. Abbadia).

²²⁰⁶ H103-105-122.

²²⁰⁷ J230-292.

²²⁰⁸ Cela est confirmé par les versements qu'il reçut régulièrement : 3.000 francs, 1.000 francs, 2.000 francs, (28 déc. 1868, 15 avril et 6 oct. 1873, livre de caisse 1867-1881, p.24g-84g-90g ; 29 déc. 1868, cahier de comptes annuels 1866-1877, p.35, arch. Abbadia). En janvier 1874, le régisseur nota concernant Durritzague « tout son compte jusqu'à ce jour » soit 11.353 francs (10 janv. 1874, livre de caisse 1867-1881, p.96g).

²²⁰⁹ Les 22 janvier et 3 décembre 1869, Ansorena reçut les sommes de 1 000 francs et de 1 444.15 francs (cahiers comptes annuels 1866-1877, p.35 ; livre de caisse 1867-1881, p.39g, arch. Abbadia).

²²¹⁰ D'Abbadie fit expédier ce bureau de Londres à Echaux par James Ford en novembre 1857 (H246-255).

²²¹¹ H393-402-425-475.

²²¹² Il trouvait peu évidente l'ouverture du meuble, considérant qu'il s'agissait d'une « manœuvre à apprendre », et surtout, il était mécontent au sujet de l'encrier en verre qui « laissait tout couler ». Il conclut sa lettre ainsi : « je vous prie de me le changer ou d'y ajouter un couvercle mieux fait que celui-ci qui menace déjà ruine » (H475).

d'Abbadie, dès 1850²²¹³, intervenait régulièrement pour le savant. C'était lui qui, occasionnellement, ouvrait le coffre-fort à Arnauld en prenant soin, selon les recommandations de d'Abbadie, de ne pas lui en communiquer la combinaison²²¹⁴. Cette confiance en l'artisan parisien explique que le savant lui confia, lors de la guerre de 1870, la réalisation du mécanisme de la trappe secrète d'Abbadia située entre le plancher du fumoir arabe et les caves (Fig.312-Annexe 20.67)²²¹⁵. Dans ce cas précis, l'éloignement était probablement plus avantageux aux yeux de d'Abbadie que l'emploi d'un artisan méconnu susceptible de communiquer les secrets de la demeure. Même Duthoit, qui transmet les mesures du parquet au serrurier, n'eut pas accès au mode de fonctionnement du mécanisme²²¹⁶. Par ailleurs, si l'astronome fit appel à un tapissier parisien, Germond, pour installer les cuirs de la salle à manger, les textiles de la chambre de Virginie et autres rideaux du château²²¹⁷, c'était probablement faute d'artisan qu'il jugeait suffisamment habile dans les alentours d'Hendaye. D'ailleurs le successeur de Germond sur le chantier, Tarabou, qui posa certainement le reste des tapisseries et des rideaux, ne semblait pas originaire de la région, d'Abbadie dédommageant son régisseur Etchepare pour lui avoir offert la pension en octobre 1873²²¹⁸.

L'aménagement paysager constitue un domaine pour lequel d'Abbadie ne put mettre en pratique son protectorat régional. D'une part, pour les fournitures de plants, il se tourna d'abord vers les pépiniéristes-horticulteurs de la région, à savoir Pinon et René Puyt, tous deux installés à Bayonne. Mais ces entreprises familiales ne purent fournir que ponctuellement aux plantations massives et éclectiques exigées par Bühler²²¹⁹. Aussi d'Abbadie n'eut-il d'autre alternative que de se tourner vers des pépinières d'envergure nationale, recommandées par son éminent paysagiste. Parmi elles, se distingue particulièrement celle d'André Leroy établie à Angers, celle de Dauvesse à Orléans et celle

²²¹³ En juin 1853, d'Abbadie demanda la seconde clé du coffre-fort et lui en indiqua la combinaison (D62-66).

²²¹⁴ I314.

²²¹⁵ Cette longue commande était ainsi intitulée en gros caractère « confidentiel » (P130).

²²¹⁶ D'Abbadie écrivit en effet à Fichet : « Bien que je n'ai qu'à me louer de M. Duthoit, je préfère garder entre vous et moi la manière dont vous disposerez le secret » (P130).

²²¹⁷ Entre 1870 et 1872, il posa et ajusta les cuirs de la salle à manger, les rideaux du rez-de-chaussée, les stores du salon. Il garnit « un petit tabouret laitière [...], une chaise chinoise [...], un pouff carré ». Dans la chambre de Virginie, outre les fournitures, il s'occupa de la pose de deux fenêtres, des lambrequins, des rideaux et d'une chaise chauffeuse (Germond, facture du 28 mai 1872, reçus acquittés en 1872, carton n°6, Arch. Abbadia).

²²¹⁸ Tarabou fut présent sur le chantier d'Abbadia entre octobre 1873 et mars 1874. Le régisseur Etchepare avait été chargé de verser sa pension à Emile Tarabou tapissier le 23 octobre 1873. De nombreux petits versements à son attention (122.50 francs, 20 francs, deux versements de 40 francs, 50 francs, deux versements de 60 francs, trois versements de 100 francs, soit un total de 692.50 francs) sont consignés dans les comptes : livre de caisse 1867-1881, p.91g-93g-94g-95g-96g-97g, Arch. Abbadia.

²²¹⁹ Les commandes adressées à Pinon comportaient en général une cinquantaine de pieds ou de plants (entre autres G59 ; lettres de Pinon, n°266-267, CCC). Quant à Puyt, d'Abbadie lui commandait également de faibles quantités, comme le démontrent les versements notés dans les cahiers de compte, surtout dans les années 1880 (cahier Etchepare 1881-1887, p.20-64-82-104, arch. Abbadia).

de Demouilles à Toulouse²²²⁰. Leroy (Annexe 2.24) était non seulement un paysagiste reconnu, mais il livra ses théories dans plusieurs publications telles que son *Dictionnaire de pomologie* en six volumes et son catalogue décliné en plusieurs langues. D'Abbadie s'adressait à lui essentiellement pour se procurer des plants d'arbres fruitiers (Annexe 20.19) dont le nombre et la qualité étaient assurés par la réputation internationale du pépiniériste²²²¹. La seconde entreprise horticole nationale fournissant Abbadia appartenait à Dauvesse qui fut longtemps reconnu pour ses introductions de cultures exotiques et ses créations de roses²²²². C'est donc en confiance que Bühler confia la fourniture des arbres et arbustes d'ornement à ce grand spécialiste, tout aussi capable d'assurer une production importante et une qualité exceptionnelle de plants ornementaux (Annexe 20.20). Il en allait de même du troisième illustre pépiniériste, Demouilles, qui avait été recommandé par Bühler en 1867. Evoqué par Leroy comme le « premier propagateur, sinon l'obtenteur » du pêcher à bois jaune ou pêcher Demouilles, c'est-à-dire comme un spécialiste des arbres fruitiers, il fournit quelques fois des arbres ornementaux de grande qualité pour Abbadia²²²³. Il est certain qu'il était difficile pour les pépinières locales de rivaliser face à ces hommes qui marquèrent le milieu horticole et paysager. En revanche, ces relations de proximité purent parfois résoudre des problèmes de main d'œuvre pour l'entretien du parc. Comme frappés par la fatalité, nombre de candidats se succédèrent à ce poste (Annexe 19), jugés tantôt ivrognes, tantôt fainéants, tantôt ignares²²²⁴, si bien que d'Abbadie se vit de temps à autre contraint de faire appel à ces pépiniéristes locaux pour assurer les plantations ou conseiller les métayers remplaçant temporairement le jardinier²²²⁵. Mais le savant dut bien admettre que même les pépiniéristes étaient insuffisamment qualifiés pour s'occuper notamment de ses précieux arbres fruitiers²²²⁶. Dans sa quête de jardinier, il privilégiait ouvertement les Basques et dut se rendre à l'évidence que

²²²⁰ Il faut également mentionner le pépiniériste et grainetier fournisseur de légumes Sahut, qui fournit massivement Abbadia, ainsi que le pépiniériste Vilmorin, dont les commandes sont plus tardives et plus occasionnelles que celles adressées à Leroy et Dauvesse.

²²²¹ DUPUIS A., « Une visite aux pépinières de M. André Leroy à Angers », Extrait de *La Patrie*, Schiller, Paris, 1865 ; BERTOLDI S., « André Leroy ou le génie de l'horticulture » in *Vivre à Angers*, avril 1997 ; MEUDECI J., 2008

²²²² Désiré Dauvesse créa notamment la « velouté d'Orléans » et la « panachée d'Orléans » en 1854. Il introduisit également des prunes anglaises ou encore la clématite Jeanne d'Arc (DICKERSON B.C., *The old breeder : a gazetteer of breeders, introducers and their roses through 1920*, Choice Press, Londres, 2000 ; CAIRNS T., *Modern roses*, American Rose Society, 1993 ; *L'illustration horticole*, 1855, vol.2, pl.7 ; *Journal d'Horticulture pratique ou guide des amateurs et jardiniers*, 1848, p.581 ; BOUCHER G., MOTTET S., *Les clématites, historique, description*, Douin, Paris, 1898, p.3-62).

²²²³ LEROY A., *Dictionnaire de pomologie*, vol.2, p.106-107 ; N367. La pépinière de Demouilles fondée en 1820 cultivait des arbres d'ornement, des arbres fruitiers, des rosiers ou encore des arbres « d'alignement » (Encart publicitaire, *Le midi socialiste*, 8 fév. 1914, p.3, Bibliothèque de Toulouse).

²²²⁴ Henri Lay, au service de d'Abbadie entre juin 1856 et septembre 1857, fut licencié pour une raison indéfinie (H198). Claude Plaibien, le jardinier lyonnais procuré par Virginie en 1859, cumulait les trois défauts selon d'Abbadie (I339). Jean Weber quitta son service en février 1864 car il estimait avoir trop de travail (L149-158).

²²²⁵ Suite au licenciement de Claude Plaibien en décembre 1859, d'Abbadie demanda à Puyt de venir donner ses instructions aux manœuvres qui se chargeraient de l'entretien des plantations et des tailles « indispensables » en l'absence d'un jardinier (I355). Au printemps 1860, il mandata de nouveau Puyt pour discuter avec le régisseur de la localisation de certaines plantations (I403). Après le départ de Jean Weber en 1864, le savant basque s'adressa à Pinon et à l'horticulteur Lartigues de Bayonne, auprès duquel il ne commanda jamais aucune plantation, afin qu'il vienne conseiller son métayer Enaut qui remplaçait provisoirement le jardinier (L216-236).

²²²⁶ En quête de conseils auprès d'un professeur d'arboriculture, il reconnaissait en effet que « les pépiniéristes des environs de Bayonne n'y entendent guère rien, comme je m'en suis assuré, un peu à mes dépens » (J128).

les compétences espérées étaient absentes de la région (Annexe 20.69)²²²⁷. En général, les prétendants ne restaient rarement plus d'un an et demi à ce poste qui exigeait beaucoup de constance et une insertion difficile pour s'intégrer à la paysannerie locale exclusivement bascophone (Annexe 14)²²²⁸. En somme, lorsque d'Abbadie consentait à ouvrir son chantier à une main d'œuvre non locale, cela n'arrivait que faute de compétences sur le marché de l'emploi de proximité. Le déplacement des artisans pouvait être problématique en fonction de la durée de leur intervention. Les ouvrages ponctuels, comme la pose des tapisseries, étaient achevés en temps normal. En revanche, les missions à vocation longue, telles que celles liées au paysage, ne résistaient pas longtemps à la forte identité locale, notamment en raison de la complexité de la langue et de l'extrême exigence de d'Abbadie. Le chantier d'Abbadia fournit continuellement de l'ouvrage aux artisans locaux durant une trentaine d'années. Au même titre que la cathédrale de Bayonne ou le chemin de fer, il constituait un moteur d'économie locale et d'emploi non négligeable à l'heure où le secteur du bâtiment était en pleine expansion.

Il est, en revanche, plus difficile d'estimer exhaustivement les parcours de chacune de ses entreprises afin de déterminer leur profil et leurs compétences. A son arrivée à Abbadia, le peintre Courtignon était coutumier des chantiers d'envergure puisqu'il avait déjà exécuté les peintures de la chapelle impériale de Biarritz et, comme les autres peintres français d'Abbadia, de la cathédrale de Bayonne. S'étant forgé une réputation certaine, il continua d'officier dans la région notamment à l'église d'Ondres et surtout à l'église Saint-Martin de Pau²²²⁹. Pour Landaburu, Abbadia, qui marqua vraisemblablement le début de sa carrière, fut un véritable tremplin. Après quelques années, il avait sous ses ordres une trentaine d'ouvriers et collabora aux peintures de l'église de Saint-Jean-Pied-de-Port et du couvent de Deusto près de Bilbao²²³⁰. Les peintres devaient être capables de travailler soigneusement sur la base des dessins fournis par Duthoit et à l'aide de poncifs et de pochoirs²²³¹. Quant à la

²²²⁷ En novembre 1858, il accepta le jardinier béarnais – resté anonyme – proposé par Julienne en précisant bien qu'il l'aurait préféré d'origine basque (H470).

²²²⁸ D'Abbadie affirmait parler exclusivement le basque avec ses métayers et pensait que cela posait problème aux étrangers ainsi qu'il l'affirma à Clos, professeur d'horticulture chargé de rechercher un jardinier. Le savant lui précisa « *Peut-être étaient-ils ennuyés d'entendre toujours parler basque chez moi, mais c'est la langue du pays* » (Q298). Dès 1865, il était en quête d'un jardinier « *probe, prudent et ayant assez d'énergie pour apprendre la langue de nos cultivateurs* » (M10) et tirait les leçons de la présence du surveillant de chantier parisien Delarocque plongé dans « *le grand embarras d'un homme qui ne sait pas la langue* » (M65).

²²²⁹ Après Abbadia, les mémoires de travaux de Courtignon le présentent comme « artiste décorateur de la cathédrale de Bayonne », ce qui correspond au portrait – péjoratif – que d'Abbadie fit de lui afin de louer les compétences de Landaburu en 1886 (Lettre de d'Abbadie, 2 fév. 1886, 152J394, AD64). Voir également : GAUTHIER H., « Jules Courtignon, peintre bayonnais au dernier tiers du XIXe siècle », doc. Abbadia ; LAVIT J.-G., *Revue Monuments Historiques*, n°147, 1986 ; « Peinture monumentale. Eglise paroissiale Saint-Pierre. Ondres » in Ministère de la Culture, *Base Palissy*, notice n° IM40000977, mise à jour en 2009, réf. du 20 juin 2012. URL : http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/palsri_fr?ACTION=CHERCHER&FIELD_1=REF&VALUE_1=IM40000977

²²³⁰ Lettres de Landaburu, 29 sept. 1874, 2 mai 1883 ; lettre de d'Abbadie, 2 fév. 1886, 152J394, AD64.

²²³¹ Voici les matériaux utilisés par les peintres : laque rouge, terre de sienne, brun van Dyck, vermillon, sicartif, douze petits godets en fer blanc pour couleurs (Q130-137), feuille d'or, huile de lin, essence de térébenthine (livre de caisse 1867-1881, p.61g-66g-70g-71g, arch. Abbadia) et purpurine pour l'escalier à vis mauresque de la

menuiserie et la sculpture, l'architecte amiénois laissa davantage d'autonomie aux artisans. , Ces derniers, pourtant expérimentés, ressentaient cette liberté créative davantage comme un manque de repères, au grand dâme de Duthoit²²³². Ayant à son service au moins quatre charpentiers, deux menuisiers et trois sculpteurs, Piquenot connaissait une certaine notoriété dans le département. Il était engagé dans des chantiers officiels d'importance tels le château royal de Pau ou l'église Saint-Julien-de-Lescar à Nousty, où il exécuta la chaire à prêcher²²³³. Pour les réalisations réclamant un raffinement esthétique comme les peintures murales et la sculpture, d'Abbadie avait donc nécessairement recours au même personnel que celui qui œuvrait pour les commandes officielles, hissant sa demeure à un haut rang de prestige. En ce qui concerne les autres artisans, leur tâche consistait à mettre en œuvre docilement les plans fournis par l'architecte. Il semble que nombre d'entre eux intervenaient au sein de chantiers plus ordinaires qu'Abbadia tels que les métairies et autres habitations rurales. Mais en l'absence de documentation, leur véritable impact dans l'économie locale est difficile à évaluer²²³⁴. Toujours est-il que la dimension régionaliste du chantier d'Abbadia est à nuancer. Du point de vue de la nature des activités, le chantier est représentatif de l'industrie du bâtiment au XIXe siècle, dans ce qu'elle offrait de diversité, de savoir-faire et de dynamisme économique (Annexe 17). De plus, on constate qu'entre les années 1850 et 1880, la pratique des métiers de la construction restait encore traditionnelle, à Abbadia comme partout ailleurs²²³⁵. Sans l'aide de la machine, la tâche était physiquement longue et difficile, ce qui la rendait accessible aux paysans habitués à la pénibilité du travail. Bien que les tâches décoratives d'Abbadia incombent à des artisans expérimentés, le recours aux métayers pour les besognes moins nobles reflète pleinement la tendance qui conduisait massivement les hommes de la terre vers les métiers du bâtiment, si ce n'est qu'en travaillant pour d'Abbadie ils évitaient l'exode rural²²³⁶. Cette méthode n'était toutefois pas spécifique à Abbadia puisque les patrons du secteur du bâtiment avaient pour habitude d'embaucher des

turelle Sud (Q360). De plus, d'Abbadie précisa lors d'une erreur de livraison que les murs du donjon devaient être peints à la colle et ses montants en bois à l'huile. Le peintre utilisait aussi de l'essence (R30).

²²³² Le menuisier et le sculpteur demandaient en effet de nombreux dessins de détails pour l'exécution, ce qui agaça Duthoit qui en répondit ainsi à d'Abbadie respectivement au sujet des chanfreins et de la sculpture ornementale : « Je suis désolé que vous employiez des gens aussi peu intelligents et sachant si mal leur métier. J'ai donné pour ces menuiseries le double de détails que je donne habituellement. C'est donc quatre fois plus que ne le font en général les architectes. [...] S'il [le sculpteur] n'est pas capable d'exécuter une figure de sa composition, que votre sculpteur cherche dans les recueils, les modèles ne manquent point » (Lettre de Duthoit, 3 nov. 1868, CCC).

²²³³ En 1844, un compte-rendu élogieux fut publié dans la presse locale au sujet des œuvres gothiques de Piquenot présentées à l'Exposition de Pau et destinées à l'Exposition Philomatique de Bordeaux. L'artisan y est présenté comme le « sculpteur du château-royal », où il réalisa « tant de belles sculptures, tant de délicates arabesques, tant d'admirables moulures », et ses œuvres sont jugées « d'un goût et d'une intelligence remarquable » (« Industrie départementale. Exposition à Pau » in *Mémorial des Pyrénées*, trentième année, n°84, 1844 ; Ministère de la Culture, *Base Mérimée*, notice n°IA64000636, 2006, réf. du 20 juin 2012). La répartition de ses ouvriers à Abbadia est indiquée dans : *Mémoire de travaux de menuiserie et sculptures exécutés au château de Monsieur d'Abbadie* [...] par Piquenot aîné sculpteur à Bayonne, n°4.3.02, CCIO.

²²³⁴ Cette entreprise nécessiterait une étude exhaustive des chantiers de la région au XIXe siècle, qui dépasserait le cadre de notre propos.

²²³⁵ BARJOT D., CHALINE J.-P., ENCREVE A. (dir.), 1995, p.375-376.

²²³⁶ CHATELAIN A., 1958, p.575. La passerelle entre activités agricoles et bâtiments explique que nombre de paysans de l'Ouest et de Normandie participèrent à la construction moderne de Paris au XIXe siècle.

manœuvres peu qualifiés issus de leur environnement local²²³⁷. De la part de d'Abbadie, il ne s'agissait donc pas seulement de solidarité régionale mais bien d'une posture partisane visant à maintenir un mode de fonctionnement économique ancestral concentré dans les zones rurales²²³⁸. On observe enfin le même type d'organisation dans les chantiers de Pupetières et de Roquetaillade où les commanditaires, appartenant à la même élite que d'Abbadie, se tournèrent naturellement vers la main d'œuvre locale pour les travaux de premier et de second œuvre²²³⁹. Le chantier d'Abbadia offrait, certes, une dimension régionaliste, mais il était également motivé par des contingences plus économiques, au service d'un idéal politique conservateur.

2. Le réseau de Viollet-le-Duc et des chantiers diocésains : pour un renouvellement des arts décoratifs orientaux et médiévaux

De par ses activités de restaurateur et d'architecte, Viollet-le-Duc rencontrait aussi bien des artisans provinciaux, tels que ceux qu'il croisait à Abbadia, que des manufactures et des ateliers reconnus, principalement parisiens. Parmi ces derniers, certains reviennent de manière récurrente sur ses chantiers diocésains et officiels qu'ils soient pilotés ou non par l'auteur du *Dictionnaire*. Citons pour exemples le sculpteur Frémiet, qui intervint à Pierrefonds ou au Mont-Saint-Michel, l'atelier plombier d'art Monduit et Béchet également présent à Pierrefonds mais aussi à Notre-Dame de Paris ou à l'Opéra Garnier, le peintre-verrier Steinheil qui officia à la Sainte-Chapelle et dans nombre d'édifices parisiens ou encore à la cathédrale de Saint-Etienne ; la manufacture d'orfèvrerie Poussielgue-Rusand qui fournit massivement les chantiers religieux du Second Empire à la IIIe République. Force est de constater que ces grandes firmes dominaient le marché de la commande officielle et que Viollet-le-Duc en reconnaissait les qualités en les exploitant. Face à ce constat, se pose légitimement la question de l'impact de ce réseau professionnel sur l'exécution du projet d'Abbadia. Bien que de nombreuses tâches incombèrent à des artisans locaux, certains ouvrages nécessitaient une précision et un savoir-faire qui, malgré toute la considération portée aux ouvriers basques, ne se trouvaient *a priori* qu'auprès de manufactures d'exception. Dans quelle mesure le réseau relationnel viollet-le-ducien marqua-t-il de son empreinte le chantier d'Abbadia ? Quels artistes de renom y prirent-ils leur part ? Comment exprimèrent-ils leur créativité dans une œuvre pensée par d'autres ? Quoique le chantier se soit achevé sous la IIIe République, l'implication d'ateliers reconnus témoigne de la situation des arts décoratifs sous le Second Empire, partagés entre une vénération pour le passé et des aspirations vers l'avenir.

²²³⁷ LUCIANI J., « Logiques du placement ouvrier au XIXe siècle et construction du marché du travail » in *Sociétés contemporaines*, n°3, septembre 1990, p.5-18.

²²³⁸ BARJOT D., CHALINE J.-P., ENCREVE A. (dir.), 1995, p.360-363 et p.370-373.

²²³⁹ Arch. Pupetières ; GARDELLES J., LASSERRE J.-C., MARQUETTE J.-B., 1981, p.77-116.

Le premier de ces célèbres artistes est Léon Parvillée (Fig.313), architecte, décorateur, céramiste, qui se distinguait dans les années 1860 par ses travaux menés pour le compte des autorités ottomanes. Ayant passé de nombreuses années en Orient, il avait restauré la ville de Brousse, en Turquie, détruite lors d'un tremblement de terre. Par la suite, il avait été chargé de la décoration du palais de l'Empire Ottoman lors de l'Exposition nationale d'Istanbul en 1863 puis de la création et de la décoration du pavillon turc pour l'Exposition universelle de Paris en 1867²²⁴⁰. Passionné par l'architecture orientale, il fut encouragé par Viollet-le-Duc, vers 1863, pour en étudier la céramique et les principes décoratifs. A l'heure où il fut contacté pour le chantier d'Abbadia, c'est-à-dire avant 1870, il développait son activité de céramiste à Paris aux côtés de Labbé, Flandrin et de Caranza²²⁴¹. Parvillée était capable de créer des œuvres de tout style mais longtemps ses céramiques portèrent l'influence de l'Orient qu'il connaissait si bien. Il paraît donc assez logique que Duthoit lui ait fait appel pour les réalisations des faïences d'Abbadia²²⁴². La présence de son tampon confirme qu'il est l'auteur des céramiques murales de style persan situées sur la jardinière du vestibule (Fig.316)²²⁴³ ainsi que les tableaux des fenêtres de la galerie Sud au rez-de-chaussée, les parois du fumoir arabe et la plupart des cheminées. Il réalisa en outre le cadran d'horloge émaillé inséré dans la cheminée de la chambre d'Ethiopie (Fig.314)²²⁴⁴, la spectaculaire porte persane du fumoir arabe (Fig.315), le vase persan de la chambre de Virginie (Fig.317)²²⁴⁵ ainsi que les faïences ornementales, composées de trois consoles néogothiques (Fig.318) et du cabinet de toilette de Virginie²²⁴⁶. Autant dire qu'il s'agissait d'une commande extrêmement importante qui nécessitait un éventail très large de compétences. Malgré la mainmise de l'architecte amiénois sur le chantier, Parvillée jouissait d'une grande liberté créative, ce qu'il devait assurément à son expérience reconnue. Il était réputé pour sa capacité à créer systématiquement des œuvres uniques, valeur ajoutée qui faisait pencher la balance

²²⁴⁰ SCHNEIDER-MANUCH E., 2001, p.12-29.

²²⁴¹ Certaines réalisations de Parvillée à Abbadia portent le tampon de son atelier de Saint-Maur-des-Fossés, détruit par les Prussiens en 1870, ce qui suppose que les premières commandes sont antérieures à cette date (SCHNEIDER-MANUCH E., 2001, p.34). D'Abbadie lui fit parvenir des paiements en avril et juin 1871 avec bien des difficultés en raison du changement d'adresse du faïencier (P319-P320-P315-P324-P325 ; Lettre de Parvillée, 21 avril 1871, n°264, CCC). Le savant lui écrivait d'abord n°1 rue Fontaine Saint-Georges à Paris, ce qui correspond à son déménagement en 1871 (SCHNEIDER-MANUCH E., 2001, p.34) puis à la poste restante de Saint-Denis. L'ouvrage de Parvillée à Abbadia n'était pour autant pas achevé puisqu'en octobre 1872, d'Abbadie le pressa par le biais de Duthoit de terminer son travail. Quoi qu'il en soit, au plus tard, Parvillée acheva les faïences du fumoir arabe en février 1874, moment où d'Abbadie déclarait cette pièce achevée (Q251 ; R269 ; GRONIER C., *Léon Parvillée, céramiste, architecte-décorateur (1830-1885)*, mémoire de DEA d'Histoire de l'art contemporain, Université Paris IV-Sorbonne, 1996, p.8).

²²⁴² Le nom de Parvillée est mentionné dans les carnets de chantier de l'architecte amiénois (carnet marron sans titre, f.30v ; carnet « Berteaucourt les Dames », fonds Duthoit, MP).

²²⁴³ Duthoit attribuait cette fonction aux coffres situées au pied de la grande verrière du vestibule (carnet marron sans titre, f.29v, fonds Duthoit, MP).

²²⁴⁴ Cet objet fut exécuté à l'été 1873 en collaboration avec le célèbre constructeur de chronomètres Leroy qui avait l'habitude de construire des instruments scientifiques pour d'Abbadie (R98).

²²⁴⁵ L'appellation de vase est en réalité réductrice car ce curieux objet, qui en a la silhouette, ne comporte pas de fond, ainsi que l'avait observé Hortensia Gauthier. Nous émettons l'hypothèse que ce vase ait été monté en lampe, comme cela a pu se voir dans deux œuvres issues d'une collaboration de Félix Optat Millet et Charles Ficquenet.

²²⁴⁶ Ce meuble de toilette n'est malheureusement pas localisable de nos jours. Dans un carnet de chantier, Duthoit le mentionne en cours d'exécution chez le céramiste (carnet marron, f.30v, fonds Duthoit, MP).

davantage du côté de l'artiste que de l'industriel²²⁴⁷. Il demeure cependant un doute sur les dessins de calligraphies arabe, éthiopienne et gothique des cheminées de la chambre d'honneur, de la salle à manger et de la chambre de Virginie. Car Parvillée, comme Duthoit, pourrait en être l'auteur. Du reste, pour la plupart des faïences réalisées à Abbadia, dominées par un bleu profond, des entrelacs et des fleurs stylisées, le céramiste s'inspira manifestement des décors étudiés dans la ville de Brousse, notamment des mosquées Yechil-Djami et Yechil-Turbey (Fig.319) dont il présenta des relevés dans son célèbre ouvrage préfacé par Viollet-le-Duc²²⁴⁸. Seuls les plateaux persans des consoles néogothiques se rapprochent davantage de la mosquée Mouradieh, présentée dans la même publication, avec leur fond blanc et leurs fleurs plus naturalistes²²⁴⁹. En dépit de son autonomie créative, le céramiste proposa occasionnellement pour Abbadia (Fig.320) quelques œuvres similaires à celles qu'il avait réalisées en 1867 pour les intérieurs de cheminée de Pierrefonds (Fig.321)²²⁵⁰. Malgré tout, Parvillée resta fidèle à sa démarche créative d'artiste. Si la filiation est évidente entre ses nombreux plats de faïences, les panneaux du vestibule du n°9 rue Fénelon²²⁵¹ et les décors d'Abbadia, ses interventions dans la décoration civile sont systématiquement inédites. Les faïences d'Abbadia sont aussi exclusives dans son œuvre que ses décors japonisants des thermes de Bourbon l'Archambault, son panneau *La forêt vierge* (Fig.322), sa fontaine persane de l'exposition de l'Union Centrale des Beaux-Arts appliqués à l'Industrie en 1874 ou les panneaux muraux des pavillons ottomans de l'Exposition universelle de 1867²²⁵². Si la technique, les couleurs et les motifs sont parfaitement identifiables, les formes et les types d'objet qu'il propose changent constamment, démontrant à la fois sa grande créativité et son extrême imprégnation de l'art islamique. Par ailleurs, son approche de l'art coïncidait pleinement avec le rationalisme de Viollet-le-Duc, qui l'adouba en signant la préface de son ouvrage de référence. Parvillée appliquait dans ses œuvres la cohérence, voire le lien intrinsèque, entre matière et forme qu'il avait observée dans l'architecture et la décoration islamique, et agissait selon la démarche de sincérité revendiquée par le maître de l'école rationaliste²²⁵³. En revanche, le céramiste n'eut pas de réelle emprise sur la destination de ses œuvres à Abbadia qui relèvent du projet décoratif de Duthoit, lui-même émanant pleinement des principes de Viollet-le-Duc. Ce

²²⁴⁷ SCHNEIDER-MANUCH E., 2001, p.41.

²²⁴⁸ PARVILLE L., 1874, planches 15-16, 25, 27, 33, 40, 41.

²²⁴⁹ PARVILLE L., 1874, planches 42, 43, 44, 45.

²²⁵⁰ SCHNEIDER-MANUCH E., 2001, p.31.

²²⁵¹ CHAUDUN L. et N., *Paris céramique, les couleurs de la rue*, Somogy Editions d'art, Paris, 1998, p.17.

²²⁵² Les réalisations de céramique décorative de Parvillée dans le domaine civil sont difficilement localisables. Il aurait créé des fontaines monumentales pour des appartements privés ainsi que des carrelages d'inspiration médiévale et Renaissance pour les chapelles du château d'Eu et la cathédrale de Langres, des panneaux pour le restaurant Catelain à Paris, des briques émaillées pour le lycée Lakanal de Sceaux. En 1878, il réalisa plusieurs décors à l'Exposition universelle pour le Palais Algérien, les pavillons de la manufacture des Tabacs, l'Union Céramique et Chaufournière, la ville de Paris et la façade du Champ de Mars (GRONIER C., 1996, p.34-41).

²²⁵³ Il considérait que, dans l'art persan, les dessins « ne variaient plus que par les matières employées et par le genre de main d'œuvre que permettaient ces matières ». De plus, comme Viollet-le-Duc, il établissait le fondement de l'expression artistique sur la géométrie, notamment, dans le domaine des arts arabes, sur le triangle équilatéral (PARVILLE L. 1874, p.10-12 ; CHAUDUN L. et N., 1998, p.18 et 22-27).

dernier considérait en effet l'introduction de la faïence dans les décors domestiques comme un témoignage de modernité, agissant sur le terrain de la fonctionnalité. Les matériaux céramiques possédaient, selon lui, des vertus isolantes et une aisance pour l'entretien particulièrement utiles dans les lieux exposés aux dégradations climatiques, par exemple les foyers de cheminée ou les tableaux de fenêtre²²⁵⁴. De fait, la localisation des céramiques à Abbadia justifie la vocation utilitaire qui fut assignée à ce matériau jusqu'à la Belle Epoque²²⁵⁵. Le rôle de Parvillée est en conséquence, si ce n'est fondamental, du moins non négligeable dans les décors d'Abbadia. Les maîtres d'œuvre le choisirent pour son expérience de l'Orient et la cohérence de son approche artistique avec leur rationalisme. De plus, ses panneaux muraux tout comme ses objets mobiliers participent fondamentalement du métissage artistique du château, au même titre que les références gothiques. Ses œuvres offrent toujours un certain relief, un dynamisme coloré, voire une magnificence qui contrastait avec la monochromie du bois. Il n'en demeure pas moins que la présence de Parvillée à Abbadia est due à ses rapports privilégiés avec Viollet-le-Duc. Les céramistes talentueux ne manquaient pas à l'époque, notamment parce qu'ils étaient promus par les Expositions universelles et les expositions de l'Union Centrale des Beaux-Arts appliqués à l'Industrie. Parvillée était considéré, à l'instar de Théodore Deck, Eugène Collinot et Alexandre Bigot, comme l'un des plus prestigieux céramistes de son temps. Cela tenait à son approche moderne des techniques d'exécution, à son goût pour la polychromie et à son inspiration orientale²²⁵⁶. A l'instar de Deck, il tentait de reproduire les procédés islamiques turcs pour proposer un matériau nouveau destiné à remédier à une forme de décadence des arts décoratifs français observée au début des années 1860²²⁵⁷. Les panneaux de céramique décorative connaissant un franc succès dans le dernier quart du XIXe siècle, notamment dans les intérieurs bourgeois²²⁵⁸, on peut légitimement considérer que Duthoit, en les intégrant avec plusieurs années d'avance au projet d'Abbadia, anticipa cette nouvelle tendance, fort appréciée dans le milieu des arts décoratifs. En cela, Abbadia véhicule une forme d'avant-gardisme décoratif qui correspond à la volonté viollet-le-ducienne d'élaborer un style moderne. La plupart de ces décors au sein de l'œuvre de Parvillée sont d'ailleurs postérieurs à 1873 et cette

²²⁵⁴ VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1978, t2, p.334 ; DELPECH V., 2012, à paraître.

²²⁵⁵ CHAUDUN L. et N., 1998, p.27.

²²⁵⁶ Suite à la découverte de Deck, Parvillée eut, comme ses confrères, d'abord recours aux techniques de fabrication orientales – cuisson à grand feu sous couverte - consistant à recouvrir de glaçure les émaux issus d'oxydes métalliques, les déposer sur engobe blanc puis les cuire d'un seul trait. A l'appui de ses travaux sur les faïences persanes, Parvillée s'appliqua ensuite à travailler la profondeur chromatique des émaux, qui ne lui convenait pas avec la technique précédente. Après avoir étudié les verreries de Murano, il mit au point une technique nouvelle : il associa des émaux demi-opaques aux couvertes colorées à la fonte à base d'oxydes minéraux, pour produire des émaux en verre coloré qu'il appliquait au pinceau sur le biscuit. Cette technique offre au matériau et aux couleurs une résistance idéale pour l'usage de la décoration. A partir de 1876, le céramiste se consacra également à la technique de l'or sous couverte, où il utilisait le métal précieux sous forme de petits carrés notamment dans deux plats d'inspiration japonaise (GRONIER C., 1997, p.14-17).

²²⁵⁷ SCHNEIDER-MANUCH E., 2001, p.30-32. Ses revêtements étaient constitués « de terre cuite à l'émail stannifère et au décor polychrome turc (persan) », selon le critique Demmin en 1873.

²²⁵⁸ DUMONT M.-J., *Paris arabesques. Architectures et décors arabes et orientalisants*, Koehler/Institut du Monde Arabe/CNMHS, Paris, 1998, p.39.

problématique particulièrement chère à Viollet-le-Duc put se développer pleinement lorsque le règlement urbanistique consentit à tolérer les décrochements de façade en 1884²²⁵⁹. Dans les années 1880, Parvillée, fidèle à cette vision moderne et rationaliste du matériau, intervint sur deux autres chantiers qu'avaient précédemment dirigés Viollet-le-Duc, les chapelles du château d'Eu et l'immeuble du n°9 rue Fénelon, ce qui fait d'Abbadia un lieu d'expérimentation dans sa carrière d'architecte-céramiste. Cependant, après son intégration progressive dans l'architecture civile comme à Noisiel ou même les couloirs du métropolitain, la céramique architecturale connaîtra son apogée lors de l'Exposition universelle de 1889 et - ultime consécration - disposera de son propre pavillon lors de l'édition de 1900, une trentaine d'années après la création des décors d'Abbadia²²⁶⁰.

Les autres collaborateurs coutumiers des chantiers de Viollet-le-Duc ne bénéficièrent pas à Abbadia de la liberté artistique offerte à Parvillée. Aussi talentueux soient-ils, souvent ils eurent à exécuter leurs œuvres en fonction des dessins remis par Duthoit. Dans le domaine de la sculpture ornementale, les architectes firent appel à l'atelier Capelle et Chertier qui exécuta les sculptures de la cheminée en pierre du salon, le bestiaire du porche, de l'observatoire et du chœur de la chapelle. L'intervention de Chertier pour le porche et la chapelle suscita le mécontentement de Virginie pour des motifs probablement financiers²²⁶¹. Malgré ces déconvenues, le couple de commanditaires persista cependant à s'adresser au même atelier en faisant appel à Capelle pour le bandeau de la cheminée du salon, « d'autres travaux » et le bestiaire de l'observatoire²²⁶², ce qui peut être perçu comme un renouvellement de confiance et une reconnaissance de compétences. Ce changement de sculpteur reste d'ailleurs perceptible dans le dessin des sculptures. Duthoit ne fut certainement pas étranger à la poursuite de cette collaboration, l'atelier Capelle et Chertier étant intervenu notamment à Roquetaillade dans l'exécution du bestiaire du vestibule et des quatre portraits sculptés de la porte principale²²⁶³. Outre leur incontestable savoir-faire, cette présence sur les deux chantiers civils de Duthoit dans le Sud-Ouest s'explique également par la proximité relative de ces entrepreneurs basés entre Bordeaux et Paris. Mais la famille Chertier était surtout renommée pour ses travaux d'orfèvre. Aussi n'est-il pas étonnant de retrouver au sein d'une vaste commande comme Abbadia de nombreuses réalisations

²²⁵⁹ CHAUDUN L. et N., 1998, p.22.

²²⁶⁰ CHAUDUN L. et N., 1998, p.19, 43-52. En 1900, l'Exposition universelle accueillit effectivement le « Pavillon de l'Histoire de la Céramique architecturale ».

²²⁶¹ Gustave Chertier accusa réception d'un versement de 500 francs destiné à son frère Alexandre « regrettant amèrement que vous soyez aussi mécontente de mon frère et [espérant] en votre bonté pour oublier et pardonner » (lettre de Chertier, 23 fév. 1871, n°193, CCC). En avril 1871, il reçut 1.000 francs (4.2.08, CCCOI). Quelques mois plus tard, d'Abbadie écrivit à l'atelier Chertier pour des problèmes de compte (Q52-53-81) et renvoya 1.000 francs « au sculpteur Chertier » en janvier 1872 (Q95) et encore 1.000 francs en juillet 1873 (R90).

²²⁶² En octobre 1873, d'Abbadie lui fit parvenir 500 francs pour « l'achèvement du bandeau de la cheminée et des autres travaux que vous avez entrepris avec nous ». Il est possible que Capelle ait succédé à Chertier dans l'exécution du bestiaire du porche et de la chapelle (R162).

²²⁶³ GARDELLES J., LASSERRE J.-C., MARQUETTE J.-B., 1981, p.77-116. Par ailleurs, Duthoit nota dans son carnet de chantier au sujet de Roquetaillade « Mr Chertier 4 têtes », éléments qui correspondent aux sculptures de la porte principale (carnet « Falvy », f.8, fonds Duthoit, MP).

provenant du célèbre Jean-Alexandre Chertier. Il exécuta en effet, d'après les dessins de Duthoit, des gâches de serrure et deux chenets de style « égyptien » en cuivre, la lampe en bronze portée par la statue d'Abdullah (Fig.323), un cadre en bronze pour un cadran en porcelaine²²⁶⁴ et divers ornements²²⁶⁵. Il est par conséquent très probable qu'il soit l'auteur des ferronneries arborescentes de la porte d'Espagne (Fig.324). Ces objets ornementaux ou parties de décors furent imaginés par Duthoit principalement dans le style néogothique qui était en l'occurrence la spécialité de Chertier. A l'instar de son frère, l'orfèvre exécuta également de nombreuses pièces pour Roquetaillade, dont fort probablement les suspensions de la salle à manger, les porte-rideaux, des pentures, des chenets, et surtout l'imposante lampe de l'escalier d'honneur (Fig.325)²²⁶⁶. C'est également à sa manufacture que l'on doit les ornements d'autel en bronze doré et émaillé de la chapelle de Roquetaillade qui, en raison des dessins de Duthoit, témoignent d'une influence orientale plutôt rare dans l'œuvre néogothique de l'orfèvre (Fig.326-333)²²⁶⁷. Remarqué aux Expositions universelles de 1855 et 1862, il était sollicité dans de nombreux chantiers de restauration diocésains dont plusieurs cathédrales, particulièrement dans l'Ouest et le Nord de la France. Parmi sa prolifique production, se distinguent surtout des objets mobiliers liturgiques et des œuvres ornementales comme la statue de la Vierge de la tour Pey-Berland à Bordeaux ou le tombeau de saint Martin pour la basilique éponyme de Tours²²⁶⁸. Malgré ses collaborations régulières avec Viollet-le-Duc qui lui vouait une indéniable reconnaissance, ses compétences en art sacré ne furent pas exploitées dans le projet d'Abbadia. Peut-être pour une question de prestige, lui préféra-t-on son confrère et rival Placide Poussielgue-Rusand, du moins dans un premier temps. Cet élève de l'orfèvre Cahier avait lui aussi l'habitude de travailler sur les chantiers de Viollet-le-Duc, de Duthoit ou encore de Boeswillwald. Mais si l'œuvre de Chertier était prolifique, la quantité de celui de Poussielgue-Rusand le dépassait de loin. Il fut en outre plusieurs fois récompensé de médailles lors des Expositions universelles à Londres en 1851 et 1862, à Paris en 1855 et 1867, auxquelles vinrent s'ajouter les titres de chevalier puis

²²⁶⁴ Cet élément n'a pu être localisé au sein du château. Peut-être s'agit-il de « l'anneau pour enchâsse » (carnet marron sans titre, f.88v, fonds Duthoit, MP) de l'horloge incrustée dans la cheminée de la chambre d'Ethiopie.

²²⁶⁵ Il fournit les deux gâches en cuivre en juin 1873, les chenets égyptiens « avec parfum et barre, le tout en cuivre poli exécuté d'après les dessins de Mr Duthoit architecte » en février 1876, la lampe « en bronze poli et ciselé disposée pour être portée par une statue » en juin 1876 et le cadre en bronze doré « s'ajustant sur un cadran en porcelaine, ledit composé de 2 cercles s'ajustant l'un sur l'autre » en mai 1877 (Facture de Chertier, Paris, 8 janv. 1878, Reçus acquittés en 1878, carton n°6, arch. Abbadia). Mais dès novembre 1869, le régisseur nota les « ornements Chertier, et leur plan » dans les comptes (livre de caisse 1867-1881, p.39g, arch. Abbadia). Dans le fonds Duthoit, se trouvent les dessins de chenets et de la torchère d'Abdullah (dossier Abbadia, fonds Duthoit, MP).

²²⁶⁶ Duthoit nota en effet les prix des suspensions de la salle à manger, la lanterne, un châssis, des porte-rideaux, des crémones, les pentures de la chapelle et des chenets (carnet « 9 cotes div. », f.10v-11, fonds Duthoit, MP).

²²⁶⁷ *L'art en France...*, 1979, p.183-184 ; Dessin de chandelier, dossier Roquetaillade, fonds Duthoit, MP. Le dessin de chandelier du fonds Duthoit portent en effet deux tampons de la maison Chertier tandis que plusieurs autres sont adressés, timbrés et affranchis à l'attention du même orfèvre, 7 rue Férou à Paris.

²²⁶⁸ Il travailla sur à la cathédrale de Bordeaux d'après les dessins de Danjoy, la basilique Saint-Martin de Tours, la cathédrale de Limoges, l'église du Mont-Saint-Michel, la basilique Saint-Omer, les cathédrales de Reims, Moulins, Strasbourg, l'église Saint-Augustin et l'église Saint-Laurent à Paris. Chertier reçut en outre la médaille de bronze en tant que coopérateur à l'Exposition universelle de 1855 (*L'art en France sous le Second Empire*, 1979, p.183-184).

d'officier de la Légion d'Honneur²²⁶⁹. Ses réalisations étaient par conséquent officiellement reconnues, ce qui peut expliquer le choix de Duthoit et de d'Abbadie, particulièrement attentif à la dimension cléricale de sa demeure, de se tourner vers l'orfèvre parisien. En cette association des deux orfèvres, Abbadia ne constitue cependant pas un exemple isolé dans la mesure où d'autres chantiers les employèrent conjointement. Tel fut le cas à Notre-Dame de Paris ou à la basilique Notre-Dame de l'Immaculée Conception de Boulogne-sur-Mer²²⁷⁰.

En ce qui concerne le processus créatif des ornements d'autel d'Abbadia, il se déroula de deux manières. Duthoit avait proposé les dessins de l'autel – inventorié comme retable –, des candélabres (Fig.327-331), de la grande croix et d'une hampe de torchère (Fig.328) finalement placée dans le grand salon²²⁷¹. Architecte et commanditaires optèrent pour un autel presque entièrement en chêne, au décor sculpté gothique relativement riche (Fig.329). Alors que les panneaux du soubassement arboraient un décor peint sur toile figurant les monogrammes de saint Antoine et de la compagnie de Jésus, sa partie supérieure était agrémentée de panneaux peints de rosaces polychromes sur fond doré et d'une porte de tabernacle ornée de pentures voluptueuses et de trente petits cabochons colorés. Malgré la domination du chêne qui en diminua le coût, cet autel se distingue comme une pièce relativement riche pour une commande privée, où l'on se permettait rarement cette multitude de matériaux nobles et cette qualité esthétique. Quant aux garnitures d'autel, au décor complexe combinant crénelages, rinceaux et bestiaire fantastique, elles étaient entièrement destinées au bronze doré avec des pieds incrustés de cabochons rouges et verts accentuant l'impression de préciosité. Ces projets donnant lieu à une exécution inédite furent par la suite partiellement intégrés au catalogue de la manufacture Poussielgue-Rusand en vue d'être commercialisés. Ainsi la croix et les chandeliers d'Abbadia correspondent-ils très précisément aux modèles n°546 et 530 (Fig.330-331) tandis que la lampe dominant la hampe de torchère se rapproche du modèle n°1101²²⁷². Par ailleurs, les vases sacrés résultent d'une commande bien différente, Duthoit n'ayant tenu, vraisemblablement, qu'un rôle de conseil. Les d'Abbadie se procurèrent en effet des modèles par le biais de Sélima, qui leur fit parvenir un calice, un ciboire, une patène, deux burettes et une sonnette. Virginie les avait sélectionnés au sein d'un corpus d'œuvre encore inidentifiable en fonction de leur caractère de nouveauté²²⁷³. Pour Abbadia, Poussielgue-Rusand créa ainsi une fois encore de nouvelles pièces infiniment

²²⁶⁹ *L'art en France sous le Second Empire*, 1979, p.188-189 ; *The illustrated catalogue...*, 1868, p.157.

²²⁷⁰ Ministère de la Culture, *Base Palissy*, notice n°IM62000044, 2007, réf. du 20 juin 2012.

²²⁷¹ Trois versions de chandeliers figurent dans les archives de Duthoit (dossier Abbadia, fonds Duthoit, MP). Ce dernier semble avoir fait une synthèse de ces trois projets dans la version définitive d'Abbadia. En outre, le fonds Poussielgue-Rusand conserve les projets par Duthoit d'une élévation de retable, d'une hampe de torchère, d'un chandelier et d'une croix destinés à Abbadia (doc. n°42689-42690-42691, fonds Poussielgue-Rusand, 1996/084/0087, chemise 13, méd. Arch. Pat.). Pourtant inventoriés, ces projets sont actuellement introuvables, d'où leur absence dans le catalogue de cette thèse.

²²⁷² *Manufacture d'orfèvrerie, de bronzes et de chasublerie Poussielgue-Rusand fils*, Paris, 1893, p.139-117-183. Il est précisé que la croix n°546 est assortie au chandelier n°530 dont le dessin est légitimement attribué à Duthoit.

²²⁷³ R204-395.

précieuses en se fondant sur des exemples concrets. Le calice était orné de roses, de lys et de légendes sur fond turquoise. La patène en argent doré et or moulu figurait un agneau couché sur la croix. Les burettes étaient faites de cristal avec des montures et un plateau en argent doré, or moulu et quatorze cabochons. La sonnette était composée de bandes granulées et d'une ciselure damassée, tout comme le ciboire qui était également émaillé. Toutes ces pièces étaient de plus ornées de sculptures et de légendes plus hiératiques les unes que les autres²²⁷⁴. Probablement d'une grande finesse à en juger par les œuvres habituelles de l'orfèvre, ces objets avaient de quoi satisfaire amplement l'ultramontain d'Abbadie. Il eut pourtant bien du mal à reconnaître leur qualité artistique. Il préféra en effet les retourner à leur expéditeur en raison d'une augmentation de prix prétendument faite à son insu et décida de conserver et d'utiliser à Abbadia les modèles plus humbles offerts par Sélina. Le dénouement de l'affaire se déroula devant les tribunaux²²⁷⁵, ce qui sonna le glas de la collaboration de d'Abbadie et de l'orfèvre parisien²²⁷⁶. Cela explique certainement la recrudescence, à partir de 1873-1874, de commandes effectuées auprès de Chertier. Toujours est-il que les interventions de Chertier et de Poussielgue-Rusand dans le chantier d'Abbadia s'inscrivent réellement dans le cadre des réseaux professionnels diocésains et de la notoriété, car d'autres orfèvres tels que Cristofle ou Froment-Meurice s'étaient approprié le domaine civil²²⁷⁷. Alors même que Chertier œuvrait à Roquetaillade, il semble que Poussielgue-Rusand réalisa l'autel, les garnitures, le reliquaire et le chemin de croix doré et orné d'émail bleu de Pupetières (Fig.332), ce que révèlent leurs correspondances avec les modèles de son catalogue²²⁷⁸. Viollet-le-Duc, Duthoit et Darcy, plus coutumiers des chantiers de l'Eglise, firent ainsi profiter leurs ordonnateurs privés d'un tissu relationnel s'illustrant principalement au sein de la commande officielle. Le recours à ces ateliers illustre par ailleurs le renouvellement et le faste reconnus par les arts précieux sous le Second Empire, tant en

²²⁷⁴ Une description exhaustive des pièces fut envoyée à d'Abbadie, probablement lors de leur livraison (Détails de la chapelle et de ses ornements – Nouveau modèle exécuté pour la première fois, note attribuée à Poussielgue-Rusand, pièce n°1.13, CCIO).

²²⁷⁵ D'Abbadie en écrivit à sa sœur dès juillet 1874 : « nous dûmes voir plusieurs fois l'avoué pour Poussielgue à qui nous avons fourni des modèles nouveaux pour les vases sacrés qu'il avait promis de faire à des prix nettement convenus. Il les avait augmentés de ½ sans nous en prévenir et avait expédié ces vases ici sans lettre d'avis. Son patène est plus joli peut-être que le tien mais tout le reste est moins bien et nous avons profité de tes dons pour rendre à P. [Poussielgue] sa fourniture renchérie [...] Tes burettes font honte à celles de P. et comme les autres vases seront vus de loin, on ne verra pas des différences faciles à comprendre seulement par comparaison. [...] Sans ton joli cadeau, nous aurions dû passer par les fourches caudines de Poussielgue » (R395). Quatre ans plus tard, en mai 1878, l'avoué Delaporte reçut la somme de 40 francs pour honoraires et faux-frais dans les affaires Poussielgue-Rusand et Gaupy (Reçu de Delaporte, 23 mai 1878, Reçus acquittés en 1878, carton n°6, arch. Abbadia). Voilà pourquoi les vases sacrés du château, subtilisés lors du cambriolage de 1984, étaient étonnamment moins précieux que l'assortiment de chandeliers et la croix exécutés par Poussielgue-Rusand.

²²⁷⁶ Selon l'inventaire du fonds Poussielgue-Rusand, un dessin de garniture d'autel d'Abbadia daterait de 1878 mais cela pourrait résulter d'une erreur de lecture. En effet, les dessins de chandeliers du fonds Duthoit sont clairement datés de 1873, période qui coïncide avec la conception des vases sacrés (dossier Abbadia, fonds Duthoit, MP). De plus, d'Abbadie accusa réception des dessins de l'autel en août 1871 (P385). Virginie faisait peindre l'autel dans la chapelle en janvier 1873 (Q332) puis le savant indiqua dès 1873 que sa chapelle était prête à accueillir des messes, ce qui suppose la présence de toutes les fournitures nécessaires (Q332-R113). Enfin, il semble peu convainquant que d'Abbadie ait persisté à donner de l'ouvrage à un artisan qu'il avait assigné en justice.

²²⁷⁷ *L'art en France sous le Second Empire*, 1979, p.156-189. De plus, à l'époque, la distinction entre orfèvrerie, bijouterie et joaillerie était encore poreuse si bien que les artistes cités s'illustrèrent dans les trois disciplines.

²²⁷⁸ *Manufacture Poussielgue-Rusand...*, 1893, p.4-5, 12-14, 225, 223 (n°223), 241 (n°861).

terme de technique, d'inspiration que de production. Alors que l'orfèvrerie civile était influencée par les tendances éclectiques, celle du secteur religieux ne s'attachait, en revanche, qu'aux références médiévales, à l'image de l'architecture. Quoi qu'il en soit, le métier d'orfèvre bénéficia d'une considérable évolution de la technique, avec, notamment, la galvanoplastie qui lui permit d'accroître sa productivité et donc son accessibilité financière²²⁷⁹. En somme, d'Abbadie fit appel à deux des plus grands noms de l'orfèvrerie contemporaine, qui proposèrent des œuvres modernes et représentatives de leurs corpus, officiels ou privés.

Par ailleurs, la réalisation d'une partie des décors est due à une autre grande manufacture coutumière des collaborations avec les architectes diocésains. L'exécution des verrières du château fut confiée très vraisemblablement au peintre-verrier Charles-Laurent Maréchal établi entre Metz et Paris²²⁸⁰. Suite à un essai préalable, il semble en effet que d'Abbadie commanda des vitraux auprès de cette manufacture, entre janvier 1868 et l'automne 1870. Alors que le savant évoquait cette marchandise par son origine messoise, son régisseur Oxabide en notait une provenance parisienne, probablement en raison de l'obligatoire étape par la capitale du train qui les acheminait²²⁸¹. A la mi-octobre 1870, soit trois semaines après réception des caisses de Metz, d'Abbadie se réjouit de ce que les vitraux de sa chapelle, payés avant la guerre, étaient définitivement installés²²⁸². Par la suite, la technique du vitrail n'est que rarement mentionnée dans les comptes et la correspondance, ce qui rend l'attribution partiellement confirmée. En ce qui concerne les verrières historiées, il est certain que celles de la chapelle sont l'œuvre de Maréchal de Metz. De plus, les réparations du vitrail du vestibule en 1886 effectuées par Champigneulle, fils et successeur de l'associé de Maréchal, laissent supposer que l'atelier lorrain était à l'origine de l'ensemble des vitraux historiés, que ce soit dans le vestibule, la salle à manger ou le fumoir arabe²²⁸³. Pour leur part, les vitraux géométriques gothiques de l'habitation proviennent très probablement de l'atelier d'un second peintre-verrier, Charles Denis, établi à Paris et rémunéré par d'Abbadie²²⁸⁴. Quoi qu'il en soit, comme Poussielgue-Rusand ou Chertier, Maréchal se fonda

²²⁷⁹ *L'art en France sous le Second Empire*, 1979, p.156-189.

²²⁸⁰ Ministère de la culture, *Base Vocabulaire*, notice n°PV005048, réf. du 21 juin 2012.

²²⁸¹ En 1867, d'Abbadie souhaita expérimenter un vitrail Maréchal avant de se prononcer car l'un de ses amis était mécontent de leur étanchéité malgré la présence de « doubles tringles en fer » et de mastic sous le plomb. Le port du vitrail d'essai fut réglé le 16 janvier 1868. Entre juin et septembre 1868, les frais de port des vitraux de Paris s'élevèrent à 150 francs, ce qui laisse supposer une charge importante. Puis l'achat et le port de « vitraux de Paris » reprennent d'août 1869 à novembre 1870. Entre-temps, en avril 1870, le régisseur Oxabide réceptionna des caisses de vitraux « de Metz » qu'il stocka au rez-de-chaussée. D'Abbadie l'en félicita car ils étaient destinés à ce niveau de l'habitation et il se réjouit rapidement de leur installation dans la chapelle (N346-348 ; P62-66 ; comptes annuels 1866-1877, p.15-16 et 35-36 ; livre de caisse 1867-1881, p.32g-35g-53g, arch. Abbadia).

²²⁸² Il fit cette annonce à Sélima puis à son ami basque Arana le 19 octobre 1870 alors qu'il évoquait le panégyrique de saint Augustin dont il recherchait une version basque (P62-66-180-183).

²²⁸³ Suite aux dégâts causés par la grêle, les vitraux cassés du vestibule furent envoyés par le train en novembre 1885. D'Abbadie paya le port de nouveaux vitraux le 20 novembre et Champigneulle reçut une importante traite de 869 francs le 4 janvier 1886 (Cahier Etchepare 1881-1887, p.110-114-116, Arch. Abbadia).

²²⁸⁴ En 1871, il lui fit un versement de 777 francs avec deux de retard (P328). Son intervention semble moins noble que celle de Maréchal d'autant que le commanditaire le qualifiait de « vitrier » (P328). Bien qu'il soit répertorié dans la base du ministère de la Culture, l'œuvre de Charles Denis, qui officia de 1868 à 1895 sur Paris est méconnue (Ministère de la Culture, *Base Vocabulaires*, notice n°PV004309, réf. du 22 juin 2012).

sur les dessins de Duthoit pour l'exécution des deux verrières héraldiques et peut-être du vitrail du fumoir arabe²²⁸⁵. Autant dire que dans le corpus de Maréchal connotant souvent des références occidentales médiévales, ce dernier, en assemblage de plâtre, ferait figure d'exception, si toutefois l'implication du maître-verrier est confirmée. Pour ce qui concerne les autres verrières figuratives du château, leur mode d'exécution est éminemment plus traditionnel. Maréchal privilégia la grisaille et la peinture sur verre, plus économiques que la coloration dans la masse²²⁸⁶. Mais il ne réalisa pas à Abbazia ces tableaux qui s'affranchissent des limites formelles des verrières qui contribuèrent au caractère innovant de son œuvre, ce qui aurait été peu cohérent dans un ensemble au fondement archéologiste. Que ce soit dans la chapelle, le vestibule ou la salle à manger, les compositions intègrent docilement le cadre de la baie rectangulaire, en lancette ou en lancette trilobée (Fig.233-236), comme le préconisaient les artistes archéologues²²⁸⁷. On note cependant dans les vitraux du chœur une pointe de liberté avec l'utilisation d'un arrière-plan perlé et d'une continuité du motif quadrilobé dans le cartouche principal, ornements peu fréquents dans le style néogothique. Quant à la création des compositions, il est fort probable que le peintre-verrier ait utilisé des cartons en sa possession pour les vitraux de la chapelle, qu'il s'agisse des exemplaires géométriques de la nef ou des portraits hagiographiques du chœur. Cela est corroboré par les similitudes entre les vitraux religieux d'Abbazia et les œuvres d'inspiration médiévale conventionnelle de Maréchal par exemple à la cathédrale de Metz ou à l'église Saint-Martin de la Limeil-Brevannes dans le Val-de-Marne (Fig.334). L'intervention de Maréchal pour Abbazia illustre bien la domination de son atelier sur le marché de l'art du XIXe siècle tant sur le plan civil que religieux. Le peintre-verrier lorrain a produit des milliers de pièces à l'attention de commandes civiles - avec son célèbre vitrail *l'Artiste* pour Fontainebleau²²⁸⁸ -, pour des édifices religieux à Metz, à l'église de Saint-Germain l'Auxerrois ou pour la sacristie de Notre-Dame de Paris. Pourtant il ne collabora que ponctuellement avec Viollet-le-Duc, essentiellement à la cathédrale parisienne et à la Sainte-Chapelle. Mais il réalisa tout de même le vitrail du cabinet de l'architecte pour lequel il reçut une médaille d'argent à l'Exposition universelle de 1867²²⁸⁹. Par conséquent, d'un point de vue productif, la

²²⁸⁵ L'architecte amiénois prit en effet quelques notes concernant les blasons représentés sur les verrières et dressa des schémas correspondant au vitrail du vestibule (carnet marron sans titre, f.2-2v ; croquis, pièce n°20, verso, fonds Edmond Duthoit, MP). En 1868, Virginie lui rappela son souhait de faire figurer ses armoiries sur la fenêtre de la salle à manger (Lettre de Virginie, 1868, n°23, CCC). Quant à d'Abbazie, il évoqua la destination de vitraux arabes par Duthoit dans le fumoir à l'automne de la même année (lettre de d'Abbazie, 4 nov. 1868, CCC).

²²⁸⁶ Les vitraux de la chapelle furent endommagés durant la Seconde Guerre Mondiale, ce qui donna lieu à une restauration partielle sur la base des matériaux originels, ce qu'attestent les photographies de 1896 où les verrières sont identiques à celles que nous connaissons. En revanche, la verrière actuelle du vestibule est une restitution rendue possible par ce même fonds photographique. Elle avait en effet été entièrement détruite au cours de la Seconde Guerre Mondiale mais ne fut pas remplacée jusqu'au grand chantier de restauration de 1997 à 2004.

²²⁸⁷ PERROT F., « Viollet-le-Duc et le vitrail au XIXe siècle » in *Viollet-le-Duc*, 1980, p.282-283.

²²⁸⁸ Il faut préciser que ce vitrail fut acheté par Napoléon III lors de l'Exposition universelle de 1867 (GRANGER C., *L'Empereur et les arts. La liste civile de Napoléon III*, Ecole nationale des Chartes, Paris, 2005, p.130).

²²⁸⁹ MAYER J. « Liste des principaux collaborateurs de Viollet-le-Duc » in *Viollet-le-Duc*, 1980, p.407 ; *L'art en France sous le Second Empire*, 1979, p.244-245.

présence de Maréchal à Abbadia est quelque peu ordinaire, tandis que, aux côtés de Viollet-le-Duc et de Duthoit, elle fait relativement figure d'exception, ce qui peut être imputable à la volonté de d'Abbadie. Aux yeux de ce dernier, le peintre-verrier lorrain présentait sans doute un compromis intéressant entre qualité artistique et économie, en somme un meilleur rapport qualité-prix que les manufactures de Steinheil ou de Laurent et Gsell conseillées par Lasteyrie lors de ses prospections d'artisans²²⁹⁰.

Une ultime manufacture collaboratrice du restaurateur de Notre-Dame de Paris fut évoquée parmi les fournisseurs d'Abbadia : les plombiers d'art Monduit et Béchet²²⁹¹. Mais leur rôle s'avère extrêmement anecdotique puisque seule une commande avortée de crête de faîtage leur fut adressée. Comme il le fit ultérieurement dans le cas du chantier du Pezeau, Duthoit orienta les d'Abbadie vers ces plombiers d'art. Le couple était mécontent de la proposition faite par Viollet-le-Duc, et de celle de Duthoit, qui avait prétexté que l'on en trouvait dans le commerce²²⁹². Au regard des factures de plombiers-zingueurs, les plombiers de Pierrefonds ne semblent pas avoir cédé aux tentatives de négociation du très exigeant et économe d'Abbadie²²⁹³. Si une crête de faîtage ornait bel et bien la toiture de la chapelle sur les photographies anciennes, cet ornement ainsi que les poinçons des tourelles furent réalisés sur dessins à l'atelier du plombier-zingueur parisien moins connu Coutelier. Ce dernier pratiquait sans doute des tarifs moins prohibitifs que Monduit et Béchet et paraissait, en outre, plus compétent que le ferblantier basque Touchard auprès duquel d'Abbadie avait tenté sa chance. Ainsi, Duthoit, qui, dans un premier temps, avait refusé de redessiner la crête et les poinçons, fut bien contraint de céder à cette exigence²²⁹⁴. Pour des questions budgétaires, le

²²⁹⁰ D'Abbadie consulta ce spécialiste de l'histoire du vitrail pour trouver un maître-verrier. Celui-ci évoqua la qualité des travaux de Steinheil en la contrebalançant par ses coûts onéreux. Il conseilla également l'atelier de Laurent et Gsell sans plus de précision, de même que Prosper Lafaye. Puis il mentionna deux maîtres-verriers provinciaux, Frémotte basé à Neufchâteau dans les Vosges et Lobin à Tours, dont les prix étaient moins élevés. Aucun de ses noms ne réapparut par la suite dans la correspondance de d'Abbadie (Lettre de Lasteyrie, 26 avril, n°251, CCC).

²²⁹¹ O106.

²²⁹² D'Abbadie indiqua en effet ne pas apprécier les roses du dessin de Viollet-le-Duc car il préférait les « pointes ». En l'orientant vers les marchands, Duthoit précisa que la crête serait en « plomb battu et ressoufflé, porté par une armature en fer fixée au faîtage du comble ». Il adressa son commanditaire à Monduit et Béchet parce qu'il s'agissait de « la seule maison que je puisse recommander » (Lettre de d'Abbadie, 1868, n°22, CCC ; lettres de Duthoit, 14 et 24 août 1868, n°80-81, CCC). En octobre de la même année, il manifesta de nouveau sa réticence à dessiner les poinçons des tourelles pour la même raison qu'il s'en trouvait chez les marchands (lettre de Duthoit, 12 oct. 1868, n°85, CCC). La revue d'architecture de Ragueneau présentait en effet un dessin de crête de faîtage par Duthoit pour le Pezeau et exécuté par la Maison Monduit et Béchet (dossier Duthoit, doc. Orsay).

²²⁹³ En octobre 1868, d'Abbadie tenta de négocier les tarifs de sa commande de la frise n°5 : « j'ai dessein d'acheter 8 mt 90 de cette frise mais comme je suis mon propre entrepreneur, que je paierai immédiatement après livraison et que la grande distance où je suis de Paris m'imposera des frais de transport considérables, je compte que vous me [cédiez] cette frise de plomb à un prix inférieur à 120 f. [...], ferrures comprises » (O106).

²²⁹⁴ En novembre 1868, l'ingénieur et surveillant de chantier Dartigues confia à d'Abbadie son désarroi devant le travail de Touchard indiquant qu'il n'était pas conforme au dessin (lettre de Dartigues, 3 nov. 1868, n°138, CCC). En 1869, Coutelier « ornements estampés & repoussés pour l'architecture » adressa une facture à d'Abbadie pour « 10.20 mètres de faîtage en plomb suivant dessins pour armature en fer, 2 poinçons en plomb sur armature » placées dans neuf caisses d'emballage (Facture de Coutelier, 31 mai 1869, pièce n°4.2.11, CCCIO). Plus tard, en 1876, Duthoit se fournit de nouveau auprès de Coutelier afin de procurer à Abbadia un timon en plomb, deux petits et un grand châssis en zinc fort et des poulies. C'est Duthoit qui régla cette facture. Peut-être ces éléments servirent-ils dans l'installation des trappes de la lunette méridienne dans l'observatoire (Facture et reçus de Coutelier, 22 fév. 1876 et 29 mars 1877, reçus acquittés en 1877, carton n°6, CCC).

savant renonça donc au savoir-faire de l'artiste plombier de l'Opéra Garnier, de Notre-Dame de Paris et, bien après l'ornementation d'Abbadia, de la statue de la Liberté, du Quadrigue du Grand Palais et du *Lion de Belfort*. La recrudescence de la plomberie d'art au XIXe siècle correspond à l'engouement pour les silhouettes monumentales, découpées et complexes, particulièrement au sein des édifices à restaurer²²⁹⁵. Aussi devint-elle rapidement un adjuvant de l'architecture rationaliste et d'inspiration médiévale, ce qui justifie sa présence à Abbadia. Pour autant, d'Abbadie ne pouvait ou ne voulait s'octroyer les services du plombier d'art du moment, préférant renoncer pour une fois à la référence incontestée au profit de l'illusion ornementale.

Quoi qu'il en soit, les interventions d'artistes renommés tels que Parvillée, Chertier, Poussielgue-Rusand ou Maréchal ayant collaboré avec Viollet-le-Duc ou ses confrères diocésains hissent Abbadia au niveau de la commande officielle et lui confèrent une forme de prestige (Annexe 17). Chacun dans leur domaine, les procédés qu'ils utilisèrent sont révélateurs de la situation de l'art et de l'artisanat au XIXe siècle. Tous impliquent une notion d'innovation que l'on retrouve avec plus ou moins d'efficience à Abbadia. La céramique architecturale réalisée avec brio par Parvillée était vivement encouragée par Viollet-le-Duc en tant que matériau moderne, fonctionnel et durable. A l'heure où le projet d'Abbadia était en gestation, elle était encore confidentielle dans les édifices civils ou publics. Il s'agissait de s'inspirer des savoir-faire anciens exogènes pour contribuer à un art nouveau correspondant aux exigences de la modernité. Ce concept alliant héritage du passé et technologie moderne se retrouve précisément dans les arts précieux et dans le vitrail. Dans le domaine liturgique, sous le Second Empire, seuls étaient tolérés les modèles médiévaux, ce qui n'empêcha pas les orfèvres de recourir à des techniques plus confortables. A la différence de la faïence, les arts précieux connaissaient au moment du chantier d'Abbadia une période de faste et de productivité intense, expliquant que dans ce domaine les collections de d'Abbadie ne se singularisaient pas. Les objets liturgiques de la chapelle répondaient en effet à une ligne officielle, tandis que les objets « laïcs » mêlaient l'inspiration du Moyen Age aux influences exotiques, particulièrement orientales. Enfin, la renommée des architectes détermina incontestablement la qualité du milieu professionnel intervenant à Abbadia. Si le savant basque n'y eut pas recours systématiquement pour des raisons financières, il profita en revanche des accointances de ses maîtres d'œuvre pour offrir à son habitation une dimension cléricale formaliste – puisque orfèvres et maîtres-verriers étaient coutumiers de la commande ecclésiastique – et une approche novatrice encore confidentielle – car la signature de Parvillée était aussi prestigieuse que son art était naissant et encore difficilement accessible.

²²⁹⁵ DULAU R., *Le château de Pierrefonds*, Editions du Patrimoine/Centre des Monuments Nationaux, Paris, 1997. Les sculptures et ornements de l'atelier Monduit, p.43-45.

3. L'art des élites

De tout temps, un chantier de construction et de décoration dans les classes aisées impliqua un rapport aux artistes ou aux manufactures de prestige accessibles à la seule haute-société. Hormis les réseaux Viollet-le-Duciens, certains acteurs de grande renommée contribuèrent à l'exécution du projet d'Abbadia avec une implication plus ou moins importante. Leur diversité conduit à s'interroger sur la nature du statut de leurs réalisations. En outre, dans quelle mesure ces œuvres sont-elles compatibles avec les prérogatives rationalistes des architectes ? La connaissance de ces acteurs, dont les travaux à Abbadia sont parfois complètement ignorés, permettra de découvrir une dimension nouvelle de l'élaboration de la demeure, plus seulement liée à l'architecture mais aussi aux acteurs des arts décoratifs et à de véritables artistes.

En dépit de la présence d'artisans locaux compétents tels que Piquenot, l'exécution du mobilier fut confiée à une grande firme internationale. La société berlinoise Renaissance, appartenant alors à Louis et Siegfried Lövison et Robert Kemnitz, fut repérée par le couple d'Abbadie et par Duthoit lors de l'Exposition universelle de 1867. Suite à un marché conclu en novembre de la même année²²⁹⁶, la firme exécuta l'ensemble des meubles néogothiques dessinés par Duthoit, lui faisant parvenir des photographies de sortie d'atelier (Fig.335)²²⁹⁷. Entre 1868 et 1870, elle expédia ainsi environ 7.000 kg de meubles répartis en treize colis²²⁹⁸. Le choix de cette entreprise relevait de son excellent rapport qualité-prix. D'Abbadie justifiait en effet la délocalisation de ses achats par le caractère « bon marché » de la firme²²⁹⁹ tandis que Duthoit valida sans doute ses savoir-faire. Lövinson avait effectivement décidé de prendre à son compte les coûts de transport afin de séduire la clientèle étrangère, ce qui n'empêchait pas le règlement faramineux des droits de douane²³⁰⁰. Cependant, grâce aux dispositions de Lövinson, d'Abbadie bénéficia de tarifs défiant toute concurrence. D'origine

²²⁹⁶ D'Abbadie pria son collaborateur Radaü de lui traduire la proposition de marché. Mais, contrairement à son habitude, il ne consigna pas cette lettre dans ses archives (N347).

²²⁹⁷ Fonds Duthoit et Arch. Académie des Sciences.

²²⁹⁸ En juin 1868, la société berlinoise expédia une chaise (O40). Puis, d'Abbadie déclara au consignataire Köhler attendre 5195 kg de marchandise qui arrivait par voie maritime de Hambourg par Bordeaux puis Hendaye (O212). Rapidement après, il accusa réception de sept caisses sous plomb contenant finalement 2597 kg de meubles puis, en 1870, de six caisses sous plomb renfermant 4255 kg (O239-P76).

²²⁹⁹ O227.

²³⁰⁰ MEINER J., « Der Intelligenz Preussens zur Ehre gereichende Industrie : Die Berliner Möbelfabrik Gesellschaft Renaissance (1855-1877) » in *Zeitschrift des Deutschen Vereins für Kunstwissenschaft*, n°64, Berlin, 2011, p.301-324. Par exemple, en 1871, d'Abbadie envoya 800 francs par le biais de la banque Delvaille et Attias à l'attention de M.H. Hirschberg de Berlin afin de rembourser les frais de transport des colis en cours d'acheminement (P304). En outre, en 1870, d'Abbadie avait dû s'acquitter de près de 1000 francs de frais de douane, calculés en fonction du coût du chargement et du transport, auprès de son consignataire Köhler (O212-216-224-232). En 1872, il demanda un accusé réception à Lövinson et Kemnitz pour la somme de 5000 francs réglés pour le second envoi de six caisses de meubles, ce qui représentait un coût particulièrement attrayant compte-tenu de la quantité et de la qualité du mobilier (Q74-P89). En ce qui concerne le premier envoi en 1869, d'Abbadie devait selon la consigne de Lövinson le régler auprès de la banque Leiden-Premel et Cie, rue Tailbout à Paris. Bien que les frais de douanes de 405 francs apparaissent dans les comptes, le montant complet du versement à la firme Renaissance n'est pas indiqué dans les archives. En 1871, il lui fit parvenir 1800 francs pour le premier envoi (Livre de caisse 1867-1881, p.27g ; O200 ; P375). En 1868, il avait réglé 250 francs pour deux chaises (O74).

relativement récente, l'entreprise de Lövinson et Kemnitz, fondée en 1855, avait recours à des méthodes de travail traditionnelles. De plus, bien que cette importante manufacture profitât de l'industrialisation en mécanisant partiellement ses ateliers, elle sut conserver son image d'atelier de luxe. Elle embauchait environ cinq cents employés qualifiés²³⁰¹. La répartition des tâches et la qualification des ouvriers garantissaient la finesse de l'exécution et donc la qualité artisanale et traditionnelle de produits mobiliers de luxe²³⁰². En outre, ses compétences furent reconnues internationalement à partir de l'Exposition universelle de Londres en 1862 et, quoique sans grand enthousiasme, lors de l'Exposition universelle de Paris en 1867, où elle était la seule fabrique prussienne à paraître dans le rapport du jury²³⁰³. Cette année-là, les observateurs constatèrent que les fabriques internationales de meuble étaient fortement influencées par les styles néogothique et Renaissance des productions anglaises et, surtout, françaises dominant de loin le secteur de l'ameublement, ce qui justifiait d'autant plus l'adéquation de la firme avec le projet d'Abbadia²³⁰⁴. Au bout de cinq années d'activité, Lövinson et Kemnitz changèrent leur stratégie commerciale. Ils mirent en place une campagne de promotion d'envergure en apparaissant dans des journaux allemands tels que le *Illustrirte Zeitung* ou le *Berliner Möbel-Journal* et en participant à de nombreux salons nationaux et aux Expositions universelles de Londres, Paris et Vienne entre 1860 et le début des années 1870. Les deux entrepreneurs berlinois profitèrent de ces événements pour effectuer le lancement de leurs nouveaux produits, stratégie qui s'avéra payante puisque la firme obtint plusieurs contrats importants dont celui d'Abbadia²³⁰⁵. L'année 1867 marqua d'ailleurs un tournant dans la production de la manufacture qui jusque-là, comme son nom l'indiquait, se cantonnait à un répertoire stylistique baroque et renaissant. L'apparition du mobilier néogothique proposé par la firme amena aussitôt la presse germanique à conclure que ce nouveau style était propre à l'Allemagne²³⁰⁶. Quand bien même le dessin ne fut pas l'œuvre de cet atelier, le projet de d'Abbadie correspondait donc aux nouvelles orientations de l'entreprise et inaugurerait une série de réalisations d'inspiration médiévale. De plus, l'impact de

²³⁰¹ Parmi les cinq cents employés, environ trois cents travaillaient à la manufacture et cent soixante à l'extérieur. Le service d'administration comptait une vingtaine de personnes. Selon le rapport de l'Exposition universelle de 1862, parmi ces employés, l'entreprise faisait travailler une grande partie des incarcérés de la prison de Berlin-Moabit, peut-être pour des raisons de coût salarial ou d'insertion sociale (« Los NR.236 Renaissance Actien-Gesellschaft für Holz-architektur und Möbel-Fabrikation » in *A 54 Holzverarbeitung, Möbel und Musikinstrumente, Papierindustrie, Verlagsgesellschaften*, s.d.s.l., p.109).

²³⁰² Le travail était divisé en trois étapes. Tout d'abord, le bois de chêne de Dantzig était séché à la vapeur au rez-de-chaussée par des machines. Le premier modelage était alors exécuté non par les ébénistes mais par des employés qualifiés. Dans un second temps, les pièces étaient envoyées au premier étage afin d'être façonnées. Puis les ébénistes les plus habiles se chargeaient des finitions au second étage. Enfin, on ajoutait au meuble des pièces de menuiserie basique répondant de sa structure (« Los NR.236 Renaissance... », s.d.s.l., p.109).

²³⁰³ Le jury écrivit à son sujet : « En Prusse, la Société de la Renaissance offre de bons produits ; sa menuiserie est d'une bonne fabrication » (*Exposition universelle, Paris, 1867. Rapports du jury international, vol.3, groupe III, classes 14 à 26*, Dupont, Paris, 1868, p.28). De plus, *the Art Journal* lui consacra deux pages entières de gravures dans le catalogue de l'Exposition, illustrant d'une part, trois types de chaises, un buffet mêlant style renaissant et gothique, une table baroque à lourd piètement et trois étagères dont deux de style gothique ; et d'autre part, des tables et buffets néogothiques ou Renaissance tout aussi richement ouvragés. Ces gravures figurent les réalisations de Lövinson et de son agent Jacoby à Londres (*The illustrated catalogue...*, 1868, p.52 et 260).

²³⁰⁴ *L'art en France sous le Second Empire*, 1979, p.102-107 ; *Exposition universelle...*, 1868, p.28-29.

²³⁰⁵ MEINER J., 2011, p.301-324.

²³⁰⁶ MEINER J., 2011, p.301-324.

l'Exposition universelle de 1867 fut tel pour la société Renaissance que, rapidement, elle équipa de nombreux châteaux gothiques, en France ou en Angleterre, entièrement ou partiellement, en lieu et place des firmes nationales. Le mobilier d'Abbadia présente ainsi la même robustesse et la même signature que les chaises de vestibule exécutées en 1867 pour Bodelwyddan Castle, château anglais situé dans le Denbighshire (Fig.336), ou que la petite table néogothique et son complexe piétement réalisée pour Strawberry Hill (Fig.337) ainsi que le fauteuil en bois et en cuir réalisé en 1870 (Fig.338)²³⁰⁷. En France, la firme pourrait avoir réalisé une partie encore difficilement quantifiable du mobilier du château de Montriou en Anjou et surtout quelques pièces de Pierrefonds, en l'occurrence la banquette à dossier pivotant, des fauteuils et une chaise²³⁰⁸. Bien que l'entreprise soit allemande, la démarche se calquait toujours sur le *gothic revival* anglais, dans une logique toute rationaliste, mais s'inscrivait dans une démarche, propre au Second Empire, de produire des ensembles de décoration stylistiquement homogènes. Cela explique la forte implication des maîtres d'œuvre dans la projection du mobilier et inscrit la société des frères Lövinson dans une démarche créative inscrite dans son l'époque. C'est-à-dire qu'ils étaient des ébénistes de luxe particulièrement guidés par les architectes. La taille et l'activité de l'entreprise Renaissance témoigne ainsi de l'expansion du secteur de l'ameublement sous le Second Empire, particulièrement à partir de l'Exposition universelle de 1867. L'atelier de Lövinson et ses cinq cents employés rivalisaient sans complexe avec les manufactures françaises de Krieger, Fourdinois ou Jeanselme, fournisseurs du Mobilier de la Couronne²³⁰⁹. L'alliance des techniques traditionnelles et de la mécanisation n'était pas le propre de la firme berlinoise puisqu'elle constituait l'une des spécificités du Second Empire. La mécanisation permit d'améliorer les conditions et la qualité du travail dans les ateliers européens tout au long des décennies 1850 et 1860. Les ébénistes considérant la machine comme un modèle à imiter²³¹⁰, les savoir-faire traditionnels atteignirent une maîtrise technique exceptionnelle qui conduira aux méthodes de l'Art nouveau. En revanche, la fabrication sur mesure n'inscrit pas Abbadia dans la tendance générale d'achat de produits manufacturés, ce qui démontre une fois de plus l'aisance matérielle du couple d'Abbadie. Peut-être est-ce pour ces raisons qu'ils n'optèrent pas pour l'atelier Tricot et Jeancourt qui exécuta le mobilier de Roquetaillade d'après les minutieux dessins de Duthoit²³¹¹.

²³⁰⁷ Ce fauteuil a refait surface il y a quelques années lors d'une vente aux enchères. Par conséquent, son parcours et son destinataire original demeurent inconnus à ce jour (MEINER J., 2011, p.301-324).

²³⁰⁸ MEINER J., 2011, p.301-324. Pour cette hypothèse, J. Meiner se base sur des similitudes évidentes entre les fauteuils néogothiques de la société Renaissance, le mobilier de Pierrefonds et les meubles dessinés par Viollet-le-Duc (Viollet-le-Duc, 1980, p.300-309).

²³⁰⁹ Par exemple, au faubourg Saint-Antoine, la manufacture d'Antoine Krieger embauchait un effectif d'environ cinq cents personnes (*L'art en France sous le Second Empire*, 1979. L'ameublement, p.102-107).

²³¹⁰ Par conséquent, les ateliers s'équipèrent progressivement de scies à ruban, de lames découpant des placages de plus en plus fins, de rabots à vapeur (*L'art en France...*, 1979. L'ameublement, p.102-107). Comme exposé plus haut, la firme Renaissance possédait en outre des machines à vapeur permettant de sécher le bois artificiellement.

²³¹¹ *L'art en France sous le Second Empire*, 1979, p.145-147 ; GARDELLES J., LASSERRE J.-C., 1981, p.77-116.

Seul un meuble, essentiel du point de vue décoratif, ne fut pas dessiné par l'architecte amiénois. Il s'agit de l'armoire en laque d'inspiration chinoise présente dans le grand salon, qui associe les dorures et les motifs floraux, architecturaux et humains à un lourd piétement en bois noirci au centre duquel se déploie une chauve-souris stylisée (Fig.339)²³¹². Achetée à l'Exposition universelle de 1867 pour la somme de 1 500 francs, elle fut exécutée par le manufacturier Victor Raulin fils, qui reproduisait avec talent, notamment, des laques extrême-orientales²³¹³. Fournisseur du mobilier impérial, Raulin fils avait réalisé pour le cabinet chinois de l'Impératrice Eugénie des panneaux de porcelaine de Chine et de bronze ciselé²³¹⁴. Après la chute du Second Empire, il demeura fournisseur de l'Etat, notamment du Garde-Meuble, de la manufacture de Sèvres et des ministères²³¹⁵. D'autre part, les d'Abbadie acquirent en 1883 le mobilier éléphant du grand salon auprès de l'ébéniste d'art Baptiste Christmann, qui avait son atelier près de la Bastille²³¹⁶.

Les autres domaines concernés par les fabriques ou artistes d'exception concernent les objets décoratifs, qu'ils soient à vocation utilitaire ou purement ornementale. Dans le domaine de la céramique et de la verrerie, apparaissent les noms de grandes maisons coutumières des commandes de la haute-société. La première de ces manufactures était celle de Gien qui réalisa le principal service de table du château (Fig.340). Duthoit fournit le dessin du chiffre d'Abbadia afin de personnaliser la gamme rouennaise choisie pour la demeure. L'exécution de ce service s'effectua en deux voire trois temps, ce qu'attestent une commande de 1873 et les trois marques différentes apposées sur les pièces, dont deux datent de la période 1860-1871 et la troisième de 1866-1875²³¹⁷. Cela s'explique très probablement par des raisons financières, d'Abbadie ne pouvant pas toujours disposer d'importantes sommes d'un seul trait face aux dépenses exigées par le chantier. Par ailleurs, le recours à un intermédiaire, le marchand parisien Clain et Perrier²³¹⁸, témoigne moins des habitudes de d'Abbadie que de celles de Duthoit qui se chargeait également des contacts avec les fournisseurs. Ce service,

²³¹² Rapport de restauration, 1999.

²³¹³ Evoqué par d'Abbadie dès 1868 dans le cadre de l'aménagement de la chambre d'Honneur, l'achat de cette armoire fut réglé en plusieurs fois jusqu'en 1872 (O94 ; Facture Maison A. Meyer, Raulin fils, 4 janv. 1871, reçus acquittés de décembre 3, 1871, carton n°6 ; 6 mai 1872, reçus acquittés en 1872, carton n°6, arch. Abbadia).

²³¹⁴ GRANGER C., 2005, p.246.

²³¹⁵ Précisions indiquées en en-tête des factures. Par la suite, le fils de Victor Raulin fils connut un grand succès en tant que spécialiste du mobilier néoclassique. Nombre de ses réalisations apparaissent régulièrement sur le marché de l'art, par exemple à l'Hôtel Drouot, Sotheby's ou Christie's.

²³¹⁶ Le 22 juillet 1883, l'artisan annonça être en mesure d'expédier la « table avec 4 éléphants » « demandée » par les d'Abbadie (lettre de Christmann, 22 juill. 1883, 152J6, AD64)

²³¹⁷ L'assortiment de récipients en tous genres, tasses y compris, date d'une même exécution durant la période 1860-1871. Les bols furent exécutés durant la même période, mais, à croire la différence de la marque, à un moment différent. Enfin, les assiettes creuses portent la marque de 1866-1875, ce qui pourrait correspondre à la commande de 1873 (Répertoire des marques de la Faïencerie de Gien [En ligne], réf. du 28 juin 2012. URL : http://www.gien.com/cms/Ress_45/Europe/France/La-Faïencerie-de-Gien/Presentation-de-la-Faïencerie-de-Gien/Le-repertoire-des-marques.html). Cela est corroboré par l'état de la plaque de cuivre portant le chiffre d'Abbadia, qui suppose plusieurs utilisations à « des années d'intervalle ». Les archives des faïenceries de Gien conservent, de plus, une lettre de commande datant de 1873 émise par l'intermédiaire du marchand parisien Perrier (Communication de Mme Lamia Oumerzouck, nov. 2002, classeur Fiches d'œuvre, doc. Abbadia).

²³¹⁸ Communication de Mme Lamia Oumerzouck, nov. 2002, classeur Fiches d'œuvre, doc. Abbadia ; GILLARD M.-C., *Faïence de Gien 1821-1900*, Massin, Paris, 2008, p.246.

d'une grande qualité technique et esthétique, compte encore cent cinquante pièces environ dont la moitié est composée d'assiettes. Si l'industrialisation des faïenceries était en cours, on perçoit encore dans cet ensemble une spécificité artisanale lui conférant sa valeur artistique. La fabrique de Gien avait en effet vu le jour en 1821 sous l'égide de l'Anglais Hall. Ses procédés d'exécution étaient initialement fondés sur l'appropriation des modèles de l'Ancien Régime tels que la Renaissance italienne, française ou les décors dits de Rouen ou de Marseille. Les motifs étaient préalablement imprimés sur la faïence puis complétés et remodelés à la main, ce qui nécessitait un savoir-faire et une main d'œuvre considérables. Gien se trouvait ainsi au croisement entre artisanat et grande production industrielle²³¹⁹. Le décor rouennais polychrome à la guirlande et aux lambrequins sélectionné par les d'Abbadie était particulièrement en vogue auprès des grandes familles entre 1860 et 1875 parce qu'il permettait l'intégration de leur chiffre ou de leurs armoiries²³²⁰. Le couple se conforma par conséquent au canon esthétique de la vaisselle prôné par son milieu. Du point de vue utilitaire, les services des d'Abbadie étaient complétés par des éléments en provenance des manufactures de Limoges et de Sèvres. La première est l'auteur d'un élégant service en porcelaine blanche, rose et doré (Fig.341). La seconde est à l'origine d'un service à café aujourd'hui disparu et d'une assiette sur pied en porcelaine à fond bleu. Ornée d'un décor caractéristique néoclassique imitant un tableau, elle fut très probablement exécutée par Solon (Fig.342)²³²¹. Contrairement à la faïence de Gien, ces éléments non personnalisés provenaient vraisemblablement d'une production standardisée quoique toujours prestigieuse. Le service de Sèvres fut acheté auprès du marchand de faïence et de porcelaine Lesage²³²² tandis que les porcelaines de Limoges auraient été vendues par d'autres marchands spécialisés comme Launay que les d'Abbadie fréquentaient régulièrement²³²³.

En ce qui concerne la verrerie, la démarche des d'Abbadie est plus équivoque. Ils se procurèrent des services luxueux, mais impersonnels. Cela se vérifie avec les ensembles de cristal à taille de diamant ou à draperies provenant très probablement des cristalleries belges royales de Vonêche²³²⁴. Leur pied massif rappelle les réalisations de la fin de la Restauration

²³¹⁹ GILLARD M.-C., 2008, p.9-13.

²³²⁰ GILLARD M.-C., 2008, p.36-37 et 246-249.

²³²¹ Ces pièces portent respectivement les marques des Porcelaine de Limoges et de la Manufacture de Sèvres. Dans la marque de cette dernière, sont insérées les initiales L.S. correspondant probablement à Marc-Louis-Emmanuel Solon. Cela est d'autant plus vraisemblable que la technique utilisée pour l'assiette sur pied d'Abbadia, le décor en pâte sur pâte, est caractéristique de l'œuvre de Solon. Ce dernier s'étant réfugié en Angleterre suite au conflit franco-prussien, cela permettrait de dater cette pièce avant 1870 (*L'art en France...*, 1979, p.221-222).

²³²² Facture de Lesage, 28 déc. 1869, reçus acquittés en 1869, carton n°5, arch. Abbadia.

²³²³ Factures des 6 janv.1872, reçus acquittés de 1871, carton n°6 ; 22 janv. 1872, reçus acquittés en 1872, carton n°6 ; 27 mai 1878, reçus acquittés en 1878, carton n°6 ; fév.1866, reçus acquittés en 1866, carton n°5 ; 19 avril 1868, reçus acquittés en 1868, carton n°5 ; mars 1869, reçus acquittés en 1869, carton n°5, arch. Abbadia.

²³²⁴ Ces deux services ont été attribués hâtivement aux cristalleries Baccarat (Exposition « A la table d'Antoine et de Virginie », 2 au 29 mai 2011, château d'Abbadia). Les modèles d'Abbadia ne correspondent pas à la production de Baccarat au XIXe siècle. Cette confusion provient certainement du fait que les cristalleries de Vonêche obtinrent l'autorisation de Louis XVIII d'installer une manufacture à Baccarat afin de relancer leur activité (*Glaskunst in Wallonie van 1802 tot heden*, catalogue d'exposition, Gemeentekrediet, Charleroi, 1985 ; Communication personnelle de Sandrine Fritz, service du patrimoine des cristalleries Baccarat, 12 avril 2011).

et de la Monarchie de Juillet, aussi bien que l'art du cristal anglais de la Régence²³²⁵. Étant donné leur quantité, il est fort probable que ces ensembles proviennent de magasins spécialisés comme ceux de Lesage ou de Launay. Dans le domaine de la verrerie, d'Abbadie eut cependant recours à une démarche personnalisée à plusieurs reprises. Le couple fit exécuter deux services sur mesure. Le premier, commandé en 1859 au magasin de Gerdes-Neuber d'Aix-la-Chapelle, était en cristal de Bohême rouge avec des « ornements » et une inscription dorée²³²⁶. Ces réalisations, qui avaient résisté à la domination artistique anglaise, étaient depuis le début du XIXe siècle caractérisées par l'apport de la couleur²³²⁷. Le second service personnalisé des d'Abbadie est composé d'un ensemble de bouteilles, de verres et de pots à deux becs de couleur verte et arborant les armoiries familiales identiques à celles du château (Fig.344). Le moment des recherches généalogiques de d'Abbadie et les dessins portant la marque de Duthoit permettent de le dater du milieu des années 1870²³²⁸. De plus, en dépit de l'anonymat de son exécutant, ce service se réfère aux ustensiles du Moyen Âge, s'intégrant de ce fait pleinement à la cohérence architecturale du château néogothique. Il s'agissait cependant d'une adaptation de la forme médiévale à l'art moderne, car la connaissance de la verrerie médiévale était alors très limitée. Duthoit s'inspira, semble-t-il, des formes d'ustensiles en argent, étain et autres métaux décrites ou figurées dans le *Dictionnaire du Mobilier*²³²⁹. Seule les bouteilles correspondaient aux descriptions de verre médiéval de Viollet-le-Duc encore que leur usage, non destiné à boire directement, en divergeait. Quant aux verres à pied, s'ils évoquent l'art médiéval, ils s'inscrivent surtout dans la modernité, s'adaptant aux divers types de boissons.

Que ce soit du point de vue de la céramique ou de la verrerie, la fabrication des objets utilitaires d'Abbadia reflète la transition qui s'opéra sous le Second Empire entre les techniques artisanales et la propagation de l'industrie²³³⁰. Cependant, les procédés artisanaux dominent comme autant de témoins de la position sociale privilégiée du couple d'Abbadie. L'accès à l'art céramique ou verrier, surtout à des fins proprement quotidiennes, faisait figure d'exception dans cette société. Malgré son rôle pédagogique dans le processus d'industrialisation depuis la Seconde République, Sèvres gardait le monopole du savoir-faire artistique. Les produits de série d'Abbadia, tels la porcelaine de Limoges ou les cristaux, témoignent de cette modernisation favorisée par les changements de combustible, les

²³²⁵ RILEY N., BAYER P. (dir.), *Grammaire des arts décoratifs. De la Renaissance au Post-modernisme*, Flammarion, Paris, 2004, p.176-181.

²³²⁶ 1256-262 ; lettre de Gerdes-Neuber, 4 mars 1860, 14 sept.1869, 152J6, APDA. Ce service comprenant une cruche, deux flacons, deux coupes à sucre et six verres d'eau, a totalement disparu probablement depuis le XXe siècle. Un second service fut mentionné par ce revendeur en 1869. Peut-être s'agit-il du service vert médiéval.

²³²⁷ RILEY N., BAYER P. (dir.), 2004, p.184-185.

²³²⁸ Recherches effectuées entre 1873 et 1874 (R173-R289). Voir également *Infra*, III.B.2. Le culte des Anciens.

²³²⁹ « Table » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1858-1873, t1, p.24-256 ; « Bouteille » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1858-1873, t2, p.40 ; « Gobelet » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., dico mob, t2, p.113 ; « verrerie » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1858-1873, t2, p.165.

²³³⁰ *L'art en France sous le Second Empire*, 1979. Céramique et verrerie, p.208-214.

manufactures délaissant progressivement le bois au profit du charbon²³³¹. La coloration verte et les motifs du service médiéval s'inscrivent dans la tendance des années 1840 qui réagit contre la production massive de cristal transparent, spécifique de la Révolution industrielle, et révèle simultanément les progrès de la technique en matière de coloration de la verrerie²³³². Mais ces ensembles domestiques ont ceci de commun qu'ils éludent les inspirations orientales pourtant très en vogue dans la faïence d'art avec les réalisations de Deck, Parvillée, Collinot ou Bracquemont ou dans la verrerie avec Brocard. Si les d'Abbadie montraient une certaine originalité dans leurs goûts décoratifs, leur vaisselle, plus académique, illustre en quelque sorte la part de convention, sans excentricités, propre aux protocoles de la vie mondaine.

Les arts orientaux ne furent pas délaissés dans les objets décoratifs d'Abbadia. Pour la faïence ornementale, hormis l'intervention remarquable de Parvillée, la demeure abrite un cendrier en émail de Longwy (Fig.343) exécuté sous l'influence de Longuet, collaborateur de Deck, et de de Caranza. On y reconnaît l'éclat du bleu, les fleurs et le travail de l'émail cloisonné des œuvres traditionnelles de la manufacture lorraine²³³³. Pour autant, il est possible que cet objet provienne des faïenceries de Gien, qui dès l'origine fondèrent leur méthode sur l'appropriation de modèles traditionnels ou innovants et produisirent des pièces dans le style de Longwy. Cela est d'autant plus plausible que Longuet, qui avait converti la manufacture lorraine à la technique de l'émail cloisonné, importa ce savoir-faire à Gien où il travailla à partir de 1875²³³⁴. A Abbadia, se trouvent en outre de nombreuses réalisations du céramiste Schoch-Läderach, spécialiste de la faïence de Thoun en Suisse. Depuis le XVIII^e siècle, ce district du canton de Berne, comprenant notamment la ville de Heimberg, était un important centre de fabriques de céramique qui prit un nouvel essor suite à l'Exposition universelle de 1878. Ces faïenceries suisses connurent en effet un franc succès de vente durant la grande foire mondiale²³³⁵. Toutefois, n'atteignant certes pas la qualité des œuvres de Deck ou de Parvillée, leurs compositions furent jugées relativement sévèrement par le jury qui estimait surtout ses produits comme des objets utilitaires²³³⁶. Quelque peu oublié aujourd'hui, Schoch-Läderach était pleinement en activité dans les années 1870. Il reçut une médaille d'argent à l'Exposition universelle de 1878²³³⁷ et possédait son atelier baptisé « le

²³³¹ *L'art en France sous le Second Empire*, 1979. Céramique et verrerie, p.208-214.

²³³² *L'art en France sous le Second Empire*, 1979. Céramique et verrerie, p.208-214.

²³³³ PEIFFER J., *Emaux, d'Istanbul à Longwy. L'Europe de la faïence*, Klopp, Metz, 1995.

²³³⁴ GILLARD M.-C., 2008, p.49.

²³³⁵ BUCHS H., *Vom Heimberger Geschirr zur Thuner Majolika*, Krebs, Thoun (Suisse), 1988 ; *Exposition universelle, Paris, 1878, rapport du jury international, groupe III – classe 20*. Imp. Nat., Paris, 1882, p.83.

²³³⁶ Plus précisément, le jury nota : « éloignant toute idée artistique, il restera une poterie usuelle de valeur modeste et d'un très bon usage à des prix abordables » (*Exposition universelle, Paris, 1878*, 1882, p.83).

²³³⁷ L'en-tête de ses factures mentionne l'obtention de cette médaille d'argent et présente sa marque de fabrique ornée d'un oiseau. Elle indique aussi la provenance de Heimberg ou Thoun et la cuisson de ses faïences à « grand feu » (facture Schoch-Laederach, 18-20 janvier 1879, Reçus acquittés en 1879, carton n°6, arch. Abbadia). Lors de l'Exposition, il présenta notamment d'un vase à fonce noire et décor floral, de deux plateaux et de deux potiches de même style (pièces n°712-1878 ; 713-1878 ; 716-1878 ; 717-1878 ; 736-1878, Victoria &

musée de la céramique » à Thouné ainsi qu'une enseigne à Paris comme bon nombre de faïenciers suisses²³³⁸. C'est lui qui réalisa l'importante collection de faïence de style persan d'Abbadia, composée de pièces plus ou moins grandes à fonce blanche et décors floraux bleus et rouges (Fig.345-346), ainsi que le plat à fonce noir et motifs floraux et la petite potiche assortie (Fig.347). Cela est non seulement attesté par les factures, mais encore par la marque du faïencier²³³⁹. Plusieurs de ses œuvres, très similaires aux éléments à fonce noire, sont désormais conservées au Victoria and Albert Museum (Fig.348)²³⁴⁰. En outre, au moins trois éléments décoratifs furent achetés auprès de l'éminent émailleur sur verre parisien Philippe-Joseph Brocard (Annexe 2.25)²³⁴¹. Ce dernier se distingua par ses réalisations exceptionnelles de verres émaillés inspirés des arts orientaux, avec notamment les lampes de mosquées du musée de Cluny. Considéré comme le corollaire de Deck dans le domaine de la verrerie, il démontra lors de l'Exposition universelle de 1878 la domination française sur les arts du verre²³⁴². A Abbadia, il fournit en 1873 une coupe, puis en 1878, un vase à fleurs à décor persan²³⁴³ et une bouteille qui ornait un guéridon de Parvillée dans la chambre d'Ethiopie²³⁴⁴. En ce qui concerne la bouteille à deux anses d'influence islamique (Fig.349), elle laisse clairement reconnaître l'éclat des couleurs, le cloisonnement, l'extrême finesse et le raffinement des ouvrages en verre émaillé de Brocard, à l'instar du vase à deux anses orné d'entrelacs géométriques et de la bouteille à décor floral et arabesques conservés au musée d'Orsay (Fig.350). L'apogée de l'art remarquable de Brocard se trouve dans les imposantes et luxuriantes lampes de mosquée et autres coupes présentées à Limoges, Orsay, au Victoria and Albert Museum ou au British Museum. Reste enfin à connaître l'auteur de la bouteille d'inspiration chinoise en céramique polychrome et dorée d'une singulière minutie (Fig.351). Outre les œuvres de Parvillée, d'une facture exceptionnelle, cette collection de faïence et de verrerie d'influence principalement persane démontre de nouveau la place tenue par l'expression artistique de l'Orient dans le renouvellement des arts de la terre à partir des

Albert Museum, *catalogue des collections*, [En ligne], 2010, réf. du 27 juin 2012. URL : <http://collections.vam.ac.uk/search/?slug=paris-exhibition&exhibition=117>)

²³³⁸ Son magasin parisien était situé 43 avenue de la Bourdonnaye (facture Schoch-Laederach, 18 et 20 janvier 1879, Reçus acquittés en 1879, carton n°6, arch. Abbadia ; BUCHS G., 1988).

²³³⁹ La quasi-intégralité des factures de ces pièces sont conservées dans les archives : une potiche fonce noir, vase fonce blanc, trois aiguières à fonce blanc ; trois ensembles de vase et plat, un pot antique, deux vases à deux anses et une aiguière (Factures Schoch-Laederach, 5 août 1878, 18 et 20 janv. 1879, Reçus acquittés en 1878 et Reçus 1879, carton n°6, arch. Abbadia). Voir également le répertoire des marques des faïenciers de Thouné.

²³⁴⁰ Parmi les sept objets de faïence de Thouné conservés au Victoria and Albert Museum, six provenant de Schoch-Läderach portent la marque de ce céramiste (pièces n°712-1878 à 717-1878 et 136-1878 ; Victoria & Albert Museum, *catalogue des collections* [En ligne], 2010, réf. du 27 juin 2012. URL : http://collections.vam.ac.uk/search/?listing_type=&offset=0&limit=15&narrow=&extrasearch=&q=thun%2C+switzerl and&commit=Search&quality=0&objectnamesearch=&placesearch=&after=&after-adbc=AD&before=&before-adbc=AD&namesearch=&materialsearch=&mnsearch=&locationsearch=).

²³⁴¹ LETURCQ J.-G., « Philippe-Joseph Brocard » in POUILLON F. (dir.), 2010, p.150-151

²³⁴² *L'art en France sous le Second Empire*, 1979, p.243-244.

²³⁴³ L'identification de ce vase et de la coupe est encore difficile. Il est possible que, à l'instar de bon nombre d'éléments décoratifs de cette taille, ils aient disparu au cours du XXe siècle.

²³⁴⁴ Facture Brocard, 4 avril 1878, reçus acquittés en 1878, carton n°6, Arch. Abbadia.

années 1860²³⁴⁵. Ici apparaît manifestement l'inspiration des céramiques d'Iznik et des « persans de Lindos » conservées au musée de Cluny²³⁴⁶. L'ensemble persan d'Abbadia s'inscrit moins dans la lignée de l'œuvre plutôt turque de Parvillée que dans la vogue initiée par Deck avec ses faïences de style d'Iznik. D'un point de vue plus global, cette précieuse collection associant les grandes faïenceries européennes comme Gien et les artistes céramistes ou verriers orientalistes témoigne de l'âge d'or que fut le XIXe siècle pour les arts décoratifs grâce aux progrès émanant de la Révolution industrielle.

Malgré leur dimension utilitaire, les verreries et les faïences revêtaient manifestement une fonction ornementale. Les objets purement artistiques sont finalement rares à Abbadia, mais ils existent. Dans le domaine de la peinture, la faible quantité de tableaux de chevalet s'explique par la présence des décors muraux ou des textiles qui, en raison de leur dimension, ne nécessitaient pas d'œuvres figurées. Quelques rares tableaux, principalement des copies, décorèrent pourtant le château. Une réplique d'une *Vierge à l'Enfant* accompagnée de saint Jean-Baptiste probablement de Raphael se trouve encore dans la chambre de d'Abbadie (Fig.352)²³⁴⁷. Il est également possible qu'une copie de *l'Adoration des Mages* de Rubens et un tableau orientaliste représentant des fumeurs se soient trouvés dans le château²³⁴⁸. En revanche, il est certain que deux tableaux ornaient le grand salon de part et d'autre de la porte. Le plus grand fut commandé par d'Abbadie. Il s'agissait d'une réplique d'un tableau conservé dans l'entrée du secrétariat de la Propagande de la Foi à Rome, œuvre peinte suite à la visite de d'Abbadie au pape Grégoire XVI en 1839. Mesurant près d'un mètre cinquante de hauteur, il représentait le savant en habit oriental accompagné de trois Ethiopiens chrétiens (Fig.26)²³⁴⁹. Que ce soit la copie ou l'original, l'auteur de cette œuvre est toujours inconnu mais, au vu de son style classique, il s'agissait de toute évidence d'un peintre académique, ce qui correspond aux exigences de la commande officielle pontificale. Pour différencier la copie de l'original, d'Abbadie fit inscrire une légende décrivant les protagonistes et suggérant le motif de leur visite²³⁵⁰. Ici ce n'était pas tant la qualité de l'artiste qui importait que l'évènement représenté. Enfin, le dernier tableau est de loin le plus précieux de la modeste collection d'Abbadia. Présenté dans le grand salon, il figure le portrait de Tawalda Madhin (Fig.353), le professeur éthiopien de d'Abbadie qui l'aida dans sa rédaction du dictionnaire amharique-français. Si les conditions de son exécution sont encore

²³⁴⁵ *L'art en France sous le Second Empire*, 1979. Céramique et verrerie, p.208-214.

²³⁴⁶ PELTRE C., 2006, p.66-69. Ces faïences viennent de la ville de Lindos en l'île de Rhodes, où les faïenciers d'un navire turc auraient été emprisonnés puis installés par les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem au Moyen Âge.

²³⁴⁷ Similaire aux autres cadres du château, l'encadrement suggère que cette œuvre était présente à l'époque de d'Abbadie. La localisation actuelle dans sa chambre correspond probablement à son emplacement d'origine car les photographies anciennes, qui éludèrent cette pièce pour une raison indéterminée, ne laissent pas voir ce tableau.

²³⁴⁸ I326-340-347-348-353.

²³⁴⁹ N288bis.

²³⁵⁰ « Antoine d'Abbadie, Gabra Igzi-Abher et Gabao venus à Rome en mars 1839 » (N288bis).

obscur, il est en revanche quasiment certain qu'il est l'œuvre du peintre Adrien Guignet (Annexe 2.26)²³⁵¹. Dans un premier temps, d'Abbadie ne semble pas avoir été en mesure de conserver ce tableau puisqu'il lui fut restitué entre 1850 et 1854 par l'intermédiaire de l'orientaliste Prisse d'Avennes qu'il considérait comme son ami²³⁵². Il semblerait que, avant de revenir entre les mains de d'Abbadie, la toile avait échu entre les mains de l'ami fidèle du peintre, Mouilleron, dans des conditions apparemment peu orthodoxes. Pour ces raisons encore confuses et par amitié, Guignet n'avait en effet pas osé remettre lui-même le tableau à d'Abbadie (Annexe 20.6). Si le sujet abyssin de l'œuvre est exclusif dans l'œuvre de Guignet, on y reconnaît ses arrière-plans et sa palette associant nuances de marron et touches localisées rouges et blanches, telles qu'ils les conjuguait entre autres dans ses portraits de soldats (Fig.354)²³⁵³, son *Portrait de petite fille* de 1834²³⁵⁴ ou son *Autoportrait* de 1846 (Fig.355)²³⁵⁵. On trouve, en outre, cette même palette dans certains de ses tableaux d'histoire comme ses *Ravisseurs turcs*²³⁵⁶ ou encore dans *Les tireurs d'arc* réalisé en 1851²³⁵⁷. Quoiqu'il n'existe aucun autre exemple similaire répertorié dans l'œuvre de Guignet, le peintre bourguignon était fasciné par l'Orient, particulièrement par l'Égypte, comme le démontrent ses portraits d'arabes ou ses multiples tableaux cherchant à reproduire les paysages égyptiens²³⁵⁸. Sur un plan formel, la palette, l'organisation spatiale et parfois même la touche se rapprochent de certaines œuvres de Chassériau telles que *l'Intérieur de harem* de 1856, ses *Deux cavaliers arabes arrêtés à une fontaine* ou ses *Chefs de tribus arabes se défiant au combat singulier* de 1852. Cela n'échappa pas à Théophile Gautier qui, après leur mort, attribuait aux deux jeunes peintres le même talent²³⁵⁹. Cependant, les portraits de personnages noirs étaient moins fréquents dans la peinture orientaliste que ceux de la population arabe. Delacroix avait cependant exécuté au pastel le portrait d'un *Nègre au turban* en 1826 obéissant au même code de couleurs que le *Tawalda Madhin* de Guignet, et il en était de même du *Nègre marocain* de Dehodencq. Ce code s'explique notamment parce que les tons chauds instauraient dans ces œuvres l'ambiance quelque peu mythique et la chaleur suffocante de l'Orient et de l'Afrique, tout en offrant un environnement esthétique valorisant la physionomie des personnages et les replaçant dans le contexte de l'Ailleurs sans

²³⁵¹ Adrien Guignet (1816-1854), catalogue d'exposition, musée Rolin, Autun, 1978

²³⁵² Cette estimation chronologique découle de la date du décès d'Adrien Guignet en 1854. En effet, la restitution du tableau eut lieu de son vivant. Le peintre apporta lui-même son œuvre chez Prisse d'Avennes qui somma poliment d'Abbadie de venir le récupérer « si vous attachez encore quelque prix à ce portrait » car Guignet l'avait « laissé maître d'en faire ce que bon [lui] semblait » (Lettres de Prisse d'Avennes, s.d., 152J541, AD64).

²³⁵³ Adrien Guignet (1816-1854), 1978.

²³⁵⁴ Conservé au musée des Beaux-Arts de Chambéry : Ministère de la Culture, Base Mérimée, notice n°10480007470, 2005, réf. du 27 juin 2012.

²³⁵⁵ Appartenant au musée Rolin d'Autun : Ministère de la Culture, Base Mérimée, notice n° 01610000275, 2006, réf. du 27 juin 2012.

²³⁵⁶ Conservé au musée des Beaux-Arts de Bordeaux : Ministère de la Culture, Base Mérimée, notice n°000PE023159, 2002, réf. du 29 juin 2012.

²³⁵⁷ Conservé au musée Rolin d'Autun : Ministère de la Culture, Base Mérimée, notice n° 01610001199, 2009, réf. du 27 juin 2012.

²³⁵⁸ Adrien Guignet (1816-1854), 1978.

²³⁵⁹ Adrien Guignet (1816-1854), 1978

unité de lieu et de temps. L'attribution de cette œuvre à Guignet soulève en outre plusieurs interrogations dans la mesure où il ne voyagea pas hors de France, ce qui lui fut souvent reproché. Cela implique effectivement que le tableau d'Abbadia ne fut pas exécuté en Egypte, contrairement à l'idée prévalant jusqu'à ce jour, mais probablement à Paris²³⁶⁰. Par conséquent, cette attribution remet en cause l'origine de son modèle et donne lieu à plusieurs hypothèses, car Tawalda Madhin demeura en Orient lorsque d'Abbadie revint en France. Soit Guignet, contrairement à sa biographie officielle, séjourna brièvement entre 1848 et 1849 en Alexandrie où il put exécuter le portrait du *dabtara* éthiopien. Soit ce dernier se rendit à Paris, ce qui n'est pas signalé dans les archives pléthoriques de d'Abbadie. Soit Guignet, bel et bien resté à Paris, eut recours à un modèle éthiopien provenant des séries de portraits exécutées par Adolphe Fries pour les recherches anthropologiques de d'Abbadie²³⁶¹, ou encore il put faire appel à un modèle différent de Tawalda Madhin. Dans tous les cas, d'Abbadie lui fit inscrire une légende en lettres guèzes qui identifie clairement, à défaut de son modèle, le portrait²³⁶². Par ailleurs, cette œuvre acquise par d'Abbadie était celle d'un peintre méconnu, quoique Guignet présenta de nombreuses œuvres aux Salons durant sa courte existence²³⁶³. D'Abbadie anticipait donc les propos tenus en 1869 par Théophile Gautier à propos du peintre bourguignon, à savoir qu'il n'était pas connu du public mais « de tous les délicats »²³⁶⁴. Cela situe le savant basque une fois de plus au cœur de l'élite intellectuelle et savante.

Quant à l'intervention du dernier artiste de renom à Abbadia, elle s'appréhende beaucoup plus aisément. L'artiste en question était le sculpteur Jean-Pierre Dantan, dit Dantan jeune, bien connu pour son œuvre de caricaturiste (Annexe 2.27)²³⁶⁵. En effet, lors de son étape au Caire en 1848, c'est à ce célèbre sculpteur que d'Abbadie commanda les deux bustes d'Éthiopiens qui décoraient la chambre de Virginie²³⁶⁶ - et furent dérobés lors du cambriolage de 1984 (Fig.358)²³⁶⁷ -. Dantan procéda comme à son habitude, en prenant pour modèles

²³⁶⁰ *Adrien Guignet (1816-1854)*, 1978.

²³⁶¹ *Infra*, I.A.4., p.73 ; Dossier Hamy, 152J273, AD64 ; ms 2092-17, BIF ; Eth. Abb. 265, p.10.

²³⁶² « *Tawalda Madhin, originaire de Aqawarq au Walqayt, qui était professeur de la Loi des Rois à [la Haute Ecole de] l'église du Sauveur du Monde à Gondar* ». Voici le texte d'origine en caractères latins : « *Tāwāldä Mādhen zā'Aqāwārq bāWālqayt māmher zāFethä Nāgāst zānābārā bāmādhanī'Alām Gondār* ». La transcription des caractères guèzes vers les lettres latines et la traduction en français ont été réalisées par le Dr. Wolbert G.C. Smidt, professeur associé en Ethnohistoire à l'Université de Mekelle (Ethiopie).

²³⁶³ Son talent, s'il fut admis par certains de ses contemporains comme Théophile Gautier, ne fut véritablement reconnu qu'à partir du XXe siècle. C'est pourquoi J. Thuillier intitula la préface du catalogue de l'exposition de 1978 « *Adrien Guignet perdu et retrouvé* » (*Adrien Guignet (1816-1854)*, 1978, p.5).

²³⁶⁴ Cité dans THUILLIER J., « *Adrien Guignet perdu et retrouvé* » in *Adrien Guignet (1816-1854)*, 1978, p.5. La critique reconnut ses talents au cours des Salons, à tel point que le duc de Luynes lui commanda trois grandes compositions pour le château de Dampierre placées aux côtés des œuvres d'Ingres, Rude et Simard.

²³⁶⁵ *Dantan jeune. Caricatures et portraits de la société romantique*, Maison de Balzac/Paris Musées, Alençon/Paris, 1989

²³⁶⁶ Meubles meublant et objets mobiliers d'Aragorri et d'Abbadia, acte de donation 1893, Carton Donation.

²³⁶⁷ Inventaire cambriolage 1984, Classeur Inventaires, doc. Abbadia. Il reste cependant les clichés antérieurs au cambriolage qui permettent, quoique de manière imprécise, de se donner une idée des bustes. Mais surtout, il en existe des répliques présentées dans le catalogue de cette thèse. Les bustes offerts par d'Abbadie au museum d'Histoire naturelle sont en effet conservés au laboratoire d'Anthropologie du musée de l'Homme. A la différence

deux personnages réels. En l'occurrence, il s'agissait des deux jeunes accompagnateurs éthiopiens placés sous la protection de d'Abbadie, Hora et Birru. Le savant racontait que le modelage avait été effectué « sous ses yeux » (Annexe 20.21) et que la version définitive et originale de ces bustes était en bronze. Malgré le vol des originaux, les répliques conservées au musée de l'Homme et au musée Carnavalet permettent d'appréhender ces objets d'art (Fig.356-357). Parmi les œuvres de Dantan, ces deux réalisations sont relativement rares mais elles témoignent de l'exactitude, de la maîtrise et du savoir-faire caractéristiques du sculpteur, capable de produire par ailleurs des œuvres comiques, d'autres plus académiques, mais aussi des réalisations de dimension scientifique reflétant son goût pour la phrénologie. De fait, les deux sujets éthiopiens présentent le même type de pose, avec la tête légèrement tournée, et un piédouche similaire aux bustes du compositeur Cherubini, du voyageur naturaliste Delegorgue ou de l'archéologue du Sommerard (Fig.359)²³⁶⁸. Parmi les six cents portraits sculptés réalisés par Dantan et conservés au musée Carnavalet, les deux bustes abyssins représentent avec le célèbre *Esprit noir* exécuté en 1827 les seules occurrences véritablement exotiques. Dantan s'intéressait moins à l'altérité qu'à comprendre ses semblables et les portraits de Hora et Birru ne doivent leur existence qu'à l'initiative de d'Abbadie. En revanche, d'autres artistes s'adonnèrent au portrait sculpté orientaliste de manière beaucoup plus fréquente. Les bustes polychromes de Cordier, notamment son *Nègre du Soudan* de 1857 (Fig.360), sa *Capresse des colonies* et son *Arabe d'El-Aghouat en burnous* sont bien connus. Adèle d'Affry Marcello, duchesse de Castiglione-Colona, sculpta en 1873 un *Chef abyssin* en bronze au port altier aussi digne que fier. Faisant suite à l'égyptomanie, les Pharaons et autres reines d'Égypte avaient laissé place à un nouveau mythe, romantique, celui de l'Orient des Mamelouks et des gardiens du désert²³⁶⁹. Mais, quoique réalisés par un véritable artiste et comportant une vocation décorative, les bustes de Hora et Birru correspondent bien davantage à la pratique du moulage anthropologique extrêmement répandue au XIXe siècle. Il est aisé d'en trouver des équivalents au musée du Quai Branly et au musée de l'Homme, qu'ils proviennent d'Algérie ou d'Afrique noire (Fig.361)²³⁷⁰. Cordier lui-même fournit aux anthropologues quelques moulages correspondant aux attentes de la science plus que de l'art et se rapprochant de la sincérité des bustes éthiopiens de Dantan²³⁷¹. Expression de deux arts peu représentés à Abbadia, la peinture et

des originaux, ceux-là sont en plâtre (réf. HA-2704 et réf. HA-2705, Museum National d'Histoire Naturelle, *catalogue des collections*, réf. du 27 juin 2012. URL : <http://coldb.mnhn.fr/colweb/request.do?requestaction=exec>). De plus, deux autres exemplaires sont conservés au musée Carnavalet (réf. CARS 1156 et CARS 1157). Peut-être s'agit-il des bustes offerts par d'Abbadie à la Société d'Anthropologie de Paris en 1868.

²³⁶⁸ Notices n°94, 131 et 159, in *Dantan jeune...*, 1989. Catalogue des œuvres sérieuses conservées au musée Carnavalet, p.193, 198 et 201.

²³⁶⁹ RICHEMOND S., *Les orientalistes. Dictionnaire des sculpteurs, XIXe-XXe siècle*, Les Editions de l'Amateur, Paris, 2008.

²³⁷⁰ Musée du Quai Branly, *catalogue des collections*, n°75.15412, 75.896.1 à 3, réf. du 29 juin 2012.

²³⁷¹ Le museum d'Histoire naturelle adressa plusieurs commandes à Cordier pour sa galerie anthropologique (PELTRE C., *Dictionnaire culturel de l'orientalisme*, Bibliothèque Hazan, Paris, 2008, p.214-216). Le musée du Quai Branly conserve un de ces bustes commandés par les chercheurs : Musée du Quai Branly, *catalogue des collections*, n°75.2004.0.34, réf. du 29 juin 2012.

la sculpture, les œuvres de Guignet et Dantan ont en commun de révéler la fascination exercée par le XIXe siècle occidental sur le portrait, qu'il concerne ses semblables ou les figures de l'altérité, l'élite sociale ou les classes moyennes²³⁷².

En somme, malgré la prégnance de l'architecture et des décors, le projet d'Abbadia consacra une grande importance à l'objet domestique, lui associant souvent une dimension artistique (Annexe 17). Toutefois ses collections n'ont pas traversé un siècle en restant intactes. Nombre d'objets ont disparu en raison des « aléas » de l'histoire ou de l'homme. Aussi est-il certain que des œuvres manquent appel, ce qui est le cas des bustes éthiopiens ou des cristaux de Bohême, mais aussi d'une multitude de vases en céramique ou en verre évoqués dans les factures. Quoi qu'il en soit, les services de faïences, de verreries et les meubles, qui par définition ont une vocation utilitaire, furent exécutés par des manufactures de prestige, telles que la société Renaissance, les faïenceries de Gien, Sèvres ou Vionnet, les cristalleries d'Aix-la-Chapelle et de Clichy, ayant su préserver leur savoir-faire traditionnel et se protégeant, tout en l'exploitant, de la propagation de l'industrie et de la production de masse. Dès lors, les objets composant les divers services domestiques ou le massif mobilier prussien prennent la dimension de véritables œuvres d'art, travaillées manuellement, impliquant des notions d'exclusivité et de personnalisation accessibles à la seule haute-société. Ce goût des formes fut poussé au point d'acquérir des éléments dénués d'utilité quotidienne, dont la seule vocation était de susciter le plaisir esthétique. Il en va ainsi des collections de Brocard, de Schoch-Läderach - et d'origine non identifiée - mais surtout des œuvres extrêmement rares dans les carrières de leurs auteurs que sont le portrait de Tawalda Madhin par Adrien Guignet et les bustes des Ethiopiens Hora et Birru par Dantan jeune. Le point commun de l'ensemble de ces œuvres réside dans le savoir-faire reconnu de leurs auteurs, qu'ils soient céramiste, peintre, sculpteur ou maître-verrier. Associé aux réalisations des artistes diocésains ou viollet-le-duciens tels que Chertier, Poussielgue-Rusand ou Parvillée, cela renforce et offre une vision plus réaliste de l'identité artistique de la collection d'Abbadia, fait découvrir un trait méconnu de la personnalité des d'Abbadie, leur goût pour l'objet d'art et le collectionnisme, et conforte sans surprise le privilège de leur position sociale.

4. La grande production industrielle et le nouveau commerce

Si le XIXe siècle était une période de révolutions permanentes dans l'art, du point de vue de la technique comme des sujets, il fut aussi largement influencé par la Révolution industrielle et les productions de masse qu'elle engendra. En plus de la compétitivité technologique, les Expositions universelles offraient des méthodes nouvelles de présentation du produit

²³⁷² *L'art en France sous le Second Empire*, 1979, p.249-260.

commercial tandis que la pratique du magasin s'ouvrait à une société moins élitiste grâce à la mécanisation ou aux nouveaux combustibles qui permettaient une production plus importante et à moindre coût²³⁷³. Quoiqu'éminemment artistique, le château d'Abbadia n'échappa aucunement aux nouvelles tendances industrielles et commerciales. Dès lors, il est légitime de s'interroger sur les motivations et les conditions de cette démarche et de s'intéresser aux acteurs de l'industrie et du commerce qui participèrent indirectement à l'exécution de ce projet d'envergure. Dans cette appréhension nouvelle de la production, deux types d'officines se distinguent, les unes relevant des manufactures traditionnelles en cours de modernisation, les autres résultant de pratiques sociales nouvelles comme celles des grands magasins.

En premier lieu, les d'Abbadie se tournèrent vers les fabriques de grande production industrielle. Ils commandèrent entre autres l'ensemble des vitres non ornementales du château à la Compagnie générale de la Loire et du Rhône située à Rive-de-Gier et administrée par Hutler entre 1871 et 1878²³⁷⁴. Dans cette région entre Rhône et Forez, les fabriques de verrerie constituaient une industrie traditionnelle ayant toutefois connu un important recul au XVIIIe siècle. Or, avec la Révolution industrielle, le site des fabriques de Rive-de-Gier, traditionnellement proche des forêts, fut déplacé vers les gisements houillers désormais exploités dans l'ensemble des arts du feu. Les verreries situées entre Givors et Rive-de-Gier formèrent ainsi le foyer historique de l'industrie verrière moderne, qu'elle concerne le verre plat ou les bouteilles et gobelets, et connurent un intense développement au cours du XIXe siècle grâce à la proximité des voies navigables ou ferroviaires et au recours à des combustibles plus efficaces²³⁷⁵. Face à la multiplication des fours, les entreprises locales s'associèrent pour former la Compagnie générale des Verreries de la Loire et du Rhône en 1853. La compagnie amorça son déclin à partir de 1867 au profit de dissidents qui imposèrent durablement leurs firmes dans le secteur²³⁷⁶. Malgré les nettes améliorations concernant les fours et les voies de communication, la tâche restait encore fortement manuelle et les coûts de transport extrêmement élevés en raison de la fragilité du matériau. Toutefois, l'importance de la commande permettait de diminuer proportionnellement ces derniers²³⁷⁷. Il n'est pas étonnant que le couple d'Abbadie, peut-être sur les conseils de son architecte, se soit fourni auprès de ces fabriques de verre de référence, d'autant que le

²³⁷³ WHITAKER J., *Une histoire des Grands Magasins*, Citadelle & Mazenod, Paris, 2011, p.12 ; MILLER M.B., *Au Bon Marché (1869-1920). Le consommateur apprivoisé*, Armand Colin, Paris, 1987, p.7-46.

²³⁷⁴ En décembre 1868, d'Abbadie paya la traite et le port des vitres de Lyon (comptes annuels 1866-1877, p.35, arch. Abbadia). En 1871, il accusa réception d'une lettre de Hutler envoyant de 7000 francs de vitres (P242). Entre 1877 et 1878, d'Abbadie reçut d'autres vitres sûrement pour l'observatoire (dossier Hutler, 152J6, AD64).

²³⁷⁵ LAFERRERE M., « L'industrie du verre dans la région Rhône-Alpes / The glass industry in the Rhône-Alpes region » in *Revue de géographie de Lyon*, vol.68, n°1, 1993, p.41-50. A la fin du XVIIIe siècle, la construction d'un canal entre Givors et Rive-de-Gier permit d'acheminer le sable vers les mines de charbon. Le chemin de fer entre Saint-Etienne et Lyon fut opérationnel dès 1830.

²³⁷⁶ LAFERRERE M., 1993, p.41-50. A Rive-de-Gier, il existait déjà en 1842 une trentaine de fours en activité.

²³⁷⁷ LAFERRERE M., 1993, p.41-50.

savant s'en montra particulièrement satisfait²³⁷⁸. Les verreries de la Loire et du Rhône répondirent en effet à une multitude de commandes publiques ou privées durant la seconde partie du XIXe siècle et ce, dans tout le territoire national. Par ailleurs, d'Abbadie fit appel à des entreprises modernes pour se procurer certains accessoires utilitaires qui, comme les vitres, nécessitaient une quantité importante. En l'occurrence, il s'orienta cette fois vers son réseau londonien. D'Abbadie se procura un carrelage rouge et noir en ciment, conformément aux conseils de Bühler, auprès de l'agent londonien William Butler Simpson & Sons²³⁷⁹ qui travaillait pour la société Maw & Co basée à Stoke on Trent²³⁸⁰. Cette dernière produisait des céramiques murales et des carreaux de sol depuis 1850 principalement dans le style néogothique. Malgré la permanence de son savoir-faire manuel, elle avait recours à une production massive et fournissait de nombreux et prestigieux monuments parmi lesquels ceux de la monarchie britannique²³⁸¹. Concrètement, les carreaux (Fig.362) furent commandés à Simpson par l'intermédiaire de l'agent de d'Abbadie à Londres, Francis C. New (Annexe 20.58). Ils furent chargés à bord du bâtiment de l'anglais Wiqdahl jusqu'à Socoa, puis transportés à bord de huit charrettes jusqu'à Abbadia en août 1869²³⁸². Cette cargaison ayant coûté la modique somme de 2000 francs²³⁸³ nécessitait, semble-t-il, une méthode de pose peu courante en France et relativement moderne. C'est pourquoi d'Abbadie demanda à Simpson des instructions très précises, étayées de dessins, à l'attention de ses ouvriers²³⁸⁴. Malgré la qualité du matériau, le savant constata dès 1873 la perte d'éclat de ses carreaux, peut-être à cause de l'environnement de travaux dans lequel ils étaient confinés. Il se rapprocha dès lors de Simpson pour commander deux cent dix carreaux supplémentaires de deux types et demander des astuces visant à revigorer la couleur noire²³⁸⁵. L'agent William Butler Simpson était connu pour sa volonté d'innovation décorative, particulièrement dans le domaine du papier peint, pour laquelle il fut récompensé d'une médaille d'or par la Society of Arts en 1849, d'une médaille de bronze à l'Exposition universelle de Londres en 1851 et reçut

²³⁷⁸ En attendant sa livraison, il écrivit à Hutler le 11 février 1871 : « Je ne doute pas que lorsque j'aurai reçu votre envoi, je n'en sois pas moins satisfait que lors de votre premier envoi » (P242). Des paiements plus tardifs, concernant certainement l'observatoire, apparaissent en outre dans les livres de compte : 84.85 francs en janvier 1877, 62.05 francs en octobre 1877, 127.95 francs en janvier 1882 (livre de caisse 1867-1881, p.132g-141g ; cahier Etchepare 1881-1887, p.14, arch. Abbadia).

²³⁷⁹ Sa succursale se trouvait 456 West Strand W.C., Londres (O87).

²³⁸⁰ Dès la première évocation d'un carrelage anglais en 1868, il souhaitait effectuer une commande auprès de cette compagnie (O178).

²³⁸¹ La société a commencé à se diversifier à partir des années 1880. Toujours en activité, elle participe également à la restauration des carrelages et céramiques. Depuis 1980, l'entreprise Maw & Co est devenu le plus important producteur de carrelage du monde avec ses 20 millions de pièces annuelles (communication personnelle de Paul et Stan Valler, actuels propriétaires de W.B. Simpson & sons, 14 déc. 2009 ; www.mawandco.com).

²³⁸² Dans une lettre du 10 juillet 1869 à New, d'Abbadie précisa bien que ces carreaux étaient destinés à la chapelle, la sacristie, l'entrée de la chapelle, le sanctuaire, le vestibule et les galeries (O278). Le savant décrivait ce carrelage de ciment comme des « carreaux anglais à brique, sorte de porterie fine avec couleurs (O339). La commande, l'acheminement et la pose de ces carreaux peut être suivi dans la correspondance avec Lacoin, F.C.New, Wiqdahl, Simpson et Sélina (O87-87-94-106-118-125-146-225-302-303-315-339 ; P191).

²³⁸³ O125.

²³⁸⁴ Il fit cette demande par le biais de New (O225).

²³⁸⁵ D'Abbadie fit parvenir à Simpson deux modèles de carreaux, dont il souhaita respectivement 130 et 80 pièces. La demande fut transmise par l'intermédiaire de l'abbé Martin, orientaliste qui séjournait à Londres (R20).

le titre de *Freeman of the City of London* en 1852²³⁸⁶. C'est en 1858 qu'il décida de s'associer aux fabricants de carreaux George et Arthur Maw. Quatre ans plus tard, la créativité de Simpson se faisait amplement sentir dans les créations nouvelles de faïences décoratives développées par la marque. En terme de décoration, la firme W.B. Simpson & Sons fournissait des édifices publics, tels que l'hôpital de St Bartholomew's ou le King's Sanatorium autant que des commandes privées comme les établissements de bains de Tottenham, le New Gaiety Hotel ou the Imperial Institute²³⁸⁷. A base de biscuit fourni par Maw & Co, Simpson réalisait en outre des carrelages à la main pour les décors de monuments tels que le Criterion Theatre ou le Holborn restaurant à Londres²³⁸⁸. Mais à Abbadia, il agit en qualité de simple agent intermédiaire de Maw & Co, comme cela se produisit lors de la restauration du château de Cardiff, de la cathédrale de St Asaph ou de la construction du Foreign & Commonwealth Office de Londres²³⁸⁹. Parmi le pléthorique répertoire des chantiers de Maw & Co, se trouvent des dizaines d'édifices principalement répartis entre l'Angleterre, l'Ecosse et le Pays de Galles tels que la cathédrale St Gilles d'Edinbourg, l'Hôtel Royal de Liverpool ou la chapelle Saint-Jacques-le-Mineur de l'Abbaye de Westminster²³⁹⁰, ce qui témoigne de l'importance et de la capacité de sa production. La seconde entreprise anglaise sollicitée par d'Abbadie se nommait originellement Hart & Sons, puis devint la célèbre Hart, Son, Peard & Co²³⁹¹. Cette société fondée en 1842 par le quincaillier et ferronnier d'art Joseph Hart était spécialiste du style médiéval et participa à toutes les Expositions universelles ou internationales entre 1851 et 1876 où elle fut systématiquement récompensée. Offrant régulièrement des bourses pour les sociétés d'art de Birmingham, elle collabora avec de grands noms de l'architecture et de la décoration, tels que J.P. Seddon, B.J. Talbert, Waterhouse, Burges ou encore Butterfield²³⁹². Capable de réalisations artistiques de grande

²³⁸⁶ Communication personnelle de Paul et Stan Valler, actuels propriétaires de W.B. Simpson & sons, 14 déc. 2009 ; <http://wbsimpsonsons.co.uk/history/>

²³⁸⁷ La Tiles & Architectural Ceramics Society (TACS) répertorie trente-deux chantiers de Simpson & Sons : Encart publicitaire, *The Daily Telegraph*, 23 juin 1905, réf. du 3 juillet 2012. URL : <http://wbsimpsonsons.co.uk/history/> ; PEARSON L., *Tile Gazetteer : A guide to British Tile and Architectural Ceramic Location*, Richard Dennis/Shepton Beauchamp, 2005 ; Tiles & architectural ceramics Society, *TACS Location Database, Tile Gazetteer Index*, réf. du 3 juillet 2012. URL : http://www.tilesoc.org.uk/tacs-database-php/tacsdb_LOCATIONS_list.php?a=integrated&ctlSearchFor=simpson&simpleSrchFieldsComboOpt=&simpleSrc hTypeComboNot=&simpleSrchTypeComboOpt=

²³⁸⁸ Par ailleurs, la société Simpson & Sons a perduré jusqu'à nos jours. Ayant réalisé les carreaux du métro de Londres au début du XXe siècle, elle a réalisé ceux du Centre Aquatique Olympique de Stratford et du village des athlètes pour les Jeux Olympiques de Londres de 2012 (Communication personnelle de Paul et Stan Valler, actuels propriétaires de W.B. Simpson & sons, 14 déc. 2009 ; <http://wbsimpsonsons.co.uk/history/>).

²³⁸⁹ PEARSON L., 2005 ; Tiles & architectural ceramics Society, *TACS Location Database, Tile Gazetteer Index - Wales*, réf. du 3 juillet 2012. URL : <http://www.tilesoc.org.uk/tile-gazetteer/wales.html>

²³⁹⁰ La base de données de Tiles & Architectural Ceramics Society compte 167 chantiers attribués à Maw & Co : PEARSON L., 2005 ; Tiles & architectural ceramics Society, *TACS Location Database, Tile Gazetteer Index*, réf. du 3 juillet 2012. URL : http://www.tilesoc.org.uk/tacs-database-php/tacsdb_LOCATIONS_list.php?goto=1

²³⁹¹ Cette nouvelle appellation résultait de la fusion de deux sociétés, Hart & Son et Peard & Jackson, en 1866-1867. D'Abbadie fit part de son étonnement lorsque son agent londonien le dirigea non vers la firme renouvelée mais vers une autre société appartenant au ferronnier George Collar en mai 1873. Grâce à l'abbé Martin qui était sur place, il put rétablir le contact avec Hart Son & Peard (R20-45).

²³⁹² GRILANC M., « Hart, Son, Peard & Co. » in Historic Houses Trust, *Digital Trade Catalogue*, sept. 2011, réf. du 3 juillet 2012. URL : <http://collection.hht.net.au/firsthht/digitalTradeCatalogue.jsp> ; « Hart, Son, Peard & Co. », in University of Glasgow History of Art and HATII, *Mapping the Practice and Profession of Sculpture in Britain and*

qualité, c'est pourtant, comme dans le cas de Maw & Co, à la production en série de Hart, Son, Peard & Co que d'Abbadie fit appel. En se référant au catalogue de la firme en 1869, il commanda un modèle puis, finalement entre 1873 et 1874, une quarantaine de boutons et de verrous de porte en laiton (Fig.363) et des garnitures de stores du même matériau (Annexe 20.70)²³⁹³. Le savant porta son choix sur la manufacture anglaise en raison, selon lui, du manque de robustesse et de qualité des réalisations françaises²³⁹⁴. La firme Hart, Son, Peard & Co possédait deux succursales à Londres ainsi qu'une usine et une fonderie à Birmingham²³⁹⁵. Son catalogue était beaucoup plus varié et artistique que ne le laisse entendre la commande de poignées de porte et mécanismes de stores de d'Abbadie. Extrêmement en phase avec la modernisation industrielle, elle produisait pourtant selon les techniques manuelles traditionnelles un large panel d'objets décoratifs, notamment des vases, chandeliers et lampes, en divers métaux et inspirés de la tendance du *gothic revival*. Hart, Son, Peard & Co exécutèrent entre autres les ferronneries du muséum d'Histoire Naturelle de Londres sous la direction de Waterhouse – qui les sollicita pour la quasi-totalité de ses commandes -, celles de l'extravagante Tyntesfield édifiée par William Gibbs à partir de 1863, les ferronneries et les lampes du couvent de l'Assomption de Kensington mais aussi la croix de l'église de St Cuthbert's à Philbeach Gardens ou le tabernacle de Notre-Dame-des-Victoires à Kensington. Qu'il s'agisse des stores ou des poignées de porte, les modèles de quincailleries de la firme anglaise proposaient des mécanismes modernes qui ne convenaient pas toujours à d'Abbadie²³⁹⁶. Il n'en reste pas moins que, de ces deux grandes firmes anglaises, le savant choisit la production en série à la fois pour les avantages de son coût, pour son extrême qualité et pour son expérience néogothique. Mis à part le phénomène du *gothic revival* qui engageait l'idéal romantique et le chauvinisme britannique de d'Abbadie, cela tendait également à démontrer l'avance technologique de l'Angleterre, qui avait initié la Révolution industrielle dès le XVIIIe siècle, et ce, malgré la désormais sérieuse rivalité française.

D'autre part, quoiqu'extrêmement aisé, le couple d'Abbadie avait pour habitude de fréquenter les grands magasins, à l'image de la bourgeoisie de l'époque²³⁹⁷. Ayant vu le jour dès le

Ireland 1851-1951 [En ligne], 2011, réf. du 3 juillet 2012. URL: http://sculpture.gla.ac.uk/view/organization.php?id=msib4_1205842995

²³⁹³ En 1869, d'Abbadie renonça à commander ces poignées de porte car le modèle était arrivé cassé (O252). Mais il fit volte face en 1873, arguant qu'il avait été satisfait de ses garnitures de store quinze ans auparavant (R20-45-110). Dès lors, il commanda par le biais de l'abbé Martin « 26 boutons de porte pareils au modèle » envoyé quelques années plus tôt (R20). Puis il commanda une douzaine de doubles-boutons pour verrou de porte en laiton (R110). Concernant les garnitures de store, mécanisme destinés à mouvoir les stores, d'Abbadie commença à se renseigner auprès de la firme en mai 1870 (P80-89-91) puis en acheta une vingtaine par l'intermédiaire de l'abbé Martin en mai 1873 et les reçut avec grande satisfaction en juillet 1874 (R20-110-397).

²³⁹⁴ Il affirmait vouloir acquérir un jeu de poignée « of substantial english made » (fait de matériau anglais) car les assemblages français étaient trop légers et comportaient de mauvais ressorts (O211).

²³⁹⁵ GRILANC M., 2011.

²³⁹⁶ En 1873, il demanda des instructions car il ne comprenait pas le modèle nouveau de stores (R110). Il préférait celui avec la poulie et le système de pivot (R20) exposé les années précédentes.

²³⁹⁷ Cartons n°5 et 6, Arch. Abbadia.

début du Second Empire, les magasins de « nouveautés » proposaient des articles en tous genres venant du monde entier pour des coûts accessibles à une société bourgeoise nouvellement enrichie. Ouverts en 1855 au sein du nouveau *Grand Hôtel du Louvre* édifié par Alfred Armand entre la rue de Rivoli et le Palais Royal, les magasins *Au Louvre* gérés par Faré, Chauchard et Hériot devinrent en 1863 les *Grands Magasins du Louvre*²³⁹⁸. C'est auprès de cet ensemble de boutiques « le plus vaste du monde » que Virginie se procura 75 mètres de « tissu indien » en 1869²³⁹⁹. Cet achat correspond aux soieries de style indo-persan des chambres d'Ethiopie, de Virginie, de Jérusalem, d'Honneur et peut-être de Monsieur, dont le revers porte une étiquette indiquant « tissu indien breveté SGD G »²⁴⁰⁰ et les mentions de l'entreprise en arabe²⁴⁰¹. Par conséquent, Virginie, peut-être accompagnée de Duthoit, sélectionna ce tissu visiblement fabriqué en Perse malgré son qualificatif indien parmi la large gamme orientale dont les *Grands Magasins du Louvre* faisaient souvent la promotion²⁴⁰². Il faut préciser que, initialement, les magasins de nouveautés étaient surtout spécialisés en textiles et articles de luxe, ce qui rend logique la démarche de la commanditaire d'Abbadia²⁴⁰³. A partir de textiles qui n'étaient pas de son invention et qui devenaient accessibles au plus grand nombre, Duthoit élaborait donc les décors de quatre chambres non seulement en organisant les tissus sur les murs, les cantonnières, les ciels de lit, les rideaux et les sièges mais encore en reproduisant leurs motifs dans la peinture et parfois le mobilier²⁴⁰⁴. L'enseigne concurrente des *Grands Magasins du Louvre* était celle du *Bon Marché*, situé sur la rive gauche de la Seine. Devenu unique propriétaire de ce commerce en 1863, Aristide Boucicaut fit construire en 1869 pour le *Bon Marché* le premier édifice proprement destiné à la pratique du grand magasin moderne²⁴⁰⁵. En concertation avec Duthoit, Virginie y acquit entre 1869 et 1885 de nombreux articles textiles ou liés à leur montage, parmi lesquels une importante livraison d'étoffes de près de 3500 francs en 1869²⁴⁰⁶, peut-être destinée aux deux salons, à la salle à manger et à la chambre de la Tour, puis des tissus à l'indienne servant de doublure, un devant de cheminée, des soieries notamment vouées à constituer des rideaux, quelques embrasses et vraisemblablement

²³⁹⁸ DA SILVEIRA P., *Les grands magasins du Louvre au XIXe siècle*, Caisse de Retraite des Entreprises à Commerces Multiples, Paris, 1995, p.6-25.

²³⁹⁹ Facture Grands Magasins du Louvre, Chauchard Hériot et Cie, 3-7 juin 1869, Reçus de comptes acquittés en 1869, carton n°5, Arch. Abbadia.

²⁴⁰⁰ Le sigle SGD G signifiant « Sans Garantie du Gouvernement » était exigé depuis la loi de 1844 et fut supprimé en 1968. (BEDAT I., 1999).

²⁴⁰¹ Il y figurait la signature « Abdul Latif » ainsi que le nom de l'entreprise et des numéros correspondant certainement à des codes internes de la fabrique (BEDAT I., 1999).

²⁴⁰² DA SILVEIRA P., 1995, p.14.

²⁴⁰³ MILLER M.B., 1987. I. Des magasins nouveaux, p.21-46.

²⁴⁰⁴ Cf. infra, II.B.2. La création des décors et du mobilier.

²⁴⁰⁵ MILLER M.B., 1987, p.21-46. Boucicaut travailla d'abord au Petit Saint-Thomas puis devint copropriétaire du Bon Marché aux côtés de Paul Videau en 1852 grâce à un emprunt de 50 000 francs. En 1863, avec le soutien du français Maillard qui avait fait fortune à New-York, il racheta sa part à Paul Videau.

²⁴⁰⁶ D'Abbadia écrivit directement à Aristide Boucicaut qu'il réglerait la somme de 3460 francs par l'intermédiaire du Crédit Foncier pour l'achat des étoffes livrées à Abbadia (O276-277).

quarante mètres de cable destinés aux dispositifs de rideaux²⁴⁰⁷. C'est également auprès des services du commerce de Boucicaut que Duthoit fit broder les inscriptions guèzes sur la bordure des rideaux et du lambrequin de la salle à manger (Fig.364)²⁴⁰⁸, ce qui peut paraître étonnant dans le cadre d'un projet personnalisé où l'on attendrait, dans ce cas, les services d'une couturière ou d'un tapissier. De même, certains articles de décoration présentés au *Bon Marché* séduisirent Virginie, notamment les quatre plats japonisants à décors d'oiseaux et de fleurs (Fig.365) qui ornaient la chambre d'Ethiopie²⁴⁰⁹. Par ailleurs, quelques achats proviennent du commerce *Au Petit Saint-Thomas* qui, fondé sous la Restauration, représentait désormais l'un des magasins de nouveautés les plus prospères²⁴¹⁰. Il fournit aux d'Abbadie divers types de tissus, notamment du damas indien et de la percale, et surtout deux tapis en peau d'ours respectivement noir et blanc. Mais il est plus difficile de définir la destination de ces achats entre Abbadia, Aragorri et la rue du Bac²⁴¹¹. Les grands magasins constituaient le nouveau symbole du commerce. Ils entraînèrent dans leur sillage nombre de boutiques qui se convertirent à l'organisation en rayonnages au détriment des anciens comptoirs²⁴¹². Hormis le *Petit Saint-Thomas* et la première succursale du *Bon Marché*, nombreux étaient les magasins de la rue du Bac fréquentés par les d'Abbadie, c'est-à-dire à proximité de leur domicile et dans le quartier mondain de Saint-Germain-des-Prés. Le marchand de faïences, cristaux et porcelaines Launay, intermédiaire reconnu des faïenceries de Gien et de Sèvres, leur procura ainsi de nombreuses carafes, vases et autres services à thé²⁴¹³. Et surtout, les commanditaires d'Abbadia se fournirent régulièrement auprès du magasin *A la Levrette*, « maison accréditée pour la vente à prix de fabrique de l'orfèvrerie

²⁴⁰⁷ Une partie des factures du *Bon Marché* correspond aux notes de Duthoit (Factures Au Bon Marché – maison Boucicaut, 16, 19 et 24 juillet 1873, reçus acquittés en 1873, Carton n°6, arch. Abbadia ; Carnet marron sans titre, f.79, fonds Duthoit, MP). Les achats du Bon Marché apparaissent en outre dans les comptes : rideaux le 30 novembre 1881, devant de cheminée et draps de lit le 14 octobre 1884, cretonne pour la terrasse de Madame et coussins le 7 janvier 1885, cretonne pour couvrir les trappes de l'observatoire entre mai et septembre 1885, tissus et couverture entre juillet et novembre 1885 (Cahier Etchepare 1881-1887, p.10-30-86-90-98-104-100-110), sans compter les multiples colis au contenu non précisé entre 1869 et 1887 (Cahier Etchepare 1877-1886, p.98 ; livre de caisse 1867-1881, p.39 ; Cahier Etchepare 1881-1887, p.8-46-56-58-78-110-114-116-138-140). Par ailleurs, de nombreuses factures du *Bon Marché* attestent de l'achat régulier de tissus en quantités moindres, ce qui semble coïncider avec les articles de confection constituant la spécialité des grands magasins. Par exemple, en septembre 1882, un colis contenait une toile de chemise pour Monsieur (Cahier Etchepare 1881-1887, p.30, Arch. Abbadia).

²⁴⁰⁸ Carnet marron sans titre, f.5v, fonds Duthoit, MP.

²⁴⁰⁹ Ces trois plats portent encore l'étiquette du Bon Marché.

²⁴¹⁰ MILLER M.B., 1987, p.26.

²⁴¹¹ Factures Au Petit Saint-Thomas, 26 juillet et 28 juin 1870, reçus acquittés en 1870, carton n°5 ; 18 janvier et 9 février 1877, reçus acquittés en 1877, carton n°6 ; 9 mars 1878, reçus acquittés en 1878, carton n°6 ; 7 mai 1872, reçus acquittés en 1872, carton n°6 ; 20 sept. 1866, reçus acquittés en 1866, carton n°5 ; 18 juillet 1868, reçus acquittés en 1868, carton n°5, Arch. Abbadia.

²⁴¹² WHITAKER J., 2011, p.12.

²⁴¹³ GILLARD M.-C., 2011, p.246 ; Factures de Launay, 6 janv. 1872, reçus acquittés de décembre 3, 1871, carton n°6 ; 22 janv. 1872, reçus acquittés en 1872, carton n°6 ; 27 mai 1878, reçus acquittés en 1878, carton n°6 ; fév.1866, reçus acquittés en 1866, carton n°5 ; 19 avril 1868, reçus acquittés en 1868, carton n°5 ; mars 1869, reçus acquittés en 1869, carton n°5, arch. Abbadia. Hormis la boutique de Launay, on peut également citer les achats plus ponctuels aux commerces de F. Marie, marchand de plumes et fleurs qui vendit quatre vases en 1879 (facture de F. Marie, 2 mai 1879, reçus acquittés en 1879, carton n°6) ou d'Ernest Petit, fabrique de lampes et de bronzes, qui fournit un globe de cristal et deux balances (facture Ernest Petit, 5 juillet 1872, reçus acquittés en 1872, carton n°6, arch. Abbadia).

Christofle »²⁴¹⁴. Autrement dit, il s'agissait d'un marchand d'ornements en tous genres qui était également agent du célèbre orfèvre²⁴¹⁵. Bien que la manufacture Christofle fondait sa production sur le savoir-faire traditionnel et le luxe, elle déploya parallèlement une stratégie de production de masse relevant de l'orfèvrerie courante. Mais peu d'éléments de cette marque se retrouvent à Abbadia. D'Abbadie acheta à *la Levrette* entre 1874 et 1877 de l'outillage, comme l'ensemble de tringles et de barres en fer et cuivre de l'escalier d'honneur, une centaine d'anneaux et des clous de meubles dorés²⁴¹⁶. Cette maison fournit, en outre, une lampe turque, des chapeaux de lampe, une garniture de faïence de cheminée, deux garde-feux en cuivre, deux bêtes en fonte, une potiche en faïence cloisonnée et seulement quatre plateaux de carafe Christofle²⁴¹⁷. Par conséquent, l'une des deux lanternes arabes du château dans le salon arabe ou à l'entrée de la salle à manger (Fig.366), proviendrait du magasin accrédité par le célèbre orfèvre qui vendait également des articles « du Levant »²⁴¹⁸ ; tandis que l'autre aurait été fournie par le marchand Salomon Timsit en 1878²⁴¹⁹. Par ailleurs, dans leur quartier de Saint-Germain-des-Prés, les d'Abbadie se rendirent à trois reprises entre 1868 et 1869 chez le marchand de faïences et porcelaines Lesage qui leur fournit des services à cafés. Ils fréquentèrent le commerçant d'antiquités Samson, qui leur vendit une jardinière en cuivre rouge, et la boutique de l'orfèvre Alexandre Chertier. En effet, outre les objets d'art commandités par Duthoit, celui-ci fournit très vraisemblablement l'ensemble d'embrasses à têtes de chimères parsemées dans le château, identiques à celles qu'il avait fournies à Roquetaillade²⁴²⁰. Ces éléments provenaient de la production en série de Chertier qui, à l'instar des manufactures traditionnelles, avait modernisé une partie de sa production à des fins commerciales. Enfin, les d'Abbadie dépassèrent les commerces de proximité de leur très chic quartier de Saint-Germain-des-Prés. Une série d'autres magasins se trouvaient rive droite où le couple effectua des achats plus ponctuels et anecdotiques tels que les services

²⁴¹⁴ Mention présente sur l'en-tête des factures.

²⁴¹⁵ L'en-tête des factures du magasin *A la Levrette* portait les mentions suivantes : « Ornaments d'appartements, broserie, poterie d'étain, théières anglaises, poudre, plomb, articles de chasse et de pêche, objets de fantaisies, Quincaillerie, Bronze, Dorure, Ustensiles de ménage, Meubles de jardin » puis était indiquée en caractères gras l'accréditation de l'orfèvrerie Christofle (par exemple : facture *A la Levrette*, 16 avril 1868, reçus acquittés en 1868, carton n°5, arch. Abbadia).

²⁴¹⁶ Voici la liste des pièces d'outillage de 1877 : trente épingles de tapis, tubes fer et cuivre, 12 tubes fer et cuivre, 100 anneaux, 40 anneaux de sellerie, 2 kg de pièces en laiton, une brosse à boiserie en soie de sanglier, des clous de meubles à cote dorée, 3 mètres de chaîne soudée (Facture *A la Levrette*, Orfèvrerie Christofle, 19 mars 1877, Reçus acquittés en 1877, carton n°6, Arch. Abbadia).

²⁴¹⁷ A cela s'ajoutent deux glaces de cristal, quatre cheminées de cristal, un abat-jour mexicain, quatre chapeaux de lampe, une garniture de cheminée au cadre en cuivre, un moulement de lampe ou encore un globe uni dépoli (Facture Orfèvrerie Christofle, 16 avril 1868, Reçus acquittés en 1868, carton n°5 ; Facture *A la Levrette*, Orfèvrerie Christofle, 19 mars 1877, Reçus acquittés en 1877, carton n°6, Arch. Abbadia).

²⁴¹⁸ *L'art en France sous le Second Empire*, 1979, p.167.

²⁴¹⁹ Malgré la présence d'un reçu olographe, le commerce de celui-ci n'a pu en revanche être localisé (Reçu de Salomon Timsit, 31 juillet 1878, reçus acquittés en 1878, carton n°6, arch. Abbadia).

²⁴²⁰ C'est d'ailleurs grâce à celles de Roquetaillade que l'attribution des embrasses d'Abbadia à Chertier est possible (facture Alexandre Chertier, mars 1869, Arch. Roquetaillade). Dans le domaine de l'orfèvrerie, il convient également de signaler la facture du magasin Hugo qui s'éleva en 1863 à près de 1800 francs (Facture Hugo, 5 mars 1862, reçus acquittés en 1862, carton n°5, arch. Abbadia). Mais, dans la mesure où rien n'indique la nature des achats, il est impossible d'affirmer si ses objets furent intégrés par la suite dans la décoration d'Abbadia.

de table des maisons Giroux et Garnier²⁴²¹ ou bien les passementeries d'ameublement auprès des tapissiers Brocard et Chenevière²⁴²². Enfin, les d'Abbadie firent exécuter sur dessins les deux reliquaires de la chapelle en 1883 auprès du magasin d'ameublement bordelais Bonnard, qui leur avait fourni plusieurs meubles de série depuis 1877²⁴²³.

La fréquentation des magasins, qu'il s'agisse d'enseignes de quartier ou de grands bazars, traduit les mutations d'une société en cours d'industrialisation. Dans ce domaine, on constate l'implication particulière de Virginie. Temple de la féminité, les nouveaux commerces ciblaient exclusivement la clientèle de dames. Les statistiques révèlent que les femmes constituaient 95% de leur fréquentation alors que les employés étaient majoritairement des hommes. Cette pratique nouvelle rompait avec les traditionnels comptoirs régis par un système de corporations où le client était sommé d'acheter ou de quitter les lieux sur le champ, ne laissant que peu de place à la flânerie et à l'étude des marchandises. De nouvelles techniques commerciales virent le jour, telles que la publicité, la vente par correspondance et la vente au rabais grâce à l'achat en grande quantité des négociants. Les grands magasins du XIXe siècle étaient considérés comme une innovation telle que la société parisienne les érigea en « huitième merveille du monde »²⁴²⁴. En outre, ils incarnaient la représentation du monde bourgeois par excellence²⁴²⁵, ce qui démontre les interactions entre cette classe sociale en cours d'ascension et l'élite dont faisait partie le couple d'Abbadie. Force est de constater que ces derniers souhaitaient tirer profit du nouveau commerce, d'un point de vue tant pécuniaire que pratique et technologique. Cette démarche s'observe de manière générale dans la haute-société et les chantiers de décoration, particulièrement dans les domaines des textiles et des papiers peints auxquels recourraient souvent les commanditaires de châteaux néogothiques²⁴²⁶. Les grands bazars de nouveautés avaient l'avantage de la facilité d'accès de produits hétéroclites d'origines lointaine ou locale. Symbole de la société bourgeoise, la fréquentation de ces enseignes est à mettre sur le même plan que les désormais traditionnelles promenades dans les jardins publics, les Expositions universelles ou les stations balnéaires, autant de lieux de conciliation de la représentation sociale, de la recherche du progrès et de l'oisiveté. Le phénomène des grands magasins se développa parallèlement dans toutes les grandes villes du monde. Ces pratiques sont intimement liées aux transformations économiques, notamment à un taux de

²⁴²¹ Facture C. Garnier et Cie, 24 février 1869, reçus acquittés en 1869, carton n°5 ; facture Maison Alph. Giroux, 20 janv. 1868, reçus acquittés en 1869, carton n°5, Arch. Abbadia. Plus précisément, Garnier leur vendit un service de table avec « filet vert et or » qui n'a pu être localisé à Abbadia.

²⁴²² Leur facture comprenait 50 fers, 24 plaques à frange quadrillée en laine blanche, 12 jeux de gland à queue de chenet en laine à fond blanc, rouge et jaune (factures Brocard et Chenevière, 27 avril et 30 mai 1877, reçus acquittés en 1877, carton n°6).

²⁴²³ Lettres de Bonnard, 19 juill. Et 6 oct. 1883, 152J6, AD64 ; factures de Bonnard, 1^{er} janv. 1879 et 20 mars 1878, reçus acquittés en 1878 et 1879, carton n°6, Arch. Abbadia.

²⁴²⁴ WHITAKER J., 2011, p.6.

²⁴²⁵ MILLER M.B., 1989. Des magasins nouveaux, p.21-46.

²⁴²⁶ MASSIN-LE GOFF G., 2007, p.197-198.

croissance très élevée entre 1840 et 1870, permises par les progrès industriels²⁴²⁷. En France ou en Angleterre, les centres de négoce auxquels firent appel les d'Abbadie participaient à l'essor de la productivité et de la croissance économique, quand bien même ils le devaient moins à l'industrialisation qu'à l'exploitation abusive de la main d'œuvre²⁴²⁸. Toutefois la répartition des achats du couple de part et d'autre de la Manche démontre la situation respective des deux pays en terme de progrès industriel. Alors que la France se distinguait par sa production textile et ses importations orientales, l'Angleterre non moins friande de marchandise exotique avait creusé l'écart en matière de qualité de la production de masse, surtout dans le domaine des métaux et de la céramique. En somme, le *Bon Marché*, les *Grands Magasins du Louvre*, les firmes Maw & Co ou Hart, Son, Peard & Co ne doivent pas être négligés dans l'exécution du projet d'Abbadia (Annexe 17). En plus d'inscrire ses commanditaires dans la société de leur temps, ils ont favorisé, grâce à l'accessibilité économique et géographique de leurs produits, une modernité et un éclectisme qui, sans eux, n'aurait pu voir le jour.

5. Les collaborateurs indirects ou l'impact du réseau scientifique et missionnaire de d'Abbadie

Dans le cas d'une construction historique, il est souvent difficile, par manque de témoignages, d'identifier les acteurs qui, par leurs conseils ou leur aide matérielle, ont influé sur le résultat définitif de l'ouvrage. Exceptionnellement, les prolixes écrits de d'Abbadie mettent en lumière l'action de ses réseaux personnels au sein du projet d'Abbadia. Comment ce phénomène se mit-il en place ? De quelle manière se définit-il en termes d'ampleur, de conséquences et de nature ? Il s'avère que certains proches du savant explorateur, surtout issus des communautés savantes et ecclésiastiques, participèrent à leur manière, et parfois malgré eux, à la concrétisation d'Abbadia.

D'Abbadie fit appel à ses relations personnelles dans des domaines où il s'estimait dépourvu de compétences ou lorsqu'il lui était impossible de se déplacer lui-même. Tout d'abord, il eut besoin de conseils en ce qui concerne les inscriptions. En effet, il sollicita à ces fins sa sœur religieuse Sélina, son fidèle ami, l'orientaliste Mohl, l'historien de Longpérier ainsi que les linguistes basques Arana et Duvoisin. Sélina ne fit qu'approuver la sentence latine de la cheminée du grand salon « Transit vita sicut fumus » malgré le scepticisme de d'Abbadie²⁴²⁹. En revanche, le latiniste et bascophile Arana fut consulté à plusieurs reprises au sujet de sentences latines en 1869. D'Abbadie lui demanda en particulier de corriger les citations

²⁴²⁷ MILLER M.B., 1989. Des magasins nouveaux, p.21-46.

²⁴²⁸ MILLER M.B., 1989. Des magasins nouveaux, p.21-46.

²⁴²⁹ « La vie passe comme la fumée ». En juin 1868, il la pria de lui proposer une inscription destinée à la cheminée du salon, lui fit part de la phrase latine en précisant « on peut trouver mieux que cela » (O23).

versifiées qu'il envisageait pour le vestibule et sa propre chambre²⁴³⁰. Le prêtre biscayen lui suggéra en outre pour l'observatoire une inscription qui pourrait être soit le vers du psaume de David soit la phrase « Ez Ikusi Ez Ikasi » initialement prévue en ce lieu d'étude (Fig.371)²⁴³¹. D'autre part, si Arana lui fournit également une série de devises basques²⁴³², c'est à l'éminent capitaine Duvoisin que d'Abbadie s'adressa pour plusieurs traductions. Duvoisin donna son aval pour les termes de l'inscription « Ez Ikusi Ez Ikasi » et attribua son nom à l'observatoire « Ohartzea » qui ne semble pas avoir fait l'objet d'un décor²⁴³³. De même, à la demande de d'Abbadie, il traduisit en basque le proverbe français devenu devise de La Rochefoucault et destiné à orner la chambre de Virginie, qui, malgré la grande satisfaction du savant, fut en définitive transcrit en langue éthiopienne (Fig.367b)²⁴³⁴. Quant au linguiste de Longpérier, le savant basque le sollicita pour une traduction en ancien français de sa devise personnelle « plus être que paraître »²⁴³⁵. Quant à l'orientaliste Mohl, membre de l'Institut et de la Société Asiatique, il se chargea de la correction de plusieurs citations du salon arabe et de la vérification des caractères coufiques tracés par Duthoit pour l'inscription de la façade extérieure au-dessus de la fenêtre de la salle à manger (Fig.367a)²⁴³⁶. D'une grande humilité, Mohl préféra toutefois recopier l'inscription destinée au salon arabe d'après l'ouvrage de référence de l'égyptologue suisse Burckhardt²⁴³⁷. A ces savants occidentaux, s'ajoutait les consultations d'Ethiopiens pour les phrases en guèze ou en amharique. D'Abbadie sollicita notamment le *dabtara* Assagakan afin qu'il l'aide à composer des vers

²⁴³⁰ Celle du vestibule court en lettres dorées sur l'escalier « *Abbadiae tectum qui mente inquiris amica/Te manus excipiet lenis amicitiae/Limina qui casu mea transis, hospes, aveto/Horae sint rapidae, sit tibi fausta domus* » (Qu'une main empressée accueille celui qui entre sous le toit d'Abbadia avec un esprit ami, toi qui franchit le seuil de ma maison, que les heures te soient rapides et que la maison te porte bonheur) (O190). La citation latine de la chambre de d'Abbadie est inscrite sur les poutres du plafond : « *Nihil vita sine gestis, nihil gesta sine intentione, nihil intentio nisi adpetat Deum* » (La vie ne vaut que par l'action, l'action ne vaut que par l'intention, l'intention ne vaut que si elle vient de Dieu) (O285).

²⁴³¹ D'Abbadie remercia Arana pour la devise de l'observatoire sans la préciser (P56). Or seules deux inscriptions furent projetées pour cet espace : « *Coeli enarrant gloriam dei* » situé sur la façade Ouest et « *Ez ikusi Ez ikasi* » (Ne pas voir Ne pas apprendre) qui, selon les échanges avec Duvoisin, était destinée à l'observatoire (O164).

²⁴³² Ces devises étant non identifiées, il n'est pas certain qu'elles ornent le château. Arana les transmet à d'Abbadie en avril 1870, ce qui pourrait être plausible puisque les inscriptions furent exécutées à partir de 1873 (P56).

²⁴³³ En 1869, d'Abbadie le remercia pour le mot « observatoire » en basque et lui demanda son approbation pour la phrase « *Ez Ikusi Ez Ikasi* » à laquelle Duvoisin corrigea vraisemblablement l'orthographe puisque la version originelle s'écrivait avec un H (*Ez Ikhusi Ez Ikhasi*) (Pas voir Pas apprendre) (O164).

²⁴³⁴ En février 1870, d'Abbadie transmet en effet à Duvoisin la phrase française « *fais ce que dois, advienne que pourra* » à laquelle il proposait une alternative « *fais ce que dois et laisse dire* » (P24). Le savant remercia le capitaine pour ses diverses propositions de traductions et se résolut à adopter la formule « *Egi behar dena/eta hil bedi ahal dena* » (P29). Ce proverbe correspond en réalité à la traduction de la phrase actuelle éthiopienne située au-dessus de la porte de la chambre de Virginie, ce qui suppose que d'Abbadie préféra la versification éthiopienne.

²⁴³⁵ O72. Telle que cette devise apparaît dans le château, Longpérier semble avoir fait la proposition suivante : « Plus estre que paraistre ».

²⁴³⁶ En l'occurrence, cette phrase « *Béni soit celui qui mange mon pain et mon sel* » fit l'objet de leurs échanges épistolaires en 1873, alors que d'Abbadie en avait demandé une traduction au père Hanemoglu dès 1865 (M142). Pour remercier Mohl, d'Abbadie lui fit non sans humour parvenir un jambon (R134-144-145). Après cette traduction, il en demanda d'autres comme « *la mèche est brûlée mais elle éclaire le monde* » (R166 ; 152J457, AD64).

²⁴³⁷ R166 ; Lettre de Mohl, 22 oct. 1873, 152J457, AD64. John Lewis Burckhardt (1784-1817) avait notamment redécouvert la cité de Pétra et publia quelques ouvrages parmi lesquels *Arabic proverbs, or the manners and customs of the modern Egyptians* qui fut réédité en 1830.

éthiopiens pour le grand salon²⁴³⁸. De même, il écrivit au Révérend Russell puis à John Mac Lean Baillie, qui, à défaut d'être connus de nos jours, étaient au moins d'authentiques irlandais, dans l'idée d'obtenir la formulation et les caractères gaéliques exacts de la phrase d'accueil irlandaise « Ced Mile Failthe » signifiant « Cent mille bienvenues » ornant la porte d'entrée d'Abbadia (Fig.367c)²⁴³⁹. Pour l'essentiel, ces consultants avaient ceci de commun d'être des experts linguistes reconnus. D'origine allemande et installé en France, Jules Mohl était entre autres sinologue et iranologue, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ainsi que de la Société Asiatique (Annexe 2.28)²⁴⁴⁰. Jean Duvoisin, devenu capitaine en 1852, s'était engagé dans l'armée sur l'injonction paternelle mais avait consacré sa vie à la langue basque, notamment par la traduction monumentale de l'intégralité de la bible en basque et en rédigeant un dictionnaire fondamental de basque-français (Annexe 2.29)²⁴⁴¹. Membre de l'Institut, Adrien de Longpérier avait été conservateur au Louvre pendant une vingtaine d'années. Archéologue, historien et numismate, ses intérêts étaient très éclectiques et il manifestait une attention particulière envers l'archéologie nationale, ce qui explique que d'Abbadie le considérait comme une référence en langue médiévale (Annexe 2.30)²⁴⁴². Quant à Assagakan, il était *dabtara*, c'est-à-dire savant éthiopien doté d'une maîtrise de la langue guèze incombant à sa fonction et nécessaire dans les compositions de textes liturgiques ou littéraires²⁴⁴³. Sensible à la beauté de la langue et à sa graphie ornementale, la démarche de d'Abbadie consistait à ne retenir que des inscriptions irréprochables du point de vue de la linguistique²⁴⁴⁴ et du style littéraire²⁴⁴⁵ parce qu'il considérait y engager sa crédibilité scientifique.

²⁴³⁸ En 1871, d'Abbadie pria Assagakan de versifier la citation suivante : « *Après avoir accepté tant de fois l'hospitalité dans des pays lointains, je désire que Dieu me permette toujours de la donner à l'Etranger chez moi* ». Redoutant l'incompréhension du savant éthiopien, il envoya simultanément des consignes à Touvier afin qu'il lui transmette des explications (P262). D'après les traductions récentes, ces vers ne figurent pas dans le château mais furent remplacés par un poème anglais au sens similaire (Traductions d'un linguiste éthiopien et d'un diplomate éthiopien de l'ONU, 1999 et 2004, classeur Fiches d'œuvres, doc. Abbadia ; DELPECH V., 2011, p.141).

²⁴³⁹ Il indiqua au premier en 1865 : « *Wishing to put the Irish inscription Cead Mile Failte over the entrance door of the house I am building, i would beg you if you have an antiquarian friend to get it sketched on paper for me in the genuine old character (not Ogham) so that a stone cutter can have only to copy it* » (Souhaitant mettre l'inscription irlandaise Cead Mile Failte au-dessus de la porte d'entrée de la maison que je construis, je vous demanderais si vous auriez un ami antiquaire qui m'en fournirait un croquis sur papier pour moi afin qu'un tailleur de pierre n'est plus qu'à la copier) (M132-M156). Malgré une réponse rapide, il se tourna vers Baillie en 1874 (R152).

²⁴⁴⁰ BERGOUNIOUX G. « L'orientalisme et la linguistique. Entre géographie, littérature et histoire » in *Histoire Epistémologie Langage*, t23, fasc.2, 2001, p.39-57

²⁴⁴¹ « Mr le Capitaine Duvoisin » in *Revista Bascongada*, Donostia-San Sebastian, 1891, p.113-115

²⁴⁴² CAUBET A., « Longpérier, Adrien de » in INHA, *Dictionnaire critique des Historiens de l'art*, [En ligne], 22 juillet 2010, réf. du 4 juillet 2012. URL : <http://www.inha.fr/spip.php?article3167>

²⁴⁴³ DELPECH V., 2011, p.129-165.

²⁴⁴⁴ Il confia à Mohl que « *dessiner une faute me semble si bien une hérésie, barbarie, scandale ou obscurité que je ne veux pas m'exposer à mettre une coquille dans une inscription* » (R166). Il pria en outre Longpérier de traduire sa devise dans un « *français irréprochable du 13^e ou du 14^e siècle [...]. Or je manque de science suffisante pour me bien tirer de ces quatre mots. [...] Je désirerais bien qu'à la vue de mon foyer, aucun savant ni même aucun zoïle ne fut en droit de trouver une lettre mal mise dans mes caractères gothiques. Je me permets donc de vous dire que le sculpteur attend, le burin levé, votre suprême arrêt* » (O72).

²⁴⁴⁵ A ce sujet, il déclara à Duvoisin ne « *pas connaître toutes les ressources de votre belle langue* » (P24). Au père Arana, il demanda de l'aide pour faire des vers latins de sa chambre précisant : « *cela n'est pas facile à versifier d'une manière brève et incisive mais l'idée me plaît* » (O285).

Hormis les consultations de linguistes, d'Abbadie compta également régulièrement sur ses amis naturalistes qui lui prodiguaient des conseils pour l'entretien de son immense parc. Son ami du collège de Toulouse, Duchartre, suggérait ou validait de longues listes de plantes, le mettait en rapport avec des fournisseurs et l'aida ponctuellement à rechercher des jardiniers. De temps à autre, d'Abbadie le consultait au sujet de certains végétaux comme les camélias ou lors de l'utilisation du varech pour la construction des planchers du château²⁴⁴⁶. L'astronome basque s'adressait en outre à Dominique Clos, professeur de botanique, qui l'aida surtout dans sa quête de jardinier²⁴⁴⁷. Mais ses échanges les plus prolixes avaient lieu avec Charles Naudin qui le renseignait à propos de méthodes de plantations, du sempiternel recrutement de jardiniers, de publications spécialisées ou encore de pépiniéristes²⁴⁴⁸. En plus de Bühler, le rôle de Naudin, considérant d'Abbadie comme son « *alter ego pour ces fortes expériences dans le Sud-Ouest* »²⁴⁴⁹, fut relativement déterminant dans la composition végétale du parc d'Abbadia. De fait, il l'orienta vers de nombreuses expérimentations plus ou moins réussies, notamment en matière de culture de légumes, d'arbres fruitiers ou d'arbres d'agrément tels que l'eucalyptus ou les palmiers²⁴⁵⁰. En vue de les tester, il lui faisait régulièrement parvenir des graines ou des plants destinés à la production agricole, comme l'ortie de Chine, ou d'agrément, comme l'oranger²⁴⁵¹. C'est également Naudin qui conseilla à d'Abbadie de s'adresser à son ami André Leroy, qu'il présentait comme « le plus grand pépiniériste d'Europe » ou encore comme « le premier arboriculteur de l'Europe et connu du monde entier »²⁴⁵². Si Bühler passait une fois par an à Abbadia, Naudin, en ami fidèle et en passionné d'arboriculture, apportait régulièrement ses conseils nécessaires à la gestion quotidienne du parc. Comme dans le cas des experts linguistes, le savant basque ne s'adressait pas à ces trois protagonistes par hasard. Dominique Clos était professeur de botanique à la Faculté des Sciences de Toulouse, président de l'Académie des Sciences de Toulouse et créa le jardin botanique de la Ville Rose. Ses travaux insatiables furent récompensés par son élection en tant que membre de l'Académie des Sciences de l'Institut

²⁴⁴⁶ N37 ; P198-199 ; P202-331 ; S6.

²⁴⁴⁷ CP ; Q327 ; R254 ; dossier Clos, 152J196, AD64.

²⁴⁴⁸ P289 ; Q148-326 ; R262.

²⁴⁴⁹ Lettre de Naudin, 5 mars 1883, 152J479, AD64. Les expériences évoquées ici désignent leurs essais d'acclimatation d'arbres exotiques.

²⁴⁵⁰ Les échanges entre d'Abbadie et Naudin constituent un dossier de 132 pièces. Avec celle de Laborde-Nogues, il s'agit de l'une des correspondances les plus complètes et les plus suivies. Ayant été informé par Duchartre des grandes plantations de d'Abbadie, Naudin lui conseilla dès 1871 le palmier à chanvre de Chine (Lettre de Naudin, 6 janvier 1871, 152J479, AD64). Quelques semaines plus tard, il lui fit parvenir, à la demande de d'Abbadie, six pages de conseils pour la culture des légumes (Lettre de Naudin, 22 avril 1871, 152J479, AD64). Il lui envoya en novembre 1871 un volume de son *Traité d'Horticulture* (Lettre de Naudin, 30 nov. 1871, 152J479, AD64).

²⁴⁵¹ Par exemple, il envoya en 1874 des graines du légumineux Gesse de Tanger et de graines de doura blanc et lui conseilla l'ortie de Chine qu'il pensait supplanter bientôt le coton (Lettre de Naudin, 2 janv. 1874, 152J479, AD64). Et en 1875, il envoya des graines d'oranger à trois feuilles en indiquant qu'il était « *rustique au plus haut degré, et terriblement épineux, admirable pour faire des haies !!* » et concluant que « *les eucalyptus ne passeront pas l'hiver à Hendaye* » (Lettre de Naudin, 13 fév. 1875 ; lettre de d'Abbadie, 23 avril 1875, 152J479, AD64).

²⁴⁵² Avec force éloges envers son ami, Naudin déclarait que Leroy cultivait absolument « *tout ce qui existe en fait d'arbres, et bien d'autres choses encore* » (Lettres de Naudin, 8 et 20 fév. 1874, 152J479, AD64).

de France en 1881 (Annexe 2.31)²⁴⁵³. Pierre Duchartre était non seulement l'un des fondateurs de la Société botanique de France mais il enseigna longtemps la botanique à la Faculté des Sciences de la Sorbonne et avait obtenu son siège à l'Académie des Sciences dès 1861 (Annexe 2.32)²⁴⁵⁴. Quant à Naudin, il était également membre de l'immortelle institution depuis 1863. Biologiste, zoologiste et naturaliste vivement intéressé par les essences tropicales, il travailla au museum d'Histoire naturelle de Paris avant d'être nommé à la tête du jardin botanique de la Villa Thuret à Nice (Annexe 2.33)²⁴⁵⁵. D'Abbadie n'accordait que peu de crédit aux jardiniers et pépiniéristes de son entourage. Sa démarche reposait encore sur la garantie du savoir scientifique qui seul détenait les solutions adéquates pour optimiser ses plantations. Ne se contentant plus d'exposer mais d'expérimenter et d'acclimater les essences, son parc revêtit dès lors, dans une moindre mesure, une dimension d'investigation, à l'instar du jardin privé de Naudin à Collioure, du jardin laboratoire de Raymond Rollinat à Argenton-sur-Creuse ou des jardins botaniques officiels comme la Villa Thuret et le jardin d'essai colonial de Marseille²⁴⁵⁶.

Il est un autre domaine où il fit appel à la communauté savante. Cette fois, les avis d'experts s'avéraient d'autant plus indispensables qu'il s'agissait de reconstruire son observatoire astronomique. Toute la problématique de d'Abbadie s'appuyait sur l'intégration d'une salle nécessitant l'ouverture de la couverture au sein d'un édifice d'habitation. Après avoir consulté Boudsot lors de la construction de l'observatoire de Parent, le savant basque s'adressa entre 1873 et 1874 aux plus éminents astronomes anglais afin de résoudre son équation. Il estimait en effet ne pouvoir consulter personne en France à ce sujet et se tourna vers les britanniques parce qu'ils possédaient à la fois les compétences théoriques et pratiques nécessaires au traitement de son sujet²⁴⁵⁷. Aussi l'idée d'un avant-corps abritant la lunette méridienne provient-elle de la réflexion du célèbre R.C. Carrington et fut-elle validée par le non moins connu Airy et son confrère le révérend S.J. Perry. Ce comité d'expert inopiné se prononça en effet pour une « projecting loggia » ou « transit room » présentant l'avantage de restreindre le problème de la couverture à une partie de l'édifice (Annexe 20.74)²⁴⁵⁸. Les

²⁴⁵³ « CLOS Dominique » in LAROUSSE P., 1866-1879, réf. du 4 juillet 2012. URL : <http://www.classiques-garnier.com.rproxy.univ-pau.fr/numerique-bases/index.php?module=App&action=FrameMain>; PELLEGRIN F., "Un siècle de société de botanique de France" in *Bulletin de la Société botanique de France*, n°101, p.17-46

²⁴⁵⁴ VAN TIEGHEM P., *Notice historique sur la vie et les travaux de Pierre Duchartre*, Extrait des AADS, Paris, 1906

²⁴⁵⁵ BERTHELOT M., *Notice historique sur la vie et les travaux de Charles Naudin*, Extrait des AADS, Paris, 1900

²⁴⁵⁶ BERTHELOT M., 1906; FISCHER J.-L., *Le jardin entre science et représentation*, actes de colloque, Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, Paris, 1999.

²⁴⁵⁷ Il déclara en effet à Carrington : « *I can consult nobody in France on that sujet, & appeal to you who know so much about practical astronomy & practical astronomers* » (R140).

²⁴⁵⁸ Les lettres de d'Abbadie donnent aux astronomes anglais une abondance de détails tant en termes de mesures que de points d'observation (R140-R209). En novembre 1873, il remercia Carrington pour ses conseils et lui informa qu'il suivrait son idée de « *transit room* » (salle de transit) (R168). Un mois plus tard, il demanda sa bénédiction à Sir G. Airy pour son plan de « *projecting loggia* » (loggia de projection) destiné à accueillir un « *transit instrument* » (instrument de transit) en s'adressant à lui directement ainsi qu'au révérend Perry auquel il demanda également conseil (R120-R209-R245). Voir également Dossiers Airy, 152J40, et Perry, 152J515, AD64.

compétences de ces trois astronomes, qui avaient l'habitude d'échanger avec d'Abbadie à propos de leurs travaux scientifiques, étaient particulièrement reconnues et appréciées en Angleterre et dans le réseau international. Tous trois étaient membres de la prestigieuse Royal Astronomical Society. Perry parcourait le monde entier pour le gouvernement britannique dans l'optique d'observations de Vénus, du magnétisme ou encore d'éclipses du soleil (Annexe 2.34)²⁴⁵⁹. En ce qui concerne Carrington, les déceptions de sa fin de vie ne pouvaient effacer l'excellence et le caractère décisif de ses travaux en termes d'observation et de compréhension du soleil (Annexe 2.35)²⁴⁶⁰. Quant à Sir G. Airy, récemment anobli malgré ses refus d'honneurs, il était la figure emblématique de l'observatoire de Greenwich dont il avait révolutionné l'organisation et la pratique notamment en dessinant lui-même le cercle méridien installé en 1850 (Annexe 2.36)²⁴⁶¹. D'Abbadie le comparait même à Bessel, qui n'était autre que le fondateur de l'astronomie allemande. Il n'est pas anodin que la concrétisation des plans de Duthoit, effectués d'après les conseils de ces savants, dépendit de l'approbation d'Airy qui, plus que tout autre, avait l'habitude de la gestion pratique et théorique d'un laboratoire²⁴⁶². La consultation de ces savants relevait d'une nécessité réelle puisque les performances d'un observatoire méridien sont étroitement liées à son implantation en raison de l'obligation d'alignement sur le méridien céleste local. De plus, cela démontrait que d'Abbadie avait conscience de son amateurisme dans le domaine de l'astrométrie, contrairement à sa maîtrise de la géodésie ou de la géographie humaine éthiopienne. En raison de sa destination propre, la construction d'un observatoire ne requerrait pas seulement des compétences architecturales mais aussi des savoir-faire et des données intrinsèquement scientifiques. D'Abbadie se distingua ainsi de nombreux astronomes privés, comme Flammarion à Juvisy-sur-Orge, Libert en Normandie ou plus tard l'abbé Moreux à Bourges, qui installèrent des observatoires au sein de leurs demeures avec beaucoup d'érudition mais sans concertation avec les institutions officielles²⁴⁶³. La collaboration plus ou moins cordiale entre architectes et astronomes était pourtant indispensable dans ce type de chantier. A l'observatoire de Bordeaux, l'architecte Léon Ferrand et le directeur Georges Rayet collaborèrent tant bien que mal pour réaliser un abri performant comportant notamment un toit mobile métallique inspiré de celui de la salle méridienne de Paris. A Toulouse, le directeur Benjamin Baillaud demanda à l'architecte Thomas Fitte de se baser sur l'observatoire parisien tout en agrandissant sa salle méridienne. Et quelques années après la reconstruction de l'observatoire d'Abbadia, Garnier eut à échanger avec Bischoffsheim et le

²⁴⁵⁹ « Stephen Joseph Perry » in HEBERMANN C., *Catholic Encyclopedia*, R. Appleton Co, Londres, 1913

²⁴⁶⁰ « Richard Christopher Carrington (1826-1875) » in National Center for Atmospheric Research, *High Altitude Observatory*, 2012, réf. du 4 juillet 2012. URL : <http://www.hao.ucar.edu/education/bios/carrington.php>

²⁴⁶¹ KAYAS G., « Airy, Sir George Biddell » in *Encyclopaedia Universalis*, 2008, réf. du 4 juillet 2012. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/airy-sir-george-biddell/>; LEGUET-TULLY F., DAVOIGNEAU J., 2005

²⁴⁶² R245.

²⁴⁶³ BENSUADE-VINCENT B., 1989, p.93-104 ; LEGUET-TULLY F., DAVOIGNEAU J., 2005 ; MONTCHALIN V. (de), « Observatoire de l'abbé Moreux à Bourges » in *Patrimoine du XXe siècle en Région Centre*, DRAC Centre, 2012 ; Ministère de la Culture, *Base Mérimée*, notice n° PA18000052, 2010, réf. du 2 juin 2012.

Bureau des Longitudes en vue de la réalisation aussi réussie que moderne de l'observatoire de Nice²⁴⁶⁴. Ce type de collaboration n'évitait cependant pas les malfaçons. Ainsi, le toit mobile de l'observatoire de Marseille, conçu par Espérandieu, souffrait d'un important défaut d'étanchéité, ce qui conduisit à sa destruction après la Grande Guerre. L'observatoire de Nice ne disposait que d'un toit « mobile par partie », peu pratique au regard des toitures des autres sites s'ouvrant intégralement. Et, malgré ses précautions et la consultation de savants, celui de d'Abbadie possède en définitive plusieurs défauts conceptuels, notamment la proximité de la lunette avec la façade et l'exposition directe au soleil couchant qui nécessite un délai de régulation thermique avant les observations²⁴⁶⁵. Si d'Abbadie et ses confrères astronomes auraient pu prévenir la première de ces erreurs, la seconde procédait des contraintes imposées par le bâti existant, c'est-à-dire l'habitation et sa chapelle, mais elle remonte en réalité au programme architectural et à l'implantation du site opérée conjointement par Bühler et d'Abbadie lui-même dans les années 1850. Cela met en lumière quelques lacunes scientifiques autant que la difficulté de concilier au sein d'un même édifice des fonctions impliquant respectivement des orientations géographiques traditionnelles, à savoir une chapelle dirigée vers le Levant, une habitation à l'abri des intempéries du Nord et de l'Ouest, et un observatoire nécessitant une température modérée. Toujours est-il que, en faisant appel à Carrington et Airy, d'Abbadie limita ses chances de reproduire l'échec de son premier observatoire, complètement perméable et peu fonctionnel.

Parmi ses innombrables accointances, le savant basque s'appuyait également sur l'aide des ecclésiastiques, lesquels se sentaient naturellement redevables vis-à-vis de lui. En plus d'avoir fondé deux missions catholiques en Ethiopie, d'Abbadie représentait effectivement un soutien tant moral que politique et financier pour l'Eglise. Aux ecclésiastiques locaux, il demandait de le mettre en rapport avec des artisans. C'est par exemple le père Arana, domicilié à Zarauz non loin de Bilbao, qu'il pria de retrouver, en 1872 puis en 1873, le peintre Landaburu également originaire de Biscaye²⁴⁶⁶. Mais l'homme d'église basque le plus sollicité fut incontestablement le chanoine Inchauspé qui, au-delà des relations formelles et des échanges savants sur la philologie basque, était devenu un véritable ami intime des d'Abbadie (Annexe 2.37)²⁴⁶⁷. Le savant avait l'habitude de contacter Inchauspé pour l'acquisition de fournitures, tels que la pierre de Crazanne du chantier de la cathédrale de Bayonne, des carrières et autres tuiles de Bidache, l'ecclésiastique allant jusqu'à évoquer l'incompétence de Darrigol et écrire occasionnellement à Duthoit au sujet des matériaux²⁴⁶⁸.

²⁴⁶⁴ LEGUET-TULLY F., DAVOIGNEAU J., 2005.

²⁴⁶⁵ LEGUET-TULLY F., DAVOIGNEAU J., 2005. La température a en effet un impact sur les conditions optiques.

²⁴⁶⁶ Q189-322.

²⁴⁶⁷ UTHURRY T., « Monsieur le chanoine Emmanuel Inchauspé (1815-1902) » in *VIIe Congrès d'Etudes Basques*, Eusko Ikaskuntza, Donostia-San Sebastian, 2003, p.689-695.

²⁴⁶⁸ Dès 1864, les deux hommes évoquaient les matériaux (ardoises à crochet, maçonnerie, sable, briques tubulaires, pierre, menuiseries) et les conditions du chantier (M12-M45-M236 ; Lettres d'Inchauspé, 27 janv. 1864 au 18 août 1868, n°232 à 243, CCC). En 1868, il se démena pour obtenir la pierre de Crazanne au meilleur

Le chanoine participait également à la recherche de main d'œuvre, que ce soit des menuisiers pour le chantier, des jardiniers ou des régisseurs²⁴⁶⁹. Le dénominateur commun des demandes de d'Abbadie aux ecclésiastiques basques résidait précisément dans leur tissu relationnel local. Quant aux hommes d'église demeurant par-delà le Pays basque, le savant avait l'habitude d'en faire ses commissionnaires ou des aides pour obtenir des commandes privilégiées. Ils lui permirent ainsi de constituer la collection d'Abbadia à vocation principalement ornementale. Dès 1867, il reçut ainsi de Monseigneur Arsenio, archevêque arménien de Tarse, la pierre d'autel de la chapelle, une plaque orientale en albâtre que le prélat avait pris soin de bénir et qui attendit plusieurs années avant de pouvoir prendre sa place²⁴⁷⁰.

L'année suivante, d'Abbadie commanda auprès de l'abbé Martin, basé à Rome, la copie du tableau figurant sa visite au pape Grégoire XVI en 1839 avec les trois Ethiopiens et qui était entreposé au secrétariat de la Propagande de la Foi (Annexe 20.60). Le prêtre s'exécuta si promptement que la réplique du portrait atteignit Abbadia seulement trois mois plus tard²⁴⁷¹. Par la suite, c'est encore par l'intermédiaire de l'abbé Martin, de séjour à Londres, que d'Abbadie commanda les poignées de porte et les garnitures de stores à la firme Hart, Son, Peard & Co²⁴⁷². Mais c'est surtout pour composer sa collection éthiopienne que d'Abbadie fut particulièrement tributaire de son réseau clérical. En effet, la grande majorité de ces objets ne provenait pas de ses voyages personnels mais bien d'achats effectués depuis le territoire français. A ces fins, les missionnaires éthiopiens furent régulièrement sollicités. Au père Emmanuel, il commanda un *tabot*, plaque sacrée faisant office de pierre d'autel dans les églises éthiopiennes, qui représentait saint Antoine l'Ermite²⁴⁷³. Le prêtre fut remplacé dans cette tâche par Massaja, lui-même secondé par le *dabtara* Assagakan²⁴⁷⁴ probablement parce que l'acquisition par un profane d'une pièce aussi sacrée était délicate d'un point de vue déontologique. D'ailleurs d'Abbadie ne fut pas toujours satisfait des *tabot* acquis par l'intermédiaire du savant éthiopien²⁴⁷⁵. A Werner Munzinger, il fit parvenir une commande

marché sur le chantier diocésain (O12 ; Lettres d'Inchauspé, 6 fév. 1868, 152J296, AD64) ainsi que les tuiles de Bidache (lettre d'Inchauspé, 17 août 1868, 152J296, AD64). En 1878, il échangea avec d'Abbadie au sujet des pierres de sculptures de Crazanne, Laas, Montfort et Bidache (lettres d'Inchauspé, 1^{er} mai, 25 et 31 août 1878 ; lettre de d'Abbadie, Vendredi Saint, 30 août et 13 sept. 1878, 152J296, AD64).

²⁴⁶⁹ Il fut sollicité dès 1865 pour rechercher un jardinier et un régisseur (M2-M6), en 1867 pour les travaux du menuisier Caillou (N363) puis pour publier une offre de jardinier en 1868 (O57) et se mettre en quête un homme d'affaire en 1874 (S22-37-39).

²⁴⁷⁰ En 1867, d'Abbadie informa son homme d'affaire de Lyon, Martin, avoir reçu « *en cadeau une plaque orientale bénie pour être la pierre d'autel du château* » (N265). Puis, en 1871, il confia à l'évêque Arsenio que la pierre d'autel qu'il avait bénie « *attendait la fin des travaux* » afin que l'on puisse y célébrer la messe (P257).

²⁴⁷¹ O49 ; O70 ; O93.

²⁴⁷² R23-25-45. Voir également *infra*, II.C.4. La grande production industrielle et le nouveau commerce.

²⁴⁷³ Ce *tabot* intégrait une commande d'armes et d'ustensiles de décembre 1868 et qui n'aboutit pas (O140).

²⁴⁷⁴ En août 1870, d'Abbadie transmet à Massaja par le biais de Touvier qu'il attendait toujours « *le tabot de Saint-Antoine sculpté pour moi à Aksum [Axoum]* » (P149). Le 3 février 1872, il accusa réception auprès de Massaja de deux autres *tabot* en précisant être en possession de celui d'Axoum (Q120 ; DELPECH V., 2011, p.129-165).

²⁴⁷⁵ Lorsque d'Abbadie reçut les deux *tabot* en 1872, il manifesta son mécontentement envers Assagakan qui lui avait procuré un *tabot* en bois trop mal sculpté à son goût ainsi qu'un *tabot* en pierre sans aucune sculpture, ce qui

d'objets éthiopiens et de trente-six mètres carrés de cuir respectivement destinés à enrichir la décoration du château et à composer les décors de la salle à manger. Cependant, il semble que cette commande n'ait pas abouti²⁴⁷⁶ car elle fut suivie et complétée en mai 1871 par une demande similaire à l'attention de Touvier, vicaire apostolique d'Abyssinie (Annexe 20.68). Dans un délai de deux ans, justifié par les difficultés de communication avec l'intérieur de l'Ethiopie, le missionnaire procura à d'Abbadie la quasi-intégralité de la collection éthiopienne présentée à Abbadia, entre autres les huit boucliers et les trophées de chasse du vestibule (Fig.368), ainsi que les deux vases à lait du Saho, toujours en place dans le salon arabe (Fig.369), mais aussi des lances et une peau de panthère noire aujourd'hui disparues²⁴⁷⁷. Puis, bien après l'achèvement de la décoration du château, d'Abbadie s'adressa au père Edmond, missionnaire en Pays Oromo, afin qu'il lui procure un vase somali en échange de l'effacement d'une dette²⁴⁷⁸. Non seulement Edmond lui fit parvenir un vase particulièrement élégant, fait de paille, perles et coquillages (Fig.370), mais encore il compléta le colis par d'autres articles somali, tels que des brosse à dent, des cuillers sculptées ou un oreiller en bois, qui eurent visiblement du mal à trouver intégralement leur place dans la décoration d'Abbadia²⁴⁷⁹. Il est évident que le savant éthiopisant cherchait à exploiter la proximité de ses correspondants, et ce malgré la longueur des délais d'acheminement. De plus, d'Abbadie leur faisait confiance en raison de leur qualité de missionnaires. Jean Marcel Touvier, vicaire apostolique d'Abyssinie, était un lazariste affecté au territoire de l'Ethiopie chrétienne traditionnelle, dans le Tigray, à partir de 1869. Visiblement dévoué et généreux, la population locale le surnommait Abuna Yosef, ce qui correspond à une équivalence de sa fonction et de son prénom en éthiopien (Annexe 2.38)²⁴⁸⁰. Le père Edmond dépendait de l'ordre des Capucins et œuvra dans les missions du Pays oromo entre 1878 et 1894 sous les ordres de

était le comble du manque d'intérêt pour d'Abbadie (Q120). Par l'intermédiaire du missionnaire Coulbeaux, le savant fit transmettre une seconde fois son insatisfaction à l'attention du *dabtara* (Q161).

²⁴⁷⁶ En octobre 1869, d'Abbadie s'enquit auprès de Munzinger de sa commande d'objets éthiopiens, destinés à faire office de « *trophées d'ornement* », puis en demanda les prix trois semaines plus tard. En avril 1870, le savant était toujours sans nouvelles des 36 m² de cuir et n'évoquait plus sa commande d'objets, ce qui suppose qu'il y avait renoncé soit en raison du coût soit à cause de l'incapacité de Munzinger à les lui procurer (O335 ; O350 ; P52).

²⁴⁷⁷ Lors de la commande, d'Abbadie indiqua explicitement vouloir se procurer « *quelques objets éthiopiens que nous voulons mettre sur les murs de notre vestibule en guise de trophée* » et intitula sa liste « *Liste d'objets éthiopiens que je voudrais acheter pour en faire des trophées d'ornements* » (P311). Après une longue attente et avoir cru ses objets perdus, d'Abbadie accusa réception en mai 1873 de cette collection qui avait été entreposée chez un voisin durant son absence et l'indisposition de Virginie (R33).

²⁴⁷⁸ Lettre de d'Abbadie, 14 avril 1882, 152J213, AD64.

²⁴⁷⁹ Le 27 mai 1882, Edmond annonça à d'Abbadie qu'il lui enverrait, en plus du vase, « *une petite caisse d'article somali* » (Lettre d'Edmond, 27 mai 1882, 152J213, AD64). Un an plus tard, le missionnaire prévint d'Abbadie de l'arrivée, par le biais du français Soleillet passé à Aden, des articles suivants : un vase somali reçu de Zeila et fait exprès pour lui, un oreiller somali, quatre cuillers somali, des petits morceaux de bois faisant office de brosse à dents, un coquillage d'Obock et une bouteille d'eau sulfureuse d'Obock (Lettres d'Edmond, 3 fév. et 11 avril 1883, 152J213, AD64). D'Abbadie accusa réception de la caisse le 15 juillet 1883 (lettre de d'Abbadie, 15 juillet 1883, 152J213, AD64). Par ailleurs, les échanges avec Edmond attestent de l'envoi d'un second vase somali par le biais de l'explorateur Révoil mais il semble que d'Abbadie ne l'ai pas reçu, car il n'en fait nullement mention et l'objet est absent des photographies anciennes et des collections (lettre d'Edmond, 6 juin 1884, 152J213, AD64).

²⁴⁸⁰ ALEME ESHETE, *La mission catholique lazariste en Ethiopie*, Institut d'Histoire des pays d'Outre-Mer, Aix-en-Provence, 1973.

Massaja puis de Taurin de Cahagne²⁴⁸¹. Malgré une intégration éthiopienne relativement convenable de ces hommes d'église, plusieurs facteurs compliquaient leur tâche. Hormis la difficulté des transports, l'achat d'objets d'usage traditionnel à destination de l'Europe pouvait paraître curieuse voire impie pour la population locale, particulièrement lorsqu'il s'agissait de pièces religieuses comme le *tabot*. Les tarifs étaient également susceptibles de constituer des contraintes pour ces missionnaires - commissionnaires, parce qu'ils devaient assurer les négociations entre un mandataire intraitable et des autochtones légitimement désireux d'obtenir le meilleur gain. Par ailleurs, ce procédé participait d'une démarche d'ensemble puisque d'Abbadie procédait de la même manière afin d'acquérir ses précieux manuscrits éthiopiens, ses pièces de monnaie destinées à l'étude historique de la numismatique ou ses collectes de renseignements ethnographiques. Aussi la correspondance d'Edmond ou de Touvier recèle-t-elle d'informations à la demande de d'Abbadie concernant les nuances de la langue, les mesures phrénologiques ou des recherches de vocabulaires. Par ailleurs, il apparaît que la commande d'objets exotiques depuis le territoire français n'était pas une pratique courante et qu'elle nécessitait un réseau de confiance. Habituellement, à partir des années 1850, les orientalistes avaient plutôt coutume d'acquérir des objets durant leur voyage ou de s'en procurer dans les boutiques orientales, lors des Expositions universelles, de ventes aux enchères et auprès de marchands. Ces objets exotiques étaient souvent amassés à l'initiative d'officiers de marine et de militaires ou de voyageurs archéologues et d'artistes²⁴⁸². C'est par exemple ce que fit Pierre Loti pour décorer sa maison de Rochefort en butinant dans tous les comptoirs du monde qu'il visitait, de la Turquie au Japon. Jean-Léon Gérôme, Prisse d'Avennes ou Baudry firent de même lors de leurs voyages en Orient afin d'orner leurs intérieurs parisiens, provinciaux ou même égyptiens²⁴⁸³. Parfois les voyageurs ou les militaires se procuraient des objets d'origine étrangère dans l'optique assumée de leur revente en Europe, ce qui était le cas, entre autres, d'Eugène Piot, collectionneur et promoteur de revues d'antiquités²⁴⁸⁴. En outre, à partir de l'Exposition universelle de 1855, le commerce d'objets exotiques se structura grâce à la professionnalisation du secteur des importations, ce qui donna lieu à l'expansion des boutiques de curiosités ou de nouveautés tels que le *Bon Marché* bien connu des d'Abbadie, mais aussi à l'accroissement de la fréquentation des salles de vente²⁴⁸⁵. Mais, malgré la notoriété des travaux de d'Abbadie et de l'ouverture croissante sur le monde, la rareté de l'Ethiopie imposait dans le cadre d'un projet si précis de décoration de passer par des voies alternatives d'approvisionnement, en

²⁴⁸¹ Quoique peu présent dans les publications, le père Edmond était un correspondant assidu de d'Abbadie qui le finançait. Le missionnaire capucin fut contraint de se réfugier à Aden durant les troubles des années 1880 d'où il écrivit de nombreuses lettres à l'explorateur basque (dossier Edmond, 152J213, AD64).

²⁴⁸² CHARPY M., *Le théâtre des objets. espaces privés, culture matérielle et identité bourgeoise. Paris, 1830-1914*, thèse de doctorat d'Histoire contemporaine, Université François Rabelais-Tours, Tours, 2010, p.647-666.

²⁴⁸³ PELTRE C., 2006 ; VERCIER B., MELOT J.-P., SCAON G., 1999 ; GIRAUD-HERAUD C., 1996 ; LIOT T., 1997.

²⁴⁸⁴ CHARPY M., 2010, p.658-659.

²⁴⁸⁵ CHARPY M., 2010, p.666-669.

l'occurrence des commandes par correspondance assez inhabituelles, hormis dans le cas d'expéditions mandatées par les autorités officielles qui restaient à demeure.

Que ce soit les missionnaires éthiopiens, les ecclésiastiques locaux ou les savants membres de l'Institut, d'Abbadie s'appuya sur son réseau habituellement professionnel pour mener à son terme la grande entreprise d'Abbadia (Annexe 17). Associée à la production artistique, à la conception architecturale ou à la réflexion du paysage, la contribution de ces hommes savants est fondamentale pour l'aspect définitif de la propriété. Les uns, linguistes érudits, renforcèrent la dimension rationaliste des décors ; d'autres, brillants botanistes, introduisirent avec plus ou moins de succès des essences qui, sans leurs conseils, n'auraient pu participer à l'identité naturaliste et exotique du domaine ; d'autres encore, astronomes émérites, donnèrent à l'observatoire son originalité scientifique en déterminant partiellement son plan ; les derniers, enfin, missionnaires vaillants, permirent de doter les décors d'une collection qui fait la spécificité du château. Cela fait émerger des pratiques modernes que sont le commerce par correspondance et l'expertise mais aussi des usages ancestraux tels que la rassurante relation de proximité. Assurément, bien que ces interventions semblent anecdotiques au regard de la monumentalité du projet, Abbadia ne pourrait être ce qu'il est sans leur entregent et leur dévouement envers d'Abbadie. Au-delà de la nature scientifique et cléricale de ce réseau, ces hommes révèlent l'étendue de l'influence du tissu relationnel sur un projet personnel de construction, sans atteindre toutefois les proportions de l'engagement mécénique.

III. Une symbiose artistique pour l'éternité : le monument idéal d'Antoine d'Abbadie

« Tout à coup, à l'extrémité de ce plateau, j'aperçus une ligne de murs gothiques flanqués de tours carrées, et derrière lesquels s'élevaient quelques pointes d'édifices. Au pied de ces murs paraissait un camp de cavalerie turque dans toute la pompe orientale. Le guide s'écria : « El Cods ! » La Sainte (Jérusalem) ! et il s'enfuit au galop. [...] Je restai les yeux fixés sur Jérusalem, mesurant la hauteur de ses murs, recevant à la fois tous les souvenirs de l'histoire, depuis Abraham jusqu'à Godefroi de Bouillon, pensant au monde entier changé par la mission du Fils de l'Homme, et cherchant vainement ce temple dont il ne reste pas pierre sur pierre. Quand je vivrais mille ans, jamais je n'oublierai ce désert qui semble respirer encore la grandeur de Jéhovah, et les épouvantements de la mort. »

François-René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*,
Didot, Paris, 1852, p.331-332.

Qu'ils concernent les arts paysagers, décoratifs, architecturaux ou les achats dans le commerce, les choix esthétiques comportent forcément un signifiant évocateur de l'identité individuelle ou collective et potentiellement révélateur d'une posture philosophique face à l'existence. Abbadia, loin d'échapper à la règle, en constitue un exemple éloquent tant l'affirmation de son commanditaire s'y exerce avec force, comme il sera donné de voir. Aussi l'éclectisme du XIXe siècle auquel il participe implique-t-il une quête identitaire de la société. Cette recherche communautaire autant qu'ontologique s'exprima à travers la querelle des styles²⁴⁸⁶, les changements successifs de régime politique²⁴⁸⁷ mais aussi la prospective scientifique visant à l'atteinte de la modernité et de la vérité naturelle et humaine. Il importe par conséquent de resituer Abbadia au sein de son temps, de sa civilisation, de l'histoire ancienne, contemporaine et à venir, afin de comprendre les motivations de son métissage et surtout sa raison d'être. Que raconte d'Abbadie à travers son château et ses décors ? Comment la société et les préoccupations du XIXe siècle y sont-elles dépeintes et quelle rôle jouent-elles dans l'élaboration du projet ? Etant établi que le XIXe siècle est une période de recherche et de découvertes, quel était l'objet de la quête de d'Abbadie en fomentant un tel projet ? L'entité Abbadia révèle non seulement les centres d'intérêts et le goût de son commanditaire mais elle véhicule en outre son mode de vie, son statut au sein de la société, sa conception de l'existence et les solutions qu'il propose pour améliorer la vie d'ici-bas.

²⁴⁸⁶ MIGNOT C., 1983.

²⁴⁸⁷ BARJOT D., CHALINE J.-P., ENCREVE A., 2005.

A. La « folie » raisonnée : à la charnière du romantisme et du réalisme

On parle souvent de « folie » pour désigner une demeure de plaisance comportant un caractère d'exception et de luxe, s'apparentant en cela à une sorte de caprice d'individu privilégié. Ce terme implique par définition une forte dimension d'irrationnel exempté des codes traditionnels de l'expression artistique. Dès le XVIII^e siècle, de nombreuses folies éphémères virent le jour pour satisfaire aux besoins de la vie courtisane, telles que celle du parc de Bagatelle édifiée par Bélanger ou la maison carrée d'Arlac en Gironde²⁴⁸⁸. Puis au XIX^e siècle, le vocable désigna progressivement les villégiatures de la haute-société en bord de mer, en campagne ou en montagne. Abbadia est pourtant concerné par ces deux stades de la folie architecturale. Son caractère aussi inédit qu'extravagant interroge en effet sur les intentions de son commanditaire. Dans quelle mesure ce château constitue-t-il une folie au sens premier du terme ? La manière d'aborder ces sujets relevant *a priori* de caprices d'esthète est-elle conforme à la définition de la « folie » architecturale traditionnelle ? L'exégèse d'Abbadia met en valeur l'association de plusieurs imaginaires qui, à première vue, semblent contradictoires. C'est pourquoi, compte-tenu de la personnalité complexe de d'Abbadie et afin de comprendre le sens de l'éclectisme de cette construction, s'imposent les études des rapports entre art et science, d'une part, et entre art et rêverie romantique, d'autre part.

1. L'héritage du cabinet de curiosités ou l'imaginaire scientifique transcendé par l'art et l'infini

D'un point de vue esthétique, Abbadia est une construction complexe associant principalement le style néogothique et l'orientalisme, mais n'en reste pas moins la demeure d'un savant passionné de sciences de toutes sortes. Il est donc légitime de s'interroger sur le rôle que joua la science dans l'esthétique du château. Malgré le caractère récent du sujet en histoire de l'art, le rapport entre art et science est ancien. Entre autres, l'art se mit au service de la science lors de la production d'images scientifiques, par exemple au sein des manuscrits médiévaux décrivant le monde, comme les *Secrets de l'Histoire naturelle* au X^e siècle²⁴⁸⁹, ou durant les explorations afin de recenser et de compiler les découvertes nouvelles de la faune et de la flore. Ou bien il permit d'ornementer de nombreuses cartes géographiques avec une vocation éminemment didactique²⁴⁹⁰. A l'inverse, la connaissance nourrit l'art lorsqu'il s'agit pour Léonard de Vinci d'étudier la morphologie humaine à partir de

²⁴⁸⁸ Ministère de la culture, *Base Mérimée*, notice n°PA00086708, 1997, réf. du 28 août 2012 ; notice n°PA00083628, 2006, réf. du 28 août 2012.

²⁴⁸⁹ TESTARD R., *Secrets de l'Histoire naturelle*, f.16v, vers 1480-1485, Cognac, ms Français 22971, BnF.

²⁴⁹⁰ LAFONT A., « L'histoire de l'art à l'épreuve de l'image scientifique » in LAFONT A. (dir.), *L'artiste savant à la conquête du monde moderne*, actes de colloque, Presses Universitaires de Strasbourg, Strasbourg, 2010, p.7-17.

son *Homme de Vitruve*, lorsque Charles Le Brun élaborait une codification analogique entre caractères et types physiques²⁴⁹¹ ou bien lorsque, après la Révolution, les artistes, peintres ou sculpteurs, assistaient à des cours d'anatomie dispensés par des chirurgiens et autres médecins dans le cadre de leur cursus académique²⁴⁹². Pour rendre compte de l'étude du monde, l'art et la science ont toujours été intimement liés parce que la médiation de l'un nécessite l'expressivité formelle de l'autre, parce que la justesse du premier souvent fondé sur l'imitation de la nature a besoin des connaissances du second. Avec l'accélération du progrès au XIXe siècle, un nouveau regard rationnel s'immisça dans un pan de l'art, notamment de l'orientalisme, où l'observation scientifique guidait l'expression artistique²⁴⁹³. Mais s'agissant d'un adepte de plusieurs disciplines tel que d'Abbadie, le rapport d'Abbadia à la science ne peut se restreindre à l'iconographie orientaliste, il doit nécessairement s'étendre aux disciplines qu'il étudiait. Dès lors, quelles incidences la passion des sciences de d'Abbadie a-t-elle sur l'aspect du château et de son domaine ? De quelle perception de la science témoigne Abbadia ? Comment se définissent les relations entre le fond et la forme, entre la notion de temporalité, impliquée par la science, et l'histoire du goût, induite par l'idée de décors ? Outre la dimension archéologiste introduite par Viollet-le-Duc et Duthoit dans leur méthode²⁴⁹⁴, la création d'Abbadia se caractérise par la présence peu commune d'un imaginaire scientifique révélateur des préoccupations du XIXe siècle occidental, véhiculant à la fois l'avancement des sciences et la découverte de l'Autre.

Abbadia porte l'empreinte des sciences en raison de sa vocation première d'observatoire astrométrique et géophysique. Tout d'abord, l'orientation même de l'édifice s'en ressent puisqu'elle dépendait de celle de l'observatoire et de ses instruments. S'ajoutant à la volonté romantique et régionaliste de d'Abbadie de s'installer sur le littoral basque, l'implantation de l'habitation sur le sommet d'une colline est également due à la nécessité scientifique. Par ailleurs, conformément au précepte viollet-le-ducien d'adaptation du programme à la fonction de l'édifice, le plan de l'espace d'étude par excellence, l'observatoire, dépend entièrement des nécessités scientifiques. Offrant une saillie caractéristique de la dissymétrie architecturale néogothique, l'avant-corps ne doit sa présence, son volume et sa couverture qu'au besoin d'installer une lunette méridienne dans une salle à la fois spécifique et dépendante du laboratoire. En outre, d'Abbadie opta pour le parti pris de la sobriété dans cette aile d'étude, comprenant également la bibliothèque, parce qu'elle n'était pas dédiée au regard²⁴⁹⁵. Cela explique le badigeon blanc simplement rehaussé d'un cadre jaune dans l'observatoire, le

²⁴⁹¹ GUEDRON M., « Physiologie de la mimique : des prescriptions aux premiers instantanés » in LAFONT A. (dir.), 2010, p.55-64.

²⁴⁹² JOHNSON D., « Mythologie et anatomie : science et création dans l'art français autour de 1800 » in LAFONT A. (dir.), 2010, p.33-42.

²⁴⁹³ PELTRE C., *Dictionnaire culturel de l'Orientalisme*, Hazan, Paris, 2008.

²⁴⁹⁴ *Infra*, II.B.

²⁴⁹⁵ De fait, dès la construction de l'observatoire de Parent, il déclara : « *peu m'importe en effet que l'intérieur soit laid puisque personne n'y entrera sauf quelques savants qui ne regarderont pas la décoration* » (1452).

badigeon bleu dans la galerie Nord et la couleur rouge bordeaux de la bibliothèque. La nécessité de nombreux instruments d'observation motive en outre la présence de curieux orifices sur la façade Sud de l'observatoire mais aussi sous le porche et au sein des murs de l'intérieur de l'habitation. Afin de compléter la série d'instruments intégrés dans son pilier-nadirane, d'Abbadie fit en effet percer dans la façade méridionale de l'observatoire deux trous lui permettant probablement d'observer vers le Sud. Quant à ceux de l'intérieur et du porche, ils résultent d'une expérience manquée destinée à étudier la réfraction de la lumière dans l'atmosphère en observant un point élevé avec une lunette à la focale très longue²⁴⁹⁶. Pour ce faire, d'Abbadie avait voulu utiliser une lunette de vingt mètres de long en alignant une série de trous traversant les murs intérieurs et extérieurs du château depuis l'observatoire jusqu'à la porte d'entrée, le tout en direction du sommet de la Rhune culminant à neuf cent cinq mètres. Il avait ensuite installé une lentille et un oculaire à chaque extrémité de la série. Mais, en vertu de la loi de Fresnel, les changements de milieu subis par le faisceau de lumière entre les murs et les pièces traversées par la lunette fictive rendirent impossible toute observation²⁴⁹⁷. Cette expérience explique l'intégration malheureuse de trous de dix centimètres de diamètre à la décoration du vestibule, du couloir de l'observatoire mais aussi, à l'extérieur, à droite de la porte d'entrée et dans le pilier droit du porche. De plus, d'Abbadie décida humblement de cristalliser cet échec dans la pierre en ornant l'avant-dernier orifice d'une plaque et de la sentence basque *Ez Ikusi Ez Ikasi* (Fig.371)²⁴⁹⁸. Dérivée du proverbe basque *Ikusi Ikasi*²⁴⁹⁹, cette phrase était initialement destinée à orner l'observatoire en tant qu'évocation de la méthode d'étude astrométrique²⁵⁰⁰. À l'évidence, le savant changea finalement d'emplacement car, ayant fait la démonstration de cet adage malgré lui, il souhaitait assumer son échec aux yeux de tous. Composée d'une étoile islamique et de lettres gothiques, cette plaque fait partie intégrante du décor du porche au même titre que les peintures de la voûte ou que le bestiaire. À ces allusions scientifiques, s'ajoutent également les bornes astronomiques disséminées dans le domaine²⁵⁰¹, la mire permettant d'aligner la

²⁴⁹⁶ Le phénomène de la réfraction de la lumière se définit comme « le passage d'un rayon lumineux d'un milieu à un autre (air-eau, air-verre, etc.) [qui] s'accompagne d'une déviation ». Il s'observe aussi bien dans les mirages qu'avec un bâton à moitié plongé dans l'eau parce que, n'intégrant pas la déviation que subit la lumière, le cerveau reconstitue une fausse image. Pour d'Abbadie, l'étude de ce phénomène était utile pour définir la marge d'erreur de la mesure des étoiles (MARTRECHARD-BARRA S., « Lumière » in *Encyclopaedia universalis*, 2008, réf. du 20 août 2012. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/lumiere/>).

²⁴⁹⁷ La loi de Fresnel concerne le phénomène physique de la diffraction qui constitue « l'écart de la propagation des ondes acoustiques, optiques etc. en présence d'un obstacle ». La propagation de l'onde ne peut s'effectuer qu'en l'absence d'un obstacle l'absorbant qui peut être incarné par des changements de milieux et de températures. Ainsi à Abbadia les passages successifs entre les grands espaces de l'habitation et l'épaisseur confinée des murs ainsi que les changements de température influant sur la nature des milieux empêchèrent la lumière de se propager en un seul faisceau, et donc rendirent impossible l'observation de la Rhune dans ces conditions (SIERGESCO V., « Diffraction » in *Encyclopaedia universalis*, 2008, réf. du 20 août 2012. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/diffraction-physique/>).

²⁴⁹⁸ Pas voir Pas apprendre.

²⁴⁹⁹ Voir Apprendre.

²⁵⁰⁰ En 1869, d'Abbadie fit part à son ami Duvoisin de sa volonté d'inscrire ce proverbe basque dans l'observatoire « sauf votre approbation » (O164).

²⁵⁰¹ Elles sont répertoriées sur un schéma géométrique dressé par d'Abbadie : Position exacte de l'aba sur le donjon, 152J4, AD64.

lunette principale sur le méridien céleste local ou encore les vestiges de la première nadirane dans le flanc occidental de la colline à une vingtaine de mètres de l'observatoire. En outre, bien que faisant partie intégrante du plan d'ornementation paysagère de Bühler, les étendues naturelles situées à proximité du château constituaient délibérément « une zone de protection » autour de l'observatoire²⁵⁰². Au sein de l'organisation astronomique, cet espace avait pour fonction de limiter les interférences susceptibles de perturber les observations astronomiques et géodésiques ainsi que de garantir un accès visuel et instrumental au champ céleste²⁵⁰³. En effet, pour les sites d'observation du ciel et de la terre, l'expansion urbaine et industrielle présentait le risque d'altérer les prises de mesures que ce soit par l'obstruction du panorama ou les vibrations du chemin de fer. Dans la construction de l'observatoire de Toulouse, l'astronome Petit, confrère de d'Abbadie, avait ainsi entraîné progressivement la délimitation d'une zone *non aedificandi* et ceinte d'un rempart afin d'exercer ses observations dans des conditions optimales et sereines entre les années 1840 et 1870²⁵⁰⁴. Cet impact des sciences exactes à Abbadia est par ailleurs perceptible grâce à la dimension expérimentale due à l'influence de Naudin dans l'introduction d'essences exotiques comme l'eucalyptus, le palmier ou l'oranger²⁵⁰⁵. De nombreuses espèces commandées à partir des années 1880 dépendent directement des conseils scientifiques du botaniste membre de l'Institut, comme il a été donné de voir plus haut²⁵⁰⁶. Non seulement Naudin et d'Abbadie avaient recours à la méthode de l'acclimatation, mais encore ils motivaient parfois ces expériences par des préoccupations écologiques telles que les risques de disparition de certaines espèces comme les séquoias *wellingtonia*, *gigantea* et *sempervirens*²⁵⁰⁷. En somme, l'apparence paysagère pittoresque du domaine intègre concrètement et visuellement l'empreinte de l'activité

²⁵⁰² Cette motivation figure dans l'acte de donation en ces termes : « Cet acte de donation a été soumis au conseil d'Etat qui émis le vœu : 1° de voir réduire la donation immobilière au château et à l'observatoire d'Abbadia et aux terres les avoisinant qui constitueraient une zone de protection pour l'observatoire. [...] Cette terre qui environne le château constitue la zone de protection indispensable demandée par le conseil d'Etat » (Donation par M. d'Abbadie, 26 juill. 1895, carton donation). La notion de périmètre de protection autour des observatoires sera amplement développée à la fin du XXe siècle en raison notamment de la pollution lumineuse, ce qui aboutira à la création de Zone de Protection autour des Observatoires Astronomiques (ZPOA). L'Académie des Sciences mena une réflexion après 1980 sur les lumières parasites des observatoires astronomiques et géodésiques.

²⁵⁰³ D'Abbadie se plaignait d'ailleurs des vibrations provoquées par la proximité du train qui selon lui perturbaient ses observations de la verticale.

²⁵⁰⁴ LAMY J., MOTARD B., « L'archipel des coupoles. Topographie et architecture de l'observatoire de Toulouse : les logiques historiques et patrimoniales du bâti scientifique » in *In Situ, revue des patrimoines*, n°10, mai 2009, réf. du 16 juillet 2012. URL : <http://insitu.revues.org/3729>

²⁵⁰⁵ Infra, II.C.5. l'impact du réseau ecclésiastique et scientifique de d'Abbadie.

²⁵⁰⁶ Infra, II.C.5. l'impact du réseau ecclésiastique et scientifique de d'Abbadie.

²⁵⁰⁷ Voici l'intense plaidoyer en même temps que l'alerte de Naudin fit de d'Abbadie au sujet de ces espèces : « Il y a une autre raison, non moins capitale que la première, qui doit nous amener à multiplier en Europe ces arbres merveilleux : c'est que, dans leur contrée natale, la Sierra Nevada, de Californie, leur existence est très menacée, celle du *gigantea* surtout, par l'effroyable destruction qu'en font les émigrés de l'Europe et surtout des Etats-Unis. On s'acharne à détruire, par le fer et surtout par le feu, cette forêt unique au monde, pour la convertir en paturages. La destruction des séquoias marche si vite que, si les états ne s'en mêlent pas pour l'arrêter (et ils n'y songent guère), dans 50 ans l'espèce aura disparu au grand détriment des générations futures. C'est presque un crime de lèse-majesté, et dans tous les cas, ce sera un grand malheur. Si on ne peut pas l'empêcher, on peut du moins l'atténuer dans une certaine mesure, en donnant une nouvelle patrie aux deux séquoias californiens, et il n'y a pas de climat qui leur conviennent mieux que le voisinage de l'océan. Si j'étais roi du Pays basque, j'en couvrirais les montagnes de la Biscaye et du Guipúzcoa, et cette pacifique conquête m'assurerait plus de gloire et une gloire plus durable que celle qui se fonde par des piles de cadavres humains, arrosés par les torrents de larmes des familles. » (Lettre de Naudin, 17 déc. 1878, 152J479, AD64).

astrométrique et géophysique, voire botanique, de d'Abbadie. Cette accumulation de détails notables, mais à l'importance inégale participe à la fois de l'éclectisme du château et d'une vision rationnelle de l'existence. S'il est évident que l'astronomie modelait les constructions *ex nihilo* d'observatoires officiels, tel n'était pas nécessairement le cas dans le cadre d'édifices privés où les savants plus ou moins amateurs aménageaient des espaces pour cette activité au sein de bâtiments initialement dédiés à d'autres fonctions. Ce fut par exemple le cas de l'observatoire de Flammarion à Juvisy-sur-Orge qui, lors de la restauration néogothique de son château, installa son laboratoire dans l'une des pièces de l'étage²⁵⁰⁸. Cent cinquante ans avant Abbadia, le tsar Pierre le Grand avait également aménagé un observatoire, mais aussi un planétarium et un théâtre anatomique au sein de sa Kunstkamera, édifice de style classique dédié aux arts et aux sciences²⁵⁰⁹. Quoi qu'il en soit, l'ensemble de ces signes extérieurs de savoir, astrogéophysique ou botanique, véhicule un imaginaire scientifique complexe aussi ancien que romantique ou novateur. D'une part, la destination scientifique de la demeure faisait écho à la situation de l'astronomie au XIXe siècle. Composée de nombreux réfracteurs parmi lesquels la fameuse lunette méridienne décimale²⁵¹⁰, la collection scientifique de d'Abbadie affirmait son appartenance à la modernité des sciences par son caractère performant et innovant²⁵¹¹. Pour autant, ces instruments stimulent tout un imaginaire ancien et cet ancrage dans une réalité toute cartésienne revêtait à Abbadia, paradoxalement ou non, un pendant irrationnel qui s'exprime à travers une forme de rêverie romantique du voyage céleste et un rapport intime entre science et religion. N'omettant pas que d'Abbadie était un fils du romantisme, le lien avec ce courant de pensée particulièrement vivace durant la première moitié du XIXe siècle est inévitable lorsqu'il s'agit de traiter d'une activité regardant l'univers. Outre l'exacerbation du sentiment, la sublimation des éléments en était un lieu commun, comme il a été tenté de démontrer dans l'étude paysagère d'Abbadia. Mais cette magnificence de la nature ne se bornait pas à la sphère terrestre, les astres, les cieux et la nuit fascinant au moins tout autant que les limites du tangible. Les penseurs romantiques établissaient en effet une dichotomie métaphorique entre les existences diurne et nocturne, la première représentant l'action et l'éclat, la seconde étant réservée à l'échec,

²⁵⁰⁸ BENSUADE-VINCENT B., 1989, p.93-104.

²⁵⁰⁹ Au sujet de Pierre le Grand, de sa Kunstkamera et de ses collections, voir les travaux de Cristiano Guarneri, particulièrement sa thèse de doctorat en Théorie et Histoire des arts : *Architettura del sapere : la kunstkamera di Pietro il Grande*, Università luav di Venezia, 2010.

²⁵¹⁰ Le terme « réfracteur » désigne un instrument d'observation constitué de lentilles, à travers lesquelles la lumière se réfracte, ce qui est le cas de la lunette astronomique. En revanche, le télescope n'est pas doté de lentilles mais de miroirs qui réfléchissent la lumière, ce pourquoi l'on parle d'instrument « réflecteur ». L'anglais ne distingue pas les deux types d'instruments par les vocables « lunette » et « télescope » mais utilise ce dernier comme terme générique auquel il adjoint l'adjectif les caractérisant. Les spécificités de ces équipements intègrent le champ des principes optiques (LE FEVRE O., « Télescopes » in *Encyclopaedia Universalis*, 2008, réf. du 20 juill. 2012. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/telescopes/>; KING H.C., *The History of the Telescope*, Dover publications, Mineola (N.Y.), 1955).

²⁵¹¹ CLARCK A., « Les grands instruments de l'avenir » in *L'Astronomie*, Bulletin trimestriel, 8^{ème} année, 1894, p.13-31 ; MAISON L., *Les instruments anciens d'astronomie, histoire et enjeux actuels de leur mise en exposition*, Mémoire de DEA de Muséologie des Sciences naturelles et humaines, Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, 2000.

au fatalisme et la sensibilité²⁵¹². C'est tout le paradoxe de la pratique de l'astronomie à Abbadia qui implique la réussite scientifique grâce au support de la nuit tout en évoquant le refuge nocturne des mélancoliques tourmentés. Cela provient de ce que, durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, Georg Christoph Lichtenberg implanta durablement dans la pensée occidentale l'assimilation entre l'histoire du monde et l'histoire du cosmos²⁵¹³. Invoquant souvent les éléments et la nuit en anglais, les poèmes lyriques que d'Abbadie composait, notamment pendant sa jeunesse, démontrent cette ambiguïté entre cartésianisme et romantisme²⁵¹⁴. Cette dernière est en outre renforcée par l'ambivalence du qualificatif attribué par d'Abbadie à sa propriété qu'il considérait comme son « ermitage »²⁵¹⁵, lieu de retraite à la fois scientifique et spirituel puisqu'il reconnaissait méditer et travailler mieux dans l'isolement. La solitude si appréciée de d'Abbadie et si propice à l'introspection constituait d'ailleurs un *topos* du romantisme²⁵¹⁶. Ce dialogue entre l'univers, la pensée et l'expression artistique se retrouve simultanément dans toutes les sphères de l'art. Suivant une tradition antique, nombreux étaient les poètes qui usèrent de leur lyrisme pour glorifier la lune, le soleil, les étoiles ou la profondeur des cieux. Ils exploitaient également tout le paradigme de l'astronomie pour les besoins de leur rhétorique, créant ici une métaphore ou là une personnification. Entre autres, ces sujets inspirèrent à Théodore de Banville sa série de poèmes astronomiques où il multiplia les éloges à la lune ou à la nuit²⁵¹⁷. Dans la *Légende des Siècles*, Hugo imagina le poème « Plein ciel » où le questionnement de la nuit infinie conduit irrémédiablement vers celui de la raison d'être de l'Homme²⁵¹⁸. Et d'Abbadie lui-même usait de cette rhétorique astrale dans ses compositions lyriques désirant que « *the contemplation of the ocean and the stars makes man better* »²⁵¹⁹. Au XIX^e siècle, dans l'art

²⁵¹² VIARD B., *Les 100 mots du Romantisme*, coll. Que Sais-je, PUF, Paris, 2010, p.92-94.

²⁵¹³ RAUCH A. « Néoclassicisme et romantisme : la peinture européenne entre deux révolutions » in TOMAN R., *Néoclassicisme et romantisme. Architecture, sculpture, peinture, dessin 1750-1848*, Könemann, Cologne, 2000, p.318-479

²⁵¹⁴ Par exemple : « *Motif pour Mimi. On Ocean's breast by rock or cave/ follow follow bounding wave/ Till & tempest breathing billows meet/ To die innocuous at me feet./ So may my soul escape the strife/ and dread abyss of mortal life/ there silent pur kiss the heavenly shore/ where passions's throbs an heard no more* » (Par le souffle de l'océan vers le rocher ou la grotte/ Déferle déferle vague bondissante/ jusqu'à ce que les lames respirant la tempête convergent/ pour mourir inoffensives à mes pieds./ Alors faites que mon âme échappe au tumultueux/ et terrible abysse de la vie mortelle/ que le baiser pur et silencieux échappe au littoral céleste où les combats de la passion ne sont plus entendus) (Carnet de 1835, ms 2081, BIF).

²⁵¹⁵ Il employa ce terme régulièrement dans sa correspondance dès 1855 (par exemple, F161-F179-G8).

²⁵¹⁶ VAILLANT A. (dir.), 2012. D'Abbadie louait souvent son isolement au cœur des éléments naturels, cette solitude qu'il « aimait tant » (O73).

²⁵¹⁷ Ces poèmes furent publiés dans plusieurs recueils entre 1861 et 1875 : BANVILLE T. (de), *Rondels*, 1875 ; *Les exilés*, 1867 ; *Améthyste*, 1861).

²⁵¹⁸ Le poète écrit notamment : « *Loin dans les profondeurs, hors des nuits, hors du flot, / Dans un écartement de nuages, qui laisse / Voir au-dessus des mers la céleste allégresse, / Un point vague et confus apparaît ; [...]* Ce n'est pas un morceau d'une cime ; ce n'est / Ni l'outre où tout le vent de la Fable tenait, / ni le jeu de l'éclair ; ce n'est pas un fantôme / Venu des profondeurs du dôme ; / Ni le rayonnement d'un ange qui s'en va, / Hors de quelque tombeau béant, vers Jéhovah ; / Ni rien de ce qu'en songe ou dans la fièvre on nomme. / Qu'est ce que ce navire impossible ? C'est l'homme » (HUGO V., *La légende des siècles. Les petites épopées*, présenté et annoté par MILLET C., Librairie Générale Française/Livre de Poche, Paris, 2000, p.487-510).

²⁵¹⁹ Ce vers prend part à une envolée lyrique écrite par d'Abbadie à l'attention de son ancienne gouvernante Suzy Sicar. En réponse à cette dernière qui le plaignait de vivre dans la solitude près de l'océan, il composa les vers en prose s'achevant ainsi : « *I fancy that the contemplation of the Ocean and the Stars makes man better : at worst he does no harm looking at them* » (J'aimerais que la contemplation de l'Océan et des Etoiles rende l'homme meilleur : au moins il ne fait aucun mal en les regardant) (F50-51). D'Abbadie avait recours à la même

littéraire ou graphique, le ciel n'était plus considéré comme le siège d'un idéal mais faisait l'objet de représentations plus réalistes en lien avec l'avancée de l'étude scientifique en même temps qu'il était porteur d'une considérable charge symbolique²⁵²⁰. La décoration d'Abbadia témoigne de cette forme d'ambiguïté romantique du regard vers le ciel, particulièrement avec les poutres de son grand salon que d'Abbadie orna des derniers vers du poème « The Syren » de son contemporain britannique Robert W. Buchanan enjoignant les étoiles à « *répandre [leurs] rayons frais et doux* » et la lune à « *marcher en paix sur [sa] route étoilée* »²⁵²¹.

Aussi étudier les étoiles impliquait à Abbadia la notion romantique de contemplation et de symbolisme de la nature, parallèlement évoquée dans la peinture de paysage connaissant un nouvel essor dès la fin du XVIIIe siècle en Grande-Bretagne. On ne peut éluder les innombrables paysages de William Turner qui, parmi les premiers, donna à contempler les transfigurations incessantes du ciel et particulièrement, dans le cadre d'une comparaison à l'astronomie, les variations clair-obscur de ses *Pêcheurs en mer* de 1796 qui naviguent métaphoriquement vers leur destin²⁵²². Cette posture de la contemplation du paysage céleste se retrouve dans les œuvres de Friedrich, telles que *Homme et femme contemplant la lune*²⁵²³, ou apparaît également dans l'arrière-plan de la *Sapho* de Gros²⁵²⁴. Le thème de la

métaphorisation concernant l'océan : « *cette océan si furieux il y a 8 jours, si tranquille aujourd'hui, vraie image de l'âme humaine qui passe du silence à l'indignation et qui apprend si lentement à accepter avec calme tous les arrangements du cours orageux de notre vie* » (F90).

²⁵²⁰ Dès le XVIIIe siècle, les représentations du ciel ont été influencées par le progrès des théories optiques, météorologiques et chimiques comme celles de Lavoisier et sa composition de l'atmosphère, celle de Newton et des couleurs notamment de l'arc-en-ciel ou encore celle de Howard et des nuages (KAYSER C., « Du ciel classique au ciel impressionniste » in *Peindre le ciel de Turner à Monet*, Musée-promenade Marly-le-Roi/Louveciennes, L'Inventaire, Paris, 1997, p.73-133).

²⁵²¹ Avant même d'orner le château, d'Abbadie dédia ces vers qu'il connaissait par cœur à Montalembert malade en 1865 (179). Voici l'intégralité des deux couplets présentés dans le grand salon : « *Oh ! Melancholy waters softly flow ! / Oh Stars ! Shine softly dropping dewy balm ! / Oh Moon ! Walk on in sandals white as snow ! / Oh Winds, be calm, be calm ! / For I am tired with wandering to and fro, / Yea, weary with unrest to see and know/ Oh charmed sound that hoverest around. / Oh, voices of the night! Sing low! Sing low! Sing low !* » (Ô coulez doucement, coulez ondres attristées ! / Ô étoiles ! répandez vos rayons frais et doux ! / Ô lune, marche en paix sur ta route étoilée ! / Ô vents, calmez-vous, calmez-vous car je suis fatigué d'errer sur la terre, de voir, de chercher, de connaître / Ô bruits charmants que rien ne fait taire / Ô voix de la nuit et du mystère, chantez plus bas ! Chantez plus bas !) (« The Syren » in BUCHANAN R.W., *Undertones*, Strahan, Londres, 1865, p.149-164).

²⁵²² Dès 1802, Turner se consacra à son thème de prédilection, les représentations mouvementées de la mer. Outre l'avant-gardisme esthétique, la posture philosophique de ces œuvres met en évidence le désarroi de l'homme face à la puissance de la nature. Hormis les *Pêcheurs en mer* où semble régner l'accalmie avant l'assaut final de la tempête, ce sujet s'exprime plus dramatiquement encore dans le *Naufrage* (1805) qui ne laisse que peu de place à la lueur esthétique et métaphorique de l'espoir (RAUCH A. 2000, p.318-479).

²⁵²³ Caspar David Friedrich (1774-1840) transposait son état d'âme dans sa peinture de paysage afin de représenter le dialogue entre l'individu et l'univers. Ses œuvres évoquent l'attente de la réponse divine, ce qui leur confère une dimension religieuse et philosophique issue du panthéisme de Spinoza. Il exprima son idée de grandeur de Dieu à travers la nature dans le *Voyageur au-dessus de la mer de nuages* (1818), *La porte dans le rocher* (1818), *la Mer de glaces* (1824) ou *Les âges de la vie* (1835). Sa pensée en fait à la fois l'un des derniers survivants des Lumières et un acteur fondamental de la transition romantique (RAUCH A., 2000, p.318-479).

²⁵²⁴ Antoine-Jean Gros (1771-1835) préfigure l'école romantique en même temps qu'il perpétua l'héritage de David. Il se consacra surtout à la peinture d'histoire, notamment aux événements des campagnes napoléoniennes comme *Les pestiférés de Jaffa* (1804) et la *Bataille d'Eylau* (1808). Ne se reconnaissant ni dans le classicisme ni dans le romantisme, il se jeta de désespoir dans la Seine. Sa représentation de *Sapho*, hormis le fait de préfigurer ce triste destin, témoigne singulièrement de cette aspiration au romantisme auquel il donna involontairement son essor (RAUCH A., 2000, p.318-479 ; SOLANA G., *Heroínas*, museo Thyssen-Bornemisza/Fundacion Caja Madrid, Madrid, 2011. Martires, p.37-42, 74).

nuit souvent figuré en mer introduit ainsi le concept métaphorique de *Navigatio vitae*²⁵²⁵ et constitue dans ces paysages romantiques un appel au voyage, qu'il soit céleste ou intérieur. La vocation astronomique d'Abbadia liée à sa localisation océanique ne relève dès lors plus seulement de l'investigation scientifique, mais aussi de la rêverie et de la méditation. De fait, ces élucubrations romantiques, littéraires ou graphiques, invitent à une interrogation profonde sur le sens de l'existence, qui fait paradoxalement écho aux préoccupations cartésiennes des observateurs du ciel. De ce fait, il n'est pas étonnant que l'exploitation du thème céleste et astral instaure également à Abbadia une relation avec la religion exprimée à travers l'architecture et la décoration. Là encore, d'Abbadie matérialisa ses convictions d'une complémentarité entre science et foi, cependant sous l'égide irrévocable de la croyance, par le choix des inscriptions ornant l'aile d'étude. Dans la bibliothèque, les vers basques du poète du XVIII^e siècle Oyhenart proclament la nécessité de la morale chrétienne pour guider les travaux scientifiques. Par exemple, « Dieu, quoique bon ouvrier, cherche compagnon de travail » transmet un message d'humilité (Fig.372)²⁵²⁶. Mais la devise qui symbolise le mieux cette intimité entre activité savante et conviction cléricale demeure celle de l'observatoire, empruntée à l'amorce du dix-neuvième psaume de David intitulé *Yahvé, soleil de justice* : « Coeli enarrant gloriam Dei » (Fig.373)²⁵²⁷. La portée de cette inscription est d'autant plus mystique que le psaume en question annonce la conversion des païens et que la nature y constitue le manifeste des perfections divines. D'ailleurs, la foi était une composante fréquente de la poésie dès lors qu'elle s'intéressait aux cieux. Aussi, dans son poème *L'infini dans les cieux*, Lamartine défiait-il l'univers et soulignait-il la nécessaire humilité de l'homme vis-à-vis de la suprématie divine²⁵²⁸. Dans l'œuvre d'Hugo, le dieu chrétien surgit de la nuit, aussi réelle que métaphorique, et de l'obscurantisme pour transcender les activités scientifiques qui, à partir du moment où l'homme ne pouvait parcourir physiquement le ciel, n'offraient qu'observations et théories bien imparfaites²⁵²⁹. Cette vision rejoint pleinement la posture savante de d'Abbadie dominée par le thomisme et l'aristotélisme où le divin transcendait la création et où la volonté de rapprochement vers la perfection rendait

²⁵²⁵ La navigation de la vie (RAUCH A., 2000, p.318-479).

²⁵²⁶ Les trois autres se traduisent ainsi : « Chaque buisson a son ombre », « Il suffit d'un fou pour jeter une pierre dans un puits, mais il faut six sages pour l'en retirer », « Reste avec Dieu et Dieu restera avec toi ».

²⁵²⁷ C'est-à-dire « Les Cieux racontent la gloire de Dieu ». Le psaume se poursuit ainsi : « et l'œuvre de ses mains, le firmament l'annonce ; / le jour au jour en publie le récit / et la nuit à la nuit transmet la connaissance. // Non point récit, non point langage, / nulle voix qu'on puisse entendre, / mais pour toute la terre en ressortent les lignes/ et les mots jusqu'aux limites du monde » (Psaumes, 19 (18), 1-5).

²⁵²⁸ Il écrivait notamment : « Que le soleil de l'homme en tournant en embrasse, / Lui, sa lune et sa terre, et l'astre du matin, / Et Saturne obscurci de son anneau lointain ! Oh que tes cieux sont grands ! et que l'esprit de l'homme / Plie et tombe de haut, mon Dieu ! Quand il te nomme ! » (LAMARTINE A. (de), *Harmonies poétiques et religieuses*, Hachette, Paris, 1859, p.111-119).

²⁵²⁹ Le poète célèbre en effet le divin et met en lumière la bassesse humaine : « C'est la grande révolte obéissante à Dieu ! / La sainte fausse clé du fatal gouffre bleu ! ». Dans la rhétorique hugolienne, la clé désigne les sciences comme solution de l'avenir, mais ici il considère qu'elle est « fausse » parce que le lien de l'homme avec le ciel ne peut être que virtuel (HUGO V., 2000, p.487-510).

nécessaire l'étude du monde²⁵³⁰. L'astronome basque proclama son adhésion mais aussi son ambiguïté vis-à-vis de ce système de pensée en faisant figurer dans le chœur de sa chapelle les représentations antinomiques de deux de ces maîtres à penser chrétiens que sont saint Thomas d'Aquin et saint Augustin d'Hippone. L'association du théologien métaphysicien et du Père de l'Eglise est suffisamment rare dans un sanctuaire pour être signalée, car leurs doctrines s'opposent. Elles se distinguent en effet par les moyens permettant l'atteinte du divin, le thomisme procédant par le biais de la nature²⁵³¹ et l'augustinisme par celui de l'intériorité du sujet²⁵³². Le décor témoignait donc non seulement d'une conception de la science remise au goût du jour et imposée par le pape Léon XIII en 1879²⁵³³ – le thomisme – mais il lui associait une doctrine antique d'ascèse fondée sur le péché originel²⁵³⁴. Il joignait la contemplation et l'introspection. Par la vocation scientifique d'Abbadia, le savant manifestait ainsi le besoin de compréhension du lointain, de l'inconnu, de l'*ego*, à l'instar des philosophes antiques, des penseurs médiévaux et des savants modernes. Au sein des arts graphiques, le traitement du ciel nocturne dans la peinture de l'époque, notamment anglo-saxonne, rappelle à la fois le fantôme romantique du mystère, la justesse de l'étude du ciel et cette transcendance du divin par la métaphore céleste qui est loin d'être étrangère aux récits bibliques. En ce sens, les tableaux de l'Anglais John Martin vont jusqu'à exprimer une fascination en même temps qu'une certaine crainte vis-à-vis de l'impalpable, qu'ils soient d'inspiration scripturaire comme la célèbre *Destruction de Sodome et Gomorre*, le *Festin de Balthasar* ou le *Déluge*, ou de source mythologique comme *le Barde*²⁵³⁵. La représentation céleste dans les paysages de l'Américain Thomas Cole, tels que le *Paysage romantique à la tour en ruine* ou *Expulsion. Moon and firelight*, véhicule également une signification profonde évocatrice de forces inaccessibles et supérieures à l'homme tout en matérialisant l'inconnu²⁵³⁶. Il en va de même pour les œuvres du préromantique William Blake qui personnifia l'infini céleste ou l'anima d'une expressivité mystique²⁵³⁷. Ce que d'Abbadie suggérait en ses murs par le verbe et l'iconographie philosophique, ces peintres le

²⁵³⁰ Cf. *Infra*, I.A.3. Cette idée est par ailleurs révélée par l'une des inscriptions dont il projetait d'orner l'observatoire : « *Comme la prière silencieuse élève l'âme vers Dieu, de même le silence de la nuit lève un coin du voile qui couvre les œuvres* » (H282).

²⁵³¹ Virginie justifia d'ailleurs le choix du vitrail de saint Thomas d'Aquin « parce qu'il a écrit ceci : il est digne de la grandeur de Dieu qu'aucune de ses créatures ne soient anéanties » (Devises d'Abbadia, f.1v, 1.12, CCCIO).

²⁵³² « Augustin (saint) » et « Thomas d'Aquin » in JULIA P., 1995, p.22-23 et 282-283.

²⁵³³ FINANCE L. (de), 2003, p.94.

²⁵³⁴ VIARD B., 2010, p.26-27.

²⁵³⁵ A l'instar de Turner, John Martin (1789-1854) s'inspira de la violence de la nature en lui conférant une dimension d'autant plus dramatique qu'il l'employa dans l'illustration de sujets mystiques issus, comme les exemples cités, du *Paradis perdu* de John Milton et de la Bible (RAUCH A., 2000, p.318-479).

²⁵³⁶ L'œuvre de Thomas Cole (1801-1848) se caractérise par sa vision mégalomane et associe fantastique et surréalisme, comme dans *la Coupe du géant* (1833) ou *Le rêve de l'architecte* (1840). Le chaos est suggéré dans ses tableaux par le renversement des proportions réelles car, à l'instar de Goya, le surdimensionnement y conduit moins au sublime qu'au démoniaque (RAUCH A., 2000, p.318-479).

²⁵³⁷ Les œuvres de William Blake (1757-1827) visaient à illustrer ses compositions littéraires mystiques. Aussi témoignent-elles de sa philosophie universelle du monde dont il avait inventé le génie créateur Urizen, figure allégorique du Mal à l'origine du chaos du monde matériel. Son œuvre est ainsi fortement marqué par le manichéisme et les tiraillements entre ciel et enfer ou âme et corps, comme l'illustrent *Hécate ou les Trois Parques* (1795), *Le cercle de la luxure* (1824-1827) ou *Caïn et Abel* (1822) (RAUCH A., 2000, p.318-479).

concrétisaient par le symbolisme céleste. Outre le matérialisme et le rationalisme moderne, Abbadia se caractérise par un imaginaire scientifique à la croisée du romantisme et de la philosophie naturelle prévalant de l'antiquité au Moyen-Age²⁵³⁸. En d'autres termes, l'astronomie, la géophysique et, dans une moindre mesure, la botanique relèvent à la fois d'activités pragmatiques et d'une forme d'irrationalité. La science, vecteur de découverte des merveilles du divin, s'y teinte de métaphysique, et la croyance, moteur des actions de l'homme, s'y imprègne de positivisme. Dans son architecture comme dans sa décoration, Abbadia porte cette vision finalement ancienne du mécanisme du monde perçue comme un paradoxe depuis le XIXe siècle, en exprimant les convictions profondes de son commanditaire principalement par le biais du verbe et de l'hagiographie. En y servant les savoirs et une posture scientifique thomiste, l'art participe au questionnement de l'existence et convoque donc le romantisme et la religion.

Dominant à Abbadia, le volet scientifique, affectant le plus originalement l'esthétique du château, est incarné par l'ethnologie, manifestée à travers les décors peints et une partie des collections. Hormis les faïences ou le mobilier et les objets islamiques, certains éléments proviennent en effet d'Éthiopie. Pour autant, cela ne suffit pas à les assimiler intégralement à une démarche charnière entre art et science dans la mesure où ils ne relèvent pas tant d'une nécessité d'étude scientifique que d'une volonté décorative. En effet, la fonction usuelle première de ces objets du quotidien, tels que les vases en paille ou les boucliers, fut immédiatement détournée par d'Abbadie pour leur conférer le statut d'objet de contemplation et d'évocation, d'objets « sémiophores » à l'instar des collections de cabinets de curiosités²⁵³⁹. Ainsi s'opposent les boucliers ou trophées de chasse commandés en vue de l'ornementation du vestibule²⁵⁴⁰ aux deux bustes éthiopiens sculptés par Dantan jeune. En effet, ces sculptures n'étaient pas destinées originellement à devenir des objets d'art et de décoration. On se souvient que d'Abbadie avait fait mouler les visages de Hora et de Birru, deux de ses protégés éthiopiens, pour les besoins de ses études phrénologiques consistant à analyser les bosses du crâne pour en déduire des principes psychophysionomiques²⁵⁴¹. Les sociétés phrénologiques réunissaient ainsi des collections de têtes de toutes provenances destinées à nourrir la réflexion scientifique sur les types humains. Des répliques et

²⁵³⁸ POUPAUD P. (dir.), *Après Galilée. Science et foi, nouveau dialogue*, Desclée de Brouwer, Paris, 1994 ; GISEL P., KAENNEL L., *La création du monde, discours religieux, discours scientifiques, discours de foi*, Labor et Fides, Genève, 1999.

²⁵³⁹ K. Pomian, l'inventeur de ce néologisme, définissait en effet la collection de curiosités non par son contenu mais par sa provenance. Il s'agit de « *tout ensemble d'objets naturels ou artificiels maintenus hors du circuit d'activités économiques temporairement ou définitivement, soumis à une protection spéciale dans un lieu clos aménagé à cet effet et exposés au regard* ». Le terme « sémiophore » désigne dès lors un ensemble d'objets porteurs de deux sens, celui d'origine, utilitaire, et celui de sa fonction d'œuvre d'art (POMIAN K., *Collectionneur, amateurs et curieux : Paris-Venise XVIe-XVIIIe siècles*, Gallimard, Paris, 1987).

²⁵⁴⁰ *Infra*, III.A.2.

²⁵⁴¹ La thématique du moulage scientifique de visage ou de buste a été traitée dans le cadre d'une intervention sur le rapport entre les beaux-arts et les sciences au début du XIXe siècle : LAUGÉE T., « De l'utilité des beaux-arts pour les sciences de l'individu dans la première moitié du XIXe siècle français » in LAFONT A. (dir.), 2010, p.43-54. En ce qui concerne la conception des bustes éthiopiens par Dantan, voir *Infra*, II.C.4.

surmoulages circulaient, s'échangeaient et enrichissaient les collections de nombreux musées ou universités. De plus, ces bustes faisaient office de démonstrations scientifiques et de supports pédagogiques, par exemple lors des cours du Musée phrénologique, rue de Seine-Saint-Germain à Paris²⁵⁴². Courants étaient les exemplaires porteurs de la géographie du crâne délimitée par Gall ou Spurzheim, les pères de la phrénologie (Fig.374)²⁵⁴³. Certains scientifiques, comme le naturaliste Guy l'Aîné, exploitèrent en outre leur dimension esthétique pour la commercialisation de masse²⁵⁴⁴. Par ailleurs, les phrénologues s'intéressèrent rapidement aux artistes, en tant que sujet d'étude, ou à leurs œuvres. Réciproquement, ces derniers, à l'instar du statuaire David d'Angers ou du peintre François Gérard, s'impliquèrent dans la recherche phrénologique en quête de la beauté idéale naturelle²⁵⁴⁵. Il n'est donc pas étonnant qu'un sculpteur éminent tel que Dantan jeune, auteur d'une pléthore de moulages sérieux plus ou moins artistiques, se prêta à la commande de d'Abbadie. Proche de la Société de Phrénologie qui reconnaissait la qualité anatomique de son exécution, Dantan jeune mettait à disposition ses bustes, notamment de célébrités car ce type de personnages aux caractéristiques exceptionnelles intriguait les phrénologues et se trouvait souvent au centre de leurs études²⁵⁴⁶. Après empreinte sur modèle naturel vivant, les moulages de Hora et Birru, dont plusieurs exemplaires furent offerts au muséum d'Histoire naturelle et à la Société d'Anthropologie de Paris, furent coulés en bronze et installés sur la cheminée de la chambre de Virginie²⁵⁴⁷. Initialement destinés à l'étude anthropologique et phrénologique des Noirs, ils passèrent dès lors, grâce au savoir-faire de Dantan jeune et au goût orientaliste de d'Abbadie, d'objets cliniques au statut d'œuvres d'art. Et, sachant que d'Abbadie commanda plusieurs séries de portraits dessinés ou peints pour les mêmes besoins d'observations anthropologiques²⁵⁴⁸, il est possible que le portrait de *Tawalda Madhin* par Adrien Guignet intégrât la même démarche évolutive de la science vers l'art, en constituant l'un des modèles de la palette chromatique dressée par d'Abbadie et destinée non pas aux observations physiognomoniques de la phrénologie, mais à l'étude de l'origine des Noirs par comparaison des couleurs de peaux. Ce constat vaut d'autant que le portrait peint joua également un rôle considérable dans la recherche scientifique, par exemple dans les publications telles que la *Phrénologie illustrée* du peintre Hippolyte Bruyères²⁵⁴⁹. Mais, si la dimension phrénologique de l'œuvre de Dantan jeune est reconnue, l'approche scientifique du portrait de Tawalda

²⁵⁴² LAUGÉE T., 2010, p.43-54.

²⁵⁴³ BARIDON L. « Du portrait comme une science : Phrénologie et arts visuels en France au XIXe siècle » in BOUTON C., LAURAND V., RAÏD L. (dir.), *La physiognomonie, problèmes philosophiques d'une pseudo-science*, coll. Philosophie en cours, Kimé, Paris, 2005.

²⁵⁴⁴ LAUGÉE T., 2010, p.43-54.

²⁵⁴⁵ BARIDON L., 2005 ; LAUGÉE T., 2010, p.43-54.

²⁵⁴⁶ *Dantan jeune*, 1989 ; LAUGÉE T., 2010, p.43-54.

²⁵⁴⁷ Acte de donation, 1895, carton donation, arch. Abbadia ; campagne photographique, 1984, doc. Abbadia.

²⁵⁴⁸ Rappelons qu'il commanda entre autres en 1840 au peintre allemand Adolf Fries à Djeddah une série de portraits d'individus orientaux et africains (ms 2092-17, BIF ; dossier Hamy, 152J273, AD64).

²⁵⁴⁹ LAUGÉE T., 2010, p.43-54. En ce qui concerne le portrait de Tawalda Madhin, il ne s'agit présentement que d'une hypothèse dans la mesure où les conditions de son exécution demeurent inconnues.

Madhin ne relèverait pas du même parti pris de son auteur, simple exécutant d'une volonté, mais bel et bien des préoccupations savantes de son commanditaire.

D'autre part, l'ethnologie se manifeste à Abbadia au sein d'une partie de ses décors muraux. Seuls trois ensembles peints de l'édifice sont consacrés à des représentations figuratives : *Les pèlerins* de la cheminée de la chambre de Jérusalem, *La rencontre de saint Antoine l'Ermite et saint Paul de Thèbes* dans la chapelle et les fameuses peintures éthiopiennes du vestibule. Alors que les deux premiers illustrent un sujet aussi mythique que religieux²⁵⁵⁰, les secondes sont inversement caractérisées par leur ancrage dans la réalité comme objet d'étude scientifique²⁵⁵¹. En effet, la genèse de ce programme éthiopisant procède d'une collaboration étroite entre Duthoit et son commanditaire où la vision scientifique guida véritablement les moindres détails. Si le sujet est absent de leur correspondance, l'un des carnets de Duthoit se révèle très éloquent à cet égard²⁵⁵². Les deux hommes composèrent ainsi huit scènes représentatives des us et coutumes éthiopiens intitulées avec une terminologie parfois idiomatique dans les notes de Duthoit, ce qui témoigne de toute évidence de l'influence de d'Abbadie dans leur genèse : le *Parlement oromo*, le *Danfala* ou *Discours guerrier*, la *Procession*, l'*Asile* ou le *Sanctuaire*, le *Professeur et ses élèves enchaînés*, les *Arts usuels* ou les *Métiers*, la *Table*, et la *Gazelle*²⁵⁵³. Cet ensemble de thématiques coïncide avec les champs de la géographie humaine du XIXe siècle et la définition moderne de l'ethnologie parce qu'il met en évidence le rapport de l'homme à la société en évoquant entre autres le système de croyance, l'organisation politique, les conflits militaires, la structure et la stratification sociales, l'instruction et les coutumes juridiques²⁵⁵⁴. Dans la conception des scènes, le rôle des savoirs se caractérise par une recherche extrême du détail concernant aussi bien la physionomie des personnages ou les attitudes que les accessoires, ce que les notes de Duthoit expriment sous forme de mots-clés ou de descriptions exhaustives

²⁵⁵⁰ Infra, III.B.

²⁵⁵¹ Ces peintures ont fait l'objet des travaux de Renate Matthys consistant principalement en une interprétation iconographique et historique et qui ont donné lieu à la publication d'un article. Les scènes éthiopiennes y sont traitées en tant qu'œuvres autonomes : MATTHYS AENGENDERDT R., *Souvenir d'une arcadie : les peintures éthiopiennes du château d'Abbadia*, mémoire de Master 2 recherche Histoire de l'art contemporain, Université de Bordeaux III, 2006 ; « Souvenirs d'une arcadie : les fresques éthiopiennes du vestibule », in DERCOURT J. (dir.), 2010, p.117-146. Par ailleurs, le sujet des scènes éthiopiennes était intégré dans notre étude sur l'Orientalisme et les souvenirs de voyage à Abbadia à la fois en tant que tableaux indépendants et comme partie prenante d'un ensemble orientaliste. Quant à l'ensemble de la thématique éthiopienne à laquelle participent ces peintures, elle a fait l'objet d'un article en 2011 : DELPECH V., « L'Éthiopie au château d'Abbadia : de la création à l'expression d'un programme orientaliste » in *Annales d'Éthiopie*, CFEE-CNRS, n°26, 2011, p.129-165.

²⁵⁵² Carnet marron sans titre, fonds Duthoit, MP.

²⁵⁵³ Carnet marron sans titre, f.5v-6-10v-63 à 67-79v-80, fonds Duthoit, MP.

²⁵⁵⁴ « L'ethnologie a normalement pour données de base les relations découlant des nécessités de la vie en société. Ces relations sociales ont leur modèle mis en évidence par la répétition [...]. Elles tendent à former un système lié à d'autres et en partie déterminé par eux. [...] De ces systèmes interdépendants de relations sociales, les éléments principaux, envisagés avec une abstraction suffisante, forment la structure sociale ». L'ethnologie s'intéresse dès lors à l'organisation de la vie sociale, aux groupements par âge et par sexe, aux liens de parenté, aux statuts et à la stratification de la société, aux relations économiques, politiques et rituelles, ou encore à la régulation sociale véhiculée par l'éducation et les sanctions (FIRTH R.W., « Ethnologie générale » in *Encyclopaedia Universalis* [En ligne] 2008, réf. du 16 juill. 2012. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/ethnologie-ethnologie-generale/>).

vraisemblablement sous la dictée de d'Abbadie. Par exemple, la diversité des récipients de la scène des *Arts usuels*, illustrant des femmes au travail, est décrite à l'aide de croquis et de notes en termes de couleur, de dimensions, de matière et de forme, à l'instar des accessoires et différentes galettes *d'injera* (Annexe 1) dans la scène de *La Table*²⁵⁵⁵. De même, les attitudes des personnages furent énoncées par le savant, comme le démontre la scène de *la Table* qui fit l'objet d'une description beaucoup plus détaillée que les autres illustrations et où, notamment, un jeune homme devait affecter une attitude d'indifférence²⁵⁵⁶.

Outre ces notes, Duthoit s'appuya également sur une série de croquis (Fig.375)²⁵⁵⁷ probablement validés par d'Abbadie avant de passer aux esquisses et aux projets aquarellés (Fig.376-377). En terme d'interprétation, ces peintures éthiopiennes sont tirées des souvenirs de d'Abbadie et de ses journaux de voyage dont elles deviennent la version illustrée. En effet, le vocabulaire du carnet de Duthoit, les représentations et les journaux de d'Abbadie présentent de nombreuses similitudes. Le *Parlement oromo* (Fig.378) et le *Danfala* (Fig.379) se font l'écho des notes ethnologiques consacrées aux Oromo, les portraits du *Moti* - chef des armées – et de *l'Abba Bokku* - président du parlement – concordant, parfois au mot près, avec les peintures murales²⁵⁵⁸. Ces matériaux sur les Oromo furent réexploités dans la conférence de d'Abbadie en 1880 qui s'accorde tout aussi exhaustivement, si ce n'est davantage, avec ces deux scènes oromo inspirées de faits vécus ou racontés²⁵⁵⁹. De même,

²⁵⁵⁵ Concernant les *Métiers*, Duthoit nota la présence d'une « jarre à vain » dite « sota » de vingt centimètres de large, d'un vase grisâtre fait de terre cuite au soleil, d'anneaux et de terre cuite noirâtre. Quant à la scène de la table, le siège se caractérisait par sa hauteur de trois mètres vingt, de un mètre cinquante de longueur et d'un mètre de largeur. La table devait être constituée de planches grossières à pieds tournés haut de soixante centimètres. Les galettes *d'injera* devaient être disposées en pile de quarante centimètres sur quatre-vingt-dix centimètres et constituées de plusieurs couleurs telles que le « blanc laiteux », le « rouge brique », le « jaune polychrome », le « brique clair » ou encore le « brun très foncé » (Carnet marron sans titre, f.5v-6-10v-63 à 67-79v-80, fonds Duthoit, MP).

²⁵⁵⁶ Carnet marron sans titre, f.5v-6-10v-63 à 67-79v-80, fonds Duthoit, MP

²⁵⁵⁷ Ces dessins représentent schématiquement le *Danfala*, le *Parlement oromo*, la *table*, la *procession* et la *gazelle* (Carnet marron sans titre, f.5v-6-10v-63 à 67-79v-80, fonds Duthoit, MP).

²⁵⁵⁸ En ce qui concerne *l'Abba Bokku*, d'Abbadie nota : « *l'Abba Bokku ou porte-sceptre est le chef du pouvoir exécutif en ce sens que lui seul a le pouvoir pour entériner et sanctionner les lois ; [...]* Sa principale fonction est de conduire les expéditions guerrières dans lesquelles lui seul est revêtu d'une toge. Par ce moyen les ennemis le reconnaissent et ne le tuent pas car il leur adviendrait malheur s'ils frappaient la personne sacrée du *Moti*. [...] Recontré chez lui, le *Moti* vit dans le repos : il lui est défendu de labourer la terre, de faire des clôtures ou de découvrir son corps » (Eth. Abb. 267, p.10, BnF). Quant à *l'Abba Bokku*, « *il est le chef du pouvoir législatif en ce sens que lui seul a pouvoir pour entériner et sanctionner les lois [...]. Quand l'assemblée des tribus dite les Sept dans Gudru, comme on disait les Trois (tribes) dans Rome, a décidé de proclamer une loi, l'Abba Bokku lui demande si c'est sa volonté de convertir en loi telle ou telle disposition. Sur la réponse affirmative du forum, l'Abba Bokku se retire et c'est le lendemain qu'il retourne au forum (yai) pour égorger une génisse mâle* » (Eth. Abb. 267, p.10, BnF).

²⁵⁵⁹ La comparaison est particulièrement éloquent avec la scène du parlement : « *Levé avant le jour, il [Xumi] égorgea un chevreau, se fit étaler le péritoine de la victime et l'attacha à son cou pour montrer qu'il avait de bons présages. Puis il trempa dans le sang une branche verte qu'il planta, derrière sa tête, au milieu de sa chevelure touffue. Ses sourcils avaient été déjà élargis avec le sang du sacrifice. Ainsi préparé pour le combat oratoire, il monta à cheval avec sa lance, son bouclier et son fouet qui devait jouer un gros rôle dans son discours. [...] Un petit coup de fouet indique la virgule, des coups plus forts marquent le point et virgule, les deux points et quelques autres nuances [...]; le point est claqué d'une façon grave et décisive pour marquer la fin d'une période [...]. Debout et la toge étendue jusqu'à main gauche, Sumi parla pendant des heures entières. Devant lui assis et à demi enveloppé dans sa toge, le chef de l'opposition écoutait dans un silence respectueux mais avec un regard où je crus voir une rage d'impuisante* » (ABBADIE A. (d'), 1880, p.178). Dans ce texte, on reconnaît également le chef de la scène du *Danfala* : « *Le moti ou roi est le chef du pouvoir exécutif et surtout le général en temps de guerre. Il*

d'Abbadie avait étudié scrupuleusement les diverses variétés de tef (Annexe 1), céréale de base pour la fabrication de l'*injera*, dans plusieurs régions, ce qui confirme le réalisme de leur polychromie dans la *Table* (Fig.380)²⁵⁶⁰. Ou bien, dans l'illustration du *Professeur* (Fig.381), il mit en scène une coutume singulière dont on trouve trace dans ses écrits, celle de l'enchaînement des élèves comme sanction de l'école buissonnière²⁵⁶¹. Quant aux objets, quand bien même certains paraissent anecdotiques, ils sont représentés avec une telle justesse qu'ils révèlent non seulement l'extrême implication du commanditaire, mais encore ils suggèrent que Duthoit s'appuya sur des modèles existants pour leur composition ainsi que la comparaison avec les exemplaires réels le laisse entendre. S'assimilant au compte rendu scientifique, cet ensemble de huit scènes ne constitue pas uniquement l'évocation ou le souvenir d'une exploration lointaine, mais il compose en somme une synthèse des prolifiques matériaux ethnologiques réunis par d'Abbadie durant son voyage.

Issu de son analyse personnelle, ce programme iconographique présente en outre les aspects sociaux que le savant jugeait les plus représentatifs et les plus fidèles à l'identité et à la culture éthiopienne. La *Table* met en scène une assemblée lors d'un repas chez un monarque, identifiable à sa position surélevée sur son trône comme dans la société. Par sa dimension de pouvoir, il incarne le personnage influent qui conduit la masse des individus soumis à son aura²⁵⁶². En l'occurrence, il s'agit plus précisément d'un *Negus*, c'est-à-dire de l'un des puissants seigneurs provinciaux qui donnaient du fil à retordre au pouvoir central du *Negusa Nagast* ou Roi des Rois au cours de la période du *Zamana Mesafent*²⁵⁶³. Assis à ses pieds près du trône, la position du prêtre enturbanné révèle l'importance des racines chrétiennes de l'Ethiopie autant que la perte de son rayonnement au profit du pouvoir civil depuis les débuts de l'Ere des Juges²⁵⁶⁴. Faisant face au *Negus*, se trouve un guerrier âgé dont le statut de militaire méritant est reconnaissable à ses bracelets coniques et sa cape en

lui est défendu de labourer la terre, de faire des clôtures ou de découvrir son corps. Il n'a rien à faire pendant la paix, et, comme le roi d'échecs, il ne peut combattre pendant la guerre, mais moins apte encore que ce dernier, il ne doit ni frapper ni même parer de sa main le coup d'un ennemi. Tout son rôle se borne à commander et il serait couvert de honte qu'il revenait d'une expédition sans avoir fait tuer au moins un ennemi. Xono, roi des Gudru, alla jadis en expédition contre les nègres et, voyant son armée prendre la fuite avant d'en venir aux mains, il se retourna vivement en criant : « Gudru ! je donne mes enfants à Makka fils de Halelu, et qu'il prenne ma femme. » Puis s'enveloppant dans sa toge, ce héros du devoir, préférant la mort à l'humiliation, attendit les ennemis qui le tuèrent » (ABBADIE A. (d'), 1880, p.179).

²⁵⁶⁰ Par exemple, dans le Dambya, il releva les variétés de tef blanc, blanc et rouge, blanc à surface noire ou encore tout noir (Eth. Abb. 266, p.2, BnF).

²⁵⁶¹ Dans une description de l'école éthiopienne adressée à Dubourg en 1856, d'Abbadie précisait en effet que « si un jeune écolier est dissipé, on obtient l'aveu de ses parents pour entraver ses pieds avec des anneaux de fer : il ne marche alors qu'en sautant et il apprend forcément à se désennuyer. [...] En Ethiopie comme en Europe les écoliers sont espiègles et jouent souvent des tours à leurs camarades, jamais à leur maître » (G195). Plus tard, il utilisa cette coutume afin de démontrer le sérieux de l'enseignement éthiopien dans l'Abyssinie et le roi Théodore : « les élèves éthiopiens sont fort assidus en général. S'ils font l'école buissonnière, leurs parents les ramènent dans l'enceinte de l'église où l'on enseigne, et attachent leurs pieds ensemble au moyen d'une chaîne de fer. Parfois cette mesure disciplinaire est ordonnée par le professeur et l'on voit souvent des écoliers se défiant d'eux-mêmes et demandant des chaînes, qui d'ailleurs n'ont rien de déshonorant. Elles sont rarement portées par les élèves du haut enseignement » (ABBADIE A. (d'), 1868, p.18).

²⁵⁶² FIRTH R.W., 2008.

²⁵⁶³ BERHANOU ABEBE, 1998, p.63-85.

²⁵⁶⁴ BERHANOU ABEBE, 1998, p.63-85.

peau de bête également appelée *kemant* (Fig.382-Annexe 1). Puis, à sa gauche, se tient un jeune homme aux cheveux tonsurés, signe de jeunesse, qui n'a pas encore gagné le privilège statutaire de s'asseoir. Le prêtre, le militaire et le jeune homme incarnent les trois convives qui définissent la structure sociale par leurs classes d'âges et leurs fonctions respectives. Le *Negus* et ses invités sont accompagnés d'une garde rapprochée, de pages et de serveurs. Alors que les femmes sont responsables de la confection du repas, ce dont témoignent la serveuse de *tedj* (Annexe 1) à droite et la cuisinière soumise au test de l'empoisonnement à gauche, les hommes se chargent du service, particulièrement à l'attention du roi²⁵⁶⁵. Plusieurs indices permettent de localiser la scène en pays Amhara, c'est-à-dire dans le centre de l'Éthiopie chrétienne. Hormis la présence du prêtre, les toges à bordures ou broderies rouges sont caractéristiques de cette province de même que les colliers d'amulettes certifiant de la chrétienté de leurs porteurs²⁵⁶⁶. Quant aux objets et autres accessoires, s'ils relèvent de l'Amhara, ils se retrouvent également dans d'autres provinces. C'est aussi bien le cas des boucliers d'apparat en cuir de buffle (Fig.383)²⁵⁶⁷ que des galettes d'*injera*, des plats en paille, de la cuillère sculptée ou des bouteilles à boire en verre nommées *birilla* en langue vernaculaire. Ces dernières étaient destinées à recevoir le *tedj*, liqueur de miel initialement réservée aux élites et connaissant une intense démocratisation au XIXe siècle. Il n'est donc pas anodin que, dans la scène de la *Table*, apparaissent deux *birilla* emplies de *tedj* témoignant des usages modernes éthiopiens²⁵⁶⁸. Du point de vue social et matériel, cette scène est tellement complète qu'il n'est pas impossible qu'elle ait servi de base à l'élaboration des autres tableaux éthiopiens d'Abbadia, d'autant que le carnet de Duthoit lui consacre la seule description exhaustive relative à ce programme²⁵⁶⁹. Les femmes, leurs robes et leurs tresses semi-plaquées se retrouvent en effet dans la scène des *Arts usuels* (Fig.224) et, quoique plus anecdotiquement, dans le *Sanctuaire* (Fig.384). En ce qui concerne le prêtre de la *Table*, ce modèle est également présent dans le *Sanctuaire*, dans la scène d'école et, bien sûr la *Procession* (Fig.385). On découvre ainsi l'étendue du rôle de l'homme d'église au sein de la société éthiopienne, exerçant à la fois son pouvoir dans la *Table*, transmettant l'instruction dans le *Professeur*, célébrant les offices religieux dans la *Procession* et délivrant la justice dans le *Sanctuaire*. Quant aux guerriers, ils apparaissent dans le *Parlement oromo*, le *Danfala* et le *Sanctuaire*. C'est-à-dire que, tour à tour, ils participent au pouvoir législatif ou exécutif, mais connaissent, par ailleurs, des périodes de repos symbolisées par le dépôt des

²⁵⁶⁵ Carnet marron sans titre, f.64v-66, fonds Duthoit, MP ; Renseignements sur le château et l'observatoire d'Abbadia, 1.10, CCCIO).

²⁵⁶⁶ Carnet marron sans titre, f.64v-66, fonds Duthoit, MP ; ABBADIE A. (d'),

²⁵⁶⁷ Le même type de bouclier fait de cuir de buffle, d'hippopotame ou de rhinocéros tendu et orné de laiton ou de cuivre se trouve aussi bien dans le Tigray, en Amhara que dans les pays Oromo ou Afar (*Aethiopia, objets d'Ethiopie*, 1996, p.17).

²⁵⁶⁸ Dans son article traitant de la contribution de Rimbaud dans l'expansion des *birilla* à la fin du XIXe siècle, I. Campbell dresse une histoire de ce récipient de verre apparu au moins au XVe siècle (CAMPBELL I., « The birillé man of Harer : the contribution of Arthur Rimbaud to the evolution of a uniquely Ethiopian drinking-vessel » in *Annales d'Ethiopie*, n°26, CFEE-CNRS, 2011, p.179-205.

²⁵⁶⁹ Carnet marron sans titre, f.64v-66, fonds Duthoit, MP ; DELPECH V., 2011, p.129-165.

armes dans l'enceinte sacrée de l'église et, tout en restant sur leurs gardes, lors du repas chez le *Negus*. A l'instar des personnages, les objets de la *Table* se répandent dans les autres tableaux, comme les *birilla*, les boucliers et les lances, les vêtements ou encore l'épingle à cheveux sculptée du chef.

Outre le moment clé de la réception évoquant la structure sociale et le pouvoir civil, d'Abbadie prit le parti d'illustrer les *Métiers* ou *Arts usuels*, ce que facilite la mise en scène de la fabrication de l'*injera*. Cette galette de tef, céréale éthiopien, représente le plat traditionnel type du territoire, qu'il soit chrétien, juif falasha ou animiste. Cela permet également de présenter la richesse artisanale éthiopienne, avec un assortiment de poteries ou récipients de toutes tailles, depuis le plateau en paille jusqu'à la citerne en terre cuite²⁵⁷⁰. Les *Arts usuels* illustrent par ailleurs la diversité vestimentaire, voire capillaire féminine, en Pays Amhara. Les femmes de cette province portent le *jano*, robe drappée blanche ornée d'une bande rouge (Fig.386-Annexe 1), le *qamis*, robe blanche ornée de broderies à l'encolure (Fig.387-Annexe 1), ainsi que des toges plus modestes en textile brut. Sous couvert d'un titre consacré à l'artisanat et d'une légende mettant en valeur la fabrication de l'*injera*²⁵⁷¹, il s'agit de la seule scène figurant exclusivement la gente féminine. Elle y valorise l'adresse et le rôle social des femmes éthiopiennes, responsables du foyer, ce que révèle la confection même du plat traditionnel, et en charge des enfants considérés comme source de richesse, comme l'illustre le bambin accroché aux jupons de sa mère à droite de la composition²⁵⁷².

Par ailleurs, Duthoit et d'Abbadie mirent en scène avec le *Professeur* l'enseignement en tant que symbole de l'érudition et de la science éthiopiennes. Dans l'enceinte de l'église et à l'ombre d'une stèle d'Axoum évoquant la grandeur antique et mythique de l'Ethiopie, les élèves s'instruisent à la lecture de manuscrits religieux et linguistiques en guèze tels que ceux de la scène d'Abbadia ou de la collection de d'Abbadie et apprenaient à composer des hymnes en vue de devenir *dabtara*. Leur fréquent rôle de domestique du professeur est illustré en outre par le jeune homme debout actionnant le tue-mouche auprès de son enseignant²⁵⁷³. D'Abbadie mettait ainsi en relief l'érudition de la société éthiopienne, d'autant qu'elle valorisait le savoir avant la prospérité matérielle - puisque ces écoles étaient gratuites – et que l'apprentissage, exemplaire, consistait notamment à apprendre par cœur des passages de la Bible²⁵⁷⁴. D'autre part, deux scènes évoquant les traditions chrétiennes éthiopiennes se déroulent également dans l'Amhara. La *Procession* illustre les principales

²⁵⁷⁰ DUBOIS J., « L'artisanat traditionnel sur les hauts plateaux » in *Aethiopia*, 1996, p.343-354.

²⁵⁷¹ Carnet marron sans titre, f.5v-6-67, MP.

²⁵⁷² GIRMA FISSEHA, « La vie quotidienne sur le haut plateau éthiopien » in RAUNIG W. (dir.), *L'art en Ethiopie*, Hazan, Paris, 2005, p.283-294. L'enfant incarne en effet celui qui subviendra aux besoins de sa famille, ce qui en fait à la fois un soutien et une assurance pendant la vieillesse mais aussi une protection en tant de guerre.

²⁵⁷³ Dans la description de l'école éthiopienne adressée à Dubourg, d'Abbadie spécifiait en effet que « *plusieurs écoliers servent leurs maîtres* » tandis que « *d'autres demandent l'aumône pour vivre* » (G185-199).

²⁵⁷⁴ ABBADIE A. (d'), 1868, p.18-19.

célébrations rituelles éthiopiennes que sont *Timkat* – l'Épiphanie –, *Masqal* – la Croix – ou *Hosanna* – les Rameaux (Annexe 1). L'organisation de la procession d'Abbadia est absolument conforme à la tradition de l'Eglise Tewaedos d'Ethiopie (Fig.388)²⁵⁷⁵. Deux patriarches coiffés de hautes et luxuriantes couronnes portent une croix processionnelle, se référant au riche art crucifère éthiopien, ainsi qu'une ombrelle rouge²⁵⁷⁶. Au centre, un prêtre vêtu d'un riche habit rouge et chaussé de babouches en cuir rouge²⁵⁷⁷ brandit au-dessus de sa tête l'objet le plus symboliquement précieux du culte orthodoxe éthiopien, le *tabot*. Evocation des Tables de loi et dès lors du mythe salomonien fondateur de la nation éthiopienne²⁵⁷⁸, cette plaque d'autel sacrée en pierre ou en bois est enveloppée de tissus chamarrés, car elle doit être gardée au secret, et exceptionnellement extraite du sanctuaire lors des grandes célébrations²⁵⁷⁹. Autour de ce prêtre, les diacres et *dabtara* chantent et dansent en jouant du sistre et du tambour et en levant vers les cieux leurs mains et leurs *maqwamiya* (Annexe 1) – bâtons de prière –, dans un geste d'adoration divine. La seconde scène évoquant la chrétienté représente le *Sanctuaire* ou *l'Asile*. Il s'agit d'une tradition que d'Abbadie estimait proche du droit d'asile médiéval pratiqué dans les cathédrales gothiques, et ce, à juste titre puisque cet usage européen comme éthiopien découle d'un précepte vétér testamentaire²⁵⁸⁰. Cette coutume instaure l'enceinte de l'église comme le sanctuaire où l'usage des armes est proscrit et où l'accusé d'un crime peut se réfugier et attendre la sentence religieuse après avoir fait sonner le phonolithe faisant office de cloche²⁵⁸¹. Dans la scène d'Abbadia, cela explique le bouclier déposé à terre, l'attitude oisive et même parfois la position allongée de certains guerriers, le mur d'enceinte de l'arrière-plan matérialisant le

²⁵⁷⁵ De nos jours, les processions sont en effet observées de la même manière : « *Lors des grandes fêtes, le costume des danseurs et des musiciens est entièrement blanc, avec sur la toge, une large bande d'un rouge éclatant. [...] A diverses occasions, cette procession bigarrée interrompt sa marche ; une partie des prêtres, moines et dabtara, vêtus uniformément, se détachent du cortège et s'alignent face à face. Des tambours se mettent à battre, les personnages, en rang, entament un lent balancement de leur corps de gauche à droite, leurs bras s'élèvent et s'abaissent au même rythme, faisant cliqueter le sistre qu'ils tiennent d'une main, tandis que l'autre élève, en un geste élégant et calculé, un long bâton honorifique* » (LEPAGE C., « Eléments juifs et chrétiens de la basse antiquité dans la liturgie chrétienne d'Ethiopie » in *L'arche éthiopienne*, 2001, p.28-35).

²⁵⁷⁶ CHOJNACKI S., « Peinture pariétale, icônes, manuscrits, croix et autres objets liturgiques » in RAUNIG W. (dir.), 2005, p.171-249.

²⁵⁷⁷ Carnet marron sans titre, f.63v-64, fonds E. Duthoit, MP.

²⁵⁷⁸ Signifiant tabernacle, le terme *tabot* désigne en réalité la pierre d'autel et « le meuble où le pain est conservé » qui représentent l'arche d'alliance. Le langage courant l'assimile cependant à la plaque consacrée de l'autel ainsi qu'au coffre de bois qui l'abrite et qui symbolise l'arche. Les cérémonies ne peuvent avoir lieu dans une église si elle est dépourvue de tabot. En albâtre et plus généralement en bois, elles portent les épigraphes de leurs saints tutélaires, de leur église et parfois de leur commanditaire (CHOJNACKI S., 2005, p.245-246).

²⁵⁷⁹ Duthoit annota, outre les chausses en cuir rouge foncé : « *le curé sur la tête une table d'autel – sorte de paquet d'étoffes brillantes – la maintient avec les deux mains. Les prêtres dansant portent le sistre, le tambour ou le baton d'appui. Le T haut [hauteur] de l'épaule. Le T 90 c[entimètres]. Le curé porte une ombrelle avec les couleurs rouge orné – dessus le prêtre – deux prêtres portant la couronne* » (carnet marron sans titre, f.63v-64, fond E. Duthoit, MP).

²⁵⁸⁰ La constitution de « villes de refuge » est en effet ordonnée à Moïse, honorant ainsi son surnom de Législateur : « *Quand vous aurez passé le Jourdain pour gagner la terre de Canaan, vous trouverez des villes dont vous ferez des villes de refuge, où puisse s'enfuir le meurtrier qui a frappé quelqu'un par inadvertance. Ces villes vous serviront contre le vengeur du sang, et le meurtrier ne devra pas mourir avant d'avoir comparu en jugement devant la communauté. [...]* » (Nombres, XXXV, 9-34). Hormis sa mention dans ses publications, les d'Abbadie utilisèrent également cette comparaison dans l'explication des inscriptions éthiopiennes. Virginie écrivit en effet : « *Prendre sanctuaire rappelle le droit d'asile au Moyen Age dans les églises* » (Renseignements sur le château et l'observatoire d'Abbadia, f.1, 1.12, CCCIO).

²⁵⁸¹ MERAWI TEBEGE, « Asylum » in *Encyclopaedia Aethiopica*, vol.1, 2003, p.388-389.

sanctuaire et la présence d'une pierre suspendue au centre de la composition (fig.384). L'illustration mettant en scène les guerriers au repos et une femme et son enfant traduit bien le contraste entre la quiétude souveraine de l'église et la précipitation du prisonnier évadé, révélée par son attitude de course et la chaîne brisée de sa cheville.

Mis à part ces cinq scènes emblématiques de l'Éthiopie chrétienne, d'Abbadie tenait également à mettre en valeur le peuple Oromo, non chrétien, à travers deux évocations des traits saillants de cette société que sont l'exercice du pouvoir législatif et l'art militaire. Le *Parlement oromo* représente l'assemblée votant les lois sous l'autorité du président ou *Abba Bokku*, à l'ombre d'un arbre à palabre. Au centre de la scène, ce dernier vient de procéder au rituel du sacrifice d'un agneau dont il s'applique le sang sur les sourcils et le péritoine autour du cou, rite préalable à l'entérinage d'une loi²⁵⁸². Ponctuant son discours éloquent à l'aide d'un fouet d'apparat, il est entouré de sept personnages correspondant vraisemblablement aux sept classes sociales oromo observées par d'Abbadie et constituant l'assemblée dite *gada*²⁵⁸³. Parmi eux, outre l'allusion aux classes d'âge, l'orateur de l'opposition, enveloppé dans sa toge jusqu'au menton, au premier plan à droite, s'impatiente avant de se lancer dans la joute oratoire²⁵⁸⁴. Quant à la seconde scène Oromo, elle est incarnée par le *Danfala* ou *Discours guerrier*, occasion d'évoquer le chant qui valait à cette ethnie d'être nommée Galla par les autres peuples éthiopiens et, par là-même, d'illustrer une vérité scientifique²⁵⁸⁵. Le général des armées, également désigné par le terme idiomatique *Moti*, domine la scène dissimulant son corps conformément à l'usage et se trouvant à l'abri d'une tente sur son trône recouvert d'un tapis persan²⁵⁸⁶. Le *moti* est entouré de ses pages portant tue-mouche et *birilla*, ainsi que de sa garde. Les boucliers, quoique souvent similaires malgré la diversité des ethnies, correspondent aux spécimens oromo en cuir de buffle ou de rhinocéros quasiment dépourvus de décoration métallique. La discrétion de leur ornementation oppose en outre les boucliers de parade à ceux, plus opérationnels, de guerre tels qu'ils apparaissent dans la scène d'Abbadia²⁵⁸⁷. Le personnage principal du *Danfala* demeure le cavalier prononçant, à l'attention du général d'armée, le discours guerrier glorifiant un ancêtre héroïque, « sorte de parrain de vaillance », avant son départ au combat²⁵⁸⁸. Conformément aux directives de d'Abbadie, le cheval, cabré et les yeux injectés du sang par la fureur, est richement équipé²⁵⁸⁹, avec son harnachement et sa garniture de selle en cuir et en métal, ornée de

²⁵⁸² ABBADIE A. (d'), 1880, p.178-179 ; carnet marron sans titre, f.10v-79v-80, fonds E. Duthoit, MP.

²⁵⁸³ Eth. Abb. 267, p.10, BnF ; ABBADIE A. (d'), 1880, p.178-179.

²⁵⁸⁴ ABBADIE A. (d'), 1880, p.178-179 ; carnet marron sans titre, f.10v-79v-80, fonds E. Duthoit, MP.

²⁵⁸⁵ C'est en effet d'Abbadie qui reconnut leur patronyme réel d'Oromo, expliquant que le nom de Galla provenait du « chant homérique » qu'ils entonnaient avant le combat (O263 ; ABBADIE A. (de), 1880 ; Infra, I.A.4.).

²⁵⁸⁶ ABBADIE A. (d'), 1880, p.178-179 ; carnet marron sans titre, f.10v-79v-80, fonds E. Duthoit, MP.

²⁵⁸⁷ HIRCH B., PERRET M. (dir.), *Éthiopie. Années 1930*, musée des Arts africains et océaniques, L'Harmattan, Paris 1989, p.168 ; Quai Branly, *Catalogue des collections* [En ligne], n°74.1962.0.1684 ou 73.1999.30.3, réf. du 17 juill. 2012. URL : <http://www.quaibranly.fr/cc/pod/recherche.aspx?c=1>

²⁵⁸⁸ ABBADIE A. (d'), 1880, p.168.

²⁵⁸⁹ carnet marron sans titre, f.10v-79v-80, fonds E. Duthoit, MP.

motifs géométriques tels que les Oromo et plus globalement les Ethiopiens en dotaient leurs montures (Fig.389-390). Ces éléments correspondent à ce point à la réalité qu'il semble impossible que Duthoit n'en ait pas eu des modèles sous les yeux avant de se consacrer à cette création.

L'ultime scène n'est pas dédiée à la société éthiopienne mais, au premier abord, à son environnement naturel. Elle représente en effet un moment de chasse où deux oryx sont en train de distancer un léopard apparemment médusé (Fig.391). Il se pourrait que d'Abbadie, en plus de l'évocation de la faune, ait voulu mettre en scène ici l'une des nombreuses fables qui participent de la culture orale éthiopienne²⁵⁹⁰. Comme le démontre la scène de chasse, ces histoires éthiopiennes tournant les attitudes humaines en dérision sous forme animale aboutissent souvent à la conclusion que la loi du plus fort n'est pas toujours la meilleure. En l'occurrence, le léopard ou *nabuir* incarnant la puissance féline y est régulièrement victime des plus inoffensifs singes ou *tota*²⁵⁹¹. Le thème de la fable est de plus très fréquent dans l'iconographie orientale, notamment les miniatures persanes, que d'Abbadie n'ignorait pas. Au-delà de la faune endémique, la scène de chasse pourrait ainsi renvoyer davantage à la tradition orale éthiopienne.

A ces huit illustrations de la géographie humaine éthiopienne, d'Abbadie adjoignit un second registre emblématique de la culture savante de ce pays. Les scènes sont en effet soulignées par des inscriptions guèzes en calligraphie noire constituant leurs légendes (Fig.392). En plus des notes de Duthoit, ces dernières éclairent le signifiant des tableaux de manière aussi synthétique que précise²⁵⁹². Celle du *Sanctuaire* met en valeur l'inviolabilité de l'enceinte sacrée de l'église en vertu du droit d'asile tandis que celle des *Arts usuels* met en évidence les étapes de la fabrication de *l'injera*. Plus laconiques, la légende de la *Table* se contente d'annoncer le repas en Ethiopie ; le commentaire du *Danfala* présente un roi sur son trône ; et celui de la *Procession* évoque les chants des prêtres²⁵⁹³. Si ce n'est d'offrir un titre à ces tableaux, ces légendes possèdent l'intérêt fondamental d'évoquer un aspect essentiel de la culture éthiopienne. Depuis le premier millénaire avant notre ère, cette nation perpétue l'écriture guèze, langue à la fois liturgique et savante. C'est cet idiome qui est utilisé dans les

²⁵⁹⁰ Pratiquées indifféremment selon les ethnies, les fables éthiopiennes portent moins l'influence du type africain que des mondes asiatiques et européens si bien qu'elles réitèrent des récits indiens, persans, arabes et grecs. Mettant souvent en scène des animaux mais aussi les hommes, elles constituent une forme d'expression fondamentale du patrimoine éthiopien (MORENO M.M., DABTARA KENFE, *Cent fables amhariques*, Impr. Nat., Paris, 1947).

²⁵⁹¹ Pour exemple, voici quelques titres éloquentes de récit concernant des animaux : L'hyène avide, La guenon et sa fille, Les ânes en visite de condoléances chez les hyènes, Le léopard pris par la queue, Le lièvre qui voulait imiter le lion (MORENO M.M., 1947 ; JUMILHAC C. (de), *Ethiopie moderne*, Berger-Levrault, Paris, 1933, p.166 ; DELPECH V., 2008, p.83).

²⁵⁹² Ces textes ont fait l'objet de deux traductions en 1999 et 2004 par deux Ethiopiens restés anonymes, l'un linguiste, l'autre diplomate de l'ONU (classeur fiches d'œuvre, doc. Abbadia).

²⁵⁹³ Traductions de 1999 et 2004, classeur fiches d'œuvres, doc. Abbadia.

manuscrits anciens, notamment depuis le Moyen Âge²⁵⁹⁴. Par le biais de cet ultime « tableau », d'Abbadie illustre donc une spécificité supplémentaire de la nation éthiopienne, tout aussi emblématique que sa religion ou son organisation sociale²⁵⁹⁵. Pour autant, il n'en oublie pas la langue vernaculaire éthiopienne, l'amharique, que les savants locaux dépréciaient à l'époque pour sa dimension vulgaire. Comme il le fit dans ses travaux, il s'attacha, dans son château, à la valorisation de cet idiome qui relevait de l'identité et de l'unité de l'Éthiopie à travers sa mosaïque culturelle. Ornant les poutres du plafond de la salle à manger (Fig.393), les inscriptions amhariques sont extraites des journaux de voyage de d'Abbadie. Il s'agit de complaintes chantées par les *Hamina*, lépreux souvent aveugles pleurant et faisant la mendicité de porte en porte, que d'Abbadie avait compilées dans le Godjam entre 1845 et 1848²⁵⁹⁶. En conséquence de tout cela, le savant présentait principalement l'Éthiopie à travers deux ethnies, les Amhara et les Oromo. Il définissait les uns par leur chrétienté, leur culture savante, leur adresse artisanale, leurs coutumes juridiques au fondement biblique et leur stratification sociale valorisant le seigneur, le clergé et le pouvoir militaire. Il caractérisait les autres par leur système parlementaire au moins aussi démocratique que celui de certaines démocraties européennes modernes, et par les valeurs ancestrales et chevaleresques du combat militaire.

Les scènes éthiopiennes revêtent d'autant plus une dimension scientifique qu'elles figurent des personnages anonymes incarnant le concept de leur fonction dans la société. En ce sens, la représentation la plus évocatrice est la scène de la *Table* qui, en rassemblant un éventail des différents statuts sociaux éthiopiens, évoque le système de stratification révélateur de la structure de la société²⁵⁹⁷ : l'autorité incarnée par le roi, la religion par le prêtre enturbanné, la gente militaire par le soldat et ses bracelets coniques. Mais elle introduit aussi le statut de la femme vouée à servir l'homme et son foyer, celui du jeune homme ayant à faire ses preuves ou encore la garde rapprochée²⁵⁹⁸. D'ailleurs, dans ses carnets, Duthoit – et donc d'Abbadie à travers lui – ne désignait pas l'hôte par le terme « *negus* » mais par la

²⁵⁹⁴ WENINGER S., « Ge'ez » in *Encyclopaedia Aethiopica*, vol.2, 2005, p.732.

²⁵⁹⁵ DELPECH V., 2011, p.129-165.

²⁵⁹⁶ La traduction du journal de voyage de d'Abbadie par Berhanou Abebe en 1970 a permis de faire le lien avec les inscriptions éthiopiennes de la salle à manger d'Abbadie et du Cahier de Frais de Construction et Devises où d'Abbadie avait noté en caractères éthiopiens les vers amhariques de la demeure (BERHANOU ABEBE, « Hamina. Distiques amhariques d'après une transcription d'Antoine d'Abbadie » in *Annales d'Ethiopie*, n°8, 1970, p.89-101 ; Traductions des devises éthiopiennes, 1999 et 2004, doc. Abbadie ; DELPECH V., 2011, p.129-165). Les vers de la salle à manger correspondent notamment aux chants n°4, 14, 26 et 30 dans *Ethiopien Abbadie* 266, p.23-24, BnF : « On ne dit pas au pauvre qu'il y a du pain (on lui dit qu'il n'y en a pas)/ Et il s'en va traverser quarante-quatre rivières », « Ma patrie est là-haut par delà les nuages/ Comme une vache pressée par l'aiguillon, (je dis) donnez-moi du pain », « Plutôt que du pain entassé chez d'autres/ J'aime mieux celui de ma mère qui a passé la nuit sur l'assiette », « S'il ne voit pas deux ou trois bœufs chez vous/ Un voisin ne vous dit pas bonjour ». En ce qui concerne les autres inscriptions de la pièce, les similitudes de la versification et du contenu (par exemple « l'éloquence du pauvre, ce sont ses larmes ») supposent une origine similaire (DELPECH V., 2011, p.129-165).

²⁵⁹⁷ L'ethnologue considère en effet que « le statut est la position sociale d'un individu avec les droits et devoirs afférents. Le mot implique stratification. La position relative est l'un des principaux facteurs déterminant le comportement réciproque des individus, et la recherche du statut social est, semble-t-il, un objectif humain primordial » (FIRTH R.W., 2008).

²⁵⁹⁸ DELPECH V., 2011, p.129-165.

périphrase plus normalisée de « maître de maison »²⁵⁹⁹. Ainsi d'Abbadie définit une typologie humaine et sociale composée de stéréotypes dépourvus d'identité individualisée. Cela implique une forme de codification des attitudes, par exemple lorsque le professeur incarnant la religiosité autant que le savoir lève son index dans un geste docte ou bien lorsque la femme se soumet docilement à son devoir de service. Ne représentant pas des personnages particuliers, les scènes éthiopiennes proposent ainsi une définition de généralités scientifiques. C'est pourquoi les protagonistes sont figurés dans les postures les caractérisant le mieux, malgré parfois un caractère disgracieux ou familier. C'est le cas de la femme à quatre pattes triant le grain dans les *Arts usuels*, du membre de l'opposition emmitouflé dans sa toge dans le *Parlement oromo*, du fuyard se précipitant dans l'enceinte sacrée dans le *Sanctuaire* ou bien des prêtres figés dans leurs danses lors de la *Procession*. Il importe par-dessus tout que les scènes traduisent les observations ethnologiques de d'Abbadie. Les attitudes ne sont pas vouées à embellir la réalité mais à l'expliciter. De cette notion de réalisme et d'anonymat, se dégage une temporalité scientifique qui oriente les représentations vers des moments sociaux suspendus dans le temps comme une définition de dictionnaire. Même le *Parlement oromo*, inspiré d'un souvenir de d'Abbadie, évince l'idée d'un moment précis et personnel pour s'inscrire dans une logique intemporelle. Ce positionnement interprétatif correspond à ce que Anne Lafont définit comme « l'image-étape » qui caractérise une « suspension du temps du signifié »²⁶⁰⁰. On observe une démarche similaire dans la pratique scientifique plus traditionnelle de la composition d'herbiers. A Abbadia, il ne s'agit pas de dévoiler une expérience en cours, mais bien de divulguer les résultats d'une longue étude et d'illustrer un discours scientifique. De ce point de vue, toute la complexité des scènes éthiopiennes réside dans la présentation d'actions différentes et simultanées impliquant potentiellement une temporalité différente au sein d'une image qui institue un temps unique. Aussi le décorateur prit-il le parti de présenter la fabrication de *l'injera* par la mise en scène d'autant de protagonistes féminins que d'étapes culinaires. Le choix des actions représentées, nécessairement fixées dans le temps, renvoie à la nécessité des stéréotypes définissant les fonctions sociales.

Explorant l'anatomie d'une société, la composition des scènes éthiopiennes n'est pas sans rappeler l'approche anatomiste des peintres et sculpteurs de la fin du XVIIIe et du XIXe siècle, comme Houdon, qui s'attachaient au détail de la manière la plus naturaliste possible. L'étude scientifique constituait ainsi le vecteur de l'expression de la beauté réelle de la nature²⁶⁰¹. Cela implique nécessairement une conception nouvelle et moderne du Beau, en rupture avec l'esthétique idéal prônée notamment par les porte-étendards de l'académisme tels que Quatremère de Quincy. Mais contrairement aux sculpteurs anatomistes, il ne

²⁵⁹⁹ Carnet marron sans titre, f.64v-66, fonds E. Duthoit, MP.

²⁶⁰⁰ LAFONT A., « L'histoire de l'art à l'épreuve de l'image scientifique » in LAFONT A. (dir.), 2010, p.7-17.

²⁶⁰¹ JOHNSON D., 2010, p.33-42.

s'agissait pas à Abbadia d'offrir une expression vraie de la physionomie et la physiognomonie humaines mais de révéler le rapport de l'homme à la société, ce qui supposait surtout une justesse de l'évocation. Au-delà du style, académique ou progressiste, de l'interprétation, historique ou réaliste, cette volonté d'une représentation fidèle à la réalité s'inscrit dans l'état d'esprit d'une époque mue par le positivisme et le scientisme. C'est pourquoi les scènes éthiopiennes d'Abbadia se rapprochent moins des décors du XIXe siècle que des illustrations des cartes géographiques²⁶⁰² ou des récits ethnographiques publiés par les voyageurs européens, notamment durant les XVIe et XVIIe siècles, comme les portraits ethniques d'Albert Eckhout publiés en 1648 dans *l'Historia Naturalis Brasiliae* de Georg Marcgraf (Fig.394) ou bien ceux de Baptista van Doetecum illustrant l'ouvrage *Icones, habitus, gestusque Indorum at Lusitanorum* de Jan Huygen van Linschoten en 1604²⁶⁰³. Ces deux peintres hollandais avaient en effet été rattachés à des missions scientifiques respectivement vers l'Asie et le Brésil hollandais où ils rassemblèrent une imposante masse graphique contribuant à l'explication du monde tant du point de vue des sciences naturelles que de l'étude de l'homme. Les scènes éthiopiennes renvoient par ailleurs aux illustrations de relations de voyage contemporaines. Toutes possèdent leurs analogues dans les mémoires éthiopiennes de Massaja destinées à témoigner d'une expérience et à offrir un décryptage ethnographique. Avec ses femmes s'adonnant au labeur et ses divers récipients, la présentation du travail du grain (Fig.395)²⁶⁰⁴ n'est pas sans rappeler les postures humaines et la diversité artisanale des *Arts usuels* d'Abbadia. La figure « Al pranzo di Abba Saha » évoque plus précisément la scène de la *Table*²⁶⁰⁵. Massaja choisit également de présenter un phonolithe, cette curieuse cloche locale, analogue à celui de la scène du *Sanctuaire*²⁶⁰⁶. Son cavalier Oromo²⁶⁰⁷, même s'il ne prononce pas un discours guerrier, possède la même physionomie que celui du *Danfala*. Le missionnaire italien commandita en outre une gravure représentant l'assemblée parlementaire oromo (fig.395)²⁶⁰⁸ qui, de par son paysage, la multiplication des personnages, la position centrale et le fouet du président, rappelle directement le *Parlement oromo* d'Abbadia. De plus, l'illustration intitulée « Danza religiosa di debteri » (Fig.395)²⁶⁰⁹ offre d'éloquents similitudes avec la scène de la *Procession*. Par conséquent, les scènes éthiopiennes d'Abbadia sont par nature caractéristiques des représentations empiriques pratiquées dans les ouvrages à vocation pédagogique, ce qui, en plus des analogies avec les matériaux ethnologiques de d'Abbadie, renforce encore leur dimension de compte-rendu scientifique et leur vocation didactique. Quoique rare, l'utilisation

²⁶⁰² LAFONT A., « Etrange étrangeté : la science au cœur de la représentation de l'Africain » in LAFONT A. (dir.), 2010, p.141-156.

²⁶⁰³ VAN DEN BOOGAART E., « L'autorité morale des merveilles tropicales : Linschoten et Eckhout » in LAFONT A., 2010, p.97-113.

²⁶⁰⁴ MASSAJA G., 1923, vol.4, p.119.

²⁶⁰⁵ « Au repas de Abba Saha » (MASSAJA G., 35 ans, t2, p.155).

²⁶⁰⁶ MASSAJA G., 1923, vol.3, p.33.

²⁶⁰⁷ MASSAJA G., 1925, vol.6, p.111.

²⁶⁰⁸ MASSAJA G., 1923, vol.3, p.135.

²⁶⁰⁹ « Danse religieuse des dabtara » (MASSAJA G., 1922, vol.2, p.125).

de l'imagerie savante dans la composition décorative n'est pas le seul fait d'Abbadia. Au XVIII^e siècle, les portraits ethnographiques du voyage d'Eckhout décorèrent les appartements de son mécène, Johan Maurits von Nassau-Siegen, gouverneur du Brésil hollandais, et servirent aux dessins de tapisserie présentés par ce dernier à Louis XIV qui en commandita, malgré quelques modifications, une précieuse série à la manufacture des Gobelins²⁶¹⁰.

Par leurs qualités décoratives, les scènes éthiopiennes d'Abbadia pourraient rappeler la vogue des papiers peints panoramiques diffusés par Dufour et Leroy qui mettaient en scène des sujets historiques parfois exotiques, comme les séries consacrées aux Incas de la malouinière de la Ville Bague ou du musée de la Rochelle²⁶¹¹. Pour autant, leur aspect lénifiant rompt avec le réalisme scientifique d'Abbadia. Par ailleurs, les scènes éthiopiennes s'inscrivent dans le courant du réalisme ethnographique véhiculé par les peintres-voyageurs orientalistes surtout à partir du milieu du XIX^e siècle. Quoique leurs œuvres relevaient souvent d'une inspiration romantique, ces artistes multipliaient les études en vue d'offrir une image fidèle des territoires visités. Les carnets de voyages de Delacroix, Chassériau ou Fromentin étaient proches de ceux des explorateurs scientifiques. Reposant sur une observation directe, leurs représentations de la population, des objets, de l'architecture ou des paysages associaient les champs des arts et des savoirs sur fond de crédibilité ethnographique²⁶¹². De retour en Europe, ces artistes exposaient dans leurs ateliers des souvenirs de toutes sortes, objets du quotidien, tapis, guéridons polygonaux, armes et autres céramiques orientales, comme le donnaient à voir les collections de Gérôme, de Guillaumet ou de Fortuny. Certains même poussaient leur quête de réalisme en se documentant dans les manuscrits anciens, ce qui était le cas de Fortuny s'assurant ainsi de la crédibilité historique de sa représentation de l'Alhambra²⁶¹³. En somme, ce jeu de *mimésis* esthétique de l'œuvre vis-à-vis de ses modèles coïncide pleinement avec l'approche de d'Abbadie et de Duthoit en ce qui concerne la représentation des objets, vêtements et parfois des décors architecturaux ou naturels. Une même précision quasi archéologique s'observe dans les tableaux de ces artistes souvent ambassadeurs de missions scientifiques. Par ailleurs, les décors d'Abbadia partagent avec les peintures orientalistes un même goût pour la scène de genre, qui se prêtait particulièrement bien aux anecdotes pittoresques et dépaysantes du monde de

²⁶¹⁰ VAN DEN BOOGAART E., 2010, p.97-113. Cette série de huit tableaux mettait en scène la faune et la flore aussi bien que la population observée. A la demande du Roi Soleil, les artistes des Gobelins apportèrent cependant quelques modifications aux dessins originels d'Eckhout. Sur la série de huit, quatre exemplaires sont conservés au Mobilier national. Elles représentent un dessin naturaliste de faune, des pêcheurs et un chasseur indien (Ministère de la Culture, *Base Joconde*, 2009, n° d'inventaire GMTT 193/1 à 3 et GMTT 188, réf. du 19 juill. 2012). Deux autres tentures, intitulées *L'éléphant ou le cheval Isabelle* et *Le combat d'animaux*, sont conservées au département des Objets d'Art du Louvre : Musée du Louvre, *Base Atlas*, n°8138, réf. du 19 juill. 2012 ; Ministère de la culture, *Musées Nationaux Récupération*, 2001, n° d'inventaire OAR20, réf. du 19 juill. 2012.

²⁶¹¹ JACQUE B., PASTIAUX-THIRIAT G., *Joseph Dufour, manufacturier du papier peint*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2011.

²⁶¹² PELTRE C., 2006. Chapitre 1. L'œil du peintre, p.11-28.

²⁶¹³ PELTRE C., 2006, p.11-28.

l'altérité²⁶¹⁴. Aussi retrouve-t-on dans les scènes éthiopiennes des thématiques communes à ces peintures. Par exemple, John Frederick Lewis, qui montrait dans son *Déjeuner au Caire* de 1875 les reliefs d'un repas²⁶¹⁵, n'est pas sans rappeler la *Table* éthiopienne d'Abbadia. En 1863, les *Derniers reflets en Egypte* de William Holman Hunt représentaient une femme travaillant dans les champs. La précision méticuleuse avec laquelle il restitua les objets du quotidien est caractéristique de l'esthétique préraphaélite du peintre²⁶¹⁶. Suggérant la fonction sociale traditionnelle de la femme égyptienne, à l'instar des œuvres de Landelle ou Clément, ce tableau fait écho à la scène des *Arts usuels* d'Abbadia. Cette dernière, cependant, est bien éloignée de l'image sublimée et sensuelle de la femme orientale représentée dans les œuvres de Chassériau ou d'Ingres²⁶¹⁷. En outre, parmi ces scènes de genre orientalistes, Decamps s'intéressa à la vie urbaine avec ses représentations d'enfant, notamment à la *Sortie de l'école turque*²⁶¹⁸, qui évoquent dans une moindre mesure la scène d'instruction d'Abbadia valorisant moins le lien social que la culture savante. Thème privilégié de l'orientalisme, le bestiaire exotique faisait également l'objet de multiples œuvres magnifiant la sauvagerie animale. Les plus proches de la scène de chasse d'Abbadia demeurent *le Tigre aux aguets* et *le Lion aux aguets* de Gérôme²⁶¹⁹. De même, le thème du cheval faisant corps avec son cavalier inspira des scènes de *Fantasia* à Delacroix ou Chassériau. La posture du cavalier et de sa monture en action évoque à la fois la relation intime des orientaux avec le cheval et les valeurs chevaleresques encore de rigueur en Orient comme dans le *Danfala* d'Abbadia²⁶²⁰.

Au demeurant, les scènes éthiopiennes se distinguent des œuvres orientalistes pour lesquelles la réalité fut souvent détournée afin de satisfaire les fantasmes du public occidental²⁶²¹. On notera ainsi que le thème de la misère n'apparaît que rarement dans le réalisme ethnographique orientaliste, pas plus d'ailleurs qu'on ne le retrouve dans le polyptique d'Abbadia qui s'évertue à sélectionner des épisodes mettant à son avantage la nation éthiopienne.

²⁶¹⁴ « Scènes de genre » in PELTRE C., 2008, p.138-141.

²⁶¹⁵ PELTRE C., 2004. Le réalisme ethnographique, p.107-118.

²⁶¹⁶ PELTRE C., 2004, p.107-118.

²⁶¹⁷ « Femme » in PELTRE C., 2008, p.120-123.

²⁶¹⁸ PELTRE C., 2004, p.84-92.

²⁶¹⁹ PELTRE C., 2004, p.100-106 ; MATTHYS AENGENHEYRDT R., 2006, p.143. Ces tableaux se distinguent toutefois d'Abbadia en raison de la présence humaine, aussi éloignée soit-elle. Ils suggèrent le danger permanent que représente l'homme, notamment occidental, envers les territoires qu'il « colonise ».

²⁶²⁰ PELTRE C., 2004, p.100-106.

²⁶²¹ Nombre de confusions ou contradictions apparaissent dans l'œuvre de Gérôme. Par exemple, la mosquée de la *Prière publique dans une mosquée* était désaffectée depuis longtemps lors de l'exécution de l'œuvre. Il est également connu que nombre de commanditaires le prièrent d'enjoliver ses tableaux. *Le charmeur de serpent* fut dénoncé tant par E. Saïd que J. Chambon qui qualifia radicalement l'approche de Gérôme de « naturalisme pseudo-scientifique froid et distant » (DES CARS L., FONT-REAULX D. (de), PAPET E. (dir.), *Gérôme 1824-1904. L'histoire en spectacle*, catalogue d'exposition, musée d'Orsay/Skira-Flammarion, Paris, 2010).

Alors que l'évocation de terres exogènes suscite généralement une part de mystère et d'étrangeté, on remarquera que la fonction première des peintures éthiopiennes d'Abbadia est avant tout didactique. Dénudés d'artifices, les scènes de la vie quotidienne sont représentées, à l'instar des illustrations ethnographiques de Linschoten, Eckhout ou Massaja, dans le but « d'instruire plutôt que d'éblouir »²⁶²². En ce sens, le dessin constitue depuis au moins le Moyen Âge un médium privilégié de transmission de la connaissance²⁶²³. Malgré des savoirs encore empreints de croyances fabuleuses, les *Mirabilia* et autres *Histoires naturelles* visaient déjà à transmettre des savoirs et des vérités objectives sur les territoires lointains. En dépit d'une recherche d'objectivité, le choix des scènes d'Abbadia est pourtant révélateur de la culture de leur destinataire. La valorisation de la richesse vestimentaire et la faible présence de nudité, qui caractérise pourtant une part importante de la population éthiopienne, est à percevoir dans l'imaginaire occidental de l'époque comme un signe d'organisation sociale avancée, à l'instar des illustrations de Linschoten où l'habit témoignait du degré de civilisation²⁶²⁴. Comme le peintre hollandais le fit pour les peuples asiatiques²⁶²⁵, les peintures d'Abbadia montrent ainsi une société caractérisée par sa sédentarisation, ce dont témoignent les paysages architecturaux du *Sanctuaire* et de *l'Ecole* ou le travail agricole des *Arts usuels*. De surcroît, l'évocation de la mythique Axoum, les inscriptions guèzes et la scène *d'Ecole* établissent l'Ethiopie comme une véritable civilisation millénaire, à l'instar des Incas et des Aztèques auxquels se référait le projet d'exploration de d'Abbadie. Par ailleurs, ce dernier ne sélectionna pas ses sujets au hasard, cherchant à établir un parallèle entre les cultures orientale et occidentale. En plus d'attester d'une organisation sociale policée exempte de barbarie, le *Parlement oromo*, que le savant comparait aux assemblées démocratiques de Rome ou de Venise²⁶²⁶, renvoie au système parlementaire caractéristique de la France postrévolutionnaire ou de l'Angleterre. Le *Sanctuaire* constitue une évocation du droit d'asile

²⁶²² VAN DEN BOOGAART E., 2010, p.97-113.

²⁶²³ PINAULT SORESENSEN M., « Le dessin instrument du savoir et de sa transmission (XVIe-XVIIIe siècle) » in LAFONT A. (dir.), 2010, p.203-217.

²⁶²⁴ VAN DEN BOOGAART E., 2010, p.97-113.

²⁶²⁵ VAN DEN BOOGAART E., 2010, p.97-113.

²⁶²⁶ ABBADIE A. (d'), 1880, p.174-188. Il affirmait en effet que « leur gouvernement est une oligarchie ressemblant de loin à celle de l'ancienne Venise ». Il compara en outre le principe de la loi coutumière, orale par principe, entre peuples oromo, basque et anglais : « Les penseurs qui envisagent de haut les institutions humaines préfèrent aux codes écrits ces coutumes immémoriales qui trouvent leur principale sanction dans leur antiquité même et que le despote le plus puissant ne saurait renverser à son gré. C'est sa loi non écrite, c'est son common law qui fait la force de l'Angleterre ; c'est une sagesse séculaire qui a créé les fueros basques si admirables et si peu connus. On n'aura donc pas de peine à comprendre que les Oromo, qui ne savent pas écrire, aient aussi des lois tout aussi valables que celles des Anglais ». En ce qui concerne la comparaison avec Rome, elle jalonne le texte sans compromis diplomatique : « comme Sextius à Rome, Kuti Bose, brave plébéien Oromo, établit pour les Gabbaro le grand précédent d'entrer au Gada. [...] La tyrannie, de quelque nature qu'elle soit, aime à avilir une institution avant de la détruire, et l'histoire répète, chez les Oromo, ce qu'elle avait déjà écrit sur la liberté déchue dans Rome. [...] Tout peuple qui veut durer doit s'humilier devant Dieu et puiser des forces dans la prière ; les Oromo comme la Rome antique ont foi dans leur grandeur future. [...] Le père est le souverain incontesté de sa famille. Comme à Rome du temps de Virginius, il a droit de vie et de mort sur les enfants. [...] Les fictions légales usitées jadis à Rome, et aujourd'hui en Angleterre, permettent de contourner la loi sans la heurter directement. Il en est de même chez les Oromo ».

médiéval européen²⁶²⁷ et témoigne à la fois d'un idéal bien contemporain de justice individuelle tout en se référant à une notion de justice divine correspondant à une vision conservatrice et cléricale de la société. En outre, d'Abbadie ne manqua pas de valoriser le talent militaire de la nation éthiopienne à travers le *Danfala* et la *Table* à l'heure où la France venait de connaître l'humiliante défaite de Sedan. Par l'art de la guerre et l'organisation parlementaire, il élevait ainsi le territoire éthiopien, malgré son instabilité au XIXe siècle, au niveau politique de la civilisation européenne. Il n'omit pas non plus de rattacher le peuple éthiopien au fondement de la culture occidentale, sa religion chrétienne. Que ce soit par le biais de la *Procession*, du *Sanctuaire*, des colliers d'amulettes chrétiens ou des lions de Juda symbolisant l'Ethiopie chrétienne sur les corbeaux du plafond, il s'évertua à présenter les Ethiopiens comme « nos frères de religion » en dépit des divergences théologiques importantes opposant l'Eglise Tewaedos d'Ethiopie et l'Eglise catholique romaine²⁶²⁸. Il sous-entendait dès lors que, malgré la distance, la foi en une même religion conditionnait une vision équivalente de l'existence et de la société.

D'Abbadie sélectionna donc les moments de la vie éthiopienne permettant au public occidental de se projeter dans cette figure de l'altérité qui lui ressemble par bien des aspects. A première vue, il semble donc qu'il œuvrait pour un rapprochement désintéressé des peuples d'Orient et d'Occident, du Croissant et de la Croix²⁶²⁹. Cela témoigne simultanément d'une posture philanthropique reflétant bien la pensée du XIXe siècle, héritière de l'humanisme des Lumières et génératrice du positivisme moderne, et du cléricalisme profond de d'Abbadie motivé par la solidarité chrétienne, invitant aux vertus théologiques et aux recommandations scripturaires de charité, de partage et de prédication. Depuis la Révolution française et durant ce siècle de transition, l'Homme s'intéressa tout particulièrement à l'étude de ses semblables pour mieux se connaître lui-même en s'appuyant sur des disciplines nouvelles, qui n'en étaient qu'à un stade embryonnaire, telles que l'anthropologie ou l'ethnologie. Cela rejoint l'idée sociologique de Goethe affirmant que « l'homme ne se connaît lui-même que dans la mesure où il connaît le monde » parce que, énoncera plus tard Bourdieu, il convient d'étudier l'environnement social de l'individu pour définir son identité²⁶³⁰. Avec ce programme iconographique, la contribution de d'Abbadie à ce qui relevait alors de la géographie humaine est illustrée de manière inédite. Extrêmement exhaustives, ces scènes de la vie éthiopienne constituent de véritables matériaux ethnologiques, qui valent autant que les croquis et, à partir de la fin du siècle, les photographies des voyageurs, particulièrement

²⁶²⁷ D'Abbadie comparait le sanctuaire éthiopien à l'enceinte sacrée de l'église occidentale (ABBADIE A. (d'), 1853, p.9) et Virginie motivait le choix de ce sujet pour la même raison (Renseignements sur le château et l'observatoire d'Abbadia, f.1v, CCCIO).

²⁶²⁸ ABBADIE A. (d'), 1896, p.6.

²⁶²⁹ La dimension politique de ce programme iconographique sera traitée dans III.B.2.

²⁶³⁰ RIGAUX N., 2008, p.9-19.

lorsqu'ils étaient savants²⁶³¹. Les missions de Jules Borelli (1885-1888) (Annexe 2.39), de Marcel Cohen (1910-1911) (Annexe 2.40) et de Marcel Griaule (1928-1932) (Annexe 2.41) ramenèrent en effet pléthore de clichés ethnographiques s'intéressant, comme à Abbadia, à la femme au travail (Fig.396), au guerrier (Fig.397) ou encore aux grandes fêtes chrétiennes processionnelles (Fig.398). Il est certain que les peintures éthiopiennes d'Abbadia sont bien éloignées du rêve romantique de l'Orient. Si de prime abord elles fascinent par leur exotisme et leur originalité, elles renvoient en réalité vers des préoccupations plus pragmatiques et sont symptomatiques du mécanisme des relations internationales du XIXe siècle où l'Europe hégémonique entendait ordonner le monde selon ses critères et ses repères intellectuels²⁶³². En dépit de la fidélité à la réalité observée, les scènes éthiopiennes impliquent fondamentalement une classification des choses régie par la culture et la mémoire de l'Occident. Cela pose la question de la perception de l'altérité en tant qu'objet scientifique parce que ces scènes obéissent à un système de représentations de l'Etranger dans l'imaginaire collectif occidental régi par ses propres codes de perception. Ce sont ces derniers qui, au sein d'un environnement exogène auxquels ils sont inadaptés, provoquent l'effet de dépaysement²⁶³³. Le peuple éthiopien devenu objet d'étude ne peut y être illustré qu'à partir d'un fondement philosophique qui n'est pas complètement le sien, contrairement à ce qu'affirmait d'Abbadie sous le couvert de la religion. Autrement dit, cette vision implique un rapport de supériorité de la civilisation occidentale, et à travers elle de d'Abbadie, sur les peuples exotiques, conformément à l'attitude générale de l'époque, alors que d'autres tenteront plus tard d'offrir un traitement scientifique égalitaire entre chaque peuple²⁶³⁴. Sa démarche iconographique renvoie aux pratiques muséographiques de par la justesse de son contenu et sa vocation didactique. Ainsi, les peintures s'appuient sur le principe définissant le « voir » comme un outil de connaissance. La rencontre de l'exception artistique et du discours scientifique fait, en somme, de ce décor l'expression d'une folie raisonnée.

²⁶³¹ Plusieurs artistes furent mandatés auprès de missions gouvernementales afin d'effectuer des relevés ethnographiques. En 1832, Delacroix participa à la mission diplomatique au Maroc. En 1846, Jules Laurens accompagna la mission géographique de Turquie et de Perse dirigée par Hommaire de Hell. En 1851, Auguste Salzmänn prit part à l'expédition archéologique d'Egypte, Jérusalem et Rhodes (PELTRE C., 2006, p.12-13). Dans ce cadre, il convient également de ne pas omettre les deux missions de Duthoit dans l'Est méditerranéen (BONATO L., SEVERIS R., 2004). En ce qui concerne les photographies de savants voyageurs, l'iconothèque du Quai Branly en conserve un grand nombre, provenant par exemple des missions de Borelli, de Cohen ou de Griaule en Ethiopie.

²⁶³² La dimension géopolitique des peintures éthiopiennes sera traitée dans III.B.2.

²⁶³³ Cherchant à expliciter les effets de la rencontre avec l'altérité, J.-D., Urbain décrit ce phénomène en ces termes : « [Le touriste] transporte aussi avec lui une vision du monde, une façon de voir, un code de perception à partir duquel il interprète les espaces. [...] Pourquoi cette stupeur de A. Maurois découvrant un désert au bout d'une rue de Princeton ? Parce que son code européen de perception se trouve soudain inadapté à l'environnement. Cette inadaptation fonde l'expérience du dépaysement et de la révélation » (URBAIN J.-D., 1993. Chapitre VII Trois espaces pour 10 000 tribus, p.141-157).

²⁶³⁴ C'est la posture qu'adoptèrent par exemple Claude Lévi-Strauss à l'échelle mondiale ou Pierre Bourdieu entre autres au niveau régionaliste : LEVI-STRAUSS C., *Tristes tropiques*, Pocket, Paris, 2001 ; RIGAUX N., *Introduction à la sociologie par sept grands auteurs : Bourdieu, Durkheim, Godbout, Goffman, Sennett, Tönnies, Weber*, coll. Ouvertures sociologiques, De Boeck, Bruxelles, 2008,

Pour conclure, il eut été étonnant de n'observer aucune interférence entre l'art et le savoir en la demeure d'un savant aux connaissances éclectiques et extrêmement ouvert au monde. Associant objets ethnographiques, armes et instruments scientifiques, mêlant imaginaires exotique et astrogéophysique, les collections d'Abbadia, possèdent, si ce n'est l'espace, du moins la typologie des cabinets de curiosités de la Renaissance dont les objets investiraient la totalité du château. Comme les *artificialiae* et les *naturaliae* voire les *scientificae* des XVI^e et XVII^e siècles, ils participent d'un microcosme cherchant à expliquer le monde d'autant que les peintures éthiopiennes et l'observatoire constituant le contexte de ces collections orientales et scientifiques véhiculent une fonction éminemment didactique²⁶³⁵. En cela, il existe, dès l'origine, à Abbadia une dimension muséographique qui, surtout dans le cas des collections orientales, agit cependant moins sur la vocation interprétative que sur la mise en scène de l'objet plus ou moins scientifique. En outre, non seulement son architecture porte les stigmates des expériences ratées de d'Abbadie et l'empreinte de sa volonté progressiste en astronomie, mais encore une partie des décors de l'édifice se veut au moins aussi ornementale que chargée d'un sens scientifique, et ce sans oublier les sujets d'études devenus objets d'art. L'influence matérielle de la science s'affirme de manière différente selon les disciplines mais elle témoigne toujours d'une atmosphère générale conduite par une volonté de compréhension de l'inconnu et une course ineffable au progrès. Abbadia présente ainsi une vision équivoque de l'univers, à la fois rationnelle, analytique et métaphysique. Si l'astronomie invite au voyage céleste et à l'introspection et l'ethnologie à l'exploration terrestre, le lâcher-prise qu'elles procurent est invariablement ramené vers la réalité, certes parfois moins séduisante, et la raison. Tel qu'il est conçu, Abbadia oscille dès lors entre la liberté charmante de l'art et le carcan de la rationalité scientifique. La démarche de d'Abbadie va ici bien au-delà de la fantaisie esthétique car, à travers des apparences d'évasion spirituelle, elle délivre toujours un message pragmatique porteur de préoccupations humanistes voire universelles mettant les sciences du monde et la connaissance de l'Homme au cœur de l'histoire occidentale du XIX^e siècle.

2. Le romantisme tempéré par la raison

Hormis les préoccupations du progrès inhérentes à la Révolution industrielle, le XIX^e siècle se définit par les bouleversements de son appréhension du monde provoqués en France par le rationalisme des Lumières et la Révolution. Ce renouveau de la pensée caractérisé par un esprit de révolte correspond à un mouvement dont les contours sont bien difficiles à déterminer : le romantisme²⁶³⁶. Amorcée en Allemagne et en Angleterre au milieu du XVIII^e

²⁶³⁵ MARTIN P., MONCOND'HUY D. (dir.), *Curiosité et cabinets de curiosités*, Atlante, Paris, 2004 ; DAVENNE C., FLEURENT C., *Les cabinets de curiosité. La passion de la collection*, La Martinière, Paris, 2011.

²⁶³⁶ JULLIAN R., 1979.

siècle et annoncée par les œuvres de Rousseau, la pensée romantique ne se manifesta véritablement sur le sol français et se répandit dans les arts littéraires et visuels qu'après la Révolution. On détermine schématiquement ce mouvement par sa volonté de mettre l'homme au centre du monde, par l'exaltation de la sensibilité et des émotions ainsi que par un désir de fuite que matérialisent tantôt la quête du christianisme, la nostalgie du passé médiéval ou antique avec un nouveau rapport à la temporalité, tantôt la rencontre de l'Autre et l'aspiration au voyage vers l'Orient²⁶³⁷. Du fait de son édification alors que le romantisme était en pleine décadence, son évocation à Abbadia pourrait étonner si l'on n'avait connaissance du rôle que joua ce mouvement dans la construction identitaire de d'Abbadie né en plein essor de la pensée romantique. En raison de ses dimensions religieuse et individualiste ou du voyage spatio-temporel, les caractéristiques du romantisme semblent d'emblée pleinement adaptées à l'exégèse d'Abbadia. Comment ce mouvement de pensée déclinant largement dans la seconde moitié du XIXe siècle influa-t-il sur la demeure de l'astronome basque ? De la même manière que la science modela partiellement l'art d'Abbadia, la raison y exerce-t-elle une influence sur son imaginaire onirique et spirituel ? Ce sont entre autres l'iconographie religieuse et médiévale, la collection orientale ainsi que la dimension théâtrale de l'édifice qui seront analysés ici en vue d'établir et d'explicitier le lien avec le mouvement romantique.

A Abbadia, le romantisme ne se manifeste pas à travers le goût de l'antique et le philhellénisme tel qu'il apparaît par exemple dans les *Orientales* de Victor Hugo²⁶³⁸. D'une part, il s'exprime par le biais de l'orientalisme qui, comme le romantisme, s'étend bien au-delà de la sphère artistique pour embrasser celles de la culture, de l'érudition, de la pensée et de la politique. Au lendemain de la Révolution, l'intérêt envers l'étranger résultait d'un besoin d'échappatoire de la société postrévolutionnaire en même temps qu'il témoignait du primat de l'imagination dans la création des formes et des textes²⁶³⁹. Associé à la gouvernance de l'émotion, l'influence orientale se caractérisait par la vivacité des couleurs et la *passio*, souffrance exaltée de l'être et du monde²⁶⁴⁰. Les décors orientalistes d'Abbadia véhiculent partiellement cette ardeur esthétique et herméneutique. Fidèlement à leurs sources d'inspiration, ils se définissent par le recours à une polychromie vive et surtout la reconstitution de décors invitant au rêve de l'Orient. La collection de mobilier et d'objets islamiques correspond en effet à l'image stéréotypée et merveilleuse du Levant dans la

²⁶³⁷ JULLIAN R., 1979, p.149 ; RAUCH A., 2000, p.318-479.

²⁶³⁸ Par exemple, dans la *Première voix*, évoquant l'arrivée des Turcs à Missolonghi, Hugo s'exclame : « Partons ! Adieu Corinthe et son haut promontoire, / Mers dont chaque rocher porte un nom de victoire, / Ecueils de l'Archipel sur tous les flots semés, / Belles îles, des cieux et du printemps chéries, / Qui le jour paraissez des corbeilles fleuries, / La nuit, des vases parfumés ! / Adieu, fière patrie, Hydra, Sparte nouvelle ! / Ta jeune liberté par des chants se révèle ; / Des mâts voilent tes murs, ville de matelots ! / Adieu ! j'aime ton île où notre espoir se fonde, / Tes gazons caressés par l'onde, / Tes rocs battus d'éclairs et rongés par les flots ! ». Puis, dans la *Deuxième voix* : « Voilà tous nos héros ! Costas le palicure ; / Christo, du mont Olympe ; Hellas, des mers d'Icare ; / Kitzos, qu'aimait Byron, le poète immortel ; / Et cet enfant des monts, notre ami, notre émule, / Mayer, qui rapportait aux fils de Thrasybule / La flèche de Guillaume Tell ! » (HUGO V., *Les orientales*, Gosselin, Paris, 1829, p.54-60).

²⁶³⁹ JULLIAN R., 1979, p.162-163.

²⁶⁴⁰ JULLIAN R., 1979, p.149.

pensée occidentale, tant de par sa typologie que par le caractère ordinaire de ses pièces. L'emblème mobilier de cet Orient romantique est sans conteste incarné par les guéridons polygonaux mauresques qui se répandirent prolifiquement dans les intérieurs des voyageurs du XIXe siècle, de Gérôme à Baudry en passant par Loti²⁶⁴¹. Les faïences persanes, les potiches ou le mobilier à moucharabieh garnissent également les collections des orientalistes, comme en témoignent les tableaux de Lewis ou de Clément²⁶⁴². Un mobilier islamique similaire à celui d'Abbadia se retrouve ainsi représenté dans de nombreuses œuvres, telles que la *Fellah* de Clément, *l'Arnaut fumant* de Gérôme, *l'Intérieur de harem* de Belly ou l'esquisse de l'atelier du peintre Narcisse Berchère²⁶⁴³, qui participent d'une vision onirique de l'Orient. En outre, les objets éthiopiens intègrent pleinement la typologie des collections habituellement issues de l'Orient islamique. Les trophées de chasse et boucliers amhara font ainsi directement écho à l'attirail du guerrier musulman. Cela pose la question du statut de la collection éthiopienne qui, contrairement aux peintures du vestibule, revêt une dimension essentiellement ornementale, comme le soulignait d'Abbadie lors de leur commande, et se dénude par conséquent de son signifiant authentique²⁶⁴⁴.

Par ailleurs, les décors du boudoir persan, du fumoir arabe ou du salon arabe se réfèrent à leur tour aux clichés de la vie orientale. Ces pièces cultivent une atmosphère imaginaire par le biais de leurs divans, de leur pénombre, de leur calligraphie et de leurs sculptures. Des dispositions similaires se retrouvent dans nombre de tableaux ou de décors de la haute-société occidentale, comme autant de codes favorisant l'accès à la rêverie et à l'illusion du voyage. Aussi les décors d'inspiration islamique d'Abbadia ne sont-ils pas sans évoquer la mystérieuse grotte orientale du comte de Monte-Cristo²⁶⁴⁵ ou, plus tard, les délires orientaux

²⁶⁴¹ PELTRE C., 2004, p.200-209. Se caractérisant par leur savoir scientifique, les collections consacrées à l'art islamique se développèrent intensément au cours du dernier tiers du XIXe siècle si bien que le collectionneur lui-même devint objet de représentations. C'était le cas par exemple des photographies de Pierre Loti dans sa maison de Rochefort ou du *portrait du baron Lycklama en costume oriental* exécuté par Vernet-Lecomte en 1869.

²⁶⁴² PELTRE C., 2004, p.35-111, 200-209. Ce constat est d'autant plus fréquent dans les œuvres de la seconde moitié du siècle qui délaissèrent la mise en scène théâtrale au profit d'une recherche de réalisme ethnographique telle qu'elle s'exprima particulièrement chez Gérôme, Lewis ou surtout Laurens. Ces représentations partagent l'extrême précision du motif mobilier, décoratif ou vestimentaire.

²⁶⁴³ PELTRE C., 2006, p.10-11, 18, 42-43 ; « Narcisse Berchère » in PELTRE C., 2008, p.34-35.

²⁶⁴⁴ *Infra*, II.C.5.

²⁶⁴⁵ Son bateau ayant fait une escale sur l'île de Monte-Cristo, le matelot italien Franz fut missionné par son capitaine pour explorer le rivage et rencontra un habitant inattendu – Edmond Dantès - qui le guida vers sa grotte : « *Toute la chambre était tendue d'étoffe turque de couleur cramoisie et brochée de fleurs d'or. Dans un enfoncement était un espèce de divan surmonté d'un trophée d'armes arabes à fourreaux de vermeil et à poignées resplendissantes de pierreries ; au plafond pendait une lampe en verre de Venise, d'une forme et d'une couleur charmantes, et les pieds reposaient sur un tapis de Turquie dans lequel ils enfonçaient jusqu'à la cheville ; des portières pendaient devant la porte [...] Presque au même instant la portière se souleva, et un nègre nubien, noir comme l'ébène et vêtu d'une tunique blanche, fit signe à son maître qu'il pouvait passer à la salle à manger* » (DUMAS A., *Le comte de Monte Cristo*, GF Flammarion, Paris, 1998, p.395-396). Hormis cet extrait, l'évocation de l'Orient est récurrente tout au long de l'ouvrage où il procède d'une vision idéalisée bien contemporaine renvoyant sans surprise aux *Mille et une nuits*. Cet Orient est évoqué aussi bien dans les conversations des personnages que par les accessoires et même par trois passages participant à l'intrigue (AZOULAY Y., « Présentation » in DUMAS A., 1998, p.I-XXII).

de l'*Aziyadé* de Pierre Loti qui furent matérialisés dans sa propre demeure de Rochefort²⁶⁴⁶. De surcroît, d'Abbadie donnait vie au sujet oriental par la présence de serviteurs éthiopiens vêtus en tenue traditionnelle indigène, qu'il mit soigneusement en scène lors de la campagne photographique du château en 1896 (Fig.399). En dépit de l'intérêt incontestable du savant envers les Ethiopiens d'Europe, cela semble puiser dans ses visites de jeunesse en Royaume-Uni où il avait été fasciné par le salon oriental d'un château gothique et son domestique noir « *servant le tabac à genoux* »²⁶⁴⁷. De ce point de vue romantique, l'Orient devient un prétexte à la contemplation et à la rêverie, au voyage dans l'esprit stimulé par l'évocation immobile. Il renvoie ici à son expérimentateur moins qu'à la recherche de l'Autre et pose, de ce fait, la question du rapport à l'altérité, du dialogue entre Orient et Occident. Pour le romantisme, les contrées orientales constituent en effet une source propice au renouvellement de l'inspiration grâce à ses couleurs et au dépaysement intense qu'elles procurent. A la différence du réalisme ethnographique, l'orientalisme romantique s'appuie sur les observations de la réalité afin de composer une fantaisie imaginative enrichissant davantage l'art occidental qu'elle ne sert les savoirs sur l'Orient²⁶⁴⁸. Malgré une démarche archéologiste, c'est bien dans cette vision fantasmée des territoires de l'Est méditerranéen que s'inscrivent les décors islamiques d'Abbadia, car ils naissent d'un imaginaire romantique conduit par la rêverie. Les décorateurs y conçoivent une ornementation bel et bien occidentale, se fondant sur l'inspiration orientale comme source de renouveau artistique, à l'attention d'Occidentaux. Preuve en est le choix des espaces dédiés exclusivement à l'Orient, en l'occurrence le boudoir, le fumoir et le salon arabe, qui fait du délassement, du *kief* et, par extension, de la paresse, l'emblème trop réducteur des coutumes orientales²⁶⁴⁹. De même, la typologie de la collection islamique d'Abbadia témoigne de cette vision altérée de l'Orient dont la prépondérance des armes ou du mobilier de loisir témoigne des préjugés du despotisme, de l'oisiveté et de la sensualité. D'Abbadie aimait d'ailleurs durant sa jeunesse réunir des

²⁶⁴⁶ Voici la description de la chambre de Loti à Istanbul. L'écrivain se sent alors isolé et se trouve toujours dans l'espoir de revoir Aziyadé : « *la chambre de Loti, comme toutes les choses extraordinairement vieilles, porte aux rêves bizarres et aux méditations profondes ; son plafond de chêne sculpté a dû jadis abriter de singuliers hôtes, et recouvrir plus d'un drame. L'aspect d'ensemble est resté dans la couleur primitive. Le plancher disparaît sous des nattes et d'épais tapis, tout le luxe du logis ; et, suivant l'usage turc, on se déchausse en entrant pour ne point les salir. Un divan très bas et des coussins qui traînent à terre composent à peu près tout l'ameublement de cette chambre, empreinte de la nonchalance sensuelle des peuples de l'Orient. Des armes et des objets décoratifs fort anciens sont pendus aux murailles ; des versets du Koran sont peints partout, mêlés à des fleurs et à des animaux fantastiques* » (LOTI P., *Aziyadé* [En ligne], In Libro Veritas, 2006, p.86, réf. du 20 août 2012. URL : http://www.inlibroveritas.net/lire/oeuvre5625.html#page_86)

²⁶⁴⁷ D'Abbadie livra une description très complète de ce château qu'il ne nomma explicitement. Voici le paragraphe dédié à ce salon : « *Divan. Un divan à l'orientale éclairé par le haut et portant la nuit trois lampes, les murs tapissés de belle faïence là où des tablettes sculptées ne portent pas de livres. Ceux-ci sont tous romans naufrages et voyages gracieux. Un divan tout autour avec tapis de Turquie et une ou deux tables à échecs etc., entourent deux beaux houkas [sorte de narguilé]. Un nègre sert le tabac à genoux* » (Carnet de 1835, f.54v-55, ms 2081, BIF).

²⁶⁴⁸ PELTRE C., 2004, p.192-195.

²⁶⁴⁹ NOCHLIN L., « The imaginary Orient » in NOCHLIN L., *The politics of vision. Essays on Nineteenth-century Art and Society*, Icon Editions/Harper & Row, New York, 1989, p.33-59.

poèmes orientalistes diffusant ce genre de vision onirique²⁶⁵⁰. Il est évident que la vie orientale était bien plus complexe que ces raccourcis romantiques symptomatiques des fantasmes et de l'ethnocentrisme de la société occidentale. La thèse post-colonialiste d'Edward Saïd trouverait sa justification en s'appuyant sur l'exemple d'Abbadia. En d'autres termes, en se fondant sur des observations du réel, l'Européen se forgeait un système de représentations de l'Orient lui permettant de se définir lui-même - l'Occident - par une logique de contraste et de jeu de miroirs. C'est pourquoi Saïd considérerait que la notion d'orientalisme « *est une manière de s'arranger avec l'Orient fondée sur la place particulière que celui-ci tient dans l'expérience de l'Europe occidentale* »²⁶⁵¹. Associant réalité et fantasme, les décors d'Abbadia témoignent effectivement de cette posture ethnocentriste et impérialiste notamment caractéristique du XIX^e siècle²⁶⁵². Aussi cette apparente quête de l'Autre ne constitue-t-elle ni plus ni moins qu'un aspect de la recherche identitaire prévalant dans le romantisme et, plus globalement, dans une société européenne moderne désireuse de repères vierges et souhaitant prendre conscience de son nouveau visage depuis la révolution fondamentale de son organisation politique. Comme le suggère la vocation civilisatrice des peintures éthiopiennes en dépit de leur dimension ethnographique incontestable, l'orientalisme de d'Abbadie, comme dans le reste de la culture occidentale, impliquait alors nécessairement un rapport de domination-soumission entre sociétés européenne et orientale²⁶⁵³. Pour les besoins de l'introspection et de la contemplation, le romantisme créa donc à son profit une réinterprétation²⁶⁵⁴ et une illusion de l'altérité orientale à laquelle participe pleinement Abbadia. La pensée romantique s'appuyait ainsi sur le mythe de référence des abencérages et d'Al-Andalus qui fut longtemps perpétué dans l'architecture ou la peinture à travers la fascination de l'Alhambra²⁶⁵⁵. L'ouvrage de Chateaubriand, *Les aventures du dernier Abencérage* (1826), écrivain tant admiré de d'Abbadie, n'était d'ailleurs

²⁶⁵⁰ Par exemple, « *Dans les jardins de Kaïpha il y a une fleur que le Soleil cherche à travers les feuilles du palmier./Cette fleur a des yeux plus doux que la gazelle, des yeux qui ressemblent à une goutte d'eau de mer dans un coquillage./Cette fleur a des parfums si enivrants que le Cheikh qui s'enfuit devant la lance d'une autre tribu sur sa jument plus rapide que la chute des eaux, la sent au passage et s'arrête pour respirer./Le vent du Simoun enlève des habits des voyageurs tous les autres parfums mais il n'enlève jamais du cœur l'odeur de cette fleur merveilleuse./On la trouve au bord d'une source qui coule sans murmure à ses pieds./Jeune fille, dis-moi le nom de ton père & je te dirai le nom de cette fleur* » (Carnet de 1835, f.53-53v, ms 2081, BIF).

²⁶⁵¹ Ce point de vue est d'ailleurs synthétisé par le sous-titre de son ouvrage fondamental « *L'Orient créé par l'Occident* ». E. Saïd explicite la démarche de l'identification européenne par contraste en s'appuyant sur les travaux de Denis Hay : « *l'orientalisme n'est jamais bien loin de [...] l'idée de l'Europe, notion collective qui nous définit, « nous » Européens, en face de tous « ceux-là » qui sont non européens ; on peut bien soutenir que le trait essentiel de la culture européenne est précisément ce qui l'a rendue hégémonique en Europe et hors d'Europe : l'idée d'une identité européenne supérieure à tous les peuples et à toutes les cultures qui ne sont pas européens* » (SAID E., *Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Seuil, Paris, 1997. Introduction, p.13-42). Ces théories ont été remises en cause depuis une vingtaine d'années, notamment par Bernard Lewis (*Le retour de l'Islam*, Gallimard, Paris, 1985) ou plus tard Daniel Rivet (« Culture et Impérialisme en débat » in *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, avril 2001, n°48-4, p.209-215) qui lui reprochent un manichéisme, une généralisation d'analyse de sources mineures, et la négligence des faits contradictoires avec sa théorie.

²⁶⁵² E. Saïd considérerait ainsi que « *l'orientalisme est un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient* » (SAID E., 1997, p.15).

²⁶⁵³ SAID E., 1997, p.18.

²⁶⁵⁴ DECLÉTY L., « L'Orientalisme, entre connaissance et réinterprétation de l'architecture islamique » in *Repenser les limites : l'architecture à travers l'espace, le temps et les disciplines* [En ligne], actes de colloque, INHA, Paris, 2005, réf. du 2 juin 2012. URL : <http://inha.revues.org/1255>

²⁶⁵⁵ DECLÉTY L., 2005.

aucunement étranger à cette tendance de grande ampleur²⁶⁵⁶. Cette vision romantique fut exploitée à Abbadia dans le choix des espaces orientalistes et dans une logique certaine d'évocation et de réinterprétation du motif oriental qui se matérialise par exemple dans le métissage artistique de la cheminée du salon arabe²⁶⁵⁷. Pareillement, Pierre Loti ou Alexandre Dumas restituèrent à merveille l'ambiance onirique orientale de leurs romans dans la mosquée ou le salon turc de la maison de Rochefort (Fig.400) ou dans le salon mauresque du château de Monte-Cristo (Fig.401)²⁶⁵⁸.

Néanmoins, le paradoxe de cette attitude occidentale réside dans le fait de l'observation et de la représentation exhaustive du tangible oriental dans l'art comme dans l'architecture. En effet, les clichés islamiques d'Abbadia sont contrebalancés par leur teneur rationaliste. D'une part, Duthoit s'appliqua à composer un savant tracé de l'écriture arabe et des décors esthétiquement fidèles aux architectures persanes et mauresques dans le boudoir et le fumoir, et il procéda, de plus, à la sélection d'un mobilier authentique. Cela correspond à l'évolution générale de l'appréhension de l'orientalisme dans les trois dernières décennies du XIXe siècle où l'évocation et la mystification romantiques cédèrent la place à la *mimésis* artistique²⁶⁵⁹. D'autre part, d'Abbadie offrit à la calligraphie une place bien plus profonde que la basique évocation esthétique en recherchant la justesse linguistique et la rhétorique littéraire²⁶⁶⁰. Pour ce faire, il se fia à l'expertise de l'Académicien des Inscriptions et Belles-Lettres Jules Mohl ainsi qu'à ses propres lectures de jeunesse. Non seulement certains vers du salon arabe sont extraits de la compilation de proverbes arabes de Burckhardt²⁶⁶¹, mais encore la totalité des inscriptions arabes de la chambre d'Honneur proviennent d'un poème cité en exergue d'une lettre de d'Abbadie lors de son voyage en Egypte en 1837²⁶⁶². S'il ne maîtrisait pas la langue arabe aussi bien que les idiomes éthiopiens, il ne pouvait tolérer une quelconque approximation linguistique vis-à-vis des savants orientaux pour une question de

²⁶⁵⁶ « Chateaubriand » in PELTRE C., 2008, p.64.

²⁶⁵⁷ Rappelons que Duthoit lui offrit une allure générale mauresque qui rappelle également la chapelle gothique de Strawberry Hill et qui utilise la technique du ciselage arabes pour produire des motifs occidentaux tels que les feuilles de trèfle irlandaises ou les monogrammes gothiques des maîtres de maison.

²⁶⁵⁸ GIRAUD-HERAUD C., 1996, p.69-73 ; NEAVE C., CHARRON H., *Monte Cristo, château de rêve*, Cahiers Alexandre Dumas, n°20, Champflour, 1994, p.9-11.

²⁶⁵⁹ DECLETY L., 2005.

²⁶⁶⁰ Cf. *Infra*, II.C.5.

²⁶⁶¹ Outre l'évocation de ces proverbes par Mohl, d'Abbadie puisa dans ce recueil pour orner l'incipit de son livre de géophysique avec la citation suivante : « Comme la mèche d'une lampe, elle éclaire les autres et elle-même est brûlée » (R157).

²⁶⁶² Le poème entier est inscrit en lettres arabes en style cursif sur les solives et au cœur des ornements peints : « *Change souvent de demeure, car la douceur de la vie consiste dans la variété... L'eau qui reste dans un étang se corrompt bientôt ; coule-t-elle sur un lit de sable, elle devient limpide et douce ; mais à peine elle s'arrête qu'elle devient amère. Si le lion ne sortait pas de la forêt, comment prendrait-il la proie ? et si la flèche ne s'éloignait pas de l'arc, comment atteindrait-elle le but ? La poudre d'or est dans sa mine comme de la paille, et l'aloës dans son sol natal est regardé comme le bois le plus commun* » (Lettre de d'Abbadie à un ami, *Le Phare de Bayonne*, 3 déc. 1838). Le rapprochement de ces vers avec les inscriptions d'Abbadia a été rendue possible grâce à la traduction de l'arabe vers le français effectuée par le Dr Malouf et Nicole Delique en 2005 (Chambre d'honneur, classeur Fiches d'œuvre, doc. Abbadia).

rigueur scientifique²⁶⁶³. Cela supposait une idée d'échange intellectuel entre Orient et Occident qui affirmait le savoir comme un lien humain universel et paradoxalement restreignait encore le monde oriental à une sphère privilégiée. Il en résulte que si l'orientalisme romantique structure partiellement Abbadia, il comporte une dimension scientifique faisant de son expression une sorte de transition entre les temps de la jeunesse de d'Abbadie et la nécessité plus tardive d'aborder la connaissance de l'autre de manière rationaliste, et ce en dépit d'une altération de la perception de l'étranger.

Par ailleurs, compte-tenu du rôle de l'Orient dans la construction identitaire européenne, on ne saurait passer sous silence l'aspect spirituel que suggèrent les terres orientales. En effet, dès les premières années du romantisme français, ce n'est pas à la recherche de l'altérité que se lancèrent les voyageurs et autres penseurs en se tournant vers l'Orient mais en quête de leur propre identité. Ils s'évertuèrent à procéder à la reconstitution d'un Orient chrétien, s'inscrivant dans les pas des érudits orientalistes du XVIIIe siècle désireux de connaître les textes chrétiens orientaux²⁶⁶⁴. Dans *Itinéraire de Paris à Jérusalem* racontant son voyage oriental de 1806, Chateaubriand inaugura cette dimension de la quête égocentrique romantique²⁶⁶⁵. A l'autre extrémité du siècle, en pleine décadence, Pierre Loti renoua avec cette démarche aussi autobiographique que littéraire dans son *Jérusalem* où il partit retrouver les valeurs du Messie²⁶⁶⁶. Le séjour des romantiques en Orient s'apparente en effet à un retour aux sources qui permettait aux anti-modernes européens d'établir et de conforter leurs origines dans l'antiquité grecque, méditerranéenne puis chrétienne²⁶⁶⁷. Cette quête de soi à travers la figure de l'étranger explique l'ethnocentrisme occidental dans son exploration de l'Orient. Il s'agissait en réalité de « partir pour renaître » au contact de la dimension mythique de l'être et des terres étrangères²⁶⁶⁸. La recherche des sources du Nil, moteur du séjour éthiopien de d'Abbadie, intègre parfaitement cette logique introspective²⁶⁶⁹ en même temps qu'elle est symptomatique d'un besoin d'exutoire découlant d'un contexte politique frustrant pour les partisans de l'Ancien Régime. Il n'est pas étonnant qu'Abbadia, en plus d'évoquer le

²⁶⁶³ R166 ; *Infra*, II.C.5.

²⁶⁶⁴ LAURENS H., 2004.

²⁶⁶⁵ Il écrivait notamment : « Je me suis senti pénétré de respect pour cette vieille terre où le genre humain pris naissance, où l'Eternel appela Cyrus et Alexandre, où Jésus Christ accomplit le mystère de notre salut ». Cet ouvrage influença de nombreux auteurs dans leur approche de l'Orient chrétien, comme Victor Hugo ou Edmond About (CHATEAUBRIAND F.-R. (de), 1852 ; « Chateaubriand » in PELTRE C., 2008, p.64).

²⁶⁶⁶ Preuve du mysticisme qui dicta la rédaction de cette œuvre, les premières phrases constituent un appel au souvenir de la passion : « Jérusalem !... Oh ! l'éclat mourant de ce nom !... Comme il rayonne encore, du fond des temps et des poussières, tellement que je me sens presque profanateur, en osant le placer là, en tête du récit de mon pèlerinage de foi ! » (LOTI P., *Jérusalem*, Calmann-Lévy, Paris, 1896).

²⁶⁶⁷ VIARD B., 2010, p.95-96 ; VINSON D., « L'Orient rêvé et l'Orient réel au XIXe siècle. L'univers perse et ottoman à travers les récits de voyageurs français » in *Revue d'Histoire littéraire de la France*, vol.104, janv. 2004, PUF, Paris, p.71-91.

²⁶⁶⁸ BERCHET J.-C., *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle*, Laffont, Paris, 1985, p.14. Cette interprétation de la renaissance de soi au contact de l'autre est démontrée dans VINSON D., 2004, p.71-91.

²⁶⁶⁹ Cela est confirmé par le choix du saint tuteur de d'Abbadie durant son exploration. Il ne s'agissait pas de saint Antoine l'ermite mais bien de saint Jacques le majeur, patron des pèlerins (lettre de d'Abbadie, 1875, ms 2014, f.277, BIF).

Levant de l'Autre, recompose également cet Orient des origines évocateur de la quête de sens et d'identité occidentale. Le sujet éthiopien relève pleinement de cette problématique parce que, d'une part, d'Abbadie y faisait la promotion de son christianisme et que, d'autre part, il évoquait implicitement le mythe biblique salomonien, fondateur de la nation éthiopienne. En plus du Lion de Juda ornant les corbeaux du vestibule, le pare-feu en verrière illustrant le *Jugement de Salomon* rappelle ainsi les origines orientales de la Chrétienté. De surcroît, architectes et commanditaires dédièrent une pièce entière à l'Orient chrétien. Effectivement, la chambre de Jérusalem est placée sous l'égide du pèlerinage vers la Ville Sainte suprême aux yeux de la civilisation chrétienne et évoque l'entrée triomphale du Christ à Jérusalem. Lourd de hiératisme, le thème de la pérégrination religieuse est illustré profusément dans cette chambre par le biais des attributs traditionnels du pèlerinage – bâton, gourde, calebasse, coquille Saint-Jacques – mais aussi par la palme du martyr suggérant la nécessaire souffrance du pèlerin, thème éminemment romantique. En outre, le poids de la croyance en la révélation chrétienne se manifeste sur les solives à travers la mention des toponymes correspondant aux douze portes de Jérusalem²⁶⁷⁰, les versets de l'Entrée messianique à Jérusalem issus de l'Évangile de saint Mathieu²⁶⁷¹ et par l'ornementation de la cheminée (Fig.245). Les armoiries des chevaliers du Saint-Sépulcre rappellent en outre le sacrifice qu'offrirent les membres de cet ordre à la fin du XI^e siècle à l'attention du Christ²⁶⁷². Le décor complexe de la cheminée prend place à l'intérieur des rameaux extrapolés d'un cep de vigne, souvenir lointain de l'arbre de vie oriental et de l'arbre de Jessé, où se mêlent grappes de raisin et feuilles d'acanthé, emblèmes du sang et du sacrifice du Christ. Au premier plan, déambule une troupe de pèlerins vêtus à l'orientale avançant à pied ou à dos de dromadaire dans le désert aride d'Israël. Symboliquement placé au-dessus d'eux, le plan de Jérusalem ceint de ses remparts médiévaux présente les principaux monuments du pèlerinage de la Ville Sainte et quelques étapes de l'arrestation du Christ, à savoir le temple de Salomon, le Saint-Sépulchre présenté comme le Golgotha, le château ou tour des Pisans qui aurait été édifié sur l'ancien château du roi David, mais aussi à l'extérieur des remparts, la demeure de Caïphe, le Saint-Cénacle et le tombeau de David qui occupent deux sommets du Mont Sion. Quant aux pèlerins et implicitement le spectateur, ils sont situés sur le troisième sommet de cette montagne mythique. Quoique géographiquement approximatif, la lecture de ce plan, reconstituant les lieux de la symbolique rituelle chrétienne, trouve pleinement son écho dans le récit de voyage de Chateaubriand, ce qui confirme l'emprise de l'écrivain

²⁶⁷⁰ Jéricho, Thabor, Emmaüs, Bethléem, Nazareth, Sion, Jérusalem, Damas, Béthanie, Cana, Jaffa.

²⁶⁷¹ Les phylactères ornant les palmes du martyr sur les tentures peintes portent en effet les textes suivants : « *Alii vero frondes incidebant ex arboribus et sternerant in viam / multi vero vestimenta sternerant in viam et qui praecedebant quique sequebantur clamabant dicentes : Hosanna filio David, Hosanna, benedictus qui venit in nomine Domini* » ([Alors les gens, en très nombreuse foule, étendirent leurs manteaux sur le chemin :] d'autres coupaient des branches aux arbres et en jonchaient le chemin. Les foules qui marchaient devant lui et qui suivaient criaient : Hosanna au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux !) (Mathieu, XXI, 8-9).

²⁶⁷² DEMURGER A., *Chevaliers du Christ. Les ordres religieux militaires au Moyen Age*, Seuil, Paris, 2002.

romantique sur l'imaginaire chrétien oriental de d'Abbadie. L'influence de l'auteur des *Mémoires d'Outre-tombe* n'est pas isolée dans l'art, puisque ses œuvres inspirèrent les peintres comme Léon Belly dans sa représentation de *La Mer Morte* ou, malgré une inspiration plus islamique, Dehodencq avec *l'Adieu de Boabdil à Grenade*²⁶⁷³. Toute religion confondue, l'atmosphère du pèlerinage de la chambre de Jérusalem n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle des *Pèlerins allant à La Mecque* de Belly. Concernant la carte même de la Ville Sainte, il ne s'agit pas d'une représentation antique, qui évoquerait ses racines mythiques, et pas tout à fait d'une composition moderne, que Duthoit connaissait bien pour en avoir effectué les relevés durant sa mission aux côtés de Vogüé²⁶⁷⁴. Hormis les remparts délimitant la vieille ville médiévale, la carte figure Jérusalem comme lieu de culte chrétien ancestral et contemporain tout en la dénuant des témoignages de ses autres pratiques cultuelles²⁶⁷⁵. Malgré son œcuménisme historique, cela fait de la Ville Sainte l'ambassadrice d'une seule et même religion, selon la doctrine cléricale et, qui plus est, ultramontaine de d'Abbadie. L'association de ses armoiries et des attributs du pèlerin sur la cheminée du grand salon achèvent en outre de le proclamer comme un pénitent de ce bas-monde²⁶⁷⁶.

La reconstitution de l'Orient chrétien à Abbadia se manifeste par ailleurs par les représentations hagiographiques. Mis à part saint Thomas d'Aquin, les saints d'Abbadia naquirent et vécurent leurs expériences mystiques en Orient. Bien que sa présence soit moins liée à son origine orientale qu'à ses dogmes, saint Augustin d'Hippone, dont le portrait orne un vitrail du chœur de la chapelle, officiait dans les terres de l'actuelle Algérie. Il sillonna inlassablement son diocèse africain et séjourna régulièrement à Carthage notamment dans le cadre de conciles. Fils de sainte Monique, une berbère romanisée, il incarnait l'éclat et l'épanouissement de la romanisation africaine²⁶⁷⁷. Le personnage canonisé le plus présent d'Abbadia demeure cependant saint Antoine l'Ermite. D'Abbadie l'avait choisi pour saint patron car son existence le séduisait et ce, bien que sa marraine Maytène l'eût placé sous la

²⁶⁷³ PELTRE C., 2008, p.64. Belly s'inspira en effet d'un passage du Génie du christianisme pour cette représentation mystique de la Mer Morte : « Ses abîmes solitaires ne peuvent nourrir aucun être vivant ; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes ; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure ; et son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante, que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever ». Quant à Dehodencq, c'est dans Les aventures du dernier Abencérage qu'il puisa vraisemblablement sa source pour l'Adieu de Boabdil à Grenade, moment où dans l'ouvrage de Chateaubriand, la mère du héros prononce ces paroles : « Pleure maintenant comme une femme un royaume que tu n'as pas su défendre comme un homme ». C. Peltre évoque également la mention de cet ouvrage dans *Une année dans le Sahel* de Fromentin.

²⁶⁷⁴ BERGDOLL B., 1979 ; VOGUE M. (de), 1877.

²⁶⁷⁵ Comme dans les observations modernes de Chateaubriand, le plan d'Abbadia place le Golgotha à l'intérieur de l'enceinte. En revanche, les représentations de la demeure de Caïphe, le Saint-Cénacle et le tombeau de David correspondent aux descriptions anciennes de Chateaubriand les situant à l'extérieur des remparts (CHATEAUBRIAND F.-R. (de), 1852, p.189-193).

²⁶⁷⁶ Dans le langage héraldique, les attributs extérieurs au blason constituent en effet des éléments d'identification de la personnalité et de l'histoire de leur propriétaire (WENZLER C., 2004). Rappelons que c'est également dans cette optique qu'il effectua son exploration d'Ethiopie puisqu'il avait choisi à ce moment-là pour patron saint Jacques le Majeur (Lettre de d'Abbadie, 1875, f.277, ms 2014, BIF).

²⁶⁷⁷ LANCEL S., *Saint Augustin*, Fayard, Paris, 1999.

protection de saint Antoine de Padoue²⁶⁷⁸. Également connu comme saint Antoine le Grand ou saint Antoine du Désert, il naquit au III^e siècle en Egypte. Issu d'une famille prospère, il décida de se consacrer à l'ascèse en se retirant dans le désert de la Thébaidé non loin du Nil, devenant ainsi le père fondateur des communautés d'ermites cénobites²⁶⁷⁹. C'est là que saint Antoine aurait eu à subir les fameuses tentations du Démon, notamment celles de la luxure, et qu'il fit de l'humilité l'une de ses valeurs emblématiques²⁶⁸⁰. De par son ardeur, saint Antoine pouvait pleinement incarner un héros romantique. Les auteurs ne s'y trompèrent pas, Byron l'évoquant dans son poème *Caïn*, Goethe dans *Faust* et Flaubert en lui consacrant plusieurs versions poétiques et théâtrales de *la Tentation de saint Antoine*²⁶⁸¹. Mais si le thème de la tentation se rapproche du fantastique médiéval si saillant au romantisme, il est absent d'Abbadia où l'on privilégia davantage l'évocation de l'humilité et d'une ascèse paisible. Aussi une statue de saint Antoine, dotée de ses emblèmes ordinaires que sont la bure, la barbe de l'ermite et le chapelet, orne-t-elle la cheminée de la chambre de la Tour. Son érémitisme y est évoqué par le biais de vers anglais, inscrits en lettres d'or sur le linteau, invitant ostensiblement à la méditation solitaire²⁶⁸². Il est en outre évidemment présent dans la chapelle éponyme où son expérience de l'humilité est suggérée par les filets d'or dessinés dans le soubassement du chœur et par l'inscription du terme latin « Humilitas » sur les quatre consoles de la nef²⁶⁸³. Quant à sa vie ascétique, elle est illustrée par deux scènes narrant l'épisode de sa rencontre avec le premier ermite anachorète, saint Paul de Thèbes (Fig.223). La première raconte le moment de la livraison du pain quotidien par le corbeau mandaté par la Providence tandis que la seconde représente la pénible inhumation de saint Paul par un saint Antoine assisté des lions protecteurs de l'ermite décédé²⁶⁸⁴. S'ils étaient appréciés de d'Abbadie, ces deux protagonistes de l'époque paléochrétienne étaient particulièrement vénérés en Ethiopie sous les noms locaux de Abba Antonios et Gebre Manfas Qeddus²⁶⁸⁵.

²⁶⁷⁸ Maytène avait effectué un pèlerinage à Padoue en l'honneur de son filleul mais celui-ci reconnaissait s'être « obstiné à prendre pour patron St Antoine l'Hermite, l'Africain, l'isolé : sa vie me séduit plus » (F61).

²⁶⁷⁹ Les ermites cénobites vivent en retrait du monde en communauté par opposition aux anachorètes qui sont entièrement seuls (« Cénobite » in *Encyclopédie Hachette Multimédia*, Hachette, Paris, 2004).

²⁶⁸⁰ Cela est illustré dans *La Légende dorée* par l'évocation de filets jetés sur la terre pour emprisonner les âmes du monde. A la question posée par saint Antoine « Oh ! Qui pourra s'échapper hors de ces filets ? », une voix répondit : « L'humilité ! » (VORAGINE J. (de), 1995, p.87-91). L'histoire de saint Antoine l'Ermite est connue grâce au récit de son contemporain saint Athanase : SAINT ATHANASE, *La vie de saint Antoine*, IV^e siècle, [en ligne], Abbaye Saint-Benoît, réf. du 23 juill. 2012. URL : <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/peres/antoine/viedesaintantoine.htm>

²⁶⁸¹ Flaubert fut inspiré par le sujet dès 1835 et proposa plusieurs versions en 1849, 1856, 1870 et 1874 (FLAUBERT G., *La tentation de saint Antoine*, Charpentier, Paris, 1874).

²⁶⁸² « Loin des occupations fatigantes de la vie, loin des soucis et de la lutte du monde, dans la solitude je me plais davantage, l'ermite vous appelle à sa cellule ».

²⁶⁸³ Virginie indiquait que « le filet d'or de l'abside rappelle le songe de Saint Antoine qui vit se débattre comme prisonniers sous un filet des oiseaux merveilleux symboles des âmes, prises sous les liens du monde et que pouvait seule délivrer la vertu d'humilité » (Devises d'Abbadia, f.1v, CCCIO).

²⁶⁸⁴ VORAGINE J. (de), 1995, p.83-84, 87-91.

²⁶⁸⁵ Voici la description que d'Abbadie proposa de Gebre Manfas Qeddus, le saint Paul de Thèbes éthiopien, à l'attention du comte de Damas d'Hautefort qui le consultait au sujet de l'iconographie d'une croix : « Abuna Gebre Manfas Qeddus (Notre Père esclave du saint Esprit) plus connu sous la forme abrégée de Abba. Comme ermite il vit en bonne relation avec les lions. Selon la même légende, il poussa les mépris des richesses jusqu'à ne pas vouloir de vêtements. Pour ne pas outrager la pudeur et pour récompenser en même temps cette sainte humilité, Dieu fit pousser des plumes sur toute la peau de l'ermite » (P32).

Mais selon la tradition catholique, les deux scènes d'Abbadia ont lieu dans le désert égyptien de la Thébaïde évoqué par un paysage aride caractéristique, la silhouette des montagnes en arrière-plan, les palmiers et un chapiteau de colonne égyptienne. Abbadia nous ramène ici non seulement aux premières lueurs d'un christianisme en cours de construction mais suggère aussi le rôle vétérotestamentaire de l'Égypte. Associé à l'évocation chrétienne de l'Éthiopie qui sous-entend le mythe salomonien dans le vestibule, l'iconographie religieuse d'Abbadia procède donc de la quête des racines du christianisme dans son berceau mythique et géographique. Cette volonté trouve son apogée dans la présence du tétragramme hébraïque ornant la clé de voûte du chœur (Fig.402). Apparaissant dans l'Ancien Testament et nommé « Jehova » par les d'Abbadie²⁶⁸⁶, il enracine définitivement Abbadia dans un système de croyances judéo-chrétiennes très ancien, presque mythique, qui naquit et mûrit sous le ciel de la Méditerranée orientale entre l'Égypte et la Mésopotamie. Ce nom que les Hébreux ne prononcent pas évoque l'histoire des patriarches et des prophètes, des Rois et des premiers martyrs. Le choix de cette langue authentifiant le nom divin fidèlement aux Saintes Ecritures n'est pas sans rappeler l'apparition des phrases hébraïques du *Festin de Balthazar* que Rembrandt illustra avec un respect scripturaire presque caravagien²⁶⁸⁷. Cela peut contribuer à comprendre l'utilisation, dans la chapelle, de motifs inspirés de l'art byzantin, premier art chrétien. Si la science des astres impliquait une recherche universelle de la compréhension de l'existence, la dévotion chrétienne s'inscrit dans la pensée romantique en tant que cadre dogmatique, au cœur d'un renouveau impulsé par la rupture avec la philosophie des Lumières.

En plus de la quête des origines d'une civilisation, la reconstitution de l'Orient chrétien introduit donc une forme de mysticisme romantique qui trouve son fondement dans le *Génie du christianisme* de Chateaubriand qui, parallèlement au Concordat, réhabilita la religion chrétienne ayant subi les attaques des Lumières et de la Révolution²⁶⁸⁸. Cela s'inscrit pleinement dans l'irrationnalisme fondamental de la pensée romantique qui rompt avec la définition de la Raison et la religion naturelle pour réhabiliter l'idée d'une croyance divine participant d'une histoire collective et d'un remaniement de la conception de la connaissance. On mettait ainsi en exergue l'idée d'une épopée du genre humain placée sous le signe de la transcendance métaphysique. Comme l'illustre la prose de d'Abbadie, c'est ainsi que s'établit le rôle du christianisme romantique instaurant le lien entre l'esprit suprême et la créature humaine, entre l'ordre idéal et les ténèbres intérieures, entre la perfection transcendente et

²⁶⁸⁶ Devises d'Abbadia, f.1v, 1.12, CCCIO. D'Abbadie l'avait observé à l'église de la Dalbade de Toulouse (G142).

²⁶⁸⁷ *Daniel*, 5, 1-30 ; BELLO M. (Dal), *La Bible de Caravage*, Schnell + Steiner, Leibniz, 2010.

²⁶⁸⁸ VIARD B., 2010, p.39-40. A peine une vingtaine d'année après sa mort, Théophile Gautier proclamait comme tel cette idée désormais reconnue dans son ouvrage consacré au romantisme : « Chateaubriand peut être considéré comme l'aïeul, ou si vous aimez mieux, comme le Sachem du Romantisme en France » (GAUTIER T., *Histoire du romantisme*, Charpentier, Paris, 1874, p.4 ; CHATEAUBRIAND F.-R. (de), *Le génie du christianisme*, Didot, Paris, 1852).

les violences de ce bas monde²⁶⁸⁹. Ces tiraillements donnent lieu dans l'imaginaire artistique à une mise en scène phrénétique et passionnée exarcerbant les attitudes psychologiques, animales ou humaines. Parallèlement à la rupture des traditions, les thèmes sacrés ou profanes se multiplièrent dans l'art, illustrant la réhabilitation chrétienne de Nerval et Chateaubriand comme le concept révolutionnaire de l'histoire du genre humain. Libéré du carcan de l'académisme, l'œuvre du poète et peintre anglais William Blake illustre cette confrontation romantique de l'ordre et du désordre, de la lumière et de l'obscurité, particulièrement *La création du monde* mettant en scène un génie créateur grandiose au cœur du néant, ou *l'Ange de la Révélation* employant toujours ce contraste métaphorique du jour et de la nuit²⁶⁹⁰. Les œuvres sacrées de Delacroix, telles que *le Christ en croix* ou *le Christ au Jardin des Oliviers*, proposent une vision, si ce n'est tout aussi mystique, du moins aussi dichotomique que celle de Blake entre la lumière suprême et la vile obscurité du monde²⁶⁹¹. De la même manière, le mysticisme se traduit à Abbadia par des procédés structurant métaphoriquement et symboliquement la lumière. Mais c'est bien d'une mystique chrétienne dont il s'agit, relevant du concept d'illumination provoquée par la foi, en témoigne la devise des Thompson of Park figurant dans le salon arabe : « Lucem amat virtus »²⁶⁹². Il n'est donc pas anodin que, à l'instar du fictif Edmond Dantès ou du bien réel Pierre Loti²⁶⁹³, d'Abbadie considérait sa demeure comme un ermitage où il pouvait aussi bien se livrer à ses activités scientifiques qu'à la méditation romantique, au rêve oriental qu'à l'ascèse mystique. Au sein de ce phénomène, le vitrail est à l'évidence le médium incarnant le mieux la lumière et l'expression divines dans la matière, lieu commun de la pensée cléricale²⁶⁹⁴. Ce constat est d'autant plus avéré que les verrières de la chapelle d'Abbadia sont orientées vers le Levant, inondant ainsi du jour naissant et de la Révélation le chœur et la nef, et que celles du vestibule se trouvent à l'Ouest bénéficiant des rayons du soleil couchant et éclairant au terme d'un cycle métaphysique autant qu'héliographique la connaissance ethnographique éthiopienne ou astronomique. Le jeu de la lumière est d'autant plus structurant et fondamental dans l'espace architectural d'Abbadia qu'il est en relation avec la pénombre provoquée par les baies peu généreuses et par la gamme chromatique vive, mais de tonalité

²⁶⁸⁹ D'Abbadie rédigea en effet un texte intitulé « Réflexions diverses » où il aborda nombre de questionnements existentiels caractéristiques du romantisme, dont la figure de Jésus Christ, les natures divine et humaine (Cahier Réflexions diverses, Arch. Abbadia). En ce qui concerne le mysticisme romantique, voir FIZAINÉ J.-C., « Les aspects mystiques du romantisme français. Etat présent de la question » in *Romantisme*, 1976, n°11, p.4-14 ; JUDEN B., *Traditions orphiques et tendances mystiques dans le romantisme français*, Slatkine, Genève, 1984.

²⁶⁹⁰ GOMBRICH E.-H., 2008, p.489-492 ; VIARD B., 2010, p.99-100.

²⁶⁹¹ VIARD B., 2010, p.99-100 ; RAUCH A., 2000, p.318-479.

²⁶⁹² La vertu aime la lumière.

²⁶⁹³ Dumas évoque, à travers son personnage d'Edmond Dantès, l'idée de l'ermitage lors du passage intitulé « Italie-Simbad le marin » où le protagoniste a aménagé une grotte dans le style oriental des *Mille et une nuits* (DUMAS A., 1998, p.396). Quant à Loti, il employa ce terme pour qualifier sa maison d'Hendaye, Bakar Etchea, dans *Le château de la Belle au bois dormant* (LOTI P., s.d., p.20-21).

²⁶⁹⁴ FINANCE L. (de) (dir.), 2003, p.92. Dans ce passage consacré aux dogmes et aux dévotions, L. de Finance cite l'abbé Godard qui avait publié en 1854 un *Cours d'archéologie sacrée* : « Les verrières de couleur sont si favorables à la piété que les fidèles, en entrant dans certaines églises pour prier, se dirigent instinctivement vers les chapelles qui en sont décorées ».

foncée. Le concept de lumière revêt cette dimension symbolique car il trouve son fondement dans les Saintes Ecritures même où il apparaît à profusion. Tandis que la Genèse en fait le principe de l'existence²⁶⁹⁵, les Psaumes la définissent comme le guide moral de l'Homme²⁶⁹⁶, l'Ecclésiaste comme la vie²⁶⁹⁷, et saint Jean comme l'Être suprême²⁶⁹⁸. Cette rhétorique n'était en outre pas étrangère à d'Abbadie qui la reprit à son propre compte dans ses projets d'inscriptions de l'observatoire (Annexe 20.10)²⁶⁹⁹. De plus, les choix hagiographiques d'Abbadia sont également révélateurs d'un système de pensée à la fois clérical et romantique. En faisant émerger la notion de péché originel, saint Augustin d'Hippone est en effet à l'origine d'une tendance lugubre et fataliste de la vision chrétienne rabrouée par les Lumières et réapparue dans les œuvres poétiques du XIXe siècle. Le romantisme cultivait un manichéisme, une condamnation du matérialisme et une aspiration vers l'idéal similaires à ceux prônés par l'augustinisme²⁷⁰⁰. Du point de vue sociétal, la représentation du Docteur de l'Eglise relativement fréquente démontrait l'impact du courant ultramontain sur l'architecture religieuse et son ouverture vers le culte des saints rendue nécessaire par la désaffection cléricale postrévolutionnaire²⁷⁰¹. Du point de vue philosophique, elle évoquait une doctrine et une dévotion ardentes envers la puissance supérieure²⁷⁰². En ce qui concerne saint Antoine l'Ermite, son expérience du désert impliquait une monstruosité – des bêtes tentatrices - et une notion de descente aux enfers chères aux tourments de l'imagination romantique²⁷⁰³. Quant au Christ aux Outrages, sa présence adjointe au chemin de croix évoque de toute évidence l'idée de passion en tant que souffrance mais aussi la profondeur de la dévotion divine et la croyance en une sorte d'empyrée. La figure de « Jésus » représentant à la fois la chair et l'esprit constitue le mythe romantique par excellence car il implique une duplicité entre transcendance idéale et humanité²⁷⁰⁴. Cette double-nature représentative des doctrines

²⁶⁹⁵ Le symbolisme de la lumière est annoncé dès les premiers versets de l'Ancien Testament : « Dieu dit : « Que la lumière soit » et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. Dieu appela la lumière « jour » et les ténèbres « nuit ». Il y eut un soir, il y eut un matin [...] » (Genèse, I, 3-5).

²⁶⁹⁶ Entre autres, la rhétorique de la lumière achève le psaume intitulé Yahvé triomphant : « La lumière se lève pour le juste, et pour l'homme au cœur droit, la joie. Justes, jubilez en Yahvé, louez sa mémoire de sainteté » (Psaumes, XLVII (XLVI), 11-12).

²⁶⁹⁷ La lumière y est évoquée dans une somme de préceptes réunis sous le titre *L'âge*, la longévité étant considérée comme une récompense : « Douce est la lumière et il plaît aux yeux de voir le soleil ; si l'homme vit de longues années, qu'il profite de toutes. Mais qu'il se rappelle que les jours de ténèbres seront nombreux [...]. Et souviens-toi de ton Créateur aux jours de ton adolescence, avant que viennent les jours mauvais [...] ; avant que s'obscurcissent le soleil et la lumière, la lune et les étoiles, et que reviennent les nuages après la pluie [...] » (Ecclésiaste, XI, 7-8 ; XII, 1-2).

²⁶⁹⁸ Dès son Evangile, Jean associe lumière et divin : « Je suis la lumière du monde. Qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais aura la lumière de la vie » (Jean, VIII, 12). La déification de la lumière est un *topos* de l'Apocalypse, notamment à l'évocation de la Jérusalem messianique : « La lune peut se passer de l'éclat du soleil et de celui de la lune, car la gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau lui tient le flambeau. Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre viendront lui porter leurs trésors » (Apocalypse, XXI, 23-24).

²⁶⁹⁹ Dès 1858, il sollicita le père Arana pour les traductions basques de plusieurs vers de sa composition parmi lesquels la suivante : « Une étoile conduit les Mages près de cette éternelle vérité, puisse une autre m'enseigner à mieux connaître à mieux connaître les œuvres de Dieu » (H282).

²⁷⁰⁰ VIARD B., 2010, p.26-27.

²⁷⁰¹ FINANCE L. (de) (dir.), 2003, p.99-100.

²⁷⁰² Virginie justifiait d'ailleurs le choix du vitrail de saint Augustin « parce qu'il a un cœur brûlant qui a tant aimé sa mère » (Devises d'Abbadia, f.1v, 1.12, CCCIO).

²⁷⁰³ RAUCH A., 2000, p.318-479.

²⁷⁰⁴ VAILLANT A. (dir.), *Dictionnaire du romantisme*, CNRS Editions, Paris, 2012. La religion de l'absolu.

catholiques est en outre suggérée par une iconographie codifiée évoquant la Résurrection et la filiation divine, avec la présence, sur l'arc triomphal, de l'*agnus dei* et du phœnix (Fig.218). La dévotion chrétienne est de surcroît magnifiée par une sentence retentissante ne se trouvant pas dans la chapelle, mais bien dans l'aile de réception sur les chaises de la salle à manger en guèze : « Puisse-t-il, autour de cette table, ne jamais se trouver de traître ! » (Fig.297)²⁷⁰⁵. Le thème de la trahison réapparaît dans la chambre d'Honneur, destinée aux hôtes privilégiés, où la cheminée arbore une phrase en calligraphie arabe : « Ne jette point de pierre dans le puits dont tu bois l'eau » (Fig.403). Les représentations du Christ et de saint Antoine à Abbadia illustrent ainsi le manichéisme romantique parce qu'elles mettent en scène à la fois le meilleur de l'œuvre divine et les plus extrêmes souffrances provoquées par le démon et la bassesse de l'homme. Ces croyances implantées dans l'irrationalisme et l'intemporalité étaient cependant relayées par un ancrage dans le réel et dans l'histoire contemporaine et personnelle. En effet, d'Abbadie prit la liberté de procéder à une sorte de canonisation de son ami Massaja devenu cardinal en présentant un fragment de sa croix de missionnaire dans les reliquaires du chœur. Il alla même jusqu'à proclamer cette démarche sur un phylactère doré comme pour officialiser cette dévotion inventée par lui²⁷⁰⁶. Le savant puisa donc dans les événements réels afin de nourrir son idéal clérical, attestant par là-même d'une force d'exaltation toute romantique.

Hormis le voyage ou la science, Abbadia est en somme un lieu où se conjugue l'apologie de la religion chrétienne en net recul dans la société postrévolutionnaire mais extrêmement présente dans l'art romantique. La chapelle le démontre assez avec sa profusion de décors ou par ses dimensions. Mais les préceptes bibliques ne sont pas cantonnés au seul lieu de culte. A la manière de l'ethnographie, ils s'inscrivent sur les murs, par exemple dans la chambre de Jérusalem où se trouvent des phrases tirées de l'Evangile de saint Mathieu évoquant l'entrée triomphale du Christ à Jérusalem, ou bien dans la chambre de Monsieur qui loue de nouveau la transcendance de la puissance divine²⁷⁰⁷. Cette vision du christianisme n'est cependant représentative que de la première période romantique puisque, dès le déclin de la Monarchie de Juillet, les artistes et penseurs comme Lamartine, Hugo ou George Sand

²⁷⁰⁵ A ce jour, il n'a toujours pas été possible de trouver l'origine de cette phrase. Peut-être est-elle inspirée de chants de *Hamina* comme les autres inscriptions éthiopiennes de la salle à manger. En ce qui concerne son aspect esthétique, chaque chaise de la salle à manger est brodée d'une seule et unique lettre guèze, ce qui implique de mettre les dix-huit sièges en ordre pour lire la phrase (en éthiopien).

²⁷⁰⁶ Voici cette phrase : « *Haece [sic] pariva crux arge curato confecta portiuncule hecce Crucis continet / Diu secum portavit G. Massaja hodie Cardinalis per longas peregrinationes in Ethiopia. / Que redimrus anno MDCCCLXXII nobis d.d.* » (Cette paire de croix [les deux reliquaires] en argent fin contient un petit fragment de la croix que pendant longtemps porta G. Massaja aujourd'hui cardinal pendant ses longues pérégrinations en Ethiopie, et acheté en l'an 1872 de Notre Seigneur). Il semble se trouver une erreur de transcription latine dans cette citation. En effet, l'auteur a probablement confondu le terme « arge » signifiant « argent » et le terme « aere » employé pour le cuivre. Au vu de son aspect vert-de-gris, l'ornement crucifère des reliquaires évoque en effet davantage le cuivre vieilli.

²⁷⁰⁷ Sur les poutres de la chambre de Monsieur, se trouve la devise latine évoquée dans le chapitre consacré au rapport entre art et science : « la vie ne vaut que par l'action ; l'action ne vaut que par l'intention ; l'intention ne vaut que si elle vient de Dieu ».

substituèrent à la dévotion chrétienne le culte de l'esprit ou du progrès et la religion du peuple, sorte de catholicisme social que rejetait vivement d'Abbadie²⁷⁰⁸. Dès lors, l'ambiance mystique d'Abbadia se retrouvera davantage dans les œuvres des courants symbolistes et préraphaélites, entre autres dans la série consacrée à saint Jean-Baptiste de Gustave Moreau, *l'Ange de la Lumière* de Delville, la *Sainte Cécile* de Waterhouse ou *l'Annonciation* de Rossetti²⁷⁰⁹. Comme les Symbolistes et les Préraphaélites, Abbadia est une œuvre en marge de la production habituelle de son époque et rejoint en ce sens les édifices néogothiques commandés par une élite royaliste souvent légitimiste. La foi chrétienne comptait en effet parmi ses prérogatives, ce qu'illustrent les aménagements ou constructions de chapelles systématiques dans leurs propriétés. Ainsi en est-il de Roquetaillade ou de Pupetières, mais aussi du château d'Haïtze (Fig.404), du château de Combours et de la maison de Chateaubriand à Châtenay-Malabry. Témoins naturels de la force dévotionnelle chrétienne, les châteaux néogothiques angevins intègrent souvent un espace de culte, ce qui est le cas de la Faultrière où la prière prend une tournure viscérale car la chapelle abrite les tombeaux familiaux, ou de Challain-la-Potherie et de la Baronnière²⁷¹⁰. Tous ces aménagements cultuels ont en commun leur style gothique et leurs vitraux en lancettes qui, comme à Abbadia, sont propices à la prière de par leur herméneutique spirituelle et scripturaire. Malgré l'ampleur extraordinaire de la foi, Abbadia est cependant loin de confiner à l'ésotérisme bien réel de certains édifices « philosophaux » sonnante comme un extrême ou une dérive transcendente du romantisme, tels que la Quinta da Regaleira de Cintra, le château des Avenières ou le domaine de l'abbé Saunière à Rennes-le-Château, car la demeure de d'Abbadie détient un fondement de raison inhérent et une fidélité au culte catholique qui réfutent les fantaisies trop irrationnelles²⁷¹¹.

Le romantisme se définit, en outre, par la notion de voyage dans l'espace et dans l'esprit, auquel il faut ajouter l'idée tout aussi fondamentale de voyage dans le temps. En effet, ce courant de pensée apporta une nouvelle perception de la temporalité qui ne se définit plus comme une juxtaposition de moments mais comme une histoire continue. Le thème de la fuite du temps, insaisissable voire eschatologique, devint dès lors un *leit-motiv* de cette pensée. Cela s'est traduit par un regard nouveau sur l'Histoire, car ce domaine constituait le lieu où l'idéal philosophique et métaphysique pouvait s'accomplir, glorifiant au passage les

²⁷⁰⁸ VAN TIEGHEM P., *Le romantisme français*, coll. Que Sais-je, PUF, Paris, 1999, p.109-113.

²⁷⁰⁹ VAN TIEGHEM P., 1999, p.117-118.

²⁷¹⁰ MASSIN-LE GOFF G., 2007, p.222-233.

²⁷¹¹ La Quinta da Regaleira à Cintra présente ostensiblement les signes et les aménagements de la Franc-Maçonnerie comme un escalier à vis logé dans une tour inversée creusée dans le sol ou son bestiaire. Edifié par Paul Morel pour Mary Wallace Shillito, le château d'Avenières en Isère est notamment doté d'une chapelle gothique ornée d'une mosaïque représentant le zodiaque du jeu de tarot. Enfin, les constructions de l'abbé Saunière, notamment la restauration de l'église de Rennes-le-Château, comportent de nombreux indices qui attirent la soif des ésotéristes, tels que son pilier wisigothique, son chemin de croix à l'envers, le démon de son bénitier et l'exotisme de son bestiaire (PESSON W., « Trois demeures philosophales. La Quinta da Regaleira, le château d'Avenières et le domaine de l'abbé Saunière » in CULOT M., FOUCART B. (dir.), 2012, à paraître).

événements et les grands hommes en éprouvant l'irréremédiable fatalité du processus historique. C'est à ce moment-là que l'on entrevoit le potentiel que pouvait apporter le passé ; capable, pensait-on, d'engendrer l'accomplissement de soi et la liberté individuelle²⁷¹². Ayant conscience de la fin d'un monde provoquée par la Révolution, la rupture avec les traditions et la recherche du vrai se répandirent dans la pratique de la discipline de l'Histoire, ce qui impliqua un regain d'intérêt sur le passé national²⁷¹³. Autrement dit, les regards se tournèrent ardemment vers le Moyen Age, dès le milieu du XVIIIe siècle en Angleterre, avec notamment Walter Scott et Horace Walpole, et dès le Consulat en France, sous l'impulsion toujours essentielle de Chateaubriand et de son *Génie du Christianisme*²⁷¹⁴. Cela entraîna une prise de conscience du patrimoine médiéval concrétisée par la création du musée des Monuments français, des collections gothiques du musée de Cluny et du Louvre, les actions de protection de Mérimée et, bien entendu, l'œuvre manifeste de Viollet-le-Duc. Dans l'art et l'architecture, cet engouement se traduisit par l'avènement de l'approximatif style troubadour, puis du style néogothique archéologique²⁷¹⁵. Aussi, concernant la construction d'Abbadia, il convient de différencier la démarche architecturale rationaliste de Viollet-le-Duc et l'imaginaire nostalgique médiéval de d'Abbadie. Combien de ruines et d'édifices gothiques visita ce dernier au Royaume-Uni et combien de poètes romantiques revisitant le Moyen Age avait-il lus, qui construisirent son imaginaire fantasmé²⁷¹⁶. Le choix même du style gothique témoignait d'une fascination pour l'identité nationale, d'une nostalgie de l'Ancien Régime et de la perte d'un idéal. D'Abbadie rejoignait en ce sens la plupart des bâtisseurs de son milieu royaliste qui tenaient à entretenir l'illusion médiévale comme le confirment les innombrables édifices classiques « castallisés » au XIXe siècle²⁷¹⁷. A l'instar du voyage géographique et de la quête mystique, le refuge vers le passé était symptomatique d'un mal-être latent et d'une forme de désenchantement inhérent à l'époque.

La relation au temps s'exprime de plusieurs manières dans la propriété de d'Abbadie. D'une part, impliquant les notions de fatalisme et d'impuissance, la fuite du temps est évoquée dans le salon par la phrase latine « Transit vita sicut fumus »²⁷¹⁸, et surtout dans la chambre de Virginie par la première et la troisième strophe du poème *Zeit – Le Temps* -, traduction des *Sentences* de Confucius proposée par Friedrich Schiller, fondateur du romantisme allemand²⁷¹⁹. Par ailleurs, Abbadia réunit l'ensemble des codes iconographiques se référant

²⁷¹² VAILLANT A. (dir.), 2012. L'Histoire.

²⁷¹³ VAN TIEGHEM P., 1999, p.91-92.

²⁷¹⁴ VIARD B., 2010, p.87-88.

²⁷¹⁵ MASSIN-LE GOFF G., 2007, p.16-59.

²⁷¹⁶ Carnet de 1835, ms 2081, BIF.

²⁷¹⁷ LOYER F., 1999, p.130-131. D'Abbadie avait d'ailleurs bien conscience de l'illusion qu'il créait puisqu'il considérait que sa demeure « *simulait l'architecture avant la Renaissance* » (Q12).

²⁷¹⁸ La vie passe comme la fumée.

²⁷¹⁹ « Allemand (romantisme) » in VAILLANT A. (dir.), 2012. Voici le texte originel de Schiller (1795-1799) : « *Dreifach ist Schritt der Zeit : /Zögernd kommt die Zukunft hergezogen, / Pfeilschnell ist das Jetzt entflohen, / Ewig still steht die Vergangenheit. [...] Möchtest du beglückt und weise / Endigen des Lebens Reis, / Nimm die*

conventionnellement au Moyen Âge. De fait, dès lors où les inscriptions n'étaient pas orientales et où les caractères linguistiques étaient latins, on eut systématiquement recours à la calligraphie gothique. C'est ainsi le cas des devises basques de la bibliothèque, des poèmes anglais de la chambre de la Tour et du grand salon, des sentences latines du vestibule, de la chambre de Jérusalem, de la chapelle, de l'observatoire et de la chambre de Virginie, des inscriptions en langue française médiévale du blason de d'Abbadie et du baldaquin de la chambre d'Honneur, ou encore des vers allemands de Schiller. Seule la phrase de bienvenue traditionnelle irlandaise « *Ced Mile Failthe* »²⁷²⁰ échappa à cette règle pour adopter sa calligraphie gaélique traditionnelle qui, quoique originaire d'Outre-Manche, n'évoque pas moins un passé médiéval mythique. Par l'écriture ornementale, commanditaires et architectes créèrent une ambiance invitant à l'évasion.

D'Abbadie, qui n'était pourtant pas d'origine aristocratique « immédiate »²⁷²¹, s'efforça d'y restaurer un hypothétique passé médiéval familial dans le respect du culte des anciens, emblématique du romantisme²⁷²². Après de nombreuses années de recherches généalogiques infructueuses sur son ascendance paternelle, il entama la même démarche, avec plus de chance cependant, pour la famille de son épouse. De cette recherche, résulte la quasi-totalité de l'armorial d'Abbadia (Annexe 9). En effet, hormis le blason des Thompson of Park et les armoiries du village d'Arrast sous le porche, toute l'iconographie héraldique du château illustre les diverses branches familiales de Virginie, remontant à plus de six générations (Fig.405-Annexe 8)²⁷²³ et mettant l'accent sur les ancêtres les plus valeureux

Zögernde zum Rath, / Nicht zum Werkzeug deiner That ! / Wähle nicht die Fliehende zum Freund, / Nicht die Bleibende zum Feind » (« Sprüche des Confucius » in SCHILLER F., *Schiller's Gedichte*, t2, Deder's Verlag, Stuttgart, 1856, p.41-42). Grande germanophone, Virginie en proposa la traduction suivante : *Triple est le pas du temps/ Hésitant, mystérieux, l'avenir vient vers nous/ Rapide comme un coursier le présent s'enfuit/ Eternel, immuable, le passé demeure. [...] De celui qui hésite, prends seulement conseil sans trop te fier à lui/ Ne prends pas celui qui s'enfuit comme ami/ Ni celui qui demeure pour ton ennemi* » (Devises d'Abbadia, f.4, 1.12, CCCIO).

²⁷²⁰ Cent mille bienvenues. Cette phrase est localisée au-dessus de la porte d'entrée, sous le porche.

²⁷²¹ Rappelons que sa mère, irlandaise, aurait eu des origines nobles remontant à un ancêtre inconnu et que son père, malgré le statut d'abbé laïc de ses aïeux, jouissaient de privilèges mais pas d'une filiation noble au sens national du terme (Infra, I.A.1.).

²⁷²² Par exemple, dans sa description d'Abbadia, Virginie spécifia explicitement qu'ils entendaient « célébrer la mémoire de [son] ancêtre » dans la chambre d'Honneur (Devises d'Abbadia, 1.12, f.2v, CCCIO). En ce sens, à sa cousine religieuse Marie-Stéphanie, d'Abbadie fit un jour la déclaration suivante : « *On a, je crois, dans notre siècle de prétendu progrès, le tort de rompre avec le passé : cependant les Anciens nous valaient bien ; ils étaient même plus sages que nous qui sommes infatués de changement. Heureux ceux qui, reposés dans la paix du cloître, n'entendez que rarement les tracasseries du siècle ! Comme la Marthe de l'Evangile vous avez choisi la meilleure part* » (Lettre de d'Abbadie, 15 mai 1888, 152J633, AD64).

²⁷²³ Pour ce qui est des blasons identifiés de la famille de Virginie, l'armorial du château est en effet composé des armes : des Bertholon (grand-père maternel), des Daudé du Vigan (grand-père paternel), des Passerat de la Chapelle (grand-mère maternelle), des Vincent de Saint-Bonnet (grand-père paternel), des de Clavières (arrière-grand-mère maternelle), des La Live et des Gesse de Poisieux (arrière-arrière-grands-mères maternelles), des de Boyer (arrière-arrière-arrière-grand-mère paternelle), des Roquette (arrière-arrière-arrière-arrière-grand-mère paternelle), des de Jouvenot (arrière-cousine paternelle), des de Roussy (arrière-arrière-cousine paternelle), des Bonald (famille du célèbre archevêque de Lyon) et des Rambaud (cousins des de Clavières). Leur identification a principalement été rendue possible grâce à la consultation des armoriaux et états civils (Infra, p.XX). Les carnets de Duthoit en présente aussi quelques-uns : « Grand-mère maternelle : champ d'azur une fasce d'or chargée d'un lion passant de gueule et accompagné en pointe de deux vols de passereaux aussi d'or ». Le blason du grand-père maternel, croqueté, représente une croix, trois étoiles et un cœur. Du côté paternel, il nota : « grand-père : d'azur au chevron d'or accompagné en chef d'un soleil d'or et de raisins du même et en pointe d'une tour d'argent. Grand-mère : de gueule au lion d'argent droit tenant en sa patte une fleur de lys d'or et une couronne d'or ».

comme Daudé du Vigan²⁷²⁴. Cela montre bien que d'Abbadie refusait les artifices de l'illusion médiévale, en justifiant le décor de sa demeure par ses racines familiales²⁷²⁵. Il agissait à l'instar de nombreux émigrés royalistes de retour en France qui revendiquaient leurs racines aristocratiques de l'Ancien Régime, même si certains d'entre eux en profitaient pour les recréer de toute pièce.

En outre, le style néogothique et la mise en scène du paysage permettaient d'entretenir le goût du pittoresque, propice à l'imaginaire romantique²⁷²⁶. Hormis les collections d'armures, comme celle qui motiva la construction du château de Brézé²⁷²⁷, la plupart des clichés médiévaux se retrouvent à Abbadia malgré le rationalisme architectural Viollet-le-Ducien : la nature y est apparemment indomptable ; les tours et les créneaux évoquent un château seigneurial ; les blasons, les devises, les vitraux nous ramènent à un univers chevaleresque quelque peu fantasmé et livresque²⁷²⁸. Ainsi, l'accès direct reliant la chambre de Virginie à la chapelle rappelle certaines pratiques seigneuriales. Abbadia semble participer à une épopée où l'héroïsme se définirait par la prouesse et l'honneur, où la dialectique de l'amour divin et courtois serait revisitée par une imagerie flamboyante. Si la devise de bienvenue, – dont l'idiome gaélique évoque les origines irlandaises de d'Abbadie –, rappelle les mythes et légendes d'Eirin²⁷²⁹, le château s'y dessinant nous ramène aux temps du Moyen Âge. Propices au voyage antérieur, le décor du château et son environnement sauvage évoquent les errances et les aventures de héros épiques souvent en quête d'un idéal comme les *Chevaliers errants* de Victor Hugo²⁷³⁰, le Robin des Bois de Dumas²⁷³¹, ou encore Charlemagne emblème de la probité originelle nationale, Clovis initiateur de la chrétienté royale, Jeanne d'Arc symbole nationaliste de pureté et de dévotion ou le cycle arthurien et

L'architecte annota également d'autres branches familiales sans préciser leur lien avec Virginie : « armes de de Claviers. Deux lions or tenant clef d'argent traversée par une bande rouge – deux mains – tenant deux faucons d'or [...] » et plus tard : « de sinople à deux bandes d'argent et deux bandes de gueules brochant le tout. D'or à deux fasces de gueule. De Jouvenot 1738. Rouquet » (carnet marron sans titre, f.2-30v ; carnet Montataire-Lucheux, fonds E. Duthoit, MP).

²⁷²⁴ Devises d'Abbadia, f.2v, 1.12, CCCIO ; *Infra*, I.B.2.

²⁷²⁵ En quête des armoiries des Fabron à Marseille en 1873, il justifia sa démarche en précisant : « il a été naturel de préférer les armoiries de notre famille et de ses alliances » (Q370).

²⁷²⁶ Il n'est d'ailleurs pas anodin que d'Abbadie considérait que son château « simule l'architecture avant la renaissance » (Q12).

²⁷²⁷ MASSIN-LE GOFF G., 2003, p.19-21.

²⁷²⁸ DURAND-LE GUERN I., *Le Moyen Âge des romantiques*, coll. Interférences, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2001,

²⁷²⁹ D'Abbadie composait en effet des poèmes inspirés du paganisme celtique. Entre autres : « *As far from Erin sad tho proud/ my frigate weaved her bow/ the sun's last glories burst the cloud/ and gilt Eblana's brow. Sleep neath that diadem of light/ enshrined in waters deep: thy day was fair thy star is bright/ my gentle Erin, sleep. [...]* » (Concernant la triste mais fier Erin/ma frégate a tissé son arc/ Les dernières gloires du soleil ont pulvérisé le nuage et doré le front d'Eblana. Dors ceinte de ce diadème de lumière/ inscrit dans la profondeur des eaux : ce jour était juste, cette étoile est brillante/ ma douce Erin, dors.) (Carnet de 1835, ms 2081, BIF).

²⁷³⁰ Le poème éponyme s'achève sur une évocation de la nature hostile traversée par ces héros épiques, nature qui pourrait être incarnée par les paysages sauvages d'Abbadia : « *Ayant franchi les flots, les monts, les bois horribles,/ Ils venaient de si loin qu'ils en étaient terribles ;/ Et ces grands chevaliers mêlaient à leurs blasons/ Toute l'immensité des sombres horizons* » (HUGO V., 2000. Chapitre V Les chevaliers errants, p.173-266).

²⁷³¹ DUMAS A., *Le prince des voleurs*, coll. Les Classiques, J'ai lu, Paris, 1996 ; DUMAS A., *Le proscrit*, coll. Les Classiques, J'ai lu, Paris, 1996.

son aboutissement suprême du Graal²⁷³². Autant de sujets qui furent plus ou moins sublimés par le romantisme, que ce soit avec *la Ballade de Lénore* de Vernet²⁷³³, la *Chanson des Nibelungen* de Füssli²⁷³⁴. Autant de thèmes mythiques qui ont également inspiré l'architecture et la décoration. Le littérateur angevin Quatrebarbes les exalta en un cadre imaginaire pour son château de Chanzeaux influant ainsi sur le mouvement néogothique d'Anjou²⁷³⁵. Cependant, si le thème de la chevalerie est à peine suggéré à Abbadia, il était souvent très présent dans la décoration des édifices néogothiques comme les imposants châteaux allemands de Neuwanschtein ou de Schwanstein, le château suisse de Gruyère ou les plus confidentiels châteaux angevins dont certains étaient ornés de tableaux médiévalisants²⁷³⁶. En revanche, en renouant avec le passé national, Abbadia s'inscrit davantage dans la « tradition » du *gothic revival* amorcée par Walpole à Strawberry Hill et surtout par Walter Scott à Abbotsford (Fig.406)²⁷³⁷ qui, par ses écrits et sa construction, inspira les artistes et bâtisseurs de l'Europe entière²⁷³⁸. D'ailleurs, d'Abbadie, grand admirateur du poète écossais, effectua un voyage à Abbotsford au début des années 1860 dans l'unique but de s'en inspirer pour la construction d'Abbadia²⁷³⁹. Toutefois, si le savant basque s'imprégna de l'esprit de Scott pour sa demeure, il céda à l'esthétique du plus pittoresque et anglais Strawberry Hill ainsi que l'étude architecturale le démontre²⁷⁴⁰.

En outre, cette vision du Moyen Age induit une dimension d'étrangeté et de merveilleux inhérente à l'un des aspects du romantisme²⁷⁴¹. En littérature, cette rhétorique apparaît notamment dans le roman fantastique, comme le *Frankenstein* de Mary Shelley ou le *Dracula*

²⁷³² Dans les récits médiévalisants du XIXe siècle, la mise en place du cadre spatio-temporel joue un rôle aussi narratif que symbolique en relation étroite avec le héros. C'est le décor qui permet au merveilleux de se développer, ce qui est le cas de la forêt enchantée dans les récits de Lancelot, Yvain, Merlin ou Ondine, mais aussi de l'architecture gothique – surtout de la cathédrale – rapprochée avec la forêt notamment dans les œuvres de Nodier, ou encore de la montagne et la vallée (DURAND-LE GUERN I., 2001. *Le Moyen Age, histoire ou hors-temps ?*, p.31-56 ; *Le Moyen Age personnifié*, p.141-214).

²⁷³³ Ce tableau illustre le texte fondateur du genre nouveau qu'est la ballade gothique. Il met en scène le moment où la jeune Lénore, qui désespérée d'attendre son fiancé parti en guerre en appela à la mort, est récupérée par son chevalier et chevauche vers son propre tombeau (DURAND-LE GUERN I., 2001, p.62-66).

²⁷³⁴ LEGRAND G., *L'art romantique*, Larousse, Paris, 1999, p.86-87 ; RAUCH A., 2000, p.318-479 ; SOLANA G., 2011, p.29-32, 216-217.

²⁷³⁵ MASSIN-LE GOFF G., 2007, p.35-39. Théodore de Quatrebarbes est en effet considéré comme l'un des chefs de file du mouvement néogothique angevin. Il fit revivre le Moyen Age, transposé à l'époque moderne, notamment par le biais du personnage du roi René d'Anjou. A Chanzeaux, il commandita un tableau inspiré de son plus ancien document familial datant de 1249. Son ancêtre y reçoit une quittance attestant de l'accomplissement de sa mission des mains de Charles Ier d'Anjou, roi de Sicile.

²⁷³⁶ MASSIN-LE GOFF G., 2007, p. C'était particulièrement le cas du château de Brézé où les propriétaires commanditèrent une série de tableaux racontant l'histoire familiale depuis le Moyen Age.

²⁷³⁷ Créé entre 1812 et 1825 par Walter Scott assisté des architectes Edward Blore et William Atkinson, Abbotsford castle inaugura la vogue de l'appropriation du passé national écossais à l'initiative du mouvement romantique. Il est même considéré comme le prototype du « style baronial écossais ». Le nationalisme de l'édifice s'exprime jusque dans ses collections d'objets anciens et son mobilier, comprenant entre autres le fusil de Rob Roy et le Quaich à whisky de Bonnie Prince Charlie. Les rideaux sont tissés avec la laine des propres moutons de Scott. Ce dernier organisa la cérémonie de la visite du roi George IV en Ecosse en 1822 de sorte de promouvoir l'identité nationale écossaise (WAINWRIGHT C. 1999, p.10-43).

²⁷³⁸ WAINWRIGHT C., 1999, p.10-43.

²⁷³⁹ K207.

²⁷⁴⁰ Cf. infra, II.B.1.

²⁷⁴¹ JULLIAN R., 1979, p.162-163; DURAND-LE GUERN I., 2001. *Le Moyen Age fabuleux*, p.241-258.

de Bram Stocker. Elle prend pleinement part à la notion de rêverie médiévale mais aussi d'angoisse existentielle, ce qui s'exprime à Abbadia par son château – surtout s'il est associé à la nuit²⁷⁴², par le bestiaire potentiellement intrigant et parfois tératologique²⁷⁴³ ou par les allusions aux mythologies anciennes convoquées par le cadre spatio-temporel de l'édifice. En ce qui concerne le merveilleux²⁷⁴⁴, la sublimation des éléments naturels du projet de Bühler convoque la vieille mythologie basque où Mari, puissance personnifiant la nature, résidait dans les montagnes et les grottes. Elle contrôlait les éléments, où les reliefs et les forêts étaient parcourus par les Lamin, génies féminins bienfaisants, ou par les Basajaun et Basandere, créatures bestiales semi-anthropomorphes²⁷⁴⁵. Quoique très anciennes, ces croyances furent réactivées au Moyen Age puisque le Pays basque ne fut évangélisé qu'au Xe siècle²⁷⁴⁶. De même, certaines similitudes avec les paysages verdoyants du Royaume-Uni ramènent, par le caractère spectaculaire et sauvage des éléments, vers les croyances païennes gaéliques et les épopées du barde mythique Ossian qui inspira Walter Scott et le mouvement romantique français²⁷⁴⁷. Le fantastique médiéval chrétien est quant à lui matérialisé par le bestiaire, non ésotérique mais chimérique, et particulièrement représentatif d'une vision romantique du Moyen Age intimement liée à la thématique permanente de la mort et à l'exploration des confins du réel²⁷⁴⁸.

A Abbadia, l'inspiration romantique s'exprime par une atmosphère générale, par une approche scénographique et théâtrale que l'on retrouve également dans les châteaux de Louis II de Bavière²⁷⁴⁹. Dans l'art, les créatures étranges faisaient l'objet de représentations parfois mystiques, telles que la *Walkyrie* de Arbo²⁷⁵⁰, les visions cauchemardesques de

²⁷⁴² Comme évoqué précédemment, le décor occupe une place fondamentale dans le roman gothique puis romantique, notamment dans *Quentin Durward* de Scott. Le château féodal, de même que l'abbaye ou la cellule, y est un *topos* qui facilite l'incursion de phénomènes ou de créatures surnaturelles, particulièrement lorsque tombent les ténèbres si propice à l'imaginaire et l'angoisse (DURAND-LE GUERN I., 2001, p.241-258).

²⁷⁴³ Si le bestiaire est principalement composé d'animaux existants ou de créatures mythiques, certaines bêtes, notamment sous le palier de l'escalier d'honneur, sont issues de l'imagination viollet-le-ducienne. De plus, l'effet sauvage du bestiaire dans l'imaginaire semblait préoccuper Virginie qui proposa de substituer au singe initialement projeté « *un chat ayant une posture en sens inverse de son compagnon qui me plaît tant [le tapir]. Les 2 bêtes auraient l'air de se menacer au-dessus de la porte* » (Lettre de Virginie, 7 fév. 1868, n°21, CCC).

²⁷⁴⁴ A. Vailland distingue en effet le fantastique du merveilleux car ce dernier « installe le surnaturel dans l'ordre de la nature et fait se croiser sans se troubler deux ordres de réalités essentiellement différentes ». Quant au fantastique, il « laisse toujours l'hésitation possible entre le naturel et le surnaturel » (VAILLANT A. (dir.), 2012. La religion de l'absolu).

²⁷⁴⁵ BARANDIARAN J.-M., DUVERT M., *Dictionnaire illustré de mythologie basque*, Elkarlanean, Donostia-Baiona, 2001, p.234-247.

²⁷⁴⁶ BARANDIARAN J.-M., DUVERT M., 2003, p.212-220 et 95-100.

²⁷⁴⁷ Outre de nombreuses œuvres de Walter Scott, d'Abbadie possédait depuis sa jeunesse plusieurs versions traduites en français des poèmes d'Ossian (cat. Bibl. Audaux, p.63-65). Les œuvres de ce personnage fictif furent en réalité composées au XVIIIe siècle par MacPherson qui s'inspira des croyances folkloriques irlandaises et écossaises remontant jusqu'au XIIe siècle – alors que les épopées ont lieu entre le Ier et le IIIe siècle av.J.-C.- auxquelles il ajoutait des descriptions paysagères en vogue dans le romantisme (GASKILL H. (dir.), *Ossian revisited*, Edinburgh University Press, Edinburgh, 1991 ; WASZEK N., « Ossian et Hume : deux références écossaises dans le Traité sur l'origine de la langue » in *Revue germanique internationale* [En ligne], n°20, 2003, mis en ligne le 7 juill. 2011, réf. du 20 août 2012. URL : <http://rgi.revues.org/975#bodyftn24>).

²⁷⁴⁸ JULLIAN R., 1979, p.162-163 ; VAILLANT A. (dir.), 2012. La religion de l'absolu.

²⁷⁴⁹ JULLIAN R., 1979, p.162-163 ; BADEA-PAÜN G., 2010, p.24-25.

²⁷⁵⁰ SOLANA G., 2011. Acorazadas, p.29-32, 188-189.

Füssli²⁷⁵¹, *Mac Beth et les trois sorcières* de Chassériau ou le *Dictionnaire infernal* de Colin de Plancy. Car c'était l'une des puissances du romantisme de susciter autant d'images tourmentées. Cela tenait à la fois de la passion, de la croyance transcendente et de la pensée immanente de la mort et de la fatalité, par lesquelles d'Abbadie reconnaissait être fasciné²⁷⁵². Il en fit d'éloquents démonstrations aussi bien dans les lettres enflammées adressées à son épouse, par sa quête schillerienne de « l'échange des âmes »²⁷⁵³ que dans la sentence ornant la cheminée de la chambre de Virginie : « Foveo ced uro ced neco »²⁷⁵⁴.

En somme, Abbadia comporte bien des éléments le raccordant au romantisme, que ce soit la dimension du voyage, de la croyance chrétienne, de l'exaltation de soi, de la puissance de la nature, du passé national, se distinguant ainsi d'une majorité d'édifices néogothiques se conformant simplement à un style architectural campagnard confortable et gourmand de grands espaces²⁷⁵⁵. Pour autant, ce romantisme inhérent est ramené vers la raison par la démarche des architectes et la pensée rationnelle de d'Abbadie. S'il y a bien une illusion médiévale à Abbadia, le programme iconographique doit y avoir un fondement authentique et cohérent avec l'histoire ou la pensée de ses commanditaires.

²⁷⁵¹ Dans sa peinture, Füssli (1741-1825) s'inspira de la littérature allemande contemporaine en renforçant son expressivité. Quoique proche de David, il emprunta à Goya son goût pour le macabre, le monstrueux et le fantomatique qu'il exprima par exemple avec le *Cauchemar* (1781) précité ainsi que *Lady Macbeth aux poignards* (1812) ou bien *Brunhilde regardant Gunther ligoté et accroché au plafond* (1807) (RAUCH A., 2000, p.318-479).

²⁷⁵² Il écrivit à son ami Duchartre en 1875 : « l'avenue de vieillesse que tu me fais entrevoir m'est très familière : c'est un penchant de famille car chez nous on parle souvent de la mort et on y songe encore plus » (S69). Ce thème s'associe naturellement à la fuite du temps et à la souffrance, que d'Abbadie évoquait en ces termes auprès de son ami Frédéric Petit : « La vie et tous ses projets sont un combat et quand on a enfin réussi dans ses projets on est vieux et l'on se bat pour sa santé » (G17).

²⁷⁵³ Infra, I.B.1.

²⁷⁵⁴ Je chauffe mais je brûle mais je tue.

²⁷⁵⁵ MASSIN-LE GOFF G., 2003, p.12-15.

B. Le dictat de la société, entre conformisme et affirmation politique

Passée sa nécessité première d'abriter, l'architecture est modelée par une volonté créative aussi bien que par le mode de vie et les coutumes de la société, comme s'appliquèrent à le démontrer les architectes du XIX^e siècle parmi lesquels Viollet-le-Duc et César Daly. En fonction de ses ambitions et de ses capacités matérielles, l'habitation devient le témoin du statut de son occupant, du logement social haussmanien aux villégiatures de bord de mer. Dès lors, comment le château témoigne-t-il de la place de d'Abbadie dans la société du XIX^e siècle ? En quoi se distingue-t-il des constructions sociétales de l'époque ? De quelle manière d'Abbadie façonna cet espace architectural pour en faire un lieu d'expérience ? Mêlés aux exigences modernes de l'architecture et de la décoration, le néogothique et l'orientalisme sont porteurs d'une exégèse sociale reflétant la grande histoire du XIX^e siècle.

1. Le gothique nationaliste ou l'idéal légitimiste du « Seigneur de Subernoia »

La silhouette médiévale d'Abbadia n'implique pas seulement un rêve romantique ou une volonté de renouveau artistique. Elle témoigne d'un positionnement politique qui s'inscrit dans la société moderne française. A l'instar de tout monument, Abbadia peut apparaître comme un symbole social. Le néogothique représentait l'expression des privilèges déchus des élites légitimistes dont d'Abbadie se revendiquait. Constituant d'abord un style d'opposition au nouveau pouvoir postrévolutionnaire, il contestait, dans le domaine civil et particulièrement à Abbadia, les codes modernes de l'architecture, et donc de la société. Le choix de d'Abbadie s'inscrit pleinement dans la tendance légitimiste de l'époque qui vit ériger et restaurer des centaines de châteaux d'inspiration médiévale, particulièrement dans le centre de la France²⁷⁵⁶. Il tenta de participer ainsi à la reconstitution de la « France châtelaine », comme s'appliquèrent à le faire ses homologues, en s'appuyant sur le noble symbole du château, la culture de la terre et la proximité de l'Eglise²⁷⁵⁷. Par ce retour aux sources et surtout à un certain ordre, il condamnait le dernier siècle de la monarchie dont la morale initialement vertueuse s'était égarée au profit de la désormais sacro-sainte Raison. Les choix architecturaux de cette élite étaient, à l'image de son idéologie politique, conservateurs²⁷⁵⁸. Ils exprimaient cette nostalgie et cette volonté de renouer avec un régime perdu, et au-delà, avec son mode de vie. Du point de vue esthétique, cela impliquait un vocabulaire architectural et ornemental répondant à des stéréotypes. La plus haute tour du château d'Abbadia, abritant

²⁷⁵⁶ LOYER F., 1999, p.130-131.

²⁷⁵⁷ MENSION-RIGAU E., « Le néogothique vu du château » in *Sociétés & Représentations*, Nouveau Monde éditions, février 2005, n°20, p.103-109.

²⁷⁵⁸ MENSION-RIGAU E., 2005, p.103-109.

un escalier, est, dans l'imaginaire castral, assimilable à un donjon signifiant la puissance nobiliaire de son propriétaire. Les armoiries parsemées dans l'édifice, en particulier dans les galeries et sur les cheminées à l'instar de l'usage féodal²⁷⁵⁹, attestent de l'ancienneté du lignage familial. En outre, le château endosse une fonction sociologique symbolique puisque, en tant qu'œuvre patrimoniale, il rattache ses propriétaires à un territoire et à un héritage dynastique et régional²⁷⁶⁰. C'est pourquoi le choix de Suberno pour implanter Abbazia revêt une importance majeure au vu de la destinée des d'Abbadie de l'Ancien Régime déchus de leurs privilèges d'abbés laïcs et de basques²⁷⁶¹. Le château et son domaine permettent en effet de minimiser l'impact de la Révolution française sur leur destin en ancrant de nouveau, et même avec davantage de prestige encore, les d'Abbadie dans les terres basques et en manifestant plus fastueusement que jamais leur position d'élite. Non seulement ils matérialisaient et récupéraient ainsi leur place et leur identité sociale à l'échelle locale, mais encore le parti pris du style gothique, non pas régionaliste mais nationaliste, proclamait leur statut et leur influence à l'échelle d'un pays entier. Ainsi d'Abbadie pansait-il les plaies de ses ancêtres, regrettant bien de ne pouvoir s'enorgueillir, comme eux, de la fonction d'abbé laïc²⁷⁶².

D'Abbadie ne reconstitua pas seulement une illusion médiévale avec le style néogothique de son château. Il fit également rejaillir cet idéal sur l'organisation même de son domaine en optant pour un système de métayage et une posture paternaliste qui évoquent par bien des aspects l'organisation territoriale féodale. La propriété de d'Abbadie était en effet organisée selon le système du colonage partiaire ou « métayage avec partage de fruits ou produits »²⁷⁶³. A la fin de sa vie, le domaine d'Abbazia comprenait plus de trente métairies et trois moulins répartis sur plus de quatre cents quinze hectares (Annexe 13-14). Malgré le caractère courant de la pratique du métayage, d'Abbadie avait instauré dès l'origine certaines clauses spécifiques à sa propriété, notamment la fourniture du cheptel et du bétail, l'avance des engrais chimiques, la fourniture du matériel agricole et la réparation des bâtiments²⁷⁶⁴. La production du sol et de l'élevage était partagée à part égale entre d'Abbadie et ses métayers. En outre, le savant mit en place un système d'assurance baptisé « Confrérie », dont les cotisations étaient réparties pour moitié entre lui et ses métayers, afin de se prémunir des

²⁷⁵⁹ Initialement destinée à identifier les partis sur le champ de bataille, les armoiries s'étendirent dès le XIIe siècle à la sphère féminine, civile et religieuse. Souvent accompagnées d'un sceau, elles ornaient aussi bien les vêtements que les accessoires, les tapisseries ou les sculptures. Les salles d'apparat de château et les lieux de culte abritèrent ainsi durant près de cinq siècles quantités d'armoriaux (WENZLER C., 2002, p.10-12 ; PASTOUREAU M., 2009, p.43-47).

²⁷⁶⁰ MENSION-RIGAU E., 2005, p.103-109.

²⁷⁶¹ Voir Infra I.A.1.

²⁷⁶² En évoquant l'histoire de sa famille auprès de Mme de Montalembert, d'Abbadie lui indiqua avec regret que « sans la Révolution, j'aurais porté, comme fils aîné, le titre d'abbé-laï » (H305).

²⁷⁶³ Mémoire relatif au domaine d'Abbazia présenté par M. Paul Leremboure, Carton donation.

²⁷⁶⁴ Mémoire relatif au domaine d'Abbazia présenté par M. Paul Leremboure, Carton donation.

maladies du bétail constituant le principal revenu de ses terres²⁷⁶⁵. Bien que d'Abbadie y apportât une dimension technologique innovante avec la fourniture d'engrais tel que le guano, le colonage partiaire était une pratique très ancienne, déjà observée dans les antiquités grecque, romaine et gauloise, qui se prolongea jusque dans les derniers siècles de la monarchie. Trouvant son origine médiévale dans les corvées féodales, il s'agissait pour le seigneur du Moyen Age, comme pour d'Abbadie, de déléguer l'exploitation de ses terres à des cultivateurs qui partageaient le produit de leur tâche²⁷⁶⁶. Extrêmement répandu avant la Révolution française, le métayage connut un important déclin durant le XIXe siècle du fait du changement de régime et de mentalités, et surtout de la valorisation du droit de propriété qui incita graduellement les paysans au fermage²⁷⁶⁷. Mais le métayage continuait de dominer particulièrement dans le grand Sud-Ouest²⁷⁶⁸ où il était pratiqué, par exemple, à Roquetaillade²⁷⁶⁹ mais aussi, malgré son caractère minoritaire, dans le Dauphiné à Pupetières²⁷⁷⁰. A Abbadia, il témoigne donc à la fois d'un usage local et d'une volonté d'organisation sociale conservatrice où, en dépit d'une gestion parfois humaniste, il pouvait encore s'assimiler à un système de servitude. Du haut de son pseudo-château fort, d'Abbadie se comportait effectivement comme le seigneur de Subernoia, contrôlant le territoire y compris face aux organes officiels de la mairie d'Urrugne ou les Chemins de fer du Midi ainsi que le démontrent ses initiatives en termes d'aménagement, de créations de voie de communication ou d'annexion de son quartier par la commune d'Hendaye²⁷⁷¹. Il était le guide moral et le protecteur de ses métayers, leur offrant sa chapelle pour, officiellement, leur éviter la pénibilité de la route vers les églises d'Hendaye ou d'Urrugne, ou pour, dans les faits, mieux exercer son influence. Il avait également mis en place un système de mutuelle sanitaire, ce qui lui permettait de prendre en charge les soins nécessaires à ses métayers souffrants²⁷⁷². Si le geste semble humaniste, d'Abbadie en tirait un grand intérêt économique puisqu'une main d'œuvre en bonne santé, tout comme l'apport d'engrais modernes, lui permettait d'optimiser les rendements de ses terres. Cette organisation archaïsante était loin de faire figure d'exception dans les milieux légitimistes. En effet, la construction ou la restauration d'un château néogothique impliquait souvent la revalorisation intégrale de son domaine, s'apparentant à une véritable régénération de l'économie agraire. Dans les terres historiquement légitimistes comme la Sologne, la propriété foncière était principalement aux mains de notables d'origine aristocratique ancienne ou nouvelle également possesseurs de

²⁷⁶⁵ Mémoire relatif au domaine d'Abbadia présenté par M. Paul Leremboure, Carton donation.

²⁷⁶⁶ REROLLE L., *Du colonage partiaire et spécialement du métayage*, Chevalier-Marescq/Libraires-Editeurs, Paris, 1888, p.183-184.

²⁷⁶⁷ A la différence du métayer, le fermier était propriétaire des récoltes de ses terres.

²⁷⁶⁸ REROLLE L., 1888, p.227-234.

²⁷⁶⁹ Arch. Roquetaillade.

²⁷⁷⁰ Arch. Pupetières.

²⁷⁷¹ Infra, I.C.1.

²⁷⁷² En outre, il tenait particulièrement à être informé de la santé de ses métayers à l'attention desquels il faisait venir le médecin. Un tel oubli valut au régisseur Dithurbide d'être réprimandé en 1872 (Q156 ; Mémoire relatif au domaine d'Abbadia présenté par M. Paul Leremboure, carton donation).

grandes demeures castrales. Ces grands châtelains livrèrent leurs terres à l'exploitation agricole et sylvicole jusqu'à la seconde guerre mondiale, à cette différence près que la culture forestière et la chasse s'y imposèrent graduellement sur l'impulsion des pouvoirs publics encourageant l'initiative privée. Ces grandes domaines employaient souvent plusieurs dizaines de métayers, comme la Ferté-Imbault et ses cinquante-trois métairies²⁷⁷³. Les paysagistes tels que le comte de Choulot ou les frères Bühler s'ingénièrent à structurer ainsi des territoires économiquement rentables et dont l'apparence et l'organisation évoquaient le souvenir des terres d'antan²⁷⁷⁴. Cet usage du colonage partiaire n'était pas l'apanage du centre de la France mais bien d'un milieu social aspirant à la noblesse, comme le démontrent les propriétés d'Haïtze de Laborde-Nogues et sa dizaine de métairies ou le plus modeste domaine de Pollet de la famille de Virginie et ses six métairies²⁷⁷⁵. Les groupes légitimistes pouvaient ainsi se réimplanter politiquement par le droit de propriété en ayant souvent recours, comme d'Abbadie, à des formes de gestion caractéristiques de l'Ancien Régime. Ils développaient, dès lors, leur influence locale en procurant massivement de l'emploi et en se rendant indispensable à la viabilité économique de leur territoire. Dans un contexte institutionnel plus démocratique, ces élites poursuivaient, dans les faits, l'œuvre de leurs ancêtres. Leur implication dans la culture de la terre visait à conserver et pérenniser leurs liens anciens avec la paysannerie pour maintenir leur idéal de société.

Outre l'organisation territoriale et la symbolique du château, le gothique d'Abbadia s'accomplit à travers sa dimension cléricale pratiquante. D'Abbadie était un fervent catholique, ultramontain, qui entendait répandre une austère morale chrétienne sur sa propriété, en témoignent ses déboires avec Abdullah, les jardiniers ivrognes ou les employés incorrects²⁷⁷⁶. Il plaça son habitation sous le joug de la foi catholique dès le début de la construction du château. La pose de la première pierre, située « au centre du massif triangulaire entre la chapelle et la chambre à coucher d'Abbadia du côté de la sacristie », donna en effet lieu à une cérémonie *in situ* conduite par le prêtre d'Urrugne, Pène²⁷⁷⁷. Les messages placés par le couple d'Abbadie dans le tube de verre encastré dans la pierre révèlent la dimension mystique de leur démarche. Virginie en appelait à la bénédiction divine et à l'observation de sa loi (Annexe 20.27)²⁷⁷⁸. Quant à d'Abbadie, son texte, beaucoup plus long, s'y décline dans les cinq langues les plus importantes de son existence, et toujours avec une tonalité

²⁷⁷³ TOULIER B., 1991, p.168-178.

²⁷⁷⁴ HAMON A., 2001, p.203-210 ; *Infra*, II.A.

²⁷⁷⁵ En ce qui concerne le domaine d'Haïtze, communication personnelle de M. Carlos de Laborde-Nogues, avril 2012. Au sujet de celui de Virginie, voir

²⁷⁷⁶ Entre autres, en 1859, il renvoya son jardinier parce qu'il s'était montré « fainéant, ivrogne et ignare » (I339). Nombre de difficultés avec Abdullah proviennent de son refus de se plier au règlement monacal de d'Abbadie (*infra*, I.A.4.). En 1865, il refusa d'employer le charpentier hendayais Imats parce qu'il tenait une auberge (M82). En 1868, il exigea du jardinier Pouteau des excuses auprès du régisseur Récalt pour manque de respect (O42).

²⁷⁷⁷ L124 ; CFC, p.0.

²⁷⁷⁸ Virginie y préconisait notamment en sa demeure de « louer le nom de Dieu », d'y « observer sa loi » et que sa demeure soit un « un lieu de paix, de justice et de charité » (L126).

cérémonieuse d'officialité et de piété chrétienne culminant avec les vers anglais réinscrits plus tard sur le linteau de la cheminée de la chambre de la Tour (Annexe 20.29)²⁷⁷⁹. Au cours de cette cérémonie, la demeure et sa chapelle furent bénies « par avance »²⁷⁸⁰. Comme *l'Echo religieux* le décrivit, le rituel débuta la veille par l'implantation d'une croix de bois signalant « le lieu où le sacrifice sanglant du calvaire sera journellement renouvelé ». Le jour venu, le célébrant aspergea d'eau bénite l'emplacement de la croix durant le chant du *Signum salutis* suivi du quatre-vingt-troisième psaume, puis il procéda à une oraison invoquant la présence du divin et, au son du cinquantième psaume, à la bénédiction de la pierre obligatoirement carrée, angulaire et marquée d'une croix. Le dépôt d'un texte et de médailles commémoratives, tel que le fit d'Abbadie, était également d'usage²⁷⁸¹. Ce type de rituel était, à l'évidence, fréquent dans le domaine religieux où la pose de la première pierre d'un édifice réunissait une importante audience principalement ecclésiastique, en témoigne la cérémonie de l'église et du couvent des Franciscains à Pau en 1874 relayée dans le journal diocésain local²⁷⁸². Mais la démarche privée de d'Abbadie était bien plus rare à l'époque. En définissant l'emplacement de cette pierre à la jonction de sa chapelle et de sa demeure, il plaça délibérément son château sous l'égide de la religion, le style néogothique revêtant ainsi plus que jamais son fondement chrétien. Par ailleurs, le savant offrit à l'ensemble de son domaine une légitimation officielle de son engagement clérical. Après avoir initié ses démarches au milieu des années 1860, il obtint en 1873 puis en 1881 un indult de sécularisation du pape Léon XIII pour l'utilisation de sa chapelle (Annexe 20.71)²⁷⁸³. Autrement dit, le souverain pontife l'autorisa officiellement à utiliser sa chapelle privée quasiment comme un lieu de culte public. D'Abbadie obtint ainsi les privilèges de l'indulgence de la Portioncule, ou confession, et de l'Autel privilégié, lui permettant de faire célébrer la messe par n'importe quel prêtre

²⁷⁷⁹ Ce texte est décliné en latin, guèze, basque, français et anglais. Après une formule latine officialisant la présence des acteurs de la cérémonie – le couple d'Abbadie, le père Pène, Amédée de Laborde-Nogues et ses deux fils Gaston et Paul -, voici les passages de dimension religieuse de ce long texte : en guèze : « *Prions pour que Dieu nous donne la volonté, la force et l'énergie de pouvoir continuer de célébrer cette fête pieuse* » ; en basque : « *Izan bedi bethi onetako : Amen* » (Qu'elle [notre maison] œuvre toujours pour le bien : Amen) ; en français par Virginie : « *Chrétien qui déterres cette pierre, qui sais que tout meurt en ce monde, et que les plus solides châteaux y tomberont en ruines, prie pour ceux qui l'ont posée comme le premier fondement de leur demeure Abbadia, et souviens-toi que la seule maison forte est celle qu'on se bâtit pour l'éternité par la foi, la charité et l'humilité* » ; en anglais : « *Far from the busy toils of life, / Far from the world it cares & strife, / In solitude more pleased to dwell / Two hermits calls you to their cell* » (Loin des occupations fatigantes de la vie, loin des soucis du monde, dans la solitude je me plais davantage, deux ermites vous appellent à leur cellule) (L151).

²⁷⁸⁰ Arch. Abbadia.

²⁷⁸¹ « Cérémonie de la bénédiction de la première pierre d'une Eglise » in *l'Echo religieux*, mars 1874, p.198-200.

²⁷⁸² « Discours prononcé le 5 mars 1874, à la Bénédiction de la première pierre de l'Eglise et du Couvent des Franciscains à Pau » in *L'Echo religieux*, mars 1874, p.151-152.

²⁷⁸³ Un indult de sécularisation est une faveur accordée par le pape au bénéfice d'une communauté ou d'un particulier. Il peut s'agir de l'autorisation de célébrer la messe en mer, d'un oratoire privé, de l'autel privilégié, d'une dispense d'assistance à l'office. Il est officialisé sous la forme d'une lettre signée de la main du Souverain Pontife. Il peut être délivré pour une période définie de trois, cinq, sept ou dix ans, ou bien indéfiniment. L'indult de sécularisation diffère de l'indult concédé aux autorités ecclésiastiques où le pape accorde le privilège de se dispenser du droit commun de l'Eglise (MEEHAN A., « Pontifical indult » in *The Catholic Encyclopedia* [En ligne], Robert Appleton Compagny, New-York, 1910, réf. du 31 juill. 2012. URL : <http://www.newadvent.org/cathen/07789a.htm>).

« tous les jours de l'année y compris même les fêtes les plus solennelles » (Annexe 20.76)²⁷⁸⁴ et d'y faire assister ses métayers et ses serviteurs²⁷⁸⁵. Si l'autorisation de la messe était souvent délivrée par l'évêché, l'assentiment officiel du pape, beaucoup plus rare, avait l'avantage de laisser d'Abbadie autonome par rapport aux autorités ecclésiastiques locales²⁷⁸⁶. Il importait au savant basque de fédérer les travailleurs de ses terres autour de sa personnalité et de son château en les accueillant à l'office dominical. Ce qui confirme cette volonté paternaliste plus qu'humaniste. En revanche, il refusa de recevoir en sa chapelle privée les étrangers de passage comme le veut la coutume des églises paroissiales ou des chapelles dépendant de l'autorité diocésaine²⁷⁸⁷. Le symbole ultime de l'autorité à l'ancienne du savant sur son territoire est matérialisé par la présence du clocher et surtout de la cloche, habituellement interdite dans les chapelles privées, mais autorisée ici comme conséquence du privilège papal²⁷⁸⁸. Le clocher, quoique de proportions modestes à Abbadia, se faisait ainsi le porteur d'un certain patriotisme²⁷⁸⁹. Ce droit de portioncule et d'autel privilégié, délivrés extrêmement rarement²⁷⁹⁰, témoignait non seulement de l'engagement religieux de d'Abbadie mais aussi de la reconnaissance des autorités pontificales envers son soutien inconditionnel à l'échelle locale et éthiopienne. Malgré ce rôle apparemment exceptionnel à l'égard de l'Eglise, d'Abbadie ne faisait qu'imiter ses homologues légitimistes, proches ou inconnus. Dès 1861, son ami Laborde-Nogues avait obtenu l'autorisation de l'autel privilégié pour la bien plus modeste chapelle gothique du château d'Haïtze (Fig.404)²⁷⁹¹. Durant la seconde moitié du XIXe siècle, les engagements des légitimistes étaient relayés par l'Oeuvre des campagnes qui faisait en sorte d'optimiser les liens séculaires entre ancienne noblesse, paysannerie et

²⁷⁸⁴ Après lui avoir accordé ces privilèges pour sept ans le 17 novembre 1873, le souverain pontife les lui octroya en 1881 pour le restant de leurs jours (Lettre du père Bruno, 5 juin 1881, f.350, ms 2071, BIF ; lettre de d'Abbadie, 1880, f.351, ms 2014, BIF ; lettre de Pène, 31 oct. 1874, 152J504, AD64).

²⁷⁸⁵ En 1875, trois cents personnes se rendirent à la chapelle d'Abbadia où deux prêtres du diocèse écoutèrent leurs confessions (lettre du cardinal Monaca, nov. 1873, Reg. 5540, Sec. Brev., Archivio Segreto Vaticano ; Lettre de d'Abbadie au Réverend Dominique Dop, 1875, f.292-294-321-322, ms 2014, BIF ; Lettre du cardinal Monaca, nov. 1873, Sec. Brev., Reg. 5540, Archivio Segreto Vaticano ; lettre de d'Abbadie, 21 oct. 1873, R167 ; Lettre du Père Bruno, 5 juin 1881, ms 2071, BIF).

²⁷⁸⁶ Ainsi déclara-t-il au Père Dominique en août 1873 : « Si je voulais une chapelle de secours, comme vous dites, je n'aurais pas besoin de m'adresser à Rome : Mgr [Monseigneur] de Bayonne me la donnerait. Mais je serais alors sous la juridiction immédiate de mon curé qui pourrait changer, me déplaît, et me vexer à propos de la chapelle. » (R121).

²⁷⁸⁷ Il affirma en effet désapprouver le statut de chapelle de secours car elle « serait forcément ouverte aux étrangers lors des messes, et un étranger que je voudrais ne pas admettre dans ma terre aurait alors le droit d'y entrer ; c'est ce que je crains le plus » (R121).

²⁷⁸⁸ Cette cloche fut baptisée en novembre 1872 par le curé d'Hendaye, Durruty. Ses parrains et marraines étaient le couple d'Abbadie (Q288) qui, en voyage à Paris, furent représentés lors du baptême par le capitaine Durruty et Mme Lekhuona (Q339).

²⁷⁸⁹ MENSION-RIGAU E., 2005, p.103-109.

²⁷⁹⁰ Le père Pène n'hésitait pas à insister sur ce privilège lors de l'organisation d'une messe par le curé de Lezo : « C'est grâce à ce privilège qui n'est pas accordé à tout le monde que vous aurez demain le bonheur d'entendre la messe chez vous » (lettre de Pène, 31 oct. 1874, 152J504, APDA).

²⁷⁹¹ Informé par le maire d'Ustaritz, d'Abbadie félicita en effet Laborde-Nogues pour « le glorieux privilège » qu'il avait obtenu pour sa chapelle en mai 1861 (J212). Pouvant contenir au mieux une dizaine de fidèles, cette chapelle de modestes proportions se situe au premier étage du château. Sa hauteur occupe en revanche deux niveaux. Elle est surmontée d'une voûte d'ogives et ornée de deux vitraux néogothiques insérés dans des arcs en lancette. Seul l'autel fait l'objet d'un travail décoratif avec sa polychromie de l'école Viollet-le-Ducienne. Cette chapelle fut édifée à l'initiative de la mère de Laborde-Nogues alors mourrante. En 1862, elle était en cours de peinture (Lettre de Laborde-Nogues, 28 août 1862, 152J369, AD64).

Eglise, à l'instar des actions de d'Abbadie en Suberno. Nombre de légitimistes s'efforçaient de maintenir l'influence cléricale sur leurs subordonnés et leur environnement social²⁷⁹². L'organisation territoriale d'Abbadia outre-passe donc le simple contrat social. En pratiquant le colonage partiaire, en érigeant un château néogothique et en incitant moins qu'en imposant la fréquentation de sa chapelle par ses métayers « associés »²⁷⁹³, d'Abbadie recréait un monde médiéval en même temps qu'une identité territoriale, un véritable village organisé autour d'une pseudo-paroisse et de sa demeure. La vie locale conduite par la foi chrétienne convergeait vers Abbadia, ce qu'illustre l'inscription de la cloche scandant le rythme de la vie paysanne : « *Je propagerai dans l'air, haut, mon appel sonore / Accourez alors à la maison du Seigneur Dieu* »²⁷⁹⁴. D'ailleurs l'emploi du symbole fort de la cloche fut projeté dès le début de la construction dans l'optique de fédérer le voisinage autour de l'angelus d'Abbadia²⁷⁹⁵. En associant sa demeure et sa chapelle quasiment paroissiale, d'Abbadie renouait de nouveau avec l'héritage de ses ancêtres abbés laïcs dont l'habitation avait le privilège de jouxter l'église²⁷⁹⁶. Cette logique à la fois paroissiale et villageoise était impulsée ailleurs de la même manière par la noblesse des campagnes qui s'évertuait à faire du village « le réceptacle de la spiritualité »²⁷⁹⁷. Comme elle, d'Abbadie combattait les bouleversements sociaux qui avaient affaibli les siens en investissant dans le secteur de l'économie traditionnelle qu'était l'agriculture par opposition à l'industrie moderne résultante d'un monde nouveau²⁷⁹⁸. Il apparaît par conséquent que l'adhésion au style néogothique dépasse la symbolique romantique et le sentiment nostalgique en diffusant, particulièrement dans le cas de d'Abbadie²⁷⁹⁹, un message idéologique, politique voire propagandiste que relayait son ami cher Montalembert sur la scène publique²⁸⁰⁰.

Pour autant, Abbadia témoigne également d'une perception de l'ordre religieux relativement singulière à cette époque de déchristianisation. En premier lieu, comme il le fit plus tard pour sa chapelle et sa demeure, d'Abbadie organisa une cérémonie religieuse à l'occasion de la

²⁷⁹² MENSION-RIGAU E., 2005, p.103-109.

²⁷⁹³ D'Abbadie indiquait en effet que juridiquement ses métayers n'étaient pas ses employés mais ses associés (lettre de d'Abbadie au Conseil Général des Basses-Pyrénées, 11 nov. 1892, 1.11, CCCIO). Pour autant, son emprise paternaliste les contraignait à se plier à ses volontés, car il leur faisait sentir leur dette envers lui.

²⁷⁹⁴ Ces vers sont précédés par : « Je fus fondue en l'an 1872 à la naissance de Jésus Christ (Noël), par le curé Jacobo Durruty, pour Antoine d'Abbadie son parrain et Virginie d'Abbadie sa marraine (Q288). L'inscription est originellement en latin :

²⁷⁹⁵ Dès 1862, d'Abbadie fit part à Magne de son désir d'équiper la chapelle de cloche et d'une « horloge à sonnerie » – dont il n'y a pas trace - afin de s'en servir très précisément afin de « sonner pour la messe et pour l'Angelus. Il faudra aussi une cloche pour annoncer le dîner » (K199). En définitive, la cloche sonnait l'angelus trois fois par jour et annonçait la messe (lettre de d'Abbadie, 1875, f.348, ms 2014, BIF).

²⁷⁹⁶ Voir infra, I.A.1.

²⁷⁹⁷ MENSION-RIGAU E., 2005, p.103-109.

²⁷⁹⁸ MENSION-RIGAU E., 2005, p.103-109.

²⁷⁹⁹ Les déclarations politiques de d'Abbadie sont relativement éloquentes en ce sens. Il considérait que son siècle se caractérisait par sa « lâcheté morale », son impiété et son ignominie en raison de l'anticléricalisme s'étendant chaque jour davantage mais aussi des nouveautés post-révolutionnaires comme le Code napoléonien ou le mariage civil (Infra, I.A.4).

²⁸⁰⁰ BOUYSSY M., « Que veut une forme ? Le néogothique sans rivage » in *Sociétés & Représentations*, Nouveau Monde éditions, février 2005, n°20, p.5-22.

pose de la première pierre de son observatoire en 1858 qui eut lieu en présence de ses deux frères, sa belle-sœur Marie et d'Achille Fouquier, un ami proche d'Arnauld. Hormis le rappel des voyages éthiopiens et l'expression des missions savantes destinées au site, le texte inséré dans cette pierre inaugurale plaçait symboliquement l'étude scientifique sous l'égide de la foi chrétienne (Annexe 20.19), ce qui était assurément peu commun en ces temps où science et religion éprouvaient bien des difficultés à se tolérer²⁸⁰¹. Et, à l'heure de bénir la chapelle en 1874, il projeta de faire bénir l'observatoire par la même occasion, acte peu ordinaire dont il avait pleinement conscience²⁸⁰². D'autre part, pour les besoins du fonctionnement de sa chapelle officialisée, d'Abbadie souhaitait avoir à son service un aumônier attiré. A ces fins, il émit une seconde exigence, bien plus exceptionnelle encore que sa demande de privilège pontifical. Souhaitant rétablir l'activité des sciences au sein de l'Eglise catholique et réhabiliter ainsi sa grandeur savante de la Renaissance²⁸⁰³, il envisageait d'attribuer au prêtre d'Abbadia une double mission consistant en l'office de la messe et en l'étude astronomique et physique. Ayant cette idée en tête depuis au moins 1866, il commença à courtiser l'évêque de Bayonne dès janvier 1871, afin de prendre à son service l'abbé Pagadoy formé aux sciences²⁸⁰⁴. Le sujet était particulièrement délicat parce que l'Eglise avait du mal à reconnaître le progrès scientifique. Si les privilèges de la chapelle furent obtenus avec une relative facilité, la demande d'aumônier-astronome suscita des tractations pendant plusieurs années, pour des questions aussi bien éthiques qu'administratives. Les prêtres formés aux sciences constituant une denrée rare, il était en effet nécessaire de proposer un successeur au poste diocésain qu'ils laisseraient vaquant pour rejoindre Abbadia. Le problème se renouvela à chaque changement de prêtre-astronome²⁸⁰⁵. Pour ce faire, d'Abbadie n'hésita pas à avoir recours à ses plus influentes

²⁸⁰¹ Le texte rédigé par d'Abbadie s'achève ainsi : « *Puisse Dieu protéger ceux que je ne nomme en cet écrit. Puisse-t-il seconder l'œuvre scientifique que j'entreprends ! Puisse-t-il la faire servir au bonheur des hommes en permettant à leur esprit de pénétrer davantage le secret des grandeurs du Très-Haut !* » (H438-439).

²⁸⁰² Il affirmait que « ce [serait] je crois un fait nouveau dans les fastes ecclésiastiques de la France » (S20).

²⁸⁰³ Infra, I.A.3. Alors qu'il négociait pour l'embauche de l'abbé Arambourg en 1886, d'Abbadie en écrivit en effet à Monseigneur de Ragnau : « Il ne s'agit pas d'un caprice de quelqu'un pouvant retenir et rémunérer un prêtre mais bien d'un projet favori pour amener au moins quelques prêtres français à ces études scientifiques qui faisaient la gloire de notre clergé au XVIII^e siècle. Il n'y a qu'un prêtre dans notre Académie des Sciences et j'ai échoué avec Leverrier, en tachant d'y adjoindre un autre. S'il y en avait cinq ou six, on n'oserait pas maltraiter nos vicaire avec le dédain actuel. Comment l'exécution de mon projet peut servir, en France, les grands intérêts de l'Eglise » (lettre de d'Abbadie, 5 fév. 1886, 152J558, AD64).

²⁸⁰⁴ En décembre 1866, d'Abbadie sous-entendait déjà ce projet auprès de Pagadoy : « *nous persistons plus que jamais à vous reverser une retraite dans Abbadia, si Monseigneur de Bayonne veut y consentir* » (N109). Puis en 1871, il fit de nouveau allusion à cette idée auprès du prêtre en affirmant : « *j'occupe néanmoins ici [à Abbadia] pendant la journée la chambre qui plus tard sera vôtre* » (P232).

²⁸⁰⁵ Ce fut le cas dès 1872 avec le premier prêtre-astronome du château, l'abbé Souberbielle, qui était enseignant au séminaire de Larressorre (R146-R148). Cette année-là et par la suite, le savant basque évoquait régulièrement le sujet auprès de son réseau ecclésiastique, même étranger à son diocèse, peut-être dans l'espoir d'obtenir des alliés (R9-R76-R87-R146-R148-R172-R339-R364-S8-S12). Depuis le moment du projet envisagé par d'Abbadie et Souberbielle, il s'écoula en effet trois ans où l'évêque ne se prononçait pas, où le chanoine Inchauspé ne semblait pas disposé à favoriser l'affaire, où Souberbielle recherchait une solution pour se faire remplacer. Ce n'est finalement que le 7 mai 1875 que le prêtre annonça à d'Abbadie la décision favorable de l'évêque « *à regret sans doute* ». Mais, suite à un conflit non détaillé dans leurs échanges, Souberbielle ne passa qu'une année à Abbadia (Echanges de Souberbielle et d'Abbadie de 1870 à 1875, 152J623, AD64). Trois ans plus tard, d'Abbadie évoquait la présence d'un aumônier-astronome ayant les connaissances scientifiques basiques et qu'il souhaitait remplacer (Lettre de d'Abbadie, 2 déc. 1879, dossier destinataires 1857-1896, 152J793, AD64). En 1881, il négocia de

relations, notamment à Massaja qui tenta d'intercéder en sa faveur, en 1886, pour la nomination de l'abbé Arambourg²⁸⁰⁶. Cette spécificité d'Abbadia participait pleinement à la construction de l'idéal social de d'Abbadie, d'une société où leurs places étaient restituées aux ordres de l'Ancien Régime et où l'Eglise s'élevait aussi bien dans le domaine éthique que scientifique à l'image des universités médiévales, de leur conception et de leur pratique aristotéliennes. Aussi contradictoire que cela puisse paraître au regard des relations entre science et église au XIXe siècle, en les associant et en créant un lien d'intimité entre elles au sein de sa demeure, d'Abbadie instituait l'emploi du gothique dans une perspective singulièrement puriste. Il ne cherchait pas seulement à renouer avec le génie constructif médiéval comme Viollet-le-Duc, mais à véritablement restaurer l'esprit et la philosophie que ses yeux du XIXe siècle attribuaient au Moyen Age.

A Abbadia, le savant basque reconstruisit une société qui n'était plus, ce qu'il regrettait vivement. Quoique la demeure lui appartienne et soit édifiée à son usage, sa démarche n'était donc pas seulement individualiste mais bien collective, que ce soit du point de vue clérical, scientifique ou social. En ce sens, il se conforma à la tendance de son milieu, aussi minoritaire soit-il. Abbadia est par conséquent porteur d'une dimension conventionnelle de par sa distribution et son organisation territoriales, son iconographie médiévale ou encore le style gothique de sa chapelle correspondant à l'architecture sacrée officielle. Pléthore de châteaux néogothiques partagent avec Abbadia les formes en ogives et les armoriaux, les créneaux et les tourelles, comme le château de Comacre avant sa destruction, ou ceux de Challain-la-Potherie ou de Brézé²⁸⁰⁷. Il ne s'agissait pas seulement de la mode d'un répertoire formel mais d'un style de convention divertissant et campagnard, particulièrement en Anjou²⁸⁰⁸. Dans le paysage architectural français, Abbadia ferait donc figure d'exception en raison de son fondement politique, qui ne s'exprime pas seulement à travers le style gothique ou la prégnance de la foi chrétienne, mais aussi par l'originalité de ses peintures

nouveau pour l'embauche d'un prêtre non identifié auprès d'un certain Mongrelet (Echanges de d'Abbadie et Mongrelet, 152J468, AD64). L'année suivante, il échangea avec le père Valson, de la Faculté catholique de Lyon, toujours en quête d'un prêtre-astronome. Après quatre années de prospection, l'ecclésiastique lui accorda l'abbé Arambourg (Echanges de d'Abbadie et Valson de 1882 à 1886, 152J715, AD64 ; échanges de d'Abbadie et Monseigneur de Ragnau, 152J558, AD64). Puis en 1889, d'Abbadie était en contact avec Tolra de Bordas, installé à Nice, au sujet d'un chapelain dépendant du diocèse d'Auch et autorisé à demeurer hors de sa juridiction (Lettre de d'Abbadie, 24 juin 1889, 152J676, AD64). On note également la présence du père Mathèbe entre 1894 et 1896 (152J416, AD64) puis du père Vershaeffel à partir de 1896 qui prit la direction de l'observatoire après le décès de d'Abbadie jusqu'en 1922.

²⁸⁰⁶ Echanges de Ragnau et de d'Abbadie, 1886, 152J558, AD64.

²⁸⁰⁷ LOYER F., 1999, p.130-131. MASSIN-LE GOFF G., 2003.

²⁸⁰⁸ G. Massin-Le Goff considère en effet que le mouvement néogothique, particulièrement en Anjou, est dépourvu de motivations politiques. « *Il ne s'accompagne pas d'une quelconque préméditation et il ne concrétise pas la supposée névrose d'une classe sociale ou politique* ». Il explique cette analyse par le fait que la revendication politique architecturale était à l'époque, selon lui, caractéristique d'une crise identitaire régionale qui n'eut pas lieu en Anjou. De même, il démontre que le néogothique ne résulte pas non plus d'un mouvement de contestation légitimiste attaquant la Monarchie de Juillet, mais plutôt d'une évolution des mœurs entre ville et campagne. Enfin, il le dénuée également de la dimension romantique qui lui est habituellement prêtée pour en faire surtout l'expression d'un style architectural régional, caractérisé par son raffinement et sa recherche esthétique (MASSIN-LE GOFF G., 2003, p.11-15 ; LENIAUD J.-M., « Derrière tourelles, lucarnes et clochetons » in MASSIN-LE GOFF G., 2003, p.8-10).

éthiopiennes²⁸⁰⁹. En outre, son style comme les préceptes sociopolitiques qu'il véhicule restaient marginaux en France alors que l'architecture néogothique se développa avec bien plus d'envergure Outre-Manche et en Allemagne en ne se limitant pas à la sphère purement religieuse²⁸¹⁰. Si le gothique était considéré comme l'expression du génie national français, selon les théories de Viollet-le-Duc, aussi bien qu'en Angleterre avec celles de Pugin, l'idéal classique prôné par les Beaux-Arts avait pris le dessus dans l'architecture civile du territoire français, où la querelle des styles fut sans aucun doute plus intense. Dès le milieu du XVII^e siècle, l'Angleterre fut séduite par un gothique *survival* ou *revival* et l'employa dans les constructions officielles car cette architecture révélait à la société britannique son fondement chrétien, par contraste avec le paganisme de la Renaissance, comme le théorisa Pugin²⁸¹¹. Cela explique la présence du gothique dans la construction d'édifices aussi importants que le Parlement et la Law Courts de Londres ou l'Université d'Oxford. En Allemagne, le gothique était empreint de nationalisme, d'où la présence de constructions officielles de ce style à l'instar de l'Angleterre²⁸¹². L'usage ne pouvait se répandre aussi amplement dans l'architecture civile française où la Révolution avait définitivement enraciné le concept de Raison et l'anticléricalisme au sein d'une société, qui évoluait, chaque jour davantage, vers la séparation des pouvoirs ecclésiastiques et étatiques²⁸¹³. Le gothique considéré comme le style chrétien par excellence, sur l'impulsion de Montalembert, s'appliquait essentiellement aux édifices religieux en dépit des théories plus globalisantes de Viollet-le-Duc et de la recrudescence des châteaux néogothiques dans le Centre de la France. C'est pourquoi le recours au néogothique comme à Abbadia, Roquetaillade, Pierrefonds ou Challain impliquait dans l'imaginaire collectif une dimension romantique ou individuelle bien plus qu'un positionnement moral des instances officielles dictant les valeurs modernes de la société.

Cependant, si Pierrefonds s'apparente à une rêverie romantique de Napoléon III ou à un délire didactique viollet-le-ducien – mais définitivement rationaliste –, Abbadia était bel et bien ancré dans la revendication parce qu'il s'organisait autour de l'idéal territorial féodal, comme nombre de ses analogues d'Anjou et du Centre²⁸¹⁴. De par son caractère minoritaire en France, ce recours au gothique peut être interprété comme une forme de résistance et de militantisme à l'accomplissement d'une histoire à laquelle d'Abbadie n'adhérait pas²⁸¹⁵. Revêtant une dimension rebelle, le gothique d'Abbadia apparaît comme l'expression de la désapprobation des institutions et d'un régime politique opposé à la monarchie – qu'il soit bonapartiste ou républicain – dans le cas du commanditaire ; d'un système architectural en

²⁸⁰⁹ Infra, III.B.2.

²⁸¹⁰ MIGNOT C., 1983, p.118-146.

²⁸¹¹ MIDDLETON R., WATKIN D., 1993, p.312-354.

²⁸¹² MIGNOT C., 1983, p.118-146.

²⁸¹³ MIDDLETON R., WATKIN D., 1993, p.312-354.

²⁸¹⁴ MASSIN-LE GOFF G., 2003 ; TOULIER B., 1991.

²⁸¹⁵ MONNIER G., « Pérennité du gothique » in *Sociétés & Représentations*, Nouveau Monde éditions, février 2005, n°20, p.175-184.

désaccord avec les doctrines de l'Ecole des Beaux-Arts dans le cas de Viollet-le-Duc²⁸¹⁶. De la part de d'Abbadie, cela ne signifie pas pour autant une contestation intégrale de la vie sociopolitique française au cœur de laquelle il sut se hisser au plus haut niveau malgré ses idéaux conservateurs monarchistes. En ce qui concerne ses motivations, comme dans le cas des aristocrates angevins, le savant basque ne fit pas édifier une demeure à la campagne pour fuir le pouvoir central français, mais bien parce qu'il était d'usage de posséder à la fois une résidence parisienne et une villégiature rurale²⁸¹⁷. Le choix du style en revanche démontre son positionnement politique et son aspiration vers un idéal chevaleresque fatalement révolu s'opposant au déclin moral de son époque.

En ce sens, la construction d'Abbadia ne peut être envisagée uniquement comme l'œuvre d'un esthète. Elle ne répond pas davantage à l'engouement d'une mode architecturale rurale, comme le préconise Guy Massin-Le Goff pour l'Anjou, malgré le modèle déterminant du littérateur légitimiste Théodore de Quatrebarbes, « gentilhomme parfait », dans la diffusion du style néogothique de cette région²⁸¹⁸. Une véritable profondeur s'exprime tant dans les décors que dans les écrits de d'Abbadie, attestant de motivations sociologiques et politiques. Il reconstitua dans son domaine un ordre et une organisation conforme avec le monde qu'il aurait souhaité voir se répandre sur tout le territoire français. En cela, son château, l'organisation de son domaine, comme le contrôle de la morale chrétienne exercé sur ses terres, en font clairement l'un des représentants de l'élite légitimiste, extrêmement proche du pouvoir ecclésiastique conservateur.

2. Du bon goût

Œuvre polysémique, Abbadia ne se réduit pas à son inspiration médiévale ou à son idéal romantique. L'orientalisme y détient une place essentielle. Ce mouvement culturel autant qu'artistique renvoie à l'idée du voyage vers l'Orient, mais il révèle également l'organisation d'une société dans son rapport à l'altérité. Au XVIII^e siècle, il témoignait des désirs de quelques intellectuels qui, intéressés par leur propre identité, désiraient connaître les textes chrétiens d'Orient. Les collections d'*exoticae* et notamment d'*islamicae*, souvent offertes en tant que présents d'ambassades, témoignaient des échanges politiques entre les deux mondes²⁸¹⁹. Durant le Siècle des Lumières, le goût pour l'Orient s'inscrit davantage encore dans le domaine de l'érudition et de la pratique des drogmans, savants européens formés à la

²⁸¹⁶ MONNIER G., 2005, p.175-184.

²⁸¹⁷ MASSIN-LE GOFF G., 2003, p.12-15.

²⁸¹⁸ MASSIN-LE GOFF G., 2003, p.35-39.

²⁸¹⁹ LE THIEC G., « La Renaissance et l'orientalisme « turquesque » », in ARKHOUN M. (dir.), *Histoire de l'Islam et des musulmans en France du Moyen Age à nos jours*, Albin Michel, Paris, 2006, p.408-433.

connaissance et aux langues orientales²⁸²⁰. Après l'expédition d'Egypte, ces savoirs confidentiels tendirent à se démocratiser progressivement d'autant que l'exploration et la conquête des espaces étaient facilités par les progrès des transports, soutenus par les politiques impérialistes occidentales. Parallèlement, l'inspiration orientale se répandit, dans les arts, jusqu'à atteindre l'ampleur d'une mode quelque peu vulgarisée à la fin du XIXe siècle. De ce fait, il convient de s'interroger sur la situation de l'expression orientaliste d'Abbadia au regard de la société. Quel sens ces décors revêtent-ils parmi les réalisations plus ou moins analogues de leur temps ? Quel statut confèrent-ils à leur commanditaire au sein du milieu des érudits voyageurs ? L'orientalisme chez d'Abbadie véhicule, en fait, plusieurs significations, parfois contradictoires, partagées entre l'influence sociétale et la sincérité scientifique.

Au XIXe siècle, l'intérêt pour l'Orient n'était plus seulement l'apanage d'une élite comme durant les deux siècles précédents. Il intrigua, certes, les savants, disciples de l'œuvre philanthropique des Lumières, tels que d'Abbadie, mais il attira, en outre, les artistes dans un premier temps mandatés dans les missions officielles de l'Etat, puis voyageant de leur propre gré. De là s'immisça son insertion dans les arts plastiques, littéraires et architecturaux²⁸²¹. Le Grand Tour en Orient devint une pratique culturelle prisée des romantiques qui, artistes ou simples esthètes, amassèrent des collections attestant de leur passage sur les terres étrangères. Puis, à partir du milieu du siècle, le développement du commerce et notamment des grands magasins rendit accessibles les produits de l'ailleurs à une bourgeoisie immobile²⁸²². A l'instar de ses homologues voyageurs, d'Abbadie possédait un ensemble substantiel d'objets et de mobiliers évocateurs de l'Orient. Mais leur mode d'acquisition ne révélait aucune implication particulière Car, malgré son expérience personnelle de l'Ethiopie, c'est par plusieurs commandes effectuées depuis les terres plus sécurisantes de France que le collectionneur se pourvoya pour le décor du vestibule et du salon arabe²⁸²³. De fait, en dépit de ses nombreux séjours en Egypte et au Proche-Orient, la majorité de ses faïences orientales proviennent de magasins parisiens plus ou moins spécialisés²⁸²⁴. Quelques rares souvenirs décoratifs sont issus de ses concrètes expéditions à l'étranger, ce qui était le cas des deux gourdes en estomac et corne de buffle de la bibliothèque et probablement de la croix éthiopienne en fer de style XVIIe siècle (Fig.407)²⁸²⁵. D'autres éléments mobiliers, notamment l'ensemble à moucharabieh égyptien, provenaient vraisemblablement de commandes effectuées en France. Qu'elle soit d'origine islamique ou éthiopienne, cette

²⁸²⁰ LAURENS H., 2004.

²⁸²¹ PELTRE C., 2006, p.10-45.

²⁸²² CHARPY M., 2010, p.647-666.

²⁸²³ *Infra*, II.C.5.

²⁸²⁴ *Infra*, II.C.4.

²⁸²⁵ CHOJNACKI S., 2005, p.171-250 ; *Ethiopie millénaire. Préhistoire et art religieux*, Les Presses artistiques, Paris, 1975, cat.141.

collection orientaliste adopte une typologie conforme à celles des voyageurs de l'époque, souvent composées d'armes de guerre, de trophées de chasse, de guéridons mauresques, de récipients et de céramiques. Autrement dit, en sélectionnant ce type d'objets et en les acquérant dans le commerce, d'Abbadie et son épouse se comportaient moins comme des voyageurs expérimentés que comme des consommateurs influencés par la mode orientaliste en plein essor à partir des années 1860, qui atteignit son paroxysme autour des années 1880. Il suffit d'observer d'autres collections orientalistes constituées au même moment pour s'en persuader. Au Caire, Ambroise Baudry agrémenta son salon avec des armes, des étagères mauresques ou des tabourets à moucharabieh identiques à ceux de la chambre de Virginie (Fig.408). Au château du Bot, Baudry aménagea à l'attention d'Ernest de Blignières un salon (Fig.409) où se trouvent des aiguières de cuivres et autres récipients orientaux, que l'on trouve notamment dans le salon arabe d'Abbadia, ou bien les mêmes tabourets égyptiens. Pierre Loti et Jean-Léon Gérôme possédaient un bouclier turc à cabochons identique à celui du vestibule de d'Abbadie, mis en scène dans le salon turc de l'un (Fig.400) et dans le tableau, *Le Charmeur de serpents*, de l'autre. Dans le salon mauresque du château de Monte-Cristo, pourtant plus ancien, on observe une lanterne orientale identique à celle du salon arabe d'Abbadia²⁸²⁶. Objet emblématique supportant les services à thé, le guéridon mauresque était présent chez le baron Alphonse Delort de Gléon, Gérôme, Loti, le catalan Vicens i Montaner aussi bien que chez les peintres Narcisse Berchère ou Fortuny, en somme chez tous les collectionneurs orientalistes²⁸²⁷. Il convient toutefois de spécifier que, si la plupart de ces collections fut constituée parallèlement à celle de d'Abbadie, celle de Pierre Loti est plus tardive, ce qui démontre l'influence exercée par le milieu orientaliste sur le savant en même temps que le rôle que lui-même pouvait y jouer. Quant aux africanistes et aux éthiopiens plus particulièrement, ils ramenèrent exactement le même type d'objets que d'Abbadie pouvait se procurer en Europe, comme en témoignent la collection du cardinal Massaja, à l'origine du musée Ethiope de Frascati (Fig.410)²⁸²⁸, les décors d'administration coloniale ou les collections de Jean-Baptiste Rambaud et des époux Colomb de Grenoble²⁸²⁹. Les collections islamiques et éthiopiennes d'Abbadia étaient, en outre, complétées par deux tableaux qui pourraient paraître plus personnels, c'est-à-dire les portraits orientalistes de Tawalda Madhin et de d'Abbadie entouré de ses accompagnateurs éthiopiens à Rome. Mais, là encore, ce type d'œuvre proliférait dans le milieu des artistes et des voyageurs depuis le

²⁸²⁶ NEAVE C., CHARRON H., 1994, p.11.

²⁸²⁷ PELTRE C., 2006, p.10-27, 46-57 ; GIRAUD-HERAUD C., 1996, p.69-73 ; CRIPPA M.-A., 2003, p.21-23.

²⁸²⁸ MARIOTTI L., *La nascita di un museo. Il museo etiope G. Massaja di Frascati*, Grafiche Chicca, Tivoli, 2002. Le musée éthiopien Massaja se trouve dans les anciens appartements du cardinal au couvent des Capucins de Frascati près de Rome. Sa collection se compose de boucliers, d'armes, des récipients utilitaires ou encore quelques exemplaires de croix richement ouvragées.

²⁸²⁹ Les collections de Rambaud (1865-1904) et de Colomb (1880-1953), officiers coloniaux spécialistes de l'Afrique subsaharienne sont désormais conservées au musée de Grenoble. Relevant d'initiative érudite plus qu'officielle, elles évoquent les deux étapes distinctes de la colonisation que sont l'expansion et l'exploitation des territoires (ZERBINI L., *Collection d'art africain du musée de Grenoble. Un patrimoine dévoilé*, 5 Continents Editions, Milan/Grenoble, 2008, p.19-54).

début du XIXe siècle. L'ensemble de ces objets répondait aux attentes de l'imaginaire collectif occidental. A l'instar des romantiques, d'Abbadie entretenait, finalement, tous les clichés réducteurs de l'époque, fondés sur l'exaltation de la force et le despotisme, la sensualité et la paresse.

Cette posture impliquait une démarche assez contradictoire avec la conception plus scientifique des peintures éthiopiennes. Elle était celle d'un esthète autant que celle d'un mondain, avant d'être celle d'un savant et d'un érudit. D'Abbadie cédait ainsi à la mode du bibelotage extrêmement répandue sous le Second Empire et la IIIe République²⁸³⁰. Le même phénomène s'observe, de manière moins ostensible, en ce qui concerne les multiples inscriptions du château, qu'elles soient en langue occidentales ou orientales. Il écrivit à ce sujet à Laborde-Nogues ou à Montalembert (Fig.411)²⁸³¹. D'autres grandes demeures, orientalistes, comme la Casamaures près de Grenoble, s'ornaient d'inscriptions de ce type²⁸³². La décoration orientale d'Abbadia pouvaient ainsi être pleinement influencée par le goût des pratiques mondaines.

La période d'acquisition des objets composant le décor d'Abbadia, dans les années 1870, correspond à l'apogée de la mode orientaliste dans la décoration occidentale. Si les arts inspirés de l'Orient apparurent dès l'Exposition universelle de 1867 – comme le Palais du Bardo –, ils se manifestèrent d'une manière plus affirmée à celle de 1878 – avec la rue des Nations – et de 1889 – avec la rue du Caire -. Les créations architecturales et objets d'art ou d'artisanat qui y sont proposés tentent de retrouver la richesse du vocabulaire décoratif et architectonique de l'art islamique. Participant de ce goût orientaliste, des architectures de loisir – théâtres, casinos, cafés avec salon arabe et fumoir – sont aménagés en palais pseudo orientaux dans lesquels prennent forme les désirs d'évasion de la bourgeoisie industrielle. Les grands magasins en profitèrent pour promouvoir plus massivement encore leurs importations d'objets et de textiles. Ainsi se crée une sorte d'artefact de l'Orient, persistant au point de biaiser la vision des intellectuels qui étudient le phénomène orientaliste. Ainsi les collectionneurs, gagnés par la fièvre de l'Orient subissent les contre-coups de la mode. S'ils se spécialisent dans un type d'art ou de technique bien spécifique, ils ouvrent très largement leur collection, comme le fit d'Abbadie, à un champ géographique indéterminé, à la fois

²⁸³⁰ BADEA-PAÛN G., 2010, p.158-166.

²⁸³¹ D'Abbadie fit par exemple part à Laborde-Nogues des inscriptions suggérées par Virginie pour le château d'Haïtze : « je ne plie » et « plus dur que le fer », lui proposant même un essai de traduction en basque (O356 ; Lettre de Laborde-Nogues, 5 nov. [1869], 152J369, AD64). Mme de Meaux, fille de Montalembert, l'informa des inscriptions de son château de la Roche-en-Brenil : « plus d'honneur que honneurs », « pour l'âme et l'honneur ni espoir ni peur » ou encore « bien ou rien » (lettre de Mme de Meaux, f.436-437, ms 2077 (3), BIF).

²⁸³² GUICHARD C., *La Casamaures, cœurs à corps*, Editions Casamaures Association, Saint-Martin-le-Venoux, 2008, p.36, 49, 51, 53 ; Ministère de la culture, *Base Mérimée*, n°PA00117262, 2005, réf. du 20 août 2012. La Casamaures fut édifiée entre 1855 et 1876 à Saint-Martin-le-Venoux par Joseph Jullien dit Cocharde (1803-1886), maréchal-ferrant et vétérinaire enrichi dans le commerce des peaux de bête. De style mauresque polychrome, l'habitation est entièrement construite de ciment grenoblois, nouvelle ressource technologique en plein essor au XIXe siècle. En ce sens, elle propose un métissage singulier entre matériaux occidentaux et motifs orientaux.

mauresque, turque, persan, égyptien, voire indien²⁸³³. Par exemple, l'architecte Ambroise Baudry se passionnait pour les boiseries finement sculptées, le comte de Nieuwerkerke s'intéressait particulièrement à l'arsenal islamique, ou le drogman installé à Beyrouth Schefer aux manuscrits persans. Mais d'autres collections pouvaient être plus éclectiques en étant tout aussi précieuses, comme celles de Daviller, d'Alphonse Delort de Gléon ou d'Albert Goupil. A l'instar de ces figures connues de l'orientalisme, d'Abbadie participait ainsi à ce phénomène de mode que Christine Peltre nomme « l'essor du collectionnisme » orientaliste²⁸³⁴.

Cela correspond également au moment où cette vogue atteignait pleinement les arts industriels. Les maîtres-verriers et céramistes de renom, comme Brocard, Deck, Parvillée ou de Beaumont, adaptèrent les techniques et les styles orientaux à leur propre production dans une démarche toute archéologique. Les vases de Brocard (Fig.412) et de Parvillée révèlent ainsi que le couple d'Abbadie fut également séduit par cette industrie orientalisante, dépendante d'un contexte socioculturel qui évolue vers le colonialisme. Dans ce cas, l'Orient d'Abbadie constitue un prétexte servant non pas la connaissance de l'autre, mais davantage le statut social du maître de maison. Ce constat est entre autre confirmé par les usages que le savant fit de ses objets éthiopiens. Dénués de leur fonction première, les trophées de chasse étaient sans ambiguïté destinés à l'ornementation (Annexe 20.68)²⁸³⁵. Ce qui est plus surprenant venant d'un homme de science est l'utilisation qu'il fit du *tabot*, tablette d'autel sacrée qui, selon la liturgie éthiopienne, doit être tenue au secret et conservée dans le sanctuaire de l'église (Fig.413)²⁸³⁶. A plusieurs reprises, d'Abbadie s'était offusqué que le *dabtara* Assagakan, l'un de ses intermédiaires dans l'acquisition de *tabot*, ne lui propose que des pièces dépourvues de sculpture, ce qui montre bien qu'à ses yeux elle n'avait qu'une fonction décorative²⁸³⁷. Autrement dit, il jugeait de la qualité de la pièce orientale, en l'occurrence des *tabot* ou des vases somali, du point de vue des critères de l'esthétique européenne et non pas d'après le symbolisme identitaire éthiopien, même s'il déclarait haut et fort vouloir mettre en valeur les talents artistiques autochtones²⁸³⁸. Plus l'œuvre éveillait l'admiration de son entourage, plus le savant se trouvait gratifié d'une certaine reconnaissance sociale qui flâttait son statut de voyageur « héros ». Bien que la collection

²⁸³³ PELTRE C., 2006, p.51-57.

²⁸³⁴ PELTRE C., 2006, p.56-57.

²⁸³⁵ Lors de sa commande en 1871, d'Abbadie précisa son intention de présenter des objets éthiopiens dans le vestibule « en guise de trophée » et rajouta plus tard son souhait d'en faire « des trophées d'ornements » (P311).

²⁸³⁶ CHOJNACKI S., 2005, p.245-246. La définition de cet objet typique est évoquée dans Infra, III.A.1.

²⁸³⁷ DELPECH V., 2011, p.129-165. Auprès de Massaja, d'Abbadie se plaignit effectivement des *tabot* fournis par le *dabtara* Assagakan : « Je la prierais [Votre Grandeur] de dire à Assagakan que le *tabot* en bois est si mal sculpté que j'aurai honte de le montrer à personne [...]. Je recommande enfin à Assagakan de me procurer un *tabot* sculpté comme il faut. Quant au *tabot* en pierre que je ne lui avais pas demandé, il n'a aucune valeur ici car il n'a point de sculptures » (Q120). Il réitéra ses plaintes auprès de Coulbeaux à l'appui du même argument : « Je vous prie de lui dire que j'ai honte de montrer à personne le *tabot* qu'il m'a envoyé » (Q161).

²⁸³⁸ Toujours en quête de *tabot*, il déclara en effet à Coulbeaux en 1872 en se fondant sur sa propre perception de la beauté : « j'avais fait porté d'Axoum ici un *tabot* long d'une coudée et assez bien travaillé pour voir que les Ethiopiens ont un goût exquis quand ils le veulent » (Q161).

orientaliste d'Abbadia ne soit pas rassemblée dans un espace spécifique, elle rejoint la démarche des cabinets de curiosités de la Renaissance et de leur accumulation d'*artificialiae exoticae*, objets hétérogènes de provenance lointaine façonnés par les hommes de l'Etranger et accessibles à la seule élite, souvent impliquée politiquement dans le cas des *islamicae*²⁸³⁹. Les artefacts exotiques d'Abbadia participent ainsi à la fois l'image de l'érudition et de la distinction sociale. A l'instar de la société impérialiste, d'Abbadie participa dès lors à la création et à l'appropriation du concept d'Orient par un Occident ethnocentriste²⁸⁴⁰. Dans cette perspective, la réconciliation de la fracture entre ces deux pôles civilisationnels, entre la Croix et le Croissant, ne pouvait donc être que fictive et illusoire. Particulièrement dans le commerce, la mode orientaliste européenne témoignait avant tout d'un état d'esprit conditionné par la conquête spatiale et l'hégémonie occidentale, par la prétendue supériorité européenne sur le monde. Le climat était particulièrement propice à l'acquisition d'objets exogènes et à la constitution de décors nourris par l'inspiration exotique en raison de la place primordiale accordée à l'Orient au sein de la communauté savante et du milieu commercial²⁸⁴¹. Le développement de l'orientalisme tel qu'il se présente chez les d'Abbadie est intimement lié non seulement à l'intérêt pour l'Autre, mais aussi à l'essor de la société moderne révélée par les nouveaux moyens de commercialisation, de transport et la naissance du consumérisme.

Il serait toutefois réducteur d'en déduire que cette posture apparemment esthète et conformiste ne rangerait d'Abbadie qu'au rang des suiveurs de mode. De par sa notabilité et sa fonction scientifique, le savant basque exerçait une réelle influence sociale, ce que traduit la puissance exégétique de ses décors. Le sujet éthiopien est en effet tout particulièrement révélateur du fondement scientifique et de la démarche rationaliste de son commanditaire, ainsi que le rapport entre art et science le démontre²⁸⁴². On en déduira aisément que l'éthiopisme à Abbadia le positionne comme un savant d'exception au sein de la société, comme le confirment ses prolixes communications publiques ou ses élections dans des institutions savantes de prestige. Malgré sa fonction originellement ornementale et son statut de curiosité, la collection éthiopienne revêt, après un siècle, à l'encontre des ensembles orientalistes du XIXe siècle, une importante charge scientifique dépassant sa vocation initiale de plaisir de l'œil. Alors qu'elle n'en avait pas la même vocation, elle est comparable à la collection de Massaja et, toutes proportions gardées, à la considérable moisson ethnographique de la mission Dakar-Djibouti²⁸⁴³.

²⁸³⁹ LE THIEC G., 2006, p.408-433 ; MARTIN P., MONCOND'HUY D. (dir.), 2004 ; DAVENNE C., 2011.

²⁸⁴⁰ VINSON D., 2004, p.71-91

²⁸⁴¹ PELTRE C., 2006, p.10-57.

²⁸⁴² *Infra*, III. A.1.

²⁸⁴³ MARIOTTI L., 2002 ; BOSC-TIESSE C., WION A., *Peintures sacrées d'Ethiopie. Collection de la Mission Dakar-Djibouti*, Sepia, Saint-Maur-des-Fossés, 2005. Visant à compléter les collections africaines du musée d'ethnographie du Trocadéro, la mission Dakar-Djibouti dirigée par Marcel Griaule amassa non seulement

Abbadia se définissait aussi comme une institution savante. Dès l'origine, sa vocation scientifique éthiopisante était explicitement alimentée par la collection de manuscrits éthiopiens, objet des travaux philologiques de d'Abbadie. Contrairement aux autres artefacts éthiopiens, cette collection, comme celle consacrée à la philologie basque, avait une vocation ethnographique à part entière, atteignant à la fois la rareté et l'exhaustivité²⁸⁴⁴. Plus proche du laboratoire scientifique que du cabinet de curiosités, elle constituait, au même titre que les lunettes de l'observatoire, un instrument de travail²⁸⁴⁵. Décors et collections éthiopisants composaient dès lors le contexte esthétique de l'académie savante d'Abbadia. L'explorateur basque accueillait en effet régulièrement des voyageurs novices, laïcs ou ecclésiastiques, afin de les former aux pratiques d'observation du ciel et aux usages indigènes éthiopiens. Sous l'égide de la science et de la piété, ses conditions d'accueil offrant gîte et couvert ne sont pas sans rappeler le principe des *medersa*²⁸⁴⁶. Aussi la dimension esthétique des lieux positionnait-elle d'Abbadie comme le transmetteur du savoir, le « maître » des voyages d'exploration, ce dont la société s'informait plus ou moins confidentiellement par le biais des disciples du savant²⁸⁴⁷. Les décors éthiopiens expriment à la fois sa position dans la lutte contre l'esclavage en Afrique et sa volonté colonialiste de faire bénéficier l'Ethiopie de l'élan civilisateur européen²⁸⁴⁸. En effet, au sein de ses peintures, il plaça l'argument de la chrétienté au service de la lutte anti-esclavagiste, car l'abolition de la traite des Noirs en territoires français lui paraissait éthiquement bien insuffisante, d'autant qu'elle touchait les populations chrétiennes de l'Ethiopie. Cette « infamie qui dure depuis des siècles » selon sa formule éloquente²⁸⁴⁹ est suggérée par la présence, dans les illustrations du *Danfala* et de la *Table*, de jeunes garçons réduits en servitude qui portent les colliers d'amulettes traditionnellement révélateurs de leur confession chrétienne. De surcroît, celui de la *Table* se caractérise par sa négritude, ce qui synthétise le profil de l'esclave, souvent noir et chrétien, ébauché par d'Abbadie²⁸⁵⁰. De plus, le *Sanctuaire* pourrait également suggérer la lutte anti-esclavagiste puisque la cheville du fuyard y cherchant refuge est pourvue d'une chaîne

quantités d'objets mais aussi des matériaux ethnologiques, des clichés photographiques et des pans entiers de peintures murales initialement situées dans des églises et aujourd'hui présentées au musée du Quai Branly.

²⁸⁴⁴ BOSCH-TIESSE C., WION A., 2010, p.77-116. Par ailleurs, le thème des manuscrits est plus profondément traité dans la partie consacrée à l'apport scientifique de d'Abbadie (Infra, I.A.3).

²⁸⁴⁵ Et comme les artefacts éthiopiens, ces manuscrits matérialisaient, quoique anecdotiquement, les sujets représentés dans le vestibule. Un manuscrit est en effet représenté dans la scène du *Professeur* où l'on distingue clairement les caractères guèzes des synaxaires éthiopiens.

²⁸⁴⁶ DELPECH V., 2008, p.175-179. La medersa est un établissement d'enseignement soumis au pouvoir religieux dans les pays de confession musulmane. En plus des cours, elles logent et nourrissent leurs étudiants.

²⁸⁴⁷ D'Abbadie accueillit entre autres le père Méchineau en 1886 qui consulta les manuscrits éthiopiens ; le frère bénédictin Iehl en 1891 qui le remercia « pour tout le travail et la peine qu'il s'est donné à [leur] enseigner le moyende bien observer et de bien calender » ; ou bien le père Zappa dans les années 1880, d'abord en poste au séminaire de la Société des missions africaines de Lyon puis missionnaire en Afrique (Lettre de Méchineau, 2 sept.1886, 152J418 ; lettre de Iehl, 27 oct. 1891, 152J293 ; Lettres de Zappa, 1884-1891, 152J788, AD64).

²⁸⁴⁸ Infra, III.A.1. D'Abbadie considérait de plus que l'éducation des Ethiopiens en Europe était primordiale dans l'optique de les convertir à la civilisation européenne. Cinq ans après la chute du roi Théodore, il en écrivit en ces termes au père Dominique : « Il serait plaisant d'avoir ici pour serviteur le fils du tyran Théodore, et puis c'est par l'éducation faite hors d'Afrique qu'on pourra amener sûrement ce pays au bienfait de la foi chrétienne » (R101).

²⁸⁴⁹ ABBADIE A. (d'), 1896.

²⁸⁵⁰ ABBADIE A. (d'), 1896.

brisée, emblème traditionnel de l'abolitionnisme²⁸⁵¹. La scène du *Professeur* témoigne par ailleurs de son intérêt pour l'instruction éthiopienne qui, selon lui, était trop négligée par les explorateurs européens²⁸⁵². D'Abbadie rassembla enfin les traits saillants de l'identité éthiopienne dans l'œuvre centrale du vestibule, la statue d'Abdullah, qui, à l'instar de la Liberté de Bartholdi, élève vers les cieux et les peintures de son pays sa flamme métaphoriquement éloquente, ses Lumières de la connaissance. Véritable allégorie de la nation éthiopienne, sa physionomie de préadolescent, son habit de guerrier²⁸⁵³, sa torche, sa position triomphante sur une tête de buffle, évocatrice de puissance, définissent l'Ethiopie comme un peuple jeune, courageux, érudit et libre. La localisation de la statue est en outre très significative de l'importance de ce territoire et de son peuple dans la vie du savant. Située sur le centre de gravité de l'édifice et dans l'espace du vestibule par définition dédié au public, d'Abbadie plaçait son ancien pays d'accueil au cœur de son univers matériel, symbolique mais aussi politique²⁸⁵⁴. Que ce soit par les peintures, les collections ou la statue, la fonction didactique du sujet éthiopien vise en réalité à une prise de conscience humaniste voire diplomatique de l'acceptation de l'Autre, afin que la France s'investisse dans la région éthiopienne et la mer Rouge en lui apportant le progrès agraire, infrastructurel et juridique²⁸⁵⁵.

Particulièrement dans le cas des peintures du vestibule, cette ambition conditionna des choix iconographiques qui illustrèrent un plaidoyer politique en faveur de la nation éthiopienne. C'est pourquoi le traitement de l'Etranger y est, en un sens, paradoxal. Les scènes en tant qu'œuvres autonomes obéissent en effet à une rigueur et une objectivité ethnographiques indéniables tandis que le choix des sujets ambitionne d'offrir une vision globalisante, parfois réductrice, de la diversité ethnique éthiopienne. De la part d'un savant ayant étudié pas moins de trente-cinq dialectes indigènes, il semble contradictoire de ne réduire l'Ethiopie qu'à l'Amhara et au Pays Oromo, quand elle est également composée notamment des tribus Somali, Arsi ou Afar. Cela s'explique par le fait que les ethnies amhara symbolisaient la chrétienté et l'ancienneté du territoire éthiopien tandis que les Oromo étaient considérés comme l'ethnie ayant le plus d'avenir en raison de son ouverture à l'égard des étrangers et ses dispositions à embrasser la foi catholique²⁸⁵⁶. Le positionnement politique de d'Abbadie est par conséquent limpide. Il met en image un peuple chrétien – les Amhara - et une seconde population promettant de l'être – les Oromo – afin d'en faire les représentants d'une Ethiopie acceptable par la perception occidentale de l'altérité. Il se refusa visiblement de présenter sur ses murs les peuples encore assimilés par les Européens à la barbarie. Peut-

²⁸⁵¹ Il s'agit là d'une interprétation de cette scène proposée par R. Matthys (MATTHYS R., 2006, p.31).

²⁸⁵² C'est pourquoi dès 1856 il livra à l'attention du Père Dubourg, potentiel fondateur de mission catholique, une description de plusieurs paragraphes au sujet de l'école éthiopienne. Ce passage met en évidence les conditions et la valeur de l'enseignement et le respect des élèves envers leurs maîtres (G193-195).

²⁸⁵³ Abdullah porte un pantalon, une cape et surtout une cartoucière.

²⁸⁵⁴ DELPECH V., 2011, p.129-165.

²⁸⁵⁵ Infra, I.A.3.

²⁸⁵⁶ Infra, I.A.3.

être pensait-il, comme eux, peut-être préférait-il manœuvrer subtilement avant de faire connaître ces populations. Ainsi, comme les cartes géographiques de Nolin sous Louis XVI ou de Levasseur au milieu du XIX^e siècle, l'iconographie éthiopienne d'Abbadia traduit les velléités impérialistes occidentales envers les territoires de conquête²⁸⁵⁷. Là où la carte de Nolin révélait une propension à l'évangélisation et celle de Levasseur au colonialisme, les scènes d'Abbadia sous-entendaient une volonté civilisatrice dont d'Abbadie ne se cachait pas²⁸⁵⁸. Cette posture est d'ailleurs renforcée par les ambitions missionnaires qu'il matérialisa par la création des missions d'Abyssinie et du Pays oromo entre 1839 et 1845. Au fond et malgré la justesse ethnographique « intra-scénique », tout cela participe complètement de l'imaginaire désormais colonial en ce début des années 1870 où le mythe de la barbarie et de la bestialité laissa la place à une vision méliorative des autochtones valorisée par leur proximité avec les Européens²⁸⁵⁹. En l'occurrence, le territoire éthiopien, à l'instar des terres africaines illustrées avant la Révolution française par Nolin, représentait un réservoir de matière – humaine, naturelle, économique – propice à l'expansion de la civilisation européenne et ce, d'après les convictions de d'Abbadie, en vertu de la nécessité salutaire de répandre la foi chrétienne. En conséquence, s'il est indubitable que l'art se met ici au service de la science, la posture de l'ethnologue glose une perception de l'altérité humaniste et objective mais aussi ethnocentriste et intéressée dans la mesure où il s'agit, quoique partant d'un bon sentiment, d'offrir des éléments susceptibles d'améliorer les conditions de vie exogènes, du moins selon le point de vue occidental et la formule aussi triviale qu'ambigüe, « pour son bien ». Ces sujets affirmaient dès lors d'Abbadie en tant qu'expert de la cause éthiopienne tout en témoignant de son engagement politique. De telles interférences entre les domaines scientifique et politique interpelleraient le principe de neutralité axiologique du savant si ladite théorie énoncée par le sociologue allemand Max Weber n'était pas postérieure à l'action de d'Abbadie²⁸⁶⁰.

Cette posture interroge dès lors sur la conception de la science en tant que contributeur à la construction sociale, et donc la fonction du savant et des décors d'Abbadia au sein du mécanisme politique. De fait, d'Abbadie se positionnait ici à l'image des philosophes de l'Antiquité grecque, particulièrement Platon, qui considéraient la connaissance comme l'outil de l'enseignement de la vie de l'homme en tant que citoyen²⁸⁶¹. Par l'exploitation des matériaux ethnographiques, les peintures et les collections éthiopiennes témoignent également du stade de l'expérimentation rationnelle spécifique à la Renaissance, cherchant à

²⁸⁵⁷ LAFONT A., 2010, p.141-156.

²⁸⁵⁸ Rappelons qu'il souhaitait apporter les progrès agraires et introduire le droit international en Ethiopie et que Landberg lui attribuait ainsi « la civilisation d'un monde » (Lettre de Landberg, 152J395, AD64 ; Infra, I.A.4).

²⁸⁵⁹ LAFONT A., 2010, p.141-156.

²⁸⁶⁰ Max Weber théorisa ce principe de neutralité axiologique lors de conférences organisées à Munich en 1917 et 1919. La somme de ces communications fut publiée en 1959 par Julien Freund : WEBER M., *Le Savant et le Politique*, coll. Le Monde en 10-18, Union générale d'Editions, Paris, 1963.

²⁸⁶¹ PLATON, *La République*, Flammarion, Paris, 2002 ; WEBER M., 1963, p.14-15.

nourrir la connaissance d'une société aspirant à la découverte paroxystique de « l'Etre vrai » et de la Vérité²⁸⁶². La sélection des caractéristiques éthiopiennes illustrées à Abbadia implique surtout l'imposition de la conviction personnelle de d'Abbadie, affirmation de droit puisqu'elle a lieu dans un contexte privé. Pour autant, cela s'oppose au fait et à l'objectivité rationnels à cause de la nécessaire conciliation de divers ordres de valeurs par les sciences²⁸⁶³. Paradoxalement c'est la connaissance qui permet à l'expert d'exprimer ses convictions personnelles et c'est grâce à cette prise de position « en connaissance de cause », matérialisée dans les peintures de son vestibule, que le savant apporta sa pierre à l'édifice de la Cité du philosophe grec, incarnée ici par la nation française. Comme le style néogothique affirme le penchant légitimiste conservateur de d'Abbadie, l'exégèse du sujet éthiopien révèle en définitive la modernité – désormais dépassée - de sa pensée orientaliste.

Bien que les scènes d'Abbadia rejoignent iconographiquement les scènes de genre emblématiques de la peinture orientaliste, leur discours peut être mis en parallèle avec celui de la peinture d'histoire de ce même mouvement illustrant souvent des relations – brutales - entre Orient et Occident. Dans la première moitié du siècle, les batailles entre armées conquérantes françaises et populations indigènes mises en scène par Gros, Vernet ou Girodet évoquaient les faits de l'actualité diplomatique-militaire, de la campagne d'Egypte à la *Bataille de Nazareth* ou à la *Prise de la smala d'Abdel Kader*. Si ces tableaux évoquent l'image des croisades, ils renvoient également au rapport politique contemporain de deux civilisations, à ceci près que la dimension politique d'Abbadia n'est que suggérée et que celle de la peinture d'histoire orientaliste n'équivaut pas en intensité à l'engagement de d'Abbadie²⁸⁶⁴. En termes de revendication de l'identité de l'Autre, on ne peut cependant s'empêcher de penser au romantique *Radeau de la Méduse* où Géricault plaça, scandaleusement pour l'époque mais comme un signe d'espérance en l'âme humaine, un protagoniste africain au sommet de sa composition pyramidale constituée d'êtres moribonds occidentaux. Comme d'Abbadie et Duthoit le firent plus tard à l'appui d'une rhétorique plus lisse et conventionnelle, on considéra à la réception de ce tableau au Salon de 1819 que le peintre avait osé affirmer, certes avec provocation, la conviction humaniste de l'abolition de l'esclavage et une contestation du pouvoir en place²⁸⁶⁵. La délivrance d'un discours politique à travers une construction ou un décor ne faisait par ailleurs figure ni d'exception ni de nouveauté puisque l'architecture fut souvent l'instrument de prises de position du pouvoir depuis au moins l'Egypte antique. Cela vaut entre autres pour les programmes

²⁸⁶² WEBER M., 1963, p.15-16.

²⁸⁶³ WEBER M., 1963, p.19-20.

²⁸⁶⁴ PELTRE C., 2008, p.160-163.

²⁸⁶⁵ BAZIN G., *Théodore Géricault. Etude critique, documents et catalogue raisonné*, vol.6 *Génie et folie : Le Radeau de la Méduse et les monomanes*, Bibliothèque des arts, Paris, 1997 ; CHENIQUE B., « Géricault, le Salon de 1814 et les semaines saintes d'un mousquetaire républicain » in DARRAGON E., JAKOBI M. (dir.), *La provocation, une dimension de l'art contemporain XIXe-XXe siècle*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2004, p.65-83.

iconographiques des cathédrales ou édifices religieux de renom comme la Sainte-Chapelle de Paris où saint Louis clama son autorité de droit divin, ou la cathédrale de Reims où l'archevêché manifesta clairement sa rivalité avec le pouvoir temporel royal²⁸⁶⁶. A Abbadia, on note toutefois deux niveaux bien distincts d'expression politique. Alors que l'organisation du domaine et le style néogothique national ne font qu'exprimer une idéologie et sont motivés par un idéal sociétal, c'est à un mobile d'ordre scientifique et bel et bien géopolitique que les peintures éthiopiennes doivent leur existence. En cela, elles se rapprochent de la démarche des programmes architecturaux précités motivés par des ambitions politiques. Les peintures éthiopiennes d'Abbadia traduisent ainsi les enjeux de la société du second XIXe siècle galvanisée par les sciences et la conquête territoriale. Elles révèlent également le rôle plus ou moins influent de d'Abbadie dans les problématiques des affaires internationales et font de son château un lieu de pouvoir confidentiel mais bien réel, représentatif de l'action aussi discrète que concrète des groupes de pression agissant sur les décisions politiques.

Le traitement de l'Orient à Abbadia s'effectue de manière ambivalente mais il est toujours révélateur de l'impact de la société sur d'Abbadie, d'autant que ce dernier se soucia à plusieurs reprises du regard social sur son œuvre, notamment en cherchant à acquérir une peau de ou *gisilla* (Annexe 1) – ou de panthère - revenue à la mode²⁸⁶⁷, à faire adhérer le bestiaire intérieur « au style de l'époque » et en affirmant avec fierté la rareté de sa phrase de bienvenue gaélique²⁸⁶⁸. Dans le cas des arts de l'Islam, il révèle davantage le dictat de la mode et du besoin d'identification et de reconnaissance de son milieu social, en l'occurrence celui de la haute-bourgeoise et de l'élite savante. En ce qui concerne le thème éthiopien, la société s'y manifeste à travers ses enjeux politiques et la question de son renouvellement au sein d'une échelle désormais mondiale générée par le progrès. Là apparaissent subtilement les partis pris politiques d'un expert militant. Les décors orientalistes d'Abbadia affirment donc d'Abbadie comme un esthète et un mondain autant que comme un homme de science, d'engagement sociopolitique et au fait de l'actualité. Son château constitue à la fois un exemple du bon goût et du confort plébiscité par les élites sociales et intellectuelles ainsi qu'un lieu de démonstration du pouvoir à l'instar des grandes galeries d'apparat d'Europe.

²⁸⁶⁶ PERROT F., LENIAUD J.-M., 2007, p.116-119.

²⁸⁶⁷ Après sa principale commande d'objets éthiopiens auprès de Touvier, il rajouta quelques temps plus tard une peau de *gisilla* – panthère noire – car, lors de sa précédente commande, il n'avait pas prévu le « *revirement actuel du goût* » (Q330). Afin de garantir sa conservation, il prodigua au missionnaire des conseils tels que saupoudrer la peau de poivre noir (Q381).

²⁸⁶⁸ N485-R152. Il déclara fièrement à un correspondant irlandais au sujet de sa demeure : « *I intend as a rarity in France to inscribe Ced Mile Failte on its door* » (J'ai l'intention, comme une rareté en France, d'inscrire Ced Mile Failte sur sa porte).

3. Du prestige de la villégiature et de la « folie » balnéaire

Selon Viollet-le-Duc et les architectes du XIXe siècle, la construction d'une demeure impliquait nécessairement une prise en compte du mode de vie de ses commanditaires, et donc des pratiques de la société, révélé non seulement par les dispositions architecturales, esthétiques, organisationnelles, mais aussi par la localisation de l'édifice, significatrice du degré d'aisance de ses propriétaires. Outre le fait de témoigner d'un statut au sein de la communauté, il convient dès lors de resituer le château dans le contexte des habitations de son environnement social et historique afin d'en appréhender la valeur et l'impact sociologiques. Cela pose la question de l'influence des autres édifices, tous courants artistiques confondus, sur l'élaboration du projet. Quelles furent les références de d'Abbadie dans cette démarche créative ? Comment se positionne Abbadia en tant qu'œuvre d'art dans le corpus des résidences et villégiatures de son époque ? De quelle manière était perçu le château du savant basque au sein de son propre milieu ? L'étude comparative des constructions privées, particulièrement en bord de mer, situera Abbadia dans l'imaginaire et les démarches architecturales de son temps.

Le littoral européen vit progressivement fleurir durant le XIXe siècle une multitude d'édifices directement liés aux nouvelles pratiques des bains de mer et à leurs villégiatures balnéaires insufflées par les théories hygiénistes. En France, et particulièrement au Pays basque, les villégiatures de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie à Biarritz donnèrent l'exemple²⁸⁶⁹. Il s'avère que la localisation et la silhouette peu ordinaire du château impliquent deux phénomènes de société. En effet, en ce qui concerne les modèles architecturaux de d'Abbadie, ils se déclinent en deux types correspondant aux évolutions sociales du siècle et à leur impact sur les mœurs du savant. Le premier se réfère de toute évidence à l'imaginaire néogothique romantique, révélateur de la jeunesse de d'Abbadie et du premier XIXe siècle tandis que le second, tout en conservant certaines influences historicistes, renvoie aux constructions balnéaires privées, évocatrice de la vieillesse de l'éthiopisant basque et des usages hygiénistes et touristiques généralisés durant la seconde moitié du siècle.

Le voyage au Royaume-Uni, en 1835, offre une vision très précise des édifices qui fascinèrent et marquèrent d'Abbadie au point de transparaître dans le projet d'Abbadia. Le futur membre de l'Institut venait en effet d'acquérir la terre de Bordaberri sur laquelle il ambitionnait déjà au début des années 1830 d'édifier sa demeure. Il se montra particulièrement intéressé par les réalisations de l'architecte britannique Thomas Rickman, spécialiste reconnu du style gothique qui officia dans la première moitié du XIXe siècle

²⁸⁶⁹ TOULIER B., *Villégiatures de bord de mer XVIIIe-XXe siècle*, Centre des Monuments Nationaux/Editions du Patrimoine, Paris, 2011. Chapitre I Deux siècles de phénomène balnéaire, du local au global, p.8-89.

(Annexe 2.42). De cet architecte, d'Abbadie avait visité et dressé de rigoureux comptes-rendus illustrés de la maison Burfield Lodge appartenant à Edward Bowles Fripp à Bristol²⁸⁷⁰, l'église St. David de Glasgow édiflée en collaboration avec Hutchinson²⁸⁷¹ et surtout les célèbres New Court de St. John's college à Cambridge²⁸⁷² et Rose Castle près de Carlisle²⁸⁷³. Mais son intérêt et ses visites ne signifient pas pour autant que d'Abbadie était convaincu par toutes ces réalisations. Sa perplexité à l'encontre de l'authenticité gothique des motifs architecturaux de Rickman annonce, dès 1835, le tournant archéologiste des maîtres d'œuvres historiens tels que Viollet-le-Duc ou Pugin et la démarche rationaliste du savant éthiopisant²⁸⁷⁴. Par ailleurs, le jeune basque visita un grand nombre de demeures privées souvent néogothiques, avec toujours en ligne de mire un susceptible projet de construction en Suberno. Hormis les innombrables ruines romantiques médiévales²⁸⁷⁵, il fut particulièrement séduit, en bon romantique, par l'environnement pittoresque et l'architecture de Penrhyn castle en Pays de Galles (Fig.414)²⁸⁷⁶, par la sauvagerie du paysage entourant les châteaux de Dumbarton²⁸⁷⁷ et de Holyrood en Ecosse²⁸⁷⁸ et par la grandiose architecture de

²⁸⁷⁰ Voici la description qu'en proposait d'Abbadie à l'aide de croquis et de plans : « Elle est située sur la portion élevée d'un petit parc dont les plantations vieilles de 4 ans seulement me paraissent mal distribuées. L'entrée est comme à l'ordinaire presque de plain-pied avec le terrain avec seulement un ou deux degrés. [...] La porte s'ouvre par un enfoncement P dans une halle de 12.75 de long sur une largeur proportionnée communiquant avec une sorte de cloître par des ogives. [...] Le salon S a une cheminée taillée en pierre blanche [...]. Les carrés ombrés en AC & D représentent des contreforts qui font bien étant en calcaire blanc comme tout ce qui fait angle ou sculpture. [...] Il y a des fenêtres de toute espèce mais aucune ni décorée ni ondoyante. J'ai admiré celles-ci [croquis de fenêtre en ogive] [...]. Le pavé de la halle en carreaux grands de marbre blanc et petits de marbre noir est d'une exécution admirable [...] » (carnet de 1835, ms 2081, f.57v-58, BIF).

²⁸⁷¹ D'Abbadie proposa une description de cette église dans son compte-rendu de visite de Glasgow : « Son style est l'anglais primitif passant au décoré. Les ogives surtout celles de la crypte sont d'une pureté remarquable. [...] Elle [la porte] offre une forte ogive bien encaissée avec force moulures et offrant deux petites ogives encadrant les portes. L'ogive de la porte est surmontée d'un ornement de ce genre en relief sur un mur uni qui forme une tour carrée s'élevant à environ 2 fois ½ [...] » (carnet de 1835, ms 2081, f.36-36v, BIF).

²⁸⁷² Rickman et Hutchinson élaborèrent New Court, bâtiment procédant du complexe de St. John's college entre 1826 et 1831. D'Abbadie y admira particulièrement « une très jolie porte décorée, faite par Rickman » (carnet de 1835, ms 2081, f.47, BIF).

²⁸⁷³ Remanié de 1828 à 1831 à Cumbria en Angleterre, Rose Castle était le siège de l'épiscopat de Carlisle. D'Abbadie en élabora la description suivante : « Le château paraît assez bien à distance vu sur le bas d'une colline brisée. L'entrée est bien jolie par un parc un peu nu d'où l'on accoste le lieu où fut un pont-levis. La porte est crénelée et noyée de lierre. [...] Le style est le plus froid perpendiculaire que j'aie encore vu. Je n'y admirai bien que l'escalier masse de chêne bien arrangé par Rickman, large, peu élevé, n'allant qu'au premier et mis dans une cage carrée éclairée par côté. [...] Le château Rose a un bien beau trait : à gauche de la porte d'entrée, un mur large et élevé est bien tapissé de vieux lierre : puis vient une vieille tour, puis un tertre élevé d'environ 3m50, unissant le château à une vieille tour carrée un peu ruinée [...]. » (carnet de 1835, ms 2081, f. 43, BIF). Par ailleurs, d'Abbadie s'était également renseigné sur les coûts de la maison de l'architecte à Birmingham mais ne sembla toutefois pas l'avoir visitée (carnet de 1835, ms 2081, f.19, BIF).

²⁸⁷⁴ A Burfield Lodge, d'Abbadie notait que le plafond plat arborait des « reliefs soi-disant gothiques » et que les portes étaient ornées de « simples encadrements carrés aux moulures en bois, ce que Rickman affirme être de l'époque ». Il considérait également que la salle à manger n'avait « rien de remarquable » et que les vitraux du vestibule étaient ornés de « couleurs exécrables » (carnet de 1835, ms 2081, f.57v-58, BIF). Concernant l'église St. David de Glasgow, il se disait peu séduit par les ouvrages du toit (carnet de 1835, ms 2081, f.36v, BIF). Quant à Rose castle, d'Abbadie considérait que sa bibliothèque paraissait « mesquine » car elle était disposée dans deux grandes chambres ou encore que les orielles du salon faisaient « triste effet » en raison de l'absence de vitraux (carnet de 1835, ms 2081, f.43-43v, BIF).

²⁸⁷⁵ En Irlande, il évoquait entre autres Ross castle, l'abbaye de Saint-François à Kilkenny, l'abbaye d'Innisfallen ou encore l'abbaye de Muckross près de Killarney (carnet de 1835, ms 2081, f.25v-26-27-28-28v, BIF).

²⁸⁷⁶ Carnet de 1835, ms 2081, f.22, BIF.

²⁸⁷⁷ Quoique succincte, la description insiste sur l'environnement sauvage du château situé sur un rocher surplombant la rive droite de la rivière Clyde : « nous nous prîmes à admirer le rocher qui la [la ville de Dumbarton] signale et qui porte son château. Ce rocher est fendu par le milieu où une porte en haute ogive de fer à lance, mène jusqu'au sommet. Partout où la roche n'est pas assez escarpée, un mur forme une enceinte qui devait être

Eaton Hall, résidence du duc de Westminster édifée en Angleterre par William Porden au XVIII^e siècle et remaniée à partir de 1870 par Waterhouse²⁸⁷⁹. Mais ce fut en Irlande que d'Abbadie visita le plus grand nombre d'édifices gothiques ou néogothiques qui construisirent son imaginaire médiéval. N'omettant pas les plus incontournables sites comme Markree Castle près de Sligo et Crom Castle près de Killarney²⁸⁸⁰, il s'intéressa en particulier à Rokeby Hall, qui constituait le cadre romantique de la balade de *Rokeby* de Walter Scott²⁸⁸¹, et surtout à Malahide Castle près de Dublin²⁸⁸², au château de Michelstown où il fut impressionné par le superbe jardin²⁸⁸³, et au château de Kilkenny²⁸⁸⁴. Si la culture de d'Abbadie était sans borne, il ne s'intéressa jamais avec autant de rigueur aux édifices néogothiques français, ce qui explique d'autant mieux les influences manifestes du *gothic revival* britannique sur l'architecture d'Abbadia mais aussi sur la composition romantique de son paysage. Des châteaux irlandais ou britanniques, d'Abbadie avait souhaiter s'inspirer de la silhouette escarpée et crénelée contrairement aux fréquentes et imposantes hautes toitures qui couvraient les édifices néogothiques de l'hexagone. En revanche, le savant basque n'adhérait pas à toutes les dispositions des constructions d'Outre-Manche, particulièrement en ce qui concernait l'organisation et la décoration intérieures, estimant que « dans les maisons anglaises, il y a trop de confort et pas assez de poésie »²⁸⁸⁵. C'est pourquoi, excepté le vestibule qui correspond à la nouvelle tradition anglaise, Viollet-le-Duc fit en sorte que les décors et la distribution d'Abbadia coïncident avec les usages et le goût historiciste rationaliste français. Au demeurant, malgré les similitudes évidentes déjà soulignées avec Strawberry Hill, d'Abbadie érigea en modèle suprême, à l'instar de la communauté artistique et intellectuelle européenne, le château de Walter Scott, Abbotsford House, édifé en Ecosse par Edward Blore et William Atkinson de 1812 à 1825²⁸⁸⁶. En effet, le savant basque et son épouse visitèrent cette demeure exclusivement dans le cadre de leur projet architectural en

forte avant l'invention de la poudre. Le rocher n'est entouré d'eau qu'à la haute marée : un mât à drapeau est placé en haut. Au-dessus de Dumbarton la Clyde est rendue navigable par deux jetées qui à mon grand étonnement sont composées uniquement de pierres sèches ne cubant guère plus de 0m4 et sans mortier, ayant de temps en temps des monticules avec des perches et barriques pour en indiquer la marche » (carnet de 1835, ms 2081, f.36, BIF).

²⁸⁷⁸ Situé près d'Edimbourg, « Le château de Holyrood est placé dans le creux de la vallée près des Salisbury-crags et la colline d'Arthur Seat qui étaient autrefois dans le parc dépendant du château [...]. La chapelle, ruinée, est admirable dans ce qui reste : on y voit des fenêtres saxonnes décorées et perpendiculaires. Tous les nobles d'Ecosse ont le droit de s'y faire enterrer. On y montre un crâne dit royal dans le caveau des Rois d'Ecosse » (carnet de 1835, ms 2081, f.39v, BIF).

²⁸⁷⁹ Carnet de 1835, f.18-19v-20, ms 2081, BIF.

²⁸⁸⁰ De temps à autre, il listait les châteaux qu'il projetait de visiter : Westport House, Markree Castle, Enniskillen, Slane Castle (carnet de 1835, f.17v-18-23v, ms 2081, BIF).

²⁸⁸¹ Carnet de 1835, f.23v, ms 2081, BIF.

²⁸⁸² Carnet de 1835, f.24-24v, ms 2081, BIF.

²⁸⁸³ Carnet de 1835, f.25v-26, ms 2081, BIF.

²⁸⁸⁴ Carnet de 1835, f.25v-26, ms 2081, BIF.

²⁸⁸⁵ Carnet de 1835, f.58, ms 2081, BIF.

²⁸⁸⁶ WAINWRIGHT C., 1999, p.14-18 ; WAINWRIGHT C., *The romantic interior. The British collector at home. 1750-1850*, Yale University Press, 1989.

1862²⁸⁸⁷. Le poète romantique pensait avoir élaboré avec l'aide de ses architectes un nouveau modèle de style national écossais, constat fort juste puisque sa demeure servit de modèle aux édifices de « style baronnial » durant tout le siècle, parmi lesquels le château royal de Balmoral commandité par la reine Victoria et le prince Albert²⁸⁸⁸. Bien que l'architecture extérieure d'Abbadia s'apparente davantage au style anglais qu'écossais, on y retrouve la complexité du plan et des élévations mais aussi l'esprit romantique et fantaisiste du vestibule d'Abbotsford (Fig.415). Toute la théâtralité de cet espace est exprimée à Abbadia suivant ses propres caractéristiques en l'adaptant au style national français. Le vestibule propose une atmosphère et une scénographie à la fois mystique et onirique analogue à celui d'Abbotsford avec sa lumière tamisée par des vitraux, ses boiseries et sa collection thématique annonçant et définissant le caractère des propriétaires²⁸⁸⁹. Toutefois, là où Scott et ses architectes proposèrent une décoration relativement sobre, voire sage, et dégageant une sérénité certaine, Duthoit, Viollet-le-Duc et d'Abbadie étendirent l'ambiance du vestibule d'Abbotsford à l'ensemble de l'habitation offrant ainsi une atmosphère beaucoup plus folle, dynamique et moins fidèle à la convention académique. C'est pourquoi, en dépit de l'intention de d'Abbadie et de son admiration incontestable pour le poète écossais, les influences ornementales d'Abbadia relèvent bel et bien d'un mouvement nouveau impulsé par Viollet-le-Duc dans le domaine médiéval.

Si nombres d'édifices britanniques sont susceptibles d'en avoir inspiré la silhouette architecturale et le plan, Abbadia se situe aux prémises de la décoration gothique polychrome civile qui se développa en Europe surtout au cours des trois dernières décennies du XIXe siècle avec entre autres les réalisations de Burgess Outre-Manche et de Jank Outre-Rhin. De plus, ce type de décoration alliant boiseries et polychromie s'inscrit davantage dans le style national français, comme le démontrent les comparaisons avec les châteaux du centre de la France où se décline, quoique pas toujours dans l'esprit rationaliste viollet-le-ducien, un vocabulaire ornemental analogue. Toutefois, la prégnance du paysage dans les projets architecturaux britanniques se retrouve dans la cohésion et l'esprit paysager d'Abbadia, ce qui concorde à la fois avec la pratique de Bühler et le goût pittoresque de d'Abbadie. Du point de vue de la structure territoriale et de l'inscription du château dans le paysage, les deux hommes reconstituèrent ainsi un petit îlot gaélique au cœur du Pays basque, d'autant que les hôtes étaient accueillis par la phrase de bienvenue irlandaise traditionnelle. On reconnaît en les terres d'Abbadia les dispositions spectaculaires de Penrhyn Castle et de Dumbarton Castle évoqués par d'Abbadie, mais aussi des mythiques et

²⁸⁸⁷ D'Abbadie en écrivit à sa sœur Eliza après visité Belmont et Killarney : « *We will take a trip to Scotland & see Walter Scott's house as preparatory draught to building our own* » (Nous effectuerons un voyage en Ecosse pour visiter la maison de Walter Scott comme une esquisse préparatoire à la construction de la nôtre) (F207).

²⁸⁸⁸ WAINWRIGHT C., 1999, p.14-18.

²⁸⁸⁹ A cette différence que la collection du vestibule d'Abbotsford est constitué d'antiquités médiévales tandis que celle d'Abbadia est composée de trophées éthiopiens (WAINWRIGHT C., 1999, p.14-18).

dramatiques ruines d'Eilean Donan Castle et Dunnottar Castle en Ecosse ou de Dunluce Castle en Irlande du Nord (Fig.416).

Si la filiation avec le gothique insulaire de Grande-Bretagne est évidente, la construction d'Abbadia est également à resituer dans un contexte de développement de l'activité balnéaire. Les lieux de villégiature thermique, climatique ou balnéaire connurent un essor sans précédent durant la seconde moitié du XIX^e siècle encouragés par les pratiques de la haute-société²⁸⁹⁰. Pour les besoins de ses commodités et de sa représentation, l'élite sociale hivernante n'hésitait pas à édifier de confortables demeures souvent en front de mer afin de transporter en province son train de vie parisien, comme on l'avait fait auparavant avec les demeures de campagne. A partir de 1854, les stations balnéaires principalement sur la façade atlantique²⁸⁹¹, comme Dieppe, Trouville, Arcachon ou Biarritz et, en Méditerranée, Nice, se développèrent, favorisées par l'extension du réseau ferroviaire et la fréquentation de l'aristocratie nationale et internationale. Si bien qu'en 1870, ces bourgades, parfois inventées *ex nihilo* et souvent construites sur fonds spéculatifs, étaient devenues des stations de loisirs en cours d'urbanisation et à la mode²⁸⁹². En ce sens, avec le temps, d'Abbadie ne se contenta donc pas de se référer aux demeures romantiques de son enfance irlandaise. Certes avec peut-être moins d'exhaustivité, il s'intéressa aux constructions privées pittoresques des grandes stations balnéaires. En 1868, alors que le gros œuvre d'Abbadia était en passe d'être achevé, il visita la maison néogothique du banquier anglais Edmund Hooke Wilson Bellairs, premier édifice érigé dans l'une des descentes menant à la Grande plage de Biarritz en 1867 (Fig.417). Le savant basque espérait effectivement s'inspirer de cette bâtisse au plan triangulaire et exposée au vent océanique, alors baptisée villa Emilia, pour soumettre des idées supplémentaires à Viollet-le-Duc et Duthoit²⁸⁹³. Bien que son influence sur Abbadia soit difficile à apprécier, elle éveilla au moins l'intérêt du théoricien rationaliste, qui intégra l'élévation principale et le plan de la villa dans son volume des *Habitations modernes* en 1873²⁸⁹⁴. Elle suscita très certainement l'intérêt de d'Abbadie en raison de son emplacement

²⁸⁹⁰ TOULIER B., 2011. 1850-1870 L'essor des stations éclectiques et pittoresques, p.20-33.

²⁸⁹¹ Les premières stations balnéaires furent créées en fonction de leur proximité avec l'Angleterre où les pratiques touristiques nouvelles en France étaient déjà bien ancrées, ce qui explique leur forte présence sur les côtes normandes (TOULIER B., 2011, p.21).

²⁸⁹² LASSERRE J.-C., « Villégiatures » in *Le Festin*, n°11, automne 1992, p.16-22 ; TOULIER B., 2011, p.20-33 ; MESURET G., « La colonie anglaise et le style Old English au Pays basque » in *Domaine de Françon. Biarritz*, coll. Itinéraires pour l'Architecture Contemporaine en Aquitaine, William Blake & Co, Canéjan, 1991, p.13-20 ; CHADEFAUD M., *Aux origines du tourisme dans les Pays de l'Adour*, Numéro spécial des Cahiers de l'Université, Université de Pau et des Pays de l'Adour/Centre de recherche sur l'Impact sociospatial de l'aménagement, Pau, 1987, p.370-377.

²⁸⁹³ O80. La villa Emilia fut acquise en 1875 par la famille Larralde-Diustéguy et prit dès lors le nom de villa Larralde. Suite au décès de M. de Larralde-Diustéguy en 1918, elle fut vendue par sa veuve à Coco Chanel puis, à partir de 1923, changea régulièrement de propriétaires jusqu'à nos jours (ROUSSEAU M. et J., *Biarritz Promenades*, Atlantica, Biarritz, 1997, p.7-9).

²⁸⁹⁴ Peut-être la connaissance de cette demeure par l'architecte théoricien est-elle imputable à cette initiative de d'Abbadie. Dans tous les cas, Viollet-le-Duc en faisait une présentation très positive sans toutefois nommer son propriétaire : « Cette habitation, située au bord de la mer et exposée aux vents du Golfe de Gascogne, présente des dispositions agréables et bien appropriées au climat. Les grandes salles à rez-de-chaussée et au premier étage peuvent se diviser au moyen de cloisons mobiles, en raison de l'assistance, ou de la température, et donner

proche de l'Océan et, bien sûr, de son style qui lui valait au sein de l'intelligentsia locale le surnom de « fort Bellairs » ou de « manoir féodal ». En 1868, encore peu de grandes demeures bourgeoises peuplaient le littoral basque et notamment biarrot si bien que la villa Emilia, devenue Larralde au XXe siècle, occupait une situation privilégiée au cœur de la nature quasiment comparable à celle d'Abbadia – mais rapidement révolue²⁸⁹⁵. L'activité hôtelière dominant sous le Second Empire, la plupart des grandes demeures biarrottes sont en effet plus tardives, bon nombre d'entre elles ayant été édifiées à la toute fin du XIXe siècle, durant la Belle Epoque et les Années Folles suite à la vente et à l'atolissement du domaine impérial²⁸⁹⁶.

L'intérêt de d'Abbadie pour les villégiatures de son temps ne concernait pas seulement la très prisée et renommée côte basque. Sa correspondance révèle sa fascination systématique pour toute construction de style néogothique localisée en bord de mer. Ainsi reçut-il avec le plus grand intérêt la photographie et les descriptions de l'imposant château de Vallombrosa à Cannes (Fig.418)²⁸⁹⁷, fournies par son ami Laborde-Noguez en 1864²⁸⁹⁸. Edifié de 1852 à 1856 à l'instigation de Sir Woolfield pour Lord Londesborough et racheté en 1858 par le duc de Vallombrosa²⁸⁹⁹, ce palais séduisit particulièrement d'Abbadie et Laborde-Noguez pour son caractère pittoresque, la multitude et la diversité de ses tours mais aussi pour son mode de construction. Les édifices balnéaires évoqués par d'Abbadie et ses correspondants avaient ceci en commun d'avoir été commandés par des dignitaires fortunés anglais, qui initièrent ce mouvement de construction littorale et le déclinerent en différents courants pittoresques, du régionalisme, à l'orientalisme ou à l'historicisme²⁹⁰⁰. Cela s'inscrit en

ainsi une grande pièce ou plusieurs de dimensions réduites. Les cuisines et services sont disposés dans l'étage de soubassement et possèdent leurs escaliers spéciaux. Les rafales de mer ont peu de prises sur ce bâtiment triangulaire et dont les angles sont arrondis. La figure 1 présente le système de fermetures edes persiennes qui roulent sur des chemins de fer et viennent buter contre les corbelets qui reçoivent les traits hauts et bas. Sous un climat où les vents sont d'une extrême violence, ce système est excellent et peut recevoir des applications utiles, puis jamais les persiennes ainsi établies ne peuvent battre les murs » (« Maison privée à Biarritz (Basses-Pyrénées) » in VIOLLET-LE-DUC E.-E., 1873, pl.112).

²⁸⁹⁵ PUYAU A., « Le rôle de Biarritz dans le développement touristique et urbain de la Côte basque dans la seconde moitié du XIXe siècle » in PERRET-GENTIL Y., LOTTIN A., POUSSOU J.-P. (dir.), *Les villes balnéaires d'Europe occidentale du XVIIIe siècle à nos jours*, PUPS, Paris, 2008, p.125-143 ; ROUSSEAU M. et F., 1997, p.53-60 ; TOULIER B., 2011, p.129.

²⁸⁹⁶ LASSERRE J.-C., 1992, p.16-22 ; ROUSSEAU M. et F., 1997.

²⁸⁹⁷ Egalement connu sous le nom de château de Sainte-Ursule ou des Tours, cet édifice fut commandité par l'anglais Lord Londesborough. Il fut vendu par le neveu de ce dernier à Richard Manca, duc de Vallombrosa en 1858 qui y fit adjoindre une chapelle et enrichir le parc désormais exotique. Inscrit sur la liste des Monuments Historiques depuis 1983, il fut converti dès 1890 en hôtel (Ministère de la Culture, *Base Mérimée*, notice n°IA06000231, mis à jour en 2007, réf. du 10 août 2012).

²⁸⁹⁸ Lors de cette longue description, Laborde-Noguez offrait des informations très précises sur le mode de construction, comprenant aussi bien les matériaux pétrographiques que le jointoyage qu'il étudia par ailleurs, toujours pour d'Abbadie, à la bibliothèque anglaise de Nice. Il affirmait que « la pensée d'Abbadia, cet enfant que j'ai tenu avec vous sur les fonds du baptême [lors de la pose de la première pierre], m'a suivi dans mon voyage. J'ai examiné à son intention toutes les constructions gothiques que j'ai rencontrées, surtout au point de vue du crépissage ». Concernant le château de Vallombrosa, il le décrivait par sa « masse assez imposante sans être lourde, par le nombre des tours et leurs différences de forme, de hauteur » (Lettre de Laborde-Noguez, 8 déc. 1864, 152J369, AD64). D'Abbadie remercia son ami en indiquant que ses détails lui étaient « précieux » (L432).

²⁸⁹⁹ Très actif à Cannes, Sir Woolfield commandita à l'architecte Thomas Smith la villa Victoria (1852), les plans du château de la Bocca (1854), le château Scott (1868-1872) et des églises anglicanes (TOULIER B., 2011, p.28).

²⁹⁰⁰ TOULIER B., 2011, p.28.

continuité de la démarche créative anglophile et légitimiste du savant basque initiée dès sa jeunesse. Aussi n'est-il pas étonnant que la villa impériale Eugénie constitue un contre-exemple des modèles architecturaux de d'Abbadie²⁹⁰¹. Bien que ses références aux villégiatures du Second Empire soient moins nombreuses que les châteaux anglais, l'étude des édifices privés renommés semblait relativement courante dans ce milieu de la haute-société. C'est pourquoi, fort de l'expérience de ses prédécesseurs bâtisseurs, d'Abbadie offrit sa demeure à la visite de nouveaux constructeurs²⁹⁰². De ce fait, il l'inscrivait pleinement dans le contexte du développement croissant de la construction en bord de mer, surtout dans le dernier quart du XIXe siècle, dont l'éclectisme visait à fédérer la diversité idéologique, culturelle et sociale de ces nouveaux centres de vie²⁹⁰³. Abbadia se situe ainsi aux prémices de cet essor architectural promu par les notables qui connaîtra son âge d'or durant l'Entre-deux-guerres. Sous le Second Empire et au tout début de la IIIe République, les constructions de grandes demeures étaient surtout l'apanage d'une élite particulièrement aisée, souvent d'origine anglaise ou russe voire espagnole, comme le démontrent la villa Mauresque d'Hendaye datant de 1866²⁹⁰⁴, les « maisons » commanditées par Bellairs entre 1866 et 1868 près de la Grande Plage de Biarritz²⁹⁰⁵, le castel de Javalquinto en 1870²⁹⁰⁶ ou la villa Olivier et ses deux tourelles surplombant la plage biarrote en 1854²⁹⁰⁷ ; autant de demeures qui émergèrent suite à l'érection de la villa Eugénie en 1854. Ce phénomène n'était ni restreint à la côte basque ni au style historiciste, puisqu'il se manifestait également selon une architecture tantôt classique tantôt orientaliste ou régionaliste dans les stations littorales de toute l'Europe. De pittoresques, mais encore épars édifices, virent le jour durant cette période sur les flancs des collines plongeant dans la mer. A Nice, l'étonnant château de l'Anglais, caractérisé par sa singulière silhouette néomoghole (Fig.419), fut érigé entre 1857 et 1859²⁹⁰⁸. De nombreuses villégiatures orientalistes émergèrent adoptant le style mauresque, comme la Maison persane de Trouville, la Maison algérienne du Cap-Ferret ou la Maison mauresque d'Alexandra Féodorovna Skripitzine à Cannes²⁹⁰⁹. A Brighton, l'extravagant Royal Pavilion imaginé par John Nash pour le prince régent était devenu depuis une trentaine

²⁹⁰¹ La villa Eugénie s'opposait en effet complètement aux goûts de d'Abbadie, en raison de son inspiration classique et académique. Dès 1855, peu de temps après sa construction, le savant basque proposa à son frère Arnauld un rendez-vous à Biarritz où ils pourraient « *moraliser sur le nouveau palais* » (F126).

²⁹⁰² Par exemple, dès 1865, il accueillit à ces fins sur le chantier d'Abbadia et à Aragorri un Anglais de Biarritz présenté par le docteur Dop (M14). Ou, en 1883, il regretta qu'un certain M. Thénard n'ait visité Abbadia « pour voir ce qu'il faut éviter » avant de construire sa demeure, jugée par Naudin comme « une merveille » (Lettres de Naudin et de d'Abbadie, 25 et 30 déc. 1883, 152J479, AD64).

²⁹⁰³ TOULIER B., 2011, p.28.

²⁹⁰⁴ CULOT M., MESURET G., *Hendaye Irun Fontarrabie, villes frontalières*, Institut Français d'Architecture/Norma, Paris, 1998.

²⁹⁰⁵ En effet, le banquier anglais fit construire quatre maison dans la rue Gardères parmi lesquelles le chalet béarnais identifiable à sa tourelle couverte en poivrière (ROUSSEAU M. et F., 1997, p.7-9).

²⁹⁰⁶ ROUSSEAU M. et F., 1997, p.173-176.

²⁹⁰⁷ Le principal héritier de cette demeure flanquée de tourelles carrées, le père dominicain Tapie, renonça à ce bien en 1896 en échange d'une somme plus importante que la valeur de son héritage. Dix ans plus tard, son mobilier fut vendu aux enchères et elle fut détruite (ROUSSEAU M. et F., 1997, p.17-18).

²⁹⁰⁸ TOULIER B., 2011, p.29, 190-191 ; TOULIER B., « Le château de l'Anglais » in CULOT M., FOUCART B. (dir.), 2012, à paraître.

²⁹⁰⁹ TOULIER B., 2006 ; TOULIER B., 2011, p.30, 130.

d'années l'épicentre d'une urbanisation touristique en quête d'exotisme dont l'extravagance fut freinée par l'accession au trône de la reine Victoria. En témoignent encore le Royal Pavilion rappelant le Taj-Mahal ou les œuvres et surtout la demeure d'inspiration moghole de l'architecte Amon Henry Wilds, le Western Pavilion²⁹¹⁰.

Malgré la durée de son chantier au-delà des années 1880, Abbadia appartient donc à la première génération de constructions balnéaires du Second Empire. Une décennie plus tard, ce phénomène social et urbanistique conduit par la mode commença à se généraliser dans l'ensemble des sites balnéaires, aboutissant à la naissance de stations nouvelles ou satellites comme, en Aquitaine, Hendaye et Hossegor, ou, en Bretagne, Paramé près de Saint-Malo, et, en Méditerranée, Valescure et Boulerie à côté de Saint-Raphaël²⁹¹¹. Avec ce nouvel essor, de nouvelles constructions portant l'héritage des villégiatures du Second Empire virent le jour. Les collines d'Illbarritz entre Bidart et Biarritz virent émerger le château de Sacchino, demeure néoclassique commanditée par la Reine Nathalie²⁹¹², et le château d'Illbarritz, maison de style normand édifiée tel un phare sur les falaises océanes par Huguenin pour l'extravagant baron de l'Epée (Fig.420)²⁹¹³. C'est également à cette époque postérieure au chantier d'Abbadia que fut érigé à Biarritz le domaine de Françon dans son style Old English et la villa Belza chevauchant les rochers de la côte des Basques²⁹¹⁴. Ailleurs, en 1881, Charles Prévot racheta le Pavillon indien du prince de Galles, présenté à l'Exposition universelle de 1878, pour le reconstituer sur la digue des Dunes de Paramé en Bretagne²⁹¹⁵. Comme sous le Second Empire, le processus d'urbanisation touristique se développa concomitamment en Europe. A Saint-Sébastien, la famille royale espagnole fit construire sa résidence d'été, le palais de Miramar, en 1889, ce qui entraîna une forte émergence de demeures bourgeoises dans la capitale guipuzcoane²⁹¹⁶. A Yalta, au bord de la mer Noire, l'architecte russe Leonid Sherwood édifia en 1911 le Nid d'Hirondelle, demeure néogothique insolite surplombant une falaise à pic de quarante mètres pour le baron allemand Von Steinhel²⁹¹⁷. Cet essor de la construction privée balnéaire prenait plus généralement place au sein d'un processus d'urbanisation dicté par le développement touristique et étayé par l'édification d'hôtels prestigieux et d'établissements publics administratifs et de loisirs tels que les bains, les

²⁹¹⁰ BORSAY P., « Le développement des villes balnéaires dans l'Angleterre géorgienne » in PERRET-GENTIL Y., LOTTIN A., POUSSOU J.-P. (dir.), 2008, p.13-33 ; DALE A., *Fashionable Brighton 1820-1860*, Oriel Press, Londres, 1987 ; TOULIER B., 2011, p.29.

²⁹¹¹ TOULIER B., 2011. Les chapelets de stations satellites, p.48.

²⁹¹² Le château ou villa Sacchino, désormais nommé Les Ailes, est manifestement inspiré du palais royal de Belgrade d'où la Reine Nathalie avait été expulsée par la rébellion de l'armée en 1891 (CERDA A. (de la), *Nathalie de Serbie. La reine errante*, coll. Sceptre et couronne, Atlantica, Biarritz, 2000 ; Infra, III.C.3).

²⁹¹³ LAROCHE C., « Le château d'Illbarritz » in CULOT M., FOUCART B. (dir.), 2012, à paraître ; LURASCHI C., *Le château d'Illbarritz*, Atlantica-Séguier, Biarritz, 2001.

²⁹¹⁴ *Domaine de Françon*, 1991 ; ROUSSEAU M. et F., 1997.

²⁹¹⁵ TOULIER B., 2006 ; TOULIER B., 2011, p.29. Avec le château de l'Anglais, il s'agit du seul exemple d'architecture néomoghole du XIXe siècle présent sur les côtes françaises.

²⁹¹⁶ VALERO A., « Saint-Sébastien : l'implantation tardive d'une balnéation de cour » in PERRET-GENTIL Y., LOTTIN A., POUSSOU J.-P. (dir.), 2008, p.145-162.

²⁹¹⁷ IVCHENKO A.S., PARKHOMENKO O.A., *Ukrayina. Fortetsi, zamky, palatsy*, Kartohrafiya, Kiev, 2010.

casinos ou les mairies²⁹¹⁸. Si le chantier d'Abbadia coïncide avec la promotion impériale de Biarritz, il anticipe en revanche le développement de la station d'Hendaye qui était encore une petite bourgade moins tournée vers le littoral que vers la Bidassoa et qui se développa sous le nom d'Hendaye-Plage avec, plus tard, les multiples et fameuses constructions de l'architecte Durandeu²⁹¹⁹. Qu'elles soient d'inspiration orientale, historiciste ou classique, toutes ces demeures parsemant désormais les côtes européennes partagent avec Abbadia une dimension similaire d'extravagance et de folie parce qu'elles résultent des lubies d'une élite désireuse de distraction et de rupture avec le quotidien grisailleux des grandes villes. Toutes occupaient une place dans l'imaginaire collectif en même temps qu'elles témoignaient d'une nécessité de représentation et, malgré leur originalité, de conformisme social. Il relevait en quelque sorte de la bienséance d'édifier une œuvre singulière véhiculant une forme de spectacularité et incitant au « lâcher-prise ». Dans le cadre balnéaire, ces folies étaient en relation avec un contexte géographique caractérisé par l'omniprésence de l'eau et d'espaces de verdure plus ou moins étendus. Cette fascination pour l'invitation vers l'Ailleurs impliquée par la mer se manifesta dès le XVIIIe siècle et se prolongea plus que jamais au XXe siècle. Des demeures d'une folie comparable à Abbadia, non par le style mais par l'originalité et l'opulence, parsèment les littoraux français, ce qui est le cas de la villa Île de France - Ephrussi de Rothschild - à Saint-Jean-Cap-Ferrat se référant aux palais italiens, de la villa Noailles à Hyères²⁹²⁰, des néogothiques Roche Ronde et Le Goéland à Biarritz²⁹²¹, de la villa Kérylos d'inspiration hellénistique à Beaulieu-sur-Mer²⁹²² ou encore de la villa régionaliste basque Saraleguinea édifée à Guéthary par Cazalis²⁹²³. De même, la création de parcs célébrant la nature autour de ces confortables villas participait à l'appropriation élitiste du littoral. Le domaine impérial lança le processus à Biarritz et fut suivi par les parcs des villas Françon et Barbarenia, de la villa Saraleguinea, de la villa Beatrix Enea à Anglet²⁹²⁴, puis par le parc mixte de la villa Arnaga d'Edmond Rostand au cours de la première décennie du XXe siècle à Cambo²⁹²⁵. Sur le reste du littoral, de spectaculaires parcs en symbiose avec leur environnement marin virent le jour tels que le jardin du domaine du Rayol dans le Var ou celui de la villa Île-de-France à Saint-Jean-Cap-Ferrat²⁹²⁶. Malgré son originalité, Abbadia, tant par sa raison d'être que son paysage ornemental, était donc bien intégré au sein d'un processus

²⁹¹⁸ TOULIER B., 2011, p.20-33, 234-274.

²⁹¹⁹ CULOT M., 1998 ; NARBAITS-FRITSCHI M., *Architectes en Pays basque. Années 1920-1930*, Guides de l'Aquitaine, Le Festin, Bordeaux, 2008, p.24-25.

²⁹²⁰ TOULIER B., 2011, p.151, 164.

²⁹²¹ ROUSSEAU M. et F., 1997, p.99-10, 125.

²⁹²² TOULIER B., 2011, p.146.

²⁹²³ Archives d'Architecture de la Côte Basque, *Guéthary, Saint-Jean-de-Luz, Ciboure*, coll. Balades architecturales, Lavielle, Bayonne, 1999 ; Ministère de la Culture, *Base Mérimée*, notice n°PA00132937, 2006, réf. du 20 août 2012 ; TOULIER B., 2011, p.149.

²⁹²⁴ NARBAITS-FRITSCHI M., 2008, p.7.

²⁹²⁵ LASSERRE J.-C., CONTAMIN O., *Villa Arnaga. Musée Edmond Rostand*, coll. Guides de l'Aquitaine, Le Festin, Bordeaux, 2006, p.42-49.

²⁹²⁶ TOULIER B., 2011, 204-209.

d'expansion de l'élite sociale vers les littoraux. Il ne s'agissait plus ici de revendication politique légitimiste mais bien de s'insérer dans les pratiques sociales modernes.

Le château remplissait à merveille sa mission d'invitation au rêve tant par son environnement que par sa décoration, et ses visiteurs le lui rendaient bien. Quoique d'Abbadie lui destinait un usage plutôt confidentiel, il semble que l'édifice acquit rapidement une réputation propre à ravir les esthètes et les mondains. Les adjectifs étaient toujours fort élogieux pour caractériser l'édifice, les uns louant simplement sa beauté²⁹²⁷, les autres l'enrôlant dans des envolées quasiment lyriques²⁹²⁸ ; quant à Pierre Loti, il était fasciné par le « décor de féerie » et la somptuosité des lieux²⁹²⁹. L'officier-écrivain dénoncera d'ailleurs, dans son *Château de la Belle au Bois dormant*, les transformations désastreuses que subit le domaine après le décès des d'Abbadie²⁹³⁰. Le succès d'Abbadia, reconnu par ses contemporains, conduisit même son propriétaire au pêché d'orgueil, notamment lors de son conflit avec la commune d'Urrugne au sujet des chemins et de l'annexion de Subernoia par Hendaye. D'Abbadie accusait tout bonnement le premier magistrat urrunar, également propriétaire du château d'Urtubie, de le jalouser car il avait eu, affirmait-il, « *la maladresse de construire un château dont on parle plus que d'Urtubie où le maire réside. Ce dernier délit est à jamais inexpiable, à ce que plusieurs personnes m'ont assuré* »²⁹³¹. Au sein de cette société valorisant chaque jour

²⁹²⁷ Le botaniste Dominique Clos indiquait à d'Abbadie qu'il serait « honoré » d'être accueilli dans son « beau château » (lettre de Clos, 21 août 1877, 152J196, AD64). Bühler avait évoqué le domaine d'Abbadia auprès de Moustier, ambassadeur de France à Berlin, comme « un promontoire exceptionnel » (N359). L'amiral Manners qualifiait Abbadia de « splendid mansion » (splendide demeure) (lettre de Manners, 13 mai 1869, f.168, ms 2075, BIF). Lors du procès Magne en 1868-1869, l'avoué Deroulède « trouve Abbadia si beau qu'il a peur d'en montrer les photographies à la Cour » (O385). Ou encore le père Dop regrettait de ne pouvoir rendre visite à d'Abbadie dans son « magnifique observatoire » et son « admirable demeure émergeant au milieu de vos bois si verdoyants et de vos pelouses fleuries » (Lettre de Dop, 1880, f.355, ms 2014, BIF).

²⁹²⁸ Après son séjour de formation à l'astronomie à Abbadia, le père Méchineau exprima sa gratitude envers d'Abbadie en décrivant ainsi le château : « Abbadia, noble castel, bijoux de charme et de bon goût, monastère pieux [...], académie savante, bibliothèque et observatoire tout ensemble, [...] belles inscriptions » (lettre de Méchineau, 2 sept. 1886, 152J418, AD64).

²⁹²⁹ L'écrivain rochefortais décrivait ici Abbadia intégré dans son environnement naturel alors qu'il échangeait avec une charmante voisine « *au coucher du soleil, sur un banc solitaire du parc merveilleux, au milieu de la grande solitude et du grand décor de féerie* » (vendredi 26 mai 1893, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch.). En 1895, il se rendait à Abbadia, comme à son habitude, où il observait « *le porche somptueux et doré, devant les grands bois et les Pyrénées brunes, devant cet immense décor de solitude et de calme qui fait qu'on perd ici la notion du temps* » (mercredi 25 déc. 1895, Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch.). D'autres descriptions toujours poétiques sont consacrées au domaine et au château d'Abbadia dans le journal de Pierre Loti.

²⁹³⁰ Le château de la Belle au Bois dormant désignait le château de la Roche-Courbon en Saintonge où Loti passa une partie de son enfance. Dans ce texte, Abbadia, qui n'est pas nommé, est utilisé comme un triste exemple et un argument démontrant l'impact néfaste de la déforestation des propriétés notables : « *A notre époque, qui est celle de la laideur envahissante, cette rage éhontée de déboiser partout arriver à son paroxysme, et, lorsque nos descendants comprendront enfin l'étendue de notre stupidité sauvage, il sera trop tard, car il faut des siècles et des siècles pour recréer de vraies forêts. [...] L'Institut de France, qui, semble-t-il, devrait être gardien de toute beauté, donne lui-même l'exemple du meurtre. Près d'Hendaye où j'ai mon ermitage, deux vieillards que j'affectionnais tendrement avaient en 1902 légué à l'Académie des Sciences leur château et leurs bois qui s'étendaient jusqu'au bord des hautes falaises marines : averti par la rumeur publique très accusatrice, j'y suis allé hier pour me rendre compte : Hélas ! je n'ai trouvé trace des allées où je me promenais naguère avec ces vénérables amis ; les chênes étaient coupés et par endroits les souches arrachées. Ainsi une compagnie d'hommes distingués ou illustres, qui séparément désapprouveraient tous, a pu fermer les yeux sur ce vandalisme* » (LOTI P., *Le château de la Belle au bois dormant*, Romans/Nouvelles, Librovérité, 2012, p.20-21).

²⁹³¹ Il ajoutait, pour mesurer son propos, que « *Urtubie est un château historique tandis qu'Abbadia ne pourra aspirer à cet honneur que bien des années après que le maire et moi ne serons plus dans notre monde de vanités* » (Brouillon de lettre, 152J4, AD64). Toutefois, d'Abbadie réitéra ces allégations auprès de Sélima et d'un

davantage la distraction et la représentation, Abbadia avait trouvé sa place par sa conformité aux usages contemporains. Son image se définissait dès lors par un prestige certain qui aboutit en 1896 à la longue et rare description de l'article du *Monde illustré*²⁹³². Non seulement l'auteur y évoquait cette donation peu commune, mais encore il présentait les lieux et y associait diverses photographies de l'intérieur et de l'extérieur de l'édifice²⁹³³. L'intérêt patrimonial du château était ainsi reconnu aux yeux de la société de manière officielle, ce qui confirmait sa notoriété et son « capital social symbolique »²⁹³⁴. Sa perception par ses contemporains, auquel participe l'article du *Monde illustré*, renforce la notion de prestige déjà impliquée par le statut de son commanditaire et la réputation de ses architectes, décorateurs et autres fournisseurs de sa collection. Ce prestige s'affirmait d'autant plus que ses maîtres d'œuvre n'avaient pas pour habitude d'édifier des villégiatures en bord de mer. Pour cette raison, Abbadia constituait une exception au sein de leur corpus mais aussi au regard des constructions littorales de l'élite sociale que l'on devait souvent aux mêmes architectes parisiens ou régionaux²⁹³⁵.

Dans le panorama de la construction privée du XIXe siècle, Abbadia occupe une place complexe car il associe la démarche aristocratique néogothique fortement développée dans les années 1850-1860 à la nouvelle tendance de la villégiature de bord de mer. Si d'Abbadie élit domicile sur la corniche basque dès 1835, cela n'en fait pas pour autant un avant-gardiste, car il y fut conduit par la pratique des bains de mer ébauchée au XVIIIe siècle et avec laquelle il avait été élevé en Irlande et à Biarritz²⁹³⁶. Pensée concrètement à la fin des années 1850, la construction du château fut sans doute précipitée par l'installation saisonnière de la famille impériale à Biarritz dès 1854, d'autant que d'Abbadie en était encore relativement proche et se plia aux usages courtisans sur la côte basque.

autre de ses amis. Ainsi, concernant le maire d'Urrugne, déclara-t-il en 1873 : « *C'est moi qui l'ai fait nommer il y a 15 ans ou plus, mais j'ai fait un château plus beau que le sien et il m'en veut* » (R190-R191).

²⁹³² TOMEI G., 1896, p.113-114

²⁹³³ Avec ceux du chantier conservés par Duthoit, il s'agit des seuls clichés du château à l'époque, qui ont été évoqués à plusieurs reprises dans cette étude. Existant parfois en plusieurs exemplaires, une grande partie d'entre eux a été acquise en 2007 par l'Académie des Sciences auprès des descendants de Virginie d'Abbadie : fonds Abbadia, Arch. AS ; fonds privé Dornaletche.

²⁹³⁴ Du point de vue sociologique, le prestige constitue la résultante de l'assemblage des capitaux – c'est-à-dire du patrimoine - économiques, sociaux et culturels qui est reconnu en tant qu'autorité par la société (BOURDIEU P., *La distinction*, Les éditions de Minuit, Paris, 1996 ; RIGAUD N., 2008, p.30-31).

²⁹³⁵ Sur la côte basque, s'illustrèrent en effet entre le Second Empire et le début de la IIIe République Pierre Louis, biarrot formé à l'atelier Vaudoyer qui réalisa entre autres la villa Le Pélican et l'hôtel Continental, Gustave Huguenin, auteur de nombreuses demeures dont la villa Cyrano et le château d'Ilbarritz, ou encore Raymond Larrebat-Tudor, maître d'œuvre d'influence néogothique et régionaliste notamment concepteur de la villa Lou Bascou ou du Logis de Menhaut (NARBAITS-FRITSCHI M., HARTE-LASSERRE P.-J., *Biarritz*, coll. Balades architecturales, Archives d'Architecture de la Côte basque, Lavielle, Biarritz, 1998, p.64-67).

²⁹³⁶ M157.

C. De la proclamation identitaire à l'ambition d'universalité

Si l'architecture et la décoration révèlent le degré d'influence de la société sur son commanditaire, elles peuvent également être chargées d'une dimension plus parabolique encore traduisant un mode de pensée du collectif et de l'individu. Cela prend part au processus d'affirmation identitaire et sociale que concrétise la demeure. Tant de par son style, son programme iconographique, son éclectisme et son organisation territoriale, la complexité d'Abbadia conduit à s'interroger sur les valeurs philosophiques et sociologiques qui le transcendent. Quel sens donner à cette omniprésence identitaire observée dans ses choix esthétiques et dans la manière de vivre cette propriété ? Quelles valeurs et quels concepts philosophiques le modèle artistique d'Abbadia en tant que processus de construction sociale exprime-t-il ? Il s'avère que l'édifice oscille entre égocentrisme – au sens étymologique du terme – et aspiration vers un idéal de société et de conduite éthique destiné à tous et que d'aucuns nommeront *utopie*.

1. L'autoportrait architectural ou l'expression identitaire normative d'un érudit

Il relève presque d'une lapalissade d'affirmer que le projet architectural et décoratif témoigne du goût de son commanditaire, de même que l'opulence et la qualité d'un édifice traduisent son aisance sociale. L'architecture et la décoration sont régies par des codes qui, avec plus ou moins d'intensité, sont souvent affaire de mode et donc de conformisme puisque selon le sociologue Bourdieu le milieu social détermine les goûts et les choix individuels²⁹³⁷. Le degré d'adhésion à ce principe révèle à la fois l'impact de la société sur l'appréciation esthétique du commanditaire et sa force de caractère. Il résulte des chapitres précédents qu'Abbadia se situe au confluent de plusieurs types de modes, tantôt archéologues nationales, tantôt orientalistes, s'inscrivant dans la tendance plus globale de l'éclectisme malgré un rationalisme rigide. Mais il apparaît également que la personnalité de d'Abbadie s'y affirme de manière extrêmement puissante, d'où de légitimes questionnements sur la vocation de cet édifice en tant que témoin d'un caractère et d'une vie. Quelle fonction revêt Abbadia de ce point de vue ? S'agit-il d'un cas isolé ou bien existe-t-il d'autres constructions à ce point porteuses de l'identité de leurs propriétaires ? Abbadia cristallise les traits de caractère et l'histoire de son commanditaire par des procédés plus ou moins conventionnels, mêlant art et esprit, tout comme cela s'observe au sein de grandes demeures issues de la société notable intellectuelle.

²⁹³⁷ BOURDIEU P., 1996.

Comme nous l'avons vu précédemment, il apparaît qu'Abbadia est fondé sur bien des paradoxes, opposant le rationalisme scientifique et l'irrationalisme religieux, la vision fantasmée et la perception ethnographique de l'altérité, le regard vers le passé et la volonté de progrès, le faste mondain et la confidentielle intimité. Cela correspond ni plus ni moins à la complexité de la personnalité de d'Abbadie, promoteur d'une science catholique, romantique en mal d'évasion, philanthrope et savant reconnu, légitimiste convaincu. Si l'aspect personnel et intime est inhérent à toute demeure, peu d'édifices de l'époque véhiculent à ce point cette dimension biographique et témoignent d'une personnalité aussi forte. Parmi les chantiers de Viollet-le-Duc et Duthoit, Roquetaillade et Pupetières résultent davantage de l'influence du bon goût que de l'affirmation des expériences de vie de leurs commanditaires. Tandis que les Mauvezin laissèrent libre cours à l'imagination de Duthoit, les de Virieu, s'avérant surtout des esthètes, firent de leur demeure un lieu d'accueil pour leur collection d'antiquités plutôt post-Renaissance. Du portrait de leurs commanditaires, ces deux châteaux évoquent majoritairement le lignage par le biais des armoiries et devises familiales mais ils n'affirment pas avec autant de panache qu'Abbadia leurs convictions politiques, religieuses et philosophiques. Les inscriptions, leurs portées et leurs plurilinguisme participent pour beaucoup à l'affirmation identitaire dans la pierre d'Abbadia. Chaque espace y est placé sous l'égide d'une ligne de conduite austère, souvent chrétienne, fataliste voire eschatologique, correspondant à celle que d'Abbadie s'imposait à lui-même et à ses employés ; offrant au château une dimension profondément moralisatrice voire pesante²⁹³⁸. En tête de ces valeurs chrétiennes, apparaissent les trois vertus théologiques figurant dans l'Épître aux Corinthiens de saint Paul. Aussi la charité s'exprime-t-elle avec les vers de *Hamina* éthiopiens de la salle à manger²⁹³⁹, l'espérance et la foi par le biais des inscriptions de la bibliothèque, de la chambre de Jérusalem, de la chambre de la Tour ou, bien sûr, de la chapelle avec sa sentence irrévocable « Memorantur Morieris »²⁹⁴⁰. Malgré son apparent fatalisme, cette dernière constitue dans la philosophie chrétienne un signe d'espoir car elle correspond moins

²⁹³⁸ On se rappellera, entre autres multiples occurrences, des inscriptions de la cheminée de la chambre d'Honneur « *Ne jette point de pierre dans le puits dont tu bois l'eau* », ou de la salle à manger « *Puisse-t-il autour de cette table ne point se trouver de traître* » (Classeur fiches d'œuvres, doc. Abbadia).

²⁹³⁹ Les *Hamina* étaient des lépreux faisant l'aumône en chantant et en pleurant de jour en porte. Voici quelques vers inscrits dans la salle à manger : « *S'il ne voit pas deux ou trois bœufs chez vous, un voisin ne vous dit pas bonjour* », « *on dit au pauvre qu'il n'y a pas de pain et s'il s'en va traverser quarante-quatre [beaucoup de] rivières* », « *l'éloquence du pauvre, ce sont ses larmes* » (CFC, Arch. Abbadia ; DELPECH V., 2012, p.129-165).

²⁹⁴⁰ Cette phrase signifiant « N'oublie pas que tu vas mourir » se trouve dans la Bible, notamment en ces termes « *N'oublie pas que la mort ne tardera* » (Siracide, XIV, 12). Quant aux autres inscriptions, on notera dans la bibliothèque : « *Reste avec Dieu et Dieu restera avec toi* » ; la chambre de la Tour, « *L'ermite vous appelle à sa cellule* » ; la chambre de Jérusalem, « *La pensée comme la flamme monte toujours vers les cieux* » ; la chapelle, « *Saint Antoine père des ermites, saint Antoine père des infirmes, priez pour nous* » ou « *Dilemne ut acquiramus bona illa quae nos in humilium sequantur ut prudentiam justitiam temperantiam fortitudinem intelligentiam verum divinarum caritatem pauperum amorem fidem in Jesus Christo mansuetudinem spiritus et hospitalitatem. Quotidie morior. Mane expurgantes cogitare debemus quod usque ad vesperam non vivemus et cunctes ad cubile quod diem crastinam non videbimus. Etenim incerta est vita nostra et providentia Dei rationem equis de die in diem reposeit.* » (Le dilemme réside en ce que le bien que nous acquérons devient faiblesse / comme la prudence, la justice, la tempérance, le courage, l'intelligence, la vérité divine, la charité, la pauvreté, l'amour, la foi en Jésus Christ, la mansuétude de son esprit et son hospitalité. Chaque jour je meurs. Nous devons penser en la main experte jusqu'au soir où nous cessons de vivre et maintenir jusqu'au coucher que demain nous ne verrons pas. Éternellement incertaine est notre vie et la providence de Dieu reposera jour après jour.)

à la fin de toute chose qu'au début d'une ère nouvelle. En plus de définir sa conduite de vie, d'autres inscriptions renvoient par ailleurs aux étapes de l'existence de d'Abbadie. Le choix de Schiller dans la chambre de Virginie se réfère en effet à la rencontre du couple en 1858²⁹⁴¹ et à leur idéal d'amour romantique, ce qui est renforcé par le passionnel aphorisme de la cheminée « Je chauffe mais je brûle mais je tue ». Dans l'évocation identitaire, toutes ces devises sont en outre relayées par l'omniprésence de l'armorial – partiellement issu de recherches généalogiques –, les monogrammes des commanditaires, l'évocation de l'exploration et de l'étude éthiopisante, le saint tutélaire de d'Abbadie dans une chambre d'invité, le thème récurrent du pèlerinage, l'observatoire astrogéophysique ou encore le choix original du bestiaire néogothique d'inspiration aussi exotique qu'occidentale. A cela s'ajoutent les portraits orientalistes du grand salon directement liés à la vie de d'Abbadie. En dépit de l'effet de mode des Ailleurs, il y présentait publiquement son maître éthiopien Tawalda Madhin, tandis que sa propre représentation avec les trois Ethiopiens à Rome le proclamait ouvertement comme un éthiopisant incontesté et surtout comme le fondateur des missions catholiques modernes en Abyssinie et en Pays Oromo²⁹⁴². Cela exposait non seulement son privilège exceptionnel d'avoir rencontré le souverain pontife ainsi que sa nomination tout aussi extraordinaire de chevalier puis de commandeur de l'Ordre de saint Grégoire le Grand. Dans la légende guèze du tableau, d'Abbadie prit soin de taire le nom de Walda Kyros qui avait trahi les missionnaires catholiques et de Jacobis à partir de 1848²⁹⁴³.

D'autre part, le caractère volontairement polyglotte des inscriptions du château correspond de nouveau à une présentation de l'identité de d'Abbadie à travers son expérience puisqu'il souhaitait y faire figurer les « quatorze langues parlées ou ayant été parlées » par lui²⁹⁴⁴. Ce

²⁹⁴¹ Au moment de ses fiançailles, d'Abbadie confia en effet à sa sœur Julienne : « *Ce que je désire maintenant, c'est cet échange des âmes dont parle Schiller* » (I2). Puis, quatre mois après leurs noces, il demanda sa confiance à Virginie lors d'une dispute sans conséquence en mettant en avant sa conception de l'amour : « *Ce que j'aime par-dessus tout, c'est ce Tausch der Seelen [échange des âmes] dont parle Schiller. Soyez toujours ma gardienne et rendez-moi un peu de la confiance que je vous ai vouée* » (I222). Cette idée métaphysique est exprimée dans un poème en prose intitulé *Honorez les femmes* faisant, comme son nom l'indique l'éloge de la figure féminine : « *Fièr et superbe, se suffisant à elle-même, l'âme froide de l'homme ne connaît pas le bonheur de l'union des cœurs, les joies célestes de l'amour. Elle ne connaît pas l'échange des âmes, elle ne se fond pas en larmes affectueuses, les combats de la vie ne font qu'endurcir encore sa dureté première. Mais l'âme sensible de la femme ressemble à la harpe éolienne qui frémit au souffle léger du Zéphire. L'image de la souffrance jette une tendre anxiété dans leurs cœurs généreux, et les larmes mouillent leurs paupières comme une rosée céleste [...]* » (SCHILLER F., *Poésies de Schiller*, Charpentier, Paris, 1854, p.185-186).

²⁹⁴² Cela est confirmé par la présentation que Virginie faisait de la scène de la Procession : « Une procession. Les Ethiopiens sont chrétiens mais ne sont pas catholiques. Ils sont schismatiques. M. d'Abbadie a traité avec le St Père pour l'envoi d'une mission catholique dans le pays » (Renseignements sur le château et l'observatoire d'Abbadia, 1.10, f.1v-2, CCCIO).

²⁹⁴³ Voici la légende de ce tableau : « Antoine d'Abbadie, Gabra Igzi-Abher et Gabao venus à Rome en mars 1839 » (N288bis). Dans un contexte de rapport de force entre missions catholiques européennes et église orthodoxe locale, en 1848, Walda Kyros communiqua secrètement des informations au patriarche d'Ethiopie, Abuna Salama, qui permirent d'emprisonner ses confrères éthiopiens catholiques. Puis il se retourna dans les années 1850 vers l'Eglise orthodoxe éthiopienne d'où son intervention fut décisive pour l'arrestation de Jacobis (CAVALLOTTO S., 2011, p.33-74).

²⁹⁴⁴ CFC, p.3-19-24. En l'occurrence, il s'agit du français, de l'anglais, du basque, du gaélique, du latin, du grec, de l'espagnol, de l'italien, de l'allemand, de l'arabe, du guèze, de l'amharique, de l'ilmorma et d'un autre idiome éthiopien. En réalité, le château n'est orné que de neufs langues ayant été parlées par d'Abbadie : le français (médiéval), l'anglais, le basque, le gaélique, le latin, l'allemand, l'arabe, le guèze et l'amharique.

multilinguisme affiché renvoie non seulement aux compétences et à l'érudition de d'Abbadie mais aussi à son propre métissage culturel. Ses origines maternelles irlandaises sont évoquées dès l'entrée avec les « Cent mille bienvenues », tandis que son ascendance paternelle est annoncée d'emblée sous le porche avec les armoiries du village d'Arrast. Son identité basque transparaît en outre à travers les citations d'Oyhenart dans la bibliothèque, la localisation évidente de la propriété mais aussi le principe des trous – ici d'observation - de la façade de l'observatoire et du porche. Ces derniers constituent en effet une lointaine évocation des orifices d'aération situés sur les fermes basques traditionnelles. Enfin, bien qu'elle soit moins prégnante qu'à Roquetaillade ou Pupetières, l'influence du bon goût n'est cependant pas négligeable à Abbadia où elle matérialise le cadre social conventionnel auquel d'Abbadie se restreignait et à l'intérieur duquel s'exprimaient les spécificités de son identité. A l'image de son château, il était original sans toutefois se marginaliser.

Bien qu'une démarche aussi personnelle soit rare en architecture, quelques édifices témoignent d'une volonté similaire de proclamation de soi. En premier lieu, la maison de Pierre Loti à Rochefort, redécouverte à partir des années 1880, raconte le parcours biographique de son propriétaire et concepteur, bien que celui-ci se plut à cultiver l'illusion du réel à laquelle il donnait vie par ses nombreuses soirées costumées. Cette demeure d'architecture typiquement rochefortaise définit l'écrivain-officier par sa pratique du voyage et son attachement aux siens. Le salon rouge présente en effet une galerie de portraits de famille (Fig.421), dont le rôle s'avéra fondamental tout au long de l'existence de Loti, musée privé solennel rappelant la mode aristocratique de l'accrochage de portraits d'ancêtres²⁹⁴⁵. Puis, la thématique ornementale de chaque espace traduit l'imaginaire fantasque de l'écrivain fondé sur la notion de déplacement géographique ou temporel. Tandis que le grand salon évoque la Renaissance et la tradition basque, un salon gothique à l'étage transporte vers le Moyen Age. Les pièces les plus spectaculaires sont toutefois consacrées à l'Orient, qu'il s'agisse de la Mosquée (Fig.421), du salon turc ou de la pagode japonaise. Le point commun de ces espaces réside dans le fait que Loti séjourna concrètement dans les contrées qui les inspirèrent et en rapporta d'authentiques éléments décoratifs. D'ailleurs, il ne serait pas impossible que le contact des d'Abbadie – et de leur château – ait exercé une influence sur la projet décoratif de Loti. En outre, le bureau et le petit musée de Loti, sorte de cabinet de curiosités, renvoient respectivement à l'activité d'auteur et à l'enfance de l'écrivain²⁹⁴⁶. Aussi

²⁹⁴⁵ Le salon rouge, espace familial relativement austère, est en effet orné des tableaux par Marie, la sœur de l'écrivain-navigateur, qui brosa les portraits de son père, de sa mère Nadine, de son frère Gustave, de son épouse Blanche, de Loti lui-même, de Lucette Duplais – son amie d'enfance -, de Ninette – sa nièce -, ainsi que de la famille au complet. S'y trouvent également trois portraits signés du peintre Edmond de Pury. C'est Gustave qui, malgré sa disparition fort jeune, transmet le goût du voyage à Loti. Par ailleurs, l'auteur de Ramuntcho fut particulièrement choyé tout au long de son existence par ses tantes Clarisse et Corinne et ses deux grands-mères. Il grandit ainsi dans un environnement essentiellement féminin et ne cessa jamais de leur écrire lorsqu'il était en mission lointaine (VERCIER B., MELOT J.-P., SCAON G., 2003, p.31-33).

²⁹⁴⁶ QUELLA-VILLEGIER A., 2008, p.15-19.

les étapes de la vie de Loti sont-elles clairement perceptibles dans cette demeure faite à son image. La décoration de la maison rochefortaise comporte une dimension intimiste où le propriétaire se mettait à nu, ce qui s'explique par l'implication de ce dernier dans la réalisation de ce projet.

Par ailleurs, on observe le même type de portrait architectural au château de Monte-Cristo (Fig.422) édifié par Alexandre Dumas à Port-Marly en 1847 en un site offrant une vue privilégiée sur la Seine²⁹⁴⁷. L'architecte de cet édifice de style néo-Renaissance n'était autre qu'Hippolyte Durand, maître d'œuvre de la villa de l'Impératrice Eugénie à Biarritz. Ayant une idée extrêmement précise de son projet, Dumas ne lésina ni sur le coût ni sur l'énergie du suivi de chantier, à l'instar de d'Abbadie. La fantaisie et l'empreinte personnelle y sont non moins puissantes. Dès l'extérieur, le célèbre romancier fit sculpter les médaillons des fenêtres – inspirés du château d'Anet – à l'effigie de ses écrivains favoris, particulièrement ceux de l'Antiquité et de la période romantique, parmi lesquels Shakespeare, Dante, Goethe, Lamartine, Chateaubriand, Homère ou encore Eschyle. Comme à Abbazia, Monte-Cristo arbore fièrement les armoiries, les monogrammes et la devise de son commanditaire, en l'occurrence « J'aime qui m'aime ». De même, Dumas matérialisa son goût pour un Orient rêvé et évoqua le souvenir de son voyage de 1844 en Algérie par la création d'un salon mauresque, œuvre exceptionnelle réalisée par Hadji et Mohamed Younis rencontrés au cours de son séjour au Maghreb (Fig.401). A l'instar de la maison de Loti et d'Abbadia, le château de Dumas ne se restreignait pas à une demeure. Il convient de le considérer dans son entité de domaine, Monte-Cristo étant intrinsèquement lié à son parc à l'anglaise agrémenté de monuments naturels factices. De plus, non loin de la demeure, se dresse en surplomb le pittoresque château d'If (Fig.422) qui constituait le cabinet de travail de Dumas. Le complexe architectural composé par le grand et le petit château représente en réalité un monument érigé par l'auteur des *Trois mousquetaires* à sa propre gloire. En effet, parmi les médaillons de célèbres auteurs dominant les fenêtres de la demeure, se trouve en position centrale pour accueillir le visiteur le portrait de Dumas lui-même. Quant à son cabinet de travail, il s'agit d'une fabrique de faibles proportions et de style gothique dont les murs de parement sont ornés de plaques arborant les titres de quatre-huit de ses œuvres²⁹⁴⁸. Le petit édifice est également orné d'inscriptions et de bas-reliefs illustrant des scènes de ses ouvrages ainsi que d'une sculpture représentant son chien, allusion à sa passion pour les animaux. La décoration architecturale contribuait à déterminer la fonction du château d'If, comme le faisait celle de l'observatoire astronomique d'Abbadia. Mis à part l'éclectisme à la mode au milieu du siècle, le dernier point commun entre les demeures de Dumas et de d'Abbadie relève du choix de leurs noms. En effet, alors que le savant basque se référa à la propriété ancestrale

²⁹⁴⁷ NEAVE C., CHARRON H., 1994, p.7.

²⁹⁴⁸ NEAVE C., CHARRON H., 1994, p.12. Par exemple, y figurent Un an à Florence, Bernard, Les frères corses, le comte de Monte-Cristo, L'Amazone, Fernande ou encore Le capitaine Arena.

de sa famille à Arrast pour baptiser Abbadia²⁹⁴⁹, l'écrivain romantique aurait emprunté le pseudonyme de son grand-père de Saint-Domingue, le marquis de la Pailletterie, surnommé marquis de Monte-Cristo parce qu'il était établi en face de la petite île éponyme²⁹⁵⁰. Tous deux offrirent ainsi une identité filiale et patrimoniale à leurs demeures en ce sens qu'ils les intégraient à l'héritage concret de leur lignée mais dans une démarche idéalisant le passé et dictée par leur pensée romantique. Il est reconnu que Monte-Cristo, comme la maison de Loti, révélait avec extravagance la personnalité de son propriétaire animé par l'imaginaire historiciste autant que par celui de l'Orient. S'il ne délivre pas les enseignements d'une rigide morale chrétienne, il partage avec Abbadia la force de l'identité de son commanditaire en manifestant son parcours personnel, ici à travers son rôle et son succès dans la littérature contemporaine²⁹⁵¹.

Une autre habitation d'écrivain attire l'attention lorsqu'il s'agit de portraits et de biographies architecturales comparables à Abbadia. Il s'agit de la maison de Victor Hugo à Guernesey, Hauteville House (Fig.423), occupée durant son exil de 1856 à 1870. Le célèbre écrivain et adversaire de Napoléon III imagina lui-même les décors de cet asile²⁹⁵². Le procédé des inscriptions figure au premier plan de ses décors et se rapproche d'autant plus d'Abbadia qu'elles arborent, contrairement à Monte-Cristo, une teneur parfois mystique, ce qui transparaît avec le vitrail du porche orné de la phrase « Ama. Crede »²⁹⁵³ ou dans la salle à manger avec la sentence « tu qui transis per domos perituras sis memor domus aeternae »²⁹⁵⁴. Toutefois, comme Dumas, Hugo n'hésita pas à célébrer son œuvre dans la pierre, la première inscription, au-dessus du porche, présentant sans détour le prestigieux occupant des lieux « Victor Hugo. Notre-Dame de Paris »²⁹⁵⁵. A l'instar de d'Abbadie, celui-ci n'hésitait pas à proclamer ses opinions politiques dans son décor, comme l'atteste la devise inscrite sur la chaise percée du salon des tapisseries « Bon Roy, Roy qui s'en va » constituant vraisemblablement une allusion à sa contestation de l'empereur²⁹⁵⁶. Les décors allaient jusqu'à évoquer ouvertement la situation politique conflictuelle du propriétaire avec entre autres cette phrase de la salle à manger « Exilium vita est »²⁹⁵⁷ définissant cette

²⁹⁴⁹ Il déclara en effet à son ami anglais, l'amiral R.H. Manners: "as my name comes from a house called Abbadia, I give that name to my future one which is half finished" (comme mon nom provient d'une maison appelée Abbadia, je donne ce nom à ma future demeure à-demi terminée) (O56).

²⁹⁵⁰ NEAVE C., CHARRON H., 1994, p.7-8. La découverte de l'origine de ce nom a bien sûr des incidences sur la motivation de la création du fameux roman *Le comte de Monte-Cristo*. D'aucuns considèrent que Dumas se serait inspiré de l'histoire de son aïeul pour raconter la vie dramatique d'Edmond Dantès.

²⁹⁵¹ Cependant l'aventure du château de Monte-Cristo fut interrompu quatre ans après la fin de construction en raison des soucis financiers de Dumas qui dut se séparer de sa demeure après licitation et mettre en vente aux enchères son mobilier extrêmement luxueux (NEAVE C., CHARRON H., 1994, p.24).

²⁹⁵² DHAINAUT P., *La demeure océan de Victor Hugo*, coll. Les Banlieues de l'art, Encre Editions, Paris, 1980, p.13-27.

²⁹⁵³ Aime. Crois (DHAINAUT P., 1980, p.30-32).

²⁹⁵⁴ Toi qui passes par des demeures périssables, n'oublie pas la demeure éternelle (DHAINAUT P., 1980, p.30).

²⁹⁵⁵ DHAINAUT P., 1980, p.30-32.

²⁹⁵⁶ DHAINAUT P., 1980, p.33-36.

²⁹⁵⁷ La vie est un exil (DHAINAUT P., 1980, p.43).

demeure éclectique par sa fonction de refuge contraint. La conviction politico-religieuse s'y exprime par ailleurs avec l'inscription de la magistrale cheminée en bois du salon des tapisseries « crosse d'or, évêque de bois ; crosse de bois, évêque d'or » dénonçant le matérialisme de l'Eglise comme Voltaire un siècle auparavant. Puis, comme Dumas le fit avec ses littérateurs favoris, Hugo fit graver les noms des auteurs ou personnages historiques qu'il estimait les plus glorieux en ce monde. On y retrouve Shakespeare, Dante, Homère et Eschyle, auxquels s'ajoutent les protagonistes vétérotestamentaires Job, Isaïe et Moïse, mais aussi Jésus-Christ, Christophe Colomb et même Luther et George Washington²⁹⁵⁸. Il en va ainsi dans toute la demeure où les citations des œuvres de Hugo succèdent aux adages moralistes, aux préceptes hygiénistes et aux aphorismes existentiels²⁹⁵⁹. On constate de ce fait que le procédé des inscriptions était loin d'être spécifique à Abbadia. Outre les demeures de ces écrivains, il constituait à la fois une coquetterie et un mode d'affirmation identitaire usité fréquemment dans la haute-société, comme l'ont illustré plus haut la Casamaures ou le château d'Haïtze ou le château de la Roche-en-Brenil²⁹⁶⁰. La présence de Hugo est en outre renforcée par ses monogrammes, sa devise « Ego Hugo », les armoiries de ses prétendus ancêtres lorrains anoblis²⁹⁶¹ et les photographies des membres de sa famille et de Jersey (Fig.423), son premier exil²⁹⁶². De même qu'à Abbadia, la présence de l'océan est fondamentale dans la conception de la demeure parce que, pour l'écrivain comme pour le voyageur, il est le stimulateur de la création artistique ou scientifique, de l'imaginaire et du souvenir évoquant les voyages intérieurs et antérieurs, la nostalgie des terres lointaines – l'Ethiopie de d'Abbadie – ou manquantes – le sol français pour l'exil de Hugo. Les cabinets d'étude d'Abbadia et de Hauteville House sont en effet situés du côté océanique des demeures, Hugo ayant aménagé un belvédère vitré qu'il nommait le Crystal Palace ou Look-Out à ces fins professionnelles et contemplatives (Fig.423)²⁹⁶³. Comme Abbadia, Rochefort, Monte-Cristo et Hauteville House étaient marquées au fer rouge de l'empreinte de leur propriétaire.

Si, du point de vue identitaire, les parallèles sont plus évidents entre Abbadia et les maisons de ces écrivains qu'avec les demeures plus traditionnelles de la haute-société, c'est certainement parce que l'instinct créateur de ces derniers s'exprimait non seulement dans

²⁹⁵⁸ DHAINAUT P., 1980, p.33-36.

²⁹⁵⁹ Dans l'atelier, le fronton de l'armoire monumental est gravé du mot de passe des conjurés dans la pièce Hernani « ad augusta per angusta » (A des fins augustes par des voies étroites). Dans la salle à manger, la cheminée arbore les vers suivants qui contribuent à la statue de la Vierge de Bon Secours la surplombant : « le peuple est petit, mais il sera grand./Dans tes bras sacrés, ô mère féconde,/Ô liberté sainte au pas conquérant/tu portes l'enfant qui porte le monde ». Cette pièce est également ornée d'inscriptions hygiénistes telles que « Lever à VI, dîner à X, souper à VI, coucher à X, fait vivre l'homme X fois X » ou « Post coena, stabis seu, passus mille, meabis vale » (Après le repas, reste debout ou fais mille pas. Porte-toi bien) (DHAINAUT P., 1980, p.36-43).

²⁹⁶⁰ *Infra*, III.B.2.

²⁹⁶¹ Bien que Hugo se revendiquait de cette famille Hugo de, il a été prouvé qu'aucun lien ne les unissait.

²⁹⁶² DHAINAUT P., 1980, p.51-52.

²⁹⁶³ Hugo écrivit dans son belvédère de nombreux ouvrages parmi lesquels *La légende des Siècles*, *les Misérables*, *L'homme qui rit*, *Quatre-vingt-treize* ou *Les travailleurs de la mer* (DHAINAUT P., 1980, p.13-27).

leur art de prédilection mais aussi dans les autres formes d'expression esthétique parmi lesquelles la décoration. Ils concevaient leurs demeures comme les intrigues de leurs ouvrages, avec un génie créatif d'exception. A l'instar de d'Abbadie, ils en faisaient un refuge personnel et libertaire à leur propre image. Le savant basque, Loti, Dumas ou Hugo avaient ceci de commun de s'être investi viscéralement dans l'ornementation de leurs habitations, soit en imaginant des décors, soit en supervisant avec interventionnisme leur exécution. Cette implication se ressent logiquement dans ces maisons dès lors très personnelles, égocentriques voire mégalomaniaques. Tout y rappelle le propriétaire et semble s'organiser autour de sa construction identitaire, depuis les évidents emblèmes filiaux jusqu'aux décors évoquant les expériences de voyage. Il y a en outre, en ces demeures d'hommes illustres, une dimension de mise en scène de soi, de représentation et de théâtralité qui n'est pas sans rappeler le *topos* de la « comédie humaine », formulé par Balzac et employé par l'ensemble de ses contemporains littérateurs. Bien que l'habitation soit par définition un espace intime, ces hommes d'exception y exprimaient le rôle qu'ils souhaitaient endosser au sein de la société et avaient en commun l'extravagance et une vision romantique de l'existence : Pierre Loti l'écrivain globe-trotter, Dumas l'écrivain historiciste²⁹⁶⁴, Hugo l'écrivain engagé, d'Abbadie le savant voyageur. Tous fondèrent leurs décors sur un paradoxe entre la vérité de l'âme et le simulacre social, entre la mondanité et le jardin secret, maîtrisant le concept de représentation mentale qu'ils suscitaient en ayant recours à la représentation « objectale » qui consiste à manipuler les signes de perception sociale de soi²⁹⁶⁵. D'un point de vue sociologique, en dépit de la singularité de leurs demeures, ils employaient en effet un schéma inévitablement analogue d'« habitus individuel »²⁹⁶⁶, expliquant de fait les similitudes de leurs habitations sur le plan de l'expression identitaire. Parce que la société l'avait reconnu via le succès ou leur élection au sein d'institutions savantes renommées, ils se positionnaient par le biais de leurs habitations comme des maîtres à penser, des « leaders d'opinion » bénéficiant de la perception rare du prestige²⁹⁶⁷. A Abbadia comme à Hauteville House, Rochefort ou Monte-Cristo, cela aboutit, grâce à des procédés iconographiques et stylistiques équivalents voire identiques, à une démarche similaire de glorification de soi. L'aisance matérielle et le statut de ces personnages illustres favorisaient leur capacité et leur envie de se répandre sur leurs murs. Dans le cadre architectural, cette élite faisait dès lors de son goût le « bon goût » sujet à une perception fatalement méliorative de leur intérieur et, à travers lui, d'eux-

²⁹⁶⁴ *Le comte de Monte-Cristo* est en effet le seul des ouvrages de Dumas à s'installer dans l'histoire contemporaine (AZOULAY Y., 1998, p.I-XXII).

²⁹⁶⁵ BOURDIEU P., « L'identité et la représentation » in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.35, nov. 1980, p.63-72.

²⁹⁶⁶ Selon Bourdieu, la position dans la structure sociale génère un même type de goûts et de choix réunis dès lors en une matrice commune qu'il nomme « habitus ». Ce dernier détermine donc les goûts qui révèlent l'identité de l'individu (BOURDIEU P., 1996 ; RIGAUX N., 2008, p.19-22).

²⁹⁶⁷ Bourdieu le formulait de cette manière : « *Le capital symbolique arrache à l'insignifiance, comme absence d'importance et de sens. Etre connu et reconnu, c'est aussi détenir le pouvoir de reconnaître, de consacrer, de dire, avec succès, ce qui mérite d'être connu et reconnu et, plus généralement, de dire ce qui est, ou mieux, ce qu'il en est de ce qui est, ce qu'il faut en penser [...]* » (BOURDIEU P., 1996, p.285).

mêmes²⁹⁶⁸. Cette suprématie de leur propre identité révèle donc la nature de leurs rapports à la nécessité primaire et à l'existence, emplit des certitudes offertes par le pouvoir et la légitimité²⁹⁶⁹. En somme, l'art et l'architecture dépassent ici leurs fonctions afin de se mettre au service de la valorisation identitaire, tout comme un portrait peint offre, grâce à ses codes, une vision objective ou idéalisée de l'individu, si ce n'est que, dans le cadre d'un édifice comme Abbadia ou Hauteville House, le personnage n'apparaît pas ouvertement mais transparaît à travers ses choix et ses goûts. Le château de d'Abbadie s'avère dès lors aussi complexe que sa personnalité car l'explorateur éthiopisant y mit en œuvre un principe fondamental de sa démarche scientifique, celui de l'exhaustivité. De même que ses travaux de géographie embrassaient l'ensemble du monde éthiopien²⁹⁷⁰, sa demeure offrait une synthèse de ses valeurs et des aspects de sa personnalité, aussi contradictoires paraissent-ils. A l'instar de Monte-Cristo ou de Hauteville House, il s'agit cependant d'un tout constituant un autoportrait laudatif et inévitablement subjectif de son propriétaire. Tout cela rejoint la rhétorique déjà énoncée par Vitruve dans son *De architectura* et plus tard les préconisations de Victor Horta ou de Gaudi selon lesquels l'architecture consistait idéalement à produire le portrait moral de son commanditaire²⁹⁷¹. Au fond, ces hommes, écrivains ou savant, sont unis par le besoin de se raconter. D'Abbadie évoquait ses explorations et sa foi chrétienne. Hugo ressassait son exil et, comme le savant basque, proclamait ses valeurs et ses travaux. Dumas se définissait à travers son œuvre littéraire, et Loti par le biais de ses voyages. Leurs demeures témoignent de la mouvance esthétique et sociale éclectique s'intéressant à la fois à l'histoire – antique, médiévale, moderne, contemporaine -, à l'image plus ou moins fidèle de l'altérité – en particulier provenant d'Orient -, mais aussi à une vision romantique de l'existence et aux interrogations métaphysiques. Tout cela reflète l'esprit encyclopédiste développé dans la communauté intellectuelle en ce siècle de progression effrénée des savoirs. Chez eux, d'Abbadie et ses homologues se racontaient sciemment en tant que protagonistes d'exception mais ils devenaient paradoxalement les stéréotypes de la figure de l'érudit esthète en s'appropriant complètement la démarche créative au point de faire de leurs demeures d'authentiques biographies architecturales.

²⁹⁶⁸ RIGAUX N., 2008, p.30.

²⁹⁶⁹ En effet, la position sociale de l'élite permet d'éviter le doute relatif au sens de l'existence car la société lui fait de ces individus des personnages importants qui se perçoivent comme tels. Quant à la notion de nécessité, elle définit le degré de dureté de l'existence et les préoccupations de moins en moins liées à la survie à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie sociale (RIGAUX N., 2008, p.30-31 et 40-41).

²⁹⁷⁰ toponymie, géodésie, astronomie, ethnographie, anthropologie, linguistique, philologie (Infra, I.A.3).

²⁹⁷¹ Vitruve énonça en ces termes cette nécessaire adaptation de l'architecture à la condition et à la personnalité de son commanditaire : « L'autre partie de la distribution consiste à avoir égard à l'usage auquel le propriétaire destine le bâtiment, ou à la somme qu'il veut y mettre, ou à la beauté qu'il veut lui donner, considérations qui amènent des différences dans la distribution. Une maison à la ville semble exiger un plan différent de celui d'une maison de campagne destinée à recevoir les récoltes ; la maison de l'agent d'affaires ne doit point ressembler à celle de l'homme opulent et voluptueux, et celle de l'homme puissant dont le génie gouverne la république, demande une distribution particulière : il faut, en un mot, distribuer les édifices d'une manière appropriée au caractère des personnes qui doivent les habiter (VITRUVÉ, *De architectura*, Panckoucke, Paris, 1847. Livre I, chapitre II En quoi consiste l'architecture ; COURRENT M., « Tenuitas cum bona fama : éthique et architecture dans *De architectura* de Vitruve » in *Cahiers des études anciennes*, vol.XLVIII, 2011, p.219-263).

2. De l'art total à l'île d'*Utopia* : histoire d'une œuvre et d'une société qui n'existaient pas

Une œuvre d'art prend son sens dans la manière dont elle est vécue et expérimentée, dans le discours qu'elle délivre à ses destinataires. La notion d'idéal est apparue régulièrement au cours de cette étude, tant en termes de perception existentielle du monde que de conception artistique. De par le soin porté au mode d'expression identitaire et le contrôle draconien de la phase créative, Abbadia vise sans conteste à évincer les turpitudes et la perfectibilité. De ce fait, plusieurs questions se posent. D'une part, comment qualifier la démarche de d'Abbadie et de ses architectes en ce qui concerne la conception du domaine dans sa globalité ? Ensuite, quelles valeurs sont véhiculées à Abbadia en tant qu'œuvre d'art personnelle, mais aussi en tant que propriété accueillant diverses strates de la société ? Enfin, cette conduite de vie a-t-elle pour unique objectif de définir l'identité et le statut de ses propriétaires ou bien s'intéresse-t-elle à son « prochain » ? Dès lors, comment définir le rapport existant à Abbadia entre l'art et la vie, entre l'œuvre et le monde ? Il sera donné de voir, ici, que cette propriété représente un modèle de société et un microcosme utopique.

Tout d'abord, la diversité des acteurs du chantier et des réalisations destinées à constituer Abbadia enseigne que les moindres détails y furent envisagés dans l'idée de composer un ensemble cohérent, des échelles les plus minimes jusqu'aux plus vastes. Cette démarche, relevant aussi bien de la maîtrise d'œuvre que d'ouvrage, fit d'Abbadia un lieu de symbiose des arts, une synthèse de la diversité des formes d'expression artistiques. En se consacrant à remodeler le paysage, Bühler inscrit le château dans son environnement de sorte de créer une vision interdépendante de l'architecture et de la nature. Il démontrait ainsi que le paysage faisait partie intégrante de l'identité d'Abbadia, au même titre que l'édifice. Le paysagiste et son commanditaire créèrent donc une réelle entité territoriale combinant les espaces naturels, les exploitations agricoles, les cheptels, les habitations traditionnelles régionales, le parc ornemental et le château-observatoire néogothique. Par ailleurs, l'édifice en tant que tel fut imaginé par Viollet-le-Duc et Duthoit selon les préceptes rationalistes où l'architecture, la décoration et le mobilier sont par définition interdépendants, solidaires et constituent obligatoirement une composition harmonieuse²⁹⁷². Aussi le style gothique dominant du mobilier est-il assorti par nécessité théorique à celui de l'édifice ; les allusions orientales doivent-elles faire écho au reste de la décoration au moyen de la polychromie ou des matériaux. L'intégration de bibelots orientaux participe pleinement de l'identité du décor orientaliste mais aussi éclectique. Les accessoires utilitaires, en particulier les vases sacrés,

²⁹⁷² Viollet-le-Duc se refusait ainsi d'employer le vocable « arts décoratifs » qui selon lui constituaient un pléonasme puisqu'il considérait que l'architecture était un art se définissant comme de la décoration (VIOULET-LE-DUC E.-E., 1978).

les garnitures d'autel, la cristallerie et les services de table, contribuent à définir l'identité d'Abbadia, parce qu'ils ont été créés dans le cadre de ce projet et en portent les marques officielles²⁹⁷³. Même le procédé des inscriptions participe de cette cohérence car il relève de l'art littéraire tout en s'adaptant au parti pris esthétique et spirituel de la décoration. Si elles sont minoritaires, les œuvres peintes et sculptées comme les portraits de Tawalda Madhin et de d'Abbadie ou les bustes de Hora et Birru constituent également des exemples de la définition traditionnelle de l'art ainsi que de personnalisation et d'harmonisation avec l'éclectisme raisonné de l'édifice. Les collections éthiopiennes et orientales se composaient aussi bien de mobilier que d'objets utilitaires dont la sélection était pensée dans la perspective d'une intégration à ce contexte esthétique. A la fin du chantier, les maîtres d'ouvrage allèrent jusqu'à se procurer des œuvres, comme les précieux vases en céramique ou en verre de Parvillée et Brocard, faisant allusion aux décors par leurs motifs ou leurs couleurs²⁹⁷⁴. De cette manière, le château n'était pas conçu seulement en tant qu'abri mais aussi comme un lieu fonctionnel et utilitaire où rien ne manquait pour faciliter la vie quotidienne ou mondaine. Cette pratique de l'édifice et du domaine était complétée par d'autres formes artistiques moins évidentes au premier abord, car elles sont abstraites, la musique et le chant. Virginie apportait sa pierre à l'émulation artistique d'Abbadia par les notes symphoniques de son piano, tandis que les serveurs basques emplissaient le domaine par les chants, les improvisations poétiques et les cris traditionnels locaux²⁹⁷⁵. Par conséquent, en plus de travailler les arts visuels, Abbadia, en tant que lieu artistique, sollicitait l'ensemble des cinq sens et se rapprochait ainsi de ce que C. Fourier nommait l'art « pivotal » pour qualifier l'opéra, qui réunit la société en un lieu visuellement et auditivement esthétique visant à la transcendance²⁹⁷⁶.

En somme, ce rassemblement des arts concourt à définir Abbadia comme une œuvre d'art totale au sens le plus excessif et idéaliste du terme. Il s'agit d'un réel exemple de *Gesamtkunstwerk*, cette démarche visant à remédier au constat nostalgique du cloisonnement et de la disharmonie des arts issue du romantisme allemand selon la définition qu'en proposa Richard Wagner dès 1849 dans *L'œuvre d'art de l'avenir*²⁹⁷⁷. Aussi le projet de d'Abbadie constitue-t-il un art aspirant à conjuguer l'intégralité des arts, une approche encore une fois exhaustive qui n'est pas sans rappeler son attitude scientifique visant toujours à la

²⁹⁷³ Rappelons que le service en faïence de Gien porte le chiffre d'Abbadia, le service en verre de couleur vert arbore les armoiries de d'Abbadie et des branches familiales de son épouse ; les garnitures d'autel ont été créées par Duthoit afin de s'assortir au contexte néogothique de la chapelle.

²⁹⁷⁴ Le vase en faïence de Parvillée de style persan orne en effet la chambre de Virginie où il fait écho au boudoir également persan. En ce qui concerne le vase en verrerie de Brocard, ses coloris renvoient indéniablement au code chromatique de la cheminée de la chambre d'Ethiopie devant laquelle il était positionné.

²⁹⁷⁵ Ces moments étaient évoqués avec émerveillement par Pierre Loti (Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch.).

²⁹⁷⁶ BARIDON L., « Art pivotal et art total : faillite d'une analogie » in *Les apories de l'art total. Artistes, société, temporalités*, colloque international, 15-17 déc. 2011, Columbia Global Centers/INHA, Paris.

²⁹⁷⁷ GALARD J., ZUGAZAGOITIA J. (dir.), *L'œuvre d'art totale*, Gallimard, Paris, 2003. Introduction, p.5-9 ; MOST G.W., « Nietzsche, Wagner et la nostalgie de l'œuvre d'art totale » in GALARD J., ZUGAZAGOITIA J. (dir.), 2003, p.11-34..

globalité. Caractéristique de Viollet-le-Duc qui l'appliqua également à Roquetaillade ou à Pierrefonds, cette démarche annonce, de ce fait, dès les années 1850-1860 la considération grandissante et décisive du concept d'art total qui sera fondamental dans l'Art nouveau²⁹⁷⁸, puis dans les régimes totalitaristes et tout au long du XXe siècle. Cela contribue à faire d'Abbadia une œuvre d'une extraordinaire modernité voire d'avant-garde – puisque cette notion est inhérente au concept d'art total - en dépit de ses influences historicistes, tout en témoignant, à l'instar du rationalisme viollet-le-ducien, d'une volonté de révolutionner la pratique artistique²⁹⁷⁹. Outre l'opéra et le cinéma qui visent à cette fusion entre les arts, les exemples concrets d'édifices impliquant cette notion sont d'ailleurs pléthoriques quelques années après la création d'Abbadia. Parmi les œuvres du moderniste Gaudi, la Casa Vicens construite de 1883 à 1888 et le Palacio Güell édifié entre 1888 et 1890 reflètent cette approche globalisante de l'architecture en tant que monde fini, lieu de vie individuel et social et magnification de l'artisanat²⁹⁸⁰. Les deux édifices associent une multitude de techniques artistiques aux collections respectives de l'éclectique orientaliste Manuel Vicens i Montaner et de l'esthète et social Eusebi Güell²⁹⁸¹. Il en va de même pour les hôtels Tassel et Eetvelde édifiés par Victor Horta à Bruxelles en 1893 et 1895, où les arts décoratifs allient intégralité artistique et vocation utilitaire²⁹⁸². Quant à la seconde moitié du XIXe siècle concernant davantage Abbadia, de nombreux artistes et commanditaires se prêtèrent déjà, sans forcément la nommer comme telle, à la philosophie de l'art total de sorte de convertir artistiquement tous les éléments de leur existence dans une démarche évidemment idéaliste. En ce sens, on ne peut omettre de citer Monet qui, hormis le remaniement de sa demeure et de son atelier à Giverny, se consacra patiemment à la composition et l'entretien de son jardin fleuri et aquatique, lieu d'inspiration qu'il magnifia dans sa peinture avec, en particulier, la bien connue série des *Nymphéas* et, au début des années 1920, la toile panoramique *Le matin* destinée aux *Grandes décorations* de l'Orangerie²⁹⁸³. En raison de ses intérêts multidisciplinaires et de sa quête d'absolu, Rodin appliqua à sa manière le concept d'art total²⁹⁸⁴. Faisant de la nature la quintessence de l'inspiration et de la philosophie, il portait son

²⁹⁷⁸ LOYER F., 1999, p.188-189.

²⁹⁷⁹ GALARD J., ZUGAZAGOITIA J. (dir.), 2003. Introduction, p.5-9.

²⁹⁸⁰ Un enjeu fondamental des constructions bourgeoises de Gaudi résidait dans la nécessité de garantir le bien-être, l'hygiène, la beauté et une relation constante avec la nature. Tout ceci nécessitait donc à la fois un savoir-faire esthétique et des considérations pratiques aboutissant au concept d'art total (CRIPPA M.-A., 2003, p.21-29).

²⁹⁸¹ CRIPPA M.-A., 2003, p.21-29.

²⁹⁸² « GALARD J., « L'art sans œuvre » in GALARD J., ZUGAZAGOITIA J. (dir.), 2003, p.161-182.

²⁹⁸³ Dès l'acquisition de cette habitation au début des années 1880, Monet commença à aménager le jardin dit fleuri. Une décennie plus tard, il se consacra au jardin d'eau où il créa un bassin enjambé par un pont rappelant pour beaucoup les paysages japonais. En plus de cultiver son jardin, il ramenait de ses voyages des essences destinées à l'embellir. Souvent absent dans les années 1890, il faisait parvenir régulièrement des conseils à Alice Hoschedé pour l'entretien du jardin. A la fin de sa vie, Monet, affaibli, ne quitta plus Giverny, auquel il était profondément attaché et qui lui procurait sa seule inspiration (ZUGAZAGOITIA J., « Archéologie d'une notion, persistance d'une passion » in GALARD J., ZUGAZAGOITIA J. (dir.), 2003, p.67-92 ; PATIN S., *Monet « un œil... mais, bon Dieu, quel œil ! »*, coll. Découvertes Gallimard, Gallimard, Paris, 2001, p.122-127).

²⁹⁸⁴ Hormis ses œuvres sculpturales, il se consacra au dessin, qu'il considérait comme le fondement de la sculpture, aux collections d'antiquités, de peinture contemporaine ou d'œuvres indiennes et extrême-orientales. Sa pratique érudite de la collection l'amena à prendre la plume ou à être auditionné régulièrement par les journalistes spécialisés qui le considéraient comme un historien de l'art (LENORMAND-ROMAIN A., « Rodin, Auguste » in

art vers un absolu esthétique aussi bien qu'ontologique visant à l'unité de l'être. L'apogée de cette vision unitaire se retrouve particulièrement dans l'expérimentale et inachevée *Porte de l'Enfer* à laquelle il dédia sa vie entière et où il recréa un univers d'angoisses humaines. Cette sculpture monumentale constituait surtout la base de ses œuvres, se faisant dès lors « autant d'instantanés de cristallisation d'un chantier en cours », autant dire qu'elle incarne le fondement du monde sculptural rodinien²⁹⁸⁵. Quant aux écrivains tels que Mallarmé, Huysmans ou Proust, c'était le langage qu'ils considéraient comme le vecteur transcendantal vers l'art total pour sa capacité à exprimer, représenter et manifester l'univers dans sa plénitude²⁹⁸⁶.

Toutefois, outre la réunion harmonique des arts, on ne saurait attribuer cette dimension d'œuvre art totale à Abbadia sans mentionner un principe tout aussi fondamental de ce concept : son approche philosophique consistant en une quête d'unité esthétique, ontologique et politique²⁹⁸⁷. Le modèle en est la période médiévale car, outre la glorification nationaliste et son rationalisme architectural, elle était perçue comme un exemple d'osmose entre l'art et l'homme, ce qui explique son influence en termes d'esthétique et de vie sociale²⁹⁸⁸. Abbadia se définit dès lors comme un tout dépassant l'artistique, un ensemble réfléchi et spirituel, une entité spatiale et culturelle, une philosophie de vie. Mais il s'agit aussi d'un univers clos sur lui-même et prédéterminé laissant éthiquement peu de place à l'inattendu et aux moindres écarts de règlement. Effectivement, à l'intérieur de cet espace, les rôles de chacun, serviteurs ou métayers, hôtes de prestige ou bouviers, commanditaires ou régisseurs, sont prédéfinis par un cadre moral rigide édicté par le maître des lieux. Le fait d'une telle organisation participe donc au fondement du concept d'art total en ce qu'il vise à la communion des êtres et à l'unité idéaliste du monde. Ainsi, comme ils définissent les contours de la personnalité de d'Abbadie, les choix esthétiques, les inscriptions du château et son code moral comportent une dimension universaliste due en partie à la domination des valeurs judéo-chrétiennes, ce que démontrent de nombreux exemples. Le proverbe arabe surplombant les fenêtres à l'extérieur²⁹⁸⁹ ou les chants éthiopiens suggérant la charité font de la salle à manger l'espace symbolique du partage du pain. De même, la tradition de l'accueil est évoquée à plusieurs reprises, dans la salle à manger ainsi que, de manière plus conventionnelle, par le biais des deux phrases de bienvenues situées à l'entrée. Déjà mentionnée, la première, en

INHA, *Dictionnaire critique des historiens de l'art*, mis en ligne en 2008, réf. du 20 août 2012. URL : <http://www.inha.fr/spip.php?article2526>). En ce qui concerne l'appropriation du concept d'art total dans la seconde moitié du XIXe siècle au sein de la musique, de la littérature, de la sculpture et de la peinture, voir de manière plus approfondie la thèse de J. Zugazagoitia soutenue en 1999 : ZUGAZAGOITIA J., *L'œuvre d'art totale comme horizon de la modernité : aspirations à l'œuvre d'art totale et tentatives dans la seconde moitié du XIXe siècle : Wagner, Mallarmé, Rodin, Monet*, thèse de Doctorat d'Histoire de l'art, Paris IV-Sorbonne, 1999.

²⁹⁸⁵ ZUGAZAGOITIA J., 2003, p.67-92.

²⁹⁸⁶ COMPAGNON A., « L'hypertexte proustien » in GALARD J., ZUGAZAGOITIA J. (dir.), 2003, p.93-108 ; GALARD J., 2003, p.161-182 ; ZUGAZAGOITIA J., 2003, p.67-92. Par exemple, dans *A Rebours* (1884), Huysmans place le cadre de vie de son héros des Esseintes sous l'égide de la qualité artistique ininterrompue.

²⁹⁸⁷ GALARD J., ZUGAZAGOITIA J. (dir.), 2003. Introduction, p.5-9.

²⁹⁸⁸ ZUGAZAGOITIA J., 2003, p.67-92.

²⁹⁸⁹ Béni soit celui qui mange mon pain et mon sel.

gaélique²⁹⁹⁰, est positionnée sur le linteau de la porte à l'extérieur tandis que la seconde est une longue composition versifiée latine imaginée par d'Abbadie souhaitant bienvenue et bonheur à ses hôtes²⁹⁹¹. Les attentions hospitalières se manifestent également dans la chambre d'Honneur avec l'inscription du baldaquin²⁹⁹² et dans la chambre de la Tour avec celle de la tête de lit²⁹⁹³. D'autre part, le thème de la trahison, fondamentalement chrétien, est évoqué par deux fois dans les espaces dédiés aux hôtes de manière relativement percutante²⁹⁹⁴. De nombreuses inscriptions se réfèrent, en outre, à la transcendance divine²⁹⁹⁵, mais aussi, de manière très prégnante, à l'humilité, suggérée dans la bibliothèque²⁹⁹⁶, la chapelle et, suggérant l'échec scientifique, la devise basque « Ez ikusi Ez ikasi »²⁹⁹⁷. Par ailleurs, le savant éthiopisant en appelait souvent à la profondeur de l'âme et à la foi, ce que confirment l'omniprésence de ses devises familiales « Plus estre que paraistre » et « Ma foy et mon droict ». Il apparaît que l'attention est quasiment toujours portée vers le prochain, ce qui n'est pas forcément révélé par le signifiant des sentences mais peut également être suggéré par leur emplacement. Entre autres, le « Ez Ikusi Ez Ikasi » s'adresse ouvertement à la société en raison de sa localisation ostentatoire à droite de la porte d'entrée, tout comme les devises de d'Abbadie apparaissant notamment sur la hotte de la cheminée du grand salon et au centre de la verrière héraldique du vestibule. Il en va de même pour l'aphorisme traduit en éthiopien « Fais ce que dois »²⁹⁹⁸ situé à l'entrée de la chambre de Virginie, ou bien de la devise des Thompson of Park « Lucem amat virtus »²⁹⁹⁹ sise en lettres dorées sur la hotte de la cheminée du salon arabe, réservé à la première étape de l'accueil des hôtes. Hormis l'expression du verbe, ces valeurs étaient véhiculées par le symbole même du château, de la chapelle gothique, de l'hagiographie et de l'iconographie souvent religieuse : Saint Antoine l'Ermite figurait l'humilité et la piété, saint Paul de Thèbes l'ascèse, le Christ le sacrifice de la passion, saint Thomas d'Aquin la croyance en la nature, saint Augustin d'Hippone la transcendance intérieure. Quant aux emblèmes de saint Jacques le Majeur, présentés outrancièrement sur la cheminée du grand salon et dans la chambre de Jérusalem, ils faisaient de d'Abbadie le pénitent cherchant à expier ses fautes et à se

²⁹⁹⁰ Cead mille failthe (Cent mille bienvenues).

²⁹⁹¹ « Abbadiae tectum qui mente inquiris amica/ Te manus excipiet lenis amicitiae./ Limina qui casu mea transis, hospes, aveto./ Horae sint rapidae, sit tibi fausta domus » (Qu'une main empressée accueille celui qui franchit le seuil d'Abbadia avec un esprit ami, hôte qui passe sous ce toit, que les heures soient rapides et que la maison de porte bonheur).

²⁹⁹² Doux sommeil, songes dorés à qui repose céans, joyeux réveil matinée propice.

²⁹⁹³ Voyageur, trouve le repos dans cette demeure hospitalière.

²⁹⁹⁴ Dans la chambre d'honneur : « ne jette point de pierre dans le puits dont tu bois l'eau » ; dans la salle à manger : « puisse-t-il autour de cette table ne point se trouver de traître ».

²⁹⁹⁵ Dans la chambre de d'Abbadie en latin, « la vie ne vaut que l'action, l'action ne vaut que par l'intention, l'intention ne vaut que si elle vient de Dieu ». Dans la bibliothèque en basque, « reste avec Dieu et Dieu restera avec toi » ; dans le boudoir en arabe, « Louange à Dieu, nous avons fini » (devises d'Abbadia, 1.10, CCCIO).

²⁹⁹⁶ « Chaque buisson a son ombre » ; « Dieu quoique bon ouvrier cherche compagnon de travail » ; « il suffit d'un fou pour jeter une pierre dans un puits mais il faut six sages pour l'en retirer ».

²⁹⁹⁷ Voir infra,

²⁹⁹⁸ Il s'agit en réalité de la première partie de cette devise que d'Abbadie voulut d'abord faire traduire en basque : « Fais ce que dois, advienne que pourra » (CP). Aucun document ne permet de justifier le choix de cette devise pour Abbadia.

²⁹⁹⁹ La vertu aime la lumière.

rapprocher du divin. Malgré la dimension fortement moraliste et exemplariste, l'ensemble de ces préceptes était loin de constituer un prétexte visant à se donner bonne conscience. D'Abbadie veillait rigoureusement au respect de cette conduite de vie dictée par les institutions ecclésiastiques et les lois scripturaires, en faisant lui-même preuve de charité et de piété, en réprimandant les éventuels pécheurs de ses terres ou en condamnant fermement l'ivrognerie, le mensonge, l'irréligion et autres actes assimilables au péché³⁰⁰⁰. Qu'il s'agisse de l'humilité, de l'hospitalité, de la charité, de la foi ou du sens du devoir, l'ensemble de ces valeurs renvoient en définitive à la doctrine dominante de l'Eglise catholique, celle du Salut de l'âme rendu possible par la conduite vertueuse sur terre. Autrement dit, d'Abbadie considérait ouvertement à l'instar des mouvements cléricaux en déclin que l'Homme, porteur du péché originel, nécessitait la délivrance du mal par sa communion complète avec le divin³⁰⁰¹. Pour autant, force est de constater que ces valeurs judéo-chrétiennes sont communes à bien des cultures à travers le monde, que ce soit les peuples premiers ou la civilisation islamique qui louent également le partage, la foi ou l'espérance et désapprouvent la villénie et le même type de péchés capitaux.

Si la revendication du catholicisme est extrêmement marquée à Abbadia, le choix des devises relève donc paradoxalement d'une marque d'universalisme. Chaque groupe humain peut se reconnaître et adhérer à ces préceptes qui deviennent dès lors presque moins sacrés que laïcs. Cette dimension universelle transparaît d'ailleurs à travers le multilinguisme des inscriptions du château, puisque quatorze langues sont censées s'y côtoyer. Comme Wagner l'énonça métaphoriquement au sujet de sa volonté de symbiose des arts, Abbadia tend ainsi à remédier à la parabole biblique de Babel et à son ascension interdite parce qu'il rassemble symboliquement les hommes dispersés par leur ambition et leur orgueil dans la construction de la tour mythique³⁰⁰². Les valeurs sélectionnées par d'Abbadie visent en effet à rapprocher les hommes au lieu de les éloigner, à la rencontre de plusieurs cultures, mais la finalité demeure invariablement chrétienne. Le multilinguisme introduit en outre la notion du métissage dans cette quête d'universalité. Aussi la diversité des influences géographiques et

³⁰⁰⁰ Ce positionnement moral se manifestait d'ailleurs lors de chaque nouveau recrutement, qu'il s'agisse de jardinier ou de régisseur. D'Abbadie avait l'habitude de se renseigner sur les candidats au sujet de leur réputation et de leur mode de vie. Entre autres, concernant le poste de régisseur, il recherchait un homme « *probe, prudent* » (M10). Après une succession d'employés, il en vint à exiger que son régisseur soit un ancien militaire ou gendarme parce que « *les idées de morale et de devoir, si relâchées en France, n'y sont guère conservées aujourd'hui que dans le corps de la gendarmerie* » (S22).

³⁰⁰¹ L'enseignement catholique définit le salut comme l'espérance de l'arrivée d'un sauveur dans l'Ancien Testament. Dans le Nouveau Testament, il est accessible par la notion de grâce divine et par la résurrection du Christ qui se sacrifie tout entier par amour. Virginie justifia le choix du terme « *Humilitas* » sur les consoles de la nef parce que cette vertu constituait un « *moyen de salut* » (Renseignements sur le château et l'observatoire d'Abbadia, f.2v, 1.10, CCCIO).

³⁰⁰² *Genèse*, XI, 1-9 ; ZUGAZAGOITIA J., 2003, p.67-92. Wagner se basa en effet sur la métaphore babélique pour qualifier l'évolution asynchrone des arts : « *De même que, pendant la construction de leur tour de Babel, les peuples, après que leurs langages, s'étant confondus, devinrent incompréhensibles, se séparèrent pour suivre chacun son chemin, de même se spécialisèrent les arts, lorsque tout élément national commun se divisa en mille particularités égoïstes en quittant l'orgueilleux édifice qui, du drame, s'élevait jusqu'aux cieux, et dans lequel ils avaient perdu l'entendement qui était leur âme collective* ».

historiques d'Abbadia offre-t-elle une vision exhaustive voire synchrétique du monde spatial et culturel de d'Abbadie tel qu'il était à sa portée et qu'il le concevait. L'œuvre d'art totale ne se construit donc pas seulement en fonction du mélange des disciplines artistiques mais aussi de leurs multiples modes d'expression identitaires et de leur conception de la communauté humaine. Cela relève du phénomène de la mondialisation artistique qui se produit à chaque rencontre forte de civilisations différentes. L'association de répertoires occidental et extraeuropéen aboutit à une création inédite et composite qui illustre un monde nouveau et, selon le terme de S. Gruzinski, « totalise » une diversité d'influences culturelles sous le contrôle toutefois des normes créatives européennes³⁰⁰³. La référence anti-babélieuse et la volonté de chef d'œuvre absolu se manifestent donc diversement à Abbadia, grâce à l'unification autant que possible des langues et des peuples, ensuite à l'appui de la réunion optimale des arts et de la notion d'achèvement.

De cette volonté de tout maîtriser, de la création jusqu'à l'appropriation de l'édifice, découle une posture démiurgique et plénipotentiaire des maîtres d'œuvre et d'ouvrage qui, en relevant non pas de la représentation imaginaire mais de la *manifestatio*, intègre fondamentalement le concept d'art total³⁰⁰⁴. D'ailleurs, l'aspiration à une morale universelle et à la perfection artistique permet d'introduire un concept fort et en définitive inhérent d'Abbadia : l'utopie, celle de l'art total aussi bien que celle de la société rêvée. En premier lieu, il est une dimension intrinsèque à la notion d'idéal et à un espace vécu tel que ce château : comme dans l'œuvre de Wagner, il s'agit de son inachèvement continu, de son perfectionnement perpétuel, de sa constante insatisfaction³⁰⁰⁵. C'est-à-dire que, notamment, étant établi que l'édifice constituait un lieu de vie, il intégrait constamment à son décor les témoins de l'existence de ses occupants et ne pouvait aspirer à l'achèvement qu'avec leur abandon – délibéré ou non – de la vie des lieux. Par exemple, alors que le château était terminé en 1884, les d'Abbadie continuèrent de se procurer des œuvres ou des objets à des fins décoratives, comme les vases somali ou extrême-orientaux, jusqu'à leur décès. L'édifice ne peut dès lors être considéré comme achevé que dans le cadre d'une vision rétrospective et prospective³⁰⁰⁶. C'est pourquoi il est plus juste d'affirmer qu'Abbadia aspirait à la transcendance de l'œuvre d'art totale mais qu'il ne pouvait en être dans la mesure où il était en continuelle

³⁰⁰³ GRUZINSKI S., « L'art total, l'art métis et les prémices de la mondialisation » in GALARD J., ZUGAZAGOITIA J. (dir.), 2003, p.139-159. Lors de cette conférence, l'intervenant prit pour principal exemple le cas du Codex de Florence datant de 1575-1577, réalisation métisse elle-même qui influa visiblement sur les arts européens de la Renaissance, notamment sur certaines œuvres de Léonard de Vinci

³⁰⁰⁴ ZUGAZAGOITIA J., 2003, p.67-92. L'auteur propose une définition de l'œuvre d'art totale en l'opposant à l'attitude requise dans l'art baroque. Il considère en effet que cet art « est tributaire d'une esthétique qui, déployant sa passion du merveilleux et de l'artifice, est celle de la représentation. L'aspiration à l'œuvre d'art totale relève, au contraire, d'une esthétique de la présence ou de la *manifestatio*. Il s'agit moins, en cela, d'une question formelle que de l'attitude qui porte et génère l'œuvre. Quand l'œuvre d'art n'est plus qu'une somme d'artifices exhibés, elle déçoit toute quête de transcendance et d'absolu ».

³⁰⁰⁵ ZUGAZAGOITIA J., 2003, p.67-92. En ce qui concerne la notion d'œuvre d'art totale chez Wagner, voir particulièrement : PICARD T., *L'art total : grandeur et misère d'une utopie. Autour de Wagner*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2006.

³⁰⁰⁶ NAGEL A., « L'œuvre d'art total : pas encore – déjà plus » in *Les apories de l'art total*, 2011.

« construction » à l'instar de la Sagrada Familia ou de la *Porte de l'Enfer*³⁰⁰⁷. Cela démontre que si son idéal semblait imminent, il évoluait indéfiniment et, comme dans le cas de Rodin, ne pouvait être atteint qu'avec la mort³⁰⁰⁸. D'ailleurs, le couple poussa cette philosophie associant art, vécu et vision unitaire du monde jusqu'à s'insérer lui-même au sein de son œuvre en élisant sépulture entre les murs de son château, sous le chœur de la chapelle.

En outre, la critique acerbe de la société et la proposition d'une communauté idéale concourent à définir Abbadia comme une utopie, autrement dit comme une réponse à un mal-être social³⁰⁰⁹. Les décors désormais éloquentes du château illustrent clairement le positionnement politique de d'Abbadie dans la communauté humaine et surtout sa conviction profonde des vertus catholiques, sa conception d'une société basée sur l'honneur et les valeurs chevaleresques de l'Ancien Régime. De par l'affirmation de ses principes à la fois chrétiens et universalistes, d'Abbadie procédait à la recreation d'une société, d'un microcosme, où les acteurs se comporteraient selon l'éthique idéale de son choix. L'organisation sociale du domaine, avec son colonage partiaire, ses domestiques et ses hôtes de prestige, ne témoigne pas seulement d'un positionnement politique conservateur. Elle permet de créer un univers utopique au sein d'un décor illustrant lui-même des valeurs devenues inatteignables en raison de l'évolution de la société, de la modernité, de la démocratisation. De ce fait, Abbadia représente une parenthèse temporelle dans le courant de l'histoire sociopolitique, s'apparentant moins à la certitude eschatologique qu'au rêve possiblement abstrait. Si ce n'est au salut désiré par d'Abbadie pour l'ensemble de la communauté humaine, son œuvre architectural et territorial aspire véritablement à devenir une terre d'utopie. Pourtant, comme la *Cité de Dieu* de saint Augustin, Abbadia s'efforce de rassembler les hommes par ses valeurs universelles, chrétiennes et multiculturelles dans une perspective salutaire³⁰¹⁰. Toutefois la dimension inaccessible de son idéal rompt avec l'espérance assurée de la Révélation. En dépit de l'incontestabilité des valeurs chrétiennes, il s'agit d'acter et de ressusciter dans la comédie humaine un monde révolu, celui de l'Ancien Régime, bien dépendant de la perception altérée du romantisme et qui serait dépourvu de défauts. Abbadia tendait visiblement vers cet utopisme dans la mesure où les comportements et les apparences étaient rigoureusement maîtrisés par le propriétaire, grand architecte de son propre monde. Cela contredisait sa devise personnelle « Plus estre que paraistre », car s'il pouvait contrôler les apparences, il ne lui était pas donné d'administrer le cœur des hommes. C'est pourquoi on peut considérer que d'Abbadie faisait de sa propriété un univers

³⁰⁰⁷ CRIPPA M.-A., 2003, p.83-88.

³⁰⁰⁸ ZUGAZAGOÏTIA J., 2003, p.67-92.

³⁰⁰⁹ Selon Thomas More, l'utopie se construit en trois temps, commençant par la critique de la réalité, se poursuivant par l'exposition d'une société idéale et se perfectionnant par un imaginaire nourri de grandes découvertes scientifiques (JEAN G., *Voyages en utopie*, coll. Découvertes Gallimard, Gallimard, Paris, 2003, p.35-55 ; MORE T., *L'utopie*, GF Flammarion, Paris, 1990).

³⁰¹⁰ JEAN G., 2003, p.28-29.

qui n'existait pas, un non-lieu, un « nulle-part », comme le formula Thomas More, fondateur du concept moderne d'utopie³⁰¹¹. Le savant basque avait bien sûr connaissance des théories de cet avocat philosophe anglais pour les avoir vraisemblablement lues³⁰¹². Cette philosophie l'influença consciemment ou inconsciemment, ce qui est somme toute cohérent avec la pensée romantique toujours en quête d'idéal³⁰¹³. Afin d'atteindre l'utopie, les hommes devaient naturellement adopter des comportements parfaits au sein d'un cadre moral parfait, ce qui les conduiraient à un bonheur permanent. Dans sa contestation politique, d'Abbadie offrait la solution rétrograde et désormais socialement inenvisageable de la monarchie légitimiste pour incarner le régime qui gouvernerait parfaitement les hommes, en témoigne, en plus de ses revendications, l'articulation des trois ordres de l'Ancien Régime observables à Abbadia³⁰¹⁴. Autant dire que l'utopie de More comme celle de d'Abbadie se caractérisaient par leur faible plausibilité d'exister. Abbadia et son domaine correspondaient ainsi à une représentation imaginaire d'une idée sociale, à un souhait irréaliste plus qu'à l'attente d'un événement³⁰¹⁵. Lieu privé où il pouvait un tant soit peu s'exprimer sans le joug de la société postrévolutionnaire, Abbadia était un refuge où d'Abbadie élargissait le champ des possibles de sa conception sociale et échappait à la réalité de ce XIXe siècle qu'il méprisait³⁰¹⁶. La structuration physique de son domaine reflétait dès lors l'ordre social qu'il y créait, en faisant du château le centre du pouvoir – social, intellectuel, religieux- et en consacrant la majeure partie de son territoire à l'activité agricole visant à faire vivre économiquement son microcosme. Le rôle primordial de l'agriculture au sein de l'économie représentait d'ailleurs un aspect essentiel de la vision utopique de More³⁰¹⁷.

Si le concept d'utopie fut réactualisé et formulé par l'humaniste More au XVIe siècle, c'est davantage de la conception du philosophe Francis Bacon, auteur de *La Nouvelle Atlantide* en 1627³⁰¹⁸, dont relevait Abbadia. Plusieurs notions phares sont en effet communes au château de d'Abbadie et à la cité de Bensalem imaginée par Bacon. Ce dernier fondait son utopie sur le monarchisme, la chrétienté et le progrès des arts et des sciences³⁰¹⁹. L'intégration de la religion à l'utopie constitue un argument primordial dans la mesure où elle en est habituellement exclue et qu'elle impliquait ici des mœurs régies par la pensée chrétienne³⁰²⁰. En outre, bien qu'il ait été jusqu'ici amplement question des valeurs politico-religieuses

³⁰¹¹ MORE T., 1990 ; JEAN G., 2003, p.35-55. Le terme utopie est en effet formé sur le radical grec *topos* signifiant lieu et le préfixe privatif *ou-*. Etymologiquement, il signifie donc « nulle-part ».

³⁰¹² Il en possédait d'ailleurs un exemplaire publié à Dublin en 1737 (Cat. Bibl. Audaux, p.18, arch. Abbadia).

³⁰¹³ VAILLANT A. (dir.), 2012.

³⁰¹⁴ Ceux qui dominent la société y étaient en effet incarnés par le clergé et le prétendu seigneur, tandis que la masse populaire, plus nombreuse, était représentée par les métayers.

³⁰¹⁵ JEAN G., 2003, p.35-55.

³⁰¹⁶ Rappelons qu'il l'affublait de noms extrêmement péjoratifs : « *ce siècle des lâchetés morales* », « *ce siècle des impies* », « *cet ignoble XIXe siècle* » (Montalembert 2, f.324, ms 2077, BIF ; J214-J223 ; *Infra*, I.A.4.).

³⁰¹⁷ JEAN G., 2003, p.35-46 ; MORE T., 1990.

³⁰¹⁸ JEAN G., 2003, p.50-51.

³⁰¹⁹ JEAN G., 2003, p.50-51.

³⁰²⁰ Ainsi, à l'instar des lois chrétiennes, la cité de Bensalem rejette la prostitution, l'adultère, la polygamie et l'homosexualité (JEAN G., 2003, p.50-51).

véhiculées à Abbadia, la science et la recherche expérimentale y occupent une place de premier ordre dans l'élaboration de cette société idéale. Comme à Bensalem, la communauté d'Abbadia était gouvernée par une élite savante et monarchiste, incarnée par d'Abbadie, qui sacralisait la « Maison des Sciences » ou « Maison de Salomon » au centre de son univers, le progrès scientifique visant à améliorer la connaissance et surtout la vie sociale et individuelle³⁰²¹. La vie du domaine d'Abbadia prenait en effet place autour du château-observatoire, centre de toutes choses, depuis la recherche scientifique jusqu'à la gestion agricole ou l'activité mondaine. Le rôle de la science reste toutefois beaucoup plus pragmatique chez Bacon, où son caractère extrême introduit l'utopie de science-fiction, qu'à Abbadia où elle s'assimile à une quête de vérité et de rapprochement du divin³⁰²². Se revendiquant explicitement du mythe de l'Atlantide, la philosophie humaniste de Bacon confirme l'inscription d'Abbadia dans le courant de la pensée néoplatonicienne. Le parallèle avec Bensalem est d'autant plus pertinent qu'Abbadia mêle le rationalisme scientifique de Pythagore, d'Aristote et de Platon, qui influencèrent la science médiévale, à la théorie plotinienne de « l'émanation », du Verbe divin et de l'Au-delà de l'être qui fondèrent la doctrine des Pères de l'Eglise³⁰²³. A Abbadia, cela explique sans conteste l'association du lieu mystique de la chapelle avec les portraits de saint Thomas d'Aquin et de saint Augustin, une conjonction de symboles potentiellement contradictoires qui renforce l'idée d'une utopie baconienne³⁰²⁴. Par ailleurs, cette organisation sociale idéale était matérialisée par l'urbanisme, l'architecture et le paysage de la cité utopique, rationalisme que ne tardèrent pas à s'approprier les architectes du XVIIIe siècle et leurs successeurs. On retrouve à Abbadia le procédé allusif et explicite imaginé par Campanella en 1623 dans la « Cité du Soleil » dont les remparts étaient recouverts d'inscriptions à vocation pédagogique et moraliste³⁰²⁵. En plus du symbolisme, nombre d'édifices, tels que les prytanées de Legrand et Molinos ou les temples de la Raison que sont l'amphithéâtre du Jardin des Plantes ou le palais municipal de Boullée, matérialisèrent ainsi expressément une pensée politique et rationaliste dès lors métaphorisée dans la pierre. La conception même des édifices visaient en outre à illustrer la rationalité sociale utopique par le biais de sa fonctionnalité et de sa vocation utilitaire parfaitement

³⁰²¹ Par exemple, les habitants de Bensalem ont la faculté de voler tels des oiseaux ou de se déplacer dans l'eau comme des poissons. Ils étudient les phénomènes naturels – car l'homme est le maître de la nature –, pratiquent la chirurgie et les greffes d'organes, analysent le sang, améliorent la cagoule sous-marine romaine etc. La notion du progrès rend ainsi cette utopie en partie possible quand bien même son théoricien n'en avait pas complètement conscience (JEAN G., 2003, p.50-51).

³⁰²² JEAN G., 2003, p.50-51.

³⁰²³ Le néo-platonisme a été fondé à Alexandrie au début du IIIe siècle ap. J.-C par Ammonios Saccas et fut enseigné jusqu'au VIe siècle. Il est représenté principalement par Plotin (JULIA D., 1995, p.189).

³⁰²⁴ En revanche, bien qu'Abbadia se rapproche davantage de la pensée de Bacon, elle ne coïncide guère avec les utopies du XVIIe et du XVIIIe siècle, souvent basées sur le rejet de la religion, les mythes primitivistes et la loi naturelle, comme elles s'expriment dans les Lettres persanes de Montesquieu ou le Supplément au voyage de Bougainville de Diderot. Après Rousseau, Morelly considérerait par exemple que le progrès scientifique conduisait à la dégradation des mœurs de la société. A partir du XVIIIe siècle, l'industrialisation participe également au fondement de nouvelles utopies louant les bienfaits du machinisme et de la technique. Dans *Les voyages de Gulliver*, Jonathan Swift se fera un plaisir de démanteler et de dénoncer toute idée d'utopie en raison de son trop fort illusionnisme, fondant ainsi l'idéologie de l'anti-utopie (JEAN G., 2003, p.57-68).

³⁰²⁵ JEAN G., 2003, p.69-73.

adaptée aux mœurs de la communauté humaine. Si cette utopisme est présent chez Boullée ou Ledoux durant le Siècle des Lumières, un théoricien tel que Viollet-le-Duc n'échappe évidemment pas à cette pensée aspirant à la perfection. D'autant plus lorsqu'il conçoit le plan et la distribution d'Abbadia adaptés au mode de vie de ses maîtres d'ouvrage ou lorsqu'il imagina les élévations destinées à servir l'imaginaire à la fois politique, scientifique, esthétique et spirituel de d'Abbadie.

A l'aide de ses architectes, le savant basque institua donc concrètement un ordre du monde qui se voulait exemplaire au sein d'une société qu'il estimait en perdition morale. Il créa « *l'habitation de [ses] rêves* »³⁰²⁶ en même temps qu'un microcosme consacré à la chrétienté, à la science, à l'onirisme, à une organisation largement inspirée de la féodalité, un royaume privé qui aspirait à son propre idéal social et ontologique. Il réside en Abbadia un désir d'exutoire qui offre une explication subsidiaire au surnom que lui attribuait d'Abbadie, son « ermitage ». Hormis l'urbanisme utopique à l'origine de cités idéales au XIXe et au XXe siècle comme Brasilia ou la Cité radieuse de Le Corbusier, d'autres esthètes édifièrent un refuge où régnaient leurs visions de la société et de l'existence avec une dimension plus ou moins politique. Ces propriétés partagent avec Abbadia la notion d'un microcosme clos sur lui-même, en marge de la réalité contemporaine, en dépit d'une ouverture paradoxale sur la connaissance et l'homme d'ici et d'ailleurs. Entre autres, Pierre le Grand fit ériger de 1714 à 1726 son temple de la science et des arts à Saint-Pétersbourg, la Kunstkamera, qui revêtait une portée diplomatique cherchant à renouveler l'image de la Russie. Equipé d'un observatoire astronomique, d'un planétarium et d'un théâtre anatomique, l'édifice rassemblait ses collections de *naturaliae* et d'*artificialiae*, d'instruments scientifiques et sa bibliothèque. Hormis ses fonctions muséographiques et politiques, la Kunstkamera vit naître l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg qui œuvrait pour la diffusion de l'art et organisait l'étude et l'exploration du territoire russe³⁰²⁷. Influencé par le rationalisme des Lumières, Pierre le Grand réalisa ainsi, comme à Abbadia, une utopie savante. Composé du Petit Trianon et du Hameau de la reine, le domaine de Marie-Antoinette à Versailles constitue également un monde à part, à l'écart de la pesante société du palais, où l'Autrichienne pouvait cesser de jouer le jeu social pour s'adonner à l'utopie champêtre mais où le caractère factice témoigne de l'inaccessibilité de l'idéal³⁰²⁸. Au cours de la période contemporaine de la construction d'Abbadia, on ne saurait omettre les châteaux romantiques de Louis II de Bavière qui y exprimait son idéal de monarchie absolue à travers le néogothisme et la fiction théâtrale³⁰²⁹,

³⁰²⁶ N466.

³⁰²⁷ GUARNERI C., 2010 ; GUARNERI C., « Dagli antipodi dell'Impero : la « collezione siberiana » di Pietro il Grande » in *Objets des antipodes : Collection, exposition, restitution*, Cycle de séminaires doctoraux, EHESS-Ecole française de Rome, 4-7 oct. 2011.

³⁰²⁸ DUVERNOIS C., HALARD F., *Trianon, le domaine privé de Marie-Antoinette*, Actes Sud, Paris, 2008.

³⁰²⁹ PESSON W., « L'architecture de Louis II de Bavière et Wagner » in CULOT M., FOUCART B. (dir.), 2012, à paraître.

un point de vue romantique et politique partagé par d'Abbadie. Dans le secteur géographique d'Abbadia, quelques demeures aspirent à l'utopie à leur manière. Le château d'Ilbarritz fut édifié sur les falaises bordant l'océan à Bidart entre 1898 et 1900 dans une triple-perspective. Il s'agissait d'une part de créer un nid d'amour pour le baron de l'Epée et sa maîtresse, puis un coffret architectural afin d'accueillir son monumental orgue Cavaillet-Kohl, et enfin de concevoir une demeure aseptisée capable de le prémunir contre les risques sanitaires extérieurs. Le domaine d'Ilbarritz véhiculait également les folies de son baron qui, afin d'éviter la pluie, avait commandité une galerie couverte descendant jusqu'à la plage (Fig.420) et l'avait ponctuée de fabriques revêtant des fonctions différentes, tantôt musicales, tantôt gastronomiques, tantôt culturelles³⁰³⁰. Il conçut alors une utopie romantique mêlant arts, passion amoureuse et hygiénisme extrême voire hypocondriaque. Abbadia peut s'y retrouver dans la vision romantique exaltée de l'idylle amoureuse. A quelques kilomètres de là, Edmond Rostand fit édifier la villa Arnaga en 1902 qu'il fonda sur une dichotomie entre vie publique et vie privée notamment évoquée par le biais de son jardin mixte composé d'un espace d'apparat de style français et d'un lieu d'intimité de style anglais³⁰³¹. La localisation de cette propriété sur un plateau surplombant le ruisseau Arraga lui confère un statut quasiment insulaire qui rappelle l'inhérence de l'île dans le concept d'utopie. Installé à Cambo par la nécessité sanitaire, l'auteur de *Cyrano de Bergerac* en fit un lieu de retraite et d'observation critique de la société qu'il métaphorisa par la constitution de son poulailler, lui-même inspirateur de son célèbre et dérisoire *Chanteclerc*³⁰³². Quand bien même son positionnement politique diffère, Arnaga partage donc avec Abbadia cette dimension de contestation sociale. A la même époque, la Finlande accueillit la construction d'un singulier domaine, Hvittrask conçu par l'architecte Saarinen à l'attention d'une colonie d'artistes (Fig.424). Comme à Abbadia, Hvittrask se fondait sur le concept de résistance artistique et nationaliste lors d'une période caractérisée par le romantisme national³⁰³³. Depuis sa résurrection par les humanistes au XVI^e siècle, l'utopie s'avère une constante dans la pensée moderne, ce qui explique sa pérennité et son perpétuel renouvellement en fonction des évolutions sociales. Dans les années 1960, la mécène Anne Gruner Schlumberger modela son domaine des Treilles, dans le haut Var, afin d'en faire un lieu propice à l'accueil de sa collection d'œuvres contemporaines, à la création artistique et à l'émulation scientifique et philosophique.

³⁰³⁰ La vocation sanitaire de l'édifice se fait sentir du point de vue architectural. Par exemple, son constructeur Huguenin renforça d'éléments métalliques la structure, notamment la charpenterie, afin de la rendre plus sûre et plus isolée. Suite à sa rupture avec sa première maîtresse, Diana Duhamel, le baron de l'Epée vendit son orgue en 1902 et commanda trois ans plus tard un nouvel instrument plus petit. Cet original commanditaire avait en outre fait construire une villa à l'attention de sa maîtresse non loin de son château de sorte de pouvoir la surveiller (LAROCHE C., 2012, à paraître ; LURASCHI C., 2001).

³⁰³¹ LASSERRE J.-C., CONTAMIN O., 2006.

³⁰³² LASSERRE J.-C., CONTAMIN O., 2006.

³⁰³³ Les premières années du XX^e siècle correspondent en effet en Finlande à une période d'oppression vis-à-vis de l'identité nationale. Une partie des artistes finlandais se dressèrent contre l'internationalisme. Hvittrask se caractérise par son style viking mais aussi par son style septentrional ou dragon, pendant norvégien du mouvement des Arts & Crafts. Le domaine fut acquis par l'Etat finlandais en 1981 (CULOT M., « Saarinen à Hvittrask » in CULOT M., FOUCART B. (dir.), 2012, à paraître; CHEVALIER F., *L'œuvre d'E. Saarinen*, Sorbonne, Paris, 2001).

L'architecte Pierre Barbe, le paysagiste Henri Fisch et le peintre Chouchanik Seferian y concurent un véritable îlot, une utopie anti-urbaine, où les œuvres d'art jalonnent un paysage naturaliste méditerranéen et une architecture minimaliste propice à la réflexion (Fig.425)³⁰³⁴. Contrairement à Abbadia, l'idéal de communauté humaine s'y base sur la liberté absolue nécessaire à la créativité et à la méditation, ce qui renvoie moins à l'ordre de l'île d'Utopia qu'à l'abbaye de Thélème de Rabelais où la devise était « Fay ce que voudras »³⁰³⁵. Enfin, on citera également pour exemple la résidence-école d'architecture de Taliesin imaginée par Frank Lloyd Wright à partir de 1932 dans le Wisconsin et toujours en activité. L'architecte du Guggenheim de New-York y rassembla une véritable compagnie – « fellowship » - composée d'une trentaine d'apprentis résidant sur place et participant activement à la vie communautaire. Cette utopie savante et sociale contrecarrant les méthodes pédagogiques académiques – qui soit dit en passant l'avaient profondément ennuyé durant ses études - était toute dédiée à l'éducation artistique et architecturale fondée sur la pratique et l'immersion, régie par la pensée philosophique de Tolstoï considérant l'utopie comme un idéal de pureté et de purification³⁰³⁶. La multidisciplinarité de l'apprentissage de Lloyd Wright n'était en outre pas sans rappeler les préconisations de Vitruve dans son *De architectura*³⁰³⁷. Taliesin et Abbadia ont en commun cette volonté de transmission et d'éducation dont la finalité du premier résidait en l'architecture et celle du second en la connaissance astrogéophysique et ethnographique – éthiopisante et basque -³⁰³⁸.

³⁰³⁴ Organisé autour de la Grande maison dotée de lieux de vie et d'une bibliothèque mais dépourvue de chambres, le domaine des Treilles compte vingt-quatre maisons dispersées dans ses cinq cents hectares de nature et inspirées de l'architecture provençale et moderne. Ces édifices ont systématiquement été baptisés, ce qui participe d'autant mieux à l'identité singulière de la propriété d'Anne Gruner Schlumberger. Le domaine abrite une riche collection d'art contemporain, depuis les *Moutons* de Lalanne jusqu'aux *Onze symboles agricoles* de Takis (MINNAERT J.-B., « Une vision, un héritage, un devenir » in SAINT-PULGENT M. (de) (dir.), *La fondation des Treilles*, Fondation des Treilles, Tourtour, 2010, p.53-65 ; MINNAERT J.-B., « La fondation des Treilles » in CULOT M., FOUCART B. (dir.), 2012, à paraître).

³⁰³⁵ FOUCART B., « Adresse à l'hôte des Treilles » in SAINT-PRIGENT M. (de) (dir.), 2010, p.27-31 ; « Le projet scientifique de la Fondation des Treilles à l'aune du projet initial. Entretien avec Michel Serres, Bernard Teissier et Jean Petitot » in SAINT-PRIGENT M. (de) (dir.), 2010, p.137-150 ; JEAN G., 2003, p.46-47. Evoquée dans *Gargantua*, l'abbaye de Thélème se fonde sur le renversement des règles monastiques. Sans murailles et d'architecture somptueuse, il s'agit d'une communauté mixte constituant une élite. Prenant le contre-pied des règles habituelles de chasteté, pauvreté et obéissance, le mariage, la richesse et la liberté absolue – notamment d'enseigner et de partir - y sont admis.

³⁰³⁶ Les apprentis recevaient des enseignements des Beaux-Arts – peinture, musique, théâtre, sculpture, danse - considérés comme la source d'inspiration primordiale de l'architecture. Ils participaient à tous types de tâches servant la communauté, depuis la cuisine jusqu'au repas des animaux ou l'entretien du jardin selon un système de rotation par étudiant. Du point de vue pédagogique, Lloyd Wright s'inspira de la stratégie éducative de l'école fondée par ses tantes, Hillside Home School, consistant à « apprendre en faisant » (Learning by doing). Le rôle de son épouse Olgivanna est prépondérant dans cette conception du développement harmonieux de l'esprit, de la santé et du corps (ZELLMAN H., « Taliesin » in CULOT M., FOUCART B. (dir.), 2012, à paraître ; FRIEDLAND R., ZELLMAN H., *The Fellowship : the untold story of Frank Lloyd Wright & the Taliesin Fellowship*, Regan Books/Harpercollins Publishers, New York, 2006).

³⁰³⁷ VITRUVÉ, 1847, Livre I, chapitre I De l'architecture, qualités de l'architecte. Le premier chapitre présente et justifie en effet l'ensemble des disciplines que doit maîtriser l'architecte. On y compte la littérature, le dessin, la philosophie, la musique, l'astronomie ou encore la médecine.

³⁰³⁸ N'omettons pas que d'Abbadia recevait régulièrement des prêtres afin de les former aux sciences et que son acte de donation à l'Académie des Sciences stipule sa volonté de faire d'Abbadia un centre d'étude scientifique à l'appui de son observatoire et de ses collections de manuscrits basques et éthiopiens (*Infra*, I.C.5).

En plus de constituer une démonstration artistique exceptionnelle dans l'œuvre de ses architectes, Abbadia se raccroche, par conséquent, par bien des aspects, à la pensée utopique, dans une démarche moins contemporaine qu'humaniste. La volonté de globalité en fait une œuvre d'art totale qui aspire à une symbiose artistique autant que sociale et compose un microcosme à l'image des goûts de son commanditaire. Ses symboles, véhiculés tant par le style architectural que par les inscriptions ou l'iconographie, ainsi que la manière de vivre l'édifice définissent la propriété de d'Abbadie comme un lieu idéal où les conceptions scientifiques, sociopolitiques et religieuses s'expriment sans retenue. Il s'agit surtout d'un refuge où ce que le savant percevait comme défectueux dans la société était contrôlé ou du moins dissimulé afin de sauvegarder l'apparence de cette île de rêve. Au vu de la variété des constructions découlant d'une vision idéalisatrice du monde, il résulte de cette analyse que l'utopie est intrinsèquement liée à la construction identitaire et qu'elle représente un sujet éminemment personnel voire intime. Au demeurant, si Abbadia aspire à l'état de non-lieu, il n'en demeure pas moins le témoin bien réel d'une réalité souvent désagréable pour son commanditaire. Dès lors, il faut reconnaître fatalement que, de ce point de vue, d'Abbadie institua en ses terres un théâtre de comédie humaine en même temps qu'une vaste illusion sociale et historiciste, au centre duquel son épouse et lui-même tenaient les principaux rôles.

3. Le *monumentum* antique : une construction mémorielle contrôlée

Si Abbadia s'apparente à l'île d'Utopia de Thomas More ou à la cité de Bensalem de Francis Bacon, c'est parce que l'identité de son propriétaire y est omniprésente et essentielle. Abbadia constitue le portrait architectural de d'Abbadie. Abbadia incarne d'Abbadie. Au demeurant, la résistance aux évolutions sociales ne suffit pas à expliciter le sens de cette construction si égocentrique. L'universalité introduit en effet un rapport au temps différent, qui n'est pas celui de la contemporanéité et du regard vers le passé auquel nous habitue l'historicisme. Entre architecture et philosophie, quel concept implique cet aspect subsidiaire de la temporalité ? Comment contribue-t-elle à approfondir l'expression identitaire et la destination profonde d'Abbadia ? La dimension universelle n'est pas seule à induire la notion déterminante dont il sera question ici, la permanence, qui elle-même implique celle, à la croisée de l'histoire, de l'anthropologie et de la sociologie, de la mémoire.

La pensée romantique dont d'Abbadie était partiellement un représentant suppose un rapport au temps et à la conscience du temps en relation directe avec la conscience de l'histoire et de l'existence³⁰³⁹. Tandis que le caractère irréversible du passage du temps s'inscrit explicitement sur les murs d'Abbadia à la manière d'une ode poétique, il renvoie également

³⁰³⁹ « Temporalité » ; « Temps » in Julia D., 1998, p.277-279.

aux angoisses existentielles de la fin de toute chose. D'Abbadie se montrait extrêmement lucide quant à sa propre mort. Il évoqua d'ailleurs son éventualité à plusieurs reprises au cours de la construction du château, s'interrogeant sur sa survivance à l'achèvement des travaux, notamment à l'approche de la guerre de 1870³⁰⁴⁰. Mais deux actes matérialisèrent plus que d'autres cette conscience et cette acceptation de la cessation définitive de son existence. En premier lieu, il y a la présence des sépultures du couple d'Abbadie dans l'enceinte même de son habitation, en l'occurrence dans une crypte aménagée à cet effet sous le chœur de la chapelle (Fig.61). Loin de constituer le caprice d'un vieil homme, le tombeau fut intégré au projet d'Abbadia dès l'origine du projet faisant du château à la fois son lieu de vie et sa dernière demeure, son « cocon funéraire »³⁰⁴¹. Contre toute attente au regard de la richesse artistique de l'édifice, la crypte est dépourvue de décoration et de monument sépulcral glorifiant. Seuls un badigeon blanc dans la partie supérieure et un badigeon rouge dans le soubassement comme dans le reste des caves habillaient cet espace qui abrite de simples pierres tombales ornées des épitaphes traditionnelles et des devises du couple d'Abbadie. Si les motivations – financières ou éthiques - de ce dénuement décoratif sont inconnues, ses conséquences interprétatives sont plus tangibles puisque s'y dessine incontestablement le lien avec les valeurs, essentielles pour d'Abbadie, de l'humilité et de l'égalité des êtres devant la puissance du divin, cette idée archaïque de « retour à la poussière » qui découle du péché originel, fondement de la croyance catholique³⁰⁴². Egalement historiciste, cette démarche permettait en outre au savant basque de renouer avec les traditions de ce qu'il estimait être son rang, avec les coutumes de son ascendance paternelle d'abbés laïcs qui étaient ensevelis à l'intérieur même de l'église d'Arrast qu'ils avaient fondée³⁰⁴³. Renvoyant à un idéal de société inaccessible car révolu, l'inhumation privée courante durant l'Ancien Régime continua de se pratiquer confidentiellement dans les milieux aristocratiques et notables du XIXe siècle, en particulier légitimistes. Les chapelles privées de cette société avaient en effet pour habitude d'accueillir aussi bien les sépultures que les plaques commémoratives familiales, comme le démontrent les tombeaux des châteaux de la Faultrière ou de Bourmont en Anjou³⁰⁴⁴. A l'instar de ses homologues, d'Abbadie, en ordonnant la décoration autour des valeurs et des personnages canoniques gouvernant son existence, fit de sa chapelle le véridique sanctuaire familial d'Abbadia. En second lieu, la conscience de la mort s'y exprime à travers l'acte de la donation à une institution d'intérêt

³⁰⁴⁰ A partir de 1869, cette inquiétude commença à se faire sentir. Dans l'obligation de réduire ses aumônes de 1869 à cause des coûts du chantier, il espérait pouvoir donner davantage l'année suivante « si Dieu me prête vie » (O338). Quelques mois plus tard, il affirmait : « ma construction d'Abbadia absorbe tous mes moyens, mais si Dieu me prête vie, je pourrai me récupérer » (P53).

³⁰⁴¹ Dès 1864, il en écrivit à l'une de ses connaissances, le comte de Guernisac, en prononçant cette phrase sans ambiguïté : « Maintenant je bâtis une maison ou mon cocon funéraire » (L329).

³⁰⁴² Lors de l'épisode de la chute du paradis, il est en effet stipulé à l'homme, Adam, parmi toutes les conséquences de sa faute : « A la sueur de ton visage tu mangeras ton pain, jusqu'à ce que tu t'en retournes au sol, puisque tu en fus tiré. Car tu es glaise et tu retourneras à la glaise » (*Genèse*, III, 19).

³⁰⁴³ *Infra*, I.A.1.

³⁰⁴⁴ MASSIN-LE GOFF G., 2007, p.222-227.

général, en l'occurrence l'Académie des Sciences. Si d'Abbadie acceptait sa propre disparition, il ne pouvait en revanche en être de même concernant ses œuvres qu'il souhaitait prolonger selon un idéal de progrès scientifique continu et perfectible bien représentatif du XIX^e siècle. Comme le duc d'Aumale à Chantilly, d'Abbadie fit ainsi en sorte de survivre à travers son œuvre scientifique et architectural.

Bien que la localisation de la sépulture et l'acte de donation renvoient à une même préoccupation morbide, les rapports au temps qu'elles engendrent diffèrent. En effet, la donation implique avant tout l'idée de pérennité et de postérité puisque le savant basque souhaitait la continuation maximale de ses travaux scientifiques. Mais pérennité n'est pas synonyme de permanence ou d'éternité car ce désir de d'Abbadie impliquait nécessairement l'action de l'homme au cours du temps afin de respecter ses volontés³⁰⁴⁵. En ce qui concerne la sépulture, elle se réfère en revanche davantage à la notion d'intemporalité qui se définit précisément par son caractère permanent³⁰⁴⁶. Les deux actes se rejoignent cependant en plusieurs points, commençant par les trois dimensions temporelles telles que les exprima saint Augustin dans ses *Confessions*³⁰⁴⁷. De fait, en ayant conscience de son passé et de ses expériences, d'Abbadie se tourna dès lors au moins depuis 1864 vers le devenir de son patrimoine et de son œuvre, c'est-à-dire vers l'avenir. Il conjura sa potentielle crainte de la mort par la rassurance de sa survivance à travers la mémoire, ses œuvres et surtout la matérialité de son château fait à son image. La vocation funéraire immédiate d'Abbadia révèle une volonté de fixation dans le temps ainsi que, intrinsèquement assortie au thème de la biographie architecturale, elle se réfère inévitablement à la définition antique du monument. Le « monumentum », et plus particulièrement le « monumentum sepulchri », était en effet une édification destinée à perpétuer la mémoire d'un défunt en raison de ses actes héroïques³⁰⁴⁸. Ainsi c'est l'ensemble du château qui constitue le tombeau de d'Abbadie et de son épouse. De par la grandeur et la magnificence de l'édifice et cette volonté sépulcrale et mémorielle, on pourrait presque considérer que d'Abbadie fit édifier un mausolée ou « mausoleum », toujours au sens romain du terme³⁰⁴⁹, à sa propre gloire. La construction d'Abbadia n'était donc pas

³⁰⁴⁵ JULIA D., 1998, p.277-279.

³⁰⁴⁶ JULIA D., 1998, p.277-279.

³⁰⁴⁷ Le père de l'Eglise affirmait en effet : « *Il y a trois temps, le présent du passé, le présent du présent et le présent de l'avenir. Car ce triple mode de présence existe dans l'espri ; je ne le vois pas ailleurs. Le présent du passé, c'est la mémoire ; le présent du présent, c'est l'attention actuelle ; le présent de l'avenir, c'est son attente* » (SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, Livre XI La création et le temps, chapitre XX Quel nom donner aux différences du temps ?, trad. en ligne, réf. du 20 août 2012. URL : http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/augustin/confessions/livre11.htm#_Toc509574821).

³⁰⁴⁸ FREDOUILLE J.-C., *Dictionnaire de la civilisation romaine*, Larousse, Paris, 1999 ; « Monumentum » in RICH A., *Dictionnaire des Antiquités romaines et grecques* [En ligne], 3^{ème} édition, 1883, réf. du 20 août 2012. URL : <http://www.mediterranees.net/civilisation/Rich/Articles/Religion/Tombeaux/Monumentum.html>.

³⁰⁴⁹ Les Romains employaient en effet ce terme afin de désigner tout sépulchre d'une magnificence extraordinaire, notamment lorsqu'ils recueillaient les dépouilles de personnages de premier plan tels que empereurs ou les monarques. Les plus célèbres mausolées antiques sont les tombeaux d'Auguste au Champ de Mars et d'Adrien sur le rive opposée du Tibre (« Mausoleum » in RICH A., [En ligne], 1883, réf. du 20 août 2012. URL : <http://www.mediterranees.net/civilisation/Rich/Articles/Religion/Tombeaux/Mausoleum.html>).

uniquement dédiée à la nécessité d'un abri et à la volonté de représentation sociale contemporaine. Elle impliquait fondamentalement une fonction mémorielle souvent associée à la notion du patrimoine. En érigeant un édifice fidèle à sa personnalité et à son vécu, d'Abbadie établit un lien entre le lieu, l'image et le passé s'affublant du statut de souvenir. Le fait même qu'Abbadia soit porteur de l'identité de son propriétaire convoque obligatoirement cette dimension mémorielle, car mémoire et identité sont intimement liées entre elles et à l'individu³⁰⁵⁰. Cela est renforcé par l'idée de patrimonialisation de la propriété parce que, dès lors où son commanditaire envisagea de la transmettre non pas à sa famille mais à la société, il n'en fit plus seulement un bien personnel mais un héritage universel. Par sa sépulture, d'Abbadie s'efforça ainsi de transmettre une image de lui-même tendant à la fixation dans l'éternité, tandis que par la donation, il fit en sorte d'inoculer aux générations futures des pratiques et une philosophie, en l'occurrence celles de la science et de la piété chrétienne, en témoigne sa volonté de confier les travaux scientifiques d'Abbadia à des ordres religieux³⁰⁵¹. De fait, en envisageant dès l'origine sa demeure comme un lieu funéraire puis en la patrimonialisant, le savant basque la monumentalisa et la muséifia³⁰⁵². A l'instar du *monumentum*, la dimension apologique et commémorative d'Abbadia démontre l'aptitude de la société représentée par d'Abbadie à « témoigner d'elle-même et à anticiper le souvenir des générations à venir »³⁰⁵³.

Le fait de la donation à l'institution publique distingue complètement Abbadia, à l'instar du domaine de Chantilly, des édifices privés de son temps aussi extraordinaires puissent-ils être, car, en cherchant à maîtriser le temps posthume, le savant basque y ancra délibérément le *modus operandi* de la transmission à la communauté humaine de ce qu'il était, de son œuvre architectural, de son mode de vie. De fait, les survivances de son passé individuel au sein du présent de ses successeurs témoignent du caractère permanent qu'il attribuait, comme nombre d'anthropologues depuis le XXe siècle, à la culture en tant que « *formes et modèles de comportement* »³⁰⁵⁴ ou, plus précisément, comme « *modèle de significations incarnées dans des symboles qui sont transmis à travers l'histoire, un système de conceptions héritées qui s'expriment symboliquement et au moyen desquelles les hommes communiquent,*

³⁰⁵⁰ CANDAU J., *Anthropologie de la mémoire*, Armand Colin, Paris, 2005, chap.7, p.114.

³⁰⁵¹ Cette requête fut néanmoins rejetée par le Conseil d'Etat à l'heure où se profilait la séparation des pouvoirs étatiques et religieux. D'Abbadie avait pourtant bien réfléchi à la question en étudiant les Ordres religieux susceptibles de travailler à Abbadia (acte de donation, 1895, carton donation ; doc. 1.10, p.4-5, CCCIO).

³⁰⁵² L'intention lors de la construction est en effet primordiale pour définir une production – architecturale ou littéraire – comme un monument (DULONG R., « La dimension monumentaire du témoignage historique » in *Sociétés & Représentations*, janv. 2002, n°13, Publications de la Sorbonne, p.179-197 ; LE GOFF J., « Monumento/Documento » in *Encyclopédie italienne Einaudi*, vol.5, Turin, 1978, p.38-48).

³⁰⁵³ DULONG R., 2002, p.179-197. A ce sujet, l'auteur précise l'étymologie du terme « monumentum » formé sur le radical « mens » désignant l'esprit ou « memini » signifiant « se souvenir », confirmant ainsi l'idée inhérente et originelle de transmission mémorielle du monument.

³⁰⁵⁴ Ici la définition de la culture provient des travaux de Kroeber et Kluckhohn en 1952. Selon eux, il s'agit plus précisément de « formes et modèles de comportement, explicites ou implicites, acquis et transmis par des signes et symboles » (cité dans BERLINER D., « Anthropologie et transmission » in *Terrain*, n°55, fév. 2010, p.4-19).

perpétuent et développent leur connaissance de la vie et leurs attitudes devant elle »³⁰⁵⁵. Effectivement, la volonté de d'Abbadie était de transmettre son patrimoine tout autant que sa philosophie de vie fondée sur les investigations scientifiques et sur la foi chrétienne transcendant toute activité humaine y compris les sciences. La transmission se définit spontanément chez lui comme le vecteur de la perpétuation de sa culture savante, religieuse ou sociale de même que, par la construction qu'il faisait de son propre souvenir, il s'érigea lui-même en composante culturelle prochaine. Afin de ne pas tomber dans la mémoire plus générale de l'oubli selon l'analyse de J. Candau³⁰⁵⁶, d'Abbadie s'évertua à inventer et cultiver son souvenir, ce qui orienta irrémédiablement dès la base le point de vue de son destinataire. C'est-à-dire qu'Abbadia offre de son commanditaire la vision subjective qu'il a bien voulu transmettre à la société puis aux générations futures, acte inévitable dès lors où prend place la critique autocentrée et où l'individu se raconte lui-même. En associant les matériaux archivistiques, scientifiques et personnels, Abbadia incarne simultanément une « maison de mémoire »³⁰⁵⁷ et un lieu de mémoire voire, en raison de sa dimension religieuse, de recueillement. Outre l'approche universaliste, cela sous-entend une forme de culte et de don de soi à l'attention de la société.

A cette construction orientée de son souvenir, participa l'invention délibérée d'une mythologie et de héros légendaires, en relation plus ou moins directe avec les lieux et enrôlant des personnages illustres de par leur statut ou leur rareté dans la société contemporaine. Aussi découvrit-on, dans l'article du *Monde illustré* de 1896, l'histoire de la « dernière pierre » du château et le destin dramatique d'Abdullah, visiblement tué durant l'insurrection de la commune de Paris³⁰⁵⁸. Si la seconde anecdote, destinée à donner du sens à la statue orientaliste du vestibule, semble plausible malgré l'absence de preuves concrètes, la promesse prononcée par Napoléon III d'inaugurer le château³⁰⁵⁹ relève très probablement de la fiction. Du moins n'était-elle plus d'actualité dès le début du chantier dans la mesure où

³⁰⁵⁵ Il s'agit dans ce cas de la définition proposée par Geertz en 1973 (cité dans BERLINER D., 2010, p.4-19).

³⁰⁵⁶ CANDAU J., *Anthropologie de la mémoire*, coll. Que Sais-je, n°3160, PUF, Paris, 1996.

³⁰⁵⁷ CANDAU J., 1996.

³⁰⁵⁸ TOMEL G., 1896, p.113-114. Hormis le parcours romancé d'Abdullah, le journaliste raconte la future légende de la dernière pierre en des termes visant à stimuler l'imaginaire : « Il manque une pierre au balcon d'une des fenêtres. Mais la place de celle-là restera toujours vide : c'est encore un vœu du donateur. Napoléon III avait promis à M. d'Abbadie, avec lequel il avait contracté amitié au cours de son voyage en Amérique [...] de lui accorder, s'il arrivait au pouvoir la faveur qu'il solliciterait. Solliciter n'était guère dans les goûts du modeste savant ; des années et des années se passèrent, mais Napoléon III avait la mémoire tenace. Un jour, aux Tuileries, il dit à brûle-pourpoint à l'auteur de la *Géodésie Ethiope* : - Vous souvient-il qu'à bord de l'*Impétueuse*, je vous avais promis une « discrétion » ? Le moment ne serait-il pas venu de m'acquitter ? – Sire, répondit l'interpellé, je viens de construire, près d'Hendaye la maison où je compte finir mes jours. Si, à votre prochaine saison à Biarritz, vous voulez bien faire les quelques kilomètres qui sont nécessaires, je considérerai comme un grand honneur que vous veniez poser la dernière pierre de ma demeure. L'empereur sourit et promit. On était à la veille de la catastrophe de 1870. Napoléon III ne retourna jamais à Biarritz. Voilà pourquoi une pierre manque au balcon d'une des fenêtres d'Abbadia ».

³⁰⁵⁹ Dans sa synthèse sur le château datant vraisemblablement d'une période consécutive au décès de son époux, Virginie évoqua cette prétendue anecdote en des termes similaires à l'article de 1896 : « Tout allait être achevé quand la guerre de 1870 éclata. Napoléon qui connaissait personnellement M. d'Abbadie, parce qu'ils avaient voyagé ensemble, devait venir poser la dernière pierre. Napoléon n'est pas venu. C'est pourquoi cette pierre n'est pas posée » (Renseignements sur le château et l'observatoire d'Abbadia, f.1, 1.12, CCCIO).

l'empereur et le savant rompirent à ce moment-là leur relation intime, d'Abbadie démontrant même, à travers sa correspondance, une aversion notoire envers lui. De plus, le savant, habitué à conter avec fierté à ses proches ses échanges avec les grands de ce monde, n'évoqua jamais cette éventualité³⁰⁶⁰. Si tant est que la promesse ait été véridique, ce ne fut donc pas la guerre de 1870, comme l'affirmait cet article, qui aurait empêché Napoléon III d'honorer sa promesse, mais plutôt la dégradation de ses rapports avec d'Abbadie ; ce qui possédait bien moins de charme que la grande histoire dans l'optique de construire une légende. Par conséquent, force est de constater que cet article, destiné à offrir du rêve, est à l'origine de nombreuses approximations qui firent date dans la mémoire collective, peut-être à l'instigation ou, pour le moins, avec la caution des d'Abbadie eux-mêmes³⁰⁶¹. En revanche, il est une monarque qui se rendit réellement à Abbadia et qui participa concrètement, quoique symboliquement, à la solennisation de l'achèvement de la demeure et à l'écriture de son histoire extraordinaire. Il s'agit de la reine Nathalie de Serbie (Annexe 2.43)³⁰⁶², qui avait pour habitude de rendre visite aux d'Abbadie en compagnie de Pierre Loti³⁰⁶³. Dans sa synthèse concernant l'édifice, Virginie mentionna la légende de la dernière pierre et surtout la mise en place par la reine Nathalie³⁰⁶⁴, dans le vestibule, de la lance portée par d'Abbadie en Ethiopie³⁰⁶⁵. Pour autant, si ce geste est plausible, la fonction attribuée à la lance relève probablement encore de la fiction, puisque l'explorateur basque se défendit fermement, tout au long de sa vie, d'avoir porté des armes durant ses explorations, affirmant avoir été équipé d'un bâton faisant office d'appui et de moyen de défense ultime³⁰⁶⁶. En revanche, cet objet pourrait provenir de la commande passée auprès de Touvier en 1871, qui contenait justement, outre les boucliers et trophées du vestibule, une vingtaine de lances.

De même, le couple d'Abbadie inséra dans la légende de son château la célébration des ancêtres aristocrates de Virginie grâce à son abondant armorial et, en particulier, à

³⁰⁶⁰ Hormis la distanciation de la relation entre l'empereur et le savant passée sous silence par le journaliste, l'article recèle de nombreuses incohérences au sujet de cette anecdote : il n'est pas possible que d'Abbadie ait mentionné l'achèvement de sa demeure lorsque Napoléon III était encore au pouvoir, puisqu'il s'y installa en 1874 et qu'elle fut terminée dix ans plus tard ; le nom du bateau sur lequel voyageaient les deux personnages est également erroné car il ne s'agit pas de *l'Impétueuse* mais de *l'Andromède* ; l'exil de Napoléon en 1836 devint un simple « voyage en Amérique » (Voir également *Infra*, I.A.4.). Par ailleurs, la localisation de la dernière pierre au balcon de l'observatoire (DARBOUX G., 1907) entrave également la légende car cette partie de l'édifice fut édifée six ans après le dernier exil de Napoléon III et au moment de sa mort. Son intervention était donc par avance impossible.

³⁰⁶¹ Puisque cette version est reprise dans les synthèses de Virginie (Renseignements sur le château et l'observatoire, f.1, 1.12, CCCIO).

³⁰⁶² CERDA A. (de la), 2000.

³⁰⁶³ Dans son journal, Loti raconta une visite à Abbadia en compagnie de la reine Nathalie effectuée après le décès de d'Abbadie : « Par grande bourrasque d'hiver, à Abbadia où nous nous étions donné rendez-vous auprès de la vieille châtelaine bizarre et charmante, la belle Reine Nathalie et moi... Et il y avait longtemps que je ne l'avais pas si jolie et si jeune, la Reine, que là, dans un costume très simple en drap sombre ; elle, assise dans un haut fauteuil gothique ; moi, sur un tabouret à ses pieds ; la vieille châtelaine enveloppée de châles de deuil, effondrée dans un coin de la haute cheminée, ayant l'air de quelque bonne fée d'autrefois. Et étincelante d'esprit » (Samedi 11 décembre [1897], Journ. Int. Pierre Loti, Méd. Roch).

³⁰⁶⁴ Elle nota : « 6. Lance : « ma lance » portée par M. d'A. en voyage, placée par la Reine Nathalie » (Devises d'Abbadia, f.1, 1.12, CCCIO ; Renseignements sur le château et l'observatoire d'Abbadia, f.1v, 1.12, CCCIO).

³⁰⁶⁵ Cette lance a disparu au cours du XXe siècle, après la Seconde guerre mondiale.

³⁰⁶⁶ ABBADIE A. (d'), 1867.

l'évocation, avec force approximations, de Jacques Daudé de la Coste, assassiné par les Camisards en 1704, à travers son blason et sa devise « *Ma foy et mon droit* »³⁰⁶⁷. De l'ascendance de d'Abbadie, les armoiries du village d'Arrast, sous le porche, font allusion au statut d'abbé laïc dont le savant proposa une interprétation involontairement erronée mais pérenne (Annexe 9)³⁰⁶⁸. Ces évocations lui permettaient de rallier son identité et sa demeure à l'imaginaire de l'Ancien Régime. Une légende subsidiaire ancrée dans l'édifice fut également évoquée par Virginie, celle de l'expérience avortée des trous dirigés vers la Rhune pour étudier la réfraction de la lumière³⁰⁶⁹.

Enfin l'attribution d'un nom à la demeure, outre le rappel de la société basque basée sur *l'Etxea* – la maison -, est loin d'être anodine, car d'Abbadie considérait les noms comme les « *fossiles de l'histoire* », autrement dit comme les témoins et la mémoire de la vie des hommes³⁰⁷⁰. Dès lors le patronyme Abbadia porte à lui seul la mémoire de son commanditaire. Ces exemples démontrent à quel point d'Abbadie fut actif dans la construction de son image sociale posthume. Il s'arrangea avec la réalité de sorte d'en faire surgir la part d'imaginaire et de rêve. Lorsque les événements cités n'eurent pas lieu comme la pose de la dernière pierre par Napoléon III, il inventa une mythologie appuyée sur le fait historique réel, en l'occurrence la guerre de 1870, pour expliquer leur inexistence. Lorsque les histoires contées étaient bel et bien avérées, il les insérait dans une dialectique fictionnelle de sorte de leur offrir une dimension plus grandiose voire réflexive. Ainsi manipulait-il la réalité factuelle dans la finalité de créer une image de lui-même visant à sa propre célébration et coïncidant avec les idéaux romanesques de sa jeunesse. Dès lors, comme J. Le Goff le démontra, le témoignage monumental que représente Abbadia s'oppose au document écrit qui se définit comme une invention historiographique et une pièce à conviction, car, à l'inverse de ce dernier, le monument se caractérise par sa subjectivité fondamentale³⁰⁷¹. L'objectivation rendue possible par la critique des sources confirme à Abbadia la distorsion du réel en vue de composer une image idéalisée. Pour exemple de conséquence, la persistance

³⁰⁶⁷ Devises d'Abbadia, f.2v, 1.12, CCCIO ; carnet marron sans titre, f.2, fonds E. Duthoit, MP; Infra, I.B.1.

³⁰⁶⁸ Dans l'histoire d'Abbadia, c'est en effet la définition de l'abbé laïc proposée par d'Abbadie qui fit date, du moins jusqu'à l'étude de J.-B. Orpustan en 1997 (ORPUSTAN J.-B., 1997 ; Infra, I.A.1.). La présentation de d'Abbadie était issue de la thèse de l'historien Bela. Voici comment il informa Séline de ce passé familial : « *les abbés laïcs furent institués sur les deux versants des Pyrénées par Charlemagne dans le but de défendre contre les Sarrasins ses frontières qui allaient jusqu'à l'Ebre. Les abbés laïcs durent bâtir des églises sur leurs terres et mirent à côté des maisons qui furent nommées Abbadia (Abadia en Espagne) d'où vient notre nom. Le nom original de la famille a presque toujours disparu.* » (H470). En outre, il ne manqua d'insérer une explication beaucoup plus détaillée à ce sujet dans sa note autobiographique à la fin de sa vie (doc.1.09, CCCIO).

³⁰⁶⁹ En voici la version de Virginie afin de justifier l'inscription « Ez Ikusi Ez Ikasi » du porche : « *M. d'Abbadie avait fait le projet d'étudier la réfraction terrestre au point de vue géographique. Il avait établi dans son petit observatoire une lunette dirigée sur le sommet de la Rhune, afin d'observer les variations de la réfraction suivant les pressions barométriques et les températures. Il avait donné ordre de maintenir libre à travers les constructions du château la ligne de visée sur la Rhune. Mais quand les constructions furent achevées et qu'il voulut reprendre son étude, il ne put jamais apercevoir le sommet de la Rhune et c'est pour fixer le souvenir de ce mécompte qu'il fit faire cette inscription* » (Renseignements sur le château et l'observatoire d'Abbadia, p.1-2, 1.12, CCCIO).

³⁰⁷⁰ En anglais dans le texte « Names are fossils of history » (M258).

³⁰⁷¹ LE GOFF J., 1978, p.38-48.

de la légende de Napoléon III dans la mémoire collective conduisit à rebaptiser la plus grande chambre d'invité sous l'appellation « chambre de l'Empereur » par analogie à cette non-anecdote et au château de Pierrefonds³⁰⁷². Or, ce vocable ne figure nulle part dans les écrits de d'Abbadie et de son épouse qui se cantonnèrent toujours au nom de « chambre de la Tour »³⁰⁷³. Pareillement, les approximations voire les erreurs énoncées par Virginie au sujet de son ancêtre Daudé de la Coste³⁰⁷⁴ participent d'une construction mémorielle altérée, probablement involontaire dans ce cas, qui, si elle n'était tombée dans l'oubli, aurait persisté avec ses erreurs. Puisqu'il échoua à reconstituer son propre passé familial³⁰⁷⁵, d'Abbadie, qui assura l'intégralité des démarches généalogiques dans l'optique décorative (Annexe 20.72)³⁰⁷⁶, compensa l'absence de documentation héraldique le concernant en employant l'histoire de son épouse pour édifier celle d'Abbadia. Il était de fait plus informé que Virginie au sujet de son ascendance dont il s'appropriâ, via les armoiries et la devise « *ma foy et mon droict* », le potentiel prestige pour alimenter l'imaginaire de sa demeure. Cette approche confirme l'idée du contrôle subjectif et de l'anticipation du souvenir directement liés à la dimension auto-apologétique du monument.

Le choix des épitaphes des tombeaux achève de nourrir la construction du souvenir posthume de d'Abbadie parce qu'il s'agit du dernier échange concret entre les vivants et les morts, de la clôture d'un dialogue révolu et irréversible³⁰⁷⁷. Visant à synthétiser une vie,

³⁰⁷² Hormis dans le discours courant, on trouve l'appellation de chambre de l'Empereur dans le mémoire de S. de Frettes, désignation qui provient de cette transmission erronée (FOURREL DE FRETTE S., 1996).

³⁰⁷³ Voir entre autres dans : acte de donation, 1893-1895, carton donation ; renseignements sur le château et l'observatoire d'Abbadia, f.3v, carton donation. Même l'article de 1896 comportant de nombreuses incohérences évoque la « chambre de la Tour » (TOMEL G., 1896, p.113-114).

³⁰⁷⁴ Concernant la chambre d'Honneur, Virginie nota en effet : « sur la tenture est une inscription qui semble faite pour célébrer la mémoire de mon ancêtre général des armées du roi Daudé d'Alzon ou de la Valette (je ne me souviens plus) assassiné par les Camisards en 1789, dans l'avenue de son château alors qu'il venait signer une trêve avec le chef des Camisards révoltés » (dévises d'Abbadia, f.2v, carton donation). Force est de constater que la quasi-totalité de cette citation est fautive. Il s'agit bien en réalité de Jacques Daudé de la Coste qui fut assassiné en 1704 et non en 1789 et qui était juge du Vigan et subdélégué de l'intendant de la province de Montpellier. C'est un aïeul de ce dernier, Jean Daudé, qui était chef des armées du roi. Il fut assassiné par les Protestants à la fin du XVI^e siècle, et non par les Camisards durant la Révolution française (voir *Infra*, I.B.1).

³⁰⁷⁵ Dès 1834, d'Abbadie commença à s'intéresser à sa généalogie paternelle, suivant les traces de son grand-père et de son oncle (I326 ; J1 ; fonds d'Abbadie d'Arrast, 93J1-13, AD64). Il rechercha également ses origines maternelles lors de son voyage à Londres en 1835 où il consulta une encyclopédie héraldique mentionnant un Sir Thompson possesseur des mêmes armoiries que sa mère (carnet de 1835, f.42v, ms 2081, BIF). A partir des années 1850, d'Abbadie et son frère Charles entamèrent des recherches aux archives de Pau et de Mauléon, et dans les armoriaux locaux, afin de retrouver le blason et le sceau paternels (F170-F222-223 ; doc.1.09, CCCIO). Un peu plus tard, le savant basque mit au point un programme de recherche consistant à prospecter dans les armoriaux, au Parlement de Soule et à prendre note des procès et traditions familiales « *disant que nous avons changé nos armoiries en épousant une héritière* » (H273-J27-J46). Pour ce faire, il sollicita l'aide de l'abbé Bordachar, archiviste historien à Mauléon en 1858 (H428). C'est ainsi qu'il fit découvrir à l'ensemble de sa famille le titre et les fonctions de l'abbé laïc, comme le démontre la longue explication qu'il en offrit à Sélima (H470). Au fil des années, d'Abbadie rassembla une masse extraordinaire de documents remontant jusqu'à 1494 voire, selon ses dires, 1365 (J296), qui prennent part, de nos jours, au fonds d'Abbadie d'Arrast des AD64. Malgré ces efforts, il ne put jamais mettre la main sur les armoiries paternelles, hormis celles d'Arrast.

³⁰⁷⁶ Il s'adressa en effet à Marseille, Lyon et à un héraldiste renommé, Magny, afin de retrouver les blasons des familles Fabron, La Live et Bonald (Q335-Q370-Q381-R173-R199-R237-R257-R271-R283-R289). Par ailleurs, d'Abbadie utilisa d'autres moyens pour se procurer le reste des armoiries des aïeux de Virginie, parmi lesquels, de toute évidence, la mémoire familiale.

³⁰⁷⁷ Plus précisément, l'épitaphe se définit comme la « *dernière parole [...] à laquelle il ne pourra plus jamais être répondu* ». Elle est « *tantôt formulée par ceux qui restent pour celui qui est parti, tantôt par celui qui va mourir à*

l'építaphe offre une image du défunt qui s'inscrit dans l'éternité. De ce fait, si l'ambiance de la crypte d'Abbadia confine à l'humilité, l'építaphe de d'Abbadie le définit non seulement comme un savant mais, qui plus est, comme un savant honoré, reconnu socialement et scientifiquement, voué corps et âme à son activité et, sans surprise, à la piété chrétienne³⁰⁷⁸. Spécifiant explicitement que ses devises constituèrent ses règles de vie, c'est l'image de lui-même qu'il décida de léguer aux générations futures, ce sont les dernières paroles qu'il souhaita prononcer pour devenir et demeurer dans la mémoire collective un homme pieux, vaillant à l'ouvrage et profond. Au demeurant, l'exposition de ses honneurs contredit sa devise « plus estre que paraître » car elle se réfère incontestablement, certes à son réel statut, mais aussi à son apparence au sein de la société. Le contrôle de la construction mémorielle par ces divers procédés – mythologie personnelle, építaphe, inscriptions, iconographie, donation, sépulture, nom du château – permet ainsi à d'Abbadie d'édifier sa propre légende et de survivre dans l'intemporalité, selon le modèle éthique et imaginaire qu'il se forgea et à travers la philosophie scientifique qu'il inaugura à Abbadia. En cultivant le flottement de la frontière entre l'histoire et la légende, entre le vrai et l'irréel, c'est une épopée moderne et un roman médiéval qu'il édifia à l'instar des écrivains romantiques³⁰⁷⁹.

Il est certain que la haute-société nous habitua à des monuments funéraires plus spectaculaires quand bien même ils étaient localisés en des lieux de cultes privés, ce qui participait à l'individualisation du tombeau funéraire et favorisait le maintien de la mémoire personnelle³⁰⁸⁰. Un tel contrôle du souvenir est cependant rare et bien spécifique à Abbadia, car ce sont souvent les survivants et les générations futures qui construisent les légendes en s'appropriant la réalité. Si Hugo procéda à l'instar de d'Abbadie en bâtissant à Hauteville House la chambre de Garibaldi qu'il aurait dû accueillir³⁰⁸¹, ce sont bien les descendants du marquis de Bonchamps qui lui érigèrent un mémorial avec la chapelle de La Baronnière, en Anjou, afin de se souvenir de son enlèvement par les paysans en 1793³⁰⁸². D'autre part, dès la fin du Siècle des Lumières, les notables et intellectuels aimaient à installer leur sépulture en des lieux personnels célébrant la nature³⁰⁸³, comme les tombes de Mme Dupin située au

ceux vont rester, tantôt par ceux qui restent à ceux qui vont bientôt partir, y compris à eux-mêmes » (MAITRIER L., « Donner une építaphe », in *Revue du MAUSS*, n°23, La Découverte, janv. 2004, p.211-233).

³⁰⁷⁸ « Sous cette pierre repose Antoine d'Abbadie, membre de l'Institut et du Bureau des Longitudes, Chevalier de la Légion d'Honneur, membre de plusieurs ordres étrangers, né à Dublin le 10 janvier 1810 mort à Paris le 19 mars 1897. Ses devises ont été la règle de sa vie : Ma foi et mon droit, In labore felicitas, Plus être que paraître. »

³⁰⁷⁹ Par exemple, Hugo procède de cette manière dans *Les chevaliers errants* où il associe les noms de chevaliers connus dans la culture du Moyen Age – Bernard del Carpio et Lahire - à un héros de son invention Eviradnus dont l'existence est cautionnée par les deux héros précédents. L'auteur entretient et aggrave ainsi le caractère flou entre réel et imaginaire qui constitue le propre de l'épopée et du roman médiéval (HUGO V., 2000. Annotations par C. Millet, p.176).

³⁰⁸⁰ RAGON M., *L'espace de la mort. Essai sur l'architecture, la décoration et l'urbanisme funéraires*, Albin Michel, Paris, 1981.

³⁰⁸¹ DHAINAUT P., 1980, p.53. Après la défaite de Mentana en 1867, Hugo proposa en effet à Garibaldi vaincu de le rejoindre dans son exil en s'installant à Hauteville House au deuxième étage. Bien que ce dernier déclina l'invitation, la chambre que Hugo lui avait réservé demeura connue sous le nom de chambre de Garibaldi.

³⁰⁸² MASSIN-LE GOFF G., 2007, p.223-224.

³⁰⁸³ RAGON M., 1981.

cœur du domaine forestier de Chenonceau, de Rousseau sur l'île des Peupliers faisant face au château d'Ermenonville ou de la comédienne Marie Joly juchée sur un escarpement rocheux en Normandie. Cette coutume du cimetière naturaliste inspira les esprits romantiques de plus en plus rares du XIXe voire du XXe siècle tels que Chateaubriand qui établit sa sépulture sur l'îlot du Grand-Bé en face de Saint-Malo, ou, plus près d'Abbadia, le chevalier Firmin van Bree qui se fit édifier une chapelle funéraire au sommet de la colline sauvage et océanique de Sainte-Barbe à Saint-Jean-de-Luz³⁰⁸⁴. Quant aux nobles lignées dont s'inspiraient les légitimistes, elles avaient pour coutume d'installer d'imposants monuments funéraires sculptés au sein de leurs chapelles privées, ainsi que le donnent à voir l'élégant monument de Diane de Poitiers au château d'Anet. Mais surtout d'Abbadie évinça jusque dans la mort les usages de son temps qui voyait se développer l'urbanisme des cimetières avec d'imposants et très ouvragés monuments. A l'instar de son architecture civile, le XIXe siècle réunissait au sein de l'espace social de la mort l'ensemble des influences antiques, médiévales, néoclassiques ou exotiques dans l'édification de ses monuments funéraires, faisant du cimetière le miroir de l'organisation des vivants. Il faut dire que, après la Révolution, le rapport à la mort se transmuta du soulagement du défunt vers l'extrême déchirure des survivants. Cela renforça la vocation mémorielle de l'architecture et de l'espace funéraires qui, comme l'illustrent Abbadia et sa crypte, entretiennent désormais le souvenir de la vie sociale et familiale³⁰⁸⁵. C'est pourquoi, mêlé aux approches modernes hygiénistes et au rationalisme urbanistique, le nouveau culte des morts inaugura une tendance à la monumentalité et à la muséification dans l'art funéraire, ce dont le cimetière du Père-Lachaise demeure la figure de proue emblématique³⁰⁸⁶. Le style du tombeau et sa localisation témoignent ainsi d'une posture vis-à-vis de la société.

Alors que de nombreux notables se faisaient ériger de splendides monuments dans l'enceinte même des cimetières qui évoquaient leur rôle au sein de la communauté vivante, d'autres, comme Chateaubriand ou Firmin van Bree, choisirent des lieux plus isolés, manifestant ainsi une forme de marginalisation, du moins de distanciation, par rapport à la société. D'Abbadie compte parmi ceux-là parce que, à travers son utopie romantique, l'emplacement de sa sépulture témoigne de sa contestation du système politique établi ainsi que de la nouvelle perception de la mort et de l'idéologie du souvenir identitaire qui en découle (Fig.426).

³⁰⁸⁴ D'origine belge, Firmin Van Bree (1880-1950) découvrit la colline de Sainte-Barbe lors des étapes de ses voyages vers le Congo où il officiait en tant qu'ingénieur en construction civile. Sa chapelle funéraire est l'œuvre du célèbre architecte Pavlovsky (CULOT M., *La côte basque des années 1930. Architectures d'André Pavlovsky*, Norma, Paris, 2003 ; Archives d'Architecture de la Côte basque, Guéthary, Ciboure, Saint-Jean-de-Luz, coll. Balades architecturales, Lavielle, Biarritz, 1999).

³⁰⁸⁵ RAGON M., 1981.

³⁰⁸⁶ A propos de l'histoire contemporaine du cimetière du Père-Lachaise, voir notamment TARTAKOWSKY D., *Nous irons chanter sur vos tombes. Le Père-Lachaise XIXe-XXe siècle*, Aubier, Paris, 1999.

Conclusion

La singularité d'Abbadia est subordonnée aux personnalités peu communes de ses commanditaires et de ses architectes. Elle repose sur la coalition tacite, parfois sourcilieuse, souvent complice, d'individualités bien tranchées comme celles d'Antoine et Virginie d'Abbadie, d'Eugène Viollet-le-Duc, d'Edmond Duthoit. Tous ont dû composer, en outre, avec les modes et les usages de leur temps, transiger avec les contraintes économiques, tergiverser avec les écueils techniques. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant de constater le caractère composite du château et de son domaine. Là, réside sans doute le premier motif du métissage d'Abbadia.

Tous ces critères conjoncturels sont tellement imbriqués qu'il est presque illusoire de vouloir élucider la ou les paternité(s) d'Abbadia. Toutefois, l'implication effective de Viollet-le-Duc est désormais avérée. Il est l'auteur des plans et des élévations de la demeure et de la chapelle, responsable des bestiaires du porche, de l'escalier d'honneur et du sanctuaire. De plus, son rôle s'est révélé essentiel dans la conduite des travaux jusqu'à l'achèvement du gros et de la sculpture ornementale entre 1864 et 1871.

Quant à Duthoit, il assume, dès l'origine, le suivi du chantier. Patient et perspicace, il est le go-between idéal entre le commanditaire, son « maître » et les artisans. Il signe la quasi-totalité des décors et du mobilier du château et conçoit entièrement l'observatoire avec son bestiaire entre 1873 et 1884.

Par ailleurs, aucune fausse note ne s'interfère entre le maître et son disciple : Abbadia apparaît comme la parfaite illustration des principes prônés par Viollet-le-Duc. Le rationalisme constructif s'y manifeste par la cohésion de la matière avec son environnement immédiat et par l'interdépendance entre la structure et la forme. De plus, la recherche de lisibilité des volumes et l'attention apportée au caractère pérenne de l'architecture répondent à une des données fondamentales pour Viollet-le-Duc, celle de la sincérité de l'œuvre. Ne se limitant pas à l'enveloppe, le rationalisme intervient pleinement à l'intérieur, dans les décors du château, que ce soit par le recours à la polychromie, dénuée de spontanéité, ou par la recherche des formes adaptées aux espaces. Sont également prises en compte les préoccupations économiques qui n'étaient étrangères ni aux théories viollet-le-ducienne ni à la rigoureuse gestion comptable de d'Abbadie. Quant au style de l'édifice, inspiré du Moyen-Âge, il renvoie surtout au pittoresque du *gothic revival* anglais, particulièrement à celui de Strawberry Hill qui constitue incontestablement une source d'inspiration majeure, si ce n'est le modèle, d'Abbadia. Cette référence délocalisée, qui aurait été plus appropriée Outre-Manche, produit d'ailleurs une forme d'incohérence entre l'architecture et son milieu ; mais on la doit,

de toute évidence, à la volonté du commanditaire basco-irlandais. Le parti pris gothique appelle cependant d'autres références puisées dans le passé national français, telles que la cathédrale de Beaune ou les églises du Bas-Languedoc. Ainsi, recherchant la quintessence du gothique, architectes et commanditaires s'unirent-ils pour concevoir une œuvre idéale qui, selon la formule de Viollet-le-Duc, serait « sincère » et aurait « du style ».

Pour leur part, les décors sont issus d'un mélange d'influences occidentales et orientales résultant des rêveries et préoccupations des commanditaires et du goût éclectique de Duthoit. Tandis que les peintures murales trouvent leur modèle à Pierrefonds et, plus encore, dans les chapelles de Notre-Dame de Paris, les motifs mauresques ou byzantins restent conformes à l'orientalisme de l'époque, mais les sujets éthiopiens s'en démarquent cependant. Duthoit ne se contenta pas de juxtaposer des éléments hybrides, ce qui caractériserait davantage l'éclectisme pratiqué par Garnier et dénoncé par Viollet-le-Duc. L'approche raisonnée de l'architecte amiénois repose sur une recherche d'harmonie pour laquelle la diversité des sources d'inspiration, loin de se contrarier entre elles, se complète et se supplée. En cela, le terme de métissage artistique semble particulièrement bien approprié à Abbadia, car la pluralité des références donne naissance, en fin de compte, à une œuvre personnelle et unique, porteuse de sa propre identité. Au-delà des surcharges et des accumulations, qui peuvent parfois frôler les limites de la schizophrénie, le délire apparent de Duthoit semble contrebalancé par un rigoureux contrôle de ses instincts, ce qui fait d'Abbadia une œuvre aussi folle que raisonnée, aussi fantaisiste que retenue.

La collaboration entre Viollet-le-Duc et Duthoit est particulièrement exemplaire dans la mesure où, comme à Roquetaillade, leur signature personnelle est rarement identifiable. Pour des raisons de cohérence et d'harmonie, l'architecte amiénois chercha en effet à se conformer au canevas balisé par son maître, à un point tel que l'on pourrait parfois l'accuser de plagiat. Cependant, pour les sujets orientaux, il eut l'audace ou le talent d'interpréter en les surpassant les théories de son mentor. Les peintures éthiopiennes ou le décor de la cheminée mauresque montrent en effet une ambition qui semble traduire une volonté de renouveau iconographique et stylistique, rompant catégoriquement avec les traditionnelles sources médiévales françaises. Mais d'une façon générale, la créativité de Duthoit est soumise au cadre théorique de Viollet-le-Duc avec une fidélité qui ne sera égale, ailleurs, que par Boeswillwald.

Abbadia se révèle, de fait, comme un chef d'œuvre de la pensée viollet-le-ducienne, car aucun des projets civils de l'architecte ou de ses disciples n'atteindra un tel degré de rationalisme accompli. S'il constitue un témoignage manifeste de l'architecture et du décor bourgeois sous le Second Empire, il se démarque aussi par sa rupture avec le vieux système

des ordres classiques et annonce les prémices de l'Art nouveau, tant par le répertoire ornemental emprunté à la nature, par le goût de beaux matériaux, que par une volonté d'art total.

Cette dimension de globalité s'applique d'autant mieux à Abbadia que le domaine ne se borne pas à la seule prise en compte de la demeure. En effet, évoquer ce château revient à considérer un projet d'ensemble replacé dans son environnement. L'aménagement paysager proposé par Bühler transforma une zone agraire en un paysage illusoirement sauvage, mais en réalité domestiqué. L'influence du parc à l'anglaise et les perspectives inspirées des tableaux de Lorrain sont à l'origine de la disposition des massifs arboricoles et des pelouses couleur d'émeraude qui se mettent à l'unisson des éléments environnants. Dans ce parc mi-naturel mi-pittoresque, le point de mire est indéniablement le château, solidaire de son décor de montagnes, de vertes prairies et du proche océan. Mais malgré cette dimension intemporelle, la propriété se veut moderne. L'imbrication des zones agricoles et paysagères ponctuées de sentiers sinueux invitant à la découverte en fait un parc paysager-agricole tel que Bühler en réalisa des dizaines pour sa clientèle légitimiste et tel que Choulot les réalisa plus massivement encore. Répondant aux préoccupations des propriétaires terriens du XIX^e siècle, le parc d'Abbadia conjugue harmonieusement la rentabilité d'une production agricole, les plaisirs de la promenade et la vie au grand air.

Pour autant, la logique spatiale dans laquelle s'inscrit le site d'Abbadia légitime sa qualification d'aménagement territorial. Dès l'origine et avec l'aide de Bühler, d'Abbadie viabilisa d'anciens chemins d'exploitation en dotant son domaine de nouvelles voies de communication comme la route de l'Empereur et la route de la Glacière. Si sa première motivation fut de faciliter l'accès au chantier du château, le savant basque sut mettre ses axes de transport, alors partiellement privés, au profit de la communauté, facilitant les déplacements de la population locale. L'annexion du quartier de Suberhoa par la commune d'Hendaye en 1896, projet pour lequel d'Abbadie combattit durant une quarantaine d'années, acheva de transformer la géographie locale. Ainsi le rôle de Bühler s'est-il révélé primordial sur bien des plans. Non seulement le paysagiste repensa entièrement l'organisation du domaine, mais il fut également à l'origine de la collaboration avortée avec Parent et, surtout, il construisit la ferme Aragorri, dépendance qui fut particulièrement chère aux d'Abbadie. Offrant de nombreuses similitudes avec la demeure parisienne des frères Bühler, Aragorri résulte d'un métissage architectural associant le modèle vernaculaire basque à la vogue des chalets suisses. Enfin, le rôle de Bühler ne se cantonna pas à une simple relation professionnelle. Le paysagiste et le savant établirent en effet un lien d'amitié solide, reposant sur une complicité telle que d'Abbadie préféra parfois écouter l'avis de son paysagiste plutôt que d'épouser le parti de ses architectes.

Si Bühler, Viollet-le-Duc et Duthoit endossent les rôles de leader dans la création d'Abbadia, les archives ont permis de sortir de l'anonymat les noms des artistes et artisans constituant l'ensemble des contributeurs du projet. Les mentions exhaustives de ces entreprises qui maîtrisaient tous les aspects de la vie domestique – comprenant les corporations des charpentiers, des maçons, des serruriers et des orfèvres, des peintres et des sculpteurs d'ornement – nous offrent l'occasion assez rare d'examiner avec précision l'organisation d'un chantier d'architecture et de décoration au XIX^e siècle. Ces mêmes archives sont également éloquentes sur les marchés parallèles des productions en série qui commençaient à être vendues dans les premières « cathédrales du commerce moderne », tel que le *Bon Marché* et les *Grands Magasins du Louvre*. Le couple d'Abbadie acquit d'autres pièces de série auprès de producteurs industriels comme Hart, Son, Peard & Co ou Simpson & Son à Londres, qui surent allier, avec une longueur d'avance sur la France, la qualité à la quantité d'une production massive. C'est pour les mêmes raisons de compétence, d'efficacité et d'économie que les propriétaires d'Abbadia, toujours bien informés, se tournèrent vers la firme berlinoise Renaissance pour la livraison d'une partie du mobilier. Leur démarche était encore peu courante à une époque où la mécanisation et la fabrication en grande série étaient considérées comme antinomiques avec le génie créatif de l'artiste. Mais elle s'inscrit aussi dans cette période de transition, particulièrement sensible dans le secteur des arts appliqués, qui marque le passage de l'histoire manufacturière à une histoire industrielle naissante.

Par ailleurs, afin de répondre au programme ambitieux d'Abbadia, des artistes reconnus et des manufactures prestigieuses intervinrent, sous le contrôle éclairé de Duthoit. Choisi parmi le réseau de Viollet-le-Duc, le céramiste Léon Parvillée proposa, toujours sous l'emprise du rationalisme viollet-le-ducien, des décors et pièces uniques inspirés de ses études de l'Empire Ottoman. Participant au mouvement de renouveau de l'orfèvrerie civile, Alexandre Chertier mêla style néogothique et orientalisme, comme il l'avait fait à Roquetaillade. Quant à Placide Poussielgue-Rusand, il se chargea, comme à Pupetières, des garnitures d'autel de la chapelle, qu'il intégra ensuite dans son catalogue de vente, et réalisa, d'après les modèles fournis par la sœur de d'Abbadie, de somptueux vases sacrés. Les vitraux de la chapelle et les verrières historiées du château étaient l'œuvre de Maréchal, dont la pléthorique production était autant réputée dans les milieux ecclésiastiques que privés. Triés sur le volet, ces artisans, réputés en leur temps, bénéficiaient tous de commandes officielles qui justifiaient leurs références. De même, s'approvisionnant auprès de manufactures de prestige, le couple d'Abbadie se procura un service personnalisé de faïence de Gien, orné du chiffre d'Abbadia, dessiné pour la circonstance par Duthoit, et commanda un ensemble de verrerie arborant les blasons des commanditaires.

D'autres objets d'art, que nous avons pu identifier, complètent cet ensemble aussi précieux que disparate. C'est le cas du portrait de *Tawalda Madhin* signé par Adrien Guignet, que Gautier comparait, un peu abusivement, à Chassériau ; des bustes éthiopiens moulés sur les modèles vivants des protégés de d'Abbadie, Hora et Birru, par le sculpteur portraitiste Dantan jeune ; du somptueux vase oriental dû au talent du maître-verrier et émailleur Philippe-Joseph Brocard ; ou encore de la collection de faïence suisse de Thoune exécutée par Schoch-Läderach... autant d'artistes renommés qui, mêlés au luxueux réseau viollet-le-ducien, renforçaient encore le faste d'Abbadia, dévoilant un aspect méconnu des d'Abbadie, celui de collectionneurs d'art.

Tous ces grands noms étaient naturellement à mettre en rapport avec le rang social tenu par les d'Abbadie, position elle-même déterminée par la naissance, la fortune et l'éducation. Car le faste du décor comme le train de vie de la maison faisaient partie des usages et des signes extérieurs de bonne bourgeoisie. Nombre d'éléments décoratifs, empruntés à la mode florissante de l'orientalisme, comme les collections islamiques ou les décors du salon arabe et du fumoir, correspondaient à un art de vivre partagé par les élites. Les services de table personnalisés ou la coquetterie nobiliaire des inscriptions sur les murs participaient de cet ensemble d'artifices qui relevaient, en fait, d'un certain conformisme. De la même façon, le principe de faire bâtir sa maison de villégiature en bord de mer, au moment de l'essor naissant des pratiques balnéaires, était, à cette époque, encore une mode avant de devenir un modèle de société. Entre Paris et Abbadia, la vie s'organisait sur le principe d'une double résidence, les propriétaires étant ballottés entre l'austère réalité urbaine et l'enivrante illusion de la villégiature. Les références exotiques qui répondaient à ce même besoin d'évasion, étaient matînées le plus souvent d'un ethnocentrisme qui correspondait à la posture impérialiste du XIXe siècle, consistant à ne pas voir l'altérité dans ce qu'elle est mais dans ce que l'on imagine qu'elle est. De fait, Abbadia échappant assez peu aux codes de convenances, le goût y était, d'une certaine manière, régi par ce déterminisme social qu'analysera plus tard Bourdieu.

Cependant, la biographie et l'étude de comportement du couple d'Abbadie permettent de mieux comprendre la raison d'être d'un château si singulier. A l'instar d'autres châtelaines, telles que Geneviève de Mauvesin à Roquetaillade ou Stéphanie de Virieu à Pupetières, Virginie sut conduire le chantier de sa demeure avec une indéfectible implication, en conformité avec le rôle, alors attendu, d'une maîtresse de maison. Dans la répartition des tâches, c'est bien entendu dans les domaines de la décoration qu'elle intervint ; son époux étant en charge des tractations administratives et comptables. Si Abbadia est fortement marqué par l'empreinte d'Antoine, il l'est plus implicitement par celle de Virginie, épouse soumise et docile.

Car, comme dans le cas de Hauteville House pour Victor Hugo, de Nohant pour Georges Sand ou de la maison de Pierre Loti à Rochefort, Antoine d'Abbadie édifia une demeure à son image. Mais il la fit élever également à sa propre gloire, le château devenant progressivement une sorte de portrait architectural à l'aune du démiurge qu'il pensait être ou du mégalomane qu'il était. Sa complexité, mais aussi la richesse de sa personnalité, tout comme le syncrétisme de sa vision du monde justifie une fois de plus le métissage de la demeure. Sa relation entre art et science s'y retrouve sans surprise, imprégnant bien des aspects du château et de son décor. Outre la présence de l'observatoire, il surveilla chaque détail des peintures éthiopiennes censées illustrer le résultat de ses expéditions. A l'extérieur, plusieurs supports astronomiques étaient disséminés dans le parc, lequel était soumis à ses multiples expériences de botaniste. Il aimait aussi s'entourer de grands savants, comme Charles Naudin, Pierre Duchartre, Jules Mohl ou Jean Duvoisin, souvent membres de l'Institut, qui participèrent à la conception d'Abbadia par leur expertise botanique ou linguistique. De même, il mit à profit son entregent dans le milieu ecclésiastique pour se procurer des objets rares et lointains, notamment la collection ornementale éthiopienne. Ces aides extérieures participaient indirectement au processus de création d'Abbadia, fondé sur une quête d'exigence.

Cette présence tangible de la science pose des questionnements existentiels spécifiques au romantisme lorsqu'elle est associée à une philosophie religieuse écrite sur les murs du château. Mais les interrogations romantiques, égocentriques autant qu'universelles, commençaient à passer de mode au moment du chantier, ce qui explique pourquoi Pierre Loti voyait dans les époux d'Abbadie des personnages d'une autre époque. Comme s'il révélait les paradoxes de l'âme humaine, le château d'Abbadia traduit toute la complexité et les contradictions de ses propriétaires : nostalgiques du passé, mais portés par le progrès, ouverts sur le monde mais claquemurés dans les règles de bienséance, se revendiquant de l'humilité chrétienne, mais affichant un luxe palpable. En ce sens, Abbadia, dans toute sa splendeur, exprime un mal-être profond qui émane du bouleversement moderne d'un système de valeurs morales désavoué par les d'Abbadie.

Le savant basque exprima d'ailleurs à travers sa demeure ses opinions au sujet des politiques internationales, points de vue que l'on retrouve par ailleurs dans ses publications et sa correspondance. Ainsi, s'il sert la science, le programme éthiopien du vestibule constitue un plaidoyer en faveur de l'expansion colonialiste française vers la mer Rouge. Par ailleurs, l'organisation du domaine agricole, fondée sur le métayage et un paternalisme digne de l'époque gothique, se réclame de revendications légitimistes et ultramontaines mues par l'idéal romantique de sa jeunesse. On retrouve cette attitude jusque dans le choix des manœuvres du chantier, issus de la sphère locale et parfois très pauvre, par esprit de charité

et de solidarité régionaliste, même si cela allait à l'encontre des recommandations de Viollet-le-Duc et si le chantier devait en pâtir.

Abbadia est en fait un refuge utopique, entièrement replié sur lui-même, vivant en autarcie, confiné entre la religion et les pratiques savantes. La dimension utopiste est poussée à une extrémité où tout est censé participer de ce microcosme y compris les agissements des métayers. L'art y devient dès lors total au sens premier du terme et l'entité culturelle et patrimoniale se révèle comme un manifeste de la pensée réactionnaire de son siècle. Fort de la puissance du symbole castral, Abbadia constitue le porte-étendard d'une élite du second XIXe siècle, régie par ses rêves d'ailleurs et son voyage intérieur, par le progrès et les valeurs conservatrices. Il dévoile les préoccupations d'une société en reconstruction morale, les tumultes d'une délicate période de transition politico-religieuse, les progrès de la connaissance du monde et de l'altérité. Pour autant, cette utopie ne pouvant par définition exister, le concept d'Abbadia se révèle une illusion esthétique, voire philosophique pour laquelle les propriétaires et, malgré eux, tous les acteurs de cet univers marginal mais influent étaient contraints de jouer plus qu'ailleurs le jeu de la comédie humaine. D'ailleurs, ce singulier portrait architectural se caractérise par une construction mémorielle rigoureusement contrôlée par d'Abbadie, qui arrangera à sa façon certaines réalités, comme l'histoire d'Abdullah, ou inventera des légendes, telles que celle des trous observant la Rhune ou de la dernière pierre, faisant d'Abbadia l'essence d'une nouvelle mythologie.

En somme, Abbadia est un lieu d'exception à bien des égards. Au sein du corpus de Viollet-le-Duc et de Duthoit, il constitue une création unique et un modèle de démonstration concret des théories anti-académistes du XIXe siècle. Le château et son domaine véhiculent enfin une charge émotionnelle forte, voire oppressante, car leur commanditaire y a livré sans pudeur ce qu'il avait de plus intime. Avec l'aide de ses architectes, d'Abbadie a été le créateur d'un ermitage, d'un exutoire onirique, d'une thébaïde, où le monde était expressément tel qu'il le rêvait et se confondait dans une illusion romantique révolue. Son éclectisme n'est que la résultante de la complexité humaine, avec ses contradictions et ses aspects irrationnels. Plus qu'un palais, Abbadia annonce une approche nouvelle de l'art et, parallèlement, constitue l'un des derniers témoins des idéaux romantiques. Mais, ce qu'Antoine d'Abbadie a réussi le mieux dans cette demeure, c'est la fabrication de son souvenir monumentaire qui, de par sa force identitaire et l'originalité de son métissage, le fait définitivement accéder, comme le permettait son statut de membre de l'Institut et à l'instar des vaillants héros de la Rome antique, au culte de la mémoire et à l'immortalité.

Bibliographie

Sources manuscrites et graphiques

Archives du château d'Abbadia, Académie des Sciences

Cahier *Audaux Bordaberri Aragorri*
Cahier *Egypte* (cours d'histoire)
Cahier *Extraits des cours d'histoire professés par Mlle Annonciade Peter l'an de Grâce 1845*
Cahier *Catalogue Bibliothèque Audaux*
Cahier *Frais de constructions et devises*
Cahier *Réflexions diverses*
Carnet *Des choses et non des mots, DV, 1845*

Carton *construction du château*, pièces n°1 à 400
Carton *Correspondance, Construction, Premier observatoire, sanatorium*
Carton *Donation*
Carton n°3 *Factures et reçus 1864-1870*
Carton n°4
Carton n°5 *Reçus acquittés 1862-1863 et 1866-1870*
Carton n°6 *Reçus acquittés 1871-1879*
Carton *Correspondance Fonds Vincent de Saint-Bonnet*

Livres de compte :

- *Comptes divers, 1871-1878, « Intérêts de 1.000 fr. pour Larresta »*
- *Comptes annuels (d'ensemble) 1866-67...1876-77*
- *Condu ttipiak*
- *Comptes de Bordaberri commencés en avril 1855*
- *Comptes annuels 1857-60*
- *Comptes annuels 1886-7... 1888 (Bisquoy) 1889-1890 (Larroquette)*
- *Etchepare Comptes annuels 1877, 9re 1... 1886 7re 29*
- *Journal Livre de caisse*
- *Journal et livre de caisse 1^{er} mars 1901*
- *Cahier B. Livre de caisse. Livre de caisse Aragorri commencé le 15 avril 1867 par Recalt. Fini le 2 octobre 1881 par Etchepare*
- *Cahier C. Etchepare. Caisse. 1881 août 4... 1887 janvier 29.*

Recueil de copies-lettres A , du 31 juillet 1849 au 17 décembre 1850, 500 fol.
Recueil de copies-lettres B, du 17 décembre 1850 au 24 mars 1852, 389 fol.
Recueil de copies-lettres C, du 25 mars 1852 au 11 avril 1853, 249 fol.
Recueil de copies-lettres D, du 13 avril 1853 au 19 février 1854, 250 fol.
Recueil de copies-lettres E, du 19 février 1854 au 24 septembre 1854, 544 fol.
Recueil de copies-lettres F, du 24 septembre 1854 au 2 octobre 1855, 250 fol.
Recueil de copies-lettres G, du 2 octobre 1855 au 23 décembre 1856, 499 fol.
Recueil de copies-lettres H, du 10 janvier 1857 au 28 décembre 1858, 504 fol.
Recueil de copies-lettres I, du 28 décembre 1858 au 17 août 1860, 496 fol.
Recueil de copies-lettres J, du 20 août 1860 au 23 décembre 1861, 499 fol.
Recueil de copies-lettres K, du 23 décembre 1861 au 20 août 1863, 454 fol.
Recueil de copies-lettres L, du 20 août 1863 au 6 janvier 1865, 447 fol.
Recueil de copies-lettres M, du 8 janvier 1865 au 1^{er} août 1866, 500 fol.
Recueil de copies-lettres N, du 2 août 1866 au 21 mai 1867 490 fol.
Recueil de copies-lettres O, du 21 mai 1868 au 13 janvier 1870, 399 fol.
Recueil de copies-lettres P, du 23 janvier 1870 au 15 septembre 1871, 399 fol.
Recueil de copies-lettres Q, du 16 septembre 1871 ai 18 avril 1873, 399 fol.
Recueil de copies-lettres R, du 20 avril 1873 au 1^{er} août 1874, 399 fol.
Recueil de copies-lettres S, du 8 août 1874 au 5 décembre 1875, 94 fol.
Recueil de copies-lettres sans titre, 1861.

DOCUMENTATION :

Classeur *Antoine d'Abbadie Biographie*
Classeur *Fiches d'œuvres*
Classeur *Inventaires du château*

Entretien de Mme Dornaletche par Jean Bost.
Généalogie d'Antoine d'Abbadie

FONDS GRAPHIQUE

Clément Parent :

- Projet esquisse, élévation Nord, n°16-2411
- Projet esquisse, élévation Sud-Est, n°17-2431
- Quatre plans des caves : n°01-2326, 02-2423, 03-2425, 04-2328
- Plans du rez-de-chaussée, n°05-2428, 06-2426, 07-2330, 09-2408
- Plan du premier étage, n°08-2331, 10-2410
- Plan du second étage, n°11-2334
- Plan des toitures, n°12-2335
- Détails de charpente de la tour, n°13-2402
- Coupe transversale de la tour, n°14-2404
- Plan d'élévation Sud-Est, n°15-2406
- Plan et élévation d'une échauquette de l'observatoire, n°24-2421

Eugène-E. Viollet-le-Duc :

- Projet esquisse, élévation Nord, n°18-2415
- Plan du premier étage, n°19-2517
- Plan d'élévation Nord, n°20-2515
- Plan d'élévation Ouest, n°21-2510
- Plan d'élévation Sud-Est, n°22-2514
- Plan d'élévation Est, n°23-2512

Edmond Duthoit :

- Projet d'ornementation des armoires de la chambre d'Ethiopie, non inventorié.

Jean-François Durandeau :

- Plan du sous-sol, n°25-2504
- Plan du rez-de-chaussée, n°26-2501
- Plan du premier étage, n°27-2434
- Plan du deuxième étage, n°28-2433

FONDS PHOTOGRAPHIQUES :

Fonds du château d'Abbadia :

Album mauresque, photographies d'Orient, 1884-1885
Photographies du début des années 1980
Photographies anciennes numérisées

Fonds Vincent de Saint-Bonnet en partie acquis en 2007

Académie des Sciences

lettre du ministre de la guerre au Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences, 22 août 1838, DG2
(commission scientifique de l'Algérie)

Archives départementales des Pyrénées Atlantiques

ETATS CIVILS

Table décennale, 1813-1892, p.115, commune d'Arrast.

FONDS D'ABBADIE D'ARRAST, 93J1-13, 1494-1869

FONDS ANTOINE D'ABBADIE, 152J1-796, 1826-1941

FONDS ICONOGRAPHIQUE

Cartes et plans :

- 3Fi, Hendaye, vue aérienne.

Cartes postales :

- 8Fi 205_285_00809 à 8Fi 205_285_00829. Hendaye, Abbadia.
- 8Fi 205_285_797 à 8Fi 205_285_807, Hendaye, Pierre Loti.
- 8Fi 205_285_00599 à 702. Hendaye, vues aériennes.
- 8Fi 205_285_00574 à 726. Hendaye, vues générales.
- 8Fi 205_285_00510. Hendaye, falaises d'Abbadia.
- 8Fi 205_285_00612. Hendaye, route de la corniche.
- 8Fi 129_204_00535 et 129_204_00497. Ciboure, Elhorriaga.

Archives départementales de l'Ain

Acte de décès de David Vincent de Saint-Bonnet, n°3, 15 janvier 1858, lot de 1858 (D), commune de Saint-Maurice-de-Gourdans.

Acte de mariage de David Vincent de Saint-Bonnet et Jeanne Catherine Zélie Bertholon de Montferrand, 21 septembre 1820, lot de 1820 (NMD), commune de Saint-Maurice-de-Gourdans.

Acte de mariage de Denis Bertholon et Marie-Thérèse-Françoise Passerat de la Chapelle, 30 vendémiaire d'an IV, registre d'état civil, lot de 1795 à 1796 (An IV et V), commune de Pérourges.

Acte de naissance de Zélie Bertholon, 6 brumaire en V, Lot de 1796 à 1797 (NMD), commune de Pérourges.

Publications de mariage entre Gustave Vincent de Saint-Bonnet et Alphonsine Elisabeth dite Isabelle Meaudre de Sugny, 11 octobre 1857, lot de 1857 (P), commune de Saint-Maurice-de-Gourdans.

Archives départementales de la Loire

Mariage de Sr Antoine Vincent et Dam^e Jeanne Praire, 23 novembre 1734, Paroisse Notre-Dame, Baptêmes-Mariage-Sépultures, 1734, Commune de Saint-Etienne.

Baptême de Pierre Vincent, 27 juillet 1840, Paroisse Saint-Etienne, Baptêmes, Mariage, 3NUMRP2/2 MI EC 25, commune de Saint-Etienne.

Archives départementales du Rhône

Fonds Chaponay, domaine de la Flachère, 44J567-794.

Archives Municipales de Lyon

Acte de mariage d'Antoine d'Abbadie et de Virginie Vincent de Saint-Bonnet, n°102, registres paroissiaux et d'état civil, Lyon - 2ème Arrondissement, Mariages: 03/01/1859-31/12/1859 (vue 52) 2E665.

Acte de naissance de Denise Virginie Vincent de Saint-Bonnet, n°3620, 2E242, Naissances du 13/07/1828 au 31/12/1828, registres paroissiaux et états civils.

Acte de naissance de Françoise Marie Thérèse Whilmine Vincent de Saint-Bonnet, n°3227, naissances du 05/07/1821 au 31/12/1821, registres paroissiaux et d'états civils.

Acte de naissance de Marie Françoise Vincent de Saint-Bonnet, registre Naissance: 01/01/1831-01/07/1831 (vue 162) 2E258.

Acte de naissance de Françoise Daudé Dupousset, registre de Saint-Nizier, Baptêmes: 01/01/1754-31/12/1754 (vue 34) 1GG101.

Archives municipales de Toulouse

Acte de naissance de Julienne Maytena d'Abbadie, 10 février 1820, registre 1E280.

Archives municipales de Paris

Acte de décès d'Antoine d'Abbadie, n°440, enregistré le 20 mars 1897, 7^{ème} arrondissement, V4E 8645.

Acte de décès de Virginie d'Abbadie, en date du 3 mars 1901, 7^{ème} arrondissement, V4E 8678.

Archives nationales

FONDS DES AFFAIRES ETRANGERES

Mémoire et documents d'Afrique, réf. A.E.B.III-438 :

- Lettre d'Antoine d'Abbadie à Désaugiers, tome 13, f.2.
- Lettre d'Antoine d'Abbadie à Desages, tome 13, f.3.
- Lettre d'Antoine d'Abbadie au maréchal Soult, tome 3, fol.1.
- Copie du rapport de Jomard, tome 61, fol. 15.

LEGION D'HONNEUR

Dossier Antoine d'Abbadie, LH/1/60.

Archives nationales d'Outre-Mer

FONDS PIERRE SAVORGNAN DE BRAZZA

- 16 PA, VII, carton n°2. Correspondance de Pierre Savorgnan de Brazza et Marie-Thérèse de Chambrun avec Virginie d'Abbadie, 1883-1897.
- 16 PA, VII, carton n°3. Correspondance de Pierre Savorgnan de Brazza et Marie-Thérèse de Chambrun avec Virginie d'Abbadie, 1894-1895.

Archives d'Irlande

REGISTRES PAROISSIAUX

Acte de mariage de Michael Dabbadie et Elizabeth Thompson, n°DU-RC-MA-25931 et n°DU-RC-MA-25932, Registre paroissial de St. Andrew, Dublin (RC).

Acte de baptême d'Annam Colenam Thompson Dabadie, fille d'Eliza Thompson et de Michaelis Dabadie, 1811, notice n°DU-RC-BA-169454, n°817, registre 14, p.24, Registre paroissial de St. Andrew, Dublin (RC).

Acte de baptême d'Antonium Thompson Dabbidee, fils de Michaelis et Eliza Thompson Dabbidee, 1810, notice n°DU-RC-BA-169228, registre 10, p.404, Registre paroissial de St. Andrew, Dublin (RC).

Acte de baptême d'Elizam Mariam Thompson Dabbidee, fille de Maria Eliza et de Michaelis Thompson Dabbidee, 1808, notice n°DU-RC-BA-167703, n°7439, registre 10, p.375, Registre paroissial de St. Andrew, Dublin (RC).

Acte de baptême de Michael Dabbadie, fils d'Eliza et de Michaelis Dabadie, 1815, notice n°DU-RC-BA-172633, n°3958, registre 14, p.102, Registre paroissial de St. Andrew, Dublin (RC).

IRELAND GENEALOGY PROJECT ARCHIVES

Tipperary, The gravestone inscriptions of St Mary's Churchyard Thurles, juillet 2011, réf. du 20 octobre 2011, URL : <http://www.igp-web.com/igparchives/ire/tipperary/cemeteries/st-marys-thurles.txt>

Wilson's Dublin Directory for the year of 1801. Merchants, traders, 2007, réf. du 20 octobre 2011, URL : <http://www.igp-web.com/IGPArchives/ire/dublin/directories/dublin-dir1801t.txt>

Archives Secrètes du Vatican

SEGRETARIA DEL BREVI

Registre 5538, septembre-octobre 1873.

Registre 5539, septembre-octobre 1873.

Registre 5540, novembre 1873: lettre de privilège du cardinal Monaca à Antoine d'Abbadie.

DIPLOMES DE L'ORDRE DE SAINT GREGOIRE

1839 : Antoine d'Abbadie, chevalier.

1881 : Antoine d'Abbadie, commandeur.

Archivo storico de la Propaganda Fide

FONDO SCRITTURE RIFERITE NEI CONGRESSI AFRICA CENTRALE, ETIOPIA, ARABIA

Volume 3:

- Lettre d'Antoine d'Abbadie, 1er mai 1840, Massaoua, f.748-749.
- Lettre de Cochelet, consul de France à Alexandrie, 24 octobre 1849, f.700-703.
- Lettre d'Antoine d'Abbadie, 26 septembre 1839, Abyssinie, f.690-691.
- Lettre d'Antoine d'Abbadie, 21 mars 1839, Paris, f.664-665.
- Lettre du cardinal Lambroschini, 13 mars 1839, Stanze del Quirinale, f.646-650.

Volume 4 :

- Lettre d'Antoine d'Abbadie, 19 octobre 1843, Saka, f.439-440.
- Lettre d'Antoine d'Abbadie, 9 mars 1845, Quorata, f.547-548.
- Lettre d'Antoine d'Abbadie, 2 septembre 1847, Gola, f.693-694.

Volume 5 :

- Lettre d'Antoine d'Abbadie, 14 décembre 1855, Urrugne, f.1009-1010.
- Lettre d'Antoine d'Abbadie, 25 janvier 1856, Urrugne, f.1031-1032.

Volume 7 :

- Lettre d'Antoine d'Abbadie, février 1861, Paris, vol.7, f.221-222.

Bibliothèque de l'Institut de France

Fonds Antoine d'Abbadie, ms 2070-2100.

Bibliothèque nationale de France

DEPARTEMENT DES MANUSCRITS ORIENTAUX :

- manuscrits éthiopiens de la collection d'Antoine d'Abbadie : Ethiopien d'Abbadie, n°1-283.
- journaux de voyage d'Antoine d'Abbadie : Ethiopien d'Abbadie, n°265-280.

DEPARTEMENT DES MANUSCRITS OCCIDENTAUX :

Manuscrits occidentaux :

- Carnet de Villard de Honnecourt, ms Français 19093.
- TESTARD R., *Secrets de l'Histoire naturelle*, vers 1480-1485, Cognac, ms Français 22971.

Nouvelles acquisitions françaises (NAF)

- NAF 21.299-21.305 : Mélanges historiques et philologiques sur l'Ethiopie
 - NAF 21.299 : I. Voyages en Ethiopie, 518 fol.
 - NAF 21.300 : II. Journal et mélanges, 800 fol.
 - NAF 21.301 : III. Mélanges sur l'Ethiopie, 201 fol.
 - NAF 21.302 : IV. Géographie de l'Abyssinie, 504 fol.
 - NAF 21.303 : V. Renseignements oraux sur les Ethiopiens, 838 fol.
 - NAF 21.304-305 : VI. Noms de lieux d'Ethiopie, 608 et 705 p.
- NAF 22.430-22.433 : Correspondance et papiers d'Antoine d'Abbadie, principalement relatifs à ses voyages et à ses études sur l'Ethiopie
 - NAF 22.430 : I. A à L, 439 fol.
 - NAF 22.431 : II. M à Z, 3530 fol.
 - NAF 22.432 : III. Notes et travaux sur l'Ethiopie, 497 fol.
 - NAF 22.433 : IV. Voyages en Ethiopie : observations astronomiques, notes géographiques, carte, 332 fol.
- NAF 23.848-23.853 : Papiers d'Abbadie. Correspondances et documentation sur la famille d'Abbadie et l'Ethiopie.
 - NAF 23.848 : I. Lettres de JP, Antoine, Arnauld, Michel, Eliza, 181-383 fol.

- NAF 23.849 : II. Lettres de Glais-Bizoin, Ducluzeau, Sélina, testaments, 1659 à An VI, 220-178 fol.
- NAF 23.850 : III. Lettres aux membres de la famille d'Abbadie, 251 fol.
- NAF 23.851-23.852 : IV-V. Lettres et documentation sur la mission Galla (1845-1895), 616 et 559 fol.
- NAF 23.853 : VI. Correspondance d'Antoine et d'Arnauld d'Abbadie sur leur voyage (1839-1849).

DRAC Aquitaine

Dossier Monument Historique Abbadia, 1984.

Inventaire du mobilier du château d'Abbadia, par Hortensia Gauthier, n°6443, 2001.

Plans et élévations du château d'Abbadia par Bernard Voinchet, novembre 1995.

Fonds privés

FONDS DE LA FAMILLE DORNALETCHÉ

Photographies du château d'Abbadia à la fin du XIXe siècle : intérieurs et extérieurs

FONDS DE LA FAMILLE DUTHOIT

Projet esquisse de la scène éthiopienne du *Parlement oromo* du vestibule

FONDS DE LA FAMILLE PARVILLE

Photographies de Léon et Antonia Parvillée

Recueil de presse « De Paris à Istanbul », 1850-1885

FONDS DU CHATEAU DE PUPETIÈRES

Dossier factures, 1860-1868

Fonds graphique, 1860-1874

FONDS DU CHATEAU DE ROQUETAILLADÉ

Correspondance des Mauvezin

Fonds graphique, 1864-1870

Journal intime de Geneviève de Mauvezin

Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, Paris

FONDS VIOLLET-LE-DUC 1996/083

Correspondance :

- Album 1863-1868 :
 - Duthoit-Viollet-le-Duc : Construction du château de M. d'Abbadie, 27 juin 1864, n°203.
 - Duthoit-Viollet-le-Duc : château de Roquetaillade, 21 juillet 1864, n°228.
 - Duthoit-Viollet-le-Duc : Honoraires et frais de déplacement pour le château de Roquetaillade, 26 janvier 1867, n°570.
 - Lettres de Viollet-le-Duc et Darcy : château de Pupetières, 1860-1861, fol.788-789-802-803-819-820-821-822-827-830-831.

Fonds graphique :

- Château de Pupetières (Isère):
 - o Projet de décoration murale (1863-1865), Ancienne ou autre réf. : 03683
 - o Détails d'une cheminée, élévation, coupe, vue perspective, détails de peinture, Ancienne ou autre réf. : 03682
 - o Détail du décor sculpté du grand escalier (1863-1865), Ancienne ou autre réf. : 03681
 - o Détail du décor d'un des corbeaux du plafond peint du grand salon, Ancienne ou autre réf. : 03680
 - o Détails du décor peint du grand salon (1863-1865), Ancienne ou autre réf. : 03679
 - o Détails du plafond peint du grand salon (1863-1865), Ancienne ou autre réf. : 03678

- Détail du plafond peint du grand salon original signé et daté (25/10/1865), Ancienne ou autre réf. : 03677
- Détails de l'escalier et de ses boiseries (1863-1865), Ancienne ou autre réf. : 03676
- Vue cavalière de la façade principale (1863-1865), Ancienne ou autre réf. : 03675
- Vue cavalière de la façade arrière (1863-1865), Ancienne ou autre réf. : 03674
- château de Montdardier (Gard) :
 - Plan des premier, deuxième et troisième étages, élévation, coupe sur le bâtiment attenant, Ancienne ou autre réf. : 03537
 - Plan du premier étage (1860), Ancienne ou autre réf. : 03534
 - Plan schématique du rez-de-chaussée, croquis (10/08/1860), Ancienne ou autre réf. : 03533
- Château de Chamousset (Rhône) :
 - Elévations des façades, coupes, état projeté, croquis; 1996/083/0300, Ancienne ou autre réf. : 03671
 - Plan du rez-de-chaussée du château, état projeté, croquis ; 1996/083/0300, Ancienne ou autre réf. : 03670
 - Plan du château et des dépendances, élévation de la façade sud, croquis ; 1996/083/0300, Ancienne ou autre réf. : 03669
 - Plan du château et des dépendances, croquis ; 1996/083/0300, Ancienne ou autre réf. : 03668
 - Elévation latérale de l'ensemble, croquis ; 1996/083/0300, Ancienne ou autre réf. : 03667
 - Elévation de la façade sud, plan de la porte d'entrée, croquis ; 1996/083/0300, Ancienne ou autre réf. : 03666
 - Plan du rez-de-chaussée, du château, des dépendances et des abords, état actuel (1860), 1996/083/0300, Ancienne ou autre réf. : 03665

FONDS DE DESSINS DE LA MAISON D'ORFÈVREURIE POUSSIELGUE-RUSAND

- DUTHOIT E., château d'Abbadia. Garniture d'autel : chandelier n°530, croix n°546, élévations inachevées, études de décor, plan du pied du chandelier, dessins et gravures ; cote de conservation 1996/084/0087, chemise 13, document n°42690.

- DUTHOIT E., château d'Abbadia. Retable avec rosace pour urne à relique, élévation, papier, crayon, encre ; cote de conservation 1996/084/0087, chemise 13, document n°42691.

- DUTHOIT E., château d'Abbadia. Hampe de torchère, élévation partielle ; cote de conservation 1996/084/0087, chemise 13, document n°42689.

DOCUMENTATION :

- château d'Abbadia
 - dossier de classement, 21 avril 1984.
 - avis de l'IGMH sur l'étude préalable de restauration, 2000/061/0024, par Catherine de Maupeou en 1994-1995.
- château de Chamousset
 - 1996/025-Casier archéologique : bibliographie (1960), 1996/025/0798
 - 1999/008-Objets et édifices dans le régions Pays de la Loire, Nord-Pas-de-Calais, Champagne-Ardenne, Rhône-Alpes, Ile-de-France : fiche de présentation (1992), 1999/008/0099

Médiathèque de Bayonne

FONDS PATRIMONIAL LOCAL

Cartes et plans :

- Basque (côte), *Carte de la côte depuis Hendaye jusqu'à Saint-Jean-de-Luz*, XVIIIe siècle, réf. C.148.
- Hendaye, commune, *Carte des communes d'Hendaye et d'Urrugne*, Paris, 1866, réf. C.147.

Médiathèque de Rochefort

FONDS PATRIMONIAL
Journal intime de Pierre Loti

Musée d'Orsay, Paris

DOCUMENTATION :

- Dossier Denis et Eugène Bühler
- Dossier Eugène Bühler
- Dossier Edmond Clément Marie Duthoit
- Dossier Léon Parvillée
- Dossier Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc

COLLECTION :

- Maquette de la maison de Paul d'après *l'Histoire d'une maison* de E.-E. Viollet-le-Duc, par Etienne Follenfant, 1979.

Musée de Picardie, Amiens

FONDS EDMOND DUTHOIT (*non inventorié*)

Fonds graphique :

- dossier château d'Abbadia :
 - o Projet esquisse de la scène éthiopienne du *Sanctuaire* pour le vestibule
 - o Elévation d'un banc
 - o Elévation et accotement d'un lit
 - o Elévation aquarellée d'un banc de la chapelle
 - o Projet d'escabeau
 - o Elévation et accotement d'une table de nuit
 - o Projet d'anneaux de clé, 1870
 - o Projets de chenets en fonte et bronze, 1872
 - o Elévation de table pour Roquetaillade adressée à Virginie d'Abbadie
 - o Projet d'ornementation pour une porte du secrétaire de la chambre de la Tour
 - o Elévations du prie-Dieu et d'un fauteuil de la chambre de la Tour
 - o Elévation de la cheminée de la chambre de la Tour
 - o Elévations du secrétaire de la chambre de la Tour, avril 1869
 - o Elévations du meuble de toilette de la chambre de la Tour, avril 1869
 - o Elévations de l'armoire de la chambre de la Tour, avril 1871
 - o Elévations de la table de la salle des domestiques, avril 1871
 - o Projets aquarellés pour les chandeliers de la chapelle, avril 1873
 - o Elévations de la tribune de la chapelle, février 1872
 - o Elévation partiellement aquarellée de la cheminée de la salle à manger, 19 novembre.
 - o Projet d'élévation pour les armoires des chambres espagnoles, 1870
 - o Projet esquisse aquarellé de la lanterne d'Abdullah
 - o Elévations de sièges de la salle à manger
 - o Profils de la cheminée de la salle à manger
 - o Elévations du fauteuil de la chambre d'Honneur
- dossier château de Chamousset
- dossier divers
- dossier château de Pierrefonds
- dossier château de Roquetaillade
- dossier château de Tilloloy

Fonds photographique d'Abbadia

- portrait en pied d'Edmond Duthoit en habit oriental
- portrait d'Edmond Duthoit
- Elévation Sud-Est, 1869
- Elévation Ouest, 1869

- Elévation Est, 1869
- Elévation Nord, 1869
- Cheminée mauresque en sortie d'atelier
- Planche du mobilier de la chambre de la Tour en sortie d'atelier (6 clichés)
- Planche des cheminées de la chambre d'Honneur et de la chambre de la Tour (2 clichés)
- Statue d'Abdullah en sortie d'atelier
- Planche de mobilier en sortie d'atelier : cheminée et dressoir de la salle à manger, lit de la chambre d'Honneur, cheminées de la chambre de Jérusalem et de la chambre d'Ethiopie

Carnets de chantier concernant Abbadia :

- carnet Berteaucourt les Dames
- carnet Falvy
- carnet marron sans titre
- carnet Montataire-Lucheux
- carnet Puraveau plan général Montataire
- carnet Roquetaillade Chamousset Nesle Falvy
- carnet Tiregand
- carnet vert « 9 cotes div. »
- carnet à dessin gris
- carnet de croquis gris
- grand carnet à dessin vert

Autres carnets de chantier :

- carnet gris à élastique
- carnet gris « Edmond Duthoit, architecte rue de Gabelle St Germain »
- carnet gris « cheval »
- petit carnet sans couverture
- carnet Tilloloy
- grand carnet à dessin « Tunisie »
- grand carnet à dessin « table 0.80x1.10 »
- grand carnet à dessin « a=ie »

FONDS AIME ET LOUIS DUTHOIT

Album de motifs d'ornement :

- 3^{ème} section, dessins sur planche
- 4^{ème} section, albums n°5, 8, 11, 16, 17, 21.

Carnets de chantier :

- 6^{ème} section, coffret XV, carnet « Paris 1867 Hendaye »

DOCUMENTATION

- GOUDALLIER Léon, La Richardais, 29 décembre 1935
- MILVOY Amédée, Amiens, 19 janvier 1910
- DUTHOIT Thérèse, Paris 16^{ème}, 9 décembre ?

Sources imprimées

Références générales

- ALBERTINI P., *La France au XIXe siècle (1815-1914)*, coll. Les Fondamentaux Histoire, Hachette Supérieur, Paris, 1995-2000.
- ANTOINE M., *Histoire du Forez de l'époque gauloise à nos jours*, Théolier, Saint-Etienne, 1883, p.162-185.
- ANCEAU E., *Napoléon III, un Saint-Simon à cheval*, Tallandier, Paris, 2008.
- ARIES P., DUBY G. (dir.), *Histoire de la vie privée*, tome IV : *De la Révolution à la Grande Guerre*, Seuil, Paris, 1987.
- ARON J.-P., *Misérable et glorieuse, la femme au XIXe siècle*, Editions Complexe, Paris, 1980.
- BARJOT D., CHALINE J.-P., ENCREVE A., *La France au XIXe siècle 1814-1914*, PUF/Quadrige, Paris, 2005.
- BENNASSAR B., *Histoire des Espagnols XVIIIe-XXe siècle*, coll. Tempus, Perrin, Paris, 2011.
- BLANCKAERT C., « Fondements disciplinaires de l'anthropologie française au XIXe siècle. Perspectives historiographiques » in *Politix*, vol.8, n°29, 1995, p.31-54.
- BLANCKAERT C., « Géographie et anthropologie : une rencontre nécessaire (XVIIIe-XIXe siècle) » in *Ethnologie française*, t34, n°4, 2004, p.661-669.
- BOURDIEU P., *La distinction*, Les éditions de Minuit, Paris, 1996.
- BOURDIEU P., « L'identité et la représentation » in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.35, nov. 1980, p.63-72.
- CANDAU J., *Anthropologie de la mémoire*, Armand Colin, Paris, 2005.
- CHALINE J.-P., *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France*, CTHS, Paris, 1995.
- CHAPPEY J.-L., « Catholiques et sciences au début du XIXe siècle » in *Cahiers d'Histoire. Revue d'histoire critique* [en ligne], n°87, 2002, mis en ligne le 1^{er} avril 2005, p.13-36, URL : <http://chrhc.revues.org/index1653.html>
- CHARLE C., *Histoire sociale de la France du XIXe siècle*, coll. Points série Histoire, Editions du Seuil, 1991.
- CHENU M.-D., *Introduction à l'étude de saint Thomas d'Aquin*, Publications de l'Institut d'Etudes Médiévales-Université de Montréal, Montréal-Paris, 1993.
- CHOLVY G., HILAIRE Y.-M., *Histoire religieuse de la France 1880-1914*, Privat, Paris, 2000, p.67-81.
- CLARCK A., « Les grands instruments de l'avenir » in *L'Astronomie*, Bulletin trimestriel, 8^{ème} année, 1894, p.13-31.
- COMAS J., *Antropologia de los pueblos iberoamericanos*, Labor, Barcelona-Madrid-Buenos Aires, 1974.
- Conseils pour l'édition des textes médiévaux*, fascicules I et II, Ed. CTHS/Ecole des Chartes, 2001.
- COTTRET B., *Histoire de l'Angleterre*, coll. Texto, Tallandier, Paris, 2007, p.299-316.
- DAGET S., « L'abolition de la traite des esclaves » in ADE AJAYI J.F., *Histoire générale de l'Afrique*, tome VI *l'Afrique au XIXe siècle jusque vers les années 1880*, Ed. UNESCO, Paris, 2010, p.91-115.
- DECROIX A., « La noblesse en émigration ou la tentative d'une reconstruction politique (1789-1815) », in LEGAY M.-L., BAURY R., *L'invention de la décentralisation, noblesse et pouvoirs intermédiaires en France et en Europe XVIIe-XXe siècle*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2009, p.305-318.
- DEMEULENAERE-DOUYERE C., *Bourses de commerce, courtiers de commerce et agents de change, Ancien Régime – env. 1866*, répertoire numérique et répertoire-index, Archives Nationales, Paris, 2008.
- DEMIER F., *La France du XIXe siècle*, coll. Points Histoire, Seuil, Paris, 2000.
- DEMURGER A., *Chevaliers du Christ. Les ordres religieux-militaires au Moyen Age*, Seuil, Paris, 2002.

- DESMET P., *La linguistique naturaliste en France (1867-1922). Nature, origine et évolution du langage*, Peeters, Leuven, 1996, p.19-20.
- Dictionnaire biographique du Canada* [En ligne]. URL : <http://www.biographi.ca>
- DULONG R., « La dimension monumentaire du témoignage historique » in *Sociétés & Représentations*, janv. 2002, n°13, Publications de la Sorbonne, p.179-197.
- DUPÂQUIER J. (dir.), *Histoire de la population française*, vol.3. *De 1789 à 1914*, PUF, Paris, 1995
- Encyclopédie Hachette Multimédia*, Hachette Multimédia / Hachette Livres, Paris, 2005.
- Encyclopaedia Britannica* [En ligne], 2011.
URL: http://encyclopedia.jrank.org/DEM_DIO/DENIZEN_derived_through_the_Fr_.html
- Encyclopaedia Universalis* [En ligne], 2008. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/>
- EHRlich C., *The piano. A history*, Clarendon Press, Oxford, 1990.
- FARCY J.-C., *Les sources judiciaires de l'époque contemporaine : XIXe-XXe siècles*, coll. Sources d'Histoire dirigée par N. VIVIER, Bréal, Paris, 2007.
- FARLEX, *legal-dictionary* [En ligne], 2011.
URL : <http://legal-dictionary.thefreedictionary.com/Denizenship>
- FREDOUILLE J.-C., *Dictionnaire de la civilisation romaine*, Larousse, Paris, 1999.
- GAULEJAC V. (de), *L'histoire en héritage : roman familial et trajectoire sociale*, Desclée de Brouwer, Paris, 1999.
- GISEL P., KAENNEL L., *La création du monde, discours religieux, discours scientifiques, discours de foi*, Labor et Fides, Genève, 1999.
- GONCOURT E. et J., *Journal des Goncourt. Mémoires de la vie littéraire*, vol. I à III [en ligne], Projet Gutenberg, réf. du 11 février 2011. URL : <http://www.gutenberg.org/cache/epub/14803/pg14803.html>
- GONCOURT E. et J., *Journal. Mémoires de la vie littéraire*, vol. III, 1887-1896, établi et annoté par RICATTE R., Laffont, Paris, 1957.
- GROS DE BELER A., MAHER EL SAYED A., *La mythologie égyptienne*, coll. Splendeurs, éditions Molière, Paris, 1998.
- GRUZINSKI S., *La pensée métisse*, Fayard, Paris, 1999.
- GUILLET F., « Entre stratégie sociale et quête érudite : les notables normands et la fabrication de la Normandie au XIXe siècle », in *Le Mouvement Social*, 2003/2, n°203, p. 89-111.
- HAUTCOEUR P.-C., GALLAIS-HAMONNO G., *Le marché financier français au XIXe siècle*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2007.
- HEBERMANN C., *Catholic Encyclopedia*, R. Appleton Co, Londres, 1913.
- HILDEBRANDT D., *Le roman du piano du XIXe au XXe siècle*, Actes Sud, Paris, 2003.
- JEAN G., *Voyages en utopie*, coll. Découvertes Gallimard, Gallimard, Paris, 2003.
- JOANNON P., *Histoire de l'Irlande*, Plon, Paris, 1973.
- JOINT DAGUENET R., *Histoire de la mer Rouge : de Lesseps à nos jours*, L'Harmattan, Paris, 1997.
- JULIA D., *Dictionnaire de la philosophie*, Larousse, Paris, 1995.
- KING H.C., *The History of the Telescope*, Dover publications, Mineola (N.Y.), 1955.
- La Bible de Jérusalem*, La sainte Bible traduite en français sous la direction de l'Ecole Biblique de Jérusalem, nouvelle édition, Desclée de Brouwer, 1992.
- LAROUSSE P., *Grand dictionnaire universel du 19^{ème} siècle*, Larousse, Paris, 1866-1879.

- LAURENTIN R., SBALCHIERO P. (dir.), *Dictionnaire des « apparitions » de la Vierge Marie*, Fayard, Paris, 2007.
- LE GOFF J., « Monumento/Documenta » in *Encyclopédie italienne Einaudi*, vol.5, Turin, 1978, p.38-48.
- LEVI-STRAUSS C., *Tristes tropiques*, Pocket, Paris, 2001.
- LUCIANI J., « Logiques du placement ouvrier au XIXe siècle et construction du marché du travail » in *Sociétés contemporaines*, n°3, septembre 1990, p.5-18.
- MAESTRI E. (dir.), *Esclavage et abolitions dans l'Océan Indien (1723-1860), Systèmes esclavagistes et abolitions dans les colonies de l'Océan Indien*, Actes de colloque, L'Harmattan/Université de la Réunion, Paris/Saint-Denis, 2002.
- MAISON L., *Les instruments anciens d'astronomie, histoire et enjeux actuels de leur mise en exposition*, Mémoire de DEA de Muséologie des Sciences naturelles et humaines, Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, 2000.
- MAITRIER L., « Donner une épitaphe », in *Revue du MAUSS*, n°23, La Découverte, janv. 2004, p.211-233.
- MERLIN M., *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence*, tome IX., Tarlier, Bruxelles, 1826.
- MICHELET J., *Histoire de France*, 19 vol., Lacroix & Cie Editeurs, Paris, 1869-1884.
- MONTALEMBERT C. (de), *Des intérêts catholiques du XIXe siècle*, 2^{ème} édition, Mortier, Paris, 1852.
- MONTALEMBERT C. (de), *L'église et le Second Empire (1850-1870)*, Poussielgue, Paris, 1900-1912.
- MONTALEMBERT C. (de), *Sur la liberté d'enseignement*, Lecoffre et Cie, Paris, 1848.
- MORE T., *L'utopie*, GF Flammarion, Paris, 1990.
- Online Encyclopedia*, Net industries, 2011 [En ligne]. URL : <http://encyclopedia.jrank.org>
- National Center for Atmospheric Research, *High Altitude Observatory* [En ligne], 2012. URL : <http://www.hao.ucar.edu/education/bios>
- ORY P. (dir.), *Nouvelle histoire des idées politiques*, coll. Plurid, Hachette, 1987.
- PAGNERRE M., *Biographie politique des députés*, session de 1831, Pagnerre, Paris, 1831.
- PAQUOT T., *Utopies et utopistes*, coll. Repères, La Découverte, Paris, 2007.
- PASQUINI P., « De la tradition à la revendication : provincialisme ou régionalisme ? » in *Ethnologie française*, vol.33, mars 2003, p.417-423.
- PLATON, *La République*, Flammarion, Paris, 2002.
- PLESSIS A., *Histoire de la Banque de France*, Albin Michel, Paris.
- PLESSIS A., *La Banque de France et ses deux-cents actionnaires sous le Second Empire*, Librairie Droz, Genève, 1982.
- POUPAUD P. (dir.), *Après Galilée. Science et foi, nouveau dialogue*, Desclée de Brouwer, Paris, 1994 .
- RAVAISSON F., *La philosophie en France au XIXe siècle*, Imprimerie Impériale, Paris, 1868.
- RENAN E., *Œuvres complètes*, Calmann-Lévy, Paris, 1947.
- REROLLE L., *Du colonage partiaire et spécialement du métayage*, Chevalier-Marescq/Libraires-Editeurs, Paris, 1888.
- RESTA E., *Guerre de religion et terrorisme en Irlande du Nord : mensonges et manipulation*, L'Harmattan, Paris, 2001.
- RICH A., *Dictionnaire des Antiquités romaines et grecques*, 3^{ème} édition, Paris, 1883.
- RIGAUX N., *Introduction à la sociologie par sept grands auteurs : Bourdieu, Durkheim, Godbout, Goffman, Sennett, Tönnies, Weber*, coll. Ouvertures sociologiques, De Boeck, Bruxelles, 2008.
- ROBERT C. & COUGNY G., *Dictionnaire des parlementaires français de 1789 à 1889*, tome I, Bourloton, Paris, 1889.

SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, Livre XI La création et le temps, chapitre XX Quel nom donner aux différences du temps ?, trad. en ligne, réf. du 20 août 2012.
URL : http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/augustin/confessions/livre11.htm#_Toc509574821

The Catholic Encyclopedia [En ligne], Robert Appleton Compagny, New-York, 1910. URL : <http://www.newadvent.org/cathen/07789a.htm>

THELIER G., *Le grand livre de l'esclavage, de l'abolition et des résistances*, Orphie, Martinique-Guadeloupe-Réunion-Guyane, 2004.

TOULLIER M., *Le droit civil français, suivant l'ordre du code*, t3, Warlen et Cie, Bruxelles, 1837.

URBAIN J.-D., *L'idiote du voyage*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1993.

VENAYRE S., « L'avènement du voyage de noces (XIXe-XXe siècle) » in MELCHIOR-BONNET S., SALLES C. (dir.), *Histoire du mariage*, coll. Bouquins, Robert Laffont, Paris, 2009.

VORAGINE J. (de), *La légende dorée*, traduction de WYZEWA T. (de), coll. Sagesses, Editions du Seuil, Paris, 1998.

WEBER M., *Le Savant et le Politique*, coll. Le Monde en 10-18, Union générale d'Éditions, Paris, 1963.

WESSELING H., *Les empires coloniaux européens 1819-1919*, Folio Histoire, Paris, 2004.

WHITAKER J., *Une histoire des Grands Magasins*, Citadelle & Mazenod, Paris, 2011.

ART ET ARCHITECTURE

A description of the villa of Horace Walpole... at Strawberry Hill, near Twickenham, s.n., Kirgate, 1774.

AMOUGOU E., *Architecture et ethnographie au XIXe siècle, Lecture des Conférences de la Société Centrale des Architectes Français*, L'Harmattan, s.l., 2008.

Archives d'Architecture de la Côte Basque, *Guéthary, Saint-Jean-de-Luz, Ciboure*, coll. Balades architecturales, Lavielle, Bayonne, 1999.

Association Promotion Patrimoine, *Châteaux, manoirs et logis. Les Deux-Sèvres*, Patrimoine & Médias, s.l., 1998.

BADEA-PAÜN G., *Le style Second Empire. Architecture, décors et art de vivre*, Citadelle et Mazenod, Paris, 2009.

BARADEL-VALLET C., *Les toitures polychromes en Bourgogne. Etude historique, technique, stylistique et symbolique du XIVe au XXe siècle*, sous la dir. de J. ROSEN, Université de Bourgogne, 2007.

BARADEL-VALLET C., « Les toitures polychromes en Bourgogne du XIVe au XXe siècle », in *Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre/BUCEMA* [en ligne], n°12, 2008, réf. du 2 mai 2012. URL : <http://cem.revues.org/index7992.html>

BARIDON L., « Art pivot et art total : faillite d'une analogie » in *Les apories de l'art total. Artistes, société, temporalités*, colloque international, 15-17 déc. 2011, Columbia Global Centers/INHA, Paris.

BARIDON L. « Du portrait comme une science : Phrénologie et arts visuels en France au XIXe siècle » in BOUTON C., LAURAND V., RAÏD L. (dir.), *La physiognomonie, problèmes philosophiques d'une pseudo-science*, coll. Philosophie en cours, Kimé, Paris, 2005.

BARRIELLE J.-F., BOISSET J.-F., CASTIEAU T. (et al.), *Les styles français*, coll. Tout l'Art Encyclopédie, Flammarion, Paris, 1998.

BASCOU M., GIRVEAU B., *Gothic Revival. Architecture et arts décoratifs de l'Angleterre victorienne*, RMN, Paris, 1999.

BAUDOT A. (de), *Eglises de bourgs et villages*, Morel, Paris, 1867.

BAUHAIN C., *La maison bourgeoise au XIXe siècle. Architecture et pratiques sociales*, Institut de l'Habitat, Paris, 1985.

BIRNIE-DANZKER J.-A., *Hector Guimard, Castel Béranger*, catalogue d'exposition, Museum Villa Stuck, Munich, 1999.

- BOISTEL G. (dir.), *Observatoires et patrimoine astronomique français*, SFHST, ENS Editions, Paris, 2005, p.89-108.
- BOURGEOIS E., *Le style Empire, ses origines, ses caractères*, Henri Laurens, Paris, 1930.
- BOURLIER M., « La couleur des menuiseries : méthodes et résultats pratiques », in *Bulletin du Centre de recherche du château de Versailles* [en ligne], 2002, mis en ligne le 01 avril 2008, réf. du 20 mai 2011: <http://crcv.revues.org/1903>
- BOUTRY P., « Y a-t-il une spiritualité néogothique ? Réflexions sur un « passage à l'acte » », in *Sociétés & Représentations*, 2005/2, n°20, p. 41-58.
- BOUYSSY M., « Que veut une forme ? Le néogothique sans rivage », in *Sociétés & Représentations*, 2005/2, n°20, p. 5-22.
- CAHIER C., *Nouveaux mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature sur le Moyen Age*, vol. IX, Firmin Didot, Paris, s.d.
- CAHN I., LOBSTEIN D., WAT P., *Chronologie de l'art du XIXe siècle*, coll. Tout l'Art Encyclopédie, Flammarion, Paris, 1998.
- CASTAÑER MUÑOZ E., « Apparence publique et décor intérieur dans l'architecture du boulevard Wilson de Perpignan au début du XXe siècle : la Maison de l'Américaine et la Maison Vilar » in *Espaces intérieurs, la maison et l'art*, actes de journées internationales, Université de Perpignan-Via Domitia/Université de Barcelona, Publicacions de la Universitat de Barcelona, 2007, p.691-696.
- CAYOL-GERIN A., GUICHARD C., RIBOREAU B., *L'or gris du grand Grenoble*, Les guides du patrimoine rhônalpin, Editions Patrimoine Rhônalpin, Lyon, s.d.
- CHARPY M., *Le théâtre des objets. Espaces privés, culture matérielle et identité bourgeoise. Paris, 1830-1914*, thèse de doctorat d'Histoire contemporaine, Université François Rabelais-Tours, Tours, 2010.
- CHATELAIN A., « Une grande industrie motrice française attardée : le Bâtiment » in *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 13^{ème} année, n°3, 1958, p.573-585.
- CISERI I., *Le romantisme 1780-1860 : la naissance d'une nouvelle sensibilité*, Gründ, Paris, 2004.
- CONSTANS C., DA VINHA M. (dir.), *Les grandes galeries européennes XVIIe-XIXe siècles*, Centre de recherche du château de Versailles/Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2010.
- COURRENT M., « Tenuitas cum bona fama : éthique et architecture dans *De architectura* de Vitruve » in *Cahiers des études anciennes*, vol.XLVIII, 2011, p.219-263.
- CRIPPA M.-A., *Antoni Gaudí, de la naturalesa a la arquitectura*, Taschen, Madrid/Köln, 2003.
- CULOT M., *La côte basque des années 1930. Architectures d'André Pavlovsky*, Norma, Paris, 2003.
- CULOT M., FOUCART B. (dir.), *Modernes arcades. Les Treilles au cœur de l'utopie*, acte de colloque, Fondation des Treilles, Paris-Tourtour. En instance de publication.
- CULOT M., MESURET G., *Hendaye Irun Fontarrabie, villes frontières*, Institut Français d'Architecture/Norma, Paris, 1998.
- DALARUN J. (dir.), *Le Moyen Age en lumière. Manuscrits enluminés des bibliothèques de France*, Fayard, Paris, 2002.
- DALY C., *L'architecture privée au XIXe siècle sous Napoléon III*, Morel et Cie, Paris, 1864.
- DAVENNE C., FLEURENT C., *Les cabinets de curiosité. La passion de la collection*, La Martinière, Paris, 2011.
- DEBIDOUR V.-H., *Le bestiaire sculpté du Moyen Age en France*, coll. Grandes études d'Art et d'Archéologie n°2, 1961.
- DELOFFRE R., BONNEFOUS J., *Pierres des églises romanes et gothiques, Béarn Pays basque*, J & D, Bayonne, 1992.
- DEROUET C., *Grandes demeures angevines au XIXe siècle. L'œuvre de René Hodé (1840-1870)*, catalogue d'exposition, CMHS, 1976-1977.

- DESCARS J., *Paris Haussmann. Le pari d'Haussmann*, Pavillon de l'Arsenal, Paris, 1991.
- Domaine de Françon. Biarritz, coll. Itinéraires pour l'Architecture Contemporaine en Aquitaine, William Blake & Co, Canéjan, 1991.
- UCHER R., *Caractéristique des styles*, édition revue et corrigée par BOISSET J.-F., LAURENT S., coll. Tout l'Art Encyclopédie, Flammarion, 2001.
- DURAND-LE GUERN I., *Le Moyen Age des romantiques*, coll. Interférences, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2001.
- DUSSOL D., *Art et bourgeoisie. La Société des Amis des Arts de Bordeaux (1851-1939)*, Le Festin/Atelier du CERCAM, Bordeaux, 1997.
- ELEB-VIDAL M., DEBARRE-BLANCHARD A., *Architecture de la vie privée XVIIe-XIXe siècle*, Archives d'Architecture Moderne, Bruxelles, 1989.
- EPAUD F., BERNARD V., « L'évolution des charpentes du Val d'Oise, du XIe au XXe siècle » in *Revue archéologique du Centre de la France* [En ligne], t47, 18 mai 2008, réf. du 3 mai 2012. URL : <http://racf.revues.org/1205>
- Exposition universelle, Paris, 1867. Rapports du jury international, vol.3, groupe III, classes 14 à 26*, Dupont, Paris, 1868.
- FINANCE L. (de), *Un patrimoine de lumière*, Monum/Editions du Patrimoine, Paris, 2003.
- FIZAINE J.-C., « Les aspects mystiques du romantisme français. Etat présent de la question » in *Romantisme*, 1976, n°11, p.4-14.
- FOUCART B., *Deux siècles précurseurs*, vol.1. *Essais et mélanges*, Norma Editions, Paris, 2008.
- FOUCART B., HAMON F., *L'architecture religieuse au XIXe siècle : entre éclectisme et rationalisme*, PUPS, Paris, 2006.
- FRANKLIN J., *The gentleman's country house and its plan (1835-1914)*, Routledge & Kegan Paul, London, 1981.
- GAGE J., *Couleur & culture. Usages et significations de la couleur de l'Antiquité à nos jours*, Thames & Hudson, Londres, 2008.
- GAILLEMIN J.-L. (dir.), *Design contre design : deux siècles de créations*, catalogue d'exposition, Galeries Nationales du Grand Palais, Réunion des Musées Nationaux, Paris, 2007-2008.
- GALARD J., ZUGAZAGOITIA J. (dir.), *L'œuvre d'art totale*, Gallimard, Paris, 2003.
- GARNIER C., *A travers les arts*, réédition, Picard, Paris, 1985.
- GARNIER C., AMMAN A., *L'habitation humaine*, Hachette, Paris, 1892.
- GAUTIER T., *Histoire du romantisme*, Charpentier, Paris, 1874.
- GASKILL H. (dir.), *Ossian revisited*, Edinburgh University Press, Edinburgh, 1991.
- GERE C., *La décoration intérieure au XIXe siècle*, coll. L'époque et son style, Flammarion, 1989.
- GOMBRICH E.H., *Histoire de l'Art*, 7^{ème} édition, Phaidon, Paris, 2001.
- Gothique et néogothique à Nantes et dans les environs*, catalogue d'exposition, 8-31 mars 1983, Espace Graslin, Maison de la Culture, Nantes, 1983.
- GRANGER C., *L'Empereur et les arts. La liste civile de Napoléon III*, Ecole nationale des Chartes, Paris, 2005.
- GRILANC M., « Hart, Son, Peard & Co. » in Historic Houses Trust, *Digital Trade Catalogue*, sept. 2011, réf. du 3 juillet 2012. URL : <http://collection.hht.net.au/firsthht/digitalTradeCatalogue.jsp>
- GUARNERI C., *Architettura del sapere : la kunstkamera di Pietro il Grande*, Università luav di Venezia, 2010.

GUARNERI C., « Dagli antipodi dell'Impero : la « collezione siberiana » di Pietro il Grande » in *Objets des antipodes : Collection, exposition, restitution*, Cycle de séminaires doctoraux, EHESS-Ecole française de Rome, 4-7 oct. 2011.

GUEGAN S. (dir.), *Architecture in the 19th century*, Special Issue, Beaux-Arts, Paris, 1992.

Guimard, Actes de colloque international, Réunion des Musées Nationaux, Paris, 1994.

« Hart, Son, Peard & Co. », in University of Glasgow History of Art and HATII, *Mapping the Practice and Profession of Sculpture in Britain and Ireland 1851-1951* [En ligne], 2011, réf. du 3 juillet 2012. URL: http://sculpture.gla.ac.uk/view/organization.php?id=msib4_1205842995

HAVARD H., *La peinture décorative au XIXe siècle : l'œuvre de Pierre-Victor Galland*, Librairies-Imprimeries Réunies, Paris, 1895.

HITCHCOCK H.R., *Architecture : nineteenth and twentieth centuries*, Pelican History of art/Yale university press, New York, 1987.

« Industrie départementale. Exposition à Pau » in *Mémorial des Pyrénées*, trentième année, n°84, 1844.

INHA, *Dictionnaire critique des Historiens de l'art* [En ligne], ministère de la Culture, 2008. URL : <http://www.inha.fr>

IVCHENKO A.S., PARKHOMENKO O.A., *Ukrayina. Fortetsi, zamky, palatsy*, Kartohrafiya, Kiev, 2010.

JACQUE B., PASTIAUX-THIRIAT G., *Joseph Dufour, manufacturier du papier peint*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2011.

JACQUES A., *Dessins d'architecture du XIXe siècle*, Bibliothèque de l'Image, Paris, 2003.

JOBERT B., GOETZ A., TEXIER S. (dir.), *Mélanges en l'honneur de Bruno Foucart*, coll. Histoires d'art, Norma Editions, Paris, 2008.

JONES O., *Grammar of Ornament*, Editions Quaritch, London, 1856.

JOUBERT F., *La sculpture gothique en France XIIe-XIIIe siècles*, coll. Questions d'art et d'archéologie, Picard, Paris, 2008.

JUDEN B., *Traditions orphiques et tendances mystiques dans le romantisme français*, Slatkine, Genève, 1984.

JULLIAN R., *Le mouvement des arts du romantisme au symbolisme. Arts visuels, musique, littérature*, coll. L'Evolution de l'Humanité, Bibliothèque de Synthèse Historique, Albin Michel, Paris, 1979.

LAFONT A. (dir.), *L'artiste savant à la conquête du monde moderne*, coll. Formes et Savoirs, Presses Universitaires de Strasbourg, 2010.

LAMY J., MOTARD B., « L'archipel des coupoles. Topographie et architecture de l'observatoire de Toulouse : les logiques historiques et patrimoniales du bâti scientifique » in *In Situ, revue des patrimoines*, n°10, mai 2009, réf. du 16 juillet 2012. URL : <http://insitu.revues.org/3729>

LAROCHE C., « A propos de quelques architectures de musées en Pays de la Loire » in *303, Arts, recherches et créations*, vol.XXIII, 4^e trimestre 1989, p.42-77.

LAROCHE C., « Les enjeux multiples de l'architecture religieuse du second XIXe siècle en France : un essai de litanies » in *In Situ revue des patrimoines*, n°11, 2009, réf. du 25 avril 2012. URL : <http://www.insitu.culture.fr/pdf/larochePR-1081.pdf>

LAROCHE C., *Paul Abadie, architecte : 1812-1884*, Musée national des Monuments Français/Musée des Beaux-Arts d'Angoulême, Paris/Angoulême, 1988.

LASSERRE J.-C., « Villégiatures » in *Le Festin*, n°11, automne 1992, p.16-22.

LASSERRE J.-C., CONTAMIN O., *Villa Arnaga. Musée Edmond Rostand*, coll. Guides de l'Aquitaine, Le Festin, Bordeaux, 2006.

LAVIT J.-G., *Revue Monuments Historiques*, n°147, 1986.

L'Architecture, les sciences et la culture de l'Histoire au XIXe siècle, Actes de colloque, Publications de l'Université de Saint-Etienne, Saint-Etienne, 2001.

- L'art en France sous le Second Empire*, catalogue d'exposition, Grand Palais, Philadelphia Museum of Art, 11 mai – 13 août 1979, Réunion des Musées Nationaux, Paris, 1979.
- LE MEAUX H., *L'iconographie orientalisante de la péninsule Ibérique. Questions de styles et d'échanges (VIIIe-VIe siècle av. J.-C.)*, Casa de Velazquez, n°47, Madrid, 2010.
- LEGRAND G., *L'art romantique*, coll. Comprendre Reconnaître, Larousse, Paris, 1999.
- LEGUET-TULLY F., DAVOIGNEAU J., « L'inventaire et le patrimoine de l'astronomie. L'exemple des cercles méridiens et leurs abris », in *In Situ, revue des patrimoines* [En ligne], n°6, 2005, réf. du 15 septembre 2011 : http://www.insitu.culture.fr/article.xsp?numero=6&id_article=davoigneau-467
- LENIAUD J.-M., « Le rêve pour tous : néogothique entre art et industrie », in *Sociétés & Représentations*, 2005/2, n°20, p.120-132.
- LENIAUD J.-M., *Les bâtisseurs d'avenir. Portraits d'architectes XIXe – XXe siècle*, Fayard, Paris, 1998.
- LENIAUD J.-M., PERROT F., *La Sainte-Chapelle*, Centre des Monuments Nationaux/Editions du Patrimoine, Paris, 2007.
- LEWIS W.S., « The genesis of Strawberry Hill » in *Metropolitan Museum Studies*, vol.5, n°1, août 1934, p.57-92.
- « Los NR.236 Renaissance Actien-Gesellschaft für Holz-architektur und Möbel-Fabrikation » in *A 54 Holzverarbeitung, Möbel und Musikinstrumente, Papierindustrie, Verlagsgesellschaften*, s.d.s.l., p.109.
- « Lövinson, Siegfried und Louis » in MEINER J., *Möbel des Spätbarock und Historismus*, Berlin, 2008, p.502.
- LOYER F., *Histoire de l'architecture française. De la Révolution à nos jours*, Mengès/Editions du Patrimoine, Paris, 1999.
- LOYER F., *Le siècle de l'industrie. 1789-1914*, Skira, Genève, 1983.
- LOYER F., *Paris, XIXe siècle. L'immeuble et la rue*, Hazan, Paris, 1987.
- LOYER F., TOULIER B. (dir.), *Le régionalisme. Architecture et identité*, Monum/Editions du Patrimoine, Paris, 2001.
- LURASCHI C., *Le château d'Ilbarritz*, Atlantica-Séguier, Biarritz, 2001.
- LYONNET J.-P., DUPONT B., SULLY-JAULMES L., *Guimard perdu, histoire d'une méprise*, Editions Alternatives, Paris, 2003.
- MAINSTONE J.R., *Developments in structural forms*, Mass., MIT Press, (1975), Cambridge, 1983.
- Manufacture d'orfèvrerie, de bronzes et de chasublerie Poussielgue-Rusand fils*, Paris, 1893.
- MARCO F., *Musées, gestion déléguée et curiosités institutionnelles de l'Institut de France*, mémoire de Muséologie, sous la direction de FROMANGEAU J., Ecole du Louvre, Paris, 2007.
- MARTIN P., MONCOND'HUY D. (dir.), *Curiosité et cabinets de curiosités*, Atlante, Paris, 2004.
- MASSIN-LE GOFF G., *Les châteaux néogothiques en Anjou*, Nicolas Chaudun, Paris, 2007.
- MEINER J., « Der Intelligenz Preussens zur Ehre gereichende Industrie : Die Berliner Möbelfabrik Gesellschaft Renaissance (1855-1877) » in *Zeitschrift des Deutschen Vereins für Kunstwissenschaft*, n°64, Berlin, 2011, p.301-324.
- MESQUI J., *Les châteaux forts, de la guerre à la paix*, coll. Découvertes Gallimard Arts, Gallimard, Paris, 1995.
- MIDDLETON R., WATKIN D., *Architecture moderne. Du néo-classicisme au néo-gothique, 1750-1870*, Berger Levrault, s.d.
- MIDDLETON R. (dir.), *The Beaux-Arts and Nineteenth Century French architecture*, Thames and Hudson, Londres, 1982.
- MIDDLETON R., WATKIN D., *Architecture du XIXe siècle*, coll. Histoire de l'Architecture, Gallimard/Electa, Paris/Milan, 1993.
- MIGNOT C., *L'architecture du XIXe siècle*, Edition du Moniteur, Fribourg, Suisse, 1983.

- MONNIER G., « Pérennité du gothique », in *Sociétés & Représentations*, 2005, n°20, p. 175-184.
- MURRAY-ROBERTSON A., *Grasset pionnier de l'Art nouveau*, Bibliothèque des Arts/Lausanne, Lausanne, 1981.
- MURRAY-ROBERTSON-BOVARD A., *Eugène Grasset : une certaine image de la femme*, catalogue d'exposition, fondation Neumann, Gingins (Suisse), 1999.
- NAGEL A., « L'œuvre d'art total : pas encore – déjà plus » in *Les apories de l'art total*, 2011.
- NARBAITS-FRITSCHI M., *Architectes en Pays basque. Années 1920-1930*, Guides de l'Aquitaine, Le Festin, Bordeaux, 2008.
- NARBAITS-FRITSCHI M., HARTE-LASSERRE P.-J., *Biarritz*, coll. Balades architecturales, Archives d'Architecture de la Côte basque, Lavielle, Biarritz, 1998.
- NAYROLLES J., « Archéologie et rationalisme. Le rétablissement des superstructures dans les églises romanes au XIXe siècle » in *Revue de l'Art*, 1998, n°121, p.49-60.
- NOGARET J., *Châteaux historiques*, Bulletin du Musée Basque, Bayonne, 1930. XXI. Le château d'Echaz et la vicomté de Baïgorry, p.207-223.
- NOGARET J., *Châteaux historiques*, Bulletin du Musée Basque, Bayonne, 1930. VI. Le château de Haitze, p.61-70.
- NOUVEL-KAMMERER O., *Le mobilier français. Napoléon III-Années 1880*, Massin, Paris, 1996.
- NOUVEL-KAMMERER O., *Le style Second Empire*, coll. Tout l'Art Grammaire des styles, Flammarion, Paris, 1999.
- PASTOUREAU M., *Bestiaire du Moyen Age*, Seuil, Paris, 2011.
- Peindre le ciel de Turner à Monet*, Musée-promenade Marly-le-Roi/Louveciennes, L'Inventaire, Paris, 1997.
- PERRET-GENTIL Y., LOTTIN A., POUSSOU J.-P. (dir.), *Les villes balnéaires d'Europe occidentale du XVIIIe siècle à nos jours*, PUPS, Paris, 2008.
- PEROUSE DE MONTCLOS J.-M., *Architecture. Description et vocabulaire méthodiques*, Centre des Monuments Nationaux/Editions du Patrimoine, Paris, 2011.
- PEROUSE DE MONCLOS J.-M., *Principes d'analyse scientifique, Architecture*, Inventaire Général des Monuments et des Richesses Artistiques de la France, Paris, 1994.
- PICARD T., *L'art total : grandeur et misère d'une utopie. Autour de Wagner*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2006.
- POMIAN K., *Collectionneur, amateurs et curieux : Paris-Venise XVIe-XVIIIe siècles*, Gallimard, Paris, 1987.
- POULOT D., *Patrimoine et musées, l'institution de la culture*, Hachette supérieur, Paris, 2001.
- PRISSE d'AVENNES E., *L'art arabe d'après les monuments du Kaire depuis le VIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, Lemerrier et Cie, Paris, 1877.
- RACINET A., *L'ornement polychrome: cent planches en couleurs contenant environ 2000 motifs de tous les styles*, Booking International, Paris, 1988.
- RAGON M., *L'espace de la mort. Essai sur l'architecture, la décoration et l'urbanisme funéraires*, Albin Michel, Paris, 1981.
- RAGUENET A., *Matériaux et documents de construction*, Ducher, Paris, 1872.
- REYNAUD L., *Traité d'architecture*, Morel, Paris, 1863.
- RILEY N., BAYER P. (dir.), *Grammaire des arts décoratifs. De la Renaissance au Post-modernisme*, Flammarion, Paris, 2004.
- ROUSSEAU M. et J., *Biarritz Promenades*, Atlantica, Biarritz, 1997.
- SCHNAPPER A., *Le géant, la licorne et la tulipe. Cabinets de curiosités en France au XVIIe siècle*, 2^{ème} édition, Flammarion, Paris, 2012.

- SOLANA G., *Heroínas*, museo Thyssen-Bornemisza/Fundacion Caja Madrid, Madrid, 2011.
- SOLDI E., *Les arts méconnus, les nouveaux musées du Trocadéro*, Ernest Leroux, Paris, 1881.
- TARTAKOWSKY D., *Nous irons chanter sur vos tombes. Le Père-Lachaise XIXe-XXe siècle*, Aubier, Paris, 1999.
- TESNIERE M.-H., *Bestiaire médiéval. Enluminures*, catalogue d'exposition, Ed. BnF, Paris, 2005.
- "The Illustrated Catalogue of Universal Exhibition" in *The Art Journal*, Editions Virtue and Co., London, 1867-1868.
- TOMAN R. (dir.), *Néoclassicisme et Romantisme, Architecture, Sculpture, Peinture, Dessin*, Editions Könemann, Cologne, 2000.
- TOULIER B., *Châteaux en Sologne*, coll. Les Cahiers de l'Inventaire, Imp. Nat., Paris, 1991.
- TOULIER B., « Les réseaux de la villégiature en France » in *In Situ, revue des Patrimoines* [En ligne], 2005, réf. du 2 décembre 2011. URL : http://www.insitu.culture.fr/article.xsp?numero=&id_article=e2-400
- TOULIER B., *Villégiatures de bord de mer XVIIIe-XXe siècle*, Centre des Monuments Nationaux/Editions du Patrimoine, Paris, 2011.
- TUFFELI N., *L'art au XIXe siècle, 1848-1905*, Larousse, Paris, 2008.
- VAILLANT A. (dir.), *Dictionnaire du romantisme*, CNRS Editions, Paris, 2012.
- VAN TIEGHEM P., *Le romantisme français*, coll. Que Sais-je, PUF, Paris, 1999.
- VAN ZANTEEN D., « Architectural polychromy », in MIDDLETON R., *The Beaux-Arts and Nineteenth Century french architecture*, Thames and Hudson, Londres, 1982, p.197-215.
- VASSEUR E., « L'Exposition Universelle de 1867 : un événement architectural à travers la presse spécialisée », in *Livraisons d'Histoire de l'Architecture*, n°2, 2^{ème} semestre 2001, p.71-88.
- VERNES M., « Le chalet infidèle ou les dérives d'une architecture vertueuse et de son paysage de rêve », in *Revue d'Histoire du XIXe siècle*, 2006, n°32, p.111-136.
- VIARD B., *Les 100 mots du Romantisme*, coll. Que Sais-je, PUF, Paris, 2010.
- VIGATO J.-C., *L'architecture régionaliste : France 1890-1950*, Institut Français d'Architecture/Norma Editions, Paris, 1994.
- VIGNE G., FERRE F., *Hector Guimard*, Moreau, Paris, 2003.
- VITRUVÉ, *De architectura*, Panckoucke, Paris, 1847.
- VUILLEMARD A., *De Hittorff à Viollet-le-Duc, la polychromie de l'architecture médiévale au XIXe siècle*, mémoire de DEA d'Histoire de l'art, Université de Strasbourg 2, Strasbourg, 1997.
- WAINWRIGHT C., *The romantic interior. The British collector at home. 1750-1850*, Yale University Press, 1989.
- WASZEK N., « Ossian et Hume : deux références écossaises dans le Traité sur l'origine de la langue » in *Revue germanique internationale* [En ligne], n°20, 2003, mis en ligne le 7 juill. 2011, réf. du 20 août 2012. URL : <http://rgi.revues.org/975#bodyftn24>
- WATKIN D., *Morale et architecture aux 19^e et 20^e siècles*, coll. Architecture + Recherches, Pierre Madraga, Bruxelles, 1975.
- WILKINSON W., *English country houses*, Parker & Co, London, 1875.
- ZUGAZAGOÏTIA J., *L'œuvre d'art totale comme horizon de la modernité : aspirations à l'œuvre d'art totale et tentatives dans la seconde moitié du XIXe siècle : Wagner, Mallarmé, Rodin, Monet*, thèse de Doctorat d'Histoire de l'art, Paris IV-Sorbonne, 1999.

PAYS BASQUE ET PYRENEES

- BARANDIARAN J.-M., DUVERT M., *Dictionnaire illustré de mythologie basque*, Elkarlanean, Donostia-Baiona, 2001.

- BROCA P., « Sur les crânes basques de Saint-Jean-de-Luz » in *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, 2^{ème} série, t.3, 1868, p.9-25 et 43-107.
- BROCA P., « Crâne et cerveau d'un homme atteint de la déformation toulousaine », in *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, vol.2, n°1, 1879, p.417-420.
- CANEROT J., *Les Pyrénées. Histoire géographique*, vol. 1, Atlantica, Biarritz, 2008.
- CANEROT J., *Les Pyrénées d'hier et d'aujourd'hui*, Actes de colloque, Atlantica, Biarritz, 2008.
- CASENAVE J., « L'irrintzina : de la valeur emblématique à la désaffection » in *Lapurdum, revue d'études basques* [En ligne], n°2, 1997, réf. du 2 sept. 2011, URL : <http://lapurdum.revues.org/1802>
- CASENAVE J., « La mémoire et l'instant de Denis Laborde ou « comment on écrit une histoire du Bertsularisme » » in *Lapurdum, revue d'études basques* [En ligne], n°10, 2005, réf. du 2 février 2011. URL : <http://lapurdum.revues.org/91>
- CHADEFAUD M., *Aux origines du tourisme dans les Pays de l'Adour*, Numéro spécial des Cahiers de l'Université, Université de Pau et des Pays de l'Adour/Centre de recherche sur l'Impact sociospatial de l'aménagement, Pau, 1987.
- DARDEL J.-P., *Le centenaire de l'hôpital marin de Hendaye, un passé au service de l'avenir*, [En ligne] Ed. Wobook, 1999, réf. du 25 janvier 2012 : <http://library.wobook.com/WBWW6TY8Bk45-4/Collection-1/LE-CENTENAIRE-hopital-marin.html>
- DUBARAT V., HARISTOY P., *Etudes Historiques et Religieuses du diocèse de Bayonne*, 6^{ème} année, Vignancour, Pau, 1897, p.98-103.
- DUVERT M., *Des origines du peuple basque*, Elkar, Donostia-San Sebastian/Bayonne, 2005.
- GOYHENETCHE M., *Histoire générale des Basques*, 5 tomes, Elkarlanean, Bayonne, 1998-2005.
- GOYHENETCHE J., « Institutions, société et noblesse en Pays basque : quelques textes significatifs » in *Lapurdum, revue d'études basques* [En ligne], n°1, 1996, réf. du 2 février 2011. URL : <http://lapurdum.revues.org/1896>
- HARISTOY P., *Recherches historiques sur le Pays basque*, Lasserre, Bayonne, 1884.
- LACOMBE G., « Basquistes contemporains. Le prince Louis-Lucien Bonaparte (1813-1891) (Notice biographique et bibliographique) » in *Revue internationale des Etudes Basques*, 1907, p.160-166.
- LAFONT R., *La Révolution régionaliste*, Gallimard, Paris, 1967.
- LAFOURCADE M., « Les fors basques et les droits de l'Homme » in *Lapurdum* [En ligne], n°8, 2003, mis en ligne le 1^{er} mai 2009, réf. du 1^{er} octobre 2011. URL : <http://lapurdum.revues.org/1149>
- LECLUSE F., *Grammaire basque*, Doulaboure/Cluzeau, Toulouse/Bayonne, 1826.
- LOUBERGE J., *La maison rurale en Béarn*, coll. Les cahiers de construction traditionnelle, Ed. Créer, Nonette, 1999.
- MOREL BOROTRA N., « Le chant et l'identification culturelle des Basques (1800-1950) » in *Lapurdum, revue d'études basques* [En ligne], n°5, 2000, réf. du 2 février 2011. URL : <http://lapurdum.revues.org/1352>
- MOREL BOROTRA N., « Les modèles français et espagnols dans la création de l'opéra basque » in JAMBOU L. (dir.), *La musique entre France et Espagne, interactions stylistiques 1870-1939*, coll. Musiques Ecrites, Série Etudes, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, Paris, 2003.
- MORVAN M., *Les origines linguistiques du basque*, Centre d'Etudes Linguistiques et Littéraires Basques, Presses Universitaires de Bordeaux, Bordeaux, 1996.
- « Mr le Capitaine Duvoisin » in *Revista Bascongada*, Donostia-San Sebastian, 1891, p.113-115.
- OIHENART A., *Proverbes basques*, Impr. Prosper Faye, Bordeaux, 1867.
- OLAZIREGI M.-J., « Et... le hérisson se réveilla : passé et présent de la littérature basque » in *Lapurdum*, n°6, 2001, p.205-217.

- ORPUSTAN J.-B., *Précis d'histoire littéraire basque 1545-1950 : cinq siècles de littérature en euskara*, coll. Pratiques, Izpegi, Saint-Etienne-de-Baïgorry, 1996.
- RAYMOND P., *Dictionnaire topographique du département des Basses-Pyrénées*, Imp Impériale, Paris, s.d.
- SOULET J.-F., *Les Pyrénées au XIXe siècle. L'éveil d'une société civile*, Editions Sud-Ouest, Bordeaux, 2004.
- UTHURRY T., « Monsieur le chanoine Emmanuel Inchauspé (1815-1902) » in *Ville Congrès d'Etudes Basques*, Eusko Ikaskuntza, Donostia-San Sebastian, 2003, p.689-695.
- ZABALTZA X., *Augustin Chaho (1811-1858) Un précurseur incompris*, Gobierno Vasco, Vitoria-Gasteiz, 2011.
- HERALDIQUE
- BAUX J., *Nobiliaire du département de l'Ain*, 1864.
- BOREL D'HAUTERIVE M., *Annuaire de la noblesse de France et des maisons souveraines de l'Europe*, Paris, 1871-1889.
- BRUMOND A., *Nobiliaire toulousain. Inventaire général des titres probants de noblesse et de dignités nobiliaires*, Bonnal et Gibrac, Toulouse, 1863.
- Dictionnaire des familles françaises ou notables à la fin du XIXe siècle*, Hérissé, Evreux, 1912-1917.
- « Édité... portant anoblissement de 500 personnes, qui seront choisies parmi ceux qui se sont le plus distingués par leurs mérites, vertus et bonnes qualités... Registré en Parlement le 20 mars 1696 » [En ligne], in Bibliothèque nationale de France, Gallica, réf. du 21/04/2011 : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8601866c.r=anoblissement+louis+xiv.langFR>
- EDITEUR DES FIEFS DU FOREZ, *L'Assemblée bailliagère de la province du Forez, convoquée à Montbrison en mars 1789*, Perrin, Lyon, 1803.
- Généalogie de la famille Passerat de la Chapelle d'après les traités nobiliaires spéciaux et des papiers particuliers*, Berger-Levrault & Cie, Nancy, 1896.
- HOZIER C. (d'), *Armorial général de France*, volumes Béarn, Dauphiné, Guyenne, Languedoc, Lyon, Provence, réédition, 1889 [en ligne], in Bibliothèque nationale de France, Gallica, réf. du 1^{er} juill. 2009 et du 20 juill. 2010. URL : www.gallica.bnf.fr
- HOZIER C. (d'), *Armorial général de France*, Paris, 1689.
- LAMANT H., *Armorial de Bayonne, Pays Basque et Sud-Gascogne*, Ed. Limarc, Bayonne, 1981.
- LAMANT-DUHART H., *Armorial du Pays basque*, J&D Editions, Biarritz, 1997.
- MAGNY L. (de), *La science du blason, accompagnée d'un armorial général des familles nobles de l'Europe*, Aubry, Paris, 1858.
- MAGNY L. (de), *Le nobiliaire universel ou recueil général des généalogies historiques et véridiques des maisons nobles de l'Europe*, vol.6, Elibron Classics series, Paris, 2005.
- MAGNY L. (de), *Nobiliaire universel. Recueil général des généalogies historique et véridique des maisons nobles de l'Europe*, Archives de la Noblesse, X vol., Impr. Poupart-Davyl et Cie, Paris, 1861-1878.
- MESNIL E. (Révérend du), *Armorial de l'Ain. Armorial historique de Bresse, Bugey, Dombes, Pays de Gex, Valmorey et Franc-Lyonnais*, Vingtrinier, Lyon, 1872.
- MONTGRAND G. (de), *Armorial de la ville de Marseille*, Gueidon, Marseille, 1864.
- PASTOUREAU M., *L'art héraldique au Moyen Age*, Seuil, Paris, 2009.
- REGNIER J.-M., *Armorial du Pays Basque : I. La Soule*, 2010.
- STEYERT, *Armorial général du Lyonnais, Forez et Beaujolais*, Brun, Lyon, 1860.
- TOURTOULON Ch. (de), *Notes pour servir à un nobiliaire de Montpellier*, Grolier, Montpellier, 1836.
- TOUR-VARAN M. (de la), *Armorial et généalogies des familles qui se rattachent à l'histoire de Saint-Etienne*, Montagny, Saint-Etienne, 1854.

WENZLER C., *Le guide de l'héraldique, histoire, analyse et lecture des blasons*, Editions Ouest-France, Rennes, 2002.

Monographies

Adrien Guignet (1816-1854), catalogue d'exposition, musée Rolin, Autun, 1978.

BABELON J.-P., *Le château de Chantilly*, Scala/Domaine de Chantilly, Paris, 2008.

BAZIN G., *Théodore Géricault. Etude critique, documents et catalogue raisonné*, vol.6 *Génie et folie : Le Radeau de la Méduse et les monomanes*, Bibliothèque des arts, Paris, 1997.

BELLENGER S., HAMON F. (dir.), *Duban (1798-1870), les couleurs de l'architecte*, catalogue d'exposition, château de Blois, Gallimard/Electa, Paris, 1996.

BENSAUDE-VINCENT B., « Camille Flammarion : prestige de la science populaire » in *Romantisme*, 1989, n°65, p.93-104.

BERTHELOT M., *Notice historique sur la vie et les travaux de Charles Naudin*, Extrait des AADS, Paris, 1900.

BROUTIN A., *Le château de Saint-Bonnet-des-Oules, Extrait des châteaux historiques du Forez*, Ménard et Ding, Saint-Etienne, 1882.

CAUSSE A., DESSE J., « Rimbaud, Aden, Histoire d'une photographie », in *La Revue des Deux Mondes*, 2010.

CERDA A. (de la), *Nathalie de Serbie. La reine errante*, coll. Sceptre et couronne, Atlantica, Biarritz, 2000.

CHENIQUE B., « Géricault, le Salon de 1814 et les semaines saintes d'un mousquetaire républicain » in DARRAGON E., JAKOBI M. (dir.), *La provocation, une dimension de l'art contemporain XIXe-XXe siècle*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2004, p.65-83.

CHEVALIER F., *L'œuvre d'E. Saarinen*, Sorbonne, Paris, 2001.

COLLARD A., « L'abbé Aloys Vershaffel (1850-1933) » in *Ciel et Terre*, vol.49, 1933, p.88-92.

CONGREGATION POUR LES CAUSES DES SAINTS, PROT. N°253, *Emmanuel d'Alzon. Dossier sur la vie et les vertus*, vol. II Documentation biographique, t.I, s.n., Rome, 1986.

DAGUERRE de HUREAUX A., *Eugène Delacroix*, Hazan, Paris, 1994 ; JOBERT B., *Delacroix*, Gallimard, Paris, 1997.

DA SILVEIRA P., *Les grands magasins du Louvre au XIXe siècle*, Caisse de Retraite des Entreprises à Commerces Multiples, Paris, 1995.

DHAINAUT P., *La demeure océan de Victor Hugo*, coll. Les Banlieues de l'art, Encre Editions, Paris, 1980.

Dantan jeune. Caricatures et portraits de la société romantique, Maison de Balzac/Paris Musées, Alençon/Paris, 1989.

DES CARS L., FONT-REAUUX D. (de), PAPET E. (dir.), *Gérôme 1824-1904. L'histoire en spectacle*, catalogue d'exposition, musée d'Orsay/Skira-Flammarion, Paris, 2010.

DUVERNOIS C., HALARD F., *Trianon, le domaine privé de Marie-Antoinette*, Actes Sud, Paris, 2008.

FRIEDLAND R., ZELMAN H., *The Fellowship : the untold story of Frank Lloyd Wright & the Taliesin Fellowship*, Regan Books/Harpercollins Publishers, New York, 2006.

FOUCART B. (dir.), *Félix Duban. Les couleurs de l'architecte*, Actes de colloque, Paris, Blois : Maisonneuve et Larose, Ville de Blois, 2001.

Hippolyte, Paul et Auguste Flandrin, une fraternité picturale au XIXe siècle, catalogue d'exposition, RMN, Paris, 1984.

LAISSUS J., *Jomard, le dernier égyptien (1777-1862)*, Fayard, Paris, 2004.

LANCEL S., *Saint Augustin*, Fayard, Paris, 1999.

LECANUET E., *Montalembert, sa jeunesse (1810-1836)*, vol.I, 3^{ème} édition, Poussielgue, Paris, 1900.

- LECANUET E., *Montalembert, La liberté d'enseignement (1835-1850)*, vol. II, Poussielgue, Paris, 1909.
- MARY M.-C., « Le château de Bournel » in *Monuments Historiques*, n°183, 1992, p.77-80.
- MONTCHALIN V. (de), « Observatoire de l'abbé Moreux à Bourges » in *Patrimoine du XXe siècle en Région Centre*, DRAC Centre, 2012.
- MILLER M.B., *Au Bon Marché (1869-1920). Le consommateur apprivoisé*, Armand Colin, Paris, 1987.
- NEAVE C., CHARRON H., *Monte Cristo, château de rêve*, Cahiers Alexandre Dumas, n°20, Champflour, 1994.
- Notre-Dame-du-Laus et la vénérable sœur Benoîte*, Bichaid, Gap, 1895, réf. du 5 mai 2011. URL : <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/frame.html>
- PARANT C., « La dynastie des Parent », in *Monuments Historiques*, n°183, 1992, p.81.
- PATIN S., *Monet, un œil...mais quel œil !*, coll. Découvertes Gallimard, Réunion des Musées Nationaux Peinture, Gallimard, 1991.
- SAINT ATHANASE, *La vie de saint Antoine*, IVe siècle, [en ligne], Abbaye Saint-Benoît, réf. du 23 juill. 2012. URL : <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/peres/antoine/viedesaintantoine.htm>
- SAINT-PULGENT M. (de) (dir.), *La fondation des Treilles*, Fondation des Treilles, Tourtour, 2010.
- SALMON X. (dir.), *Fontainebleau. Vraie demeure des rois, maison des siècles*, Artlys, Versailles, 2011.
- « Sur les pas d'Alzon : au Vigan » in Les Augustins de l'Assomption, *Pèlerinages sur les pas du père d'Alzon*, réf. du 3 mai 2011. URL : http://www.assomption.org/totale_biblio.php
- THERMEAU G.-M., *André-Antoine Neyron 1772-1854 Essai biographique*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2003.
- VAN TIEGHEM P., *Notice historique sur la vie et les travaux de Pierre Duchartre*, Extrait des AADS, Paris, 1906.
- VIGNE G., *Ingres*, Citadelle-Mazenod, Paris, 1995.
- WATSON E., *St Andrew's Church Westland Row, An Enduring Presence*, Dublin, 2007.

Littérature

- BANVILLE T. (de), *Rondels*, 1875.
- BANVILLE T. (de), *Les exilés*, 1867.
- BANVILLE T. (de), *Améthyste*, 1861.
- BUCHANAN R.W., *Undertones*, Strahan, Londres, 1865.
- CHATEAUBRIAND F.-R., *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Firmin-Didot, Paris, 1852.
- CHATEAUBRIAND F.-R. (de), *Le génie du christianisme*, Didot, Paris, 1852.
- DUMAS A., *Le comte de Monte Cristo*, présenté et annoté par Y. AZOULAY, GF Flammarion, Paris, 1998.
- DUMAS A., *Le prince des voleurs*, coll. Les Classiques, J'ai lu, Paris, 1996.
- DUMAS A., *Le proscrit*, coll. Les Classiques, J'ai lu, Paris, 1996.
- FLAUBERT G., *La tentation de saint Antoine*, Charpentier, Paris, 1874.
- HUGO V., *La légende des siècles. Les petites épopées*, présenté et annoté par MILLET C., Librairie Générale Française/Livre de Poche, Paris, 2000.
- HUGO V., *Les orientales*, Gosselin, Paris, 1829.
- LAMARTINE A. (de), *Harmonies poétiques et religieuses*, Hachette, Paris, 1859.

LOTI P., *Aziyadé* [En ligne], In Libro Veritas, 2006, p.86, réf. du 20 août 2012. URL : http://www.inlibroveritas.net/lire/oeuvre5625.html#page_86

LOTI P., *Cette éternelle nostalgie, journal intime 1878-1911*, La Table Ronde, Paris, 1997.

LOTI P., *Jérusalem*, Calmann-Lévy, Paris, 1896.

LOTI P., *La mort de Philae*, Calmann-Lévy, Paris, 1909

LOTI P., *Le château de la Belle au bois dormant*, Romans/Nouvelles, Libroveritas, 2012.

LOTI P., *Les désenchantées*, Calmann-Lévy, Paris, 1906.

LOTI P., *Les trois dames de la Kasbah*,

LOTI P., *Ramuntcho*, Calmann-Lévy, Paris, 1893.

SCHILLER F., *Poésies de Schiller*, Charpentier, Paris, 1854.

SCHILLER F., *Schiller's Gedichte*, t2, Deder's Berlag, Stuttgart, 1856.

VOLTAIRE, *L'affaire Calas et autres affaires*, J. Van den Heuvel éd., coll. Folio Classique, n°672, Gallimard, Paris, 1975.

Viollet-le-Duc

PAR VIOLLET-LE-DUC

Etant donné la masse des publications de Viollet-le-Duc, nous indiquons seulement les sources utilisées dans le cadre de cette étude. En ce qui concerne une bibliographie complète de sa production écrite, nous renvoyons à l'inventaire établi dans Viollet-le-Duc, 1979.

« Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc, 1833, Lettres à son père et journal de route », in *Voyage aux Pyrénées*, préf. G. Viollet-le-Duc, Amis du Musée Pyrénéen, Pau, 1972.

LASSUS J.-B., VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Projet de restauration de Notre-Dame de Paris. Rapport*, Lacombe, Paris, 1843.

VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Catalogue des livres composant la bibliothèque poétique de M. Viollet-le-Duc*, Hachette, Paris, 1843.

VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Ce que réclame l'enseignement de l'architecture au XIXe siècle*, Morel, Paris, 1864.

VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Cité de Carcassonne*, Gide, Paris, 1858.

VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Comment on construit une maison, Histoire d'une maison*, Bibliothèque des professions industrielles, commerciales et agricoles, série C n°5, J. Hetzel et Cie éditeurs, Paris, 1873.

VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Compositions et dessins de Viollet-le-Duc*, publié sous le patronage du Comité de l'œuvre du maître, Librairie centrale d'Architecture, Paris, 1884.

VIOLLET-LE-DUC E.-E., *De la décoration appliquée aux édifices*, A. Ballue éditeur, Paris, 1880.

VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Description du château de Coucy*, Bance, Paris, 1857.

VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Description du château de Pierrefonds*, Bance, Paris, 1861.

VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Du style gothique au XIXe siècle*, Didron, Paris, 1846.

VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle*, 10 volumes, Librairies-Imprimeries réunies, Ancienne Maison Morel, Paris, 1854-1868.

VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Dictionnaire raisonné du mobilier français de l'époque carolingienne à la Renaissance*, 6 volumes, Bance, Paris, 1858-1875.

VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Entretiens d'architecture*, 1858-1872, édition intégrale : tomes 1+2, 2^{ème} édition, rééd. Pierre Margada, Paris, 1978.

- VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Habitations modernes*, Paris, 1875, Mardaga, Bruxelles, 1979.
- VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Histoire d'un dessinateur, comment on apprend à dessiner*, Hetzel, 1879.
- VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Histoire d'un hôtel de ville et d'une cathédrale*, Hetzel, Paris, 1878.
- VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Histoire d'une forteresse*, J. Hetzel et Cie, Paris, 1874.
- VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Histoire de l'habitation humaine, depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours*, Hetzel, Paris, 1875.
- VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Musée de sculpture comparée appartenant aux divers centres d'art et aux diverses époques*, 2^{ème} rapport, Bastien et Brondeau, Paris, 1879.
- VIOLLET-LE-DUC E.-E., *L'art russe, ses origines, ses éléments constitutifs, son apogée, son avenir*, Morel, Paris, 1877.
- VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Le massif du Mont-Blanc, étude sur sa constitution géodésique et géologique, sur ses transformations et sur l'état ancien et moderne de ses glaciers*, Baudry, Paris, 1876.
- VIOLLET-LE-DUC fils, *Lettres inédites de Viollet-le-Duc*, Librairies-Imprimeries réunies, Ancienne Maison Morel, Paris, 1902.
- VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Histoire d'une maison*, édité par BRESSANI M., Ed. In Folio, Paris, 2011.
- VIOLLET-LE-DUC E.-E., *Monographie de Notre-Dame de Paris, suivi de Peintures murales des chapelles de Notre-Dame de Paris*, édité par LENIAUD J.-M., coll. Les introuvables du Patrimoine, Editions Molière, Paris, 2008.
- VIOLLET-LE-DUC E.-E., NARJOUX F., *Habitations modernes*, Mardaga, Bruxelles, 1979.
- VIOLLET-LE-DUC E.-E., OURADOU M., *Peintures murales des chapelles de Notre-Dame de Paris*, Morel, Paris, 1870.
- « Viollet-le-Duc 1833 », in *Voyage au Pays Basque : versions intégrales / Viollet-le-Duc, Stendhal, Gautier, Flaubert, Hugo, Taine, Mérimée*, éd. et préf. A. Hurel, Pimientos, Urrugne, 1999, p.10-25.
- « Viollet-le-Duc 1833 », in *Voyage aux Pyrénées / Georges Sand, Eugène Viollet-le-Duc, Stendhal, Prosper Mérimée et al.*, préf. A. Gabastou, Pimientos, Urrugne, 2001, p.30-56.
- VIOLLET-LE-DUC Fils, *Lettres inédites de Viollet-le-Duc*, Librairies-Imprimeries réunies, Paris, 1902.
- SUR VIOLLET-LE-DUC
- ABRAHAM P., *Viollet-le-Duc et le rationalisme médiéval*, Vincent, Fréal & Cie, Paris, 1934.
- « Année Viollet-le-Duc : Le château de Saint-Vérand classé. Chapelle du Lycée Ampère : halte au massacre » in *Le Progrès*, 20 décembre 1980.
- AUZAS P.-M., *Viollet-le-Duc 1814-1879*, catalogue d'exposition, Hôtel de Sully, Caisse Nationale des Monuments Historiques, Paris, 1965.
- BARIDON L., *L'imaginaire scientifique de Viollet-le-Duc*, coll. Villes, Histoire, Culture, Société, L'Harmattan, Paris, 1996.
- BARIDON L., *Viollet-le-Duc, sources d'une pensée architecturale, genèse d'un imaginaire scientifique*, thèse de doctorat d'Histoire de l'art, sous la direction de M. LOYER F., Université de Strasbourg, 1992.
- BARIDON L., « Viollet-le-Duc, Eugène-Emmanuel » in INHA, *Dictionnaire critique des historiens de l'art*, 2010, réf. du 20 novembre 2011. URL : <http://www.inha.fr/spip.php?article2564>
- BARIDON L., « Voir, c'est savoir. Pratique de la description chez Viollet-le-Duc » in RECHT R. (éd.), *Le texte de l'œuvre d'art. La description*, Presses universitaires de Strasbourg/Musée d'Unterlinden, Strasbourg/Colmar, 1998.
- BARON M.-G., « Pierrefonds, un délire des sens » in *Le Figaro*, 31 août-1^{er} septembre 2002.
- BAUDOT A. (de), « Château de Roquetaillade, mobilier » in *Gazette des Architectes et du Bâtiment*, 1869-1870, n°16, p.245-247, n°18, p.260-261.

- BAUDOT A. (de), ROUSSEL J., *Dessins inédits de Viollet-le-Duc*, A. Guérinet, Paris, 1884.
- BERCE F., *La correspondance Mérimée-Viollet-le-Duc*, éd. du CTHS, Paris, 2001.
- BERGE F., *Les premiers travaux de la Commission des Monuments Historiques, 1837-1848*, Picard, Paris, 1979.
- BRESSANI M., « Opposition et équilibre : le rationalisme organique de Viollet-le-Duc » in *Revue de l'Art*, 1996, n°112, p.28-37.
- BRESSANI M., *Sciences, histoire et archéologie : sources et généalogie de la pensée organiciste de Viollet-le-Duc*, Thèse de doctorat d'Histoire de l'Art, sous la direction de M. FOUCART B., Université Paris IV Sorbonne, Atelier National de Reproduction des Thèses, Lille, 1997.
- CHAFFANJON A., « Palais et châteaux d'Europe » in *Point de vue, images du monde*, 7 juin 1990, p.18-20.
- CHARLOT M., TARSOT L., « Pierrefonds » in *Les palais nationaux*, Paris, s.d., p.29-39.
- CISTERNINO A., « Viollet-le-Duc et le rationalisme médiéval. Le regard d'un moderne. A propos de Pol Abraham », in *Livraisons d'Histoire de l'Architecture*, n°9, 1^{er} semestre 2005, p.53-71.
- Collection Eugène Viollet-le-Duc*, catalogue de vente, Drouot-Richelieu, Paris, 2002.
- CRESENT R., « Un musée Viollet-le-Duc dans l'ancienne gare de Pierrefonds » in *L'Aurore*, n°25, 11 avril 1980.
- CZARNOCKA A., « Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc » in *Marianne und Germania 1789-1889 : Frankreich und Deutschland, zwei Welten, eine revue*, exposition, Martin-Gropius Bau, Berlin, 15 septembre 1996-7 janvier 1997, p.290-291.
- DAMISCH H., *Viollet-le-Duc. L'architecture raisonnée*, Hermann Editeurs des Sciences et des Arts, coll. Savoir, Paris, 1978, 223 p.
- DUAULT N., « Le château de Pierrefonds, « folie » de Napoléon III. Le Moyen Age réinventé par Viollet-le-Duc » in *France Soir*, 13 septembre 1980.
- DUFOURNET P., « Dessins de Viollet-le-Duc dans les collections de l'Académie d'architecture », in *Les cahiers de l'Académie d'Architecture*, n°4, 1983, p.97-102.
- DULAU R., *Le château de Pierrefonds*, Editions du Patrimoine, Centre des Monuments Nationaux, Paris, 1997, 48 p.
- ELWALL R., *Building with light: the international history of architectural photography*, Merrell, London-New-York, 2004.
- FOUCART B. (éd.), *L'éclectisme raisonné*, Denoël, Paris, 1984.
- FREY P.A. et GRENIER L. (dir.), *Viollet-le-Duc et la montagne*, catalogue d'exposition, Grénat, Grenoble, 1993.
- GARDELLES J., LASSERRE J.-C., MARQUETTE J.-B., *Roquetaillade, la terre, les hommes, les châteaux*, Cahiers du Bazadais, n°53-54, 2^{ème}-3^{ème} trimestre, Bazas, 1981, 134 p.
- GAUTHIER J.-B., *La plomberie au XIXe siècle*, Imprimerie Chaix, Paris, 1885.
- GERE C., WHITEWAY M., « Reformed gothic and engineering. Burges and Viollet-le-Duc » in *Nineteenth century design from Pugin to Mackintosh*, Abrams, New-York, 1994.
- GOUT P., *Viollet-le-Duc, sa vie, son œuvre, sa doctrine*, Champion, Paris, 1914.
- GRODECKI J.-L., *Le Moyen Age retrouvé. De Saint-Louis à Viollet-le-Duc*, Flammarion, Paris, 1991.
- HARTMANN-NUSSBAUM S., « Le château de la Flachère, construction de Viollet-le-Duc » in *Bulletin Monumental*, n°139, 1981, p.238-252.
- JOLY M., « Viollet-le-Duc dans les Pyrénées », in *Ekaina*, n°64, 4^{ème} trimestre 1997, p.282-288.
- JOLY M., « Viollet-le-Duc : sur la côte basque et dans les Pyrénées », in *Ekaina*, n°61, 1^{er} trimestre 1997, p.11-15.
- JULLIAN Ph., « Les conquêtes de Roquetaillade » in *Connaissance des Arts*, s.l., 1971.
- L'éclectisme raisonné*

La correspondance Mérimée-Viollet-le-Duc

« La double renaissance du château de Pierrefonds » in *Monuments Historiques*, n°194, novembre 1994, p.142-143.

LAMARQUE P., « Roquetaillade mis en scène par Viollet-le-Duc » in *Vogue Décoration*, s.l., 1990.

LAROCHE C., « A propos de quelques architectures de musées en Pays de Loire » in *303, Arts, Recherches et Créations, la revue du Pays de Loire*, vol. XXIII, 4^{ème} trimestre 1989, p.42-77.

LASSERRE J.-C., « Dans le Bordelais, un château décoré et meublé par Viollet-le-Duc » in *Journal des Arts*, n°119, mars 1980, p.16-27.

LASSERRE J.-C., « En Bazadais, un château décoré par Viollet-le-Duc et Edmond Duthoit » in *Le Festin*, Bordeaux, 2002, 6 p.

« Le château de Pierrefonds (département de l'Oise) » in *Magasin pittoresque*, 1871, p.36-38 et p.91-92.

« « Le monument et ses artisans » opération à rebondissement » in *Monuments Historiques*, n°199, nov.-déc. 1995, p.102-104.

Le Musée de la Sculpture comparée : naissance de l'Histoire de l'Art moderne, actes du colloque « Le Musée de la Sculpture comparée : l'invention d'un modèle au XIXe siècle » tenu à Paris au Musée des Monuments Français les 8 et 9 décembre 1999, Centre des Monuments Nationaux, Editions du Patrimoine, Paris, 2001.

LENIAUD J.-M., *Viollet-le-Duc ou les délires du système*, Editions Mengès, Paris, 1995.

LENIAUD J.-M., « Le monogramme de Viollet-le-Duc : la marque ésotérique d'un rationaliste » in CASTELLANI M.-M., PRUNGNAUD J. (dir.), *Architecture et discours*, coll. UL3 Travaux et recherches, Conseil scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, Lille, 2006.

LENIAUD J.-M., « Le rêve pour tous : néogothique entre art et industrie » in *Sociétés & Représentations*, Nouveau Monde éditions, n°20, février 2005, p.120-132.

LENIAUD J.-M., « Une simple querelle de clocher ? Viollet-le-Duc à Saint-Denis (1846) » in *Revue de l'art*, n°101, 1993, p.17-28.

LEVINE N., « Building the Unbuilt : authenticity and the archive » in *Journal of the Society of Architectural Historians*, n°67/1, mars 2008, p.14-17.

MASSIE J., « Viollet-le-Duc & Saint-Jacques-de-Compostelle », in *Le Bourdon*, n°6 nouvelle série, 1^{er} semestre 1994, p.34-36.

MATHIEU C., « Viollet-le-Duc » in *Musée d'Orsay Guide*, Réunion des Musées Nationaux, 1986.

MEGRET C., « Pierrefonds : Napoléon Ier acheta le château, Napoléon III le fit restaurer » in *Le Parisien*, 25 mai 1980.

MENSION-RIGAU N., « Le néogothique vu du château », in *Sociétés & Représentations*, 2005/2, N°20, p. 103-109.

MIDANT J.-P., *Au Moyen Age avec Viollet-le-Duc*, L'Aventurine, Paris, 2001, 176 p.

MIDDLETON R., « Viollet-le-Duc's châteaux » in *Annals of the Architectural Association School of Architecture*, n°6, mai 1984, p. 40-46.

OLLIVIER M.-J., « Les peintures murales de Pierrefonds » in *Monumental : Revue scientifique et technique des Monuments Historiques*, n°8, Direction du Patrimoine, Paris, 1994, p.89-90.

PAUWELS M.-C., «Le faux medieval» in *Madame Figaro*, 15 décembre 1979, p.118-120.

PRESTON S., « Nineteenth century explorations » in *Apollo*, mai 1980.

ROUSSEAU-PLOTO E., « Compte-rendu de voyage au Pays Basque : Viollet-le-Duc... » in *Bulletin du Musée Basque*, n°154, 2^{ème} semestre 1999.

SALMON M.-J., « Le château de Pierrefonds » in *Monuments Historiques*, n°4, 1973, 19 p.

SAUVAGEOT C., *Viollet-le-Duc et son œuvre dessinée*, Morel, Paris, 1880.

TELESKO W., « Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc (Paris, 1814 – Lausanne, 1879), Schloss Pierrefonds, Projekt zur Restaurierung » in *Der Traum vom Glück : Die Kunst Der Historismus in Europa*, Künstlerhaus Wien, Akademie der Bildenden Künste in Wien, exposition, 13 septembre 1996-6 janvier 1997, p.385-386.

TENENBAUM A., *Le Moyen Age vu par le XIXe siècle*, Carnets Parcours du Musée d'Orsay, n°10, 1987.

TERRANCLE P., « Les ébauches d'un grand talent : Viollet-le-Duc », in *Pyrénées Magazine*, n°35, septembre-octobre 1994, p.19-25.

The high game. An exhibition of architectural drawings. 1800-1950, Gallery Lingard, Museum of Fine Arts, Londres, s.d.

THIBAUT M., *La passion médiévale de Viollet-le-Duc* in GEO, 1993.

THIBIERGE M.-T., « Les sculpteurs de Viollet-le-Duc pour la restauration du château de Pierrefonds, 1857-1885 » in *Bulletin de la Société d'Histoire de l'Art Français*, séance du 10 novembre 1984, 1987, p.255-268.

TIMBERT A., « Reconstruire Vézelay et restaurer la Bourgogne : le choix des matériaux chez E.-E. Viollet-le-Duc » in *Livraisons d'Histoire de l'Architecture*, « Grands chantiers et matériaux », n°16, 2^{ème} semestre 2008, Paris, p.87-108.

TIMBERT A., *Viollet-le-Duc : le chantier de restauration de la Madeleine de Vézelay – correspondance (1840-1841)*, Cahiers archéologiques et d'histoire, Société des Fouilles Archéologiques et des Monuments Historiques de l'Yonne, 2005, 106 p.

TIMBERT A., *Le chevet de la Madeleine de Vézelay et le début de l'architecture gothique en Bourgogne*, Thèse de doctorat d'Histoire de l'art, sous la direction de Mme VERGNOLLE E., Université de Franche-Comté (Besançon), 2001.

TRICOT, JEANCOURT, « Armoire murale, élément de la chambre rose, château de Roquetaillade » in *Le rêve du bonheur*, catalogue d'exposition, Künstand, Vienne, 1996.

VIOLLET-LE-DUC G., *Eugène Viollet-le-Duc. Esthétique appliquée à l'histoire de l'art*, Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, Paris, 1994.

VIOLLET-LE-DUC G., *Viollet-le-Duc à Vézelay*, catalogue d'exposition, Yonne et Tourisme, Auxerre, 1968.

Viollet-le-Duc 1980, actes du colloque international, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1982.

Viollet-le-Duc à Pierrefonds et dans l'Oise, Actes de colloque, Editions du Patrimoine, Centre des Monuments Nationaux, 2008.

Viollet-le-Duc, centenaire de sa mort à Lausanne, catalogue d'exposition, musée Historique de l'Ancien Evêché, Lausanne, 1979.

« Viollet-le-Duc décorateur au château de Roquetaillade », in *Trouvailles*, n°99, septembre 1992, p.40-43.

« Viollet-le-Duc et son œuvre dessinée » in *L'Illustration*, n°1963, 9 octobre 1880, p.242.

« Viollet-le-Duc et son temps, l'architecture au XIXe siècle, le mobilier liturgique, le néo-gothique un art sacré ? », in *Espace, église, arts architecture*, n°9, 1980.

Viollet-le-Duc, catalogue d'exposition, Galeries Nationales du Grand Palais 19 février – 5 mai 1980, Editions de la Réunion des Musées Nationaux, Paris, 1980.

VUILLEMARD A., *De Hittorff à Viollet-le-Duc : la polychromie de l'architecture médiévale au XIXe siècle*, Strasbourg, 1997.

Edmond Duthoit

Aimé et Louis Duthoit, derniers imagiers du Moyen Age, catalogue d'exposition, Musée de Picardie, Amiens, 2003.

Architecture et arts décoratifs, Me Cornette de Saint-Cyr, catalogue de vente, Nouveau Drouot, 24 juin 1985.

AUVRAY L., *Exposition des Beaux-Arts, salon de 1863*, A. Lévy fils et Revue Artistique, Paris, 1863, p.107-113.

- BERGDOLL B., *Edmond-Louis-Clément-Marie Duthoit*, mémoire de MA Degree d'Histoire de l'Art, sous la direction de MIDDLETON R., King's College, Cambridge, 1979.
- BERGDOLL B., « The synthesis of all I have seen, the Architecture of Edmond Duthoit (1834-1889) » in MIDDLETON R., *The Beaux-Arts and Nineteenth Century french architecture*, Thames and Hudson, Londres, 1982, p.217-249.
- BERNARD H., *Edmond Duthoit, architecte*, éd. Yvert et Tellier, 1890.
- BOESWILLWALD E., CAGNAT G., BALLU Alb., *Timgad, une cité africaine sous l'Empire romain*, Commission du Nord de l'Afrique, Ernest Leroux, Paris, 1905.
- Catalogue des plans et dessins et archives de la Commission des Monuments Historiques, 1980-1985*, tome III, Picardie, Direction du Patrimoine, 1985.
- BONATO L., « La dernière mission archéologique française à Assos : le voyage d'Edmond Duthoit (1865) », in *Anatolia moderna*, Bibliothèque de l'Institut Français des Etudes Anatoliennes Georges Dumézil, Librairie d'Amérique et d'Orient, Maisonneuve, Paris, s.d.
- CLERMONT-GANNEAU C., « Présentation de la part de la famille du marquis de Vogüe d'une aquarelle d'Edmond Duthoit représentant une coupe de la Qoubbet es-Sakhra à Jérusalem », in *Compte-rendus des séances de l'année - Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 61^{ème} année, n°3, Paris, 1917, p.144-147.
- DARCEL A., « La peinture vitrifiée et l'architecture au salon de 1864 » in *La Gazette des Beaux-Arts*, Tome XVIII, juillet-décembre 1864, p.80-94.
- DELAS R., « Aimé et Louis Duthoit, ambassadeurs du néogothisme en Picardie » in *Aimé et Louis Duthoit derniers imagiers du Moyen Age*, musée de Picardie, Amiens, 2003, p.47-56.
- DELAS R., *Aimé et Louis Duthoit, derniers imagiers du Moyen Age*, musée d'Orsay, Paris, 2012. A paraître.
- DUTHOIT E., *Rapport sur une mission scientifique en Algérie*, 1873.
- « Duthoit Edmond (1837-1889) » in *Les concours des Monuments Historiques de 1893 à 1979*, exposition à l'Hôtel de Sully, CNMH, Paris, 1981, 128 p.
- « Duthoit. Edmond-Armand-Marie » in MIDDLETON R., WATKIN D., *Architecture moderne. Du néo-classicisme au néo-gothique, 1750-1870*, Berger Levrault, s.d., p. 396.
- « Duthoit, Edmond-Clément-Marie-Louis » in COHEN J.-L., OULEBSIR N., KANOUN Y., *Alger : paysage urbain et architecture 1800-2000*, Edition de l'Imprimeur, 2003, p.309-310.
- DUVAL J., *L'Algérie et les colonies françaises*, Guillaumin et Cie, Paris, 1877, 392 p.
- « Edmond-Armand-Marie Duthoit » in SEITZ F., *Une entreprise d'idée. L'école spéciale d'architecture 1865-1930*, Picard, s.l., 1995.
- Exposition universelle internationale de 1889 à Paris, rapports du jury international, groupe III, classe 24 : orfèvrerie*, Rapport de M. R. Falize, orfèvre-joaillier, Imprimerie Nationale, Paris, 1891
- FLEURY E., *Nécrologie d'Edmond Duthoit*, Amiens, 1889, p.1-6.
- FOUCART J., « Il y a 100 ans mourait l'architecte Edmond Duthoit » in *Le Courrier Picard*, 10 juin 1989.
- FOUCART J., « L'architecte Edmond Duthoit à la cathédrale d'Amiens » in *Bulletin de l'Association des Amis de la cathédrale d'Amiens*, janvier 2002, p.3-17.
- FOUCART-BORVILLE J., « La correspondance chypriote d'Edmond Duthoit : 1862-1865 » in *Centre d'Etudes Chypriotes*, cahier n°4, 1985, 65 p.
- FOUCART-BORVILLE J., « Une collaboration exemplaire : Viollet-le-Duc et Edmond Duthoit à Roquetaillade » in *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français*, 1985-1987, p.269-281.
- GODIN A., « Monsieur Edmond Duthoit » in *Le Messenger de Notre-Dame-de-Brebières*, 7^{ème} livraison, 6 juillet 1889, p. 1-9.
- Histoire de l'art. Sources et principes de la polychromie monumentale selon Paul Sédille*, n°115, 1997-1, CNRS, Paris, 1997.

JARRASSE D., « L'orientalisme architectural et l'Eglise » in FOUCART B., HAMON F., *L'architecture religieuse au XIXe siècle : entre éclectisme et rationalisme*, PUPS, Paris, 2006, p.57-67.

« Article Duthoit », in *La grande encyclopédie des arts et des lettres*, 18 ?

Lettre de M. Duthoit à propos de son travail sur le couvent de Saint-Siméon Stylite, GAB [gazette Architecture et du Bâtiment ?], p.78-79.

MINNAERT J.-B., *Histoires d'architectures en Méditerranée, XIXe et XXe siècles : écrire l'histoire d'un héritage bâti*, éditions de La Villette, Paris, 2005.

« Obsèques de M. Duthoit », *Bulletin trimestriel de la Société des Antiquaires de Picardie*, Amiens, 1889, p.76-82.

OULEBSIR N., « Edmond Duthoit. Une architecture néogothique et moderne, entre Picardie et Méditerranée », in OULEBSIR N. et VOLAIT M. (dir.), *L'orientalisme architectural. Entre imaginaires et savoirs*, coll. D'une rive à l'autre, Picard/CNRS In Visu, Paris, 2009, p.155-176.

OULEBSIR N., « La découverte des monuments de l'Algérie. Les missions d'Amable Ravoisié et d'Edmond Duthoit (1840-1880) », in BRUANT C., LEPRUN S., VOLAIT M. (dir.), *Figures de l'orientalisme dans l'architecture*, Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée, n°73-74, Edisud, 1994, p.57-76.

PERRAULT-DABOT A., *Catalogue de relevés, dessins et aquarelles*, Imprimerie Nationale, Paris, 1899.

SEVERIS R., BONATO L., *Along the most beautiful path in the world : Edmund Duthoit and Cyprus*, catalogue d'exposition, Bank of Cyprus Group, Nicosi, 1999.

« Somme – Albert, Basilique Notre-Dame de Brebières : la basilique, les sacristies et la chapelle des catéchistes » in *Monumental : revue scientifique et technique des Monuments Historiques*, année 2005, semestre 2, Editions du Patrimoine, Paris, 2005.

« Table ronde pour le château de Roquetaillade », in *Cahier d'architecture*, mai 1972

Un Amiénois en Orient, Edmond Duthoit architecte 1837-1889, Séance des Rosati Picards, 1936.

VOGÜE M. (de), *Syrie, Palestine, Mont Athos, voyage au pays du passé*, Paris, Plon, 1876.

VOGÜE M. (de), *Syrie centrale, architecture civile et religieuse du Ier au VIIe siècle*, Baudry, Paris, 1865.

VOGÜE M. (de), *Les églises de la Terre Sainte*, V. Didron, Paris, 1860.

Orientalisme et voyages d'exploration

ALSAID M., *L'image de l'Orient chez quelques écrivains français (Lamartine, Nerval, Barrès, Benoît). Naissance, évolution et déclin d'un mythe orientaliste de l'ère coloniale*, thèse de doctorat en Lettres et Arts, sous la direction de MARTIN J.-P., Université Lumière-Lyon II, 2009.

AUGE Ch., DENTZER J.-M., *Pétra, la cité des caravanes*, coll. Découvertes Gallimard Archéologie, Gallimard, Paris, 1999.

BERCHET J.-C., *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle*, Laffont, Paris, 1985.

BERGOUNIOUX G., « L'orientalisme et la linguistique. Entre géographie, littérature et histoire » in *Histoire Epistémologie Langage*, t23, fasc.2, 2001, p.39-57.

BLAIS H., « Qui dresse la carte ? La controverse entre savants et voyageurs au XIXe siècle », *Le Monde des cartes. Revue du comité français de cartographie*, n°175, mars 2003, 25-29.

BLAIS H., « Le rôle de l'Académie des sciences dans les voyages d'exploration au XIXe siècle », in *La revue pour l'histoire du CNRS*, 2004, mis en ligne en 2007, réf. du 7 juillet 2011. URL : <http://histoire-cnrs.revues.org/587>

BRISSE T., « La critique arabe de l'orientalisme en France et aux Etats-Unis. Lieux, temporalités et modalités d'une relecture » in *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol.2, n°3, mars 2008.

BROC N., *Dictionnaire des explorateurs et grands voyageurs français du XIXe siècle*, CTHS, Paris, 1988.

BOURGOIN J., *Les arts arabes : architecture, menuiserie, bronzes, plafonds, revêtements, marbres, pavements, vitraux etc.*, Morel, Paris, 1873.

- BOURGOIN J., *Les éléments de l'art arabe : le trait des entrelacs*, Firmin-Didot et Cie, Paris, 1879
- BOURGOIN J., *Précis de l'art arabe et matériaux pour servir à l'histoire, à la théorie et à la technique des arts de l'Orient musulman*, 2 volumes, Ernest Leroux, Paris, 1891
- BOURGOIN J., *Théorie de l'ornement*, Lévy, Paris, 1873.
- BRUANT C., LEPRUN S., VOLAIT M. (dir.), *Figures de l'orientalisme en architecture*, in *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée* n°73-74, Edisud, 1994, 391 p.
- BURCKHARDT T., *L'Art de l'Islam, langage et signification*, coll. La Bibliothèque de l'Islam éditées par Pierre Bernard, Editions Sinbad, Paris, 1985.
- CADILHAC, *Loti à Rochefort* in *Demeures inspirées et sites romanesques*, s.d.
- CASTAÑER MUÑOZ E., « Continuité et diversité d'une option stylistique dans l'architecture espagnole du XIXe siècle : les halles métalliques néo-arabes » [En ligne], in *Repenser les limites de l'architecture à travers le temps, l'espace, les disciplines*, INHA (« actes de colloque »), Paris, 2005, mise en ligne 2009, réf. du 17 avril 2012. URL : <http://inha.revues.org/1239>
- ÇELİK Z., *Displaying the Orient. Architecture of Islam at Nineteenth-Century World's Fairs*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles-Oxford, 1992.
- CLERGET C.-E., *Mélanges d'ornements de tous les styles ; persan, mauresque, arabe, grec, gothique....*, Ducher, Paris, s.d.
- COSTE P., *Architecture arabe en monuments du Kaire, mesurés de 1818 à 1825 par Pascal Coste*, Firmin-Didot, Paris, 1839
- COUCHAUD A., *Choix d'églises byzantines de la Grèce*, Paris, 1842
- DARBY M., *The islamic perspective: an aspect of british architecture and design in the XIXth century*, Londres, 1983
- De Byzance à Istanbul, un port pour deux continents*, catalogue d'exposition, Galeries du Grand Palais, Réunion des Monuments Nationaux, Paris, 2009
- DECLETY L., « L'architecte orientaliste », in *Livraisons d'Histoire de l'Architecture*, n°5, 1^{er} semestre 2003, p.55-65.
- DECLETY L., « Les architectes français et l'architecture orientaliste : les premiers pas vers l'histoire d'un style », in *Livraisons d'Histoire de l'Architecture*, n°9, 1^{er} semestre 2005, p.73-84.
- DECLETY L., « L'Orientalisme, entre connaissance et réinterprétation de l'architecture islamique », in *Repenser les limites : l'architecture à travers l'espace, le temps et les disciplines*, Paris, INHA (« Actes de colloques »), 2005, [en ligne], mis en ligne le 01 juillet 2009, consulté le 11 mars 2010. URL : <http://inha.revues.org/1255>
- DEMEULENAERE-DOUYERE C. (dir.), *Exotiques expositions... Les expositions universelles et les cultures extra-européennes. France (1855-1937)*, catalogue d'exposition, Archives Nationales/Somogy Editions, Paris, 2010.
- DION I., *Pierre Savorgnan de Brazza, au cœur du Congo*, ANOM/Images En Manœuvres Editions, Aix-en-Provence/Marseille, 2007.
- DUMONT M.-J., *Paris arabesques, architectures arabes et orientalisants*, Ed. Eric Khoeler, Institut du Monde Arabe, Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites, Paris, 1998.
- DUPERREY L.-J., « Voyages scientifiques. Instructions demandées à l'Académie des sciences par M. Rochet d'Héricourt pour un nouveau voyage qu'il se propose de faire en Abyssinie » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, t.20, 1847, p.183-193.
- ERLICH H. and GERSHONI I. (dir.), *The Nile. Histories, cultures, myths*, Lynne Rienner Publishers, Boulder-Colorado/London, 2000.
- Exotisme et création*, Actes du Colloque International (Lyon 1983), Publications de l'Université Jean Moulin, Editions L'Hermès, Lyon, 1985.
- GADRAT C., *Une image de l'Orient au XIVe siècle : les Mirabilia descripta de Jordan Catala*, Ecole des Chartes, Paris, 2005.

- GIRAUD-HERAUD C., *Les salles orientales de la maison de Pierre Loti à Rochefort*, mémoire de DEA d'Art et Archéologie islamiques, sous la direction de Mme M. BARRUCAND, Université Paris-Sorbonne, 1996.
- GUICHARD C., O' DINAM A., *La Casamaures. Coeurs à corps*, Ed. "Casamaures Association", Saint-Martin-le-Vinoux, 2008.
- HUGON A., *L'Afrique des explorateurs. Vers les sources du Nil*, coll. Découvertes Gallimard, Gallimard, Paris, 1991.
- IRWIN R., *For lust of knowing. The orientalisists and their enemies*, Penguin Books, Londres, 2006.
- IRWIN R., *Le monde islamique*, coll. Tout l'Art contexte, Flammarion, Paris, 1997.
- Istanbul rêve de Bosphore*, Omnibus, Paris, 2001.
- LABORDE L. (de), BECKER, HALL, *Léon de Laborde, voyage de l'Asie mineure*, Paris, 1858
- LAURENS H., « L'Orientalisme français : un parcours historique » in COURBAGE Y., KROPP M. (dir.), *Penser l'Orient*, Institut Français du Proche-Orient/Orient Institut, Contemporain publications, n°16, 2004, p.103-128.
- LE THIEC G., « La Renaissance et l'orientalisme « turquesque » », in ARKHOUN M. (dir.), *Histoire de l'Islam et des musulmans en France du Moyen Age à nos jours*, Albin Michel, Paris, 2006.
- LE THIEC G., « L'entrée des Grands Turcs dans le Museo de Paolo Giovio » in *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Italie et Méditerranée*, t.104, n°2, 1992, p.781-830.
- LENOIR A., *Instructions à l'usage des voyageurs en Orient*, publié sous les auspices de la Langue, de l'Histoire et des Arts de la France, Imprimerie Impériale, Paris, 1856.
- LESSORRE E., WYLD W., *Voyage pittoresque dans la régence d'Alger, exécuté en 1833*, ch. Molte, Paris, 1835.
- Le Tour du Monde*, janvier à juin 1864, réf. du 2 mars 2012.
URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k343847/f3.imag>
- LEWIS B., *Le retour de l'Islam*, Gallimard, Paris, 1985.
- MACKENZIE J.M., *Orientalism. History, theory and the arts*, Manchester University Press, Manchester, 1995.
- LIOT T., *La maison de Pierre Loti à Rochefort (1850-1923)*, Mémoire de DEA d'Histoire de l'art contemporain, Université Paris IV-Sorbonne, 1997.
- LOTI P., QUELLA-VILLEGIER A. (éd.), *Cette éternelle nostalgie, journal intime 1878-1911*, La Table Ronde, Paris, 1997.
- MATTHEWS T.F., *Le monde byzantin*, coll. Tout l'art Contexte, Editions Flammarion, Paris, 1998.
- MOLLAT M., *Les explorateurs du XIIIe au XVIe siècle. Premiers regards sur des mondes nouveaux*, Lattès, Paris, 1984.
- MURAT L., WEILL N., *L'expédition d'Egypte, le rêve oriental de Bonaparte*, coll. Découvertes Gallimard Histoire, Gallimard, Paris, 1998.
- MUSEES SANS FRONTIERES, *L'Art mudéjar, l'esthétique islamique dans la Chrétienté*, Cycle International d'exposition l'Art islamique en Méditerranée, Editions Edisud, 2000.
- NOCHLIN L., « The imaginary Orient » in NOCHLIN L., *The politics of vision. Essays on Nineteenth-century Art and Society*, Icon Editions/Harper & Row, New York, 1989, p.33-59.
- OULEBSIR N., *Les usages du patrimoine. Monuments, musées et politique coloniale en Algérie (1830-1930)*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 2004.
- OULEBSIR N. et VOLAIT M. (dir.), *L'orientalisme architectural. Entre imaginaires et savoirs*, coll. D'une rive à l'autre, Picard/CNRS In Visu, Paris, 2009.
- PELTRE Ch., *Dictionnaire culturel de l'Orientalisme*, Bibliothèque Hazan, Editions Hazan, Paris, 1998, 336 p.
- PELTRE Ch., *Les Arts de l'Islam, Itinéraire d'une redécouverte*, coll. Découvertes Gallimard Arts, Gallimard, Paris, 2006.

- PELTRE Ch., *Orientalisme*, Editions Terrail/Edigroup, Paris, 2004.
- Pierre Loti, *fantômes d'Orient*, catalogue d'exposition, Paris musées, Paris, 2006.
- POUILLON F. (dir.), *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, IISMM-Khartala, Paris, 2008.
- QUELLA-VILLEGIER A., *Chez Pierre Loti. Maison d'un écrivain-voyageur*, CDRP Poitou-Charente, Poitiers, 2008.
- « Rapport sur les prix décernés par la Société de Géographie » in *BSG*, 1894, t15, p.135-145.
- Repenser les limites de l'architecture à travers le temps, l'espace, les disciplines*, INHA (« actes de colloque »), Paris, 2005, mise en ligne 2009, réf. du 17 avril 2012. URL : <http://inha.revues.org/30>
- RICHEMOND S., *Les orientalistes. Dictionnaire des sculpteurs, XIXe-XXe siècle*, Les Editions de l'Amateur, Paris, 2008.
- RIVET D., « Culture et Impérialisme en débat » in *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, avril 2001, n°48-4, p.209-215.
- SAID E., *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, Coll. La Couleur des Idées, Editions du Seuil, Paris, 1980.
- SAID E., *Culture et impérialisme*, Le Monde Diplomatique, Paris, 2000.
- SCHWAB R., *La Renaissance Orientale - La découverte du sanscrit, grandes figures d'orientalistes, philosophies de l'histoire et des religions, sciences linguistiques et biologiques, l'hypothèse aryenne, l'Inde dans la littérature occidentale, hindouisme et christianisme*, Editions Payot, Paris, 1950.
- SCHWATKA, *Along Alaska's great river*, Cassell & Compagny, New York, 1885.
- STIERLIN H., *L'Architecture de l'Islam, au service de la foi et du pouvoir*, coll. Découvertes Gallimard Arts, Gallimard, Paris, 2003, 160 p.
- STIERLIN H., *Orient byzantin : de Constantinople à l'Arménie*, Seuil, 1985
- TALBOT RICE D., *L'Art de l'empire byzantin*, coll. L'Univers de l'Art, Thames & Hudson, Paris, 1995, 284 p.
- TAZI-SADEQ S., *Le bruissement du calame, Histoire de l'écriture arabe*, coll. Ecritures, Editions Alternatives, Paris, 2002.
- TEXIER C., *Description de l'Asie mineure faite par ordre du gouvernement français de 1833 à 1837, monuments historiques, plans et topographie des cités antiques*, Paris, 1839-1849
- TEXIER C., POPPLEWELL PULLAN R., *Architecture byzantine ou recueil des monuments des premiers temps du christianisme en Orient*, Day & fils, Londres, 1864.
- THORNTON L., *Les africanistes peintres-voyageurs, 1860-1960*, ACR Editions, Paris, 1990.
- THORNTON L., *Les orientalistes peintres-voyageurs, 1828-1908*, ACR Editions, Paris, 1983.
- TIRAND P., *Edmond Combes. L'Abyssinien 1812-1848. La passion de l'Orient*, coll. Espaces Littéraires, L'Harmattan, Paris, 2010.
- TOULIER B., « Un parfum d'Orient au cœur des villes d'eau », in *In Situ Revue de l'Inventaire Général*, n°7, février 2006, réf. du 3 mars 2011. URL : <http://insitu.revues.org/3069>
- VASQUEZ J.-M., *Une cartographie missionnaire. L'Afrique de l'exploration à l'appropriation, au nom du Christ et de la science (1870-années 1930)*, thèse de Doctorat d'Histoire, Université Lumière Lyon II, Lyon, 2007.
- VERCIER B., MELOT J.-P., SCAON G., *La maison de Pierre Loti à Rochefort*, Centre des Monuments Nationaux, Paris, 1999.
- VERCIER B., QUELLA-VILLEGIER A., *Journal de Pierre Loti, 1868-1878 et 1879-1886*, Paris, 2008.
- VINSON D., « L'Orient rêvé et l'Orient réel au XIXe siècle. L'univers perse et ottoman à travers les récits de voyageurs français » in *Revue d'Histoire littéraire de la France*, vol.104, janv. 2004, PUF, Paris, p.71-91.
- VOLAIT M., « Dynamiques transnationales : nouvelles approches de la modernité et des terrains coloniaux. Introduction » [En ligne], in *Repenser les limites de l'architecture à travers le temps, l'espace, les*

disciplines, INHA (« actes de colloque »), Paris, 2005, mise en ligne 2009, réf. du 17 avril 2012. URL : <http://inha.revues.org/418>

ZERBINI L., *Collection d'art africain du Musée de Grenoble, un patrimoine dévoilé*, 5 Continents Editions, Milan, 2008.

Eugène Bühler, l'art des jardins

ALPHAND A., *Promenades de Paris. Histoire, description des embellissements, dépenses de création et d'entretien des bois de Boulogne et de Vincennes, Champs-Élysées, parc, squares, boulevard, places plantées. Etude sur l'art des jardins et arboretum*, 2 vol., Rothschild, Paris, 1867-1873.

ANDRE E., *L'art des jardins. Traité général de la composition des parcs et jardins*, Masson, Paris, 1879.

ANDRE F., COURTOIS S. (de) (dir.), *Edouard André, 1840-1911 : un paysagiste-botaniste sur les chemins du monde*, Actes de colloque, Tours, 1998, Les éditions de l'imprimeur, Besançon, 2001.

« Année 1894 » in GONCOURT E. et J. (de), *Journal. Mémoire de la vie littéraire III, 1887-1896*, Centre National des Lettres, Laffont, Paris, 1957, p.1010-1011.

BAIROCH P., « Les trois révolutions agricoles du monde développé : rendements et productivité de 1800 à 1985 », in *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 44ème année, n°2, 1989, p.317-353.

BERIAC J.-P., *Jardins privés*, éd. Confluences, Bordeaux, 1994.

BERIAC J.-P., *Le jardin botanique*, éd. Confluences, Bordeaux, 1994.

BERTIN D., « Le parc de la Tête d'Or. Une réalisation du Second Empire », in *Monuments Historiques*, « Jardins des provinces », n°143, février-mars 1986.

« Béziers : le jardin du plateau des Poètes » in *Monuments Historiques*, Languedoc-Roussillon, n°187, mai-juin 1993.

BIANCHINI F., CARRARA PANTANO A., *Guide vert des plantes et fleurs*, éditions Solar, Milan, 1975.

BONILLA H., *Guano y burguesia en el Peru*, Instituto de Estudios Peruanos, Lima, 1984.

BOUCHER G., MOTTET S., *Les clématites, historique, description*, Douin, Paris, 1898.

« Bühler » in DUGAST, PARIZET, Tome I, 1990, p.73.

« Bühler Denis (1811-1890) » in THEVENON L., *Les « folies » : fantaisies architecturales de la Belle Epoque à Nice*, Serre, Nice, 1999.

CAIRNS T., *Modern roses*, American Rose Society, 1993.

CHOULOT P. (de Lavenne, comte de), *L'art des jardins*, Paris, 1846.

DICKERSON B.C., *The old rose breeder : a gazetteer of breeders, introducers and their roses through 1920*, Choice Press, Londres, 2000.

DORBEC P., *L'art du paysage en France. Essai sur son évolution de la fin du XVIIIe siècle à la fin du Second Empire*, H. Laurens, s.l., 1925.

DURNERIN A., « De l'enseignement de l'architecture des jardins à celui de l'aménagement » in *Champs culturels* 17, mars 2004, p.53-57.

ERNOUF A.-A., ALPHAND A., *L'art des jardins. Parcs, jardins, promenades*, Rothschild, Paris, 1868.

FISCHER J.-L. (dir.), *Le jardin entre science et représentation*, actes de colloque, Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, Paris, 1999.

GALLARD J.-P., « Le château de Bonnétable » in *303, Arts, recherche, créativité, la revue du Pays de Loire*, vol. XXVIII, 1991, p.61-66.

GOUX L., « Eugène Bühler », notice à l'attention des Services d'Architecture et d'Urbanisme Régionaux, 1996, doc. Orsay.

- « L'Eglise bourgeoise. Les habitations modernes » in GUENE H., LOYER F., *L'Eglise, l'Etat et les architectes : Rennes, 1870-1940*, Institut Français d'Architecture, Norma, Paris, 1995.
- Jardins en France, 1760-1820*, Centre National des Monuments Historiques, Paris, 1978.
- JEANSON D., « Visite du Grand Tours » in *Sites et monuments du grand Tours*, Mame, Tours, 1973, p.312-315.
- JOHNSON O., MORE D., *Guide Delachaux des arbres d'Europe*, Delachaux et Niestlé, Paris, 2009.
- KRAFFT J.-C., *Plans des plus beaux jardins pittoresques de France, d'Angleterre et d'Allemagne*, 2 volumes, Paris, 1809-1810.
- LAPORTE M., « Rennes, un jardin éclectique » in *Monuments Historiques*, « Jardins des provinces », n°143, février-mars 1986, p.24-28
- LECLERC B. (dir.), *Jean Claude Nicolas Forestier, 1861-1930 : du jardin au paysage urbain*, Actes du colloque international de Paris en 1990, Picard, Paris, 1994.
- LE LOUARN-PLESSIX G., « A la Belle Epoque, plaisirs et fantaisies » in *Vieilles Maisons Françaises*, n°128, juillet 1989, p.54-61.
- LE NEVEZ N., « De jardins en jardiniers » in *303, Arts, recherche, créations, la revue du Pays de Loire*, vol. XL, 1^{er} trimestre 1994, p.78-84.
- LE NEVEZ N., « Entre la nature et l'art » in *303, Arts, recherche, créations, la revue de Pays de Loire*, vol. XXVIII, 1991, p.68-70.
- LEROY A., *Dictionnaire de pomologie*, 6 tomes, Principales Librairies Agricoles et Horticoles, Paris-Angers, 1867-1879.
- « Les charmes d'une capitale régionale » in *Monuments Historiques*, « Sculpture monumentale, Rennes ville d'art », avril-mai 1985, p.91
- Les jardins des frères Bühler : château de Tours*, du 3 juillet au 29 août 1993, s.n., Tours, 1993.
- Les conifères ornements de nos jardins*, Larousse/Floraisse, Paris, 1972.
- MANGIN A., *Histoire des jardins anciens et moderne*, éd. Mame, Tours, 1888.
- MANGIN A., *Histoire des jardins chez tous les peuples, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*, Mame et fils, Tours, 1883.
- MARREY B., *Rhône-Alpes*, coll. Les guides du XXe siècle, L'Equerre, s.l., 1982.
- MARREY B., MONNET J.-P., *La grande histoire des serres et des jardins d'hiver 1780-1900*, Graphite, s.l.s.d., p.82-84.
- MEUDEC J., « Parcs et jardins du 19^e siècle en Indre-et-Loire : du « parc agricole » au « jardin de style » in *L'esprit des jardins : entre tradition et création*, colloque, Conseil Général d'Indre-et-Loire, Tours, 5-6 septembre 2008
- MOSSER M., TEYSSOT G. (dir.), *Histoire des jardins de la Renaissance à nos jours*, Flammarion, Paris, 1991.
- NOURRY L.-M., *Deux architectes paysagistes mal connus : les frères Bühler*, disponible sur www.espace-sciences.org, 16 mars 2006.
- NOURRY L.-M., « Les frères Bühler, deux paysagistes au service d'un style en vogue au XIXe siècle », in ANDRE F., COURTOIS S. (de) (dir.), *Edouard André, 1840-1911 : un paysagiste-botaniste sur les chemins du monde*, Actes de colloque, Tours, 1998, Les éditions de l'imprimeur, Besançon, 2001.
- NOURRY L.-M., *Les jardins publics en province, espace et politique au XIXe siècle*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 1997.
- PEYCERE D., RAGOT G. (dir.), « Lyon : archives municipales » in *Archives d'architecte: état des fonds, XIXe-XXe siècle*, Direction des Archives de France, La Documentation Française, 1996.
- « Protections » in *Monumental : Revue scientifique et technique des Monuments Historiques*, n°2, mars 1993, Direction du Patrimoine, Paris, 1993.

« Protections » in *Monumental : Revue scientifique et technique des Monuments Historiques*, n°3, juin 1993, Direction du Patrimoine, Paris, 1993.

RACINE M. (dir.), *Créateurs de jardins et de paysage en France du début du XIXe siècle au XXe siècle*, Actes Sud/ENSP, Paris, 2002.

RACINE M., *Le guide des jardins de France*, Hachette, Paris, 1990.

Recueil d'architecture civile, Crapelet, Paris, 1812.

RIALLAND O., *Les parcs et jardins des châteaux dans l'Ouest de la France. Paysage évanescent, patrimoine naissant*, thèse de Doctorat de Géographie, Université de Nantes, 2002.

RIALLAND O., « L'inscription du château dans le paysage : identification, caractérisation, analyse multiscalaire de l'art des jardins à travers l'exemple de l'Ouest ligérien », in *In Situ Revue de l'Inventaire général*, n°7, février 2006, réf. du 10 janvier 2010. URL : <http://insitu.revues.org/2717>

ROBIN AZEVEDO V., « Pérou. Les héritages géographiques de l'histoire. Le temps de la fortune », in *Encyclopaedia Universalis*, 2008, réf. du 7 juin 2012. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/perou/#titre18>

ROSAN X. (dir.), *Le Festin*, n°58, « Jardins du Périgord », juin 2006.

ROUVE D., « Jardins sous le vent » in *Vieilles Maisons Françaises*, n°128, juillet 1989, p.92-95.

TESTU C., *Conifères de nos jardins*, La Maison Rustique, Paris, 1970.

Tête d'Or : un parc d'exception créé par Denis Bühler, exposition, Orangerie du Parc de la Tête d'Or, 3 juillet-3 octobre 1992, Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement du Rhône, 1992.

THEVENON L., *Les « folies » : fantaisies architecturales de la Belle Epoque à Nice*, Serre, Noce, 1999.

THOUIN G., *Plans raisonnés de toutes les espèces de jardins*, Imprimerie de Lebègue, 1823.

TROUSSEL J.-F., « Parcs et châteaux en Mayenne au XIXe siècle » in *303, Arts, recherche, créations, la revue du Pays de Loire*, vol. XXX, 1991, p.39-44.

« Une active tradition » in *Monuments Historiques*, n°142, janvier 1986, p.40.

VAN ZUYLEN G., *Tous les jardins du monde*, coll. Découvertes Gallimard, Gallimard, Paris, 1994.

VIEIRA L., « La construction du château du Breuil, à Monts (1879-1889) » in *Le Val de l'Indre, Bulletin annuel de la Société d'Etudes du Val de l'Indre*, tome 13, 2001, p.43-54.

Léon Parvillée, les arts de la terre

Anciens établissements Parvillée Frères et Cie, Paris, 1951-1956.

« Beaux-Arts appliqués à l'industrie » in *Exposition universelle internationale de Londres, 1872. Rapports de la Commission française*, Paris, 1872, p.47.

BUCHS H., *Vom Heimberger Geschirr zur Thuner Majolika*, Krebs, Thoune (Suisse), 1988.

BURTY F., *Chefs d'œuvre des arts industriels, céramique – verreries et vitraux – émaux – métaux – orfèvrerie et bijouterie – tapisserie*, Paul Ducrocq, Paris, 1866.

« Carrelage polychrome émaillé de la chapelle Sainte-Croix, cathédrale de Langres (Haute-Marne) » in *La Décoration, ancienne et moderne*, 1^{ère} année, Daily & fils, Paris, s.d.

ÇELIK Z., *Displaying the Orient. Architecture of Islam at Nineteenth-Century World's Fairs*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles-Oxford, 1992. Chapitre 3. Search for Identity: Architecture of National Pavilions, p.95-137.

Céramique, étains, haute époque, meubles et objets d'art des XVIIIe et XIXe siècles, catalogue de vente 6 juillet 2005, Hôtel Drouot, Paris.

« Céramique » in *Exposition universelle internationale de Londres, 1874. Rapports de la Commission française*, Paris, 1874, p.270.

« Céramique et verrerie » in *Exposition universelle internationale de Londres, 1871. Rapports de la Commission française*, Paris, 1871, p.122.

« Céramique et verrerie » in *Exposition universelle internationale de Vienne, 1873. Rapports de la Commission française*, Paris, 1873, p.25.

CERDA A. (de la), « Luxuriants carreaux ottomans », in *La semaine du Pays Basque*, du 27 avril au 3 mai 2001.

CHAUDUN L. et N., *Paris céramique, les couleurs de la rue*, Somogy Editions d'Art, Paris, 1998.

CHENAVARD A., *Recueil de tapis, tapisseries et autres objets d'ameublement exécutés dans la manufacture de M.M. Chenavard à Paris*, 1835.

CHENNEVIERES H. (de), « La céramique architecturale » in *Revue des arts décoratifs, Exposition universelle de 1889*, novembre 1889, p.129-136.

CHEVALIER M., « Chapitre VII. Carrelages, revêtements, peinture, gypseries. » in *Exposition universelle de Paris, 1867. Rapport du jury international, tome dixième, groupe VI, classes 64 à 66*, Dupont, Paris, 1868, p.136-137.

Collection de Monsieur V. et à divers Art Nouveau-Art Déco, Million & associés, catalogue de vente 1^{er} avril 2004, Hôtel Drouot, Paris, 2004.

« Compositions pour l'exécution de carreaux de faïence, par M. Parvillée. 9^{ème} exposition de l'Union Centrale des Arts Décoratifs » in *Revue des Arts Décoratifs, Portefeuille*, Paris, décembre 1887.

DARGENTY G., « Union centrale des arts décoratifs, 8^{ème} exposition » in *L'art*, n°37 et 38, 1884, p.173-190.

DECK T., *La faïence*, Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts, Ancienne Maison Quantin, May & Motteroz, Paris, 1887.

ERNOULD, GANDOURT, *La céramique en France au XIXe siècle*, Gründ, 1969.

ENault L., *Les arts industriels*, Paris, 1877. Chapitre XIII, p.43-48. Chapitre XVI, p.159.

Exposition universelle de Londres, 1874, rapports de la commission française, 1878.

Exposition universelle, Paris, 1878, rapport du jury international, groupe III – classe 20. Rapport sur la céramique, Imp. Nat., Paris, 1882.

FEUCHERE L., *L'art industriel, recueil de disposition et de décoration intérieure*, Goupil, Paris, s.d.

GILLARD M.-C., *Faïence de Gien 1821-1900*, Massin, Paris, 2008.

Glaskunst in Wallonie van 1802 tot heden, catalogue d'exposition, Gemeentekrediet, Charleroi, 1985.

GRENARD A., BOISGIBAUT F., « Faïences et grés de Pierrefonds » in *L'Estampille-L'Objet d'Art*, n°330, décembre 1998, p.72-82.

GRONIER C., *Léon Parvillée, céramiste, architecte-décorateur (1830-1885)*, mémoire de DEA d'Histoire de l'Art Contemporain, sous la direction de FOUCART B. et BASCON M., Université de Paris IV la Sorbonne, 1996.

GRONIER C., « Léon Parvillée : dialogue entre architecture et arts décoratifs » in *Livraisons d'Histoire de l'Architecture*, n°17, 1^{er} semestre 2009, Paris, p.95-105.

GRONIER C., *La faïence et les grés d'art pendant la seconde moitié du XIXe siècle à travers les collections des arts décoratifs de Paris*, Thèse de Doctorat d'Histoire de l'Art, sous la direction de , Université de Paris IV la Sorbonne, Atelier de Reproduction des Thèses, 2003.

GRONIER C., *L'influence de l'art islamique sur les arts décoratifs européens entre 1867 et 1878*, mémoire de maîtrise d'Histoire de l'Art, Université Paris IV-Sorbonne, 1995.

HAUTECOEUR L., *Histoire de l'architecture en France, tome VII, la fin de l'architecture classique 1848-1900*, Picard, Paris, 1957, p. 388.

JOURDAIN F., « Nos gravures. La République argentine » in *L'illustration*, n°2431, Paris, septembre 1889, p.257-260.

JULIENNE E., *L'ornemaniste des arts industriels, recueil complet de tous les styles d'ornements*, Letouzé, Paris, 1840.

- LAFERRERE M., « L'industrie du verre dans la région Rhône-Alpes / The glass industry in the Rhône-Alpes region » in *Revue de géographe de Lyon*, vol.68, n°1, 1993, p.41-50.
- « Léon Parvillé » in *Der Traum vom Glück, Die Kunst des Historismus in Europa*, Vienne, 13 septembre 1996 – 6 janvier 1997, catalogue d'exposition, 1997, p.601-602.
- Les arts industriels en France, Vienne, Londres et Paris*, Paris, 1859.
- « L'exposition des arts décoratifs » in *Revue illustrée*, n°11, Baschet, Paris, 1887, p.355-356.
- « Liste des récompenses » in *Exposition universelle internationale de Paris 1878*, catalogue officiel, Groupe III, classe 20, Imprimeries Nationales, Paris, 1878.
- LOZERE C., « Bordeaux à l'heure coloniale », in *Le Festin*, n°56, Hiver 2006, p.36-45.
- MAILLARD A., *La céramique architecturale*, Septima Conseil Général de l'Oise, 1995.
- MAILLARD A., *La céramique architecturale à travers les catalogues de fabricants en France 1840-1940, Un inventaire raisonné de la collection du musée de la céramique architecturale à Auneuil*, Paris, 1999, 180 p.
- MALME—IDE I., « La faïence de Gien » in *France Antiquités*, n°177, novembre 2005, p.18-28 et p.95.
- MARREY B., « L'âge d'or de la céramique », in *Architecture intérieure*, n°175, 1980.
- Matériaux d'art. Céramique, plâtres & vitraux ayant servi à la construction et à l'ornementation des édifices de l'Empire Ottoman au Champ de Mars (Décoration de M. Léon Parvillée)*, catalogue de vente, Hôtel Drouot, 7 décembre 1867.
- « MM. Parvillée frères, à Paris, France » in *Exposition universelle internationale de 1889 à Paris. Rapport du jury international*, Paris, 1889. Groupe III : mobilier et accessoires, classe 20 : céramique, rapporteur : M.J. Loebnitz, chapitre III : terres cuites et faïences architecturales, carrelages, laves, p.258-259.
- MÖLLERS D., *Der islamische Einfluss auf Glas und Keramik im französischen Historismus*, Lang P., Frankfurt am Main, 1992.
- PARVILLEE A., *Etude sur l'enseignement raisonné de la céramique*, E. Mary & fils, Paris, 1884.
- PARVILLEE Frères et Cie, *Céramique décorative*, catalogue de vente, Paris, 1892.
- PARVILLEE L., *Architecture et décoration turques du XVe siècle*, Morel, Paris, 1874.
- PEARSON L., *Tile Gazetteer : A guide to British Tile and Architectural Ceramic Location*, Richard Dennis/Shepton Beauchamp, 2005.
- PEIFFER J.G., *Emaux d'Istanbul à Longwy : l'Europe de la faïence*, Klopp, Thionville, 1995.
- « Poterie décorative » in *Exposition universelle internationale de Paris, 1878. Rapport du jury international*, Groupe III, classe 20, Paris, 1878, p.89.
- SAINT-LAURENT B., « Léon Parvillée, his role as a restorer of Bursa's monuments and his contribution to the Exposition Universelle », in BATU H., BACQUEE-GRAMMONT J.-L. (dir.), *L'Empire Ottoman, la République de Turquie et la France*, éd. Isis, Istanbul-Paris, 1986, p.247-282.
- SAMMLUNG M., HEUSER H.J., « Léon Parvillée » in *Französische Keramik Zwischen 1850 und 1910*, Hambourg, 1974, p.97-98.
- SCHNEIDER-MANUCH E., *Léon Parvillée, la carrière d'un céramiste architecte décorateur et restaurateur (1830-1885), essai de biographie*, Mémoire de DEA d'Histoire de l'Art contemporain, sous la direction de BOUILLON J.-P., UFR Blaise Pascal, Université Clermont II, 2001.
- SCHNEIDER-MANUCH E., « Léon Parvillée (1830-1885), parcours d'un pionnier de la céramique architecturale », in *Revue Recherches en Histoire de l'Art*, n°1, juin 2002, p.115-136.
- THIEBAUT Ph., *Les dessins de Gallé*, Réunion des Musées Nationaux – Musée d'Orsay, 1993.
- THIERRY G., « La céramique » in *Exposition universelle internationale, Anvers, 1885, groupe II, classe XV*. Maréchal et Montorier, Paris, 1886, p.99.

Ethiopie

Nota Bene : Les publications d'Antoine d'Abbadie sur l'Ethiopie sont indiquées dans la rubrique « Par Antoine d'Abbadie ».

ABBADIE A.-M. (d'), *Douze ans de séjour dans la Haute-Ethiopie*, Librairie de L. Hachette, Paris, 1868.

ABBADIE A.-M. (d'), *Douze ans de séjour dans la Haute-Ethiopie*, vol.1, réédition par TUBIANA J. et ALLIER J.-M., Biblioteca Apostolica Vaticana, Città del Vaticano, 1980.

ABBADIE A.-M. (d'), *Douze ans dans la Haute-Ethiopie*, vol.2, réédition par ALLIER J.-M., Biblioteca Apostolica Vaticana, Città del Vaticano, 1980.

ABBADIE A.-M. (d'), *Douze ans dans la Haute-Ethiopie*, vol.3, réédition par ALLIER J.-M., Biblioteca Apostolica Vaticana, Città del Vaticano, 1983.

ABBADIE A.-M. (d'), *Douze ans dans la Haute-Ethiopie*, vol.4, réédition par ALLIER J.-M., Biblioteca Apostolica Vaticana, Città del Vaticano, 1999.

Aethiopia, pays, histoire, population... Exposition « Aethiopia Peuples d'Ethiopie », mars-septembre 1996, Musée Royal d'Afrique Centrale, Tervuren (Belgique).

Aethiopia, objets d'Ethiopie, catalogue d'exposition « Aethiopia Peuples d'Ethiopie », mars - septembre 1996, Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren (Belgique).

BERHANOU ABEBE, « Distiques du Zamana Masafent », *Annales d'Ethiopie*, Année 1987, vol. 14, n°1, p.15-38.

BERHANOU ABEBE, *Histoire de l'Ethiopie d'Axoum à la Révolution*, Centre Français des Etudes Ethiopiennes, Editions Maisonneuve et Larose, Paris, 1998, 238 p.

BERHANOU ABEBE, « Hamina distiques amhariques d'après une transcription d'Antoine d'Abbadie », *Annales d'Ethiopie*, année 1970, vol. 8, n°1, p.89-101.

BERHANOU ABEBE, « L'expédition anglaise d'Abyssinie (1868) d'après les documents inédits de Louis Armand d'Heudecourt », in *Annales d'Ethiopie*, année 2002, vol. 18, n°1, p.73-142.

BERHANOU ABEBE, « Une chronique rimée, d'après un texte recueilli par Antoine d'Abbadie », in *Annales d'Ethiopie*, année 1985, vol.13, n°1, p.45-54.

BOLAY A., « Les poètes musiciens éthiopiens (azmari) et leurs constructions identitaires. Des marginaux qui aspirent à la normalité », in *Cahiers d'Etudes Africaines*, Editions de l'EHESS, 2004/4, 176, p.815-839.

BOSC-TIESSE C., « L'histoire et l'art des églises du Lac Tana », in *Annales Ethiopiennes*, année 2000, vol.16, n°1, p.207-270.

BOSC-TIESSE C., WION A., *Peintures sacrées d'Ethiopie, collection de la mission Dakar-Djibouti*, Editions Sepia, Saint-Maur-des-Fossés, 2005, 133 p.

BOUTROS N., *Coptes du Nil, entre les Pharaons et l'Islam, ces Chrétiens d'Egypte aujourd'hui*, éditions L'Archange Minotaure, Paris, 2007.

BRUCE J., *Voyage en Nubie et en Abyssinie, entrepris pour découvrir les sources du Nil pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771, 1772 & 1773*, 10 vol., Paris, 1790.

BRUCE J., *Voyage aux sources du Nil (1769-1770)*, Edition préparée par MORIN D., Karthala, Paris, 2004.

CAMPBELL I., « The birillé man of Harer : the contribution of Arthur Rimbaud to the evolution of a uniquely Ethiopian drinking-vessel » in *Annales d'Ethiopie*, n°26, CFEE-CNRS, 2011, p.179-205.

CAUSSE A., DESSE J., *Rimbaud, Aden, 1880. Histoire d'une photographie*, La Revue des Deux Mondes, Libraires Associés, Paris, septembre 2010, [en ligne], disponible sur Internet : <http://issuu.com/revuedesressources/docs/rimbaud?mode=embed&layout=http%3A%2F%2Fskin.issuu.com%2Fv%2Flight%2Flayout.xml&showFlipBtn=true>

CECI L. (dir.), *Guglielmo Massaja (1809-2009), Percorsi, influenze, strategie missionarie*, Ministero per i Beni e le Attività Culturali, Rome, 2011.

CHATENET M., « Ethiopie », in *In Situ Revue de l'Inventaire Général*, n°3, printemps 2003, réf. du 21 septembre 2012. URL : <http://insitu.revues.org/1890>

- CHOJNACKI (dir.), *Ethiopia, the christian art of an african nation*, Paedbody Museum of Salem, 1978.
- COMBES E., TAMISIER M., *Voyage en Abyssinie*, Dessessart, Paris, 1838.
- CONTI ROSSINI, *Epistolario del debtera Aseggachegn di Uadla*, RRAL, n°6, t1, 1925.
- Encyclopaedia Aethiopica*, Volumes I et II, Harrassowitz – Verlag, Wiesbaden, 2003.
- ESHETE A., *La mission catholique Lazariste en Ethiopie*, Institut d'histoire des pays d'Outre-mer, Aix-en-Provence, 1973.
- Ethiopian Icons*, catalogue of the collection of the Institute of Ethiopian Studies, Addis Abbeba University, Skira editore, 2000.
- Ethiopie millénaire, préhistoire et art religieux*, Petit Palais, novembre 1974 – février 1975, Exposition organisée par le Ministère des Antiquités d'Ethiopie et le Ministère des Affaires Etrangères de la république Française, Les Presses Artistiques, Paris, 1975.
- FICQUET E., « La fabrique des origines Oromo », in *Annales d'Ethiopie*, année 2002, vol. 18, n°1, p.55-71.
- FORNO M., *Tra Africa e Occidente. Il cardinal Massaja e la missione cattolica in Etiopia nella coscienza e nella politica europea*, Il Mulino, Bologne, 2009.
- GOBAT S., *Journal d'un séjour en Abyssinie*, Risler/Guers, Paris/Genève, 1834.
- GRAGNE Imam Muhammad Ahmad (dit), *Futûh El Habacha des conquêtes faites en Abyssinie au XVIe siècle, version française de la chronique arabe du Chahâb ad-Dîn Ahmad*, commentée par ABBADIE A. (d'), terminée par PAULITSCHKE P. (Dr.), Emile Bouillon, 1898.
- HIRCH B., PERRET M. (dir.), *Ethiopie. Années 1930*, musée des Arts africains et océaniens, L'Harmattan, Paris 1989.
- ISENBERG C.W., *Dictionary of Amharic language*, Londres, 1841.
- JUMILHAC Comtesse (de), *Ethiopie moderne*, Editions Berger-Levrault, Paris, 1933.
- L'arche éthiopienne, art chrétien d'Ethiopie*, 27 septembre 2000 – 7 janvier 2001, Pavillon des Arts, Fundació Caixa de Girona, Paris Musées, 2000.
- LEIN A., MONTY C., « Vieille terre de chrétienté. Où va l'Ethiopie ? » in *France Catholique – Ecclesia*, document n°194, 7 juin 1974, p.9-12.
- LEVINE D.N., *Greater Ethiopia, the Evolution of a Multiethnic Society*, The University of Chicago Press, Chicago, 1974-2000.
- LOUIS-LANDE L., « Un voyageur français dans l'Ethiopie méridionale », in *Revue des Deux Mondes*, tome 30, 1878.
- LUDOLF J., *Historia aethiopica*, Zunner, Frankfort, 1681.
- LUDOLF J., *Histoire de l'Ethiopie*, L'Archange Minotaure, Paris, 2008.
- LUDOLF J., *Lexicon amharico-latinum cum indice copioso*, Francfort, 1698.
- MARIOTTI L., *La nascita di un museo. Il museo etiope G. Massaia di Frascati*, Grafiche Chicca , Tivoli, 2002.
- MASSAJA G., *Memorie storiche del vicariato apostolico del Galla 1845-1880*, vol. I à VI, collectanea archive vaticani, Archivio segreto Vaticano, Citta del Vaticano, 1984.
- MASSAJA G., *I miei trentacinque anni di missione nell'alta Etiopia, memorie storiche*, vol I à IV, Coop. Tipografica manuzio, Rome, 1921 à 1930.
- MONFREID H. (de), *Le drame éthiopien*, Grasset, Paris, 2003.
- MONFREID H. (de), *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie*, Grasset, Paris, 1933.
- MORENO M.M., « Cent fables amhariques mises en écrit par le dabtara Kenfé », in *Cahiers de la Société Asiatique*, vol. XI, Imprimerie Nationale, Paris, 1947.

- QUIRICO D., *Adua, la battaglia che cambio la storia della Italia*, Mondadori, Milan, 2004.
- RAUNIG W. (dir.), *L'Art en Ethiopie*, Editoriale Jaca Book SpA, Milan, Editions Hazan, Paris, 2005.
- RAUNIG W. (dir.), « L'Ethiopie Chrétienne », in *Revue Religions et Histoire*, n°17, nov.-déc. 2007, Editions Faton, Dijon.
- RICHARD J., « L'Extrême-Orient légendaire au Moyen Age : Roi David et Prêtre Jean » in *Annales d'Ethiopie*, vol.2, 1957, p.225-244.
- ROCHET D'HERINCOURT M., *Second voyage sur les deux rives de la Mer Rouge, dans le pays des Adels et le Royaume du Choa*, Librairie Arthus-Bertrand, Paris, 1846.
- RUBENSON S., *Acta aethiopica*, vol.1. *Correspondence and treaties (1800-1854)*, Northwestern University Press/Addis Abeba University Press, Evanston, 1987.
- RUBENSON S., *Acta aethiopica*, vol.2. *Tewodros and his contemporaries (1855-1868)*, Addis Abeba University Press/Lund University Press, 1994.
- RUBENSON S., *Acta aethiopica*, vol.3. *Internal rivalries and foreign threats (1869-1879)*, Addis Abeba University Press/Transaction publishers, United States, 2000.
- SALVIAC M. (de), *Les Galla, grande nation africaine*, Plantade, Cahors, 1901.
- SMIDT W., « Before Eritrea, before the diaspora : Habesha in exile and on Missions Abroad the 19th century » in REDEKER HEPNER T., CONRAD B. (dir.), *Eritrea Abroad: Critical perspectives on the Global Diaspora*, *Eritrean Studies Review*, vol, n°2, 2005, p.1-36.
- STAUDE W., « Etude sur la décoration picturale des églises Abba Antonios de Gondar et Abra Sin de Gorgora », in *Annales Ethiopiennes*, année 1959, vol. 3, n°1, p.185-250.
- « Sur les sources du Nil. Analyse d'un mémoire lu par le docteur Beke devant la Société syro-égyptienne de Londres » in BSG, 3^{ème} série, t.10, 1848, p.310-317.
- TUBIANA J., GRIAULE M., « Proverbes abyssins », in *Journal de la Société des Africanistes*, année 1973, vol.43, n°1, p.111-149.
- YAQOB Z., *Le sage d'Abyssinie*, Editions Alternatives, Paris, 1998.

Château d'Abbadia et Antoine d'Abbadie

PAR ANTOINE D'ABBADIE

Publications majeures :

- ABBADIE A. (d'), *Catalogue raisonné des manuscrits éthiopiens appartenant à Antoine d'Abbadie*, Imprimerie Impériale, Paris, 1859.
- ABBADIE A. (d'), *Dictionnaire de la langue amariñña*, Actes de la Société Philologique, tome 10, F. Vieweg, 1881.
- ABBADIE A. (d'), « Exploration de l'Afrique équatoriale : credo d'un vieux voyageur », Extrait de *Atti del Terzo Congresso geografico internazionale*, Venise, 1881, Societa italiana de Geografia, Rome, 1884.
- ABBADIE A. (d'), *Géodésie de l'Ethiopie ou triangulation d'une partie de la Haute-Ethiopie*, Gauthier-Villars, Paris, 1873.
- ABBADIE A. (d'), *Géographie de l'Ethiopie, ce que j'ai entendu faisant suite à ce que j'ai vu*, G. Mesnil, Paris, 1890.
- ABBADIE A. (d'), « Instructions pour les voyages d'exploration » in *Bulletin de la Société de Géographie*, Martinet, Paris, 1867.
- ABBADIE A. (d'), « Instruments à employer en voyage », in *Bulletin de la Société de géographie*, t.16, 1878, p.214-240, 365-383.
- ABBADIE A. (d'), *L'Abyssinie et le roi Théodore*, Extrait du *Correspondant*, Douniol, Paris, 1868.

ABBADIE A. (d'), « L'arabie, ses habitants, leur état social et religieux, d'après la relation du voyage de M. Palgrave », Extrait des *Annales de voyage*, 1866.

ABBADIE A. (d'), « Les causes actuelles de l'esclavage en Ethiopie », in *Revue des questions scientifiques*, 1877, p.5-30.

ABBADIE A. (d'), *Lettre de Mr Antoine d'Abbadie à Lord Clifford sur l'Abyssinie*, J.-B. Pélagaud et Cie, Lyon, 1853.

ABBADIE A. (d'), « Sur l'abolition de l'esclavage en Afrique », Extrait du *Bulletin de la Société des Etudes Coloniales et Maritimes*, avril 1896, Paris, 1896.

ABBADIE A. (d'), *Sur le droit Bilen, à propos du livre de M. Werner Munzinger intitulé les mœurs et le droit des Bogos*, E. Martinet, Paris, 1863.

ABBADIE A. (d'), « Sur les Oromo, grande nation africaine désignée souvent sous le nom de Galla », in *Annales de la Société Scientifique de Bruxelles*, avril 1880, p.167-192.

ABBADIE A. (d'), CHAHO A., *Etudes grammaticales sur la langue euskarienne*, Arthus Bertrand, Paris, 1836.

ABBADIE A. (d'), RADAU R., *Géodésie d'une partie de la Haute-Ethiopie*, Duprat, Paris, 1860.

ABBADIE A. (d'), RADAU R., *Observations sur la physique du globe faites au Brésil et en Ethiopie*, Gauthier-Villars, Paris, 1873.

Bulletins de la Société de géographie :

ABBADIE A. (d'), « Analyse du Voyage en Navarre de M. Chaho », in *Bulletin de la Société de géographie*, 2^{ème} série, t.5, 1836, p.127-132.

ABBADIE A. (d'), « L'Arabie contemporaine avec la description du pèlerinage de La Mecque et une nouvelle carte de Kiepert » in *Bulletin de la Société de géographie*, 5^{ème} série, t.15, 1868, p.593-595.

ABBADIE A. (d'), « Renseignements sur la géographie éthiopienne » in *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^{ème} série, t.12, 1839, p.181-190.

ABBADIE A. (d'), « Sur les affluents et les déversoirs des lacs africains » in *Bulletin de la Société de géographie*, 3^{ème} série, t.14, 1850, p.344-346.

ABBADIE A. (d'), AVEZAC M. (d'), « Renseignements recueillis par M. Antoine d'Abbadie » in *Bulletin de la Société de géographie*, 2^{ème} série, t.17, 1842, p.89-120.

ABBADIE A. (d'), AVEZAC M. (d'), « Lettres de M. Antoine d'Abbadie à M. d'Avezac sur divers points de géographie éthiopienne » in *Bulletin de la Société de géographie*, 2^{ème} série, t.18, 1842, p.186-203 et p.344-367.

« Analyse du Manuel du voyageur, par D. Kaltbrunner » in *Bulletin de la Société de géographie*, t.18, 1879, p.171-176.

« Extrait d'une lettre de M. Antoine d'Abbadie à M. de la Roquette » in *Bulletin de la Société de géographie*, 4^{ème} série, t.4, 1852, p.432-437.

« Extrait d'une lettre de M. d'Abbadie à M. Jomard sur son voyage en Abyssinie » in *Bulletin de la Société de géographie*, 2^{ème} série, t.11, 1839, p.111-114.

« Extrait d'une lettre de M. A.-T. d'Abbadie à M. Jomard, membre de l'Institut » in *Bulletin de la Société de géographie*, 2^{ème} série, t.13, 1840, p.41-43.

« Extrait d'une lettre de M. d'Abbadie à M. Jomard » in *Bulletin de la Société de géographie*, 2^{ème} série, t.14, 1840, p.57-61.

« Extrait d'une lettre de M. d'Abbadie à M. Jomard » in *Bulletin de la Société de géographie*, 3^{ème} série, t.3, 1845, p.133-135.

« Extrait d'une lettre de M. Antoine d'Abbadie sur les Falacha ou Juifs d'Abyssinie » in *Bulletin de la Société de géographie*, 3^{ème} série, t.4, 1845, p.43-57 et 65-74.

« Extrait d'une lettre de M. Antoine d'Abbadie sur les Falasha ou Juifs d'Abyssinie », in *Bulletin de la Société de géographie*, 1845, t.4, p.43-57 et p.65-74.

« Lettre à M. le président de la Société de géographie, sur le voyage du R.P. Léon des Avanchers, sur la côte de Zanzibar » in *Bulletin de la Société de géographie*, 4^{ème} série, t.16, 1858, p.361-363.

« Lettre de M. Antoine d'Abbadie à M. d'Avezac » in *Bulletin de la Société de géographie*, 3^{ème} série, t.8, 1847, p.231-240.

« Lettres de M. Antoine d'Abbadie à M. d'Avezac sur divers points de géographie éthiopienne », in *Bulletin de la Société de géographie*, 1842, t.18, p.186-203.

« Lettre de M. Antoine d'Abbadie à M. de la Roquette, secrétaire général de la commission centrale de la Société de géographie, sur le même sujet (méridien universel) » in *Bulletin de la Société de géographie*, 4^{ème} série, t.1, 1851, p.210-211.

« Lettre de M. Antoine d'Abbadie à M. le secrétaire général de la Société de géographie » in *Bulletin de la Société de géographie*, 4^{ème} série, t.3, 1852, p.246-249.

« Lettre de M. Antoine d'Abbadie adressée à M. Daussy » in *Bulletin de la Société de géographie*, 3^{ème} série, t.9, 1848, p.97-118.

« Lettre écrite du pays d'Onarya à M. d'Avezac par M. Antoine d'Abbadie » in *Bulletin de la Société de géographie*, 3^{ème} série, t.3, 1845, p.52-66.

« Le Bahr-el-Azrak ou le Nil bleu. Extrait d'une lettre de M. Ant. d'Abbadie » in *Bulletin de la Société de géographie*, 3^{ème} série, t.3, 1845, p.346-352.

« Note de M. Antoine d'Abbadie » in *Bulletin de la Société de géographie*, 5^{ème} série, t.3, 1862, p.43-44.

« Note de M. Antoine d'Abbadie sur les lettres précédentes » in *Bulletin de la Société de géographie*, 5^{ème} série, t.3, 1862, p.384-385.

« Note lue par M. Antoine d'Abbadie » in *Bulletin de la Société de géographie*, 5^{ème} série, t.6, 1863, p.147-150.

« Note sur la lettre précédente » in *Bulletin de la Société de géographie*, 5^{ème} série, t.19, 1870, p.382-383.

« Notes sur la route du Darfour » in *Bulletin de la Société de géographie*, 4^{ème} série, t.3, 1852, p.386-388.

« Notes sur le haut fleuve blanc » in *Bulletin de la Société de géographie*, 3^{ème} série, t.12, 1849, p.144-161.

« Note sur le nègres d'Ethiopie » in *Bulletin de la Société de géographie*, 4^{ème} série, t.17, 1859, p.170-180.

« Nouvelles du haut Fleuve blanc » in *Bulletin de la Société de géographie*, 4^{ème} série, t.3, 1852, p.340-353.

« Observations de M. Antoine d'Abbadie sur des communications faites par le secrétaire général de la commission centrale de la Société de géographie, à la séance du 7 mars 1861, et relatives au cours du Nil et aux lacs de l'Afrique centrale » in *Bulletin de la Société de géographie*, 4^{ème} série, t.1, 1851, p.237-248.

« Préparation des voyageurs aux observations astronomiques et géodésiques » in *Bulletin de la Société de géographie*, 6^{ème} série, t.20, 1880, p.75-78.

Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences :

ABBADIE A. (d'), « Prix Delalande-Guérineau » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, t.88, 1879, p.507-510.

« Allocution de M. d'Abbadie » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, t.115, 1892, p.1113-1184.

« Astronomie. Eclipsé totale du Soleil, observée le 28 juillet 1851 à Frederiksvoern en Norvège » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, t.38, 1854, p.295-300.

« Discours de M. d'Abbadie, Président de l'Académie des Sciences », séance publique annuelle du lundi 19 décembre 1892, Académie des Sciences, Firmin-Didot, Paris, 1892.

« Extrait d'une lettre de M. A. Th. d'Abbadie à M. Jomard » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, t.8, 1839, p.359-361.

« Lettre de M. d'Abbadie à M. Arago, sur la découverte de la principale des sources du Nil blanc, datée d'Omokullu (Ethiopie), ce 7 août 1847 » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, t.20, 1847, p.485-487.

« Physique du globe. Appareil destiné à reconnaître les mouvements du sol par la variation de la pesanteur, relativement aux masses solides du terrain » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, t.34, 1852, p.942-943.

« Sur un édente d'Abyssinie qui semble voisin de l'Oryctérope du Cap, le Mocaqa », in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, t.34, 1852, p.100.

« Système métrique. Sur la division décimale du cadran », *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, 1870, t.71, p.335-336.

« Voyages scientifiques. Résumé des voyages faits par MM. Antoine et Arnauld d'Abbadie » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, t.21, 1849, p.654-657.

Autres publications :

ABBADIE A. (d'), « Los municipios rurales » in *Euskal-Erria*, 1898, p.74-82 et p.110-120.

ABBADIE A. (d'), *Notice sur les langues du Kam*, Paris, 1872.

ABBADIE A. (d'), « Pluie tombée dans le jardin d'Aragorri en 1874 », in *Bulletin de la Société Basque*, 1874-1877, vol. I, p.167.

ABBADIE A. (d'), « Sur l'origine des Oromo ou Ilmorma de l'Afrique orientale et la durée d'un génération », in *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, t.12, 1877.

ABBADIE A. (d'), « Sur la vision de la série des nombres » in *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, 3^{ème} série, t.3, 1880, p.216-224.

ABBADIE A. (d'), « Un voyage magnétique en Orient », in *Le Magasin Pittoresque*, 2^{ème} série, tome 6, 1888, p.223-224.

ABBADIE A. (d'), JANSEN J., BREGUET L., MOUCHEZ E., *Inauguration de la statue d'Arago, à Perpignan le 21 septembre 1879*, Firmin-Didot et Cie, Paris, 1879.

« Carta sobre el fuero al presidente de la Revista Euskera, el 7 de mayo de 1880 », in *Revista Euskera*, Pampelune, 1880, p.193-197.

« Discussion sur les types basques », in *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, 1868, p.101-103.

« Légende du Tartaroa ou Tartarua », in *Bulletin de la Société des Sciences et des Arts de Bayonne*, 1874-1877, p.133-135.

« Objets offerts à la Société » in *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, 2^{ème} série, t.3, 1868, p.35-40.

« Sur la carte de la langue basque », in *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, 2^{ème} série, t.3, 1868, p.521-523 et 562-564.

« Sur la loi des successions chez les Basques français » in *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, t9, 1874, p.104-105.

« Sur le dictionnaire Basque, Français, Espagnol et Latin d'A. Chaho », Lespès, Bayonne, 1855.

« Sur les Abyssins », in *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, 2^{ème} série, t.4, 1869, p.164-165.

« Séance du 27 mars 1869 », *Bulletin de la Société de Linguistique*, Tome I, n°1, 1869, p.XXI-XXII.

« Travaux récents sur la langue basque », in *Journal Asiatique*, 1859, p.88-93.

« 391^e séance. 5 juin 1879 » in *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, vol.2, n°1, 1879, p.394-403.

SUR ANTOINE D'ABBADIE ET SA FAMILLE

« Abbadie, Antoine Thompson » in *Enciclopedia general ilustrada del Pais Vasco*, vol. I, Aunamendi, San Sebastian, 1958, p.58-59.

ABBADIE D'ARRAST B. (d'), « Ras Mikael, explorateur basque en Ethiopie » in *Découvertes*, Entente des Grandes Associations Françaises pour les Activités Culturelles, revue trimestrielle n°2, janvier 1966, p.4-8.

ABBADIE d'ARRAST G. (Abbé d'), *Monographie de la famille d'Abbadie d'Arrast. Documents, notes, armoiries, portraits, essai de généalogie, tableaux, table*, s.n., Périgueux, 1992.

« Antoine d'Abbadie » in *Le Tour du monde, exploradores en el siglo XIX – esploratzaileak XIX. mendean*, catalogue d'exposition, Museo de Zumalakarregi, Diputacion Foral de Gipuzkoa, 2002, 95 p.

ARANA J., « Biografia, Antoine Th. Abbadie », in *Euskalerraren Alde*, vol. XIX, 1929, p.153-158.

« Astronomie. Observation du 18 juillet faite à Briviesca » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, t.51, 1860, p.389.

BEAUDUCEL F., POIRIER J.-P., *Hommage à Antoine d'Abbadie*, conférence du 15 avril 2011, château d'Abbadia/Jakiunde, Hendaye.

BECEROT DE BENGOA R., « Mr Antoine d'Abbadie », in *Euskal-Erria*, vol. XXXVI, 1897, p.385-387.

CARDAILLAC-HERMOSILLA Y., « Le magicien-guérisseur du carnet de voyage de 1835 d'Antoine d'Abbadie » in *Lapurdum*, revue d'études basques [En ligne], n°2, 1997, réf. du 2 septembre 2011. URL : <http://lapurdum.revues.org/1792>

CASPARI E., « M. Auguste Pavie. Prix Herbet-Fournet » in *Bulletin de la Société de géographie*, 7^{ème} série, t.17, 1896, p.302-303.

« Correspondance » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, t.3, 1836, p.200.

« Correspondance » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, t.5, 1837, p.208.

CHAIINE M., *Catalogue des manuscrits de la collection Antoine d'Abbadie*, Leroux/Imprimerie nationale, Paris, 1912.

DARBOUX G., *Antoine d'Abbadie. 1810-1897, notice historique sur Antoine d'Abbadie*, Académie des Sciences, Editions Stedi, Paris, 2001.

DAUSSY P., « Détermination de la position de Saka, en Abyssinie, d'après les observations de M. A. d'Abbadie » in *Bulletin de la Société de géographie*, 3^{ème} série, t.4, 1845, p.230-232.

DAUSSY P., « Rapport de la commission du concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie » in *Bulletin de la Société de géographie*, 3^{ème} série, t.14, 1850, p.11-28.

« Demande d'instruction » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, 1839, t.8, p.143.

« Demande d'instruments par M. Alexandre Glais-Bizoin » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, t.8, 1839, p.922.

DERCOURT J. (dir.), *Antoine d'Abbadie, de l'Abyssinie au Pays basque*, Atlantica, Biarritz, 2010.

« Du cubage des crânes » in *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, 2^{ème} série, t.7, 1872, p.603.

DUBARAT V., « Antoine d'Abbadie en Abyssinie en 1847 », in *Revue d'Histoire et d'Art Basque*, vol. III, 1912, p.450.

DUMAS J., « Rapport à M. le Président de la République » in *Le Moniteur universel, Journal officiel de la République française*, n°275, 2 octobre 1850, p.3045-3046.

DUVERNOY, « Zoologie. Note sur les trois espèces d'Oryctéropes qui existent en Afrique », *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, t.35, p.776-780.

ECHEGARAY C. (de), « Euskaros ilustres. Mr Antoine d'Abbadie », in *Euskal-Erria*, vol. XXXVI, 1897, p.314-317.

Fragments du Journal de voyage d'Antoine d'Abbadie, présentés et annotés par TUBIANA J., Extrait du Cahier de l'Afrique et l'Asie, n°5. Mer Rouge – Afrique Orientale, Peyronnet et Cie, Paris, 1959.

FRESNEL F., JOMARD F., « Notes sur les sources du Nil, à l'occasion d'une découverte récente » in *Bulletin de la Société de géographie*, 3^{ème} série, t.10, 1848, p.296-309.

- IRIART M., « Antoine d'Abbadie d'Arrast, el sesquicentenario de su nacimiento », in *Boletín del Instituto Americano de Estudios Vascos*, vol. XI, 1960, p.132-134.
- HARISTOY P., « Antoine d'Abbadie » in *Etudes historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*, 1897, p.190.
- HASSEN M., « The significance of Antoine d'Abbadie's in Oromo studies », in *The Journal of Oromo Studies*, n°1, vol.14, février-mars 2007, p.147-174.
- HATT, « Antoine d'Abbadie (1810-1897). Notice sur la vie et les travaux de Mr d'Abbadie », in *Eukal-Eria*, vol.XXXVIII, 1898, p.202-205 et p.235-240.
- LACOMBE G., « Fabre, d'Abbadie et le prince Louis-Lucien Bonaparte », in *Revista Internacional de los Estudios Vascos*, vol. XVIII, 1927, p.381-385.
- LACOMBE G., « Un manuscrit inédit du prince Louis-Lucien Bonaparte, extrait de la collection d'Abbadie » in *Revue Internationale d'Etudes Basques*, 1909, p.24-26.
- « La médaille Arago... » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, t.123, 1896, p.1105.
- « La vie d'Antoine d'Abbadie », table ronde, fête de la Corniche, 25 septembre 2010, château d'Abbadia, France Bleue Pays basque, disponible sur Internet : <http://www.webcampus64.com/differe/histoire-geographie>
- LAVROFF P., « Sur l'adoration des lacs et des cours d'eau, et sur les légendes de villes submergées » in *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, t7, 1872, p.594-602.
- « Le procès d'Abbadie d'Arrast contre l'Académie des Sciences », extrait de journal non référencé, doc. Abbadia, 1929.
- « M. Antoine d'Abbadie, cet infatigable voyageur, ... », in *L'ami de la religion, Journal ecclésiastique, politique et littéraire*, tome XXXV, mardi 12 octobre 1847, Librairie d'Adrien Leclerc et Cie, Paris, p.99-100.
- « Monsieur Antoine d'Abbadie » in *Bulletin du Diocèse de Bayonne*, n°13, mars 1897, p.204-205.
- NANSOUTY M. (de), « Nécrologie. Antoine d'Abbadie, membre de l'Institut », in *Bulletin de la Société Ramond*, vol. XXXII, 1897, p.44-50.
- NOEL E.F., « Compte-rendu de la première livraison de la Géodésie de la Haute-Ethiopie » in *Bulletin de la Société de géographie*, 5^{ème} série, t.1, 1861, p.57-62.
- « Nominations » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, 1852, t35, p.91.
- « Nominations » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, 1867, t64, p.808-809-879.
- « Nouvelles de M. d'Abbadie (Abyssinie) » in *Bulletin de la Société de géographie*, 2^{ème} série, t.16, 1841, p.414.
- « Nouvelles de MM. Antoine et Arnaud d'Abbadie » in *Bulletin de la Société de géographie*, 3^{ème} série, t.7, 1845, p.273-274.
- PARVILLE H. (de), « Antoine Thomson d'Abbadie », in *Revue la Nature*, vingt-cinquième année, 1^{er} semestre, 1897, Paris.
- Pensées, études et voyage de 1835 (carnet inédit)*, édition de URKIZU P., Editions Euskaltzaindia/Eusko Ikaskuntza, Bilbao/Donostia-San Sebastián, 1997.
- PERONCEL-HERGOZ J.-P., « Le négus du Pays Basque », in *Le Monde*, 10 novembre 1995.
- PETIT C., « Antoine d'Abbadie », in BOUCHER G. (dir.), *Tradition au Pays basque*, Bibliothèque de la Tradition Nationale, Ministère de l'Instruction Publique, Société d'Ethnographie nationale et d'Art populaire, Gougny, Paris, 1899, p.536-560.
- POIRIER J.-P., *Antoine d'Abbadie, voyageur et physicien du globe au XIX^e siècle*, coll. Histoire des Sciences, Hermann, Paris, 2009.
- POIRIER J.-P., TURNER A., *Antoine d'Abbadie*, coll. Mémoires de la Science, Académie des Sciences & les auteurs, 2002.
- « Rapport sur les travaux de la société » in *Bulletin de la Société de géographie*, 7^{ème} série, t.5, 1884, p.102-103.

- Recueil de textes ethnographiques, géodésiques, linguistiques, littéraires*, 3 volumes, édition de URKIZU P., Editions Euskaltzaindia/Eusko Ikaskuntza, Bilbao/Donostia-San Sebastián, 1997.
- REGNIER J.-M., « D'Abbadie d'Arrast, Abbaye laïque de Soule », in *Ekaina*, n°64, 4^{ème} semestre 1997, p.4-10.
- « Renouveau annuel » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, 1891, t.112, p.13.
- SCOHER, « D'Abbadie (LXVI) » in *L'intermédiaire des chercheurs et curieux*, vol. 46, 30 novembre 1902, 2nd semestre, p.14-15 et 731.
- « Séance du 20 octobre 1837 » in *Bulletin de la Société de géographie*, 2^{ème} série, t.8, 1837, p.258.
- « Séance du 7 septembre 1849 » in *Bulletin de la Société de géographie*, 3^{ème} série, t.12, p.228-229.
- « Séance du lundi 22 mars 1897 » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, t.124, 1897, p.589-590.
- « Séance du 5 janvier 1914 » in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, t.158, 1914, p.17-18.
- STELLA, « La science aimable. Mr Antoine d'Abbadie », in *Euskal-Erria*, vol. XXXVI, 1897, p.431-433.
- « Sur la carte de la langue basque par M. A. d'Abbadie », in *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, 1872, p.560-577.
- URKIZU P. (dir.), *Antoine d'Abbadie (1897-1997), Congrès International*, Hendaye/Sare, 1997, Editions Eusko Ikaskuntza, Donostia-San Sebastián, 1998.
- URKIZU P., *Antoine d'Abbadie (1810-1897)*, Atlantica, Biarritz, 2011.
- VALENCE O., « Une amie pittoresque de Pierre Loti : Virginie d'Abbadie », in *Cahiers Pierre Loti*, n°2, 1952, p.10-15.
- SUR LE CHATEAU D'ABBADIA**
- Abbadia un rébus géant*, Fondation Antoine d'Abbadie, Académie des Sciences, Cap-Sciences Production, Bordeaux, 1997.
- « Architecture balnéaire de la côte basque » in *Mon Patrimoine*, Ministère de la Culture, juillet-août-septembre 1993.
- ARKOTXA-SCARCIA A., « L'Orient comme virtualité dans le carnet de 1835 d'Antoine d'Abbadie », UPRESA, CNRS, s.d.
- BARREAU G., *Plan de gestion des compositions arborées du site d'Abbadia*, Cabinet IF Consultants – Ingénierie Forestière et Agricole, Gragagne, 2003.
- BEDAT I., *Château d'Abbadia, Etude et conservation des anciens textiles et costumes, Etude préalable*, Toulouse, 1999.
- BEGUE M., *Château d'Abbadia (Hendaye), Etude de conservation des décors peints*, Vincennes, 1999.
- CHOCHOD I., JACQUIN A., *Rapport de restauration, armoire en laque européenne avec son piétement sculpté, Château d'Abbadia, Hendaye*, restauration terminée en juillet 2007, suivie par M. MAURIAC, 2007.
- DEHERAIN H., « Dernière pierre », in *Le Journal des Débats*, 19 octobre 1935.
- DELPECH V., *Château d'Abbadia : enjeux culturels et touristiques de la restauration du parc*, mémoire de Master 1 professionnel d'Ingénierie Touristique, sous la direction de AUDEGUIS V., IUP Sports, Loisirs, Tourisme, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2006.
- DELPECH V., « L'Ethiopie au château d'Abbadia : de la création à l'expression d'un programme orientaliste » in *Annales d'Ethiopie*, n°26, CFEE-CNRS, 2011, p.129-165.
- DELPECH V., *Orientalisme et rêve et souvenirs de voyage au château d'Abbadia*, mémoire de Master 2 recherche d'Histoire de l'Art, sous la direction de DUSSOL D., Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2008.

DELPECH V., « Viollet-le-Duc et le métissage architectural et ornemental du château d'Abbadia » in TIMBERT A. (dir.), *Matériaux et techniques de construction chez E.-E. Viollet-le-Duc*, Acte du II^e colloque international de Pierrefonds, Centre des Monuments Nationaux/Editions du Patrimoine, 2012. En instance de publication.

DELOFFRE R., *Inventaire pétrographique de la construction du château d'Antoine d'Abbadie*, non publié, documentation du château d'Abbadia, Hendaye, s.d.

DERCOURT J. (dir.), *Antoine d'Abbadie. De l'Abyssinie au Pays basque, voyage d'une vie*, Atlantica, Biarritz, 2010.

FOUCART B., « Viollet-le-Duc et Duthoit en Abbadia », in *Connaissance des Arts*, 1996, p.85-92.

FOURREL DE FRETTE S., *Le Château d'Abbadia (1857-1879)*, Mémoire de maîtrise d'Histoire de l'Art Contemporain, sous la direction de SABOYA M., Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, 1994.

GAUTHIER H., « Les mille et une vies d'Antoine d'Abbadie » in *Le Festin*, n°51, septembre 2004, p. 72-79.

GOYETCHE L., *Saint-Jean-de-Luz historique et pittoresque*, Impr. L. Hugonis, Paris, 1883.

GUENE H., « Abbadia, Viollet-le-Duc et la polychromie » in *Monuments Historiques*, n°147, 1986, p.39-44.

JACQUIN A., VOITURIER Ph., *Rapport de restauration, console mauresque incrustée de filets d'étain, Château d'Abbadia, Hendaye*, restauration terminée en juillet 2007, suivie par M. MAURIAC, 2007.

JACQUIN A., VOITURIER Ph., *Rapport de restauration, deux consoles mauresques marquetées, Château d'Abbadia, Hendaye*, restauration terminée en juillet 2007, suivie par M. MAURIAC, 2007.

JACQUIN A., VOITURIER Ph., *Rapport de restauration, table mauresque incrustée de filets d'étain, Château d'Abbadia, Hendaye*, restauration terminée en juillet 2007, suivie par M. MAURIAC, 2007.

JACQUIN A., VOITURIER Ph., *Rapport de restauration, table mauresque marquetée, Château d'Abbadia, Hendaye*, restauration terminée en juillet 2007, suivie par M. MAURIAC, 2007.

HUREL M., SOULU F., « L'extraordinaire villa de M. d'Abbadie », in *Le Festin*, Hors-série, sept. 2004, p.98-99.

« La fondation scientifique Antoine d'Abbadie, le futur observatoire du Pays basque », in *Revue des Pyrénées et de la France méridionale*, tome V, 1^{er} fascicule, 1893, Toulouse, p.621-622.

LANDART L., *Saint Antoine, le « Père des moines »*, non publié, doc. Abbadia, 25 avril 1997.

LASTIC SAINT-JAL G., *A la recherche d'Elizabeth Thompson of Park*, non publié, doc. Abbadia, 2010.

MAGONDEAUX Chanoine (de), « L'observatoire de l'Académie des Sciences au château d'Abbadia, à Hendaye » in *Bulletin de la Société Astronomique de Bordeaux*, Séance du 16 juin 1966, n°5, année 1965-1966, p.87-93.

MATTHYS AENGENEYNDT R., *Souvenir d'une Arcadie, les peintures du vestibule du Château d'Abbadia*, mémoire de Master 2 d'Histoire de l'Art, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, 2006.

MURATORI-PHILIP A., « Abbadia, le château fantastique d'un astronome », in *Le Figaro*, 2 novembre 2004.

MICHELENA M. (Abbé), *Hendaye, son histoire*, Editions Haize Garbia, Hendaye, 1987.

ROGER A., « Demeure princière. Abbadie. L'Abyssinie en Pays Basque » in *Point de Vue*, n°2544, avril 1997, p.21-24.

SABOYA M., « Les nouveaux enjeux du château d'Abbadia à Hendaye », in *Le Festin*, n°29, février 1999, p.8.

SAGARZAZU I., *Abbadie*, s.n., Hondarribia, 1997.

SIRE M.-A., VOINCHET B., « Le Domaine d'Abbadia, Hendaye, Pyrénées Atlantiques », in *Monumental : Revue scientifique et technique des Monuments Historiques*, annuel 2002, Direction du Patrimoine, Paris, 2002.

SOCIETE DES SCIENCES ET DES ARTS DE BAYONNE, *Sur quelques inscriptions du Pays Basque et des environs*, Bayonne, 1893, p. 207-210.

SOULU F., « Antoine d'Abbadie et la mesure du temps », in *Le Festin*, n°41, printemps 2002, p.6.

SOULU F., *Etude pétrographique du château d'Abbadia*, non publié, doc. Abbadia, 2000.

SOULU F., « Etude pétrographique du château d'Abbadie », in *Hendaye Histoire*, Blogs Sud-Ouest.com, 2000, [en ligne], mis en ligne le 31 août 2009, consulté le 01 avril 2010. URL : <http://hendayehistoire.blogs.sudouest.com/archive/2009/08/index.html>

SOULU F., « L'apport de l'inventaire astronomique. L'exemple du château d'Abbadia » in *La Lettre de l'OCIM*, n°84, 2002, p.87.

SOULU F., « Le château d'Abbadia à Hendaye, un voyage autrement », in *Le Festin*, n°42, juin 2002, p.80.

TELLECHEA M., *L'observatoire d'Abbadia*, non publié, doc. Abbadia, note du 9 novembre 1984.

TERRASSE J-F., *Le Domaine d'Abbadia Corniche Basque*, Conservatoire du Littoral, collection dirigée par CAPITANI J-P. et LEGRAIN D., Actes Sud, Editions Locales de France, Paris, 1998.

TOMEL G., « La donation d'Abbadie », in *Le Monde Illustré*, n°2028, Paris, 8 février 1896, p. 111-114.

TOULET M., *Le grand Domaine d'Abbadia*, mémoire de paysagiste, Ecole d'Architectes Paysagistes DPLG, Bordeaux, 1997.

VOINCHET B., *Restauration du clos et du couvert*, 1997.

Sites Internet

BASES DE DONNEES

[Agence photographique de la RMN](#)

[Base Atlas, musée du Louvre](#)

[Base Musées nationaux récupération](#)

[Base Joconde, Ministère de la Culture](#)

[Base Enluminures, Ministère de la Culture](#)

[Base Mérimée, Ministère de la Culture](#)

[Base Palissy, Ministère de la Culture](#)

[Base Vocabulaires, Ministère de la Culture](#)

[Museum national d'Histoire naturelle](#)

Base de données de collections : coldb.mnhn.fr

[Musée du Quai Branly](#)

Catalogue des collections : <http://www.quaibranly.fr/cc/pod/recherche.aspx?b=1&t=1>

Iconothèque : <http://www.quaibranly.fr/cc/pod/recherche.aspx?b=2&t=1>

[Biblioteca Alexandrina, Antiquities museum](#)

Collection highlights

[Centre d'Archives de l'Institut français d'Architecture](#)

Base de données d'inventaires : <http://archiwebture.citechaillot.fr/>

[Metropolitan museum](#)

Catalogue des collections : <http://www.metmuseum.org/toah/works-of-art/>

[Musée copte du Caire](#)

Sélection des collections : <http://www.coptic-cairo.com/museum/selection/>

[Museo nacional del Prado](#)

Catalogue des collections.

[Victoria & Albert Museum](#)

Catalogue des collections : <http://collections.vam.ac.uk/search/>

AUTRES SITES

Architectural Association School of Architecture (Grande-Bretagne)
<http://aaschool.ac.uk>

Banque d'images numériques du Centre historique des archives nationales
<http://archim.fr>

Bibliothèque Nationale de France
Bibliothèque numérique: <http://gallica-bnf.fr>
Manuscripts numérisés : Base Mandragore www.mandragore.bnf.fr

Bibliothèque numérique du Centre National des Arts et Métiers
<http://cnum-cnam.fr>

Bibliothèque numérique européenne
<http://europa.eu>

Cairn.info, chercher, repérer, avancer
<http://cairn.info>

Catalogue collectif de France
<http://ccfr.bnf.fr>

Château de Pupetières
<http://pupetieres.jimdo.com>

Cité de l'Architecture et du Patrimoine
Base Archiwebture
<http://citechaillot.fr>

Dictionnaire des orientalistes de langue française
<http://dictionnairedesorientalistes.ehess.fr>

Ecole des Chartes
<http://enc.sorbonne.fr>

Institut National d'Histoire de l'Art
Dictionnaire des historiens de l'art français
<http://inha.fr>

Ireland Genealogy Project Archives (Irlande)
<http://www.igp-web.com>

Maw and Co (Grande-Bretagne)
www.mawandco.com

Ministère de la Culture et de la Communication
<http://culture.gouv>

Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine
Base Médiaték
<http://mediatheque-patrimoine.culture.gouv.fr>

Musée d'Orsay
Catalogue des collections
<http://musee-orsay.fr>

Musée des Arts Décoratifs, Paris
<http://lesartsdecoratifs.fr>

Programme Persée, publications électroniques de revues scientifiques. Université Lumière Lyon II, Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, Centre Informatique National pour l'Enseignement Supérieur (CINES) : <http://persee.fr>

Radio de l'Institut de France
<http://canalacademie.com>

Royal Institute of British Architects (Grande-Bretagne)
<http://architecture.com>

Société d'Etudes Basques
<http://eusko-ikaskuntza.org>

Tiles & architectural ceramics Society (Grande-Bretagne)
TACS Location Database, Tile Gazetteer Index
<http://www.tilesoc.org.uk/tacs-database-php/>

University of California Digital Library (Etats-Unis)
<http://escholarship.org>

University of Toronto (Canada)
Universal access to human knowledge, Internet archive
<http://archive.org>

University of Wisconsin collections (Etats-Unis)
Digital Library for the decorative arts and material culture
<http://uwdc.library.wisc.edu/index.shtml>

W.B. Simpson and sons (Grande-Bretagne)
<http://wbsimpsonsons.co.uk/history/>